This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

P.Fr 331.3
K1-848

BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)

29 June, 1878.

Digitized by Google

WID-LC
AP
20
.R255
ser 1
vol 31

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# REVUE

# CONTEMPORAINE

ET

# ATHENÆUM FRANÇAIS.

TOME XXXI. — 15 AVRIL 1857.



Digitized by Google

**En vertu des traités internationaux relatifs à la propriété littéraire, la reproduction et la traduction des articles de cette REVUE sont interdites.**

Digitized by Google

# REVUE

# CONTEMPORAINE

ET

# ATHENÆUM FRANÇAIS

SIXIÈME ANNÉE

TOME TRENTE-UNIÈME

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE CONTEMPORAINE

RUE MAZARINE, 9.

1857.

Les auteurs et les éditeurs se réservent tous droits de traduction et de reproduction.

Digitized by Google

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

~~XIII.1~~
~~P Fr 331.3~~
Δ
WID-LC
AP
20
.R255
ser 1
vol 31
✓

1878, June 29.
Minot Fund.

Digitized by Google

# LES

# CLASSES OUVRIÈRES

## EN FRANCE

## DEPUIS 1789

DEUXIÈME PARTIE[1].

### VI

Au milieu de l'extrême mobilité des institutions politiques en France depuis 1789, on a pu remarquer l'immobilité singulière des lois économiques et sociales. Au fond, les principes proclamés dans les lois des 2 mars et 14 juin 1791 avaient toujours été en vigueur. Les dérogations les plus graves en apparence au principe libéral de ces lois pouvaient jusqu'à un certain point s'autoriser des exceptions mêmes qu'elles avaient posées. La Constituante avait établi la liberté du travail, c'est-à-dire le droit pour tout citoyen d'ouvrir une boutique, d'exercer la profession qui lui convenait sans être en aucune manière gêné pour l'emploi des procédés qu'il voulait adopter, ni entravé, soit dans l'étendue de ses opérations, soit dans l'extension de ses ateliers; mais elle avait en même temps maintenu le droit de l'Etat à surveiller, dans l'intérêt de la morale, de l'ordre public, de

[1] Voir, pour la première partie, la livraison du 28 février.

Digitized by Google

la salubrité, certaines industries; d'y restreindre la liberté, non-seulement par des lois répressives, mais par des mesures disciplinaires et même préventives. L'esprit de réglementation inhérent à l'administration française et, on peut le dire, au caractère national avait conservé ainsi une part assez large. Toutefois son action était bornée aux mesures que pouvaient réclamer les intérêts ou, ce qui revient quelquefois au même dans la pratique, les préjugés des consommateurs. La législation n'avait rien fait pour contrebalancer les effets de l'inégalité fort réelle qui existe au détriment des ouvriers sous l'égalité apparente proclamée en 89. Elle avait, dans certains cas, créé contre eux une inégalité artificielle, s'était beaucoup préoccupée de leurs obligations, des dangers que leur indiscipline peut faire courir à la propriété privée dans les ateliers, à l'ordre public dans les rues, et fort peu des dangers que pouvait faire courir à leur moralité et à leur bien-être l'isolement auquel les lois de 1791 les condamnaient.

Aucune garantie réellement pratique n'était donnée aux ouvriers pour faire valoir leurs droits dans les conflits avec les patrons. La justice ordinaire, trop coûteuse, était en même temps pleine de périls pour eux. Appeler un patron devant le juge de paix, c'était pour un ouvrier se signaler d'une manière fâcheuse, se fermer la porte d'un grand nombre d'ateliers. La juridiction réellement gratuite et plus conciliatrice des prudhommes n'était encore qu'une exception; elle ne s'étendait qu'aux ouvriers d'une trentaine de centres industriels.

L'instruction élémentaire était, à tout prendre, malgré les promesses et la bonne volonté réelle de tous les gouvernements qui s'étaient succédé, restée fort incomplète. Elle n'était pas mieux organisée ni plus efficace surtout qu'avant la révolution.

Les institutions de prévoyance et de mutualité nécessaires pour garantir de la misère l'ouvrier le plus laborieux et le plus rangé, pour lui permettre de maintenir l'équilibre dans son budget, n'avaient trouvé qu'obstacles dans les principes proclamés par la Constituante et n'avaient dû quelque faveur qu'à la tolérance intelligente du gouvernement impérial.

Enfin le rôle de l'Etat dans la bienfaisance n'était ni bien défini ni bien organisé. Le principe du monopole absolu et de l'intervention sans limites, avait de plus en plus reculé depuis la réaction thermidorienne. Une certaine liberté avait été donnée aux administrations charitables. L'Etat s'était déchargé officiellement sur les *sociétés maternelles* de la dette assumée envers les mères indigentes par la Convention, et le rétablissement du culte catholique avait eu pour effet de rendre la vie à l'esprit d'association, et de rétablir la con-

Digitized by Google

currence dans la charité, en donnant quelque indépendance aux œuvres inspirées par la foi chrétienne.

Il importe d'autant plus de résumer ces traits de notre organisation sociale avant de suivre l'histoire des classes ouvrières sous la monarchie constitutionnelle, que, pendant les quinze années de la restauration, aucun changement grave ne fut apporté dans les lois relatives aux classes laborieuses, malgré les modifications profondes que le retour de la paix et le jeu des institutions nouvelles apportèrent à leur situation morale et matérielle.

La paix, en rendant chaque homme au libre développement de ses aptitudes, permit aux masses de jouir du bienfait des lois civiles promises par la révolution et réalisées par le consulat. La liberté politique donnée par la charte fut la sauvegarde de ces conquêtes sociales. Elle brisa pour toujours les traditions d'arbitraire que les gouvernements révolutionnaires avaient empruntées à l'ancien régime, et que l'empire, avec plus de modération cependant, avait encore trop habituellement suivies. Elle empêcha la restauration des priviléges, rêvée non-seulement par quelques émigrés en retard, mais par un certain nombre des parvenus de la révolution et de l'empire. La tribune et la presse ont par là rendu aux classes laborieuses un service immense, et qu'il ne faut pas oublier.

Toutefois, si les institutions fondées par la charte de 1814 sauvegardèrent l'égalité civile, seul prix de nos longues discordes, elles devaient peu favoriser la solution restée imparfaite des questions particulières aux classes laborieuses. Les droits politiques étaient sous la restauration concentrés dans les mains d'une véritable aristocratie. Il fallait, pour payer le cens de trois cents francs, une propriété d'une certaine étendue ou un chiffre d'affaires assez considérable. Il en résulta que le gouvernement fut tenu trop loin des masses. Le prix des journaux quotidiens resta élevé. Les écrits politiques furent rédigés surtout en vue des hommes de loisir, des influences de salon auxquelles s'adressa aussi la tribune. Le mouvement politique y gagna sans doute au point de vue intellectuel; il y perdit beaucoup au point de vue pratique. Tout ce qui éloignait l'esprit des discussions de métaphysique constitutionnelle semblait trop mesquin pour attirer l'attention des hommes d'Etat. Aussi, bien que le nom du peuple revînt souvent dans la presse, les brochures et les discours, les intérêts spéciaux des classes laborieuses ne tinrent qu'une faible place dans les préoccupations publiques. Pendant la lutte des quinze années, aucun des deux partis qui se disputaient le pouvoir et l'influence sur le corps électoral ne sut s'approprier cette devise si juste et si vraie, le seul programme possible d'un gouvernement depuis 1789 : *Tout pour le peuple, sinon tout par le*

Digitized by Google

*peuple.* Ni le parti qui s'intitulait de préférence le parti libéral, ni le parti qui prétendait au monopole du royalisme, ne surent embrasser à la fois et concilier les divers intérêts qu'il fallait satisfaire pour tenir aux classes ouvrières les promesses de 89.

Le parti royaliste n'avait pas assez compris la nécessité de tenir avant tout ces promesses émanées du trône au début de la révolution, et auxquelles les privilégiés eux-mêmes s'étaient associés. Si les hommes de la droite s'étaient préoccupés uniquement de la mission vraiment grande et sainte qui était dévolue au gouvernement d'arracher le pays, les masses surtout, aux conséquences désastreuses de cet athéisme pratique dans lequel avaient été élevées les générations de 1790 à 1802, et qui pesait encore sur les générations nouvelles, ils n'auraient pas compromis la cause de la religion, de la propriété et de la famille en l'associant à de vaines tentatives pour restaurer des priviléges abolis sans retour, des formes de société odieuses à la nation. Sans doute, il fallait essayer de détruire dans les esprits la tradition révolutionnaire; il ne fallait pas, en condamnant les moyens et en réfutant les mauvais principes, dénigrer les résultats incontestablement heureux des travaux de la Constituante, déclamer contre la division des propriétés et des fortunes, les progrès de l'industrie, combattre la diffusion des lumières au nom de l'Eglise qui avait seule en France pendant tant de siècles songé à instruire les pauvres. Pour parler au peuple avec autorité de ses devoirs, il ne fallait pas lui contester ses droits. Pour corriger les abus de l'esprit nouveau, il ne fallait pas lutter contre cet esprit même. La droite voyait juste quand elle se préoccupait de cette ambition qui poussait les hommes de toutes les classes à sortir de leur sphère pour s'élever à une sphère supérieure, devenant ainsi une cause permanente d'immoralité privée et d'instabilité politique. Elle se trompait en cherchant à comprimer cette ambition comme illégitime, au lieu de chercher à la modérer en lui enlevant son stimulant le plus actif, par l'amélioration du sort des classes inférieures. Le parti du gouvernement donnait ainsi raison aux déclamateurs qui représentaient au peuple la monarchie, l'aristocratie et le clergé comme lui étant nécessairement hostiles.

Ce fut surtout à ces fautes de la droite que le parti libéral dut l'ascendant qu'il obtint sur les masses avant de conquérir la majorité dans le corps électoral. Il répondait aux passions du peuple en lui parlant sans cesse de ses droits, en montrant à l'ouvrier la carrière que la destruction de toutes les entraves légales ouvrait à son ambition et en le sollicitant à en profiter. Il provoquait sans réflexion et sans mesure les spéculations qui morcelaient le sol ou venaient ouvrir de nouvelles voies au travail, cherchait à donner une impul-

Digitized by Google

sion énergique à tous les intérêts matériels, ne s'inquiétant nullement des conséquences économiques ou morales que leur développement pouvait entraîner pour la nation et surtout pour les classes laborieuses; car il comptait sur la liberté du travail pour se régler elle-même, sur la diffusion de l'instruction élémentaire qu'il réclamait énergiquement pour garantir les âmes de la corruption.

Malheureusement, l'école libérale oubliait que l'âme humaine n'est pas tout entière dans l'intelligence et que de fortes croyances peuvent seules lui donner ce ressort sans lequel elle est incapable de réagir contre les faits extérieurs et contre ses propres passions. Prise dans son ensemble, cette école, bien qu'elle renfermât des hommes de principes austères et de convictions religieuses profondes, ne donnait au pays qu'une direction morale bien funeste pour les classes laborieuses en propageant les doctrines du XVIII^e siècle et en déifiant en quelque sorte Voltaire et Rousseau. Elle achevait de ruiner non-seulement toute religion positive, mais la véritable morale chrétienne, la morale du sacrifice, pour mettre à la place le vague déïsme du vicaire savoyard et un égoïsme plus ou moins épuré; comme si ces doctrines dissolvantes, qui avaient tué la liberté dans les républiques anciennes, pouvaient l'aider à se consolider en France, et si, déjà insuffisantes dans les classes éclairées, elles ne devaient pas se trouver, en pénétrant dans les classes inférieures de la société, radicalement impuissantes contre des instincts plus violents et des passions moins contenues par l'éducation première.

Le parti libéral, qui gouvernait réellement par sa puissance sur l'opinion, était donc aussi loin que le gouvernement légal de servir les véritables intérêts du peuple. C'est qu'il était, aussi bien que la droite, composé d'hommes trop éloignés par position des classes ouvrières, vivant dans un milieu tout différent et presque sans contact avec elles et qui, ne sachant pas se placer au point de vue de ces classes pour apprécier leurs besoins réels, croyaient tout faire en maintenant l'égalité civile et l'égalité d'aptitude aux emplois publics. Pas plus que ses adversaires, la gauche parlementaire ne se préoccupait des mesures de détail qui pouvaient améliorer et transformer la condition des salariés au point de la rendre moralement et matériellement acceptable pour tout homme de bon sens. Cependant le jeu des institutions qui appelait à la vie publique, à une part d'influence, tous les hommes de loisir devait susciter parmi eux l'étude des conditions nouvelles faites à la société par les principes proclamés en 89 et dont les conséquences commençaient à se développer, trompait en bien comme en mal toutes les prévisions, les craintes exagérées des uns comme les espérances illimitées des autres.

Digitized by Google

## VII

En effet, si le silence du monde officiel sur les intérêts spéciaux des classes ouvrières s'expliquait facilement en 1789 et pouvait être alors sans péril immédiat, à cause du peu de place que tenaient les ouvriers dans la population et les intérêts industriels dans l'ensemble des intérêts de la France, chaque année de paix intérieure et extérieure sous le régime de la liberté du travail venait modifier cette situation. Loin de se résoudre d'elles-mêmes, comme on l'avait espéré, les questions que ce régime avait soulevées et qui dormaient depuis 1791, devenaient chaque jour plus graves et plus complexes, et sollicitaient l'attention de tous les hommes sérieux et sincèrement préoccupés de l'avenir du pays.

Le gouvernement de la Restauration, bien qu'il vît avec inquiétude le mouvement ascendant des classes inférieures, avait fidèlement suivi envers le travail national les traditions de l'Empire qui, du reste, étaient aussi celles du grand siècle de la monarchie. Il ne cessa de seconder par le maintien du système protecteur, par l'organisation de conseils spéciaux, par les expositions publiques et les récompenses de tout genre, le développement de l'industrie, auquel le parti libéral poussait de toutes ses forces, parce qu'il voyait dans ces intérêts nouveaux la meilleure garantie contre le retour de l'ancien régime. De 1815 à 1830, la France devint donc de plus en plus une nation industrielle, et cette révolution économique ne put s'accomplir sans amener de graves perturbations dans la situation de toutes les classes de la société.

Le premier résultat fut de donner à la classe ouvrière une importance toute nouvelle. L'accroissement régulier de la population qui se fit sentir dès 1815 et ne se ralentit qu'en 1846, porta principalement sur cette classe. Non-seulement dans toutes les grandes villes, à l'exemple de la capitale, l'élément ouvrier grandit au point que la majorité numérique cessa d'appartenir à la bourgeoisie ; mais des centres industriels où la classe moyenne ne formait qu'une imperceptible minorité se constituèrent dans des localités à peine connues en 1815, Turcoing, Roubaix, Mulhouse, etc. Chaque année, le nombre des hommes qui comptaient sur leurs bras pour vivre et cherchaient de l'ouvrage devenait plus considérable. Malheureusement, la somme de travail à leur donner ne s'accroissait pas dans la même proportion. Aussi, tandis que, sous l'ancien régime par le fait des lois, sous la République et sous l'Empire par suite des troubles

Digitized by Google

intérieurs ou de la guerre étrangère, l'offre du travail l'emportait le plus souvent sur la demande, la demande devait désormais l'emporter de plus en plus.

Ce fait eut d'autant plus d'importance que, grâce à la liberté du travail, les ouvriers proprement dits qui formaient, avant 89, une sorte d'aristocratie parmi les prolétaires, avaient perdu leurs priviléges et se confondaient avec les couches inférieures de la société, dont ils avaient été jusque-là séparés par des barrières légales. Nous avons vu la perturbation immédiate apportée en 1791, quand la loi permit aux hommes sans métier fixe, réduits jusque-là à gagner leur vie comme hommes de peine ou manœuvres, de s'improviser ouvriers. Ce qui était plus grave, bien que le mal ne fût signalé par aucun fait extérieur, c'était l'admission dans les rangs des ouvriers de la partie démoralisée de la classe indigente, de cette tourbe de gens dépravés qui vit en dehors des lois, dans une lutte perpétuelle contre la société. L'apprentissage et la police des jurandes, énergiquement secondée sur ce point par le compagnonnage, préservaient autrefois de tout contact avec ces êtres pervertis l'apprenti protégé par la famille de son maître, l'ouvrier sûr de ne les rencontrer dans aucun atelier. Sous l'empire de la loi de 1791, les ouvriers ne pouvaient plus se garantir eux-mêmes de ce contact et, outre les inconvénients qui en résultaient pour leurs intérêts et pour leur moralité, le niveau de la classe laborieuse était abaissé par cette destruction d'une distinction légale et sensible entre l'homme qui vit de son travail et celui qui ne peut avouer ses moyens d'existence.

Le mal s'aggravait encore par les progrès que la libre concurrence, en surexcitant le génie industriel, faisait apporter chaque jour dans les procédés de fabrication, et dont l'effet principal était de substituer les machines aux bras et les moteurs physiques aux forces humaines. Le rôle de l'ouvrier dans la production était de plus en plus restreint. Sa valeur personnelle, physique ou morale, perdait graduellement de son importance. On pouvait faire exécuter par une femme, quelquefois même par un enfant, ce que l'ouvrier robuste aurait pu seul entreprendre autrefois. En quelques semaines, parfois même en quelques jours, l'homme d'une adresse fort médiocre et d'une intelligence bornée pouvait remplir la place laissée vide par un ouvrier expérimenté. L'apprentissage légal n'existait plus. Dans un trop grand nombre d'industries, il n'y eut plus réellement d'apprentissage sérieux à faire. Après dix ans passés dans un métier, le meilleur ouvrier se trouvait souvent dépossédé par un concurrent qui, plus besogneux ou plus imprévoyant, venait s'offrir pour un moindre salaire.

Le progrès des machines et des moteurs physiques avait d'ail-

Digitized by Google

leurs pour effet d'augmenter la part du capital dans la production, et par conséquent sa puissance, déjà fort accrue depuis que toute entrave avait été enlevée à la concurrence entre patrons, et, à mesure que chez l'entrepreneur d'industrie c'était le capitaliste qui dominait, il s'habituait de plus en plus à ne considérer l'ouvrier qu'au point de vue de la valeur réelle que ses bras ont sur le marché, sans se préoccuper des besoins de l'homme. C'était désormais sur l'ouvrier que devait retomber tout le poids des luttes de la concurrence. C'était la réduction des salaires qui compensait l'abaissement successivement apporté dans le prix de tous les objets manufacturés.

Devenue plus mauvaise par l'avilissement de la valeur du travail, la condition de l'ouvrier était encore abaissée par un autre résultat de cette transformation de l'industrie moderne. Relativement à la population et au chiffre total des affaires, la production se concentrait dans un nombre de maisons bien plus restreint que sous l'ancien régime. Il y avait donc moins de chances pour l'ouvrier d'arriver à être bourgeois, et ces chances étaient encore singulièrement amoindries par le progrès qui, dans beaucoup de professions, diminuait la puissance du travail individuel. Il était souvent utile d'avoir été ouvrier pour devenir patron; mais l'habileté professionnelle et l'expérience acquise n'étaient plus nécessaires pour s'établir. Ce qui était indispensable au contraire, c'était la possession, non pas des quelques économies, suffisantes autrefois pour acheter la maîtrise, mais d'un capital de roulement et d'un matériel qui représentait un véritable capital. Le salarié se trouvait, par l'extrême difficulté de se procurer ces instruments de production, de plus en plus éloigné d'une élévation que les lois ne lui interdisaient plus, tandis que les familles bourgeoises trouvaient dans l'industrie les moyens de consolider ou d'augmenter leur fortune. Aussi, la très grande majorité des patentés ne sortait plus de l'atelier, et même ne se recrutait pas dans les familles industrielles. Si, chaque année, quelques ouvriers s'élevaient au rang de maîtres et réussissaient à s'y maintenir, c'était en bien plus grand nombre que des bourgeois, étrangers à l'industrie, venaient lui demander le moyen de faire valoir leurs capitaux, qu'ils transportaient successivement dans plusieurs entreprises différentes. Toute espèce de relation sociale entre les patrons et les ouvriers tendait donc à disparaître; d'autant plus que les progrès rapides de l'instruction dans la bourgeoisie élevaient pour elle le niveau des mœurs et des habitudes. Jadis, le maître et l'ouvrier étaient dans une situation différente, mais appartenaient à la même classe; désormais ils appartiennent à deux classes distinctes, qui se séparent et s'ignorent chaque jour davantage.

Digitized by Google

Alors apparut toute la gravité de l'inégalité industrielle consacrée par la législation consulaire. Le livret, subi sans difficulté en l'an XI, parce qu'il n'était alors une gène que pour l'ouvrier de mauvaise foi, devint odieux quand les entrepreneurs d'industrie, ne trouvant plus dans les relations sociales ni dans leur intérêt de raisons pour ménager l'ouvrier, se montrèrent de plus en plus exigeants, tandis qu'ils n'offraient eux-mêmes aucune garantie pratique, à défaut de garanties légales, pour l'exécution de leurs engagements, et que, dans la plupart des ateliers, dans les manufactures surtout, les règlements intérieurs, faits sans le concours de l'ouvrier et forcément subis par lui, aggravaient sa position.

La loi sur les coalitions ne fut pas moins désastreuse. Sans aucun doute, l'exemple de l'Angleterre a prouvé que la liberté absolue des coalitions tourne fatalement contre les ouvriers. Toutes les grèves tentées chez nos voisins n'ont jamais eu pour résultat que la ruine des coalisés, l'épuisement de ressources péniblement accumulées et l'installation de machines nouvelles qui prenaient pour toujours la place laissée volontairement vide pendant quelques mois. On ne saurait regretter que la loi ait interdit en France ces funestes essais aux classes ouvrières. D'ailleurs le refus du travail, arme puissante autrefois entre les mains des compagnons parce que leur nombre était borné, ne pouvait plus sous le régime de la liberté produire d'effet qu'à la condition que l'on pût empêcher les gens sans état de remplir les vides des ateliers, c'est-à-dire violer à leur détriment l'égalité et rétablir des priviléges tout aussi contraires à l'esprit nouveau que le droit d'aînesse et les substitutions. Mais il aurait fallu d'une part s'attacher à faire comprendre cette vérité aux ouvriers, et de l'autre montrer contre les coalitions de maîtres très faciles à organiser, très difficiles à saisir et à réprimer, une sévérité et une vigilance capables de les prévenir. Malheureusement la loi, déjà partiale pour les maîtres, était d'autant plus impuissante que les grands industriels avaient seuls la parole, l'influence, le droit de voter. Dans la pratique, le Code pénal n'arrêta jamais le concert qui faisait baisser simultanément le prix de la main-d'œuvre dans toutes les fabriques d'une même industrie, suivant les fluctuations du marché. Il ne s'est même pas établi de jurisprudence sur les questions délicates que pouvait soulever l'article édicté contre les coalitions d'entrepreneurs, tant l'application de cet article était rare.

Tels étaient les côtés faibles du régime nouveau. Hâtons-nous de constater que tout le mal qui était possible ne se fit pas pour cela, le progrès de l'aisance générale venant atténuer les conséquences mauvaises de la libre concurrence. La liberté du travail contribuait, avec le morcellement de la propriété, à faire disparaître

Digitized by Google

le paupérisme des campagnes. Dans les villes, les salaires faiblirent peut-être comparativement aux années les plus favorables de l'empire; mais ils restèrent notablement plus élevés qu'avant 1789, et, malgré le prix plus élevé aussi des denrées de première nécessité, ils laissaient à l'ouvrier un bénéfice net plus grand et suffisant pour assurer son bien-être toutes les fois qu'il était en position de trouver de l'ouvrage sans de longues interruptions pendant quelques mois. Le progrès de la mécanique produisait souvent pour lui des effets favorables. Ainsi, à Lyon, le métier Jacquart, longtemps repoussé par les ouvriers, en affranchissant les *canuts* d'un travail abrutissant, exerça sur cette classe dont la dégradation était proverbiale une influence doublement heureuse, et en releva le niveau moral en même temps que le niveau physique. Il y avait certainement moins d'indigents en France, toute proportion gardée, qu'avant la révolution. L'augmentation de la moyenne de la vie humaine, augmentation lentement progressive et qui ne s'est pas encore arrêtée, est une preuve sans réplique de cette amélioration dans la situation matérielle des classes ouvrières. Il n'en est pas moins vrai que les crises industrielles étaient beaucoup plus fréquentes, beaucoup plus graves qu'autrefois, que chacune de ces crises laissait derrière elle un certain nombre de victimes condamnées désormais à l'indigence et sans espoir d'en sortir. Le paupérisme continuait à se présenter dans tous les centres industriels avec un caractère effrayant d'intensité, et il y était accompagné de la démoralisation qui le rend irrémédiable et héréditaire. L'affaiblissement des croyances religieuses avait eu sur les mœurs son contre-coup inévitable. Le mariage à l'église, proscrit par la loi pendant la révolution, continuait à l'être par l'opinion des esprits forts. On se passa bientôt du mariage civil, et le concubinage devint un fait commun, toléré, et en quelque sorte accepté. La présence trop fréquente dans les ateliers d'hommes qui se plaçaient ainsi en dehors des liens de la famille ne contribuait pas peu à y entretenir des mœurs grossières, et à développer chez les apprentis et les jeunes ouvriers un germe corrupteur qui leur ôtait toute énergie pour lutter contre la misère et se relever une fois qu'ils étaient tombés.

## VIII

Il était donc plus que jamais nécessaire qu'une action énergique et incessante combattît les causes de misère et de démoralisation chaque jour plus menaçantes. Malheureusement, les difficultés surpassaient

Digitized by Google

les moyens d'action. En brisant tout lien avec le passé et en n'essayant pas de tirer de ses débris ce qui pouvait s'accommoder aux nécessités nouvelles, la Constituante avait laissé aux gouvernements à venir une tâche des plus ingrates. Des institutions de prévoyance et de conciliation, fondées en même temps que la liberté du travail était proclamée, datant du même jour, auraient suivi pas à pas les conséquences de cette liberté, se seraient développées au fur et à mesure de l'accroissement de la classe laborieuse et des chances de misère et de conflits. Elles se seraient élargies et modifiées suivant les besoins qui se seraient manifestés. Enfin le concours des maîtres et de la bourgeoisie, facile à obtenir dans les premiers jours, une fois passé à l'état de tradition, aurait donné à ces institutions une puissance matérielle et morale en rapport avec le but à poursuivre.

Le gouvernement de la Restauration n'envisagea à aucun moment ces graves questions avec ensemble, et nous avons vu que l'opinion publique ne le lui demandait pas. Il laissa donc aux autorités locales une grande liberté d'action ou d'inaction pour tout ce qui regardait les classes ouvrières. Bien que les conseils hostiles aux lois de 1791 ne lui aient pas manqué, il en maintint les principes avec fermeté dans toutes les questions qui lui étaient déférées. Professant pour la liberté du travail et des transactions un respect dont la magistrature lui donnait l'exemple, loin d'aggraver les exceptions apportées à la liberté par certains décrets de l'Empire, il les atténua plutôt et essaya même de revenir quelquefois, dans la question de la boucherie par exemple, à une application plus rigoureuse des principes libéraux.

Le développement progressif de l'institution des prud'hommes ne fut pas arrêté. Non-seulement le nombre des conseils fut à peu près doublé, mais le ressort de quelques-uns des anciens fut agrandi et leur compétence étendue à d'autres industries que les fabriques, et même à des métiers. Dans cette extension des tribunaux industriels que le législateur de 1806 n'avait pas prévue, il arriva trop souvent que l'institution primitive se trouva altérée, mais sans que de graves inconvénients se fissent alors sentir; et leur juridiction conciliatrice continue à prévenir en partie les abus auxquels la concurrence tendait à entraîner les patrons, en même temps qu'elle contribuait à relever ou à maintenir le niveau de la moralité chez les salariés.

Quant aux institutions de prévoyance, l'administration s'abstint de toute initiative; mais elle suivit la même ligne de conduite que sous l'Empire envers les essais spontanés des ouvriers et toutes les créations qui pouvaient leur être utiles. Peut-être accorda-t-elle une faveur plus marquée au compagnonnage. L'usage de fêter dans les églises les patrons de certaines professions, paraissait un

Digitized by Google

retour à un système d'idées favorable à l'ancien régime, et valut une tolérance bienveillante aux réunions des ouvriers de même métier; mais on ne sut pas et l'on ne pensa même pas à s'emparer du compagnonnage pour lui imprimer une direction sérieuse. Il continua à vivre sans faire ni tout le bien qu'on en pouvait faire sortir, ni tout le mal qu'on en pouvait craindre. Il resta tout à fait étranger aux passions politiques et, s'il entretint parmi les ouvriers des traditions de générosité qui sont toujours restées le bon côté de leurs mœurs, il encourageait trop souvent l'insouciance et les habitudes grossières qu'il importait plus que jamais de faire disparaître pour atténuer la différence de mœurs qui existait entre eux et la bourgeoisie.

La vie plus libre du compagnonnage contribua bien plus que le réveil des idées religieuses, dont l'influence ne se fit ressentir que dans quelques localités du midi, au développement de plus en plus marqué des sociétés de secours mutuels. Elles se formèrent en bien plus grand nombre que sous l'Empire, et obtinrent une plus longue durée moyenne. Dans ces essais, les ouvriers ne furent pas toujours abandonnés à eux-mêmes. Parfois le concours de l'autorité municipale, des fabricants ou d'hommes généreux de toutes les classes leur vint en aide, pour constituer et administrer leurs caisses de secours, notamment dans les deux départements de l'Alsace et à Paris, où *la Société philanthropique* les encouragea activement dans cette voie; mais le plus souvent ils furent laissés à leurs propres forces. Ainsi les deux sociétés constituées vers 1827 dans les deux classes d'ouvriers de la fabrique Lyonnaise, les *Mutuellistes* et les *Ferrandiniers*, ne reçurent du dehors aucun appui d'aucun genre. Ils ne le sollicitaient pas, il est vrai; mais rien ne prouve que dans un temps où la guerre entre les classes n'était point déclarée, ils eussent repoussé une main spontanément tendue. Sans même leur donner aucun concours pécuniaire, le gouvernement et la bourgeoisie pouvaient singulièrement aider les mutualités en éclairant leurs fondateurs sur les principales difficultés qu'ils rencontraient dans la rédaction des statuts, et en les dirigeant dans la gestion toujours difficile des fonds sociaux, ainsi que dans le placement sûr et productif des réserves. Aucun document ne permet de constater combien d'efforts furent perdus, combien de dévouement dépensé sans autre résultat qu'un peu de bien fait pendant quelques années et malheureusement aussi beaucoup de découragement chez les ouvriers d'élite qui avaient usé leurs forces dans des tentatives infructueuses. Les plus sérieuses de ces tentatives furent compromises par des erreurs qui rendaient un échec presque inévitable, lors même qu'elles échapperaient aux dangers d'une gestion sans garanties suffisantes.

Digitized by Google

Elles péchaient à la fois par trop d'égoïsme et par trop d'ambition : d'un côté, elles n'admettaient que les hommes et excluaient des secours les femmes et les enfants des sociétaires, bien qu'évidemment la famille supportât sa part des privations nécessaires pour assurer le versement régulier des cotisations. Aussi, sans être hostiles, les femmes se montraient en général peu favorables à des sacrifices dont leurs enfants ne profitaient pas directement, et elles exercèrent une influence nuisible au développement de l'institution, rendant ainsi plus difficile le recrutement annuel sans lequel ces sociétés ne peuvent durer. D'un autre côté, les sociétaires ne se bornaient pas à venir au secours des maladies temporaires, mais des infirmités et même de la vieillesse ; ils acceptaient avec une généreuse imprévoyance des charges qui devaient rapidement épuiser leurs ressources. La plupart des petites sociétés mutuelles de Rouen ont succombé sous la charge que leur imposaient les infirmes qu'elles nourrissaient sur leur grabat pour leur éviter l'hospice.

L'imprévoyance allait même souvent encore plus loin. Dans certaines mutualités (sociétés de Grenoble, mutuellisme de Lyon), on avait repris le programme des compagnons coalisés de 1791 tout entier, et l'on se proposait de parer, non-seulement à la maladie et à la vieillesse, mais aux chômages. Ces essais ne furent pas contrariés, bien qu'il fût singulièrement dangereux de créer des assurances de ce genre, à moins de les limiter au chômage momentané qui est la suite de la maladie, car c'est courir le risque de préparer aux grèves une organisation et des ressources pécuniaires. C'est d'ailleurs une chose, sinon impraticable, du moins fort difficile, que d'organiser ces sortes de sociétés. Si l'on peut déterminer par avance les chances de maladie ou de mortalité et asseoir ainsi, sur des calculs raisonnables, les cotisations des sociétés de secours et des versements à des caisses de retraite, rien de plus malaisé que de calculer les chances de chômage. D'ailleurs, la maladie et la mort sont des faits faciles à saisir. Il est beaucoup moins facile de bien déterminer quand le manque de travail est réellement involontaire, et par conséquent de maintenir une véritable égalité entre les associés. Même en mettant la mauvaise foi de côté, il y aura toujours des hommes beaucoup moins ingénieux que d'autres à se procurer de l'ouvrage et un ouvrage bien rétribué. Il semble donc naturel de laisser à la prévoyance individuelle le soin d'épargner dans les moments où le travail est abondant et bien rémunéré quelques économies qui permettront de traverser les périodes de chômage complet ou de salaires réduits. Malheureusement rien de plus difficile que l'épargne pour l'homme qui vit d'un salaire journalier. Il lui faut beaucoup d'empire sur lui-même, d'abord pour



Digitized by Google

prélever une réserve sur des profits qui ne sont jamais excessifs, ensuite pour conserver le petit capital économisé quand il le garde sous la main. Une autre cause qui décourageait encore l'épargne, c'était l'impossibilité de faire produire quelque intérêt aux petites économies, à moins de courir de trop nombreux risques de perte. C'est à ce besoin, à cette nécessité du budget des classes laborieuses que l'institution des *caisses d'épargne* devait pourvoir. Mettre à l'abri les plus petites économies et leur faire produire intérêt, tout en les laissant à la disposition du déposant, c'était rendre un service immense aux classes ouvrières. Il faut le reconnaître cependant, le début de l'institution fut bien modeste. Sa création fut due tout entière à l'initiative persévérante de quelques hommes dévoués, parmi lesquels le nom de Delessert est resté à juste titre le plus connu. Fondée en 1817, la caisse d'épargne de Paris ne trouva qu'une approbation bienveillante dans le gouvernement et une faveur inactive dans la masse du parti libéral qui n'en avait pas compris la portée. Treize autres caisses seulement furent fondées dans les départements avant la fin de la restauration, et elles n'avaient toutes ensemble réuni qu'un capital qui n'atteignait pas vingt millions. Diverses causes contribuèrent à la lenteur de ces progrès : d'abord les épargnes étaient rares dans les classes populaires; la loterie absorbait une grande partie de l'argent qui aurait pu être économisé, et dans certaines villes, à Lyon notamment, ce travers était général. Parmi les ouvriers qui faisaient quelques économies et ne voulaient pas les livrer aux chances du jeu, il y avait grande hésitation à les montrer, à les sortir de la cachette où on les tenait improductives. Ensuite, un certain préjugé défavorable à l'épargne était entretenu dans cette classe par les habitudes invétérées du compagnonnage ; ce préjugé était naturellement exploité par les cabaretiers et tous les gens intéressés à soutirer l'argent de l'ouvrier, qui ridiculisaient, comme avare ou égoïste, celui qui ne dépensait pas étourdiment son salaire, et faisaient de la possession d'un livret à la caisse d'épargne un motif de raillerie et non un titre à l'estime. Ce qui est plus étrange, c'est que ces préjugés trouvèrent de l'écho dans les classes éclairées, qu'il se rencontra, parmi les libéraux eux-mêmes, de prétendus économistes pour se plaindre du tort que les progrès de l'épargne faisaient à la consommation, de la concurrence qu'ils suscitaient à la bienfaisance en stimulant l'économie. Malgré toutes ces difficultés, la question était réellement résolue, le mécanisme de l'institution éprouvé avant 1830. L'ordonnance du 3 juin 1829, obtenue à force d'importunités par les fondateurs, en avait assuré l'avenir en ouvrant un compte courant avec le trésor public aux caisses qui

Digitized by Google

mettaient certaines restrictions aux versements qu'elles acceptaient.

Si le développement des institutions de prévoyance n'avait été ni rapide ni proportionné à l'étendue des besoins, les progrès de l'instruction et de l'éducation populaires furent du moins plus sensibles, et, sans approcher d'une solution satisfaisante, on prépara pour l'avenir les éléments d'une solution définitive. Cette question, comme bien d'autres, avait dû à la liberté du travail une importance de plus en plus grande. Sans nul doute, le système des corporations ne rendait pas l'instruction élémentaire inutile. Il n'en est pas moins vrai que l'apprentissage assurait au jeune ouvrier une éducation morale en même temps que l'instruction professionnelle. La fixité dans la même profession, jointe à l'immobilité des procédés, n'exigeait pas impérieusement un grand déploiement des facultés intellectuelles. Dans l'état de la société et de l'industrie avant la révolution on pouvait facilement, même sans savoir lire ni écrire, devenir et rester honnête homme et ouvrier habile et occupé. Il n'en fut plus de même quand la liberté eut été donnée à l'industrie. L'ouvrier n'eut plus que l'éducation de sa propre famille, éducation difficilement complète, et il eut besoin d'une intelligence plus ouverte, de moyens d'instruction plus étendus, pour apprendre plus vite un état, suivre les changements que chaque industrie était obligée d'apporter dans ses procédés, et n'être pas exposé à des chômages prolongés. La question de l'enseignement élémentaire fut une des plus vivement controversées entre les deux écoles monarchique et libérale; ce fut, à proprement parler, la seule question sociale qui fit diversion aux querelles politiques, et elle était en effet la plus grave, car elle renfermait tout l'avenir de la société démocratique fondée en 1789. Malheureusement, quand on voulut aborder cette question, on sentit tout le mal qu'avait produit ce divorce de la religion et du peuple que la Constituante avait provoqué par la *constitution civile* du clergé, et que les fautes de conduite de la droite et le rationalisme de la gauche avaient également contribué à entretenir. Le coup mortel porté à l'enseignement religieux et à l'influence du clergé, avait détruit chez la génération adulte les principes qui auraient pu guider les nouvelles générations. L'éducation de la famille manquait de plus en plus et rendait nécessaire l'intervention de la société.

Le gouvernement de la Restauration sut le comprendre; il n'adopta jamais le système des esprits rétrogrades qui auraient voulu entraver le développement des lumières chez le peuple; mais, toujours préoccupé des dangers qu'une instruction incomplète et prématurée pouvait avoir au point de vue de la religion et de la morale, il eut le tort d'être trop exclusif, de vouloir réserver la direction des

Digitized by Google

écoles élémentaires au clergé et aux congrégations religieuses. C'était tomber dans une double erreur. Le clergé tant séculier que régulier n'était pas en mesure d'accepter une pareille tâche. Il n'était pas assez nombreux, ne renfermait pas assez d'hommes spéciaux. Ensuite, l'esprit religieux avait été trop affaibli en France, pour qu'il ne fût pas nécessaire de laisser à l'enseignement laïque une large part dans l'intérêt même de la religion, à laquelle il était impossible de ramener brusquement et d'autorité les esprits depuis si longtemps aliénés. Il fallut rapporter au bout de quatre ans (21 avril 1828), l'ordonnance du 8 avril 1824, qui avait remis aux évêques la direction des écoles primaires. Les libéraux ne se trompaient pas moins lorsqu'ils comptaient sur le seul élément laïque pour organiser l'instruction dans toute la France. L'expérience a prouvé depuis que, même en élevant à d'énormes proportions le budget de l'instruction populaire, on ne peut, sans faire appel à des sentiments d'abnégation que la religion a eu seule jusqu'à ce jour la puissance de développer, réussir à former quarante mille instituteurs dignes de leur mission, et encore moins à trouver le nombre d'institutrices nécessaires pour donner à l'éducation des filles l'extension convenable. La passion politique envenimait tellement ces questions qu'elle se portait sur l'appréciation même des méthodes d'enseignement et, tandis que la méthode simultanée suivie par les frères de la doctrine chrétienne était attaquée comme entachée d'obscurantisme, la méthode lancastrienne d'enseignement mutuel, pour avoir été trop prônée par les libéraux, était dénoncée aux familles comme immorale et irréligieuse.

Le résultat de cette lutte passionnée fut bien plus d'arrêter que de propager l'instruction primaire. Non-seulement aucune loi générale ne l'organisa, mais sous le régime d'ordonnances à chaque instant modifiées, elle ne reçut ni l'impulsion d'ensemble ni l'attention incessante qu'il aurait fallu lui donner. Quatorze mille communes restèrent entièrement privées d'écoles. Là où elles existaient, leur action était insuffisante et les ressources de l'enseignement peu proportionnées au nombre des enfants. Les mêmes passions qui avaient contrarié l'action du gouvernement nuisaient à celle de l'initiative individuelle.

Les congrégations religieuses, avec la faveur du pouvoir et des administrations locales, gagnèrent un peu de terrain et étendirent la sphère de leur influence. L'institut des frères de la doctrine chrétienne, seule congrégation d'hommes officiellement reconnue depuis le Concordat, vit onze congrégations rivales se fonder successivement pour concourir à l'œuvre de l'éducation gratuite sous des règles qui se prêtaient mieux aux exigences de certaines localités, et

Digitized by Google

avaient été rédigées sous l'empire des institutions nouvelles. Mais le développement des écoles chrétiennes fut entravé par le déchaînement de l'opposition libérale. Une haine aussi violente qu'injustifiable les poursuivit sans cesse. Des accusations que personne de ceux qui les lançaient alors ne voudrait signer aujourd'hui, désignaient les frères aux outrages de la foule et aux coups de l'émeute. On parvint ainsi, non-seulement à les empêcher d'étendre le bienfait de l'instruction gratuite autant que leurs ressources l'auraient permis, mais à gêner leur recrutement et à les empêcher de perfectionner leurs méthodes, de se mettre au courant et au niveau des besoins d'une société qui les repoussait. La propagande des diverses communions réformées, moins gênée par l'opinion, put faire, relativement à leurs ressources et au nombre de leurs adeptes, plus de bien que la propagande catholique.

De son côté, la *Société pour l'encouragement de l'instruction élémentaire en France*, fondée sur la fin de l'Empire, ne resta pas inactive. Fortement reconstituée, et comptant dans ses rangs des hommes de toutes les classes et de toutes les communions, cette société se proposa le double but de donner à l'enseignement laïque une direction à la fois religieuse et tolérante, et de vulgariser la méthode d'enseignement mutuel. Sans aucun doute, malgré l'influence qu'elle sut accorder dans son sein aux hommes religieux, et dont elle donna une preuve irrécusable en confiant à l'abbé Dastros la révision des tableaux de lecture destinés aux écoles qu'elle fondait, elle ne put échapper aux critiques de la droite, désarmer les défiances que les doctrines de la majorité du parti libéral inspiraient, et fut accusée de donner trop peu de place à l'éducation religieuse, de pratiquer une indifférence réelle sous prétexte de tolérance. Les maîtres qu'elle patronnait, sortis pour la plupart d'une classe où les idées voltairiennes étaient toutes-puissantes, exposés à des attaques peu modérées et souvent injustes de la part du clergé, pouvaient se laisser entraîner au delà des limites que la société voulait leur tracer. Si, pendant le règne de l'ordonnance de 1824, sept cents écoles mutuelles furent fermées, il faut en accuser tout autant l'imprudence des maîtres que la mauvaise volonté du pouvoir, et, à tout prendre, le gouvernement nuisit moins aux progrès des écoles mutuelles que le déchaînement du parti libéral aux écoles chrétiennes. Aidée par quelques associations, qui se constituèrent successivement dans les départements, la société pour l'encouragement de l'instruction élémentaire perfectionna les détails de la méthode mutuelle, améliora la distribution et le matériel des écoles, et forma de bons et dignes maîtres qui ouvrirent à Paris des écoles modèles. Grâce aux publications de la société, tous les progrès accomplis dans les

Digitized by Google

écoles parisiennes avaient une influence immédiate dans tout le pays. Les travaux qu'elle provoquait préparaient la solution de ces mille difficultés secondaires que le monde ne soupçonne pas, sur lesquelles l'histoire ne peut s'arrêter, mais qui suffisent pour paralyser les plus beaux plans d'éducation, lorsqu'on veut arriver à les mettre en pratique. En même temps, des cours d'adultes, établis d'après les mêmes méthodes, assuraient l'instruction élémentaire aux ouvriers qui en avaient été privés dans leur enfance, et les préparaient aux cours professionnels fondés et soutenus par l'association polytechnique.

Ce fut également en dehors du gouvernement que se fonda, ou plutôt se prépara une institution qui devait exercer une grande influence sur l'avenir des classes laborieuses, en complétant ce qui manque aux écoles élémentaires, c'est-à-dire, en donnant la première éducation morale et intellectuelle nécessaire pour préparer les jeunes esprits à recevoir une impression durable des enseignements de l'école. On emprunta à l'Angleterre l'idée des *salles d'asile* destinées à alléger pour les pauvres les charges de la famille, tout en préparant les enfants à l'enseignement primaire. M. Cochin, reprenant avec l'aide de madame Millet des essais déjà tentés à Paris par madame de Pastoret, dans les Vosges par un pasteur vénérable, parvint enfin à résoudre, et dans la théorie et dans la pratique, ce difficile problème; à créer à Paris une salle d'asile modèle, dont l'imitation n'était plus qu'une question de temps, d'argent, et aussi de dévouement.

Quant à l'assistance, aucune innovation grave n'y fut apportée. Le gouvernement ne sut pas donner à la charité chrétienne la liberté qui lui est nécessaire. Il revendiqua son droit de contrôle et de tutelle sur les œuvres avec autant de jalousie que les gouvernements précédents, et arrêta ainsi l'élan du zèle religieux. Cependant la reconstitution du patrimoine des établissements hospitaliers commencée sous l'Empire fut continuée. Le chiffre des dons et legs aux hospices et aux bureaux de bienfaisance ne cessa de s'élever annuellement. La loi de 1811 sur les enfants trouvés continua à être appliquée avec une généreuse imprévoyance. Mais aucune mesure ne fut tentée pour parer ou atténuer les progrès du paupérisme manufacturier, aucune étude officielle même ne fut faite pour en sonder la profondeur et les causes. Un seul fait prouva que la société n'y était pas tout à fait indifférente. Une œuvre destinée plus tard à un développement en harmonie avec la gravité de la mission qu'elle se donnait, l'œuvre de Saint-Regis entreprit de lutter contre le concubinage et de ramener à la vie de famille les ouvriers trop nombreux qui s'en écartaient.

Digitized by Google

## IX

A tout prendre cependant, les progrès des classes laborieuses dans la voie du bien-être et de l'instruction étaient évidents, bien que moins rapides, à coup sûr, que ceux de la bourgeoisie. Une irritation assez vive ne s'en était pas moins propagée parmi les ouvriers. Entretenue par les déclamations de la tribune et de la presse, elle était attisée par les sociétés secrètes formées des débris du *carbonarisme* et des derniers survivants des sectionnaires de 1793, dont les agents s'attachaient à exaspérer toutes les souffrances, à envenimer les moindres griefs. Chaque crise partielle que les erreurs de la spéculation ou l'introduction d'un nouveau procédé amenaient dans une branche d'industrie, devenait un texte de déclamations, et en même temps qu'on dénonçait le gouvernement comme s'opposant à l'essor du travail national, ce qui était une évidente calomnie, on le rendait responsable des difficultés et des souffrances qu'entraînait la liberté du travail, et on l'accusait bien haut de ne rien faire pour adoucir des épreuves inévitables, oubliant que personne en dehors du gouvernement n'avait aucune mesure pratique et d'un effet certain à proposer. On était ainsi arrivé à soulever la classe laborieuse presque tout entière. Ce fut sous l'influence de cette irritation que la portion la plus ardente des ouvriers parisiens descendit dans la rue et transforma en une lutte armée la résistance légale aux ordonnances de Juillet. L'apparition du drapeau tricolore, que les faubourgs de Paris avaient défendu les derniers en 1814 et 1815 et qu'ils regrettaient encore, acheva d'entraîner toute la population laborieuse. Au lieu des ministres, ce fut la dynastie qu'emporta la victoire populaire.

Quelle qu'ait été la part de la bourgeoisie dans le mouvement, c'était la classe ouvrière qui avait réellement combattu ; c'était à elle qu'appartenaient, sauf de bien rares exceptions, les victimes de la lutte ; c'était entre ses mains que se trouvaient les armes enlevées à l'armée ou aux dépôts publics. Quand la garde nationale se réorganisa d'elle-même à peu près comme elle s'était créée le lendemain du 14 juillet, les ouvriers y entrèrent en assez grand nombre. Ils se trouvèrent même les plus forts dans une foule de compagnies et pouvaient dominer plusieurs légions. Ils ne songèrent pas à profiter de cette supériorité momentanée. Malgré les regrets des anciens soldats de nos grandes guerres et les réclamations des sociétés républicaines, ils donnèrent leur assentiment au gouvernement nouveau

Digitized by Google

improvisé par la bourgoisie pour écarter à la fois la République et l'Empire. Ils rendirent sans difficulté les armes prises au moment du combat, et laissèrent sans protestation sérieuse reconstituer les institutions nouvelles sur des bases qui les excluaient de toute participation directe au gouvernement. Il semblait, en effet, à tout le monde qu'avec le drapeau tricolore l'esprit de 89 avait si bien triomphé qu'aucune dissidence ne pouvait plus se produire. C'était de bonne foi que bourgeois et ouvriers saluaient dans la nouvelle révolution l'avènement définitif de la démocratie.

Du reste, la base des intitutions, le pays légal, avait été assez élargie pour accréditer cette illusion. L'abaissement du cens électoral à deux cents francs (19 avril 1831), avait doublé le nombre des électeurs politiques et mis le droit électoral dans un grand nombre de familles en contact journalier avec les classes laborieuses. En dehors de Paris, la loi municipale (21 mars 1831) appelait dans une certaine mesure à la vie publique la classe inférieure de la bourgeoisie, les petits boutiquiers, les petits fabricants, les fermiers et métayers, toute cette classe intermédiaire dont les enfants s'élèvent presque tous par le travail manuel, vivent en salariés une partie notable de leur vie, et sans appartenir cependant à la classe ouvrière proprement dite, en partagent les idées, les passions et les intérêts, jusqu'au moment où ils deviennent chefs de famille. C'était cette dernière classe que la loi sur la garde nationale (22 mars 1831), bien plus démocratique que celle de 1789, avait appelée à former cette milice civique chargée de représenter la nation armée pour le maintien de la constitution et des droits de tous, comme les corps électoraux représentaient la nation délibérant et s'administrant elle-même. Tout en interdisant à la garde nationale le droit de délibérer, la loi lui donnait un caractère politique en faisant conférer par l'élection des grades recherchés comme un titre à la faveur du pouvoir et à la confiance des électeurs. Le chef de la dynastie nouvelle voyait lui-même dans l'adhésion libre de l'immense majorité des officiers de toutes les gardes nationales de la France un scrutin populaire qui consacrait son établissement, comme il devait dix-huit ans plus tard abdiquer devant la désaffection des légions parisiennes.

Pour tout le monde aujourd'hui c'est une étrange conception que celle d'une force essentiellement politique, sans droits politiques légaux et indirectement appelée par le système électif à influencer les délibérations auxquelles on lui refuse une part régulière. Elle eût été évidemment absurde si le législateur avait cru à la possibilité, non pas d'une guerre sociale, mais d'une simple hostilité entre les diverses classes de la société. Son imprévoyance est la meilleure preuve de la sincérité de sa confiance dans la démocratie. Ce fut

Digitized by Google

donc avec la conscience de son œuvre que le législateur de 1830 déplaça le mouvement politique concentré sous la Restauration dans les hautes classes et dans les salons, et le transporta dans une sphère toute différente par les lois organiques qui complétèrent la Charte révisée. Ce fut aux boutiques, aux cafés, aux corps-de-garde de la milice bourgeoise que s'adressèrent désormais la tribune et la presse. L'opposition démocratique dut aller chercher son point d'appui contre le gouvernement dans les classes laborieuses, comme le gouvernement lui-même cherchait le sien dans la petite bourgeoisie contre les partisans de la monarchie de droit divin. Conservateurs ou opposants devaient d'ailleurs favoriser, même malgré eux, ce déplacement du centre des influences et mettre la discussion à la portée des classes ouvrières en la mettant à la portée des corps électoraux, car, pour être lus, il fallait faire arriver les journaux, les livres, les brochures entre les mains de gens peu désireux et souvent peu en état de payer.

Si donc le pays légal formait encore, à parler rigoureusement, une aristocratie, puisque les droits politiques étaient attachés à la condition d'un cens, c'était une aristocratie tellement ouverte et tellement mobile, qu'il ne pouvait s'établir de distinction tranchée entre elle et la partie de la population qui était exclue de la vie politique directe. C'était enfin une aristocratie laborieuse, assujettie au travail tout aussi bien que la classe ouvrière proprement dite. Le pays légal ne pouvait considérer les questions sociales comme un objet d'études purement spéculatives, les traiter comme des questions sérieuses mais étrangères à son intérêt personnel et présent. Aussi, les travaux que le nouveau régime industriel avait provoqués pendant la Restauration de la part de quelques penseurs solitaires, prirent-ils une importance qu'ils n'avaient pas à leur apparition, et un premier mouvement socialiste se produisit dans cet ébranlement des esprits, qui accompagne toujours les grandes commotions politiques et vient tout remettre en question, même les principes de la morale et les conditions nécessaires à l'existence de toute société.

Les inconvénients de la libre concurrence avaient été constatés et mis en évidence par ceux des économistes qui étudiaient la société plutôt en historiens qu'en théoriciens, mais à un point de vue purement critique et sans qu'aucun d'eux osât présenter un plan de réforme ni demander la restauration du passé. Malgré le libéralisme éprouvé de Sismondi, le plus éminent organe de cette école, ce fut naturellement le parti vaincu et expulsé des affaires par la Révolution qui reprit ces études pour son compte et essaya de démontrer que la liberté du travail est un présent funeste pour les classes laborieuses. L'école critique ne put ramener à l'amour des

Digitized by Google

institutions anciennes des esprits aliénés sans retour ; elle fit brèche, en quelque sorte, dans les lois émanées de la Constituante, habitua la bourgeoisie à ne pas les regarder comme inviolables et contribua ainsi à donner un public à deux écrivains, Fourier et Saint-Simon, qui, au milieu de rêves incohérents et de doctrines ouvertement immorales, avaient cru trouver une solution au problème du travail, et proposaient chacun leur système pour résoudre toutes les difficultés et donner satisfaction à tous les intérêts. L'école fouriériste, en renonçant d'elle-même à essayer de pratiquer la morale de l'*attraction*, se priva de la popularité, ou du moins de la publicité immense que valut à l'école saint-simonienne la hardiesse avec laquelle elle prêchait une transformation complète de l'humanité, à commencer par le costume, et que la justice arrêta quand elle voulut toucher à la famille. De ces prédications trop savantes, trop éloignées des traditions ordinaires du sens commun, la foule ne devait retenir que trois choses : d'abord, que sous l'empire des lois de 1791 les droits du travail n'étaient pas assez garantis; ensuite, que l'Etat ne doit pas rester spectateur inactif des luttes industrielles, mais intervenir, comme une sorte de Providence, pour mettre chacun à la place que son talent naturel ou acquis lui mérite, et enfin, que les forces humaines, comme les capitaux, ne peuvent arriver à leur maximum de puissance que par l'association. Ces trois principes servaient en même temps de point de départ à une autre école, sortie des rangs du carbonarisme républicain, celle que fondait alors M. Buchez, et qui, sans toucher à la morale chrétienne, sans prétendre à transformer l'humanité, engageait simplement les ouvriers à s'associer entre eux et à se mettre ainsi à l'abri de la tyrannie du capital et de l'exploitation des entrepreneurs, comptant, il est vrai sur la république, dont il espérait le retour, pour hâter cette réorganisation de la société.

## X

La véritable lutte d'intérêts était en effet entre les détenteurs de capitaux et les patrons d'un côté, et les salariés de l'autre ; c'est-à-dire entre la classe moyenne et la classe ouvrière. Celle-ci n'avait rien à réclamer aux vaincus de juillet. Bien que l'irritation de la foule contre les partisans du roi déchu ait été entretenue quelques mois par le souvenir du sang versé en Juillet, les ouvriers comprirent bientôt qu'ils n'avaient pas de motifs sérieux de haine contre l'aristocratie territoriale, car ce n'était pas cette aristocratie qui profitait du mouvement industriel dont le poids retom-

Digitized by Google

bait sur eux. C'était contre la bourgeoisie que leur classe avait déjà des griefs communs, contre leurs patrons que beaucoup d'entre eux avaient des griefs particuliers à faire valoir. De là un mouvement aussi spontané qu'inattendu. Tandis qu'aucune violence n'était commise contre la demeure et les biens des hommes de la droite, si impopulaires avant la révolution, l'émeute allait s'attaquer à la classe victorieuse, brisant à Paris comme dans les départements les machines d'introduction récente. En même temps, des réclamations analogues à celles qui s'étaient produites en 1789 reparaissaient sous une forme violente. L'augmentation de la journée, la réduction des heures de travail, l'égalité des salaires, telles étaient les demandes adressées, avec menaces le plus souvent, aux patrons dans une foule de corps d'état. Au milieu même de l'effervescence des premiers jours, l'immense majorité des ouvriers blâma hautement les actes de vandalisme et les voies de fait, et en facilita la répression. Mais elle montra un certain ensemble et une véritable fermeté pour obtenir par des voies amiables à peu près les mêmes concessions qu'elle ne voulait pas imposer par la force. Les ouvriers ne s'inquiétaient pas de savoir si la loi de germinal an XI, et les articles 415 et 416 du Code pénal étaient encore en vigueur. Le livret était mis de côté dans les ateliers où il contrariait trop les habitudes, conservé dans d'autres où l'autorité ne l'avait jamais réclamé. Quant aux articles sur les coalitions, par un entraînement d'ailleurs fort logique, on les tenait pour abolis. Le rétablissement du droit de réunion et d'association, malgré le silence de la Charte révisée, et en l'absence de toute déclaration législative, avait paru à tout le monde une conséquence naturelle de la révolution. La bourgeoisie, du reste, ne se refusait pas à payer le concours qu'elle avait reçu pour faire, un peu malgré elle, cette révolution qui lui donnait le pouvoir. Elle n'opposa de résistance positive qu'à la menace et à la violence, et ne se refusa pas à discuter et même parfois à réaliser les idées des ouvriers. Le mouvement socialiste avait d'ailleurs affaibli dans ses rangs la foi dans le principe de la liberté du travail. Les patrons cherchaient eux-mêmes à s'entendre pour arrêter les excès de la concurrence. Un des exemples les plus curieux de cette disposition fut donné par l'industrie des transports, à Paris, en 1832, quand le mouvement de Juillet commençait à s'arrêter. Presque tous les commissionnaires de roulage s'étaient concertés pour se partager l'exploitation des diverses routes sans se faire concurrence et pour interdire l'exercice de cette industrie à tous ceux qui ne voudraient pas adhérer à leur société. Ce fut la résistance de l'intérêt privé qui fit briser par la justice cette coalition que l'autorité publique avait tolérée.

Digitized by Google

Quand la bourgeoisie donnait de pareils exemples, se montrait disposée à renouveler à son profit, par certains côtés du moins, les anciennes corporations, que des entrepreneurs d'industrie se concertaient pour limiter entre eux la concurrence, sans s'inquiéter de savoir si d'autres intérêts que les leurs ne se trouvaient pas lésés par des mesures que l'intérêt seul leur dictait, il n'est assurément pas étrange que les ouvriers n'aient pas non plus respecté la liberté des transactions et compris qu'il est impossible de détruire la concurrence, même dans le coin le plus retiré du monde industriel, sans nuire à des intérêts tout aussi respectables que ceux que l'on veut sauvegarder. Du reste, si dans la pratique les ouvriers violaient trop souvent les principes de Turgot et de la Constituante, ils ne les niaient pas en théorie; ils ne voulaient pas détruire la liberté du travail, mais en prévenir ou en guérir les abus. Beaucoup moins remués que la bourgeoisie par les prédications de l'école saint-simonienne, ils ne rêvaient pas de réformes radicales; ils acceptaient la société telle que les lois de 89 l'avaient faite. Ils n'avaient pas même, sauf de bien rares exceptions, accueilli l'idée de se constituer producteurs pour leur propre compte en s'associant pour se passer des patrons, et ne songeaient qu'à améliorer la constitution présente de l'industrie. Leurs idées, loin d'être trop nouvelles, avaient plutôt le tort d'être trop vieilles. L'interdiction absolue qui pesait depuis le 14 juin 1791 sur les réunions par corps de métiers étant levée de fait, ils étaient simplement revenus à ces mêmes plans d'organisation que les arrêtés de Bailly et les décrets de la Constituante avaient repoussés sans leur laisser le temps de se formuler d'une manière complète. Le souvenir de cette tentative était encore assez présent chez les ouvriers, bien qu'elle n'eût pas obtenu même une seule page dans les histoires les plus populaires de la Révolution. Le compagnonnage, resté immobile, les entretenait dans le même cercle d'idées qu'autrefois, et leur répulsion pour l'isolement n'avait fait que grandir, une dure expérience n'ayant que trop justifié les appréhensions des premiers jours. Aussi, pour eux le résultat le plus sensible de la commotion de juillet fut de leur faire espérer la disparition de toutes les entraves légales ou morales qui pouvaient empêcher une organisation par corps d'état. Sans qu'il y eût concert, mais sous l'influence d'idées analogues, les ouvriers d'un grand nombre de professions poursuivirent la création de comités composés par moitiés égales de délégués des patrons et de délégués des ouvriers, comités qui seraient chargés de résoudre à l'amiable toutes les difficultés auxquelles la liberté du travail donne lieu, de substituer des règlements fixes et raisonnés aux usages incohérents et arbitraires qui régissent, dans chaque branche d'industrie, les rap-

Digitized by Google

ports entre les patrons et les ouvriers, enfin de juger, comme tribunaux de famille, toutes les contestations qui peuvent naître de ces rapports, sans occasionner de frais aux parties et en évitant l'irritation que produisent toujours des débats judiciaires. Ces demandes ne trouvèrent pas une répulsion aussi vive qu'en 1791. Elles ne furent pas repoussées sans examen et en quelque sorte *à priori*, et peut-être auraient-elles eu quelque chance de se réaliser, dans un grand nombre de corps d'état du moins, si, avant que l'organisation réclamée pût être expérimentée, les conflits d'intérêts qu'elle était destinée à prévenir n'eussent éclaté avec trop de violence.

Quelles que soient les vues ultérieures des chefs d'un mouvement, ils doivent tenir grand compte des préoccupations de ceux qu'ils veulent conduire, chercher à satisfaire leurs besoins ou leurs passions du moment, sous peine de n'être pas écoutés. En 1791, la pensée qui dominait chez la majorité des compagnons était la crainte de voir disparaître, avec les institutions anciennes, l'échange de secours et les rapports de confraternité auxquels ils étaient habitués. C'était donc surtout la constitution des sociétés de prévoyance qui avait été mise en avant. Quand on reprit, après 1830, ces idées d'organisation qui avaient sommeillé, en quelque sorte, quarante ans, ce fut en vue d'autres questions; car les sociétés de secours mutuels avaient pu se reconstituer; c'était même dans leur sein, le plus souvent, que les ouvriers avaient appris à réfléchir sur leur condition et sur les moyens de l'améliorer. La France se trouvait en proie à une crise industrielle, contre-coup de l'ébranlement donné au monde par la Révolution. Non-seulement le commerce intérieur était paralysé, mais le commerce d'exportation ne pouvait se soutenir qu'en réduisant d'une manière excessive les prix des marchandises, ce qui menaçait la main-d'œuvre d'une dépréciation de plus en plus déplorable. La grande préoccupation de la classe ouvrière était donc de parer aux chances de chômage de plus en plus fréquents et de mettre un terme à cette réduction des salaires qui menaçaient de devenir tout à fait insuffisants pour permettre à l'homme de vivre, même d'une manière très chétive, du produit de son travail. C'était là le sujet habituel des réflexions et le thème des discussions toutes les fois que quelques ouvriers se trouvaient réunis. Dans un certain nombre de corps d'état, on essaya de rendre le chômage moins cruel en le répartissant de la manière la plus égale possible sur tout le monde. Dans ceux où le travail est en quelque sorte individuel et l'engagement de très courte durée, on imposait aux patrons l'obligation de prendre l'ouvrier le plus anciennement inscrit chez le placeur, de manière à donner de l'ouvrage à chacun, à tour de rôle. Là où le travail était organisé par ateliers, on établit

Digitized by Google

la règle de réduire la part de travail de chacun au lieu de renvoyer une partie de l'atelier pour garder l'autre. Ces mesures dont l'efficacité n'était pas certainement absolue, mais dont les avantages surpassaient de beaucoup les inconvénients, n'étaient que la restauration d'anciens règlements des corporations conservés par la tradition du compagnonnage. Elles ne nuisaient pas à l'intérêt des patrons et, si elles gênaient, jusqu'à un certain point, la liberté de l'ouvrier, du moins elles ne violaient pas l'équité, ne constituaient pas de priviléges pour quelques-uns au détriment de tous.

Elles n'étaient d'ailleurs que des palliatifs. Les ouvriers crurent avoir trouvé un remède beaucoup plus certain aux maux dont les menaçait la concurrence en fixant, d'accord avec les maîtres, un minimum au dessous duquel on ne travaillerait plus. Dans leur inexpérience, la plupart d'entre eux s'imaginaient qu'il était possible de rendre le prix du travail aussi invariable que les besoins du travailleur auxquels il doit pourvoir. Quelque chimérique que fût cette espérance, il y avait quelle chose de spécieux dans l'idée du minimum. Même en Angleterre, le pays de la liberté par excellence, la loi ne permet pas d'exiger d'un animal un travail au-dessus de ses forces et hors de proportion avec la nourriture qu'il reçoit. Pourquoi protégerait-elle une spéculation qui ne peut rémunérer l'homme qui travaille et épuise ses forces sans lui fournir de quoi les réparer ? Vainement objecterait-on la liberté morale qui permet à l'homme de refuser : cette liberté n'est qu'illusoire quand le besoin se fait sentir. Mieux vaut évidemment renvoyer l'ouvrier, ne lui donner de l'ouvrage que pour un jour ou deux par semaine, que de lui proposer pour un travail journalier, des conditions qui ne peuvent assurer sa vie. C'est le provoquer à entrer dans une voie déplorable, le solliciter à la misère.

Ce fut surtout à Lyon, dans la fabrique la plus menacée par la concurrence étrangère, que ce système prévalut. La fixation pour le prix des diverses façons d'étoffes d'un minimum calculé de manière à assurer à l'ouvrier un salaire strictement suffisant pour se nourrir, devint l'objet des préoccupations habituelles dans la société des Mutuellistes pendant les derniers mois de 1830 et dans le cours de l'année suivante. Cette idée ne rencontra pas d'opposition absolue de la part des fabricants dont une partie nomma des délégués pour s'entendre avec les délégués des ouvriers chefs d'atelier, et elle fut accueillie avec une certaine faveur par l'autorité qui suivit plusieurs mois ces discussions avec une attention bienveillante pour les ouvriers. Dans la pensée du préfet, les conventions ne pouvaient obliger que ceux qui les auraient signées. Elles laissaient toute liberté aux fabricants et aux ouvriers qui y

Digitized by Google

resteraient étrangers et ne devaient exercer sur eux qu'une pression morale. Il était évident toutefois que cette pression serait efficace, que le tarif élaboré contradictoirement devait éclairer les ouvriers sur leurs véritables intérêts, que l'ouvrage offert à des conditions ainsi proclamées inacceptables n'aurait été accepté que par un fort petit nombre d'entre eux, et que les fabricants qui auraient voulu exécuter des commandes inconciliables avec le tarif auraient été porter leurs offres au dehors dans les ateliers ruraux, où la vie était moins chère. C'est ce qui s'est réalisé depuis, après de bien longues et bien cruelles agitations, la fabrique préférant suspendre tout travail que de provoquer une nouvelle irritation en activant les ateliers de la ville à des prix trop réduits. Ce qui eût mieux valu encore, c'est que le tarif imposé comme minimum aux fabricants fût accepté par les ouvriers comme maximum pour une période de temps égale, de manière à compenser la perte que, dans l'état du marché, les premiers auraient eue à subir. Malheureusement, les Mutuellistes étaient peu éclairés. Ils étaient aigris de longue date par les formes un peu méprisantes que les agents de la fabrique avaient conservées à leur égard. Ils étaient enfin surexcités par l'écho des premières prédications socialistes sur l'importance, jusque-là méconnue, du travail et des travailleurs. Enfin, ils s'exagéraient beaucoup les profits des fabricants, s'imaginaient que leurs exigences n'imposeraient réellement pas de pertes et ne feraient que réduire des bénéfices qu'ils supposaient énormes. Ils voulurent donc rendre le tarif obligatoire pour les fabricants, sans accepter pour eux-mêmes aucune obligation corrélative, ce qui, de toute évidence, était aussi contraire au bon sens qu'à la justice, et substituait la tyrannie ouverte des ouvriers à la tyrannie moins certaine des patrons et des capitaux.

L'explosion inévitable eut lieu en novembre 1831. Elle révéla dans la classe des canuts toute la portée de ce progrès, que nous signalions dans les pages précédentes. Cette classe, si longtemps déprimée, se trouva assez hardie pour tenter une lutte ouverte contre la garde nationale et la troupe, assez intelligente pour se discipliner après sa victoire inattendue, et assurer le respect des propriétés et la sûreté des personnes. Cette victoire d'un jour faisait, du reste, éclater l'impuissance des ouvriers à vivre sans le concours des capitaux et des chefs d'industrie.

Comme tout appel à la force brutale, l'insurrection lyonnaise de novembre 1831 compromit la cause qu'elle prétendait servir. Non-seulement pour la fabrique où la guerre sociale venait ainsi d'éclater, il ne fut plus question du tarif; les conférences avec les fabricants ne furent plus reprises; mais, dans toute la France, l'idée des syndicats conciliateurs fut ajournée. Elle ne fut plus étudiée avec la

Digitized by Google

bienveillance et la confiance réciproques, sans laquelle on ne peut l'aborder utilement. La discussion n'était pas possible entre des maîtres toujours prêts à invoquer les lois contre les coalitions et des ouvriers disposés à invoquer l'émeute pour dernier argument. Par un raisonnement faux mais assez ordinaire à l'humanité, plus les questions soulevées par les rapports entre les maîtres et les ouvriers devinrent ardues et brûlantes, plus la bourgeoisie montra de répugnance à s'en occuper. Le ministère lui-même ne suivit pas l'exemple qu'avait d'abord donné Casimir Périer en appelant dans son cabinet les délégués des *mutuellistes*, et en les renvoyant convaincus de ce que leurs prétentions renfermaient d'injuste et d'impraticable. Sans doute, il était extrêmement difficile d'éclairer des hommes à la fois peu instruits et passionnés. Cette tâche eût été presque impossible au gouvernement, malgré la meilleure volonté. Quinze années d'opposition populaire avaient appris au pays que le gouvernement est un ennemi dont il faut toujours se défier. Quant à la portion indépendante de la bourgeoisie, il ne lui était guère plus facile d'agir. La réaction rationaliste qui avait proscrit la croix, donné dans le Panthéon un asile aux souvenirs du paganisme révolutionnaire et exclu le prêtre de toute influence publique régulière, avait, en brisant le lien religieux qui, seul, peut rapprocher le riche et le pauvre, énervé dans la classe la plus riche et la plus éclairée le désir de l'action et ses germes de ce dévouement sans mesure nécessaire pour lutter contre la puissance indéfinie des mauvaises passions et les excitations du besoin et de l'ignorance.

Le mal résultant de cette impuissance morale du gouvernement et de la bourgeoisie eût encore été réparable si le mouvement qui travaillait le peuple eût été abandonné à lui-même, si l'esprit de parti, respectant un terrain qui devait être neutre et sacré pour tous, avait laissé les ouvriers étudier eux-mêmes les questions qui les intéressaient et poursuivre dans le calme la solution des difficiles problèmes qu'ils se posaient. Par malheur l'opposition vit dans le mécontentement des classes laborieuses un moyen de renverser des institutions qui lui semblaient imparfaites. Une conviction sincère sans doute, mais à jamais déplorable, persuadait au parti démocratique que le bonheur de la France était lié à la réalisation de ses théories sur la constitution de l'Etat; il employa toute son activité à embrigader dans les rangs de la classe ouvrière une armée pour la révolution à venir. Il ne voulut pas employer son crédit et son activité à expérimenter les théories mêmes sorties de son sein, à éclairer et aider les tentatives qui pouvaient améliorer la situation de certains groupes d'ouvriers, si nombreux qu'ils pussent être. Multiplier les sociétés de prévoyance et augmenter leur action, obtenir des

Digitized by Google

maîtres un concours utile, de bons règlements pour l'intérieur des ateliers, c'eût été un programme assez beau pour des hommes que la passion n'eût pas dominés; mais en s'y attachant, on pouvait endormir, corrompre les esprits, c'était le terme consacré, et faire ajourner le moment où la France serait en possession du gouvernement qu'on rêvait. Mieux valait laisser se produire tout le mal qui pouvait sortir de l'organisation industrielle et hâter par une catastrophe l'avènement désiré de la République.

C'est ainsi qu'après la triste expérience de 1831, le parti républicain vint contrarier l'apaisement des esprits, transformer les sociétés de secours mutuels en sociétés secrètes qui suspendaient le travail sous de futiles prétextes et dans le seul but d'agiter le pays et de provoquer ainsi l'administration à montrer envers les réunions et les associations utiles une défiance toute nouvelle, en même temps qu'on décourageait la bonne volonté et qu'on donnait des prétextes à l'égoïsme dans les rangs de la bourgeoisie.

La seconde insurrection de Lyon, en 1834, où le mutuellisme devint ouvertement l'avant-garde de la société des droits de l'homme, acheva de lier intimement dans tous les esprits la question sociale à la question révolutionnaire, et cette alliance funeste devait désormais rendre inféconds les efforts d'un grand nombre d'ouvriers qui poursuivaient dans l'ombre la réalisation des plans qu'ils avaient conçus pour l'amélioration de leur classe. Qu'il y eût dans leurs rangs des ambitieux, des fanatiques répétant un mot d'ordre sans le comprendre, il n'en est pas moins vrai que beaucoup de véritables dévouements, d'abnégations sincères furent obscurément dépensés et le plus souvent mal employés, grâce à cette confusion entre des intérêts que tout le monde eût été disposé à respecter et les intérêts d'un parti politique repoussé par l'immense majorité de la bourgeoisie.

## XI

Malgré les difficultés de la tâche, le gouvernement de Juillet ne resta pas inactif. Au milieu même de la lutte qu'il avait à soutenir contre un parti toujours prêt à en appeler à la force des défaites qu'il essuyait sur le terrain légal, il n'oublia pas les devoirs qui lui étaient imposés envers la classe à qui les institutions nouvelles n'avaient pas donné de droits politiques, ne resta pas infidèle à ce qu'il y avait de sainement démocratique dans le mouvement de Juillet, et s'attacha à justifier la confiance que la classe ouvrière avait témoignée à la bourgeoisie. Convaincu que si l'Etat ne peut se



Digitized by Google

charger d'assurer du travail à tout individu qui viendrait lui en faire la demande, il ne doit pas moins provoquer autant qu'il est possible le mouvement des affaires, il donna, par la loi des cent millions, une énergique impulsion à l'achèvement ou à la restauration des monuments délaissés, et hâta surtout les grands travaux entrepris pour améliorer la viabilité du territoire. La loi sur les chemins vicinaux destinée à faire pénétrer la vie dans les cantons les plus arriérés, en affranchissant les populations rurales de frais de transports écrasants, vint donner un élan nouveau à l'agriculture, et, par suite, à la consommation des produits de l'industrie jusque-là peu répandus dans les campagnes. Le marché national fut ainsi agrandi et offrit à la spéculation un champ de plus en plus vaste et moins sujet aux sinistres que les marchés étrangers. Sous ce rapport, le gouvernement de Juillet tenait les promesses de l'école libérale.

Il ne se contenta pas de provoquer ce mouvement industriel qui venait augmenter chaque année la masse des salaires versés dans les classes laborieuses ; il voulut favoriser en même temps le bon emploi de ces salaires en provoquant non-seulement l'épargne, mais la formation des petits capitaux, en d'autres termes, le morcellement de la propriété mobilière. Préparée par l'ordonnance du 16 juin 1833 qui élargissait les conditions de celle de 1829, la loi du 5 juin 1835 sur les caisses d'épargne leur donna une impulsion immense favorisée d'ailleurs par l'abolition de la loterie. Au lieu de soutirer les épargnes populaires en prélevant un impôt sur la passion du jeu, l'Etat leur offrait un emploi sûr et productif. La loi du 5 juin 1835 est surtout importante en ce sens qu'elle pose les principes réellement sages et pratiques de l'intervention de l'Etat dans les questions de prévoyance et d'assistance. Elle ne fait intervenir l'Etat que comme guide et tuteur d'institutions qui conservent leur caractère essentiellement local et leur indépendance, comme administrateur de toutes les épargnes individuelles et collectives qui veulent bien se confier à sa bonne foi. En même temps, cette intervention n'est pas gratuite. L'Etat n'ajoute rien à l'épargne dont il reçoit le dépôt, et il se fait rémunérer pour le service rendu. Si l'intérêt un peu élevé payé dans les premiers temps put devenir en réalité une sorte de prime d'encouragement, il n'est pas bien certain qu'il en soit résulté un sacrifice réel pour le budget, et il serait assez difficile de déterminer si, en mettant d'énormes capitaux à la disposition du trésor, la loi de 1835 ne l'a pas aidé à supporter facilement des charges sous lesquelles il eût succombé.

La loi de 1835, en donnant aux caisses d'épargne une situation à la fois plus sûre et plus grande, venait indirectement en aide à toutes

Digitized by Google

les sociétés de secours mutuels, à toutes les œuvres de bienfaisance, en leur permettant de trouver un placement avantageux pour les petites sommes qu'elles pourraient avoir en caisse. Elle devait contribuer à multiplier ces institutions dont la gestion financière se simplifiait ainsi. Pendant les premières années, ce fut surtout par là que les caisses d'épargne rendirent service à la population ouvrière proprement dite.

Si les intérêts matériels des classes inférieures avaient tenu une grande place dans les préoccupations des pouvoirs issus de la révolution de Juillet, une attention plus grande encore avait été donnée à l'instruction primaire ; plusieurs ordonnances en avaient préparé l'organisation, favorisée d'ailleurs par un crédit annuel d'un million, avant qu'elle fût définitivement constituée par la loi du 28 juin 1833. Le premier effet de cette grande mesure fut de faire sortir l'instruction élémentaire du régime des ordonnances pour la replacer à jamais sous le régime de la loi, de lui assurer ainsi pour toujours une impulsion d'ensemble, une surveillance incessante, de mettre son développement régulier et continu à l'abri des conséquences de l'instabilité ministérielle. D'après son auteur même, « *le caractère de la loi de 1833 était d'être essentiellement pratique, — d'être une loi de bonne foi, étrangère à toute passion, à tout préjugé, à toute vue de parti, — de ne reposer sur aucun des principes absolus que l'esprit de parti et l'inexpérience accréditent selon le temps et les circonstances.* » (Exposé des Motifs, par M. Guizot, 2 janvier 1833). La loi de 1833 ne faisait point de l'instruction une dette de l'Etat envers tous les citoyens. L'instruction élémentaire de premier degré était seulement due par la commune à tous les enfants indigents, mais à ceux-là seulement. Les départements et l'Etat devaient venir en aide aux communes pour lesquelles la charge serait trop lourde. En aucun cas, le père de famille ne pouvait se décharger sur le public de son premier devoir qui est de faire donner cette instruction à ses enfants, s'il ne sait pas la leur donner lui-même. En même temps qu'elle laissait à la famille ses charges comme ses droits, la loi maintenait à la commune une certaine liberté d'exécution, tout en lui imposant la création et l'entretien des écoles nécessaires à sa population. Elle appelait dans les comités communaux et départementaux toutes les influences à concourir à la prospérité et à la surveillance des écoles, car le clergé, grâce à l'insistance de la pairie, y avait repris la place que le contre-coup de 1830 lui avait enlevée ; et, au-dessus de ces autorités locales, la surveillance des inspecteurs de l'Etat devait maintenir l'unité de direction. Fidèle au même esprit, tout en assurant par l'établissement des écoles normales primaires la formation de maîtres sous sa direction et sa tutelle, l'Etat ne leur réservait

Digitized by Google

aucun monopole et consacrait une liberté fort large au profit non-seulement des individus, mais des associations tant religieuses que laïques. L'obligation du diplôme et l'abolition de tout privilége devaient tourner à l'avantage même des congrégations religieuses qui prirent une extension beaucoup plus rapide sous l'empire de la concurrence que sous celui de la protection déclarée de la Restauration. Enfin, la loi de 1833 posait les bases de l'instruction professionnelle et, si elle ne s'occupait ni des salles d'asile qui préparent, ni des cours d'adultes qui complètent ou suppléent l'instruction primaire, l'administration n'en donna pas moins une attention féconde à ces deux sortes d'institutions, et les recommandait aux autorités chargées de surveiller l'instruction primaire comme un complément nécessaire de leur mission.

Si la loi de 1833 n'a pas fait tout le bien que ses auteurs en espéraient, la faute en est certes bien plutôt à la société qu'à la loi même. Le développement de l'instruction eût été plus rapide sans les obstacles que l'inertie et les passions de toute nature apportaient à la création des écoles. Il n'eût pas offert de dangers si les classes élevées avaient possédé des croyances fortes et cette rectitude d'esprit qui empêchent de naître les mauvaises doctrines, et ne laissent aux mauvais livres aucune chance de succès.

Tel avait été le rôle vraiment démocratique du gouvernement pendant la première période de l'établissement de Juillet jusqu'au moment où, vaincu définitivement par l'adoption des lois de septembre 1835, le parti républicain allait cesser de lutter à force ouverte et laisser le champ libre aux institutions constitutionnelles. Le pouvoir pouvait donc prétendre à la confiance des classes ouvrières, car, bien loin de comprimer leur mouvement ascendant, il l'avait secondé. S'il ne s'était pas cru le devoir ni même le droit d'intervenir dans les questions de travail, dans les rapports entre les maîtres et les ouvriers, du moins il avait su, malgré les difficultés soulevées par les factions, permettre aux associations utiles de se propager dans les classes laborieuses. Dans toutes les questions où son devoir lui paraissait évident, il n'avait pas hésité à prendre l'initiative des mesures libérales en faveur de ces classes. Il avait donné à leurs intérêts moraux comme à leurs intérêts matériels non-seulement protection mais encouragement. Il avait fait dans cette voie, tout ce que lui demandait l'immense majorité du pays, et rien alors ne pouvait faire prévoir qu'il se refusât à compléter dans un temps plus calme l'œuvre ainsi commencée au milieu des ardeurs de la lutte.

DU CELLIER.

---

Digitized by Google

# DE LA CHERTÉ

ET

# DE SES CONSÉQUENCES SUR LE MOUVEMENT

## DE LA POPULATION

Depuis quatre années, l'Europe, mais surtout la France, est entrée dans une phase de cherté dont la durée exceptionnelle, dont l'intensité croissante provoquent de toutes parts de vives et légitimes préoccupations. On ne peut surtout s'empêcher d'être frappé de cette circonstance, qu'à la différence de celles qui l'ont précédée, cette cherté s'est étendue successivement à tous les objets nécessaires à la vie, infligeant ainsi aux classes qui vivent du salaire ou d'un revenu fixe (dans le cas où déjà ce revenu touchait aux limites du nécessaire) des souffrances inconnues depuis longtemps.

Notre but n'est pas de rechercher ici les causes de cette cherté et notamment d'examiner si elles sont purement accidentelles, comme l'insuffisance prolongée des récoltes, les approvisionnements de l'armée d'Orient de 1854 à 1856, etc., etc.; ou s'il en est, comme nous le croyons, qu'il faut se résigner à considérer comme permanentes. Nous voulons seulement étudier les effets qu'elle a exercés de tout temps sur la population, particulièrement au point de vue de son mouvement ascendant ou décroissant; car c'est là que se manifestent, dans leur plénitude, ses conséquences les plus graves et cependant les moins connues. Lorsque, sous son influence, nous voyons la mortalité s'accroître, les mariages diminuer ou devenir moins féconds, des déplacements considérables de population se

Digitized by Google

produire, nous pouvons dire hardiment que, dans le pays où se manifestent ces tristes phénomènes, les sources mêmes de la vie sont atteintes, au moins momentanément, et qu'il importe que l'assistance publique et l'assistance privée s'empressent d'élever leurs sacrifices à la hauteur des besoins.

La cherté, dans son action sur le mouvement de la population, n'a pas la même intensité partout; en ce sens, l'idée qu'elle exprime est une idée essentiellement relative. Même avec des prix égaux, elle peut être, selon les circonstances, ou inoffensive ou meurtrière. Coïncide-t-elle avec un grand développement de l'activité industrielle, elle est facilement supportée, parce qu'alors le salaire qui, dans les temps ordinaires, ne suit qu'à de grandes distances la hausse des prix, atteint rapidement leur niveau. Il en est de même là où, par suite d'une longue prospérité, les classes laborieuses ont pu faire d'importantes économies. Ce n'est pas tout; une organisation efficace de l'assistance publique, des encouragements extraordinaires accordés à l'émigration, peuvent adoucir notablement les rigueurs d'une crise alimentaire. L'Angleterre nous fournit, en ce moment, un exemple remarquable de la puissance de neutralisation que peut exercer sur la cherté l'heureuse réunion des conditions économiques dont l'énumération précède. Grâce à son immense prospérité industrielle, aux économies de ses classes ouvrières, attestées par le chiffre énorme de leurs dépôts aux caisses d'épargnes, aux facilités exceptionnelles accordées à l'émigration à l'aide des ressources combinées du gouvernement central et des gouvernements coloniaux, aux secours accordés, avec une libéralité qui étonne, par les paroisses d'une part, de l'autre, par les innombrables sociétés ou fondations charitables dont ce grand pays s'enorgueillit avec raison, les souffrances que produit partout ailleurs le haut prix des subsistances, y sont en grande partie conjurées.

Pourquoi faut-il qu'il en soit autrement en France!...

N'exagérons rien toutefois. Les chertés actuelles, même celle qui sévit en ce moment dans notre pays, n'ont rien de comparable aux disettes, aux famines mêmes des siècles précédents. Sans doute, des privations excessives, une insuffisance prolongée de nourriture peuvent encore, de nos jours, élever momentanément le chiffre normal de la mortalité; mais heureusement les temps sont loin de nous où la faim, avec son cortége habituel d'épidémies, moissonnait des générations entières et semait le deuil et la solitude dans nos campagnes [1].

[1] Nous parlons ici pour la France, car nous ne saurions oublier que l'Irlande, en 1846-1847; la Silésie prussienne, en 1844-1845; les Flandres belges, un peu plus tard; la Finlande, depuis un an, ont donné, dans des mesures diverses, il est vrai, le spectacle de ces navrantes mortalités.

Digitized by Google

Le prix des subsistances a cessé, depuis longtemps, d'atteindre le taux calamiteux que nous trouvons à d'autres époques de notre histoire, et les causes de cet heureux changement sont telles, que nous pouvons compter sur la permanence de leur bienfaisante action. Ce sont d'abord, et avant tout, les progrès incontestables de notre agriculture, au double point de vue d'un rendement plus considérable, à superficie égale, et d'une plus grande variété dans les cultures. Lorsque le blé formait la sole unique, il est facile de comprendre qu'une récolte insuffisante était un désastre irréparable; il n'en est plus de même aujourd'hui, où les autres farineux ont une large part dans notre système de culture. Nous trouvons, en outre, une garantie certaine contre le retour des anciens prix dans la rapidité fabuleuse des voies de communication, qui permet, lorsque les besoins d'un pays sont connus, d'y conduire, en peu de temps, l'excédant des ressources alimentaires que peuvent offrir les régions du globe les plus éloignées; dans la sagesse des gouvernements auxquels les leçons sévères de l'expérience ont appris à borner leur intervention, en cas de cherté, à la suppression des droits de douane, à des avis donnés en temps utile au commerce, à des mesures de police destinées à assurer la libre circulation des subsistances à l'intérieur; dans l'immense développement du commerce maritime, et, par conséquent, des moyens de transport; enfin dans les progrès de la richesse publique et surtout dans l'association des capitaux, par suite de laquelle la spéculation peut affronter, plus aisément que par le passé, les risques inhérents au commerce des blés, le plus exposé de tous aux méprises, aux mécomptes ruineux.

Une revue rapide, d'après les faits historiques les mieux établis, des chertés antérieures au XIXe siècle, et de leur influence sur la population, fournira la démonstration la plus sûre de la situation relativement privilégiée qui nous est faite aujourd'hui, malgré des souffrances trop réelles, par rapport au passé.

## I. — CHERTÉS ANTÉRIEURES AU XIXe SIÈCLE[1].

### *Du Ve au Xe siècle.*

La première famine locale, mentionnée par nos plus anciennes chroniques, remonte au Ve siècle. Elle éclata en Bourgogne, en 481.

[1] Nos principaux guides, pour cette revue historique, sont : Delamarre (*Traité de la Police*, 1738); Léopold Delisle (*Etudes sur la condition de la classe agricole*

Digitized by Google

La misère fut telle, qu'un seul seigneur, parent de l'évêque Sidoine Apollinaire, fut obligé de nourrir quatre mille pauvres pendant toute sa durée.

La première famine générale, sur laquelle on ait des renseignements précis, est généralement rapportée à l'année 514, sous Childebert. La mortalité fut énorme.

En 588, la pénurie des grains fut telle, que le boisseau d'*avoine* (l'avoine formait alors la principale nourriture des classes agricoles) se vendit le tiers d'une livre d'or, c'est-à-dire l'équivalent d'environ 95 francs, monnaie de nos jours.

En 651, le roi Clovis II dut convertir en monnaie la châsse d'argent de Saint-Denis, pour en distribuer le produit aux pauvres, qui mouraient de faim par milliers.

En 778-779, Charlemagne se vit obligé de prescrire des *jeûnes* et d'ordonner que des aumônes seraient faites par les évêques, les religieux de tous les ordres et par les seigneurs. Les mêmes mesures furent prises en 793-794. L'empereur crut devoir y ajouter un édit qui fixait un maximum pour le prix de l'avoine, de l'orge, du seigle et du froment. Pour lui, il fit vendre, au-dessous de ce minimum, les grains de ses domaines et ordonna aux grands vassaux de suivre son exemple.

Pour la première fois, en 805, on signale une défense d'exporter les subsistances. En 806, les réserves en magasins sont interdites.

En 813, l'empereur autorise l'exécution des canons des conciles d'Arles et de Tours qui prescrivent : 1° aux seigneurs de faire vivre tous leurs serfs et gens de leur maison ; 2° aux évêques d'affecter les trésors des églises aux besoins des pauvres, *en présence de témoins* : 3° aux marchands d'avoir des poids et des mesures justes et de ne pas acheter à vil prix le bien des pauvres.

### *Du X^e^ au XIV^e^ siècle.*

Nouvelles famines en 942 et 945. D'après la chronique de Radulfin Glaber, de 970 à 1040, c'est-à-dire dans un intervalle de soixante-dix ans, on aurait compté quarante-huit années de famines ou d'épidémies. Le grave Moheau assure (*Recherches sur la population*) que, dans une de ces famines dont il fixe la date aux années

*en Normandie, au moyen âge.* 1851); Pierre Clément (*Histoire de la vie et de l'administration de Colbert.* 1846); l'auteur anonyme de (*la Culture et du Commerce des grains en France.* 1776); Herbert (*Essai sur la Police générale des grains.* 1755); l'abbé Beaudeau (*Demande d'éclaircissements à M. Necker.* 1775); Moheau (*Recherches et considérations sur la population.* 1778)); Messance (*Recherches sur la Population,* 1766); le *Moniteur,* pour la période de 1789-1800.

Digitized by Google

1032 et 1033, on aurait exposé en vente, à Tournus, de la *chair humaine....*

En 1043, commence une série de mauvaises récoltes qui, au moins en Normandie et dans l'Anjou, dure sept ans. La famine, arrivée à son comble, produit des épidémies meurtrières.

En 1053, sécheresse et disette ; — en 1082, famine ; — en 1091, disette occasionnée par une sécheresse prolongée ; — en 1095-96, sécheresse et famine ; — en 1109, pluies torrentielles ; disette de grain et de vin ; la famine se prolonge pendant les deux années suivantes ; — en 1125-26, famine et mortalité ; — en 1138, commence une famine qui *dure sept ans;* — en 1141, la mesure de froment, qui se vendait, en Normandie, dans les temps ordinaires, de 8 à 10 sols, s'élève à 40 sols, et la mesure d'avoine de 2 à 16 sols ; — on constate le même fait en 1146 ; — disette par suite d'un hiver rigoureux en 1149-50 ; — disette, en 1151, par suite de pluies continuelles et d'inondations ; — en 1156, des pluies torrentielles empêchent la récolte ; — en 1162, famine et mortalité ; — en 1174, disette ; — en 1194, disette provoquée par des tempêtes et des grêles qui hachent les blés ; elle dure trois ans et provoque une grande mortalité. Selon la chronique de Reims, les pauvres dévorent les charognes ; un grand nombre de malheureux meurent de faim ; — famine en 1223-24 ; elle sévit surtout en Flandre ; — cherté en 1225 ; — famine générale en 1257-58 ; le blé et le vin ont manqué ; la peste décime la population de Paris ; — disette en 1263 ; la fabrication de la bière d'orge est interdite ; — en 1272, disette ; même interdiction ; — en 1275, disette de blé et de vin ; déjà, en 1259, la récolte des vins avait été nulle ; — en 1277, par suite de pluies torrentielles, les blés sont engrangés dans un état d'humidité qui compromet leur conservation ; d'un autre côté, les semailles, par suite d'un hiver précoce, se font dans de mauvaises conditions. Le prix du blé s'élevant rapidement, plusieurs parlements prohibent l'exportation des vins et céréales dans les provinces de leur ressort.

### *XIVe siècle.*

Disette en 1304 ; le roi (Philippe-le-Bel) fait dresser un état des approvisionnements en grains dans la vicomté de Paris, ainsi que des quantités nécessaires pour les ensemencements, et ordonne de porter le reste au marché. Cette mesure ne produisant pas l'effet attendu, un édit royal fixe un maximum pour les céréales et les autres objets de consommation alimentaire. Ce maximum provoque, comme il fallait s'y attendre, une hausse nouvelle. Le roi

Digitized by Google

rappelle alors son édit et se borne à prescrire l'envoi au marché du superflu de chaque famille. Un arrêt du parlement *interdit le commerce des grains* et défend d'enlever les grains de Paris.

La récolte de 1305 est mauvaise ; le roi ordonne que les greniers de Paris seront visités et les blés découverts distribués aux boulangers pour être convertis « en une quantité suffisante de pain, toutes les semaines. »

En 1315, le blé et le raisin ne mûrissent pas ; une famine éclate, qui dure deux ans et fait périr un grand nombre de personnes. — En 1334, famine et mortalité.

Les guerres presque continuelles du règne de Philippe-le-Bel amènent une nouvelle famine en 1338. *Elle dure dix ans.* En juillet 1344 notamment, le prix du blé s'élève à Paris au taux exorbitant de 50 sols la mesure, ou cinq fois le prix courant.

En 1359, cherté du blé et manque absolu de vin et de fruits.

Mauvaise récolte en 1390. Une ordonnance du prévôt de Paris, du 10 juin 1391, prescrit à chaque famille, sous des peines sévères, de porter son superflu au marché, interdit le commerce des blés, ordonne aux cultivateurs de vendre directement leur blé au marché, sans aucun intermédiaire, et de vendre *à un prix juste et raisonnable.*

Disette en 1398. Une ordonnance du roi Charles VI, du 14 août, interdit l'exportation, sauf en ce qui concerne le Languedoc, où la récolte a été suffisante.

### *XV^e siècle.*

Disette en 1415. Une ordonnance du prévôt de Paris enjoint d'apporter, à un jour fixé, au Châtelet de Paris, un état des quantités de grains que chacun possède, sous peine d'amende et de confiscation en cas de dissimulation.

La cherté continue en 1416, 1417, 1418 et 1419. Dans cette dernière année, un arrêt du conseil fixe le prix du blé. Un second arrêt élève ce prix, sur les observations des marchands qu'ils sont obligés d'aller faire leurs achats loin du rayon d'approvisionnement de Paris et que *les provinces sont pleines de soldats qui les pillent ou les rançonnent, et les grands chemins infestés de voleurs.* Deux autres arrêts élèvent successivement le prix du blé, et des mesures extraordinaires sont prises pour assurer l'approvisionnement de Paris.

Famine de 1430 à 1439, provoquée beaucoup moins par les intempéries que par les guerres acharnées qui désolent l'intérieur du pays. Le célèbre chroniqueur Monstrelet raconte, avec des détails

Digitized by Google

horribles, la mortalité qui sévit, particulièrement de 1437 à 1439, et enleva, dit-il, *le tiers de la population de Paris et des environs.* On peut juger de l'intensité du mal par les mesures de l'autorité pour approvisionner Paris et réduire la consommation dans les limites de l'extrême nécessaire. Parmi ces mesures, il faut citer l'élévation successive de la taxe du pain, les apports forcés au marché, la visite des maisons pour découvrir les blés cachés, l'interdiction de la fabrication des pains de luxe et plus tard du pain de froment pur, la défense de l'exportation, etc., etc.

Nouvelle disette en 1455 et 1459. En 1459, les Etats de Languedoc, tenus à Béziers, se plaignent de ce que leur province a vu, en pleine paix, la population *diminuer d'un tiers par la famine et la peste.*

En 1466, l'insuffisance de la taxe décide un grand nombre de boulangers de Paris à cesser de cuire; les autres fabriquent du pain de mauvaise qualité. La taxe ayant été relevée, mais probablement sans laisser encore un bénéfice suffisant aux boulangers, la fraude continue et soulève des plaintes unanimes.

Chertés en 1475 et 1477. — Famine en 1481; l'autorité recourt aux moyens les plus arbitraires, les plus violents, pour approvisionner Paris, objet de son unique préoccupation. En 1484, on voit les Etats de Languedoc, réunis à Tours, signaler de nouveau les ravages que fait la disette dans la population.

### *XVI^e siècle.*

Mauvaise récolte en 1520. La province affamée arrête les grains qui se dirigent sur Paris. Le parlement prend des mesures sévères contre les coupables. Les blés étant plus chers dans les provinces qu'à Paris, les marchands les font sortir de nuit de cette ville. Arrêt du parlement qui interdit cet évacuation clandestine et enjoint aux marchands forains de vendre leur approvisionnement au marché de Paris *dans un délai fixé.*

Famine en 1528 *qui se prolonge jusqu'en* 1534. « Il y eut des chaleurs si continuelles et si excessives depuis la fin de 1528 jusqu'au commencement de 1534, que toutes les plantes languissaient dans la campagne. Il n'y eut pas, pendant ces cinq ans, deux jours de gelée de suite. Cette chaleur énervait, pour ainsi dire, la nature et la rendait impuissante. Rien ne venait à maturité; les blés s'en ressentaient plus qu'aucune autre plante, et, faute d'hiver, il y avait une si grande quantité de vermine qui en rongeait le germe, que la récolte *fournissait à peine la semence nécessaire pour l'année suivante.* » (Delamarre, tit. xiv, p. 355.)

Digitized by Google

La récolte de 1544 est insuffisante. Des lettres patentes remettent en vigueur celles du 28 octobre 1531, aux termes desquelles il est défendu d'acheter les récoltes sur pied et de vendre ailleurs qu'au marché. En même temps, la vente sur le marché est réglementée de manière que « le populaire qui achète pour vivre du jour en la journée soit servi le premier, et après, ceux qui veulent faire provision à temps. »

En 1548, le haut prix du blé oblige le prévôt de Paris à relever la taxe du pain.

En 1560, la cherté est elle, qu'un arrêt du parlement prescrit au chapitre Notre-Dame et à un certain nombre de monastères riches (que l'arrêt désigne par leur nom) de venir au secours des pauvres de la ville de Paris.

L'année 1565 fut des plus calamiteuses. « Il y avait longtemps que la disette des grains n'avait été si grande en France qu'elle le fut en 1565. Les grandes pluies et les inondations de l'hiver, les fortes gelées et les neiges extraordinaires qui troublèrent la saison du printemps, noyèrent ou arrêtèrent en terre la plus grande partie des semences, et le peu qui vint à maturité fut beaucoup gâté par les bruines et par les nielles qui précédèrent la moisson. » (Delamarre. Ibid.)

Pour assurer l'approvisionnement de Paris, l'autorité recourt à des mesures plus inquisitoriales, plus violentes que jamais, et contribue ainsi à accélérer la hausse exorbitante des grains. Les habitants des campagnes, chassés par la faim, se portent en masse sur Paris, dont les rues sont bientôt envahies par une nuée de mendiants. Dans cette situation, un arrêt du conseil du 22 décembre ordonne que « chacun des bourgeois, manants et habitants de Paris, doubleront pour six mois le payement de leur aumône, à quoi volontairement ils se sont cotisés au bureau de la police des pauvres, pour être distribuée par les commissaires desdits pauvres de chacune paroisse, en deniers ou pain. » Par le même arrêt, il est enjoint « aux pauvres valides d'aller besogner aux fortifications pour demie année, ou de s'occuper aux œuvres publiques ès quelles le prévôt des marchands et échevins les voudraient employer, *sous peine du fouet*, en cas de refus, ou s'ils sont trouvés mendiants. »

Cherté en 1567. Un règlement de Charles IX, du 4 février, règle les mesures à prendre dans les villes pour en conjurer les conséquences. Ce règlement est renouvelé par Henri III, en 1577, dans des circonstances semblables.

Les guerres religieuses de cette partie du XVI^e siècle, en exigeant des approvisionnements considérables pour les armées, mais surtout

Digitized by Google

en dévastant les campagnes, amènent, encore plus que les perturbations atmosphériques, une nouvelle et cruelle disette en 1572-1573. Le mal devient tel, que le parlement, par un arrêt du 30 mai 1573, qui enjoint aux habitants de faire connaître leur approvisionnement en blé, ne craint pas d'encourager la délation en assurant au dénonciateur la moitié des blés confisqués, en cas de fausse déclaration.

Le 1er juillet, la même cour ordonne à ses propres membres de déclarer au greffe de la police les quantités de blé en leur possession. Le dispositif de cet arrêt signale le fait, habituel en pareil cas, d'une affluence considérable de pauvres à Paris, mais surtout les difficultés qu'éprouvent les marchands à faire venir du blé à Paris, les voitures et bateaux étant pillés en route, et les mendiants ou voleurs infestant les grandes routes. On y trouve ce passage : « Un receveur de Nemours, qui avait pouvoir du Roy de faire emmener 100 muids de blé pour le plat pays de delà qui mourait de faim, vivant d'herbes, comme les bestes, à grande prière, en a laissé ici 40 muids. »

Le mal s'aggravant et Paris étant menacé de la peste, par suite des maladies épidémiques que faisait naître l'insuffisance de l'alimentation publique, le parlement fait un nouveau pas, et le plus hardi de tous peut-être, dans la voie des expédients désespérés. Il commence par remettre en vigueur les édits somptuaires *sur la superfluité des habits et des banquets;* puis, « il défend et *déclare nuls tous les achats de blé, vins et foins*, ensemble les monopoles, déguisements et autres abus faits ès-dits contrats. » Ce n'est pas tout ; il ordonne que « dorénavant, tous les baux à fermes des terres labourables, jusqu'à neuf ans et au-dessous, seront faits à grain et non à prix d'argent, et que *les baux à argent en cours d'exécution seront réduits à grain pour le temps* restant desdits baux. Et seront les fermiers contraints par toutes voies dues et raisonnables de continuer et entretenir lesdits baux jà faits à la réduction et raison que dessus; et les laboureurs qui ont accoutumé de prendre à ferme d'argent, de les prendre et labourer à ferme de grain raisonnable, sans qu'ils puissent être reçus à délaisser le labour et agriculture, sur peine de tous dommages-intérêts, amende arbitraire et plus grande punition, s'il y échet. » (Delamarre. Ibid.)

Ainsi, voilà la première cour souveraine du royaume intervenant dans les intérêts privés les plus sacrés pour prescrire la violation des contrats en cours d'exécution, et apportant ainsi, dans toute l'étendue de sa vaste juridiction, la perturbation la plus profonde et la plus inique dans les relations des possesseurs et des culti-

Digitized by Google

vateurs du sol. Quel temps! quelles fautes! quel fléau pour les populations qu'une pareille ignorance!

De pareils remèdes ne pouvaient qu'empirer le mal. Aussi le même parlement est-il obligé de prescrire au prévôt des marchands d'employer en achats de blé les fonds destinés aux fortifications qui s'élevaient alors autour de Paris et à faire un emprunt (probablement forcé), aux bourgeois et habitants pour venir au secours des pauvres.

Cherté en 1574. Une ordonnance royale du 25 septembre interdit l'exportation des substances alimentaires.

En 1587, « les guerres civiles de la ligue attirèrent la disette des grains par la consommation qu'en faisaient les armées et par *l'abandon presque total de la culture des terres.* L'on fit des descentes dans les provinces pour en faire venir des grains à Paris. » (Delamarre, Ibid.)

Un arrêt du parlement du 4 juillet, reconnaissant l'impuissance de la *sagesse* humaine à conjurer le fléau, ordonne « la descente de la châsse de Sainte-Geneviève et une procession générale. »

Le 15 juillet, un autre arrêt, se fondant sur la nécessité de venir en aide aux pauvres, au nombre de 17,000 (*sic*), que la caisse de la ville ne peut secourir et qui meurent de misère dans les rues, ordonne que les bourgeois et manants feront une avance de trois années sur leur cotisation au profit des pauvres. Mais, en même temps, la cour fait injonction aux pauvres valides, qui ne veulent aller à la moisson et préfèrent mendier, de quitter la ville dans les vingt-quatre heures, sous peine du fouet, et de se retirer « ès-lieux de leurs nativitez. »

La dernière cherté de ce siècle eut lieu en 1596. Elle ne paraît pas avoir eu la même intensité que la précédente.

### *XVII^e siècle.*

Par une sorte de fatalité difficile à comprendre aujourd'hui, au lieu de prodiguer les encouragements au commerce des blés, si difficile, si onéreux, si dangereux même en tout temps, mais surtout à cette époque, et qui seul peut prévenir ou adoucir les chertés, nous allons trouver encore dans ce siècle, de la part du parlement et de l'autorité royale ou municipale, un luxe inouï de dispositions restrictives essentiellement propres à accroître le péril ordinaire qui s'attache à ses opérations.

Une ordonnance du lieutenant civil, du 8 janvier 1622 (année de

Digitized by Google

cherté), est une sorte de chef-d'œuvre dans ce genre. Tout ce qui peut décourager, éloigner la spéculation, y est soigneusement prévu. On ne s'y prendrait pas mieux pour affamer un pays. Défense de vendre au delà d'un certain prix; injonction de vendre dans un délai déterminé, sous peine de vente forcée au rabais; défense d'acheter des blés dans certaines localités; défense de vendre ailleurs qu'au marché; défense aux boulangers de se présenter au marché avant une certaine heure et d'acheter au delà d'une quantité déterminée, etc., etc.; rien n'est oublié de tout ce qui peut écarter les marchands et empêcher l'approvisionnement par leurs soins.

Après un répit de deux années, la cherté reparaît en 1625, et *se prolonge jusqu'en* 1631. On voit, en 1629, plusieurs parlements, indifférents aux souffrances des provinces voisines, interdire la sortie des blés dans toute l'étendue de leur ressort, et cela, sans que l'autorité royale intervienne pour casser de pareils arrêts! L'exemple des parlements est suivi, la même année, par les diverses villes du royaume. L'instinct de la conservation, écartant tout autre sentiment, on retient partout les blés; les marchands, les cultivateurs eux-mêmes ne peuvent approvisionner les localités situées à une certaine distance, sans courir le risque d'être pillés ou sans s'exposer aux violences populaires. La ville de Paris subit, la première, les conséquences de cette triste situation, qu'aggravent encore les dispositions barbares de sa police des grains. Aussi, non-seulement la misère y est affreuse, mais encore l'ordre public n'y est que très difficilement maintenu. Les vagabonds et les mendiants se livrent surtout aux plus graves désordres. « Des séditions, dit Delamarre, arrivent tous les jours de marché aux halles. Tous les jours, soir et matin, on tue plusieurs personnes, faute par les commissaires des quartiers de faire rechercher les vagabonds. » Une assemblée a lieu au Châtelet; elle se compose d'un certain nombre de membres du parlement, du lieutenant civil, du lieutenant criminel et de quelques autres magistrats. Cette assemblée, après s'être fait rendre compte des besoins de chaque quartier, des dispositions déjà prises par l'autorité compétente pour y satisfaire, délibère sur les mesures générales à prendre pour arrêter les progrès de la famine. Tout à coup, il se fait dans la délibération un trait de lumière qui aurait dû illuminer toute l'assemblée et amener un changement radical dans l'esprit des règlements locaux sur la vente des grains : le lieutenant civil donne lecture d'une lettre d'un marchand de Soissons qui se fait fort d'amener 15,000 muids de blé à Paris, *si la vente est déclarée libre !* Mais le trait de lumière n'éclaire personne; l'offre n'attire que faiblement l'attention et l'assemblée décide, d'une part, que des mesures plus sévères que jamais seront prises pour obliger

Digitized by Google

les marchands à faire une déclaration exacte de leurs blés; de l'autre, que les vagabonds seront recherchés et envoyés aux galères, *sans autre forme ni figure de procès.* Le président de la réunion, qui n'était autre que le premier président du parlement, va même jusqu'à émettre l'opinion « que, lorsqu'un vagabond est inscrit sur le livre rouge du Châtelet et qu'il a été banni et flétri, *il ne faut point faire difficulté de le faire pendre!* »

En 1631, des lettres patentes du 30 septembre, motivées par le fait que la récolte ne paraît pas être abondante, défendent l'exportation et *autorisent le transport de province à province.* C'est pour la première fois que cette disposition apparaît dans la minutieuse analyse que Delamarre nous a laissée des mesures législatives provoquées par la cherté. Elle indique l'existence, déjà à cette époque, de lignes de douane à l'intérieur, lignes qui ne pouvaient être momentanément supprimées que par une décision royale.

En 1643, un arrêt du conseil interdit l'exportation, et cette fois, non plus seulement sous peine de confiscation des denrées et des navires, mais pour la première fois, *sous peine de mort!* Un autre arrêt, motivé « sur ce qui a été démontré que la nécessité des grains est grande dans la plupart des provinces de ce royaume, » interdit aux marchands de *faire des amas.* Un autre arrêt du 4 septembre 1649 interdit de nouveau l'exportation, *sous peine de vie*, mais autorise le transport de province à province.

En 1660, le prix des blés s'élève rapidement. Selon l'usage, l'autorité attribue cette hausse aux spéculations des marchands de blé, et par ses ordres, des commissaires du Châtelet se rendent dans les diverses localités où la délation a fait connaître l'existence de magasins, les font ouvrir, s'emparent des grains, souvent au mépris des oppositions et saisies pratiquées par les créanciers, et les expédient sur Paris pour y être vendus au-dessous du cours. Quant aux marchands, ils sont arrêtés et mis en prison, *pour le procès leur être fait et parfait.* Après avoir raconté longuement et avec un vif sentiment d'approbation ces violences à la propriété, Delamarre, président lui-même au Châtelet, conclut par ces mots : *et la cherté cessa avec la disette.* A Paris peut-être et momentanément, mais au dehors?

En 1661, un arrêt du conseil du roi du 2 décembre renouvelle l'autorisation du transport des grains de province à province. La cherté s'aggravant à Paris, des commissaires sont expédiés dans les provinces pour faire venir des blés de gré ou de force. Ces commissaires rencontrent de vives résistances de la part des autorités locales chargées, elles aussi, de pourvoir à la subsistance de leurs administrés dont la misère est profonde. Un arrêt du conseil du 30 août, or-

Digitized by Google

donne alors « que les blés achetés pour la provision de la ville de Paris seront amenés et voiturés en icelle, sans avoir égard aux défenses des juges et officiers des provinces pour empêcher l'enlèvement[1]. »

En 1662, la famine éclate avec toutes ses horreurs. Il faut lire dans des pièces originales reproduites par M. P. Clément, *dans son histoire de la vie de Colbert* et signées de témoins oculaires des plus honorables, les détails des indicibles souffrances des populations de certaines villes, mais surtout des populations rurales. Les provinces du nord de la Loire furent particulièrement atteintes; *la mortalité y enleva des villages entiers.*

A Paris, malgré des efforts extraordinaires et des dépenses énormes pour approvisionner le marché, le prix du pain s'éleva, d'après Delamarre, à 8 sols la livre, soit environ 21 sous de notre monnaie. Ce seul fait donne une idée du prix qu'il dut atteindre dans les provinces. « .... La moisson était encore éloignée, dit Delamarre, et la calamité publique se faisait sentir de tous les côtés. Mais le roi avait fait acheter une quantité considérable de blés à Dantzick et ailleurs dans l'extrémité de l'Europe. Sa Majesté y envoya jusqu'à 2 millions de livres. La flotte qui était chargée de ces grains arriva dans nos ports, en avril 1662, et Paris (toujours Paris, la province jamais) s'en trouva, à l'instant, secouru. » (Delamarre. Ibid.)

Cet allégement ne fut d'ailleurs que de courte durée, si l'on en juge par les détails que Delamarre donne, *en quelque sorte malgré lui*[2], sur les tristes effets de la misère à Paris : « Il *parut* (le mot est heureux) dans ce même temps que la mauvaise nourriture que le pauvre peuple avait prise pendant ces deux dernières années de disette, causait plusieurs maladies dangereuses, et qu'il était à craindre que le mal n'augmentât. » — Et plus loin : «... On craignait la peste, par suite des maladies occasionnées par l'insuffisance de la nourriture. »

L'avocat-général Talon s'exprime ainsi dans une requête au roi : « Cette grande disette de blés cause dans la ville quantité de maladies, dont plusieurs meurent journellement... Il faudrait purger les *prisons* des malades qui y sont en grand nombre, et particulièrement le grand Châtelet, où il y en a grandes quantités, quoique ces

[1] A Nogent-sur-Seine, le substitut du procureur général du roi, touché de l'effroyable misère qui régnait dans cette ville, avait fait arrêter un bateau chargé pour Paris, et distribuer le contenu aux habitants.

[2] Delamarre, qui écrivait au second quart du XVII^e siècle, fait les plus grands efforts pour dissimuler les déplorables conséquences des mesures prises, à cette époque, contre la cherté, et auxquelles il a été personnellement associé comme magistrat.



Digitized by Google

prisons soient fort petites et malsaines. » Ainsi, faute d'hôpitaux, on entassait les malades dans les prisons!

Dans une assemblée au Châtelet, un membre (et son nom mérite d'être reproduit), M. d'Aubray, lieutenant civil, propose d'essayer du régime de la liberté absolue du commerce des blés et de la vente du pain, dont il démontre les avantages avec une grande autorité de raison. La proposition est adoptée, mais seulement en ce qui concerne la suppression de la taxe du pain et du monopole de la boulangerie. Toutefois, on ne laisse pas à ces deux mesures libérales le temps de produire leur effet; intimidée par les cris des pauvres et aussi par l'empressement des boulangers à profiter de la liberté qui leur est accordée pour surhausser le prix de leur pain, l'autorité s'empresse de revenir aux anciens règlements qu'elle aggrave par de nouvelles rigueurs.

La récolte de 1663 est médiocre; aussi la baisse du prix ne se fait-elle que très lentement.

Interdiction de l'exportation par un arrêt du conseil du 16 mai 1679. Des pluies diluviennes, des débordements, puis, au printemps, des gelées excessives compromettent la récolte de 1684. « On est menacé, dit Delamarre, d'une stérilité universelle. Dès le mois d'avril, le prix du blé est porté de 14 à 24 livres et peu après à 10 écus. Mais le roi avait fait acheter ces blés en Barbarie et autres lieux. » Ces blés, *amenés à Paris*, furent vendus au-dessous du prix d'achat, et alors, continue Delamarre, l'abondance fut rétablie et le bon marché à proportion. »

Cette abondance ne fut pas telle, toutefois, que la cherté n'ait exercé une influence sensible sur la mortalité. Nous voyons, en effet, dans un tableau officiel du mouvement annuel de la population de la ville de Paris, de 1670 à 1821[1], le chiffre des décès, qui avait été en moyenne, dans les deux années précédentes, de 17,500, s'élever, en 1684, *pour les neuf premiers mois seulement*[2], à 18,737.

Nouvelle prohibition de la sortie des grains en 1687.

Une disette très intense, résultant de l'insuffisance de la récolte, se déclare en 1692. «... Après la moisson, le froment est porté jusqu'à 24 livres le septier et les autres grains à proportion, et le prix alla toujours en augmentant. » (Delamarre.) Un arrêt du conseil du 13 septembre interdit l'exportation. Des désordres graves éclatent sur le marché et à la porte des boulangers. Le 18 décembre, deux

[1] Ce document se trouve dans le deuxième volume des *Recherches statistiques sur la ville de Paris*, publiées par la préfecture de la Seine.
[2] Les trois autres manquent.

Digitized by Google

individus, convaincus d'avoir fait partie d'une bande qui avait pillé une boutique de boulanger, sont condamnés à *être pendus;* deux autres sont envoyés aux galères. Nous n'avons pas de document officiel sur la mortalité dans le cours de cette année[1]; mais elle dut être considérable, si l'on en juge d'après le renseignement suivant donné par Delamarre. « ... Nous n'entrerons pas dans le détail de tous les mouvements qui parurent alors, et jusqu'à *la moisson de* 1694, des commencements d'émotions populaires, *des cris et des gémissements des pauvres* qui se trouvaient, par le dénombrement qui en fut fait, au mois de mars 1694, au nombre de 3,400 mendiants. Pendant l'année, il était entré à l'Hôtel-Dieu, 36,707 malades, dont 5,422 étaient morts[2]. »

La cherté continue et passe à l'état de famine en 1693. Les provinces sont le théâtre d'attroupements séditieux, ayant surtout pour but d'arrêter les grains qui se dirigent sur Paris. La force armée envoyée pour les dissiper est repoussée; le sang coule sur plusieurs points. A Paris, les mesures les plus extraordinaires sont prises pour assurer l'approvisionnement. Malheureusement, comme toujours, les blés disparaissent en raison même des efforts de l'autorité pour les attirer. D'un autre côté, le nombre des mendiants s'accroît, malgré les expulsions en masse, dans des proportions alarmantes. Le parlement ordonne alors l'ouverture d'ateliers de charité, où sont admis les indigents valides des deux sexes de plus de douze ans.

La sollicitude du gouvernement se porte enfin sur la province, où le mal a atteint des proportions effrayantes. Une ordonnance du roi du 5 septembre « commet, dans toutes les villes et autres lieux, des personnes de probité qui visiteront les fermes, *abbayes*, *couvents*, *communautés religieuses et maisons*, et dresseront état de ce qui s'y trouve de blés. Une moitié de ces blés devra être portée aux marchés voisins pour y être vendue au prix courant, sans qu'elle puisse être remportée, sous quelque prétexte que ce puisse être. » Un arrêt du conseil limite la fabrication de la bière aux provinces de Flandre, Hainaut et Artois, et interdit la fabrication de l'eau-de-vie de grain. Un autre arrêt suspend : 1° les droits à l'importation ; 2° les droits d'entrée, d'octroi, de péage, au profit du roi, des pays d'Etats, des villes ou communautés et des seigneurs, sur les blés transportés de province à province. En même temps, tout rassemblement tumultueux, toute violence contre les boulangers sont interdits *à peine de*

[1] Le tableau du mouvement de la population de Paris contient une lacune de 1685 à 1708.

[2] Le nombre moyen annuel des admissions était de 16,000 environ, à cette époque.

Digitized by Google

*vie.* Beaucoup de cultivateurs ayant résolu, pour pouvoir soutenir leur famille, de consommer jusqu'aux grains destinés à la semence, un arrêt du conseil du 13 octobre 1693 enjoint « à tous les laboureurs d'ensemencer leurs terres, sinon *permet à toutes sortes de personnes de les ensemencer, sans en payer aucuns loyers, ni autres redevances.* » Un arrêt postérieur établit un rôle des pauvres dans chaque paroisse, ordonne une cotisation obligatoire pour leur entretien et prescrit l'ouverture de nouveaux ateliers de charité, particulièrement pour les femmes et les enfants. En même temps, le parlement fulmine de nouvelles pénalités contre les mendiants valides, auxquels il enjoint de se retirer au lieu de leur naissance, sous peine d'être enfermés à l'hôpital général, pour la première fois, et, en cas de récidive, de *servir, comme forçats, sur les galères de S. M. pendant trois ans.* Ces arrêts restent sans exécution.

La faim ayant poussé quelques malheureux à manger *les blés encore verts*, un arrêt du parlement du 28 mai 1694 prescrit la nomination, dans chaque paroisse, d'un certain nombre de messiers chargés de veiller à la conservation des récoltes.

Paris était toujours l'objet de la principale préoccupation du gouvernement. Au mois d'octobre 1693, des fours installés au Louvre, livrent 100,000 livres de pain par jour, qui sont vendues au peuple sur le pied de *deux sols* la livre. Les pauvres ne pouvant l'acheter, même à ce prix, un arrêt du conseil substitue au système des ventes à bas prix une distribution de 120,000 livres en argent par mois. A la même époque, des commissaires avaient été envoyés dans les provinces pour fouiller les greniers, faire porter aux marchés, diriger sur Paris les plus grandes quantités possibles de grains et instruire sommairement *contre les monopoleurs.*

Boulainvilliers, dans son *Etat de la France*, et Expilly, dans son *Dictionnaire géographique des Gaules*, citent quelques exemples de la mortalité extraordinaire due à la famine de 1693-1694. D'après le premier, la généralité de Pau aurait vu mourir de misère 6,000 personnes sur 198,000. Parlant du dénombrement de la généralité de Moulins par l'intendant, en 1696, Expilly s'exprime ainsi : « Lorsque ce recensement fut fait, la généralité avait perdu au moins un cinquième de ses habitants par la famine de 1694. M. de Phélippeaux, dans son *Mémoire sur la généralité de Paris* (1700) accuse également une diminution de population, due en grande partie à la même cause, à l'époque à laquelle il écrit : « ..... Le peuple a été autrefois plus nombreux qu'il n'est présentement. C'est un fait constant. La preuve s'en tire des registres anciens des villes et des rôles des tailles des paroisses, qui contiennent l'ensemble des feux, lesquels, comparés à ceux d'aujourd'hui, la diminution s'y trouve assez con-

Digitized by Google

sidérable. Les causes de cette diminution, qui est de moitié dans quelques élections, du tiers ou du quart dans les autres, sont : la guerre, *la mortalité extraordinaire de* 1693 *due à la cherté des vivres.* » (Vol. Ier, p. 649.)

Des pluies extraordinaires en juillet et en août compromettent la récolte de 1698; les prix atteignent presque aussitôt un taux très élevé. Aux premiers symptômes de la cherté, le conseil du roi et le parlement renouvellent toutes leurs rigueurs contre les détenteurs de blés, que des commissions extraordinaires, envoyées dans les provinces, poursuivent avec une rigueur inouïe.

### *XVIIIe siècle.*

Les pluies de l'automne de 1708 et les froids excessifs de l'hiver, en détruisant une grande partie des semences confiées à la terre, suscitent les inquiétudes les plus vives sur le résultat de la prochaine récolte. Les dispositions suivantes, entièrement nouvelles, de la déclaration du roi du 27 avril 1709, attestent combien ces inquiétudes étaient fondées. Elle *permet* de ressemer les terres inondées ou dont les semences ont été détruites par les gelées, et confère un privilége « au prêteur des semences » jusqu'à concurrence de la valeur du prêt, par préférence au propriétaire et aux seigneurs censiers ou fonciers. Elle interdit la saisie des grains, même pour la taille et autres deniers royaux jusqu'au 31 décembre. Une seconde déclaration du 11 juin interdit d'élever la taille, en 1710, de ceux qui ensemenceront leurs terres en 1709, et permet aux créanciers d'ensemencer les terres de leurs débiteurs, sur le refus de ceux-ci de le faire. En l'absence de créanciers, la même autorisation est accordée à toute personne, et les fruits doivent *appartenir en totalité* à celui qui aura ensemencé. Il est défendu aux propriétaires et aux créanciers de faire saisir le bétail ou le matériel agricole de ceux de leurs fermiers ou débiteurs qui voudront continuer la culture de leurs terres. Enfin le droit de chasse est suspendu sur les terres ensemencées jusqu'après la récolte.

A Paris, un arrêt du parlement rétablit la taxe des pauvres et l'on remarque, pour la première fois, que les exempts de la taille doivent être imposés, mais seulement dans le rapport des deux tiers de leur revenu dans la paroisse. Les commissions extraordinaires nommées habituellement en cas de disette pour juger les contraventions aux règlements sur le commerce des blés, sont autorisées, également pour la première fois, *à juger en dernier ressort.* Une troisième déclaration du 20 juillet permet aux propriétaires : 1° sur le

Digitized by Google

refus des fermiers de continuer la culture des terres qu'ils ont prises à bail, de les faire cultiver à leurs frais; 2° de saisir entre leurs mains les blés nécessaires aux semences et même, au besoin, et dans le même but, les récoltes pendantes.

Inutile de dire que tous les édits, arrêts et règlements sur le commerce et la police des grains sont renouvelés avec un redoublement de sévérité. On remarque notamment l'obligation imposée aux cultivateurs de déclarer leur récolte avant d'en avoir disposé, ainsi que *les quantités de terre à ensemencer*, « sous peine de galères pour les hommes, à temps ou à perpétuité, et pour les femmes de bannissement, et même de mort *s'il y échet.* » (*Déclaration du* 25 *juin.*)

La récolte étant restée au-dessous des prévisions même les moins favorables, on voit se renouveler ce drame terrible de la famine dont nous avons déjà indiqué les effrayantes péripéties en 1693, en 1662, en 1629, etc., etc. Une déclaration du 29 octobre décrète une imposition extraordinaire dans Paris « pour le produit en être employé en achats de blés pour cette ville. » Cette mesure et toutes celles que peut suggérer au gouvernement sa vive sollicitude pour la capitale, sont insuffisantes pour assurer un approvisionnement régulier, et, sous l'influence de la misère, la mortalité qui, dans les années ordinaires, ne dépasse pas 15 à 17,000, s'élève à 29,288. Elle est encore de 23,389 en 1710. Les naissances diminuent dans une proportion sensible. De 16,000, chiffre moyen annuel, leur nombre descend, en 1710, à 13,634; c'est une diminution d'un cinquième. Celui des mariages tombe de 4,500, moyenne annuelle, à 3,047, en 1709, et à 3,382 en 1710.

Les auteurs que nous consultons constatent encore des chertés et même des disettes, sinon des famines, en 1723; en 1725, année où les pluies ayant détruit une partie des récoltes, le prix du blé s'élève au triple de son taux normal; en 1736; en 1740, où une déclaration du roi signale *l'existence de mauvaises récoltes depuis plusieurs années;* en 1754, où, pour la première fois, le gouvernement dispense de toute permission le transport des blés de province à province; en 1751, année pendant laquelle le gouvernement fait acheter des blés à l'étranger et avance des sommes considérables à plusieurs provinces, pour les mettre en mesure d'effectuer les mêmes achats; en 1763; en 1766, année de très mauvaise récolte par suite d'une gelée terrible, au mois d'avril, dans la nuit de Pâques; en 1769; en 1770, 1771 et 1772, années pendant lesquelles la défense de l'exportation comprend les pommes de terre (dont la culture était alors très récente) et les châtaignes; en 1774, année où le gouvernement que dirige Turgot proclame l'entière liberté du commerce des

Digitized by Google

grains à l'intérieur et prend l'engagement de ne plus faire concurrence au commerce par des achats de grains au dehors.

La cherté de 1775-1776 mérite une mention spéciale. On voit cette année, pour la première fois, le gouvernement accorder des primes à l'importation et exempter de tous droits de fret les navires importateurs, français ou étrangers ; il suspend en même temps la perception des droits d'octroi et de marché sur les grains dans toutes les villes, Paris et Marseille exceptés. Ces mesures, combinées avec les avantages résultant du libre commerce des blés, ne pouvaient cependant produire une baisse immédiate. D'un autre côté, le commerce, averti peut-être un peu tard, et ne disposant, d'ailleurs, à cette époque, que de ressources limitées, avait besoin de quelques mois pour effectuer ses achats. Dans l'intervalle, les prix s'élèvent sans relâche et provoquent des troubles d'une extrême gravité. Dans les provinces, des bandes de paysans affamés se livrent aux plus graves désordres, incendiant, dans un incroyable égarement, *les blés, les farines et les moulins.* L'émeute menaçante se porte même jusque sous les fenêtres du roi, à Versailles. A Paris, les boutiques des boulangers sont pillées et le marché envahi par une foule furieuse. C'est à cette disette que Moheau fait allusion lorsqu'il dit : « J'ai vu le dernier période de la misère ; j'ai vu la faim transformée en passion ; l'habitant d'un pays sans récolte, errant, égaré par la douleur, et dépouillé de tout, envier le sort des animaux domestiques, se répandre dans les prés pour manger l'herbe et partager la nourriture des animaux immondes... D'un bout du royaume à l'autre, un cri national s'est élevé sur le manque d'aliments, et il n'est presque aucune ville, aucune province dont la subsistance n'ait été compromise. » (*Recherches sur la population.*) Cette disette ne fut heureusement pas de longue durée ; l'arrivée des blés achetés par le commerce, les mesures prises pour assurer la libre circulation des grains à l'intérieur, firent bientôt sentir leur salutaire influence qu'accrut encore la perspective d'une récolte satisfaisante. Toutefois, les souffrances avaient été cruelles. A Paris, les décès, de 16,061, en 1774, s'étaient élevés à 18,662 en 1775 et à 19,966 en 1776. Et cependant, grâce aux sacrifices du gouvernement, les prix y avaient été, comme toujours, bien moins élevés que dans les provinces.

La récolte de 1788 est insuffisante ; le prix du blé s'élève jusqu'à 50 fr. le septier [1].

[1] Les ennemis de M. Necker ont prétendu que cette cherté était factice, qu'elle n'eut d'autre cause que la publicité qu'il donna à ses appréhensions et à ses achats de grains au dehors. La vérité est que les froids excessifs de l'hiver de 1789, pendant lequel le thermomètre descendit, à Paris, à dix-sept degrés Réaumur, des grêles fréquentes, en juin et juillet, compromirent très gravement la récolte.

Digitized by Google

Par un regrettable oubli des principes posés par Turgot dans la mémorable déclaration de 1774, M. Necker ordonne des achats considérables à l'étranger et renouvelle ainsi cette concurrence, doublement funeste pour le consommateur et pour le trésor, que la plupart des gouvernements qui l'ont précédé n'ont cessé de faire au commerce. Revenant ensuite aux plus fâcheux errements de ses prédécesseurs, il envoie dans les provinces des commissaires chargés de visiter les greniers ou magasins et de faire conduire de gré ou de force les grains au marché, en ayant soin, avant tout, d'en diriger la plus grande quantité possible sur Paris.

Cet expédient n'avait pas seulement pour résultat immédiat de favoriser, comme toujours, la dissimulation des blés et, par conséquent, d'arrêter l'approvisionnement des marchés; à l'époque à laquelle nous sommes arrivés, c'est-à-dire au milieu des mouvements révolutionnaires dont le pays commençait à être le théâtre, il faisait naître deux dangers très graves. D'abord, il poussait jusqu'à l'hostilité déclarée, la jalousie, la malveillance instinctives des provinces contre Paris, et provoquait, en outre, à la haine du gouvernement, dont la sollicitude, un peu trop exclusive peut-être pour la capitale, apparaissait ainsi à tous les yeux. Le second danger, dont les troubles sanglants de 1775 avaient déjà donné la mesure, consistait à faire croire aux accaparements, par conséquent, aux accapareurs, et à soulever contre les détenteurs de blé, à un titre quelconque, des haines redoutables.

C'est sur ces entrefaites que se réunissent les Etats généraux. La cherté, les moyens d'y remédier, sont tout d'abord l'objet de leurs préoccupations. Mais, au moment où les divers ordres, séparés d'abord, puis réunis bientôt en une seule assemblée, confient à des commissions l'étude de ces moyens, des désordres d'une violence encore inconnue éclatent dans les provinces. D'abord la circulation des grains est partout compromise; sur toutes les routes, les convois de blé, surtout ceux qui se dirigent sur Paris, sont livrés au pillage. Bientôt, sur un mot d'ordre parti probablement de Paris, où les plus mauvaises passions se sont déjà donné rendez-vous, et où une poignée d'hommes, futurs coryphées de 93, croit accélérer le triomphe des idées révolutionnaires en semant le deuil et la désolation dans le pays tout entier, des bandes armées se lèvent en quelque sorte simultanément de toutes parts et commencent le pillage, puis l'incendie des châteaux. « De tous côtés, dit Dupont de Nemours dans la séance de l'assemblée nationale du 5 août 1789, on se plaint d'entreprises contre les personnes et les propriétés par des brigands qui courent les provinces. » *Le Moniteur* lui-même

Digitized by Google

(n° du 9 août), donne sur les méfaits de ces bandes les nouvelles les plus alarmantes.

Le 30 juin, une émeute formidable éclate à Paris, pillant les boulangers, envahissant le marché, poussant des cris de mort contre les accapareurs. Après quelques mois d'un calme apparent, mais qu'elle emploie à s'organiser, elle reparaît tout à coup plus nombreuse, plus formidable, et accomplit, grâce à la faiblesse, à l'insuffisance ou à la connivence de la force armée, ces funestes journées des 5 et 6 octobre, où l'on voit la royauté franchir la première étape qui la sépare de l'échafaud.

Vainement l'assemblée accumule décret sur décret pour assurer la circulation des grains, pour punir les incendiaires et les assassins qui sèment la terreur dans les provinces, pour encourager l'importation par des primes, pour empêcher l'exportation; ses efforts et ceux du gouvernement restent impuissants et, un jour, les ministres, à bout de ressources et d'expédients, viennent lui déclarer qu'ils « déclinent la responsabilité de l'approvisionnement de Paris!... »

La cherté continue en 1790 et en 1791, en grande partie par le fait des entraves apportées à la circulation des grains. L'assemblée met successivement à la disposition du gouvernement des sommes considérables pour venir en aide aux départements nécessiteux et faire des achats de grains à l'étranger. Le mal s'aggrave en 1792; aux causes d'enchérissement déjà connues viennent s'ajouter la sortie ou l'enfouissement du numéraire, la prompte dépréciation des assignats, les énormes approvisionnements exigés par la guerre, les bras qu'elle enlève à la culture, les violentes et continuelles déclamations de la tribune contre les *accapareurs* et les marchands de blé et bientôt enfin la fatale mesure du *maximum*. Des ateliers de charité s'organisent de toutes parts, grâce aux sacrifices de l'Etat, des départements, des communes et des particuliers; mais ces faibles palliatifs n'arrêtent pas un instant la marche du fléau, et le 6 février 1792, le ministre Roland vient déclarer à l'Assemblée que *la situation est alarmante!...*

Nous arrêterons ici ce lamentable récit pour nous borner à rappeler que la cherté qui eut, de 1792 à 1795, le caractère d'une véritable famine[1], ne cessa complétement que dans la seconde année du consulat, après avoir exercé sur les crimes de la période révolutionnaire une influence à laquelle les historiens n'ont pas, selon nous, donné un relief suffisant.

[1] On lit dans les considérants d'un projet de règlement sur le commerce des bestiaux, soumis à la Convention le 24 juin 1795, au nom du Comité de salut public: « ..... Convaincu de la nécessité d'arrêter le surhaussement effrayant de la viande qui déjà coûte à la nation 12 fr. la livre, et qui bientôt lui en coûtera 18 à 20..... »

Digitized by Google

Bien que, par suite des sacrifices extraordinaires de la Convention, le pain ait été à bas prix à Paris, pendant la plus grande partie de la crise révolutionnaire[1], cependant la cherté s'y est manifestée par un accroissement sensible de la mortalité. Le nombre des décès, de 17,952 en 1791, s'élève tout à coup, pour les neuf premiers mois seulement de 1792 à 17,416; pour l'année 1793, à 21,167; pour 1794 à 30,388[2]; pour 1795, à 26,978; pour 1796, à 27,779. Si, d'une part, il faut tenir compte de l'accroissement dont la population de Paris dut être l'objet, à cette époque, par suite des immigrations provoquées par le bas prix du pain, de l'autre, il est de notoriété publique qu'à Paris, comme dans le reste de la France, la tenue des registres de l'état civil, pendant la période révolutionnaire, fut l'objet des plus graves négligences, et, par conséquent, de nombreuses omissions.

Cette influence de la cherté sur la mortalité à Paris a été, pour la période 1724 à 1763, l'objet d'une étude intéressante et peu connue de Messance dans ses *recherches sur la population*. Les nombreux documents qu'il a réunis à ce sujet tendent à démontrer que le haut prix du blé a presque toujours coïncidé avec une élévation sensible du chiffre des décès. Voici le résumé de ces documents divisé en deux périodes, comprenant, l'une, les années 1724-1743; l'autre, les années 1744-1763.

Le 31 mars, Lecointre, de Versailles, conjure la Convention « de prendre enfin des mesures pour empêcher qu'on vende le pain 25 sols la livre (monnaie métallique) au Palais-Egalité; de 20 à 25 sols à Versailles; de 30 à 40 sols à Lyon. » — Le 24 août, Piette déclare à la tribune que la hausse des subsistances et la misère générale n'ont plus de limites. « J'ai vu, dit-il, des infortunés obligés de manger l'herbe des champs, des racines d'arbustes. » — Le 24 octobre, Hardy donne lecture d'une lettre de Rouen, qui apprend que les députés nommés par cette ville pour le Corps législatif, refusent d'accepter; que les administrateurs font de même, parce qu'ils ne peuvent, disent-ils, *administrer un peuple qui meurt de faim*. « Il est à ma connaissance, ajoute Hardy, que, depuis deux ans, les habitants de cette ville sont réduits à quatre onces de pain par jour. Cette commune n'a aucun moyen de s'approvisionner et déjà une maladie contagieuse y règne.... »

[1] Dans un rapport de Boissy d'Anglas, au nom du Comité de salut public, sur les subsistances de Paris, on remarque cette phrase : « Habitants de Paris, pourriez-vous réclamer le moindre superflu, quand vos frères manquent souvent du nécessaire?.... Vous ne payez le pain que 3 *sols*, et presque partout on le paye plus de 20 *sols!*.... »

Dans son livre sur les finances de la République, en l'an X, Ramel, parlant de l'émission des 48 milliards d'assignats, signale, parmi les nécessités de la situation, celle qui consistait à mettre la commune de Paris en mesure de donner, *presque pour rien*, à tous ses habitants indistinctement, riches ou pauvres, un pain qui coûtait à l'Etat 8 *sous* la livre, valeur métallique.

[2] Nous n'avons pas sous les yeux le chiffre exact des exécutions judiciaires en 1793 et 1794; mais nous ne croyons pas qu'il dépasse 1,200.

Digitized by Google

PREMIÈRE PÉRIODE.

*Années de cherté.* — Prix moyen du septier de blé (156 litres), à Paris, dans les années 1724, 27, 29, 34, 38, 39, 40, 41, 42, 43..... 21 l. 10 s.
Mortalité moyenne dans les mêmes années..... 21,174

*Années de bas prix.* — Prix moyen du septier, dans les années 1725, 26, 28, 30, 32, 33, 35, et 37..... 17 l. 5 s. 5 d.
Mortalité moyenne dans les mêmes années..... 17,529

DEUXIÈME PÉRIODE.

*Années de cherté.* — Prix moyen du blé dans les années 1748, 49, 53, 54, 55, 57, 58, 60 61 et 63..... 18 l. 10 s. 6 d.
Mortalité moyenne dans les mêmes années..... 19,913

*Années de bas prix.* — Prix moyen du blé dans les années 1744, 45, 46, 47, 50, 51, 52, 56, 59 et 61..... 16 l. 17 s. 6 d.
Mortalité moyenne dans les mêmes années..... 17,543

L'auteur examine ensuite si les années des décès les plus nombreux coïncident toujours avec les années des prix les plus élevés et réciproquement; mais il n'arrive pas, sous ce rapport, à une affirmation absolue. On comprend, en effet, que des épidémies, indépendantes de la cherté, peuvent exercer sur la mortalité une influence très sensible. Toutefois, il constate qu'un grand nombre de décès coïncide toujours avec un prix élevé du blé. Le tableau suivant résume ses recherches sur ce point :

| *Années du plus grand nombre des décès.* | | | | | *Années du moins grand nombre de décès.* | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Années. | Décès. | Prix du septier. | | | Années. | Décès. | Prix du septier. | | |
| 1753.... | 21,716 | 20 l. | 3 s. | 9 s. | 1744.... | 16,205 | 11 l. | 15 s. | » d. |
| 1753.... | 21,724 | 19 | 5 | » | 1745.... | 17,322 | 12 | 1 | 3 |
| 1755.... | 20,021 | 14 | 16 | 3 | 1751.... | 16,673 | 19 | 13 | 9 |
| 1757.... | 20,120 | 22 | » | » | 1756.... | 17,236 | 16 | 3 | 9 |
| Moyennes | 20,895 | 19 | 1 | 3 | | 16,859 | 14 | 18 | 5 |

On voit que, pour l'année 1757 seulement, le plus grand nombre des décès ne coïncide pas avec le prix le plus élevé du blé. Il ne paraît pas, d'ailleurs, exister un rapport étroit entre les années des moindres décès et celles du moindre prix du blé.

En continuant les recherches de Messance jusqu'en 1788, M. le docteur Mélier, dans un mémoire lu à l'Académie des sciences

Digitized by Google

en 1838, a constaté les résultats analogues que nous résumons ci-après :

*Période de cherté.* — Prix de l'hectolitre de blé dans les années de cherté relative 1768, 69, 70, 71, 73, 74, 75, 76, 84 et 88. 15 fr. 61 c.

Mortalité moyenne annuelle dans l'année même de la cherté ..... 19,370

Mortalité moyenne annuelle dans l'année suivante ..... 19,054

*Période de bas prix.* — Prix de l'hectolitre dans les années 1756, 58, 59, 61, 62, 63, 64, 65, 66 et 80..... 9 fr. 74 c.

Mortalité moyenne..... 18,986

La différence entre les deux mortalités est plus sensible si, pour la même période, on en relève le chiffre dans les années de la plus grande et de la moindre cherté.

*Période de grande cherté.* — Prix du blé dans les années 1768, 70, 71 et 75 ..... 17 fr. 21 c.

Mortalité moyenne dans la première année..... 19,741

— — seconde année ..... 19,870

*Période de très bas prix.* — Prix du blé dans les années 1761, 62, 63 et 64..... 8 fr. 48 c.

Mortalité moyenne ..... 18,760

Selon Messance, le chiffre de la mortalité n'est pas le seul indice des souffrances d'une population dans les années de cherté ; il en existe un autre, et bien plus significatif encore, dans le nombre des malades admis aux hôpitaux pendant ces mêmes années.

Voici l'analyse des documents qu'il a réunis sur ce point :

PREMIÈRE PÉRIODE DE 1739 A 1743.

*Années de cherté.* — Prix du septier de blé en 1739, 40 41 et 42..... 26l. 1 s. 11 d.

Nombre moyen annuel des malades admis ..... 26,080

— — des décès..... 6,704

ou 1 décès sur 3,89 admis.

*Années de bas prix.* — Prix du blé en 1728, 34, 35 et 43. ..... 12l. 15 s. 4 d.

Nombre moyen annuel des malades admis ..... 17,930

— — des décès..... 3,727

ou 1 décès sur 4,84 admis.

Digitized by Google

DEUXIÈME PÉRIODE DE 1744 A 1763.

*Années de cherté.* — Prix du blé en 1749, 52, 53, 54, 57, 59, 60, 61, 62 et 63..... 19 l. 4 s. 11 d.
Nombre moyen annuel des malades admis..... 23,352
— — des décès..... 4,841
ou 1 décès sur 4,82 admis.

*Années de bas prix.* — Prix du blé en 1744, 45, 46, 47, 48, 50, 51, 55, 56 et 58..... 16 l. 3 s. » d.
Nombre moyen annuel des malades admis..... 18,839
— — des décès..... 4,263
ou 1 décès sur 4,42 admis.

Ici, les faits sont concluants : dans la première période, où se rencontrent, il est vrai, des années de très grande cherté, les admissions s'accroissent de près de moitié (45 p. 100), et le rapport des décès aux admissions s'élève à près du quart (24 p. 100). On constate des résultats analogues (au moins en ce qui concerne les admissions), mais naturellement moins sensibles, dans la deuxième période où la cherté est moins grande. Cependant, si, même dans cette période, on choisit, pour les grouper, les années de la plus grande et de la moindre cherté, on trouve encore que l'influence des hauts prix est très sensible sur les admissions.

*Années de plus grande cherté.* — Prix du blé dans les années 1753, 54, 60 et 63 ..... 18 l. 15 s. 7 d.
Nombre moyen annuel des admissions..... 23,696
— — des décès..... 5,140
ou 1 décès sur 4,61 admis.

*Années de moindre cherté.* — Prix du blé dans les années 1744, 45, 46 et 47..... 13 l. 10 s. 9 d.
Nombre moyen annuel des admissions..... 17,040
— — des décès..... 3,925
ou 1 décès sur 4,34 admis.

Ainsi l'accroissement des admissions dans les années de la plus grande cherté est de plus du tiers (39 p. 100).

Messance a constaté des résultats analogues à Londres, de 1736 à 1752. Le tableau ci-après en contient l'analyse.

*Période de cherté.* — Prix moyen du quarter de blé dans les années 1736, 37, 40 et 41 (en ancienne monnaie française)..... 47 l. 17 s. 6 d.
Nombre moyen annuel des décès..... 29,596

*Période de bas prix.* — Prix moyen du quarter de blé dans les

Digitized by Google

| | |
|---|---|
| années 1744, 45, 51 et 52..... | 36 l. 19 s. 2 d. |
| Nombre moyen annuel des décès..... | 20,853 |

Ces résultats sont aussi concluants que ceux qui précèdent.

## II. — CHERTÉS DU XIX^e SIÈCLE.

Sur les cinquante-six années déja écoulées de ce siècle, on compte six périodes de cherté. Mais, sur ces six périodes, quatre seulement méritent véritablement ce nom ; et enfin sur ces quatre, une seule, celle à laquelle nous assistons en ce moment, a provoqué dans le mouvement normal de la population une perturbation dont on ne saurait méconnaître la gravité.

L'influence des autres chertés sur le nombre des naissances, des mariages et des décès, quoique bien moins sensible, mérite cependant d'être étudiée. Elle montre, en effet, dans quelle mesure le prix des subsistances accélère, ralentit ou arrête même complétement le progrès de la population.

Nous allons résumer le plus succinctement possible les résultats de cette curieuse étude.

### *Première période* (1801, 1802, 1803.)

Dans ces trois années, le prix moyen de l'hectolitre de blé s'élève de 20 fr. 34 c. en 1800, à 23 fr. 76 c. Le nombre moyen des décès, qui n'avait été que de 731,208, en 1800, atteint le chiffre énorme de 840,514. Celui des mariages et des naissances n'offre que des oscillations d'une faible importance et ne paraît pas, par conséquent, avoir subi l'influence de la cherté. Nous serions tenté d'en conclure que cette mortalité exceptionnelle, bien que les documents statistiques soient muets sur ce point, est plutôt due à une épidémie qu'à l'effet de la cherté. Nous allons voir, en effet, que, lorsque, sous l'influence des hauts prix, le nombre des décès s'élève notablement, le chiffre des mariages et des naissances subit toujours une diminution correspondante.

### *Deuxième période* (1811, 1812, 1813.)

1811 fut une année calamiteuse. Une sécheresse brûlante, succédant à de brusques variations de température, tarit presque toutes les sources, suspendit le cours de plusieurs rivières, et porta une

Digitized by Google

atteinte irrémédiable à la récolte. En 1812, malgré les efforts extraordinaires du gouvernement pour assurer, par des achats extraordinaires de céréales, non plus, cette fois, l'approvisionnement de Paris seulement, mais encore des régions les plus gravement atteintes, le prix moyen du blé s'élève à 34 fr. 34 c. véritable prix de famine [1].

On devrait s'attendre à une mortalité extraordinaire; eh bien, les documents officiels ne constatent, pour les trois années de la période, qu'un chiffre moyen de 739,688 décès, soit une augmentation de 41,000 seulement sur l'année 1810, où le prix du blé n'avait été que de 19 fr. 61 c. Les relevés de l'état civil contiendraient-ils des omissions graves, notamment en ce qui concerne les décès militaires, si nombreux dans les années 1812 et 1813 ? Ou bien une prospérité matérielle très grande aurait-elle amorti l'effet de la disette ?

Il est remarquable, et ce fait, d'ailleurs, se reproduit fréquemment, que la mortalité s'est surtout accrue dans l'année qui a vu finir la cherté, c'est-à-dire en 1813, où elle s'est élevée à 744,596, bien que le prix du blé fût descendu à 22 fr. 51 c. Ainsi, des milliers de malheureux, après avoir soutenu pendant toute année une lutte désespérée contre les privations et la misère, viennent tomber haletants, épuisés, sur le seuil de l'abondance !

Nos soupçons relatifs à l'omission des décès militaires sur les registres de l'état civil trouvent une sorte de confirmation dans le fait de l'influence sensible de la cherté sur le nombre des mariages et des naissances. En 1810, on avait compté 232,943 mariages. Ce chiffre descend, dans la période qui nous occupe, à 213,147. Les naissances qui, en 1810, avaient atteint le chiffre de 931,799, ne sont plus que de 902,143.

*Troisième période* (1817, 1818.)

Le prix moyen du blé, calculé pour ces deux années, s'élève à 30 fr. 40 c. ; il était de 19 fr. 53 c. en 1815. La mortalité moyenne, de 690,885, en 1815, monte à 721,610 ; accroissement 30,725. Ici encore, nous voyons le nombre des décès s'accroître surtout dans l'année qui a vu finir la cherté, c'est-à-dire en 1819, où elle atteint le chiffre de 752,551, bien que le prix du blé soit descendu à 18 fr. 42 c.

Les efforts du gouvernement pour suppléer, par des achats à

[1] Les préoccupations causées par cette cherté, en retardant outre mesure le départ de l'Empereur pour l'armée, peuvent être considérées comme la cause principale des désastres de la campagne de Russie, commencée beaucoup trop tard.

Digitized by Google

l'extérieur, à l'insuffisance de la récolte, ne sont pas moindres que sous les gouvernements précédents. On évalue à 83 millions les sommes affectées à ces achats. La levée du blocus de nos ports par les flottes anglaises les rend, d'ailleurs, plus faciles, plus prompts et moins onéreux qu'en 1812-13, où le gouvernement dut employer, à grands frais, le pavillon des neutres.

Comme dans cette dernière période, le nombre des mariages et des naissances subit un mouvement décroissant très marqué ; de 349,247, en 1816, il rétrograde jusqu'à 209,610. Cette diminution est la plus considérable que nous ayons encore constatée. Il en est de même de celle des naissances, dont le nombre moyen (929,526), est inférieur de 39,408 à celui de 1816 (968,934).

*Quatrième période* (1828, 1829, 1830, 1831).

Le prix moyen du blé, qui a été de 16 fr. 43 c. dans les six années antérieures à 1828, et de 18 fr. 21 c. en 1827, s'élève à 22 fr. 28 c. dans cette quatrième période. C'est une cherté bien moins sensible que les deux précédentes; mais aussi le nombre moyen des décès (779,246) ne dépasse-t-il que de 20,875 celui de l'année 1827 (758,371). La hausse du blé en 1816-17, avait été de 55 p. 100 et l'accroissement de la mortalité de 44 p. 100 seulement. En 1828-31, la hausse n'est que de 22 p. 100, par rapport à 1827, et l'accroissement de la mortalité de 2,7 p. 100. Ces rapports présentent une concordance assez remarquable. L'influence des hauts prix sur le nombre des mariages est à peine sensible dans cette quatrième période ; mais il n'en est pas entièrement de même en ce qui concerne les naissances, qui descendent de 980,135, chiffre de 1827, à 974,415, nombre moyen de la période.

*Cinquième période* (1839, 1840).

Une hausse légère se manifeste dans ces deux années; de 19 fr. 51, en 1838, le prix du blé s'élève en moyenne à 21 fr. 99 c. Mais ici la différence est trop peu sensible et de trop courte durée pour produire un effet appréciable sur le mouvement de la population. Seul, le nombre des naissances descend de 963,099, en 1838, à 955,288.

*Sixième période* (1846, 1847).

Le prix du blé s'élève, dans ces deux années, à 24 fr. 05 c. en 1846 et à 29 fr. 01 c. en 1847. Le moyenne de ces deux prix (26 fr. 53 c.) est supérieure de 6 fr. 78 c. à celui de 1845 (19 fr. 75 c.).

Digitized by Google

Sous l'action meurtrière de cette hausse considérable, la mortalité moyenne s'élève de 741,985, en 1845, à 834,986; différence 93,001, soit un accroissement de 12 p. 100. Le nombre moyen des mariages, (258,966) diminue de 24,272, par rapport à 1845 (283,238), et celui des naissances (933,863) de 48,664 (982,527) en 1845. Ici, l'effet de la cherté dépasse en intensité celui de toutes les périodes antérieures. Cet effet se prolonge sur l'année suivante, où le chiffre des décès (836,693) est encore supérieur de 94,708 à celui de 1845. Il est vrai que les graves événements politiques de 1848, en provoquant immédiatement une crise industrielle et commerciale des plus profondes, ont pu exercer quelque influence sur la mortalité de cette année. Le nombre des mariages subit son mouvement rétrograde ordinaire dans ces tristes circonstances. De 283,238 en 1845, il n'est plus que de 258,966, chiffre moyen des deux années de cherté. Les naissances, de 982,527, descendent à 933,863.

Le temps d'arrêt de la population, par rapport à 1845, est surtout remarquable en 1847, année des prix les plus élevés, ainsi qu'il résulte du tableau ci-après :

| | Mariages. | Naissances. | Décès. | Prix du blé. |
|---|---|---|---|---|
| 1845 ..... | 283,238 | 982,527 | 741,985 | 19 fr. 75 c. |
| 1847 ..... | 249,625 | 901,861 | 849,054 | 29 01 |
| Diminution.... | 33,613 | 80,666 | » | 9 26 |
| Augmentation . | » | » | 107,069 | » » |

On a même lieu d'être surpris d'un effet aussi considérable, quand on songe à l'état de prospérité, au moins apparent, du pays à cette époque et quand on le rapproche des faits bien moins graves constatés en 1812-13 et en 1817-18. Comment expliquer qu'à ces deux époques, la population ait mieux résisté au fléau ? On pourrait, à la rigueur, en ce qui concerne 1812-13, en trouver la cause dans l'omission de tout ou partie des décès militaires; mais cet élément d'inexactitude n'existe pas en 1817-18. L'assistance publique et l'assistance privée n'auraient-elles donc pas fait leur devoir avec le même empressement, avec le même dévouement que par le passé. La misère aurait-elle produit des épidémies locales que les documents officiels ont négligé de mentionner? Ou bien enfin les mercuriales officielles n'auraient-elles pas donné les prix vrais? Les ventes sur échantillon, si nombreuses en temps de cherté et dont ces mercuriales ne peuvent tenir aucun compte, se seraient-elles faites à des prix supérieurs à ceux des marchés et auraient-elles porté sur des quantités très considérables?

Il est certain, en outre, que la cherté n'a réellement duré que



Digitized by Google

treize mois. Commencée au mois d'août 1846, elle a fini au mois d'août 1847, où le prix du blé est descendu à 23 fr. 63 c. Toutefois, la récolte de 1845 avait déjà laissé à désirer. Dès le mois d'août 1845, les prix avaient haussé et il était évident que les blés vieux étaient rares. Dans les premiers mois de 1846, on voit la hausse s'accroître, mais avec des oscillations en sens divers. Tout à coup, au mois d'août, c'est-à-dire lorsque le résultat de la récolte peut être apprécié, les prix s'élèvent en quelque sorte subitement, et suivent, jusqu'au mois de mai, un mouvement rapidement ascendant. A cette époque, les blés d'Amérique et de la mer Noire arrivent en quantités considérables, et, d'un autre côté, des renseignements certains présentent la nouvelle récolte sous l'aspect le plus favorable. Les prix commencent alors, dès le mois de juin, un mouvement rétrograde non moins rapide pour entrer dans l'une des périodes de bon marché les plus prolongées que l'on ait constatées en France.

L'influence de la cherté de 1846-47, sur le mouvement de la population, ne s'est pas manifestée seulement par un accroissement des décès et une diminution des mariages et des naissances; elle a encore eu pour effet d'augmenter le nombre des admissions dans les hôpitaux. Ce nombre, qui avait été en moyenne, dans la période 1842-45, de 539,724, s'élève, en 1846, à 567,957; en 1847, à 605,232; en 1848, à 631,893.

*Septième période* (1853, 1855).

Nous arrivons à la cherté actuelle. Cette cherté, avons-nous dit, se distingue de celles qui l'ont précédée depuis le commencement de ce siècle, d'abord par sa durée, et par conséquent son incessante aggravation, puis par son extension successive à tous les objets de consommation alimentaire. Commencée au mois d'août 1853, elle atteint un premier maximum au mois de janvier 1854 (31 fr. 76 c.); après quatre mois d'oscillations, mais dans de faibles limites, elle touche, en juin, à un second maximum plus élevé que le premier (32 fr. 08 c.). Une baisse, peu sensible, il est vrai, se déclare à partir de juillet et se prolonge jusqu'en juillet suivant. L'insuffisance de la récolte de 1855 ayant été reconnue immédiatement après la récolte, les prix se relèvent de nouveau et montent jusqu'à 33 fr. 27 c. en décembre de la même année. Nouveau ralentissement de la hausse jusqu'en mai. Les intempéries de ce mois et du suivant renouvellent les appréhensions; les prix reprennent aussitôt leur essor, malgré la conclusion de la paix, et en juillet, se déclare un troisième maximum, le plus élevé de tous, 33 fr. 93 c. La récolte de 1856,

Digitized by Google

excellente dans le Nord et l'Ouest, suffisante dans l'Est, médiocre dans le centre, est déplorable dans le midi. Toutefois, calculé pour l'ensemble de la France, le prix moyen obéit, à partir du mois d'août, à un mouvement de baisse, très lent sans doute, mais continu. Ce mouvement, favorisé par de rapides importations, grâce aux chemins de fer, du trop plein des marchés du nord, de l'Est et de l'Ouest sur ceux du midi, paraît devoir faire des progrès sensibles, si de nouvelles perturbations atmosphériques ne viennent pas troubler les prévisions favorables que fait naître l'état actuel des blés en terre.

Mais, dans la période qui nous occupe, la cherté ne doit pas être mesurée seulement par le prix du blé. Par une douloureuse coïncidence, qui ne s'était point encore produite ou, du moins, dont nous n'avons nulle part trouvé la trace dans les auteurs des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, toutes les autres céréales d'abord, puis la pomme de terre, la châtaigne, le vin, les fruits, les légumes secs ou verts, la viande enfin, ont atteint des prix de disette. La pomme de terre, ce précieux succédané du blé et qui joue, depuis un siècle, un rôle si considérable dans l'alimentation de la France, atteinte, dès 1845, d'un mal mystérieux et peut-être incurable [1], n'offre plus aujourd'hui que d'insignifiantes ressources en cas de cherté. L'engraissement du bétail, l'une des industries agricoles qui ont le plus besoin, pour prospérer, de compter sur un avenir de paix et de stabilité, presque abandonné de 1848 à 1851, sous une menace incessante de crises révolutionnaires, commençait à peine à renaître, lorsque la cherté céréale et celle des fourrages, en ajoutant sans relâche aux frais d'éducation, sont venues réduire le nombre des élèves, précisément au moment où, par suite du progrès exceptionnellement rapide des agglomérations urbaines, les besoins de la consommation augmentaient. La vigne, atteinte, depuis 1851, et de la stérilité et de l'oïdium, ne donne plus que de rares produits exclusivement réservés aux classes riches [2].

Enfin, pour comble d'affliction, l'industrie séricicole, propagée aujourd'hui dans soixante départements, et qui, dans les temps ordinaires, permet aux classes agricoles de lutter efficacement contre

[1] On a pu croire un instant cette année que la maladie touchait à son terme, parce que, sur plusieurs points, la récolte avait été abondante et saine; mais ce n'était qu'un retard dans l'explosion de la maladie. A peine rentrés, en effet, les tubercules ont été atteints de cette gangrène végétale qui en rend la consommation impossible, même pour les animaux.

[2] Il est remarquable que la production du vin a eu pour résultat, au moins dans le midi, d'accroître la consommation céréale. « Depuis que nos travailleurs ne boivent plus de vin, écrit, le 15 novembre 1856, le président des commissions de statistique des Hautes-Pyrénées, ils ne sont jamais rassassiés. Ils *mangent un tiers de plus de pain* que lorsqu'ils avaient leur ration de vin. »

Digitized by Google

la cherté, a subi, depuis quelques années, par suite de la maladie du ver, une décadence pour longtemps irrémédiable.

Telle est la situation contre laquelle ce pays lutte depuis bientôt cinq ans. Evidemment, elle a dû entraîner des souffrances, des privations énormes, et, par suite, les lois qui président au mouvement de la population ont dû subir une perturbation profonde. Examinons :

En plaçant en regard du relevé de l'état civil de 1852 (année qui peut être considérée comme l'expression assez exacte du mouvement normal de la population en France) le même relevé pour 1853 et 1854, on arrive aux rapprochements suivants, qui décident la question.

| | Naissances. | Décès. | Mariages. |
|---|---|---|---|
| 1852..... | 965,080 | 811,695 | 281,360 |
| 1853..... | 936,967 | 795,606 | 280,609 |
| 1854..... | 923,461 | 992,779 | 270,906 |

Pour 62 départements seulement[1] :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1852..... | 673,499 | 556,037 | 191,992 |
| 1855..... | 623,718 | 639,254 | 190,253 |

Nous avons vu que la cherté céréale a commencé en 1853. Son effet se fait sentir dès cette année, mais seulement sous une seule de ses formes habituelles, la diminution des naissances, diminution assez sensible, puisqu'elle s'élève à 29,000 environ. Mais, en 1854, un fait entièrement nouveau en France depuis le commencement de ce siècle, se produit tout à coup : *le nombre des décès dépasse celui des naissances* ! La cherté, il est vrai, n'est pas la seule cause de ce résultat douloureux. Il ne faut pas non plus lui attribuer exclusivement la diminution du nombre des mariages, inférieur de 10,000 à celui de 1853. Une part considérable doit être faite au choléra, puis à la guerre pour les décès, et peut-être au recrutement extraordinaire de 1854 pour les mariages.

D'après les documents officiels, le nombre des décès cholériques aurait été de 139,000 ; si nous tenons compte des omissions inévitables résultant de l'insuffisance du service médical dans les campagnes, nous ne devons pas hésiter à le porter à 150,000. Les décès de l'armée d'Orient s'élèvent, d'après les chiffres publiés par l'administration de la guerre, à 70,000 pour les années 1854 et 1855. En supposant que cette perte se répartisse également entre les deux années, et que, sur les 35,000 décès afférents à 1854, 15,000 aient été

[1] Les résultats du mouvement de la population en 1855 nous sont encore inconnus pour vingt-quatre départements.

Digitized by Google

inscrits sur les registres de l'état civil en France, dans le cours même de l'année, nous aurons 165,000 décès étrangers à la cherté. Si nous éliminons un instant ces 165,000 décès, nous rentrons dans des conditions à peu près normales. La mortalité totale s'abaisse à 827,000; et, bien que supérieure encore de 16,000 à celle de 1852, que nous avons considérée comme normale, elle reste inférieure de 100,000 aux naissances, tandis qu'en 1847 l'excédant des naissances n'a été que de 52,807. Toutefois, pour ne rien taire de notre pensée, nous croyons qu'une partie de la mortalité cholérique est due à l'action de la cherté, et nous sommes confirmé dans cette supposition par le fait que l'épidémie a particulièrement sévi dans les campagnes, où la misère a été plus profonde que dans les villes. Nous ne saurions oublier, d'ailleurs, que le choléra, jusqu'à présent, a toujours éclaté, au moins en France, au milieu des privations qu'entraîne la cherté, que cette cherté soit le résultat d'une insuffisance de récolte, comme en 1854, ou d'une crise industrielle qui laisse sans ouvrage des milliers, des millions d'individus, comme en 1832 et en 1849.

En résumé, les pertes de notre population en 1854 peuvent être récapitulées ainsi qu'il suit :

| | |
|---|---|
| Mortalité cholérique | 150,000 |
| — militaire inscrite | 15,000 |
| — cherté | 16,000 |
| Diminution des naissances | 41,000 |
| Total | 222,000 |
| Diminution des mariages | 11,000 |

En 1855, l'aggravation de la cherté produit, comme il fallait s'y attendre, des conséquences non moins funestes. Toutefois, grâce à Dieu, le choléra a disparu; mais, par suite, nous ne pouvons plus lui attribuer une part quelconque dans la mortalité extraordinaire de cette année.

En réduisant un instant la France aux 62 départements pour lesquels le relevé de l'état civil de 1855 nous est connu (et nous avons lieu de croire que les 24 départements manquants ne modifieront pas, dans un sens favorable, les faits déjà constatés), nous trouvons que, comparativement à 1852, 1° les naissances ont diminué de près de 8 p. 100, au lieu de 4 p. 100 seulement, en 1854; 2° que les décès, en l'absence de toute mortalité cholérique, ont dépassé de 15 p. 100 ceux de 1852; tandis que l'accroissement en 1854, cette mortalité comprise, n'a été que de 22 p. 100; 3° que les décès ont été supérieurs aux naissances de 2 p. 100, et en 1854, de 7 p. 100. Seuls,

Digitized by Google

les mariages sont restés à peu près stationnaires ou plutôt se sont relevés au niveau de ceux de 1852. C'est le seul résultat consolant que nous présente cette étude du mouvement de la population en 1855. Hâtons-nous d'ajouter que la mortalité exceptionnelle que nous venons de constater n'est pas due exclusivement à la cherté. Les décès de l'armée d'Orient *inscrits* cette année peuvent être évalués à 20,000; c'est pour les 62 départements qui nous occupent environ 14,000; ce qui réduit la mortalité due aux autres causes à 624,835, soit un millier de décès de plus que les naissances. Mais n'oublions pas que, dans les années normales, les naissances dépassent habituellement les décès de 150,000, en moyenne. En 1852, cet excédant a été de 153,000 ou de près de 19 p. 100. En appliquant ce rapport à 1855 et à nos 62 départements, on aurait dû constater, cette année, sans la cherté et la guerre, dans ces départements, un excédant de 110,000 naissances, tandis que l'excédant, très faible, il est vrai, est du côté des décès.

On peut donc dire hardiment qu'en 1855 les pertes résultant de la cherté ont été plus sensibles qu'en 1854, et cela malgré l'immense et heureux développement des travaux publics et particuliers, malgré les généreux efforts de la charité publique et privée.

La cherté s'est, en outre, manifestée en 1853, mais surtout en 1854 et 1855, par deux phénomènes entièrement nouveaux ou du moins qui ne s'étaient point encore produits en France avec la même intensité, nous voulons parler 1° des émigrations; 2° des migrations à l'intérieur.

En 1853, le nombre des cultivateurs, ouvriers et artisans industriels qui ont quitté la France, et très probablement avec le projet de s'établir au dehors, s'est élevé à 15,192. En 1854, ce nombre a été de 20,631, et en 1855, de 28,510. Ajoutons que les individus appartenant à ces trois professions ne sont certainement pas les seuls émigrants. Il peut s'en trouver encore un certain nombre parmi les autres personnes qui, dans ces trois années, ont quitté la France avec un passeport pour l'étranger, et dont le chiffre total a été de 44,579 en 1853; de 50,315 en 1854; de 53,820 en 1855.

Or, l'émigration réelle, c'est-à-dire avec projet d'établissement au dehors, ne dépassait pas le nombre de 7 à 8,000 personnes dans les années antérieures.

Toutefois, ce mouvement extérieur de notre population, quand on le compare aux émigrations en masse de l'Allemagne, de l'Irlande et même de l'Angleterre; quand on tient compte, en outre, des influences autres que la cherté qui peuvent le solliciter depuis quelques années, n'a rien d'alarmant. La France, quoique baignée par trois mers, et disposant ainsi des plus grandes facilités de déplacement, est

Digitized by Google

encore, après l'Autriche peut-être, et par d'autres raisons, le pays qui perd le moins de sa population par l'émigration. Dût-il en être autrement un jour, par suite de la continuation des hauts prix ou de la suspension brusque, imprévue du rapide développement actuel de la richesse publique, il faudrait encore s'en féliciter. Mieux vaut l'émigration, avec la certitude de trouver au dehors des moyens d'existence et la chance de conquérir l'aisance, peut-être même la fortune, qu'une lutte prolongée avec la misère au dedans. Mieux vaut, pour la sécurité intérieure et la prospérité de la France, que ceux de ses enfants qu'un écart momentané entre la production et les besoins de la consommation condamne ici aux plus cruelles privations, aillent porter au dehors sa langue, ses idées, son génie, son influence et ouvrir de nouveaux marchés à son industrie. Sans les inépuisables débouchés que ses 54 colonies offrent à l'exubérance continue de sa population, qui sait si l'Angleterre n'aurait pas péri depuis longtemps au milieu d'effroyables convulsions?

Les migrations à l'intérieur nous ont été révélées par le dénombrement de 1856. Cette grande opération a mis en lumière deux *courants* de population très distincts : l'un de département à département; l'autre, dans le même département, des campagnes dans les villes.

D'après des calculs que nous avons lieu de croire exacts, le déplacement de département à département, ou plus exactement, de la zône plus particulièrement atteinte par la cherté et plus destituée des moyens de la combattre, dans la zône la plus favorisée sous ce double rapport, a été, en nombres ronds, de 370,000 individus. Sur ce nombre, 295,000 environ se sont portés sur Paris, attirés par les grands travaux publics et privés et par le bas prix relatif du pain. Les 75,000 autres se sont dispersés entre les principaux départements manufacturiers et commerciaux.

Les documents officiels permettent de déterminer encore plus exactement la force du *courant intérieur*, c'est-à-dire de l'émigration des campagnes dans les villes. Si l'on prend le nombre des habitants des villes de 10,000 âmes en 1836, 1841, 1846, 1851 et 1856, et si l'on calcule, d'après les dénombrements de ces cinq années, son accroissement absolu et proportionnel, on arrive aux résultats suivants :

| | 1836. | 1841. | 1846. | 1851 | 1856. |
|---|---|---|---|---|---|
| | 4,171,729 | 4,528,940 | 5,109,618 | 5,183,011 | 6,063,849 |
| Accr. p. 100 | » | 8,6 | 12,8 | 1,4 | 17,0 |

Ainsi le mouvement des agglomérations urbaines, très rapide de

Digitized by Google

1836 à 1846, c'est-à-dire pendant la période la plus calme et la plus prospère du gouvernement de Juillet, et presque nul de 1846 à 1851, par suite de l'énorme ralentissement du travail industriel et de l'attitude menaçante des classes ouvrières, s'est accru, de 1851 à 1856, dans des proportions jusque-là inconnues. Il n'est pas douteux, pour nous, que la cherté a joué le plus grand rôle dans cet acroissement exceptionnel. Mais il ne faudrait pas perdre de vue que les progrès de notre industrie manufacturière, progrès bien supérieurs à ceux des années précédentes, si nous en jugeons par les remarquables résultats de notre commerce extérieur, l'achèvement dans la dernière période quinquennale de notre réseau de chemins de fer ou au moins de nos lignes artérielles, sont pour une part considérable dans ces migrations. Ce mouvement s'arrêtera-t-il un jour? Nous ne le croyons pas, à moins d'événements graves qui paralysent notre activité industrielle et suspendent ce magnifique et fécondant essor des travaux publics et particuliers dans les villes qui en font aujourd'hui des centres d'attraction si puissants; il continuera et nous serons très probablement témoins un jour, en France, du phénomène par suite duquel les deux tiers de la population anglaise, exclusivement agricoles en 1801, étaient déjà devenus exclusivement industriels en 1851. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? La controverse est ouverte, et les *deux opinions*, selon le mot d'un homme politique célèbre[1], *peuvent également se soutenir*.

Une autre question, beaucoup plus grave, et à laquelle nous avons fait allusion en commençant, est celle-ci: les causes de la cherté actuelle sont-elles toutes accidentelles et reverra-t-on les bas prix de 1848 à 1852? ou bien faut-il se résigner à la considérer comme permanente dans une certaine mesure ?

C'est ce que nous examinerons peut-être un jour.

A. Legoyt.

[1] M. Guizot, sur la question de l'intervention en Espagne en 1839.

Digitized by Google

LES

# POÈTES DE LA GUERRE

## EN ANGLETERRE

*Maud*, by Alfred TENNYSON. 1855. — *La Nation boutiquière*, by Henry LUSHINGTON. 1855. — *War Waits and other poems*, by Gerald MASSEY. 1856. *England in time of War*, by Sydney DOBELL. 1856. — *The Fall of Sebastopol*, by CRAMPTON. 1856. — *The Lay of the Stork*, by miss Louisa STUART COSTELLO. 1856.

En présence de cette pile de volumes qui est devant nous, et que nous aurions aisément décuplée, que dis-je! centuplée, une question s'offre naturellement à notre esprit : pourquoi n'avons-nous pas une poésie de la guerre, comme nos voisins? Car deux ou trois belles pièces sur la prise de Sébastopol ne suffisent pas. La poésie de la guerre est un grand drame avec toutes ses péripéties ; c'est même un cycle tout entier, où tous les poètes du temps apportent leur épopée. Est-ce que la source des vers est tarie chez nous? pourquoi n'avons-nous pas une poésie de la guerre?

On dira peut-être : Nous n'en avons pas, parce que la guerre que nous faisions était politique. Il faut qu'un peuple se sente attaqué, menacé tout au moins chez lui, pour que sa douleur ou sa colère jaillisse en inspirations éloquentes. Il s'agissait pour nous d'équilibre européen; cela est trop savant pour un peuple et, par conséquent, pour les poètes. Le danger existait, mais il n'était aperçu que par les clairvoyants; il n'y a que le sentiment du péril qui inspire les

Digitized by Google

*Marseillaises* et les *Chants du Départ*. La guerre, pour nos voisins, n'était pas une guerre lointaine : l'Angleterre n'est pas seulement de l'autre côté de la Manche, elle est encore en Asie. Elle ne défendait pas seulement l'équilibre européen, elle se défendait elle-même. Il y a l'Angleterre d'Occident et celle d'Orient ; et celle-ci est matériellement atteinte par tout ce qui frappe la Turquie. C'est un corps très étendu, toujours inquiet pour ses membres extrêmes, et dont le cœur sent très vivement les blessures très éloignées. Ici, l'émotion était générale et populaire ; il y avait cette terreur et cette agitation que les Romains appelaient *tumulte*. Quand la république romaine était menacée par un ennemi vainqueur, l'ordre et la légalité se voilaient pour laisser agir le courage dans toute son énergie ; on sacrifiait une partie des lois pour les sauver tout entières ; on touchait quelque temps à l'anarchie pour redoubler les bouillonnements et la fièvre du patriotisme. Voilà ce qu'on appelait *tumulte*. Rome eut le *tumulte* gaulois, le *tumulte* d'Annibal. L'Angleterre sort, pour ainsi dire, de son *tumulte* russe. Quoi de merveilleux, si à ce trouble général les poètes ont mêlé leurs clameurs ?

On peut dire encore : Nous n'avons pas une poésie de la guerre, parce que nous n'avons pas besoin de nous exciter à faire la guerre. Soldats, nous faisons notre devoir, sans y être exhortés par les poètes, et les Tyrtées nous sembleraient un embarras pour la discipline. Citoyens, nous laissons la conduite de la guerre aux mains qui nous gouvernent, et nous ne voyons pas pourquoi les vers jouiraient de l'initiative politique plutôt que la prose. Dans nos camps, les strophes lyriques s'accordent mal avec les ordres du jour ; dans nos conseils de ministres, la poésie n'a pas voix délibérative. Les Anglais ne connaissent pas cette rigueur de discipline ni cette distinction sévère d'attributions. Il y a une communication perpétuelle entre leur camp et leur place publique, entre leur armée et leur presse. Il y a une correspondance continue entre les lettrés et les soldats, et lorsque ceux-ci envoient des bulletins, ceux-là répondent par des vers. L'Angleterre sera toujours un peu la Bretagne d'autrefois, où les bardes chantaient parmi les guerriers. Si elle n'avait pas ses Chambres et ses journaux, elle aurait ses poètes pour gourmander son gouvernement. Chez les Gallois, le plus ancien des peuples de ce pays, les bardes exerçaient une magistrature : réunis en assemblée, ils approuvaient ou blâmaient leurs rois. Ce parlement poétique n'est-il pas, en quelque sorte, resté dans les mœurs, et les héritiers des bardes n'abdiqueraient-ils pas, s'ils manquaient à chanter la guerre ?

On peut encore ajouter : Nous n'avons pas une poésie de la guerre, parce que c'est une poésie de circonstance, et c'est là le genre auquel

Digitized by Google

l'esprit de la nation se prête le moins. En France, nous ne concevons pas la poésie sans un caractère idéal qui l'élève au-dessus de ce que nous voyons autour de nous. Nation guerrière par excellence, nous accomplissons des faits héroïques sans orgueil, tout simplement, comme si c'était notre lot naturel; et si nous y mettons quelque vanité, c'est à les regarder comme une chose ordinaire et qui ne doit pas nous étonner. Sommes-nous victorieux? nous ne songeons pas à chanter nos victoires, et nous demandons à la poésie plutôt le délassement de nos fatigues que le témoignage de notre gloire. Sommes-nous vaincus? nous ne lui demandons encore que des consolations, et les poètes se chargent plutôt de nous faire oublier notre défaite que d'exalter notre courage. En un mot, jamais notre poésie n'est moins guerrière que lorsque nous faisons la guerre. En revanche, nous avons la poésie de la guerre, précisément lorsque nous jouissons des loisirs de la paix. A la distance de quelques années, les réalités du combat, de la souffrance physique et morale, de la mort et du sang répandu, s'entourent d'une auréole poétique. Le soldat *Chauvin* se transfigure, le troupier s'ennoblit, la guerre se pare du vêtement brillant de l'idéal. Ce n'est pas sous l'Empire que nous avons eu la poésie de la guerre; c'est pendant la Restauration. MM. Barthélemy et Méry, venus dans un autre temps, n'auraient pas eu l'idée de leur poème de Napoléon, et M. Béranger, quoi qu'il fasse, demeurera le poète des guerres de l'Empire.

Il faut donc à notre imagination l'illusion des choses lointaines : le nectar de la poésie a besoin lui-même des années pour nous plaire. Mais les Anglais ne méprisent pas dans les vers la verdeur et l'âpreté du fruit nouveau. Ils aiment la réalité autant que nous aimons l'idéal. Leur poésie ne trouverait pas de lecteurs, si elle ne leur apportait une instruction positive. Elle se nourrit de faits comme toute la littérature anglaise; c'est la poésie d'une nation d'hommes d'affaires : sans les faits, il n'y a pas de crédit pour leurs vers. Une telle poésie ne pouvait manquer de se heurter au plus grand fait de notre temps, à la guerre. Et il ne s'agit pas seulement de décrire des batailles. La guerre est aussi un fait moral. Ce ne sont pas seulement des bataillons qui marchent à la mort, des canons qui tonnent, des villes qu'on brûle ou des vaisseaux qu'on submerge; c'est encore, c'est avant tout une nation qui s'arme, qui veut des victoires, qui est ivre de ses triomphes, que les mauvais succès exaspèrent, qui s'en prend aux hommes, aux éléments. En un mot, la guerre est aussi une passion, et voilà pourquoi les Anglais ont une poésie de la guerre. On a dit avec esprit que, dans la guerre dernière, les Anglais étaient plus belliqueux, et nous plus militaires. Nous faisions la guerre, et nous en désirions sincèrement la fin; ils

Digitized by Google

ont cessé de la faire peut-être avant de cesser de la vouloir. La guerre comptait chez eux comme fait moral, plus encore que comme fait matériel. Voilà pourquoi leurs poètes sonnaient du clairon, tandis que les nôtres se taisaient. Ils auraient gardé le silence, s'ils n'avaient été que militaires ; ils ont fait des vers parce qu'ils étaient belliqueux.

Ces explications peuvent servir à faire comprendre pourquoi les poètes anglais n'ont pas trouvé d'émules parmi nous sur le terrain de la guerre. Mais ce fait qui nous a semblé curieux, tient à des causes plus intimes encore, à l'état moral même des deux nations. Si ces poésies qui sont devant nous trahissent dans le peuple anglais une agitation, un mouvement que nous, ses alliés, ne partagions pas, la lecture même de ces vers nous expliquera leur naissance; elle nous fera voir aussi que, dans notre pays, l'absence des mêmes causes devait empêcher d'attendre les mêmes effets. Parcourons donc ces volumes de poésies. Si nous ne cherchions que les beaux vers, il faudrait nous borner à deux ou trois noms. On se plaint en Angleterre de ce que les poètes sont restés au-dessous de la grandeur du sujet. On est sévère envers eux, comme envers les chefs de l'armée; on leur en veut d'avoir manqué de génie, comme on en veut aux généraux de n'avoir pas pris le Redan. Les beaux vers ne répondent pas à l'appel ; ils sont encore plus capricieux que la victoire, surtout quand l'attente est excessive, et que la passion nationale veut des poèmes parfaits et des victoires complètes. Pour nous, qui n'avons de mauvaise humeur ni contre les généraux, ni contre les poètes, il nous suffit que deux ou trois volumes surnagent dans le torrent. C'est une étude morale que nous prétendons faire, et nous cherchons moins les strophes ingénieuses que les idées, les instincts, les passions du peuple anglais avant et pendant la guerre de Crimée.

Rien n'accuse mieux la passion nationale dont cette poésie de la guerre est animée, que de voir toutes les classes et toutes les conditions y contribuer. C'est un concours poétique où la société tout entière a voulu prendre part. Nous avons ici les vers de l'aristocratie avec le poète lauréat, M. Tennyson, et mademoiselle Stuart Costello, dont le dernier poème contient aussi son souvenir de la guerre. Nous avons encore les vers des classes moyennes avec M. Lushington, dont la pensée s'adresse surtout aux négociants et aux manufacturiers, et avec M. Sidney Dobell, qui songe particulièrement aux savants, aux philosophes, aux lettrés. Enfin les Chartistes ont leur poète guerrier dans Gerald Massey. Cette distinction de trois espèces de poètes et de trois publics différents, nous offre la division naturelle de ce travail.

Digitized by Google

Le poème de *Maud*, de Tennyson, est déjà connu du public français : les uns lui reprochent d'être un ouvrage de circonstance, les autres d'être trop belliqueux. A notre avis, il a plutôt le tort de mêler des éléments disparates, la guerre à la pastorale. Tennyson,

Au milieu d'une églogue entonne la trompette.

On sait que son héros, misanthrope de vingt-cinq ans, ayant tué en duel le frère de celle qu'il aime, maudit la société et la paix menteuse qui couvre ses désordres, et s'embarque pour la Crimée, où il meurt sans doute : car s'il en revenait, l'auteur en serait embarrassé aujourd'hui, et il est douteux que la société lui parût suffisamment guérie par deux ans de guerre. Mais nous ne voulons tirer de ce poème que les deux ou trois idées par lesquelles il appartient au cycle de la guerre de Crimée.

Les poètes qui chantent la guerre font généralement l'éloge de leur pays ; c'est parce que la patrie est grande et belle qu'on veut mourir pour la patrie. Le *God save the Queen* et le *Rule Britannia* ne sont que des variations de ce thème éternel. Ici, l'on a vu peut-être pour la première fois, un héros poétique trouver des motifs de sacrifice personnel dans la corruption de ses concitoyens, et se livrer à une satire violente contre ses contemporains, pour aboutir à se faire tuer pour eux. Si l'on avait des motifs pour haïr l'Angleterre et ses institutions, il n'y aurait qu'à prendre au mot M. Tennyson, et le citer pour témoin du triste état social de la Grande-Bretagne. Car il est à remarquer que c'est en Angleterre aujourd'hui qu'on fait le procès de l'Angleterre, et en France qu'on fait son panégyrique. Tandis que nous envions le bonheur des Anglais, il plaît aux Anglais de se déclarer les plus malheureux du monde. Pour peu que cela dure, on ne saura plus qui croire. Ceux-ci disent que l'Eldorado est de l'autre côté du détroit, et ceux-là, qui y vivent, et qui savent à quoi s'en tenir, disent que c'est un enfer.

« Pourquoi tout ce bavardage sur les bienfaits de la paix ? Nous en avons fait une malédiction, voleurs et filous à qui la main démange, et qui avons tous envie du bien d'autrui... Siècle de progrès, siècle d'intelligence, où cependant il n'y a qu'un fou qui voudrait se fier à la parole d'un marchand... Je vois la paix assise sous son olivier, faisant injure aux siècles passés, quand, sous ses yeux, les pauvres sont jetés pêle-mêle, sans distinction de sexes, comme des troupeaux de porcs, quand tout meurt excepté le grand livre, quand il y a à peine des hommes qui ne mentent pas. Je vois la paix au pied de sa vigne, mais son vin est frelaté. Son vin, c'est le vitriol montant à la tête de l'ivrogne, qui fait retentir la ruelle boueuse des cris de sa femme battue et foulée aux pieds. On vend aux pauvres

Digitized by Google

de la craie, de l'alun et du plâtre pour du pain; l'esprit du meurtre travaille jusque dans les sources de la vie... Le sommeil est contraint de dormir tout armé; car son oreille attentive entend grincer la vrille dans le silence des nuits. Le crime dérobe au malade ses derniers soupirs, et broie des drogues empoisonnées derrière sa rouge lumière. Quand une mère de la religion de Mammon tue son enfant, afin d'avoir un secours pour les funérailles, quand Mammon, nouveau Tamerlan, ricane à la vue des monceaux d'ossements d'enfants, est-ce la paix? est-ce la guerre? »

On a répondu à M. Tennyson que son raisonnement n'avait pas toute la justesse désirable. Eh quoi! disait-on, ferons-nous la guerre, parce que le marchand s'est fait voleur, et que l'ivrogne assassine sa femme à force de coups? Faut-il espérer qu'avec la guerre, les marchands vont s'amender, et ne voudront plus tromper sur le poids, que les ivrognes deviendront plus tempérants, et qu'il sera permis à leurs femmes de vivre? Est-ce la paix qui fait que les pauvres sont traités sans pitié, que les boulangers falsifient le pain, que les compagnies fabriquent des vins suspects, qu'il y a des assassins et des empoisonneurs? Ce discours raisonnable sentait son ami de la paix. Mais n'y avait-il rien de juste, ni de vrai dans le sentiment qui animait le poète? Ses invectives pouvaient avoir tort, mais sa passion pouvait avoir raison. N'y a-t-il pas des temps où la guerre est un remède violent mais utile pour les nations? Les anciens ont connu la nécessité de cette cure douloureuse. Annibal en parlait de même dans le sénat de Carthage. *Patimur longæ pacis mala*, disait Juvénal. Il se flattait, ô le poète! ô le digne prédécesseur de M. Tennyson! il se flattait qu'avec la guerre les dames romaines auraient retrouvé leurs anciennes vertus, et qu'en l'absence de leurs maris partis pour les combats, elles seraient devenues des Pénélopes. Ce n'est donc pas la première fois qu'on invoque la guerre comme une ressource dernière pour un pays qui souffre, et comme une saignée pour rétablir la circulation du sang. On a eu tort, selon nous, de ne pas prendre au sérieux cette inquiétude d'un poète désirant la guerre pour la guerre même. C'était un des mille symptômes qui trahissaient l'agitation du pays. La maladie morale du héros de M. Tennyson est celle d'Hamlet: elle se compose d'un peu de démence et de beaucoup de tristesse. Il a un accès de folie qui est trop obscur pour être traduit en français: il a aussi son rat, comme Hamlet.

« Maudite soit la vermine britannique, le rat! Je ne sais s'il arriva par le vaisseau de Hanovre; mais je sais qu'il est caché et qu'il écoute en silence dans les trous et les lézardes d'un ancien édifice. De l'arsenic, de l'arsenic, monsieur, ferait l'affaire; mais aujourd'hui

Digitized by Google

nous empoisonnons nos enfants, pauvres âmes ! et il ne reste plus d'arsenic. »

Ce mal d'Hamlet, qu'il est curieux de rencontrer sur le terrain de la poésie de la guerre, est un mal aristocratique. Il n'est pas nécessaire de faire partie de la chambre des Lords pour l'éprouver; mais c'est la contagion des riches, des désœuvrés. Il se produit de temps en temps, surtout quand la nation s'ennuie. C'est dans un de ces moments que Rivarol représentait l'Anglais comme un personnage « sec et taciturne, qui joint à l'embarras et à la timidité de l'homme du Nord une impatience, un dégoût de toute chose, qui va souvent jusqu'à celui de la vie. » Rivarol écrivait ces mots dans un temps où la nation anglaise était de mauvaise humeur, battue sur le terrain, en Amérique, où elle avait joué le plus triste des rôles, battue dans les cabinets, en Europe, où elle résistait en vain au partage de la Pologne. Plus tard, du temps de Byron, le même ennui la gagne encore. Elle est mécontente d'elle-même, parce qu'elle soutient une guerre, nécessaire peut-être, mais contraire à la liberté, contraire au progrès et aux espérances de réforme. L'avenir dira bientôt d'où venait cet ennui d'hier, cette inquiétude qui a trouvé son aliment dans la guerre; quoi qu'il en soit, c'est M. Tennyson qui a été le poète de ces guerriers enrôlés par le spleen. Il y a plus de satire que d'épopée dans son poème. En voici un autre échantillon : c'est le portrait de M. Bright, le prédicateur de la paix.

« La semaine dernière, un homme est venu dans notre ville de province, prêcher contre notre pauvre petite armée; il joue le jeu des rois despotes, comme si l'Etat ne le faisait pas lui-même trois fois mieux. Ce colporteur de saintes paroles, au chapeau à larges bords, dont l'oreille, bourrée de coton, retentit même dans ses rêves du bruit de ses écus, ce revendeur crie : « A bas la guerre ! » Sait-il seulement si la guerre est une cause ou un effet, qu'il crie : A bas les passions qui font de la terre un enfer ! A bas l'ambition, l'avarice, l'orgueil, la jalousie ! Qu'on arrache des cœurs les racines amères de la colère et de la peur ! Chassez du coin même de votre foyer les langues perfides et les oreilles avides de calomnie ! car chacun de nous est en guerre avec tout le genre humain ! »

Si M. Bright ne s'est pas reconnu dans ce portrait, il aura du moins reconnu son chapeau. Les poètes et les quakers sont des ennemis déclarés, mais les poètes l'emportent cette fois. Les électeurs de M. Bright viennent de le repousser. Le quaker n'a pu réparer les atteintes portées par le poète à son éloquence et à son chapeau.

Les satires et les invectives de M. Tennyson ont surpris tout le monde, et les lecteurs les ont mal accueillies. Tennyson est leur poète pastoral, le poète de leurs méditations. Ils ne lui permettent

Digitized by Google

pas de sortir de leur chambre et de quitter leur coin du feu; ils ne veulent pas le rencontrer au *meeting*. Ajoutez à cela qu'il est poète lauréat, fonctionnaire en quelque sorte, ce qui fait presque un crime d'un échec, en vertu de la réforme administrative. Tout autre aurait eu peut-être des applaudissements pour ce poème. Mais il avait un caractère politique et il était signé Tennyson. Les critiques se sont assemblés en une sorte de commission Rœbuck, pour procéder contre lui.

En lisant le poème de *Maud*, la fable des *Animaux malades de la peste* revenait à notre mémoire. En effet, M. Tennyson a fait une confession de l'Angleterre : on peut imaginer que les riches, les puissants, les lions de la société, parlent par sa bouche et s'accusent. La guerre est le sacrifice auquel ils s'abandonnent; elle est le remède héroïque de la peste sociale :

> L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
> On fait de pareils dévoûments.

Mais la comparaison n'est pas juste jusqu'au bout. Ici les lions ne se confessent pas pour être absous par les flatteurs; ils se dévouent bien réellement. Ils en ont donné la preuve en Crimée. Ce n'est pas seulement en Angleterre, dans les chambres, dans les clubs et dans les châteaux qu'ils sont lions : ils le sont encore à Inkermann, à Balaklava, à Sébastopol. Le poète n'est-il pas lui-même devenu un peu guerrier? Ne dit-on pas que le poète lauréat a je ne sais quelle ardeur belliqueuse qu'on n'aurait pas soupçonnée dans l'auteur de tant d'idylles? On assure qu'il y a quelques années, quand nos voisins se mirent à craindre une invasion française, le poète mélancolique et gracieux de la *Princesse* et d'*In Memoriam* se mit à la tête d'un corps de volontaires. M. Tennyson est un digne fils de Tyrtée, et nous sommes heureux de le compter parmi nos alliés, quand nous aurions pu le trouver parmi nos ennemis.

Miss Stuart Costello fait partie du cycle de la guerre par un épisode de son joli poème, *The Lay of the Stork*, le *Chant de la cigogne*. Les femmes ont eu leur part dans les travaux et dans les souffrances; pourquoi ne l'auraient-elles pas dans cette revue poétique? Leur champ de bataille était à Scutari : leur gloire était dans leur dévouement obscur près des malades; leur héroïsme disputait des victimes aux ravages de la mitraille, au choléra, au typhus; il consolait le soldat mutilé, et s'agenouillait au chevet des mourants. Mademoiselle Costello a consacré quelques beaux vers à ces souvenirs.

« Sœurs! vos frères sont là-bas renversés; mères! vos fils sont

Digitized by Google

couchés à terre; femmes! vos époux, déchirés par le fer et le feu, expirent, épuisés de sang, brûlant de fièvre, abandonnés! Pas une main pour leur adoucir l'oreiller, pas une pour leur préparer leur humble couche! Pas une voix pour faire taire les bruits; pas un mot pour soulager leur désespoir! Mais la pitié vous a saisies; vous pleurez, vous sanglotez, vous frissonnez en entendant de telles nouvelles; debout! Vos faibles bras ont trouvé de la vigueur; debout! Votre volonté est devenue une force! »

Le touchant épisode de Scutari est enchâssé dans un roman qui mérite qu'on en dise quelques mots. Ce roman est une histoire vraie, qui s'est passée il y a deux ou trois ans. Une jeune comtesse allemande de dix-huit ans conçut le désir de savoir dans quel pays les cigognes se retiraient en quittant nos climats du nord. Elle attacha au cou d'une cigogne apprivoisée une lettre où elle demandait à celui qui trouverait l'oiseau voyageur, de lui répondre en quel lieu il l'avait surpris. Elle demandait le nom de son correspondant inconnu, et donnait son adresse dans la Silésie prussienne. La cigogne fut tuée d'un coup de fusil en Syrie, par un Arabe, qui copia le billet, lettre par lettre, sans le comprendre, et envoya sa copie avec sa signature à la légation prussienne, à Beyrouth. Nous ne regrettons pas que le roman soit mêlé au souvenir poétique de cette troupe féminine qui entreprit le charitable pélerinage de Scutari. Ces nobles dames, improvisées sœurs de charité, tentèrent une expédition généreusement romanesque. Toutes, excepté peut-être la première, noble fille prédestinée aux œuvres saintes, n'étaient pas moins tentées par la poésie que par la philanthropie chrétienne de leur entreprise. Et qui pourrait s'empêcher d'admirer cette témérité du dévouement et ce besoin des sacrifices aventureux!

Quand l'effet est si beau, qui peut blâmer la cause!

La sœur de charité de miss Costello est une héroïne de roman : n'y a-t-il pas quelque chose de vrai dans cette conception? Le soin des blessés n'a-t-il pas été le roman généreux des filles de l'Angleterre, comme la guerre était celui de leurs frères, de leurs fils, de leurs maris? N'était-il pas permis de croire que le temps des chevaliers pansés par les dames était revenu? Les blessés cachaient sous leur chevet des marques de l'enthousiasme des plus illustres dames, et même de leur gracieuse souveraine. Des secours arrivaient aux malades avec des témoignages romanesques. Un sergent, par exemple, avait en partage une chemise de flanelle à laquelle étaient attachés, avec une épingle, une mèche de cheveux et un billet portant pour suscription : « Ceci est pour vous, et j'espère que vous êtes un jeune homme, sinon, je vous prie de le remettre à quelque jeune blessé. »



Digitized by Google

Ainsi la guerre de Crimée prend une figure nouvelle : elle devient le roman des imaginations anglaises, et le *Chant de la Cigogne* de miss Costello fait assez bien le pendant du poème de *Maud* de Tennyson [1].

On ne voulait pas moins la guerre dans les classes moyennes que dans les classes élevées. Ici, l'esprit du radicalisme anglais domine à peu près toutes les questions. Les commerçants occupent la tête du mouvement, et quoiqu'ils n'aient pas la main dans le gouvernement, c'est en eux que réside la force; c'est dans leurs mains que se trouve l'argent. Leur esprit est plus positif; ils calculent leurs sacrifices, et font la guerre comme ils font la concurrence. Ils ne courent pas aux armes par dégoût de la vie, mais ils comprennent l'honneur du drapeau comme celui d'une raison commerciale. Les considérations philosophiques les touchent médiocrement; ils n'ont pas le loisir d'être misanthropes; mais ils n'ont pas le spleen, et ils sont les bailleurs de fonds. Ce sont là les hommes qui paraissent à M. Tennyson les corrupteurs du pays; voilà ceux dont la guerre devait détruire l'influence. Ils la demandaient cependant avec autant d'ardeur que leurs concitoyens de l'aristocratie ; ils se montrent aussi patriotes que s'ils étaient de parfaits *gentlemen*.

C'est M. Henry Lushington qui s'est fait l'organe de cette classe particulière par son petit poème de *la Nation boutiquière*, placé en tête d'un recueil de vers sur la guerre. Cet ouvrage, qui ne compte pas plus de quatre cents vers, est à peu près tout ce que l'auteur aura laissé : M. Lushington est mort avant que ses poésies fussent publiées. La modeste gloire qu'il espérait ne devait briller que sur sa tombe. Il n'appartenait pas au commerce ; mais tout Anglais a le sentiment de la grandeur commerciale de son pays. Nombre de poètes ont exprimé l'orgueil du marchand anglais, sans l'être eux-mêmes. Le *Rule Britannia* est la *Marseillaise* d'un peuple de négociants et de marins ; mais Thomson ne fut ni marin ni négociant. Un bon poète exprime avec talent ses sentiments personnels ; un meilleur poète exprime ceux de ses contemporains. C'est le plus sympathique des hommes qui vivent de l'art.

[1] Citons seulement pour mémoire un petit poème plein de bonnes intentions, qui a paru à New-York, sous le titre de l'*Héroïne de Scutari*. Voici le sujet. Florence Nightingale ayant fait demander au magasin des lits pour des blessés qui étaient couchés par terre, on refusa de les livrer sans un ordre supérieur. Cet ordre supérieur, sans lequel on n'avait pas le droit de sauver les blessés, courait grand risque d'arriver après leur mort. Florence Nightingale prit avec elle une vingtaine de convalescents, fit des sommations au garde-magasin, et donna l'ordre d'enfoncer la porte. Les convalescents, victorieux dans ce genre original de combat, remportèrent des dépouilles opimes sous la forme de couchettes et de matelas. Ce trait de mœurs a fourni matière à une épopée où il y a plus de bonne volonté que de poésie.

Digitized by Google

Napoléon a créé le mot de *nation boutiquière*, pour les Anglais. Son éloquence avait de ces paroles qui percent comme une arme. Les Anglais s'en souviennent, et il suffit que la guerre éclate, pour que le vieux stigmate reparaisse. Ces puissants boutiquiers firent gloire du nom méprisant qu'on leur donnait, comme autrefois les *gueux* de Hollande s'accommodaient et se paraient de l'injure de leurs ennemis. Il y avait quelque similitude dans la position des uns et des autres : les gueux, refoulés au fond des marais et des bras de mer, dans la nécessité de vivre, vécurent des profits de la mer, et, n'ayant pas de terre où subsister, tirèrent leur subsistance du monde entier. La nation boutiquière, exclue du continent par le grand homme de guerre, domina sur l'Océan ; inquiétée dans son commerce régulier, elle s'enrichit par la contrebande. Tel est le souvenir que M. Lushington rappelle d'un trait aux fils des boutiquiers d'alors.

« Nation de boutiquiers ! c'est ainsi qu'il nous appelait, le grand faucheur qui moissonnait sur les champs de bataille. Oui ! répliquaient nos pères, nous sommes des boutiquiers ; votre décret de Milan nous sert d'annonce, grand merci ! Commerçants, c'est notre enseigne, marchands de grosse et petite quincaillerie ; notre raison commerciale est John Bull et fils, coton, denrées coloniales, sucres et autres bagatelles ; armes, machines à filer, obusiers et carabines. Demandez à vos agents espagnols si quelques-unes de nos marchandises étaient bonnes. C'est ainsi que nos pères savaient faire des additions, prendre patente, combattre et bivouaquer. Leurs armées étaient conduites par Wellesley [1], payées par Watt et Arkwright. Le coton vint à bout de Napoléon... L'injure acceptée est devenue un nom glorieux. Nation de boutiquiers ! c'est la même chose aujourd'hui ; ainsi nous appellent ceux qui ont peur. On nous dit : Vous êtes des marchands comme vos pères, excepté par la gloire ! »

Il semble au premier abord que sa majesté le coton anglais s'emporte un peu, et que le rapprochement fait ici ne soit pas opportun. L'épée française n'a plus de raisons pour invectiver l'aune anglaise. Quant aux Russes, ils n'ont pas songé à renouveler le sarcasme du décret de Milan. Ces injures d'un peuple soldat à un peuple marchand ne peuvent trouver leur place qu'entre voisins. C'est affaire aux gens qui vivent côte à côte et qui sont brouillés, de se reprocher leurs industries respectives. Mais ce n'est ni aux Français, ni aux Russes que songe le poète. Il n'en veut qu'aux prédicateurs de la paix. Ce sont eux qui rappellent, par tous les moyens, aux bons

[1] Wellington.

Digitized by Google

Anglais, qu'ils sont marchands, qu'ils ont des denrées à vendre, la faillite à fuir, une caisse à sauver. Ce sont eux qui, voyant la nation très belliqueuse ne respirer que les batailles et n'écouter que les hommes de guerre, lui soufflent sans cesse à l'oreille qu'elle fait fausse route, qu'elle n'est pas militaire et conquérante. « Souviens-toi que tu ne t'es pas encore vengé des injures des Grecs, » disait tous les jours au roi Xercès un esclave qu'il avait chargé de ce soin. De même, tous les matins, les serviteurs du peuple britannique, c'est-à-dire les journaux, lui répétaient : « Souviens-toi que les Russes ont menacé ton empire ! Souviens-toi que tes soldats ont péri par la maladie, par le froid, par la faim ! Souviens-toi qu'il te faut œil pour œil, sang pour sang ! » Tel est le langage des serviteurs chargés d'exciter à la guerre le peuple souverain. Mais il en était d'autres qui ne craignaient pas de tenir un langage contraire : « Souviens-toi, disaient ceux-ci, que tu as le crédit le plus considérable qu'un peuple ait jamais eu, mais que tu le dois au bon ordre de tes affaires, à l'exactitude de tes comptes, à la justesse infaillible de tes additions ! Souviens-toi que, dans tes passions les plus vives, tu as toujours calculé la recette et la dépense ! Souviens-toi que tu n'auras ni les blés d'Odessa, ni les suifs de Saint-Pétersbourg ! Souviens-toi que tu es marchand ! »

Voilà les hommes à qui le poète livre bataille. Nous voyons ici l'Angleterre commerçante divisée en deux camps, aussi bruyants l'un que l'autre, quoique l'un demande la guerre et l'autre la paix. Voyons le discours que le poète met dans la bouche de ses adversaires :

« Amis Anglais (remarquez l'expression ; elle en dit autant que le chapeau à larges bords de M. Tennyson : *Ami Jean-George*, disait Voltaire dans ses irrévérencieuses lettres du Quaker), amis Anglais, prêtez l'oreille. La paix est agréable et à bon marché ; que la guerre est pénible, et qu'elle coûte cher ! Aimez-vous les doubles taxes ? Aimez-vous la vie difficile ?..... Demandez-vous ce que vous gagnez à cette entreprise de la guerre ; faites la balance du gain et de la perte. Ne comptez pas les millions, puisque vous êtes un peuple humain..., faites seulement cette addition. Ci, des tombes par milliers, sur la colline ou dans la plaine ; des milliers encore à Scutari ; hommes pourrissant comme animaux pestiférés dans les cavernes, ramassant, dans l'espace de douze tristes mois, les supplices de plusieurs siècles ; orphelins mourant de faim, veuves réclamant leurs morts. Ci, courage prodigué, batailles gagnées en vain. Ci, et pour abréger, une armée, vingt mille hommes. Profit, une promesse, peut-être, et pas toujours. Puisque votre coup d'œil habitué au *doit* et à l'*avoir*, s'est trompé dans ce trafic, retournez,

Digitized by Google

banqueroutiers de la guerre, retournez aux balles de coton. C'est là, quand vous seriez méprisés de vos ennemis, insultés de vos alliés, reniés de vos pères, c'est là que vous pouvez faire de l'argent. Boutiquiers ! désormais votre besogne est bien simple : acceptez le nom, soyez ce que vous êtes, et laissez aller la gloire ! »

Les Anglais ont comparé plusieurs fois le czar Nicolas au roi de Macédoine, l'Europe à la Grèce divisée. Comme les Athéniens, les lecteurs se demandaient tous les jours s'il y avait quelque chose de nouveau. « — Eh ! qu'y a-t-il de plus nouveau, ne manquait pas de répondre quelque orateur, que de voir un barbare vouloir gouverner l'Europe à son gré ? — Philippe est mort ? — Non, mais il est bien malade. — Eh ! que vous importe, s'il est mort ? Quand il le serait, votre négligence ne vous ferait-elle pas un autre Philippe ? » Tandis que les orateurs refaisaient ainsi Démosthène, nous voyons que les poètes ont recommencé Aristophane. Ainsi Lamachus, un des personnages de la comédie athénienne, partisan de la guerre, demande son sac, dont les provisions sont bien maigres, du sel, du thym, des oignons et des feuilles de figuier remplies de hachis rance. N'est-ce pas là la vie difficile dont parle M. Lushington ? Dicéopolis, autre personnage, partisan de la paix, remplit sa corbeille de poissons, de ramiers et de grives. Lamachus s'arme de son casque et se pare de son aigrette rongée des mites ; il décroche sa lance et dérouille son bouclier. Il part en soupirant sous la neige et les frimas. Dicéopolis détache les andouilles, prépare un gâteau au fromage et demande sa coupe. Le partisan de la guerre rentre blessé, transi de froid, tandis que le partisan de la paix se livre à une orgie rabelaisienne. Nous sommes aujourd'hui plus prudes. Quand nous voulons la guerre, nous ne reprochons pas aux amis de la paix d'aimer les bons repas et les plaisirs sensuels ; nous leur reprochons d'aimer l'argent. Nous sommes plus polis ; nous ne sommes pas plus charitables. Vous aimez l'argent signifie vous aimez les poissons, les ramiers, les grives ; vous ne voulez pas vivre d'oignons et de hachis rance, c'est-à-dire de mauvais pudding ; car un savant traducteur a montré que ce hâchis d'Aristophane n'était pas autre chose [1] ; et voilà (qui s'y serait attendu ?) un trait d'analogie de plus entre Londres et Athènes.

L'Angleterre est un grand vaisseau qui porte les richesses de tous ses citoyens, mais qui est encombré surtout des marchandises de ses négociants. Ils font la loi, parce qu'ils frètent le navire. Ils embarrassent la manœuvre, mais, en temps d'orage, ils savent jeter

[1] M. Artaud, inspecteur général de l'université, dans sa remarquable traduction d'*Aristophane*.

Digitized by Google

leurs ballots à la mer, et, à l'heure du combat, ils en font des remparts pour l'équipage et chargent les canons avec leurs écus. Ces fabricants de fil ou d'épingles ne sont pas étrangers aux grandes émotions des hommes de guerre. Leur vie est une lutte perpétuelle contre leurs rivaux et leurs ouvriers; leur fortune est une place ouverte de toutes parts qu'on assiége. De temps en temps des grèves redoutables, c'est-à-dire des batailles; souvent la vie en danger. D'ailleurs, la guerre est une spéculation qui peut réussir, une affaire en grand dont il se faut tirer avec honneur.

« Boutiquiers, hommes de cœur et de tête, jouons serré dans cette circonstance! De peur que la banque des nations n'affiche l'Angleterre parmi les grands peuples faillis, réalisons des capitaux. Capital de toutes nos ressources, une fois nos pertes déduites, capital de notes diplomatiques et de discours, capital de souffrances héroïques, capital de flottes et d'armées, capital de canons, d'armes, d'institutions, chambre des communes et chambre des lords, capital de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes... Agents, soyez sur vos gardes! Notre Angleterre est généreuse et n'y regarde pas de fort près ; mais quelquefois elle parcourt ses registres. Mettez-les en règle, ô vous, ses teneurs de livres, souverains, qui êtes au nombre de quelques centaines, pour le fléau de Varna, pour les innombrables douleurs de Scutari, pour les batailles de l'automne, pour les neiges de l'hiver, pour les milliers de nobles victimes, qui sont mortes ou qui mourront encore, il lui faut des *valeurs comptant* ou des *justifications!* »

Pour le coup, voilà la commission Roebuck mise en vers! Ici l'histoire des vers sert de commentaire à l'histoire des faits, et la poésie de la guerre fait mieux comprendre un instant la marche de la politique. Cette commission a été l'Angleterre passant en revue tous ses commis. C'est là qu'on a demandé ce qu'étaient devenus ces capitaux de discours et de courage, de souffrances et d'héroïsme, de flottes et d'armées dont parle l'auteur. Quelques-uns ont pu croire que c'était la ruine du pays : c'était un inventaire. C'est une pratique fréquente dans cette grande maison de commerce qui s'appelle la Grande-Bretagne. Autrefois, suivant une parole célèbre, elle tuait un amiral pour encourager les autres. Aujourd'hui, ses mœurs sont plus douces, et quand les erreurs de ses commis ne sont que des maladresses, elle fait comme tous les négociants honnêtes et intelligents servis par des gens de bonne foi : elle prend la perte à son compte et améliore un peu son service.

Les classes moyennes ne vendent pas seulement du coton, du fer ou des denrées; elles ne sont pas seulement boutiquières. Elles sont encore lettrées, et vivent d'étude et de littérature ; elles enseignent,

Digitized by Google

écrivent, travaillent à l'ombre des universités et des sociétés littéraires. C'est l'Angleterre contemplative. Elle disparaît derrière les hommes d'action, parce qu'elle fait peu de bruit; mais elle occupe une grande place dans le pays de Cowper, de Coleridge et de Wordsworth. Elle a ses poètes nourris d'idéalités allemandes et de lectures bibliques, inspirés tout à la fois du Psalmiste et du panthéisme de Shelley. Cette Angleterre allemande par la contemplation, par la métaphysique et un peu aussi par les nuages, est représentée assez heureusement par M. Sydney Dobell. Ce qu'on dit de la régularité de sa vie ne messied pas à cette poésie éthérée et un peu froide. Amoureux à dix ans, fiancé à quinze, il s'est marié à vingt. Durant quinze années, il a travaillé au comptoir de sa famille, et a écrit son premier poème les dimanches et jours de fête. S'il faut en croire son père, qui est aussi son patron, jamais il n'y eut de meilleur commis. Avec ces qualités précieuses pour le commerce, M. Dobell faisait un poème dont voici le sujet. Un poète a construit un palais sur la montagne de l'orgueil, ce qui veut dire qu'il ne croit qu'à son génie et ne songe qu'à sa propre glorification. Au pied de cette montagne est un lac de mort, où doivent périr cet orgueil et cet égoïsme. C'est l'analyse psychologique et transcendante d'une maladie morale. Dans les intervalles de ces abstractions poétiques, l'auteur vendait du vin. On ne peut être à la fois plus Anglais et plus Allemand. Personne, je crois, n'a fait connaître en France cette école estimable et peu bruyante, dont les vers ontologiques (je ne connais pas d'autre mot juste) sont remplis d'espaces, d'éternités, d'infinis, de rayons, de souffles, d'étoiles, de soupirs, de rosées, d'esprits et d'anges, qui finissent par donner le vertige. On l'a appelée l'école *spasmodique*. Ses héros sont des hommes d'étude; leurs douleurs sont intellectuelles, leur désespoir philosophique. Point d'action ; mais des conversations interminables et des monologues éternels. Poésie mentale, si l'on peut s'exprimer ainsi; poésie faite pour un temps où l'activité manque aux hommes; dernière ressource (peu sûre, comme on le voit,) contre l'ennui. Cette école prétend que la vie réelle est devenue trop facile pour être intéressante, que les passions humaines sont trop adoucies pour être dramatiques. Les passions! bêtes sauvages autrefois, et par conséquent poétiques, animaux indomptables, pleins d'une vie exubérante, et sur lesquels le génie était emporté dans l'espace comme l'aventurier Mazeppa, échevelé, saignant, mais sublime! Aujourd'hui, bêtes apprivoisées, animaux domestiques, avides et gloutons, mais lâches, sans énergie, sans poésie, vil troupeau que l'homme abâtardi et déchu mène paître, comme l'enfant prodigue chassait ses porcs devant lui! Passions réglées dans leurs honteux appétits, voraces avec obéissance,

Digitized by Google

et qui ressemblent au taureau indompté comme la vache grasse et scrofuleuse de nos faubourgs, qui ne voit jamais la prairie, et à laquelle le nourrisseur apporte matin et soir sa botte d'herbes. L'art n'a rien à démêler avec de telles passions : que faire donc de ce cœur de l'homme, tel que nous l'a pétri le XIX^e siècle ? L'école dont nous parlons y a renoncé. Elle s'est réfugiée dans le monde intellectuel, et comme elle n'espère plus rien du cœur humain, elle s'est mise à chanter des pensées qui ne sont presque plus de l'homme.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette esthétique extra-humaine; il nous suffit de l'avoir caractérisée. C'est l'Angleterre contemplative, disions-nous : eh bien ! elle a pris sa part à la poésie de la guerre. Le bruit du canon est venu jusqu'à elle : elle s'est réveillée de sa léthargie ou, si l'on veut, de son extase. Comme l'âme de ce philosophe qui s'était, dit-on, si longtemps égarée dans les abstractions qu'elle ne sut pas reconnaître le corps qui lui appartenait et qu'elle se trompa, de même cette poésie subtile, rappelée tout à coup sur la terre, paraît un peu gauche et mal à son aise. Elle semble étonnée d'être devenue visible et palpable; elle marche et s'arrête tour à tour; tantôt elle rêve, tantôt elle parle. Elle n'est pas habituée à être dans un corps. Tel est l'effet que nous produit le recueil de M. Sydney Dobell dans son *England in time of War, l'Angleterre en temps de guerre*. Prenons un exemple : j'ouvre le volume à la pièce d'*Une ondée en temps de guerre;* le poète décrit ses rêveries durant la pluie qui tombe, et les pensées qui lui viennent à propos de la guerre. Le titre est déjà caractéristique, moitié rêverie, moitié réalité. La pièce est partagée de même. Description subtile et très musicale de la pluie : que dit donc le proverbe? Après avoir lu les jolis vers de M. Dobell, il faut reconnaître que nous sommes bien injustes envers la pluie, et qu'il faut dire désormais amusant comme la pluie. La pluie a des notes ravissantes; elle chante; elle est embaumée; le bois devient comme un nuage dans lequel est caché un ange dont la présence est trahie par sa voix. Et puis les gouttes d'eau sont si variées! Encore un proverbe qu'il faut retourner; si l'on y regardait bien, on dirait: différent comme deux gouttes d'eau.

Un vent léger entre sur la scène et s'enfuit; d'autres vents plus vifs accourent à sa poursuite et ne le trouvent pas, parce qu'il s'est trop bien caché sous le bois. Alors commence un dialogue entre les feuilles qui chuchotent, les grandes gouttes d'eau rondes qui tombent en cadence, et les vents qui font la fête. Puis tout cela fait silence; la pluie revient. Seconde scène de pluie, différente de la première; je vous en épargne l'analyse; je me contente de dire qu'on y parle de nature, de ciel, de montagne et d'encens. Après ou pendant cette ondée, un intermède sur la guerre; à quel propos, je

Digitized by Google

l'ignore; mais il y a là trente jolis vers, un peu trop *pensés* peut-être, sur cette idée que la paix est la fleur des choses humaines, mais que la fleur ne se suffit pas à elle-même, et qu'il faut semer la graine pour obtenir la rose. La scène change : le poète sort du bois. Les nuages deviennent les personnages du drame ; on voit un chœur de petits nuages qui courent les uns plus vîte, les autres plus lentement. Puis un grand nuage vient occuper le centre du ciel; en voyant la terre si éloignée, pareil à un grand dieu de marbre, il verse des larmes de pierre, c'est-à-dire de la grêle. Les petits nuages amassés à ses pieds comme ses courtisans, imitent ses larmes. Je ne sais si ce grand nuage venu du nord rappelle au poète l'empereur de Russie, mais il revient à la guerre, et la pièce se termine par soixante à quatre-vingts vers légèrement apocalyptiques, moitié humanitaires, moitié guerriers.

Si je n'avais à parler que de M. Sidney Dobell, il serait injuste de m'en tenir à ces strophes raisonneuses encadrées dans une débauche de nuages, de pluie, de vents, de bois et de montagnes. Il me serait très agréable de recueillir dans son volume les pièces ingénieuses ou touchantes, où il s'est fait l'interprète des espérances ou des douleurs que la guerre a éveillées dans son pays. On y verrait la veuve en deuil qui berce l'orphelin du soldat, le pauvre blessé que l'on transporte sur sa chaise au soleil, souriant à l'enfant qui joue à ses pieds, le mendiant écossais dont le chant monotone évoque les *highlanders* qu'il a vus partir si pleins de vie, et qui dorment sur la terre de Crimée. Mais j'ai cherché le trait caractéristique, et il était curieux de voir quelle espèce de chants ces contemplateurs intrépides ont mêlés au concert de la poésie de la guerre.

Je voudrais maintenant indiquer les sentiments des classes populaires dans cette guerre qui a passionné la Grande-Bretagne. Malgré MM. Bright et Cobden, ouvriers et paysans étaient avides de gloire militaire. Le cockney qui n'est pas sorti de Londres, le laboureur qui n'a jamais quitté son riant village du sud, le tisserand qui a toujours respiré la fumeuse atmosphère du Lancashire, étaient d'irréconciliables ennemis du Moscovite. Les chartistes n'accusaient les ministres que du crime de ne pas faire une guerre assez énergique. Ils ont fourni leur contingent dans cette poésie belliqueuse, et c'est dans Gerald Massey qu'il en faut chercher le meilleur échantillon. Quand Gerald Massey ne serait pas lui-même un ouvrier, ses poésies guerrières nous avertissent assez qu'il parle au nom des classes pauvres. Celles-ci ont leur manière d'envisager les batailles : le simple soldat combat et meurt autrement que l'officier.

Les hommes les plus obscurs se passionnent pour la gloire, et

Digitized by Google

c'est là précisément ce qui fait le prestige du soldat. Mais l'ardeur du combat ne se témoigne pas de la même façon dans toutes les classes de la société; tous ne la montrent pas avec la même naïveté. Il n'est pas nécessaire d'appartenir à une aristocratie pour avoir le sentiment de son sacrifice : cependant tous ceux qui comprennent mieux les maux de la guerre, parce qu'ils sont plus éclairés, tous ceux qui ont à perdre leur fortune ou leur position, mêlent un peu plus de tristesse à leur résolution guerrière. Plus habitués à maîtriser leurs sentiments, ils ont un courage plus réfléchi, une certaine mesure de stoïcisme dans leur chaleur belliqueuse; il y a un peu de mélancolie dans leur amour de la guerre. Ils connaissent mieux le péril, et savent mesurer les forces de l'ennemi. Ils calculent les chances, prévoient les événements, font la part des alliances. Leur courage est donc quelque chose de complexe, et il entre de la politique dans leur passion. L'homme du peuple ne raisonne pas plus sa colère qu'il ne calcule son courage. Lui parle-t-on de l'ennemi? il pousse le cri de guerre, et si l'ennemi est en présence, il marche à lui. Il ne voit que ce qui est autour de lui, et comme il n'aperçoit que ses propres forces, il ne conçoit pas que l'ennemi lui puisse résister. Il ne comprend rien aux théories philosophiques sur la guerre. Il part gaîment, une fois qu'il a séché les larmes que lui arrachait la vue de sa mère; tant qu'il est victorieux, il ne connaît la mélancolie qu'en songeant au foyer paternel.

Tels sont aussi les sentiments qui remplissent les *War Waits* de Gerald Massey. Quoique l'auteur ne se distingue pas par la simplicité du style, il a eu l'heureuse idée de faire des chansons guerrières. Ses strophes, accompagnées de refrains, ont quelque chose de populaire. Le chartiste, je le crains, s'est mis à la tête de tout le chœur des poètes guerriers. Son chant de victoire, *After Alma*, a été fort remarqué : il commence par ces mots :

« Nos vieilles bannières flottaient au vent sur leurs têtes. Derrière eux étaient les espérances de la moitié du monde; devant eux, l'ennemi. Ils marchaient en bataille, fermes comme des hommes libres qui se sont dévoués à la mort... O victoire, joyeuse victoire! comme l'amour, tu as aussi tes tristesses; mais ô ciel! pour une telle heure, qui ne serait prêt à mourir demain?

Le poète décrit ensuite la mort des soldats rendant l'âme au sein du triomphe. « Ils ne sont pas ensevelis dans le cimetière de leur village : la marguerite chère à l'Angleterre ne poussera pas sur leur tombe. Mais, couronnés par la victoire, leur sommeil sera doux. Ils reposent la tête tournée vers leur pays, la face regardant le ciel.

Digitized by Google

Qu'ils paraissent grands ainsi ! riches et pauvres, nobles et obscurs, mêlés sur ce lit glorieux. »

Il faut le remarquer ici, la guerre a rapproché ceux que la paix divisait. La guerre, c'est l'incendie, danger commun auquel tout le monde accourt. Je m'étonne que les poètes qui font l'éloge de la guerre n'aient pas songé à cette vertu qu'elle possède de réunir un peuple sous un seul drapeau. Toute maison divisée en elle-même périra. Il n'est qu'un remède pour les nations travaillées de ce mal, un remède extrême, la guerre. Si le mal est incurable, la guerre achèvera ce que le mal a commencé; c'est qu'il n'y a plus de vie au cœur de la nation; c'est que l'heure dernière a sonné pour elle. Un peuple de plus est enseveli dans la poussière du passé, et l'on écrit sur sa tombe un mot funèbre, comme celui de *Finis Poloniæ*, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de le rappeler du sépulcre. Quand une société divisée n'est pas encore incapable d'être guérie, c'est la guerre qui lui peut rendre la santé; elle est le ciment providentiel qui rattache ensemble toutes les pierres de la maison. Voilà peut-être ce que la guerre a produit en Angleterre; voilà ce que les poètes devaient louer de la guerre. Au lieu d'une plaie d'Egypte pour châtier la corruption du pays, c'était peut-être un baume pour guérir ses blessures. Que n'ont-ils salué la guerre comme une de ces occasions douloureuses où des frères ennemis oublient leurs injures? Je me trompe : ils y ont songé. N'y a-t-il pas une pensée de réconciliation dans cette strophe de Gerald Massey :

« Les généraux qui alignaient nos soldats dans les batailles d'autrefois, et les héros obscurs sortis du sein des pauvres, tous auront également leur récompense. La terre, dans un silence éloquent, présente à Dieu leur vie en offrande. L'Angleterre donnera pour leurs veuves et leurs enfants, comme ils se sont donnés eux-mêmes pour l'Angleterre. O victoire, etc.... »

Les ignorances même du poète prouvent qu'il est du peuple. Il a un refrain sur les lis de France et la rose rouge d'Angleterre tressés en une même couronne. Il sort si peu de son pays qu'il ne connaît pas le drapeau d'un peuple voisin et allié. Comme le peuple, il ne se souvient que de ce qui est vieux. Que cette mémoire du peuple est tenace! C'est un enfant qui apprend lentement une leçon nouvelle; mais qu'il a de peine à oublier sa vieille leçon ! Il ne connaît pas l'étranger, et ne sait de l'histoire que ce qu'il a appris par ses luttes et ses révolutions. Il ne fait pas de cours de géographie; il n'a aucune idée des proportions et des difficultés. Ne connaissant pas les forces des autres, il a une confiance enfantine en lui-même. Le

Digitized by Google

peuple est naïvement présomptueux. Il ne doute pas que le lion britannique ne puisse avaler l'univers.

Voici une pièce où le czar Nicolas est représenté comme un dompteur de lions, un Martin politique; en cette qualité, il prétend venir à bout du lion anglais. Il affiche, il proclame :

Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus.... Venez de grâce,
Venez, messieurs! je fais cent tours de passe-passe.

Approchez; n'ayez pas peur ! cet animal féroce est apprivoisé. Le czar de toutes les Russies va mettre sa tête dans la gueule du lion ! Ne voilà-t-il pas une image de dompteur d'animaux qui est bien à sa place? Parlez-moi de ces tableaux francs et populaires, pour intéresser un public accoutumé à la parade ! Il comprend admirablement cette allégorie, et il bat des mains comme à la foire. Le dompteur de lions est debout, grand et fier comme une statue de Satan; son nom même (*Nick*) appelle cette comparaison. Combien de fois Sa Majesté l'empereur de Russie a dû fournir d'allusions de ce goût aux orateurs en plein vent!

« J'ai un fouet, dit le czar, qui s'appelle le knout, et le monde est le sabot que je fais tourner. Je bois pour vin du sang tout chaud ! Je suis le grand dompteur de lions. Venez voir le spectacle magnifique! Venez voir comme je fais trembler ce vieil animal ! »

Cependant le lion secoue la tête; il agite sa queue menaçante. Il était couché dans sa force et dans son orgueil, le brave animal! Il se dresse; il a flairé un sanglant festin. « Arrête! crie la foule au dompteur; arrête! ou ta vanterie se changera en terreur; l'animal secoue sa crinière! » — « Ne craignez rien! regardez-moi faire ; le vieux lion est bien apprivoisé. Je vais mettre ma tête entre ses dents! » Et il la plonge dans la gueule béante. A la bonne heure! Voilà un spectacle, celui-là, voilà un jeu qui vaut la peine d'être vu! Cependant le lion flaire le sang dans l'haleine du dompteur; il commence à refermer ses puissantes mâchoires. « Ah ! malheureux ! s'écrie le dompteur, Dieu ait pitié de mon âme ! » Et il demande aux assistants si la bête féroce agite sa queue. Mais la foule épouvantée reste muette. La voix du dompteur ne ressemble plus qu'aux sanglots d'une femme ; on entend un cri sourd, puis rien. Le géant est sans vie, couché par terre tout de son long : seulement il n'a plus de tête. Le vieil animal dont on se moquait, à cause de son air doux, secoue sa crinière, comme un vainqueur son cimier sanglant, et rentre dans son repos.

Le poète a consulté les goûts de son public ; avec des lecteurs plus choisis, il n'aurait pas risqué cette parade. Ceux-ci admettraient

Digitized by Google

plutôt l'injure et la déclamation que la charge; ils permettent d'appeler l'autocrate un tyran, mais non d'en faire un géant de la foire. D'ailleurs, ils ne sont pas dupes de ces images, et le spectacle leur semblerait invraisemblable. Ils savent que le géant russe n'est pas si facile à prendre, et que le lion britannique ne peut avoir la prétention de n'en faire qu'une bouchée. Mais ce n'est pas à ceux-là que le poète s'adresse. L'auditoire de Gerald Massey prend au sérieux l'escamotage; il a la foi robuste du patriotisme populaire. Pour lui, il n'est rien que le lion britannique ne puisse dévorer. Ajoutez que c'est une flatterie civique à son intention : ce lion, c'est le public même de Gerald Massey. Il est bien aise d'avaler des autocrates, au moins en idée; et chacun des bons citoyens qui le composent, sont ravis de se trouver capables de manger un souverain, et presque une nation.

Gerald Massey a perdu un frère en Crimée : c'est un intérêt de plus pour son recueil. A qui peut-il mieux appartenir d'élever la voix au milieu de la douleur et de l'admiration publiques, qu'à ceux qui ont payé leur dette du sang, et qui ont un deuil personnel à porter dans le deuil de tout le monde?

« J'avais un brave frère, aimé dans sa famille, et qui m'était bien cher; j'ai une mère en deuil, une femme que j'aime et trois enfants. Mon frère est couché parmi les morts de Balaklava. Eh bien! que la vieille Angleterre nous appelle, et nous lui donnerons tout ce qui nous reste de vivants; nous marcherons les uns après les autres! »

Cette disposition du citoyen à se faire soldat n'est pas ordinaire en Angleterre. Nul n'est obligé de servir : l'état militaire demeure dans le domaine de la liberté. Mais entre les diverses classes de la société, celles qui ont le moins d'éloignement pour le métier des armes, ce sont les plus élevées et les plus basses. L'armée est une carrière pour l'ambition des premières; pour les secondes, c'est un métier tout trouvé. Quant aux classes moyennes, ni l'existence obscure du soldat, ni le brevet coûteux et improductif de l'officier ne les peuvent tenter : aussi elles paient plutôt de leur bourse que de leur personne. Si les enfants du peuple demandent la guerre, ils la font aussi. Les soldats qui sont tombés sous les balles russes sont sortis de leurs rangs. Le sang de leur famille a coulé sur les champs de bataille, et, comme Gérald Massey, ils comptent des frères parmi les morts de Balaklava.

Une dernière réflexion et nous aurons terminé avec Gérald Massey. Il manquerait quelque chose au poète populaire, s'il ne mêlait pas à la poésie de la guerre ses sentiments démocratiques. Le chartiste, devenu guerrier, n'accepte pas toute la discipline des camps. Il ne conspire plus, mais il murmure et fait de l'opposition. Il s'est

Digitized by Google

rangé sous le drapeau, mais il veut le tenir à sa manière, et faire la guerre autrement que le gouvernement. Tout en marchant contre l'ennemi, il accuse les ministres. C'est ce que nous trouvons dans une pièce, qui est peut-être la meilleure du recueil; elle a pour titre *Certains ministres et le peuple :*

« Ils s'avançaient en détournant leurs yeux du champ de bataille ; nous marchions tournant vers le nord des regards menaçants. Ils rusaient craignant de réveiller les morts; nous partions d'un pas assuré. Ils tremblaient que le monde n'en vînt aux mains; nous n'étions inquiets que pour le dénoûment. Ils ne songeaient qu'à donner au czar un timide avis; nous voulions lui faire une large saignée. Tandis qu'ils étouffaient les étincelles éparses de la liberté, nous rallumions les souvenirs de nos héroïques ancêtres. Ils voulaient faire ramper l' ngleterre et lui mettre cette prière dans la bouche : « Ne me battez pas, ô rois! Si vous le voulez pour-» tant, vous le pouvez. » Nous voudrions lui donner un langage fier comme autrefois, quand Cromwell tenait la parole, quand Blake faisait tonner ses canons. Ils caressaient les puissances de ténèbres ; nous saluons une aurore nouvelle. Ils nous voudraient enchaîner comme des esclaves ; nous voulons être libres ou dormir dans un glorieux tombeau. Ils traînent notre bannière dans la boue; nous demandons des bras fermes pour la tenir... »

Le peuple ne comprend pas la guerre faite de sang-froid : il est bouillant d'ardeur ou démoralisé. Comme il ne voit pas les obstacles, il crie à la paresse ou à la lâcheté; n'étant responsable de rien, il n'hésite jamais, et accuse de trahison ceux qui hésitent. De plus, c'est le peuple chartiste, audacieux en paroles, timide à l'action. Il envoie les ministres au diable, et leur obéit. Il épanche sa colère en discours, et finit par entendre la raison.

Nous avons étudié la poésie de la guerre dans l'aristocratie, dans les classes moyennes, dans le peuple. A travers la diversité des tons, des habitudes et du langage, nous avons saisi les caractères d'une passion commune ; la guerre est venue surprendre l'Angleterre au milieu d'une agitation fiévreuse. Grands, petits, marchands, lettrés, philosophes, ouvriers, hommes, femmes, tout le monde sentait un besoin indéfinissable d'action et de changement. La guerre a servi d'aliment à cette inquiétude; servi, dis-je, mais elle n'y a pas suffi. Ce que la guerre n'a pas calmé s'est exhalé en discours et en strophes. Est-il nécessaire maintenant d'expliquer pourquoi nous n'avons pas eu de poésie de la guerre? Tandis que la guerre était dans les imaginations anglaises, chez nous la paix était dans les esprits. C'est la paix que nous aurions chantée plutôt; mais on ne chante pas la paix ; elle n'aime pas le bruit. Un poète

Digitized by Google

ancien a mis la Paix sur le théâtre, mais remarquez cette profonde leçon : il en a fait un personnage muet. Maintenant, le silence a succédé au bruit du canon et à celui des vers ; la campagne est finie, même pour les rimeurs. Le poète pastoral peut retourner à ses idylles, le philosophe à ses moralités, le chansonnier à ses chansons, le poète ouvrier à ses rêves humanitaires. Il est temps de tirer la morale de toutes ces poésies. S'il est permis de comparer les fictions romanesques aux réalités de la politique, les quatre puissances alliées, la France, l'Angleterre, la Turquie et la Sardaigne, ne ressemblaient pas mal à ces quatre frères célèbres, qui, montés sur le même cheval, couraient par le monde, réparaient les injures et redressaient les torts. Le cheval était bon et solide. C'était la justice ; c'étaient les droits et la liberté de l'Europe. Nous voyons maintenant que les quatre cavaliers n'avaient pas le même sang-froid, et nous sommes heureux que les rênes soient restées aux mains de celui qui était le moins passionné.

L. Etienne.

---

Digitized by Google

# SEPT ANS EN OCÉANIE[1]

# UVÉA

## L'ILE CATHOLIQUE

Le mauvais temps, qui nous avait si brusquement assaillis au sortir de la baie d'Apia, devint plus tolérable dès que nous eûmes laissé le groupe d'îles à quelques lieues derrière nous. C'est ce que produisent toujours les îles montagneuses qui surgissent au milieu du grand courant des brises alisées; il se fait autour de ces masses comme autour des rochers qui s'élèvent au milieu du lit régulier d'un fleuve, une sorte de remous de la couche d'air contrariée dans sa marche; le fluide s'irrite contre l'obstacle et tourbillonne dans des directions variées; puis, ces mouvements accidentels s'apaisent et se régularisent, le flot s'efface et la masse mobile, fleuve ou couche d'air, reprend, avec sa rapidité propre, son cours accoutumé.

Pendant que la goëlette, moins entravée dans sa marche, trace à travers les lames plus régulières son sillon rapide, tâchons d'expliquer ce que sont ces vents alisés, dont il nous faudra forcément

[1] Voir t. XXV, p. 465 (livraison du 15 mai 1856); t. XXVII, p. 425 (livraison du 15 septembre); t. XXVIII, p. 600 (livraison du 15 novembre 1856), et p. 802 (livraison du 30 novembre).

Digitized by Google

parler, puisque nous voyageons dans la zône où ils règnent. Beaucoup d'entre mes lecteurs n'ont peut-être pas de ce phénomène une idée bien nette. Je demande pardon aux ignorants si j'emploie une ligne de trop à le leur expliquer; je demande pardon aux savants si je dévoile leur science en trop peu de mots.

Que l'on veuille bien se figurer notre globe à l'état de repos et réfléchir à ce qui devra nécessairement se passer dans l'atmosphère inégalement échauffée qui l'enveloppe : on verra que l'air chaud des régions équatoriales devra sans cesse tendre à s'élever, pour être remplacé par l'air plus dense des régions polaires, lequel, échauffé entre les tropiques pendant que l'autre se refroidit dans les régions supérieures, montera à son tour ; un courant continu s'établira donc à la surface de la terre, allant de chacun des pôles vers l'équateur. C'est là un phénomène assez simple, et l'on peut s'en rendre compte sans quitter son foyer pour peu qu'on regarde monter la fumée. Mais d'autres causes viennent altérer cette direction générale : le globe où nous vivons se mouvant sur lui-même, comme chacun le sait, avec une très grande rapidité, l'atmosphère participe à ce mouvement de rotation, de sorte que chaque molécule, supposée en repos par rapport à la surface de la terre, se meut en réalité avec une vitesse proportionnée à la grandeur du cercle qu'elle décrit, ou, ce qui revient au même, à sa latitude sur le globe. Ainsi, les molécules placées sous l'équateur parcourent environ neuf mille lieues en vingt-quatre heures, tandis qu'aux pôles elles sont à peu près immobiles. On conçoit donc que, dans le déplacement que nous venons d'indiquer, les molécules polaires, arrivant avec beaucoup moins de vitesse que n'en avaient les molécules qu'elles remplacent, semblent reculer par rapport au mouvement de la terre, et qu'il en doit résulter, dans les régions tropicales, un courant en sens inverse de ce même mouvement. C'est ce qui a lieu en effet, non-seulement dans l'air, mais aussi, bien qu'à un degré moins sensible, dans l'eau de la mer, quand elle n'est pas entravée dans son mouvement par les inégalités du fond ou par les sinuosités des côtes. L'étude de ces détournements dans l'air ou dans l'eau constitue une science ardue, que des centaines de volumes écrits sur ce sujet ont à peine ébauchée; mais la loi générale des courants est toujours dominée par ce fait du remplacement de l'air raréfié par un air plus dense, et le phénomène qui la traduit le plus visiblement aux yeux des hommes, c'est ce grand courant d'air des vents alisés qui règnent de chaque côté de l'équateur, sur deux anneaux terrestres d'environ cinq cents lieues de large, et dont la direction, affectée des deux causes dont nous venons de parler, varie au nord de l'équateur, de l'est au nord-est, et de l'est au sud-est dans la zône située au midi de cette



Digitized by Google

ligne, zone qui comprend toutes les îles dont nous avons ici à nous occuper. On peut donc à l'avance, en suivant notre voyage sur une carte, savoir à peu près quel vent nous avions pendant chacune de nos routes et comprendre aussi ce que l'on entend par ces deux locutions, *au vent* et *sous le vent*, si familières aux habitants des tropiques, mais qui étonnent toujours un peu les habitants de nos latitudes. Par cette expression, *au vent*, on entend dans chaque île le côté où se lève le soleil, le côté d'où souffle généralement la brise et d'où viennent, avec elle, les nuages que la montagne arrête, la pluie du soir, la rosée du matin, la fraîcheur de l'atmosphère; c'est le pays de la fertilité, de l'abondance et de la vie. Par ces mots, *sous le vent*, on désigne le côté de la sécheresse, du calme, de la chaleur, du ciel inexorablement pur; dans toutes les îles, le côté *sous le vent* est le pays inférieur en végétation et en richesse; dans quelques-unes, c'est le désert.

Ce fut par le côté du vent que nous aperçûmes, après deux jours, l'île de Wallis, l'Uvéa des naturels, où nous devions faire encore une courte relâche avant de nous diriger vers le lieu de notre dernière destination. Le soleil levant dorait les sommets irréguliers des petites montagnes dont l'île se compose, et faisait ressortir les rochers nus entre les masses sombres du feuillage. « Il faut convenir, dit à demi-voix le maître d'équipage, qu'il y a des terres qui ont de drôles de formes! Si nous étions dans tout autre pays, je croirais distinguer une église. » — « C'est le collége, s'écria le P. Durand. je le reconnais très bien! » C'était par un collége que s'annonçait à nos regards l'île de ces pirates anthropophages dont le nom remplit encore de terreur toute la Polynésie.....

Cependant la brise fraîchissait à mesure que nous approchions de la terre; par un effet que j'ai déjà cherché à faire comprendre, elle prenait en se divisant sur les masses rocheuses, une force croissante, et la goëlette, presque à sec de voiles, était cependant emportée comme une flèche vers la ceinture de récifs qu'on apercevait déjà. Notre capitaine n'avait point de cartes, comme je l'ai dit, et il ne pouvait se servir que de ses yeux pour chercher un passage au milieu d'innombrables archipels de corail qui formaient au loin, tout autour de l'île, comme une ligne de chevaux de frise. Un seul homme à bord était déjà venu dans l'île et, maintes fois, il ne s'était pas fait faute de parler de ses connaissances locales; mais on ne pouvait cependant le considérer comme un pilote, c'était le missionnaire que je viens de nommer.

« Dites donc, père Durand, s'écria le capitaine, puisque vous connaissez si bien le collége, vous allez nous montrer la passe qui conduit à votre île maudite! Mes vigies ont beau regarder, elles ne

Digitized by Google

voient, comme moi, que du corail et de l'écume, deux choses malsaines par le vent qu'il fait. — Sans doute, capitaine, je reconnaîtrai la passe dès que nous serons plus près; elle est à côté de l'îlot de Nuku-Atea; je sais ça comme mon *Pater....* » Et le P. Durand, passant résolument son bréviaire sous le bras gauche, vint se poser carrément près du capitaine, le nez au vent, et laissant voir sur son honnête visage un vif sentiment de son importance nouvelle et de la supériorité que lui donnait sur nous tous, en ce moment, le fait d'être déjà venu une fois dans l'île. C'était un missionnaire d'une physionomie toute particulière que ce P. Durand, et une preuve, entre mille, que l'homme a bien de la peine en ce monde à faire lui-même sa destinée, si humble qu'il la choisisse! Il mérite quelques mots de biographie.

Dès son enfance, le P. Durand s'était senti une vocation marquée pour les travaux lointains et les périls de l'évangélisation sur les terres nouvelles. Au collége il rêvait *missions*, comme nous avons tous plus ou moins rêvé Robinson. En portant à ses parents les marques de ses derniers triomphes universitaires, il ne leur exprima d'autre désir que celui de commencer immédiatement des études ecclésiastiques pour pouvoir entrer un jour dans les missions; mais ce n'était point là le compte de son père, qui me paraît avoir été un homme fort habitué à commander en maître chez lui; il faisait un assez gros commerce, avait une seule fille, et n'entendait pas que la maison Durand tombât, comme on disait jadis, en froc ou en quenouille. D'ailleurs, tout bon chrétien qu'il était, il ne voyait pas pourquoi un bourgeois d'Agen s'inquiéterait outre mesure de ce qui peut arriver aux petits enfants en Chine ou à Madagascar, et il invita très formellement le futur apôtre à se placer derrière son comptoir et à tâcher de faire rentrer dans la caisse paternelle tous ces beaux écus qu'en avaient fait sortir les frais d'une longue éducation au collége. Rien ne pouvait contrarier davantage les goûts et les idées du fervent collégien; l'horizon calme et limité du bureau substitué à l'horizon sans fin du monde barbare lui parut comme une prison pour son corps et pour sa pensée, et tout en se soumettant à des ordres formels, il devint si triste, si rêveur, si mélancolique, puis bientôt si pâle et si maigre, que sa mère s'en inquiéta, et que Durand père lui-même reconnut pour son fils la nécessité d'un changement d'occupations. Ce n'était pas un père barbare, au fond, et comme il avait besoin d'un agent de confiance près de ses divers correspondants, le jeune boutiquier fut transformé en commis voyageur et put ainsi donner carrière à son humeur vagabonde, tout en plaçant avantageusement par toute la France les vins et les pruneaux paternels. La santé lui revint; docile et laborieux, il montra bientôt pour son nouveau métier des apti-

Digitized by Google

tudes spéciales et sembla le prendre tout à fait à cœur. Il avait, en effet, dès cette époque, une grande bonne foi réelle et une sûreté absolue dans les relations, en même temps qu'une faconde et un entrain méridional qui ne reculaient devant aucune hyperbole dès qu'il s'agissait de faire valoir sa marchandise. Les correspondants aimaient à traiter avec lui, et glissaient toujours un mot à son éloge dans chacune de leurs lettres à Durand le père, lequel de son côté se frottait les mains et se félicitait d'avoir si bien su transformer cette vocation apostolique à laquelle il n'avait jamais cru bien sérieusement ; déjà il entrevoyait le moment du repos, et parlait de substituer les mots *père et fils* aux mots *et Compagnie* qui figuraient, on ne sait trop pourquoi, en tête de ses factures.

La mort qui met fin à tant de choses vint déranger tous ces projets ; elle surprit le bon marchand pendant un des voyages de son héritier présomptif, et celui-ci se trouva tout à coup à la tête d'un commerce prospère et d'une assez jolie fortune. Un mois après, il avait remis aux mains du premier commis de la maison Durand, et la main de sa sœur et le timon des affaires, et il grimpait sur l'impériale d'une diligence pour aller reprendre au séminaire ses études théologiques. Quelques années après, il se joignait aux missionnaires maristes qui venaient d'être chargés par le Saint-Père d'évangéliser les trois diocèses occidentaux de l'Océanie. Enfin, il allait être lancé vers ce monde sauvage entrevu dans ses rêves, et si longtemps souhaité ; sa fantaisie se repaissait à l'avance d'émotions étranges et nouvelles, l'ascétisme de son esprit allait au-devant des glorieux travaux, des fatigues, du martyre.

Mais, avant tout, il avait fait vœu d'obéissance au supérieur de l'ordre, et c'était de lui qu'il devait recevoir une destination : on le nomma procureur à Sydney !... fonction presque commerciale, dont le but principal est de concentrer et de répartir les ressources matérielles dont la mission peut disposer en faveur des prêtres disséminés sur tous les points de l'Océanie, de faire des achats, de passer des marchés, d'expédier des secours. Nul plus que l'ancien commis n'était propre à ces fonctions importantes de la bonne gestion desquelles allaient dépendre la prospérité et peut-être l'existence des missionnaires militants. Le P. Durand le sentait bien, et d'ailleurs, il était lié par le vœu d'obéissance ; mais au fond du cœur, il était froissé d'avoir été encore une fois éloigné du champ de bataille si longtemps rêvé. Bien qu'il s'adonnât à ses nouvelles fonctions avec un zèle passionné, il ne le faisait pas sans quelque amertume ; il portait une sorte d'envie généreuse à ceux aux besoins desquels il pourvoyait de son mieux. La vie paisible, le comfort obligé d'une grande ville le gênait et l'humiliait intérieure-

Digitized by Google

ment. Recevait-il une demande de vêtements de la part d'un prêtre réduit à se vêtir de nattes pendant la semaine, il regardait la belle soutane neuve que les convenances le forçaient à porter, et il poussait un gros soupir ; avait-il à expédier dans une autre île quelques paires de souliers de soldat, il jetait un regard féroce sur les boucles d'argent de ses escarpins, et il demandait à son confesseur des pénitences spéciales pour s'être laissé aller au péché d'envie... Bref, il avait un ver rongeur, une idée fixe, c'était de se rendre à son tour, pour y prêcher et souffrir, dans ces îles qu'il n'avait fait, en quelque sorte, que visiter en voyageur. Dans la seconde année de ses fonctions, il eut à préparer une expédition importante, dont il espéra un instant faire partie ; mais on le jugeait trop nécessaire à son poste, et il eut la douleur de voir Mgr Epalle partir seul avec trois missionnaires pour les *îles Salomon*. Six mois après, notre procureur apprit que le saint prélat avait été massacré avec deux de ses compagnons pendant que lui, P. Durand, alignait tranquillement des chiffres au coin de son feu... C'était plus qu'il n'en pouvait supporter ; des idées de révolte germèrent dans cet esprit paisible ; il écrivit au supérieur que sa patience et ses forces étaient à bout, demandant à rentrer en France, pour rendre compte de sa gestion, ou à être chargé d'une paroisse *sauvage*. On l'écouta enfin ; il avait rendu de si bons services dans ses fonctions de procureur qu'on n'osa pas plus longtemps lui refuser la récompense sollicitée ; il fut désigné pour renforcer le personnel mis à la disposition de Mgr d'Enos, et c'est en cette qualité que nous allions le déposer avec un autre prêtre sur l'île d'Uvéa.

On voit ce qu'était, quant au cœur, le P. Durand ; quant à l'esprit, ou plutôt, quant à la forme de son esprit, il avait gardé quelque chose du commis voyageur et de l'homme d'affaires : très intelligent, très net, très précis dans les indications tout à fait pratiques et positives, il se laissait, pour le reste, un peu gagner à sa propre faconde ; à l'entendre il avait tout vu, il connaissait toute chose, il parlait le langage uvéa, il pouvait renseigner sur quoi que ce soit. Pour achever de l'esquisser, je l'appellerais, si je n'avais peur qu'on n'allât plus loin que ma pensée, le Gascon de la mission, car, s'il était un peu hâbleur, il était brave aussi comme un Gascon, et si on le surprenait parfois à dire plus qu'il n'avait fait, on pouvait être sûr du moins qu'il était toujours prêt à faire plus qu'il n'avait dit.

Pendant que la goëlette approchait, il nous conta que la passe par laquelle on pénètre au milieu des massifs de corail qui s'élèvent tout autour de l'île, était souvent très mauvaise, que la mer y brisait, qu'elle était pleine de requins : « Il y a trois ans, dit-il, j'y vis une malheureuse pirogue montée par six hommes, qui chavira bien

Digitized by Google

qu'elle n'eût pas de voile, et aussitôt ceux qui la montaient furent dévorés par les requins; nous les recueillîmes sur le rivage... — Ah! pour le coup, Père Durand, j'en prends note en faveur de la Bible, voilà la baleine de Jonas tout à fait dépassée! — Certainement, monsieur, ils furent dévorés! mais je vous assure!... — Vous m'assurez que six requins ont mangé six hommes que vous avez recueillis plus tard sur le rivage... — Mais... du moins... un de ces malheureux avait disparu entièrement et un autre avait eu le bras dévoré. — Vous disiez six. — Eh bien! monsieur, cela fait deux; est-ce que ce n'est pas assez? » Ce que le Gascon ne disait pas, c'est que, ne sachant pas nager, il était de sa personne entré dans la mer jusqu'à la ceinture, malgré la présence des requins, pour aider à recueillir les malheureux dont il parlait. Pour mettre fin à l'embarras que lui causait cette *hâblerie* modeste, il s'écria qu'il reconnaissait l'église de Saint-Joseph et l'îlot de *Nuku-Atea*. — « Eh bien, dit le capitaine, la passe est-elle à droite ou à gauche de votre îlot? — A droite ou à gauche? répéta le Père, je ne sais pas trop... mais c'est tout auprès. — Eh bien, elle est jolie votre indication! Vous prétendez connaître une passe et vous ne savez pas si vous laissez un îlot à tribord ou à babord!... Et vous croyez que je vais là-dessus risquer un navire!... Vous pouvez bien compter que vous mangerez des fayots jusqu'à ce que vous le sachiez, Père Durand!... » Et entre chacune de ces phrases, le capitaine arpentait rapidement une longueur du pont de la goëlette, jurant un peu, grognant beaucoup. — « Au fait, dit-il, en reprenant sa bonne humeur habituelle, vous êtes bien excusable, Père Durand, et d'ailleurs nous ne perdons pas grand'chose, pour le moment, à ne pas connaître la passe, car il ne fait pas un temps à s'y engager; la mer y brise sans interruption, et il faut attendre l'*accalmie* du soir; alors j'enverrai la baleinière reconnaître les lieux, prendre un pilote s'il se peut, et, puisque vous parlez la langue d'Uvéa, je vous chargerai de cette négociation. » — A ces mots, le P. Durand fit un soubresaut et une exclamation comme si on lui eût proposé de commettre un péché mortel; il fallut toute sa résignation chrétienne et un regard de l'évêque pour arrêter sur ses lèvres la négation prête à en sortir: il baissa les yeux, mit les mains dans ses manches et s'inclina comme une victime qui s'offre en holocauste: les canots chavirés, les noyés, les requins se heurtèrent confusément dans son esprit, et il crut un instant avoir trouvé là, sous une forme inattendue, le martyre après lequel il courait depuis si longtemps.

Il en fut quitte pour la peur, si peur il y eut, car un peu avant le coucher du soleil, la brise se calma comme on s'y attendait, et une pirogue sortit de la passe, conduisant à bord un *monsieur* assez bien

Digitized by Google

mis, qui parlait un anglais passable. Il tira de sa poche, en manière de lettres de créance, un *règlement de port*, imprimé en trois langues, puis une carte attestant qu'il était pilote du lieu. Il avait une physionomie intelligente et ouverte, des traits caucasiens, des ancres d'argent pour boucles d'oreilles, et, sans l'énorme sphère que formait sur sa tête une chevelure savamment ébouriffée, on eût pu le prendre pour quelque marin anglais bruni par le soleil équatorial. D'un bond le nouveau venu sauta sur le pont; il poussa, en apercevant l'évêque, un petit cri de joie et vint recevoir à genoux la bénédiction pastorale; ses rameurs l'imitèrent, et pendant un instant, tous s'entretinrent bruyamment de leur propre surprise et de celle que notre arrivée allait causer dans l'île. Mais il n'y avait pas de temps à perdre, le chef rétablit le silence par un simple signe de la main, puis sérieux, recueilli, il vint se placer près de la roue avec le capitaine et commença à faire gouverner vers la passe où l'écume furieuse des brisants empêchait de distinguer les bras de mer qui séparaient entre eux les blocs de corail. Ces brisants présentaient un spectacle fait pour produire dans l'âme une de ces impressions que l'on n'oublie jamais. La mer les frappait de ses vagues énormes avec un bruit de tonnerre; pour un moment, elle les couvrait de sa masse, puis elle se retirait en cascades gigantesques, et il semblait qu'on vît surgir tout à coup ces écueils aux formes branchues, anguleuses, menaçantes, faites pour tout déchirer. La passe se dessinait alors entre deux masses livides de corail, et sur l'une d'elles, un peu au delà de la ligne où venaient s'arrêter les premières fureurs de la mer, la carcasse d'un vieux navire, dont les couples rongés s'arrondissaient comme les côtes de quelque leviathan échoué, apparaissait, noire et lugubre, comme dans certains défilés du désert apparaissent au voyageur effrayé les ossements de ceux qui s'y sont engagés avant lui!... Les moins marins d'entre nous comprenaient d'instinct que la moindre erreur de direction, le moindre changement de brise, au moment où nous avions besoin de toute notre vitesse, la moindre hésitation de manœuvre, eût livré notre frêle goëlette aux rochers et aux flots, qui l'eussent brisée en se jouant; un sentiment de trouble et d'involontaire effroi arrêtait le battement des cœurs à mesure que *la Sultane*, emportée comme une flèche à travers les lames, s'approchait de ces portes terribles. Certes, l'âme s'élève dans ces grandes luttes de la science et de la volonté humaine contre les forces aveugles du monde matériel; et celui-là n'est point un marin qui ne sait pas, en présence de ces responsabilités suprêmes, commander aux traits de son visage et aux battements de ses artères. Mais comprend-on ce qui se passe alors au fond du cœur d'un capitaine, désarmé en quelque sorte par son ignorance des lieux, et

Digitized by Google

forcé de confier pour un instant son navire, la vie des siens, presque son honneur, aux mains ignorantes d'un sauvage inconnu? Aussi notre commandant était plus grave que de coutume, et il se taisait avec nous.

Cependant la voix d'un passager interrompit ce solennel silence pour dire en mauvais anglais : « Y a-t-il réellement beaucoup de danger, pilote?—Oui... dit simplement celui-ci, sans quitter des yeux la voilure; et après une pause il ajouta : mais c'est l'heure du jour où il y en a le moins. » Le capitaine qui jusques-là observait le pilote avec une rare intensité d'attention et comme s'il eût cherché à deviner son âme dans son geste et dans ses traits, sembla soulagé par cette parole. « Tranquillisez-vous, messieurs, nous dit-il, voilà un mot qui sonne bien ; ce gaillard-là a l'œil ferme et la bouche arrêtée, c'est un *marin !* » Tangaloa n'était pourtant qu'un sauvage, comme nous disons; il avait mangé de l'homme dans sa jeunesse, et n'avait jamais perdu de vue l'île d'Uvéa.

L'instant du passage entre les premiers blocs fut rapide autant que terrible, et l'impression produite sur nos esprits était encore dans toute sa force, que déjà les vagues menaçantes qui nous avaient portés semblaient se retirer derrière nous et continuaient d'écumer dans la passe, tandis que, devant nous, l'eau devenait calme et unie; la goëlette s'y balançait comme étonnée de ne plus trouver de résistance et glissant entre les têtes de corail qu'on voyait à fleur d'eau; c'était un danger encore, mais il était moins effrayant pour l'œil, et nous nous regardions les uns les autres sur le pont, avec cette hésitation indulgente de gens qui viennent d'avoir peur ensemble. Ce ne fut que quelques minutes plus tard que le front du pilote se dérida; son corps reprit de la souplesse, sembla se mettre à l'aise, et ce ne fut pas sans une certaine grâce qu'il s'adressa au capitaine pour lui dire de choisir son mouillage. Un quart-d'heure après, *la Sultane* laissait tomber ses ancres dans un bassin naturel, à l'abri, presque à l'ombre, d'un îlot escarpé, tout couvert d'arbres énormes, dont les fleurs jaunes et blanches embaumaient l'atmosphère, tandis que de grandes lianes, qui pendaient de leurs branches, balançaient doucement jusqu'à fleur d'eau leurs touffes de feuillage, et donnaient à cette retraite un aspect de calme fraîcheur qui contrastait délicieusement avec l'agitation de la mer orageuse que nous venions de traverser.

Devant nous se développaient les côtes irrégulières de l'île, profondément entaillées par le lac paisible qui règne entre elles et le récif. De petites plages, où l'on distingue des cases, occupent le fond des anses, sous un rideau de cocotiers; elles sont séparées par de nombreux promontoires, qui sont les contreforts des plateaux ondu-

Digitized by Google

lés formant presque toute la surface de l'île. Ce n'est plus comme à Samoa, un cône immense, enfanté d'un seul jet par une convulsion volcanique, c'est une réunion de petits cratères voisins, qui se sont déplacés, déformés, et pour ainsi dire cachés sous la masse terreuse qu'ils avaient soulevée, et dont l'affaissement laisse à peine deviner leurs formes sous le manteau de forêts dont elle s'est revêtue. Des ruisseaux nombreux, mais très petits, coupent de teintes plus vives cette masse de verdure un peu sombre, au-dessus de laquelle brillent çà et là de gros arbres tout en fleur; les pointes basses et une partie du récif de corail sont couvertes de palmiers, entre les pieds desquels scintille l'écume de la mer, aux rayons du soleil couchant; les rochers nus qui percent la verdure des caps, laissent passer entre leurs fissures les tiges vivaces des casuarinas, dont le feuillage grêle se découpe en aigrettes sur le ciel bleu. C'est toujours cette même nature polynésienne, fraîche, calme, exubérante, mais un peu uniforme dans ses aspects généraux, malgré l'infinie variété de ses détails.

Déjà aussi des pirogues nous entourent, et nous reconnaissons la même race d'hommes que nous venons de quitter, les mêmes voix rudes et sauvages, les mêmes corps souples et vigoureux, les mêmes formes sculpturales dignes du ciseau des anciens; il y a même dans l'aspect des hommes quelque chose de plus guerrier et de plus fier, de plus rude et de plus sûr de soi, que dans l'attitude générale des gens de Samoa.

On sait avec quelle promptitude le soleil disparaît sous les mers tropicales; son coucher nous surprit pour ainsi dire au milieu de nos curiosités, comme ferait le rideau d'un théâtre tombant à l'improviste sur une décoration qu'on admire; les ombres s'allongèrent avec une rapidité fantastique, le brouillard des vallées, invisible jusque-là, monta doucement le long des pentes, comme une gaze étendue sur tout ce paysage, et l'obscurité transparente de ces douces régions nous enveloppa de ses voiles, comme pour nous forcer à prendre, après le repos de l'arrivée, le repos de la nuit.

Nos missionnaires passagers, ceux qui devaient rester à Uvéa, comme ceux qui étaient destinés à la mission de Calédonie, avaient demandé à passer cette nuit à terre, où nous ne devions aller, nous, que le lendemain. Notre curiosité devait donc attendre jusque-là ou se nourrir des rares documents que pouvaient nous fournir sur une île si peu connue les livres de voyages que nous portions avec nous. C'était une maigre pâture, et encore fallait-il, pour en rassembler les miettes, une certaine érudition. C'étaient d'abord deux Hollandais, Vanshoutten et Lemaire, qui débarquèrent en 1616 sur Futuna ou sur Uvéa (on ne sait pas bien laquelle, car l'incer-

Digitized by Google

titude des données hydrographiques de cette époque ne permet pas de préciser, à trente lieues près, la position de leur découverte). Ils font un récit naïf de leur première visite aux naturels, dont ils expliquent l'état social au point de vue des idées du temps, c'est-à-dire avec cette facilité d'induction qu'avaient encore les navigateurs à la fin de ce siècle, où Sarmiento décrivait *consciencieusement* une nation d'hommes sans têtes : « Ces peuples ont, disent-ils, *deux* rois qui les gouvernent, l'un pendant la paix et l'autre pendant la guerre ; ils font à *leurs divinités* des sacrifices humains ; mais, à part *cette pratique*, ils sont d'une douceur parfaite, et leur gouvernement est des plus paternels ; leurs habitudes sont paisibles, leur esprit enjoué, leurs mœurs faciles et le sexe faible y jouit d'une entière liberté : tous y sont très curieux d'objets d'Europe et de bijoux de cuivre ou de verroteries ; mais ce qu'ils aiment pardessus tout, c'est le son de la *trompette de Hollande*, dont nous avions toujours soin de nous faire accompagner... » Ces bons marchands, qui cheminaient toujours suivis de trompettes, ne nous apprennent rien de plus sur ces insulaires qui voyaient des blancs pour la première fois. Deux siècles plus tard, une corvette française y relâcha, et, sur une carte qui a appartenu à l'un des plus dignes amiraux de notre marine, lequel n'était point amiral alors, et a certainement oublié cette note parmi les *juvenilia* de ses débuts maritimes et littéraires, je trouve simplement ce refrain écrit au crayon sur la longitude d'Uvéa :

Les femmes y sont belles,
Les maris complaisants !

Un peu plus tard, c'est sous un tout autre aspect que se rappelle à l'attention de l'Europe cette petite terre isolée. Ce sont des naufrages, des équipages massacrés, un baleinier pris par surprise à l'abordage ; ceci est plus conforme à l'esprit de la tradition polynésienne qui représente les Uvéas comme des pirates redoutables, et raconte à leur sujet de lointaines expéditions toujours sanglantes. En 1830, Uvéa est visitée par un navire de la société Wesleyenne ; mais les missionnaires, après quelques mois d'efforts, renoncent à s'établir au milieu d'une population turbulente, hostile aux étrangers et pleine en même temps d'un suprême dédain pour tout ce qui n'est pas Uvéa. Enfin, quelques années plus tard, ce sont deux prêtres Français, le P. Chanel et le P. Bataillon, qui se font déposer par un bâtiment de commerce, le premier sur Futuna et le second sur Uvéa. Sans ressources tirées de l'extérieur, et vivant absolument de la vie des naturels, ils s'initient à leurs mœurs et à leur langage, et s'imposent par des services rendus. Accueillis tour à tour et per-

Digitized by Google

sécutés par ces esprits changeants, menacés mille fois de la mort et des tortures, ils avaient vu s'écouler près de dix années sans résultats apparents, lorsque tout à coup, mais par des voies bien différentes, les efforts de ces deux apôtres furent couronnés d'un même succès !

A Futuna, le P. Chanel, craignant pour les fidèles qui le cachaient la colère des autres insulaires, se présenta de lui-même aux coups de ses ennemis, et subit avec la sérénité d'un saint un glorieux martyre ; alors, comme au temps de la primitive Eglise, le sang versé, fortifiant les croyances naissantes, enfanta des prosélytes, et bientôt toute l'île reçut le baptême des mains de ceux des naturels que le père avait faits chrétiens.

Presque en même temps, le vigoureux missionnaire d'Uvéa, destiné à voir en ce monde le succès de son œuvre, triomphait de toutes les résistances par l'ascendant de sa parole et de son caractère ; il versait l'eau du baptême sur la tête des derniers chefs hostiles et recevait de Rome, avec le titre d'évêque d'Enos, l'investiture d'un diocèse dont la plus grande partie restait encore à conquérir, puisqu'il comprend plus de mille îles ou ilôts, dont quelques-uns n'ont été vus que de loin par les navires européens.

Voilà tout ce que nous pouvions savoir de cette population qu'on disait chrétienne, et j'avoue que l'aspect, les voix et les attitudes des naturels, dont les pirogues étaient passées près de nous pendant la soirée, s'accordaient moins avec l'idée que je pouvais me faire de récents catéchumènes qu'avec celles qu'avaient laissées dans mes souvenirs la guerre contre Yotété et les visites aventureuses de ma jeunesse chez les *Tahipis-mangeurs-d'hommes*.

De bon matin, l'équipage de *la Sultane*, après s'être livré avec une ardeur inusitée et à grand renfort de sable, de savon, de blanc, de noir, de suif, de goudron, à toutes ces opérations qu'une ingénieuse antithèse désigne à bord sous le nom général de *propreté* et qui constituent pour un navire la toilette des jours de fête, l'équipage, dis-je, s'occupa de sa toilette personnelle : on se savonna les mains, on se fit la barbe, on lissa ses cheveux, on exhiba de son sac ce qu'on avait de plus *ficelé*, et vers huit heures, la baleinière nous emporta avec dix hommes qui devaient contribuer par leur présence à rehausser l'éclat de la grand'messe, par l'audition de laquelle nous devions inaugurer notre visite dans l'île.

Qu'on se figure une basilique chrétienne, capable de recevoir deux mille fidèles sous ses voûtes de palmier ; les murs et le dessous de la toiture sont recouverts de nattes aux couleurs variées dont les dessins bizarres chatoient dans le demi-jour, comme font les mosaïques des églises italiennes ; deux rangées de colonnes qui occupent toute la

Digitized by Google

longueur de la nef vont se rejoindre, en suivant une courbe, derrière le chœur et le maître-autel; ce sont d'énormes troncs de tamanus, laborieusement arrondis, polis, cannelés, ciselés : un peuple tout entier, un peuple libre et paresseux, a dû prêter, pour atteindre ce résultat, le concours de sa force, de son industrie et de son travail : il a dû faire appel à tous les arts anciens pour consacrer ce monument à sa croyance nouvelle, et ce sont les mains, autrefois habiles à sculpter des armes de guerre ou de sanguinaires idoles, qui ont tracé sur ces colonnes, en naïfs bas-reliefs, ces emblèmes chrétiens que l'Eglise aime à multiplier sous les yeux des fidèles. Sous la main de ces artistes incultes, les matériaux que fournit le pays se sont transformés suivant les exigences d'un luxe nouveau; la nacre et le corail ont fourni les éléments d'une ornementation élégante, presque toujours gracieuse dans son étrangeté; d'énormes coquilles ou des écailles de tortues sont devenues des bénitiers; du casuarina (le *toa sacré*, l'arbre de guerre par excellence), on a fait une chaire et un confessionnal; avec des lances devenues inutiles et dont le bois dur était toujours très ornementé de ciselures on a formé la grille du *banc-d'œuvre*; des fauteuils ont été taillés dans le tamanou massif pour les dignitaires de la paroisse. C'est là, sur ces siéges d'honneur, que se place le petit détachement de la goëlette, et ces gros matelots en belle tenue blanche et en beau collet bleu, s'y prélassent d'un air digne, mais non tout à fait sans embarras, tournant entre leurs doigts leurs chapeaux cirés, et aussi étonnés de se voir à la place qu'occupent dans leur village messieurs les marguilliers, que de retrouver, à six mille lieues de ce village, une église presque semblable à celle qu'admirait leur enfance, et la cloche familière au son de laquelle leur mère leur apprit jadis à plier leurs petits genoux! Mgr d'Enos, l'évêque d'Uvéa, avait fait à son collègue Mgr d'Amatha les honneurs de la journée. Celui-ci officiait, assisté de tous les prêtres de l'île, ainsi que de nos passagers, et cette circonstance donnait à la cérémonie une pompe inusitée qu'eussent pu lui envier bien des églises de France. Les cierges brûlaient, l'encens fumait, les sons graves du plain-chant, soutenus par l'orgue, remplissaient l'église sonore... C'était la patrie que nous retrouvions sous sa forme religieuse, la patrie catholique à défaut de la patrie française, et ces deux sentiments, confusément rapprochés dans nos cœurs, les livraient tout entiers aux impressions que ne manque jamais de produire ce caractère particulier de majesté grandiose et d'universalité que portent en elles les cérémonies de l'Eglise.

Quant à l'assistance, qui se pressait sous les voûtes du temple, elle présentait le contraste le plus bizarre et le plus absolu avec toutes nos idées antérieures sur la composition d'une congrégation

Digitized by Google

chrétienne. Hommes et femmes avaient réservé pour ce grand jour leurs parures les plus étranges, leurs habits de nattes les plus amples et les plus raides, leurs coiffures les plus ébouriffées, leur physionomie le plus grotesquement solennelle. On était saisi tout d'abord par l'étrangeté de ce spectacle; mais si le premier coup-d'œil éveillait dans nos esprits français quelques idées moqueuses, elles faisaient aussitôt place à cette sorte de reproche intérieur auquel n'échappent point les natures sincères en présence de la sincérité, et à ce même sentiment de gravité recuillie qu'on lisait sur tous ces visages cuivrés. Tous portaient l'empreinte d'une piété calme et réfléchie, ce cachet tout chrétien qu'imprime aux traits, aux gestes, aux actes extérieurs, l'habitude de veiller sur soi-même avec une sévérité vigilante, et sur les autres avec une douce charité. Quelques hommes avaient à la main des cahiers, ou même une simple planchette imprimée, dans le genre des tableaux de lecture usités pour l'enseignement mutuel, et chacun de ces lettrés formait le centre d'un petit groupe qui se serrait contre lui pour suivre de l'œil, tout en l'écoutant, la lecture qui se faisait à demi-voix pendant certaines parties de la messe. Pour mon compte, j'étais tout ébahi de la réalité de ce recueillement : une jeune mère, promenant sur les lignes inégales de sa planchette le doigt de son petit enfant, un guerrier athlétique se penchant, avec une filiale sollicitude, jusqu'à l'oreille d'un vieillard, dont le front portait encore le tatouage des anciens prêtres d'Uvéa, formaient, tout près de moi, de saisissants tableaux : j'y voyais résumée, dans la grandeur des résultats obtenus et dans les ruines des obstacles détruits, l'action triomphante de cette mission catholique, que je venais de voir si faible et si impuissante dans l'île de Samoa.

Ce fut Mgr d'Enos qui prononça le sermon. Ainsi, j'eus occasion de voir sa personne et d'entendre sa voix avant de lui être présenté, et lorqu'il était encore à mes yeux comme entouré de cette auréole des faits accomplis, que fait si vite disparaître la familiarité des rapports. Tout en lui était en harmonie avec le moment et avec le lieu : sa haute taille, ses traits réguliers, calmes, dignes, un peu froids, indiquant cette grande force que peu d'hommes possèdent, le sentiment de son autorité. Sa voix était grave, cadencée avec une monotonie qui imposait l'attention, même dans le langage inconnu qu'il parlait. Pour moi, d'ailleurs, ce langage avait un intérêt de plus, car j'y retrouvais un si grand nombre de mots tahitiens, que j'en pouvais conclure, avec une certaine exactitude, le sens général du sujet traité, et les sons nouveaux me mettaient sur la trace du *mode d'altération* qui distingue des autres dialectes polynésiens celui qu'on parle à Uvéa. C'est, je crois, le plus riche en consonnes,

Digitized by Google

car il possède à la fois le son *k* et le son *t*, le son *l* et le son *r*, le son *f* et le son *h*, qui, en général, s'excluent mutuellement dans les autres îles; il multiplie en outre les aspirations et ces secousses brusques de la voix entre deux voyelles, qui sont un des caractères de la prononciation polynésienne, et que notre écriture ne saurait rendre. Au total, il est plus rude et plus purement polynésien qu'aucun autre que j'aie entendu, car, si l'on excepte les missionnaires, qui ont adopté le langage sans chercher à le modifier, les Uvéas n'ont presque pas eu de contact avec les étrangers. Du reste, ils sont jaloux de conserver leur caractère propre en toutes choses : l'humilité chrétienne a pu gagner l'individu, elle n'a pas, pour cela, diminué l'orgueil national, et je crois qu'en ceci, comme en beaucoup d'autres choses, leurs pasteurs ont mieux aimé diriger que détruire les sentiments et les usages qu'ils ont trouvés dans toute leur force. Grâce à cette direction, qui lui laisse son caractère propre et son individualité, l'Uvéa n'éprouve point en notre présence la gêne ou l'inquiétude de l'infériorité. Ses politesses ont un certain air de condescendance quand elles s'adressent à un étranger que ne relève pas à ses yeux le caractère sacerdotal ou celui d'une grande autorité. Aussi les émigrés ou les naufragés, nés dans d'autres îles, conservent toujours ici une position inférieure, dont leur intelligence et leur activité ne peuvent les faire sortir; ils y sont d'ailleurs très peu nombreux et sans liens entre eux, et leur influence est comptée pour peu de chose. Toutes les observations faites pendant notre séjour dans l'île nous ont confirmé dans cette impression, ressentie dès le premier jour, que la conversion des naturels a toujours, à leurs yeux, le caractère d'une révolution nationale, et non celui d'une invasion étrangère. Ce ne sont point eux qui tendent à se faire Français, ce sont les missionnaires qui se sont faits Uvéas, et, tous ensemble, ils transforment la nation en un peuple chrétien par la pratique de l'Evangile et non point par l'imitation des mœurs étrangères.

A la fin de la messe, le roi nous fit dire qu'il nous recevrait dans le *paa*, qui est à peu de distance de l'église, et où il nous offrirait un *kava* de cérémonie; avant le repas, deux *diacres* indigènes devaient nous servir de guides et d'introducteurs.

On se rappelle ce que nous avons dit des *paas* en parlant de ceux de Samoa; ceux d'Uvéa n'en diffèrent extérieurement que par certaines modifications résultant de la nature du terrain. Ainsi, l'île n'ayant pas de grandes montagnes centrales ni de vallées dont les côtés soient inaccessibles, les *paas* ne peuvent être, comme à Samoa, la clef de tout un territoire; ils sont seulement des lieux de refuge momentanés, et leur enceinte est assez vaste pour contenir l'habitation

Digitized by Google

principale de chacun des guerriers de la tribu, lequel a presque toujours, en outre, une sorte de maison des champs, assez légèrement construite pour qu'on puisse, sans trop de regret, l'abandonner aux incursions de l'ennemi quand la nécessité oblige de se réfugier dans le *paa*. Chaque district avait autrefois son *paa* au bord de la mer ; mais depuis l'avènement du christianisme, les guerres avaient cessé, et les *paas*, devenus inutiles, n'étaient plus conservés que par suite de l'idée aristocratique qu'on attachait au fait de les habiter ; on les entretenait à cause de cela, et celui de Saint-Joseph (le nom indigène s'était déjà perdu sous le nom chrétien), était en fort bon état. Son enceinte palissadée avait deux portes, et, selon l'usage, les deux chefs les plus qualifiés étaient spécialement chargés de la garde de chacune de ces ouvertures. Celle par laquelle on nous introduisit était pratiquée entre deux rangées de colonnes de bois, supportant un petit édifice en forme de pigeonnier, garni de meurtrières, et au-dessous duquel il fallait passer pour entrer : dans ce *blokhaus* habitait le chef garde porte (*tiaï uputa*), et ce chef, c'était..... Mgr d'Enos en personne. Il avait fait de la petite forteresse un paisible cabinet d'études, et, par les trous de ses machicoulis, il veillait sans relâche à la garde de son troupeau, d'une façon bien autrement efficace que n'eût pu faire son *collègue*, le frère du roi, avec sa forte lance : mais on voit à quel point était poussé, chez l'évêque, le désir de christianiser, sans les détruire, les coutumes uvéanes ; cette acceptation par lui d'une dignité antique nous frappa vivement à notre entrée dans la résidence officielle du roi, c'était pour nous la clef de tout un système qui ne s'est point démenti.

Cette poterne donnait accès sur une grande place, place d'armes si l'on veut, trois des côtés étaient formés par trois longs édifices d'aspect européen, dont les dimensions annonçaient une destination publique : en effet, sur celui de droite on voyait un bel écriteau, TAPAORAA. C'était l'imprimerie ! oui, l'imprimerie d'Uvéa ! On pense bien qu'elle différait un peu des ateliers de Firmin Didot, mais enfin c'était une imprimerie, un *lieu ou l'on marque*, selon le mot de l'écriteau. Quelques milliers de caractères dépareillés, les uns en fonte, d'autres en plomb, d'autres en bois, une presse de forme primitive grossièrement réparée, des cocos pleins d'encre, des casiers de bois, quelques mains de papier de formats inégaux, composaient tout le matériel de l'établissement. Ce n'était pas beau, cela n'allait pas vite, ni bien, mais cela fonctionnait en attendant mieux, et déjà des alphabets, des catéchismes, des éléments de numération étaient éclos sous les doigts d'ouvriers indigènes, dirigés par un frère quelque peu typographe. Mais l'imprimerie ne remplit pas toute la longueur de l'édifice, il n'est pas consacré tout entier

Digitized by Google

aux besoins de l'esprit ; voici tout à côté une grande salle pour les besoins du corps : c'est l'hôpital, OPITALA, comme l'indique un second écriteau portant cette imitation euphonique, à défaut d'un mot indigène qui réponde à la pensée. Un lit de camp règne dans toute la longueur de ce hangar, entièrement ouvert de l'autre côté aux brises clémentes qui agitent les arbres et poussent leurs fleurs jusque sur ce lit ; quelques naturels y sont couchés et font à peine attention à nous, tandis qu'ils sourient avec douceur au *frère* qui nous conduit. C'est lui, en effet, qui chaque matin donne audience en ce même lieu à tous les malades et à tous les éclopés de l'île ; il les panse, il leur distribue parcimonieusement les médicaments d'une petite pharmacie, il les conseille et il les console. Quelques études préliminaires et des livres, beaucoup de pratique et encore plus de charité ont fait de lui un médecin, « presque un professeur, nous dit-il, en souriant, car j'ai des élèves qui, grâce à mes conseils et à ce qu'il y a de réel dans la science médicale des anciens prêtres, rendent de grands services dans les districts éloignés. J'ai surtout un *ancien sorcier* qui fait des merveilles et qui vient de décider les gens de son village à construire aussi un petit hôpital à côté de la chapelle. »

Ainsi à mesure que nous avancions dans notre visite se montrait à nous, par ses résultats, la transformation due au zèle des missionnaires, et pendant qu'on nous promenait au milieu des créations nouvelles, le vieux roi faisait provision de sourires et de dignité pour nous offrir, avec toute la majesté convenable, un *kava de cérémonie* disposé en notre honneur dans l'édifice voisin, qu'on pourrait appeler la salle d'audience ou l'appartement de réception.

Le kava! tous les voyageurs en Océanie ont parlé de cette boisson, et beaucoup ont donné ce nom à des cérémonies dans lesquelles le kava ne figure que comme un accessoire indispensable. Les naturels, eux aussi, appellent souvent *un kava* une réception officielle, comme nous disons *un thé* pour désigner une réunion qui a pour prétexte la dégustation de cette mauvaise herbe. C'est qu'en effet, le kava est en Océanie le symbole essentiel de l'hospitalité offerte et acceptée; c'est le café du Musulman (cahvé en turc et en persan, et je ne voudrais pas jurer que les deux mots n'ont pas quelque parenté lointaine), c'est le kouskoussou de l'Arabe, c'est le bethel du Malais, c'est le sel de l'alliance, c'est le calumet de paix. Les plus pauvres d'entre les Uvéas ne se visitent point sans s'offrir un morceau de la racine symbolique, et les plus riches présents en contiennent toujours une certaine quantité, bien que cette racine soit fort commune et n'ait pour ainsi dire aucun prix par elle-même. Les savants de nos académies européennes (qui ne boivent pas de

Digitized by Google

kava, et qui sans doute eussent trouvé un nom plus court s'ils avaient plus souvent besoin de s'en servir), l'appellent *piper méthysticum*. C'est un arbuste de six pieds de haut, dont la racine broyée par la mastication et mise dans de l'eau où on la laisse légèrement fermenter, produit une liqueur enivrante, qui n'est pas sans quelque analogie de couleur et même de goût avec l'extrait d'absinthe étendu d'eau tel qu'on le boit dans nos cafés, et les effets qu'elle produit sur les malheureux qui en font un usage continu, ne sont pas non plus moins désastreux que ceux qu'on a eu si souvent à déplorer dans notre armée, par suite de l'abus des diverses préparations vertes qui s'y débitent sous le nom d'absinthe suisse. L'ivresse du buveur de kava est d'abord silencieuse et somnolente, elle paraît triste et l'on se demande avec étonnement par quelles joies elle compense pour ses adeptes la dégradation des forces et des facultés qu'elle ne tarde pas à produire d'une façon bien visible. Mais l'ivresse n'a-t-elle pas chez nous aussi ses mystères ? et comprenons-nous, mieux que le buveur de kava, l'ivrogne de la veille qui ramasse dans le ruisseau son camarade ivre en murmurant à part soi le mot de Grandville : « Voilà pourtant comme je serai dimanche ! »

Aussi les anciens législateurs (si ce nom n'est pas trop ambitieux pour être appliqué à des chefs de peuplades) avaient-ils cherché à faire de l'usage du kava une chose non habituelle, en l'entourant d'une auréole mystique et en soumettant sa préparation à de minutieuses cérémonies qui lui donnaient une sorte de caractère sacré. Autrefois l'usage en était interdit aux femmes, aux enfants, et aux guerriers qui n'avaient pas encore combattu ; boire le kava, c'était en quelque sorte revêtir la *robe prétexte* et le jeune adepte qui pour la première fois trempait ses lèvres à la précieuse coupe en présence du peuple assemblé, recevait presque toujours un nom nouveau ; c'était comme une sorte de baptême, qui le mettait *hors de page* et le classait définitivement parmi les guerriers. Encore, tous ne prenaient-ils point part aux libations mystérieuses qui précédaient les grandes résolutions de la tribu, telles que la paix, la guerre, le sacrifice d'un prisonnier ; les prêtres et les chefs entraient seuls alors dans l'enceinte sacrée de la Koika, où se brassait un *kava* d'une force particulière, et ils ne paraissaient au milieu de l'assemblée du peuple qu'animés déjà d'une ivresse qui exaltait leurs regards et leurs voix. Des scènes terribles se passaient sous l'influence de cette ivresse sacrée ; souvent un guerrier furieux se jetait dans la foule en frappant de ses armes, plus souvent un prêtre, saisi d'un délire prophétique, montait sur une sorte de trépied, où son éloquence inspirée démontrait la nécessité d'une victime pour apaiser les dieux ; la foule consternée attendait pâle et tremblante un nom qui sortait enfin de



Digitized by Google

sa bouche... Parfois, au lieu d'un nom c'était un nombre, et alors le casse-tête des *taunas* frappait sans choix sur la plèbe effrayée, jusqu'à ce que le nombre de victimes eût été atteint !... Le kava qui se liait intimement à l'idée des cérémonies terribles et encore si récentes du régime sauvage d'où l'île venait à peine de sortir, n'aurait dû laisser, dans la population plébéïenne surtout, que des souvenirs d'horreur ; mais il se rattachait par d'autres côtés aux bons sentiments de famille et d'hospitalité, et en outre, les missionnaires ne tardèrent pas à reconnaître que l'usage habituel d'un *kava* très léger était d'une bonne hygiène et satisfaisait au besoin, qui se manifeste dans un climat chaud, d'une liqueur tonique et fortifiante. Eux-mêmes, affaiblis par une alimentation presque toute végétale, et privés de vin, trouvèrent dans l'usage du kava un remède à cette débilitation qui eût paralysé leurs efforts : au lieu de proscrire la boisson nationale, ils en réglèrent l'usage de manière à le rendre utile et bon. Le kava n'est donc plus une liqueur terrible ni une liqueur sacrée, mais il est resté une liqueur *solennelle*, et sa préparation, réglée sur les anciens rites, s'accomplit encore cérémonieusement pendant les assemblées ou pendant les visites officielles, dont elle est l'indispensable complément.

Nous entrâmes, et à peine eûmes-nous salué le roi que la préparation commença. Il faut que j'avoue ici mon embarras ; je ne voudrais pour rien au monde donner au lecteur une idée ridicule ou malséante d'une cérémonie d'Etat, à laquelle assistaient de très graves personnages, sans compter un roi et moi. Aidez-moi donc à vous la dire, et accordez-moi d'abord ceci, que vous mangez chaque jour une foule de bonnes choses qui ne gagneraient rien à ce que la préparation en fût minutieusement décrite ; pensez aux vendanges, par exemple !... Cela vous empêche-t-il de boire avec plaisir un verre de vin ? A présent, figurez-vous sur un banc circulaire, une douzaine de belles filles aux lèvres pures et fraîches, broyant sous leurs dents nacrées la racine du kava ; leurs bras tendus en avant dans l'attitude la plus gracieuse, agitent l'eau d'un élégant bassin de bois sculpté, une écume blanche et pétillante comme celle du champagne couvre bientôt toute la surface, et de beaux doigts bruns effilés la chassent vers les bords jusqu'à ce que tout le bassin ne présente plus qu'une surface limpide, d'une claire teinte d'émeraude qui réjouit le regard. Un beau vieillard, à barbe blanche, approche alors et goûte avec un roseau, puis il trempe dans le bassin une jolie coupe sculptée et la remet à un enfant qui l'élève gravement au-dessus de sa tête, prêt à la porter au convive désigné. C'est tout ce qu'on voit, et l'on m'avouera qu'il n'y a rien là qui présente à l'œil un aspect repoussant ; que vous importe donc

Digitized by Google

le mode de broiement adopté pour donner au kava toutes les propriétés qu'on y recherche? Tous ces mouvements se font au commandement du vieillard, avec une lenteur désespérante, calculée, pour donner à la préparation la saveur la plus parfaite, et sans doute aussi pour exercer la patience des assistants, qui, pendant ce temps, ne peuvent échanger un seul mot. Enfin, le vieillard chante : « Portez la coupe à un tel, et puisse-t-elle lui faire du bien ! » Et l'heureux convive désigné reçoit la coupe contenant une liqueur limpide, dont le goût, comme je l'ai dit, ressemble à celui de l'absinthe très légère : il boit lentement et lentement aussi la tasse vide est reportée au vieillard, qui continue lentement à *chanter la coupe* pour chacun des convives... Nous étions plus de cinquante, et les heures succédaient aux heures sans que la cérémonie parût avancer et sans qu'un seul geste indiquât l'intention de l'abréger. Notre impatience française avait peine à supporter cette immobilité silencieuse, nous nous agitions sur nos bancs, et le roi, qui prenait sans doute ces mouvements pour une indication du plaisir que nous éprouvions, laissait tomber d'un air placide, sur nos traits contractés, le regard satisfait d'un maître de maison qui a dépassé l'attente de ses convives, et qui jouit en paix des joies qu'il leur procure. Midi sonna à l'horloge de faïence qui ornait la salle, et nous comptions encore cinq ou six malheureux qui avaient à recevoir à leur tour la coupe hospitalière, dont nos regards suivaient les mouvements avec une impatience d'affamés ! Depuis le lever du jour, en effet, nous avions respiré l'air de la mer et les brises apéritives de la route, nous avions écouté une grand' messe et subi un kava; tout cela avait singulièrement creusé nos estomacs de marins, élevés dans la pratique régulière du déjeûner quotidien; pour ma part, je me sentais retourner à cet état de bête fauve que la faim m'avait fait maintes fois connaître, dans lequel on excuse tout de la part d'un affamé, et qui vous conduit doucement et sans qu'on s'en aperçoive, à une indulgente commisération pour ces bons sauvages accusés de n'aimer leur prochain qu'en l'envisageant comme un comestible. En dépit de l'étiquette, nous avions déjà échangé entre nous plus d'un murmure, et nous allions faire quelque éclat, lorsque le P. Durand nous prévint qu'on *chantait la dernière coupe :* un murmure de soulagement parcourut notre banc, nos poitrines se dilatèrent, nous allions nous lever, nous allions sortir, nous allions manger sans doute !... Le bon roi tourna vers nous des regards plus affectueux et plus attendris que jamais, et s'adressa à l'évêque : « Je veux faire honneur aux *étrangers*, et qu'ils connaissent toute ma joie; qu'on serve un second tour de kava !... » C'était à rendre enragé !.. La révolte éclata sans mot d'ordre, marins et missionnaires passagers se levèrent comme un seul homme pour

Digitized by Google

décliner tant d'honneur et manifester le besoin d'un traitement plus substantiel, tandis que l'évêque et les missionnaires d'Uvéa, déjà identifiés avec les habitudes de leurs ouailles et rompus à ces interminables cérémonies, accueillaient notre impatience avec étonnement et nous excusaient près du roi de ce manque d'usage, attribuant d'ailleurs à un sentiment d'humilité cérémonieuse le refus que nous faisions de ce redoublement d'honneurs. « Vous venez de voir, nous dit tranquillement un de ces messieurs, une cérémonie paisible, bien différente de ces orgies païennes, où le sang coulait presque toujours, où souvent une aveugle superstition immolait des victimes!... » Hum! fit un de nous qui avait toujours été doué d'un appétit pantagruelique : « Je ne sais pas si le kava d'autrefois durait aussi longtemps; mais du moins, ces victimes... on les mangeait. » Ce mot enleva la position, Mgr d'Enos lui-même eut pitié de nos souffrances, et nous nous ébranlâmes pour passer dans la maison voisine, où était préparé le festin.

Ventre affamé n'a pas d'oreilles; il n'a pas de conscience non plus; et s'il nous eût fallu prononcer, pendant l'interminable *kava*, un jugement sur nos hôtes, je doute que le récent souvenir des merveilles de foi et de charité au spectacle desquelles nous assistions depuis le matin, eût suffi pour nous le faire porter en toute bienveillance et en toute équité. Les défauts que nous apercevions grossissaient en proportion de notre appétit, et à part les *broyeuses* de *kava*, tout nous paraissait laid et disgracieux; cette lenteur cérémonieuse que les Uvéas considèrent comme le comble de la dignité, n'était à nos yeux qu'un engourdissement stupide; ces chefs empressés autour des missionnaires ne nous paraissaient que de vieux enfants qui s'étaient laissés convertir par nonchalance; enfin, la foule profonde qui se pressait curieusement à toutes les ouvertures de la salle, et dans laquelle notre instinct nous montrait un obstacle matériel entre le repas et nous, nous semblait affreuse et presque hostile. Nous ne dûmes pas, non plus, lui paraître aimables avec nos figures étirées et nos bouches de mauvaise humeur, quand elle s'ouvrit respectueusement pour nous laisser traverser la place; mais ceux des curieux qui furent assez vifs pour trouver place aux portes et aux fenêtres de la salle du festin, quand nous y fîmes notre entrée, durent avoir, au contraire, la meilleure opinion de notre bon caractère, car un large sourire illumina en même temps toutes nos physionomies, à la vue du repas qui nous attendait. Un jeune sanglier, savamment doré par le feu qui l'avait rôti tout d'une pièce, était couché sur un monceau d'ignames et de patates, qu'il semblait garder contre les entreprises de trois gros dindons, non moins bien « cuits à point, » tandis que le reste de la

Digitized by Google

vaste table était couvert de mets substantiels ou de friandises indigènes, entre lesquelles, çà et là, une bouteille française laissait passer, comme la tête d'un animal exotique, son cachet rouge ou vert. De gros bouquets de fleurs complétaient l'ornementation de la salle, pour laquelle on avait fait appel à tout le luxe de l'île; des nattes précieuses pendaient le long des murs, de blanches *tapas* servaient de nappe; il y avait jusqu'à des assiettes et des fourchettes pour chacun de nous, voire même un couvert de vermeil placé devant le roi, qui le considérait avec complaisance, tout en se servant fort adroitement de ses doigts et d'un roseau tranchant pour découper un gros poisson, dont il nous faisait passer les morceaux avec une royale munificence. Ainsi occupé, ce bon gros homme, avec son énorme chevelure en boule, son chapelet pendu au cou et l'éternel sourire de ses grosses lèvres gourmandes, nous apparaissait désormais comme un génie bienfaisant, et, avant qu'aucune parole eût été échangée, il était visible que la bonne harmonie s'était rétablie d'elle-même, dès les premiers coups de dent. Cet excellent prince, qui avait plus d'un rapport avec le roi d'Yvetot de la chanson, n'avait pas même le

Goût onéreux
D'une soif un peu vive;

car, à part le kava, dont il usait très sobrement, il avait pour unique boisson l'eau claire des fontaines, et le lait des cocos d'un certain petit bois jadis consacré aux dieux, et que, lors de la suppression *des dieux*, il avait fort judicieusement réservé pour son propre usage et celui des *gens qui ne possédaient pas de terres dans le district.*

Mais s'il buvait peu, en revanche il mangeait prodigieusement, et son embonpoint était fort remarquable. Roi fainéant d'un peuple qui ne travaille guère, il doit à sa douceur, à sa piété, à la charité dont il fait preuve en toute occasion, une popularité qu'il n'eût pas su conquérir au temps de sa jeunesse, quand le peuple d'Uvéa vivait dans un état perpétuel de guerre civile et extérieure; mais depuis la conversion de l'île au christianisme, le rôle du souverain est devenu singulièrement facile vis-à-vis de sujets qui pratiquent avec toute la ferveur des néophites, les préceptes de l'Evangile. Un des premiers résultats de cette révolution a été l'abandon de toute prétention à régner de la part d'une douzaine de petits seigneurs féodaux, qui reconnaissent aujourd'hui, sans conteste, le chef suprême que la naissance seule, comme une sorte de hasard réglé, a placé au-dessus d'eux; lui-même ne paraît accepter que comme une nécessité de position les grandeurs du rang suprême, et il est loin de s'en faire accroire sur son mérite personnel. Ses sujets non

Digitized by Google

plus, ne se font point d'illusions à cet égard; ils parlent volontiers avec une indulgence affectueuse de la faiblesse d'esprit de leur roi, comme ils parleraient d'une infirmité corporelle, et sans penser le moins du monde qu'ils amoindrissent par là son importance aux yeux des étrangers. « Il est *le roi*, disent-ils, et comme il sait bien n'être pas habile, il suit docilement les bons conseils. »

En réalité, cette disposition passive a quelque chose de providentiel pour aider au développement de la civilisation chrétienne à ses débuts; elle rend si facile l'influence des missionnaires, que ceux-ci, loin d'avoir à lutter pour l'étendre, se tiennent en garde contre la disposition paresseuse que montrent les naturels à leur abandonner l'exercice de toute autorité; ils n'en acceptent que les charges et les travaux, s'efforçant d'instruire les jeunes chefs à l'exercice *personnel* de l'influence et du pouvoir auxquels leur naissance doit les appeler un jour, et, dès à présent, ils ont grand soin de laisser autant que possible toute son action extérieure à ce que nous nommerions le pouvoir civil.

Les missionnaires résidant à Uvéa nous faisaient, avec le roi, les honneurs du repas, et, comme on le pense bien, nous nous dédommagions à qui mieux mieux de l'abstinence de paroles aussi bien que de l'abstinence d'aliments que nous avait imposée l'impitoyable lenteur du kava. Il y eut bientôt des connaissances faites et une grande animation de causerie; les exclamations, les demandes, les réponses s'échangeaient, d'un bord à l'autre de la longue table, et peu à peu nous nous familiarisions avec cette transformation merveilleuse due au christianisme. Il nous restait à entrer dans les détails de cette petite société isolée, à connaître, un par un, les hommes qui avaient accompli cette révolution pacifique, et à voir enfin de près et chez eux les naturels que nous n'avions vus, en quelque sorte, qu'en public. Il fut convenu que, le lendemain et les jours suivants, nous irions visiter les quatre paroisses de l'île, ainsi que le *collége*, qui en formait une cinquième, et la *ferme-modèle*, dénomination fastueuse appliquée à un établissement que fondait, loin de la mer et par conséquent au rebours de toutes les idées agricoles des naturels, un jeune *frère servant*, auquel Mgr d'Amatha portait un intérêt tout particulier. « C'est, me dit le prélat, un jeune homme qui voulait renoncer au monde, à une carrière de bruit et d'éclat, pour entrer dans un ordre cloîtré; je l'en ai détourné en lui conseillant d'abord deux années de vie active dans les missions. Vous voyez que je ne crains pas de faire des recrues sur les terres de mes voisins; mais je considère que le cloître n'est un dernier asile que pour ceux qui ont beaucoup tenté. J'ai hâte de voir par moi-même tout le bien qu'on me dit avoir été fait déjà dans la petite thébaïde

Digitized by Google

que s'est choisie mon pénitent. Voulez-vous m'accompagner à *la ferme* demain matin? Vous continuerez de là vos courses ou vos chasses. — Bien volontiers, Monseigneur. — Alors, je vous laisse en compagnie du P. Mathieu; encore une recrue que j'ai retirée de son couvent, » ajouta l'évêque en nous quittant et en tendant la main à mon voisin de table. Celui-ci était un gros homme à double menton, qui jusques-là n'avait pas perdu un coup de dent. Si c'était une victime ravie aux austérités du cloître, elle s'en était certes bien trouvée depuis, car jamais moine fainéant ou paisible curé de campagne choyé par ses paroissiens, n'a porté sur son visage l'apparence d'une plus paisible prospérité. Il était, de la part des naturels, l'objet d'attentions spéciales et je ne doute pas que sa forte corpulence ne fût pour quelque chose dans la haute opinion qu'ils paraissaient avoir de lui, car, je crois l'avoir dit, l'obésité est un signe de race en Polynésie, où les chefs atteignent souvent des circonférences merveilleuses, et où un gros ventre (*opu-rahi*) passe pour une garantie d'intelligence et de sagesse; mais le P. Mathieu avait un titre plus formel à leurs respects, il était le propre curé de la paroisse où nous étions et le promoteur très actif de tous les travaux, de toutes les améliorations qui s'y faisaient. C'était lui qui avait fait le dessin et dirigé la construction de la cathédrale. Il avait, par des tuyaux souterrains passant sous les fossés, et au grand ébahissement des naturels, amené l'eau d'une source au milieu même du *paa* de Saint-Joseph, où elle formait une jolie fontaine ombragée déjà de grands arbustes. Il avait substitué aux vieilles murailles du *paa* des épaulements de terre revêtus de plantes épineuses et fait placer tout le long de la berme une rangée de pieux de *pouraou*, qui, ayant pris racine, formaient ainsi tout autour de l'enceinte une palissade vivante, dont la force allait augmentant chaque jour au lieu de diminuer. C'était là la portion de ses travaux sur laquelle il s'étendait avec le plus de complaisance. « Vous remarquerez, me dit-il, que la forme du *paa* est un carré sans aucun flanquement, forme peu favorable à la défense; la face du nord, en particulier, était d'un accès très facile et dominée à petite portée, aussi, ai-je décidé mes *paroissiens* à y faire un petit ouvrage avancé, relié au corps de la place par un chemin couvert. J'espère bien que cela ne servira jamais à rien et que les guerres sont à jamais finies; mais, enfin, il faut faire bien les choses quand on les fait, et puisqu'ils tiennent à avoir un fort, je veux au moins que ce fort soit susceptible d'une défense régulière. — Eh! par tous les saints! Père Mathieu, où avez-vous appris ce que c'est qu'un flanquement et un chemin couvert? — Mais au régiment, donc! Ah! ah! ah! ajouta-t-il avec un gros et franc rire, c'est là le *couvent* dont Monseigneur dit m'avoir tiré. Vous n'aviez pas com-

Digitized by Google

pris? Le fait est que j'ai plutôt l'air d'un moine que d'un ancien troupier depuis que j'ai coupé mes moustaches! et puis, j'ai une constitution malheureuse, j'ai beau manger des ignames et boire de l'eau, ma santé est d'une prospérité déplorable. Croiriez-vous que j'ai été obligé d'élargir la porte de ma maison?»

Malgré cette prospérité dont il gémissait, le Père se leva très lestement de table pour me montrer des travaux que le dimanche avait interrompus et qu'il faisait exécuter dans la semaine par les enfants, après le *catéchisme*. C'était une véritable école d'arts et métiers, dont les *prêtres* et les *frères* s'étaient faits les professeurs. « Vous voyez, me dit-il, qu'il y a de tout parmi nous; nous n'arrivons pas seulement des quatre coins du monde, mais des quatre coins de la société : le curé de la paroisse voisine a été simple ouvrier, mon vicaire était avocat, et moi j'aurais pu devenir officier si j'avais continué l'état militaire. Quelques-uns seulement d'entre nous étaient prêtres avant de s'engager dans l'œuvre des missions, et beaucoup y sont venus, du milieu de la vie du monde, comme poussés par une grâce d'en haut qui leur faisait ressentir pour cette façon de faire son salut, un attrait puissant et particulier : quelques-uns y ont cherché une sorte d'asile contre les découragements et les défaillances qu'éprouve l'âme, quand de trop grands malheurs viennent lui montrer sa faiblesse et le vide des espérances mondaines; enfin, presque tous, nous avons notre histoire un peu en dehors de la vie commune, et c'est le plus souvent une pénible histoire, puisque l'homme attend presque toujours pour s'abandonner à Dieu que le malheur lui ait arraché pièce à pièce sa confiance dans le bonheur que promet le monde!... J'ai l'air de faire un sermon, ajouta le Père en souriant; que voulez-vous! C'est peut-être un effet de l'habitude, parce que nous sommes au dimanche et que Monseigneur m'a empêché de parler ce matin ; mais, au risque d'avoir encore l'air de prêcher pour mon saint, je dois dire qu'on ne saurait se faire une idée du calme et de la paix que nous trouvons dans cette vie occupée, où l'on voit si bien chaque jour le résultat qu'a produit le travail de la veille. Ces gens-ci sont de grands enfants, et c'est comme tels qu'on les aime; on les voit pour ainsi dire se développer sous sa main, comme des plantes qu'on arrose : c'est une véritable paternité! »

Ce soldat devenu prêtre qui me parlait ainsi s'était, on le conçoit, transformé à mes yeux, et j'étais un peu honteux de n'avoir vu en lui, pendant que je me livrais moi-même à tout mon appétit de vingt-cinq ans, qu'un gros homme affamé presque ridicule. Une fois de plus j'avais à revenir d'un jugement porté d'après l'extérieur, et à reconnaître combien les formes simples et même vulgaires cachent souvent, chez les missionnaires vivant loin du monde, une réelle et

Digitized by Google

précieuse valeur. Le P. Matthieu, avec son évidente intelligence des choses élevées et sa rare aptitude à *réaliser* les choses pratiques et matérielles de la vie, suivant les besoins d'une société en éclosion, m'apparaissait désormais comme le continuateur et l'héritier de ces grands missionnaires du XVII^e siècle, dont l'histoire héroïque est presque passée pour nous à l'état légendaire avec celle des *conquistadores* qui leur avaient frayé le chemin. Sur une échelle moins vaste, je voyais se renouveler l'œuvre merveilleuse des jésuites au Paraguay ; mais avec cette différence capitale que les professeurs se défendent ici avant tout de la pensée d'être jamais des maîtres, et que dans le mouvement d'initiation rapide qui s'opère en quelque sorte sous les yeux du voyageur, on reconnaît bien plus l'action originale d'individualités rapprochées dans un même but, que celle d'une société hiérarchiquement organisée, qui marcherait sous l'impulsion d'une volonté unique et tirerait précisément sa force du sacrifice continuel des volontés particulières à la règle tracée par l'autorité. A d'autres temps, à un autre peuple, il a fallu d'autres moyens d'action ; ici la règle inflexible et générale eût effrayé des natures plus fières, jalouses de leur liberté à la façon des enfants qui veulent avoir l'air de faire d'eux-mêmes ce qu'on leur a conseillé : les missionnaires d'Uvéa ont donc dû employer à la fois plus de ménagements et associer en quelque sorte à leur œuvre leurs néophytes eux-mêmes, au lieu de se poser simplement en chefs comme le firent les *Pères* des célèbres *missions* près des Indiens de l'Amérique du Sud. Le P. Matthieu était sans contredit un de ceux qui avaient le mieux réussi à conquérir une influence personnelle sur les indigènes. A moitié soldat, à moitié maçon, à moitié charpentier, il était tout à fait prêtre lorsqu'il le fallait, et il présentait aux yeux des naturels un type qui leur paraissait d'autant plus complet peut-être, qu'il ne s'élevait pas au-dessus de ce qui était à leur portée. Le bon Père avait les formes essentiellement plébeïennes, mais à nos yeux même cette simplicité était une cause nouvelle de sympathie et de respect, dès qu'on s'apercevait qu'elle provenait de son abnégation et de la candeur de son âme.

Tous ceux d'entre nous qui le connurent l'aimèrent, et, de son côté, il éprouvait un vrai plaisir à retrouver au milieu de nous le monde européen et à demi militaire où il avait passé une partie de sa vie. Une bonne pipe le réjouissait, et le *petit verre* qu'il refusait le faisait sourire. Souvent, nous disait-il, sa pensée, lorsqu'il travaillait, se reportait vers le régiment, sans regret et sans amertume, mais avec cette persévérance irréfléchie qu'on met à se ressouvenir, au matin, d'un rêve à demi oublié. Il nous accompagna le soir à bord de la goëlette ; il y soupa, et, pendant que mes compa-

Digitized by Google

gnons retournaient sur la plage, par un magnifique clair de lune, pour prendre part à une pêche aux flambeaux, il resta sur le pont, près de moi, à regarder la mer comme si c'eût été pour lui une chose nouvelle, heureux d'entendre chanter, sur le gaillard d'avant, de vieux airs bretons qui lui faisaient venir des larmes aux yeux. « Ah! quel dommage, s'écria-t-il, que mon bon frère ne soit pas ici, il serait le plus heureux homme du monde! car j'ai un frère, ajouta-t-il, et l'Océanie n'est pas l'exil pour moi. J'ai un frère qui est en ce moment à Rotuma; mais il ne tardera pas à revenir ici, et nous passerons nos vieux jours ensemble. Et, tenez, comme il est évident que vous grillez d'envie de me demander comment d'un vieux soldat j'ai fait un vieux missionnaire, je vais vous conter cette très simple histoire. Elle n'est point romanesque, et, lorsque je vous parlais de ceux que de grands malheurs ont jetés parmi nous, j'étais loin de penser à moi. Le malheur et moi, nous ne nous connaissons guère, et même si j'étais de ceux qui croient que Dieu nous a mis dans ce monde pour souffrir, j'aurais lieu d'être fort inquiet de la place que j'aurai dans l'autre. Pour commencer, au lieu d'entrer tout seul dans la vie, j'y suis venu avec un jumeau. Ce ne fut pas un médiocre bonheur, et vous jugez si cette enfance à deux a été heureuse et remplie jusqu'à la mort de notre père, qui laissa subitement sa veuve sans fortune et sans état. Nous avions dix ans, âge où les chagrins glissent sur les jeunes âmes, et si nous pleurions tous les deux, c'était surtout de voir la mère pleurer; puis il y a de si bonnes âmes dans ce monde!... Dès qu'un malheur frappe quelque part, la charité et la pitié accourent et semblent se disputer le bien à faire avec un empressement qui doit réjouir le bon Dieu! Ce fut à qui nous aurait, nous consolerait, et viendrait à notre secours. Une parente se chargea de notre mère; des amis se réunirent, aidés de M. le curé, pour nous placer l'un et l'autre au petit séminaire et assurer notre éducation. Ainsi, tout orphelins et pauvres que nous étions, nous pûmes voir s'écouler paisiblement cette douce période de l'enfance. Ce qui la rendait surtout charmante à nos yeux, c'était notre affection, qui grandissait avec nous, nos goûts semblables, nos projets d'avenir, dans lesquels nous ne nous séparions jamais, et dont nous parlions sans cesse, nous suffisant si bien l'un à l'autre, que nous ne formions point d'amitiés avec les autres enfants. Huit années se passèrent ainsi sans qu'il y eût pour ainsi dire un nuage sur cette vie heureuse; puis, tout à coup, l'édifice entier que nous avions bâti en l'air s'écroula par une circonstance que nous aurions dû prévoir. La vieille dame qui avait pris notre mère près d'elle mourut subitement, et celle-ci se trouva de nouveau sans asile et sans ressources, au moment où nous-mêmes nous atteignions l'âge où l'on sort du

Digitized by Google

collége. Nous avions fini notre *philosophie;* nous avions eu des prix; notre éducation était complète; toutes les carrières s'ouvraient devant nous, comme on disait... Et, au total, avec deux têtes assez bonnes, deux cœurs vaillants et deux paires de bras vigoureux, nous n'étions précisément bons à rien, et hors d'état de faire vivre notre mère et nous-mêmes... Fallait-il de nouveau chercher des appuis près des autres? C'eût été honteux avec les barbes qui commençaient à nous pousser; et, d'ailleurs, la charité, qui va d'elle-même au-devant des enfants et des faibles, s'écarte avec mépris de l'homme robuste, et elle a raison. Nous avions donc avec le sentiment de notre misère et de notre inutilité, le sentiment de ce qu'il y avait de faux dans cette situation et de l'absence de tout droit à nous plaindre.

» Mon frère fut le premier à dire qu'à tout prix il fallait se trouver un travail, dussions-nous gagner notre pain en cassant des pierres sur les routes. La mère pleura, moi aussi, et nous eûmes beau tenir conseil à trois pendant toute une nuit, il nous fut impossible d'arriver à une conclusion. Le lendemain, deux nouveaux membres s'adjoignirent à ce petit conseil de famille : c'étaient M. le curé et un voisin, ancien sergent, qui passait pour une assez forte tête. Ils eurent bientôt trouvé des carrières à nous indiquer, et, pour cela, ils n'allèrent pas chercher bien loin, car il fut décidé qu'Yvon, appuyé par M. le curé, resterait au collége comme maître d'études, en annonçant l'intention d'entrer dans les ordres, tandis que moi, qui étais le plus fort, je me ferais soldat. C'étaient deux singulières carrières pour faire fortune et venir en aide à notre mère; mais, dans notre inexpérience, nous n'y voyions tous trois qu'une objection sérieuse, c'était la séparation. Ah! comme nous pleurions! C'est un bonheur, savez-vous, de pleurer ensemble d'une certaine façon!... Je partis donc le lendemain pour la ville voisine, le cœur gros, la bourse plate et muni d'une lettre de l'ancien sergent, personnage dont la protection ne pouvait manquer de me faire accepter par le conseil de révision, car telle était mon ambition nouvelle. Mais, sous ce rapport, j'avais une protection bien autrement efficace dans mes larges épaules et mon air de santé. J'attirai par là l'attention de deux hommes qui passaient à cheval sur la route : — Voilà un gaillard, dit l'un deux, qui ferait un fameux fantassin! Et comme il me regardait en disant cela, je crus poli de lui répondre que telle était bien en effet mon intention, et que j'allais à la ville pour m'engager. — Quelle niaiserie! s'écria l'homme; *tant* qu'à se faire militaire il vaut bien mieux *remplacer.* — Et il m'expliqua comment les jeunes conscrits qui ne voulaient pas servir pouvaient se faire remplacer pour de l'argent, et comment d'autres recevaient cet argent. J'étais

Digitized by Google

si naïf que je n'avais jamais pensé à cela, et cette manière de gagner tout d'un coup une petite fortune pour ma mère, en rendant un service utile et honnête, se présenta à moi comme un véritable don du ciel. Dans ce bonheur imprévu, je ne pensai même pas qu'il pût y avoir à prendre conseil de personne; mon recruteur me paraissait un fort honnête homme, faisant un métier utile, et, en réalité, quand je lui eus conté toute mon histoire, il me donna tout de suite la plus haute somme que l'on payât alors pour un remplaçant, douze cents francs. Vous jugez de mon bonheur quand je pus revenir sur mes pas, et de l'orgueilleuse joie de ma mère, aussi ignorante que moi, quand je lui racontai l'heureuse façon dont je m'étais procuré cette somme! Le vieux sergent, au contraire, grogna, s'emporta, jura comme un possédé, et, se calmant tout à coup, examina scrupuleusement l'engagement signé par moi, dont j'avais conservé un double; puis, après deux ou trois questions, il dit brusquement : — Puisque c'est une chose faite, n'en parlons plus; mais dès que vous saurez dans quel régiment on vous a placé, écrivez-le moi, afin que je tâche d'y faire parvenir un bout d'explication à votre endroit. Je partis sans avoir bien compris la cause du mécontentement de notre vieil ami, et me figurant que je n'avais perdu, en me faisant *remplaçant*, que le droit de choisir mon régiment, choix auquel je n'attachais pas une grande importance. Vous savez s'il en pouvait être ainsi et contre quel préjugé puissant j'allais avoir à lutter. On me plaça dans un régiment du génie, à ma grande joie, car j'étais convaincu que mon instruction et mon zèle allaient rapidement me faire distinguer dans une arme qu'on appelle savante, et, en effet, j'y fus noté comme un soldat très obéissant, très vigoureux, jamais malade.

» C'étaient là des qualités réelles qui me valurent bientôt le grade de caporal, et la protection d'un vieux camarade de notre voisin le sergent; mais le brave homme me rit au nez quand j'osai me prévaloir de mon latin et de mon grec; puis, cependant, concluant fort judicieusement de mes prétentions littéraires que je devais savoir écrire et compter, il m'apporta un beau jour un registre de fourrier dont une page était déchirée; je la recopiai fort proprement, et mon protecteur s'écria que ma fortune était faite, qu'avec une écriture pareille j'étais fait pour être un jour le plus *joli sergent-major* du régiment... Il n'y a, ajouta-t-il, que ce diable de remplacement qui nous gênera ! On a beau savoir que vous êtes un brave garçon, c'est toujours une tache difficile à effacer ! Il avait raison, je devais retrouver à tout instant cette tache originelle. Quoi qu'il en soit, elle ne m'empêcha pas de devenir sergent-major avant d'avoir fini mon temps d'engagement, et je pus ainsi, dès le début, être un peu utile

Digitized by Google

à ma mère. Vous voyez qu'au total, en ce qui me concernait, tout avait tourné pour le mieux.

» Après sept ans je me rengageai ; je n'étais donc plus un *remplaçant;* mais je l'avais été, et tous mes efforts, mon zèle, les éloges qu'on me donnait, venaient se heurter contre ce crime imaginaire. Je m'en apercevais, et ces dégoûts venant se joindre à tous mes regrets de famille, donnaient peu à peu à mes réflexions et à mes pensées une teinte toute nouvelle ; mes lettres à Yvon s'en ressentaient. Je lui reparlais du bonheur d'être ensemble ; je me le représentais devenu curé d'une petite paroisse, où je m'établirais moi-même, exerçant quelqu'un des métiers dont j'entendais les travaux, comme charpentier ou arpenteur. Mais, lui, avait de tout autres pensées ; obtenir une cure lui paraissait impossible ; c'étaient nos écoles de Bretagne et aussi l'ambition des missions lointaines qui l'occupaient ; on voyait bien que c'était seulement la présence de la mère qui le retenait ; et, quand elle mourut, il vint m'embrasser pour la première fois depuis notre enfance et m'annoncer sa résolution de partir. — « Tu vas donc me laisser tout seul dans le monde ? lui dis-je ; tu n'as donc plus ton cœur d'autrefois ? je ne te suis donc plus nécessaire ? » Il s'attendrit ; il promit de rester quinze jours près de moi. Je me sentis tout heureux de l'avoir, et comme sûr de le garder ; mais il était resté le plus Breton de nous deux. Avant que le temps se fût écoulé, moi qui avais espéré le séduire et le faire rester, j'en étais venu à ne rêver plus que voyages lointains, prédications hasardeuses, sauvages convertis. Il est clair, me disais-je, que mon frère n'est pas assez fort pour faire tout seul ce métier là, et, puisqu'il y est si puissamment appelé, je ne suis qu'un gros égoïste de ne pas voir que, pour ma part, la même voix m'y appelle aussi. D'ailleurs, qu'est-ce que je quitte ? Je suis le plus pacifique des militaires, je n'ai point formé d'attachements présents, et je n'ai jamais pensé pour l'avenir qu'à l'affection de mon frère ; allons chercher sa *paroisse* où le bon Dieu l'a mise !

Et voilà, mon cher monsieur, comment je me suis fait, en quittant le service, frère servant de la mission où était Yvon. J'ai eu bientôt rattrappé mon *latin* d'autrefois, et comme j'avais toujours eu, au fond, une grande inclination pour l'état ecclésiastique, je suis devenu prêtre moi-même, et, depuis, nous n'avons jamais cessé d'être réunis, sinon tout à fait ensemble, du moins dans la même mission.

HENRI DE COUX.

---

Digitized by Google

# HISTOIRE

DE

# RICHARD LOYAUTÉ

C'était le nom d'un pamphlétaire polititique célèbre sous la Restauration. Peu d'hommes ont eu autant d'action que lui sur les masses; il fut le rival de Paul-Louis, et sans les événements, qu'on verra s'enchaîner dans ce récit, il eût laissé sans doute une mémoire égale à celle du Tourangeau. Jusqu'en 1828, Richard ne connut que les beaux côtés de la politique militante; ses petits livres, ses brochures se lisaient avec avidité : il entra dans une revue qui se mourait, et l'annonce qu'il devait y écrire une fois par semaine, amena des milliers d'abonnés dès le début. Les salons s'arrachaient à la lettre le triomphant écrivain alors dans toute la fleur de l'âge : à trente-cinq ans, il en paraissait à peine trente, et la nature de sa physionomie caractérisée lui permettait de rester longtemps sans vieillir. Un teint bistré, des moustaches noires, une barbe qu'il savait porter élégamment, de grands yeux noirs, vifs, indécis parfois et allanguis, en faisaient un des rares beaux cavaliers du journalisme, composé habituellement d'hommes que leurs travaux et leur vie enlèvent à l'élégance.

Les femmes adoraient Richard Loyauté, qu'un poète romantique avait appelé : « Jeune Grec à l'œil noir. » A diverses reprises, les salons royalistes firent des offres avenantes au journaliste, qui ne voulut pas se laisser entraîner dans des endroits où ses principes pouvaient être exposés à quelques accrocs : non pas qu'il eût la netteté

Digitized by Google

voltairienne et arrêtée de Paul-Louis; c'était une autre veine. Son talent ressemblait à ses yeux : rarement il en sortait des éclairs, mais le plus souvent des phrases harmonieuses, sans précision absolue, coulant comme une rivière en mille détours allongés, empreintes de l'antiquité par la forme plutôt que par le fond, et répondant assez justement à ce titre de *jeune Grec*, trouvé par un ami romantique, un poète de premier ordre en 1827, dont le nom est oublié aujourd'hui.

Le public d'alors avait un enthousiasme suprême pour ce style à grandes périodes, travaillé comme les vers, coulant, harmonieux, ayant du nombre, qui depuis a trouvé tant d'imitateurs. Richard Loyauté passa pour un merveilleux écrivain auprès de la bourgeoisie tandis que Paul-Louis, avec ses railleries nerveuses qui trouaient à chaque coup les actes du gouvernement comme une balle, était regardé comme un homme joyeux et plaisant dont le plaisir était de railler. C'étaient deux manières bien tranchées, mais celle de Richard Loyauté imposait plus de respect et donnait à supposer par sa distinction un homme distingué. Aussi la porte de tous les salons, même du faubourg Saint-Germain, eût-elle été ouverte à Richard s'il avait daigné consentir à en franchir le seuil : plus d'une grande dame rêvait de ramener aux saines idées ce jeune Athénien révolutionnaire qui avait retrouvé dans sa prose les secrets de la langue d'André Chénier.

Richard n'avait pas ces ambitions : reçu dans les principaux salons de l'opposition, aimé de la belle Soubise de Pontlevoy, il n'enviait ni les fêtes du grand monde ni les femmes distinguées. Madame de Pontlevoy, femme d'un employé supérieur dans les bureaux du duc d'Orléans, pouvait lutter par la jeunesse et la beauté avec les plus jolies femmes du faubourg Saint-Germain. Comme trait d'union entre le prénom et le nom, un *de* flatteur, si Richard avait estimé ces misères, pouvait le consoler de relations qu'il ne voulait pas entretenir avec la noblesse.

Tout le Paris intelligent connaissait sa liaison avec la belle Soubise qui ne craignait pas de se montrer avec Richard et son mari en loge découverte, aux premières représentations. A la Chambre, au bois, au boulevard, Soubise ne pouvait apparaître sans qu'aussitôt on ne vît à ses côtés la personne de Richard. C'était une liaison avouée, qui ne donnait même pas à parler, tant elle était claire et avouable : une jolie personne attachée à un vieux mari, avait lié une vive amitié avec un homme beau et distingué. La société parisienne, surtout celle où vivait Richard, n'en demande pas plus et s'étonnerait profondément de la rancune d'un mari jaloux.

Pourquoi s'opposer à ces liaisons si naturelles? Deux jeunes gens

Digitized by Google

séparés par une union imparfaite, se rencontrent, purgent les torts de la société en s'aimant; comment un mari serait-il assez ridicule pour faire du scandale? Il est vieux, la loi légale lui donne raison il est vrai, mais la loi naturelle? La fraction de société parisienne à laquelle appartenait Richard, aime à raisonner d'après la loi naturelle; et M. de Pontlevoy ne manifesta jamais l'idée de troubler le repos de sa femme et de Richard : il accueillait celui-ci comme un ami dévoué et ne parut même pas avoir l'idée de soupçonner l'homme dont il partageait les idées politiques. C'était un de ces ménages à trois si communs à Paris, où les choses les plus irrégulières prennent une tournure régulière, rien que par le fait de leur durée.

Il manquait à Richard la consécration de son talent de pamphlétaire, un procès de presse, un procureur général armé de foudres ridicules, des gendarmes dans le fond de la salle, un auditoire enthousiaste, un tribunal injuste et des jurés attendris. Richard rêvait les honneurs de la cour d'assises; toutes les célébrités du temps y avaient passé en ajoutant un fleuron de plus à leur couronne. Leur réputation s'était retrempée sur les bancs des accusés, et Richard craignait quelquefois que sa réputation ne s'éteignît dans une prospérité sans exemple. Il y avait alors un procureur général ami des belles-lettres, se délassant de ses fonctions judiciaires par des travaux dont on eût beaucoup parlé s'il avait appartenu à l'opposition; mais, défenseur zélé du gouvernement, demandant la condamnation des écrivains inculpés, servant de point de mire aux railleries des petits journaux, le procureur général devait laisser un nom ridicule. Telle est la loyauté des partis. Ce magistrat, frotté de littérature, était secrètement un des plus vifs admirateurs du talent de Richard ; il le lisait comme Eve mangea la pomme, comme les mahométans boivent du vin, et l'aimait d'autant plus qu'il souffrait des tendances répréhensibles du pamphlétaire. Le procureur général lutta longtemps contre son entourage qui voulait que Richard fût poursuivi; en vain il démontra combien cette belle prose à images un peu languissantes, de forme si pure, offrait peu de dangers. Richard ne se prononçait jamais ouvertement contre la religion et ses ministres, ainsi que MM. de Béranger et Paul-Louis Courier; au contraire, le magistrat démontrait au ministre de la justice que le pamphlétaire était un homme d'essence religieuse, que ses sentiments se pressentaient à chaque ligne; dans sa comparaison des cultes anciens il était facile de voir un homme cherchant à se rattacher à un dogme; la jeunesse seule l'avait jeté dans l'opposition, la maturité le ramènerait inévitablement à la défense du trône et de l'autel. Le ministre de la justice, homme d'ordre absolu et sans aucune teinture littéraire, fut inflexible et exigea la mise en accusation de Richard Loyauté, à propos de son dernier article.

Digitized by Google

— Nous serons battus par le jury, monseigneur, s'écria le malheureux procureur général, qui entrevit, à la suite de ce procès, une grêle d'épigrammes attachée à son nom au moins pour un an.

Enfin, Richard fut au comble de ses désirs: le prestige de la cour d'assises lui manquait jusque-là; le front rayonnant, il courut annoncer ce triomphe à Soubise, qui fondit en larmes; elle voyait son ami dans un noir cachot, chargé de chaînes, au secret, séparé d'elle. — Ingrat! s'écria-t-elle, en remarquant l'illuminisme peint sur les traits de Richard; vous me préférez vos convictions politiques. Maudites soient vos opinions républicaines! Ne vous trouviez-vous pas assez heureux auprès de moi sans rechercher cette popularité dangereuse, qui va nous séparer, qui me brise le cœur?

Richard reconnut combien sa maîtresse l'aimait, par la douleur qui s'était emparée d'elle, et ce jour-là fut le plus beau jour de sa vie. Les pleurs de Soubise la rendaient encore plus séduisante; jusque-là leur bonheur avait été sans troubles, et ce nuage faisait paraître plus bleu l'horizon passé de leur amour. M. de Pontlevoy, lui-même, fut ému au dîner qui se passa entre trois à la maison; il se joignit à sa femme pour supplier l'écrivain de ne pas choisir un avocat dangereux, de ces hommes qui plaident pour eux et non pour le client, qui regardent toute cause politique comme une tribune personnelle, et irritent le tribunal sans songer aux intérêts de ceux dont ils ont à protéger les intérêts. Mais Richard, après avoir donné cours à l'amour et à l'amitié, était emporté vers cet idéal si longtemps caressé, qui, jusque-là, avait fui comme l'horizon et qui se manifestait enfin.

Il lui fallait courir les journaux amis, les salons politiques, donner du retentissement à l'affaire, réchauffer les tièdes, piquer les indifférents, se montrer plus faible que les forts, apprêter sa défense, songer au choix d'un avocat, enfin, se préparer au grand combat.

Cette affaire d'excitation à la haine du gouvernement, des citoyens entre eux, d'attaques contre la morale, contre la religion (car l'article incriminé de Richard renfermait tous les délits, comme certains malades à leur heure dernière résument toutes les maladies), cette affaire excita une vive curiosité dans le Paris désœuvré qui déjeûne des gazettes et soupe des spectacles. On était curieux de voir de près le jeune Grec à l'œil noir; aussi, les bancs habituellement réservés aux témoins étaient-ils garnis de dames de tous les partis: les femmes des salons de l'opposition, pour rendre hommage au courageux défenseur des libertés publiques; les dames royalistes, pour se venger des refus méprisants du pamphlétaire. Des avocats, des journalistes, des philosophes, des sectaires, tous conspirateurs ardents, qui, trois ans plus tard, devaient renier leurs principes



Digitized by Google

pour arriver à des places et à des honneurs, formaient un auditoire plein de murmures favorables pour l'accusé. Le fond du prétoire était garni d'ouvriers, gens convaincus, à figures pâles et à grande barbe, de ceux qu'on rencontre habituellement sur les barricades, prêts à mourir au premier signal, jouant leur vie avec une indifférence stoïque, caractères résolus, fronts étroits, incapables de diplomatie, servant les ambitions cachées en soldats courageux, marchant sans arrière-pensée, sans soupçonner les motifs bas qui gouvernent les têtes d'en haut.

Ces braves gens étaient là en claqueurs; à la dernière réunion des sociétés secrètes, on avait choisi les cerveaux les plus déprimés, c'est-à-dire ceux qui applaudissent le plus fort et qui pensent le moins. — Nous applaudirons, quand notre noble Richard ira s'asseoir sur la sellette infâme, s'était écrié M****, que la révolution de Juillet nomma ministre de la justice; et les républicains n'avaient pas songé à la secrète analogie qui en faisait des claqueurs avec lesquels ils s'étaient battus huit jours auparavant au théâtre de la Porte-Saint-Martin, à la reprise d'une pièce médiocre, où l'on voulait voir des allusions politiqnes.

Le nombre des avocats en robe était immense; jamais le Palais ne vit tant d'avocats; car la salle d'assises étant petite, tous ceux qui craignaient de ne pouvoir suivre ces débats, louèrent des robes et firent le sacrifice de leurs moustaches démocratiques, afin de paraître attachés au barreau.

Les amis du gouvernement, des ministres, des magistrats, des pairs de France se tenaient serrés derrière les juges, sans se rendre compte que leur présence, leur nombre, leur attention, témoignaient de la puissance de leur adversaire, dont l'entrée fut une véritable ovation.

Richard parut boutonné jusqu'au cou; aussitôt des salves d'applaudissements, partant du fond de la salle, l'engagèrent à se tenir debout et à développer sa taille élégante. Le président déclara que toute personne donnant des marques publiques d'approbation ou de désapprobation serait immédiatement expulsée; mais il avait compté sans la belle Soubise, qui, placée auprès du banc de l'avocat, agita son mouchoir brodé dans la direction de Richard, et entraîna dans cette manifestation toutes les dames des chefs de l'opposition. Richard salua de nouveau, et les bravos, les applaudissements retentirent énergiquement dans tout l'auditoire, qui avait deviné dans le président un esprit indécis, timide, incapable d'oser employer la force vis-à-vis d'un public si hautement enthousiaste.

Après Richard, la personne qui se confondait dans les regards du public, était Soubise de Pontlevoy, habillée d'un noir éblouissant,

Digitized by Google

qui tenait moitié du deuil, moitié d'une fête. Cette séduisante créature, entourée des amis intimes de Richard, aussitôt qu'elle eut pris son parti de ce procès, montra un courage qu'on ne lui soupçonnait pas : à cette heure, fière de l'homme qu'elle aimait, elle eût voulu partager ses dangers; ses regards illuminés portaient la flamme de la passion et de la résolution. Quand elle regardait Richard, sans chercher à cacher ses sentiments, elle semblait dire aux femmes du faubourg Saint-Germain : « Voilà comment nous aimons dans notre parti ! » et toutes les femmes étaient jalouses de ces regards échangés qu'aucun tribunal ne pouvait traverser.

L'interrogatoire de Richard fut pris de telle sorte que le président semblait l'accusé, l'accusé le juge : l'entourage, le rôle qu'il jouait, l'attention qu'il excitait, l'intérêt dont il sentait voler les bouffées jusqu'à lui, les courants de haine qui sortaient des yeux de quelques-uns, avaient donné à la parole de Richard une nerveuse conviction qui se retrouvait rarement dans ses écrits. Les interruptions du tribunal firent luire des éclairs d'indignation et amenèrent dans sa bouche des phrases nettes, impératives, exaltées, qu'on n'avait plus entendues depuis la Convention. A cette heure on pouvait prévoir dans le journaliste un de ces jeunes tribuns populaires dont les récits antiques nous ont laissé la mémoire. Jusqu'alors on n'avait vu dans Richard qu'un pamphlétaire d'un grand style ; il se révéla grand orateur, non pas fougueux et tonnant à la manière de Danton, non pas froid et impérieux comme Robespierre, mais une sorte de trait d'union entre Saint-Just et Barbaroux, un attermoiement entre la Montagne et la Gironde, une conciliation entre ces deux partis inconciliables.

Soubise suivait Richard des yeux et mimait pour ainsi dire ses paroles : l'émotion, le bonheur doublaient sa beauté. Les premiers regards de Richard ne la remuèrent pas plus profondément que ce spectacle joué devant des spectateurs enthousiastes, montés au diapason de l'acteur, en qui chaque parole trouvait un écho. De temps en temps Soubise regardait les jurés qui se laissaient aller aux influences du public; madame de Pontlevoy n'avait pas besoin d'essayer de séduire chacun des jurés par un de ces coups d'œil de femme, chargés de pitié et de promesses, auxquels il est impossible de résister. En ce moment, sauf quelques membres du parquet, toute la salle était complice, et chacun était indigné des poursuites que le gouvernement osait exercer contre un homme si pur.

L'interrogatoire de Richard fut interrompu par des applaudissements auxquels il n'était plus temps d'apporter remède ; le président, qui reçut le soir même une mercuriale sévère du ministre, trouvait ces applaudissements presque légitimes.

Digitized by Google

L'avocat se leva et justifia malheureusement les craintes de M. de Pontlevoy. C'était une intelligence, mais amère, tranchante, froide, cruelle, insolente, dogmatique, hautaine, méprisante, excitant quelquefois l'admiration, la sympathie jamais. Cet avocat bilieux avait une grande réputation, mais il perdait toujours ses causes. Le parti républicain en fit son idole, à cause de ses principes sévères et accentués; il importait peu au parti que les accusés fussent acquittés, ce qu'il fallait, c'était à chaque plaidoirie la réhabilitation des hommes de la Convention, la déclaration des droits de l'homme commentée et la publicité de ces doctrines. Tirés à un million d'exemplaires, ces discours, répandus par toute la France, servaient la cause et non l'accusé.

Par ses relations, Richard ne pouvait échapper à cette défense dangereuse; sa réputation lui infligeait cette défense distinguée et malencontreuse. Si l'avocat n'eût insulté que le tribunal, il serait resté dans son rôle; mais sa bile s'attaquait à toutes les institutions qui touchent à la justice, il commit la faute d'envelopper les jurés dans la haine qu'il portait à la magistrature. Il allait au-devant de la condamnation, la bravait, l'appelait; dans cette hypothèse, il aiguillonnait les jurés, les perçait de flèches empoisonnées et semblait prendre plaisir à les retourner dans la plaie.

La physionomie de la salle changea tout à coup pendant le discours : au lieu de ce beau ciel attique que Richard avait fait entrevoir, des nuages menaçants s'amoncelèrent; l'écrivain avait réconcilié les esprits avec la république, l'avocat fit entrevoir une figure vengeresse qui glaçait les esprits. Les victimes de la terreur blanche montraient leurs têtes sanglantes, les fantômes des généraux de l'empereur apparaissaient, la poitrine trouée de balles royalistes, tous demandaient vengeance, et la voix de l'avocat prenait des accents cruels, menaçants, pour le jour où ses doctrines triompheraient.

Les républicains du prétoire applaudirent seuls; mais ce n'étaient plus les enthousiasmes partagés par toute la salle, aucune femme ne pouvait s'associer à la parole de l'avocat. Il eût fallu les tricoteuses de Marat. Richard lui-même était sous le coup de cette plaidoirie à laquelle son cœur généreux ne pouvait s'associer, mais qu'il devait subir en soldat discipliné. Soubise était désespérée et osait à peine lever ses beaux yeux.

Le procureur général profita de cet élan des esprits pour forcer encore les idées de l'avocat; il fit un tableau sombre et effrayant de la Révolution et n'eut pas de peine à démontrer aux jurés que, sous des phrases harmonieuses, par là d'autant plus dangereuses, les écrits de Richard entouraient de fleurs la hideuse machine de la

Digitized by Google

guillotine. Un acquittement était une complicité tacite avec les agents de désordre; la guerre civile, la terreur, la dictature, les conspirations renaissaient, les honnêtes citoyens en étaient les premières victimes. La France avait prouvé qu'elle ne voulait plus subir de telles révolutions, péril des gens de bien, espoir de la lie du peuple.

Richard fut condamné à six mois de prison. Dans la salle des Pas-Perdus, l'avocat fut porté en triomphe.

Richard ayant déclaré qu'il voulait subir immédiatement sa condamnation : — Qu'importe, lui dit Soubise en se précipitant vers lui au moment où les gendarmes faisaient écouler la foule, je t'aime.

Ce mot fut une consolation pour Richard pendant les premières heures où les formalités d'emprisonnement, l'aspect des murs noirs de la Conciergerie, le changement de vie encombrent l'esprit d'inquiétudes. Jusque-là, il avait à peine songé à une condamnation future; les tracas de son procès, les nombreuses démarches, les visites, les consolations des hommes de son parti, la position à prendre devant la cour d'assises, la préparation de ses réponses l'avaient occupé à tel point qu'il en avait oublié le dénoûment: maintenant la privation de liberté lui apparaissait aussi nue que les murs de sa prison; il comprit alors ce mot de *liberté* qu'il n'avait jamais connu sans ceux d'*égalité* et de *fraternité*. Des prévenus de toute sorte, voleurs, faussaires, forçats en rupture de ban, emplissaient le préau de leurs cris et de leur argot; mais ce n'étaient pas là des égaux et des frères. De la croisée grillée du premier étage où Richard avait obtenu une chambre humide et noire qu'il payait fort cher, il cherchait à démêler sur ces figures vicieuses quelque trace de naïveté et d'honnêteté qu'il eût essayé de développer à son profit. C'était de l'égoïsme : Richard avait besoin d'un compagnon pour dire ses rêves, ses espérances, peut-être pour se faire admirer. Mais les plus grossiers instincts régnaient en maîtres sur ces figures à potence, et Richard, qui n'avait pas le don de l'observation et dont le regard aimait à s'arrêter sur les formes pures des antiques, était révolté de la laideur : à ses yeux, le beau n'avait pas besoin de repoussoir.

Ce fut plongé dans les tristes réflexions inspirées par la vue des prévenus se promenant dans le préau, que Richard jugea la rigueur de son triomphe, de ce triomphe si longtemps caressé, dont il n'avait pas prévu l'envers. Triste soirée pendant laquelle le condamné fit quatre cents fois le tour de sa petite cellule, en appelant à son souvenir l'image de Soubise qui rendait encore l'emprisonnement plus cruel.

Le lendemain, le geôlier apporta à Richard une lettre dont l'enveloppe était chargée de caractères maigres et chéris qu'il porta à

Digitized by Google

ses lèvres; mais en même temps il pâlit, car le cachet de la lettre était rompu. Une seconde lui faisait oublier la prison, et la rupture du cachet le rappelait à la triste réalité. Mais l'amour de Soubise, ses inquiétudes, son chagrin d'être séparée de celui qu'elle aimait, l'admiration qu'elle éprouva à l'audience, l'enthousiasme de tout Paris en lisant le journal du soir, les regrets qu'inspirait la détention du pamphlétaire, les manifestations qui se préparaient, les visites que chacun voulait rendre au condamné lui firent regarder cet événement comme une épreuve au sortir de laquelle sa puissance serait doublée. Combien Soubise aimait Richard ! Chaque ligne de sa lettre en témoignait; elle ne vivait que pour un homme. Toutes ses actions se reportaient vers cet homme : elle partageait ses succès, elle y entrait de moitié, et Richard buvait avec délices ces phrases rafraîchissantes pour son orgueil abattu; mais il lui resta un souci : une correspondance si intime et si directe devait être lue par un tiers, un indifférent, un employé. C'était enlever la poussière brillante des ailes du papillon.

Richard envoya au préfet de police une lettre par laquelle il se plaignait de cette discipline sévère qui l'atteignait dans ses sentiments les plus intimes et lui en faisait perdre la fraîcheur. Dès le lendemain, le préfet vint rendre visite au pamphlétaire et lui exprima le regret de n'avoir pas enjoint à ses employés inférieurs de respecter le cachet des lettres qu'on lui envoyait. Le préfet était un homme du meilleur monde, disposé à adoucir la rigueur de la peine en ce qui lui était possible. — « C'est un honneur pour moi que de vous avoir sous ma surveillance, monsieur Richard, et je vais faire tous mes efforts pour vous garder. » Richard parut étonné. « — Après votre condamnation, vous devriez être transféré dans une maison de détention, vous en avez le droit, mais je vous conseille de rester ici avec les prévenus; je vais vous en dire la cause et j'espère que vous m'écrirez dès aujourd'hui un petit mot afin que je puisse vous accorder cette faveur. A la Conciergerie, je suis le maître, j'y viens tous les jours, le directeur est sous ma surveillance immédiate; tandis que dans les autres prisons je ne répondrais pas de faire plier les règles plus ou moins sévères dont la direction a le monopole. Restez ici et vous vous en trouverez bien, je vous le garantis. » Richard ne répondait pas. « — Ah ! je vous comprends, vos amis ne peuvent plus faire des variations dans les journaux sur les rigueurs de la prison; voilà ce que vous pensez. Eh bien, je vous laisserai jouir de ce petit bénéfice; il est entendu pour le public que tout condamné dort sur la paille humide des cachots. J'aime autant être attaqué que loué par vos amis; ma position n'en est que plus solide auprès du ministère.... On est déjà venu me demander la permission

Digitized by Google

de vous visiter. — Vraiment! s'écria Richard, qui? — Ne le devinez-vous pas? Je n'ai pu refuser, quoique les parents seuls des condamnés aient le droit d'entrer. Vous trouveriez peut-être d'autres directeurs moins galants que moi, qui, voyant une personne distinguée demander à communiquer avec un prisonnier, s'empresseraient de refuser, pour faire du zèle. — Je vous remercie, monsieur le préfet, s'écria Richard ému. — Donc, vous nous restez. J'ai donné également des ordres pour que vos lettres ne passent plus par mon secrétariat. » Comme l'écrivain se confondait en remerciements chaleureux. — « Si vous me tenez un jour, dit le préfet, je demanderai votre protection. »

Ainsi Richard, aux yeux de son parti, put jouir des priviléges de l'emprisonnement sans en connaître les rigueurs. Soubise vint à la Conciergerie, et cette première visite la fit sangloter. Les anciennes voûtes qu'elle avait traversées, la tristesse des prévenus au parloir, le bruit sourd des lourdes portes retombant derrière elle, le grincement d'énormes serrures, les souvenirs historiques attachés à cette prison, la vue des guichetiers, des gendarmes, avaient agi sur l'imagination de la jeune femme, qui fondit en larmes dans les bras de Richard. C'est dans les grandes douleurs partagées que l'homme se sent aimé: à de tels moments, l'amour se prouve par des marques non équivoques d'effusion ou de tendresse. Les protestations, les serments qui, dans la vie, se prodiguent si aisément, se taisent dans les grandes douleurs; un regard humide, une main émue sont bien autrement convaincants. Jamais Richard ne fut plus fier de l'amour qu'il inspirait à Soubise; sa condamnation avait agrandi son amour et l'élevait sur le trône rarement occupé de la passion. Pour la première fois, Richard voyait reluire le mot *aimer* sur les murs noirs de la petite chambre qu'il occupait: ni la course à cheval au bois, quand, entrant dans une allée isolée, ils se tenaient la main dans la main, ni la promenade en barque dérivant le soir au clair de lune, ni l'isolement dans une petite loge de spectacle au milieu d'un immense public, ni la vue de Soubise entourée de soupirants dans une soirée, ne rappelaient à Richard le bonheur qu'il éprouvait dans sa prison aux fenêtres grillées. A cette heure, Soubise se fût tuée pour lui, qu'elle n'eût pas prouvé plus réellement la sincérité de son amour.

Il fallut se séparer. Les amants s'étaient à peine parlé, la parole étant trop matérielle pour rendre la passion qui les animait; mais un coup d'œil de Soubise avait dit : A bientôt. Richard resta sous le charme extatique d'un halluciné qui voit s'entr'ouvrir tout à coup le ciel et qui sent ses parfums, ses musiques, ses rayonnements s'em-

Digitized by Google

parer de tous ses sens; car l'amour qui laisse sans émotion, qui ne rend pas tremblant, qui ne chasse pas les réalités de la vie, qui ne remplit pas les yeux de mirages attendrissants, n'est qu'une vile grossièreté.

Richard oubliait la prison, la politique, l'ambition, la vie même; il ne sentait plus son corps : il flottait dans des espaces que l'oiseau seul connaît. Il n'entendait pas, il ne voyait pas, il n'écoutait pas; ses sens s'étaient épurés, son corps était assis sur une chaise, mais il ne le savait pas et il était sorti de son enveloppe matérielle pour planer dans des régions éthérées.

Le geôlier, qui survint, fit rentrer l'âme vagabonde dans le corps privé de mouvement. C'était l'heure du dîner; mais Richard tint rancune à ce dîner qui avait coupé court à ses illusions : il se jeta sur son lit, essayant d'évoquer encore une fois l'image de la séduisante Soubise. Le premier mois de détention se passa dans des félicités sans cesse renaissantes. Tout contribuait à entretenir le journaliste dans une heureuse sérénité d'esprit et de corps. Le parti républicain envoyait ses hommes les plus distingués frapper à la porte du pamphlétaire; des corporations tout entières d'ouvriers signaient des adresses pour entretenir le courage du détenu. Les poètes chantaient, en vers alexandrins, la gloire du prisonnier. Les peintres et les statuaires les plus célèbres demandaient à être admis à l'honneur de reproduire, sur la toile et sur le marbre, les traits du jeune tribun. Des lithographies couraient, représentant le beau prisonnier derrière les barreaux, aspirant l'air de la liberté. Dans les salons, de jeunes femmes chantaient, en s'accompagnant sur la harpe, une romance mélancolique en tête de laquelle était le portrait de Richard; l'enthousiasme fut porté si loin, qu'on arrangea, pour la gloire du prisonnier de la Restauration, la poésie illuminée par l'immortelle mélodie de Grétry : du roi Richard on fit Richard le républicain; mais *l'univers n'abandonnait* plus Richard, au contraire, la romance montrait l'enthousiasme des populations en présence de l'emprisonnement du pamphlétaire.

Soubise fit transporter sa harpe à la Conciergerie et chanta d'une voix émue la nouvelle romance, qui faisait fureur dans les salons de l'opposition. En ce moment, Richard remerciait sincèrement l'avocat qui par son dangereux plaidoyer lui avait ménagé ces flatteuses ovations, auxquelles il ne manquait même pas les sifflements des serpents de la critique. Les feuilles royalistes déchiraient Richard dans des articles remplis d'esprit de parti; les journalistes cherchaient à crever le ballon de gloire dans lequel Richard planait au-dessus de la multitude. Les premiers pamphlets de l'écrivain étaient analysés sévèrement, et d'habiles adversaires démontraient

Digitized by Google

le peu d'idées qui se cachait dans ce style imagé, plein de méandres et d'ondulations gracieuses. Ces attaques passionnées faisaient vendre à des nombres immenses les brochures politiques de Richard, qui n'en profitait pas, car il les avait cédées, trop heureux de pouvoir les faire imprimer, à un libraire républicain, qui en donna une faible somme. Mais qu'importait à Richard? Il cherchait la gloire et non la fortune; il trouvait même généreux le libraire qui, de son propre mouvement, lui faisait passer en prison quelques sommes qu'il ne lui devait pas.

Quelque imposant que soit un concours d'éloges, les hommes n'aiment pas à entendre partir d'un coin le sifflet de la critique. Il en est peu qui s'accoutument à ce bruit; Richard était particulièrement blessé des vives attaques d'un petit journal satirique, subventionné par le gouvernement, qui, tous les matins, lançait des flèches empoisonnées contre l'écrivain. Il envoya deux de ses amis demander réparation à l'auteur anonyme de ces articles, qui prit texte de cette demande pour s'en moquer et cribler de traits sarcastiques l'illustre condamné. Richard ne put se contenir; profitant d'une permission de sortie que le préfet de police lui avait donnée par quinzaine, il alla faire une scène violente dans les bureaux du petit journal royaliste. Mais le lendemain, mandé devant le préfet : —Monsieur Richard, lui dit celui-ci, j'ai bien voulu vous accorder de sortir une fois par quinzaine, mais non pour continuer votre rôle politique. Le public ne doit pas savoir que vous sortez, car l'effet des lois serait brisé si, condamné à l'emprisonnement, on apprenait que je vous laisse la liberté. Quand votre temps sera expiré, allez demander raison aux journalistes qui vous attaquent, vous serez dans votre droit; je serai dans le mien en vous surveillant et en empêchant que la France ne regrette un homme distingué, perdu pour toujours par une misérable querelle de journalisme.

Richard, tout en se jurant de se venger de ses adversaires, promit au préfet de police de rendre ses sorties moins apparentes. La prison lui pesait à peine, en raison des nombreuses visites qu'il recevait; Soubise n'y manquait pas un jour, la plupart du temps elle y faisait porter son dîner, et M. de Pontlevoy, fidèle à l'amitié, l'accompagnait, sans se rendre compte de l'amour qui existait entre sa femme et le condamné. Parfois un nuage s'élevait dans l'esprit de Richard, honteux de tromper un ami estimable, qui se compromettait en le visitant, car sa position ne lui permettait pas d'afficher ses hautes sympathies pour un des chefs du parti républicain; mais, dans le principe, Soubise avait peint son mari sous des couleurs tellement habiles que Richard plaignit la jeune femme enchaînée pour la vie à un monstre d'égoïsme, qui ne la comprenait

Digitized by Google

pas, l'avait trahie un an après son mariage et ne cherchait pas à faire oublier par une vive affection l'âge qui les séparait.

Les appointements de M. de Pontlevoy étaient mesquins pour un ménage dont la femme aimait le monde, la toilette, les plaisirs. Soubise n'avait pas apporté de fortune en se mariant : son éducation avait été dirigée dans un sentiment contraire aux habitudes domestiques, aussi les dettes régnaient-elles en maîtresses dans ce ménage monté sur un trop grand pied. Fréquentant assidument la maison, Richard fut témoin quelquefois de scènes pénibles, où des créanciers irrités se laissaient aller à des emportements de mauvais goût. Il put entrevoir le désordre qui se cachait sous un faux luxe, et comme il était naturellement généreux, sans en rien faire paraître, il désintéressa les créanciers les plus criards, et dut amener, par mille moyens délicats, la belle Soubise à s'adresser à lui quand elle avait quelques embarras pressants à satisfaire. Il eût souffert de voir Soubise s'imposer des économies de toilette et renoncer à des parures qu'elle portait à merveille. Ce ne fut pas sans grandes luttes qu'il put faire accepter ces dons à la jeune femme, honteuse de ne pas trouver dans le budget d'un ménage bien conduit de quoi faire tête à ses goûts de luxe.

Depuis quelque temps, Soubise paraissait triste et inquiète, et Richard insistait pour connaître ses chagrins, sans qu'elle voulût s'en ouvrir à lui. Si elle oubliait momentanément les pensées secrètes qui altéraient sa physionomie, elle redevenait d'une gaieté factice, dont Richard n'était pas la dupe, car l'instant d'après sa physionomie se teintait d'appréhensions ; ses yeux inquiets regardaient au loin ; ses lèvres si mutines d'habitude portaient des réflexions graves, et Richard connut, par les symptômes certains d'un faux enjouement, que Soubise cherchait à s'attacher un masque de gaieté sur la figure pour ne pas lui faire partager son trouble. Il la pressa de questions, mais elle ne voulut pas y répondre, et donna à entendre que rien ne la contrariait, qu'elle agissait comme d'habitude, que ni son caractère ni sa physionomie n'étaient changés et que bien certainement Richard s'abusait. — Vous ne m'aimez plus, dit Richard d'une voix sourde. » Malgré les chaleureuses affirmations de Soubise, Richard déduisit, non sans justesse, que sa maîtresse paraissait contrainte et portait l'ennui sur toute sa personne ; si elle s'ennuyait, elle n'aimait plus. — Que les hommes sont exigeants, répondait Soubise, ils vous condamnent à une égalité de caractère, à une gaieté perpétuelle, dont ils sont les modèles les plus éloignés. Eh bien oui, quelques nuages sont en moi ; je me sens toute singulière, je l'avoue ; mais je ne vous en aime pas moins... Si j'avais douté de votre amour par les soucis qui s'emparaient de vous aux approches de votre

Digitized by Google

procès et en bien d'autres circonstances ! — Ah ! s'écria Richard, me reprochez-vous les inquiétudes de la politique, Soubise, vous qui m'avez encouragé dans cette voie, en me montrant un avenir dont je n'avais pas conscience. Alors nos préoccupations n'étaient-elles pas fondées sur des motifs graves? mais ce sont les vôtres, Soubise, que je voudrais voir basées sur des faits réels. Avez-vous quelque chagrin véritable? Je demande à le partager, sinon je ne verrai dans ce changement soudain de votre caractère qu'un changement d'amour dont vous n'avez pas encore conscience, mais dont l'accent me frappe. — Méchant homme trop aimé! s'écria Soubise en entourant Richard de caresses. — Laissez-moi, dit Richard en se reculant. » Pour la première fois les deux amants se divisaient et Soubise fondit en larmes; les larmes opérèrent une réconciliation que les séductions des caresses n'avaient pu obtenir.

Dans un doux moment d'expansion, voilé par quelques traces de mélancolie, Soubise avoua à Richard la nature de ses inquiétudes. M. de Pontlevoy s'était laissé entraîner à une perte de jeu assez considérable pour la fortune médiocre du ménage; il avait désintéressé son adversaire en lui donnant une forte partie de la somme et en engageant pour quelques mois ses appointements. L'honneur ne permettait pas à Soubise de se récrier contre l'emploi de cet argent : elle-même poussa son mari à s'acquitter dès le lendemain des deux tiers de sa dette, ce qu'elle fit en mettant ses bijoux en gage; mais elle voyait dans ces nouveaux griefs que lui donnait son mari, les symptômes d'un avenir chargé de noires couleurs, et, malgré tous ses efforts pour cacher ses agitations, elle sentait combien il lui était difficile, après de telles secousses, de paraître calme et souriante; aussi avait-elle pensé à ne pas voir Richard jusqu'à ce que la résignation fût venue. Ce qu'elle redoutait le plus était arrivé : Richard avait deviné ses peines secrètes, s'en plaignait; d'où un aveu pénible à faire et à entendre.

— N'est-ce que cela? s'écria Richard. Qu'importe cette misérable perte d'argent si vous m'aimez encore? L'argent peut se retrouver, l'amour jamais... Je vous aime davantage pour la preuve de confiance que vous venez de me donner. Pauvre femme! à qui devez-vous confier vos inquiétudes domestiques, si ce n'est à moi! Ne devons-nous pas les porter ensemble? Que serait mon amour si je ne cherchais à vous en débarrasser? Je veux que ma Soubise ne soit pas effleurée par le bout de l'aile des soucis, ou je n'en serais pas digne. Je vous garde rancune de vos hésitations à me dire vos inquiétudes, puisque je peux les faire cesser immédiatement. — Comment? dit-elle. — C'est un service que vous m'avez rendu, chère Soubise : ici, je m'endormais dans un fatal repos; je vais profiter de mes heures de

Digitized by Google

tranquillité pour me livrer à un grand travail qu'il m'a toujours été impossible de continuer au milieu de la vie troublée de Paris... Ce sera un beau livre, qui nous donnera de la gloire et de la fortune. Plus de pamphlets! Je me dépensais misérablement dans de petites brochures et dans des écrits sans importance, propres à produire de l'effet sur le moment, mais qui, l'actualité passée, sont oubliés aussi vite qu'ils sont pensés... Demain sera un beau jour, et pourtant je ne vous verrai pas, Soubise. — Pourquoi! s'écria-t-elle. — C'est pour vous voir plus sûrement et plus longtemps; je vais passer une partie de la nuit à mettre en ordre le plan de ce grand ouvrage dont j'ai toutes les notes; j'écrirai les sommaires des chapitres, afin que mon idée apparaisse clairement rien que par les titres, et je ferai prévenir mon éditeur de passer dans la journée. Il comprendra la portée de ce livre : quand même, son instinct de marchand le fera souscrire à mes conditions, grâce aux verrous de la prison qui me servent de décoration. Le livre sera daté de la Conciergerie; la préface est prête depuis longtemps... Nos amis la lanceront dans leurs journaux; ce seul mot de *Conciergerie* nous vaut dix mille souscripteurs... à dix francs, c'est une affaire de cent mille francs... j'en aurai une cinquantaine pour ma part. Cinquante mille francs en trois mois de travail! C'est à Soubise que je les devrai... Ne vous plaignez pas de votre mari, mon amie, il a bien fait de vous rendre malheureuse, puisque ce malheur nous a réunis... Si vous n'aviez pas eu besoin d'affection, vous aurais-je rencontrée? Il vous ruine par ses dettes de jeu, et cette ruine fera notre fortune... Ah! combien je vous aime, Soubise!

Soubise se défendit longuement d'accepter les nouvelles preuves de libéralité de son amant; elle s'en doutait, et cette raison seule l'empêchait de confier à Richard la fâcheuse position de son mari : sans les instances pressantes du prisonnier, sans les doutes qu'il avait manifestés sur son affection, jamais elle n'eût parlé de cette situation qui la faisait rougir. A cela, Richard répondit par de nouvelles preuves de tendresse, dont la petite cellule fut teintée comme l'horizon la veille d'un beau jour de printemps. Ce fut un des plus beaux moments de la vie de Richard, que sa situation actuelle rendait encore plus propre à rêver le bonheur. Sa détention lui montrait combien il était chéri de ses amis, de sa maîtresse; les égards dont chacun l'entourait, les priviléges que le préfet lui accordait libéralement, n'étaient-ils pas une preuve de sa valeur et du respect qu'il inspirait aux hommes du gouvernement? Et, maintenant, grâce à la vie calme qu'il menait, il allait pouvoir exécuter cet ouvrage longtemps rêvé qu'il reculait sans cesse par suite des entraînements de la vie de polémiste. Richard laisserait un livre pour donner la me-

Digitized by Google

sure de ses forces ; il prouverait à tous que le journaliste était un homme réfléchi, ne se contentant pas de l'improvisation de la brochure, cachant sous un style imagé des pensées profondes.

La nuit ne fit qu'ajouter à ces impressions heureuses : de dix heures du soir à trois heures du matin, dans un profond silence, Richard mit en ordre les notes qu'il préparait depuis longtemps. C'est là le meilleur moment de la vie d'écrivain, que cette demi-exécution : la fatigue du travail n'est pas encore venue plier le corps sous ses élans nerveux ; la pensée brillante flotte au-dessous de chacun des titres de chapitre et éclate en petites fusées lumineuses, qui donnent à l'artiste une sorte d'éblouissement produit par l'idée du feu d'artifice solennel qui éclatera plus tard. La préparation de ces sortes de livres ressemble aux ébauches de grands maîtres dont les grands partis pris d'ombre et de lumière offrent un tel rayonnement à l'œil du curieux. Le cortége des inquiétudes, des doutes ne vient qu'à l'exécution : dans un plan tout marche à souhait ; les idées se croisent abondantes, vaillantes, impétueuses, sans redouter d'être enfermées sous la serrure de la phrase. La phrase n'est-elle pas un tuteur jaloux, qui craint que l'idée ne prenne sa volée en Rosine vagabonde ?

De ce travail nocturne, il résulta un demi-sommeil agité pendant lequel Richard récita, d'une façon entrecoupée, une bonne moitié de son livre : il n'avait pas la conscience de ses paroles, mais il sentait les idées courir dans son cerveau, frapper contre le crâne et crier : paresseux, lève-toi. Aussi, quelques heures de sommeil léger lui suffirent et il sauta dispos de son lit à sa table de travail, la main d'accord avec le cerveau, toute prête à écrire sous la dictée de l'homme intérieur.

Cette disposition est trop rare, dans la vie de l'écrivain, pour qu'il ne la saisisse pas avec empressement. Alors le travail est chose facile, la pensée sort de l'esprit comme l'eau d'un vase trop plein. Bien différente est l'action de s'asseoir devant une table, de prendre une plume, de fouiller dans l'encrier, de se *creuser* et d'arriver aux efforts infructueux d'ingénieurs qui font sonder la terre pour arriver à des puits artésiens infertiles ! Richard avait passé par l'un et l'autre cas. Souvent, l'imagination fatiguée, le corps plus abattu que l'imagination, il lui avait fallu terminer, en grimaçant, en se frappant la tête, en froissant le poing, les travaux *commandés* par un éditeur qui ne connaissait rien aux fatigues de l'intelligence. Mais aujourd'hui il travaillait pour lui, pour sa jouissance, pour la gloire, pour l'avenir. De ce livre, il pouvait dire : c'est *mon* livre ! Longtemps, il l'avait porté en lui et il en avait ressenti ces doux piétinements qui amènent le sourire chez les femmes avant l'enfantement. Il le rêvait beau, fort, masculin et vigoureux. Il lui prêtait toutes les

Digitized by Google

qualités que les fées prédisaient jadis aux jeunes princes, et, si dans un coin apparaissait la figure ridée, le menton de galoche, la tête branlante, une canne à bec de corbin à la main, une vieille Carabosse, ce ne pouvait être que la critique, séduite elle-même par les qualités et la beauté du nouveau-né.

Quand vint le libraire, il trouva Richard dans un état d'heureuse surexcitation qui le faisait tenir debout, marchant à grands pas dans sa cellule, voyant l'humanité et la nature sous un jour plus gai que de coutume. Ce petit libraire, nommé Bazouche, fut une des figures les plus singulières de la Restauration ; il allait de pair avec les plus fortes têtes de l'opposition, car il était honorable d'avoir un livre édité par lui. Il était difficile de faire imprimer son nom sur le catalogue du libraire Bazouche, et plus d'un illustre carbonaro brigua longtemps la faveur d'être étalé sous les Galeries de Bois aux vitrines de ce petit vieillard sale, à la mine sordide, qu'on voyait tous les matins faire sa montre lui-même en mangeant du pain et du fromage. On disait vaguement que l'énorme fortune de Bazouche provenait d'un fonds d'estampes et de livres scandaleux dont le débit s'adressait merveilleusement aux goûts des viveurs de la Galerie de Bois ; mais c'était un de ces *on dit* si fréquents dans Paris, où tout homme en réputation ne peut sortir sans un joueur de flûte par devant et un esclave insulteur par derrière. Bazouche répondait triomphalement à ses détracteurs par la vente perpétuelle du *Manuel des Braves* qui était alors à sa dix-neuvième édition. Pour ce qui était de la librairie anonyme, les fortes têtes du parti libéral n'ignoraient pas que les livres, portant sur la couverture *à la librairie clandestine*, telles que les œuvres philosophiques de Diderot, étaient fabriqués par Bazouche lui-même. Le parti ne lui en demandait pas davantage.

— Eh bien, mon cher Richard, dit-il (car les libraires aiment à appeler *cher* ceux qu'ils paient peu), comment vous trouvez-vous de la prison ? — Parfaitement, mon maître, je suis au comble de la joie. — Moi aussi, si vous l'êtes, dit le libraire, ne se piquant pas de suivre au pied de la lettre les préceptes du bon style. Pourtant, le commerce va doucement, doucement. — Richard ne fit pas grande attention à la *douceur* de situation d'un commerce dont il connaissait les ressources vivaces. Son humeur était tout entière tournée vers son livre, et dans cette situation, il ne connaissait, ne voyait que son œuvre. La création amène fatalement chez les artistes des égoïsmes immenses, devant lesquels toute l'humanité disparaît. On a vu souvent des œuvres calmes et tranquilles, composées par un songeur enfermé pendant l'agitation des guerres civiles. — Oui, le commerce va doucement, reprit Bazouche, qui connaissait à fond ses auteurs et qui n'ignorait aucune des manies et des habitudes qu'ap-

Digitized by Google

porte la littérature dans les esprits les plus réguliers. Richard se promenait toujours à grands pas, conversant avec sa propre pensée. Bazouche, pour l'arrêter, s'accrocha à un bouton de sa redingote. — Oui, mon cher Richard, reprit-il, le commerce va doucement. — J'ai de quoi le relever, dit l'écrivain, dont l'œil s'enflamma. Bazouche prit une mine mélancolique et ricana sur l'air du doute. — Si vous pouviez dire vrai! Mais l'esprit public s'endort, la dix-neuvième édition du *Manuel des Braves* est d'un tirage... — Et le libraire poussa un gémissement, comme s'il avait été chargé de faire manœuvrer le cabestan d'un navire. — Il ne s'agit pas du *Manuel des Braves*, dit Richard ironiquement, que m'importe que vous vendiez cette sottise... — Les auteurs, dit Bazouche, raisonnent toujours à leur point de vue et ne s'inquiètent guère si le libraire vend ou non son papier imprimé... Certainement, j'ai de la considération pour quelques noms; j'aime à rendre service à nos bons écrivains, mais, enfin, je ne veux pas qu'une édition entière reste en ballot dans mon magasin. — Richard commençait à s'impatienter; il n'avait pu encore placer un mot de son livre, et déjà par avance Bazouche se plaisait à jeter de l'eau sur le feu de son enthousiasme. — Voyez-vous ceci? dit-il au libraire, en lui montrant un paquet volumineux de feuillets d'écriture. Voilà de quoi faire votre fortune. — A ce mot de *fortune*, Bazouche se leva, alla jeter un coup d'œil sur le manuscrit et vint se rasseoir prudemment. — Qu'est-ce? dit-il. — Un grand livre que je prépare depuis de longues années et que je vais terminer en paix dans cette prison. Nous aurons cinq volumes, du prix de trente francs; dix mille à trente francs font trois cent mille francs; mettons cent mille francs de frais, il nous reste à chacun cent mille francs de bénéfices, car cette fois nous ferons l'affaire en commun. C'est un immense succès qui me pose en homme nouveau, et qui vous fera le plus grand honneur, mon cher Bazouche. Si l'on savait que cet ouvrage est en préparation, j'aurais déjà dix éditeurs à la porte de ma cellule, mais nous n'avons eu jusqu'ici que de bonnes relations, quoique vous m'ayez payé chichement; j'ai voulu faire l'affaire avec vous. Est-ce convenu?

Richard parlait pour lui et ne regardait pas son éditeur, qui semblait attéré. — Réellement, dit le père Bazouche, parlez-vous de sang-froid... Mais, *monsieur* Richard, vous remuez les cent mille francs comme avec une pelle... J'avais déjà remarqué combien le séjour de la prison peut influencer les têtes les mieux organisées.... Vous faites de gros livres, en cinq volumes, au prix de trente francs, quand nous ne vendons pas nos brochures politiques à trois francs... Voilà ce que c'est que d'être séparé de Paris seulement depuis un mois; si vous vous promeniez tous les soirs aux Galeries de Bois,

Digitized by Google

vous respireriez l'air de la librairie, et jamais une pareille idée ne vous serait venue en tête... Dites-moi que ces cinq volumes ne sont pas une invention, monsieur Richard, dites-moi qu'il y a là-dedans l'étoffe de cinq petits pamphlets, de ces admirables morceaux d'éloquence, comme tout ce qui sort de votre plume, et je vous les achète tous les cinq, non plus six cents francs, mais mille francs pièce, à cause de votre condamnation et de votre triste séjour en prison... Oui, je vous donne cinq mille francs, dont deux mille comptant; je veux que vous n'ayez pas d'inquiétudes à la Conciergerie, que vous preniez vos aises; mais un gros livre en cinq volumes, vous n'y pensez pas, c'est ma ruine que vous demandez..... Les libéraux, vous le savez mieux que moi, n'achètent pas de ces gros ouvrages du prix de trente francs, quand j'ai déjà tant de peine à épuiser ma dix-neuvième édition du *Manuel des Braves*... — Encore, s'écria Richard, pas un mot de plus. — Oh! monsieur Richard, pensez à la *Gaule poétique*, de M. de Marchangy, qui remplit les ateliers de mon brocheur de la rue Poupée! Si vous étiez libre, je vous y mènerais; on a tout fait pour ce livre; le malheureux éditeur y a dépensé les yeux de la tête, gravures sur Chine, papier de fil, caractères de Didot l'aîné.—Richard en se promenant, s'écriait :—Me comparer à un Marchangy? — Non, monsieur, je ne vous compare pas à un procureur général, vous n'avez pas ses idées politiques, et je vous reconnais plus de style; mais M. de Marchangy a pour lui le pouvoir, des gens riches, son livre s'adressait à tous les partis, et, cependant, il ne s'est pas vendu.... Je ne connais pas le livre que vous me proposez; d'avance je sais qu'il contiendra des idées généreuses; personne n'en saurait douter, et pourtant vous préparez un fameux bouillon à l'imprudent qui tenterait de le fabriquer. — Bouillon! fabriquer! Quel langage! s'écriait Richard. C'est bien, monsieur, en voilà assez. — Je vous offre quatre cents francs de plus par brochure, plus du tiers de nos anciens traités, et je cours dix fois plus de risques... Une condamnation en appelle une autre... Rien n'est plus dangereux qu'une saisie en librairie; la première fois, le ministère hésite à saisir un écrivain, à la seconde, il envoie tout droit ses agents.—Monsieur Bazouche, c'est trop. — Je risque donc mille francs de droit d'auteur, autant de frais d'impression, c'est-à-dire deux mille francs de jetés à l'eau, car votre prison va vous donner du nerf, de la colère. — Assez, monsieur, dit Richard, en ouvrant sa porte. — Non, je ne m'en irai pas, dit le petit libraire, en se cramponnant à sa chaise; j'ai apporté de l'argent (il tira un vieux portefeuille) pour vous montrer que je ne vous oubliais pas, et vous me ferez vos cinq brochures, quand il vous plaira. — Demain, dit Richard, vous vous repentirez, quand j'aurai traité avec un autre.—Voulez-vous parler

Digitized by Google

de Potel et Chaumont? Mon cher Richard, traitez avec Potel et Chaumont, je ne leur souhaite pas de mal, mais je ne voudrais pas voir un tel livre fabriqué par mon plus cruel ennemi, parce que je sais qu'il s'y ruinerait... Mais, qu'importe? je tiens à mes pamphlets, et je vous laisse les deux mille francs. — Gardez votre argent, dit Richard. Je ne veux plus faire de pamphlets; cet ouvrage important dont vous ne voyez que le commencement va me demander près de deux ans de travail. — Mais vous serez oublié alors. — Qu'importe un oubli momentané, si l'apparition de mon livre me rend pour toujours une réputation sérieuse. — Allons, vous êtes un homme incorrigible, dit Bazouche; je m'en vais, mais vous me rappellerez ; Les Potel et Chaumont ne feront pas l'affaire; ils connaissent trop la place... Ce sont des fabricants plus rusés que vous ne le croyez... — Ils m'ont fait des offres de service jadis, et j'ai été assez niais pour croire en vous. — Ah! je comprends qu'ils aient voulu vous éditer une brochure, mais un livre en cinq volumes, jamais. — C'est ce que nous verrons. — Un dernier conseil, dit Bazouche, si vous vous avisiez de traiter avec eux, ils vous paieront en billets et je vous avertis que leur papier est mal vu dans Paris.

Là-dessus Bazouche se retira, laissant Richard dans un état d'accablement d'autant plus grand que ses projets avaient été plus élevés. Une heure, le crasseux libraire fit naître un doute amer dans l'esprit de Richard au lieu de cette auréole de gloire dont les rayons doraient sa prison. Il osait à peine jeter les yeux sur les feuillets de son manuscrit, qui lui faisait horreur. La librairie apparut alors à l'écrivain comme un antre où l'on vendait à la livre du papier noirci, sans que les marchands s'inquiétassent si une main intelligente avait couvert ces pages de caractères exprimant des pensées profondes. A quoi bon la méditation, les nuits sans sommeil, les fatigues de la pensée, les tourmentes du cerveau, si un esprit médiocre pouvait entrer en lutte avec ces qualités? Ce stupide *Manuel des Braves*, que Bazouche jetait sans cesse à la tête des écrivains, et qui était un livre fait par un ignorant, flattant les idées populaires, donnait envie à Richard de déchirer ses feuillets et de s'endormir dans une inaction absolue.

Le premier moment de dépit passé, il songea à Soubise, envers qui il s'était engagé, et il écrivit aussitôt un billet aux éditeurs Potel et Chaumont, les concurrents de Bazouche, pour les engager à venir le trouver. L'après-midi qui suivit cette matinée fut éclairée par l'arrivée de Soubise, qui n'eut pas de peine à s'apercevoir des inquiétudes peintes sur la figure de son amant. Richard s'était promis de ne pas parler des mécomptes de la matinée, mais il était faible; d'habitude il confiait à sa maîtresse ses pensées les plus cachées, et



Digitized by Google

il ne put lui taire la chute de ses espérances. Soubise mit du baume sur la plaie de l'écrivain; elle réconforta son amour-propre endolori. Loin de partager les doutes de Richard, elle voyait dans l'ignorance du libraire une preuve de la hauteur du travail nouveau entrepris par l'ancien pamphlétaire ; il s'élançait dans les nues, et les esprits médiocres ne pouvaient l'y suivre. Mais elle blâma Richard de n'avoir pas accepté l'argent de Bazouche, qui avait gagné des sommes considérables depuis l'emprisonnement de l'écrivain. Les deux mille francs qu'il offrait, à titre d'avance, n'étaient autre chose qu'une sorte de restitution sur la part des gains énormes des derniers pamphlets. Richard avait vendu chacune des brochures six cents francs *à toujours*, suivant le mode du commerce d'alors, et chacun de ces pamphlets n'avait pas rapporté moins de quinze mille francs de bénéfices. Depuis la condamnation de l'écrivain, le débit de ces brochures s'était accru sensiblement; si la dernière était saisie et empêchée par le parquet, le public recourait aux précédentes, certain d'y trouver, en germe, l'esprit d'opposition qui s'était heurté tout d'un coup au gouvernement et qui, loin d'être brisé par l'emprisonnement, y puisait un nouveau relief. Soubise avait pu constater par elle-même, dans Paris, la vogue des anciens écrits de Richard; elle ne mettait pas en doute que le libraire Bazouche, poussé par un certain remords, était venu offrir à l'écrivain emprisonné une faible partie des gains dont on l'accusait peut-être déjà dans le parti d'avoir pris une part de lion.

Quoiqu'il comprît la justesse de ces raisons, Richard en souffrait d'autant plus que son amour-propre lui interdisait de faire appeler de nouveau Bazouche. — Il reviendra, lui dit Soubise. Au besoin, je ferai connaître la honteuse exploitation dans laquelle vous a tenu cet homme, et, pour s'excuser aux yeux du parti, il vous fera les mêmes offres.—Richard fut rasséréné par cette visite, qui lui montrait une femme aimante, prenant chaudement ses intérêts, sachant descendre des sommets de la passion dans les tristes vallées où s'agitent les vulgaires intérêts de la vie. Un moment, il put craindre de perdre son auréole en accusant la triste situation dans laquelle l'avait laissé Bazouche, mais Soubise elle-même s'était plu à faire reluire les rayons de gloire sans lesquels Richard ne pouvait exister. Il pensait qu'il n'existait pas deux femmes plus dévouées dans Paris: combien sa détention eût été dure et pénible sans les consolations et les tendresses de Soubise? En même temps, il fondait quelque espoir sur la visite de MM. Potel et Chaumont qui vinrent en effet le lendemain, mais qui jouèrent, à propos du livre de Richard, la même comédie que Bazouche, sous un autre déguisement. MM. Potel et Chaumont, payant patente de libraires-éditeurs au quai des

Digitized by Google

Augustins, étaient des vermisseaux pour l'intelligence, à côté de Bazouche. Tous deux jeunes, habillés comme des premiers commis de *Malvina*, MM. Potel et Chaumont avaient manqué leur vocation en n'entrant pas dans un magasin de nouveautés. Potel était blond, Chaumont brun et méridional, en cette dernière qualité très abondant en paroles. De la littérature, ils n'en savaient pas un mot, n'en montraient que plus de vanité, et éditaient, à force de crédit, toutes les médiocrités chassées des comptoirs de la haute librairie. Un homme de lettres, pourvu qu'il fût convenablement ganté, verni et frisé, représentait leur idéal ; ils n'eussent pas donné un sou aux hommes dont la tête était chargée de pensées, le corps ployant sous le cerveau, qui oublient de soigner leur toilette. Aussi s'entendaient-ils merveilleusement avec les médiocrités et en étaient-ils constamment victimes. La maison Potel et Chaumont fut la première qui fonda la fortune des frères Lebigre, dont la librairie au rabais causa jadis une sorte de révolution en librairie. Le magasin Potel et Chaumont, encombré d'ouvrages dits *rossignols* peut-être parce qu'ils ne chantaient pas, honteusement couverts de poussière, fut vendu tout entier au poids du papier aux fameux Lebigre de la rue de La Harpe, qui trouvèrent le secret d'écouler toutes ces médiocrités en vendant à moitié prix des livres qui leur avaient à peine coûté quatre pour cent.

Les Potel et Chaumont n'ayant pas dix mille francs de crédit chez les imprimeurs et les papetiers, jugèrent insensé d'éditer le grand ouvrage de Richard, quand celui-ci leur eut démontré la nécessité de cent mille francs de frais. En ce moment, Bazouche devenait un aigle, le vieux Bazouche avec ses habits sordides, l'homme qui se nourrissait de pain et de fromage. Potel et Chaumont étaient de vulgaires *calicots*, dans l'acception que venait de leur donner un vaudeville à succès du théâtre des Variétés. Aussi Richard, profondément humilié d'avoir écrit à des êtres si vulgaires, les traita de haut, surtout quand ceux-ci lui offrirent un règlement de cinq cents francs à trois mois, pour la livraison d'un pamphlet. Ni argent, ni intelligence, ni relief, tel était le fonds sur lequel reposait la maison Potel et Chaumont.

Les dures nécessités de la vie d'écrivain apparurent alors dans leur triste nudité aux yeux de Richard, qui, de nature faible, se sentit terrassé par la réalité d'une profession qu'il s'était plu à rêver purement poétique. Il n'était pas de ces hommes que les obstacles grandissent, qui ne trouvent de puissance que dans la lutte ; son cœur saignait des moindres blessures, et ses aspirations généreuses s'allanguissaient par le manque de pilotis solides. Si Richard n'avait pas eu Soubise pour lui faire oublier ce qu'il regardait comme une

Digitized by Google

vive humiliation, la prison lui eût paru insupportable ; mais un grand dîner que donna en son honneur le libraire Bazouche lui démontra que, si l'éditeur était sincère en refusant d'entrer dans l'entreprise de son grand ouvrage, il conservait de l'admiration pour l'homme dont les pamphlets s'enlevaient, disait-il, comme du pain. A ce repas où Richard fut fêté et traité en grand génie par les plus fortes têtes de la démocratie, il y eut un concert unanime pour engager l'écrivain à reprendre sa plume et à continuer de marcher dans la route glorieuse qu'il avait suivie jusque-là. Journalistes, avocats, militaires, semblaient avoir reçu le mot de Bazouche et insistaient sur la nécessité d'un nouveau pamphlet. A la fin du repas, Bazouche lui-même, en trinquant avec l'illustre prisonnier, lui glissa dans la main trois billets de mille francs, que Richard ému ne put refuser. Tous ces hommes semblaient compter sur lui, l'idolâtraient, le posaient en sauveur des libertés nationales; Richard fut vaincu. Il est rare de rencontrer de ces caractères de fer qui, n'obéissant qu'à leurs propres instincts, savent sacrifier fortune, honneurs, popularité, pour s'atteler à un travail long, pénible, dont le placement est incertain et l'avenir douteux. Richard crut aux autres et non à lui-même, il se laissa prendre au mot d'ordre politique qu'on lui coula dans l'oreille, et redevint le soldat obéissant d'un parti, quand il eût dû le commander. La politique est pleine de ces exigences; les partis les plus avancés n'existent que dominés par une sorte d'autocratie qui enlève aux hommes leur libre examen, sans leur permettre d'agir suivant les instincts de leur conscience. L'homme qui s'écarte tout à coup, qui veut marcher en avant, librement, en agissant d'après sa propre volonté, est un homme déclassé que les partis abandonnent, le jugeant plus dangereux isolé que s'il faisait partie d'un camp opposé; au contraire un esprit rangé, qui ne souffre pas de cette domination, fût-il médiocre, sera mis en avant, acclamé et posé en homme de la plus haute intelligence, à cause de sa médiocrité, qui n'inspire aucune crainte, et à cause de son asservissement. A ce dîner politique, se trouvait un jeune Gènevois blond et rose, âgé seulement de vingt-quatre ans, qui venait de débuter par un éloge de Voltaire : sans vues nouvelles, sans aspirations éclatantes, ce livre obtint un certain succès par la raison que le Gènevois répondait par cet éloge à des attaques violentes. Le parti récompensait le jeune écrivain de cette défense imprévue en faisant louer le livre dans tous ses journaux, en posant le Gènevois en homme du plus grand avenir, et en appuyant fortement sur le génie de cet enfant sublime et destructeur pour lequel on se servait du procédé qu'emploient seulement les femmes. Rose, blond, l'œil bleu, la figure sans intelligence, sans angles, parlant peu, souriant niaisement, ce

Digitized by Google

Gènevois passait pour n'avoir que dix-neuf ans, et il jouait son rôle en conséquence. Déjà on parlait de ses bonnes fortunes. Une dame maigre, qui n'avait pas plus de cinquante-un ans, l'avait fait le roi de son salon politique : c'était un brevet de capacité auquel il était difficile d'échapper. Richard avait fui les charmes de cette personne, qui, par sa fortune, disposait d'une grande puissance dans les journaux : de son alcôve sortaient des réputations toutes faites, que ses salons confirmaient ; Richard lui-même, longtemps poursuivi par les rancunes de cette même dame, qu'il traita simplement avec politesse, eut à lutter contre la défaveur que savait répandre cette puissante créature, mais il oubliait ces misères de la vie parisienne en se retrouvant avec Soubise, et le concours de sa plume était trop réellement puissant pour que des amis officieux n'intervinssent entre lui et l'ennemie qu'il s'était faite par un manque de courtoisie.

Les besoins de Soubise, l'invention du Gènevois, l'unanimité des hommes de son parti firent que, le soir même après le dîner, Richard s'engagea vis-à-vis de Bazouche à lui livrer le pamphlet que chacun attendait de lui. Grâce à la somme que lui avait glissée le libraire, il pouvait satisfaire aux premières nécessités de la belle Soubise, dans l'embarras ; elle remercia Richard d'un de ces regards qui feraient fondre les millions dans la main d'un homme pauvre : dans ce regard se lisait l'émotion d'une femme qui a honte d'entremêler l'amour à l'argent, et qui rougit d'accepter des preuves matérielles de l'homme qu'elle idolâtre. Une vive rougeur, des yeux attendris, un serrement de main particulier, payèrent Richard bien au delà du service qu'il venait de rendre à sa maîtresse ; car l'argent n'entrait que pour une faible part dans ce service. N'ayant pas de besoins, vivant sobrement, Richard, sans cet accident, eût refusé les offres de Bazouche, se fût plongé dans le travail d'où devait sortir son grand livre ; mais pouvait-il laisser dans une situation embarrassée une femme aimée, coupable d'avoir épousé un mari joueur ? Aussi passa-t-il la nuit à mettre d'accord sa conscience littéraire et sa passion. Toutes choses peuvent se dresser dans le cerveau quand le levier est trouvé. Le levier, c'est la conscience. Pour son repos et son avenir, Richard se plut à chercher des motifs dans un ordre de raisons sophistiques ; c'est par là que sont gangrenées souvent les plus belles intelligences. *Je dois faire ceci* ou *je ne dois pas faire cela.* Quand l'homme arrive à composer avec lui-même pour *faire* ce qu'il *ne doit pas faire*, quand il *ne fait pas* ce qu'il *doit faire*, la meilleure partie de son intelligence native s'enfuit en gémissant et ne revient plus au logis. Richard trouva mille raisons suffisantes pour écrire le pamphlet commandé, mais il perdit du même coup la force, le courage, la volonté, pour se re-

Digitized by Google

mettre plus tard au grand livre qui avait germé un moment en lui.

On a observé que plus un homme se sacrifie pour une femme, plus il l'aime. C'est ce qui explique la passion qui s'empare à de certains moments d'êtres sans passions. Un banquier entretient une fille d'opéra ; il ne l'aime pas d'abord ; il y trouve seulement des caresses à son orgueil. Qu'elle le trompe ouvertement, peu lui importe, mais comme il arrive souvent, si la femme est forte, elle s'empare peu à peu de la confiance de l'homme d'argent, elle le mine, elle le dévore. C'est alors seulement, quand il se sent sur une pente fatale, que cet être, qui ne demandait que des plaisirs matériels, sent palpiter en lui d'autres instincts plus délicats. Il commence à aimer la femme qui le trompe, qui le ruine ; il l'aime parce qu'elle lui coûte trop ; il se sent battu par le naufrage de sa fortune ; il adore la femme qui a été plus forte que les spéculations, que le jeu de Bourse.

Il en fut ainsi de Richard, qui, le lendemain, vit entrer Soubise dans sa cellule, avec l'émotion première de ses premiers rendez-vous. Un léger tremblement s'empara de tout son être, des frissons parcoururent son corps ; il se sentait redevenu timide en présence de cette belle créature pleine de nouveaux charmes. Après une liaison de deux années, le renouveau se faisait sentir ; Richard se trouvait en présence d'une femme qu'il aimait encore plus que par le passé. Quand Soubise voulut remercier l'écrivain du service qu'il lui avait rendu, celui-ci l'arrêta dès les premières paroles, et ses regards semblaient dire : Ne suis-je pas trop heureux d'avoir effacé une partie de tes ennuis ? En ce moment, Soubise était si séduisante, que pour elle Richard se fût condamné à rester un homme obscur ; il eût sacrifié sa réputation, son avenir. Soubise eût ordonné un crime, Richard l'aurait exécuté ; il était tout entier livré à sa passion, l'humanité se résumait dans Soubise. Liberté, emprisonnement se confondaient quand Soubise était présente.

Ivre de bonheur, Richard, aussitôt que sa maîtresse fut partie, se mit immédiatement à sa table de travail ; il avait hâte de commencer le pamphlet promis au libraire Bazouche. A l'heure présente, ce n'étaient plus cinq brochures qu'il voulait livrer, mais dix, vingt, cent, afin de pouvoir satisfaire les besoins de Soubise. La tête en feu, il rêvait une réputation égale à son amour, afin de la faire partager à la femme qu'il adorait. Aussi, les premières pages qu'il écrivit se ressentirent-elles de la flamme qui l'animait : un feu singulier brûlait sous ces lignes qui s'alignaient trop lentement au gré de sa pensée ; sa phrase, d'ordinaire large et majestueuse, se ressentait de cette situation, en sortant du moule plus impétueuse et en brisant les obstacles. Quand Richard relut ce début le lendemain, il fut tout étonné des évolutions de son esprit ; à peine reconnaissait-il

Digitized by Google

ces lignes comme sorties de sa plume, et il fallait que l'écriture matérielle fût là pour le confirmer que lui et non pas un autre avait pensé de la sorte la veille. Jugeant plus froidement, il semblait un médecin qui consulte le pouls du malade : sa phrase avait la fièvre. La passion nouvelle qui courait en lui descendait jusque dans sa plume, et produisit des agitations qui se remarquaient sur la table de bois blanc où il écrivait, couverte de taches d'encre irrégulières, produites par une trop grande vivacité de l'écriture emportée par la pensée. Une nouvelle vie circulait dans son sang et ses écrits, et il comprit pour la première fois de sa vie la puissance de la phrase vivante, courant sans s'arrêter jusqu'à ce qu'elle tombe haletante : en effet, à la suite de ce travail, Richard s'était senti rompu, fatigué, et il lui avait fallu s'étendre sur son lit, non pas dans un état de douloureuse fatigue, mais avec la jouissance secrète d'un homme qui a accompli une tâche difficile, qui s'y est donné tout entier et qui en sort pour ainsi dire immatériellement. Après avoir fortement appliqué sa pensée, Richard était resté sans pensées, étendu, les sens assoupis, le cerveau ensommeillé. Un arc qui a lancé au loin de glorieuses flèches et qu'on accroche à un clou n'est pas plus calme.

Mais pour reprendre le ton de la veille, il fallait la visite de Soubise : elle vint à son heure accoutumée. Richard entendit de loin des pas et se précipita à sa rencontre. Quel ne fut pas son désappointement de la voir arriver, suivie du jeune Gènevois qui avait assisté au banquet des jours précédents ! Sans remarquer la mauvaise impression qu'il produisait sur Richard, Soubise présenta le jeune homme, qui, dit-elle, manifestait le plus vif désir d'être mis en rapport avec un homme qu'il admirait. Cette présentation fut d'autant plus pénible pour Richard, qu'il comprenait que sous le prétexte de rendre visite à un écrivain emprisonné, ce Gènevois venait chercher des compliments. Richard n'avait aucune sympathie pour le livre du débutant, livre froid et raisonneur, plein d'un matérialisme étroit, puisé dans les nombreux écrits du dix-huitième siècle. A force de lectures, le Gènevois s'était approprié certaines idées des encyclopédistes, qu'il connaissait bien, mais il n'avait pris que leur lanterne, sans pouvoir rallumer la flamme expirée depuis longtemps. A vingt-deux ans, le Gènevois promettait pour l'avenir un pédant philosophe entêté, sa liaison avec la vieille marquise de Vandœuvre montrait un homme désireux d'arriver par n'importe quel moyen. Dès l'abord, il avait inspiré de l'antipathie à Richard : maintenant c'était presque de la haine ; cependant la politesse ne permettait pas de lui manifester du mépris ; Richard cherchait à faire partager ses secrets sentiments à Soubise par des regards d'intelligence ; mais Soubise, loin de s'associer à la froideur de réception de son amant, faisait les

Digitized by Google

honneurs de la cellule comme si elle eût été dans son salon. Elle activait la conversation entre les deux écrivains, et ne semblait pas remarquer le désir de Richard, dont les coups d'œil expressifs se perdaient sans être remarqués.

Après une heure de conversation qui roula presque exclusivement sur la politique, le Gènevois se leva, et Richard espéra que Soubise resterait; mais elle pria le jeune homme de la reconduire, et ce fut en vain que le prisonnier tenta de lui faire des signes d'intelligence pour pouvoir lui parler tête-à-tête. Au lieu de la douce après-midi qu'il attendait, et de la laborieuse soirée qui devait lui succéder, Richard fut pris d'une sorte de jalousie que comprendront ceux qui ont aimé réellement, à ces premiers moments où l'on souffre même de la présence d'une femme amie qui s'empare de la personne d'un être cher, où l'on rêve une solitude éternelle à deux, un échange continuel de pensées et de paroles. Inquiet, mécontent de lui-même, Richard cherchait à oublier dans le travail cette visite malencontreuse, mais l'image du Gènevois ne pouvait le quitter, et la figure rose et le sourire niaisement enfantin de l'écrivain, qu'on s'efforçait d'inventer, étaient tout ce qu'il pouvait tirer de son cerveau; les quelques pages qu'il produisit en se forçant portaient l'empreinte de l'état d'agacement produit par cette visite. L'idée s'enchaînait aussi mal que les phrases, les phrases se déroulaient péniblement, sèches comme le gosier d'un voyageur dans le désert: entre l'improvisation ardente de la veille et la tension maussade de ces dernières pages, il y avait la différence d'un brillant cheval arabe dans une fantasia et l'essoufflement d'un cheval poussif attelé à une charrette dans un mauvais chemin.

Le lendemain, Soubise fut frappée de l'air de mécontentement empreint sur la physionomie du prisonnier, qui resta froid devant les marques d'affection de son amie. — Souffrez-vous? dit-elle, ne comprenant rien à son silence.—Après quelques minutes: — Le Gènevois! s'écria Richard. — Ai-je eu tort de vous l'amener? — Pouvez-vous le demander! — Il m'avait tant priée de me faire faire votre connaissance; il vous admire tellement! — Richard haussa les épaules en signe de doute. — Vous croyez sérieusement qu'il m'admire; ah! Soubise, vous ne connaissez guère les gens de notre profession... Ce petit bonhomme est infatué d'amour-propre sous une apparence modeste. Ne l'avez-vous pas remarqué à ce dîner où il recevait les compliments les plus exagérés? On eût dit un saint d'église qui reste calme devant les prières des fidèles... Sa fausse modestie me faisait pitié... Mais il ne s'agit pas d'admiration feinte ou réelle : en entrant ici, j'ai laissé à la porte de la Conciergerie tous ces mensonges de la vie d'écrivain; c'est vous que je

Digitized by Google

veux, c'est votre présence, c'est votre affection... Le reste m'est indifférent. J'ai si peu de temps à vous voir, à vous entendre, et vous m'amenez un étranger qui empêche toute intimité entre nous, qui me glace, qui m'irrite. — La prison vous affecte, dit Soubise; n'est-ce pas dans votre intérêt que j'amenais ce jeune homme? Il envoie tous les huit jours une correspondance en Suisse; il rendra compte de la conversation qu'il a eu l'honneur d'avoir avec vous, à la Conciergerie. Qu'il vous admire ou non, qu'importe! la position qu'il occupe dans le parti libéral lui fait un devoir de paraître sympathiser avec vous et vos idées. Je travaillais pour vous; vous êtes un ingrat, avouez-le, méchant homme!

Richard finit par avouer que Soubise avait un sentiment plus droit de la vie; désormais il se laisserait guider par elle et obéirait aveuglément à sa direction. C'est ainsi que peu à peu l'écrivain arrivait à n'agir que d'après une influence étrangère, qui, toute douce qu'elle fût, l'empêchait de mettre en activité les rouages de sa volonté. Cependant, au bout d'une huitaine de jours, le pamphlet, arrivé à bonne fin, fut livré au libraire Bazouche, qui promit de le faire imprimer avec toute la rapidité désirable. Le lendemain qui suivit la livraison du manuscrit, alors que Richard se délassait par avance à l'idée de revoir Soubise, elle ne vint pas. Richard s'était fait une fête, maintenant l'esprit libre et dégagé de toute préoccupation, de la venue de Soubise, et cette privation lui fut d'autant plus sensible, qu'il ne pouvait plus vaincre son ennui par le travail. Que pouvait-il être arrivé à Soubise? Chaque minute qui éloignait l'espoir de la voir entrer amenait une nouvelle interprétation de son absence; à la place de Soubise, entrèrent les premières ombres du crépuscule, qui trouva Richard livré à ses tristes pensées, comme un homme abattu par le pressentiment d'un grand malheur. Un petit mot de billet de Soubise annonçait qu'elle était prise d'une indisposition qui ne lui permettrait peut-être pas de venir le lendemain; par ce mot, Soubise priait Richard de ne point s'inquiéter d'une indisposition sans gravité, quoique Soubise souffrît beaucoup de névralgies. Loin de calmer l'écrivain, le billet fit paraître dans tout son jour la séparation forcée qui existait entre les amants: libre, Richard eût volé à la maison de Soubise, à toute heure, sans choquer M. de Pontlevoy, qui restait momentanément une partie de la nuit à jouer hors de chez lui. Aussi, Richard fit-il prier le préfet de police de lui accorder une sortie extraordinaire, permission qui lui fut accordée immédiatement.

Au moment où il allait entrer dans la maison de Soubise, celle-ci parut, belle, fraîche, en grande toilette. Richard fit un mouvement de surprise. — J'allais vous voir, dit Soubise. — Comme

Digitized by Google

vous êtes belle! s'écria Richard d'un ton jaloux. — Ne vous étonnez pas que la maladie pousse à la toilette; ennuyée d'avoir été renfermée hier tout le jour, je voulais aller au bois... — Et moi? dit Richard. — Oh! je vous aurais rendu une petite visite et je suis heureuse de vous avoir rencontré; je vous emmène. — C'est une bonne idée que vous avez, Soubise; il y a si longtemps que nous ne nous sommes promenés ensemble, seuls... — Soubise parut embarrassée. — Nous ne serons pas seuls, dit-elle, madame la marquise de Vandœuvre m'a offert une place dans sa voiture. — La marquise de Vandœuvre, s'écria Richard, vous la connaissez... — Elle est venue hier me rendre visite et m'a trouvée maladive; aussi m'a-t-elle engagée à l'accompagner au bois pour me distraire. — Vous voyez cette femme, dit Richard; elle ne peut que me vouloir du mal. — A vous, mon cher Richard; vraiment, la prison vous rend injuste. La marquise n'est venue chez moi que pour vous; elle n'a pas cessé de me parler de vous; votre nom était sans cesse sur ses lèvres; j'en étais presque jalouse. Madame de Vandœuvre vous aime encore malgré que vous l'ayez traitée froidement... Si elle ne court pas à la Conciergerie, c'est qu'elle n'ose; elle craint d'être mal reçue... Elle me l'a laissé entrevoir, en déguisant l'amour qu'elle vous porte sous une admiration politique qui cache bien des flammes. — Je n'ai que du mépris pour cette femme, disait Richard, et je ne comprends pas qu'elle puisse mener les hommes distingués qui vont chez elle. Tous ont la même opinion que moi et ils la fréquentent: ils la savent hautaine, aristocrate, et des républicains consentent à lui donner de la puissance en faisant cercle chez elle! — Comme vous la jugez mal! Est-ce sa faute si elle vous admire! — Vous croyez à son enthousiasme. Pauvre Soubise, que vous êtes naïve! Elle m'admire comme le Génevois m'admirait: elle est encore plus froide que lui; tous deux peuvent s'entendre; ils n'ont pas chacun la moitié d'un cœur, mais à la place une ambition aigue qui les dévore. Madame de Vandœuvre a voulu jouer un rôle en politique; dans ce but, elle s'est jetée à la tête de tous les hommes marquants de notre parti. Beaucoup s'y sont laissé prendre et sont restés ses amis; il faut croire qu'elle a surpris quelques-uns de leurs secrets. Pour moi, je vous ai dit quelle avait été ma conduite avec elle, et c'est vous, Soubise, qui me poussez à la revoir. — Vraiment, peut-on être jalouse de la marquise! Pouvais-je refuser l'invitation d'une femme haut placée, qui a eu la politesse de venir me rendre visite, et qui, pendant que j'étais malade, séparée de vous, m'a fait oublier votre absence en ne me parlant que de mon Richard? — Ainsi, vous êtes décidée à y aller. — Si vous m'y accompagnez. — Si je refusais!... — Soubise ne répondait pas. — Allons, dit Richard, puisque vous l'exigez. — Ai-

Digitized by Google

je une volonté, Richard ! Vous savez le contraire ; mais il serait inconvenant de prévenir à cette heure madame de Vandœuvre de mon refus... que lui dirais-je?

Cette conversation se tenait en marchant dans la rue de Rivoli. — Voici la marquise à son balcon, dit Soubise, elle nous a vus. Il faut monter. Richard suivit Soubise avec résignation, et entra mélancoliquement dans les appartements de madame de Vandœuvre, qui s'élança hors de son salon pour se précipiter au devant de l'écrivain et lui serrer vivement la main. Tout ce que la conversation parisienne renferme d'artifices fut employé par la marquise, reconnaissante de la rentrée de Richard; à diverses reprises, l'écrivain avait été amené chez elle, mais il n'y faisait que de courtes apparitions et ne revenait que selon les lois de la plus stricte politesse. Après avoir complimenté Richard sur tous les tons, madame de Vandœuvre embrassa Soubise pour la récompenser d'avoir amené ce *sauvage* qu'on voyait si rarement. Richard ne savait quelle contenance tenir en présence de ces flatteries, de ces adulations mensongères. En face de la marquise, il se sentait devenir misanthrope, tant il lisait au fond de ces paroles caressantes, démenties par une voix froide, que l'usage du monde n'avait pu assouplir entièrement.

— A quoi bon tant de paroles inutiles? se demandait l'écrivain cuirassé contre des éloges exagérés qui le gênaient plus qu'une haine sincère. Jugeant la marquise profonde en méchanceté, Richard eût voulu la voir s'abandonner à ses instincts, à son dépit, à sa rancune : alors elle eût été une femme naturelle, montrant ses passions; mais le masque qu'elle portait constamment, la comédie qu'elle jouait, la rendaient odieuse aux yeux de Richard, qui comparait Soubise à la marquise, et qui jugeait d'autant plus favorablement la sincérité jusqu'alors attachée aux moindres actes de celle qu'il aimait.

Un laquais vint annoncer le Génevois, et Richard fut obligé d'accueillir cordialement celui qui était venu lui rendre visite en prison; mais ce fut un nouveau sujet de dépit. Richard se trouvait en présence, pour quelques heures, de deux êtres antipathiques. Pour Soubise, elle se laissa emmener au bois dans la voiture de la marquise, avec une joie qui se lisait dans ses yeux. Un léger sentiment de vanité perçait dans son contentement : elle, la femme d'un chef de bureau, traitée en égale par la marquise de Vandœuvre, peu accoutumée à montrer de l'amabilité aux femmes et qui semblait oublier tout amour-propre pour vanter la grâce et la beauté de la maîtresse de Richard ; de temps en temps, celui-ci se demandait s'il ne rêvait pas, s'il se trouvait réellement en voiture à côté de Soubise et en face

Digitized by Google

de la marquise. Madame de Vandœuvre, comme toutes les femmes intelligentes, affectait un profond mépris pour les personnes de son sexe: les relations qu'elle entretenait avec les hommes les plus distingués de Paris, l'effort qu'elle faisait pour se mettre à leur niveau, l'étude, la lecture, la préoccupation des idées d'avenir lui faisaient tenir en pitié de pauvres êtres dont la vie se passait en coquetteries, en toilettes et en propos insignifiants. Aussi le salon de la marquise était-il presque entièrement composé d'hommes; le peu de femmes qui s'y voyaient montraient une insignifiance d'intelligence et de beauté: la marquise ne pardonnait pas à ces deux qualités. Elle voulait être la première femme intelligente de Paris, et en même temps son instinct se révoltait de rencontrer la grâçe et le charme chez d'autres femmes.

Richard, qui connaissait à fond la marquise, ne put s'empêcher d'être séduit par l'affection qu'elle semblait porter à Soubise : elle reniait tout son passé et se faisait bonne et aimante pour une jeune femme, parce que cette femme appartenait à l'homme dont elle désirait l'amitié. La froideur, la contrainte se fondirent comme par enchantement au raisonnement suivant : peut-être la marquise n'est-elle pas si mauvaise que je me la suis faite! Même le Gènevois était oublié, et Richard se plut à voir froissé l'amour-propre du jeune homme, à qui madame de Vandœuvre adressa rarement la parole. — Pour vous refaire de votre prison, dit la marquise, que vous seriez aimable, monsieur Richard, de venir passer un mois à ma maison de campagne! — Et comme Richard, étonné de cette nouvelle preuve d'affection, ne répondit pas sur l'instant. — Tous vos amis y seront, continua madame de Vandœuvre; je me fais forte d'obtenir un congé pour M. de Pontlevoy. — Soubise remercia la marquise d'un coup d'œil, et Richard, désormais, se laissa aller à une expression de reconnaissance d'autant plus vive, qu'il voulait faire oublier par là à la marquise les mauvais sentiments dont il l'avait crue coupable.

Ainsi Richard jugeait de son importance politique. Une femme qu'il avait blessée mortellement oubliait ses rancunes pour se dévouer entièrement à lui; elle ne conservait même pas de jalousie contre une rivale jeune et belle. Etait-ce indifférence ou ligne de conduite? c'est ce que l'écrivain put constater le soir, après un charmant dîner improvisé dans un cabaret à la mode du bois de Boulogne. La nuit venait; la marquise proposa un tour à pied sous les ombrages frais, pendant que la voiture suivrait. Richard prit par politesse le bras de madame de Vandœuvre. — Je suis heureuse maintenant, lui dit-elle, et je voudrais voir tout le monde heureux autour de moi. — Cette confidence fit connaître d'un mot la conduite de la marquise, qui parla longuement de son affection pour le Gène-

Digitized by Google

vois; son cœur était rempli, et Richard, qui aimait, jugeait que l'amour avait changé le caractère de la femme politique. Une après-midi suffit pour faire fondre les nuages qui existaient entre Richard et la marquise ; maintenant, confiant, expansif, l'écrivain répondait aux confidences de madame de Vandœuvre par les siennes propres. Il ouvrait son cœur à une amie en lui en étalant tous les trésors, comme un collectionneur avide de décrocher ses tableaux pour les montrer à un connaisseur. Richard parlait de Soubise à une amie, et se trouvait aussi heureux que de lui donner le bras. Qui peut bien comprendre la confidence d'un amour sinon une femme aimée? Le cœur de la marquise était plein, elle l'avait avoué, et Richard ne risquait pas de le faire tressaillir en lui confiant les propres tendresses dont le sien débordait.

Quand la marquise, après être arrivée à son hôtel, donna l'ordre à son cocher de conduire Richard à la Conciergerie en compagnie de Soubise, qui devait terminer la soirée chez elle, Richard jura une amitié profonde à madame de Vandœuvre, pour la confiance qu'elle lui avait témoignée. — Maintenant je commence à être jalouse, dit Soubise, étonnée d'entendre de la bouche de son amant l'éloge de la femme qu'il avait peinte sous des couleurs si dures quelques heures auparavant. Cette réaction produisit un excellent effet sur les idées de Richard, qui se remit au travail le cœur satisfait, en ressentant de cette nouvelle amitié une douce émotion, dont sa veille profita. Le lendemain à la pointe du jour, Richard reçut un petit billet parfumé, dont l'enveloppe, l'écriture, le cachet, annonçaient un pli de bonne compagnie. Madame de Vandœuvre, sous le coup de la soirée de la veille, ne s'était pas mise au lit avant d'envoyer au prisonnier le trop plein d'affection que cette soirée avait fait déborder en elle : il n'y avait que quelques mots, mais délicats, affectueux, amicaux, devant lesquels s'effaçaient les anciennes poursuites de la femme politique. La marquise donnait à entendre son bonheur d'avoir conquis une amitié si haut placée que celle de l'écrivain, amitié que rien ne pouvait désormais briser. Quelques phrases sur la fragilité de l'amour terminaient le billet. Richard fut complètement heureux entre l'amitié aimante de Soubise et l'amitié amicale de madame de Vandœuvre, l'amitié d'une femme étant remplie de délicatesses inconnues aux hommes les mieux élevés. Richard se dit que, quand les femmes voulaient être raisonnables, elles possèdent cette qualité à un bien plus haut degré que les hommes. La marquise préférait une amitié solide à une liaison passagère très courte, assez longue pour faire naître des chagrins, des haines que rien ne saurait éteindre. S'il lui restait quelque charbon mal éteint de son ancienne passion, elle en avait fait courageusement le sacrifice, comme dans un incen-

Digitized by Google

die il est d'usage de couper le feu en abattant une maison encore intacte, voisine de la flamme.

Soubise arriva, qui ne tarit pas en éloges sur le compte de la généreuse marquise, dont elle s'était séparée la veille dans les meilleurs termes. — Voici pour vous attacher à moi, avait dit madame de Vandœuvre, en lui passant au bras un bracelet élégant en fer sculpté. Rien de plus délicat que ce cadeau, œuvre d'art et de luxe, dû à l'un des plus fameux ornemanistes de Paris; les matières précieuses en étaient exclues, telles que l'or, les pierreries; mais ce morceau de fer curieusement ouvragé, dont la matière première était sans valeur, avait dû coûter plus qu'un bracelet en diamants par le fini du travail et le goût de l'artiste. Pour mettre Soubise à son aise, madame de Vandœuvre s'était engagée à dîner sans façon chez elle; aussi madame de Pontlevoy, dont la table était d'ordinaire médiocrement servie, courait-elle Paris pour offrir à la marquise un repas digne d'elle. Elle n'avait fait qu'entrer à la Conciergerie, étant fort pressée, afin de ne pas laisser Richard dans l'inquiétude, et celui-ci pressa lui-même Soubise de ne rien négliger pour recevoir sa nouvelle amie.

— Nous serons bien heureux dans ce château l'automne, dit Soubise. — Vous avez accepté? — Ne faut-il pas que notre Richard oublie sa prison et qu'il prenne des bains de verdure? a dit la marquise. J'ai consenti pour vous encore plus que pour moi. — Richard resta seul dans sa cellule, dont il ne voyait plus les murs sales. Le mot de Soubise le transportait dans des massifs d'arbres épais, à travers lesquels se glissait sournoisement un rayon de soleil; ses pas disparaissaient dans des tapis de verdure qui se faisaient tendres pour porter les deux amants : le silence était troublé seulement par des chants d'oiseaux invisibles, qui s'éloignaient afin de ne pas froisser l'oreille par leurs accents aigus. Tout était ombreux et silencieux dans ce mirage que les yeux de Richard entrevoyaient. Sous ces verdures tranquilles, l'amour puisait de nouvelles délicatesses; la bouche avait peur de parler, l'oreille d'écouter; les battements du cœur étaient plus distincts; il semblait que les âmes conversaient ensemble et se reposaient de la brutalité des sensations de la ville. La nature longtemps asservie reprenait ses droits; elle faisait entendre un langage mystérieux qui sortait des herbes, des fleurs, de l'air, de la lumière : la moindre brise était un incident dramatique, le jeu des rayons dans le feuillage faisait oublier les meilleurs tableaux, aucune symphonie ne pouvait rendre un battement d'ailes, un cri de cigale, une note de bouvreuil.

Ce rêve délicieux dont Richard ne put déterminer la durée, était dû à madame de Vandœuvre. Ainsi peut-être, cette personne mai-

Digitized by Google

gre, hautaine, aux mœurs dissolues, ambitieuse et sans cœur avait-elle été douée par la civilisation de ces vices que l'écrivain haïssait. Il résolut de se corriger dès lors de ses premières impressions, et de chercher dans l'homme ce qu'il devrait être loin du séjour des villes; c'était comme une épaisse croûte de glace à casser, sous laquelle coulait une eau pure et claire. Qui sait, se demanda Richard, si la marquise n'est pas victime d'un premier amour, si elle n'a pas cherché dans les excitations fiévreuses de nouveaux attachements, un oubli à ses dévorantes pensées? Autant jadis les réflexions de Richard étaient amères au souvenir de la marquise, autant aujourd'hui elles s'imprégnaient de nuances favorablement amicales. Soubise ne contribua pas peu à entretenir le prisonnier dans ces heureuses dispositions; elle était devenue l'inséparable de madame de Vandœuvre, qui la traitait en enfant gâté. La voiture de madame de Vandœuvre appartenait pour ainsi dire à Soubise, qui en disposait presque chaque jour pour venir à la Conciergerie. Soubise dînait le plus souvent à l'hôtel de la marquise, et y restait en compagnie le soir; chacun lui faisait fête, et comme Richard, un jour, laissa percer une pointe de jalousie, elle se récria vivement. — Si vous saviez ce que j'ai fait pour vous, lui dit-elle. Elle n'en dit pas plus, semblant émue et désireuse de se laisser surprendre son secret. Richard la pria tellement que son trouble augmenta; pressée, elle se pencha à l'oreille du prisonnier et lui parla à voix basse. — Ce sont des vers! s'écria Richard étonné. — Oui, je les ai composés depuis huit jours, et je n'osais vous les dire. Richard paraissait embarrassé. — Tout le monde m'en a fait des compliments chez Louise. — Louise, dit Richard. — La marquise... et vous ne m'en dites rien, ingrat!

Ainsi que beaucoup d'hommes, dont la vie pénible consiste à enchaîner des idées, Richard avait une admiration médiocre pour les femmes littéraires. La poésie est une couronne brillante qui laboure le front des poètes. Si elle est garnie au dehors de pierres étincelantes, des pointes de fer sont au dedans, qui font souffrir sans relâche le malheureux que la foule acclame. Une fois posée sur la tête de l'imprudent qui s'est laissé prendre à ses richesses, cette couronne ne le quittera qu'au tombeau : les pierres brillantes pourront s'en détacher une à une, l'or se noircira, mais le cercle fatal restera toujours sur la tête du poète, plus martyr que les saints couverts de cilices, que les illuminés qui se fustigent avec des lanières de fer. Devant cette couronne disparaissent les intérêts de l'humanité, les devoirs de la famille, l'amour pur; il faut chanter, et ne pas craindre des souffrances enfantées par des sensations trop délicates, inconnues au reste des hommes. Le poète ne s'appartient plus, il est à sa couronne. Combien regrettent une existence tranquille, les femmes

Digitized by Google

qui se sont laissé entraîner vers la gloire de la publicité? Quand elles aiment, ce sont des étrangetés de passions inquiètes que leur donne la poésie à laquelle elles sont asservies; elles contractent à ce métier de penser des aspirations fiévreuses, que rien ne peut satisfaire; elles en oublient leur caractère de femme; toujours elles restent inassouvies.

Telles furent les impressions douloureuses de Richard, qui frémit à l'idée que la poésie s'était emparée de Soubise. — Vous ne me dites rien, reprit-elle. — Vos vers sont très beaux, dit Richard, qui n'eut pas le courage de communiquer à sa maîtresse les réflexions qui se pressaient en lui. — On dirait que vous n'êtes pas content, Richard, dit Soubise, étonnée d'entendre un compliment banal après les vives admirations qu'avaient soulevées ses vers dans les salons de madame de Vandœuvre; Louise m'a fait les lui redire trois fois, c'est elle qui a vaincu mes scrupules en m'engageant à vous les réciter. Ces vers ne prouvent-ils pas que je pense à vous nuit et jour? car je les ai composés la nuit. — Ils sont charmants, ma Soubise; mais je ne voudrais pas vous voir passer les nuits à vous livrer à des compositions fatigantes. — Le ton dont ces paroles étaient dites, fit voir à Soubise que Richard ne partageait pas l'enthousiasme du salon de madame de Vandœuvre : les vers étaient médiocres; c'est une raison de plus pour obtenir les louanges exagérées de la bonne compagnie, qui de temps en temps se donne la cruelle joie de jeter un poète au milieu de l'arène, pour, derrière des éventails, le dévorer de remarques moqueuses et satiriques.

Une certaine froideur était résultée de cette confidence poétique : Soubise ne revint pas le lendemain, et Richard passa une nuit tellement agitée qu'il résolut d'obtenir son pardon. A cet effet, il écrivit une lettre, dans laquelle il disait à Soubise les inquiétudes qui le tenaient : il se reprochait de n'avoir pas témoigné sa reconnaissance pour les quelques vers qui lui étaient dédiés; il les trouvait admirables, et il comprenait que Soubise cherchât à hausser son intelligence. Dans le principe, Richard avait souri de cette poésie; mais, maintenant, il y croyait, et Soubise lui paraissait une femme plus remarquable que par le passé. Madame de Pontlevoy revint en triomphatrice, un sourire légèrement dédaigneux sur les lèvres, et le faible Richard sentit une chaîne nouvelle s'accrocher à son cou. Cependant cette froideur s'éteignit peu à peu, et Soubise avoua à Richard qu'elle était jalouse de sa réputation et qu'elle espérait, dans l'avenir, des succès poétiques destinés à la rendre l'égale du pamphlétaire. Richard était loin de partager des illusions qu'il n'osait combattre; mais la marquise de Vandœuvre lui fit de tels compliments de l'intelligence de Soubise, qu'il crut n'avoir pas compris

Digitized by Google

jusque-là la femme qu'il aimait. Ses lettres, qui furent publiées plus tard sous forme de roman par la belle Soubise, en font foi. On y voit un homme qui s'accuse d'avoir aimé une *femme*, et d'oublier la poésie latente qui est en elle. Il s'en veut de n'avoir pas découvert ce filon intelligent que l'amour lui cachait : ces lettres seraient fort curieuses si Soubise n'avait eu la malheureuse idée de leur donner une couleur romanesque, ce qui en a atténué le vif accent. Dès que Soubise vit son avenir littéraire bien constaté, elle rendit des visites moins fréquentes au prisonnier, qui s'en plaignit doucement ; mais les raisons ne manquaient pas : le travail, les visites aux journalistes, la fréquentation du monde littéraire, les études, la lecture, la nécessité de se tenir au courant des nouveautés dramatiques. Richard souffrait en silence de ces raisons. Il voyait Soubise sur une pente fatale, et ne trouvait rien pour l'arrêter ; d'ailleurs, madame de Pontlevoy avait trouvé un motif impérieux pour se livrer à la littérature. Ses dettes augmentaient de jour en jour, de même que ses frais de toilette ; le rang qu'elle occupait chez la marquise la forçait à des dépenses formidables ; l'idée d'écrire lui vint naturellement, et elle avait été d'autant plus encouragée dans cette voie, que l'avocat qui fit condamner Richard à la prison lui procura un livre d'éducation, payé un prix raisonnable. Un libraire, dont la spécialité est d'éditer des livres pour la jeunesse eut un procès pour une question de propriété littéraire, procès important, gagné par le même avocat, qui mit en relation madame de Pontlevoy avec l'éditeur. En un mois, Soubise avait gagné six cents francs à écrire vivement un livre léger sur l'éducation, sans soupçonner que les *Pestalozzi* ont passé des années de pratique avant d'oser traiter un tel sujet ; mais la plume ne pèse guère aux mains des femmes ! S'il en est quelques-unes qui, fatiguées de leurs propres souvenirs, ont fait déborder la passion dans des pages brûlantes, empreintes d'un sentiment réel, combien malheureusement ressemblent à une machine à vapeur de chemin de fer, dont les roues portant des plumes de fer, traceraient des caractères sur la voie ! La pensée et l'observation sont souvent absentes de ces lignes rapides auxquelles le cerveau semble n'avoir aucune part.

Richard fut heureux que Soubise écrivît pour les librairies d'éducation ; il croyait que sa maîtresse obéissait à des principes certains et qu'elle avait développé en elle le sentiment de l'enfance. Aussi, au moment de cette bonne nouvelle, dédia-t-il à madame de Pontlevoy sa brochure, dont il venait de recevoir les dernières épreuves. Dans cette dédicace, dont chaque ligne trahit la passion, se lisait un encouragement pour Soubise dans la voie pénible de la publicité. Cependant le prisonnier tenta un dernier effort. Par un travail de



Digitized by Google

nuit et de jour, il arriva à écrire deux nouvelles brochures avant que la première fût publiée, et il les envoya au libraire Bazouche, en lui faisant une demande d'avances. Bazouche vint en grommelant ; le commerce allait encore plus doucement que par le passé : il n'était pas en fonds ; il avait prêté mille francs à celui-ci, deux mille francs à celui-là, les auteurs s'entendaient pour le ruiner ; ils n'étaient pas raisonnables, ne vivaient que d'avances, le remboursaient rarement, et mille autres raisons qui démontrèrent à Richard que sa demande était à peu près rejetée. Cependant, après de longs pourparlers, Bazouche souscrivit à l'écrivain pour cinq mille francs de billets à des échéances dérisoires et sans valeur dans le commerce. Richard, ignorant en matières de banque, serra affectueusement la main du vieux libraire, se croyant à la tête d'une somme réelle de cinq mille francs ; mais son illusion ne fut pas longue, lorsqu'il s'agit de négocier les billets, échelonnés de trois mois en trois mois, et dont la dernière échéance allait à plus d'un an : nul banquier ne voulut se charger d'escompter un papier de librairie si lourd. Appelé de nouveau, Bazouche rejeta la faute sur les écrivains, qui par leurs dettes discréditaient la librairie ; mais comme il était *bon* sur la place, il pouvait indiquer à Richard un commissionnaire du quai des Augustins, qui accepterait son papier à un taux raisonnable. Les cinq mille francs produisirent net trois mille deux cents francs, chez l'honnête commissionnaire, qui était un compère du rusé Bazouche. Le célèbre libraire de la Galerie de Bois spéculait sur le besoin d'argent des écrivains, en les payant, autant que possible en billets, lesquels billets étaient acceptés par un de ses anciens commis, devenu commissionnaire en librairie, et ils se partageaient les bénéfices usuraires.

Qu'importait à Richard ? Il avait trois mille francs, dont il envoya aussitôt les deux tiers à Soubise, qu'il savait dans la gêne. Peut-être cette somme pouvait-elle l'arrêter dans ses idées littéraires ! Peut-être reviendrait-elle à cette aimable simplicité de sentiments qu'il lui connut dans l'origine de leur liaison. Richard attendait avec anxiété sa maîtresse, le lendemain de cet envoi ; elle ne vint pas, et envoya un simple mot : « Ami, merci de ce nouveau sacrifice ; je pars pour quelques jours en voyage, pour faire des études, ne soyez pas inquiet ! Je ne manquerai pas de vous donner bientôt de mes nouvelles. » La chute d'une poutre sur la tête n'eût pas produit un effet plus douloureux et plus sourd que les quelques mots du billet, car Richard resta quelques minutes sans autres sentiments que celui d'un coup brutal qui l'atteignait subitement. — Elle est partie ! s'écriait-il, en voyant alors pour la première fois les murs de sa prison dans toute leur horreur. Pourquoi partie ? Pour où aller ? Soubise ne

Digitized by Google

le disait pas; elle ne voulait donc recevoir aucune lettre du prisonnier. Elle mettait en avant des études. — Des études! s'écriait avec un rire amer le malheureux Richard. Quelles études? Il souffrait d'autant plus qu'il avait pensé que l'envoi de deux mille francs arrêterait madame de Pontlevoy dans ses aspirations littéraires, et qu'elle arriverait le lendemain joyeuse, débarrassée de ses soucis d'argent. Et à sa place étaient venus une dixaine de mots froids, un simple avis, tel qu'une personne pressée en écrit à des gens indifférents. En ce moment la jaune jalousie entra en rampant dans la prison et se glissa sans être vue jusque dans le cœur du prisonnier; Richard essaya de lutter contre elle; mais c'était comme l'hydre aux mille têtes, dont on arrache avec peine quelques-unes et qui repoussent encore plus nombreuses; c'était un de ces polypes dont la vie est partout, qu'on taille, qu'on rogne, et dont chaque fragment constitue toujours un polype. Pour échapper à ce cruel ennemi, Richard se mit au lit, et reconnut que la chaleur lui était encore plus insupportable que le froid de la cellule. Partout où il tournait ses regards, des voix lui criaient le nom de Soubise, qu'il eût voulu oublier, et il semblait que le mot *partie!* était inscrit en lettres ardentes sur les murs de la prison.

En liberté il eût couru la ville pour avoir des nouvelles de Soubise, il eût rafraîchi son front brûlant à l'air de la campagne; il eût tué son corps de fatigues, de courses; mais en prison! Que lui ai-je donc fait? s'écriait-il en mesurant avec terreur la grandeur de son affection. Plus il aimait, et plus il se sentait terrifié! Sa vie, son sang, son corps et son âme, il avait tout donné à Soubise; il n'existait que pour elle, et elle avait fui emportant ce précieux dépôt, laissant à la Conciergerie un pauvre être abandonné, désormais sans volonté, sans pensée. Alors il s'apercevait des barreaux de fer de sa fenêtre qu'il secouait et qui restaient immobiles dans le mur. De temps en temps, il rallumait sa lampe pour relire ce fatal billet, qu'il épelait, n'y croyant pas, et la réalité de caractères bien connus lui faisait souffler convulsivement la faible flamme qui éclairait la trahison de Soubise; ou bien il ouvrait son portefeuille et en tirait les dernières lettres de sa maîtresse, afin d'en confronter la forme et le fond. La forme en était la même, des caractères maigres qu'il avait baisés plus d'une fois, mais le fond! A quatre jours de là il avait reçu un petit billet spirituel et amical, huit jours auparavant un mot amoureux, un mois en arrière une lettre pleine de passion. La transition n'était que trop palpable: l'amour avait fait place à l'indifférence, puis à la sécheresse du dernier billet. C'en était fait. Soubise n'aimait plus. La manie de la publicité en avait fait une autre femme: elle aimait la gloire, elle n'aimait plus son amant.

Digitized by Google

Cette nuit suffit pour creuser des sillons sous les yeux de Richard, qui compta les heures une à une et les trouva plus longues que des siècles. La lune l'irritait par sa froide et blanche tranquillité : dans son calme éternel, elle semblait prendre en pitié les misérables passions de l'humanité ; elle semblait devoir toujours éclairer cette nuit sans fin, et Richard oubliait qu'autrefois, au bois de Boulogne, tenant la main de Soubise dans la sienne, il avait trouvé douce la lumière de cette lune attendrie, qui sait disparaître avec complaisance derrière un nuage pour voiler les transports de l'amour.

Richard attendait le jour avec impatience, espérant qu'il adoucirait la rage de ses tourments. Au moins, il atteindrait plus facilement l'heure de midi, qui est l'époque de permission de sortie. Vers les dix heures du matin, le libraire Bazouche apparut : — Grand succès, mon cher Richard, s'écria-t-il, grand succès! Nous avons mis votre brochure en vente avant-hier, pardonnez-moi de ne vous l'avoir pas envoyée plus tôt, mais mon magasin a été mis comme au pillage; c'est à grand'peine que j'ai pu sauver deux exemplaires, un pour l'imprimerie et un pour vous. — Que m'importe cette brochure? disait Richard. — Vous êtes le premier auteur indifférent à un succès; mais j'y prends le plus grand plaisir, soyez-en certain, c'est un fameux succès de librairie, pour lequel je ne regrette pas mon argent. — L'argent! s'écria le prisonnier d'un ton d'amertume. — Vous faites fi de l'argent, de la réputation ! je ne vous reconnais plus; vous êtes un singulier homme, que vous faut-il? — La liberté, dit Richard. — La liberté! vous n'avez plus que vingt jours de prison ; vos amis me l'ont dit, vous sortez à peu près à votre fantaisie, plaignez-vous! — Je donnerais la moitié de ma vie pour être dehors à l'heure qu'il est, entendez-vous? A midi, je sortirai d'ici, eh bien, si je pouvais passer la porte de la Conciergerie à ce moment même, je donnerais la moitié de ma vie. — Oui, mon cher Richard, la prison vous irrite; avouez cependant que vous y avez été bien heureux. — Heureux! s'écria l'écrivain d'une voix qui aurait fait supposer à ceux qui l'auraient entendu qu'il avait été enfermé dix ans sous les plombs de Venise. — Vous avez beaucoup travaillé, dit Bazouche. — Malheureusement. — Non, non, très heureusement; si j'étais le maître, je ferais coffrer quelques-uns de mes auteurs, dont je ne peux pas tirer une ligne de copie. — Richard n'entendait pas un mot de ce bavardage de libraire, dont le son l'irritait malgré tout. — Vous avez eu une singulière idée, dit Bazouche sans faire attention aux tortures morales du prisonnier, en écrivant cette dédicace. — La dédicace ! s'écria Richard, qui saisit convulsivement sa brochure et qui coupa du plat de la main le nom de la première feuille. — Que faites-vous là? dit le libraire en voyant traiter avec si peu de respect

Digitized by Google

son papier imprimé. En effet le feuillet s'était déchiré inégalement et formait comme des dents de scie. Richard lisait les premières pages, le front en sueur, l'œil enfoncé, et ses poings se serraient de rage! — Ah! cette dédicace! reprenait Richard, qui avait rejeté de colère la brochure dans un coin de la cellule. — Oui, continua Bazouche, on a trouvé original de dédier une brochure politique à une femme; moi-même... — Eh bien! quoi, que vous importe? s'écria Richard, laissez-moi! — Bazouche voulut se récrier. — Laissez-moi, vous dis-je, fit Richard en poussant hors de sa chambre le libraire, qui ne comprenait pas l'irritation subite de l'écrivain.

Cette dédicace, écrite avec amour, venait de rappeler cruellement la fuite de Soubise. Ainsi, à cette heure où tout Paris s'entretenait de la publique marque d'affection passionnée que lui avait donnée le prisonnier, c'était de la sorte que Soubise récompensait Richard de ces quelques lignes, dont chaque mot trahissait le secret. Aux souffrances de la passion s'ajoutaient celles de l'amour-propre blessé. Jusque là, la liaison de Soubise et de Richard n'était connue que d'un petit groupe; maintenant elle était affichée, répandue à un nombre immense par la voie de la librairie. Bazouche l'avait dit : une telle innovation en matières politiques étonnait chacun et en faisait déduire l'aveu d'une passion que Richard aurait voulu garder pour lui seul dans la circonstance actuelle. L'heure avançait et il craignait de sortir dans Paris, où le plus simple fait prend souvent la forme d'un événement : combien rencontrerait-il de gens de connaissance qui lui parleraient de la dédicace à madame de Pontlevoy? Autant il avait été heureux d'associer le nom de sa maîtresse au succès de la brochure, autant, dans ce moment, il eût désiré anéantir la brochure elle-même, le succès, pour faire disparaître ce nom de Soubise qui le faisait souffrir comme un moxa. Cependant il fit sa toilette et se prépara à sortir. Il se cacherait au fond d'un fiacre, courrait chez madame de Vandœuvre et ne manquerait pas d'avoir des nouvelles de celle qui s'était enfuie si précipitamment, sans crainte d'ouvrir un abîme dans le cœur du prisonnier.

Comme Richard allait sortir, le guichetier entra : — Monsieur, dit-il, j'ai des ordres formels de la Préfecture de Police à vous communiquer. — Qu'est-ce encore? s'écrie Richard, dites, je suis pressé. — La permission que vous aviez obtenue de sortir une fois par semaine vous est retirée. — Retirée! — Oui, monsieur. — Pourquoi? — La décision de M. le préfet ne donne aucuns motifs. — C'en est trop, dit Richard, je vais écrire immédiatement au préfet. Dans le premier moment de sa colère, il se laissa aller à un emportement d'indignation qui laissait à supposer qu'on avait porté atteinte à un

Digitized by Google

de ses droits. — Portez ceci au secrétariat, dit-il au guichetier, et dépêchez-vous, j'attends la réponse.

Richard oubliait tout à coup sa prison : il écrivait à un chef d'administration comme s'il eût été en liberté ; il regardait le guichetier comme un commissionnaire, et il s'imaginait avoir une réponse immédiate. Le guichetier revint sans réponse ; le préfet était absent, ainsi que son secrétaire particulier, et le chef de bureau, après avoir pris connaissance de la lettre, avait dit qu'il en référerait à l'autorité supérieure. — Il faut que je sorte, pourtant! s'écriait Richard qui bondissait dans sa cellule comme un lion en cage. Lassé d'attendre, il écrivit un mot à la marquise de Vandœuvre, et la supplia, au nom de l'amitié, de lui répondre immédiatement. Deux heures atroces se passèrent ainsi, à la suite desquelles le commissionnaire revint sans réponse : madame de Vandœuvre était absente, et il avait laissé le billet de Richard.

Il fallait attendre une grande partie de l'après-midi, le préfet pouvait être occupé au ministère, madame de Vandœuvre ne rentrait que pour dîner quand elle sortait, et ces deux lettres pouvaient tarder jusqu'au soir. Richard ne tenait plus en place ; il avait maudit la nuit, il maudissait le jour; le soleil brillant l'irritait peut-être encore plus que la froide lune. Dans le préau qui donne au-dessus des fenêtres de Richard, il pouvait voir les prisonniers chanter, crier, jouer, se chauffer dans un des angles du mur, étendus, caressés par les rayons de ce soleil qui accompagnait Soubise... dans quelle partie de la France? Que faisait-elle à cette heure? que pensait-elle? avait-elle quelque repentir d'avoir abandonné l'homme qu'elle devait tant aimer? qui sait si, en appliquant fortement sa pensée sur ces rayons de soleil, ils n'iraient pas transmettre à Soubise les agitations d'un cœur souffrant! L'amour s'empare de toutes les idées folles et s'attache à les croire possibles. Richard chargea les rayons de soleil de son message, comme il l'eût confié à un fil électrique, et il attendit longtemps une réponse qui ne vint pas, car le temps s'était obscurci tout à coup, et il semblait qu'impatients de porter ce message, les rayons brillants s'étaient enfuis de la cour de la prison.

Malgré tout, le calme ne revenait pas dans cette âme brisée. Richard sortit de sa cellule et se dirigea vers le parloir; de là, il espérait recevoir plus tôt les réponses qu'il attendait, en même temps qu'échapper aux tortures de la solitude. Le parloir de la Conciergerie est sombre, froid et élevé; ses voûtes en arceaux, qui rappellent d'anciens caveaux, donnent à ce lieu une physionomie telle qu'on se la figure des prisons de l'inquisition. Dans cette ancienne prison, on se sent plus prisonnier qu'ailleurs; partout voltigent de tristes sou-

Digitized by Google

venirs des guerres civiles : chaque porte rappelle un nom illustre qui en est sorti sans espérance. Quoique le parloir fût plein d'une foule inquiète, cherchant à communiquer aux prévenus quelque parcelle de la liberté du dehors, Richard n'en fut pas moins douloureusement ému en voyant cette grille qui séparait les uns des autres. A l'ordinaire, c'était le cœur palpitant, le pied léger qu'il traversait ce parloir pour sortir de la Conciergerie ; il allait retrouver Soubise ! Mais aujourd'hui, confondu avec la foule de prévenus et de condamnés à qui il était défendu de franchir la fatale grille, il se trouvait parmi tous le seul sans un visiteur, sans un ami ! Ceux qui ont visité un hôpital le jeudi ou le dimanche auront pu remarquer l'amertume inscrite sur les traits des malades abandonnés : ces jours privilégiés, l'hôpital semble en fête ; les femmes vont visiter leurs maris, les enfants leurs pères, les maîtresses leurs amants. Chacun apporte un cadeau comme au premier jour de l'année, un modeste cadeau, des oranges, des biscuits, des confitures ; mais le malade, à la vue de ces souvenirs, se sent rappeler à la vie ; il entend des voix amies, l'affection lui va jusqu'au cœur. Tandis qu'à côté est étendu sur un lit de douleurs un malheureux, un vieillard sans famille, un orphelin qui n'espèrent nulle visite du dehors, nul cadeau, nulle attention. Celui-là, sans être jaloux, souffre de cette fête d'hôpital ; les embrassements lui rappellent qu'il n'en attend plus depuis longtemps : s'il guérit, il reviendra à la vie plus lentement, et il cache ses yeux brûlants dans l'oreiller pour échapper à la vue des tendresses qui éclatent de toutes parts. Richard était semblable à ces malheureux abandonnés ; plus malheureux encore, car il avait goûté longtemps aux fruits de la liberté et de l'amour, et tout à coup une main sauvage avait coupé brutalement les deux arbres qui servaient à le rafraîchir.

Dans un coin du parloir, se tenait un forçat libéré, la terreur des voleurs de la Conciergerie sur lesquels il exerçait une sorte de domination. Cet homme redoutable par son caractère brutal avait donné des coups de couteau à sa maîtresse, dans un accès de jalousie. La première personne qui le fit demander au parloir fut cette même femme, qui pleurait de voir son amant renfermé. Richard ne pouvait entendre ce qu'elle disait à son meurtrier, mais à sa physionomie, à son regard, à l'attendrissement empreint sur sa figure, il était facile de voir qu'elle semblait demander grâce au forçat de lui avoir donné sujet de la frapper. Ce spectacle attendrit profondément Richard : — Ainsi veulent être aimées les femmes, pensa-t-il. Si je n'avais pas obéi aux moindres désirs de Soubise, si je ne lui avais pas sacrifié ma vie, mon avenir, à cette heure, elle serait ici. Plus il réfléchissait et plus il découvrait à son amour des développements immenses, dont il

Digitized by Google

pouvait à peine voir les horizons. Cette visite au parloir lui fit encore plus de mal que la solitude, et il retourna dans sa cellule, espérant que peut-être une lettre était venue pendant son absence; mais la soirée se passa sans réponse, et la nuit du prisonnier fut encore plus cruelle que la précédente. Il eut un instant de sommeil lourd, maladif, et ce repos malsain fut troublé par un cauchemar tel qu'il se releva en sueur, effrayé, ne sachant s'il était victime de la réalité ou d'un rêve. Les murs de la prison se rapprochaient insensiblement, le plafond s'abaissait, Richard se trouvait pris entre quatre pierres polies et froides comme dans un tombeau dont il ne pouvait plus sortir; il respirait à peine. La voix lui manquait, et il lui restait juste assez d'intelligence pour avoir une idée nette de cette horrible situation; cependant ses yeux acquéraient une puissance singulière qui lui permettait de voir au delà de son tombeau. Tout était plaisirs et fêtes au dehors: Soubise, en habit de bal, dans un cercle d'adorateurs, souriait, laissait échapper de doux regards à chacun des hommes qui l'entouraient. Elle pouvait voir dans la terre, bien au-dessous d'elle, le malheureux entre quatre murs, mais elle semblait ne pas le reconnaître, et, dans un coin du salon, la marquise de Vandœuvre souriait perfidement : — Je me suis vengée, disait-elle.

Cette alliance de la réalité et de l'impossible jeta Richard dans une terreur profonde. Il n'y voyait que la réalité. Cette prison, qui se changeait petit à petit en un tombeau où il était oublié, ne pouvait-elle pas devenir perpétuelle? Recouvrerait-il cette liberté que la police de la Restauration pouvait rendre illusoire? N'existait-il pas d'exemples de gens disparus tout à coup sans laisser de traces? Le cerveau du prisonnier bouillonnait; d'étranges idées se pressaient les unes contre les autres, en tas, sans suite. Richard eut peur un instant de perdre la raison. Il avait bien perdu Soubise, en qui il croyait aveuglément! A cette heure, il ne répondait plus de sa raison, qui semblait se heurter contre toutes les parois de son crâne, comme si elle eût cherché une fissure pour s'enfuir. En ouvrant la fenêtre et en laissant pénétrer un peu d'air, Richard put reprendre ses esprits; la confiance revint avec le calme. Le lendemain, il recevrait certainement une lettre de madame de Vandœuvre, sans doute, une explication du préfet de police, peut-être un mot de Soubise. La marquise de Vandœuvre n'était rentrée que fort tard chez elle : un malentendu dans les bureaux avait privé le prisonnier de sa sortie; Soubise se justifierait par une lettre aimante. Ce cauchemar, cette vision du mal étaient dus évidemment à la fatigue produite par des excès de travail.

Richard rougit de s'être laissé aller à des exagérations fiévreuses

Digitized by Google

et chercha à se représenter l'humanité sous le jour le plus favorable. Il essaya de lire et prit au hasard le premier livre qui lui tomba sous la main. C'était la vie de Diderot, publiée par sa fille; mais il n'en lut pas plus de dix lignes; le volume lui tomba des mains et des sanglots s'échappèrent de sa poitrine. Diderot, lui aussi emprisonné, avait été trompé par sa maîtresse: Jean-Jacques, trompé par sa maîtresse, Voltaire, trompé par sa maîtresse! Ainsi, le génie ne mettait pas en garde contre les trahisons de la femme. Nul ne pouvait y échapper. Les poëtes, les philosophes, les moralistes étaient tous d'accord : une femme inférieure a toujours trahi l'homme supérieur. La supériorité des hommes n'avait fait qu'augmenter leurs souffrances. Tous ils avaient passé par ces landes mornes et désolées qu'on appelle une passion éteinte; chez tous, le cœur s'était racorni convulsivement comme un parchemin sur le feu, tous avaient pleuré en secret des larmes brûlantes, aussi Richard se laissait-il aller à des flots de larmes qui rafraîchissaient momentanément ses vives blessures.

Cependant l'heure avançait, Richard prêtait une oreille attentive aux moindres bruits de la prison, espérant distinguer les pas du geôlier apportant une lettre. A dix heures, qui est le moment habituel de la distribution, le geôlier entra et Richard se précipita vers lui, mais pour reculer aussitôt. C'était le déjeuner que l'homme apportait; et comme il était bien payé par Richard, qu'il connaissait son inquiétude, il n'eût pas manqué de porter sur sa physionomie l'annonce d'une bonne nouvelle. Richard ne dit pas une parole, et le guichetier eut un instinct de délicatesse en ne parlant pas de ce qu'il savait remplir la pensée du prisonnier. Il déposa le déjeuner sur la table et s'en retournait sans mot dire. — Rien des bureaux? s'écria Richard. — Rien, monsieur. — Il n'est pas possible, ma lettre ne sera pas parvenue au préfet... Je vais lui écrire. Et Richard, maîtrisé par la douleur, qui, la veille, avait fait explosion dans sa lettre, pria simplement le préfet de police de lui accorder une audience. Il s'adressait à l'homme et non pas à l'administrateur; les rapports qu'il avait eus avec le préfet, au début de sa détention, autorisaient Richard à solliciter une audience presque immédiate, des affaires d'une nature grave réclamant sa présence dans Paris.

Le préfet vint l'après-midi, et Richard ne put retenir une exclamation de joie; il lui offrit une chaise, mais le préfet, d'un geste de refus : — Mon cher monsieur, j'ai peu de temps à vous donner; ma présence est réclamée au ministère. Richard s'était persuadé que le préfet de police s'excuserait des obstacles mis à sa sortie; aussi attendait-il avec impatience que celui-ci s'expliquât. Le préfet regardait son prisonnier comme pour l'inviter à parler. Ce fut au

Digitized by Google

tour de l'écrivain d'être embarrassé. — Monsieur le préfet, j'ai eu l'honneur de vous écrire hier, pour réclamer.... — Un permis de sortie; malheureusement ce permis est suspendu. — Suspendu! s'écria Richard. — Complétement. Les lèvres du prisonnier faisaient écho et répétaient : complétement. — Monsieur le préfet, oserais-je vous en demander le motif? — Ecoutez-moi attentivement, mon cher monsieur : vous avez perdu cette faveur par votre faute... La justice vous condamne à la prison pour une brochure répréhensible; je rencontre un galant homme dans une mauvaise situation, je me mets entièrement à son service pour lui adoucir les ennuis de la captivité ; je le garde à la Conciergerie ; je lui accorde de recevoir autant de personnes qu'il lui plaît. Il vous est permis de sortir une fois par quinzaine, j'élargis encore cette faveur, mes bureaux ont ordre de vous délivrer une passe quand vous la demandez ; comment suis-je récompensé de ces services ! Par une brochure nouvelle, datée de la Conciergerie, qui attaque le gouvernement avec un nouvel acharnement, et met en péril nos institutions. Le ministre de la justice me fait venir, me reproche ma tolérance, me taxe de faiblesse... Enfin, mon cher monsieur, pour vous avoir rendu service, j'ai été menacé d'une destitution. Voilà pourquoi Mgr le ministre a décidé que vous ne sortiriez maintenant qu'avec un ordre signé de lui-même. Faites une demande, si vous le jugez convenable, quoique je craigne qu'elle reste sans effet. — Mais il faut que je sorte absolument, s'écriait Richard. — Hélas! je n'y puis rien. — Aujourd'hui même. — Vous feriez aujourd'hui une demande à Mgr le ministre qu'elle arriverait trop tard. — Maudite brochure! s'écria Richard. — Voyons, monsieur Richard, ne pouviez-vous attendre d'être rendu à la liberté pour nous attaquer? — Ah ! je voudrais anéantir cette brochure.

Le préfet fit quelques pas dans la cellule, comme pour prendre congé du prisonnier. — Ainsi, monsieur le préfet, je suis condamné à rester enfermé ici, dans ce lieu épouvantable? — Vous n'avez pas à vous plaindre, monsieur; nous pouvions y mettre plus de rigueur. Dans une autre prison, après le scandale produit par votre dernier pamphlet, le directeur vous eût fait enlever immédiatement plume, encre et papier. Rien, sauf vos permissions de sortie, n'a été changé aux égards que je vous ai témoignés lors de votre entrée. — Si je pouvais sortir! ah! monsieur le préfet, vous ne vous doutez pas de mes souffrances ! — Richard alla vers un petit miroir et se regarda. — Suis-je le même homme qu'il y a cinq mois ! Depuis deux jours je souffre tellement que je me sens changer... Je ne m'étais pas regardé, mais je viens de voir sur cette glace les ravages... — Voulez-vous, mon cher monsieur, que je fasse appeler le médecin ? — Un

Digitized by Google

médecin! dit ironiquement le prisonnier; c'est la liberté qu'il me faut, un seul jour. — Mais il ne vous reste plus qu'une quinzaine. — Dix-huit jours! dans dix-huit jours je serais mort s'il me fallait rester emprisonné... Vous ne me comprenez donc pas, monsieur le préfet? — Homme imprudent! il vous était si facile de ne pas publier de brochure. Quinze jours de retard dans la publication de ce pamphlet ne mettaient pas en péril le parti libéral. — Ah! les libéraux! s'écria Richard d'un ton de dédain.... Ne pourrais-je faire une demande au ministre de la justice? — Il est toujours permis de faire une demande, mais de là à la voir accueillie... — En faisant valoir combien mes intérêts peuvent souffrir au dehors... — Le ministre ne connaît et ne doit pas connaître d'intérêts particuliers: il veille aux intérêts publics; mais je dois vous avertir qu'il est mal disposé en votre faveur. Vous ne jouiriez pas au ministère des priviléges que je vous ai peut-être trop facilement accordés. Une demande adressée à Mgr le ministre de la justice, en suivant la filière ordinaire des bureaux, ne recevrait pas de réponse avant un mois. — Un mois! s'écria Richard. — Et vous n'avez plus que dix-huit jours à faire. — Le préfet alla vers la porte. — De grâce, monsieur le préfet, s'écria Richard, écoutez-moi; je suis perdu si je ne sors pas, il le faut; ayez pitié de moi; ne m'avez-vous pas dit que vous alliez au ministère? — Oui, monsieur Richard. — Un seul mot de vous au ministre suffirait pour l'émouvoir, pour le bien disposer. — Que me demandez-vous là, mon cher monsieur! — Eh bien, monsieur le préfet, écoutez ce que je vais vous dire, j'emploierai tous les moyens pour sortir d'ici, il le faut.... Il faut que je sorte à tout prix.

Là-dessus le préfet de police laissa Richard dans un profond accablement. La nuit qui suivit fut d'autant plus cruelle, que maintenant l'implacable réalité se montrait dans toute son âpre nudité. Madame de Vandœuvre n'avait pas répondu à la lettre de Richard, parce qu'elle se vengeait; son image, entrevue dans le songe de la veille, n'était que trop ressemblante. Par sa faute, le prisonnier avait perdu sa liberté; en même temps que la liberté, s'était enfuie Soubise. Alors les remords vinrent se joindre aux chagrins : Richard payait par des souffrances inouïes les jouissances d'un amour illégitime. La morale de tous les peuples s'accordait sur le même point : toute passion illégitime recevra son châtiment sur la terre, quand même elle échapperait à la justice des hommes et de Dieu. Richard n'était-il pas coupable d'avoir le premier engagé Soubise à déserter ses devoirs conjugaux? Elle l'avait aimé pour sa célébrité; elle fut conduite de là à vouloir elle-même chercher une célébrité. Si elle avait trahi son mari pour Richard, pourquoi ne trahirait-elle pas Richard pour un autre? Mais ces raisons froides, cette morale

Digitized by Google

subite ne pouvaient apaiser les souffrances du prisonnier dont le seul rêve était : la voir encore une fois, lui parler, lui montrer les trésors d'amour enfouis, oubliés dans sa fuite !

Les amants malheureux n'ont pas de trève qu'ils ne sachent le pourquoi de la trahison ; ils veulent voir leur malheur dans toute son étendue, le toucher, se donner la cruelle joie de le palper ; ils sont incrédules tant que la conviction leur manque, et la conviction les rend quelquefois plus crédules et plus amoureux. Richard pensait à faire agir des amis pour avoir des nouvelles de Soubise, mais il rougissait d'avouer cette trahison, et maintenant il voyait rarement ses amis. L'été avait chassé de Paris tous ces heureux, brisés par la fièvre de la capitale, qui n'ont qu'un rêve, celui de se retremper dans des campagnes tranquilles. Après le premier enthousiasme en faveur du pamphlétaire, les visites étaient devenues plus rares : la vie parisienne exige tant d'égoïsme et de luttes personnelles quotidiennes qu'un homme malade, emprisonné ou exilé est oublié : il est mort à demi ; s'il reparaît, une simple poignée de main indifférente est le plus souvent le seul signe de joie qu'il a le droit d'attendre. Ces trois mois de prison vieillirent Richard de vingt ans ; il en sortit laissant dans sa cellule des illusions qu'il avait apportées jeunes, encore fraîches, et qu'il retrouva dans un coin fanées et flétries.

Le lendemain, sur le midi, le préfet de police entra dans la cellule. Il était parti d'un tel air de pitié, que Richard ne comptait plus le revoir. Aussi cette visite fit-elle bondir son cœur ; peut-être le ministre de la justice s'était-il relâché de sa sévérité pour un écrivain honorable, dont le seul crime était d'avoir exprimé trop vivement des pensées d'avenir. Le préfet de police dit à Richard qu'il avait trouvé le ministre plus mal disposé que jamais : le pamphlet se répandait par toute la France à des nombres immenses ; Richard devait se trouver heureux de n'être pas poursuivi de nouveau et de ne pas voir ajouter une condamnation à l'ancienne. Le prisonnier interrompit cette conversation en maudissant ce fatal écrit, et le préfet s'y trompa. — Avez-vous réellement regret, monsieur, d'avoir publié cette brochure ? — Elle est la cause de tous mes maux. — Le parti libéral doit vous en avoir le plus grand gré. — Que m'importe ? — Seriez-vous déjà désillusionné, monsieur Richard. — Désillusionné est un mot trop beau pour peindre les landes arides de ma pensée. — Cependant vous avez espéré porter un coup terrible au gouvernement ? — Je me soucie peu du gouvernement à cette heure. — Hier déjà, mon cher monsieur Richard, j'ai cru remarquer ce septicisme amer qui, en effet, vous a changé, beaucoup changé. — N'est-il pas vrai, monsieur, s'écria Richard ; oui, je suis changé, je ne suis

Digitized by Google

plus le même homme. Cette prison comptera dans ma vie; j'y suis bien malheureux et j'aspire à la liberté. Peut-être un jour regretterai-je ces heures de solitude !.... Ah ! si je pouvais sortir ! — Nous passons dans vos journaux pour des geôliers farouches, mais vous savez qu'il n'en est rien. — Je n'ai qu'à me louer de vous, monsieur le préfet, et je reconnais moi-même que j'ai mérité la mesure de sévérité qui m'a atteint dans ma liberté. — Eh bien, la plupart des actes du gouvernement sont attaqués par les feuilles libérales avec autant de justice; il suffit qu'une mesure soit prise par le gouvernement pour qu'elle soit dite mauvaise; toute idée est déclarée nulle par votre parti. Je prends mon administration pour mieux me faire comprendre : quand je songe à un arrêté utile, à une mesure qui intéresse la sûreté des citoyens, je suis certain que, le lendemain, cette mesure sera vilipendée et conspuée dans vos feuilles par des journalistes qui se donnent pour mission de mentir à leurs propres opinions, uniquement parce que moi, préfet de police, j'appartiens au gouvernement. Il en est ainsi de tous les fonctionnaires haut placés, des ministres eux-mêmes : qu'ils se consument en veilles, qu'ils se sacrifient aux intérêts du pays, jamais une feuille libérale ne sera assez libre pour reconnaître leurs efforts, leurs tendances et leurs travaux. — Il est vrai, s'écriait Richard. — Je sais qu'il y a d'honnêtes gens qui, après avoir passé par le journalisme, se retirent la rougeur au front, et viennent à nous en se repentant du mal qu'ils ont pu commettre. Vous avez un grand talent, monsieur Richard, mais vous l'employez à faux. Qu'est-ce qu'un journaliste ? Un paresseux qui doit fournir tant de lignes par jour, qui se lève ennuyé de l'article à faire, qui va respirer l'air pesant d'une salle de rédaction, qui lit indolemment quelques journaux, et qui broche là-dessus un article quelconque. Cela ne mène à rien ; on devient vieux en quinze ou vingt ans : l'ennui tue plus que le travail. A ce métier de machine, l'intelligence s'use vite : un jour arrivent d'autres hommes, des jeunes gens sans respect pour vous ; vous êtes un vieux journaliste, vous n'êtes rien. Nous en parlions hier avec monseigneur le ministre, qui déplorait de voir une intelligence comme la vôtre perdue dans le journalisme. — Alors le préfet fit un tableau sombre de l'avenir de Richard en l'avertissant que le ministre voulait ordonner de nouvelles poursuites contre la brochure. — Votre dernier pamphlet, est plus violent que le précédent ; je crains que vous ne soyez condamné ; le tribunal sera moins indulgent. Un an ajouté à ces six mois vous fera connaître alors la prison dans toute sa rigueur, car il me sera impossible de garder à la Conciergerie un condamné à un an, et j'en serai véritablement désespéré, dit le préfet d'un ton qui marquait son intérêt pour Richard.

Digitized by Google

Une discussion cordiale s'établit entre le fonctionnaire et l'écrivain, discussion politique dans laquelle le préfet combattait sans résistance les arguments de Richard en faveur du libéralisme. Richard n'appartenait plus à la politique, mais à l'amour. Un révolutionnaire n'est fermement révolutionnaire que dégagé des autres passions. Il est impossible d'aimer la femme et la République : on les aime mal toutes les deux. Richard avait perdu sa fermeté et son caractère au service de Soubise. Aussi la modération subite de ses principes fit que le préfet jugea, à quelques mots échappés, de la véritable situation d'esprit du prisonnier, et qu'il lui glissa adroitement la promesse d'une liberté complète, à la condition que Richard prendrait l'engagement de ne plus traiter de matières politiques. Le préfet était un habile diplomate ; ayant surpris un éclair de doute dans les yeux de Richard, il lui fit entrevoir les champs de la haute littérature, de la philosophie, qui ouvriraient de nouveaux horizons à son esprit. Au lieu d'écrire des pamphlets, qui n'avaient d'autre valeur que l'actualité, Richard se recueillerait et lancerait dans le public un ouvrage que pourraient applaudir tous les partis. Sans le savoir, le préfet avait touché une corde sensible. S'étant aperçu qu'elle résonnait, il sortit laissant le prisonnier sous ce coup ; mais peu à peu la conscience rentra dans Richard et lui montra quel piége adroit le préfet de police semblait lui tendre. Pour être libre, il fallait renoncer au pamphlet! Richard était fier de souffrir pour ses croyances : sa conscience se redressait de toute sa hauteur et lui entr'ouvrait un coin du monument où étaient gravés en caractères ineffaçables les noms des hommes de courage qui se sont sacrifiés pour l'avenir de l'humanité. — Plutôt rester toujours enfermé ! s'écriait l'écrivain dans son exaltation nerveuse ; mais le lendemain, quand il se retrouva seul, isolé, dans sa cellule, sans lettres, sans visites, l'accablement le reprit, plus sourd et plus tenace que jamais. Le flot de larmes qui l'avait soulagé était tari ; il ne restait plus qu'un chagrin sec, aride comme un ruisseau desséché. Les derniers espoirs s'évanouissaient à mesure que les jours s'écoulaient : Soubise n'écrivait pas. Qui sait s'il ne lui était pas arrivé d'accident? Car la femme la plus perfide ne pouvait abandonner de la sorte un homme qu'elle avait tant aimé. Richard eût préféré un abandon positif à cette incertitude qui le minait. En moins de huit jours, des courants bilieux avaient changé sa physionomie à tel point qu'on l'eût pris pour un convalescent sortant d'une maladie de six mois ; la nuit, la fièvre le dévorait, et il se réveillait quelquefois en appelant Soubise d'une voix grelottante. Ses forces s'épuisaient, rongées par un feu intérieur qui affaiblissait ses jambes, et il pressentait que le jour viendrait où il ne pourrait plus

Digitized by Google

sortir de sa cellule. La nuit, il voyait sans cesse la maladie qui voltigeait autour de lui, semblant chercher l'endroit le plus faible de son corps pour s'y loger. Si la mort fût venue, Richard l'eût accueillie avec joie; il la désirait, il l'appelait; ses tortures étaient trop vives pour ne pas lui faire désirer le repos. Que lui importait la vie aujourd'hui! Son intelligence se démantelait pièce à pièce comme une place forte, endommagée par l'artillerie, et qui ne pense qu'à se rendre.

Quand Richard crut son intelligence perdue à jamais, il fit demander le préfet de police, et lui dit qu'il offrait sa parole de ne plus écrire contre le gouvernement. Il n'y avait plus que cinq jours à attendre pour la délivrance! Le préfet reçut l'engagement de l'écrivain de ne plus traiter de matières politiques; le ministère avait essayé d'incriminer la dernière brochure du pamphlétaire, mais le procureur général consulté répondit qu'il craignait un acquittement. Des événements politiques étaient survenus qui annonçaient une grave opposition dans le pays.

Richard sortit de prison.

Son premier soin fut de courir à la maison de M. de Pontlevoy à qui il avait écrit sans obtenir de réponse. Là, il apprit que les lettres envoyées à Soubise et à son mari étaient adressées à Bade, poste restante. Il en était de même pour la marquise de Vandœuvre; elle avait accompagné Soubise; c'est ce qui expliqua à Richard comment il ne reçut pas de réponse. Richard partit immédiatement pour Bade; enfin il allait avoir des nouvelles de Soubise, la voir, la rencontrer, lui parler. Elle lui semblait maintenant moins coupable, accompagnée de son mari et de la marquise. C'était un petit voyage improvisé par la marquise qui avait enlevé Soubise, sans lui permettre de voir Richard, qui aurait pu la retenir. Peut-être la marquise, par cette légère vengeance, essayait-elle de montrer sa puissance à l'écrivain?

Richard, en arrivant à Bade, où ne respirent que le plaisir, le jeu, la danse, la toilette, sentit ses craintes se dissiper. Les maisons aux murs peints, la verdure peignée des montagnes contrastaient tellement avec l'intérieur de la Conciergerie que Richard sentit une nouvelle existence poindre en lui. Il arrivait à deux heures de l'après-midi; aussitôt il courut au Casino. Des valses enivrantes se faisaient entendre, toute la population des baigneurs et des joueurs se promenait sous les ombrages. Tout à coup, Richard frissonna. Il venait de voir Soubise au bras de l'avocat qui l'avait fait condamner; elle s'appuyait sur lui, et l'avocat lui répondait par des mots jetés dans l'oreille, dont on peut deviner le sens à la manière dont ils sont dits.

Digitized by Google

Richard devint pâle, s'appuya contre un tilleul et crut qu'il allait tomber; cependant, malgré cet état de faiblesse, il put remarquer que Soubise pressait le bras de l'avocat comme pour l'engager à regarder devant lui. Tous les trois s'étaient reconnus; mais Soubise fit un brusque détour en emmenant son cavalier, et Richard resta seul dans le parc !

Le même soir, il repartit pour Paris, où on l'a vu toujours inquiet et maladif, ne souriant jamais, parlant rarement à ses meilleurs amis. On l'a cru longtemps abattu par le séjour de la prison. Divers hommes influents de son parti essayèrent de le distraire en le rendant aux plaisirs. Richard était perdu pour toujours. Son intelligence revint, qui se trahissait par des paroles âcres contre le gouvernement; il en jugeait sainement la situation chancelante. Quelquefois on l'engageait à écrire de nouveau ses conversations qui, si elles avaient été publiées, eussent porté le dernier coup au règne de Charles X, mais il fuyait quand on lui parlait d'écrire, ne lisait aucunes gazettes et craignait surtout de se retrouver avec ses anciens confrères.

Les intelligences s'usent aussi vite à Paris qu'elles y sont oubliées. Le Gènevois, protégé par la marquise de Vandœuvre, remplaça Richard, et la presse libérale, qui ne montra aucun regret de la perte d'un homme de talent, s'enthousiasma pour un être froid, sans passion, un excellent soldat, du reste.

Le nom de Richard Loyauté serait aujourd'hui tout à fait oublié, s'il n'était gravé, au milieu de noms obscurs, sur la colonne de juillet.

Richard fut tué par un Suisse, à l'attaque du Louvre, le 28 juillet 1830.

CHAMPFLEURY.

---

Digitized by Google

LA

# VISION DE BRAHMA

Tandis qu'enveloppé des ténèbres premières,
Brahma cherchait en soi l'origine et la fin,
La Mâyâ le couvrit de son réseau divin,
Et son cœur sombre et froid se fondit en lumières.

Aux pics du Kaîlaça, d'où l'eau vive et le miel
Filtrent des verts figuiers et des rouges érables,
D'où le saint fleuve verse en courbes immuables
Ses cascades de neige à travers l'arc-en-ciel;

Parmi les coqs guerriers, les paons aux belles queues,
L'essaim des Apsaras qui bondissaient en chœur,
Et le vol des Esprits bercés dans leur langueur,
Et les riches oiseaux lissant leurs plumes bleues;

Sur sa couche semblable à l'écume du lait,
Il vit Celui que nul n'a vu, l'âme des âmes,
Tel qu'un frais nymphéa dans une mer de flammes,
D'où l'Être en millions de formes ruisselait :

Hâri, le réservoir des inertes délices,
Dont le beau corps nageait dans un rayonnement,
Qui méditait le monde, et croisait mollement
Comme deux palmiers d'or ses vénérables cuisses.



Digitized by Google

De son parasol rose en guirlandes flottaient
Des perles et des fleurs parmi ses tresses brunes,
Et deux cygnes, brillants comme deux pleines lunes,
Respectueusement de l'aile l'éventaient.

Sur sa lèvre écarlate, ainsi que des abeilles,
Bourdonnaient les Vêdas, ivres de son amour;
Sa gloire ornait son col et flamboyait autour;
Des blocs de diamant pendaient à ses oreilles.

A ses reins verdoyaient des forêts de bambous;
Des lacs étincelaient dans ses paumes fécondes;
Son souffle égal et pur faisait rouler les mondes
Qui jaillissaient de lui pour s'y replonger tous.

Un açvattha touffu l'abritait de ses palmes;
Et dans la bienheureuse et sainte inaction,
Il se réjouissait de sa perfection,
Immobile, les yeux resplendissants mais calmes.

Oh! qu'il était aimable à voir, l'Être parfait,
Le Dieu jeune, embelli d'inexprimables charmes,
Celui qui ne connaît les désirs ni les larmes,
Par qui l'insatiable est enfin satisfait!

Comme deux océans, troubles pour les profanes,
Mais, pour les cœurs pieux, miroirs de pureté,
Abîmes de repos et de sérénité,
Que ses yeux étaient doux, qu'ils étaient diaphanes!

A son ombre, le sein parfumé de çantal,
Mille vierges, au fond de l'étang circulaire,
Semblaient, à travers l'onde inviolée et claire,
Des colombes d'argent dans un nid de cristal.

De bleus rayons baignaient leurs paupières mi-closes;
Leurs bras polis tintaient sous des clochettes d'or;
Et leurs cheveux couvraient d'un souple et noir trésor
La neige de leur gorge où rougissaient des roses.

Dans l'onde où le lotus primitif a fleuri,
Assises sur le sable aux luisantes coquilles,
Telles apparaissaient ces mille belles filles,
Frais et jeunes reflets du suprême Hâri.

Digitized by Google

A la droite du Dieu, penché sur ses cavales,
L'archer Çurya faisait sonner le plein carquois;
Et l'Aurore guidait du bout de ses beaux doigts
L'attelage aux grands yeux, aux poils roses et pâles.

A gauche, un géant pourpre et sinistre, portant
Des crânes chevelus en ceinture à ses hanches,
L'œil creux, triste, affamé, grinçant de ses dents blanches,
Broyait et dévorait l'univers palpitant.

Sous les pieds de Hâri, la mer, des vents battue,
Gonflait sa houle immense et secouait les monts,
Remuant à grand bruit ses forêts de limons
Sur le dos âpre et dur de l'antique tortue;

Et la terre étalait ses végétations
Où tigres et pythons poursuivaient les gazelles,
Et ses mille cités où les races mortelles
Germaient, mêlant le rire aux lamentations.

Mais Brahma, dès qu'il vit l'Être-principe en face,
Sentit comme une force irrésistible en lui,
Et la concavité de son crâne ébloui
Reculer, se distendre et contenir l'espace.

Les constellations jaillirent de ses yeux;
Son souffle condensa le monceau des nuées;
Il entendit monter les séves déchaînées,
Et croître dans son sein l'Océan furieux.

Sagesse et passions, vertus, vices des hommes,
Désirs, haines, amours, maux et félicité,
Tout rugit et chanta dans son cœur agité :
Il ne dit plus : « Je suis; » mais il pensa : « Nous sommes! »

Ainsi, devant le roi des monts Kalatçalas,
Qui fait s'épanouir les mondes sur sa tige,
Brahma crut, dilaté par l'immense vertige,
Que son cerveau divin se brisait en éclats.

Puis, abaissant les yeux, il dit : « Maître des maîtres,
Dont la force est interne et sans borne à la fois,
Je ne puis concevoir, en sa cause et ses lois,
Le cours tumultueux des choses et des êtres.

Digitized by Google

« S'il n'est rien, sinon toi, Hâri, suprême Dieu;
Si l'univers vivant en toi germe et respire;
Si rien sur ton essence unique n'a d'empire,
L'action ni l'état, ni le temps ni le lieu;

« D'où vient qu'aux cieux troublés ta force se déchaîne?
D'où vient qu'elle bondisse et hurle avec les flots?
D'où vient que, remplissant la terre de sanglots,
Tu souffres, ô mon maître, au sein de l'âme humaine?

« Et moi, moi qui, durant mille siècles, plongé
Comme un songe mauvais dans la nuit primitive,
Porte un doute cuisant que le désir ravive,
Ce mal muet toujours, toujours interrogé;

« Qui suis-je? réponds-moi, Raison des origines.
Suis-je l'âme d'un monde errant par l'infini,
Ou quelque antique orgueil de ses actes puni
Qui ne peut remonter à ses sources divines?

« C'est en vain qu'explorant mon cœur de toutes parts,
J'excite une étincelle en sa cavité sombre....
Mais je pressens la fin des épreuves sans nombre,
Puisque ta Vision éclate à mes regards.

« Change en un miel divin mon immense amertume;
Parle, fixe à jamais mes vœux irrésolus,
Afin que je m'oublie et que je ne sois plus,
Et que la vérité m'absorbe et me consume. »

Il se tut, et l'Esprit suprême, l'Être pur,
Fixa sur lui ses yeux d'où naissent les aurores;
Et du rouge contour de ses lèvres sonores
Un rire éblouissant s'envola dans l'azur.

Et les vierges, du lit nacré de l'eau profonde,
D'un mouvement joyeux troublèrent en nageant
Ce bleu rideau marbré d'une écume d'argent,
Et parmi les lotus se bercèrent sur l'onde.

L'açvattha, du pivot au sommet, frissonna,
Agitant sur Hâri ses palmes immortelles;
Les cygnes réjouis battirent des deux ailes,
Et le parasol rose au-dessus rayonna.

Digitized by Google

Çurya fit se cabrer ses sept cavales rousses
Rétives sous le mors au zénith enflammé;
Et l'Aurore arrêta dans le ciel parfumé
Les vaches du matin, patientes et douces.

Tels que des lueurs d'or dans la vapeur du soir,
Chaque Esprit entr'ouvrit ses ailes indécises;
La montagne oscillante exhala dans les brises
Ses aromes sacrés, comme d'un encensoir.

Les Apsaras, rompant les chœurs au vol agile,
S'accoudèrent sur l'herbe où fleurit le saphir;
Le saint fleuve en suspens cessa de retentir
Et se cristallisa dans sa chute immobile.

Un vaste étonnement surgit ainsi de tout,
Quand Brahma se fut tu dans l'espace suprême :
Le géant affamé, le destructeur lui-même,
Interrompit son œuvre et se dressa debout.

Et voici qu'une Voix grave, paisible, immense,
Sans échos, remplissant les sept sphères du ciel,
La voix de l'incréé parlant à l'éternel,
S'éleva sans troubler l'ineffable silence.

Ce n'était point un bruit humain, un son pareil
Au retentissement des flots ou de la foudre;
Mais plutôt ce concert que l'esprit entend sourdre
Et circuler en vous, mystères du sommeil!

Or Brahma, haletant sous la Voix innommée
Qui pénétrait en lui, mais pour n'en plus sortir,
Sentit de volupté son cœur s'anéantir
Comme au jour la rosée en subtile fumée.

Et cette Voix disait : « Si je gonfle les mers,
Si j'agite les cœurs et les intelligences,
J'ai mis mon énergie au sein des apparences,
Et durant mon repos j'ai songé l'univers.

« Dans l'œuf irrévélé qui contient tout en germe,
Sous mon souffle idéal je l'ai longtemps couvé;
Puis, vigoureux, et tel que je l'avais rêvé,
Pour éclore, il brisa du front sa coque ferme.

Digitized by Google

» Dès son premier élan, rude et capricieux,
Je lui donnai pour lois ses forces naturelles,
Et, vain jouet des combats qui se livraient entre elles,
De sa propre puissance il engendra ses dieux.

» Indra roula sa foudre aux flancs des précipices;
La mer jusques aux cieux multiplia ses bonds;
L'homme fit ruisseler le sang des étalons
Sur la pierre cubique, autel des sacrifices.

» Et moi, je m'incarnai dans les héros anciens,
J'allai, purifiant les races ascétiques;
Et, le cœur transpercé de mes flèches mystiques,
L'homme noir de Lanka rugit dans mes liens.

» Toute chose depuis fermente, vit, s'achève;
Mais rien n'a de substance et de réalité,
Rien n'est vrai que l'unique et morne éternité :
O Brahma! toute chose est le rêve d'un rêve.

» La Mâyâ dans mon sein bouillonne en fusion;
Dans son prisme changeant je vois tout apparaître;
Car ma seule inertie est la source de l'Etre :
La matrice du monde est mon Illusion.

» C'est elle qui s'incarne en ses formes diverses,
Esprits et corps, ciel pur, monts et flots orageux;
Et qui mêle, toujours impassible en ses jeux,
Aux sereines vertus les passions perverses.

» Mais par l'inaction, l'austérité, la foi,
Tandis que, sans faiblir durant l'épreuve rude,
Toute vertu se fond dans ma béatitude,
Les noires passions sont distinctes en moi.

» Brahma, tel est le rêve où ton esprit s'abîme.
N'interroge donc plus l'auguste vérité :
Que serais-tu, sinon ma propre vanité
Et le doute secret de mon néant sublime? »

Et sur les sommets d'or du divin Kaîlaça
Où nage dans l'air pur le vol des blancs génies,
L'inexprimable Voix cessant ses harmonies,
La Vision terrible et sainte s'effaça.

LECONTE DE LISLE.

Digitized by Google

# REVUE CRITIQUE

## DE L'ATHENÆUM FRANÇAIS.

*Les Livres des miracles et autres opuscules de Georges-Florent Grégoire, évêque de Tours*, revus et collationnés sur de nouveaux manuscrits, et traduits pour la Société de l'histoire de France, par H.-L. Bordier, tome Ier, in 8o. Paris, J. Renouard et Ce. 1857.

La Société de l'histoire de France ,qui publiait, il y a vingt ans, le texte et la traduction de l'*Histoire ecclésiastique des Francs*, ne pouvait laisser dans l'oubli, — pour me servir des termes mêmes de l'avertissement placé en tête du volume qui nous occupe, — « les ouvrages moins importants, mais précieux encore » de l'historien du VIe siècle. Confuse et heurtée comme les événements au milieu desquels elle a été écrite, l'*Histoire ecclésiastique* mêle aux fastes de l'Eglise les fastes de la vie barbare, « aux entreprises des méchants la vie des hommes de bien, » aux légendes merveilleuses des saints, les drames sanglants des cours et les excès germaniques des prélats simoniaques, impies et débauchés que la faveur des princes imposait aux populations chrétiennes; telle l'époque, tel le plan ou plutôt le manque de plan, bien plus subi que prémédité, je le crois, de l'*Histoire ecclésiastique :* « Je mêle et je confonds dans mon récit, a dit Grégoire lui-même, les mérites des saints et le carnage des peuples. *Mixte confuseque tam virtutes sanctorum quam strages gentium memoramus.* » Dans les *Livres des Miracles*, l'histoire politique vient moins souvent mêler la boue de ses intrigues et le sang de ses meurtres aux légendes sacrées; on n'a plus affaire au conteur passionné et confus des faits contemporains, des faits humains, si je puis dire, qui se hâte par crainte d'oubli ou par dégoût peut-être, mais au prêtre grave et croyant, à l'hagiographe plein de foi et d'honnêteté communicative, qui n'a en vue que d'augmenter la ferveur des fidèles en leur apprenant les actes de leurs martyrs : car il a remarqué « que l'habitude des gens de la campagne est d'honorer plus particulièrement ceux des saints dont ils peuvent lire les combats. » (De Glor. Mart., ch. LXIV, p. 179.) « La gloire des martyrs, dit-il ailleurs, et la vertu des saints sont l'édification de l'Eglise. » (*Ibid*, page 83.)

Il ne faut pas croire d'ailleurs que, si Grégoire paraît écrire plus à l'aise, d'une main plus reposée et plus complaisante, d'un cœur plus content et plus léger les *Livres des Miracles*, il s'y montre plus soucieux de la

Digitized by Google

composition littéraire et de la pureté de la forme. Son parler n'est pas moins rustique, les solécismes ne l'effraient pas davantage, et son dédain est le même à l'endroit des rhéteurs et des poètes ; car il fait, au prologue du livre de *la Gloire des Martyrs*, un procès en règle aux fictions de l'Enéïde et aux dieux qui s'agitent sur la scène changeante de ce poëme menteur. A l'imitation de Jérôme, qui se vit en songe condamné aux verges et durement châtié par le Juge éternel, « pour avoir fait trop souvent sa lecture des subtilitées de Cicéron et des mensonges de Virgile, » il s'attachera « non plus aux fictions des poètes ni aux opinions des philosophes, mais à la vérité évangélique, » manifestée aux plus aveugles par les miracles des saints.

Et ces miracles, comment les révoquer en doute, « puisque le Seigneur a dit lui-même : Toutes les choses que vous demanderez en mon nom, croyez qu'elles vous seront accordées et que vous les recevrez, » (P. 23, ch. VI, de Glor. Mart.) « puisqu'une foi vive peut tout obtenir, (*Ibid*, ch. XXVIII, p. 75.) puisque enfin le narrateur a vu souvent de ses propres yeux les choses merveilleuses qu'il raconte et que sa bonne foi répond de sa sincérité? Permis aux esprits forts des siècles de doute de sourire et de ne pas croire ; mais, à dire vrai, cette petite satisfaction d'amour-propre qu'on ressent à n'être pas dupe d'une crédulité vulgaire vaut-elle la douce joie qu'éprouvaient les naïfs et malheureux contemporains de Grégoire à se sentir toujours en la présence et sous la main de Dieu et de ses élus? Quoi de plus touchant, par exemple, et de plus réconfortant pour les affligés que ce dialogue entre saint Maurice et la pauvre femme désolée dont le fils était mort au monastère d'Agaune? « Pourquoi, ô femme! pleurer ainsi sans relâche la mort de ton fils? Ne mettras-tu donc pas de terme à ton deuil? » —Sur quoi elle répondit : « Tous les jours de ma vie ne suffiront pas à ma douleur, et, tant que je vivrai, je pleurerai mon fils unique ; je ne ferai pas trève à mes larmes jusqu'à ce que la mort, que j'attends, me ferme les yeux de ce corps. » Il lui répliqua : « Ne le pleure plus ainsi comme s'il était mort, mais prends courage.... et non-seulement demain, mais tous les jours de ta vie, tu l'entendras se mêler au chant des psaumes. » Et tant qu'elle vécut, en effet, la mère entendit la voix de son fils mêlée au chœur des moines. (*De Glor. Mart.*, chap. LXXVI, p. 207.)

Plus heureuse encore la femme dont l'enfant dormit sur le tombeau de saint Clément (tombeau que la mer ne découvre aux regards des fidèles qu'au jour de la fête du saint) pendant tout le cours d'une année comme si ce n'eût été qu'une seule nuit, pour se réveiller sain et sauf sous les baisers maternels. (*De Glor. Mart.* chap. XXXVI, p. 101.) Les plus grands saints ne dédaignent pas de venir au secours de qui les implore avec foi, témoin la vision qu'eut à Bordeaux, dans la basilique où elle veillait en prières, une femme recommandable par sa piété : elle entend dans le silence de la nuit des voix d'hommes qui se plaignaient entre eux que le saint lévite Etienne les fît attendre, et comme ils demandent au saint qui arrive tout à coup vêtu d'une robe blanche pourquoi il a un peu tardé dans sa visite aux lieux saints, le bienheureux répond : « Il y avait sur la mer un navire en danger d'être submergé : on m'y invoqua, j'y courus, je le

Digitized by Google

délivrai et me voici; et afin que vous reconnaissiez la vérité de mes paroles, voyez le vêtement que je porte; il dégoutte encore de l'eau dont il a été mouillé par la mer. » Un linge, sur lequel la pieuse femme, témoin de cette apparition merveilleuse, recueillit les gouttes d'eau tombées du vêtement de saint Etienne, opérait des guérisons miraculeuses, ainsi que Grégoire l'a appris de la bouche même de Bertramne, évêque de Bordeaux. (*De Glor. Martyr.*, chap. XXXIV, p. 99.)

Ailleurs, c'est saint Julien qui se manifeste à une femme paralytique, nommée Fédamie : comme elle dormait dans la basilique du saint, il lui sembla qu'une multitude de chaînes tombaient de ses membres sur le sol. Guérie, elle aimait à faire le portrait de l'homme qui, lui étant apparu, l'avait comme soulevée dans ses bras pour la porter jusqu'au tombeau du saint. « Il était de haute taille, habillé de blanc, plein d'élégance, le visage souriant; il avait des cheveux blonds entremêlés de blancs; sa démarche était aisée, sa voix franche et du son le plus doux; la blancheur de sa peau effaçait l'éclat du lys, tellement, que de plusieurs milliers d'hommes qu'elle avait vus, elle n'en trouvait aucun qui lui fût comparable. » (*De Mirac. sancti Juliani*, chap. IX, p. 323.)

D'autres fois, c'est par de touchants symboles que la protection des saints se révèle. Il y a à Mérida, devant l'autel qui recouvre les membres de sainte Eulalie, trois arbres, dont Grégoire ignore l'espèce, et qui, au jour de la passion de la sainte, — vers le milieu de décembre, — donnent, au lever du soleil, « des fleurs d'une forme suave, qui rappellent la colombe, sans doute parce que l'esprit sanctifié d'Eulalie s'élèva au ciel sous cette apparence, et que son corps délicat et bienheureux, privé de vie et dépouillé de vêtements, fut enveloppé, comme par une douce toison, d'une neige tombée du ciel. » (*De Glor. Mart.* chap. XCI, p. 251.) Ne peut-on pas mettre, à côté de cette poétique légende, celle des saints Hemetier et Chélidoine, qui eurent la tête tranchée à Calahorra, en Espagne? « L'anneau de l'un (dit Prudence, cité par Grégoire de Tours), figurant le symbole de sa foi, est porté sur la nue, l'autre abandonne aux airs son étole, blanche image de son âme. » L'idée n'est-elle pas gracieuse, et l'invention, — si l'on peut se servir d'un mot pareil quand il s'agit des choses de la foi, — vaut-elle moins, littérairement parlant, que celle de la chevelure de Bérénice tant célébrée par les poètes de l'antiquité païenne?

Mais si Grégoire écrit le *Livre des Miracles* pour raffermir les ignorants dans leur foi, pour consoler et relever les malheureux dans leurs afflictions, homme d'église, il n'oublie pas les biens d'église et leurs envahisseurs. Il aime à rappeler que « quiconque enlève quelque chose dans la maison des saints, c'est aux saints eux-mêmes qu'il fait injure, ainsi que le Seigneur lui-même l'a déclaré, en disant : « Qui vous méprise, me mé» prise, etc.» (*De Mirac. sancti Juliani*, chap. XVII, p. 337), et il raconte avec complaisance les châtiments terribles réservés aux parjures et aux spoliateurs. Les uns, au moment de jurer par les saintes reliques sont pris de paralysies soudaines, de mutisme instantanés, ou tombent comme foudroyés sur le pavé des temples, pour ne s'en plus relever. Les autres sont victimes, ou de maladies incurables, ou du démon qui les enlève, ou d'une

Digitized by Google

rage aveugle, qui les fait se déchirer de leurs propres mains. C'est encore à l'adresse des conquérants, — hérétiques ariens pour la plupart, — qu'il raconte, au chapitre XIII de la *Gloire des Martyrs*, la légende miraculeuse de « la gemme de Bazas, produite par une vertu divine. » On célébrait une messe d'actions de grâce au sujet de la levée du siége de la ville par le roi des Huns, Genseric, quand trois gouttes, plus transparentes que le cristal, tombent de la voûte sur l'autel. Recueillies sur une patène d'argent par un prêtre du nom de Pierre, elles se réunissent et forment comme une magnifique gemme. N'était-ce pas une preuve divine à l'encontre de l'hérésie arienne « que la Sainte-Trinité, unie dans une seule et égale omnipotence, ne pouvait être séparée par aucun des vains arguments employés contre elle. » Grégoire ajoute que cette gemme, resplendissante pour ceux sans péchés, devenait opaque aux yeux du pécheur.

*Les Livres des Miracles* ont-ils ramené à l'orthodoxie et à des procédés plus généreux envers l'Eglise, ces barbares turbulents et peu scrupuleux, plus confiants en leurs épées qu'aux mérites des saints, assez semblables pour la plupart à ce comte Gomachaire, dont on peut lire les démêlés avec l'évêque Léon au chapitre LXXIX de la Gloire des Martyrs? Je ne sais, mais la simplicité et la crédulité qu'on a si souvent reprochées à Grégoire n'avaient rien qui dût effaroucher ses contemporains, tandis qu'il avait prise sur eux, par l'autorité de son nom et de son rang, par la candeur enfantine de sa foi et la simplicité ingénue de ses récits, surtout par cette honnêteté de narrateur qui lui fait choisir de préférence, parmi les nombreux miracles des saints, ceux qu'il a vus lui-même ou qu'il tient d'autorités recommandables. Qu'il ait pris souvent pour des miracles des faits insignifiants, la chose n'est pas douteuse; mais, en cela, pour parler comme dom Ruinart (*Note sur les Œuvres de Grégoire de Tours*, p. 8), « il faut suivre la règle posée par saint Augustin, qui disait : « J'aimerais mieux » avouer de telles choses comme étant au-dessus de ma portée, que de les » condamner comme de faux miracles ou comme répandues par un homme » trop crédule. »

*Les Livres des Miracles*, grâce à cette modestie touchante avec laquelle Grégoire circonscrit son rôle à combler les lacunes des autres auteurs, contiennent bon nombre de légendes nouvelles parmi lesquelles je me contenterai de citer celle de la Résurrection et de l'Assomption de la Vierge (*De Glor. Mart.*, ch. IV.), et celle des Sept Dormants, d'Ephèse (*Ibid*, ch. XCV, p. 259). Inutile de dire que les détails de mœurs y abondent et qu'il serait facile d'y relever les éléments d'un dictionnaire des reliques au VI^e siècle. La part de l'archéologie, notamment, y est considérable et précieuse, et je regrette de ne pouvoir signaler, qu'au courant de la plume, la découverte des quatre clous de la croix (*De Glor. Mart.*, ch. VI), la description du tombeau de saint Pierre (*Ibid*, ch. XXVIII), et celle de la basilique de Saint-Antolien de Clermont (*Ibid*, ch. LXV), la fondation de l'église de Saint-Genès d'Auvergne (*Ibid*, ch. LXIX), enfin les détails sur le tombeau de saint Denis (*Ibid*, ch. LXXII), et sur la basilique du martyr Polyeucte à Constantinople (*Ibid*, CIII).

Le soin, apporté à l'édition des *Livres des Miracles*, répond à l'impor-

Digitized by Google

tance de l'œuvre, et contribuera, sans nul doute, à en assurer le succès ; le nouvel éditeur, M. H.-L. Bordier, a eu l'heureuse idée de reproduire par extraits, en les traduisant, les passages où dom Ruinart, dans la préface de son édition de *Grégoire de Tours*, s'exprime « sur le caractère de Grégoire, sur la foi due à ses écrits, sur la question de savoir s'il est réellement l'auteur de plusieurs opuscules qui lui ont été attribués, et sur les différents manuscrits de ses œuvres. » Quel plus docte collaborateur pouvait fournir à M. Bordier, pour l'œuvre aujourd'hui complète de *Grégoire de Tours*, une préface plus digne d'elle et plus modestement savante ?

M. Bordier réserve pour le moment où il aura accompli sa tâche, « un compte plus particulier de son travail, et des explications nécessaires sur les sources manuscrites ou imprimées de son texte. » Quant à sa traduction, acquise dès à présent à la critique, — écrite avec une simple et sobre élégance qui fait oublier avantageusement le détestable latin de Grégoire, elle a su garder la couleur, le ton et le parfum d'honnêteté du texte, en y restant fidèle, si bien qu'on en peut dire qu'elle est un respectueux hommage au génie du vieil historien. CH. PÉCANTIN.

L'*Empire des Tsars*, un septième des terres du globe, au point de vue actuel de la science, par M. J.-H. SCHNITZLER, in-8. Paris et Strasbourg, v^e Levrault, 1856.

Voilà un titre fait pour arrêter et fixer le regard le plus indifférent, un titre si grand et si pompeux que nous allions, Dieu nous pardonne ! accuser l'auteur de vouloir jeter aux yeux du public un peu de cette poudre de réclame dont la médiocrité a, de notre temps, trouvé le secret merveilleux. Le sous-titre, heureusement, nous a bientôt rassuré, et le nom de l'auteur a dissipé nos derniers scrupules. M. Schnitzler est connu par des mœurs littéraires trop sérieuses et trop rigides pour qu'on puisse suspecter un seul moment ses intentions. S'il a fait choix d'un pareil titre, c'est qu'en trois mots, il a trouvé moyen d'exprimer le but de son livre. Il se propose d'examiner la Russie dans ses gigantesques dimensions, depuis la Baltique jusqu'au détroit de Behring et à la Nouvelle-Bretagne, depuis l'Océan glacial arctique jusqu'à la mer Caspienne, depuis le Danube et la Vistule jusqu'au fleuve Amour. C'est, comme il l'annonce, un septième du globe qu'il va décrire au point de vue actuel de la science, et nul n'était plus capable que lui de remplir cette tâche difficile.

En France, nous connaissons si vaguement la Russie, qu'on pourrait dire, jusqu'à certain point, que nous ne la connaissons pas. L'Angleterre, que nous sachions, n'est pas en mesure de nous accuser d'ignorance sur ce point, et nous avons entendu naguère un membre illustre du cabinet britannique, le duc de Newcastle, ministre de la guerre, s'écrier en plein Parlement, au sujet de questions fort simples et très importantes, relatives à la géographie de la Russie : « Nous ne savions rien de tout cela ! » L'Europe occidentale a besoin, pourtant, de posséder des notions exactes et complètes sur le grand empire qui couvre toute la région orientale de notre continent. Ces notions, assurément, auraient été d'une haute utilité

Digitized by Google

pendant la guerre ; elles nous seront plus profitables encore sous le règne de la paix. La vapeur et l'électricité effacent les distances, comme on le dit si souvent ; la Russie est à nos portes ; nous avons à lui demander ses blés, ses suifs, ses laines, son chanvre, son lin, ses toiles, ses graines, ses cuirs, et elle réclame, en échange, une foule de produits de notre sol ou de notre industrie. Ce commerce est destiné à prendre un accroissement rapide, et nous y trouverons d'autant plus d'avantages que nous connaîtrons mieux le pays. L'œuvre de M. Schnitzler est donc éminemment utile.

De l'*Empire des Tsars*, il n'a paru jusqu'à présent qu'un volume, mais un volume de plus de 700 pages in-8° très compacte. Nous l'avons lu avec attention et intérêt, et nous ne craignons pas de promettre à M. Schnitzler un succès plus brillant encore que celui de ses travaux antérieurs sur la Russie. Il nous sera facile de motiver ce jugement porté sur un ouvrage dont nous ne possédons que le cinquième. La connaissance personnelle que l'auteur a du pays qu'il décrit, les documents curieux qui sont entre ses mains, les sources pour ainsi dire innombrables dont le premier volume dénote la connaissance approfondie, la division même du travail et le plan méthodique adopté par l'écrivain, disent assez que la suite répondra au commencement. Nous venons de parler du plan méthodique : le classement des matériaux, la distribution des parties, l'ordre logique, sont des qualités d'une importance capitale dans un travail de cette nature. M. Schnitzler l'a parfaitement compris, et la clarté, qui en résultera nécessairement, ajoutera une grande valeur à la masse énorme de documents positifs dont il enrichira la géographie, l'économie politique, etc. Cette méthode assure en même temps à son livre une supériorité incontestable sur tous ceux qui ont été publiés en Allemagne sur le même sujet. Les ouvrages allemands qui traitent de l'empire russe, l'envisagent, d'ailleurs, à des points de vue spéciaux, et, pour le connaître dans son ensemble et dans ses détails, il faudrait lire des centaines de volumes, écrits en général sans ordre et remplis de superfluités. M. Schnitzler, qui joint à l'érudition allemande notre logique française, a profité de tous ces travaux partiels, dont plusieurs sont excellents, les a contrôlés les uns par les autres en y joignant ses connaissances personnelles et les documents officiels et scientifiques les plus modernes. C'est ainsi qu'il a pu composer ce tableau immense où nous pourrons étudier la Russie tout entière, son sol, son administration, son commerce, ses croyances, sa population.

On voit donc qu'il s'agit ici d'un ouvrage absolument nouveau. M. Schnitzler le déclare lui-même dans sa préface. Il ne s'enorgueillit pas toutefois de cette œuvre grande et utile ; s'il a pu l'accomplir, il en doit rendre grâce à ses devanciers et il n'est pas homme à manquer à ce devoir de reconnaissance. « Fidèle, dit-il, à une habitude prise depuis longtemps, nous avons soin de citer toujours nos autorités, disons mieux, nos collaborateurs. Car il n'est pas juste, comme il arrive trop souvent, il est mal séant même, qu'un seul écrivain, eût-il réellement beaucoup vu, beaucoup trouvé par lui-même, s'approprie le fruit du travail de ses prédécesseurs. Il faut qu'il reste trace de tant de hardis explorateurs, de tant de laborieux et judicieux écrivains qui ont frayé la route à ceux qui sont

Digitized by Google

venus après eux, et c'est une grande satisfaction pour nous d'avoir ici l'occasion d'en tirer quelques-uns d'un injuste oubli. » Ce langage honore l'écrivain et nous savons plus d'un savant érudit qui n'a jamais songé, et pour cause, à parler de la sorte à ses lecteurs. L'ouvrage de M. Schnitzler se divisera en cinq parties, formant chacune un volume de plus de six cents pages, et dont voici les titres :

1°. Le Territoire, tableau naturel ;

2° La Population ; arithmétique politique et ethnographie ;

3° La Création de la richesse ; statistique des intérêts privés et matériels ;

4° L'Etat et l'Eglise ; statistique des intérêts généraux et des intérêts moraux.

5° Les Lieux habités et les circonscriptions ; statistique spéciale et topographique.

Chaque partie constituera par elle-même un tout ; elle sera accompagnée d'une table alphabétique des matières et d'une table des noms des auteurs cités. Les tables des deux premières parties et celle de la cinquième formeront une sorte de dictionnaire géographique très complet de l'empire de Russie et contribueront singulièrement à la facilité des recherches. Les tables des noms d'auteurs offriront un autre avantage ; elles présenteront une bibliographie très étendue des auteurs russes, allemands, anglais, français, etc., qui ont écrit sur la Russie, car M. Schnitzler les a presque tous interrogés.

La partie de l'ouvrage qui a déjà paru renferme le *Tableau naturel* tout entier. L'auteur commence par une remarquable introduction, dans laquelle il étudie la situation physique de la Russie par rapport à l'Europe, compare l'étendue de cet empire avec celle des plus grands Etats fondés dans les temps anciens ou modernes, montre comment, en raison même de son climat, la Russie est destinée à devenir, comme notre Occident, un pays de travail et par conséquent de richesses ; il explique par l'immense développement de la masse continentale, par la forme massive de cet empire, que les mers n'échancrent que faiblement, la lenteur avec laquelle la civilisation s'y est développée. Entrant ensuite en matière, M. Schnitzler décrit les dimensions et les contours, les frontières de terre et les frontières maritimes, les mers et la configuration des côtes, puis l'aspect général du colossal empire où le soleil ne se couche jamais et enfin le système orographique. Nous n'entreprendrons pas d'entrer avec lui dans les détails infinis de ce sujet pour ainsi dire sans bornes. Tout ce que nous pouvons ici, c'est émettre notre opinion sur l'ouvrage et nous l'avons déjà fait. Parmi les parties qui ont particulièrement fixé notre attention, nous citerons la description des mers Noire, Caspienne et d'Aral, auxquelles se rattachent tant de questions intéressantes, scientifiques, commerciales ou politiques ; les cent cinquante premières pages du chapitre III où l'auteur a dépeint l'aspect général de la Russie d'Europe et d'Asie, terres couvertes de moissons, forêts profondes, steppes immenses surmontées de leurs kourgans mystérieux, toundras plus grandes que la France et cachant un sol toujours glacé sous des tapis de mousse éternellement verts, beautés pittoresques de la Sibérie, vallées délicieuses et cascades écumantes des

Digitized by Google

régions montagneuses. La description orographique n'est pas moins intéressante. Nous appellons particulièrement l'attention sur le tableau du Caucase, qui n'occupe pas moins de soixante pages, et où l'auteur a mis à profit toutes les explorations faites dans cette chaîne magnifique jusqu'à celle accomplie tout récemment par le baron de Haxthausen[1]. L'auteur avait une tâche plus rude encore à accomplir pour présenter, avec l'exactitude qu'exige la science, le tableau des chaînes remarquables de la Russie d'Asie. L'Oural est moins connu que le Caucase, sur lequel pourtant nous ne possédons pas encore, à beaucoup près, toutes les notions désirables; mais l'Altaï, toutes les chaînes sibéro-chinoises et celles du Kamtchatka, laissent encore beaucoup plus à désirer. M. Schnitzler cependant, a pu les décrire avec leurs nombreuses ramifications, leurs sommets neigeux, leurs volcans redoutables, leurs riches vallées, leur constitution géologique, etc. Ad.-Henri Müller, Humboldt, Pallas, G. Rose, Kupffer, Murchison, Lépékine, Erdmann, Ermann, Chourofski, Hoffmann, Helmersen, Klaproth, Ledebour, Pierre de Tchihatchef, Sokolof et beaucoup d'autres voyageurs, savants pour la plupart, et tous intrépides, ont fourni les mille et mille détails de ce gigantesque encadrement du plus gigantesque empire que la guerre, aidée par la politique, ait jamais créé à la surface de notre globe.

Plus vaste encore est le réseau des eaux courantes ou lacustres de la Russie. L'empire des tsars est sillonné de fleuves roulant dans un long cours des masses d'eau imposantes. La Baltique reçoit la Néva, la Duna, le Niémen et la Vistule; l'Océan glacial l'Onéga, la Dvina, la Petchora, l'Obi, l'Ienissei, la Léna; la mer Noire, le Dnieper, le Dniester, le Don, le Kouban, auxquels les tsars voudraient ajouter le Danube; la Caspienne, le Volga, l'Oural, le Terek et le Kour. La Russie enfin, vient de s'assurer dans l'Océan Pacifique le débouché précieux du fleuve Amour, qui longe pendant deux ou trois mille kilomètres la frontière de la Chine, et rapproche la Russie du Japon, destiné sans doute à jouer bientôt un grand rôle dans les relations commerciales des peuples de l'Europe. M. Schnitzler fait apprécier les avantages d'un pareil développement d'eaux courantes, qui permet de pénétrer de toutes parts dans la masse compacte de l'empire et d'établir des communications entre les parties les plus éloignées. Les lacs disséminés dans la Russie d'Europe ajoutent encore à la facilité de ces communications, et depuis longtemps cette contrée est couverte d'un réseau de canaux qui unissent la Baltique à la mer Noire, en traversant notre continent dans toute sa largeur! Le Don et le Volga permettent d'ouvrir une communication rapide entre la mer Noire et la Caspienne. Pierre le Grand déjà avait mis la main à cette œuvre d'avenir. Il dut y renoncer, et pourtant un canal de soixante kilomètres, c'est-à-dire plus court de moitié que celui de Suez à Péluse, suffirait pour mêler les eaux des deux fleuves.

La connaissance des fleuves de la Russie d'Europe et d'Asie est donc importante à tous les points de vue. L'auteur de *l'Empire des Tsars* a

[1] Voyez dans la *Revue* les *Peuplades transcaucasiennes*, t. XXIV, p. 800.

Digitized by Google

donné en conséquence à cette partie de son travail tous les développements qu'elle comportait. La description des lacs et des fleuves, des ressources qu'ils offrent au commerce, à l'agriculture et à l'alimentation, remplit plus du quart du tableau naturel. Le fleuve Amour ou Saghalian n'y est point oublié, et on en trouvera dans le livre de M. Schnitzler la description et un historique poussé jusqu'aux événements de l'année dernière.

L'avant-dernier chapitre est consacré à la climatologie. Il abonde en renseignements du plus haut intérêt sur la température et ses variations, la salubrité de l'air, les tremblements de terre, les ouragans, les mirages, les aurores boréales, etc. L'auteur, en réunissant les observations faites par ordre du gouvernement, dans toutes les régions de l'empire, complète heureusement ses descriptions antérieures. Ces notions, en effet, étaient indispensables pour donner au public une idée nette et exacte des ressources et des conditions de la vie humaine dans les contrées si diverses sur lesquelles s'étend l'autorité des tsars.

M. Schnitzler termine le volume par un examen substantiel de la constitution géologique de l'empire dont il fait connaître les productions minérales, végétales et animales. Ce chapitre seul mériterait de nous retenir longtemps encore. Les mines et les lavages de l'Oural et de l'Altaï ne rivalisent point avec les filons merveilleux de la Californie ou de l'Australie ; les richesses de ces montagnes n'en sont pas moins immenses. On y trouve en abondance l'or, l'argent, le platine, le cuivre, le plomb, le fer, de riches gisements de pierres précieuses, des carrières de marbre, de porphyre, etc. Et pourtant, dit un journal russe, *les Annales des mines*, « si l'on compare les points occupés du territoire métallifère avec ceux qui sont encore inexplorés, on remarquera que le *connu* est encore dans une proportion bien faible avec l'*inconnu*. Il n'est pas impossible que la destinée de l'empire soit de rouvrir la source de richesses dont l'Amérique fut longtemps en possession de doter le monde. » On verra, dans le livre de M. Schnitzler, le produit annuel des différentes mines de l'Europe et de la Sibérie, jusqu'à ces dernières années.

La Russie, plus qu'aucun autre pays, a besoin de demander à l'industrie ses moyens de locomotion les plus rapides. L'empereur Alexandre le comprend comme l'avait compris son père, et d'immenses voies ferrées sillonneront bientôt l'empire. Les résultats de cette vaste entreprise seront grands au point de vue de la politique et de l'art militaire, aussi bien qu'à celui du commerce. La vapeur en mobilisant l'armée russe, multipliera les forces du tsar ; mais, pour tirer des chemins de fer tous les avantages qu'on en peut attendre, il est nécessaire de trouver dans le pays même le combustible qui doit les alimenter. La Russie, on peut le dire, ne connaît pas plus ses richesses en ce genre, qu'elle ne connaît celles dont nous parlions tout à l'heure, et cependant, les dépôts houillers du bassin des Donetz donnaient déjà, en 1850, y compris l'anthracite, 51,760,800 kilog. de combustible, quantité qui peut être portée à 320 millions de kilogrammes.

Les productions végétales et animales de la Russie nous intéressent à d'autres titres. Les ports de la mer Noire et de la mer d'Azof sont devenus des greniers dont sans doute on s'exagère vulgairement l'importance, mais

Digitized by Google

où nous puisons pourtant largement chaque année. Nous y introduisons en même temps les produits de notre industrie; il nous importe donc de savoir avec exactitude quelles sont les provinces les plus fertiles en céréales, en lin, en chanvre, en vin; de connaître les points du territoire où l'on s'adonne avec le plus d'avantage à l'industrie cotonnière ou à l'élève des vers à soie. M. Schnitzler donne des notions exactes sur toutes ces questions qui seront présentées avec plus de développements dans la suite de son travail.

Nous nous bornerons à ces rapides aperçus ; mais nous reviendrons sur cet important ouvrage dont les volumes subséquents présenteront un intérêt plus grand encore. Fruit de recherches longues et pénibles, il fait son apparition dans les circonstances les plus favorables, car c'est en vue de la paix qu'il a été écrit. Nous regrettons cependant qu'il n'ait pas été publié deux ou trois ans plus tôt. Par son caractère grave et scientifique, par ses appréciations justes et dépouillées de passion, il aurait, à l'honneur de notre pays, tranché sur le ridicule et l'inconvenance de ces déclamations sonores, et de ce donquichottisme littéraire où des esprits vulgaires pouvaient seuls admirer les vigoureux éclats du patriotisme français. Le patriotisme, grâce à Dieu, se reconnaît à d'autres signes, et nos soldats, qui ne se piquent pas il est vrai d'être fort lettrés, l'avaient mieux compris que beaucoup d'hommes tenant la plume, lorsqu'au sortir de la bataille et après la charge à la baïonnette, ils tendaient aux soldats russes une main fraternelle et soignaient les blessés ennemis comme leurs propres compagnons. Il en est, heureusement, de la passion comme de l'ivresse ; elle se dissipe vite, et sous l'influence de la paix, beaucoup de nos russophages seront les plus ardents et les plus exagérés des russophiles.

ALEXANDRE BONNEAU.

*Gedichte von Michael Vœrœsmarty.* Aus dem ungrischen, durch KERTBENY (Poésies de Vœrœsmarty, traduites du hongrois par Kertbeny). Pest, Lampel, 1856. — *Dalkonyvecske a magyar nép számára* (Livre de chants pour le peuple hongrois). Pest, Lampel, 1856. — *Poésies hongroises,* par Paul DURIVAGE (HIADOR), 1re livraison. Paris, imprimerie de Desoye et Bouchet. 1856. — *Esztergomi foegyház Folszentelési-Albuma* (Album de consécration de la cathédrale de Gran, par C.-M. KERTBENY. Vienne, Léo. 1856.

Le peuple hongrois, célèbre dans toute l'Europe pour son caractère chevaleresque, est peu apprécié au point de vue intellectuel, et, cependant, sa poésie mérite l'admiration. C'est moins pour les productions de sa littérature classique, telles que les poésies de Vörösmarty, que nous le recommandons à l'attention de la France, que pour celles qui se rattachent à un mouvement littéraire plus récent. En lisant les charmantes inspirations de Levaï, de Pétöfi, de Czuczor, de Michel Tompa, de Lisznyaï, de la baronne Flora Maïtheny, on sent que l'on est transporté dans un monde nouveau, où les paysages sont frais comme ceux de Burns, mais les formes plus accusées, parce qu'on est là plus près du Midi. Un peuple qui peut produire une poésie semblable est un peuple ingénu encore, un peuple que la civi-

Digitized by Google

lisation industrielle n'a pas dégradé, et dont l'âme est à la fois pleine de sensibilité et d'héroïsme.

Le caractère du pays est un peu monotone, bien que la Hongrie soit l'une des régions les plus pittoresques du globe : c'est que l'hémicycle des Karpathes n'est habité, à l'exception de quelques colonies magyares, que par des races slaves, les Slovaques, les Ruthènes, les Serviens, tandis que les Hongrois proprement dits sont rassemblés au centre du pays, dans les grandes plaines qu'arrosent la Theïss et le Danube. Ces solitudes mornes, ces immenses prairies, habitées par des pâtres à demi sauvages, ces auberges où se rassemblent les chanteurs bohémiens, tels sont les éléments de la poésie hongroise; mais laissons parler un écrivain du pays :

« Et maintenant que Dieu soit avec toi, ô grande plaine de ma patrie, où, dans mes jeunes années, j'ai passé tant de jours, tristes ou joyeux, sur les rivages de la blonde Tisza ; où, tandis que j'écrivais ces pages, mon imagination est retournée tant de fois ! Sans doute, il est beau, le chemin de la montagne; sans doute, il est beau, le Danube qui étend de tous côtés, comme un miroir, ses larges eaux sous mes yeux. Je l'admire du haut de ma retraite escarpée; mais que personne ne parle contre toi, ô parure de la Hongrie, ô verte plaine ! Tu te déroules devant nos regards, immense comme la mer, et ton étendue n'a pas de bornes visibles; la voûte bleue du ciel vient seule t'envelopper ; nulle sombre chaîne de montagnes ne t'entoure; le soleil couchant ne pose point sa couronne d'or sur les sommets couverts de neige; tes hautes herbes se flétrissent sans que la faux les touche, et tes fleuves coulent muets entre leurs rives chargées de roseaux. La nature t'a refusé les spectacles inattendus des paysages montagneux, les replis mystérieux des vallées, le charme vivifiant des rameaux brodés de fleurs; et, quand le voyageur a traversé tes solitudes uniformes, il ne trouve dans sa pensée aucune beauté particulière qui le fasse se souvenir de toi; mais n'est-il pas resté souvent frappé de surprise, admirant ta grandeur, lorsque le soleil vient doucement t'éclairer, et verse sans obstacle ses rayons d'or sur toute la campagne. Tantôt sous la brûlante chaleur de midi, la fée Delibab, la Morgana hongroise projette sur le sol ses lacs fantastiques, comme si la terre altérée, rêvait de cet océan qui l'a couverte autrefois; tantôt le repos de la nuit descend sur les pâturages paisibles, laissant luire au ciel les blanches étoiles, dans l'herbe, les feux des pâtres, et au milieu du silence infini le voyageur peut entendre frissonner dans les longues herbes le souffle du soir. Dans de tels instants, n'a-t-il pas ressenti une émotion inexprimable, émotion que ne peuvent produire les merveilles des Alpes, et qui est peut-être plus triste, mais certainement plus sublime, comme tu es plus sublime toi-même que tous les hardis sommets, ô plaine sans limites, vaste et infinie comme la mer, où le cœur bat plus librement, où les regards n'ont plus rien qui les arrête ?

» Tu es l'image de ma Hongrie, ô grande plaine ! Verte comme l'espérance, mais solitaire, tu as été créée pour répandre la prospérité autour de toi, et cependant, tu es encore inféconde. Les forces que Dieu t'a données



Digitized by Google

sommeillent toujours; les siècles, en passant sur toi, ne t'ont pas encore vue dans ta gloire; mais la puissance, toute cachée qu'elle soit, repose en ton sein; les herbes parasites elles-mêmes, par leur fécondité, témoignent de la fertilité de ton sol, et le cœur me dit que le temps approche où tu fleuriras. Fleuris donc, ô belle plaine, et florisse aussi le peuple qui t'habite depuis mille années. Heureux qui vivra jusqu'à ce jour! Heureux qui peut du moins se consoler avec la conscience d'avoir employé toutes ses forces à le préparer.» (Eötvös, le *Notaire de village*, III, 291.)

Ces nobles paroles du baron Eötvös, qui est lui-même un philosophe distingué, un poète de talent et un romancier habile, font connaître la Hongrie en dix lignes. C'est le pays plat qui sert de demeure aux Magyars, et les yeux de ceux-ci se tournent avec inquiétude vers les montagnes où habitent ces tribus slaves, signalées pour la promptitude terrible avec laquelle elles annihilent, par le seul fait de leur rapide propagation, les peuples près desquels le hasard les fait vivre. Ce n'est donc pas avec l'espoir de détruire un préjugé très fondé que le poète Arany a écrit une poésie spéciale pour faire l'éloge des *hautes terres;* les Hongrois ont raison de se méfier des Slaves, qui leur ont toujours été funestes. Mais le caractère d'une contrée importe peu, quand un poète de génie sait reproduire les paysages qu'il a aimés tout enfant. Alexandre Pétöfi a fait pour la Hongrie, à cet égard, ce qu'a fait Burns pour l'Ecosse et Alexandri pour la Moldavie. On a de lui des poésies descriptives, où les grandes plaines de la Hongrie apparaissent comme une demeure pittoresque: le poète sait leur donner une animation extraordinaire, il y fait chanter les Bohémiens, courir les voleurs de chevaux, bondir les Magyars qui bouclent leur sabre pour la danse ou pour la bataille. Pétöfi n'aurait que ce titre, son amour du sol natal, pour espérer un nom illustre, que l'immortalité lui serait acquise; mais s'il a aimé tendrement son pays, et s'il l'a dépeint avec un cœur de fils et une imagination d'artiste, il a aussi révélé son âme dans des compositions merveilleuses qui seront bientôt applaudies en France, car un jeune écrivain, qui porte un nom cher à tous les amis de la poésie, M. Hippolyte Valmore[1], en doit publier incessamment une traduction. Ecoutez le rêveur Pétöfi, chanter en regardant les nuages: « Ah! si j'étais un oiseau, que j'aimerais à planer dans les nuages; j'aime leur armée capricieuse. Lorsqu'ils arrivent dans le ciel, je les salue, et dès qu'ils s'éloignent: adieu, leur dis-je, mes chéris, que Dieu vous accompagne. Pour eux, ils m'aiment aussi, ils me connaissent et ils savent bien ce qui se passe en mon âme. Ah! si je suis attiré vers eux, c'est qu'ils sont semblables à elle, qui apparaît toujours sous de nouvelles formes en restant toujours la même, et c'est aussi parce qu'ils sont comme mes yeux, à la fois, pleins de larmes et d'éclairs.» D'autres fois, quand la vie accable le poète, il se prend à maudire les livres: « O mon père! pourquoi, au lieu de me donner de l'éducation, ne m'avez-vous pas laissé à la charrue? car dans les livres habite une fée charmante, mais perfide; dès que vous

[1] Voir la *Revue Contemporaine* du 1er septembre 1856.

Digitized by Google

les ouvrez, elle fascine votre cœur, elle vous emporte dans le bleu du ciel, et bientôt, d'une main cruelle, elle vous laisse retomber à terre. Ah! je voudrais être le berger qui habite les larges plaines désertes, et pendant que son troupeau paît le gazon, s'asseyant à l'ombre d'un frais buisson, sans que personne l'entende ni le voie, souffle dans le chalumeau qu'il a lui-même taillé. Le dimanche, il vient au village; il y est accueilli par sa bien-aimée, fille charmante, fraîche comme le jeune printemps; le berger embrasse son cher amour, et parce qu'il est heureux, il croit que tout le monde doit l'être également. »

Quand la misanthropie de Pétôfi tourne à l'amertume, elle lui inspire une poésie grandiose comme celle de Shakespeare. La pièce suivante vaut bien, à ce qu'il nous semble, la tirade d'Hamlet.

LE FOU.

« Pourquoi me tourmentez-vous? Eloignez-vous de moi! je suis en grand travail; je me dépêche. Je suis en train de natter un fouet, un fouet enflammé, que je tresse avec les rayons du soleil, et je m'en servirai tout à l'heure pour fustiger le monde. Vous hurlerez alors, et moi je rirai, comme vous avez ri, quand autrefois je pleurais; ha, ha, ha! car la vie est ainsi: il faut rire ou pleurer. A moins que la mort n'arrive et ne dise : silence! Moi je suis déjà mort une fois. Ceux qui avaient souvent bu mon vin avaient versé du poison dans mon verre, et alors mes meurtriers, que firent-ils pour voiler leur crime? Comme j'étais étendu froid et sans vie, ils se jetèrent sur moi et pleurèrent beaucoup. Moi, j'aurais voulu m'élancer et leur arracher le nez. Mais je ne le fis pas? Je pensai en moi-même : gardez vos nez, vous me sentirez quand je serai tombé en décomposition, et alors vous mourrez asphyxiés. Ha, ha, ha! Et ensuite où m'enterra-t-on? en Afrique. Ce fut pour mon bonheur, car une hyène me tira du tombeau. Cet animal fut mon seul bienfaiteur, et cependant je l'attrapai bien. Quand il voulut dévorer ma chair, je lui jetai mon cœur : il était si amer que la hyène en mourut. Vous voyez ! ha, ha, ha! il en est toujours ainsi, c'est en vain que vous faites du bien aux hommes. Qu'est-ce que l'homme? on dit : une racine de fleur qui épanouit ses calices dans le ciel. Mais cela, ce n'est pas vrai! l'homme est bien une fleur, mais une fleur dont la racine plonge profondément dans l'enfer. Un sage m'a appris cela, un sage qui était pourtant bien fou, car il est mort de faim. Pourquoi ne volait-il pas, pourquoi ne pillait-il pas? Ha, ha, ha!.... Cependant, pourquoi suis-je là à rire comme un fou? Je devrais plutôt pleurer, oui pleurer en voyant le monde si méchant. Dieu, lui aussi, a souvent pleuré avec ses yeux de nuage, se repentant de l'avoir créé. Mais que servent les larmes du ciel? Elles tombent sur la terre, sur la terre boueuse, où le pied des hommes les foule. Et alors que deviennent les larmes du ciel? de la fange! ha, ha, ha!... Savez-vous ce que cela veut dire dans la langue des hommes, lorsque la caille crie d'une voix claire : *Pity palati;* cela veut dire : évite la femme. La femme attire l'homme à elle, comme la mer fait du fleuve pour l'épuiser. La femme est cependant une belle créature, belle, mais pernicieuse : c'est

Digitized by Google

du poison dans une coupe d'or. Je t'ai déjà bu, toi amour. Les trois quarts d'une de tes gouttes sont plus douces que tout un océan changé en miel, et cependant le tiers d'une goutte est plus pernicieux que toute une mer changée en poison. Avez-vous déjà vu la mer, lorsqu'elle est labourée par l'ouragan qui y sème une semence de mort? Ha, ha, ha! quand le fruit est mûr, il tombe de l'arbre; toi, monde, tu es un fruit mûr, et il te faut tomber. J'attendrai encore jusqu'à demain, mais si demain n'est pas venu ton dernier jour, alors je me cacherai dans le centre de la terre, j'y porterai de la poudre à canon, et je ferai sauter le monde en l'air! ha, ha, ha! »

Petöfi excelle encore dans les poésies composées, dans les petits tableaux arrangés à la manière grecque. Sa ballade *des trois fils* servira d'échantillon en ce genre.

« Le père adressa cette prière à son premier fils comme celui-ci sellait son cheval pour un voyage lointain: « Oh! puisses-tu ramener ton cheval au pâturage et revenir auprès de ton vieux père. »

Le fils répondit: « Mon père, je suis ici sur des charbons, je veux, au milieu du tumulte de la guerre, aller chercher la gloire et l'honneur. » Il saute donc à cheval, il met le pied dans l'étrier, et il s'élance vers le lieu du combat.

Le cheval revint vers la maison, mais, voyez, il est seul, cependant il hennit devant la porte, et il frappe du pied. Où est son cavalier? l'ennemi l'a tué, et a mis sa tête pâle au bout d'une pique ensanglantée.

Le père adressa cette prière à son second fils, comme celui-ci sellait son cheval pour un voyage lointain: « Oh! puisses-tu ramener ton cheval au pâturage et demeurer auprès de ton vieux père. »

Alors le fils parla ainsi: « Mon père, je suis ici sur des charbons, je veux à tout prix me procurer des trésors. » Il saute aussitôt à cheval, met ses pieds dans les étriers, et, éperonnant sa monture, se retire dans les bois.

Le cheval revient vers la maison, mais, voyez, il est seul; cependant il hennit devant la porte et frappe du pied. Où est son cavalier! Il a été commettre le meurtre et le vol, jusqu'à ce que son jeu soit devenu trop difficile.

Un jour qu'il faisait grand'fête, que le vin coulait largement, on l'a saisi, on l'a conduit dans une obscure prison, et comme l'eau coulait sur lui dans la geôle humide, pour le sécher, on l'a pendu en plein soleil.

Le père adressa alors cette prière à son troisième fils: « O mon enfant, selle aussi ton cheval pour un voyage lointain; fais comme tes frères, ici, on est sur des charbons, abandonne ton vieux père, va chercher la gloire et l'or. »

Alors le fils répondit: « Mon père, je ne m'éloigne pas d'ici, je ne veux acquérir ni de la gloire à la guerre, ni de l'or. Je n'abandonnerai jamais le village, même en pensée, et il n'y aura que la planche de mon cercueil qui puisse me séparer de toi. »

Il a gardé sa parole dans les bonnes comme dans les mauvaises heures; il n'a trouvé ni la gloire ni la richesse, mais la tranquillité du cœur. Un

Digitized by Google

même tombeau tient le fils et le père embrassés, et tout autour dans le gazon brillent des fleurs bigarrées. »

Pétöfi est le plus grand poète de la Hongrie, bien qu'il n'en soit pas le plus savant, ni le plus réfléchi; sa mort prématurée l'a empêché de pénétrer dans le monde de la science, mais son génie était si vigoureux que sa gloire n'y a rien perdu. Il a laissé une quantité considérable de compositions en vers, des drames, des romans, etc.

Après lui, on peut nommer également, pour sa destinée malheureuse, le poète Garaï, qui s'est éteint dans la misère en 1854. Cet auteur est loin d'avoir le mérite de Pétöfi, mais il a écrit, cependant, des poésies très agréables. Le seul reproche qu'on leur puisse adresser, c'est de rappeler un peu trop la manière allemande.

LE PAGE ET LA FILLE DU ROI.

« Il y avait un vieux roi, qui avait une charmante fille : celle-ci et un jeune page s'étaient juré amour éternel. Or, le roi aimait tendrement sa fille; elle était son étoile, mais il haïssait le page et lui fit percer le cœur. « O père, ô mon père, où donc est mon page? Il ne me sert jamais, mon cœur s'inquiète pour lui. » — « Là-bas, dans la forêt croît un buisson de roses ; je l'ai envoyé chercher ces roses pour te les apporter. » Elle s'enfuit, la jeune fille vers la forêt, elle s'enfuit le cœur enflammé de désir, et là elle trouve son page dormant sur le gazon. Il reposait là, pâle comme le lis, une rose sur son cœur, mais cette rose, c'était son sang qui coulait. A son côté s'agenouille la jeune fille; elle lave ses blessures avec ses pleurs, elle lui essuie son pâle visage avec sa chevelure blonde. Elle déchire le voile qui couvre son sein, et avec le lin blanc comme neige, elle bande les blessures du page, toujours attentive dans sa muette douleur. Puis, avec l'épée tranchante, elle lui creuse une fosse dans le bois sombre; et deux blancs cygnes y descendent le mort; les deux cygnes, ce sont ses bras blancs. Elle plante sur la tombe une fleur, une seule rose en deuil; la rose, c'est elle même, la triste fille du roi. »

LA JOIE PATERNELLE.

« Quand je reviens de la ville, ils se pressent pour m'accueillir, et au milieu de cent questions et de mille baisers, ils se pendent tous trois après moi : je suis une citadelle, eux sont les héros qui l'assiégent, mais leur victoire fait couler au lieu de sang des larmes de joie. Lorsque je m'éloigne, au contraire, ils m'entourent de nouveau pour m'embrasser, chacun d'eux m'adresse de douces paroles, chacun me donne le baiser d'adieu. Alors je suis comme un vaisseau richement chargé qui s'éloigne du port, mais les trésors que je porte en moi, c'est un sein plein de béatitude, un cœur que la joie fait palpiter. Et si, calme et tranquille, je m'assieds à ma table pour travailler, les voilà qui bourdonnent autour de moi comme des abeilles!... O cher essaim, le monde est pour vous un jardin de roses où chaque buisson, chaque fleur vous offre une douce perle de miel, et de

Digitized by Google

même que les abeilles remplissent leurs ruches de miel, de même mes chers enfants remplissent mon cœur et y déposent, au lieu de la poussière des fleurs, les plus tendres émotions dans la joie comme dans la douleur. »

LE LAC BALATON.

« Dieu avait créé le monde et placé au milieu la belle Hongrie : il l'avait paré de montagnes, de vallées et de fleuves et lui avait donné la beauté et la grâce en abondance. Ce que la terre renferme, au loin épars, de beau et de glorieux, la Hongrie le présentait en petit comme un miroir. Et lorsque Dieu eut vu combien son œuvre avait réussi, une larme de joie lui coula des yeux. Cette larme tomba sur la prairie printanière ; la terre ne l'absorba point, elle la garda claire et bleue. Cette larme servit à la Hongrie de miroir du ciel, cette larme s'appelle le lac Balaton. »

Parmi les poètes qui honorent la Hongrie, on ne doit pas oublier mademoiselle Flora Maïtheny. Agée de dix-neuf ans, elle a déjà publié des poésies délicieuses, vagues et indécises, sans doute, comme l'âme d'une jeune fille, et remplies d'un parfum virginal. Ce charmant poète promet à la Hongrie une madame Valmore, dont elle possède la grâce ravissante et la profonde sensibilité.

Voici une composition de Flora Maïtheny, que madame Valmore, nous en sommes certain, n'hésiterait pas à signer :

LE NUAGE ET LA FLEUR.

« Le nuage vole au-dessus de la fleur, il glisse dans le ciel si pur, il fuit en se jouant avec les brises, mais il s'éloigne d'elle, la laissant solitaire. Celle-ci le regarde avec désir, ses parfums mystiques s'élèvent pour lui dire : « Ah ! emporte-moi dans une plus belle contrée d'où je ne puisse plus disparaître, emporte-moi avec toi ! » Le nuage, peut-être sans l'entendre, se hâte vers la montagne ; il erre çà et là dans les hauteurs de l'éther ; il ne voit plus la fleur ; choisissant pour demeure le plus haut sommet, après avoir longtemps parcouru les cieux, il repart de nouveau, ne faisant aucune attention à la fleur qui exhale vers lui son âme, son languissant parfum. »

Il faudrait bien mentionner d'autres poètes encore, si nous ne voulions faire d'exclusions injustes : il faudrait nommer M. Paul Jambor (Hiador), qu'on a opposé un instant à Pétöfi et qui a écrit dans notre langue des vers remplis d'une vraie poésie. L'espace nous manque cependant : contentons-nous de placer ici le nom de M. Kertbeny. On retrouve cet infatigable écrivain toutes les fois qu'il est question de la Hongrie. Il met aujourd'hui sous nos yeux un beau volume décrivant l'inauguration de la fameuse cathédrale de Gran : cet album, publié à Vienne, est orné de splendides gravures et fait honneur à la Hongrie comme à l'Allemagne.

THALÈS BERNARD.

Digitized by Google

# MÉLANGES

## R'ADAMÈS,

### UNE VILLE DU SAHARA.

Au sud du Tell, c'est-à-dire de la partie montagneuse et labourable, s'étendent des plaines immenses, rocailleuses, accidentées de ravins profonds, qu'on est convenu, par un vieux préjugé, d'appeler le Désert. C'est la région des K'ssour et des oasis, parcourue par de nombreuses et puissantes tribus, couverte de bourgades opulentes dont la population active et laborieuse appelle sur ces marchés les produits de l'intérieur du continent africain. De grandes caravanes, alimentant un commerce considérable, sillonnent ces contrées, et, à des époques fixes, relient les oasis entre elles. Ce sont les flottes de la mer de sable. Telles, il y a vingt-deux siècles, Hérodote nous décrivit les pérégrinations des Egyptiens, telles elles sont encore aujourd'hui. Rien n'a changé ; c'est l'immuabilité du désert. Cette immensité a ses zones distinctes, déterminées au triple point de vue de la géographie, de la politique et du commerce. Des villes, dont l'importance est subordonnée à leurs marchés, indiquent ces zones. Les plus rapprochées ont été décrites, avec autant de charme pittoresque que de vérité, dans le *Sahara algérien*, de M. le général Daumas, ouvrage précieux, fait sur de simples renseignements, qui a guidé nos expéditions dans le sud, avec autant de précision que la meilleure carte trigonométrique.

Plusieurs lignes commerciales, aboutissant aux principaux points de trafic, se croisent entre elles. Une des plus importantes par rapport à nos intérêts dans le sud de l'Algérie, est celle qui, partant de la ville française d'El-Agouat, passe à Tougourt, à Ouargla, pour aller par R'at se bifurquer à Mourzouk, dans le Fezzan. La localité la plus remarquable de cette voie est, sans contredit, R'adâmès, qui occupe le centre sud de la régence de Tripoli. La position géographique de cette ville est très nettement indiquée sur la carte de cette contrée, dressée par MM. Prax et Renou. Tous les indigènes du sud, et plus particulièrement parmi ceux que nous voyons dans le Tell, les Mozabites, connaissent parfaitement ce point, qu'ils signalent à juste raison, comme un des entrepôts du commerce de l'intérieur du continent avec l'Afrique septentrionale. Elle a été visitée par plusieurs

Digitized by Google

Européens; l'Anglais Lyon l'avait décrite en 1819; elle fut une des premières étapes de Jame Richardson, dans son voyage d'exploration de l'Afrique centrale, et ce martyr des sciences géographiques y fit un assez long séjour, qu'il utilisa à prendre des renseignements commerciaux d'un haut intérêt pour l'avenir des relations européennes.

Chez les Arabes, il n'est pas un palmier, une fontaine, une bourgade qui n'ait sa légende. L'esprit poétique de l'Orient subsiste toujours chez les Musulmans, inspiré par la grandeur majestueuse qu'une vie nomade et agitée présente chaque jour à leurs yeux. Voici celle que nous avons recueillie sur R'adâmès : ..... Une caravane venant du Maghreb, s'arrête à l'heure du *gaïla* [1] pour prendre le *fethôr* (déjeûner). La longue marche dans l'*areg* [2], la chaleur accablante, ont abattu les voyageurs, à peine ont-ils le temps d'apprêter la *djefna*. Le repas est cependant servi; on apporte les grands plats de couscoussou. Oublieux du Maître de toutes choses, les affamés tendent les mains vers les plats, quand un marabout se lève, leur rappelant les ablutions et le *sala el dohor* (prière du midi), agréables au Tout-Puissant :

« Arrière, chien, fils de chien, tais ta langue! Maudit soit le nom de Dieu! il nous envoie le simoun, et fait périr nos chamelles. »

A peine cette imprécation fut-elle prononcée, qu'un vent impétueux comme aux jours du *beham* [3], enleva bêtes et gens, et les transporta sur ses ailes rapides à six mois dans le *Beurr-el-Adjim*, où les rivières ne roulent point d'eau. Epuisés, à demi morts de besoin, stupéfaits du châtiment qui vient de punir leurs blasphèmes, ils ne tardèrent pas à sentir le repentir pénétrer dans leurs cœurs.

« Nous avons méconnu le Créateur, insulté son Prophète, nous croyons et célébrerons sa puissance. »

Il était la vingt-quatrième heure. Aux derniers mots, entourés d'une nuée, ils se retrouvèrent vis-à-vis le repas (*R'adah*) de la veille (*Amès*). Le couscoussou était encore fumant, le vent de l'ouest n'avait pas desséché les outres. Moins gloutons, malgré cette longue abstinence, ils s'empressèrent de faire leurs ablutions. La prière, qui réjouit Dieu et fortifie le cœur de ses serviteurs, précéda le repas.

« Il n'y a qu'un seul Dieu, » dit le marabout, « et notre seigneur Mohammed est l'envoyé de Dieu, » psalmodièrent les assistants.

Frappés du miracle qui avait amené leur conversion, convaincus que la bénédiction du Très-Haut planait sur ces lieux, la caravane s'arrêta; les chefs résolurent d'y bâtir une ville. Ils appelèrent *R'adah* (le repas) *el Amès* de la veille, d'où les Arabes disent R'adâmès.

M. le général Daumas raconte une légende, qui bien que différente, repose comme la nôtre, sur le même jeu de mots. Nous ferons observer que l'é-

[1] Gaïla, la méridienne qui embrasse trois heures environ

[2] Dunes de sables qui séparent la région des K'ssour et des oasis du Sahara, proprement dite el Kifar.

[3] Selon le *Koran*, aux jours *Chidda-ben-Ahad*, « Dieu détruisit les méchants par un grand vent qui dura sept nuits et huit jours. » On appelle cette époque *Jam-el-Beham*. (*El Aïachi*, trad. de M. Berbrugger, p. 59.)

Digitized by Google

tymologie constituant le fond du récit est loin de contenter une philologie par trop exigeante. Quoi qu'il en soit, elle nous a paru assez originale pour mériter les honneurs de la narration.

R'adâmès est l'ancienne Cydamus des Romains : de nombreuses pierres taillées, quelques pans de murailles attestent que les légions qui, sous les ordres de Cornélius Balbus, pénétrèrent jusque dans le Fezzan, avaient là un poste avancé. Peut-être même l'origine de cet établissement remontait-elle jusqu'aux Carthaginois, qui pénétrèrent beaucoup plus avant dans le sud qu'on ne le suppose généralement.

La ville romaine fut détruite dans les invasions qui, d'un bout à l'autre du monde, signalèrent la chute du peuple-roi. Ces ruines éparses, non loin de la ville berbère, sont un objet de superstition de la part des R'adamsiens, qui, par suite d'une tradition très répandue en Afrique, supposent qu'un jour les chrétiens reviendront prendre possession de ces pierres, leurs anciennes propriétés.

Elle fut reconstruite aux temps islamiques ; l'historien berbère Ben Khaldoun, qui écrivait vers 1380 de l'ère chrétienne, raconte que c'était une ville « très grande et très peuplée, formant l'une des étapes où s'arrêtent les pèlerins venant du Soudan, et d'où partent les négociants pour Alexandrie et le Caire[1]. » R'adâmès, comme presque toutes les villes du désert est bipartite. M. d'Avezac, dans ses *Etudes critiques*, a donné de curieux renseignements sur la singulière division qui fait des deux quartiers d'une cité, deux forteresses ennemies[2]. Cette ville affecte la forme d'un ovale coupé par une grande rue transversale qui sépare les partis hostiles. Chaque côté est palissadé, crénelé, de façon à foudroyer ses adversaires à la moindre explosion de l'animosité qui couve de part et d'autre. La ville est entourée d'une muraille en pisé, espacée de quelques fortins, généralement bien entretenus. Une remarque commune aux villes bipartites, c'est qu'elles sont habitées par des tribus tout à fait opposées d'origine et d'intérêts. Un peu d'ombrage, quelques fontaines les ont amenées là.

C'est aux Beni Ouattas, fraction mérinide, qu'on croit pouvoir faire remonter la construction de R'adâmès. Une autre tribu importante, les Beni Ourtadjen, également de souche zénète, vint plus tard occuper l'autre partie de l'oasis. Aujourd'hui deux familles perpétuent cette ancienne division. Ce sont les Oulad-el-Hadj-Ah'med et les Oulad-Abd-el-Djelil. Leurs chefs centralisent le gouvernement de chacune des fractions. Ils habitent deux forteresses et vivent dans un état d'animosité perpétuelle, qui se traduit en querelles, parfois même en assassinats. Une analogie remarquable et qui mérite d'être étudiée, c'est que la division signalée pour les villes des oasis existe dans beaucoup de bourgades kabyles ; nous indiquerons entre autres la Calaâ des Beni A'bbes. Dans le Maghreb, comme dans le

[1] *Ben Khaldoun*, trad. de M. Slanes, t. III, p. 303.

[2] Cette division a été signalée pour El Aghouat et Ouargla dans Hodgson (*Transact. of the American philosophi. Soc. of Philadelphy*, t. IV, p. 29); pour Tlemcen par Edrisi (trad. de Hartmann, p. 171-191); pour Fez, la plus célèbre des villes bipartites, par Ben Kaldoun, Léon l'Africain, Marmol et d'Avezac (*Etudes critiques*, p. 22).

Digitized by Google

Sahara, des partis ennemis occupent la même cité; en Kabylie, ces partis s'appellent des Soff.

La grande rue de R'adâmès est la limite extrême des nationalités. Même en état de paix, il n'est pas toujours prudent de s'y aventurer. Les nègres, qui sont en très grand nombre dans la ville, sont exclusivement chargés du commerce; seuls, ils ont le privilége de circuler où bon leur semble, sans être inquiétés. Il y a de nombreux esclaves. Mais l'esclavage à R'adâmès, comme dans tous les Etats musulmans, n'est qu'une simple domesticité; les esclaves font partie de la famille, et leur condition est fort douce. Les maisons ont généralement deux et même trois étages. Leur architecture présente une bizarrerie remarquable : tous les toits qui sont en terrasse se rejoignent, de sorte que les rues, déjà fort étroites, sont couvertes, et que toutes les maisons d'un même quartier ont l'air de n'en faire qu'une seule. Les chaleurs de l'été qui se concentrent dans ces étroites ruelles blanchies à la chaux, et cette poussière impalpable que soulève le vent du désert, font comprendre la nécessité de ces terrasses; mais les R'adamsiens sont forcés de se renfermer chez eux à trois heures du soir, sinon à errer par une obscurité complète.

A l'extrémité de la grande rue, se trouve le marché. Il y a plusieurs mosquées pour chaque fraction; quelques-unes ont des minarets. Il existe une école où sont enseignés les principes du Koran; mais l'instruction est peu répandue parmi les habitants que le commerce préoccupe exclusivement.

Des jardins fruitiers entourent la ville; ils sont convenablement irrigués, grâce aux eaux d'un vaste lac situé à une lieue au sud, et d'où les habitants font venir dans des conduits l'eau nécessaire aux usages domestiques, car il y a peu de puits dans les maisons. Il y a de nombreux dattiers dans l'oasis; mais d'une qualité tellement inférieure que les R'adamsiens font venir ce produit du Belad-el-Djerid, d'où ils tirent également l'eau-de-vie de dattes connue dans le sud sous le nom de *lagmi*. Ils ont des troupeaux de chèvres, quelques moutons de l'espèce à large queue. On y trouve parfois des *laroui-el-feichtal* et des *begueur-el-ouach* [1]. La viande de ces derniers est, dit-on, fort recherchée et constitue une branche de commerce très lucrative pour les gens de l'Ouad-Souf, qui l'apportent, en grande quantité, séchée, sur le marché de R'adâmès. Nous ferons remarquer, en passant, que le begueur-el-ouach paraît être le même animal que celui qui est connu au Ouadday et au Darfour sous le nom de teytel.

Le langage des habitants de l'oasis de R'adâmès est le même que celui usité dans la grande confédération des M'zab (dialecte zenatia). On y remarque seulement l'emploi d'un certain nombre de mots empruntés aux divers idiomes des Touaregs.

Chaque année, comme les Mozabites, les R'adamsiens émigrent en foule dans le Soudan : ce sont les plus jeunes garçons de chaque famille qui vont

[1] *Le laroui-el-feichtal* est le mouflon à manchettes figuré par Geoffroy-Saint-Hilaire dans l'atlas du grand ouvrage de l'Egypte (pl. VII, fig. 1); le *begueur-el-ouach*, est, je crois, le *bos Africanus* de Belon, et l'*antilope bubalis* des naturalistes.

Digitized by Google

trafiquer. Ils sont les intermédiaires de ce commerce pour cette région, de même que ceux du M'zab pour l'Algérie. Les pièces françaises d'argent y sont fort recherchées. L'or est peu usité. Le douro (bou Meafa) est le terme de comparaison pour le numéraire. On trouve en circulation quelques thalaris à l'effigie de Marie-Thérèse; ils viennent d'Egypte et du Sennar; mais cette monnaie a subi, dans ces dernières années, une notable dépréciation à l'avantage de la nôtre. Le numéraire tunisien est refusé sur presque tous les marchés par suite de ses variations de valeur.

A R'adâmès, il y a des familles juives qui exercent la profession d'orfévre; elles sont en possession des mesures du mikhral pour la poudre d'or, dont il se fait un grand commerce dans tout l'intérieur. La poudre d'or (*tebr*) [1] est apporté du Soudan dans des sacs en peau de chameau et dans des chiffons; elle est au titre de 930 d'or. On la convertit parfois en lingots. Tous les témoignages des voyageurs s'accordent à reconnaître que l'Afrique centrale, et plus particulièrement le Soudan, renferment de vastes gisements aurifères. Nous ferons observer que le Soudan est non pas une contrée proprement dite, comme on l'écrit souvent en Europe, mais bien l'ensemble des pays habités par les noirs musulmans. C'est la région que les Arabes désignent sous le nom de *Belæd-el-Ousfân*. La *chasse* à la poudre d'or, pour nous servir de l'expression des noirs, se pratique d'une façon originale pendant ces nuits étincelantes et pures comme on n'en trouve qu'en Afrique; les chercheurs d'or montent sur leurs rapides meharis, s'élancent dans l'espace, sur le sable quartzeux, on voit scintiller les paillettes d'or. Alors le Soudanien jette de la cendre sur le sol dans l'endroit brillant. Il parcourt le plus grand espace possible en marquant ainsi les gisements. Le lendemain, les esclaves viennent enlever le sable aux endroits désignés pendant la nuit; alors, au moyen de l'aimant, on dépouille la poudre d'or des parties étrangères. Le vent qui déplace le sable couvre et découvre chaque jour de nouvelles richesses. Le souf est le principal aliment du commerce de R'adâmès; quelques marchandises arrivent d'Algérie par Bouçada et Tougourt.

La paix profonde dont jouissent les oasis méridionales de l'Algérie, depuis que l'influence française y règne exclusivement, contribuera d'autant plus à monopoliser le commerce de ce côté, que les tarifs sont fort élevés à Tunis, et que la récente insurrection, dont la régence de Tripoli a été le théâtre, éloigne nécessairement les commerçants. Les armes (fusils à silex, sabres légèrement recourbés) sont fort recherchées, ainsi que les cotonnades et les objets de menue quincaillerie. MM. Daumas et Prax ont donné des évaluations très précises sur la valeur commerciale des articles du Soudan qui passent à R'adâmès, R'ât ou Morzouk.

Les Touaregs de la grande fraction des Azegueurs, dont trois représentants sont venus dernièrement à Alger visiter le maréchal gouverneur gé-

[1] M. le docteur Perron, dans sa savante traduction et ses annotations du *Précis de Jurisprudence musulmane de Khalil ibn Ishac*, t. III, p. 568, évalue à quarante millions la quantité de poudre d'or qui s'exporte annuellement du Soudan pour les Etats musulmans.

Digitized by Google

néral, ont quelques tentes dans les environs de R'adâmès. D'origine sanhadjienne, les Touaregs sont vulgairement appelés les voilés (*hall-el-lethame*), de l'habitude qu'ils ont de se couvrir le visage. Ce sont les véritables maîtres du Sahara, qu'ils parcourent incessamment, tantôt pillards, tantôt conducteurs des caravanes. Ils seraient facilement intéressés à la protection du commerce; peut-être le jour n'est-il pas éloigné où nous ferons mentir le proverbe : « Partout au désert, la lance des Touaregs fait loi. »

Depuis environ un siècle, R'adâmès relève directement du pacha de Tripoli et est gouvernée par un chef turc, accompagné de quelques janissaires. L'unique moyen de puissance consiste à entretenir les dissensions intestines de la ville en favorisant tour à tour les influences de chaque parti. Sa politique ne lui a pas toujours réussi, puisqu'il fut, il y a deux ans, obligé de fuir devant l'insurrection arabe, qui ne le menaçait guère, et les habitants de R'adâmès, qui s'en souciaient peu. Il se sauva, emmenant avec lui le consul anglais.

L'excellente position de R'adâmès, placée au milieu du grand réseau commercial des routes de l'Afrique centrale, intermédiaire obligé du Maghreb avec le Soudan, signale ce marché à l'attention de nos explorateurs. Les progrès incessants de l'influence française dans le sud font présager que, dans un avenir éloigné, de nombreuses relations s'établiront entre l'Algérie et la région saharienne. De vastes débouchés seront ainsi ouverts au commerce français. C'est là que doivent se porter toutes les tentatives actuelles.

Le baron Henri Aucapitaine.

---

Digitized by Google

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 avril 1857.

I

Les grandes questions internationales, héritage de la dernière guerre, les dissentiments politiques qu'elle a suscités et les difficultés qui, sans en découler directement, étaient cependant la suite inévitable d'une aussi grave perturbation, tendent à se régler, à s'affaiblir ou même à disparaître entièrement.

Le traité de Paris vient de recevoir une dernière sanction par le départ de la flotte anglaise qui était mouillée dans les eaux du Bosphore, par l'évacuation complète des Principautés, qu'occupaient encore les forces autrichiennes et ottomanes, et enfin par l'arrivée des commissaires européens dans les provinces, où tout se prépare pour les élections. En admettant qu'elles soient chèrement disputées, elles amèneront cependant, nous sommes fondés à l'espérer, l'expression exacte des vœux du pays, que des intrigues de toute nature n'empêchent pas de se prononcer de plus en plus dans le sens de l'union.

Nous verrons que la rupture du Piémont et de l'Autriche ne paraît pas devoir entraîner des suites très graves ni même durables. Quant à l'affaire de Neufchâtel, la Conférence est entrée dans l'examen des propositions du roi de Prusse, et nous avons tout lieu de compter sur une solution prochaine et satisfaisante. Les informations que nous fournissons plus loin à nos lecteurs leur permettront de juger de l'heureuse direction donnée à l'affaire des Duchés, qui menaçait de devenir pour l'Europe un nouveau motif de complication. Enfin, si nous pénétrons dans le domaine des questions intérieures, il est vrai, mais qui, par leur importance et par leurs résultats, ont un intérêt européen, nous avons à constater que les élections anglaises sont décidément très favorables à lord Palmerston. Elles se distinguent de celles qui les ont précédées en ce que, n'ayant pas été dictées et presque imposées, comme cela arrive d'ordinaire, par un comité directeur central, elles se sont faites à la faveur d'influences toutes locales; c'est assez dire que les hommes appelés à la Chambre des communes ont dû leur nomination plus à leur position qu'à un caractère politique bien tranché. Si des élections, faites dans de semblables conditions, présentent l'inconvénient de ne pas donner peut-être, comme majorité, des résultats aussi certains, elles ont au moins pour le pays l'avantage d'être nationales dans la véritable acception de ce mot.

Digitized by Google

Les élections espagnoles promettent également de prêter une grande force au parti conservateur, dont le maréchal Narvaez, premier ministre de la reine, est incontestablement le plus ferme représentant. Puissent ces élections rendre à l'Espagne le calme et la sécurité !

La rupture des relations diplomatiques entre les cours de Vienne et de Turin est désormais un fait accompli. Il n'est donc plus temps de rechercher de quel côté sont venus les premiers torts, et si, avec un peu de mesure, de part et d'autre, il n'eût pas été possible d'éviter une situation extrême à laquelle les deux gouvernements semblent aujourd'hui regretter de s'être laissé entraîner. Ce sont là des questions irritantes que les esprits élevés doivent écarter avec soin pour s'emparer au contraire des moindres circonstances capables de faciliter un rapprochement que l'Autriche et la Sardaigne, par suite d'intérêts communs, et toutes les puissances, par un sentiment général de conservation, doivent également désirer et poursuivre. Telle n'est pas, malheureusement, la manière de voir d'une partie de la presse étrangère, qui s'ingénie à découvrir partout des symptômes et des préparatifs de guerre. Quant à nous, nos vues et nos appréciations ne sont pas aussi profondes; nous nous bornons à recueillir les faits, et s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, à enregistrer les conséquences qui en découlent naturellement. Qui ne sait, en effet, que le gouvernement sarde a répondu avec beaucoup de ménagement à la lettre de rappel du comte Paar ; que, de son côté, le cabinet de Vienne a exprimé le désir de voir le marquis de Cantono prolonger son séjour dans cette capitale; que les passeports piémontais continuent à être admis sans difficulté à la frontière autrichienne et visés par les autorités impériales; que ces mesures libérales sont également observées en Piémont. Nous donnons, nous le reconnaissons, une certaine importance, une certaine signification favorable à ces témoignages réciproques de courtoisie qui trahissent, dans l'une et l'autre partie, un mutuel désir d'éviter tout ce qui pourrait accroître les difficultés de la situation.

Quelque grave d'ailleurs que soit la situation, peut-être n'a-t-on pas assez observé qu'elle remontait à une époque déjà éloignée, et, qu'avant la rupture, les relations des deux cours, pour ne pas être décidément rompues, n'en étaient guère meilleures. Ainsi, depuis l'affaire des sequestres, les chefs des missions avaient été rappelés de part et d'autre et se trouvaient remplacés par des agents d'un grade secondaire; et quels que fussent leurs intentions et leur mérite personnel, ceux-ci avaient nécessairement un accès moins facile et moins direct auprès des gouvernements auxquels ils étaient envoyés, et ils manquaient d'autorité même vis-à-vis de leur propre souverain. Il devait en résulter ou que leurs informations étaient incomplètes, ou, qu'étant exactes, elles n'étaient pas accueillies avec assez de confiance, et de là de nouvelles sources d'aigreur, surtout entre deux Etats déjà animés, l'un à l'égard de l'autre, de préventions d'autant plus dangereuses, que leur voisinage est la source inévitable de mille difficultés. Ainsi, le jour où les relations, très momentanément interrompues, nous l'espérons, seront reprises, et où les deux pays auront choisi, pour les représenter, des agents dont le grade sera proportionné à l'importance de leur mission, il

Digitized by Google

y aura, dans les nouveaux rapports établis, plus de sécurité et de raisons de stabilité que par le passé.

La question des Duchés a fait un pas important, et les cours de Vienne et de Berlin s'étant entendues pour présenter à celle de Copenhague une proposition qui semble sur le point d'être accueillie; il ne s'agirait plus d'exiger que le gouvernement danois présentât la constitution commune aux Etats du Holstein. On se souvient en effet des difficultés que soulevait cette exigence considérée par le cabinet de Copenhague comme tellement dangereuse pour l'ensemble de la monarchie, qu'il en avait référé aux grandes puissances dans un mémoire où il attribuait à la question un caractère européen. Aujourd'hui, au contraire, l'Autriche et la Prusse, qui, de leur côté, menaçaient de porter l'affaire devant la Diète, renonceraient à cette mesure à la condition toutefois que, dans un délai de trois semaines à partir du 29 mars, le roi de Danemark donnerait l'assurance que les Etats du Holstein seraient convoqués à l'effet d'entendre leurs représentations sur la question en litige. Sans doute l'espérance d'une prochaine solution sera accueillie avec quelque faveur par les journaux allemands, qui renonceront, nous aimons à le croire, à une polémique irritante désormais sans but.

L'attitude de la France est restée, dans cette grave affaire, ce qu'elle a été dans toutes celles qui ont été agitées depuis la conclusion de la paix, c'est-à-dire, conciliante et désintéressée. On a dit que le cabinet des Tuileries s'était prononcé, dès le principe, pour que la question fût remise à la décision de l'Europe. Nous croyons savoir qu'il s'est borné à faire entendre à Copenhague, à Vienne, à Berlin, le langage de la modération, et qu'il s'est surtout attaché à prévenir par ses conseils les complications que l'affaire aurait pu entraîner si elle avait été portée à Francfort.

A peine installée, l'administration Buchanan se trouve entourée de difficultés intérieures et extérieures : au dedans, il s'agit de récompenser les dévouements électoraux, c'est-à-dire de distribuer les places aux partisans du nouveau président; tâche d'autant plus délicate que le parti démocratique est resté au pouvoir, que le nom seul du premier magistrat de l'Etat a changé, et que, pour trouver des emplois, il faut frapper, sinon des amis, au moins des adhérents. Au dehors, les grandes affaires se multiplient et fournissent au gouvernement l'occasion d'appliquer, dans les rapports avec la Nouvelle-Grenade et avec le Mexique, les principes de cette politique de conquête à prix d'argent qu'a proclamée le message. Nous croyons que ce sera donner une juste idée de la politique fédérale que de faire exactement apprécier la situation dans laquelle les Etats-Unis se trouvent placés vis à vis de ces deux républiques.

En avril 1856, des circonstances fortuites réunirent momentanément à Panama quinze cents voyageurs américains : pendant le court séjour qu'ils furent appelés à faire dans la ville, il éclata, entre eux et les indigènes, un conflit provoqué par le meurtre d'un enfant du pays dont on s'attribua respectivement la mort. Il y eut de part et d'autre un grand nombre de tués et de blessés : la gare du chemin de fer et deux hôtels américains furent dévastés, et l'autorité locale resta impuissante à maîtriser la fureur

Digitized by Google

des deux partis. Le cabinet de Washington fit de ce fait l'objet d'une réclamation, d'une demande en indemnité ; mais, se fondant sur le résultat de l'enquête qu'il avait ordonnée, le gouvernement grenadin refusa d'accueillir cette prétention. Les choses en restèrent là, non sans que, dans le pays, on ne se montrât très préoccupé, très inquiet de la tournure que prendrait une affaire sur laquelle on supposait bien que les Etats-Unis n'avaient pas dit leur dernier mot. S'il eût été possible de conserver quelque doute à cet égard, le message du 2 décembre 1856 l'aurait fait cesser. Le président Pierce y déclarait, en donnant à sa pensée des développements considérables, que la condition présente de l'isthme de Panama, sous le rapport de la sécurité des personnes et des marchandises, devait appeler la plus sérieuse attention. Cette espèce de manifeste ne tarda pas à recevoir une éclatante sanction : la mission américaine accréditée à Bogota fut renforcée par un commissaire spécial, et les deux plénipotentiaires réunis présentèrent à l'acceptation du gouvernement grenadin un projet de convention dont notre correspondant nous donne l'analyse suivante : nous avons lieu de la croire parfaitement exacte.

« Le gouvernement américain serait substitué à celui de la Nouvelle-Grenade pour ce qui est des droits de ce dernier sur le chemin de fer de l'isthme. Panama et Aspinwall ou Colon deviendraient villes libres sous la souveraineté nominale de la Nouvelle-Grenade : *Ce dernier Etat cèderait, en toute propriété, au gouvernement des Etats-Unis, cinq petites îles situées vis-à-vis de Panama, et parmi lesquelles il en est deux, Taboga et Tabojella, qui ferment, pour ainsi dire, la rade de cette ville. Les consuls des Etats-Unis à Panama et à Aspinwall, sur la réquisition qui leur serait adressée par les autorités de ces deux villes, pourraient faire débarquer les troupes américaines qu'ils jugeraient nécessaires au rétablissement de l'ordre, dans le cas où il viendrait à être troublé.* Enfin, les puissances, appelées à garantir la neutralité de cette communication interocéanique, seraient, par le seul fait de leur adhésion, appelées à y jouir du traitement de la nation la plus favorisée. Pour prix des avantages concédés par la Nouvelle-Grenade, cette république recevrait des Etats-Unis une somme qui serait débattue entre les deux parties et sur laquelle on prélèverait, bien entendu, l'indemnité due pour les événements du 15 avril. »

Il est impossible de ne pas remarquer, dans ce projet de convention dont l'objet est si peu déguisé, la cession territoriale qui rend les Etats-Unis maîtres de la rade de Panama, la disposition qui, de fait, les autorise à ouvrir, de par leur bon plaisir, l'accès de la Nouvelle-Grenade, sur le point le plus important, aux armées américaines, et enfin, cette stipulation qui admet les puissances à garantir une neutralité violée à l'avance par les dispositions que nous venons de citer. Nous ne savons pas trop ce qu'on eût dit, en Europe, d'un semblable traité, et il est certain qu'à Bogota, quelques agents étrangers parlaient déjà de protestation. Au reste, jusqu'à présent, il ne peut être question de s'élever contre un acte sans valeur, depuis qu'il a été rejeté d'une manière absolue par le pouvoir exécutif de la Nouvelle-Grenade. Il est évident, en effet, qu'eu égard à sa position géographique, il n'y a, pour cette faible république, d'autres conditions d'existence et

Digitized by Google

d'avenir que la neutralité réelle de l'isthme. C'est là un principe déjà généralement admis par toute l'Europe, que les Etats-Unis eux-mêmes sont forcés de reconnaître, mais auquel ils donnent, il faut en convenir, une singulière interprétation.

Si nous sommes bien informés, on est disposé, à Washington, à traiter la résistance du gouvernement grenadin de refus de faire droit à de justes réclamations : on parle même de recourir à la force et de convoquer le Congrès en séance extraordinaire pour obtenir son autorisation. Mais c'est là, nous l'espérons, le premier mouvement d'humeur que provoque une espérance trompée, et l'on ne tardera pas à revenir à de plus justes appréciations de la situation. Que le gouvernement fédéral se croie fondé à protester contre les préjudices que peuvent avoir soufferts les nationaux dans leurs biens ou dans leurs personnes; qu'il réclame, suivant les circonstances, des indemnités ou la punition des coupables; qu'il exige l'adoption par un pays étranger de quelques mesures administratives ou de police protectrice, à la bonne heure; mais que, sous prétexte d'obtenir satisfaction, il prétende enlever à un pays libre une position tellement exceptionnelle, tellement essentielle au développement du commerce, qu'elle est placée sous la garantie morale du monde entier, c'est ce qu'il ne permettrait avec raison à personne de tenter, c'est ce qu'il devrait s'interdire à lui-même, s'il ne veut, quel que soit le succès actuel de ses efforts, être forcé tôt ou tard à se trouver en opposition et en lutte avec les intérêts généraux de la civilisation.

Si nous tournons les yeux vers le Mexique, qui semble destiné à être acheté tout entier par les Etats-Unis, nous trouvons que le gouvernement fédéral n'a pas jugé à propos de ratifier le dernier traité d'emprunt conclu par M. Forsyth, agent des Etats-Unis, sous sa responsabilité, et dont les conditions n'ont sans doute pas été jugées assez favorables. Il s'agissait d'un prêt de 15 millions de dollars que le Mexique s'engageait à amortir en partie au moyen d'un rabais de vingt pour cent sur les droits imposés par le tarif, actuel ou à venir, en faveur des produits d'origine des Etats-Unis arrivant dans les ports du Mexique sous le pavillon de l'Union. Ainsi, en supposant que le gouvernement américain, qui, comme on le sait, peut disposer, chaque année, d'un excédant de revenus de 12 à 14 millions de piastres, eût trouvé bon de faire remise de ces vingt pour cent de rabais à ses négociants, il serait arrivé que les armateurs de l'Europe, dépossédés de fait de l'approvisionnement du Mexique, auraient été obligés, pour ne pas subir une concurrence désastreuse, de faire escale dans les ports de l'Union et d'y débarquer leurs marchandises pour les confier au pavillon américain. Cependant, si favorable qu'elle puisse paraître, cette convention n'a pas été, nous le répétons, ratifiée à Washington : il paraît que l'on y est revenu à l'idée de l'acquisition de la Sonora de la Basse-Californie, territoire dont les Etats-Unis ont besoin pour faire arriver au Pacifique le chemin de fer qui s'avance déjà dans cette direction à travers le Texas et qui, sur son parcours, doit ouvrir la route à de nouveaux Etats à esclaves. On croit que c'est dans ce sens que M. Forsyth a été autorisé à reprendre la négociation.



Digitized by Google

Ces graves dangers, au-devant desquels se précipite le Mexique comme s'il craignait de conserver trop longtemps sa nationalité, ne paraissent pas devoir rendre à ce malheureux pays le sentiment de sa dignité. Cependant, le Congrès a signé, le 5 février, la nouvelle constitution, et le président Comonfort l'a jurée dans la même séance. Mais il s'est réservé l'assentiment du peuple. Ainsi, en supposant que ses suffrages se prononcent contre cet acte, soit dans son ensemble, soit dans quelques-unes de ses principales dispositions, un nouveau congrès sera convoqué à l'effet de réformer l'œuvre de la première assemblée. Au reste, cette mesure paraît avoir été prise de l'aveu du Congrès, qui, dans la séance du 31 janvier, et par conséquent antérieurement à l'adoption de la constitution, avait voté, à la majorité de 65 voix contre 21, un article transitoire aux termes duquel le nouveau pacte fondamental serait immédiatement publié et juré; mais avec cette réserve, qu'à l'exception de deux dispositions fondamentales, les autres articles n'auraient force de loi qu'à partir du 16 septembre. Aux dernières nouvelles, tout semblait sourire au président; les prononcés avaient été défaits près de Queretaro; le général Blancarte s'était définitivement soumis; Tampico avait ouvert ses portes au général Moreno.

A Bogota, le Congrès a ouvert sa session le 1er février : on a remarqué la partie du message dans laquelle le président remercie le gouvernement de l'Empereur d'avoir bien voulu intervenir en sa faveur auprès de celui de Sa Majesté Britannique. Nous croyons en effet savoir que, grâce à l'intervention de la France, il a été convenu que l'agent anglais attendrait pour faire appuyer, au besoin, les réclamations qu'il poursuit, par la flotte britannique, de connaître le résultat d'une proposition qui doit être soumise aux Chambres. Le projet dont il s'agit, et qui sera sans doute accepté, consisterait à accorder au pouvoir exécutif la faculté de résoudre l'affaire d'un commun accord avec la légation britannique, et de recourir à l'arbitrage d'un tiers dans le cas où l'on ne parviendrait pas à s'entendre.

Nos correspondances de Chine vont jusqu'au 10 février, et elles n'annoncent aucun fait important. L'amiral Seymour maintenait ses positions et restait maître des communications qu'il s'était réservées. Il n'est guère possible de faire davantage jusqu'à l'arrivée des renforts qui sont attendus. Quant au cabinet de Pékin, il paraît être dans l'intention de considérer, jusqu'à nouvel ordre, le conflit survenu à Canton comme une affaire toute locale. A l'intérieur de la Chine, des collisions sanglantes s'étaient élevées parmi les insurgés, et le triomphe de leur cause était au moins fort ajourné.

## II

Nous nous sommes abstenus jusqu'à présent de nous occuper des faits douloureux qui viennent de motiver la déclaration d'abus du conseil d'Etat contre les actes de Mgr l'évêque de Moulins. Il est certaines questions que la presse ne doit aborder qu'avec une extrême réserve, et sur lesquelles même elle doit se montrer sobre de commentaires pour le moins inutiles. La sagesse et le savoir des hommes qui composent le conseil d'Etat, le zèle manifeste

Digitized by Google

du gouvernement pour les intérêts de la religion nous rassuraient pleinement contre les exagérations de ceux qui voudraient voir naître des luttes dont ils espèrent profiter. Egalement en garde contre les empiétements du pouvoir spirituel et contre les passions révolutionnaires, le pouvoir s'est borné à maintenir des droits reconnus par l'Eglise et sans lesquels il n'y aurait plus de gouvernement possible dans nos sociétés modernes. Ce n'est pas la première fois d'ailleurs que d'honorables prélats sont rappelés aux règles sur lesquelles il peut y avoir, comme sur tout ce qui est humain, des interprétations diverses. Sous le premier Empire, sous la Restauration et le gouvernement de juillet, on a vu ces règles invoquées par le conseil d'Etat et une sorte de jurisprudence s'établir sur des points douteux du Concordat. Il n'y a donc dans ce qui vient de se passer vis-à-vis de Mgr de Dreux-Brézé, rien qui puisse altérer ou même refroidir, comme le voudraient quelques-uns, les relations réciproques de l'Eglise et de l'Etat. Autant le pouvoir en France doit se montrer jaloux de conserver intact le dépôt de ses droits et de ses libertés, autant, nous en sommes convaincus, il témoignera d'ardeur à maintenir ceux de l'Eglise et à dégager la religion des liens politiques où quelques esprits faux voudraient l'enlacer sous prétexte de lui donner pouvoir et franchises. Il nous a toujours paru singulièrement téméraire qu'on essayât de faire du catholicisme une citadelle, et qu'on fît servir la religion à des ambitions personnelles ou à des intérêts de parti. Cette seule dénomination de parti catholique est à notre sens une anomalie et une profanation. Le catholicisme ne saurait être réduit au rôle infime de parti politique. Il vit en dehors de la politique, et c'est même là, dans nos sociétés modernes si troublées, sa plus grande force, la meilleure source de ses triomphes. Les catholiques qui méconnaissent cette vérité en méconnaissent bien d'autres, et ceux qui, sous de faux semblants de libéralisme, s'appliquent avec une persévérance plus coupable qu'efficace à mettre le catholicisme en opposition avec l'Etat, nous semblent jouer un jeu bien dangereux pour la religion qu'ils prétendent cependant servir. Réduite entre leurs mains en instrument de lutte, comment ne voient-ils pas qu'ils la détournent de son but et la livrent aux discussions de l'esprit de parti dont ils s'indignent? Comment ne comprennent-ils pas qu'elle n'a point de plus terrible ennemi qu'eux-mêmes?

L'élection de M. Emile Augier à l'Académie française est encore un échec pour ce parti boudeur. Nous ne nous réjouirions pas si nous pouvions penser que le nouvel élu fût l'expression, le symbole en quelque sorte, de l'esprit contraire à celui qui soutenait la candidature de M. de Laprade. Il n'y a pas pour nous de mérite littéraire qui puisse jamais compenser certaines infirmités de l'intelligence. Mais nous avons la conviction que si ces infirmités existaient, ce qu'à Dieu ne plaise, le milieu dans lequel M. Emile Augier vient d'être admis ne serait pas sans exercer une influence heureuse sur l'esprit droit, sur le bon sens incontesté du nouvel académicien. M. de Laprade, qui a failli l'emporter sur son concurrent, écrivain laborieux et honorable, n'avait pas commencé lui-même par des expositions de foi et d'orthodoxie. S'il s'est trouvé un moment le candidat du parti politique à l'Académie, ce n'est pas aux meilleures de ses œuvres

Digitized by Google

qu'il le doit, et les circonstances tout exceptionnelles qui lui ont donné récemment crédit pourraient bien désormais disparaître pour lui sans retour. En effet, l'ancienne majorité, comme il était naturel de le prévoir, tend à diminuer chaque jour, et le moment n'est pas loin où le calcul de ceux qui ont naguère compté sur elle pourrait bien n'aboutir qu'à d'amers désappointements.

L'Académie est aujourd'hui au complet, ce qui lui arrive assez rarement et ne dure jamais longtemps.

III

Le temps est loin où des rivalités de clochers ou de portefeuilles, des convoitises ministérielles, le désir puéril de culbuter un cabinet ou de montrer son éloquence, faisaient ralentir, dévier ou même ajourner en France la construction des chemins de fer. Quand on jette un regard en arrière sur leur histoire, on a peine à comprendre ces luttes funestes qui paralysaient l'essor de notre industrie et nous tenaient dans un état d'infériorité si compromettant en face des autres nations. Nous plaignons sincèrement les hommes de bonne volonté qui étaient alors au pouvoir et dont les intentions, l'intelligente initiative, le talent incontestable, étaient sans cesse entravés et mis à l'épreuve par l'opposition parlementaire. Ce ne fut pas leur faute, nous nous plaisons à le reconnaître, si la révolution de 1848 trouva notre réseau à peine commencé sur quelques points et inachevé sur tous. La révolution ne devait pas tout d'abord favoriser l'exécution, si longtemps attendue, de nos voies ferrées; ce n'était pas l'heure de la confiance pour les capitaux; cependant elle posa en principe l'achèvement des grandes lignes, et l'Etat, en attendant que les capitaux fussent rassurés, prit sur lui de poursuivre les travaux commencés. C'était déjà un grand pas fait, une grande victoire remportée. Tous les esprits étaient alors animés d'un tel dégoût pour les lenteurs et les attermoiements du gouvernement qui avait précédé, ils se sentaient pris d'un tel élan, assurément très national, pour ces conquêtes pacifiques de l'intelligence et du savoir, il y avait tant d'ardeur à faire le bien qu'on avait négligé d'accomplir, et, au milieu de passions contradictoires et mauvaises, qui fermentaient de toutes parts, il y avait encore tant de bon patriotisme, que ce fut comme d'une voix unanime que les forces de l'Etat furent appelées au secours des compagnies effrayées. Heureusement la France, un moment rassurée après le vote du 10 décembre, ne tarda pas à reprendre ses forces et à poursuivre les entreprises interrompues. Enfin la stabilité s'établit sur des bases solides, les capitaux, aussi hardis à se produire qu'ils avaient été prompts à se cacher, se répandirent comme des flots fécondants sur toute la surface du pays; non-seulement les grandes lignes furent achevées, mais on en imagina de nouvelles, et, de tous côtés, des embranchements relièrent au système artériel de nos railways les centres de population secondaires ou négligés, les bassins houillers et jusqu'à de simples établissements industriels, avides d'ouvrir des débouchés à leurs produits.

Digitized by Google

La ligne du Midi, allant de Bordeaux à Cette, est une de ces grandes lignes nouvelles auxquelles on n'osait pas penser il y a dix ans; elle offre un parcours de 476 kilomètres, à travers un pays très riche, mais fort accidenté; elle est presque aussi longue que celles de Paris à Nantes et de Paris à Lyon, et il n'a guère fallu plus de trois ans pour l'exécuter. On citera le prompt achèvement de cette ligne comme un exemple de ce que peut une volonté active, qui sait épargner le temps, ce capital fugitif, impossible à reconstituer quand il a disparu. Commencée au milieu de 1853, livrée au public successivement et par tronçons jusqu'à Toulouse, elle a été inaugurée dans tout son parcours le 2 de ce mois, avec une solennité dont les journaux ont retracé les incidents et que justifiait bien l'importance de l'événement. Par ce chemin, l'isthme qui relie l'Espagne à la France est coupé pour la seconde fois; la pensée de Riquet, fécondée naguère par Colbert et Louis XIV, est aujourd'hui complétée, étendue; la Méditerranée et l'Océan, déjà unis par une voie lente, mais économique, le sont aujourd'hui de nouveau par la voie rapide du XIX<sup>e</sup> siècle; les lourdes marchandises, celles qui encombrent et qui peuvent attendre, suivront encore la ligne du canal, dont l'utilité n'est pas épuisée; mais celles que le négoce et la consommation réclament, mais les vins du Bordelais et du Languedoc, mais les tabacs de Tonneins, mais les fruits qui mûrissent sur les côteaux pierreux, de Toulouse à Narbonne, mais ces beaux raisins dorés par le soleil dont les tables anglaises et parisiennes sont jalouses, mais les voyageurs enfin, dont le mouvement doit devenir si considérable entre des centres de populations comme Bordeaux et Toulouse d'une part, comme Lyon et Marseille de l'autre, le chemin de fer est là désormais pour faciliter leur épanchement sur les rives des deux mers et de là dans le monde entier. Ce n'est pas tout, le chemin du Midi se relie déjà à l'Espagne par l'Ouest, il s'y reliera bientôt par l'Est, par Perpignan; il se reliera ensuite avec le centre de la France à Montauban, et s'il est vrai que les affluents d'un chemin de fer soient comme les affluents d'un fleuve qui augmentent et fécondent le volume de ses eaux, il est aisé de prévoir le moment où la ligne des deux mers sera l'une des plus florissantes du réseau français. C'est ce qu'avait compris depuis longtemps un des hommes les plus intelligents de notre époque, un de ces hommes qui relèvent et ennoblissent les questions d'intérêt matériel, pour qui la fortune n'est pas une source vulgaire de satisfactions personnelles, mais un levier puissant aux mains d'une activité dévorante pour imprimer le mouvement à la prospérité nationale. M. Emile Pereire, que l'on peut considérer, à bon droit, comme le fondateur des chemins de fer en France, et à qui la croix de la Légion d'honneur vient d'être donnée aux applaudissements unanimes du Nord et du Midi, M. Pereire a doté ces belles contrées du Sud-Ouest qui n'avaient que des débouchés trop lents pour leurs produits exquis ou succulents, d'une voie qui permet à la fois un écoulement plus rapide et une participation plus féconde et plus large aux richesses des autres climats et aux échanges variés du Levant et du Nord, de l'Afrique et des Indes. Sans doute, le regard sûr du financier a calculé le mouvement probable de la voie qu'il a fondée, mais il n'a pu faire entrer en ligne de compte des éventualités cependant

Digitized by Google

certaines, le développement normal qu'entraîne après elle l'introduction de la locomotive dans un pays déjà riche, populeux et fécond. Or, si cet accroissement fut jadis une chose imprévue et prodigieuse quand furent construites les premières lignes de chemin de fer, aujourd'hui, l'expérience a prouvé que toutes les prévisions, bien plus, toutes les espérances ont été partout dépassées. Elles le seront, à plus forte raison, dans un pays neuf, où il reste tant à faire, sinon en matière agricole, du moins en matière industrielle; elles le seront sur une ligne qui ne relie pas seulement les deux mers et les grands centres que nous avons nommés, mais qui joint entre elles deux des principales lignes de France, celle de Bordeaux et celle de Marseille, et qui permet de faire en quelques jours ce que l'on pourrait appeler le « grand tour de France. »

Ce « grand tour de France » ne deviendra-t-il pas un corollaire de toute bonne éducation? La France est le pays du monde que le Français connaît le moins; et cependant ne possède-t-elle pas chez elle tous les attraits, tous les charmes, toutes les grâces que l'on va chercher au loin? Supposez qu'à l'exemple des lignes du Nord et de l'Est, celles de Bordeaux, du Midi et de la Méditerranée veuillent créer des billets de parcours valables pendant un mois ou deux : vous partez de Paris pour Bordeaux; en passant, vous voyez Orléans et ses curieuses maisons, Blois et son château, Tours et sa cathédrale, Poitiers et son église romane, Angoulême, Libourne; vous êtes à Bordeaux, qui se dit à bon droit la plus belle ville de France. De Bordeaux à Cette, presque autant de pointe d'arrêt que de stations : Agen, Moissac et son vieux cloître, Castelsarrazin et ses antiques fortifications, Montauban, Toulouse, Carcassonne, Narbonne, Béziers, toute une histoire encore vivante dans les monuments, tout un cours de philosophie de l'histoire et de tolérance religieuse, deux grandes époques évoquées à la fois : la période romaine et celle du moyen âge. A Cette, la Méditerranée est à vos pieds, autre source de pensées et de souvenirs. Puis c'est Montpellier, la savante, l'industrieuse et la charmante, avec ses belles promenades ombragées, dans un pays où les ombrages sont déjà rares et recherchés, avec ses aqueducs qui, pour ne remonter qu'à Louis XIV, n'en seraient pas moins dignes des Romains; des horizons immenses, des vues admirables sur la mer en face, sur les Pyrénées à droite, sur les Alpes à gauche et, si vous vous retournez, sur les Cévennes encore coiffées, au printemps, des neiges de l'hiver. A Montpellier, vous avez un moment oublié le passé pour ne songer qu'au présent se manifestant dans le spectacle éternellement beau de la nature; à Nîmes, l'histoire reprend ses droits, et du haut de la Tour-Magne, vous comptez sur vos doigts les monuments de la civilisation romaine que vous allez visiter tout à l'heure. Vous avez vu le pont du Gard, et là encore vous vous êtes étonné de la grandeur d'un peuple qui a laissé derrière lui de pareils témoignages de sa puissance. Plus loin, Tarascon et Beaucaire vous ont ramené dans le moyen âge. Ces deux forteresses qui se regardent de chaque côté du Rhône sont les pages les plus éloquentes que vous puissiez lire de l'histoire de la féodalité. Vous touchez à Arles; la locomotive s'arrête à quelques pas du plus vaste amphithéâtre que Rome ait laissé à peu près debout dans les Gaules. Le cœur vous bat

Digitized by Google

dans ces ruines imposantes, et pour peu que vienne à passer par là une de ces Arlésiennes aux grands yeux pleins d'éclat et de franchise, au type romain bien accusé, à la démarche noble et mesurée, vous pouvez aisément reconstruire la ville du temps passé et vous croire dans l'Arelata de Jules César, ou tout au moins dans la Constantina des empereurs. Arles est à la fois un musée et une bibliothèque; chaque pierre est un feuillet d'histoire et un sujet pour l'artiste; chaque fille qui accourt sur le seuil de sa demeure, un modèle pour le peintre. En la prenant par un autre bout, Arles appartient au moyen âge par ses rues étroites, par son vieux cloître et son beau portail de Saint-Trophime. N'en déplaise à Nîmes et Avignon, il n'y a point dans le midi de la France de ville plus curieuse et plus originale que celle-ci. Cependant Avignon est près de là, et la ville des papes, si elle éveille en vous des pensées plus austères, n'effacera pas complétement vos souvenirs des temps païens. Vous allez vers Marseille, vous verrez Saint-Chamas et son pont orné de deux arcs romains; vous allez vers Lyon, vous rencontrerez Orange dont le théâtre est mieux conservé que celui d'Arles, et la vallée du Rhône, âpre, inégale, menaçante, crénelée de châteaux-forts comme le Rhin, mais plus dure aux yeux, plus aride et plus sombre que le beau fleuve allemand. Il vous reste Marseille et Lyon; il vous reste Valence et Dijon, et vingt petites villes curieuses, et vingt autres grandioses ou gracieux. Mais deux mois ne vous suffiront pas, si vous m'écoutez; et pourtant ce n'est pas un itinéraire que je trace, ce sont quelques jalons que je plante sur une route où tout est savoir à recueillir et nobles émotions à éprouver. Cette promenade vaut bien un voyage pénible hors de France, et l'on a le bonheur de se dire en rentrant chez soi que son pays est encore le plus beau et le plus riche pays du monde.

Dans cette rapide et fructueuse excursion, un fait vous frappera comme il vous a frappé nous-même, c'est l'activité prodigieuse qui partout se manifeste. En quelque lieu que vous vous arrêtiez, vous voyez des ouvriers au travail, des bâtiments en construction, des monuments utiles commencés ou récemment achevés. Bordeaux même, Lyon, Marseille, Marseille surtout, s'embellissent, s'étendent et semblent se préparer pour une ère nouvelle de prospérité. Ceux qui connaissent Marseille ne peuvent se faire une idée du développement prodigieux que prend cette ville. Son vieux port, l'un des plus grands du monde, ne lui suffisait plus depuis longtemps; il lui en a fallu un nouveau presque aussi étendu, celui de la Joliette. Ce nouveau port, qui a un accès direct sur la rade, ne suffit déjà plus lui-même aujourd'hui; les vapeurs se serrent les uns contre les autres et ont à peine l'espace nécessaire pour évoluer. Tout à l'heure un troisième port, plus grand à lui seul que les deux premiers, offrira un nouvel abri aux bâtiments qui accourent de toutes parts sur ce littoral privilégié. Mais il ne suffit pas d'ouvrir tant d'asiles au commerce maritime; une ville nouvelle, aussi grande que l'ancienne, va se répandre sur le versant occidental des collines qui regardent au loin la mer. Là on remue les montagnes, on nivèle les aspérités du sol, et des maisons auprès desquelles celles de Paris sembleraient petites, se dressent comme par enchantement. Autrefois la ville la plus sale et la plus infecte de France, Marseille de ce côté prend ses aises et ses pré-

Digitized by Google

cautions; elle ne ménage ni l'espace, ni les substructions pour assure l'écoulement des eaux et la circulation de l'air. Le nouveau Marseille ser une des plus belles villes du monde.

Voilà le seul spectacle que nous ayons vu depuis quinze jours : jamais le promesses de l'avenir ne se sont manifestées plus éclatantes à nos yeu: que devant cette mer que Marseille entoure de ses bras pour la féconder jamais drame ne nous a plus vivement ému que ceux dont notre imagination a restitué la terrible mise en scène dans les amphitéâtres d'Arles et de Nîmes. Si nous en avons vu d'autres, nous les avons oubliés.

Un mot cependant sur la comédie contemporaine. *La Fiammina*, de M. Mario Uchard, est maintenant publiée[1]; nous l'avons lue, et cette lecture a pleinement confirmé pour nous le jugement que nous en avons porté : c'est une pièce vraie, qui vit, qui a des entrailles et dont le mérite éclate d'autant plus vivement à nos yeux que l'auteur semble moins chercher les artifices du style et se préoccuper même beaucoup de sa correction. Le style à la scène est une affaire secondaire, et la plupart des chefs-d'œuvre dramatiques sont là pour le prouver. Aristophane n'écrivait pas le grec des grammairiens et Shakspeare pas davantage. Les grammairiens ne sont pas tous des esprits vulgaires, sans grandeur, sans élévation, incapables, par conséquent, de comprendre les beautés d'un ordre supérieur qui peuvent s'exprimer par des solécismes et même par des barbarismes; mais quelques-uns le sont, et ceux-là ne montrent pas toujours un bien grand discernement dans le choix de leurs victimes. Que me font ces misérables questions de mots si l'œuvre a de la vérité, de la profondeur, si elle émeut, si elle enseigne? C'est sacrifier l'accessoire au principal que de condamner un ouvrage parce qu'il a violé deux ou trois fois la grammaire. Qui, d'ailleurs, peut se vanter de ne l'avoir violée jamais? et les éplucheurs de phrases, qui sont aveugles pour le fond des choses, le sont aussi quelquefois pour leurs propres peccadilles envers Vaugelas. Il y a toutefois cette différence entre ceux qui pensent et qui écrivent mal, et ceux qui écrivent bien mais ne pensent pas, que des premiers il reste toujours quelque chose et des seconds rien. Il y a cette différence encore : c'est qu'un sot laborieux peut devenir un puriste de premier ordre, et qu'un puriste, s'il est sot, ne sera jamais qu'un sot en trois lettres et en belles phrases. Lequel des deux est préférable?

ALPHONSE DE CALONNE.

[1] Chez Michel Lévy, éditeur.

---

ALPHONSE DE CALONNE.

Paris. — DUBUISSON et Ce, imprimeurs, rue Coq-Héron, 5.

Digitized by Google

# LEIBNIZ INÉDIT

1° *Réfutation de Spinoza par Leibniz*, 1854; 2° *Lettres et Opuscules inédits de Leibniz*, 1854; 3° *Nouvelles Lettres et Opuscules inédits de Leibniz*, 1857, 3 vol. in-8°, précédés de Mémoires et d'Introductions, par A. Foucher de Careil. — Paris, Durand.

## I

Il n'est rien de tel que la passion pour faire des miracles. C'en était un, à coup sûr, que l'exhumation d'un Leibniz inédit, après les découvertes de MM. Erdmann, Guhrauer, Grotefend et de Rommel qui avaient complété, d'une manière inattendue, le recueil déjà si considérable de Dutens. Pouvait-on supposer que quelque chose d'important et de réellement nouveau eût échappé à la savante curiosité de ces archéologues de la philosophie, qu'une sorte d'émulation patriotique poussait à élargir en tout sens le domaine de Leibniz? Ce qui n'était presque pas possible aux yeux de la froide raison, ne calculant que les probabilités, l'est devenu pour une de ces passions exaltées et sérieuses qui s'élèvent jusqu'à une sorte de pressentiment infaillible et d'intuition. Cette fois encore la passion a eu raison contre la raison. Elle a fait une nouvelle conquête sur le temps et sur l'oubli; elle a réussi à remettre en lumière quelques débris précieux de cette grande philosophie, qui semble toujours nouvelle, tant elle offre de variété dans les aspects et de profondeur dans les perspectives.

Aujourd'hui que M. Foucher de Careil vient, par un troisième volume d'une dimension plus considérable encore que les deux autres, clore, si je puis dire, la période de ses découvertes philoso-



Digitized by Google

phiques, et qu'il ne garde plus en portefeuille que des matériaux d'un caractère tout spécial, très importants pour l'histoire du calcul différentiel, mais étrangers à notre compétence, le moment est venu d'esquisser les principaux résultats de cette curieuse publication. Ce n'est qu'une esquisse que nous donnons ici. Une étude détaillée nous mènerait trop loin et dépasserait la mesure de ce qu'on peut faire raisonnablement supporter de métaphysique à des lecteurs peu amoureux d'abstractions.

L'intérêt de cette publication est cependant considérable. Qu'on en juge par ce rapide sommaire : une réfutation inédite de Spinoza, cachée sous ce titre modeste : *Remarques critiques sur le livre de Wachter*, des observations sur le sentiment de M. Worcester et de M. Locke concernant les idées, une correspondance très étendue et très variée de Leibniz avec Foucher, Bayle, Fontenelle, Hobbes, Arnauld, Fardella, des Réflexions sur l'art de connaître les hommes, un Mémoire pour les personnes éclairées et de bonne intention, des lettres sur Descartes et le Cartésianisme, la traduction abrégée et commentée du *Phédon* et du *Théétète*, des Remarques sur Weigel, un fragment sur la Liberté, enfin, outre des mélanges, pensées et fragments divers, une très curieuse vie de Leibniz et son portrait par lui-même : tel est le riche trésor que M. de Foucher nous rapporte de la bibliothèque de Hanovre, mise par une générosité vraiment libérale à la disposition du jeune savant. Presque toutes ces pièces sont absolument inédites ; quelques-unes seulement avaient reçu en Allemagne un commencement de publicité, très restreint et très insuffisant. Ce qu'il a fallu de courage intellectuel et de patiente industrie pour retrouver ces débris fossiles, pour les assembler et les reconstruire, nous ne le dirons pas. Le public est un grand égoïste. Il ne veut pas qu'on lui gâte ses plaisirs, en lui disant quelle peine ils ont coûté.

Du reste, ce serait juger M. de Foucher d'une manière très incomplète que de ne louer en lui que l'investigateur habile et le consciencieux éditeur. A l'ombre de Leibniz, nous avons rencontré un philosophe. Chacun des trois volumes qui composent ce recueil d'inédits est accompagné d'introductions et de Mémoires que tout le monde estimera dignes de l'homme illustre dont ils éclaircissent et coordonnent la pensée. Ces travaux sont bien au-dessus d'un simple commentaire. Si M. de Foucher les réunissait quelque jour, effaçant ce qu'il y a de trop spécial dans la destination de quelques-uns, élaguant ici et là quelques assertions excessives, complétant son exposition sur quelques points métaphysiques un peu trop laissés dans l'ombre, la réduisant sur d'autres, proportionnant les détails les uns aux autres et chacun d'eux à l'ensemble de l'œuvre, il arriverait à

Digitized by Google

nous donner la plus vigoureuse et la plus substantielle étude sur ce grand sujet, si difficile parce qu'il semble inépuisable, la philosophie de Leibniz. Tous les éléments de cette étude sont épars dans ces trois volumes. Il ne s'agirait que de les rassembler et de leur donner cette unité qui est, sans contredit, dans la pensée de l'auteur, et qu'il s'agirait de faire passer dans son œuvre. Quel prix nouveau ces pages, marquées au coin de l'esprit métaphysique, tireraient de cette lumineuse ordonnance, de cette harmonieuse unité ! Et puisque j'en suis aux souhaits et qu'il ne coûte rien de prodiguer son ambition en beaux désirs, je voudrais que cette étude fût placée en tête d'une édition définitive de Leibniz. Personne, à tous les titres, n'est mieux en état que M. de Foucher de réaliser cette magnifique entreprise.

En attendant que ce vœu s'accomplisse, c'est le devoir de la critique de signaler à l'attention du lecteur les fortes qualités dont nous avons sous les yeux l'irrécusable témoignage. Nous ne sommes pas toujours de l'avis de M. de Foucher, et nous aurions plus d'une occasion de discuter certains rapprochements qui ne sont pas sans arbitraire, certaines conclusions trop précipitées, quelques démonstrations qui ne nous ont pas semblé assez démonstratives. Parfois aussi on dirait que l'excès de force tourne chez lui à l'obscurité. Je pourrais signaler plus d'une de ces ellipses, non de mots, mais d'idées, qui mettent l'esprit dans l'embarras. Même alors on sent bien que l'auteur se comprend et qu'il possède à merveille sa pensée, mais cela ne suffit pas; il faudrait, pour la commodité du lecteur, rétablir quelques-uns de ces points intermédiaires, de ces *axiomata media*, dont parle Bacon, et qui, après tout, ne sont que l'application au style de cette *loi de la continuité* dont M. de Foucher a si heureusement disserté. La nature n'agit pas par saut; il faut que la pensée suive cet ordre si sage et ce conseil de la nature. La méthode est bonne dans la littérature comme dans la physique. A part ces légers griefs que quelques traits de plume feraient disparaître, c'est un bonheur pour nous de reconnaître et de saluer dans M. de Foucher un des esprits de la jeune génération les mieux doués pour les spéculations de la haute métaphysique. Cet éloge seul, qui est un des plus grands que l'on puisse faire d'un esprit philosophe, rachètera au centuple toutes nos critiques. Une intelligence nourrie par de fortes études, munie de vastes connaissances, fortifiée par un commerce de plusieurs années avec un des plus robustes génies des temps modernes, une dialectique capable à la fois de subtilité et de vigueur, une sorte de fougue ardente à se précipiter dans les abîmes métaphysiques les plus sombres et les plus profonds, pour ravir à tout prix le secret de ces ténèbres et de ces profondeurs, une imagination dont tout l'effort doit être non de s'exciter mais de se conte-

Digitized by Google

nir et qui répand une sorte d'éclat inattendu sur les plus ardus problèmes : voilà certes plus qu'il n'en faut pour assurer un rang élevé à M. de Foucher, parmi ceux de nos auteurs contemporains que sollicite le plus vivement la grande curiosité des choses éternelles.

J'ajoute un dernier trait, qui n'est pas le moindre à mes yeux. M. de Foucher poursuit un but bien digne des plus généreux efforts : la réhabilitation du spiritualisme chrétien. De nos jours, le pacte merveilleux qui liait Bossuet et Fénelon à la philosophie est rompu. Des esprits violents, groupés dans deux camps opposés, attaquent soit la religion, soit la philosophie. Trop peu de philosophes sont chrétiens. Trop peu de chrétiens sont philosophes. Aux agressions plus que voltairiennes du scepticisme ressuscité, aux superbes dédains d'un panthéisme qui se croit nouveau, des voix insensées répondent par des anathèmes contre la raison. Double malheur, peut-être de longtemps irréparable. Jamais la raison n'eut plus besoin de foi ; jamais la foi n'eut plus besoin de raison. C'est ce que M. de Foucher a parfaitement marqué dans une noble page, où respire une virile tristesse : « Le temps, dit-il, paraît mal choisi pour appeler l'attention sur ce grand débat philosophique de Leibniz contre Descartes, qui clôt le XVII^e siècle. Le nôtre est pour longtemps dégoûté de philosophie. Ce que la sévère raison de nos pères n'eût jamais tenté d'accomplir, la pusillanimité paresseuse et les frayeurs calculées l'essayent impunément sous nos yeux. On confond dans un même anathème la bonne et la mauvaise philosophie : Platon et Epicure, Leibniz et Spinoza, Condillac et Royer-Collard. Tout devient une arme contre la première dans les mains qui s'occupent à la détruire. Qui sait si la lutte de Leibniz et de Descartes ne sera pas la matière d'un nouvel argument et d'un éclatant triomphe pour ces contempteurs de la raison ? Mais qu'importe ? les sophismes de la peur ne sauraient longtemps prévaloir dans l'opinion des hommes justes et modérés contre cette philosophie essentielle aux hommes et chère aux chrétiens, que Platon appelait la raison du juste et du saint qui, suivant Bacon, ramène à Dieu par ses profondeurs, et n'a d'ennemis que le scepticisme frivole et l'incrédulité superficielle, dont les conciles provoquaient l'élan et encourageaient la lutte contre les matérialistes et les athées ; que Leibniz, frappé de sa constance et de sa pérénité, déclarait le patrimoine inaliénable de la raison de tous, et qui, dégagé de toute question d'école, s'appelle le spiritualisme chrétien. C'est là cette philosophie totale et qui ne meurt pas, qui ne peut être l'œuvre que de milliers de bras et de cœurs dévoués à sa cause : il appartient à tout ouvrier de la pensée d'y apporter sa pierre. »

On voit clairement quel est l'intérêt supérieur qui stimule et sou-

Digitized by Google

tient M. de Foucher dans ses grands travaux. Il a reconnu dans Leibniz un de ces génies qui ont le goût et le sens de cette grande métaphysique, d'autant plus favorable au christianisme qu'elle s'élève davantage vers les hauteurs où la pensée touche en frémissant l'infini. Dès lors, il s'est attaché à ce maître avec une sorte de passion intellectuelle, je dirai plus, de piété filiale. Il a senti dans toute son âme comme une harmonie préétablie avec l'auteur de la *Théodicée*. Il s'est dévoué à sa gloire, et ce dévouement, par un juste retour des choses d'ici-bas, aura sa récompense. Pour s'être associé en quelque chose à l'œuvre et au nom de Leibniz, pour avoir présenté sa pensée personnelle sous ces grands et illustres auspices, il aura vu la critique sérieuse saluer sa bienvenue, il aura du premier coup concilié à son nom les sympathies de tous ces honnêtes gens qui prennent encore quelque souci de la philosophie spiritualiste et de ses destinées. Et ces honnêtes gens sont en plus grand nombre que ne le supposent nos adversaires. Mais que voulez-vous? La modération fait toujours moins de bruit que la violence. On la croit morte, parce qu'elle ne casse pas les vîtres. Elle vit pourtant, elle vit, et un jour arrive où ces adversaires turbulents, qui entrent comme des ouragans dans la publicité, s'étonnent que ce qu'ils ont renversé à grand bruit de tonnerre et de phrases soit encore debout.

C'est trop faire attendre Leibniz. Il est plus que temps de l'introduire en scène. Dans les nombreuses pièces inédites que M. de Foucher livre au public nous ferons un choix : celles qui mettent en lumière l'homme dans le philosophe, sa vie, son portrait tracé par lui-même, et celles qui servent plus directement à caractériser les origines de sa métaphysique, comme sa réforme du cartésianisme, sa critique de Spinoza, son prétendu platonisme et la formation de son système. Dans ce rapide travail où nous ne pourrons à notre grand regret que glisser sur les choses, nous consulterons souvent M. de Foucher, profitant de ses traductions et de ses commentaires, tout en gardant le droit de faire nos réserves sur quelques points qui nous ont semblé plus obscurs ou plus contestables.

## II

La *Vie de Leibniz, écrite par lui-même*, voilà un titre bien fait pour éveiller la curiosité. Malheureusement ces précieux mémoires ne sont qu'un commencement; on dirait de ces ébauches de constructions à peine élevées de terre, et qui sont une ruine sans avoir été un édifice. Quel dommage que ce dessein n'ait pas été continué !

Digitized by Google

Personne ne nous aurait renseigné, comme Leibniz lui-même, sur les directions diverses de ses études et sur les phases de sa pensée philosophique. A cet égard, la plus savante induction ne vaudra jamais la plus simple indication de l'auteur. D'autant que nous voyons Leibniz, dans le peu qui nous reste de son autobiographie, fort occupé à s'analyser, à noter les plus minces particularités de sa physionomie ou de son genre de vie. Il pousse même le scrupule de l'observation personnelle à un point presque inimaginable. Ne raconte-t-il pas, avec sérieux, une anecdote d'où il résulte que son enfance, miraculeusement préservée par une protection toute spéciale de Dieu, semblait augurer un grand avenir? Ne nous laisse-t-il pas un portrait de lui-même, tracé avec une prolixité qui étonne? C'est là que Leibniz apprend à la postérité que son tempérament n'est pas absolument bilieux, bien que la bile y prédomine, que sa taille est moyenne, qu'il a le teint pâle, les mains ordinairement froides, les cheveux brun-clair; qu'il est myope depuis son enfance, que sa voix est faible, plutôt aiguë que forte, et qu'il a plusieurs défauts de prononciation; que ses nuits sont généralement bonnes, parce qu'il veille tard, préférant le travail du soir à celui du matin. Je passe beaucoup de détails plus minutieux encore, n'étant pas de ceux qui suivent, avec une adoration quelque peu puérile, jusqu'aux vestiges de la vie domestique des hommes illustres. La vulgarité du détail matériel enlève toujours quelque rayon à cette auréole idéale dont nous aimons à couronner ces têtes d'élite qui dépassent de si haut l'humanité. Ce que j'aime, c'est la psychologie d'une grande âme, et, à cet égard, je trouve de quoi me contenter dans le fragment qui est sous mes yeux. Il semble qu'on assiste à cette vie calme, silencieuse, sédentaire, vouée depuis l'enfance à la méditation, rarement égayée par le rire, mais aussi rarement troublée par les larmes. On voit le méditatif, peu curieux de la conversation parlée, avide au contraire de ces conversations écrites qu'il poursuivit pendant plus de quarante années avec les plus savants hommes de l'Europe, sans doute parce que les lettres ne font pas de bruit, ne crient pas haut dans les discussions, ne coupent pas la parole à celui qui l'a, ne troublent pas par des éclats de voix ou de rire l'ordre régulier de la pensée. On pénètre même dans l'intimité familière de cette grande intelligence, dans le secret de son travail; on la suit dans la diversité de ses lectures et de ses occupations, dans son activité inépuisable et variée, dans ses luttes avec les plus épineux problèmes de métaphysique ou de mathématique transcendante, ne cédant pas jusqu'à ce que la difficulté soit résolue, et trouvant d'admirables lumières dans cette patience que l'obstacle anime, et qui, si elle n'est pas le génie, en est du moins l'héroïsme.

Digitized by Google

Voilà où j'aime Leibniz ; voilà par où tous les esprits philosophiques aimeront à consulter ces mémoires, même imparfaits et défectueux. Dans cet ordre d'idées, un mot, un seul suffit à éveiller l'imagination. Quand on pense à tout ce que fut Leibniz, que de choses dans ces simples lignes : « *Non ei difficile varia comminisci, legere, scribere, dicere ex tempore, rem que aliquam intellectualem, si opus sit, ad fundum usque meditando perscrutari.* »

Le jugement et l'invention furent, de son propre aveu, ses qualités prédominantes. Le jugement discerne, comprend, contrôle ; c'est le sens critique, la perception claire et prompte, le tact exquis de la vérité. L'invention crée ou recompose ; c'est la faculté originale, c'est la faculté des maîtres par excellence. Le jugement est rare ; mais combien plus rare l'invention ! Leibniz nous montre ces deux facultés réunies en lui : à quel degré il les développa, toute sa destinée philosophique nous le montre. Et, chose inouïe, c'est dans tous les ordres de connaissances qu'il les porte et qu'il les emploie. C'est le génie le moins exclusif, le moins spécial du siècle. Voyez-le, dès son adolescence, exercer sur tous les sujets sa laborieuse et féconde pensée ; et tout d'abord sur lui-même. Il rappelle plusieurs fois qu'il a été son premier, son seul maître, qu'il est *autodidacte*. Ç'a été un des grands bonheurs de sa vie intellectuelle. Il remercie à plusieurs reprises et avec effusion ceux qui prenaient soin de son éducation de s'en être mêlés le moins possible. Il a tout appris lui-même, au hasard, et, par l'effet de cette puissante et heureuse énergie de son intelligence, ce qui eût produit partout ailleurs le chaos, produit en lui quelque chose comme une encyclopédie savamment organisée. Un pédant, effrayé de ces lectures sans règle et sans frein, veut le ramener aux éléments et au *petit catéchisme*. « Par bonheur, dit Leibniz, un de nos voisins, noble et instruit, était présent à cette scène et prit ma défense. Il se récria contre le zèle du pédant, et m'ouvrit sa bibliothèque. Mon cœur, à cette nouvelle, battit comme si j'avais trouvé un trésor. J'allais donc voir ces grands hommes de l'antiquité, que je ne connaissais que de nom et que j'avais tant désiré de voir : Cicéron, Quintilien, Sénèque, Pline, Hérodote, Xénophon, Platon et les Pères de l'Eglise grecque et latine ! Avec quel amour je les ouvrais au hasard ! Comme je prenais goût à cette admirable variété des choses ! » Quand, après ce noviciat d'études irrégulières et pourtant fécondes, il alla aux universités, il étonna ses condisciples et ses maîtres. Mais ce qui nous frappe en même temps que la précocité de sa science, c'est l'universalité de ses aptitudes. Tantôt c'est à la poésie latine qu'il se livre avec une ardeur presque inquiétante, tantôt c'est la logique dont les subtilités l'attirent et qui tient ce jeune esprit sous le

Digitized by Google

charme. Un autre jour, c'est le droit. Il avait un ami, provincial de Leipzig et conseiller assesseur, qui le menait à la cour et lui donnait ses actes à lire. Ce fut assez pour déterminer une sorte de vocation. Il devint en peu de temps un jurisconsulte éminent. La controverse et l'exégèse avaient eu déjà et eurent toujours pour lui un grand attrait. Il n'est qu'à peine besoin de rappeler qu'il a laissé de son goût pour l'histoire et pour les mathématiques de durables monuments. A quelque matière qu'il s'appliquât, son esprit prenait naturellement son niveau. Une curiosité universelle et infatigable, une vivacité incomparable d'esprit, une pénétration que rien n'arrête, une attention qui tient du prodige, et tout cela soutenu par l'ardeur d'une âme qui ne respire que pour la gloire des lettres et des sciences, voilà sous quels traits se révèle à nous ce jeune philosophe, qui à quinze ans se promenait dans le bois du Rosenthal, délibérant s'il garderait les *formes substantielles*, qui à dix-sept ans publiait un traité sur l'*Art combinatoire*, et qui à dix-huit prenait le grade de docteur à Nuremberg, avec l'applaudissement général, en dissertant *de principio individui*. On le fit rougir par les éloges qu'on lui décerna dans cette circonstance. Dilher, métropolitain de cette ville, vint lui offrir, au nom du conseil, une place de professeur; mais, s'écrie fièrement Leibniz, j'avais bien d'autres desseins en tête. Ces desseins, ce n'était rien moins qu'une réforme dans le droit naturel et dans le droit civil, des innovations considérables dans la logique, une révolution dans la philosophie, une science nouvelle à créer dans les mathématiques. « C'est tout un monde en raccourci dans une seule âme, dit fort bien M. de Foucher, et l'on est ébloui de ces lueurs si vives concentrées dans ce miroir exact et vivant de l'univers : on croit voir scintiller dans l'espace ce signe de *microcosme*, symbole transparent des monades, qui luisait aux yeux étonnés de Gœthe dans la nuit profonde, et provoquait *le Faust*. Mais on voit aussi le principal défaut de ce génie impatient de la règle, et qui ne saura point se contenir; il y avait quelque chose d'excessif et de gigantesque dans son esprit. »

Tel est l'état intellectuel de Leibniz au moment où il touche à sa vingtième année et où le manuscrit s'arrête. Ce qu'il contient sur cette première période, si remplie déjà de mouvement et d'ambition scientifique, nous fait pressentir tout ce que la suite nous aurait donné de révélations curieuses sur cette histoire de l'esprit de Leibniz, que Leibniz seul pouvait faire. La plus instructive des méthodes, c'est le génie à l'œuvre, comme la plus instructive des morales, c'est une âme en action. Si de tous les préceptes, le seul vraiment efficace est la vie, quel enseignement que la vie intellectuelle d'un Leibniz!

Digitized by Google

## III

Où est, au juste, l'intérêt philosophique de cette publication? Est-ce dans la nouveauté inattendue des points de vue ouverts sur un grand système? Y a-t-il dans ce travail quelque chose comme une révélation? Nullement, et je loue bien sincèrement M. de Foucher d'avoir su résister à ce que j'appellerai la fascination de son trésor. C'est une preuve de grand bon sens de n'avoir pas cherché à exagérer les résultats de sa découverte.

Au contraire, il ne se sert des pièces nouvelles qu'il met en lumière, que pour dissiper les paradoxes et rétablir Leibniz dans les titres de sa vraie gloire. Son intervention n'aura pas été inutile, et elle a ce grand mérite d'arriver à propos. L'esprit germanique, qui ne se résigne pas volontiers à voir les choses telles qu'elles sont, surtout les choses philosophiques, et qu'une sorte d'inquiétude éternelle pousse à raffiner sur l'évidence même, commençait à construire je ne sais quel Leibniz de fantaisie, qui ressemblait de moins en moins au Leibniz de la réalité. Un jour, c'était M. Kuno Fisher qui se vantait d'avoir retrouvé la doctrine secrète du maître, sa doctrine ésotérique, dont personne jusqu'à présent n'aurait eu l'intelligence : « J'ai été à Hanovre, dit M. de Foucher, et je ne puis croire à cette philosophie d'initiés. J'ai vu s'évanouir cette ombre imaginaire et tomber jusqu'aux derniers voiles de la doctrine. A mesure que je pénétrais plus avant, je voyais reparaître l'ordre et la proportion, la beauté et l'eurhythmie des formes grecques, et cette grande et saine philosophie qui ne craint pas la lumière. » Un autre jour, c'était M. Ritter qui s'avisait de transformer Leibniz en théosophe, n'appuyant cette étrange hypothèse que sur des rapports éloignés et trompeurs. « Si jamais on a pu voir les inconvénients qui résultent de la rareté des documents écrits et de la difficulté de remonter aux origines en l'absence de ces documents, cette tentative infructueuse de l'un des principaux historiens de la philosophie en est une preuve convaincante. Désespérant de pouvoir atteindre les véritables sources, on s'est jeté dans le mystère, dans l'inconnu, on a eu recours aux affiliations, que sais-je? aux *rose-croix*, aux sociétés de voyants, de chercheurs, et l'on négligeait les causes réelles, ces traces d'une action plus directe et plus saisissable de la philosophie grecque et de la philosophie scolastique que conservait la bibliothèque de Hanovre et qui nous serviront à éclaircir ce mystère, à substituer à l'influence problématique de Nicolaus Cusanus, du

Digitized by Google

jeune Van-Helmont et du baron Knorr de Rosenroth, celle tout autrement décisive de Platon, d'Aristote et de saint Thomas, c'est-à-dire à l'action sourde de doctrines occultes et mal définies, les traces d'une grande philosophie populaire et classique, dont Leibniz se trouve être le naturel héritier. » Là est l'opportunité de la publication nouvelle. Elle aura été ce rayon de soleil qui dissipe les fantômes en les touchant. Reste le Leibniz réel, qu'il s'agit d'expliquer.

Quelles sont les véritables sources de sa philosophie? Ces sources, faut-il les chercher dans Descartes, comme on l'a cru longtemps, dans Spinoza, comme on l'a prétendu, faut-il remonter, pour les trouver, jusqu'à la philosophie grecque, comme y incline visiblement M. de Foucher, et Leibniz va-t-il être un disciple inattendu de Platon? Enfin la scolastique, la grande scolastique, ne serait-elle pas par hasard, comme plusieurs le soupçonnent, la véritable institutrice de ce puissant esprit? Il y a du vrai dans chacune de ces assertions et aucune pourtant ne me satisfait. J'essaierai d'en dire brièvement les raisons.

Leibniz a traversé le cartésianisme, il en a respiré l'âme, je veux dire ce souffle de spiritualisme, d'idéalisme même qui anime le maître et l'école. Il ne s'y est pas arrêté. Sur plusieurs points fondamentaux, il s'en sépare. Il ne pardonne pas à Descartes la proscription des causes finales. Il n'admet que difficilement et avec de nombreuses modifications sa démonstration de l'existence de Dieu. Enfin, et surtout, il combat sans pitié la théorie mécaniste qui est le fond de la physique de Descartes. On a dit que son système est un cartésianisme réformé ; je soupçonne que, comme il arrive, ce qui ne devait être qu'une réforme est devenu une révolution. Du cartésianisme ainsi réformé, il ne reste vraiment pas grand'chose. Dès l'âge de vingt-deux ans, Leibniz commence l'attaque. Sa lettre célèbre à Thomasius se termine par cet aveu fort explicite : « *me fateor nihil minus quam cartesianum esse.* » Il divise les philosophes du siècle en deux classes, ceux qui copient servilement et stérilement Descartes, et les vrais philosophes, Bacon, Gassendi, Hobbes. Une curieuse dissertation de cette même époque, *l'Anti-Nizolius*, nous montre Leibniz s'armant pour la défense de la scolastique contre les injustes mépris de l'école cartésienne, alors triomphante. Il serait long de suivre à la trace cette polémique persévérante. En 1684, dans une *méditation sur la connaissance de la vérité*, il attaque le critérium de l'évidence. Dans une lettre de 1688, il critique les preuves de l'existence de Dieu. Enfin, en 1691, il écrit ce morceau capital sur la théorie cartésienne de l'étendue qui marque le point culminant de sa polémique. Il y prétend et y démontre avec une

Digitized by Google

grande force que l'étendue ne suffit pas à rendre raison des phénomènes de la matière, qu'elle n'expliquera jamais l'inertie naturelle des corps. Si la matière se résout dans l'étendue pure, si elle est de soi indifférente au repos et au mouvement, un petit corps pourrait mettre en mouvement un grand corps sans rien perdre de sa vitesse, ce qui est contraire à tout l'ordre de la nature. La matière cartésienne est une matière purement géométrique, il y faut ajouter la résistance, c'est-à-dire déjà l'action et la passion. Et l'action ne suppose-t-elle pas la substance, n'implique-t-elle pas la force ? Dans les lettres sur *Descartes et le cartésianisme*, retrouvées par M. de Foucher, la critique ne se ménage plus; c'est une attaque à fond, d'une grande habileté, mais d'une vivacité extrême, d'un ton souvent regrettable. La tactique consiste à montrer que Descartes, qui se vante de n'avoir rien emprunté à ses devanciers, n'a formé toute son œuvre que d'emprunts : « Premièrement, sa morale est un composé des sentiments des stoïciens et des épicuriens, ce qui n'est pas fort difficile, car Sénèque déjà les conciliait fort bien. Il faut lui rendre justice, il était habile géomètre, mais non pas jusqu'à effacer les autres. Il dissimule d'avoir lu Viète, cependant Viète a dit beaucoup... L'astronomie de Descartes n'est dans le fond que celle de Képler, à laquelle il a donné un meilleur tour... Pour l'anatomie et la connaissance de l'homme, M. Descartes a bien de l'obligation à Harvée, auteur de la circulation du sang. » Et ainsi va Leibniz, dépouillant, par une analyse impitoyable, Descartes de ses titres les plus purs. Notons en passant l'injustice de cette méthode critique. Quelle philosophie résisterait à un pareil procédé de rapprochements et d'analogies? Mais voici où Leibniz relève le ton de sa critique : « On me dira : Descartes établit si bien l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Je dirai que j'appréhende qu'on ne me trompe sous ces belles paroles : car le Dieu ou l'être parfait de Descartes qui n'a pas de volonté ni d'entendement, puisque, selon Descartes, il n'a pas le bien pour objet de la volonté ni le vrai pour objet de l'entendement, n'est pas un Dieu comme on se l'imagine et comme on le souhaite, c'est-à-dire juste et sage, faisant tout pour le bien des créatures autant qu'il est possible, mais plutôt quelque chose d'approchant du Dieu de Spinoza, savoir le principe des choses et même la souveraine puissance qui met tout en action et fait tout ce qui est faisable... L'immortalité de l'âme suivant Descartes ne vaut guère mieux que son Dieu. Telle qu'elle est établie par lui, elle ne sert de rien et ne nous saurait consoler en aucune façon; car supposons que l'âme soit une substance et que point de substance ne dépérisse; cela étant, l'âme ne se perdra point, aussi en effet rien ne se perd dans la nature; mais comme la matière, de même l'âme

Digitized by Google

changera de façon, et comme la matière qui compose un homme a composé autrefois des plantes et d'autres animaux, de même cette âme pourra être immortelle en effet, mais elle passera par mille changements et ne se souviendra point de ce qu'elle a été. Mais cette immortalité sans souvenance est tout à fait inutile à la morale; car elle renverse toute la récompense et tout le châtiment. A quoi vous servirait-il, monsieur, de devenir roi de Chine à condition d'oublier ce que vous avez été? Ne serait-ce pas la même chose que si Dieu, en même temps qu'il vous détruisait, créait un roi dans la Chine? C'est pourquoi, afin de satisfaire à l'espérance du genre humain, il faut prouver que le Dieu qui gouverne tout est sage et juste, et qu'il ne laissera rien sans récompense et sans châtiment; ce sont là les grands fondements de la morale; mais le dogme d'un Dieu qui n'agit pas pour le bien et d'une âme qui est immortelle sans souvenance ne sert qu'à tromper les simples et à pervertir les personnes spirituelles. »

On ne peut disconvenir qu'il n'y ait dans tout ce morceau un bon sens exquis, une plénitude de raison incomparable. Mais, à l'égard de Descartes, tous ces reproches sont-ils fondés? Evidemment, non. Leibniz presse trop certains germes du cartésianisme, pour en faire sortir ce spinozisme anticipé. Sans doute, la métaphysique aussi bien que la physique cartésienne inclinait à la suppression des forces, à l'élimination des substances secondes, qui n'étaient plus guère que de pures modalités. Sans doute aussi, le Dieu de Descartes, dans le vaste sein duquel semblaient se concentrer tout mouvement et toute vie, n'apparaît pas dans les *Méditations* avec ce caractère de justice, de sagesse, de paternité providentielle que Leibniz a si heureusement exprimé. Mais le tort de Leibniz a été de trop préciser la pensée de Descartes sur ces points délicats d'une métaphysique raffinée, et de combattre chez lui comme un système ce qui n'était tout au plus qu'une tendance. Il y a là une grande sévérité, pour ne rien dire de plus.

Ce qui détourna toujours Leibniz de cette philosophie cartésienne, si fort en honneur chez ses contemporains, c'est le pressentiment d'un vague péril de panthéisme. Même avant la publication de l'*Ethique*, qui est de 1677, dès 1672, il s'était séparé de Descartes sur l'idée de la substance. Et quand il connaîtra l'*Ethique*, quand il verra ses craintes réalisées par cet étonnant système qui ne lui semble être qu'un cartésianisme immodéré, il continuera, avec plus de vigueur que jamais, de combattre Spinoza à sa source, dans Descartes. Aussi ne saurait-on trop s'étonner de la singulière pensée qu'ont eue d'habiles critiques d'outre-Rhin, M. Erdmann entre autres, d'attribuer je ne sais quelle influence secrète à Spinoza sur

Digitized by Google

Leibniz, c'est-à-dire au génie même du panthéisme sur l'esprit le moins panthéiste du siècle. Non, ce n'est pas dans l'*Ethique*, c'est encore moins là que dans le *Discours de la Méthode* qu'il faut aller chercher une des origines de la doctrine leibnitienne. M. de Foucher nous en a fourni une démonstration péremptoire, appuyée d'une preuve unique, *la Réfutation de Spinoza par Leibniz*, qui reste comme la pièce maîtresse du jeune savant et qui l'a aidé à faire, sur ce point si important de l'histoire des idées, un établissement définitif. Les conclusions du plaidoyer sont formelles : ce manuscrit contient la réfutation de propositions empruntées, non pas à telle ou telle partie de l'*Ethique*, mais à toutes; donc Leibniz les a toutes connues; le *Traité théologico-politique*, celui de *la Réforme de l'entendement*, les lettres même de Spinoza sont cités; donc Leibniz connaît l'œuvre entière du philosophe hollandais. Il ne le cite que pour le réfuter ; donc Leibniz n'est spinoziste ni de près ni de loin. Nous ne nous engagerons pas dans ce grand débat. C'est une question d'histoire plus que de doctrine que nous traitons ici, et il n'y a plus lieu, après le Mémoire de M. de Foucher, de poser la question de fait. La critique allemande elle-même a dû se résigner, ce qui est le plus beau triomphe et le signe le plus éclatant de l'évidence.

Irons-nous chercher dans Platon les sources de cette philosophie? Sur ce point, je suis bien obligé de m'avouer en dissentiment avec M. de Foucher, en dépit des ingénieux efforts qu'il a faits dans son dernier mémoire pour convertir les incrédules à ce prétendu platonisme de Leibniz. Déjà, dans un travail antérieur, qui sert d'introduction au second volume d'inédits, nous avions remarqué une tendance des plus prononcées à faire de la philosophie leibnitienne l'héritière naturelle de Platon, et ici-même, nous avions signalé cette tendance comme légèrement chimérique. Dans l'intervalle de la publication des deux derniers volumes, il est arrivé à M. de Foucher une véritable bonne fortune : il a trouvé une traduction abrégée du *Théétète* et du *Phédon* par Leibniz. Cela prouve bien, ce que nous supposions déjà, que Leibniz connaissait à fond la philosophie grecque; mais y a-t-il, dans ce simple fait d'une traduction faite avec le plus grand soin, la preuve de tout ce que M. de Foucher veut y voir? N'y a-t-il pas, je ne dirai pas un peu de roman, mais tout au moins un peu de système dans les conclusions qu'il en tire? Qu'on se représente, dit-il, la situation d'esprit de Leibniz vers l'époque où il traduisit ce dialogue. C'était peu de temps après son retour de France, où il avait pu voir quels progrès faisait la philosophie de Descartes, et vers l'époque où vient se placer l'aveu qu'il fait à Montmort : « Enfin le mécanisme, c'est-à-dire la physique cartésienne, prévalut. » Jeté par la lecture de ses livres dans de sérieuses per-

Digitized by Google

plexités, et déjà même ne pouvant se soustraire à cette autorité si impérieuse, il va peut-être, infidèle à sa vocation philosophique, suivre un maître que ses instincts repoussent. Mais les dialogues de Platon qu'il avait lus plus jeune lui reviennent en mémoire, et il en choisit deux pour les traduire : ce fut comme un trait de lumière qui le décida. Alors, c'est lui-même qui le dit, il vit ce qui manquait à Descartes, et il jugea que ce ne serait pas trop de consacrer une grande partie de sa carrière philosophique à réhabiliter ce qu'il avait dédaigné, à restituer ce qu'il avait banni, je veux parler de ces formes, de ces lois, de ces causes finales impitoyablement exclues par Descartes et retrouvées dans Platon par Leibnitz. — Faut-il vraiment voir tout cela dans la traduction de deux dialogues?

Je voudrais préciser le débat et ne laisser prise à aucun malentendu.

Je ne nie pas l'influence générale de Platon sur Leibniz. Cette influence, les spiritualistes de tout siècle et de tout pays l'ont ressentie, et ils la ressentiront toujours. Il est impossible de s'approcher de ces sommets où réside la pensée platonicienne, dans sa sereine et lumineuse immortalité, sans éprouver je ne sais quel rafraîchissement intérieur et quelle illumination soudaine. A ce contact, l'âme s'élève et se purifie. Aussi, je m'explique avec la plus grande aisance tous les témoignages qui tombent de la plume de Leibniz : c'est Platon qui lui a enseigné, dit-il, à faire couler les ruisseaux de la philosophie de la fontaine des attributs de Dieu. — Peut-il sortir une parole qui ne soit pas divine de la bouche de Platon ? — Platon a retrouvé certains dogmes cachés dans les replis de la conscience humaine, plus encore par la chaleur de son esprit et les élans de son âme que par une lumière constante et réfléchie : *ex calore magis et impetu quam ex luce nata.* — On pourrait multiplier presque à l'infini des citations analogues. A quoi bon? Je reconnais avec un vif plaisir qu'il y a dans Leibniz des marques sensibles d'admiration pour cette grande philosophie platonicienne, qui est par excellence la philosophie du divin. Leibniz en avait à la fois la profonde intelligence et le goût vif. Cela suffit-il pour conclure à une filiation de systèmes? Voilà le point sur lequel j'aimerais à concentrer l'effort du débat, si de pareils débats pouvaient avoir lieu ailleurs que dans le champ clos d'une conférence philosophique ou d'un livre. Il me sera du moins permis de montrer l'ordre que devrait suivre la discussion. — Ce qui ne me semble pas suffisamment prouvé, c'est l'influence de Platon sur la formation de la philosophie particulière de Leibniz. — Tout Platon est dans sa méthode, qui est la dialectique, et dans son système qui est la théorie des idées. Tout Leibniz est également, en germe au moins, dans une méthode et dans un système. Sa mé-

Digitized by Google

thode c'est une sorte d'analyse spéciale, que M. de Foucher appelle *l'analyse des formes*; son système, c'est la théorie des monades. — L'idée dans Platon, la monade dans Leibniz, l'idée saisie par la dialectique, la monade retrouvée par une pénétrante analyse, voilà dans chacune de ces deux grandes philosophies, le point central, le point vivant, dont tout le reste n'est qu'une dépendance et qu'un développement. Ce qu'il faudrait démontrer, pour justifier cette prétendue filiation que nous combattons, c'est que *l'analyse des formes*, dans Leibniz, n'est qu'une évolution de la dialectique et que les monades dérivent des idées. Je vois bien, à plusieurs reprises, dans les Mémoires de M. de Foucher, de vigoureuses ébauches de cette démonstration nécessaire. Je ne la juge nulle part assez convaincante. Quand une intelligence d'une trempe aussi ferme ne parvient pas à donner à sa thèse un degré suffisant de clarté, c'est une preuve à peu près infaillible que la thèse n'est pas entièrement juste. L'analyse des formes est-elle vraiment la dialectique, comme l'affirme M. de Foucher? Je ne saurais l'admettre. Cette analyse, il ne faut pas s'y tromper, est un procédé profond, mais limité, qui consiste à retrouver la forme, le vrai principe de l'individualité et de la vie sous les apparences du multiple et de l'étendu, *instituta resolutio materiæ in formas*; c'est cette enquête obstinée de la raison philosophique à la recherche de l'invisible unité qui soutient et relie dans chaque corps vivant les phénomènes réglés de la matière. La dialectique a bien plus d'ampleur et d'étendue. C'est une méthode moins logique que psychologique. Je parle de la vraie dialectique, de la διαλεκτικὴ πορεία, non de cette dialectique préparatoire que l'on confond trop souvent avec elle et qui offre quelques lointaines analogies avec l'analyse. — La pensée de l'homme pas plus que son cœur ne peut se satisfaire des choses sensibles. Au-dessus d'elles l'homme pressent et entrevoit d'immuables réalités. Comment saisir cet ordre supérieur de réalités? En se repliant sur soi-même, et se retirant des sens, en appliquant la raison épurée à la contemplation du monde intelligible. La raison y parvient éclairée par la réminiscence, excitée par l'amour. En dégageant ce qu'il y a de trop systématique dans l'expression plus que dans la pensée de Platon, la dialectique n'est donc pas autre chose que l'élan, l'ascension de l'âme vers le monde intelligible dont Dieu est le centre vivant. On conviendra qu'il y a de grandes différences entre l'analyse des formes et la dialectique. Nous pourrions en signaler de plus grandes encore dans l'objet que poursuit cette double méthode, la monade et l'idée, l'idée qui explique ce qu'il y a de commun dans les êtres, la monade qui explique ce qu'il y a de différent entre eux. L'opposition est bien tranchée. Nous ne la poursuivrons pas dans le détail, nous l'indiquons seule-

Digitized by Google

ment. La métaphysique de Leibniz s'occupe surtout de la distinction des substances; elle rétablit dans les êtres le principe de leur personnalité. La métaphysique de Platon est toute tournée vers ce monde intelligible où s'évanouit dans l'idée pure le caractère différentiel des êtres. L'une est la métaphysique du réel, l'autre est la métaphysique de l'idéal.

Le véritable antécédent du système de Leibniz serait bien plutôt le péripatétisme interprété par la scolastique. Cette parenté de doctrine n'a pas échappé à la savante investigation du jeune philosophe. Mais je me permettrai d'en tirer une objection bien simple contre lui. Si la théorie des monades doit quelque chose à Aristote et à ses interprètes du moyen âge, est-il probable que Platon ait rien à en revendiquer? Est-il possible qu'un système si vigoureusement homogène participe à titre égal de deux philosophies contraires?

Il serait inutile de nier l'influence directe de la scolastique sur le développement du système des monades. Le curieux *Discours de métaphysique* et la *Correspondance* de Leibniz et d'Arnauld nous en fournissent des preuves irrécusables. Leibniz ne se cache pas du dessein bien arrêté dans sa pensée de réhabiliter la scolastique, et par là il faut entendre le Péripatétisme intelligent de saint Thomas: « J'ai fait moi-même des recherches, dit-il, qui m'ont fait reconnaître que les modernes ne rendent pas assez de justice à saint Thomas et à d'autres grands hommes de ce temps-là, et qu'il y a dans les sentiments des philosophes et théologiens scolastiques bien plus de solidité qu'on ne s'imagine. — Je sais que j'avance un grand paradoxe en prétendant à réhabiliter en quelque façon la philosophie scolastique et à rappeler *postliminio* les formes substantielles presque bannies, mais peut-être qu'on ne me condamnera pas légèrement quand on saura que j'ai assez médité sur la philosophie moderne. — Vous dites de ne pas voir ce qui me porte à admettre ces formes substantielles, ou plutôt ces substances corporelles douées d'une véritable unité, mais c'est parce que je ne conçois aucune réalité sans une véritable unité. » Toutes les lettres de Leibniz révèlent comme un effort continuel pour dégager des formes substantielles ce que plus tard il appellera les Monades. Il retient encore ce nom de formes. Mais, comme l'a très habilement marqué M. de Foucher, les caractères sont déjà les mêmes. Ses formes sont indivisibles et simples et les monades le sont aussi. Ni les unes, ni les autres ne composent la matière par agrégation de parties; elles la soutiennent et la préservent par une force spirituelle. Elles sont indivisibles comme les monades, ingénérables et indestructibles comme elles. La Monadologie est tout entière en germe dans cette *Correspondance*. Il resterait à se demander si Leibniz doit autant à la

Digitized by Google

scolastique qu'il le croit lui-même, si ces formes substantielles, obscures et confuses dans les docteurs du moyen âge, n'ont pas subi une transformation complète en passant dans la philosophie leibnitienne, en devenant ces formes déjà si riches de réalité métaphysique dans la *Correspondance*, et auxquelles il ne manque guère qu'un nom plus clair pour devenir les Monades. L'idée de ces vagues essences que multipliait indiscrètement la scolastique a bien pu donner l'éveil à la pensée de Leibniz. Mais qui ne voit quelle distance sépare ces pressentiments indistincts, ces ébauches d'idées de cette théorie si fortement liée dans toutes ses parties, et qui n'est rien moins qu'un des plus hardis essais d'explication universelle que la raison ait jamais produits ? On conviendra que transformer ainsi, c'est créer.

Ce que j'aurais voulu mettre dans une entière évidence, c'est l'originalité de Leibniz. On s'est trop occupé, à mon sens, et je n'épargnerai pas ce reproche à M. de Foucher, des sources extérieures et historiques de sa philosophie. On a peut-être un peu trop négligé de montrer dans le fond de sa puissante pensée, dans cette faculté d'invention qu'il s'attribuait à lui-même comme une faculté dominante, la source toujours renouvelée de l'inspiration. N'en croyez pas ses propres aveux. Leibniz est un érudit autant qu'un métaphysicien, et l'un cherche toujours en lui à faire du tort à l'autre en persuadant au public que ses plus belles découvertes ont de saisissantes analogies avec une foule d'autres systèmes que sa science prodigieuse aime à dérouler devant vous. A l'en croire, il n'aurait guère fait que se souvenir des choses ou tout au moins que les perfectionner. Il s'applique presque à lui-même ce procédé injuste d'analyse historique dont nous avons vu qu'il se faisait une arme terrible contre Descartes. La critique doit rectifier ce qu'il y a d'excessif dans cette manière de juger. Sous peine de voir tous les systèmes s'effacer dans je ne sais quelle harmonie banale qui ne serait qu'un chaos, il faut maintenir à chacun son caractère. Aucun plus que celui de Leibniz ne mérite que l'on défende la sincérité de son origine et la personnalité de son auteur.

L'inspiration de toute la philosophie de Leibniz, c'est l'idée et le sentiment de la vie, de la vie réglée par l'harmonie universelle. A cette hauteur, sa métaphysique se confond aisément avec une sorte de poésie austère et presque religieuse. La vie, multipliée, si je puis dire, sous les regards de l'observateur, par les découvertes du microscope qu'on venait d'inventer, lui inspire une sorte d'ivresse scientifique et sacrée. De tous côtés d'imperceptibles multitudes, des mondes d'êtres surgissent et se révèlent. Mais l'idée de loi domine et gouverne cet univers des infiniment petits comme elle règle



Digitized by Google

le ciel étoilé et la conscience de l'homme. La loi toujours présente, signe indéfectible du créateur qui suit l'être partout où la création prodigue l'a jeté! La loi maintenant l'invariable et divin accord entre ces multitudes dont chacune a son expression, sa voix, son hymne! « Leibniz, dit M. de Foucher, avait au plus haut degré ce sens de l'harmonie universelle, qui est aussi celui de la nature et de l'art. Je dis harmonie universelle et non harmonie préétablie, parce qu'en effet, c'est le sentiment et non pas le système que ce mot plus vaste exprime. Le système a presque toujours quelque chose d'étroit et d'exclusif, que n'a pas, dans sa haute généralité, la grande pensée mère dont il est issu. C'est aux sources de l'harmonie préétablie qu'il faut s'élever, et ces sources sont supérieures à la dérivation que Leibniz a tentée de ce vaste fleuve auquel Platon, saint Augustin, saint Thomas ont puisé. » Et ici, s'emparant avec bonheur d'une métaphore neuve et forte, jetée en passant dans une lettre à Arnauld, M. de Foucher ajoute : « Quand pour la première fois Leibniz veut exprimer l'idée de son harmonie préétablie, c'est par le mythe gracieux de plusieurs bandes de musiciens et de chœurs jouant séparément leurs parties, qui, sans se voir et sans s'entendre, s'accordent parfaitement en suivant leurs notes, chacun les siennes, en sorte que celui qui les écoute tous y trouve une harmonie merveilleuse. On dirait qu'il a conçu le premier ces vastes ensembles portés par la loi du rhythme et de la mesure où diverses bandes de musiciens exécutent, sur des instruments divers, les plus difficiles symphonies. L'invisible chef d'orchestre, qui règle et tempère cette harmonie, a remplacé le joueur de lyre de Platon. Les cordes se montent au degré de l'infini ; sous la loi de la Monade dominante, les Monades créées développent les règles de symphonies cachées dans les âmes. Tout vibre, et l'écho soudain des mondes fait tressaillir. Pourquoi faut-il que ce ne soit encore qu'une image? La philosophie n'est-elle donc destinée qu'à transformer sans cesse les ombres et les fantômes divins, et à les préciser davantage, sans percer jamais le miroir et faire tomber les derniers voiles? »

Nous laisserons le lecteur sur cette image inspirée par Leibniz et qui rend si bien l'impression générale de sa doctrine, vue de haut et dans son ensemble. Notre objet serait rempli si nous avions pu exciter dans quelques âmes la curiosité de cette philosophie, dont les débris mêmes portent les signes de la grandeur et font rougir notre débilité : *grandia mirabimur ossa.*

E. Caro.

---

Digitized by Google

LES

# SOPHISTES GRECS

## DANS L'EMPIRE ROMAIN

La renaissance littéraire, qui, sous le règne des Antonins, jeta un dernier éclat sur les lettres profanes, et que l'on compare quelquefois aux siècles de Périclès et d'Auguste, ne mérite pas cet excès d'honneur, malgré les grands noms de Marc Aurèle, de Lucien et de Plutarque. Mais peut-être n'est-il pas dans l'histoire de l'esprit humain une époque qui présente plus de sujets d'études curieuses, qu'on l'envisage en philosophe, en chrétien ou en simple amateur des lettres. C'est le moment où la domination romaine, qui s'étend sur l'univers, a mis en contact tous les peuples et préparé le conflit des trois grandes civilisations antiques de la Grèce, de Rome, de l'Orient. Rome, par son génie politique et la puissance de ses institutions, possède et gouverne le monde; la Grèce, par les arts, par sa littérature, par sa langue devenue universelle, est la souveraine maîtresse des esprits et de l'opinion, tandis que le souffle religieux du christianisme effleure déjà les âmes et les pénètre quelquefois d'une influence qui ne tardera pas à devenir féconde. Notre dessein n'est pas de décrire cette lutte confuse d'où sortira une société nouvelle et régénérée; nous avons voulu simplement faire sentir en deux mots quelle espèce d'intérêt l'approche d'une si grande révolution morale peut donner même à un modeste chapitre d'histoire littéraire.

Pour comprendre comment, au IIe siècle de l'ère chrétienne, l'élo-

Digitized by Google

quence grecque refleurit tout à coup, et comment un si grand nombre de sophistes et d'orateurs parut à la fois dans toutes les parties de l'empire romain, il faut se rappeler que l'art de la parole ne fut jamais négligé par les Grecs aux plus tristes époques de leur décadence. Durant la domination macédonienne et sous la conquête romaine, ils mirent à profit les loisirs de la servitude pour se livrer plus que jamais à des études oratoires, que la chute de leurs institutions libres semblait pourtant rendre inutiles. De citoyens qu'ils étaient, ils se firent hommes de lettres, et, avec l'insouciance d'un peuple qui n'a plus de patrie, ils se répandirent sur le monde, apportant aux nations les plus éloignées leurs arts, leurs mœurs élégantes et surtout leur rhétorique. En effet, les rhéteurs de la Grèce s'emparèrent de l'Asie, à la suite des armées d'Alexandre, et de l'Hellespont jusqu'à l'Inde et l'Egypte. Leur enseignement jeta des semences qui ne furent pas perdues. Sur tout le rivage asiatique de la Méditerranée, il se forma des colonies qu'on pourrait appeler les colonies de l'intelligence, et qui, de proche en proche, finirent par gagner tout l'Orient. D'un autre côté, la conquête romaine ouvrit aux Grecs le chemin de l'Occident. On sait comment les philosophes et les rhéteurs de la Grèce furent reçus à Rome, avec quelle admiration par les uns, avec quelle défiance patriotique par les autres. A la fin de la république, ils sont déjà les maîtres et les confidents des plus illustres personnages romains. Au temps de l'empire, l'oubli des anciennes traditions, la corruption des mœurs, le goût des lettres, les exigences et les caprices du luxe mirent de plus en plus la société romaine sous la dépendance des Grecs, qui avaient su se rendre nécessaires par leurs talents sérieux ou frivoles, par la science, par l'éloquence aussi bien que par les mille futilités de leurs arts voluptuaires. Aussi, dès le IIe siècle, la langue latine est déjà corrompue et porte des traces visibles de la barbarie naissante. Après Tacite, à une époque si rapprochée du siècle d'Auguste, les Romains ne peuvent plus citer dans leur littérature un seul nom digne d'estime, tandis qu'une nouvelle floraison des lettres grecques permet d'appeler le siècle des Antonins une renaissance. Ainsi ce petit peuple vaincu, humilié, souvent méprisé, n'a pas cessé de s'occuper des lettres, qui étaient son meilleur patrimoine. Ne pouvant plus produire des œuvres originales, il étudia du moins les anciens modèles, et fit des efforts pour empêcher que la tradition fût interrompue et que la littérature périt dans cet interrègne du génie. Il semble comprendre que la culture littéraire n'est pas seulement une gloire, mais encore une puissance, et, après bien des siècles d'attente, à travers bien des vicissitudes, il a été récompensé de sa persévérance et de sa religion; il a vu la langue de ses vainqueurs

Digitized by Google

submergée, engloutie par la sienne, et il a eu ce singulier honneur de prêter à Rome, devenue la capitale du monde, un dernier éclat, comme pour éclairer son triomphe.

Après les règnes de Néron et de Domitien, et les terribles révolutions qui avaient agité l'empire, l'avénement de Nerva et des Antonins fut comme un immense soulagement pour Rome et les provinces. La protection de quelques princes éclairés et justes ranima tout à coup l'éloquence grecque, qui paraissait éteinte. Une foule incroyable d'orateurs apparaît alors et se met en mouvement depuis la Gaule jusqu'à l'Asie. Ils vont de ville en ville, réveillant partout l'amour du beau langage. Les disciples rivalisent avec les maîtres, qui se multiplient chaque jour. Il semble que le monde, si longtemps atterré par une abominable tyrannie, ait retrouvé tout à coup la parole et qu'il éprouve le besoin d'en abuser, comme pour se dédommager d'un trop long silence. Parmi ces orateurs, communément appelés sophistes, les uns, qui n'ont fait que de l'art pour l'art, méritent leur nom dans son acception injurieuse ; les autres, en mettant leur éloquence au service de la morale, ont droit à plus de respect. Sans prétendre, dans cette étude, tracer toute leur histoire, nous voudrions faire connaître en quelques mots, d'après les témoignages de l'antiquité, leurs mœurs, leurs habitudes, leur caractère et leur talent.

## I

Malgré la protection de ces empereurs amis des lettres, on ne verra point renaître cette saine et vigoureuse éloquence des anciens temps, qui puise sa force dans un grand intérêt public et qu'anime une conviction profonde et un patriotisme héroïque. Les orateurs peuvent avoir encore de l'imagination, de la facilité, connaître tous les agréments du style et de la diction; il ne leur manque qu'une chose, la matière même de l'éloquence. L'administration romaine tient l'Empire dans une muette dépendance et envoie partout ses magistrats et ses règlements; les provinces reçoivent des ordres de Rome sans les discuter, et la politique est tout entière dans le conseil du prince. Les tribunaux offriraient encore une belle carrière au talent, si cette vaste centralisation ne faisait point partout le vide, en évoquant toutes les causes qui, par l'importance des intérêts, pourraient agrandir les débats judiciaires. A une pareille époque une seule espèce d'éloquence pouvait convenir : je veux parler du genre asiatique qui prit naissance au temps d'Alexandre, au moment de la décadence des Grecs, qui fleurit sous la domination macédonienne,

Digitized by Google

fut de plus en plus en honneur depuis la conquête romaine et qui paraissait inventé tout exprès pour un peuple asservi. En effet, les Grecs, dépouillés de leurs institutions, condamnés à la tutelle de leurs vainqueurs, trouvaient encore, amoureux qu'ils étaient de beaux discours, une ressource et une occupation dans cet art oriental qui consiste à cacher le vide des pensées et la faiblesse des sentiments sous le luxe des images et le faste des paroles. Déjà, au temps d'Auguste, Denys d'Halicarnasse avait jeté un cri d'alarme en voyant les progrès de cette rhétorique impudente et orgueilleuse qui avait remplacé l'ancienne éloquence, semblable *à une courtisane qui s'impose à une honnête maison et fait la loi à la mère de famille.* C'étaient là sans doute de justes, mais d'inutiles regrets; les Grecs continuaient à cultiver cet art mensonger qui leur permettait du moins de parler encore, alors qu'ils n'avaient plus rien à dire; ne voulant pas renoncer à la parole qui jadis avait fait leur gloire, ils cherchaient à se faire illusion à eux-mêmes et aux autres, et, pour n'avoir pas l'air d'être privés de cet antique patrimoine de l'éloquence, ils s'attachaient de plus en plus à ce style asiatique qui avait l'avantage de couvrir leur indigence d'un superbe vêtement.

Il ne serait pas juste d'attribuer uniquement à leur abaissement politique la frivolité des exercices oratoires que nous essaierons de décrire. De tout temps, ils ont fait volontiers de la parole un amusement et un spectacle. Même aux plus beaux jours de la démocratie, ils aiment déjà les disputes inutiles, les artifices de la pensée et du style, les surprises de la dialectique. Le succès de Gorgias, de Protagoras et des autres sophistes contemporains de Socrate, montre assez combien les Grecs estimaient les futilités brillantes et difficiles. Aussi, quand la conquête romaine leur permit de se livrer entièrement à leur goût littéraire, on voit qu'ils se rejettent avec plaisir et sans effort sur les plus minces bagatelles qui peuvent leur offrir un sujet de discours. Comme les intérêts et les passions de la vie publique leur sont interdits et ne fournissent plus rien à leur faconde naturelle, ils ont recours à la fiction. Ils transportent leur imagination dans ces temps heureux où Périclès et Démosthènes parlaient du haut d'une véritable tribune; ils aiment à s'enchanter, dans la servitude, de ces souvenirs patriotiques. Ils se figureront, par exemple, qu'ils vivent à l'époque des guerres médiques; ils prendront le rôle d'un orateur populaire et poursuivront de leurs invectives, à cinq siècles de distance, Darius ou Xerxès. Les noms des fameuses victoires remportées sur les Perses retentissaient si souvent dans leurs discours, que les Grecs eux-mêmes riaient quelquefois de cette indignation surannée à propos d'événements si lointains et donnaient à l'un de ces sophistes le sobri-

Digitized by Google

quet de *Marathon*. C'étaient là leurs sujets favoris qui produisaient toujours le plus d'effet et pour lesquels ils réservaient leurs plus beaux mouvements d'éloquence. Dans le genre judiciaire, ils inventaient des causes fictives aussi bizarres que possible, assez romanesques pour piquer la curiosité, assez embarrassantes pour donner à tous les auditeurs l'envie de chercher le mot d'une énigme, par exemple : *l'auteur d'une sédition doit être puni de mort, celui qui l'apaise a droit à une récompense; l'auteur de la sédition l'apaise lui-même et demande la récompense.* Il s'agissait de plaider pour ou contre cet accusé imaginaire. Ou bien, on remontait jusqu'aux temps fabuleux et l'on faisait parler quelque héros d'Homère : *discours de Ménélas quand Hélène vient de lui être ravie; ce qu'a pu dire Hector en apprenant que Priam s'est assis à la table d'Achille.* Il est inutile de distinguer ici toutes les variétés de ces déclamations plus ou moins ingénieuses et presque toujours puériles. Qu'il nous suffise de savoir que la singularité du sujet et du titre était le plus sûr moyen d'éveiller l'attention. Allécher les curieux par une amorce nouvelle, annoncer une histoire impossible, proposer un problème qui n'a point de solution raisonnable, faire voir ainsi d'avance les difficultés que l'orateur s'engage à surmonter, c'était déjà se donner un beau prestige; une faconde élégante, émaillée d'atticismes, ou relevée par toutes les enluminures du style asiatique, faisait le reste.

Les diverses espèces de panégyriques fournissaient surtout une ample matière aux discours. On faisait l'éloge des dieux, des héros, des empereurs, des magistrats, des villes, éloges faciles dont la monotonie ne rebutait personne, parce que la flatterie, pour être goûtée, n'a pas besoin d'être exquise et qu'on pouvait toujours lui donner un nouveau prix par l'excès de l'adulation. Cependant ces orateurs n'étaient jamais plus admirés que lorsqu'ils avaient le bonheur de trouver un sujet où la louange fût un tour de force. Célébrer Jupiter ou Achille, ce n'était point merveille, les moins habiles pouvaient le tenter et s'en tirer avec honneur. Mais ne fallait-il pas un rare génie pour faire le panégyrique de la fièvre, de la goutte ou pour chanter le vomissement? Il faut remarquer que ce n'étaient point les orateurs médiocres et méprisés, mais les plus grands talents de l'époque, qui s'engageaient dans ces belles entreprises. Ils pensaient que c'étaient là d'excellents exercices, que l'art éclate d'autant plus que la matière est plus vile, et, comme on disait alors, que plus la terre est ingrate et rebelle, plus il y a de mérite à en faire sortir des fleurs. Ils suivent à la lettre ce principe d'Isocrate : que le discours a naturellement la vertu de rendre les choses grandes petites, et les petites grandes. Aussi cette mode qui n'était pas nouvelle dans l'histoire de la so-

Digitized by Google

phistique, excitait l'émulation des orateurs, qui se mettaient en quelque sorte au défi et composaient à l'envi des panégyriques dont les objets allaient toujours en décroissant. Le chantre de l'âne fut bientôt éclipsé par celui de la souris; celui-ci dut se déclarer vaincu en entendant célébrer le hanneton. A l'époque dont nous parlons, on en était à la mouche, au cousin, à la puce. Où se seraient-ils arrêtés s'ils avaient connu le microscope?

Ces choses, et d'autres encore, n'étaient pas seulement des exercices de style, destinés à tomber dans l'oubli. Au contraire, un public, avide d'émotions littéraires, attendait avec impatience ces merveilles oratoires que le sophiste se chargera bientôt de déclamer lui-même sur la place publique, dans un théâtre, dans une basilique ou bien encore dans la salle spacieuse qu'un riche amateur des lettres met à la disposition d'un auditoire choisi. Deux jours à l'avance, des esclaves ont parcouru la ville pour avertir les invités, des banquettes sont louées, l'estrade est élevée et le fauteuil est couvert d'un coussin moelleux. L'heure est venue où l'on entendra ce discours dont l'indiscrétion de quelques amis a déjà révélé les beautés. Le sophiste paraît, portant avec grâce son manteau de pourpre; ses cheveux sont parfumés, ses joues brillantes de fard, et sur sa tête on admire une couronne de fleurs ou de laurier artificiel, dont les baies sont autant de rubis. Après le compliment d'usage, adressé à l'auditoire avec un sourire insinuant et bien étudié d'avance, il entre en matière et ajoute aux charmes de son discours par la douceur de sa prononciation, par l'élégance de ses poses nonchalantes et le mouvement calculé de ses mains, où étincellent des pierreries. Nous savons avec quel art les sophistes récitaient, par quel débit charmant ils faisaient valoir les choses les plus indifférentes, comment ils caressaient l'assemblée de la voix et du geste, comment enfin ils amollissaient la langue grecque, qu'ils trouvaient trop rude malgré son harmonie, et faisaient à peine sentir les consonnes pour donner encore plus de suavité à leur diction. On trouve dans les auteurs du temps bien des traits et des détails qui, réunis et rapprochés, peuvent servir à composer le portrait naturel du sophiste élégant. Mais il y a plus d'une manière de se singulariser. D'autres, qui aiment mieux déclamer dans la rue que dans les demeures opulentes, et qui, plus particulièrement adonnés à la philosophie, veulent attirer l'attention par une autre bizarrerie non moins raffinée, l'ostentation de l'austérité; ceux-là marchent pieds nus et laissent voir, avec non moins d'orgueil, leur chevelure hérissée, leur barbe inculte, les trous de leur manteau et leurs ongles menaçants. L'éloquence était devenue une représentation théâtrale, dont la mise en scène n'était point négligée, où l'orateur prenait le costume de son

Digitized by Google

rôle, et par la beauté de son ajustement ou par l'horreur de ses haillons, par sa voix mielleuse ou la rudesse de son accent, s'emparait à la fois des yeux et des oreilles pour obtenir plus sûrement ce qu'il cherchait surtout, les applaudissements.

L'admiration du public ne faisait point défaut à ces artistes de l'éloquence. L'orateur prenait toutes les peines du monde pour assurer son succès, et l'auditoire y mettait assez de complaisance pour ne pas l'en priver. Les louanges, les interruptions flatteuses, les battements de mains ne paraissaient que des témoignages trop ordinaires d'une satisfaction modérée, qui ne suffisaient ni à l'ambition de l'orateur, ni à l'enthousiasme de l'assemblée. Le sophiste n'était content que lorsque, après un mot d'un effet inattendu, après une tirade enlevée avec une impétuosité irrésistible, il entendait des acclamations, des cris, quand il voyait les auditeurs s'agiter sur leurs bancs, se livrer aux transports d'une fureur bachique, secouer leurs vêtements, quelquefois se lever et courir comme des insensés. Je n'entrerai pas dans le détail des formules admiratives, dont la liste serait longue ; qu'il nous suffise de savoir que le public criait : Des couronnes ! des couronnes ! Aussi, les ophiste vraiment habile, qui connaissait le prix de la gloire et qui était assez riche pour la payer, ne manquait pas de s'adresser à des entrepreneurs de succès oratoires. Ceux qui se respectaient le plus, et qui avaient assez d'amis pour mettre en branle l'admiration de l'auditoire, avaient grand soin de les convoquer et ne s'en cachaient pas. Marc Aurèle, passant à Smyrne, demanda au célèbre rhéteur Aristide quand il aurait le plaisir de l'entendre. Celui-ci lui répondit : « Proposez-moi un sujet aujourd'hui et je parlerai demain ; je ne suis pas de ceux qui n'ont qu'à ouvrir la bouche pour en jeter des phrases ; j'ai besoin de méditation. » C'était assez modeste pour un sophiste ; mais avec quelle candeur il ajouta aussitôt : « Vous voudrez bien, seigneur, permettre à mes amis d'assister à la séance. » L'empereur y consentit. « Vous leur permettrez aussi d'applaudir et de se récrier de toutes leurs forces. » Marc Aurèle sourit et répondit finement : « Oh ! cela dépend de vous. »

Les applaudissements et les démonstrations furieuses d'un enthousiasme, véritable ou simulé, étaient d'un usage si général, que, plus tard, on les entendait retentir, même dans les temples chrétiens. En lisant les homélies des Pères de l'Eglise, on s'aperçoit souvent qu'ils sont interrompus par des cris d'admiration ; et ces orateurs sacrés, qui avaient renoncé à la gloire et dont le zèle était tout apostolique, respectent ordinairement ces anciennes coutumes et ne songent pas à les condamner. On trouve dans les sermons de saint Augustin bien des preuves de cette tolérance, qui paraissait

Digitized by Google

alors toute naturelle. Un jour, prêchant sur la concupiscence, il fit une si vive peinture, que le peuple couvrit sa voix d'applaudissements et de cris; le grand docteur se contenta de reprendre son discours en disant : « Pourquoi vous récriez-vous, si ce n'est parce que vous vous êtes reconnus ? » Tout le monde a lu dans Fénelon ce récit d'une naïveté sublime où l'évêque d'Hippone raconte lui-même que, dans un sermon sur les jeux sanglants du Cirque, il remporta la véritable victoire de l'éloquence, qui est de convertir les âmes : « Je crus, dit-il, n'avoir rien gagné pendant que je n'entendais que leurs acclamations; mais j'espérai quand je les vis pleurer. Les acclamations montraient que je les avais instruits et que mon discours leur faisait plaisir; mais leurs larmes marquèrent qu'ils étaient changés. » Voilà une éloquence dont les sophistes ne se doutaient pas, l'éloquence des larmes, qui devait bientôt jeter dans le plus profond mépris toute cette rhétorique inutile et indécente. Dans les temples latins, ces témoignages d'admiration, qui nous semblent aujourd'hui indignes de la majesté du lieu, ne manquaient pas d'une certaine dignité; mais les Grecs, même au sein du christianisme, conservèrent encore leurs manières extravagantes et ces usages chers aux sophistes. Saint Jean-Chrysostome a réprimé plus d'une fois ces désordres d'un enthousiasme trop profane. « Dans les églises, je ne condamne point les louanges, mais je ne puis souffrir ces mouvements de pieds, ces cris discordants, ces mains que vous agitez dans les airs, cette gesticulation indiscrète et tous ces usages impies et honteux que vous apportez des cirques et des théâtres. » Les Grecs étaient incorrigibles et demeuraient fidèles à ces étranges coutumes. Le christianisme changeait les cœurs et les mœurs, mais ne changeait pas les manières de ce peuple, que Juvénal a eu raison d'appeler la *nation comédienne*.

Nous n'avons vu jusqu'ici le sophiste que dans les réunions particulières et choisies. Mais ce n'était là qu'un petit théâtre pour les débutants, les caractères timides, les faibles voix ou les modestes ambitions. La grande gloire, il fallait la chercher sur les places publiques, au milieu de tout un peuple assemblé. Quand ces orateurs nomades avaient fait quelque part une ample récolte de couronnes et d'argent, ils se gardaient bien de prolonger leur séjour, de peur de laisser l'enthousiasme se refroidir, et se hâtaient de chercher ailleurs de nouveaux honneurs et d'autres avantages. Ils étaient presque toujours reçus avec une curiosité impatiente. Quand le bruit se répandait qu'un sophiste allait arriver, la vie était en quelque sorte suspendue, toute une population courait à sa rencontre, les ouvriers mêmes désertaient les ateliers et les jeunes gens surtout s'attachaient à lui, selon l'énergique expression d'un

Digitized by Google

ancien, *comme le fer à l'aimant*. S'il n'y avait point dans la ville un autre sophiste célèbre, le nouveau débarqué se contentait de prononcer un de ces discours d'apparat où entrait nécessairement le panégyrique de la cité, où il prouvait longuement que la ville avait été fondée par Hercule ou par quelque autre dieu. Mais si la place était déjà occupée par un orateur en renom, l'étranger, selon l'usage, le provoquait à une sorte de tournoi oratoire. Refuser la lutte était impossible, c'était se déclarer vaincu d'avance, détruire soi-même la bonne opinion qu'on avait donnée de son talent, et se couvrir de honte. Aussi, quelle angoisse pour un vieil athlète obligé de se mesurer avec un jeune homme et de risquer dans une bataille décisive son ancienne renommée ! Honneurs, réputation, fortune, il faut tout livrer aux hasards d'une improvisation aventureuse. Malgré la futilité de ces luttes singulières, le spectacle était émouvant et dramatique. Plus d'une fois on vit un sophiste, en entendant les brillantes nouveautés de son adversaire, les frémissements de la foule, ses applaudissements, ses clameurs, en sentant que sa propre gloire, si lentement amassée, allait lui échapper en un moment, perdre contenance, chercher avec effort une réponse embarrassée, et, comme étouffé par l'émotion et la rage de l'impuissance, pâlir, chanceler et tomber mort sur la place. Mais aussi, quel triomphe pour le vainqueur ! On le reconduisait en grande pompe jusqu'à sa demeure ; le magistrat romain lui faisait cortége à la tête de ses soldats, on l'appelait un rossignol, une sirène, on lui donnait le titre de prince, de roi, et les plus fanatiques l'entouraient avec amour et baisaient avec dévotion ses mains, ses pieds, sa poitrine, comme la statue d'un dieu.

On se figure aisément avec quel art et quels soins les sophistes devaient se préparer de pareils triomphes, quand on sait que ces témoignages bizarres de l'enthousiasme en délire n'étaient pas stériles et rapportaient autant d'argent que de gloire. Cependant le plus sûr moyen de s'enrichir était de réunir autour de sa chaire une foule de disciples qui recueillaient avidement les paroles du maître pour se rendre dignes à leur tour de si grands honneurs, et qui payaient largement ce noviciat de l'éloquence. C'étaient à la fois le profit et la marque de la supériorité. Aussi les plus grands orateurs étaient-ils fiers de ce nombreux cortége qui les accompagnait en public et les suivait même quelquefois dans leurs voyages. Il n'est sorte de ruses qu'ils n'aient inventées, afin de se procurer des disciples, et, pour grossir leur auditoire, ils ne se faisaient pas scrupule de débaucher celui d'un rival par des flatteries, des cadeaux et d'autres moyens encore plus ingénieux. On raconte l'histoire d'un sophiste débutant, sans talent, mais non pas sans esprit, qui, dési-

Digitized by Google

rant à tout prix se faire un nom, s'avisa de prêter de l'argent sans intérêt à tous les jeunes gens qui voulaient bien lui en emprunter à la seule condition qu'ils seraient assidus à ses déclamations ; l'absence était considérée comme une banqueroute, et le débiteur insolvable livré à la rigueur des lois. Mais les plus illustres de ces sophistes n'avaient besoin que de leur réputation pour attirer un concours incroyable de jeunes gens de tous les pays ; et Scopélien, par exemple, qui déclamait à Smyrne, voyait autour de lui tout un peuple de disciples accourus de la Grèce, de l'Assyrie, de la Phénicie, de l'Egypte. Malheureusement ils ne pouvaient pas toujours, dans leurs courses vagabondes, traîner à leur suite tous ces satellites dévoués ; mais leur esprit inventif leur fournissait, dans une occasion solennelle, le moyen de se faire un cortége honorable : témoin ce sophiste voyageur, qui, débarquant à Rhodes pour donner une grande fête oratoire, pensa qu'il était de sa dignité de se montrer avec son escorte ordinaire, et, trouvant sur le port des rameurs et des matelots de loisir, il les enrôla, acheta des costumes, et, après les avoir habillés comme des amateurs de la belle éloquence, il fit dans l'assemblée une entrée magnifique à la tête de cette armée navale.

Bien que le bruit qui se faisait autour de leur nom fût l'ouvrage de cette habileté dans la mise en scène autant que de leur éloquence, ils ne laissaient pas de prendre leur gloire au sérieux, et se plaçaient naturellement au-dessus de tous les hommes. Un jour, un empereur proposait à l'un d'eux de l'élever aux plus hautes dignités ; celui-ci répondit avec un orgueil candide qu'il n'aspirait pas à descendre et qu'il resterait sophiste. Un autre, envoyé en ambassade auprès d'Antonin, et mortifié de ce qu'on ne l'avait pas encore remarqué au milieu des courtisans, s'écria : « César, fais donc attention à moi. » Le prince, irrité de cette insolence, lui repartit : « Je te connais ; tu es cet homme qui soigne si bien sa chevelure, ses dents et ses ongles. » Même devant leur auditoire qu'ils ménageaient, nous l'avons vu, avec la délicatesse la plus raffinée, il leur arrivait parfois d'étaler une jactance qui passe les limites de l'audace et du ridicule ; on peut s'en faire une idée par cet exorde de Polémon : « Athéniens, on dit que vous êtes de bons juges en éloquence ; je saurai tout à l'heure si vous méritez votre réputation. » Enfin leur vanité était si susceptible, si connue, si facilement pardonnée, qu'un de ces orateurs aimés du public, apercevant dans l'assemblée un auditeur endormi, osa descendre de son estrade, pompeusement, à pas comptés, et, avec la dignité qui convient à un grand homme outragé, il réveilla l'attention de l'innocent dormeur par un majestueux soufflet.

Comment n'auraient-ils point perdu l'esprit, ces enfants gâtés de

Digitized by Google

la mode et ces favoris de la popularité, quand ils voyaient accourir au-devant d'eux la foule ignorante et lettrée, quand les princes leur envoyaient de l'argent, des esclaves, des chevaux; lorsque, dans quelque désastre public, les villes les choisissaient comme ambassadeurs pour défendre leurs intérêts; quand ils savaient que des rois indiens écrivaient des extrémités du monde à un roi d'Occident pour le prier de leur faire cadeau d'un sophiste, quand des règlements et des lois leur conféraient des prérogatives et des immunités, quand de pieux admirateurs de l'art oratoire leur offraient parfois des libations comme à des dieux, quand enfin on élevait à l'un d'eux une statue colossale avec cette inscription : *Rome, reine du monde, au roi de l'éloquence.* Ils étaient à la fois étourdis et enivrés par la fumée de la gloire et celle de la richesse. Dans leur maison, en voyage, ils étalaient un faste royal. Polémon ne sortait que sur un char magnifique attelé de chevaux phrygiens ou gaulois, suivi d'une troupe de valets et d'une meute de chiens; et quand Adrien allait déclamer, ses auditeurs admiraient d'abord le frein d'argent de ses coursiers et les pierres précieuses qui couvraient l'orateur.

Nous ne disons rien de leurs mœurs, on peut les deviner. Le cœur est trop près de l'intelligence pour que la corruption de l'un ne passe point à l'autre; il n'était point possible de se livrer tout entier à ces jeux frivoles de l'esprit, à ces recherches minutieuses de la vanité, sans renoncer à la véritable estime de soi-même et à la fierté d'un honnête homme. Aussi leurs dissensions, leurs jalousies, leur avarice sont aussi célèbres que leur arrogance, et leur vie voluptueuse a été telle qu'elle a donné naissance à un proverbe : Vivre comme un sophiste.

Si nous avons emprunté à Philostrate, à Eunape, et en général aux auteurs de l'époque les détails les plus singuliers, ce n'est point pour faire croire que tous les sophistes fussent au même degré déraisonnables, mais uniquement pour montrer, par des exemples frappants, quel était le caractère de cette éloquence. On voit ce qu'elle était devenue, faute de sujets : une vaine déclamation, un jeu théâtral, des poses d'histrion, des costumes éclatants, un chant efféminé, enfin le digne amusement d'une société oisive et servile. Rien de grand, rien de sensé ne pouvait sortir de ces joûtes intéressantes sans doute, parfois tragiques et pourtant ridicules, parce que le prix de la lutte n'était que la satisfaction d'un amour-propre et que la lutte elle-même n'était que le combat de deux vanités. Le style valait les pensées et ne pouvait être qu'un assemblage ingénieux de vieilles métaphores rajeunies, d'expressions détournées de leur sens ordinaire pour leur donner un air de nouveauté, de mots poétiques semés avec art, comme les rubis sur le manteau de l'orateur, et une

Digitized by Google

harmonie toujours également musicale dont la fadeur est bientôt un tourment pour l'oreille. Mais on est tenté d'avoir de l'indulgence pour ces défauts odieux, quand on songe que les Grecs de cette époque ont eu du moins le mérite de rester fidèles à leurs traditions littéraires, qu'ils n'ont pas renoncé, malgré le malheur des temps, au culte de l'éloquence, qu'ils ont essayé, n'importe comment, de l'honorer encore avec une persistance qui est plus respectable que les ouvrages qu'elle a produits. Ne faut-il pas compâtir aux efforts de cette passion toujours vivante qui leur fait chercher partout, dans la mythologie, dans l'histoire, dans les lieux communs de la morale, une matière à des discours? S'il était permis d'emprunter le langage emphatique de l'époque et d'expliquer notre pensée par une comparaison que le sujet autorise et qui est dans le goût des sophistes, nous dirions que les Grecs de la décadence ressemblent à ces animaux industrieux que leur instinct pousse à construire des ponts sur les lacs et les rivières, et qui, alors même qu'ils sont en captivité, continuent encore à rassembler tous les débris, tous les objets qu'ils rencontrent, comme des matériaux d'une inutile construction; ou bien pareils à ces quadrupèdes agiles et charmants qui sautent de branche en branche dans les libres forêts, et qui, prisonniers dans une cage étroite, trompent ce besoin de mouvement qui est leur nature, en faisant tourner sans cesse une roue mobile; ainsi les Grecs, dans la servitude, pour satisfaire encore cet instinct de l'éloquence, ont cherché de tous côtés une matière solide sans pouvoir la trouver, et par des exercices puérils donné le change à leur activité naturelle. Est-ce de leur faute si la conquête romaine leur a enlevé, avec la liberté, les véritables éléments du discours oratoire, et ne doit-on pas les plaindre en voyant la grâce et la gentillesse de leur esprit tourner sans repos dans le même cercle de phrases élégamment banales, en voyant condamnés à ce travail stérile les fils dégénérés de Périclès et de Démosthènes?

## II

Parmi ces orateurs errants qui remplissaient le monde de leur parole et de leur gloire, il en est un petit nombre qui ont fait de l'éloquence un noble usage en répandant partout les préceptes de la morale. Il faut remarquer ici qu'aux plus tristes époques de l'histoire ancienne, c'est la philosophie seule qui soutient encore les esprits et les âmes, et résiste à cette lente dégradation morale qui menace de tout envahir. Pendant que la politique est impuissante,

Digitized by Google

que les princes ne peuvent rien ou ne tentent rien pour relever les mœurs, pendant que le monde se plonge de plus en plus dans la corruption ou s'amuse à des futilités sophistiques, quelques philosophes, à la faveur de ces usages qui permettaient au premier venu de prendre la parole dans les assemblées, se glissent au milieu de la foule tumultueuse et font entendre, non sans péril parfois, quelques leçons de sagesse. C'est la philosophie qui est la dernière gardienne de la raison et de la dignité dans les sociétés antiques. Elle survit aux lois, aux institutions, aux mœurs; elle échappe même à la tyrannie parce qu'elle peut se réfugier dans l'invisible sanctuaire d'un cœur honnête. La matière ne lui manque jamais, puisque, l'âme humaine étant le sujet de ses études, elle porte avec soi l'objet de ses méditations. Bien plus, le malheur des temps ne fait souvent que raviver sa force, la corruption des mœurs l'irrite, la dégradation des caractères l'anime d'une ardeur plus généreuse, et la vue de la servilité lui fait sentir tout le prix de la liberté intérieure. Aussi ne faut-il point s'étonner si les dernières paroles sensées, raisonnables, éloquentes, sortent de la bouche des philosophes.

Cependant il faut reconnaître que l'enseignement philosophique était bien déchu. Il s'est fait simple et modeste et, renonçant aux grandes idées et aux problèmes savants qu'il agitait autrefois, il ne donne plus que des préceptes de conduite. Ce n'est plus le temps où de puissantes écoles établissaient, chacune à sa manière, les règles de la morale et fondaient de vastes systèmes dont les principes et les conséquences étaient défendus avec une sorte de foi jalouse. Les hautes études de la philosophie se sont affaiblies; on n'aime plus les recherches abstraites ni les déductions rigoureuses, et même on peut dire que les disciples ne comprennent plus la parole du maître. Les doctrines rivales de Platon, d'Aristote, de Zénon, d'Epicure qui alors se partagent les esprits, se sont fait tant d'emprunts et de concessions réciproques qu'on a de la peine à distinguer, dans les ouvrages du temps, ce qui appartient aux unes et aux autres. Les philosophes se disent encore de telle ou telle école, ils en portent le nom et souvent le costume, mais ils ne s'aperçoivent pas qu'ils sont infidèles à la doctrine qu'ils enseignent. Celui-ci se croit stoïcien et adopte les idées de Platon sur l'âme et l'immortalité; celui-là, voulant s'éloigner un peu des sévérités du Portique, glisse à son insu dans les molles délices d'Epicure. Tous ces compromis et ces transactions entre les diverses écoles amènent le discrédit de la philosophie dogmatique. Quand les doctrines ne s'affirment pas fortement elles-mêmes, quand elles ne sont pas exclusives, quand elles pactisent avec l'ennemi, elles ne peuvent plus compter sur des adeptes dévoués. Aussi, soit affaiblissement général des études, soit

Digitized by Google

indifférence, soit tolérance excessive, presque tous les bons esprits de ce siècle s'abstiennent de traiter les hautes questions de la métaphysique et de la morale, ou s'ils le tentent quelquefois, ils confondent tous les systèmes et ne laissent voir trop souvent que leur légèreté et leur ignorance. La philosophie aspire à devenir populaire, elle s'abaisse, elle se fait toute à tous, et pour être comprise et acceptée, elle puise ses idées non plus à la source élevée du dogme, mais dans le réservoir commun qu'on appelle le bon sens public; elle se rapproche de plus en plus de la pratique et se contente de donner des prescriptions salutaires et incontestables, qu'elle rédige en maximes et qu'elle décore d'ornements littéraires. De là une nouvelle espèce d'éloquence qui n'est pas sans portée ni sans mérite, celle de ces orateurs philosophes qu'on appelle aussi des sophistes et qui seraient dignes d'un nom plus honorable. Pour faire connaître leur caractère, leurs mœurs et leur rôle, nous choisirons comme exemple Dion Chrysostome, qui touche à l'époque des Antonins et qui attire, plus que tout autre, l'attention par la singularité de sa vie, ses talents et sa vertu. D'abord sophiste, puis philosophe, jeté dans l'exil à la suite d'une imprudence glorieuse, pendant quelques années, errant et misérable, reçu plus tard dans la familiarité de deux empereurs, il ne se démentit ni dans la bonne ni dans la mauvaise fortune, et en donnant partout sur son passage des leçons aux particuliers, aux villes, aux souverains, il nous fera voir quel était alors l'enseignement populaire de la morale.

Il naquit à Pruse, petite ville de la Bithynie où, jeune encore, il se fit un nom par son éloquence. Le peuple ayant tenté, pendant une émeute, de mettre le feu à sa maison, il abandonna sa patrie, à laquelle il avait déjà rendu des services comme premier magistrat, et vint à Rome chercher une plus haute renommée. Là, il eut la hardiesse de venger, par un violent pamphlet, un noble personnage que Domitien avait fait mourir. Proscrit, menacé du dernier supplice, il s'enfuit et disparut dans l'exil. Jusque-là, il n'avait été qu'un sophiste amoureux de lui-même et de la gloire; maintenant le malheur l'a changé en philosophe. Pendant ses longs voyages, il ne porte sur lui qu'un dialogue de Platon et un discours de Démosthènes, et, couvert d'un manteau qui annonce la pauvreté, il gagne sa vie par des ouvrages serviles. Mais s'il cachait son nom, il ne put cacher son éloquence, et il arriva plus d'une fois que les particuliers et le peuple en foule entouraient ce pauvre et ce mendiant, et demandaient à l'entendre. C'est ainsi que, fuyant toujours le ressentiment impérial, il parvint jusqu'aux limites de l'empire romain, dans le pays des Gètes, apportant les lumières de la philosophie à une colonie grecque perdue dans ces contrées barbares, lors-

Digitized by Google

qu'on apprit tout à coup la mort de Domitien et l'élection de Nerva. Les légions romaines, campées dans les environs, irritées de cette mort, se préparaient à la révolte et voulaient refuser le serment au nouvel empereur, lorsque Dion s'élança sur un autel, et, après avoir jeté ses haillons, il se fit connaître aux soldats, leur raconta son histoire, ses malheurs, leur peignit la cruauté de Domitien, les vertus de son successeur, et, par sa vive éloquence, autant que par la surprise de ce coup de théâtre, les fit rentrer dans le devoir. C'est alors que finit l'infortune de Dion, qui put revenir à Rome où il vécut dans les bonnes grâces de Nerva et de Trajan. Ce n'est là que le cadre de sa vie que nous allons remplir en esquissant l'image de ce philosophe pratique qui ne promène pas son éloquence par le monde uniquement pour se faire admirer, mais encore pour instruire les peuples, que nous allons voir prêchant la sagesse chez les Grecs, les barbares, à Rome, à Athènes, à Rhodes, en Egypte, en Asie, se donnant à lui-même une sorte de mission philosophique.

Nous avons vu que Dion fut d'abord un pur sophiste, et non moins extravagant que les autres. Je ne sais s'il poussa aussi loin que ses rivaux l'oubli de la décence et de la modestie, mais on peut affirmer que, dans le choix de ses sujets, il ne montra pas plus de raison, et qu'il s'est distingué par l'audace de ses paradoxes, l'appareil de son style et par ces jeux d'esprit qui n'avaient que le mérite de la difficulté vaincue. La sophistique avait ses habitudes, et, pour ainsi dire, ses modes. Attaquer par exemple les grands hommes et surtout les philosophes les plus respectés, c'était se signaler par une hardiesse qui mettait toujours en relief un jeune orateur; Dion se fit une gloire de déclamer contre Socrate et Zénon, de leur lancer des invectives grossières, et d'appeler leurs disciples des pestes publiques et la ruine des cités. Une autre mode fort goûtée voulait qu'on étalât dans des pièces descriptives toutes les magnificences du style et le luxe inutile de l'imagination; Dion, suivant l'usage, déploya les riches couleurs de son éloquence dans ses descriptions fastueuses. Enfin, pour prouver la souplesse de son talent, il avait composé de ces petites merveilles de langage que nous avons décrites, et célébré le perroquet et la puce. Rien ne manquait à sa renommée de sophiste, et peut-être eût-il continué à poursuivre cette gloire frivole, si les loisirs douloureux de l'exil ne l'avaient rappelé à de plus sérieuses pensées.

Devenu philosophe, il changea non-seulement son langage, mais encore son genre de vie. A cette époque, la philosophie était une espèce de religion qui imposait à ses adeptes au moins l'extérieur de la vertu. Les sophistes se reconnaissaient à leurs mœurs licen-



Digitized by Google

cieuses et à leurs manières arrogantes, les philosophes à la dignité de leur conduite et de leur maintien. On entrait dans la philosophie par une sorte de conversion édifiante ; on ne pouvait en sortir que par une apostasie scandaleuse. C'est ce qui prouve, et l'heureux changement qui s'est opéré dans la vie de Dion, et l'exemple contraire d'un certain Aristoclès, péripatéticien grave et modeste qui, dans sa vieillesse, s'avisa de se faire sophiste. Il parcourut tous les théâtres de l'Italie et de l'Asie pour prendre part aux luttes de déclamation, et adoptant les mœurs de sa nouvelle profession, il affligea les honnêtes gens par l'éclat de ses désordres.

Dion lui-même a raconté sa conversion avec une ingénuité intéressante. Pendant son exil, on le regardait presque toujours comme un vagabond et un mendiant, mais quelquefois aussi on le prenait pour un sage. Il se laissa donner ce titre pour ne pas résister au public, et ce nom, d'abord accepté à la légère, finit par lui porter bonheur. Une fois qu'il eut la réputation d'un philosophe, tout le monde venait le consulter sur des cas de conscience, si bien qu'il fut obligé, pour n'avoir pas l'air d'un ignorant, de réfléchir sur les devoirs moraux. En y songeant, il s'aperçut bientôt que tous les hommes n'étaient que des fous occupés d'argent, de vanités, de plaisirs; mais il se hâte d'ajouter, avec une véritable humilité de sophiste vaincu par la philosophie, qu'il vit alors pour la première fois sa propre folie. Dans cet enseignement nouveau, il sentait si bien son inexpérience qu'il se contentait, dit-il, de débiter les maximes et de refaire les discours de Socrate, et, longtemps encore après son retour à Rome, il n'osait point exprimer ses propres pensées, tant il était persuadé de son ignorance. Ces aveux de Dion ont du prix quand on sait qu'ils ont été faits devant le peuple d'Athènes ; touchante confession, dont l'extrême simplicité peut surprendre de la part d'un sophiste naguère enflé de lui-même.

Pour Dion, la morale n'est pas une vaine spéculation, mais un ensemble de préceptes qui n'ont de valeur que dans la pratique. Il ne suffit pas de se proclamer philosophe, il faut prouver par ses actions qu'on mérite ce titre. « Que penseriez-vous, s'écrie-t-il, d'un homme qui vous dirait : Je suis laboureur, et qui, sans posséder ni champ ni instruments de travail, passerait sa vie au milieu des voluptés de la ville? Vous auriez le droit de lui répondre : Tu n'es qu'un oisif. » C'est ainsi que la philosophie a sa besogne, son genre de vie et son costume, enfin, sa discipline. Elle impose le respect de soi-même et le culte des dieux. Si vous observez ces règles salutaires, vous êtes un philosophe, mais si vous vivez comme le vulgaire, vous avez beau vous décorer d'un nom honnête, vous ne serez qu'un arrogant, un insensé, un voluptueux. « Savez-vous ce

Digitized by Google

qu'est un sage ? dit-il en faisant un retour sur sa vie de sophiste et en brûlant ce qu'il avait adoré : c'est l'homme qui ne se soucie ni de la richesse, ni de la gloire, ni des couronnes olympiques, ni des inscriptions flatteuses gravées sur les colonnes ; c'est celui qui, toujours grand et magnanime jusque dans la pauvreté, garde avec soin la dignité de son âme et la liberté de sa langue. Oui, l'indépendance de la parole est nécessaire au philosophe s'il veut remplir tous ses devoirs. C'est beaucoup, sans doute, que de rester fidèle à la vertu et de la cultiver pour soi-même ; mais ne faut-il pas encore rappeler les hommes à la sagesse par des exhortations persuasives, et, si elles ne suffisent, par les plus durs reproches ? Et il ne s'agit pas seulement d'instruire les particuliers, mais aussi le peuple, la multitude turbulente, pourvu que l'occasion soit favorable. » Ce qui est nouveau dans les maximes de Dion, c'est l'énergique recommandation de la propagande populaire. La philosophie n'est plus, comme autrefois, une science patricienne ni le partage d'un petit nombre d'initiés. Il faut la mettre à la portée de tout le monde sans se laisser rebuter ni par les obstacles, ni par les injures et les railleries. Si l'on se moque de vous en voyant votre renoncement, votre modeste appareil et vos humbles sentiments, si l'on vous couvre d'ignominie, eh bien ! soyez philosophe jusqu'au bout, et répandez vos innocentes leçons avec la bienveillance d'un père, d'un frère et d'un ami.

Ces préceptes, que nous avons recueillis çà et là dans les discours de Dion, prouvent que la philosophie aspirait à devenir une sorte de ministère. Le sophiste converti veut convertir à son tour, et nous verrons tout à l'heure avec quelle fermeté et quelle persévérance. Bien plus, il console le malheur ; on l'appelle auprès des malades et des affligés, comme il paraît dans ce passage remarquable :

« La plupart des hommes ont horreur des philosophes comme des médecins ; de même qu'on n'achète les remèdes que dans une grave maladie, ainsi on néglige la philosophie tant qu'on n'est pas trop malheureux. Voilà un homme riche, il a des rentes ou de vastes domaines, une bonne santé, une femme et des enfants bien portants, du crédit, de l'autorité, eh bien ! cet homme heureux ne se souciera pas d'entendre un philosophe ; mais qu'il perde sa fortune ou sa santé, il prêtera déjà plus facilement l'oreille à la philosophie ; que maintenant sa femme, ou son fils, ou son frère vienne à mourir, oh ! alors, il fera venir le philosophe, il l'appellera pour en obtenir des consolations, pour apprendre de lui comment on peut supporter tant de malheurs. »

On aime à penser que Dion pratiquait cet art délicat de relever le courage et de consoler l'affliction. Il serait possible de noter, dans

Digitized by Google

ses discours et ses dissertations morales, bien des endroits qui n'auraient pas été déplacés dans une exhortation privée et familière; mais, après avoir fait connaître le néophyte de la philosophie, hâtons-nous de suivre l'orateur sur les places publiques, dans les assemblées, à la cour des empereurs, pour voir comment, fidèle à ses principes de propagande, il instruit les peuples et les souverains.

Dans le palais de Trajan, qui aimait à l'entendre, Dion prononça plusieurs discours sur les devoirs de la royauté. Le rôle que prit le philosophe à la cour est aussi digne que modeste : « Comment pourrai-je, dit-il, trouver des paroles assez efficaces et touchantes, moi qui ne suis qu'un homme errant, accoutumé au travail des mains et qui n'ai fait de la philosophie que pour moi-même, comme les ouvriers en travaillant sifflent ou chantent à demi-voix, sans faire profession de chanteurs ? » Après s'être concilié la bienveillance de l'empereur par cette humilité qui paraît sincère, il prend pour texte ce vers d'Homère :

C'est Jupiter qui donne les trônes;

il le développe en montrant que le bon roi doit être pieux, bienfaisant, inspirer le respect plutôt que la terreur, en un mot, imiter la nature divine qui ne fait pas seulement sentir au monde sa majesté mais encore sa providence. Ce qu'il faut admirer dans ce discours, ce n'est pas ce lieu commun, bien qu'on puisse dire qu'après le règne de Domitien, ces banales maximes avaient dû reprendre tout l'intérêt de la nouveauté, mais c'est la dignité avec laquelle l'orateur évite l'adulation. Il était facile, et plus d'un courtisan pouvait dire qu'il était nécessaire de glisser dans le discours d'agréables flatteries. Dion se hâte de dévoiler son caractère et de marquer le ton de sa parole : « Ne craignez pas, dit-il, que je veuille vous flatter ; il y a longtemps que j'ai donné des preuves de mon indépendance. Autrefois, quand tout le monde se croyait obligé de mentir, moi seul je n'ai pas craint de dire la vérité au péril de ma vie ; et maintenant qu'il m'est permis de parler avec liberté, je serais assez inconséquent pour renoncer à ma franchise alors qu'on la tolère ! Et pourquoi mentir ? pour obtenir de l'argent, des louanges, de la gloire ? Mais de l'argent, je n'ai jamais consenti à en recevoir, bien qu'on m'en eût souvent offert, et ma fortune elle-même, je l'ai partagée, je l'ai dissipée pour les autres, comme je ferais dans la suite encore si j'avais quelque chose à donner. »

Aussi n'est-ce point en son propre nom qu'il prend la parole ; il a reçu une sorte de mission divine. S'il vient annoncer que la royauté dérive de Jupiter, s'il impose aux rois la nécessité de la

Digitized by Google

justice et de la bienfaisance, il ne tient ce langage que pour obéir à un devoir religieux et pour exécuter les ordres de la Divinité. Que l'éloquence de l'orateur ne soit pas celle de Platon, que les idées n'en soient pas toujours nouvelles, ni l'expression originale, qu'importe ! Mais en considérant le caractère de Dion, qui fait de haut la leçon aux princes avec autant de modestie que de liberté, en entendant cette parole grave et ferme, en se rappelant que ce n'est point par accident, mais en plus d'une occasion, et toujours avec solennité, que Dion présente les devoirs de la royauté dans un discours oratoire, en présence de l'empereur et de sa cour, on est tenté de l'appeler, faute d'un mot antique, le prédicateur ordinaire de Trajan.

Dans les assemblées populaires, Dion se montra plus grand orateur et philosophe plus intrépide. Là, il s'agissait d'abord de conquérir le silence à force d'habileté et de courage, de dominer une multitude grossière, insensible aux préceptes de la morale, de supporter les railleries et les interruptions, et d'affronter tous les périls de l'éloquence. Les précautions que prend l'orateur pour se faire écouter, les tours et les retours de sa parole, son insistance, ses artifices nous laissent deviner les divers mouvements de la foule capricieuse. Ce ne sont plus seulement des discours, mais aussi des scènes de mœurs, des tableaux animés qui représentent vivement la curiosité, l'enthousiasme, l'indifférence, la colère du peuple, et toutes les agitations de la place publique. Enfin, nulle part on ne voit mieux le caractère et le personnage de ce philosophe prêcheur. Nous le rencontrons d'abord sur les rives du Borysthènes, dans le pays des Scythes, où, devant une colonie grecque à demi barbare, il explique, dans un temple de Jupiter, l'origine du monde, de ce ton religieux qu'il affecte quelquefois avec une certaine grandeur. Plus tard on le retrouve aux jeux olympiques, où la Grèce assemblée célèbre la fête du Maître des dieux. Pendant les jeux et les spectacles, tout à coup on entoure Dion, parce qu'on soupçonne que sous ses haillons se cache un grand orateur. La foule accourt et tourbillonne autour de lui, comme les petits oiseaux, dit-il, voltigent autour d'un hibou. On l'encourage, on le presse, on veut l'entendre ! Il finit par céder à cette curiosité si flatteuse, et se fait voir à tout le peuple. Mais de quoi parlera-t-il ? Il n'est rien, il ne sait rien, il n'a pas d'éloquence, il n'est qu'un pauvre exilé qui revient du pays des Gètes. Doit-il parler de ses voyages, ou bien du dieu dont on célèbre la fête ? Il y a dans cet exorde une maladresse volontaire et sans doute préméditée, qui devait exciter l'attention et la sympathie de l'immense auditoire. Mais après ces longues hésitations, il prononce un discours admirable sur les attributs de Jupiter, dont la statue

Digitized by Google

faite, dit-on, par Phidias, est sous ses yeux, et dans un commentaire poétique il interprête la pensée du grand artiste et montre toutes les vertus du dieu qui respire dans ce marbre sublime. C'était un spectacle bien fait pour saisir les âmes, que l'apparition de cet inconnu, de ce mendiant qui, devant tout un peuple, déroulait dans un langage splendide les beautés de l'art et de la religion.

Mais l'occupation la plus constante et la plus pénible de Dion, ainsi qu'il le déclare lui-même, a été d'apaiser les tumultes populaires et les séditions si fréquentes en Orient. Les villes grecques de l'Asie Mineure, toujours jalouses les unes des autres, se disputaient la prééminence, chacune voulant devenir la métropole de la province. Voici à quelle occasion ces jalousies dégénéraient en émeute : Comme le préteur romain rendait la justice tour à tour dans les principales villes de son gouvernement, et que ces grandes assises, accompagnées de fêtes religieuses, attiraient tous les habitants de la contrée, il y avait souvent des rencontres fâcheuses entre les citoyens de deux villes rivales. Des rhéteurs et des sophistes ne manquaient pas d'attiser les haines et les querelles. On s'injuriait dans les rues ; on en venait aux mains, et telle était la turbulence ordinaire de ces réunions fédérales que les Romains, sans y faire plus d'attention, haussaient les épaules en disant : « Que voulez-vous ? ce sont des Grecs ! » Au milieu de ces tumultes, Dion se présente comme un médiateur *qui porte le caducée ;* il ne se range d'aucun parti et prêche la concorde en puisant dans la philosophie ces lois éternelles sur la société humaine qui doivent présider à l'union des citoyens. Il s'élève bien au-dessus de ces mesquines dissensions et atteint quelquefois à une haute éloquence, trop haute pour être comprise, lorsque, montrant le bel ordre qui règne dans la nature, le cours inoffensif des astres qui vivent en paix, pour ainsi dire, il s'écrie : « Voyez ces corps gigantesques qui se meuvent, sans se blesser, dans une majestueuse amitié, et vous qui habitez une petite ville, sur un coin de la terre, vous ne pouvez vous tenir tranquilles ! »

C'est dans Alexandrie que Dion eut à braver la plus forte tempête. Cette ville, le port le plus commode de l'Orient, était le réceptacle de tous les vices de l'Europe et de l'Asie. Romains, Grecs, barbares, y apportaient les mœurs les plus étranges et toutes les corruptions de l'univers. Le grand nombre de matelots, de courtisans, de sophistes et de charlatans de toute espèce, qui remplissaient la ville de cris indécents, ne permettait pas de prononcer, dans les assemblées, une parole raisonnable. Les philosophes étaient conspués, et, quand il en paraissait un dans les rues avec sa longue barbe, et sa chevelure négligée, on le poursuivait de huées, on le

Digitized by Google

tirait par le manteau, et s'il n'avait pas l'apparence d'un homme capable de se défendre, on allait même jusqu'aux mauvais traitements. Au milieu de cette populace désordonnée, un jour de fête, pendant que la foule contemple les courses des chars et les tours de saltimbanque, Dion demande le silence. Les cris, les plaisanteries, les injures ne l'empêchent pas d'annoncer à cette multitude grossière et frivole qu'il se propose de la rappeler à la décence. Il se fait écouter parce qu'il mêle heureusement, à des leçons morales, l'éloge de la ville. Une fois maître de l'attention, il ajoute aux exhortations pressantes les plus sévères reproches, et, grâce à ce mélange habile de louanges et de critiques, grâce à sa propre modestie, à son langage insinuant, aux histoires curieuses dont il sème son discours, aux vers des poètes dont il orne ses réprimandes, il arrive sans encombre à sa péroraison, en conservant jusqu'au bout la contenance et la liberté d'un philosophe militant.

C'est qu'il n'est pas, il s'en vante lui-même, il n'est pas de ces sages de cabinet qui ne sont sages que dans les petites réunions, et qui, désespérant de corriger le peuple, ou redoutant ses clameurs, se forment tout doucement, avec un soin infini, un auditoire choisi et favorable; mais il n'est pas non plus de ces cyniques de carrefour qui, dans les rues et sous les portiques, s'amusent à taquiner les passants, attroupent autour d'eux des matelots et des esclaves, harcèlent la foule de leurs impertinences, et livrent ainsi à la risée des ignorants la sainteté de la philosophie. Il ne fera pas non plus comme ces sages à la fois timides et insolents, qui, au milieu d'une assemblée, hasardent quelques leçons de morale d'un ton chagrin, excitent les colères de la multitude par l'indiscrète hardiesse de leur langue, et, après avoir provoqué une sorte d'émeute, abandonnent la place et disparaissent dans la foule. Cependant, quelles que soient la fermeté et la modestie de cet orateur philosophe, nous ne voudrions pas en exagérer la valeur. Il reste encore en lui quelque chose du sophiste, et, malgré sa conversion éclatante, il n'a pas entièrement dépouillé le vieil homme. On le sent au luxe de son style et à l'abondance souvent stérile de ses préceptes moraux, qui ne sont pas soutenus par une forte doctrine et qui partent plutôt de sa mémoire que de son cœur. Ce qui nous intéresse en lui, ce que nous avons voulu mettre en lumière, ce n'est point son talent, ni sa philosophie, mais ce rôle singulier de sermonnaire païen.

Bien qu'on doive blâmer ces jeux de la parole que nous avons décrits, et qu'il soit permis de dédaigner la faiblesse inefficace de la morale populaire à cette époque, il faut se garder d'être trop sévère, et rendre justice même aux sophistes. La bizarrerie de leurs mœurs, leurs vices et leurs ridicules ne nous feront pas oublier qu'ils ont

Digitized by Google

propagé la culture littéraire, entretenu l'amour du beau langage, recommandé l'étude des modèles qu'ils savaient mieux admirer qu'imiter. Comme il ne leur était plus donné d'être de véritables orateurs, ils furent du moins de bons maîtres de rhétorique et de philosophie. Entre l'éloquence politique des républiques anciennes, qui n'était plus, et l'éloquence religieuse, qui n'était pas encore, ils ont été des intermédiaires utiles en transmettant de l'une à l'autre les belles formes oratoires qui méritaient de ne pas périr. Sans doute ils ont fatigué la langue, mais, en la tourmentant, ils l'ont conservée. Que le christianisme vienne la mettre au service d'une doctrine, d'une foi et de nobles passions, elle reprendra sa vigueur et son accent. Bien plus, pendant que les plus frivoles de ces sophistes amusent les imaginations et empêchent le peuple d'oublier les plaisirs de l'esprit, les plus sérieux, tels que Dion, en répandant la morale, préparent la multitude à entendre des homélies. Enfin il est certaines habitudes de la sophistique qui ont contribué indirectement à la propagation du christianisme. Ces usages du discours public, ce droit pour le premier venu de prendre la parole dans les cirques, les théâtres, les assemblées, ce droit même de dire des injures au peuple, toutes ces libertés dont les païens avaient tant abusé, permettaient aux premiers chrétiens de haranguer la foule sans l'étonner. On pouvait couvrir de huées leurs discours étranges, railler la simplicité incomprise de leur éloquence, les traiter d'insensés et d'impies; mais enfin, grâce à l'usage établi, on les écoutait. Si les cœurs étaient encore fermés à la religion nouvelle, les oreilles étaient ouvertes.

C. MARTHA.

---

Digitized by Google

# LA POÉSIE

ET

# LES POÈTES CONTEMPORAINS

*Paris. Une voix dans la foule*, par M. Ach. DU CLÉSIEUX. Paris, Amyot. — *La Crèche et la Croix*, par Mme M.-S. DAVID. Paris, Le Huby. — *Psyché*, par M. DE LAPRADE. Paris Michel Lévy. — *La Passion*, par M. LECONTE DE LISLE. Paris, Taride. — *Les Odes d'Horace*, traduites par M. E. PICARD. — *Les Odes d'Anacréon*, traduites par M. H. VASSERON. Paris, Garnier. — *Sonnets choisis de Dante, Pétrarque, Tasse, Michel-Ange*, traduits par MM. Ern. et Edm. LAFOND. Paris, Comon et Ce. — *Lettres d'un Pélerin*, par M. Edm. LAFOND. Paris, Ambroise Bray. — *Poèmes et Sonnets de Shakespeare*, traduits par M. Ern. LAFOND. Paris, Ch. Lahure. — *Chansons lointaines*, par M. Juste OLIVIER. Genève et Paris, Cherbuliez. — *Théâtre et Souvenirs*, par M. BOUZIQUE. Paris, Chamerot. — *Poésies*, par M. L. BIART. Paris, Jannet. — *Réalités humaines*, par M. Pierre VÉRON. Paris, Amyot. — *La France*, par M. J. LAINNÉ. Paris, Amyot. — *La Vie rurale*, par M. AUTRAN. Paris, Michel Lévy. — *Poèmes familiers*, par M. Eliacin GREEVES. Paris, Librairie nouvelle. — *Légendes fleuries*, par M. le marquis de BELLOY. — *Rose des Alpes*, par M. J. de GÉRES. Paris, Dentu. — MM. BRIZEUX, Eug. MORDRET, Em. GRIMAUD, etc. *La mort du Juif-Errant*, par M. Ed. GRENIER. Paris, Hachette.

Le tempérament, — après le sens moral, — entre pour beaucoup dans la manière dont les satiriques sont impressionnés par le spectacle de la vie, et nous le traduisent dans leurs ouvrages. Le bilieux, le sanguin, le lymphatique, comme l'épicurien et le stoïcien, en sont différemment affectés. L'humeur enjouée d'Horace se contente de blâmer en souriant ce que flétrit l'indignation de Juvénal : à l'un, une sagesse ou une indifférence qui s'accommode aisément des choses ; à l'autre, une misanthropie qui trouve à redire à tout, et qui le fait avec une véhémence inspirée. Perse, lui, emploie en général la satire à exalter la vertu stoïque ; ses accents sont d'une âme

Digitized by Google

droite. Il aime et il fait aimer l'honnête : on dirait, — moins une certaine fleur de grâce et de fierté virginale, — on dirait presque d'un Vauvenargues écrivant en vers latins. Aux époques tranquilles, la satire s'attaque de préférence aux travers et aux ridicules ; elle est toute littéraire alors et fronde volontiers la mauvaise littérature; laissant un peu dans l'ombre les vices et les mœurs de la société, les poètes se font entre eux la guerre avec une verve des plus édifiantes. La question, ou plutôt la passion littéraire, prime toutes les autres ; la scène est alors à Boileau, le correct versificateur, immolant au goût dit classique de son école, non-seulement Pradon, Quinault, Chapelain, mais toute la pléïade du XVI^e siècle, y compris Mathurin Régnier, un vrai poète, cette fois, un vrai satirique à sa manière, ayant d'autres visées, d'autres accents, une verve tout autrement copieuse et poétique que le législateur du Parnasse français, pour parler la langue du grand siècle. Aux temps de lutte religieuse et de convulsion intérieure, la satire n'est plus exclusivement littéraire et privée ; elle s'attaque directement aux mœurs; elle s'inspire des passions qui s'agitent à ses côtés ; elle devient une voix de la foule, une voix plus éloquente que correcte, il est vrai, mais qui peut revendiquer l'excuse de Juvénal :

..... Facit indignatio versum.

En des temps pareils, d'Aubigné écrit *ses tragiques ;* André Chénier laisse l'idylle pour l'ïambe aux rimes vengeresses. La poésie n'est plus un but désormais ni un passe-temps ; elle est un moyen, une arme ; elle sert une cause ; elle traduit une espérance et une défense ; elle chante Charlotte Corday en face des échafauds ; elle foule aux pieds les « bourreaux barbouilleurs de lois ; » enfin, elle s'écrie, — et elle en a le droit :

Toi, vertu, pleure, si je meurs !

Si Chénier a payé de sa tête ses ïambes généreux, le genre qu'il a importé ou simplement restauré en France n'est pas mort avec lui. Le noble héritage a été dignement recueilli; il a fructifié entre des mains viriles. Il y a quelque trente ans tout à l'heure, presque au lendemain des journées de Juillet, l'auteur de *la Curée* ravivait, à l'aide de l'ïambe, la satire des mœurs publiques ; dans *Melpomène* particulièrement et dans *Terpsichore*, il a flagellé les licences, les lubricités du drame et du roman modernes : une poésie d'honnête homme s'est mise au service de la morale et de la dignité humaine. Cette poésie, qui est déjà en soi et par l'ardeur de la pensée, l'expression d'une nature à part et d'un caractère, est, quant à la forme,

Digitized by Google

d'une originalité très accusée; le dessin en est net et ferme, la touche hardie, véhémente, parfois violente jusqu'à la crudité, mais cette crudité est, dans le cas présent, un art et une vérité de plus. Il y a là de la vie assurément et une conviction indignée. L'auteur aborde ses thèmes divers avec une franchise de bile, une verve robuste — *robur* — qui secoue et passionne le lecteur. C'est de la satire lyrique, une éloquence en vers qui a encore prise sur les esprits. D'Aubigné seul, dans notre passé littéraire, me semble avoir eu de ces rencontres et de ces accents-là. Il est telles explosions dans les *Iambes* qui sont comme l'écho accusateur d'une époque; de plus, elles marquent une date et un succès dans les mille hasards de la littérature contemporaine; à ce double titre, elles resteront.

Après le poète des *Iambes* et autrement que lui, l'auteur de la *Némésis* a continué dans ses satires le procès des hommes et des choses sous la monarchie de Juillet. La satire, ici, n'est plus que l'organe d'un parti et d'une opinion; elle est politique, mais dans le sens étroit et exclusif du mot: absorbée par les questions parlementaires, ministérielles et autres du moment, elle n'embrasse point dans son horizon les intérêts d'une politique générale; sous ce rapport, elle manque de générosité, elle manque de portée humaine. Une pensée toujours la même, une même vindicte exclusive devait à la longue engendrer, chez l'écrivain, la monotonie; la lassitude, chez le lecteur. Quant à la forme, la *Némésis* est bien une fille de cette Muse du Midi, la Muse aux habitudes loquaces, aux facilités prolixes, aux rimes d'une riche sonorité. Il y a mieux, toutefois, et plus que des rimes sonores dans les satires de M. Barthelemy; il y a de la lumière et de la couleur, une facture précise, sinon nerveuse, une harmonie qui s'élève par endroits à l'ampleur et au souffle des bons vers. Nous citerons pour preuve la « la courtoise satire » adressée à Chateaubriand. Que si le public, d'ordinaire assez distrait pour tout confondre, voulait quelque peu se rendre compte de la distance qui sépare toujours le poète du versificateur, nous lui conseillerions de relire la *Némésis* contre Lamartine et la réponse du grand lyrique. Ces sortes de lectures comparées ont leur utilité, quand il s'agit de poésie et de versification; la distinction est importante, et l'on ne saurait trop la rappeler. Quoi qu'il en soit, la *Némésis* a été populaire; elle a eu le succès ou tout au moins la notoriété. Ce succès a été celui de l'*à propos* surtout et du moment. Il y avait une curiosité maligne d'une part, de l'autre un tour de force rhythmique des plus surprenants; mais le moment passé, il ne s'est plus trouvé dans ces satires au timbre méridional assez de vraie poésie pour les défendre contre l'indifférence d'un public revenu de sa surprise et blasé. Une

Digitized by Google

lecture à distance et à froid y révèle trop l'absence d'une inspiration et d'un art irréprochables. Or, c'est l'art, ne l'oublions pas, l'art uni à la conviction, qui, seul, peut imprimer aux œuvres de l'esprit le cachet de la durée et de l'éternelle jeunesse.

Le succès populaire de la *Némésis*, le succès d'élite des *Iambes*, devaient naturellement provoquer l'émulation : le cri était jeté ; les échos de l'imitation répondirent de tous les coins de la capitale et de la province. Hégésippe Moreau lui-même n'y sut point rester sourd ; son *Diogène* en fait foi. Depuis, il s'est tourné vers l'élégie, et il a bien fait ; il lui doit ses plus touchantes inspirations. Que de noms il nous faudrait transcrire, si nous avions à faire l'historique de la satire pendant ces trente dernières années ! Malheureusement l'art oublie les défaites et n'enregistre que les victoires. Le flot du temps a déjà recouvert bien des tentatives, bien des méprises généreuses : *Apparent rari nantes*, pourrions-nous dire de ces audaces naufragées, avec le chantre de l'Enéïde. Entre ces noms qui surnagent encore dans l'estime et l'étonnement des esprits lettrés, qu'il nous soit permis d'en citer au moins un, celui de M. Amédée Pommier. M. Pommier est un talent nervo-bilieux, un homme de poétique vigueur, qui a longtemps cherché sa voie et qui la cherche peut-être encore. Classique et romantique tour à tour, original et fantasque même dans l'imitation, il lui est souvent arrivé de négliger la fleur exquise du goût pour augmenter sa gerbe de ces mille tiges aventureuses et bizarres que la botanique littéraire ne saurait classer que dans la famille des monstres. A tout prendre, et il faut lui en tenir compte, M. Pommier est un des littérateurs de notre temps qui ont donné le plus de gages de bon vouloir et de persévérance dans ce métier difficile et désintéressé des vers. Il a su récidiver : c'est là une preuve de ressource et de tempérament. Dans le genre satirique, celui qui nous occupe, il a écrit le *Livre de sang*, les *Assassins*, les *Colères ;* dans d'autres genres, il a aussi publié les *premières armes*, les *Océanides et fantaisies*, les *Crâneries et dettes de cœur*, les *Sonnets sur le Salon de* 1851, etc. La nomenclature est riche ! eh bien, à travers tous ces volumes si divers de forme et d'inspiration, un étrange talent se fait jour, un talent d'un ordre composite très mêlé, très indépendant, parfois très inattendu ; on va loin quand on ose tout se permettre ! Un aspirant au métier des vers les parcourra cependant avec profit ; il y apprendra les secrets matériels de l'art ; il apprendra surtout à se défendre de certains excès. Si j'ai dû constater dans le talent de M. Pommier une veine très mêlée, je n'ai pas dit qu'elle fût gâtée ni malsaine : une œuvre n'est malsaine que par le fond des idées. Nos réserves critiques ne portent que sur des excentricités de facture et d'expression.

Digitized by Google

Dernièrement encore, M. Pommier publiait la deuxième édition de son *Enfer*, un poème étrange, s'il en fut. On se demande ce qu'a voulu faire l'auteur, son but, sa pensée intime, dans cette œuvre. A la juger par ses cotés extérieurs, c'est de la haute voltige littéraire, à coup sûr, mais ce n'est que cela. Les tortures comiques d'un enfer purement matériel y sont étudiées avec une ardeur d'imagination qui ne recule devant rien, une richesse et un soin de détails des plus curieux. N'est-ce qu'un défi jeté aux difficultés du rhythme? A la bonne heure ! la gageure est gagnée et le poète a assoupli et compromis la langue au point de lui faire traduire toutes choses. Est-ce une satire indirecte de cet enfer physique, tel que le comprenait le moyen âge, tel que l'enseignent encore quelques sectes religieuses? Y a-t-il, sous cette forme grotesque, une pensée sérieuse, une protestation au nom du spiritualisme? On ne sait. Après tout, si ce n'est là qu'une fantaisie de rimeur, une plaisanterie innocente à triple rime riche, elle se prolonge un peu trop, et pour l'art du poète, et pour le lecteur, lequel a droit, ce semble, d'être toujours pris au sérieux. Je n'insisterais pas tant si M. Pommier n'était un fantaisiste à récidive; il reviendra à la charge, gardez-vous d'en douter! que dis-je? le voici déjà revenu, un nouveau livre à la main, — *De l'athéisme et du déisme*, — où se retrouvent les mêmes qualités et les mêmes excentricités. Quelle ironie désespérée dans la question du bien et du mal! — Mais chut! c'est là un volume de prose, d'aventureuse et forte prose, et je n'ai mission aujourd'hui que de parler des vers. Oserai-je maintenant rappeler à M. Amédée Pommier, dont l'indépendance, les audaces littéraires nous sont sympathiques dans de certaines limites, oserai-je lui rappeler que la Muse, — ce qu'il sait mieux que nous, pour l'avoir pratiquée de plus près, — que la Muse, dis-je, est une figure grave et sérieuse; que, si elle a inégalement départi entre ses élus le trésor de ses faveurs, à tous également, aux mieux comme aux moins bien partagés, elle fait un devoir de prendre au sérieux ses dons, de se respecter et de la respecter elle-même dans leur talent.

Ce n'est pas un besoin de rapprochement ni une transition ménagée qui nous conduisent des satires de M. Pommier à celles que M. Achille Du Clésieux vient de publier sous ce titre : *Paris*, et ce sous-titre : *Une voix dans la foule*. Tout est contraste entre les deux écrivains. Avec M. Du Clésieux, nous n'avons point affaire à un tempérament bilieux ni nerveux : sa nature est bienveillante et reposée; ses satires s'en ressentent; un peu de mollesse lymphatique en fait le charme distinctif. Ce sont des satires comme en peut écrire une plume chrétienne, une plume ravie aux ailes de la colombe; — la colombe a son fiel, ne l'oublions pas; — des satires où l'ironie se

Digitized by Google

surveille et se tempère d'indulgence. Une élévation plus manifeste dans l'intention et le sentiment que dans la pensée, soulève et porte naturellement cette poésie qui a quelque chose de traînant et de flottant. La Muse de la satire se serait ici vêtue d'une aube de lévite à longs plis et à surplis. M. Du Clésieux est un écrivain catholique. Il voudrait l'alliance de la philosophie et de la religion, l'accord de la raison et de la foi, de l'autorité et de la liberté de discussion : on voit tout de suite que M. Du Clésieux est un poète ou un rêveur, ce qui est tout un pour nombre de gens sensés. Ajoutons seulement que notre rêveur, lui, est un rêveur pratique, un ami effectif de la solitude. Il vit, d'ordinaire, il compose ses poèmes « loin du tumulte des cités; » il les date de sa colonie de Saint-Ilan. C'est même de là qu'il échange des épîtres, — confidences et compliments alternés, — avec son ami, M. Ulric Guttinguer, un poète fort goûté du cénacle romantique. Le calme des grands châtaigniers de Saint-Ilan, les lenteurs de la vague roulant sur les plages de sa Bretagne ont un peu passé dans les vers du satirique; mais ce n'est pas nous qui y trouverons rien à reprendre. Heureuses, dans ce siècle de surprises en tout genre, heureuses les natures qui savent garder en face des choses une sérénité imperturbable! Cependant, si M. Du Clésieux est un rêveur solitaire, il n'a point pour cela dit adieu au monde, à l'exemple et encore moins à la façon d'Alceste, dont il a toutes les honnêtetés et toutes les candeurs, mais non les sorties ni les fougues sauvages. Son accent est autre; sa Muse n'est point celle de Juvénal : *quid Romæ faciam?* Elle ne fuit pas Rome, je veux dire Paris. Elle a les grâces de l'urbanité; les mœurs du beau monde ne la blessent pas absolument, ou autrement que dans sa foi de bonne chrétienne; elle est polie, discrète, courtoise, facile et charitable; au besoin elle saurait se contenir. Pour toutes ces raisons, M. Du Clésieux fait de temps à autre des infidélités à sa solitude de Saint-Ilan, et vient, en pèlerin satirique, à Paris. Il a, lui aussi, bien que Celte et non Gaulois, son grain de finesse et de malice, et il sait bien, le rusé Breton, où le semer en bonne terre. La grande cité l'attire donc, car elle l'inspire. Il visite ses salons, ses théâtres, sa Bourse, ses ateliers; il traverse ses boulevards, ses rues bruyantes le jour, illuminées le soir; il s'arrête dans ses salles d'exposition et ses musées; il parcourt ses quais, ses places, ses bois, ses promenades; enfin, il s'agenouille aux autels de ses églises et s'édifie aux sermons de ses prédicateurs. A ce spectacle multiple que lui offre la capitale de la civilisation, M. Du Clésieux emprunte les sujets de ses satires : *Paris*, *la Bourse*, *Paris le soir*, *la Mode*, *le Sermon*, *le Théâtre*, *Etre ou Paraître*, *Ni vice ni vertu*, etc. A travers toutes ces pièces circule un souffle de saine et

Digitized by Google

généreuse intention ; une unité morale, un peu monotone à la longue et sermoneuse, les relie entre elles et les fait toutes converger vers un but : la pacification et la consolation dans la foi. Il a trouvé le port et il l'indique à ceux qu'assiégent encore les tourmentes et les doutes de la vie. Il veut ramener les esprits par la persuasion, corriger les vices et les faiblesses par une ironie qui n'a rien d'amer ni de violent. Il s'étudie à effleurer, non à blesser ni à déchirer. Le seul trait dont il fasse usage, il le compare lui-même à la charité, laquelle « traverse comme une flèche le monde, la civilisation et le cœur de l'homme, et porte à chaque blessure qu'elle fait le baume qui peut la guérir. » C'est bien dit et c'est bien pensé. La satire ainsi comprise constitue un coin d'originalité chez M. Du Clésieux. Nous l'en félicitons, nous l'en remercions presque, en nous rappelant qu'il y a autour de nous bien des sermonnaires en prose et en vers, sermonnaires semi-politiques, semi-religieux, qui volontiers voudraient changer le goupillon en massue, persuadés qu'ils sont, — et comment en douter à leurs violences ! — qu'une aspersion d'eau bénite ne suffit pas toujours à chasser des âmes le démon des mauvais instincts et des passions méchantes. Ceux-ci, nous assure-t-on, ont les saintes colères. M. Du Clésieux aurait donc, lui, les saintes indulgences. Son œuvre, inspirée par une conviction clémente, sera, je l'espère, utile, ne serait-ce que par l'exemple donné : c'est de la satire encore, et de la meilleure souvent, que de faire autrement que son prochain. M. Du Clésieux a semé les siennes de vers heureux, naturels et bien venus ; ils font doucement sourire. Citons-en quelques-uns pour donner une idée de sa manière et des nuances qu'il sait à l'occasion garder :

« L'esprit dit une chose et le cœur le dément :
On sent d'une façon, on agit autrement.... »

Le poète fait ainsi la critique de la charité élégante et mondaine :

« Elle tient avec grâce une bourse de soie ;
Sa sensibilité n'altère point sa joie. »

Dans *la Mode*, je remarque, entre autres traits contre des travers particuliers à notre époque, ces vers-ci, qui ne manquent ni de légèreté ni d'à propos :

« Voyez cet écuyer si près de son cheval
Qu'on les prendrait tous deux pour le même animal....
Imperceptibles grooms et grands chevaux anglais. »

Dans une autre pièce, *la Poésie*, le satirique devient plus incisif et d'un goût plus osé :

Digitized by Google

« Quand, dans son cabinet, un mari cause Bourse,
La plus tendre élégie est de peu de ressource,
Quoique parfois madame en fasse en prose ailleurs.
Dieu préserve mes vers de devenir railleurs ! »

Il y a dans l'avant-dernier vers comme une note trop accusée; le dernier est superflu : l'intention suffisait; l'art n'en demandait pas davantage. Nous lisons aussi dans le *Retour à Saint-Ilan*, dans *Être ou paraître*, dans le *Scrupule*, dans *le Sérieux*, etc., des vers tantôt d'un tour assez ferme :

« La noble ambition qui s'avoue au soleil,
Sûre que son essor est au devoir pareil. »

tantôt d'une vérité charmante et tout humaine :

« Oh! des sentiments vrais combien la source est vive! »

Nous ne multiplierons pas ces observations de détail. Le dernier vers cité et d'autres encore nous portent à croire que l'élégie sentimentale et rêveuse eût été plus naturelle que la satire au talent et au tempérament de M. Du Clésieux. Quoi qu'il en soit, son volume renferme des pages que nous avons lues avec plaisir. Si la critique, au contact d'un esprit aimable à qui toutes les courtoisies sont familières, n'a pu complétement se laisser désarmer, elle aurait tenu du moins à faire partager au lecteur l'impression qui lui est restée du livre de M. Du Clésieux : une estime sympathique pour le poète et pour le caractère élevé de son talent.

Passons des satires catholiques de M. Achille Du Clésieux aux légendes fleuries de madame M.-S. David : ce ne sera pas changer absolument d'horizon. Les thèmes et les procédés sont autres; le but est le même. Une intention pieuse a présidé à l'œuvre des deux écrivains. Toutes les voies, dit le proverbe, conduisent à Rome; celle qu'a suivie madame David est plus directe, en ce sens qu'elle ne traverse pas les cités et les mœurs contemporaines pour se rendre à la métropole du catholicisme. Des deux côtés de cette voie fleurissent les légendes d'un christianisme primitif; madame David en a cueilli quelques-unes entre les plus douces et les plus virginales, et elle en a composé la gerbe de poésies qu'elle vient d'offrir au public sous le titre de *la Crèche et la Croix*. Le public qu'elle a spécialement en vue est celui des enfants et des vierges. Je chante pour les jeunes âmes, a-t-elle pu dire après le poète romain : *Virginibus puerisque canto*, et elle met la Bonne Nouvelle en récits naïfs pour ceux-là que préférait et appelait à lui le Sauveur : *Sinite parvulos venire ad me*. A l'habitude des vers faciles, elle joint le goût et comme

Digitized by Google

l'instinct de ces inspirations qui ne demandent rien ou presque rien à l'art. Elle croit à la puissance des vérités simples et peu ornées, des vérités trouvées, non méditées. Sa poésie, aux rimes fluides, coule, plutôt qu'elle ne s'épanche à large nappe, entre les roses de Saarons, sur les pentes adoucies du Carmel, avec des négligences et une onction toutes féminines. Dans une de ses pièces, *Ex-voto*, la chrétienne poète, agenouillée aux autels de Notre-Dame-de-Fourvières, a vu, « au chant lointain des *hymnes*, » planer sur la sainte chapelle une colombe qui avait quitté son nid « pour unir sa voix aux syllabes *latines ;* » des ailes de l'oiseau, une plume blanche se détache et tombe à ses pieds ; elle la ramasse aussitôt et s'écrie « dans un *pieux délire :* »

« Viens aux mains du poète, ô plume de colombe ! »

Cette plume symbolique est celle dont s'est servie madame David pour écrire la mystique épopée du Christ : sa naissance, son enfance, son exil et ses prodiges premiers ; la fuite en Egypte, les stations sous les palmiers du désert, la rencontre avec les deux larrons, le miracle des passereaux, les jeux aux bords du Jourdain avec l'enfant qui sera Judas, etc. La suave figure de la vierge mère et de son fils emplit d'une lumière divine tous ces petits tableaux légendaires ; ils ont d'ailleurs pour cadres des paysages d'une fraîcheur tout orientale ; une douce impression en émane qui repose et distrait la pensée des violences de la poésie industrielle ou de la poésie réaliste. Le réalisme de notre auteur consiste à dire avec une fidélité un peu nue sa foi de chrétienne et ses espérances. Elle a des morceaux d'épanchements intimes, des *Souvenirs d'enfance*, où la vérité d'une vie de jeune fille au couvent est traduite en des vers d'une élégante douceur :

« Quand mon âme est en deuil, je me tourne toujours
Vers mes jours printaniers, les plus beaux de mes jours. »

Je reprocherai cependant aux *Souvenirs d'enfance* de ces longueurs qui tournent à la litanie ; il y a là trop de *confiteor*, de cierges et de cantiques ; il n'y a pas assez de cette fermeté d'expression qui donne du nerf et de l'éclat aux détails. Le *Credo de la douleur* est d'un sentiment très élevé. Une parenté de souffrances avec la Victime sans tache ramène l'homme à la foi ; le mot des sacrés mystères lui est révélé par la douleur : « Souffrez, et vous croirez ! » — *C'est demain* est une conception des plus poétiques, un diamant de la plus belle eau ; malheureusement la pierre précieuse est en partie restée dans sa gangue : le diamant a été mal taillé et il est perdu ; c'était



Digitized by Google

un diamant pourtant, et n'en trouve pas qui veut. Pour en faire un chef-d'œuvre il eût fallu un artiste d'une sobriété et d'une sûreté de main exquises. Après avoir étudié cette petite pièce, on comprend mieux encore combien l'art est chose nécessaire, indispensable, pour enchâsser une donnée poétique dans une forme définitive. Ne nous lassons donc pas de le répéter : s'il faut un poète dans l'artiste, il faut un artiste dans le poète pour produire des œuvres durables.

Ce n'est pas par ses côtés militants, on le voit, que madame David a abordé la vie si pleine du Dieu de l'Evangile ; elle a laissé ce soin à des mains plus viriles, plus façonnées au rude métier du rhythme ; à des artistes, ses contemporains et ses devanciers dans cette voie où l'art les conviait autant et plus peut-être que la conviction. Nous vivons en des temps de contrastes littéraires et de tentatives qui méritent l'attention de la critique. Après avoir chanté Jupiter on chante Jéhova. Il semble que l'art, en de certaines mains, soit une draperie commode dont on puisse revêtir tour à tour tantôt une statue, tantôt une autre. On sculpte une madone en attendant la commande d'une Phryné. Il est même des poètes qui érigent en système esthétique la suprême indifférence de l'art : ils ont Gœthe pour excuse, ne pouvant le revendiquer pour modèle. Qu'importe le sujet, nous dit-on, si les vers sont bien faits ! Ils seront peut-être bien faits, cela se voit fréquemment de nos jours, où la main-d'œuvre rhythmique a été poussée si loin, mais que nous importent même des vers bien faits, s'ils ne nous disent rien, s'ils ne nous convainquent de rien ? Avec un pareil système, on arrive aux amplifications, aux thèmes en rimes : on occupe, on amuse son talent, voilà tout : comment s'étonner dès lors de la lassitude qui en résulte pour le lecteur. Si vous voulez que nous aimions vos héros et vos idées, aimez-les d'abord vous-mêmes. La poésie n'est pas un art seulement, c'est aussi et avant tout un état élevé de l'âme, une conviction éloquente, une passion traduite dans la langue inspirée des vers. Hâtons-nous de reconnaître qu'il est des poètes parmi nos contemporains à qui tous les sujets ne sont pas bons indifféremment. Ils ont de la poésie, cet art par excellence, une plus haute et plus juste idée. Par un long travail sur soi-même, par le spectacle et les épreuves de la vie, par l'évolution lente d'une pensée en quête du vrai, quelques-uns d'entre eux sont arrivés à modifier sensiblement la nature première de leurs inspirations. M. de Laprade est de ce nombre. Après avoir tenté de rajeunir, sous une forme moderne, le symbolisme de l'antiquité païenne, après avoir chanté le spiritualisme platonicien dans *Psyché*, les mythes du polythéisme grec dans *Eleusis*, le panthéisme et le *naturisme* dans *Hermia*, l'âme des fleuves et des chênes dans ses *Odes*, il s'est tourné vers le christianisme et lui a demandé, avec

Digitized by Google

des apaisements pour l'homme, de nouveaux sujets de chants pour le poète. Ses *Poèmes évangéliques* sont un pieux effort vers une autre sphère d'idées ; son talent, quant à l'unité de vues et de convictions, s'y montre à nous sous un aspect plus précis ; sa pensée, un peu flottante et confuse jusqu'alors, et s'épanchant tour à tour dans le vague des systèmes et dans l'âme des choses, s'ordonne tout à coup et s'oriente dans ce nouveau milieu, se limite aux horizons de la foi du berceau, se discipline avec élan, se rapproche de nous, s'attendrit et s'humanise. Le public, un public spécial et tout d'abord sensible au développement du chrétien dans le poète, a accueilli avec une faveur marquée ses *Poèmes évangéliques*. Ajoutons, d'autre part, que des couronnes académiques en ont été à la fois la récompense et la consécration littéraires.

A la suite de M. de Laprade, et sans doute stimulé par l'exemple du maître, M. Leconte de Lisle, une intelligence poétique volontiers curieuse des théogonies qui ont eu successivement les hommages et le culte de l'humanité, M. Leconte de Lisle, après avoir, lui aussi, essayé de ressusciter chez nous les dieux et les déesses de l'art païen dans *Hélène*, dans *Niobé*, dans *Khiron;* après avoir chanté la métaphysique religieuse et le panthéisme des ascètes de l'Inde dans *Bhagavat* et dans *Çunacépa*, s'est subitement épris des traditions du christianisme. Il lui a demandé des sujets dignes du luxe et de l'ampleur d'une riche organisation de poète. Son investigation plastique s'est d'abord essayée à un genre nouveau dans son poème du *Runoïa*, dont le sujet est emprunté à une légende finnoise. Depuis, il est redescendu du nord vers la Judée ; ce monde oriental, qui rappelle la Grèce par la lumière et la limpidité des lignes, a pour lui comme un charme originel. Il s'y est réchauffé et débarrassé des brumes du *Runoïa*, et, il y a quelques jours à peine, il publiait un poème remarquable sur *la Passion*. C'est le récit en quatorze stations des tortures du Sauveur, commençant par la sueur de sang au jardin des Oliviers et finissant par ce cri de doute suprême et de désespoir jeté par l'Homme-Dieu des hauteurs du Golgotha, l'éternel cri de l'humanité agonisante : *Eli lamma Sabacthani.*

Certes, dans ce récit de la Passion, ce n'est pas la science rhythmique ni l'habileté du versificateur qui font défaut. Bien que ce poème, à notre avis, soit inférieur, en tant qu'œuvre d'art, au poème d'*Hélène* du même auteur, on y sent cependant ce que peut la volonté, l'imagination qui accepte ou qui s'impose un thème, quand elle a à son service les ressources d'une opulente et sonore facture. Mais le talent même est secondaire en un pareil sujet ; l'éclat des images, la pompe des vers y choque presque comme une

Digitized by Google

inconvenance de goût; elle éblouit ou caresse l'attention, elle n'éveille pas l'attendrissement; tout l'art du monde ne saurait ici compenser l'émotion absente pour le lecteur profane comme pour le croyant. Nous avouons, pour notre compte, que l'Evangile selon saint Mathieu nous touche et nous pénètre bien autrement. Cette observation peut en partie s'appliquer aux *Poèmes évangéliques* de M. de Laprade. — Dans une œuvre mystérieuse, due à la plume d'un auteur polonais, nous nous rappelons une scène des plus pathétiques, qui se passe sous les voûtes d'une cathédrale : des chevaliers en armes assistent à une messe de nuit ; debout sur plusieurs rangs, ils écoutent, dans le recueillement de la foi, la lecture de la Passion du Christ. La voix du prêtre plane solennelle sur le muet auditoire; tout à coup les larmes jaillissent des yeux, les épées jaillissent toutes à la fois des fourreaux, comme à la rencontre d'un ennemi invisible. Eh bien! ces larmes-là et ces glaives, je doute qu'ils jaillissent jamais à la lecture des *Poèmes évangéliques* de M. de Laprade ou de la *Passion* de M. Leconte de Lisle. Nous y avons cherché vainement cette simplicité émue, ce pathétique dans le naïf, qui fait le charme et la vérité des auteurs sacrés qu'ils ont traduits. Leurs Récits évangéliques sont des tentatives généreuses au point de vue de l'art moderne, voué qu'il est en général à l'imitation ou à un réalisme grossier ; un art supérieur, un art vraiment *catholique*, veut autre chose encore. La critique se doit à elle-même, tout en témoignant de sa sympathie pour deux écrivains d'une individualité très accusée, très distincte, malgré bien des similitudes de forme et d'invention, de signaler quelque froideur dans leurs poèmes tirés de l'Evangile. A quoi tient cette froideur? Est-ce au sujet? non, assurément; est-ce à la manière dont ils l'ont senti et traité? peut-être; — à moins que ce ne soit à l'essence même de leur nature et de leur talent.

Et puisque nous sommes sur ce terrain de la poésie chrétienne, rappelons en passant de quelle façon l'entendait et la pratiquait Mickiewicz, le grand poète catholique que la Pologne et la France viennent de perdre. L'auteur des *Aïeux*, que je sache, n'a rien écrit de spécial sur cette matière, il n'a rien laissé qui ressemble à un *art poétique;* mais dans le *cours* professé au Collége de France, il lui est arrivé en mainte occasion de nous dire sa pensée sur un sujet aussi grave. La poésie du christianisme, il ne la trouve pas, comme quelques-uns de nos auteurs romantiques de l'Ecole pittoresque, dans la description des cathédrales, de leurs ogives et de leurs vitraux, ni dans le chant des prêtres et des orgues, ni dans aucune des pompes du culte; il la place dans l'ardente conviction qui a inspiré ces pompes, qui a inspiré ces hymnes et ces ogives, qui a inspiré et édifié ces cathédrales. Il ne s'arrête pas à *peindre* les effets,

Digitized by Google

il remonte à la cause, et son christianisme poétique n'est rien moins qu'extérieur. Ce n'est pas l'appareil qu'il veut, c'est la force intérieure que cet appareil atteste et manifeste aux yeux ; le souffle, le *verbe* fécond qui s'accuse et se prouve par la vie qu'il répand dans toutes les directions de l'activité humaine. Né catholique, Mickiewicz a traversé les épreuves d'une existence de poète et de patriote, les orages du doute et les défaillances du désespoir, élaborant en lui la foi des ancêtres, y revenant par toutes les voies, même par celle du mysticisme *messianique*, mais y revenant sans cesse et y mourant fidèle et soumis. Dans la série de ses œuvres, qui sont des chefs-d'œuvre, dans le drame intime et national des *Aïeux*, dans le récit épique du *Sieur Thadée*, composition d'une sérénité qui rappelle Gœthe et Walter-Scott ; dans ses poèmes d'une moindre étendue, dans ses chants religieux, dans ses chants scolaires, l'*Ode à la jeunesse*, l'*Hymne à la Sainte-Vierge*, *Raison et Foi*, *les Mages*, *la Mère polonaise*, etc., partout et toujours on sent palpiter le souffle d'une conviction vivante. Là est le secret de sa force comme poète intime ou individuel, et de sa popularité comme écrivain national. Ses poésies ne sont pas des poésies de lettré ; il ne les compose pas à froid dans le silence du cabinet ; il les sent et les *souffre* en les écrivant. Et il ne les écrit pas pour lui seulement, ou pour un parti et une secte, mais pour tout un peuple, avec lequel il vit en communauté d'idées et de sentiments, de croyances et de souffrances. Les traditions nationales sont la source où va puiser son inspiration. Sa Muse aux accents tantôt héroïques, tantôt mélancoliques, mais toujours religieux, toujours intenses comme la conviction, est la voix qui chante les douleurs et les espérances de la patrie martyre, de la nationalité crucifiée, de la Niobé des nations, pour emprunter une image à lord Byron, mais une Niobé moins le désespoir, car l'espérance de la Pologne en son avenir est aussi indomptable que son courage. Unité et sincérité d'inspirations, voilà toute la poétique, disons mieux, voilà toute la vie de Mickiewicz. L'homme et le poète n'étaient pas divisés en lui ; ils ne faisaient qu'un. Volontiers il eût pensé avec le théosophe saint Martin qu'on ne devrait écrire de la poésie qu'après avoir fait des miracles. C'est presque un miracle, en effet, qu'il demande à la Foi et à la Muse : la résurrection d'une nationalité couchée au tombeau ! D'ailleurs, la poésie pour lui, comme pour tous les écrivains modernes de la Pologne, doit être une *action*, une lutte effective et pratique contre le mal ; elle doit être *utile*, avoir autorité et mission sur les esprits. « Sois ! pour que ta patrie soit ! » On voit que le sentiment patriotique se combine chez le grand poète polonais avec le sentiment religieux. Il en résulte un double foyer d'inspiration et d'influence. On sent la présence de ces deux sentiments

Digitized by Google

dans presque tous les ouvrages de Mickiewicz. Il emprunte aux légendes du Christianisme tantôt une image et un symbole, tantôt le cadre même où se meut sa création. C'est ainsi, par exemple, que dans l'ode à une *Mère polonaise*, s'inspirant de cette légende d'où l'Albane a tiré un sujet de tableau, il nous rappelle incidemment l'enfance du Christ jouant à Nazareth avec des clous et une croix, instruments de son supplice futur sur le Calvaire. Ce souvenir est déjà tout un drame; le poète insiste en disant à la mère polonaise de se jeter à genoux devant l'image de la Vierge des douleurs, de regarder longtemps le glaive dont son cœur est transpercé, un trait pareil devant un jour lui déchirer le sein; il lui conseille de préparer son fils, dès le jeune âge, aux scènes et aux tortures que lui réserve l'avenir : à l'humidité d'une couche de paille, à l'air infect des lieux souterrains, à la brouette de l'exilé en Sibérie, au mutisme et à la concentration qui déjouent l'espionnage. Un pathétique sombre respire dans cette ode, que le patriotisme religieux de tout un peuple sait par cœur et qu'il récite comme une prière. Nous transcrivons les cinq stances qui la terminent : une citation de ce genre nous semble avoir ici l'opportunité d'une leçon de poésie pratique et militante :

« Notre Sauveur, enfant à Nazareth, jouait avec la croix sur laquelle il devait sauver le monde. Mère du Polonais ! ne donne pour jouets à ton fils que les symboles de son avenir.

» De bonne heure, accoutume ses mains à la chaîne ; attèle-le à la brouette du forçat ; qu'il ne pâlisse point devant la hache du bourreau ; qu'il ne rougisse point à la vue de la corde.

» Car il n'ira pas, comme les anciens chevaliers, planter la croix sur les murs de Jérusalem, ni, comme les soldats du Nouveau-Monde, arroser de son sang un sol vierge, et le féconder pour la liberté.

» Le défi lui sera jeté par un invisible espion ; le combat lui sera livré par un tribunal inique ; son champ de lutte sera un cachot souterrain ; un ennemi tout-puissant rendra son arrêt.

» Et il ne restera, à ce vaincu, pour tout monument funèbre, que le bois desséché d'une potence; pour toute gloire, que les pleurs vite essuyés d'une femme et les longs entretiens nocturnes de quelques concitoyens. »

Mickiewicz n'était pas seulement un poète dans le sens intuitif du mot, c'était aussi un artiste réfléchi et d'une science consommée. Il a, dans ses compositions, la netteté ordonnée des grands maîtres; témoin le poème du *Sieur Thadée*, une œuvre puissante, pleine de calme, pleine de cette heureuse et souriante lumière qui atteste la maturité et nous dirions presque la santé de l'intelligence. Dans *Grajina*, dans *Konrad Wallenrod*, dans *les Aieux* surtout, le vers

Digitized by Google

du maître a la sobriété lyrique et passionnée du vers byronien. Romantique ou novateur quant au fond des idées, Mickiewicz est resté classique quant à la forme, si par ces mots *forme classique* on doit entendre une virile et lumineuse correction. Son romantisme révolutionnaire à lui consistait à s'inspirer uniquement des croyances du monde moderne, des traditions et des malheurs de sa patrie ; il n'emprunte ni ses sujets ni ses symboles à l'antiquité païenne. Il avait le goût et le culte de l'antiquité sans en pratiquer ni recommander l'imitation, comme ses prédécesseurs. Génie original et libre, s'il a subi à son insu une influence, cette influence a été celle de lord Byron, encore n'est-elle sensible que dans la face extérieure de son œuvre. Quant à sa pensée, à son inspiration, elles lui appartiennent en propre, ou plutôt elles lui sont données par sa foi religieuse. Il a pu avoir les fiertés amères, il n'a pas connu le scepticisme voltairien du chantre de Don Juan. Il unissait, d'ailleurs, dans son admiration, le culte de tous les poétiques représentants de la pensée humaine : Moïse, Job, Homère, Shakspeare, Virgile, Goëthe. Le monde biblique et le monde grec lui étaient aussi familiers que le monde romain. Il avait fait à Lausanne un cours de poésie latine avant de professer, au Collége de France, un cours de littérature slave. En ces dernières années, cependant, il vivait plus volontiers dans l'intimité des grands tragiques de la Grèce. Dans nos visites à un maître qui fut un ami, nous l'avons souvent trouvé, à la bibliothèque de l'Arsenal, en compagnie de Sophocle ou d'Eschyle, dont il lisait les chœurs à texte ouvert, comme d'autres liraient une lettre de madame de Sévigné. Le poète des *Aïeux*, n'oublions pas de le dire, goûtait infiniment la clarté élégante de l'épistolaire française. Il savait reconnaître les richesses et la limpidité de notre prose, comme il savait apprécier l'exquise sobriété des odes d'Horace ou des odelettes d'Anacréon. Mais à notre prose s'arrêtaient ses vives sympathies; tout en rendant justice à nos grands écrivains en vers, il sentait quel tort irréparable l'imitation des Grecs et des Romains a fait à notre poésie. Imiter, c'est abdiquer. L'originalité, la spontanéité, on ne saurait les trouver dans ce qui n'est plus, dans ce qui n'a plus sa raison d'être. La vie seule engendre la vie en littérature : « Laissez les morts enterrer leurs morts. » C'est ainsi que, dans les chefs-d'œuvre que nous a légués l'antiquité, le grand poète moderne de la Pologne ne savait voir que des vestiges immortels, les *reliquiæ* d'une croyance éteinte et d'une civilisation disparue.

Je viens d'écrire les noms d'Horace et d'Anacréon, les poètes de la vie heureuse et des mœurs faciles. Hommes d'une époque et d'un climat moins favorisés, nous n'en goûtons que mieux peut-être ces

Digitized by Google

épicuriens qui disaient en si beaux vers les roses et la briéveté de la vie. A travers les âges, leurs chants nous sont venus, et nous les aimons pour ce qu'ils ont de jeune et d'éternellement humain. Ces esprits d'élite ont eu, de tout temps, de zélés admirateurs ; il en est de nos jours qui les traduisent encore en vers. Ainsi, après tant d'autres translateurs, M. Espérance Picard a voulu rendre en rimes françaises les odes d'Horace, et M. Henry Vesseron, les courts chefs-d'œuvre d'Anacréon. Quelle tentative plus périlleuse, mais aussi quels plus louables efforts ! M. Picard a eu d'heureuses audaces dans sa lutte contre la langue savante et compliquée du poète latin ; souvent aussi il est demeuré obscur pour avoir serré de très près l'original. M. Vesseron, dans ses stances faciles, s'est joué avec plus d'abondance que de grâce des difficultés de son auteur ; il s'en tient au sens général et se montre peu inquiet de l'expression anacréontique, peu averti de l'accent, du geste particulier au voluptueux vieillard. Mais peut-on traduire en vers un poète, et un poète tel qu'Anacréon ? Question oiseuse : la seule réponse serait dans le succès. Il s'agirait avant tout, pour le traducteur, de démentir ce vers d'un moderne :

Dans mes efforts la grâce s'est enfuie.

Cependant, comme on ne traduit qu'en vue de ceux-là pour qui un texte étranger est lettre close, il nous semble qu'en français, du moins, on atteindrait mieux le but en se renfermant dans une prose où *la littéralité* n'exclurait ni l'élégance ni la souplesse de la diction ; ni la couleur, ni l'image, ni même un certain nombre, — toutes choses qui sont l'essence même de la poésie. La prose française, si riche, si ductile et docile entre des mains qui la savent manier, se prêterait plus aisément que notre versification, la plus *illibérale* qui soit, aux exigences d'une tâche où la fidélité a sans cesse besoin de se concilier avec la liberté. Etre poétiquement à l'aise et exact en traduisant en vers, ne rien ajouter à l'original, n'en rien retrancher, cela semble impossible dans presque toutes les langues modernes; on arrive à l'à-peu-près, au compromis plus ou moins satisfaisant ; c'est déjà beaucoup que de conserver l'accent général, l'esprit sinon la lettre de son modèle ; on fait alors de remarquables imitations plutôt que des traductions. C'est ainsi qu'Anacréon nous a été rendu par quelques poètes du XVI^e siècle, entre autres par Ronsard, le maître trop oublié, qui dans ses libres imitations a maintes fois rivalisé de sourire, d'heureuse humeur et de grâce avec le sage de Théos. C'est le divin Platon qui lui donne ce nom de Sage. Quel riant génie que ce vieillard ami des Muses ! Quelle plus inof-

Digitized by Google

fensive gaieté que la sienne ! Il y a dans ses odes d'un dessin si pur, l'éclat, la vie, la fraîcheur et la saveur ; et puis, c'est divinement court et net : on dirait des camées. Pour reproduire en vers sa *Vénus anadyomène*, il faudrait la correction, la sûreté voluptueuse de lignes que le crayon de M. Ingres a mises dans son excellent tableau du même nom. Il serait à désirer qu'un helléniste, ayant le sentiment non moins que le zèle de la poésie, voulût faire en français pour Anacréon ce que M. Giguet a fait pour Homère, et M. Alexis Pierron pour Eschyle. En attendant cette prose définitive, telle que la pourrait écrire M. Edouard Briault, le jeune et poétique helléniste breton, voici quelques lignes dues à une plume studieuse, qui feront assez comprendre ce que nous souhaiterions en ce genre ; c'est une version littérale de la cinquième ode du poète antique :

*Sur la Rose.*

« Mêlons au vin la rose vouée à l'amour. Les tempes ceintes de la rose aux belles feuilles, rions doucement et buvons. La rose, la plus excellente des fleurs ! la rose est le plus doux soin du printemps. Les roses plaisent aux dieux ; et l'enfant cythéréen couronne de roses ses belles boucles, lorsqu'il danse avec les Grâces. Donc, couronnons-nous ! et le front lourd de roses, et chantant sur la lyre, autour de tes autels, ô Dionyse, je danserai avec une vierge aux beaux seins. »

Nous ne blâmons pas absolument les traductions en vers, nous en constatons les difficultés très grandes en notre langue. MM. Ernest et Edmond Lafond en ont pourtant triomphé en maintes pages de leur version des *Sonnets choisis* de Dante, de Pétrarque, de Tasse et de Michel-Ange. Ce consciencieux travail, entrepris et mené à fin avec une ferveur tout affectueuse, — *con amore*, — a été publié dans un moment où l'attention n'était pas précisément aux sonnets d'amour, — au lendemain de la Révolution de 1848. La muse veut un silence propice. Malgré le bruit extérieur et l'inopportunité, le beau livre a fait son chemin dans l'estime des gens de goût et des amis de la poésie amoureuse. Les deux collaborateurs assurent que « le vers seul peut tenter de reproduire la couleur et l'harmonie du vers, » et ils l'ont prouvé dans plus d'un tercet emprunté à Pétrarque et au Tasse. Nous aurions désiré moins de mollesse et plus d'ampleur consistante, plus de fermeté dans les sonnets qu'ils ont traduits de Dante et de Michel-Ange. A tout prendre, cette traduction est une œuvre charmante en soi et sérieuse ; elle mériterait une étude critique à part. Il y aurait là tout un curieux chapitre à écrire, et sur le sonnet en lui-même, et sur la *religion de l'amour*, religion

Digitized by Google

platonicienne et chrétienne, dont les grands poètes de l'Italie ont été à la fois les martyrs et les chevaliers au moyen âge. Depuis cette œuvre en collaboration, M. Edmond Lafond s'est fait prosateur; il est retourné en Italie, et il nous en a rapporté deux volumes pleins de faits et naturels de style : *Rome*, *Lettres d'un pèlerin*. Quant à M. Ernest Lafond, il est resté fidèle au culte du sonnet; il y a récidivé avec éclat dans sa version en vers des *Poèmes et Sonnets* de Shakspeare. Nous ne faisons que la mentionner au passage, car il en a déjà été parlé ici même, par un juge compétent en ces matières de langue et de poésie étrangères.

Quittons l'Italie des sonnets et la Grèce d'Anacréon et rentrons en France par la Suisse, où nous convient les *Chansons lointaines* de M. Juste Olivier. L'édition illustrée de ces chansons que nous avons sous les yeux est une sorte d'hommage national à leur auteur, un monument élevé par des amis et des artistes, ses compatriotes. Ce serait de la gloire littéraire, si ce n'était mieux encore : c'est de l'estime et de la sympathie publiques. Naturel et très populaire en Suisse, M. Juste Olivier est un littérateur connu et apprécié à Paris, la ville distraite par excellence. Il y a publié des romans, des articles de critique, des poèmes et des *chansons lointaines*. C'est un poète de la couvée et de la volée de 1829. Il s'y rattache par son âge, par ses études, par ses procédés dans l'art, par un voyage qu'il fit vers cette date (1829) à Paris, et dont il profita pour se mettre en rapport d'amitié et d'idées avec les chefs du romantisme. Il est resté fidèle à cette école littéraire en ce qu'elle avait d'élevé et de libéral, mais il avait le goût trop avisé pour n'en point répudier les *tics* et les exagérations. Il y a du Béranger chez M. Juste Olivier ; il est comme lui un peu obscur, un peu arrangé et médité; sa grâce rustique, sa naïveté n'est pas absolument exempte du *voulu* et de l'*artificiel*. On sent la présence de l'artiste derrière le poète, mais le poète est élevé, triste, noble, austère avec jeunesse : *Jeune Helvétie!* Lisez cette belle et grave chanson; lisez aussi la chanson non moins belle des *Vieux Chênes :*

« Avant d'entrer dans les pâles domaines
Du noir faucheur dont nous sommes les blés,
Chantons, amis, chantons sous les vieux chênes
Le souvenir des beaux jours envolés! »

Les beaux jours que chante M. Olivier sont ceux d'une enfance qui rappelle celle de Burns, la nature qu'il reproduit est celle des hautes vallées de la Suisse : il en a les fraîcheurs et les senteurs. Il a vu et pratiqué ce qu'il dépeint; il est précis et vrai dans les détails de la vie agricole : c'est un rêveur sympathique qui a longtemps écouté

Digitized by Google

pour savoir bien redire. Il y a des gazouillements d'oiseaux, des murmures d'eau vive, des haleines de brise dans les couplets du poète; il peint aux oreilles comme aux yeux; il est plus délicat et tendre qu'enthousiaste; il a une curiosité voluptueuse et dans la touche et dans l'accent. M. Olivier se complaît aux détails, car il joint à la distinction beaucoup de pénétration, beaucoup de finesse; il lui arrive même de raffiner. Nature étrange de poète! il devient parfois *maniéré* dans *l'agreste;* il lui arrive aussi d'étendre, d'allonger, d'épuiser son sujet : telle de ses *chansons* tourne ainsi à la ballade; dans telle autre il se restreint tout à coup et se condense, il fait preuve de force : on sent en lui une lyre aux cordes sobres et mâles. S'il n'est jamais orageux et passionné à la manière de Beethoven, il est parfois sensible, profond, distingué, suave à la façon de Haydn. Son poème des *Campagnes* est une sorte *d'oratorio* pastoral, et, à notre avis, une composition des plus mélodieuses dans sa gravité.

Il y avait à Lausanne une société, dite de Zoffingue, composée de jeunes gens suisses de tous les cantons. M. Olivier en a-t-il jamais fait partie? Je l'ignore. Ils s'étaient réunis au nom de la patrie et de la poésie. Cette société a été dispersée (en 1847) par une révolution de panthéistes hégéliens. Esprits honnêtes et allègres, ces jeunes hommes, longtemps unis dans un but patriotique et littéraire, se sont vus subitement séparés; le souffle d'un radicalisme orageux les a disséminés, les uns en Allemagne, les autres en Angleterre ou en France. Il a fallu un matin dire adieu à la patrie et à la famille poétique :

> Plus de chansons, plus de couples fidèles....
> Au bord du toit déjà les hirondelles
> Forment leur rang et sonnent le départ.

M. Juste Olivier quitta dès lors la Suisse et vint s'établir à Paris. Après la Révolution de février, il a reconnu l'hospitalité de la France en se chargeant avec zèle, comme M. E. Souvestre, M. le docteur Lemaout, etc., de faire au peuple de la capitale de ces *lectures publiques du soir* où un auditoire nombreux trouvait deux fois la semaine une distraction aussi morale qu'instructive. Le mouvement révolutionnaire survenu en Suisse, et, par suite, une volontaire expatriation de la part du poète, ont été pour lui, sur le sol étranger, l'occasion et le sujet de quelques-unes de ses *chansons lointaines.* Une veine d'ironie mélancolique s'y fait jour, çà et là, à travers le courant des idées et des inspirations d'autrefois. Le *Chant d'un égalitaire, A bas! Un bon conservateur, les Héros helvétiques*, etc., relèvent d'un ordre de sentiments où nous ne voulons point pénétrer. Nous y remarquons seulement, et au point de vue littéraire,

Digitized by Google

une note non pas tout à fait nouvelle, mais que la politique accuse avec vivacité, une note toutefois plus moqueuse et narquoise que méchante ou amère. Ce côté narquois, douteur, s'allie chez M. Juste Olivier à un sens moral et religieux très développé; il est moral, et pourtant il y a en lui un accent de scepticisme sur divers points d'histoire, de philosophie, de politique. En politique surtout il nous paraît sans illusions, sans de ces aveuglements superbes ou généreux qui passionnent et remuent, et qui semblent naturels aux poètes. C'est une nature de poète très complexe, nous le répétons, que celle de M. Juste Olivier. Je ne sache pas une poésie plus difficile à classer, à caractériser d'un mot, que la sienne. Il voudrait peut-être faire du Sterne en poésie comme il l'a tenté en prose. Il lui faudrait un auditoire préparé, un auditoire d'artistes et de poètes pour le bien comprendre et lui reconnaître toute sa valeur. S'est-il jamais complétement défini, *débrouillé* à ses propres yeux? nous n'oserions l'affirmer. Quoi qu'il en soit, la poésie de M. Juste Olivier est un produit très distingué, mais un peu difficile, de l'école de 1829, et qui a fleuri sur une colline du pays de Vaud en vue du lac de Genève.

Dans cette revue des ouvrages en vers, que nous passons, plume en main, pour l'édification de nos lecteurs sur le mouvement poétique contemporain, les poètes déjà étudiés et cités n'épuisent pas la liste de ceux dont il nous reste encore à parler. Il en est un bon nombre dont les volumes réclament de la critique une mention et une justice. Rester juste et ne pas sembler sévère aux intéressés, garder cette mesure qu'avoue l'impartialité, c'est là, certes, une tâche délicate. On ne peut « contenter tout le monde et son père, » a dit le meunier de La Fontaine. Le père ici, c'est le public, assez frondeur et volontiers expéditif en ses jugements; et tout le monde, c'est la gent irritable si bien connue d'Horace. Quant à nous, les formules de l'éloge et du blâme s'épuiseraient plus vite sous notre plume que ne se lasserait notre patience, car nous avons quelque faible pour la poésie, et partant pour ceux qui la cultivent. En veut-on une preuve? Nous avons lu cinquante mille vers en six semaines. Eh bien! ce que nous avons éprouvé à cette lecture obstinée, c'est moins de la fatigue qu'un peu de découragement. Nous nous sommes convaincu, et nous l'avouons avec tristesse, que s'il est une chose rare de nos jours en littérature, c'est assurément une création et une expression poétiquement *individuelles*. On imite, on continue, on exagère même les maîtres; on ne s'inquiète pas d'être soi. Cinquante mille vers et si peu de poésie! Il est des heures où, au nom de la muse irritée, la critique rêverait des hécatombes. Mais qu'on se rassure, les hécatombes d'aucun genre n'ont jamais été de notre goût. Les silences dédaigneux ne sont pas davantage dans nos procédés

Digitized by Google

habituels. Nous aimerions à continuer par voie d'analyses et avec preuves à l'appui. Résignons-nous cependant : faute d'espace, et aussi par égard aux impatiences du lecteur, soyons *sommaire*, mais restons juste.

Sous ce titre : *Théâtre et Souvenirs*, M. U. Bouzique vient de gratifier le public d'un volume qui contient deux tragédies, *Tullius* et les *Dragonnades*, affectant la forme classique, et des chansons dans le goût et l'imitation directe de Béranger. Aux tragédies, nous préférons les chansons : il s'en rencontre de jolies et de spirituelles ; il en est de sentimentales : *Alma Vénus* est de celles que nous relirons, nous qui ne chantons pas. — *Tullius* et les *Dragonnades* ont des visées politiques et religieuses ; elles sont précédées de préfaces qui rappellent en bonne prose les souffrances d'une époque d'intolérance et de persécution. En elles-mêmes, ces tragédies ne nous semblent ni supérieures, ni inférieures aux chefs-d'œuvre de tel et tel de nos dramatistes en vogue, la gloire académique de notre théâtre moderne..., de l'Odéon ou des boulevards.

M. Lucien Biart a demandé des stances et des couleurs à la Muse des premiers rêves pour se redire à lui-même les paysages et les beaux jours de son passé, — un passé qui n'est pas loin de lui, à en juger par la jeunesse, par l'inexpérience charmante de ses *Poésies*.

Dans les *Réalités humaines* de M. Pierre Véron, il n'y a de réel et d'humain que de généreuses aspirations traduites dans une langue brouillonne et incorrecte. M. Véron a dû lire assidument Victor Hugo ; il ne le rappelle pas, mais il *s'en souvient* trop. La mémoire et l'improvisation, voilà deux ennemies dont certains talents candides devraient bien se défier ! Le zèle, le bon vouloir ne suffit pas seul dans l'art. Si la muse reconnaissait un enfer, on pourrait également dire de cet enfer-là qu'il est pavé de bonnes intentions.

M. J. Lainné compose un grand poème, *la France*, dont le sujet doit embrasser notre histoire nationale. C'est tout simplement une œuvre épique que tente l'auteur. Nous venons d'en lire la première partie, *les Origines*, et nous craignons fort d'y avoir plutôt démêlé le ton didactique que l'accent épique. La manière de M. Lainné nous semble s'accommoder d'une diction diffuse, effacée, voisine de la prose et même du prosaïsme. Que l'auteur y prenne garde ! Il se permet, de plus, d'étranges libertés comme versificateur : ainsi il fait rimer les mots *Grèce* et *apparaissent*, *hypothèses* et se *taisent*. Est-ce inadvertance, oubli des principes rudimentaires de la versification ? Faut-il croire plutôt que c'est parti pris de rimeur, révolte préméditée contre les entraves de notre prosodie ? — Nous n'appuierons pas sur cette première partie d'un poème qui est encore en voie

Digitized by Google

de composition : l'auteur et le lecteur comprendront notre silence.

M. J. Autran est un poète du Midi, sonore, fécond, imitateur, un écho musical et prolongé de voix bien connues. Il combine à son profit, en amateur et disciple pieux, les procédés de M. Brizeux et de M. Victor de Laprade. Il habite ces régions moyennes de l'art où les chutes ne sont point dangereuses, où de l'habileté acquise se concilie avec des inspirations naturelles et communes à tous. Il n'invente, ni ne se hasarde; il chante ce qu'il voit, et surtout ce qui plaît dans le moment. Lorsqu'il était de mode de faire du pastiche antique au théâtre, en haine des excès du drame romantique, il écrivait sa brillante étude sur *la fille d'Eschyle*. La *mer* lui a inspiré de longs poèmes, et, dans ces poèmes, quelques stances d'une limpide et large ondulation. Dans les *Laboureurs et soldats*, il raconte des histoires touchantes en vers imagés, colorés, naïfs ou familiers de ton, mais familiers *de propos délibéré :* c'est l'auteur lui-même qui le reconnaît. Il y a un an, — 1856 — et après les *Histoires poétiques* de M. Brizeux, M. Autran se faisait poète bucolique : par goût et sans doute aussi par position, il se mettait à dire les travaux de *la Vie rurale* et sa *Montagne de Luberon*. L'heureux poète! il a à lui toute une montagne; il peut y rêver et la chanter sans sortir de chez lui. On se rappelle ici, malgré soi, les riants hémistiches de Denham :

> Sure there are poets that did never dream
> Upon Parnassus.

« Les noms de l'OEta, du Pinde, de l'Hymette, nous dit M. Autran dans sa préface, resteront à jamais glorieux; celui de *ma montagne* ne cessera pas d'être obscur. » Que de goût dans ce rapprochement! quelle modestie plus charmante! Les amis de M. Autran prisent et prônent très haut ses poèmes. Tout en les goûtant beaucoup, nous voici contraint à baisser de ton dans l'éloge; il ne nous siérait pas de faire chorus. On pourrait croire à des méprises : par métier, la critique n'en doit jamais commettre, et encore moins s'en permettre.

Les *Poèmes familiers* de M. Eliacin Greeves sont un progrès dans la voie poétique où l'auteur a débuté, en 1854, par son volume *Amour et Poésie*. M. Greeves se plaint, en quelques lignes de préface, de l'indifférence ennuyée et distraite « de ceux qui se sont donné la mission d'appeler les autres à leur tribunal. » M. Greeves en parle fort à son aise. Ignorerait-il donc à quelle rude patience sont parfois condamnés ceux-là qui ont à cœur de lire avant de juger? On serait ennuyé à moins! Cette indifférence, d'ailleurs, nous avons tous à en souffrir, et, pour être juste, c'est le public même qu'il en faudrait accuser. Le public de tous les siècles a été fort peu

Digitized by Google

sympathique, on le sait de reste, aux choses de la poésie ; il aime les choses palpables, solides, positives, comme on dit. Plus que jamais, son attention est aujourd'hui au lucre et à l'industrie ; il ne se nourrit ni de roses ni de rêves, et, comme les compagnons d'Ulysse chez Circé, il le prouve sans vergogne ; son âme enivrée, non rassasiée de la liqueur magique, est toute aux jeux de bourse, aux coupons de rentes et aux actions de chemins de fer. Il faut s'y résigner, comprendre son époque et lui pardonner. Mériter, ce n'est point obtenir l'attention du public ; on la conquiert, on l'emporte de haute lutte, ou l'on fait mieux, — on s'en passe. L'art a ses joies mystérieuses qui tiennent lieu de tout. Quant à cette attention du dehors, j'en sais qui, ne pouvant point s'en passer, ont su la surprendre. Tels, cependant, n'ont été que simplement heureux : ils ont eu la chance, l'étoile, l'opportunité, que sais-je ? D'autres, enfin, avaient des amis, des fervents, des clients, toutes les habiletés et les facilités de l'*aurea mediocritas*. En aucun temps peut-être, les poètes qui ne veulent être que des poètes, n'ont eu moins d'accès naturel près des cœurs, ni moins de prise directe sur les esprits. Excepté trois ou quatre noms, connus et répandus au loin, la plupart sont encore à franchir les barrières de la capitale. Faute du vrai public, nos poètes sont à eux-mêmes leur public. Ils forment une sorte de petite Eglise où ils se lisent entre eux, se commentent, se mesurent, se classent, s'admirent, se contestent, se discutent, se censurent, se déchirent même avec une fraternelle âpreté qui atteste la vie du moins, — une vie à part, en dehors et au-dessus du grand courant matérialiste et industrialiste du siècle. Dans ce cercle de famille, dont le monde ignore les auréoles et les ambitions, où l'on lit encore ces fous désintéressés qui s'occupent d'idéal au lieu d'agioter lucrativement à la Bourse, dans cette famille anonyme, il faut que M. Greeves le sache, on a mesuré et pesé son talent, — un talent cultivé, attendri, mûri par les épreuves du cœur, — on a goûté quelques passages de son *Moine*, de ses *Deux Sœurs*, de sa *Nièce du Vicaire*, une touchante idylle ; et sa *Vision du matin*, une fraîche élégie dans le goût de Chénier. Nous en dirons autant à M. le marquis de Belloy, l'auteur des *Légendes fleuries*, un maître élégant et vif dans l'art du rhythme, un poète plein d'esprit, obscur parfois à force d'esprit :

Aimez-vous..., l'esprit ? On en a mis partout.

Cet *esprit*-là, chez M. Jules de Gères, c'est l'ingrédient descriptif. En vérité, il y en a un peu trop dans son poème : *Rose des Alpes*, un poème de longue haleine, plein de science et d'art, riche de poésie

Digitized by Google

de détails. Un peu moins de richesse, et nous avions un poème achevé. On y lit des épisodes émouvants, *le Chant de la vie*, entre autres, rendu dans une forme correcte, soignée, plus harmonieuse que mélodieuse dans ses longueurs limpides. Il y a pourtant de la mélodie dans cette pièce détachée, *Barcarolle*, ou *Bonheur sur l'eau*, l'une des meilleures du beau recueil de M. de Gères. En voici une strophe :

« Dans les joncs épais glissons ignorés,
A peine entrevus de l'oiseau sauvage
Qui part en sifflant vers ses bois dorés,
Et fuit, comme nous, le riche esclavage.
Qu'il est tentateur, ce libre rivage !
Quels lointains profonds, du doute adorés !
Que d'ombrages clos dont le sombre invite;
Comme on dormirait dans ce nid calmant !
Hélas! le courant va toujours trop vite....
Ramons lentement, ramons lentement. »

Comme M. Eliacin Greeves, M. Emile Grimaud est en voie de progrès sur lui-même. Son livre, *les Vendéens*, est supérieur à son premier ouvrage en vers : *Fleurs de Vendée*. Les titres de ces deux volumes disent assez, et l'origine et le but filial de leur auteur. Il veut chanter sa patrie et les *géants* qui l'ont illustrée en combattant contre le nouvel ordre social inauguré en 1789, et que la République avait à maintenir et à défendre. La République a vécu, mais elle a vaincu, et grâce à sa victoire, M. Emile Grimaud a d'héroïques défaites à célébrer en vers élégiaques. Il se limite lui-même aux horizons de son clocher et des sympathies natales; quoi de plus naturel en soi et de plus légitime ! Loin d'y trouver rien de répréhensible, nous nous plaisons à reconnaître qu'un pareil dessein a sa fécondité et sa portée poétique particulières : en se resserrant, la pensée et le vers peuvent atteindre plus haut. Il s'agit simplement de savoir si l'on se sent la force de lancer cette noble flèche qui s'appelle le vers héroïque. Nous craignons que M. Emile Grimaud n'ait pas assez compté avec lui-même avant de se mesurer aux vigoureux sujets qui l'étreignent, et qu'il n'étreint pas. S'il est un des héritiers de cette race de *géants*, dont il a tenté de dire en vers la douloureuse épopée, ce n'est pas du moins par sa poésie qu'il le prouve. Il ne faut pas toujours prendre à la lettre ce que vient de nous dire au collége l'épique et grave poète : *Audentes fortuna juvat*. Il y a audace et audace; il y a fortune et fortune : comprenons et aimons la nôtre. Quelques lignes fermes, des hasards heureux tels qu'il s'en rencontre, par exemple, dans le *Regulus nantais*, n'infirment pas les critiques ou plutôt les conseils que nous adressons à M. Emile Grimaud. Nous nous sommes attardé avec plaisir à certains coins

Digitized by Google

de paysage dans ses *Vendéens*. Ainsi, par exemple, à ce paysage de nuit et de lune, qui sert de cadre et de début au poème sur La Rochejaquelein. Que le jeune auteur s'étudie à se faire une forme et une expression plus siennes; qu'il écarte de ses rêves la douce et forte figure du chantre de *Marie :*

Qui te célébrera, Vendée, ô ma patrie!
Dans l'un de ses enfants,—le chantre de *Marie*,—
La Bretagne a trouvé, la Bretagne ta sœur,
Un poète inspiré digne de son grand cœur....
Quelle Muse dira ta gloire et tes malheurs,
O terre de *géants* et de genêts en fleurs!

Il y a longtemps que M. Brizeux a enrichi la langue de ce beau vers :

O terre de granit recouverte de chênes!

Décidément, M. Brizeux fait école! M. Autran, M. Emile Grimaud sont là pour l'attester. Faut-il en féliciter le barde breton? M. Brizeux est-il un poète qu'on puisse imiter ou qu'on doive continuer? Son art est-il de ceux qu'on s'assimile? son domaine, de ceux qui se transmettent sans s'altérer?

Nous n'avons plus à analyser l'œuvre de M. Brizeux; elle est bien connue. Son œuvre c'est sa vie même, et cette vie, si pleine et si close, il l'a toute rangée, dès l'adolescence, au culte des lettres délicates et sérieuses. M. Brizeux est un poète sobre, aux mâles distinctions, d'une originalité très-fine. Il n'a pas la veine opulente, ni la verve orageuse; son onde coule tranquillement comme celle du Létâ. Il est contenu, discret, naturel, simple, et il entend rester simple. Son vers côtoie parfois la prose, mais il n'a garde d'y tomber. Cette muse-là peut cheminer sur le parapet, jamais dans la rue. Elle évite la foule et les formules banales; une instinctive répulsion pour tout ce qui est enflure ou vulgarité diffuse la ferait plutôt se jeter dans les formes heurtées, brusques, elliptiques,—dans l'ellipse *roulue* d'Horace. Je dis voulue, car avec M. Brizeux, qu'on ne s'y méprenne pas, on a toujours affaire à un artiste. Il est vrai, mais d'une vérité cultivée, surveillée avec un soin jaloux : c'est la vérité de l'art. Il ne montre pas ses secrets; il les dissimule, au contraire, et les recouvre de poésie; il ne veut pas qu'on s'en doute. Aussi les rhéteurs lui demandent plus de naïveté; les poètes, plus d'art; les artistes, plus de poésie; les esprits gloutons et gras, plus de souffle; la muse de La Fontaine et de Chénier lui dit : continuez. *Marie*, en vers, comme *Paul et Virginie*, en prose, est une bonne fortune bien rare dans l'existence d'un poète et d'une littérature. C'est l'éclosion, la première haleine virginale d'une âme s'ouvrant à la vie



Digitized by Google

littéraire. Une saine odeur de verveine et de lande sauvage embaume cette chaste idylle. On peut une fois trouver une pareille inspiration; elle ne se renouvellera plus. Que penser de ceux qui tentent d'imiter l'auteur de Marie? *La fleur d'or* est le livre d'un pèlerin en quête d'impressions et de réflexions : c'est l'écho lyrique de ses pensées : l'expérience des jours d'épreuves et des hommes y est résumée en notes artistement senties. — La jeunesse s'envole, et avec elle l'ardeur des lointains voyages. Le pèlerin, tout bruni du soleil de l'Italie, est rentré dans sa natale Armorique. Avec le printemps, *Marie;* avec l'été, *les Bretons* : le fruit après la fleur. Ce dernier poème est l'œuvre de la maturité de M. Brizeux. Ici, rien de fictif dans le récit, rien de romanesque; tout l'intérêt est dans la fidélité rustique et en quelque sorte filiale des tableaux. La Patrie est à la fois l'héroïne et la muse de ce poème, — sorte d'excursion aux visées épiques, aux saveurs géorgiques, à travers les mœurs, les costumes, les hameaux, les paysages de l'antique et de la moderne Bretagne. C'est la composition la plus étendue, la plus forte, sinon la plus attachante et la plus humaine de M. Brizeux. Pour la goûter sans réserves, il nous faudrait être aussi celte que le barde lui-même, et comme lui, être fait, dès l'enfance, aux mœurs un peu crues et farouches dont il nous retrace si rudement la peinture. Une rudesse énergique ne nous déplaît pas dans l'art, mais c'est quand elle s'attaque exclusivement aux caractères et aux passions; elle captive alors, si elle ne *charme* pas, parce qu'elle remue en nous ce qu'il y a de plus intime et de plus humainement amer. C'est de la vérité implacable souvent, mais c'est de la vérité. Il y a du Crabbe, par endroits, chez le barde des *Bretons*. La mort du fermier Hoël est un morceau dans l'accent et dans la teinte de l'analyste anglais. Les *Histoires poétiques* sont une suite naturelle et comme l'achèvement des *Bretons*. *Primel et Nola* est un récit d'amour où toutes les qualités franches et douces du poète se combinent heureusement : c'est le beau fruit doré d'une tiède et souriante automne : il y a eu conjonction d'astres et d'influences pour le mûrir.

Et maintenant, l'auteur de cette belle suite d'œuvres, ou gracieuses ou viriles, peut, si bon lui semble, se continuer lui-même et tenter de se surpasser; mais on aurait grand tort, je le répète, de s'engager dans sa voie et sur son terrain. Ce serait temps et peines perdus. Il occupe en maître, et de tous points, ce domaine poétique qu'il a su défricher en Bretagne et féconder. Il est là chez lui, bien et dûment à sa place. — Il est un lieu encore où M. Brizeux, par droit de mérite et de dignité littéraire, serait également bien à sa place. — Est-il besoin de dire que nous voulons parler de l'Académie française? Quand la noble compagnie, après avoir fait leur part aux

Digitized by Google

gros succès dramatiques de la saison, songera à faire celle des muses discrètes et durables, de la poésie à *l'état pur*, elle se rappellera, nous aimons à nous le persuader, qu'il y a tout à côté de M. de Vigny et de M. Sainte-Beuve, non loin de M. de Lamartine, et en face de M. de Musset, un siége à offrir à l'auteur de *Marie* et des *Bretons*, au représentant de la poésie rustique en France.

Eugène Mordret, le continuateur inspiré de M, Brizeux, dont il étudiait la poésie sans s'y limiter, est sorti de la vie à ce moment où la muse dégage et élève de plus en plus son essor. Que d'horizons tout à coup interceptés! Ses poèmes et ses romans publiés à cette place même où j'écris son nom avec une sympathie partagée de tous ses lecteurs, révélèrent dès l'abord en lui un vrai poète et un poète vrai, un prosateur plein de fertilité naturelle et de délicate émotion. Il avait de la fraîcheur dans le style et dans la pensée; cette fleur virginale de duvet que le talent dépouille en mûrissant. Nature naïve et fine, le poète avait de son âge les réserves rougissantes, mais une grande générosité de sentiments s'alliait déjà dans ses vers à la droiture et à l'ardeur franche des aspirations :

> Epouse l'avenir dans tes larges tendresses;
> De l'ère qui s'avance écoute les promesses....

Les images, les couleurs sont encore toutes printanières dans son poème de *Marguerite;* toutefois on y sent vibrer une fibre lyrique et passionnée; la tendresse s'y accentue et monte jusqu'aux troubles de l'éloquence; c'est de l'*élégie dramatique*, et le poète est là presque novateur. — Innover, hélas! créer, se révéler et se produire tout entier, la mort ne lui en a pas laissé le temps! Aux promesses déjà réalisées par une féconde adolescence, comment ne pas regretter tant de fruits moissonnés en leur fleur et que nous eût donnés un viril été! — Sur cette tombe précoce, la muse de madame Hemans se serait complu à effeuiller des marguerites et des violettes; elle eût embaumé un talent dans son emblême : les fraîcheurs agrestes et les délicates senteurs.

Nous allions clore ici ce compte-rendu sur la poésie et les poètes contemporains, lorsqu'on nous a fait tenir *la Mort du Juif errant*, par M. Edouard Grenier. C'est un sérieux début, et nous en félicitons l'auteur. M. Grenier n'est point un versificateur, Dieu merci! c'est un poète. Il y a des années que nous n'avions mis la main sur une œuvre plus poétique par la trame même du sujet, par la conception. Nous l'avons lue avec une émotion et une sympathie que nous tenons à justice de faire partager à nos lecteurs. Analysons avec quelque détail ce poème, trop mûr de pensées et de compo-

Digitized by Google

sition pour être d'un tout jeune homme, mais trop inégal de forme pour ne pas trahir l'inexpérience d'un artiste encore jeune dans le métier des vers.

A cet âge de force et de mélancolie
Où l'homme jeune encor sur son cœur se replie,

un poète, trouvant la vie amère, a fui les cités pour une solitude assise à mi-côte des monts et voisine des glaciers. Là, il a retrouvé l'apaisement; le calme s'est fait dans son esprit, l'amour a remplacé dans son cœur un mépris stérile pour les hommes. Un soir, dans ces dispositions bienveillantes de l'âme, après s'être longtemps oublié à contempler le poème de la nuit qui s'avance, et que remplissent déjà les signes précurseurs d'un violent orage, il voit gravir vers sa retraite un voyageur qui se rend aux chalets épars sur l'autre versant de la montagne. Il l'invite à se réfugier dans son ermitage. La tempête approche et cependant le voyageur hésite. Son nom seul, s'il le disait, glacerait l'accueil du jeune solitaire. Celui-ci triomphe à la fin des scrupules de l'étranger; l'hospitalité est acceptée. Tandis que le poète prépare la lampe et qu'il apprête la table frugale, le voyageur, à qui il avait indiqué, comme au temps de la Bible et d'Homère, une source prochaine où tremper et délasser ses pieds poudreux, le voyageur revient au foyer de son hôte. La lumière de la lampe éclaire alors en plein cette haute figure aux traits amaigris, empreinte de pâleur et de douleur, mais qu'ennoblit :

Une majestueuse et sereine tristesse.

L'étranger, à son tour, fait connaissance avec les traits et le toit de son hôte : des livres, des feuillets épars lui ont bientôt révélé chez qui il se trouve. N'es-tu pas un poète? lui dit-il.

Ne rougis pas, la muse est sœur de la prière.
Toutes deux en pleurant montent vers la lumière.

Et l'intimité s'engage entre ces deux inconnus, dont l'un symbolise l'expiation et le repentir, l'autre, la charité et l'humanité. Le repas fait, l'entretien se prolonge, et notre poète, race curieuse par essence, devient indiscret à la façon des causeurs homériques. Il demande à l'étranger quel est son pays, ses aïeux, son nom. A cette demande, une pâleur mortelle se répand sur les traits de l'inconnu; il se résigne pourtant, et, les yeux baissés, il répond :

« Je me nomme Ahasver; je suis le Juif errant! »

Cette révélation est un coup de foudre pour l'indiscret solitaire;

Digitized by Google

les frissons de la surprise le rendent muet : il a devant lui l'homme des siècles, le contemporain des âges et des pierres. Ahasver se méprend sur ce trouble, il croit au dégoût, à l'horreur du chrétien pour le forçat de son Dieu. Vingt siècles de réprobation lui « ont appris à n'être plus aimé ; » il se lève pour partir, et debout, et doucement : « Ta main toucha la mienne, dit-il, ta source a rafraîchi mes pieds ; le maudit te bénit ! sois heureux ! — Non, tu ne sortiras pas ! s'écrie le poète ; tu es mon hôte et un infortuné ; je ne suis point ton juge !

Je n'entends pas jamais, et surtout aujourd'hui,
Etre à froid le bourreau des jugements d'autrui !

. . .

Le Dieu qui t'a condamné, et dont je respecte les arrêts, m'a fait pour loi première le pardon et l'amour ; l'affligé est mon frère ; j'obéis à mon Dieu en te retenant ! » Et, pendant cet émouvant colloque, l'orage redouble de fureur au dehors. A travers bien des tempêtes semblables, le grand anathématisé avait toujours entendu crier au dedans de lui la voix terrible : *Marche ! marche !* — Mystère étrange ! cette voix, pour la première fois depuis le Golgotha, ne se fait plus entendre ! La justice de Dieu aurait-elle eu enfin son cours ? La charité du poète serait-elle un gage de la clémence divine ?

Le Juif errant, à cet endroit du poème, est déjà depuis longtemps sous l'influence du repentir et de la résignation. Aussi est-il aisément persuadé par le poète, et il reste, et il se laisse aller aux larmes et à l'espérance ; mais il confesse qu'il lui a fallu des siècles de torture pour dompter son orgueil et en arriver à comprendre que l'inhumanité est le plus grand des forfaits. C'est dans le troisième et le quatrième chant que M. Grenier a exposé la période de l'expiation, et c'est de la bouche même du coupable que nous avons le récit et l'aveu de ses misères morales. M. Grenier a laissé de côté les richesses extérieures de son drame pour n'en sonder et n'en creuser que la donnée psychologique. Qu'il a donc été bien inspiré de s'en tenir au vif et au pathétique de son sujet ! A quels développements la peinture d'une existence qui embrasse vingt siècles n'eût-elle pas prêté entre des mains aux rimes sonores et descriptives ! — Revenons à ce troisième chant où Ahasver résume sa vie d'expiation à partir du jour de l'anathème : *Marche !* jusqu'à cette nuit où une vision de Grâce lui dit :

« Pourquoi me fuir ? Ton seul refuge est mon amour. »

D'abord, ce don d'immortalité, dont son crime l'a revêtu, Ahasver

Digitized by Google

s'en réjouit; il n'en comprend pas la malédiction. Il va bientôt la sentir, frappé dans sa chair, dans tout ce que l'homme peut souffrir comme époux et comme père. Sa femme, qu'il aimait, vieillit, et lui, il est oublié par la vieillesse, et il sent ce qu'il aime se faner sur son cœur! Ses enfants deviennent ses contemporains; leurs âmes se ferment pour lui : de l'envie, ils passent à l'effroi; de l'effroi, à la révolte et à la haine; la cupidité les fait dénaturés; ils ont recours au poison et au fer; rien n'y fait : l'obstacle, la gêne, Ahasver survit! Ils le quittent. Un dernier fils lui restait, le Benjamin de l'amour paternel, né le jour même où mourut le Christ :

Il était aussi beau que son ange gardien;
Son âme ouverte au ciel ne voyait que le bien:
De ses frères jamais il ne comprit le crime....

Je l'aimais, continue le Jacob de l'expiation :

Je l'aimais d'un amour immense et solitaire;
Mais lui semblait un ange étranger à la terre.
Jamais une caresse, un sourire, un regard,
Ne montait jusqu'à moi, pas même par hasard!
Son cœur ardent au bien n'était pour moi que glace,
Bientôt de la froideur le dégoût prit la place,
Puis l'horreur! Et je vis, père désespéré,
Que Dieu, de cet enfant chétif, décoloré,
Avait fait contre moi l'archer le plus terrible
Qui pût venger son Fils et sa grandeur visible.

Il est peu de situations et de vers plus pathétiques. Cependant l'angoisse du Juif errant va redoubler d'intensité. L'enfant de sa tendresse languit; il s'éteint dans une agonie lente, et, au moment où il va mourir, voici que dans ses traits tout à coup transfigurés, le père éperdu croit reconnaître les traits mêmes du Sauveur :

C'était lui! seulement plus enfant et plus blême;
Mais cette majesté, cette douceur suprême,
L'âme partout visible, et son geste et sa voix,
Et surtout cet œil *doux et terrible* à la fois;
C'était lui, toujours lui!

Enfin l'enfant meurt, mais juste au jour, au moment anniversaire de la mort du Christ sur la croix :

Dix-huit siècles de peine ont passé sur cette heure,
Et, comme au premier jour, je le vois et je pleure....
Je reconnus le Dieu dans ses terribles coups,
Mais je ne pliais pas devant lui les genoux.

Digitized by Google

L'horreur seule cloua mon front dans la poussière.
Un autre de mon fils dut fermer la paupière;
Et quand on l'emporta roulé dans son linceul,
Je restai seul, sans fils, sans amis, seul, tout seul!

Après avoir été frappé dans ses affections de famille, Ahasver va être châtié dans son amour pour ses concitoyens. Le peuple hébreu prend en effroi cet homme éternel; il devient suspect; il est une preuve vivante de la divinité du Christ. Accusé de sédition par le Sanhédrin, jugé, condamné, traîné au pilori, insulté et raillé par la foule, il est finalement jeté dans l'exil. Il était de trop dans sa patrie, il sera de trop dans l'humanité. Doublement maudit et dans sa personne et dans sa race, la justice divine le poursuivra jusque dans le temps et dans la nature. Une immense solitude, un dégoût plus immense encore étend son cercle autour de lui. Toutes les joies, celles de la volupté, celles de l'orgueil et de l'ambition, celles mêmes de la haine, toutes lui sont amères et vides comme le fruit cueilli près du lac Asphaltite. Il a la jeunesse, il n'a plus l'illusion : IL SAIT; quel abîme de misères dans ces deux mots! Une plus atroce et désespérante torture lui est réservée : celle de l'intelligence et de l'orgueil forcés de s'humilier devant l'évidence et de la confesser : le Christ avait, en effet, vaincu le monde! Cette conviction, comme un trait de flamme, s'enfonce chaque jour plus avant dans son esprit. C'est la flèche de la lumière, mais ce n'est pas encore celle de l'amour : Ahasver ne se soumet pas, il ne se repent pas. Un miracle de la Grâce pourrait seul le convertir. Eh bien! ce miracle aura enfin lieu, pendant une nuit de silence et de méditations passée au milieu des ruines du Colisée, — par une de ces nuits saintes et limpides, où, comme dans le beau vers du poète :

Dieu met moins de distance entre nos sens et lui.

Il faut lire au quatrième chant, *le Repentir*, tout ce passage d'une vérité pénétrante et religieuse. Une émotion communicative donne au vers une vie et une fermeté singulières; c'est la beauté de la situation qui fait ici la beauté du vers. — Sauvé du doute et de l'endurcissement par une intervention directe du Christ, Ahasver se réveille de sa *vision* extatique un homme attendri et renouvelé : son cœur se fond en larmes et en prières; la paix rentre enfin dans son esprit; il bénit, il croit, il adore. A partir de cette nuit, une vie et une loi nouvelles commencent pour lui : la vie du repentir, la loi de l'amour. Il accepte le châtiment; il comprend qu'il doit expier son crime de lèse-humanité. Il se résigne désormais au mépris et aux injures. L'expiation lui devient une vertu et comme la sœur de l'Espérance.

Digitized by Google

Longtemps pétrifié par la haine, son cœur s'ouvre pour les hommes à une tendre pitié :

J'ai pour eux un amour triste et presque céleste.
Ils n'ont qu'un jour à vivre ; ils passent et je reste ;
Car Dieu du genre humain m'a fait le fossoyeur.
Je les vois partir tous pour un monde meilleur....

Et lui aussi, il voudrait partir ; mais il n'ose croire que Dieu lui permettra de quitter cette terre avant la destruction du globe. Son pèlerinage ici-bas, sa veille dure depuis deux mille ans ; il aspire au repos ; sa plus chère et secrète espérance, c'est la mort, « ce doux sommeil, » ce plus grand des bienfaits que Dieu ait départi aux hommes !

Dans le cinquième chant, *le Pardon*, le poète, quelque temps absorbé par le récit de son hôte, prend la parole pour lui avouer que, dans cette histoire des vieux jours, il est un point où sa curiosité n'est pas encore satisfaite. Il a un désir, un vœu de toute sa vie, une ardente obsession de sa pensée qu'a ravivée ce qu'il vient d'entendre ; et, s'il ne craignait d'évoquer une douloureuse image dans l'âme d'Ahasver, il le prierait d'apaiser encore ce désir. — C'est peut-être une dernière épreuve, et la plus amère, mais l'homme du repentir y est d'avance préparé : « Parle, dit-il, ma pensée

A trop souffert pour craindre encor d'être blessée.

Eh bien ! continue le poète, dis-moi la figure mortelle du Christ. Seul, parmi les vivants, tu l'as connu, et ta mémoire est éternelle. Peins-le moi tel que tu l'as vu, tel que l'entrevoit mon rêve et mon idéal, tel que n'ont pu me le rendre, ni les toiles des saints, ni les marbres des artistes. A ces paroles du poète, un inconnu frappe à la porte : son vœu va être enfin comblé, son rêve réalisé ; il va recevoir la récompense de son hospitalité et de sa charité. Il a été l'intermédiaire entre le repentir et la miséricorde. C'est un poète, l'homme de mansuétude, qui sert de lien et ménage la réconciliation entre l'antique offenseur et le divin outragé. Quel plus magnifique symbole de la poésie ! Ahasver va, lui aussi, avoir sa récompense : il va pouvoir enfin mourir ! — L'Inconnu entre : à sa vue, le Juif errant tombe à genoux, abîmé d'extase et de douleur. Le Christ, car c'est lui, le relevant avec une ineffable douceur :

Ami ! ne pleure plus ! puisque ton cœur touché
Comprend et lave ainsi dans les pleurs ton péché ;
Puisque l'homme outragé par toi jusqu'en Dieu même
Est ton frère à présent ; puisqu'enfin ton cœur aime,

Digitized by Google

J'apporte le pardon, prix de ton répentir.
Sois heureux ! maintenant tu peux enfin mourir.

Ahasver, immobile, s'éteint sous le pardon et la bénédiction. Le poète a vu et compris. Se tournant alors vers lui et le touchant au front : « Souviens-toi ! » dit la vision céleste, et elle disparaît, le laissant évanoui et prosterné dans la poussière.

Le lendemain, un pâtre de la vallée, qui dessert la solitude du poète, croit en entrant que le jeune homme et le vieillard ont été frappés par la foudre. Ses soins cependant rappellent le poète à la vie. L'orage avait cessé; la nature rassérénée semblait chanter un hymne de grâce. Le maître et le serviteur font un lit de mélèze et d'arbustes aux restes d'Ahasver ; ils le portent sur la plus haute cîme de la montagne, lui creusent une fosse et l'étendent dans sa couche dernière :

Et c'est là qu'il repose, inconnu, solitaire,
Perdu dans la nuée au-dessus de la terre....
Et seul l'aigle se pose à la cime où ses os
Savourent dans la mort un éternel repos.

Nous croyons, dans cette analyse, avoir rendu une ample justice à la poétique conception de M. Edouard Grenier ; qu'il nous permette maintenant de lui dire que, si son poème est souvent complet au point de vue de la poésie, il laisse beaucoup à désirer au point de vue de l'art. Il n'est pas encore maître de sa forme et il s'oublie parfois à des négligences très regrettables. Sur un millier de vers à peu près dont se compose cet austère récit, il en est deux cents au moins qui sont à refondre ou à remanier; c'est un travail auquel nous engageons sérieusement l'auteur à se livrer pour une seconde édition. J'ai presque regret à en venir avec lui à des détails, à des ténuités de critique, mais c'est une preuve même de notre estime pour un talent qui se révèle avec éclat et où nous aurions voulu n'avoir aucune tache à souligner. M. Grenier semble tenir en médiocre souci les rigidités de la rime. Ainsi, il accouplera des mots qui n'ont jamais rimé que pour l'oreille : *là* et *révélât*, — *ainsi* et *récit*, — *encor* et *mort*, — *lit* et *pâlit*, — *feu* et s'*émeut*, — *nuit* et *lui*, etc. N'insistons pas sur des points qui pourraient sembler infimes ; il en est d'autres encore de facture et de rhythme où nous n'appuierons pas davantage. Arrivons à une critique de fond, qui me semble devoir mériter toute l'attention de notre auteur. Le poète qu'il met en scène est trop voisin de nous, trop immédiat et personnel ; il s'appelle trop M. Grenier ; il dit JE ; mieux eût valu qu'il eût partout employé le pronom IL. Il fallait placer ce poète dans une sorte de pénombre mystérieuse, en rapport avec le

Digitized by Google

mystérieux personnage du Juif errant. En d'autres termes, nous eussions aimé un poète tout *objectif* et non *subjectif*. En voici la raison : les amis et connaissances de M. Edouard Grenier accepteront difficilement qu'il ait eu la visite du Juif errant et celle du Christ en personne. Nous ne sourions pas, nous prévoyons les sourires. Qu'on dise que je subtilise à plaisir et me gâte à moi-même mon émotion, soit ! les vrais artistes m'auront compris. C'est parmi ceux-là que M. Grenier est appelé à prendre rang un jour. Son début d'hier est celui d'un poète ; que ses œuvres de demain soient à la fois celles du poète et de l'artiste.

Pour aujourd'hui, nous n'avons point à conclure ; nous ne résumons pas ici, nous suspendons une Etude qui doit naturellement se continuer. Notre dernier mot n'est pas dit sur la poésie et les poètes contemporains. On n'a de jugement définitif à porter que sur ceux-là dont la vie et l'œuvre sont closes. Dans les pages qui précèdent, on n'a pas voulu donner un tableau complet de la poésie à notre moment, on a simplement essayé de faire connaître au lecteur où en est la poésie chez quelques esprits contemporains. Bon nombre de ces esprits nous restent encore à étudier et à caractériser. Nous les avons ajournés à dessein, nous proposant de les classer par familles de talent, par groupes d'aptitudes et d'inspirations, afin d'apporter quelque lumière et de nous reconnaître nous-même dans cette génération de poètes, un peu confuse et mêlée, où chacun va et se dissipe volontiers là où l'appelle sa fantaisie. L'unité d'école et de but n'est pas ce qui distingue le mouvement poétique actuel. Dans cette dispersion en tout sens, et où tant de force se dépense en pure perte, il est bien des livres assurément et des écrivains en vers dont nous n'aurons point à nous occuper ; nous tâcherons néanmoins d'élargir le plus possible le cercle de notre critique. Quant aux poètes dont nous parlerons, ils peuvent compter de notre part, à défaut d'autres qualités, sur une sincérité attentive et une sympathique indépendance.

AUGUSTE LACAUSSADE.

---

Digitized by Google

# LÉOPOLD DE KERNYS

## I

Parmi les jeunes gens que je rencontrais presque tous les jeudis aux soirées de notre ami Henry de C..., se trouvait un de mes compatriotes nommé Léopold de Kernys.

Sa figure était aussi bretonne que son nom. Déjà chauve, quoiqu'il n'eût pas plus de vingt-six ou vingt-sept ans, pâle et maigre de visage, d'une santé évidemment attaquée, il était de ces hommes dont on peut dire, au hasard et à coup sûr, qu'ils ont l'air plus vieux que leur âge, sans savoir exactement leur âge. Son regard franc et hardi, mais toujours un peu triste, donnait quelque chose de sympathique à sa physionomie. A bien le regarder cependant, il était laid, mais sans rien qui dût repousser ou seulement déplaire. C'était plutôt chez lui absence de beauté que réelle laideur. L'ensemble de sa figure ne manquait même pas d'une certaine distinction naturelle et modeste. Il parlait peu et lentement. Sa voix était très douce. S'il s'était laissé aller plus souvent à s'animer, nous lui aurions tous bien vite reconnu un esprit original et beaucoup de cœur. Il fumait du matin au soir, ne jouait jamais, ne buvait guère et ne riait que du bout des lèvres. Comme M. de Kernys ne se faisait ordinairement remarquer ni en bien ni en mal, on prenait d'autant moins attention à lui que lui-même se préoccupait fort peu des autres. Nous savions par Henry que de Kernys appartenait à une bonne famille du Morbihan, et qu'il était sans fortune. Tous nos renseignements se bornaient là; nous n'en demandions pas d'autres. Il se livrait peu et ne parlait

Digitized by Google

jamais de lui, et, bien qu'il vécût en bonne intelligence avec tout le monde, nous ne lui connaissions aucun ami intime.

Nos réunions du jeudi étaient nombreuses et se prolongeaient d'habitude fort avant dans la nuit.

Tandis que nos compagnons jouaient, riaient et buvaient du punch ou du vin chaud dans la grande pièce, je prenais souvent le parti de me retirer pour me reposer au fond d'un petit salon voisin. M. de Kernys avait la même habitude que moi : la plupart du temps nous restions à côté l'un de l'autre sans nous parler. Quelquefois cependant nous nous mettions à causer. Comme cela arrive presque toujours à ceux qui causent à l'écart, en tête à tête, non loin d'un joyeux tumulte, nos conversations roulaient d'elles-mêmes sur des sujets plutôt tristes que gais.

Malgré cette sympathie, et quoique Bretons tous les deux, nous ne nous étions jamais fait de visite, lorsqu'un matin, tandis que je travaillais dans ma chambre, j'entendis frapper à ma porte.

— Entrez, dis-je sans me retourner.

Mon visiteur n'était autre que M. de Kernys. Il prit un siége et s'assit à côté de mon bureau, après les formalités d'usage.

— Vous travaillez? me dit-il en regardant une douzaine de feuillets déjà couverts de cette indéchiffrable écriture qui fait le désespoir de mes amis. Vous êtes bien heureux de savoir vous occuper, vous.

— Pourquoi?

— C'est si triste de n'avoir rien à faire comme moi, et surtout de ne savoir et de ne pouvoir rien faire!

— On peut toujours se créer une occupation.

— Lorsqu'on est arrivé à un certain âge sans avoir jamais travaillé, cela devient bien difficile.

— C'est l'affaire de quelques semaines de courage.

— Mon éducation première a été si négligée qu'il me faudrait deux ou trois ans d'études préliminaires avant d'être capable de me livrer à aucun travail utile... et je n'ai pas dix mois à vivre.

— Quelle idée!

— J'ai une maladie de cœur... mais laissons cela. Je viens vous demander un service, un grand service.

— En quoi puis-je vous être utile?

— Je n'ai ni parents, ni amis, et j'ai besoin d'un témoin.

— Pour un duel?

— Non, pour mon mariage. J'ai songé à vous. J'ai pensé qu'en qualité de compatriote, je n'ose dire d'ami, vous consentiriez à me rendre ce service, malgré ce que vous me disiez jeudi dernier de votre aversion pour les rôles de parrain, de témoin, etc.

Digitized by Google

— Ah, oui... Franchement, si vous pouviez trouver un autre témoin, j'aimerais mieux cela.

— Henry est parti avant-hier pour Nancy. Votre refus me mettrait, je l'avoue, dans un cruel embarras.

— Alors j'accepte.

— Merci.

— Mais votre autre témoin ?

— C'est le capitaine Duromel. Vous le connaissez, je crois ?

— Certainement. Il est du même département que moi. Un excellent homme, qui porte gaillardement ses neuf blessures et ses soixante ans.

— Il a servi avec mon père.

— Faites-vous un beau mariage ? demandai-je.

— Oui, me répondit-il d'un air triste et glacé, qui contrastait singulièrement avec le sens de sa réponse... très beau pour moi surtout, qui n'ai absolument rien. Ma future, mademoiselle Henriette de Seneuil, jouit déjà de sept à huit mille francs de rente. A la mort de M. de Seneuil, son père, qui s'est remarié, elle aura encore une centaine de mille francs.

— Je vous fais mon compliment de grand cœur. Quel âge a-t-elle ?

— Dix-sept ans.

— Jolie ?

— Charmante.

— Aimable ?

— Je crois qu'elle doit l'être.

— Ah ! vous croyez ? fis-je en riant.

L'accent triste et découragé avec lequel il me donnait tous ces renseignements si agréables pour un fiancé, m'étonnait de plus en plus.

— Ainsi c'est un mariage d'inclination ? repris-je en regardant M. de Kernys, qui restait tout pensif, le front appuyé sur la paume de sa main.

Il secoua tristement la tête.

— Vous plaisantez, me dit-il. Je ne me fais pas illusion, croyez-le bien ; et je sais que je n'ai rien de ce qu'il faut pour plaire à une femme... C'est un mariage de convenance, ajouta-t-il avec un singulier sourire.

— Vous n'aimez donc pas mademoiselle de Seneuil ?

Il poussa un soupir et ne répondit pas. Il se leva brusquement comme pour éviter de nouvelles questions.

— On signe le contrat demain soir, me dit-il. Voulez-vous me

Digitized by Google

permettre de venir vous chercher ? Nous prendrons le capitaine en passant.

— Soit. A quelle heure dois-je vous attendre ?

— A neuf heures.

— C'est entendu. Je serai prêt.

Il fit quelques pas pour sortir ; puis il revint vers moi.

— Tenez, me dit-il, je sens que cette corvée doit vous contrarier beaucoup. Croyez bien que je vous en suis d'autant plus reconnaissant de votre obligeance.

Il me serra la main avec une certaine émotion et sortit à grands pas.

Le lendemain, à neuf heures précises, il arrivait chez moi. Nous allâmes chercher le capitaine Duromel, et nous nous rendîmes ensemble chez M. de Seneuil.

Ce dernier habitait le second étage d'une fort belle maison de la rue Caumartin. C'était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, qui avait dû être fort beau dans sa jeunesse. Sa figure, peu intelligente, me sembla-t-il, portait des traces de dureté et d'orgueil. Il nous accueillit avec une grande politesse, mais une politesse toute de forme, dépourvue de franchise et de bienveillance. Madame de Seneuil était jeune encore et fort jolie, malgré un embonpoint un peu exagéré et la petitesse de ses yeux, qu'on eût dits percés avec une vrille. Son regard acéré, ses lèvres pincées et le son de sa voix étaient si sensiblement en désaccord avec son amabilité excessive, que la future belle-mère de Léopold me déplut souverainement au premier coup d'œil. Deux petites filles, l'une de sept ans, l'autre de cinq, nées du second mariage de M. de Seneuil, étaient auprès de leur mère. Toutes deux ressemblaient en mal à madame de Seneuil. Elles se tenaient déjà raides et guindées comme de vieilles Anglaises.

Malgré l'accueil empressé, trop empressé même, qu'on fit à Kernys, je fus frappé de la contrainte qui existait entre Léopold et sa nouvelle famille. Le beau-père et le gendre semblaient éviter de se regarder, comme s'ils eussent éprouvé l'un pour l'autre une égale répulsion.

Quelques minutes après notre arrivée, mademoiselle de Seneuil fit son entrée. Elle était vraiment belle. Sa beauté avait surtout un caractère tout particulier qui me frappa. Je ne crois pas avoir jamais rencontré chez aucune jeune fille un contraste aussi prononcé que celui qui existait entre la physionomie de mademoiselle de Seneuil et chacun de ses traits pris isolément. Une épaisse torsade et deux grosses nattes suffisaient à peine à contenir ses magnifiques cheveux noirs. Son front, un peu bas, manquait d'ampleur, mais il se

Digitized by Google

terminait par des sourcils dignes des cheveux. De larges cils noirs légèrement relevés, assombrissaient encore le bleu foncé de ses grands yeux, dont le blanc même était légèrement nuancé de reflets bleuâtres. On aurait pu reprocher à son nez d'être un peu trop arqué, mais ses narines roses et fines semblaient prêtes à palpiter à la moindre émotion. Grande et un peu maigre, cette jeune fille avait dans sa démarche et dans sa tournure quelque chose de raide et de saccadé qui rappelait M. de Seneuil. On me dit que la mère d'Henriette était Espagnole.

Par un contraste singulier avec cette figure méridionale et ces traits dont chacun semblait formé pour exprimer la passion, mademoiselle de Seneuil avait une physionomie glaciale. On eût dit une statue. Bien qu'elle fût évidemment intimidée, sa bouche n'eut pas un de ces sourires, ravissants d'embarras et de pudique confusion, qui donnent tant de charme aux jeunes fiancées. On voyait au contraire qu'elle se raidissait contre son émotion. Elle semblait indignée contre elle-même de la rougeur qui couvrait ses joues et du tremblement involontaire de sa voix; sans me l'expliquer, je crus voir comme une nuance de défi et presque de mépris dans le regard glacial par lequel mademoiselle de Seneuil répondit au salut de Léopold. Ce dernier, dont j'épiais la physionomie au moment où la jeune fille entra dans le salon, me parut éprouver une certaine émotion, mais ce ne fut qu'un éclair : Au regard glacé d'Henriette, il répondit par un regard tout aussi froid, tout aussi indifférent.

— Ah çà, sommes-nous ici pour un mariage ou pour un enterrement? me dit à l'oreille le vieux capitaine. Quels singuliers amoureux que ceux-ci!

## II

J'avoue que je partageais l'étonnement du capitaine. C'est tout au plus si j'étais satisfait d'avoir accepté mon rôle de témoin. Les yeux de M. de Kernys rencontrèrent les miens. Il devina sans doute ce qui se passait en moi, car il m'adressa un regard presque suppliant comme pour me demander de prendre patience et de ne pas le juger trop mal.

Le notaire arriva; on commença la lecture du contrat. Il ne contenait aucune disposition remarquable. On reconnaissait au futur un apport de dix-huit mille francs. Léopold m'ayant dit la veille qu'au moment où son mariage avait été décidé, il était en train d'entamer son dernier billet de cinq cents francs, je vis que c'était un avantage

Digitized by Google

qu'on lui accordait. Je trouvai ce chiffre un peu mesquin. Cette disposition parut aussi causer une certaine surprise à mademoiselle de Seneuil : mais je ne pus savoir si elle s'étonnait de la clause en elle-même ou de la modicité du chiffre. Quant à Léopold, sa physionomie resta impassible. Je remarquai seulement que ses regards, fixés en apparence sur une glace, ne quittaient pas mademoiselle de Seneuil.

La soirée fut peu animée. Chacun semblait mal à l'aise. A peine les deux fiancés causèrent-ils ensemble. M. de Seneuil ayant connu un de mes oncles, me parla beaucoup de lui. M. Duromel vint se joindre à notre entretien. La politique se mit de la partie, et nous discutâmes toute la soirée sur l'alliance anglaise et sur la guerre avec la Russie.

Je dois dire que j'ai rarement rencontré un homme aussi dépourvu de bon sens, aussi partial, aussi obstiné et en même temps aussi faible de caractère que M. de Seneuil. Sa femme me parut en revanche fort intelligente mais très impérieuse. Je compris qu'elle devait être au logis la maîtresse absolue et gouverner son mari le mieux du monde.

A minuit, M. Duromel et moi, nous partîmes avec Léopold. Puis M. de Kernys vint me ramener chez moi.

— J'attendais avec impatience le moment de causer seul avec vous, me dit-il. J'ai remarqué la fâcheuse impression que vous a laissée notre visite chez M. de Seneuil. Je suis sûr qu'au fond du cœur vous vous êtes repenti d'avoir accepté votre rôle de témoin.

— Ecoutez, lui dis-je, je serai franc. Un moment, j'ai éprouvé ce regret...

— Et maintenant?

— Maintenant, non. Je crois qu'il y a dans votre mariage un mystère que je ne puis ni ne veux pénétrer : mais je suis persuadé qu'il n'a rien de contraire à l'honneur et à la délicatesse. En un mot, j'ai confiance en vous.

Il me prit et me serra les mains.

— Vous ne sauriez croire quel bien me font vos paroles, me dit-il; cependant je ne puis abuser de votre obligeance. Si vous l'exigez, je suis prêt à vous mettre au courant de tout.

— Si je l'exige! Ce qui veut dire que vous ne le ferez qu'à contre cœur?

— Je l'avoue; si ce secret ne concernait que moi, je vous jure que je n'hésiterais pas un seul instant; mais.... enfin, voyez.... Si vous le voulez, je vais tout vous dire.

Je le regardai fixement; de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. Il devait horriblement souffrir.

Digitized by Google

— Je ne veux rien savoir, lui dis-je ; j'aime mieux m'en rapporter au sentiment que j'ai de votre loyauté.

Je vis une larme briller dans ses yeux.

— Vous êtes bon, me dit-il. Quoi que vous entendiez raconter par la suite, ne me condamnez pas trop vite et ne vous en rapportez pas aux apparences.

Il pencha la tête sur sa poitrine, et nous arrivâmes chez moi sans qu'il eût prononcé une seule parole.

Le lendemain eut lieu le mariage. Mademoiselle de Seneuil avait les yeux bien rouges ; évidemment elle avait beaucoup pleuré. Elle se raidissait contre son émotion. Comme un écolier qui cache sa timidité sous un air effronté, elle gâtait à plaisir l'expression de ses beaux traits par un air de hauteur et de dureté. Ses parents l'observaient, non pas avec sollicitude, mais avec une sorte d'anxiété. On eût dit qu'ils redoutaient quelque coup de tête. Quant à Léopold, il me parut profondément triste. Son regard, continuellement fixé sur mademoiselle de Seneuil, exprimait l'intérêt et une sorte d'affectueuse compassion. Par moments même, il me semblait y lire un sentiment plus vif et plus tendre ; mais, dès que mademoiselle de Seneuil levait les yeux sur lui, il détournait les siens, et reprenait sa physionomie indifférente et glacée. Cependant il ne tarda pas à s'apercevoir que les invités remarquaient avec surprise la tenue des deux époux. Il fit un effort sur lui-même et causa gaiement avec deux ou trois personnes ; puis il s'approcha de mademoiselle de Seneuil, qui feuilletait un album d'une main distraite. Je l'entendis lui dire à voix basse :

— De grâce, observez-vous, on nous remarque.

— Que m'importe ? répondit-elle avec indifférence.

Elle eut pourtant égard à l'observation de Léopold. Tous deux causèrent quelque temps à l'écart. Quelques mots, que j'entendis en passant auprès d'eux, me prouvèrent que leur conversation roulait sur des sujets complètement étrangers à leur mariage.

Peu de temps auparavant, nous dit-on, M. de Seneuil avait perdu un de ses parents. Le deuil, que la famille portait encore, avait servi de prétexte pour restreindre les invitations. Il n'y eut pas de bal. Une douzaine de personnes, tout au plus, assistaient à la cérémonie religieuse ainsi qu'au dîner.

Pendant la soirée, je causai quelques instants avec madame de Kernys ; notre entretien roula presque entièrement sur Léopold, bien qu'elle fît son possible pour détourner la conversation de ce sujet, que je mettais toujours sur le tapis avec la ténacité d'un Breton. Il me fut aisé de voir qu'elle éprouvait pour son mari une sorte d'aversion, je dirai presque de mépris, qui m'effraya profon-



Digitized by Google

dément pour tous deux. Je fis l'éloge de Léopold et je m'évertuai à le présenter sous le jour le plus favorable. Elle m'écoutait silencieusement et d'un air incrédule. La plupart du temps, elle ne me répondait que par un sourire ou plutôt par un mouvement de lèvres dédaigneux ou railleur, qui ne prouvait que trop le peu de succès de mon éloquence. Elle finit par m'impatienter et je m'éloignai d'assez mauvaise humeur. Cependant, malgré tout, au lieu de me laisser un sentiment désagréable comme sa belle-mère, cette jeune femme m'inspirait un intérêt involontaire. Il me semblait, je ne sais trop pourquoi, que cette affectation de scepticisme et de froideur ne servait qu'à masquer un cœur bon et aimant.

Les invités se retirèrent de bonne heure. M. Duromel et moi nous suivîmes le torrent. Lorsque je pressai la main du marié pour lui dire adieu, je lus sur son visage une telle expression de tristesse, que je sortis le cœur serré.

Quelques jours après, des affaires de famille m'obligeant à partir pour la Bretagne, j'allai faire une visite aux nouveaux mariés et prendre congé de Léopold. Il était malade et au lit. Son médecin, M. Nariaud, que je connaissais pour l'avoir vu souvent chez Henri de C..., était assis au chevet de Léopold et me parut en train de le gronder.

— Parblen! me dit M. Nariaud, vous arrivez fort à propos pour m'aider à quereller votre obstiné compatriote. Vous voyez dans quel état le voilà.... Des palpitations épouvantables! Figurez-vous qu'il a gagné cela chez Bertrand.

— A la salle d'armes?

— Eh oui! Il y passe sa vie. Berniol, que vous connaissez, m'a dit que M. de Kernys y faisait des reprises de deux heures.... à se tuer, enfin!.... Il est convenu lui-même que c'est cela qui l'a rendu malade. Eh bien! quand je lui demande de renoncer à sa maudite escrime, il me répond que c'est impossible. Si je n'étais obligé, en ma qualité de médecin, d'avoir une patience à toute épreuve, je ne sais ce que je lui dirais. Je vous laisse ensemble : si vous avez quelque influence sur sa maudite tête bretonne, usez-en. Moi, je donne ma démission.

Il nous serra la main, moitié riant, moitié grondant, et s'en alla.

— Comment se porte madame de Kernys? demandai-je à Léopold.

— Bien, je suppose, me répondit-il.

— Serait-elle absente?

— Non : tenez, ajouta-t-il en entendant le roulement d'une voiture, la voilà probablement qui rentre. Ayez donc l'obligeance de regarder.

Digitized by Google

Je courus à la fenêtre, et je vis, en effet, madame de Kernys descendre d'un coupé de remise. Je prolongeai ma visite, espérant que la jeune femme viendrait au moins savoir des nouvelles de son mari, mais il n'en fut rien.

— Quand partez-vous ? me demanda Léopold lorsque je me levai pour sortir.

— Mercredi.

Nous étions alors au lundi.

— Si je ne craignais d'abuser de votre complaisance, je vous prierais de me rendre un service.

— Parlez.

— Vous connaissez le village de Fontenay.

— Fontenay-aux-Roses ?

— Oui. Dans une petite maison, sur le côté droit de la route, à une vingtaine de pas au delà du village, demeure un paysan nommé Jean Gournaud. Il servait chez mon père, et sa femme a été ma nourrice. A la mort de mes parents, ces bonnes gens sont venus se fixer auprès de Paris. Tous les malheurs les ont écrasés à la fois. Ils ont d'abord perdu le peu d'argent qu'ils avaient mis de côté. Puis le mari a eu la jambe brisée par une charrette. Quant à la femme, elle est infirme depuis longtemps. Maintenant ils sont dans une affreuse misère et je les soutiens autant que je le puis. J'ai là diverses choses que je désirerais bien leur envoyer ; je les ferai porter chez vous. Rendez-moi le service d'aller jusqu'à Fontenay voir ces braves gens. Dites-leur bien que mon mariage et ma maladie m'ont seuls empêché d'aller les voir. Ce sont les seuls êtres au monde qui aient un peu d'attachement pour moi.

Il se détourna pour me cacher son émotion et me fit un geste d'adieu.

Le lendemain matin, de bonne heure, je reçus un paquet et une lettre à l'adresse de Jean Gournaud. Je m'empressai de les porter à Fontenay.

## III

Jean Gournaud et sa femme avaient deux bonnes et honnêtes figures. Ils me parurent extrêmement misérables, mais pleins de courage et de résignation. Ils me parlèrent de Léopold avec une profonde affection et les larmes aux yeux.

— Pauvre enfant ! me dit la vieille femme, a-t-il été malheureux dans sa vie, celui-là ! Son père a tout mangé et sa mère est morte

Digitized by Google

de chagrin. Si vous saviez comme il est bon et généreux! Sans lui, nous serions morts de faim l'hiver dernier. Quand je pense qu'il est venu à pied de Paris à Fontenay par la neige et la glace pour me voir pendant que j'étais malade et m'apporter quelque argent. Pauvre gars! c'est un péché que des cœurs d'or comme ça ne soient pas aussi riches qu'ils le méritent.

Tout en parlant, elle défaisait le paquet. Elle en retira des vêtements, du sucre, du café, du tabac, d'autres petites provisions de ce genre et quatre pièces de cinq francs. Les deux vieillards étaient dans le ravissement.

— Voyez-vous, monsieur, me disait la vieille femme, ce n'est pas tant pour la valeur de ce qu'il nous envoie que je suis contente.... quoique ce soit beaucoup.... mais c'est pour l'attention.... Il pense à tout, mon petit Léopold, depuis le tabac de mon mari jusqu'à mon café.

Le père Gournaud ayant brisé ses lunettes dans son empressement, je fus obligé de lire la lettre de M. de Kernys. Elle était vraiment charmante de délicatesse et de bonté.

« J'aurais voulu vous envoyer davantage, disait-il en terminant. Ne croyez pas que je vous aime peu, si je ne vous envoie guère. Je ne suis pas beaucoup plus riche qu'avant mon mariage. Soyez tranquille, cependant, mes chers amis. Dieu merci, votre sort maintenant est assuré. Si je viens à mourir, je n'aurai pas du moins le chagrin de vous laisser sans ressources. »

La mère Gournaud se mit à pleurer; son mari aussi; et pour mon compte, l'affection de ces bonnes gens pour Léopold, et tout ce qu'ils me racontèrent de lui, redoublèrent encore l'intérêt que m'avait toujours inspiré M. de Kernys.

Le ton un peu triste de la lettre de Léopold, l'annonce de sa maladie, et surtout ce mot : *Si je mourais,* avaient mis martel en tête à la mère Gournaud. Il lui semblait déjà que son *enfant* devait être en danger de mort. Bientôt, s'animant peu à peu par ses propres réflexions et par celles de son mari, elle vit Léopold sur le point d'expirer. J'essayai de calmer la brave femme, mais il n'y eut pas moyen d'y parvenir.

— Je veux aller le voir, s'écria-t-elle.

Après avoir fait inutilement tous les efforts dont j'étais capable pour la rassurer et pour la détourner de son projet, je finis par me laisser convaincre. Je me dis que la présence de ces braves gens ferait peut-être du bien à Léopold, dont le cœur paraissait profondément triste et ulcéré. Quant à madame de Kernys, il me semblait que, si elle se rencontrait avec les Gournaud, tout ce que ceux-ci lui

Digitized by Google

diraient de Léopold pourrait exercer une heureuse influence sur les rapports des deux époux.

La conclusion de ce raisonnement fut que j'offris aux deux vieillards de les conduire chez Léopold dans la voiture qui m'avait amené à Fontenay. Un quart d'heure après, nous partions pour Paris.

En arrivant chez Léopold, je laissai les Gournaud dans le coupé et je montai le premier pour annoncer leur arrivée à mon compatriote. Il me parut surpris et embarrassé. Cependant il me sembla qu'au fond du cœur il était heureux de la visite de ces braves gens. Il envoya son domestique pour les aider à monter l'escalier. Ce n'était pas chose facile pour des infirmes de gravir deux étages; mais, avec le bras du domestique et le mien, ils en vinrent à bout. Je les quittai à la porte de la chambre de Léopold : la présence d'un étranger aurait pu les gêner. Puis, en route, il m'était venu une idée : c'était d'aller voir madame de Kernys et de faire tout ce qui dépendrait de moi pour qu'elle se rendît chez son mari, de manière à rencontrer les deux vieillards.

Je trouvai madame de Kernys seule et lisant un ouvrage qui me parut être un roman. Elle me reçut poliment, mais froidement. Sans me laisser déconcerter, j'amenai la conversation sur Léopold, et je trouvai moyen de raconter ma visite à Fontenay. Madame de Kernys m'écouta d'abord avec cet air sceptique et ennuyé qu'elle s'efforçait toujours de donner à sa physionomie. Peu à peu, cependant, et quoiqu'elle se raidît contre son attendrissement, je crus voir que mon récit lui causait une certaine émotion. La conversation changea deux ou trois fois de sujet; mais, par une pente insensible, elle revenait toujours à Fontenay. Il me sembla que madame de Kernys cherchait adroitement à connaître l'adresse exacte des Gournaud. Je la lui fis attendre quelque temps, afin de bien me convaincre des petites ruses qu'elle employait pour l'obtenir sans me la demander ouvertement. Je mis en usage toute ma diplomatie pour amener la jeune femme à faire en ce moment une petite visite à son mari ; mais, sur ce point de la négociation secrète que j'avais entamée, j'échouai complétement.

Je quittai Paris sans avoir revu les Kernys. Lorsque je revins, au bout de trois mois, mon concierge me dit que M. de Kernys était venu plusieurs fois demander si j'étais de retour. Le lendemain, vers cinq heures, Léopold entra chez moi au moment où je sortais pour me rendre chez lui. Mon portier l'avait sans doute prévenu de mon arrivée.

— Avez-vous quelque chose de pressé à faire ce soir? me demanda-t-il après quelques minutes d'une conversation insignifiante.

Digitized by Google

— Non, répondis-je.

— Alors je m'empare de vous, et je vous emmène dîner. De là, je vous conduis au spectacle... J'ai une loge pour un petit théâtre du boulevard... une première représentation, un début... un drame ténébreux...; nous rirons.

Il me dit cela d'un ton si singulier que je ne pus m'empêcher de le regarder fixement. Il était toujours aussi pâle, aussi maigre et aussi triste. Seulement ses yeux brillaient d'un éclat singulier. Il y avait dans sa physionomie une animation inusitée à laquelle je trouvai quelque chose de fiévreux et presque de sinistre.

— Madame de Kernys se porte bien? demandai-je.

— Oui... Nous sommes toujours dans les mêmes termes, ajouta-t-il en lisant sur ma figure la question que j'hésitais à lui faire... A propos, lui avez-vous parlé des Gournaud?

— Oui.

— J'en étais sûr, dit-il avec une sorte de satisfaction.

— Comment cela?

— Quelques jours après, ils ont reçu des secours d'une main inconnue. Chaque mois, la même personne leur envoie de l'argent. Je soupçonnais que ce devait être madame de Kernys. Je suis bien aise d'en être certain maintenant.

— Cela prouve un bon cœur.

— N'est-ce pas?... Oh! je l'avais bien jugée... Pauvre enfant!... Enfin, tout a un terme ici-bas...

— Que voulez-vous dire?

— Rien, reprit-il avec un sourire forcé.

Nous étions devant un restaurant; nous entrâmes.

Notre dîner fut assez triste quoique Léopold eût des moments d'entrain et même des éclats de gaieté tout à fait en dehors de son caractère. Il but beaucoup plus que d'habitude. On eût dit qu'il cherchait encore à s'exciter. A chaque instant, il regardait la pendule, puis sa montre, comme un écolier qui attend l'heure de son premier rendez-vous.

Le spectacle commençait à six heures et demie; la nouvelle pièce à huit heures. Dès que nous eûmes fini de dîner, Léopold me prit le bras et me fit traverser le boulevard d'un pas rapide. Le principal rôle de la nouvelle pièce devait être rempli par une débutante nommée Athénaïs Lambiquet, que je me rappelai vaguement avoir vue dans quelques autres théâtres. Autant qu'il m'en souvenait, elle était fort jolie.

Léopold avait pris à l'avance une loge d'avant-scène à droite. Une petite cloison, à hauteur d'appui seulement, nous séparait de la loge contiguë, qui se trouvait entre la nôtre et les coulisses. Pour

Digitized by Google

les gens placés aux stalles ou au parterre, nos deux loges semblaient n'en faire qu'une. Je n'avais jamais songé à remarquer tous ces détails; mais ces deux loges furent bientôt le théâtre d'une scène beaucoup plus dramatique que la nouvelle pièce, et beaucoup plus propre à graver dans ma mémoire une fidèle image des lieux qui l'encadraient.

Lorsque nous arrivâmes, le rideau était levé; on achevait une petite pièce dont j'ai oublié le titre. En entrant dans notre loge, le premier mouvement de Léopold fut de jeter un rapide coup d'œil dans la loge voisine. Elle était vide. Il fronça les sourcils. Chaque fois que des pas se faisaient entendre derrière nous, dans le corridor, M. de Kernys regardait aussitôt dans la loge; évidemment il attendait quelqu'un. Au moment où l'on allait commencer la grande pièce, la porte de la loge voisine s'ouvrit enfin pour laisser passer un jeune homme. En lui apportant l'*Entr'acte* de rigueur, l'ouvreuse glissa mystérieusement près du nouveau venu un bouquet monumental, qui provenait évidemment du marché du Château-d'Eau.

Notre voisin était un beau garçon d'une trentaine d'années. Bien que frisé, ganté, cravaté à la dernière mode, il manquait de ce *je ne sais quoi* qui fait reconnaître l'homme du monde. Sa figure, très régulière cependant, était commune et prétentieuse. Il avait l'air fort content de sa personne et de l'effet qu'il produisait.

A l'instant où parut notre voisin, j'examinai Léopold. Ce dernier devint pâle comme un mort. Ses yeux étincelants ne quittèrent pas le nouveau venu, qui nous tournait le dos en ce moment. Lorsque ce monsieur eut achevé d'étaler dans sa loge sa personne, sa lorgnette et son bouquet, il se retourna pour jeter un coup d'œil sur la salle.

Dans leur promenade demi-circulaire, ses yeux finirent par tomber sur Léopold et sur moi. L'indifférence avec laquelle il nous regarda me prouva qu'il ne connaissait ni l'un ni l'autre de nous. Quant à Léopold, que j'observais toujours, il avait repris sa physionomie impassible; mais, sous cette apparence de calme, je voyais arriver, je sentais gronder un orage; j'avais le pressentiment de quelque querelle, et j'avoue que cela m'ennuyait fort.

## IV

Pendant que je faisais silencieusement mes observations, on avait commencé la pièce. La débutante fut chaleureusement accueillie. Notre voisin surtout l'applaudissait à tour de bras J'avais déjà remarqué, du reste, qu'en entrant en scène, elle lui avait souri d'un air d'intelligence. A ma grande surprise, Léopold rivalisa de bravos avec le fanatique admirateur de mademoiselle Lambiquet. Cela

Digitized by Google

m'étonna d'autant plus que d'habitude il n'applaudissait jamais. Ce bruyant enthousiasme attira sur nous les yeux d'Athénaïs. Pendant les deux premiers actes, il y eut, entre notre voisin et M. de Kernys, une lutte de bravos, qui m'aurait beaucoup diverti si je n'avais pressenti quelque chose de sérieux sous cette futile rivalité. Plusieurs fois déjà le monsieur à la lorgnette s'était retourné vers nous en fronçant le sourcil d'un air assez matamore. De son côté, Léopold continuait à applaudir à tort et à travers, et répondait aux regards du voisin par des regards d'une impertinence sans égale.

A la fin du deuxième acte se trouvait une grande tirade qui valut à mademoiselle Lambiquet une ovation plus ou moins méritée. Comme s'il eût été entraîné par un moment d'enthousiasme, M. de Kernys se pencha tout à coup sur la séparation des deux loges, saisit le bouquet du voisin et le lança aux pieds d'Athénaïs. Celle-ci le remercia par un charmant salut.

Jamais, je crois, je n'ai vu de figure plus stupéfaite et plus furieuse que celle du voisin. Il se leva, regarda les fleurs que relevait l'actrice, chercha son bouquet dans la loge, examina de nouveau celui d'Athénaïs; puis, rouge comme une pivoine et les yeux hors de la tête, il se tourna vers M. de Kernys. Ce dernier, qui lui souriait gracieusement, était magnifique de calme ironique et d'impertinence polie :

— Pourquoi avez-vous pris ce bouquet, monsieur? balbutia le voisin que la colère empêchait de parler.

— L'enthousiasme, monsieur, répondit tranquillement M. de Kernys. Je n'ai pu y résister.

— Ces fleurs m'appartenaient; je les ai achetées.

— Au Château d'Eau?

— Que vous importe? hurla le voisin. Toujours est-ce moi qui les ai payées!

— Je suis prêt à vous en rembourser le prix, dit Léopold d'un ton moqueur, en tirant son porte-monnaie.

— Voyons, messieurs, dis-je en m'interposant entre les deux champions, tout le monde vous regarde; tenez-vous tranquilles durant quelques minutes. Dès qu'on ne fera plus attention à nous, nous sortirons et tout s'expliquera.

— Sortons tout de suite, morbleu! dit le voisin qui criait et gesticulait en homme d'assez mauvaise compagnie... J'étouffe!

— C'est votre cravate qui vous étrangle, monsieur, lui dit gravement Léopold.

Le monsieur semblait en effet au carcan dans son col très haut et très empesé. Le sarcasme de M. de Kernys, débité du ton le plus tranquille mais à haute et intelligible voix, fit rire tous les spec-

Digitized by Google

tateurs et mit le comble à l'exaspération du voisin. Il se précipita sur Léopold, l'injure à la bouche et la main levée. Le bruit du soufflet retentissait encore que l'agresseur, lancé hors de la loge par Kernys, tombait dans l'orchestre au milieu des instruments de musique qu'il mit dans un désarroi facile à concevoir.

Tandis qu'on relevait le personnage, je regardais Léopold. Il était très pâle et tremblait de tous ses membres. Un indéfinissable sourire errait sur ses lèvres décolorées. En ce moment, on ouvrit la porte de notre loge et nous aperçûmes dans le corridor le chapeau d'un agent de police. Nous nous hâtâmes de sortir. M. de Kernys raconta l'affaire avec beaucoup de calme. Il donna son adresse, et nous pûmes alors nous retirer. A peine sur le boulevard, je vis, à quelques pas de nous, l'adversaire de Léopold qui semblait guetter notre sortie. Sa culbute ne lui avait sans doute causé d'autre dommage que des contusions, car il marchait assez lentement : j'eus peur de quelques nouvelles voies de fait, mais la présence d'un sergent de ville qui nous avait suivis mit obstacle aux projets belliqueux de notre voisin. Les deux ennemis se contentèrent d'échanger leurs cartes. J'appris alors que le monsieur au bouquet s'appelait Eugène Voisenot. Il se montra très grossier, et se comporta comme un sot et comme un homme mal élevé. Kernys, au contraire, répondit à ses injures et à ses menaces avec un calme que j'admirai.

Avant de nous séparer, on convint que les témoins de Voisenot viendraient me trouver le lendemain matin à sept heures. Léopold et moi, nous prîmes une voiture et nous nous rendîmes chez M. Duromel.

Kernys respirait comme un homme qui vient de se décharger d'un poids de deux cents kilogrammes. Il me fit quelques excuses sur l'affaire désagréable dans laquelle il venait de m'entraîner et m'offrit de nouveau de me mettre au courant de tout. J'eus un moment d'hésitation. Au fond du cœur, j'étais excessivement contrarié de me trouver engagé dans cette querelle. Je ne connais pas en effet de rôle plus désagréable que celui de témoin dans un duel. Si, voulant avant tout sauvegarder l'honneur de votre ami, vous maintenez avec fermeté de justes exigences, et si le duel se termine tragiquement, tout le monde vous jette la pierre ; on accuse votre entêtement de la catastrophe. Que vous fassiez au contraire des concessions pour éviter un combat, le public vous reprochera plus tard d'avoir sacrifié l'honneur de votre ami pour ne pas vous exposer vous-même à quelque désagrément.

Dans la circonstance actuelle, néanmoins, j'étais trop engagé pour pouvoir reculer. Puis ce M. Voisenot me déplaisait singulièrement. Enfin je voyais avec une certaine satisfaction que Kernys était

Digitized by Google

brave, et cela me confirmait dans la bonne opinion que j'avais toujours eue de sa délicatesse et de sa loyauté. Peut-être aussi mettais-je un peu d'entêtement et d'amour-propre à m'en tenir à la confiance que j'avais d'abord témoignée à mon compatriote.

— Ma foi, lui dis-je, j'irai jusqu'au bout en aveugle. Gardez votre secret et disposez de moi.

Nous montâmes chez le capitaine Duromel, qui dormait de tout son cœur. Il commença par nous envoyer aux cinq cents diables. En apprenant de quoi il s'agissait, il se mit sur son séant, et se fit raconter la querelle.

— Du moment qu'il y a un soufflet de reçu, tout est dit, me répondit-il. Je serai chez vous demain à six heures, afin que nous nous entendions sur les conditions du duel.

Je voulus aborder immédiatement cette question, mais Léopold me fit signe de me taire. Il se leva, remercia le digne capitaine et sortit avec moi.

— Entre M. Voisenot et moi, ce doit être un combat à mort, me dit-il. Un de nous est de trop dans ce monde. Mais vous êtes le seul avec lequel je puisse m'exprimer si franchement. Je sens là que vous du moins vous me croirez lorsque je vous dirai : « Mon ami, je vous jure sur l'honneur que si vous étiez à ma place, vous feriez ce que je fais...

— Quelle arme choisissez-vous? lui demandai-je.

— Ai-je le droit de choisir ?

— Sans doute. Vous êtes insulté.

— Eh bien, le pistolet.

— Je vous croyais très fort à l'épée.

— C'est pour cela que je choisis le pistolet. Je ne veux pas assassiner cet homme. Entre nous ce sera le jugement de Dieu.

— Tirez-vous bien le pistolet !

— Oui : mais je sais que lui-même est aussi d'une certaine force.

— Je causerai de tout cela avec M. Duromel.

Je reconduisis Léopold chez lui et je rentrai fort triste et fort préoccupé.

M. Duromel fut exact le lendemain matin, et je lui appris les intentions de Léopold. Comme il était plus âgé et avait beaucoup plus d'expérience que moi dans ces sortes d'affaires, je le priai de tout diriger.

Les témoins de M. Voisenot arrivèrent à sept heures. L'un d'eux était Allemand ; l'autre le fils d'un riche banquier. Tous deux furent parfaitement convenables et se comportèrent du moins en en hommes bien élevés. Ils nous apprirent (ce que Léopold avait

Digitized by Google

négligé de me dire), que M. Voisenot était un professeur de chant qui gagnait beaucoup d'argent avec ses leçons. Il avait du reste une voix magnifique. Je fus à même d'en juger, car il eut le mauvais goût de fredonner sur le terrain. Je crois pourtant qu'au fond M. Voisenot était fort mal à l'aise. Il n'eût pas mieux demandé que de trouver un prétexte pour ne pas se battre. Au moment décisif, je le vis parler à ses témoins. Ceux-ci nous firent quelques ouvertures qui tendaient évidemment à une solution pacifique de l'affaire. Pour la forme, M. Duromel et moi nous en fîmes part à Léopold.

Il nous montra sa joue.

— Le soufflet de cet homme me brûle encore, répondit-il. Finissons-en.

Dès le début de notre conférence, les témoins de M. Voisenot avaient déclaré que ce dernier tirant fort mal, ils ne le laisseraient point se battre à l'épée avec M. de Kernys, dont un de ces messieurs connaissait la force. Cette prétention de leur part était facile à réfuter ; mais, en présence des instructions positives de Léopold, et d'après ce que je savais de l'affaire, il n'y avait pas à hésiter. Il fut convenu que ce duel aurait lieu au pistolet. Les adversaires, placés à trente pas de distance, devaient marcher l'un sur l'autre à un signal donné par le capitaine. Ils pouvaient s'avancer chacun de dix pas et tirer à volonté.

## V

M. Duromel plaça les deux jeunes gens. Le chanteur avait perdu toute son assurance. Il pâlissait et rougissait tour à tour. Ses yeux inquiets interrogeaient les témoins comme pour leur demander s'il ne restait pas encore quelque moyen d'arranger l'affaire. Quant à Léopold, qui avait paru fort agité durant tous les préliminaires du combat, il reprit tout son calme aussitôt qu'il se trouva en présence de son adversaire. Sa figure, qui n'avait rien de remarquable en temps ordinaire, était presque belle en ce moment. Jamais je n'oublierai le regard ferme et méprisant qu'il attachait sur M. Voisenot.

M. Duromel laissa tomber son mouchoir, et les adversaires se mirent en marche. M. Voisenot avait à peine fait cinq ou six pas qu'il pressa la détente. Soit que les pistolets fussent trop durs, soit plutôt que, dans son trouble, M. Voisenot eût mal appuyé son doigt sur la gachette, le coup ne partit que quelques secondes plus tard. Léopold, qui avait marché fort vite, se trouvait à dix pas tout au plus du musicien. La balle effleura l'épaule de M. de Kernys mais

Digitized by Google

ne l'atteignit pas. Il riposta aussitôt. M. Voisenot poussa un cri, lâcha son pistolet, fit un demi-tour sur lui-même et tomba la face contre terre. On courut le relever. La balle lui avait traversé la tête à un centimètre tout au plus de l'oreille. Il expira presque aussitôt.

Les témoins emportèrent le cadavre dans leur voiture. M. Duromel et moi, nous emmenâmes Léopold. Celui-ci était grave et soucieux, mais il n'exprimait aucun regret au sujet du malheur qui venait d'arriver. Nous lui conseillâmes de se cacher, du moins pendant quelque temps. Il dit au capitaine qu'il allait partir pour la campagne. Quand je fus seul avec lui, il m'apprit que son intention était de se rendre immédiatement à Marseille et de s'y embarquer pour la Crimée. C'était au commencement de la guerre. Je voulus lui rendre trois lettres cachetées qu'il m'avait remises avant le combat. L'une était à l'adresse de sa femme; la seconde pour les Gournaud; la troisième pour moi.

— Gardez-les, me dit-il. Nous ne nous reverrons probablement jamais. Dès que vous aurez appris que je suis mort, vous remettrez ces deux lettres à leur adresse. Quant à la vôtre, si jamais il vous survenait quelque scrupule pour la part que vous avez prise à tout ceci ou quelque doute sur mon compte, lisez-la; elle vous apprendra tout.

— Qu'allez-vous faire en Crimée? lui demandai-je.

— Me faire tuer. Tout ce que je demande à Dieu, c'est qu'il me donne assez de force pour vivre jusqu'au jour d'un combat et pour périr sur un champ de bataille. Je vous laisserai de l'argent pour ma pauvre mère nourrice. Si vous pouvez aller de temps en temps voir ces braves gens, je vous en serai très reconnaissant.

— Et madame de Kernys? lui dis-je, que va-t-elle devenir?

— J'ai fait en sorte qu'elle ne me regrette pas longtemps. Ma mort lui rendra sa liberté. Elle se remariera, je l'espère. Puisse-t-elle être heureuse, la pauvre enfant.

Il s'interrompit brusquement, et me remercia avec effusion des services que je lui avais rendus.

— Si j'osais, continua-t-il, il en est encore un que je vous demanderais.

— Parlez.

— Allez quelquefois voir madame de Kernys. Elle va être bien seule et dans une position où les conseils d'un ami...

— Je vous avoue que madame de Kernys est loin de me traiter sur ce pied.

— Je le sais. Votre amitié pour moi était un motif suffisant pour qu'elle vous témoignât de l'éloignement.

— Et sa froideur pour vous me la rend fort peu sympathique.

Digitized by Google

— Ne vous en rapportez pas trop aux apparences, mon ami. Cette pauvre enfant a été bien malheureuse. Elle ne pouvait m'aimer.

— D'ailleurs, elle ne sera point seule. N'a-t-elle pas sa famille ?

— Son père est un égoïste et un sot, que sa femme mène comme un enfant. Quant à madame de Seneuil, c'est une méchante créature, et ses filles marcheront sur ses traces. Je vous assure qu'Henriette est plus à plaindre qu'à blâmer.

— Allons, je ferai ce que vous voulez. A propos, j'ai un ami qui est médecin à Marseille ; je vais vous donner une lettre pour lui. Il vous sera utile là-bas et vous mettra en relations avec quelque capitaine.

— Merci.

— Quand partez-vous ?

— Ce soir probablement, par le convoi de sept heures.

— Alors je reviendrai vous prendre à six heures, et je vous porterai la lettre pour Garillac.

Je le quittai au seuil de sa porte. Le soir, je le conduisis au chemin de fer. Il était profondément triste. De grosses larmes bordaient ses paupières quand il me dit adieu. Je revins chez moi le cœur navré.

Quelques jours se passèrent. Ne recevant point de nouvelles de Léopold, je me décidai à rendre visite à madame de Kernys.

La jeune femme me reçut d'un air glacial. Je lui parlai de son mari. Elle me parut ignorer où il était. Elle me le demanda, je ne dirai pas avec intérêt, mais avec une sorte de curiosité qui me donna un moment d'espoir. Malheureusement, ce bon mouvement dura peu. On eût dit qu'elle s'en repentait et cherchait à le réparer par un redoublement de froideur à mon égard et d'indifférence au sujet de son mari. Cela finit par me mettre de fort mauvaise humeur.

— Vous paraissez un peu souffrante aujourd'hui, madame, dis-je à madame de Kernys en me levant au bout de quelques minutes. J'espère qu'à ma première visite je vous trouverai complétement rétablie.

Elle me répondit avec toute la maladresse d'une femme timide affectant une brusquerie qui n'est pas dans son caractère, par une de ces phrases qui veulent dire en style de bonne compagnie :

— Vos visites me déplaisent. Vous me ferez grand plaisir en m'en privant.

J'étais déjà fort mécontent, moins encore de la mauvaise réception de madame de Kernys que du ton presque méprisant avec lequel elle parlait de son mari. La dernière phrase de la jeune femme fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Je lui demandai, avec beaucoup de calme et de politesse, en quoi j'avais pu mériter, de sa part,

Digitized by Google

une réception si glaciale, pour ne pas dire plus, et un congé si formel.

— Ce que je fais là est un peu en dehors des usages reçus, lui dis-je ; mais, en Bretagne, nous avons pour principe que la ligne droite est toujours la meilleure. Si j'ai eu quelques torts envers vous, je suis prêt à vous en faire toutes les excuses possibles ; cependant je ne crois pas que vous en ayez un seul à me reprocher.

Madame de Kernys rougit et me fit d'abord une réponse évasive. Je revins à la charge. Alors, cédant à la franchise naturelle de son caractère, elle m'avoua assez clairement que mon rôle de témoin dans le duel qu'avait eu son mari à propos d'une actrice était un de ses grands griefs contre moi. Comme elle avait mis une certaine amertume à prononcer ce mot d'actrice, je lui dis à mon tour que, dans mon opinion, le duel de Léopold avait eu un motif beaucoup plus sérieux. Elle me répondit par un sourire d'incrédulité. Je lui racontai alors toute l'histoire du duel, depuis le moment où Kernys était venu me prendre pour me conduire au restaurant. Elle m'écouta d'abord avec une indifférence affectée ; néanmoins elle finit par ne plus dissimuler l'attention et l'intérêt qu'elle apportait à mon récit. Quand je prononçai le nom de M. Voisenot, elle poussa un cri et se cacha la figure dans ses deux mains. Je voulus continuer. Elle me fit signe de m'arrêter. Voyant qu'elle paraissait beaucoup souffrir, je me levai pour sortir.

— Au nom du ciel, ne partez pas ! dit-elle en me saisissant le bras. Dites-moi tout... je suis remise ; je puis vous écouter.

— Peut-être vaudrait-il mieux attendre encore, lui dis-je.

— Oh ! non... une pareille incertitude me tue. Parlez, je vous en conjure, et ne me cachez rien.

Je continuai mon récit. Elle m'écouta sans dire un mot, le front dans les mains. Au moment où j'arrivai à la catastrophe qui avait terminé le duel, je m'aperçus que la pauvre jeune femme perdait connaissance. Je me précipitai sur une sonnette, que j'agitai violemment. Une femme de chambre accourut. Je la laissai avec sa maîtresse et me retirai dans la pièce voisine, ne sachant trop si j'avais bien ou mal fait de raconter cette triste aventure à la pauvre femme.

Au bout de cinq minutes, la femme de chambre vint me dire que sa maîtresse me priait de ne point m'en aller. Un instant après, on me fit rentrer au salon. Madame de Kernys me parut dans un état d'agitation extrême. Elle me pressa de questions au sujet de son mari, principalement sur tout ce que Léopold avait dit relativement à son mariage. Là encore, je pris la ligne droite. Je lui racontai d'un bout à l'autre la manière dont Léopold et moi nous étions entrés en relations, sa première visite, les faits, les incidents qui à ma connais-

Digitized by Google

sance l'avaient suivie. Je voyais avec plaisir que toutes les fois que je prononçais le nom de son mari, le visage de la jeune femme s'épanouissait, ses yeux brillaient d'une vivacité extrême et son front semblait s'illuminer tout-à-coup.

— Mon Dieu, mon Dieu, s'écria-t-elle, pourquoi ne pas m'avoir dit tout cela plus tôt?

— Le pouvais-je? lui répondis-je. Croyez-vous que beaucoup d'hommes à ma place auraient osé vous parler comme je viens de le faire ?

— C'est vrai, reprit-elle naïvement : tenez, j'ai la tête perdue. Si vous saviez!... Oh! je crains d'avoir été bien injuste et bien cruelle, et pourtant moins que toute autre j'en avais le droit.

En ce moment on vint avertir madame de Kernys que le premier clerc de son notaire demandait à lui parler.

— Vous reviendrez demain, n'est-ce pas? me dit-elle; je vous en prie. J'y serai toujours pour vous. Si vous recevez une lettre de M. de Kernys, vous me l'apporterez.

Quand je rentrai chez moi, vers sept heures, on me remit une lettre qui portait le timbre de Marseille. Je reconnus l'écriture d'Armand Garillac, le médecin à qui j'avais recommandé Léopold. Voici ce que contenait cette lettre, dont je supprime seulement le préambule et quelques phrases qui ne concernaient que moi :

« Hier, un jeune homme qui arrivait de Paris est descendu à un mauvais petit hôtel qu'on appelle les *Trois-Couronnes*. Dans la nuit, il est tombé très malade. Comme on cherchait à se procurer quelques renseignements sur sa famille et sur ses relations, on a trouvé dans son portefeuille une lettre à mon adresse. On me l'a apportée: c'était une lettre de toi me recommandant M. Léopold de Kernys. J'ai couru à l'hôtel. Ton ami avait une fièvre cérébrale et un délire effrayant. Je doute qu'il en réchappe. J'ai fait venir une garde-malade pour le veiller, et je vais le voir trois ou quatre fois par jour. Dans son délire, il a deux ou trois fois prononcé ton nom. Il y a aussi un nom de femme, celui d'Henriette, qu'il répète à chaque instant. Si tu connais ses parents, préviens-les. A moins d'un miracle, je ne crois pas qu'il ait longtemps à vivre. Bien que nous soyons écrasés de besogne en ce moment, tu peux compter sur moi pour ton ami. Il ne manquera de rien. Adieu. »

Digitized by Google

## VI

Sans même prendre le temps de dîner, je me jetai dans la première voiture qui passa, et je retournai chez madame de Kernys,

— J'allais envoyer chez vous, me dit-elle en accourant vers moi. Savez-vous ce que m'envoyait le notaire? Des comptes qui prouvent que M. de Kernys n'a pas touché un centime de ma fortune. Ainsi.... Oh! mon Dieu, dit-elle tout à coup en s'interrompant, comme vous êtes pâle! Qu'y a-t-il? M. de Kernys.... Oh! mais parlez donc!

Bien que ne sachant pas encore quels étaient au juste ses sentiments pour son mari, je voulus préparer madame de Kernys à la triste nouvelle que je lui apportais. Elle m'arracha presque la lettre des mains. Elle la lut sans dire un mot et sans verser une larme. Mais arrivée à la fin, elle éclata tout à coup en sanglots déchirants, puis elle eut une crise de nerfs vraiment effrayante.

— Je pars cette nuit pour Marseille, dit-elle à sa femme de chambre, dès qu'elle put parler. Préparez les malles. Vous m'accompagnerez. Hâtez-vous.

La femme de chambre se retira.

— Vous viendrez avec moi, n'est-ce pas, monsieur? me dit madame de Kernys d'un ton suppliant.

— Cela m'est bien difficile en ce moment, répondis-je. N'avez-vous personne qui puisse....

— Mon père est absent, interrompit-elle, et d'ailleurs.... Je vous en conjure, venez. Ce n'est pas pour moi que je vous le demande.... Quel droit ai-je à votre dévouement.... à votre estime? Mais c'est pour M. de Kernys.... S'il le faut, je partirai seule; mais vous voyez dans quel état je suis!

Je ne pus résister davantage. Tout ce que je venais d'apprendre d'ailleurs redoublait encore l'intérêt que m'avait toujours inspiré M. de Kernys. Je rentrai chez moi pour préparer ma valise. Quelques heures après, madame de Kernys, sa femme de chambre et moi nous montions dans une voiture du chemin de fer.

En arrivant à Marseille, je courus chez Garillac. Il m'apprit que Léopold vivait encore, mais qu'il n'était plus à l'hôtel des *Trois-Couronnes*.

— Le tapage de l'hôtel l'empêchait d'avoir un moment de repos, me dit Armand; je lui ai loué une petite chambre tout près d'ici. La garde-malade ne le quitte pas.

— Il va mieux?

Digitized by Google

— Non : le délire a disparu ; mais il est d'une faiblesse !... Il ne peut rien prendre... puis le moral manque aussi. Il y a des malades qui se cramponnent à la vie ; lui, c'est tout le contraire. Ce jeune homme doit avoir éprouvé quelque violent chagrin.

— En effet, répondis-je ; mais je crois que maintenant ses malheurs sont terminés; Dieu veuille qu'il ait la force de vivre pour être heureux !

— J'en doute. Néanmoins, dans toutes ces maladies dont une cause morale est le principe, il se produit des phénomènes tellement extraordinaires qu'on peut espérer jusqu'au dernier moment. Je vais vous conduire chez M. de Kernys ; nous verrons ensuite s'il est de force à supporter la visite de sa femme.

Je conduisis Garillac à la voiture dans laquelle la pauvre femme était restée à m'attendre. Madame de Kernys le remercia de la façon la plus touchante des soins qu'il avait donnés à Léopold, et lui fit une foule de questions. Le docteur nous dit que Léopold lui inspirait le plus vif intérêt.

— Il paraît vous aimer bien tendrement, madame, dit-il à la jeune femme. Votre nom était continuellement sur ses lèvres.

Elle fondit en larmes et se couvrit la figure avec son mouchoir.

— Ah ! si je pouvais le sauver au prix de ma vie ! s'écria-t-elle.

Elle aurait voulu nous accompagner, mais Garillac s'y opposa. Il la fit monter chez lui et la confia à madame Garillac, jolie Marseillaise aux grands yeux noirs, qui me parut aussi bonne qu'Armand l'était lui-même. Après avoir promis à madame de Kernys de venir la chercher aussitôt que cela se pourrait, je partis avec le docteur. Il me laissa dans la voiture et monta chez Léopold. Presque aussitôt après il redescendit.

— Vous pouvez entrer, me dit-il, M. de Kernys vous attend. Je vais faire quelques visites; si je ne reviens pas par ici, vous me retrouverez chez moi dans une heure. Je compte sur vous pour dîner.

Je trouvai Léopold dans un état de maigreur et d'affaiblissement qui me brisa le cœur. Il me tendit la main et me fit signe de m'asseoir auprès de son lit.

— Décidément, c'est vous qui me servirez de témoin dans toutes les circonstances importantes de ma vie, me dit-il avec un sourire doux et résigné qui me navra. Béni soit Dieu qui vous envoie pour me fermer les yeux. Votre ami Garillac a été bien bon pour moi ; témoignez-lui-en toute ma reconnaissance.

J'interrompis les remercîments du pauvre garçon pour lui parler de sa femme. Le chagrin étant pour beaucoup dans sa maladie, il



Digitized by Google

me semblait que les bonnes nouvelles que je lui apportais devaient lui faire plus de bien que tous les remèdes du monde.

Je lui racontai ce qui s'était passé entre madame de Kernys et moi depuis son départ; ma première visite, notre conversation, notre voyage, etc. Il m'écoutait avec une attention facile à comprendre. De temps en temps, il me serrait la main comme pour me remercier de ce que j'avais dit de lui. En apprenant la présence de sa femme à Marseille, il me parut vivement ému : son premier mouvement fut un élan très vif; le second une sorte de tristesse.

— Ainsi, vous croyez qu'elle pourrait m'aimer? me demanda-t-il.

— Je crois qu'elle vous aime.

Un éclair de joie traversa ses yeux, mais il s'éteignit aussitôt.

— Ce serait un grand malheur! murmura-t-il.

— Comment cela?

— Je n'ai plus que quelques jours à vivre. Ne valait-il pas mieux que ma mort lui rendît sa liberté, sans lui laisser des regrets qui vont peut-être attrister toute sa vie. Elle aurait pu se remarier et être heureuse.

Et, comme je m'étonnais de ses paroles :

— Ecoutez-moi, me dit-il, je vais tout vous raconter.

— Mon cher ami, ce récit vous fatiguerait, et d'ailleurs je n'ai nul besoin de rien savoir...

— Je sais quelle a été, quelle est votre discrétion; mais c'est pour madame de Kernys et pour moi-même que je désire aujourd'hui vous apprendre cette triste histoire. Si je ne l'ai pas fait plus tôt, c'est que cela concernait Henriette, et je ne voulais pas que la pauvre enfant eût à rougir devant vous. Maintenant, au contraire, après ce qu'elle vous a dit, la vérité vaut mieux que les conjectures que ses paroles ont dû vous inspirer.

— Attendons à demain, lui dis-je...

— Qui sait si demain... non.... quoi que vous disiez, je n'ignore pas que mes jours sont comptés. Je serai heureux de penser en mourant que je laisse quelqu'un pour veiller sur cette pauvre enfant.

Je lui fis encore quelques représentations sur son imprudence, mais tout fut inutile. Il me fallut rester et l'écouter.

Au moment où il commençait son récit, qu'il fut obligé d'interrompre plusieurs fois, j'entendis ouvrir la porte qui donnait sur le palier; puis il me sembla qu'on marchait avec précaution dans la petite pièce qui servait d'antichambre.

— Qui est là? demandai-je.

— C'est moi, monsieur, moi, la garde malade, répondit une vieille

Digitized by Google

femme en entr'ouvrant la porte qui séparait les deux chambres et que les rideaux du lit m'empêchaient d'apercevoir.

Je me rassis le plus près possible de Léopold, afin qu'il ne fût pas obligé d'élever la voix.

— Mon cher ami, me dit-il, quand vous m'avez rencontré chez Henry de C..., je me trouvais, à vingt-six ans, seul au monde, sans fortune, sans état, sans avenir et sans position d'aucune sorte. Joignez à cela une mauvaise santé, un caractère naturellement triste et un profond dégoût de la vie. J'étais à bout de ressources, lorsqu'une vieille dame chez laquelle je faisais quelquefois le whist m'offrit de me marier. Il ne s'agissait de rien moins que d'une fort jolie personne appartenant à une bonne famille, ayant cent cinquante mille francs de dot et pouvant en espérer presque autant par la suite. Pour moi, c'était le ciel ouvert. Stupéfait d'une telle proposition, mais trop honnête homme pour associer l'existence d'une jeune femme à celle d'un valétudinaire comme moi, je remerciai madame de Bauvron, en lui expliquant franchement les motifs de mon refus.

— Vous avez tort, me dit-elle. Cette pauvre enfant est fort à plaindre ; sa belle-mère la déteste et son père est un sot, un égoïste qui la rend fort malheureuse. Ils sont si pressés de s'en débarrasser qu'ils la marieraient, je crois, au premier goujat venu, pourvu que ce mariage se fît tout de suite. Vous voyez que je vous parle franchement.

— Mais je n'ai pas deux ans à vivre.

— Vous ne savez ce que vous dites, répondit-elle. D'ailleurs, de deux choses l'une : ou vous vivrez, et je suis persuadée que vous la rendrez heureuse ; ou vous mourrez (ce que je ne crois pas du tout), et votre veuve sera libre de choisir un mari à son goût.

Ce raisonnement me séduisit. Je ne craignais nullement de mourir, mais je souffrais de penser que ma mort serait stérile. Puis, j'avais dans le cœur un indicible besoin d'affection et de dévouement; pour de pauvres êtres déshérités comme moi de la nature et de la fortune, le dévouement est le seul amour qu'on ose rêver. Cet amour-là du moins nous est permis, car il n'exige pas de retour. Je consentis à être présenté. Quelques jours après, mademoiselle de Seneuil et moi, nous nous rencontrâmes chez la baronne de Bauvron. Henriette me parut charmante : sous cette apparence de hauteur et de dédain, je devinai un cœur froissé, qui se repliait sur lui-même pour cacher ses blessures. Un moment, j'eus la folie d'espérer que, grâce à la conformité de nos positions, je parviendrais peut-être à m'en faire aimer.

Digitized by Google

— Elle sera toujours moins malheureuse avec moi qu'avec sa belle-mère, me dis-je...

Madame de Bauvron se chargea de tout arranger avec la famille de Seneuil. Le mariage fut annoncé. Une seule chose me désespérait : c'était la froideur croissante, je dirai même l'aversion que me témoignait mademoiselle de Seneuil. J'en parlai à la baronne.

— Henriette a été fort mal élevée, me répondit madame de Bauvron. Elle n'avait que sept ans lorsque sa mère mourut. Son père, qui habitait alors la campagne, ne s'occupait nullement de cette pauvre enfant. Tandis que M. de Seneuil courait de château en château, Henriette, livrée à elle-même, passait sa vie à lire tous les romans de la bibliothèque de son père. Elle est un peu romanesque et voudrait pour époux un Amadis ou un Lancelot. Au fond, elle est bonne et aimante. C'est une éducation à refaire. Dans votre position, mon ami, une jolie femme et cent cinquante mille francs valent bien la peine que vous vous résigniez à l'entreprendre.

Bien qu'Henriette ne m'eût répondu que par un sourire dédaigneux chaque fois que j'avais essayé de lui parler des sentiments que j'éprouvais pour elle, je l'aimais déjà. Je n'étais que trop disposé à accueillir tous les raisonnements qui se rapportaient aux secrets désirs de mon cœur. J'avais remarqué que les parents d'Henriette ne la laissaient jamais causer longtemps seule avec moi. Un soir, elle me dit à voix basse :

— Faites semblant de partir et descendez au jardin. Dès que je pourrai m'échapper, j'irai vous y rejoindre.

Vous comprenez combien je fus étonné de ce rendez-vous; je me creusai la cervelle pour en deviner le motif. Au bout d'un quart-d'heure, Henriette descendit au jardin où je l'attendais. Je courus à elle tout ému. Un geste glacial m'arrêta.

— Monsieur, me dit-elle, j'ai tenu à vous parler sans témoins. J'ai voulu savoir de vous-même si vous connaissez le motif de notre mariage.

— Je ne comprends pas, mademoiselle.

— Est-il vrai que vous soyez sans fortune?

— C'est vrai, mademoiselle.

— Sans position, sans avenir...

— C'est encore malheureusement trop vrai, mademoiselle, répondis-je tristement.

— Ce n'est pas pour vous en faire un reproche que je vous dis cela, reprit-elle avec douceur; mais on vous a sans doute expliqué comment il se faisait qu'on vous jetait ainsi à la tête une jeune fille ayant quelque fortune? Pardonnez-moi de vous parler ainsi, ajouta-

Digitized by Google

t-elle précipitamment, et croyez bien que je tiens fort peu à l'argent.

Etonné de ces questions, je racontai franchement à mademoiselle de Seneuil tout ce que madame de Bauvron m'avait appris à son sujet.

— On ne vous a pas dit autre chose? reprit-elle.

— Non, je vous assure.

— Sur l'honneur?

— Sur l'honneur!

Elle respira.

— Je m'en doutais, reprit-elle.

Elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Il y eut un moment de silence.

— Ecoutez, reprit-elle bientôt, il faut que vous sachiez la vérité. J'ai un aveu à vous faire, un aveu bien pénible, bien humiliant: c'est le juste châtiment de ma faute. Je ne veux pas aggraver mon crime en aidant à tromper un honnête homme. Ecoutez-moi donc, monsieur, et vous comprendrez ce qu'il me faut de courage pour vous parler ainsi. Madame de Bauvron vous a dit que mon enfance avait été bien négligée. Il n'est que trop vrai. A quinze ans seulement, mon père m'a mise en pension aux environs de Paris. Un jeune homme, un professeur de musique, venait donner des leçons de chant dans ce pensionnat. Il parut s'intéresser à moi, à moi que personne n'avait jamais aimée depuis la mort de ma pauvre mère; je n'étais que trop disposée à aimer ceux qui me témoignaient quelque affection. Ne pouvant nous parler facilement, nous nous écrivions. Il me décida à fuir avec lui. Un jour, à sept heures du matin, je m'échappai du pensionnat. Il m'attendait sur la route avec une voiture. Dix minutes après, nous arrivions à la station du chemin de fer, et nous prenions le convoi pour Bruxelles. Dès qu'on s'aperçut de mon évasion, la maîtresse de pension courut chez mon père. On fit jouer le télégraphe. On nous arrêta à Valenciennes, au moment où je me précipitais hors du wagon pour fuir le misérable qui m'avait enlevée et que, depuis ce jour, je n'ai jamais revu. Quelques instants m'avaient suffi pour deviner, sous des dehors passionnés, une nature grossière et égoïste: Dieu m'avait donné la force de résister à ses criminelles tentatives et le courage de m'y soustraire. Maintenant vous savez tout... Tenez, ajouta-t-elle en posant ma main sur son front couvert d'une sueur glacée, voyez si j'ai souffert pour vous faire cet aveu. Trois personnes connaissent ma faute. Tôt ou tard, elle sera révélée. D'ailleurs cet homme est capable de toutes les lâchetés. Oserez-vous encore maintenant m'offrir votre nom?

Je l'écoutais le front appuyé sur mes deux mains croisées. Sans

Digitized by Google

qu'elle s'en aperçût, je la contemplais à travers mes doigts entr'ouverts. On voyait, on sentait qu'elle disait la vérité. Elle m'inspirait une sorte de pitié respectueuse; au lieu de la blâmer, je ne songeais qu'à la plaindre.

Quand elle eut fini, je réfléchis longtemps. Vous dire toutes les pensées qui se succédèrent dans ma tête en deux ou trois minutes serait impossible.

Je songeai au triste sort qui attendait cette pauvre enfant. Certains mots à double entente, que je n'avais pas compris jusque-là, me revinrent en mémoire et me prouvèrent que sa belle-mère et son père lui-même étaient toujours prêts à lui jeter à la tête le souvenir de sa faute. Il me semblait impossible qu'elle pût vivre désormais avec eux. D'ailleurs, ceux-ci n'y consentiraient pas. Ils tenaient évidemment à la marier immédiatement. Si je refusais, on trouverait facilement un autre mari. Il était bien probable que cet homme, connaissant la faute d'Henriette et n'épousant cette jeune fille que pour sa fortune, serait un homme des moins estimables. En pareilles mains, que deviendrait cette enfant, qui n'avait aucun moyen de se défendre contre de coupables égarements? Ses bonnes qualités même, son cœur aimant, sa franchise et sa fierté pouvaient, grâce à cette mauvaise influence, causer sa perte, au lieu de la retarder. J'en vins à me dire que seul je pouvais et je devais sauver cette pauvre jeune fille, et que Dieu ne l'avait pas jetée en vain sur ma route. Peut-être y avait-il une pensée égoïste au fond de tous mes raisonnements; cependant je ne le crois pas. Je savais que ma vie ne serait plus longue désormais. J'éprouvais une sorte de joie douloureuse dans la pensée que ma mort, jusque-là inutile, pourrait peut-être préparer son bonheur. Je me disais : Là où mademoiselle de Seneuil n'oserait paraître que les yeux baissés et la rougeur au front, la veuve de M. de Kernys entrera la tête levée. Libre de sa personne et maîtresse de sa fortune, elle se remariera à son gré. Si je ne puis la rendre heureuse moi-même, du moins, c'est à moi qu'elle devra la paix et un moins triste avenir.

— Eh bien ! me dit-elle en voyant que je gardais toujours le silence, vous renoncez à ce mariage, n'est-ce pas?

— Non, répondis-je, votre faute n'est que l'étourderie d'une enfant, et....

— Henriette ! dit, à deux pas de nous, madame de Seneuil qui arrivait avec une de ses amies.

La maudite belle-mère étant à portée de nous entendre, je ne pus achever ma phrase. Henriette s'éloigna avec madame de Seneuil, sans jeter un regard sur moi. Dans le cours de la soirée, j'essayai de lui dire quelques mots relatifs à notre entretien du jardin.

Digitized by Google

— De grâce, ne revenons jamais là-dessus, me dit-elle avec vivacité.

A partir de ce jour, il me fut impossible d'avoir un instant d'entretien avec Henriette. Le jour qui précéda la signature du contrat, elle me dit, en passant de la salle à manger dans le salon :

— Demain, je porterai votre nom. Je ne mets qu'une condition à mon consentement. Nous vivrons dans la même maison, puisqu'il le faut, mais nous vivrons séparés. Si vous refusez de me le jurer, tout est rompu. Dussé-je m'enfuir ou me tuer, ce mariage n'aura pas lieu.

— Soit, lui répondis-je, vous avez ma parole.

— Comment, m'écriai-je en interrompant Léopold, vous avez pu accepter des conditions si humiliantes?

— Mon cher ami, reprit Léopold, mon parti était pris. Dans ce mariage, je faisais complétement le sacrifice de ma personne. Assurer le bonheur de mademoiselle de Seneuil était ma seule pensée. J'avais renoncé à me faire aimer d'elle... Pouvais-je prétendre à un pareil bonheur?..... Lui donner un nom, l'enlever à l'oppression de sa belle-mère, la débarrasser à jamais de ce Voisenot d'abord, et de moi-même ensuite, voilà quel était mon projet.

— Mon pauvre ami, dis-je à Léopold, un pareil dévouement est d'un ange et non d'une créature humaine.

— Non, répondit-il... l'amour maternel produit tous les jours de pareils sacrifices... Combien ne voit-on pas de femmes qui, malheureuses dans leur intérieur, ont renoncé pour jamais non-seulement au bonheur, mais même à l'espérance. Leur seule consolation est de rêver un sort heureux pour leurs enfants. Rien ne leur coûte pour entourer une innocente créature de tout ce qui fait le bonheur ici-bas. Elles voudraient arracher du sentier de sa vie toutes les pierres, toutes les épines, dussent ces pierres et ces épines, jetées sur leur route, à elles, ensanglanter leurs mains et leurs pieds. Eh bien! mon ami, telle était la nature de mon dévouement pour Henriette.

— Pourquoi ne pas le lui avoir dit?

— D'abord elle ne m'eût pas cru. Une première et cruelle déception avait froissé le cœur de cette enfant et l'avait rendue injuste et défiante. Puis, c'eût été gâter mon ouvrage, lui laisser des regrets, des remords peut-être. Avec son caractère exalté, elle eût été capable de refuser de se remarier, lors même qu'elle eût aimé... Non... mon sort était tracé, il me fallait en subir toutes les conséquences. D'ailleurs, j'ai tant souffert dans ma vie que la résignation m'était plus facile qu'à un autre. Ce qui m'a le plus coûté, c'a été d'attendre si longtemps pour punir ce misérable.... Mais il fallait

Digitized by Google

éloigner les soupçons et trouver un prétexte qui motivât notre querelle, sans qu'on eût à prononcer le nom d'Henriette. Vous voyez que j'avais tout prévu.

— Vous avez dû bien souffrir ! dis-je à Léopold.

— Oui, me répondit-il, car je l'aimais comme personne ne l'aimera, je vous jure !... Oh ! si j'avais pu le lui dire !...

Il y eut un instant de silence. Un sanglot nous fit lever la tête. Nous aperçûmes madame de Kernys cachée derrière les rideaux du lit ; elle se jeta à genoux devant Léopold et lui prit la main, qu'elle couvrit de baisers et de larmes.

— J'ai tout entendu, murmura-t-elle d'une voix étouffée.

— Henriette ! s'écria le pauvre garçon ; vous ne me haïsez donc plus ?

— Je vous aime ! lui dit-elle... Pourrez-vous me pardonner tout le mal que je vous ai fait ? J'ai été injuste, cruelle, moi, moi qui avais tant besoin du pardon des autres ! Ah ! vous vivrez ! je veux que vous viviez ; j'ai tant de torts à racheter envers vous. Mon Dieu ! mon Dieu, prenez ma vie et sauvez-le !

— Pauvre enfant ! murmura-t-il avec un accent de profonde tendresse, vous m'aimez ?

— Oh oui !... Oh ! vous ne pouvez pas mourir, Léopold ! Mon Dieu ! mon Dieu ! vous vivrez pour moi !

Epuisé par tant d'émotions, Léopold laissa retomber sa tête sur l'oreiller. Madame de Kernys poussa un cri déchirant. La garde-malade accourut.

— Il n'est qu'évanoui, me dit cette femme en faisant respirer des sels au malade.

— Veillez sur eux, lui dis-je en lui montrant M. et Mme de Kernys.

Je descendis l'escalier au galop et courus chez Garillac. Je le trouvai qui rentrait pour dîner. Je le fis monter en voiture. En route, je lui racontai tout ce que je pouvais lui apprendre sans trahir le secret de Léopold. Tout médecin qu'il était, le brave Armand avait les larmes aux yeux en m'écoutant.

— Que peut-il résulter de cette crise ? lui demandai-je en montant l'escalier de la maison où logeait M. de Kernys.

— Dieu le sait ! me répondit-il. Peut-être n'allons-nous retrouver qu'un cadavre ; peut-être un miracle vous le rendra-t-il ! Le tout est de savoir s'il aura la force de supporter cette épreuve.

Nous trouvâmes Léopold encore évanoui. Sa femme, agenouillée près de lui, ressemblait à la statue du désespoir. Il fallut près d'une demi-heure de soins pour rappeler Léopold à la vie. Le premier regard de Kernys fut pour sa femme ; le nom d'Henriette fut

Digitized by Google

le premier qu'il prononça. Il nous tendit ensuite la main, à Garillac et à moi, et voulut nous remercier. Le docteur lui imposa silence et nous fit tous sortir de la chambre. Madame de Kernys s'installa dans l'autre pièce, et déclara qu'elle y passerait la nuit.

— Eh bien ! demandai-je à Garillac en sortant.

— Mon cher ami, dit le docteur, je ne puis rien vous dire maintenant. Demain matin, nous saurons peut-être à quoi nous en tenir.

Trois jours se passèrent dans des alternatives d'espoir et de crainte. Rien ne put décider madame de Kernys à quitter son mari un seul instant. Le quatrième jour, elle vint au devant de Garillac, et nous annonça que Léopold avait passé une nuit plus calme et dormi quelques heures.

Après avoir longtemps examiné son malade, le docteur se tourna vers nous.

— Je crois que je puis répondre de sa vie maintenant, dit Armand en posant la main de Léopold dans celle de la jeune femme.

Celle-ci poussa un cri de joie et sauta au cou du docteur. Je crois qu'elle m'embrassa aussi. Nous avions tous trois les yeux humides.

Je restai encore deux jours à Marseille, puis je partis pour Paris. Tant que Léopold ne fut pas complétement hors de danger, je reçus tous les jours une lettre de madame de Kernys, qui me donnait des nouvelles de son mari. Au bout de trois mois, je les vis revenir à Paris. Ils n'y ont passé que fort peu de temps. Léopold me parut complétement rétabli, et le bonheur semblait l'avoir métamorphosé. Après avoir vendu leur mobilier et réglé diverses affaires, ils s'en allèrent en Italie. Depuis deux ans, ils habitent Florence. Ils ont déjà un petit garçon, et certaine phrase de la dernière lettre que j'ai reçue de Léopold me fait croire qu'il pourrait bien y avoir un second baptême avant peu. Les palpitations de cœur de M. de Kernys ont presque tout-à-fait disparu. Enfin, Henri de C..., qui les a vus l'année dernière, ne les appelle que les deux tourtereaux. « C'est, me disait-il encore l'autre jour, un des ménages les plus unis et les plus heureux que je connaisse. »

ALFRED DE BRÉHAT.

---

Digitized by Google

# D'ARÉQUIPA A CUZCO

SOUVENIRS DE VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE DU SUD.

Sept ans de courses à travers l'Amérique du Sud m'avaient conduit, vers la fin de l'année 184..., à Aréquipa, charmante ville du Bas-Pérou, située à dix-huit lieues de l'océan Pacifique. Mon intention était d'y passer seulement quelques jours, tant pour me reposer de mes fatigues que pour mettre un peu d'ordre dans mes notes de voyage qui, prises à la hâte et de toute façon, dans la balsa de l'indigène comme dans la pirogue du sauvage, au milieu des déserts de sable ou sur le sommet des Cordilières, étaient souvent indéchiffrables pour moi-même. Après un mois de séjour à Aréquipa, soit que mes jambes me parussent encore alourdies, soit que mon travail fût loin d'être terminé, je ne songeais nullement au départ. Installé dans une maisonnette solitaire du quartier de Huayna-Marca à demi cachée par de grands daturas en fleurs, possesseur d'une terrasse de six pieds carrés du haut de laquelle mes regards embrassaient dix lieues d'horizon, je me sentais, après cent agitations diverses, l'esprit si calme, si rafraîchi, si complétement heureux, que, pour prolonger cet état de quiétude, m'autorisant de l'exemple du philosophe grec, je remettais sans cesse au lendemain les affaires sérieuses. Trois mois passèrent comme un rêve dans ce doux *far niente* de la pensée, interrompu, ou pour mieux dire entretenu par des promenades à cheval faites aux alentours d'Aréquipa. Déjà mes compatriotes commençaient à s'étonner de ce qu'ils appelaient — mon inconcevable paresse, — et quelques érudits de l'endroit renchérissant sur eux, me pressaient vivement de partir pour Cuzco, où m'attendait une ample moisson de souvenirs historiques.

Digitized by Google

Afin de mettre un terme aux admonestations des uns et aux dissertations des autres, autant que pour dépister leur curiosité singulièrement éveillée par la prolongation de mon séjour, et l'allure mystérieuse de ma demeure toujours close, j'annonçai hautement mon intention de partir pour Cuzco, mais en me promettant tout bas d'abréger autant que possible ce voyage prématuré qui, pour me mettre en règle vis-à-vis de quelques importuns, m'arrachait brutalement aux douceurs de ma solitude et aux parfums pénétrants de mes daturas.

Quelques heures me suffirent pour préparer mes bagages et prendre un passe-port. Dans l'après-midi, accompagné d'un *arriero* qui me louait des mules et devait me servir de guide, je quittai ma demeure, longeai l'interminable rue de Huayna-Marca, et traversant la Pampilla, désert de sable étendu aux portes de la ville, je commençai à gravir les hauteurs de Cangallo.

L'ascension était rude pour nos montures et peu récréative pour moi-même qui, tournant le dos à la ville et aux cultures des environs, n'avais d'autre perspective qu'une montagne de schiste micacé, parfaitement aride, sur laquelle tombaient à pic les rayons d'un soleil brûlant. Santiago, c'était le nom du guide, bavardait de son mieux pour rompre la monotonie de notre tête à tête, mais sa conversation, qui ne roulait que sur les difficultés du chemin ou les qualités de ses bêtes, n'était pas de nature à m'enthousiasmer, et je le laissai parler sans l'interrompre. Après un long monologue que la chaleur et la poussière rendaient très méritoire, mon homme, rebuté par le silence que je gardais obstinément, s'affaissa sur sa selle et parut s'assoupir. Les mules, suant et soufflant, continuèrent leur tâche laborieuse. Le soleil avait disparu, quand nous atteignîmes le point culminant de la montagne, et, comme il arrive toujours sous ces latitudes où les crépuscules sont inconnus, la nuit descendit brusquement et nous surprit en chemin. Heureusement, la poste de Cangallo, où nous devions coucher, se trouvait à peu de distance, et une demi-heure d'un trot rapide nous suffit pour y arriver.

Après un léger repas prélevé sur les provisions que renfermaient mes sacoches, j'allai faire le tour du bâtiment qui nous servait d'abri. Des murs de boue, des toits de chaume, un parc à lamas, fut tout ce que j'entrevis dans l'ombre. A la température brûlante de la journée avaient succédé les rigueurs du pôle. Une bise glaciale soufflait de la Cordilière, dont les cîmes blanchâtres se dressaient à l'horizon; la terre durcie craquait sous mes pieds, et certain ruisseau qui, pendant le jour, avait dû tomber des rochers et traverser en murmurant le plan incliné sur lequel la poste était édifiée, dormait à cette heure emprisonné sous une croûte solide. Le ciel, ma-

Digitized by Google

gnifiquement constellé, promettait pour le lendemain une belle journée.

En rentrant, je trouvai Santiago accroupi devant un bûcher qu'il avait allumé au milieu de la chambre. L'idée du mozo me parut excellente, bien que la fumée qui se dégageait du foyer menaçât de nous asphyxier pendant notre sommeil; mais comme il m'assura qu'elle s'envolerait par la toiture, je le crus sur parole, et, après avoir transformé mes pellons en matelas et fait de ma selle un oreiller, je parvins à m'endormir malgré la cuisson de mes yeux et les quintes d'une toux opiniâtre.

Levés avec le jour qui teignait de rose et de bleu les neiges des pitons voisins, nous poursuivîmes notre route dans la direction du Nord. La chaîne des Andes déployait devant nous ses ramifications immenses, qui variaient d'aspect à chaque instant. Une brise vivifiante, dont le soleil levant atténuait un peu la froideur, dilatait nos poumons et prêtait aux animaux une énergie singulière. A cette heure, plus n'était besoin de la voix ou de l'éperon pour activer leur allure; la mule de charge, maîtresse de ses mouvements, trottait en tête, le nez au vent, les oreilles dressées, poussant des hennissements joyeux, auxquels nos montures répondaient d'un ton plus grave, comme si elles eussent voulu témoigner par là de l'impatience et du malaise que leur occasionnait le poids de nos individus.

De Cangallo à Huallata, où nous devions terminer la journée, on compte environ douze lieues. Le chemin, accidenté comme tous ceux de la Cordilière, passe successivement du nadir au zénith, à travers des formations minérales de tout genre; tantôt il serpente au fond d'une gorge étroite et profonde, au-dessus de laquelle le ciel apparaît comme un mince ruban d'azur, tantôt il contourne les flancs d'une montagne, d'où le regard embrasse un horizon immense, tantôt enfin, au grand effroi du voyageur, ce même chemin, transformé en étroit sentier, longe les parois d'un abîme de quelques mille pieds de profondeur.

Le jour allait finir quand nous atteignîmes la poste de Huallata, misérable cahutte assise sur une colline exposée aux quatre vents. Une Indienne en haillons était accroupie devant un feu de *bosta*[1] et allaitait un enfant, tout en surveillant de l'œil la marmite en terre dans laquelle mijotait son souper, une poignée de farine de maïs délayée dans de l'eau. En me voyant entrer sous son toit, la femme murmura un *Alli llamanta*[2], puis, sans attendre ma réponse, prit son marmot d'une main, son souper de l'autre, et passa dans une autre

[1] Excréments de lama qui servent de combustible aux Indiens des hauteurs.
[2] C'est le bonjour des Quechuas.

Digitized by Google

pièce, me laissant maître de céans. J'examinai le bouge où nous devions passer la nuit. Une cloison en terre sèche le divisait en deux parties. Les murs, criblés de lézardes, offraient ces tons dorés de vieilles pipes dont nos coloristes modernes ont tant abusé dans leurs tableaux d'intérieur. Du plafond, tapissé de toiles d'araignée, pendaient, concurremment avec de longues mèches de chaume que le vent faisait remuer, des cerceaux emboîtés les uns dans les autres, qui servaient à la fois d'armoire, d'étagère et de garde-manger. Les jarres destinées à la *chicha*, cette bière de maïs que consomme le peuple indien, étaient empilées dans un coin de la hutte, dont le sol disparaissait sous une litière d'os de mouton, de paille de maïs et de pelures de pommes de terre. Entrevu dans le crépuscule, cet intérieur, jonché d'ordures et encombré d'objets étranges, rappelait à la fois l'antre de la sorcière et le parc à pourceaux.

Comme j'achevais mon inventaire, Santiago parut, et, après avoir ranimé le feu, s'empressa de calfeutrer les murailles à l'aide de paille et de chiffons qu'il ramassa çà et là. Ces soins pris, il laissa tomber la peau de vache suspendue par sa queue, qui servait à la fois de portière et de porte à l'habitation et nous ne tardâmes pas à ronfler comme des gens harassés de leur journée. Les vagissements de l'enfant, qui s'éveillait avec l'aurore, nous avertirent qu'il était temps de nous remettre en route. En partant, je remis à notre silencieuse hôtesse une pièce de deux réaux, prix de la couchée, qu'elle noua dans le coin d'un lambeau d'étoffe qui couvrait ses épaules, après m'avoir adressé le remerciement habituel : *Dios tacsé pagarasunki*[1]

De Huallata à Colca, troisième poste signalée sur la carte des itinéraires péruviens, on compte sept petites lieues. Le chemin, de plus en plus étroit, côtoie le bord des précipices avec une telle assurance, que le voyageur, tout entier à sa sûreté personnelle, ne s'aperçoit pas qu'il s'élève vers l'empyrée à raison de cent mètres par heure; rien cependant n'est plus réel; mais comme les accessoires le distraient du sujet, que sa frayeur l'emporte sur son malaise, ce n'est qu'à de longs intervalles et en atteignant le sol uni de quelque *puna*[2] que ce même voyageur constate avec surprise que sa respiration devient de plus en plus gênée et que l'air atmosphérique, en pénétrant dans ses poumons, y fait l'effet d'une pointe d'aiguille. Ce phénomène, dont il s'empresse de demander la raison à son guide, et que celui-ci ne manque jamais d'attribuer aux exhalaisons du

[1] Dieu seul te paiera cela.

[2] Les punas ou parties planes de la Cordilière forment une longue suite de plateaux dont la température et la végétation sont très caractérisées.

Digitized by Google

soroché (antimoine), même dans les parages où ce métal n'existe pas, n'a d'autre cause que l'élévation de la Cordilière, qui, en cet endroit, dépasse déjà de douze mille pieds le niveau de la mer.

Il était environ midi quand le ciel, jusqu'alors d'une admirable pureté, commença à se couvrir de nuages. Ces vapeurs, accourues du Nord, se soutinrent pendant quelque temps dans la haute région de l'air, puis s'affaissèrent graduellement vers la terre. A mesure qu'elles se rapprochaient du sol, il s'en détachait de longues flammèches noirâtres, pareilles à des traînées de fusain qui flottaient un moment dans l'espace et finissaient par s'accrocher aux dentelures des montagnes, qu'elles cachèrent bientôt entièrement. La brise était tombée. Les tiges de l'*ichu* (jarava), seule graminée qui croisse dans cette partie de la Cordilière, ne vacillaient pas d'une ligne. Un orage se préparait.

Le site que nous traversions en ce moment, vaste plaine sillonnée de rides profondes creusées par l'écoulement des neiges, ne pouvait offrir aucun refuge contre la tempête. Un seul parti nous restait à prendre, c'était d'éperonner nos mules, afin d'arriver le plus tôt possible à la rancheria de Colca, que mon guide assurait être à une petite distance.

Nous trottions depuis un quart d'heure, indifférents aux plaintes de nos montures, à qui chaque coup d'éperon arrachait un soupir lamentable, lorsqu'un coup de tonnerre sec, vibrant, sonore se fit entendre, comme le prélude de la symphonie que les éléments concertaient entre eux. Du trot cadencé, nous passâmes alors, l'éperon aidant, au galop furieux, mais les jambes des animaux ne pouvaient lutter de vitesse avec la tempête qui se rapprochait de minute en minute, et je compris bientôt qu'à moins d'un miracle, nous n'échapperions pas au déluge qui nous menaçait. Le vent, un moment endormi, se remit à souffler par brusques rafales. Les nuages s'amoncelèrent plus sombres, plus bas, plus pressés ; leur teinte noirâtre passa successivement au brun rouge et au jaune livide, et de longs éclairs en jaillirent, pareils à des serpents de feu. Un second coup de tonnerre, qui ébranla l'espace et fut répété par toutes les cavités de la Cordilière, donna le signal de la tourmente, qui s'abattit sur nous avec l'impétuosité d'un torrent qui rompt ses digues. Durant quelques minutes, une trombe de feu, de vent et de grêle nous enveloppa des pieds à la tête, nous permettant à peine de respirer. Aveuglés, ahuris, le nez enfoui dans nos ponchos, le corps ramassé sur nos selles, hors d'état d'avancer, nous lâchâmes la bride à nos mules. Les pauvres animaux, livrés à leur instinct, firent brusquement volte-face pour garantir leurs yeux et leurs naseaux du choc des grêlons qui recouvraient déjà le sol d'une couche épaisse.

Digitized by Google

Un peu remis de la terrible secousse que j'avais éprouvée, j'écartais les plis du *tapacara*, dans lequel j'étouffais, pour voir ce qui se passait autour de moi. L'orage, loin de se calmer, semblait au contraire redoubler de furie; les nuages crevaient sans interruption, les éclairs se croisaient comme les fusées d'un feu d'artifice et les coups de tonnerre, indéfiniment répétés par les échos des montagnes, ressemblaient, à s'y méprendre, à de grosses décharges d'artillerie. On eût dit que deux armées se canonnaient autour de nous. Parfois une détonation plus brusque éclatait au milieu du vacarme infernal, une lueur plus vive éclairait l'atmosphère et l'imprégnait d'une odeur de soufre; c'était la foudre qui, lasse de gronder, s'abattait sur quelque pic voisin, attirée par une veine métallique comme par un paratonnerre.

L'effroyable tempête dura près d'une demi-heure; puis, les nuages noirs qui recèlaient la foudre se dirigèrent vers le sud et la neige se mit à tomber par larges flocons. En un instant, le tracé de la route disparut sous une couche uniforme, et nous n'eûmes pour nous guider que les sinuosités de la Cordilière et la configuration de ses divers sommets.

La rancheria de Colca était close et muette quand nous l'atteignîmes; pas un Indien sur le seuil des cabanes, pas un filet de fumée au-dessus des toits. Force nous fut de passer outre et de pousser jusqu'à Rumihuasi, où nous n'arrivâmes qu'à dix heures du soir, transis, affamés, les yeux à demi brûlés par la réverbération de la neige, qui éclairait l'obscurité d'un vague reflet d'aurore boréale.

Quatre Indiens, accroupis autour d'un feu de bosta, étaient en train de jouer aux osselets quand nous entrâmes dans la hutte. Leur premier soin fut de se retirer précipitamment au fond de la pièce, afin de nous laisser paisibles possesseurs du foyer, politesse à laquelle je fus d'autant plus sensible, que mes vêtements, saupoudrés de neige, étaient devenus, au contact de l'air, d'une raideur métallique. Pendant quelques minutes, je restai debout devant le brasier, incapable d'articuler une parole, regardant sans les voir les jolies flammes bleues qui dansaient à sa surface, tout entier au bien-être physique qui me pénétrait par degrés, à mesure que mon sang reprenait, avec sa chaleur, son cours naturel.

A part le sol de la hutte, détrempé par la neige que les allants et les venants avaient apportée du dehors, quelques gouttières du toit et les vents coulis qui passaient par les gerçures des murailles, le bivouac me parut assez confortable; mais ce qui acheva de me réconcilier avec la situation, ce fut le cadavre d'un mouton fraichement égorgé que j'aperçus pendu à une solive. Comme mes provi-

Digitized by Google

sions de route tiraient à leur fin, j'achetai sur-le-champ la moitié de l'animal, que son propriétaire m'abandonna pour une piastre, au grand scandale de Santiago, qui prétendait qu'un mouton tout entier ne valait que quatre réaux.

— Les voleurs! me dit-il quand les Indiens se furent retirés; comme ils profitent de l'occasion pour écorcher les voyageurs.

— Ils imitent certains arrieros de ma connaissance, lui répondis-je, qui exigent dix piastres par mule quand le frêt habituel entre Aréquipa et Cuzco n'est que de huit piastres.

Santiago, ne trouvant rien à répondre, s'empressa de préparer des grillades pour notre souper.

Le lendemain, nous ne quittâmes Rumihuasi que fort avant dans la matinée. L'orage de la veille et la neige, qui commençait à fondre, avaient si bien détrempé les chemins, que nos mules suèrent sang et eau pour franchir les trois lieues qui nous séparaient d'Ocoruro; nous entrâmes dans le village à l'heure de l'Angelus, c'est-à-dire entre chien et loup.

Ce *pueblo*, le plus élevé de la Sierra-Nevada[1], se compose d'à-peu près cent cinquante huttes de sept à huit pieds de hauteur, grossièrement construites avec des éclats de pierre enduits de boue et couvertes en paille d'ichu. Il n'offre qu'une seule rue, très accidentée par la disposition singulière des cabanes. Les unes se présentent de face, les autres de trois quarts, certaines en profil perdu, celles-ci empiètent audacieusement sur la voie publique, celles-là s'en éloignent de quelques mètres. Ce manque de parallélisme, d'où résulte une infinité de figures géométriques, donne au village d'Ocoruro l'aspect le plus baroque qu'on puisse imaginer.

Une petite tour quadrangulaire, qui dépassait le faîte des toitures, m'annonçait le voisinage de l'église. Pensant, à tort ou à raison, que le presbytère n'en devait pas être éloigné, je tournai dans cette direction la tête de ma mule, et, après avoir pataugé durant quelques minutes dans une mare de neige fondue, accroché mes étriers en babouches aux angles des maisons et heurté deux ou trois chiens, qui me poursuivaient d'aboiements enroués, j'arrivai, traînant mon guide à la remorque, devant une chaumière d'aspect moins délabré que celles du village. Malgré l'heure et le froid,

[1] Sa hauteur, que je mesurai deux ans plus tard, est de 17,315 pieds au-dessus du niveau de la mer. Longtemps on crut, sur le témoignage du savant M. de Humbolt, que la ferme d'Antisana, dans la république de l'Ecuador, était le plus haut point habité du globe. Mais l'expérience a prouvé depuis, que les poumons de l'homme peuvent aspirer sans danger un air encore plus raréfié, et les Indiens d'Ocoruro, placés à 2,800 pieds au-dessus des fermiers équatoriens, en sont la preuve concluante.

Digitized by Google

la porte en était encore ouverte, et, à la clarté d'un suif collé à la muraille, j'aperçus une Indienne occupée à filer. Au bruit de nos montures, elle tourna la tête, nous entrevit dans l'ombre et se leva d'un air effaré. Je priai Santiago de porter la parole.

— Est-ce ici que demeure M. le curé? demanda le mozo dans son quechua le plus pur.

— *Ari,* dit la femme; mais le señor padre est absent depuis quinze jours et ne sera de retour qu'à la fin du mois. Si vous tenez à le voir, vous le trouverez à sa mine de Cotagayta.

— *Votoa!* Et la mine est-elle éloignée?

— Trente petites lieues.

Santiago me regarda comme pour me demander ce que je comptais faire.

— Puisque le curé est absent, priez-la de vous enseigner la maison de l'alcade, car nous ne pouvons, par le froid qu'il fait, passer la nuit en plein air.

L'Indienne en m'entendant se mit à rire.

— L'alcade a suivi le curé, dit-elle, et les Indiens ont suivi l'alcade. Tous sont allés travailler au nouveau *bolson*, qu'on a rencontré dans la mine; il n'est pas resté un seul homme dans le village, et je ne pense pas que les femmes veuillent vous recevoir..... Voyez pourtant chez Huarmi Juana..... comme celle-là n'a ni mari à craindre, ni réputation à perdre.....

— Seriez-vous assez bonne pour nous indiquer sa demeure? dis-je à la femme.

— La gouvernante du curé n'est pas une *Alcahuèta*, me répondit-elle sèchement, en me jetant sa porte sur le nez et l'assujettissant en dedans au moyen d'une barre.

Je restai tout étourdi de l'apostrophe.

Santiago, jurant en vrai muletier qu'il était, parlait déjà de forcer le logis et de tancer l'Indienne de son impertinence, quand je le priai de me suivre; le mozo obéit à contre-cœur. Son orgueil de *Costeño* se révoltait à l'idée d'endurer l'insulte d'une vile *Serrana.*

Comme toutes les huttes étaient closes, qu'aucune lumière ne brillait à travers leurs joints, il me parut assez difficile de découvrir la demeure de cette Huarmi-Juana dont on venait de nous parler. Mon guide prit un excellent parti pour nous tirer d'embarras, c'était de frapper à toutes les portes jusqu'à ce qu'il eût trouvé celle qu'il cherchait. A la quarante-troisième cabane et à l'invariable formule qu'il avait adoptée: Est-ce ici la case à Huarmi-Juana? Une voix répondit enfin: C'est ici; mais la Juana dort, passez votre chemin.

— Il y a deux piastres à gagner, lui cria le mozo.



Digitized by Google

Une lumière parut bientôt à travers les fentes de la cabane, puis la porte s'ouvrit, nous laissant voir une femme d'environ quarante ans, courte, rougeaude, tannée, les cheveux en désordre, et les épaules à peine couvertes par un méchant lambeau de serge.

— Enchanté de te voir, Juana de mon âme, lui dit le guide en mettant pied à terre.

— *Chistoso!* fit la femme ; d'où venez-vous donc à cette heure, et qui vous a indiqué ma maison?.... Padre mio ! fit-elle en m'apercevant — il y a quelqu'un avec vous.....

Le mozo, sans répondre, lui prit la chandelle des mains et entra dans la hutte, où je le suivis bravement. La perspective de passer une nuit à la belle étoile, par un froid de quelques 20 degrés, étouffait en moi toute espèce de scrupule.

Quand Santiago eut examiné l'intérieur du rancho, il se tourna vers l'Indienne, que nos façons étranges ne laissaient pas que d'inquiéter un peu.

— Juana, lui dit-il, pendant que je vais desseller mes mules et les mettre dans ton corral, car tu dois avoir un corral, tu allumeras du feu; sur ce feu tu placeras une *olla* pleine d'eau, puis, tandis que cette eau chauffera, tu débarrasseras un côté de ta chambre, que tu balaieras si c'est nécessaire, afin que le Huéracocha [1] que j'accompagne, puisse s'y installer pour passer la nuit. Va, ma fille, et ne perds pas de temps à me répondre.

L'Indienne nous regarda tour à tour d'un air ébahi. Elle ne comprenait pas qu'on vînt la réveiller pour l'obliger à allumer du feu et à balayer sa hutte. Bien décidé à laisser les choses suivre leur cours, tant qu'elles ne s'écarteraient pas de la ligne d'une civilité puérile et honnête, j'étais allé m'asseoir sur une pierre qui tenait lieu de chaise et m'occupais à dévisser mes éperons. La femme cependant demeurait toujours plantée sur ses jambes.

— Eh bien, la Juana ! lui cria le guide, qui débarrassait les mules de leurs harnais.

Ces simples mots, par la façon dont ils furent prononcés, produisirent sur l'Indienne un effet singulier ; sans prendre le temps de se vêtir, elle s'accroupit devant l'âtre, remua les cendres, ralluma le feu, plaça sur trois pierres branlantes une marmite en terre, qu'elle avait remplie d'eau, et, suivant à la lettre les instructions du guide, s'empressa de mettre un peu d'ordre dans sa demeure.

[1] C'est le nom donné autrefois par les Indiens du Pérou aux conquérants espagnols, qu'ils croyaient sortis de la mer, ainsi que leurs vaisseaux. *Huera*, dans l'idiome quechua, signifie écume, et *cocha* ou *atun cocha*, le grand lac. Cette expression, détournée de son sens primitif, est aujourd'hui un titre de noblesse équivalant au *caballero* de la langue espagnole.

Digitized by Google

Santiago entra comme elle achevait sa besogne. Avec un aplomb magistral, le mozo lui remit un quartier de notre mouton, lui dit de le couper par morceaux et de mettre ces derniers dans la marmite. L'Indienne obéit avec la docilité d'un caniche, et, sa confiance renaissant à mesure que son premier étonnement se dissipait, elle offrit d'ajouter au potage des ognons et des pommes de terre qu'elle avait en réserve.

Quand le chupè fut cuit à point, on m'en servit une portion copieuse dans une espèce de soupière. Je m'assis à terre, plaçai le vase entre mes jambes, et m'occupai immédiatement à satisfaire mon appétit. Le mozo suivit mon exemple, et le bruit de nos mâchoires, joint au silence dans lequel nous nous renfermions, dut prouver à la Juana qu'il y aurait eu cruauté de sa part à nous refuser l'hospitalité.

Le souper terminé, une question assez délicate restait à débattre entre nous, c'était de savoir comment nous nous y prendrions pour concilier notre envie de dormir avec les lois de la bienséance, Huarmi Juana ne paraissant pas disposée à passer la nuit en plein air, et ma pudeur s'effarouchant à l'idée de dresser ma couche à trois pas de la sienne. Je ne sais trop de quel œil le mozo envisageait la situation, ni quelle conséquence il en tirait pour son propre compte, mais il devina mes perplexités et se chargea d'arranger l'affaire. Moyennant quatre réaux de supplément, la Juana consentit à nous abandonner sa chambre et à aller partager le lit d'une de ses *comadres*. Nous restâmes donc maîtres du logis, et comme la plénitude de mon estomac redoublait encore mon besoin de sommeil, en un clin d'œil j'eus terminé mes apprêts nocturnes et posé ma tête sur la selle, qui, suivant l'usage, me tenait lieu d'oreiller. Cinq minutes après, mon corps, immobile comme un lingot de plomb, laissait à mon esprit la faculté de s'envoler dans le monde des rêves.

Eveillé de bonne heure par la rigueur du froid qui redoublait aux approches de l'aurore, le premier être animé que j'aperçus en mettant le nez dehors fut Huarmi Juana en faction devant sa porte. Je compris que l'Indienne, craignant d'avoir affaire à deux filous, qui, après avoir abusé de ses services et l'avoir dépossédée de sa demeure, tenteraient de s'enfuir sans payer leur écot, était venue les prendre au saut du lit, bien décidée à leur barrer le passage. La gratification que je lui donnai devait dépasser toutes ses espérances, à en juger par ses remerciements, qui duraient encore au moment où je m'éloignai. Je n'ai jamais vu reconnaissance plus loquace que celle de cette *Huarmipampayrunacuna*, car telle devait être la condition de Juana, notre hôtesse, si j'en crois l'expression échappée à la servante du curé.

Digitized by Google

Au sortir d'Ocoruro, le chemin, au lieu de monter comme il avait fait jusqu'alors, se mit tout à coup à descendre, et nous profitâmes de cet avantage pour changer le pas habituel de nos mules en un trot allongé. Comme le ventre ballonné de ces animaux témoignait d'une réfection copieuse, et que je n'avais aperçu ni grain, ni fourrage aux alentours de notre demeure, je demandai au guide la raison de cet embonpoint, que j'étais tenté d'attribuer à une hydropisie. Le mozo me rassura en m'apprenant qu'il avait arraché une partie du chaume qui recouvrait la hutte pour la donner à ses bêtes, lesquelles s'étaient très bien accommodées de cet aliment.

Après quelques heures d'une descente non interrompue, la température s'adoucit sensiblement, et les sommets neigeux ne tardèrent pas à disparaître à l'horizon. Des fougères et des scolopendres se montrèrent dans le creux des rochers, la mousse et l'herbe rase tapissèrent le sol des Punas, et, sur un monticule, à vingt pas du chemin, j'aperçus quelques myrtes nains ramassés en boule [1].

Dans l'après-midi, nous avions traversé la région des Punas, ces plateaux andéens dont l'élévation dépasse les plus hauts sommets des montagnes d'Europe, et d'assise en assise, de versant en versant, nous nous rapprochions de plus en plus de la zone des cultures, lorsqu'en atteignant le faîte d'un escarpement, mes regards plongèrent tout à coup sur un lac immense, au bord duquel un charmant village à maisons blanches, coiffées de tuiles rouges, s'épanouissait entre les joncs et les roseaux comme la fleur d'un nymphœa. Ce lac, de forme ovale, échancré seulement devant le village, était bordé de tous côtés par une montagne de grès blanchâtre, vasque naturelle, haute de mille pieds, et dont les parois verticales se reflétaient dans l'eau avec une netteté singulière. Tous les nuages du ciel se miraient en passant dans le clair azur de ce bassin dont la tempête n'avait jamais troublé les ondes; quelques sarcelles brunes y nageaient lentement, laissant après elles un sillage immobile. Vu de haut et de loin, ce tableau dégageait un parfum d'églogue qui rafraîchissait les sens et l'esprit. Les habitants de ce calme séjour devaient descendre à coup sûr des bergers de Théocrite ou de Virgile, chanter comme eux leurs amours sur des pipeaux rustiques, se nourrir de maïs à défaut de *castaneæ molles*, et couler des jours tissés d'or et de soie. Le mozo s'empressa de m'apprendre que ce lac et ce village étaient ceux de Langui, et qu'ils relevaient de la province de Tinta. Les Languineños, ajouta-t-il, comme si sa qualité de guide lui fît un devoir de ne rien omettre, sont, de tous les habitants de la province, les plus voleurs, les plus ivrognes et les plus querelleurs. Il ne se

[1] *Myrtus microphylla.*

Digitized by Google

passe pas de semaine que le gobernador n'en fasse emprisonner et fouetter quelques-uns par suite de vols, de rixes et de blessures.

— Que le diable t'emporte avec tes détails ! murmurai-je en m'arrachant à contre-cœur à la contemplation de ce paysage.

Le soir venu, nous allâmes bivouaquer dans une ferme où l'on nous servit un plat de cochons d'Inde à la purée de piment, une salade d'ognons crus et des beignets à la mélasse. La délicatesse de ce menu me fit penser que nous devions toucher à la limite d'une civilisation avancée. En effet, le lendemain, nous faisions une entrée pompeuse dans le village de Tungasuca.

Ce village était le théâtre d'une foire, qui, chaque année, s'y tient à la même époque. Les commerçants péruviens s'y étaient donné rendez-vous de cent lieues à la ronde, et l'installation de leurs domiciles temporaires prêtait à la localité une physionomie assez pittoresque. Des bannes rayées, des tentures, des draps de lit, soutenus par de longues perches d'où pendaient des banderolles aux couleurs nationales, cachaient entièrement les murs et les toits des chaumières. La grande place, métamorphosée en champ de foire, présentait sur ses quatre faces une double ligne d'ajoupas, de niches et de paravents, qui tenaient lieu de boutiques, et devant lesquels se pressait une foule compacte d'acheteurs et de curieux. Au centre de cette place, des marchands de gâteaux, des glaciers, des fruitiers, des vendeurs de chicha et d'eau-de-vie avaient dressé leurs éventaires, — une serviette étendue à terre, — et criaient leur marchandise sur tous les tons. Des banquiers ambulants promenaient leur roulette à travers la foule et provoquaient les amateurs au jeu du *monte* en faisant luire à leurs yeux des monceaux de piastres. Des prestidigitateurs de Huamanga, pauvres diables déguenillés, jonglaient avec des poignards et des boules, éteignaient dans leur bouche des charbons allumés, ou se perçaient la langue avec des aiguilles ; les ânes, les mules, les chevaux, confondus avec le public, prenaient part à ce spectacle. Un nuage de fumée, envolé des fourneaux, des chicherias et des rôtisseries établis en plein air, planait au-dessus du tableau, et une rumeur sonore s'élevait de toutes parts, semblable aux vibrations d'une cloche lancée à toute volée.

En arrivant, mon premier soin avait été de jeter la bride sur le cou de ma mule, de remettre l'animal à la garde de Santiago et d'aller flâner devant les boutiques, où tous les produits de l'industrie humaine, depuis les modes de Paris jusqu'aux ivoires de Canton, étaient réunis. Dans ce bazar universel, la Belgique était représentée par des contrefaçons de nos auteurs français [1]. Ballotté en tout sens

[1] J'y trouvai, avec Bossuet, Fléchier, Massillon, Bourdaloue, les *Natchez* de

Digitized by Google

par le va et vient de la foule, je franchis sans m'en apercevoir la ligne des boutiques, enfilai une rue et me trouvai bientôt devant l'église du village, humble bâtiment badigeonné d'ocre jaune et couvert d'un toit de paille surmonté d'une croix. La porte en était ouverte à deux battants. Au moment d'entrer dans le lieu saint, je fus retenu par l'idée de mon accoutrement de voyage et du cliquetis de ferraille que mes éperons chiliens faisaient entendre à chaque pas. Craignant de troubler le recueillement des fidèles, je m'arrêtai sous le porche et me contentai d'allonger le cou pour entrevoir l'intérieur du vaisseau.

Le curé, debout en ce moment sur le maître autel, où il raccommodait lui-même quelque moulure du tabernacle, tourna la tête par hasard, et, m'ayant aperçu le sombrero à la main, dans une attitude de curiosité, abandonna son poste et vint, en essuyant ses mains à sa soutane, me demander pourquoi je n'entrais pas. J'objectai l'inconvenance de mon costume. Bah ! fit-il, l'église est en réparation; et comme pour m'engager à bannir tout scrupule, il tira de sa poche un étui à cigarettes, m'en offrit une, en prit une autre et alla l'allumer à un lampion placé au-dessus du bénitier.

Tout en mêlant nos fumées, le pasteur me demanda le lieu de ma naissance, mon nom, mon âge et les motifs qui m'amenaient dans le pays. Quand j'eus satisfait de mon mieux à toutes ses questions, dont la bonhomie atténuait l'indiscrétion, il m'apprit à son tour qu'il s'appelait Pedro Garmendia, qu'il était né dans la province de Maynas, limitrophe de l'Ecuador, avait cinquante-deux ans révolus, desservait depuis deux ans la cure de Tungasuca et souffrait beaucoup d'un catarrhe à la vessie. Une fois la glace rompue entre nous, il m'avoua que, pour subvenir aux frais de réparation que nécessitait son église, qu'il comptait embellir par la même occasion, il allait frapper d'un impôt extraordinaire la bourse de ses ouailles, Indiens aisés pour la plupart. « Ils crieront bien un peu, me dit-il, mais le plaisir de voir leur église pimpante, leur curé revêtu d'ornements neufs et d'entendre le son de l'orgue, car je me propose de leur en donner un, les fera passer sur bien des choses. Pauvres Indiens, je les aime après tout, bien qu'ils me jouent des tours pendables quand je leur envoie le *Diezmero*[1]. Croiriez-vous que les drôles ont l'effronterie de n'accuser que le tiers de leur récolte, afin d'amoindrir la part de l'évêque, la mienne, celles de l'alcade et du

Chateaubriand, une magnifique édition grand in-8°, imprimée sur deux colonnes; des œuvres de Georges Sand, jusqu'à cette époque, et la *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo, format in-12.

[1] Indien chargé de recueillir les dîmes.

Digitized by Google

gobernador! Heureusement j'ai des yeux qui les guettent, et quand je puis prendre un de mes fraudeurs en flagrant délit, ce qui m'arrive neuf fois sur dix, mon ami l'alcade se charge, à ma prière, de lui moucheter les épaules avec le chicote et de le garder quelques jours en prison. »

Toujours causant de ses affaires, le pasteur m'entraîna vers la sacristie et de là dans son presbytère, qui se composait d'une seule pièce, à peu près nue et d'une petite cour servant à la fois de bûcher, d'office et d'écurie. Cette triple destination me fut dénoncée par un amas de bosta, quelques quartiers de mouton sec suspendus à des cordes et une mule étique qui tourna vers nous un œil somnolent quand son maître l'eut appelée : *negrita*. Le triste animal ayant fait acte d'obéissance, se remit à lécher les efflorescences salpêtrées qui couvraient la muraille.

Après quelques petits verres d'eau-de-vie, si gracieusement offerts qu'il me fut impossible de les refuser, je demandai au curé si l'ancien cacique de Tungasuca *Tupac-Amaru*, n'avait pas dans le village des descendants de sa lignée qui pussent me donner quelques renseignements sur la vie de cet homme et sa fin malheureuse; les historiens que j'avais consultés étant muets à cet égard.

— Je ne connais, me répondit-il, que des *Quispè*, des *Mamani* et des *Condori*, trois familles d'Indiens qui ont la prétention de descendre du Soleil en ligne directe, ce qui ne les empêche pas d'être plus gueux que les ratons des champs. Quant à Tupac-Amaru, je ne sais trop que vous en dire, mais mon sacristain était de ses amis; holà, Symphorose!

Un Indien quechua, qui vaquait dans la cour à quelque travail domestique, accourut en s'entendant appeler. L'homme, essuyant ses lèvres au revers de sa manche, fixa sur nous deux petits yeux obliques, pleins d'un étonnement craintif.

Ne trouvant point à ce contemporain de Tupac-Amaru la physionomie de son âge, je le regardai de l'air dont un numismate examine une médaille douteuse. Quelques fils d'argent brillaient, il est vrai, dans les tresses de sa chevelure, et son visage était un peu flétri; mais le torse encore droit et les jambes musculeuses accusaient soixante ans au plus; or, l'ami de Tupac-Amaru, d'après mon estimation, ne pouvait être qu'un vieillard chenu et cassé, une intelligence retombée en enfance.

Tandis que je faisais ces réflexions, le curé se pencha vers moi.

— Tel que vous le voyez, Symphorose a cent neuf ans, me dit-il; le gaillard mange peu, mais en revanche sa soif est telle, que je suis obligé de tenir sous clef ma provision d'eau-de-vie; souvent, au moment de dire ma messe, je m'aperçois que l'une des burettes est

Digitized by Google

vide et je n'ai pas besoin de demander où le vin a passé. Encore s'il n'était qu'ivrogne! Mais croiriez-vous qu'à son âge, le vieux cabron.... — Ici le curé me dit quelques mots à l'oreille. — Oui, reprit-il à voix haute, sans mon intervention, ce mauvais sujet eût déjà fait plusieurs années de *cadena*, car le chiffre de ses victimes dépasse déjà la douzaine.... aussi nos mères de famille, qui le redoutent à l'égal du diable, l'ont-elles surnommé *sacssaracata*, mot qui exprime bien le fol entraînement du drôle vers le péché en question.

Tout ceci m'avait été dit en espagnol et Symphorose, pour qui, comme pour ses pareils, cette langue était lettre close, n'en avait pas compris un mot; mais l'adjectif quechua, lâché par le curé, lui fit dresser l'oreille et deviner qu'il s'agissait de lui. Loin de paraître honteux de voir un étranger au courant de ses affaires, il me regarda d'un petit air de fatuité comme pour me dire : Tu ne m'aurais pas cru de cette force; puis, voyant que je souriais, il se prit à rire bruyamment.

— Silence! pécheur endurci, lui cria le curé d'un ton de brusquerie amicale qui me donna à penser que la brebis galeuse de son troupeau n'en était pas la moins chérie. Voici un jeune seigneur qui vient de loin pour avoir des détails sur Tupac-Amaru; peux-tu lui en donner?

— *Ari*, fit le sacristain, dont la physionomie, d'égrillarde qu'elle était, devint sérieuse et presque triste.

— Tu l'as donc connu? demandai-je à l'Indien.

— En douterais-tu? me répondit-il d'une voix gutturale. Tupac-Amaru était l'ami de Huaman, que les pères jésuites ont baptisé sous le nom de Symphorose. Bien des neiges sont tombées dans la Cordilière depuis cette époque, et ton père n'était pas encore né quand j'aidai mon ami à brûler des *chapetons*[1] dans l'église de Sangarrara.

— Comment! s'écria le pasteur, tu as eu la scélératesse de brûler des Espagnols dans une église, et tu oses encore t'en vanter devant moi! Quand je vous disais que ce coquin avait le diable au corps, ajouta-t-il en me poussant du coude.

Ma curiosité était vivement excitée par ce début, et je priai Symphorose de me raconter en détail toutes les circonstances de sa liaison avec le célèbre Cacique, ce qu'il s'empressa de faire après avoir requis humblement l'autorisation du curé.

« José Gabriel Tupac-Amaru que tu veux connaître, me dit l'Indien, était le dernier rejeton de la descendance Condorcanqui et

[1] C'est le nom familier par lequel les Indiens désignent les Espagnols de la péninsule.

Digitized by Google

l'arrière-petit-fils de cet Inca Tupac-Amaru à qui le vice-roi Toledo fit trancher la tête. Né à Cuzco, il fit ses études au collége de San-Francisco de Borgia, se maria plus tard avec une de ses cousines et vint s'établir à Tungasuca, dont il était Cacique par droit de naissance. A l'époque où nous nous connûmes, il avait quarante-huit ans, juste six ans de plus que moi.

» Sans la révolution qui éclata dans ce village, nous ne nous serions peut-être jamais liés, car Tupac-Amaru était de la race des empereurs ; il était riche et moi pauvre Chasqui de la nation Poque ; je n'avais pour vivre que mon état de messager, qui consistait à porter d'une province à l'autre les dépêches du vice-roi. Pour un voyage de cent lieues on me donnait quelquefois une piastre ; quelquefois aussi les agents espagnols ne me donnaient rien et me battaient fort, sous prétexte que j'étais resté trop longtemps en route.

» Un jour, en revenant de Macusani, je trouvai notre place de Tungasuca remplie de monde. On faisait cercle autour d'un homme qui gesticulait en parlant très fort. Je m'approchai et reconnus don José Gabriel Tupac-Amaru. Ses cheveux étaient en désordre et ses yeux lançaient des éclairs. Je priai mon compadre, un tio Juan Cancio qui se trouvait là, de m'apprendre de quoi il s'agissait. Compadre, me répondit-il, l'Espagnol Antonio Arriega, le corrégidor de la province, vient de frapper nos métairies d'un nouvel impôt, pour pouvoir rembourser au trésor royal les trente mille piastres qu'il a perdues au jeu la nuit dernière. — Et que dit le seigneur Tupac-Amaru? demandai-je à mon compadre. Il propose à nos amis de l'accompagner chez le corrégidor, à qui il veut dire son fait, mais ceux-ci refusent, craignant de s'exposer à la colère de l'Espagnol, qui est homme à les faire pendre. — A la maison du corrégidor ! criai-je alors de toutes mes forces. La foule effrayée s'écarta pour me laisser passer. Tupac-Amaru vint à moi et me serra la main. Tu es un brave, me dit-il, viens avec moi chez le corrégidor. Les Indiens eurent honte de leur couardise et se précipitèrent à notre suite. Nous entrâmes dans la maison de l'Espagnol, et, malgré ses prières et ses larmes, car la peur le faisait pleurer comme un enfant, Tupac-Amaru le saisit au collet et le conduisit lui-même en prison. Le lendemain, nous le pendions, après lui avoir attaché sur la poitrine un écriteau qui portait ces mots, tracés de la propre main du Cacique : « Mort aux Espagnols. »

» Le cadavre n'était pas encore refroidi que Tupac-Amaru dépêchait des chasquis dans toutes les provinces pour les engager à se joindre à nous. Mais la nouvelle de la mort du corrégidor était déjà parvenue à Cuzco ; une junte s'organisa, et cinq cents soldats espagnols furent chargés de nous poursuivre. Tupac-Amaru fit monter

Digitized by Google

aussitôt des Indiens sur les hauteurs avec ordre de surveiller la marche de l'ennemi. L'un d'eux vint un soir nous avertir que les Espagnols étaient arrivés à Sangarrara et qu'ils passeraient la nuit dans l'église, dont ils avaient fait une caserne. Tupac-Amaru nous réunit au nombre de six mille; nous quittâmes nos sandales pour faire moins de bruit, et, munis de sacs de bosta, de brassées d'Ichu et de tout le bois que nous pûmes ramasser en chemin, nous arrivâmes vers minuit dans le village de Sangarrara, où les Espagnols, sans défiance, dormaient comme des bienheureux. Nous commençâmes d'abord par cerner l'église et, dressant le long de ses murs tout le combustible que nous nous étions procuré, nous y mîmes le feu. L'église, construite en pieux de *Huarango* [1], était vieille et brûla comme de l'étoupe.

» Pendant trois heures, nous ne cessâmes de chanter, de crier et de jouer du *Pututu* [2], pour étouffer le bruit que les Espagnols faisaient dans l'église. Comme le jour allait paraître, la charpente embrasée s'écroula; nous écoutâmes et, n'entendant plus rien, nous fîmes silence à notre tour.

» Deux jours après cet événement, Tupac-Amaru me nommait général de division et m'envoyait à la tête de douze mille hommes au devant de son neveu le niño Mendiburu. L'enfant s'était enfui de chez ses parents et combattait de son côté pour la même cause que nous. Après avoir soulevé les populations de la Paz, de Potosi, de Cochabamba, il se dirigeait vers Sangarrara, quand je le rejoignis près du grand lac de Chucuytu. Nous traversâmes les provinces de Huancané et de Laricaja, laissant derrière nous une trace de sang et des tourbillons de fumée. Les Espagnols s'étaient réfugiés dans Sorata, à l'abri de fortifications en terre, d'où leurs canons vomissaient sur nous le fer et le feu. « — Tayta, me dit l'enfant Mendi» buru, ils vont tuer nos hommes jusqu'au dernier, si nous n'y met» tons ordre. Il me vient une idée. » Sans s'expliquer davantage, il réunit cinq cents hommes, se met à leur tête, et, tournant la base du serro d'Ancona devant lequel la ville était édifiée, il commence à gravir ses flancs escarpés. Je le perds bientôt de vue. Pendant ce temps, les Espagnols ne cessaient de tirer sur nous. J'éparpille mes hommes dans la campagne et les fais coucher à plat ventre. Les canons de l'ennemi s'endorment bientôt. Vers le soir, voilà que le serro d'Ancona lâche tout à coup sur la ville les écluses de ses cinq torrents; l'eau défonce le toit des maisons, balaie les fortifications et

[1] *Mimosa lutea.*
[2] Corne d'Ammôn. — Les Indiens ne sonnent de cet instrument que dans des occasions solennelles et à propos d'événements tristes plutôt que joyeux.

Digitized by Google

nous rend maîtres de la ville. Une heure après, tous les Espagnols étaient égorgés. Quand Mendiburu revint, les étoiles brillaient au ciel. En soupant, il me conta de quelle façon il s'y était pris pour contenir les eaux de la montagne et les diriger sur Sorata. Mes Indiens sont exténués de fatigue, dit-il, mais l'Espagnol est mort, et l'oncle Tupac-Amaru sera content de nous.

» A huit jours de là, nous rentrions à Tungasuca. Tupac-Amaru nous y attendait pour marcher sur Cuzco, où les troupes espagnoles s'étaient rassemblées : avant de partir, le chef nous réunit en conseil et chaque Indien, par l'intermédiaire des Curatas, fut appelé à donner son avis sur le mode d'attaque. Les uns proposaient d'entrer de nuit dans la capitale, pour y surprendre l'ennemi pendant son sommeil; d'autres voulaient qu'on le réduisît par la famine. Quand mon tour fut venu de parler, je dis simplement que des lenteurs nuiraient au succès de notre cause, et qu'une attaque en plein jour, maintenant que nous étions en nombre, me semblait préférable à un combat de nuit. Tupac-Amaru fut de mon avis, et nous nous mîmes en marche. A trois lieues de Cuzco, le chef partagea l'armée en deux corps. Il prit le commandement de l'un et me mit à la tête de l'autre. Je devais entrer à Cuzco par San Sébastian, pendant que Tupac-Amaru s'y introduirait par les hauteurs de Picchu. Comme le chemin que j'avais à suivre était tout uni, tandis que celui qu'avait pris le chef serpentait autour des serros, j'arrivai le premier dans la ville. En nous voyant, les Espagnols se débandèrent; deux compagnies de miliciens ayant tenté de résister, nous les assommâmes à coups de bâton.

» Le soir, je rejoignis Tupac-Amaru sur les hauteurs de Picchu. De cet endroit, nos regards plongeaient dans la ville, où j'avais laissé une garde de deux cents hommes. Au milieu de la nuit des feux s'allumèrent sur plusieurs points. « — Vois, me dit le chef, ce sont les » Espagnols qui se rallient. — Tu te trompes, lui répliquai-je, ce » sont nos Indiens qui se chauffent. » Là-dessus, nous essayâmes de nous rendormir.

» Quand le jour parut, nos hommes, formés en colonne, s'engageaient dans la gorge de Santana pour descendre à Cuzco. Tupac-Amaru s'était mis à leur tête. A l'entrée du premier faubourg, un bataillon d'Indiens, commandé par le cacique Matheo Pomacagua, vint se joindre à nous. Tupac-Amaru les accueillit en frères et leur demanda des nouvelles de l'Espagnol. Il est en fuite, dit le cacique. En regardant les nouveaux venus, je distinguai quelques visages barbus qui se cachaient sous des monteras. « Trahison! trahison! » criai-je ; il était trop tard. Le bataillon de Pomacagua chargeait nos

Digitized by Google

Indiens, pendant que les hommes barbus, se jetant sur la mule de Tupac-Amaru, la forçaient à galoper vers la ville.

» Surpris par cette brusque attaque, et découragés par la perte du chef, nos Indiens prirent la fuite en m'entraînant avec eux. J'errai quelque temps dans les environs, fou d'inquiétude, mais n'osant pas descendre à Cuzco, dont les Espagnols gardaient l'entrée des faubourgs. Un jour, n'y pouvant plus tenir, je pris les habits d'un Leñatero, et, poussant devant moi un âne chargé de fagots, j'entrai dans la ville par la quebrada de Sapi. Cuzco avait un air de fête; les rues étaient jonchées de feuillage, les portales du Cabildo tendus d'étoffes rouges comme pour une procession du Corpus, et les Huarmis espagnoles se montraient à leurs balcons avec des fleurs dans les cheveux.

» J'eus comme un pressentiment de malheur, et mes tempes se mouillèrent d'une sueur froide. Des Indiens allaient et venaient par les rues, mais, craignant qu'ils ne fussent du parti de l'Espagnol, je me gardai bien de les questionner. Tout à coup, des cris s'élevèrent du côte du Huatanay; la foule y courut; je suivis la foule. Les portes du couvent des Pères de Jésus étaient ouvertes à deux battants, et des hallebardiers espagnols en gardaient le seuil. Je grimpai sur le mur d'une chicheria pour voir ce qui s'allait passer. Je n'attendis pas longtemps; un homme parut sous le porche, soutenu par deux soldats qui l'aidaient à marcher, car la torture avait brisé ses os. Un nuage rouge passa devant mes yeux en reconnaissant Tupac-Amaru. A sa vue, les tambours battirent, la foule cria, et les Huarmis des balcons agitèrent leurs mouchoirs.

» Une mule caparaçonnée de noir attendait le patient. Les soldats l'assirent sur sa croupe, le visage tourné vers la queue de l'animal. De grosses larmes tombaient une à une de mes yeux, en regardant le cacique, dont le visage était serein et la toilette digne de sa naissance. Il avait mis ce jour-là un *uncu*[1] de satin noir brodé d'or, des bas de soie blancs, et des souliers de velours noir. Une lourde chaîne d'or qui soutenait un crucifix, pendait sur sa poitrine.

» D'autres prisonniers vinrent à sa suite. Je reconnus tour à tour la femme de mon ami, ses deux fils, son oncle et son neveu le Niño Mendiburu. On les conduisit au cabildo pour y être jugés. Quand ils furent passés, je me cachai la tête dans ma llacolla et je pleurai amèrement. Le soir, on alluma des feux sur la grand'place, et les

[1] L'uncu des Ando-Péruviens, courte tunique sans manches, que portaient autrefois les Incas. C'est l'*Iohcahuepilli* des anciens Mexicains. Ce vêtement est depuis longtemps passé de mode.

Digitized by Google

enfants tirèrent des pétards en signe de réjouissance. Les prisonniers étaient condamnés à mourir. Ne pouvant rien pour eux, je quittai Cuzco dans la nuit même, maudissant les bourreaux espagnols et appelant sur leur tête la vengeance de Pachacamac ! Jésus n'était plus pour moi que le Dieu des tyrans et je le.... »

— *Chito Hereje*[1] ! fit le curé.

Cette exclamation coupa la parole à Symphorose. Il nous regarda tour à tour d'un air hébété, comme s'il eût cherché à ressaisir le sens de ses paroles, puis l'éclair d'animation qui brillait dans ses yeux s'éteignit rapidement, et le masque du quechua reprit son immobilité première.

— Vous avez eu tort de l'interrompre, dis-je au curé ; maintenant il ne parlera plus.

— Eh ! son histoire était finie.

— Non, car on m'a parlé d'un affreux supplice auquel Tupac Amaru fut condamné, mais sans m'en donner les détails, et j'avoue que j'aurais tenu à les connaître.

— Rien n'est plus facile ! fit le curé en emplissant d'eau-de-vie un grand verre à chicha et le tendant à Symphorose, qui sourit de plaisir et l'avala d'un trait.

— Maintenant, *Indio bruto,* ajouta-t-il, reprends ton histoire à l'endroit où tu l'as laissée.

Le quechua se gratta la tête d'un air embarrassé.

— Symphorose ne sait pas d'histoire, dit-il après une pause ; Symphorose est un Indien, et l'Indien ne lit pas dans les livres comme le chapeton....

— Canaille ! fit le curé, dis plutôt qu'un premier verre d'eau-de-vie ne te suffit pas et que tu en veux un second.

Pendant que le curé s'exécutait de nouveau, j'essayai de remettre le narrateur sur la trace de ses souvenirs, en lui parlant de Tupac-Amaru, du traître Pomacagna et des Espagnols.

— L'Indien est une brute, me dit-il après avoir bu ; n'as-tu pas entendu le Padre appeler Symphorose *Indio bruto !* le Padre a raison. L'Indien est rouge et son esprit est lourd ; l'Espagnol a la peau blanche et son esprit est subtil. J'aime les Espagnols. Padrecito de mon cœur, donne encore de l'eau-de-vie à Symphorosgua !...

Je vis qu'il était inutile d'insister, et, levant la séance, je pris congé du curé, en regrettant que sa fâcheuse interruption m'eût privé d'entendre la fin de l'histoire de Tupac-Amaru. Symphorose était allé s'asseoir dans un coin, où il chantonnait à demi-voix ; en partant, je lui dis adieu, mais il ne parut pas m'entendre ; son esprit,

[1] Silence, hérétique !

Digitized by Google

surexcité par l'eau de feu, voyageait déjà dans les mondes sublunaires.

Comme je rentrais dans le champ de foire, un mozo basané, d'assez mauvaise mine, à qui mon signalement avait été donné, sans doute, vint me demander si je n'étais pas le Huéracocha étranger que Santiago s'était chargé de conduire à Cuzco. Sur ma réponse affirmative, le drôle me dit que mon guide ayant appris qu'un de ses parents du village de Combata était en danger de mort, venait de partir à franc étrier, abandonnant mes bagages dans une chicheria. L'idée d'un vol me vint naturellement à l'esprit, et je demandai l'adresse de cette chicheria, presque certain qu'elle serait introuvable. A la honte de mes soupçons, le mozo s'empressa de m'y conduire. D'un coup d'œil je m'assurai que mes bagages étaient au complet et que rien ne manquait au harnachement de ma mule. Je remerciai intérieurement Santiago de n'emporter que les avances qu'il avait reçues, et, bien persuadé que nous ne nous reverrions plus, je me mis sur le champ en quête d'un arriero. Vingt convois de mules étaient sur le point de partir et j'eus bientôt trouvé mon affaire. L'homme avec qui je traitai devait quitter Tungasuca au petit jour. Je lui remis mes bagages en le priant de m'indiquer un gîte. Mon nouveau guide me désigna une chicheria de sa connaissance où je serais hébergé comme un prince. J'y trouvai, en effet, d'excellent *picante* et j'y dormis d'un très bon sommeil, malgré le chant des coqs perchés à trois pieds de ma tête et les steeple-chases que, pendant la nuit, les cochons d'Inde exécutèrent autour de moi.

A l'heure dite, l'arriero frappait à ma porte pour m'avertir qu'il était temps de me lever. En un clin-d'œil, je fus prêt à le suivre. Nous nous rendîmes dans le champ de foire, où m'attendait une mule toute sellée; j'enfourchai ma bête; le muletier cria : « Vamos! » et notre troupe, composée de trois mozos et de seize animaux chargés de colis, se mit en marche au carillon de la Madrina.

Je ne tardai pas à comprendre, au pas grave dont nous cheminions, qu'il nous faudrait bien quinze jours pour faire les vingt-cinq lieues qui nous séparaient de Cuzco. Mais cette lenteur de locomotion, qui eût allumé la bile d'un homme affairé et fait le désespoir d'un amoureux, me souriait assez pour le moment. J'avais encore sur le cœur mes marches forcées à travers les relais de la Haute-Cordilière; et l'obligation de gagner chaque nuit un gîte, sous peine de geler en chemin, m'ayant toujours paru aussi absurde que tyrannique, je n'étais pas fâché de pouvoir m'y soustraire.

A partir de Tungasuca, les Punas disparurent et furent remplacées par des montagnes à pente douce et à croupe arrondie, qui

Digitized by Google

bordaient la route des deux côtés. Le rio Vilcabamba, sorti de la lagune de Langui, coulait à notre droite, au fond d'un ravin encombré de roches énormes. Le paysage, sans être très récréatif, offrait néanmoins quelques teintes vertes qui tranchaient agréablement sur le ton rougeâtre des montagnes.

Nous fîmes halte à Yanaoca, un village de trente feux, où le muletier avait une comadre dont la santé, me dit-il, l'inquiétait beaucoup. C'était une façon polie de m'avertir que j'aurais à l'attendre. Pendant qu'il mettait pied à terre pour se renseigner sur le compte de la femme et s'abreuver de chicha en même temps, j'achetai d'horribles galettes, un coq étique et quelques quartiers de mouton fumé, que je remis à l'un des mozos appelé Trésor, en l'instituant conservateur de mon garde-manger. Le muletier reparut au bout d'une demi-heure, très rouge et très agité, circonstance qui, jointe au silence dans lequel il se renfermait, me fit conjecturer qu'il avait recueilli de tristes nouvelles.

Quand l'heure de camper fut venue, nous nous arrêtâmes à l'entrée d'une gorge étroite, tapissée d'herbe rase et rafraîchie par un ruisseau d'eau courante. Les mules, débarrassées de leurs fardeaux, se vautrèrent d'abord les quatre fers en l'air pour se délasser, puis se mirent à paître pendant que, de leur côté, les mozos allumaient du feu et plaçaient de champ la marmite. Après le souper, le muletier rapprocha ses ballots de façon à figurer les trois murs d'une hutte, couvrit le tout de grandes bannes de laine, et je n'eus plus qu'à me glisser sous cet abri, dont les parois bien closes gardèrent toute la nuit une douce chaleur.

Le lendemain, nous traversâmes Quiquijana, une bourgade riche, que les chartes péruviennes qualifient de ville très fidèle, peut-être à cause de cinq maisons à balcons sculptés et à toits de tuiles que j'y admirai en passant, car la cité fidèle n'a qu'une population de six cents âmes. Une jeune fille brune et svelte, debout à la fenêtre d'un de ces logis aristocratiques, tressait ses longs cheveux noirs en nous regardant défiler. Je la saluai de mon air le plus gracieux, mais, soit que ma personne lui déplût, soit que mon salut l'eût choquée, elle y répondit par une abominable grimace, et se cacha précipitamment derrière son rideau.

Pour me consoler de ma mésaventure, je reportai mes yeux sur le paysage, qui avait entièrement changé d'aspect. Des cultures de maïs, de *quinua*[1], de pommes de terre et de luzerne se montraient dans les bas-fonds et sur la pente des collines; quelques pommiers dressaient leur tête au-dessus des haies de cactus et les serros eux-

[1] *Chenopodium quinoa*, espèce de millet.

Digitized by Google

mêmes étaient couverts de plantes étranges dont les hampes et les bractées, encore garnies de leurs vieilles fleurs desséchées, n'attendaient pour tomber et être remplacées par d'autres que les premières bouffées d'un vent tiède. On était alors à la fin d'octobre. Je me promis, à mon retour, d'étudier en détail ces plantes fanées, larves végétales dont le printemps et le soleil devaient faire autant de papillons radieux.

Notre voyage se poursuivit sans encombre jusqu'à la lagune d'Urcos, que nous atteignîmes le sixième jour. Du haut de l'éminence qui longe le chemin, j'admirai un instant ce lac d'une lieue de circuit, bordé de roseaux verts et couvert de palmipèdes qui folâtraient à sa surface. Le muletier, se méprenant sur la nature de mes pensées à l'aspect de ce clair bassin enchâssé dans ses trois montagnes, vint me souhaiter pour toute richesse le bijou enfoui dans ses eaux, et comme je le regardais d'un air étonné, il m'apprit que la chaîne d'or de Huayna Capac, cette merveille à laquelle quatre historiens espagnols ont consacré chacun une page, ce bijou colossal, long de quatre cents mètres et destiné à enserrer la grande place de Cuzco pendant les réjouissances publiques, se trouvait dans le lac, où les Indiens l'avaient précipité, à l'époque de la conquête, afin de le soustraire à la rapacité des Espagnols. Naturellement, il me vint à l'esprit que les habitants du pays auraient dû dessécher le lac pour en retirer cette chaîne, et j'en fis l'observation à mon homme, qui me répliqua qu'ils l'avaient tenté à plusieurs reprises, mais toujours sans succès, les anneaux de la chaîne ayant eu le temps de prendre racine et de rejoindre sous terre les filons primitifs dont on les avait tirés. La légende me parut singulièrement apocryphe, et notre conversation en resta là.

Le jour suivant, au moment où le soleil allait disparaître, une masse compacte d'édifices apparut au fond de la Quebrada dans laquelle nous cheminions depuis le matin. Cuzco! cria le muletier en étendant le bras vers la ville que des brouillards bleuâtres enveloppaient déjà. J'éperonnai ma mule, l'homme piqua la sienne et bientôt nous galopâmes côte à côte dans le faubourg tortueux de la Recoleta, laissant à la troupe le soin de nous rejoindre.

Le guide, à qui je confessai mon ignorance de la localité, me conduisit au *tambo* [1] de San José, grand caravansérail situé près du couvent de Santa-Catalina, me fit ouvrir sur le champ une espèce de casemate qu'il appelait une chambre, laquelle ne recevait d'air

[1] Le tampu des Incas était presque toujours une demeure fortifiée, dont il reste encore quelques échantillons dans le pays. Le tampu des modernes ou plutôt le tambo, comme on l'appelle par corruption, n'est plus qu'un lieu de halte, une espèce de caravansérail destiné aux commerçants nomades et aux muletiers.

Digitized by Google

et de jour que par la porte et m'assura que je serais très convenablement logé pour cinq francs par jour. La nourriture, l'éclairage, le coucher, le service, devaient, il est vrai, rester à ma charge, le tambo n'étant qu'un abri et pas du tout une hôtellerie, genre d'institution inconnu d'ailleurs à Cuzco.

Pendant que j'examinais ce singulier réduit long de dix pieds sur six de large, épais de muraille, voûté en dôme et qui n'avait d'autre meuble qu'un cube de maçonnerie destiné à supporter le lit ou l'almofrez du voyageur, l'arriéro revint muni d'une chandelle qu'il venait d'acheter et d'un plat en terre contenant un peu de salade hachée menu, deux poissons frits et un petit pain. C'était mon souper. Bien qu'accoutumé à la vie frugale des voyages, j'allais hasarder une observation sur la mesquinerie de ce repas, quand le muletier s'empressa de me dire que c'était tout ce que la capitale des Incas pouvait offrir à pareille heure. Je n'eus plus qu'à m'asseoir et à expédier ma pitance.

Après une nuit entière passée à regarder couler le suif de mon luminaire, car des aptères hexapodes de l'ordre des suceurs, s'étaient introduits dans mon lit et ne me permirent pas de fermer l'œil, je priai le muletier de me trouver un logement dans lequel on pût travailler le jour et dormir la nuit, le cachot du tambo de San-José n'offrant aucune de ces ressources. Le brave homme se mit en course, explora tour à tour la ville et les faubourgs, et réussit à me trouver, chez une veuve de la rue du Marquis, deux pièces situées au rez-de-chaussée, dans le fond d'une cour; le tout fort humide, garni de gros barreaux de fer et dégarni de meubles. La veuve, eu égard à ma qualité de Français, ne demandait du logement que seize piastres par mois, et offrait généreusement de prêter deux chaises. J'acceptai sa proposition. Quand je fus installé dans ce logement, je m'y trouvai si mal que j'en parlai à mon hôtesse, qui sourit en me disant qu'il ne tiendrait qu'à moi d'y être comme un Dieu; en effet, une amie de la veuve, que je soupçonnai toujours d'être la veuve elle-même, se chargea de prêter des meubles pour tout le temps que je passerais à Cuzco. Le logement fut transformé, les fenêtres garnies de rideaux, le sol recouvert d'un tapis et ma bourse allégée de quarante piastres qu'il me fallut payer comptant.

Les premiers jours de mon arrivée furent exclusivement consacrés à la visite des antiquités. Du haut de la forteresse ruinée du *Sacsahuaman*, j'étais parvenu à reconstruire l'ancienne ville, aidé dans ce travail par les débris des murs incasiens qui supportent les constructions modernes; Pizarre et ses compagnons, pour épargner les frais de main d'œuvre, s'étant contentés de décapiter les anciens édifices au lieu de les abattre entièrement.



Digitized by Google

La ville actuelle, presque dépeuplée relativement à sa grandeur, ne compte que 16,000 habitants, bien que M. Huot, continuateur de Maltebrun, lui en ait donné 46,000[1]. Son élévation au-dessus de la mer est de 12,500 pieds et 90 lieues en ligne droite l'en séparent. Cuzco possède 9 églises, 4 couvents d'hommes, 3 de femmes, 8 béguinages, 2 hôpitaux, 3 colléges, un hôtel des monnaies et une imprimerie que le vice-roi La Serna y établit en l'an de grâce 1822. Les chicherias ou cabarets à bière y sont si nombreux, qu'en beaucoup d'endroits ils forment des rues entières, concurremment avec les *Héladerias*, où les glaces et les sorbets sont cotés à des prix modérés. C'est dans la plus renommée de ces rues qu'est né Garcilaso de la Vega, l'historien des Incas. La chambre où naquit l'auteur de la *Réal Cronica*, était occupée, à l'époque où je la visitai, par un Indien borgne qui dressait des chiens à faire l'exercice.

J'habitais Cuzco depuis trois semaines, lorsqu'un jour, en revenant de dessiner des bas-reliefs du temps de Pachacutec, oubliés dans le coin d'une cour de la rue du Triomphe, je me trouvai nez à nez avec un don José de Balcarcel que j'avais connu à Aréquipa, menant un train de prince grâce aux combats de coqs où, dit-on, il gagnait des sommes folles. Nous échangeâmes une poignée de main en nous félicitant mutuellement de notre rencontre, et don José m'apprit entre autres choses, que le gouvernement présidentiel, après avoir longtemps contesté ses capacités administratives, venait de leur rendre un hommage éclatant en le nommant préfet de Calca, une province située à cinq lieues de Cuzco. Quinze mille francs d'émoluments se rattachaient à cette place; mais le nouveau préfet, trouvant ce denier trop mesquin, m'assura qu'à partir de l'année suivante, il le porterait à trente mille, en pressurant convenablement ses administrés, Indiens pour la plupart.

Je le quittai, non moins émerveillé de ses plans de tutelle que de ses calculs financiers, l'engageant à me venir voir avant son départ, s'il n'avait rien de mieux à faire.

A trois jours de là, et comme j'étais en train d'examiner à la loupe les cristallisations d'une Ficoïde, le préfet de Calca entra dans ma chambre, botté, éperonné, cravache en main, et se laissa choir sur le sofa, où, faute d'espace, j'avais étalé quelques plantes sèches. Je m'élançai trop tard pour saisir le fonctionnaire public par les épaules, lui faire faire volte-face et le placer dans un fauteuil.

— Je vous gêne peut-être ? me dit-il.

[1] Il suffit de jeter les yeux sur un almanach de Cuzco pour s'assurer que M. Huot a compris dans la population de cette ville les habitants de toute la province du même nom.

Digitized by Google

— Au contraire, répliquai-je, en jetant un regard de regret sur mes plantes pulvérisées.

— Le motif qui m'amène ici, poursuivit le préfet, vous est tout personnel. Avant d'aller m'ensevelir dans ma triste province, j'ai voulu vous présenter à un digne chanoine de mes amis, qui raffole des étrangers, et surtout de ceux qui, comme vous, passent leur temps à disputer aux rats de vieilles paperasses. Mon chanoine, homme de belles façons et du meilleur monde, a de la fortune et deux.... nièces à marier.

— Pourquoi cette pause ? demandai-je.

— Elle est nécessaire ; passons au nom de mon ami, qui est Justo Apu Ramo de Sahuaraura.

— Quelle terrible nom pour un chanoine ! m'écriai-je en riant.

— Ce nom qui vous choque, continua Balcarcel avec une gravité solennelle, est celui du dernier rejeton de la dynastie du Soleil. Par la branche masculine, mon ami descend de Tupac Yupanqui, onzième empereur de Cuzco, et par les femmes, du dernier Quitu de Lican[1]. A l'heure actuelle, Sahuaraura est trésorier de l'évêché, inspecteur des églises de la province, archidiacre du chapitre de Santo-Domingo, facteur général des orgues de la ville, premier violoncelle des chœurs sacrés, et officier de la légion de mérite. En 1824, Simon Bolivar le décora de cet ordre dans les plaines d'Ayacucho, où, en sa qualité de prêtre et de citoyen, mon ami combattit avec la parole et le glaive pour l'émancipation du Pérou.

Je restai plongé dans un silence admiratif, m'étonnant autant des noms baroques du chanoine que de la réunion de ses dignités.

Le préfet de Calca était radieux.

— Quand voulez-vous que je vous présente? me demanda-t-il.

— Mais demain même, si cela ne vous dérange pas.

Le lendemain, à midi, mon introducteur entrait chez moi et me trouvait prêt à le suivre.

Dans une des ruelles montueuses qui entourent l'église de Santo-Domingo, le préfet s'arrêta devant une maisonnette blanche à volets peints en vert, à la porte de laquelle il heurta du pommeau de sa canne. Cette porte s'ouvrit et un Indien quechua, vêtu du costume traditionnel, justaucorps bleu à trois basques flottantes, culotte à canons doublés de rouge, les cheveux tressés et les jambes nues,

[1] Les chefs du pays de Lican, aujourd'hui république de l'Ecuador, portaient le titre de Quitus, comme ceux du Pérou s'appelaient Incas. Huayna Capac, douzième empereur de la dynastie du Soleil, prit pour femme la fille du dernier roi de Lican, de laquelle il eut le célèbre Atahuallpa, que les Espagnols étranglèrent à Caxamarca. Quito, capitale de l'Ecuador, rappelle, par son nom, celui des Quitus, ses premiers maîtres.

Digitized by Google

nous introduisit dans un petit vestibule qui communiquait avec le patio, ou cour d'honneur, par un escalier. Cette cour était disposée en parterre. Une haie de myrtes, bizarrement festonnés, s'élevait à hauteur d'homme, ne laissant apercevoir que les têtes de quelques pavots rouges et de grands tournesols. Au centre de la cour un gnomon reposait sur son socle de pierre, et de quatre urnes en terre cuite s'élançaient, toutes fières de leur nouvelle condition, des touffes de Tragopogon, vulgairement appelé salsifis [1].

L'Indien, traversant cette cour, nous conduisit dans un salon vitré placé au rez-de-chaussée, avança des siéges, et nous quitta sans avoir desserré les dents.

La pièce où nous nous trouvions, longue d'environ trente pieds, sur dix de large, entièrement vitrée du côté du soleil levant et tendue au couchant d'un papier bleu-pervenche, ressemblait assez au local d'une serre chaude. Un canapé, des fauteuils et des chaises en bambou vernissé, composaient son ameublement. Deux statuettes coloriées de Manco-Capac, le divin empereur qui fonda Cuzco, et de sa sœur et épouse Mama-Ocllo, dues au ciseau naïf de quelque sculpteur du pays, se prélassaient dans des niches en bois doré, placées aux deux extrémités de la chambre; l'intervalle était rempli par des portraits de Simon Bolivar, de Napoléon Ier, de sainte Rose, patronne de Lima, et de madame Lafarge, dont la triste célébrité faisait en ce moment le tour du monde. Ces lithographies, encadrées de baguettes noires, sentaient d'une lieue l'atelier de la rue Saint-Jacques.

Le chanoine parut comme je terminais ma revue du salon. C'était un petit homme d'environ soixante ans, couleur de brique cuite, le nez en bec d'aigle et la lèvre pendante, les yeux à schlérotique jaune, bridés par les coins et singulièrement obliques; le front étroit, les pommettes saillantes, la barbe nulle, les cheveux collés sur les tempes, et bleus à force d'être noirs; le type quechua dans toute sa pureté. Son costume consistait en une houppelande en drap café au lait, à plusieurs collets superposés, évidemment taillée sur le patron d'un *carrick* de 1815. Il avait des bas de filoselle, des souliers à larges boucles, et une casquette de loutre à visière de cuivre, qu'il ôta en nous apercevant.

Les nièces du chanoine, deux femmes de trente-cinq à quarante ans, entrèrent à sa suite. La ressemblance frappante de ces trois

[1] Cette estimable chicoracée, importée dans la Sierra du Pérou depuis une dizaine d'années, n'y est encore cultivée que comme fleur d'agrément. Ainsi que beaucoup de légumes d'Europe, qui ne font que végéter sous ces froides latitudes, elle ne donne point de graines, et on la propage au moyen de ses rejets.

Digitized by Google

visages m'expliqua sur le champ les points suspensifs dont le préfet de Calca avait cru devoir orner son discours.

La robe de ces dames, d'une indienne rouge à losanges noirs, indiquait, par l'identité de la coupe et des agréments, une conformité touchante dans le caractère des deux sœurs. Un châle de laine, couleur pulpe de melon, dernier envoi de la mode espagnole, drapé comme un peplum autour de leur taille, en voilait les chastes contours ; un cercle d'or brillait à leurs oreilles, et une coiffure de fleurs de capucine ravivait encore le noir lustré de leur chevelure.

Ma présentation à ces descendants du Soleil eut lieu selon les règles du cérémonial quechua. Le chanoine me reçut des mains de Balcarcel, me pressa la tête contre sa poitrine et me remit aux ñustas ou princesses ses nièces, qui me tendirent leur main que je baisai respectueusement. Cette formalité accomplie, nous nous assîmes au milieu d'un silence si profond qu'on eût entendu des mouches voler.

Quelques minutes se passèrent et le chanoine, m'adressant un profond salut :

— Parlez, seigneur français, me dit-il en langue espagnole.

En homme au courant de l'étiquette ando-péruvienne, je n'eus garde d'accepter l'invitation qui m'était faite, barbarisme social que se fût hâté de commettre un voyageur novice. Je lui rendis donc son salut en répliquant :

— La parole est à vous, seigneur chanoine.

Le silence régna de plus belle.

Au bout d'un moment, notre hôte se tourna vers don José :

— Vous ne parlez donc pas, seigneur préfet, demanda-t-il à ce dernier.

Balcarcel fit une réponse exactement semblable à la mienne.

Le chanoine prit le parti de s'exécuter :

— Chers seigneurs, nous dit-il, je vous suis bien reconnaissant de votre bonne visite ; don José, nous nous connaissons depuis longtemps et vous ne mettrez pas en doute la sincérité de mes paroles ; quant à votre ami, qui me voit aujourd'hui pour la première fois, si je lui disais que ses compatriotes sont de tous les Européens ceux que je préfère, il prendrait cela pour une flatterie ; qu'il juge plutôt par lui-même du cas que je fais des hommes de sa nation.

Le chanoine montrait du doigt le portrait de Napoléon Ier.

— Seigneur chanoine, répliquai-je, je vous remercie de la bonne opinion que vous avez de nous ; mais la généralité de la nation française ne saurait être comparée à l'homme que vous désignez ; celui-là était une exception aussi rare que glorieuse, et mes compatriotes, qu'il dépassait de cent coudées, l'ont surnommé, d'accord en ceci

Digitized by Google

avec les nations rivales, le plus grand génie des temps modernes.

— Et vos compatriotes ont eu raison; après Simon Bolivar, le libérateur de l'Amérique, Napoléon est, à mon avis, le plus grand capitaine du monde entier.

Je m'inclinai sans répondre; qu'ajouter en effet à un pareil éloge!

La conversation tomba bientôt sur Cuzco et ses antiquités. Placé sur son véritable terrain, le chanoine se mit en frais d'érudition, et, après avoir disserté longuement sur la matière, me demanda quel effet la cité du Soleil avait produit sur moi. Comme je lui répondais que j'étais encore sous le coup de l'étonnement, situation morale qui ne me permettait pas de formuler un jugement raisonnable : Valgame Dios! s'écria-t-il, vous êtes le premier voyageur que j'entende parler ainsi; tous ceux que j'ai vus avaient la prétention de connaître à fond ce pays après un séjour de quelques heures; et tenez, le dernier d'entre eux, un marquis milanais dont j'ai oublié le nom, ne poussa-t-il pas l'irrévérence jusqu'à discuter avec moi des points de notre histoire qui me sont aussi familiers que mon Pater noster. Autant valait me dire que j'étais une bête ou que je radotais!

— Il est des gens si mal appris! fit don José de Balcarcel en manière d'apophtegme.

Les deux princesses le regardèrent d'un air gracieux et celle qui paraissait l'aînée se pencha vers lui et lui dit à demi-voix :

— *Qquey huéracocha iatchasca sapa tuta café hufia cuyman*[1]

— *Hinapouni*[2], fit le préfet.

Je ne pus réprimer un sourire, que l'altesse surprit au passage.

— Auriez-vous compris ce que je viens de dire à votre ami? me demanda-t-elle en adoucissant encore sa douce voix.

Je confessai d'un air modeste que la langue sacrée du Soleil ne m'était pas inconnue.

Cette révélation obtint un succès d'enthousiasme et fondit subitement la glace qui nous séparait; le chanoine me serra la main, ses nièces rapprochèrent leurs chaises de la mienne, tandis que don José, sérieux comme une idole Japonaise, me chatouillait les jambes avec le bout de sa canne.

Sur un signe des princesses, le laquais indien qui assistait à notre entrevue, accroupi dans un coin du salon, où il ne bougeait pas plus qu'une sculpture, se leva, roula devant nous un guéridon, le couvrit d'une nappe en guipure, y plaça des tasses et un sucrier, courut préparer le café et nous l'apporta au bout d'une demi-heure dans un pot en terre brune, qu'il débarrassa du cercle de cendres qui

[1] Ce seigneur a peut être l'habitude de prendre du café.
[2] C'est probable.

Digitized by Google

en marquait la base. L'homme le servit à la ronde en versant de haut, comme ces sveltes pages des tableaux de Terburg.

Pendant notre visite, qui dura quatre heures, la conversation passa par toutes les phases qui rattachent le sublime au grotesque. De Napoléon Ier et de la dynastie du Soleil, nous en étions venus à traiter la question des socques articulés, que le chanoine Inca trouvait bien supérieurs aux souliers à semelle de liége, nouvellement importés dans le pays.

Comme je me disposais à partir, il me demanda où j'avais élu domicile, s'offrant à me servir de guide dans un pèlerinage archéologique à travers la ville, proposition que j'acceptai avec tant d'empressement, qu'il crut devoir m'annoncer sa visite pour le dimanche suivant à onze heures très précises.

Au jour fixé, le digne Sahuaraura, exact comme une horloge à réveil, entrait chez moi au moment où l'esquilon d'argent de la cathédrale annonçait la fin de la grand'messe. Je ne le reconnus pas tout d'abord, tant son nouveau costume le rajeunissait.

Il était coiffé d'un sombrero à la Bazile, orné de deux houppes pendantes. Sa soutane en satin noir de Malaga, qui lui serrait coquettement la taille, son rabat en satin bleu broché d'argent et ses manchettes en point de Venise, lui donnaient l'air galant d'un abbé de cour. Un splendide parapluie en taffetas rouge lui servait à assurer sa marche et pouvait garantir son chef en cas d'ondée.

Sans prendre le temps de se reposer, il m'entraîna dehors avec une vivacité juvénile et déploya sur-le-champ ses connaissances de cicérone. Nous fîmes religieusement le tour de la ville, nous arrêtant devant tous les murs, furetant dans tous les recoins, examinant les moindres pierres. Le bon chanoine, doublement consciencieux en sa qualité de prêtre et d'antiquaire, n'omit aucun détail et tint à me montrer jusqu'au dernier moellon du temps des Incas.

Trois heures sonnaient quand nous arrivâmes devant le temple du Soleil, aujourd'hui église et couvent de Saint-Dominique. Là, mon guide fit halte, tant pour reprendre haleine que pour préparer sa dissertation sur l'antique monument. Pendant qu'il rassemblait ses idées, je remarquai, de l'autre côté de la rue ou plutôt du chemin, car cet endroit de la ville était aussi désert que montueux, les débris d'une muraille bâtie, non plus dans l'appareil cyclopéen de la période héroïque, ou dans l'appareil *isodomum*, comme la plupart des échantillons que nous venions d'examiner, mais dans la manière que les architectes modernes nomment appareil en bossage. Je montrai cette ruine au chanoine en lui demandant à quel édifice elle se rattachait.

— Laissons cela, me dit-il ; c'était la demeure d'un traître, dont

Digitized by Google

le souvenir est odieux à tous ceux de ma race. Quant à son nom, si vous tenez à le savoir, on l'appelait Matheo Pomacagua.

— Ce Cacique, qui livra Tupac-Amaru aux Espagnols ?

— Lui-même ; et ces Espagnols, qui devaient récompenser son dévouement à leur cause par le grade de colonel, s'acquittèrent envers lui en lui faisant trancher la tête. Les ruines que vous voyez sont celles de sa maison, rasée en 1814 par arrêt de la cour suprême. Mais qui a pu vous parler de Tupac-Amaru, cousin-germain de ma défunte mère ? Je ne connais aucun auteur qui fasse mention de mon noble parent.

Je racontai au chanoine les détails de mon entrevue avec le curé de Tungasuca et l'histoire que je tenais du sacristain Symphorose, sans oublier la brusque façon dont l'Indien l'avait terminée à l'endroit le plus pathétique.

— Vous touchiez, sans le savoir, à la plaie vive de ce malheureux, que je connais beaucoup et que j'eusse déjà recueilli, si, depuis longtemps, Tungasuca n'était pour lui le nid, la patrie, l'univers. Mais je comblerai la lacune qu'il a laissée dans vos souvenirs. Remettons à un autre jour notre examen des ruines du temple du Soleil et allons chez moi, où nous trouverons don José de Balcarcel. Je l'ai invité à dîner dans l'idée que vous ne refuseriez pas de vous joindre à nous.

Comme j'allais répondre, le chanoine mit mon bras sous le sien et m'entraîna vers sa demeure, située, ainsi que je l'ai déjà dit, derrière le couvent de Santo-Domingo.

Les vierges du Soleil, vêtues de soie vert-pomme, drapées dans des châles de crêpe de Chine ponceau et coiffées d'asters naturels, étaient assises dans le salon bleu, où le préfet de Calca leur chantait un *yaravi*[1], en s'accompagnant sur la guitare.

Notre arrivée fut saluée par un cri de joie. Les ñustas m'accueillirent comme une vieille connaissance et me firent asseoir entre elles sur le sopha. Le chanoine, après s'être enquis de l'heure du dîner, nous quitta pour aller lire son office, et don José se remit à filer des sons.

La voix du préfet, que j'entendais pour la première fois adapter ses intonations aux exigences du solfége, était bien un peu rauque, un peu cassée, et sa méthode de chant assez détestable, mais il avait affaire à un auditoire indulgent, plus disposé à l'encouragement qu'à la critique, et son yaravi, écouté dans le plus grand silence, parut causer à ces dames un sensible plaisir.

[1] Poésie ancienne, qui se chante sur un mode lent et triste, de *Yaravicu*, poète, ou plutôt rhapsode, du temps des Incas.

Digitized by Google

Quand il eut fini, il me tendit la guitare, que je repoussai comme si elle eût été de fer rouge, sous le double prétexte qu'une laryngite paralysait en ce moment mes ressources vocales et qu'un rhumatisme articulaire, pris en voyage, m'ôtait l'usage de mes doigts. La guitare fut accrochée à un clou et la conversation, traitant de *omni re scibili et quibusdam aliis*, dura jusqu'au moment où le laquais indien vint annoncer que la soupe était servie.

— Allons avertir mon oncle, dit la plus jeune des altesses, qui prit le bras de Barcarcel, me laissant offrir le mien à son aînée.

Nous trouvâmes le chanoine dans son potager, vaste enclos séparé de la cour d'honneur par un mur en briques. L'illustre vieillard avait dépouillé son costume de ville et s'occupait à tendre des piéges aux oiseaux qui dévoraient ses semences. Nous le rejoignîmes pendant qu'il se lavait les mains dans l'auge du puits.

— Vous ne vous doutez guère, me dit-il, des souvenirs qui se rattachent à ce lieu-ci. Regardez d'abord au-dessus du mur de clôture cette tour carrée qui touche au couvent de Santo-Domingo.

Je levai le nez vers la lourde masse qui bornait tout un côté du potager.

— Cette tour, reprit le chanoine, est le piédestal sur lequel l'image du Soleil était placée autrefois. Chaque matin l'astre du jour en se levant la caressait de son premier rayon. Ce terrain, planté de légumes, était le célèbre *coricancha*[1] ou jardin des Incas. Au lieu de fleurs naturelles, il portait, comme son nom l'indique, des fleurs d'or, façonnées avec une rare habileté par des ciseleurs de Huamanga. L'eau dans laquelle je viens de laver mes mains, et dont la source est inconnue, servait aux ablutions matutinales du villacuma, ou grand pontife. Le bassin qui la contenait était revêtu de lames d'or et d'incrustations de pierres précieuses. Que sont devenues ces merveilles, où sont aujourd'hui ceux qui les créèrent ?... Hélas ! comme dit votre compatriote Bossuet, que j'ai chez moi traduit en espagnol, « le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée.... »

Sahuaraura s'interrompit au cri que jeta le laquais en paraissant au fond du potager. L'homme faisait avec ses bras des signaux de télégraphe.

— Mon oncle, le dîner vous attend, dit la plus jeune des princesses, qui comprit sur-le-champ cette pantomime.

Le chanoine nous conduisit au pas de charge vers le comedor, où le couvert était dressé. Après un court *benedicite*, nous attaquâmes les fruits, les gâteaux et les confitures qui couvraient la table,

[1] *Cancha*, jardin; *ccori*, or.

Digitized by Google

et, selon la coutume ando-péruvienne, le dessert précéda le dîner. Quand nous parûmes suffisamment gorgés de sucreries, on servit le potage, composé de *chuño*[1] de mouton sec et de fromage blanc, et relevé par un coulis de baume, de safran et de piments rouges. Au potage succédèrent deux entrées; une tête de veau flanquée de fruits et de légumes et un *sullu*[2] de brebis aux raisins secs; puis, vinrent des écrevisses cuites dans du lait, des pigeons farcis de menthe et de tranches de concombres, des cochons d'Inde couchés sur un lit de laitue, des crèmes au fenouil, des beignets saupoudrés de feuilles de rose et de paillettes d'or, des mets de toute sorte et de toute couleur, dont le dénombrement eût fatigué le vieil Homère.

Ce repas somptueux fut arrosé de vin doux, de vin âpre et de tafia anisé, servi tour à tour et après chaque service, toujours selon la coutume ando-péruvienne. Comme on venait de placer sur la table un immense pastelillo jonché de ces merises noires appelées capulis, Sahuaraura hêla l'Indien qui servait à lui seul d'écuyer tranchant, de maître d'hôtel et d'échanson, et lui dit un mot à l'oreille. L'homme alla prendre sur une étagère une amphore en faïence remplie d'un liquide quelconque, couronné d'une écume épaisse, et la plaça devant le chanoine.

— C'était la boisson favorite de mes ancêtres, me dit ce dernier; l'*acca*, que nous nommons aujourd'hui chicha; aux seules vierges du Soleil appartenait l'honneur de broyer le maïs sacré et de préparer par la cuisson cette liqueur que l'empereur et les grands de sa cour buvaient dans des coupes d'or.

En achevant, le fils du Soleil emplit son verre du breuvage traditionnel, et passa le pot aux princesses, qui remplirent le leur. Don José suivit l'exemple des princesses et je fis comme don José, malgré certaine répugnance dont je n'étais pas maître. Le pot, repris par le chanoine, continua son mouvement gyratoire, jusqu'à parfait épuisement de la liqueur qu'il contenait.

Le dîner s'acheva et nous passâmes de la salle à manger dans le salon bleu, où la vue de la guitare suspendue à son clou éveilla chez les princesses un désir de danse que Balcarcel se mit en mesure de satisfaire, en raclant *con furore* l'air connu de la *Moza mala*. Déjà la plus jeune des vierges avait rejeté son châle en arrière, cambré sa

[1] Pommes de terre légèrement écrasées et exposées pendant quelques nuits à la gelée. On les fait bouillir avec du fromage. C'est le mets favori des habitants de la Sierra.

[2] Agneau mort-né. Le *sullu* le plus estimé des gens du pays est un fœtus de quatre à six mois, encore à l'état glaireux. Les marchés sont abondamment pourvus de ce mets étrange, dont le seul aspect donne des nausées à l'Européen.

Digitized by Google

fine taille et déployé son mouchoir en me priant de lui servir de vis-à-vis, quand son oncle lui posa la main sur l'épaule.

— Manuelita, lui dit-il, danse avec ta sœur, j'ai besoin d'entretenir un moment le petit Français [1].

Manuelita fit une charmante moue, qui exprimait clairement que cette substitution d'individu n'était pas de son goût, mais déjà sa sœur était en place, don José attaquait la glosa de l'air en question, et le dépit de la jeune altesse s'effaça devant le plaisir de partir du pied gauche.

Je suivis Sahuaraura dans son cabinet de travail, élégante retraite tendue d'une vieille étoffe de soie et garnie d'étagères, où d'admirables échantillons du bric-à-brac péruvien étaient entassés pêle mêle. Une fenêtre ouverte sur le jardin laissait voir à travers un réseau de cobœas et d'aristoloches, un coin du ciel rougi par le soleil couchant.

— Un Inca du bon temps, me dit-il, en ouvrant un de ces bahuts de chêne finement sculptés, qui datent de la conquête espagnole, vous eût offert, après le dîner, quelques feuilles de *cuca* [2] pour aider à la disgestion ; moi, pauvre rejeton du grand arbre, je ne vous offre qu'un cigare; cela vous va-t-il ?

— Parfaitement, lui répondis-je en prenant un puro de Guayaquil dans la caisse qu'il me tendait.

Le chanoine en prit un aussi, l'humecta délicatement entre ses lèvres, se procura du feu à l'aide d'un yesquero et me présenta son cigare allumé avec cette grâce coquette que les Espagnols ont transmise aux Américains, leurs descendants ou leurs colons.

— A présent, reprit-il, en chassant par ses narines un flot de fumée, parlons un peu de ce qui vous intéresse. Vous m'avez dit tantôt que le sacristain Symphorose avait refusé d'achever l'histoire de mon infortuné parent que vous désiriez connaître en entier.

— J'avoue que j'y tenais infiniment.

— Eh bien, mettez-vous à cette table ; vous y trouverez tout ce qu'il faut pour écrire. Je vais vous prêter une relation manuscrite des derniers moments de Tupac-Amaru, et, pendant que vous en prendrez un extrait, moi je dirai mon chapelet.

J'obéis, et, quand je me fus installé devant la table, le chanoine me remit un petit cahier de papier jauni, que j'ouvris bien vite à la première page.

[1] El Francesito, diminutif qui exprime l'affection et peut également exprimer le mépris.

[2] *Erythroxilum coca*, petit arbuste de la famille des malpighiacées. Les Indiens des deux sexes mâchent les feuilles de cet arbuste, qui sont au Pérou l'objet d'un commerce important.

Digitized by Google

Tout d'abord je crus que Sahuaraura, se trompant de cahier, m'avait donné à déchiffrer quelque fragment du Zerdauchst ou du Zend-Avesta, tant l'écriture que j'avais sous les yeux offrait des formes inusitées. En y regardant de plus près, je reconnus la méthode calligraphique en usage dans la Biscaye et le Vascongado du XVIII^e siècle, c'est-à-dire le plus épouvantable amalgame de lettres grecques, de notes de musique et de paraphes fantastiques, qu'il soit donné à l'imagination de concevoir et à la main d'exécuter. Ceux à qui le hasard a permis de voir un acte minuté dans quelque escribania d'Aspeytia ou d'Elizondo, comprendront facilement le martyre que me causa cette lecture, martyre que je ne puis comparer qu'à celui de Champollion le jeune, épelant pour la première fois les Tau, les Ibis et les Anubis des Pylônes égyptiens.

Onze pages du manuscrit traitaient de l'interrogatoire du Cacique. Les noms des juges, ceux des témoins, l'âge, les qualités et jusqu'aux relations de famille de ces derniers, y étaient relatés dans une phraséologie pompeuse entremêlée d'invocations à Jésus et à la Vierge. De ce fatras indigeste, j'arrivai enfin au passage intéressant de l'œuvre, à la sentence prononcée contre Tupac-Amaru. Ce morceau de littérature judiciaire était ainsi conçu :

« Comme il ressort clairement de l'instruction du procès que José-Gabriel Tupac-Amaru a profité de la stupidité bien avérée des Indiens et de leur dévouement à la race des Incas, pour les pousser au meurtre, au pillage, à l'incendie, à la rébellion contre le roi d'Espagne, à la violation des églises et à la profanation des saints mystères, ledit Tupac-Amaru, se disant Inca, sera traîné par les cheveux, de sa prison jusqu'au lieu de son supplice, auquel assisteront sa famille et ses complices.

» A l'endroit désigné pour l'exécution, le bourreau arrachera la langue du révolté avec des tenailles rougies [1], après quoi les membres d'icelui, attachés à la croupe de quatre poulains indomptés [2], seront arrachés de son corps et départis sur quatre points différents. L'un de ses bras sera envoyé à Tungasuca dont il a été l'indigne Cacique, l'autre à Carabaya ; une de ses jambes à Santa-Rosa et l'autre à Chumbivilcas ; sa tête sera remise aux habitants de Tinta, pour qu'ils l'exposent trois jours durant sur la traverse d'une potence, puis, ce délai expiré, cette tête sera placée au bout d'un pieu et ce pieu fiché en terre devant la principale entrée du village de Tungasuca.

[1] *Hecha ascua*, à l'état de braise, dit le texte.
[2] *Potres indomitos.*

Digitized by Google

» Après l'exécution dudit Tupac-Amaru et la répartition de ses parties nobles aux chiens de la ville [1], le tronc et les intestins du supplicié seront brûlés sur l'éminence de Picchu, du haut de laquelle le soi-disant Inca a eu l'audace de venir réclamer la ville de Cuzco, comme sa propriété légitime. Ses cendres seront jetées au vent, et une pierre placée sur le lieu de l'exécution, transmettra à la postérité le crime du coupable et son châtiment.

» En outre, il est enjoint à tous les Indiens de la ville et de la province de Cuzco de détruire, sous peine des plus terribles châtiments, les portraits, effigies ou insignes de leurs rois. Défense à ces mêmes Indiens de sonner de la conque en signe de deuil le jour anniversaire de la conquête du Pérou, jour qu'ils tiennent pour néfaste et que nous qualifions d'heureux. Les documents, cartons ou dossiers relatifs aux titres de descendance des Incas et reconnus pour tels par l'empereur Charles V, devront être apportés sur la place publique pour y être lacérés et brûlés par la main du bourreau.

» Prononcé par nous, très illustre et très puissant seigneur, don Antonio José de Azèche, chevalier de l'ordre royal de Charles III, surintendant de la rente des tabacs, visitador général des tribunaux, etc., etc., assisté dans nos fonctions par les seigneurs Fernand de Saavedra, José de Sanz, etc., etc.

» Cuzco, 15 mai 1781. »

— Et cette horrible sentence fut exécutée? demandai-je au chanoine, qui avait terminé ses prières, et debout derrière moi, me regardait écrire.

— Dans toute sa teneur, me répondit-il. Mais ce que vous ignorez, car la sentence n'en dit rien, c'est qu'avant de mourir, Tupac-Amaru vit tomber devant lui les têtes de sa femme, de son oncle et de son neveu. Les deux fils de l'Inca, qu'on avait enchaînés à un poteau, assistèrent ensuite au supplice de leur père et furent assommés eux-mêmes avec la chaîne de fer qui les retenait captifs. Ces faits monstrueux s'accomplirent le 18 mai 1781, trois jours après la signification de la sentence, à onze heures du matin, sur la place de la cathédrale, à l'endroit appelé : Portales de los Panaderos.

— Dieu fasse paix aux victimes et pardonne aux bourreaux! murmurai-je en rendant le cahier à son propriétaire et mettant dans ma poche la traduction que je venais de faire.

— Amen, répliqua Sahuaraura; et maintenant que votre curiosité est satisfaite, mon chapelet dit et notre cigare achevé, allons re-

[1] *Su vergüenza despedazada y hechada à los perros de la ciudad.* Littéralement, « sa honte mise en pièces et jetée aux chiens de la cité. »

Digitized by Google

joindre ces dames qui doivent m'en vouloir de les avoir privées du plaisir de danser avec vous.

Une explosion de rires, de cris et de musique nous accueillit en entrant dans le salon.

Le *Jaleo*, exécuté par les deux sœurs et dirigé par le préfet de Calca, qui raclait tour à tour les cordes de la guitare et cognait du poing son ventre sonore, touchait à ce moment de délire où le danseur, courbé jusqu'à terre, poursuit sa danseuse de sollicitations pressantes. Le rôle de l'homme était rempli par l'aînée des princesses avec un entrain, une désinvolture, dignes d'un chinganero de profession. Le vieux chanoine, enthousiasmé, se mit à battre des mains en mesure en me faisant signe de l'imiter. *Anda la Jarana*[1]! cria don José en accélérant le mouvement de la figure avec les pieds, les mains et les genoux. Les deux sœurs, électrisées par nos bravos, redoublèrent le jeu de leurs hanches et de leurs mouchoirs, et finirent par se tordre comme des couleuvres. Tout à coup, ô contre-temps inattendu! deux cordes de l'instrument, trop vivement sollicitées, se rompirent avec un bruit strident qui nous fit tressaillir. Balcarcel jeta un cri, les vierges du Soleil s'arrêtèrent, et comme il ne se trouva pas dans la maison de cordes de rechange, que les boutiques étaient fermées à cause du dimanche, force fut de remettre le Jaleo à un autre jour. A la faveur de cet incident, je pus effectuer ma sortie, sans trop d'opposition de la part de mes hôtes.

Le lendemain, le préfet de Calca accourait chez moi pour me serrer la main, me faire ses adieux et me prier d'être son interprète auprès du chanoine et de sa famille, qu'il n'avait pas le temps de voir. Une émeute d'Indiens dans la maison d'un cabaretier, qui avait refusé de leur donner à boire, l'obligeait, me dit-il, à se rendre en toute hâte dans sa préfecture, pour apaiser les troubles, punir les factieux et prévenir les horreurs d'une guerre civile.

— Bon voyage, lui dis-je, et n'oubliez pas, dans la relation de l'événement que vous adresserez *al supremo Gobierno*, de faire du cabaretier un chef de parti, des ivrognes autant de guerilleros, de changer le vin absorbé en sang répandu, et les bouteilles en carabines; cela vous vaudra quelque aubaine.

Balcarcel disparut, et je n'entendis plus parler de lui.

Quelques jours se passèrent. Un soir, comme je revenais d'herboriser aux alentours de la ville, rapportant une variété de champignons que je comptais analyser sous forme d'omelette, je trouvai sur le rebord de ma fenêtre une lettre d'Aréquipa, que le facteur y

[1] En avant le tapage! C'est l'expression dont le joueur de guitare se sert habituellement pour accélérer le mouvement de la dernière figure du Jaleo.

Digitized by Google

avait déposée. Cette lettre, toute confidentielle, m'avertissait que, si mon absence, déjà trop longue, se prolongeait un jour de plus, mes daturas allaient périr de sécheresse. Comme ma revue archéologique était terminée, mes croquis en point et mon herbier convenablement assorti, je fis ce que tout amateur de daturas eût fait à ma place : j'entassai mes effets dans des malles, envoyai quérir un arriero au tambo voisin, et lui dis de se tenir prêt pour le lendemain dans la matinée.

Ces formalités remplies, je me rendis chez Sahuaraura, pour le remercier de ses bontés et prendre congé de ses nièces. Malgré l'heure avancée, — sept heures venaient de sonner, — je fus introduit sur-le-champ dans le salon bleu, où les princesses charmaient leurs loisirs en ourlant des mouchoirs de poche. Elles m'apprirent que leur oncle, fidèle à une vieille habitude, était allé, après son dîner, faire une partie d'échecs chez un ferblantier du voisinage, avec lequel il avait un bout de parenté. Comme elles se disposaient à l'envoyer chercher, je les priai de ne troubler ni son plaisir, ni sa digestion, promettant de revenir le lendemain avant mon départ.

Levé de bonne heure, j'expédiai d'abord mon guide et mes bagages, avec ordre de m'attendre à Urcos; je réglai ensuite mes comptes avec mon hôtesse, et n'eus plus qu'à monter sur ma mule et à courir chez le chanoine, que je supposais encore endormi. A mon grand étonnement, je trouvai sa porte ouverte et le paisible logis sens dessus dessous. Trois chevaux, sellés et bridés, piaffaient dans la cour; l'oncle et les nièces étaient en habits de voyage, et le laquais empilait au fond d'une manne des bouteilles de tout format et des comestibles de toute sorte.

— Vous partez donc aussi? m'écriai-je.

— Belle question! fit le chanoine. Est-ce qu'un Inca laissa jamais sortir son hôte de Cuzco sans l'accompagner un bout de chemin et sans vider avec lui une dernière coupe?

Pendant que je me confondais en remerciements, les princesses m'offrirent chacune un bouquet de leurs plus belles fleurs, que je plantai galamment dans les fontes de ma selle, en essayant de leur tourner un madrigal dans leur propre langue, où je les comparais à deux tourterelles sorties du même œuf et roucoulant de concert à l'ombre d'un *tunal*[1]. Elles rougirent un peu du compliment, rirent beaucoup de la façon dont j'écorchais leur idiome, et sautèrent d'un

[1] *Cactus tuna*. Cette plante, qui, dans les parties tempérées du Bas-Pérou, couvre de vastes espaces et atteint jusqu'à huit pieds de hauteur, donne une ombre épaisse, sous laquelle viennent se blottir, durant le jour, cinq ou six variétés de tourterelles, depuis le *cuculi*, qui est de la grosseur d'un pigeon ramier, jusqu'à l'*urpilla*, de la taille d'un moineau franc.

Digitized by Google

bond sur le dos de leurs montures; puis, quand le chanoine se fut installé sur la sienne, nous enfilâmes un zahuan obscur, qui servait d'écurie, et nous nous trouvâmes dans la rue. L'Indien, portant sur sa tête la manne aux provisions, nous suivit au pas gymnastique.

Parvenus à l'extrémité du faubourg de la Recoleta, et comme nous venions d'entrer en rase campagne, Sahuaraura me montra à quelque distance, sur le talus qui bordait le chemin, un arbre dont le tronc rugueux, le maigre feuillage et les racines déchaussées annonçaient l'extrême vieillesse.

— C'est le chachacumayoc[1], ou l'arbre de la séparation, me dit-il, planté, si l'on en croit la chronique, par *Capac-Yupanqui*[2], cinquième empereur de la dynastie du Soleil. Depuis cette époque, pas un voyageur n'a quitté Cuzco sans venir, en compagnie de ses parents et de ses amis, s'asseoir un moment sous cet arbre pour y recevoir leurs adieux et leur faire les siens. Habituellement on y vient à cheval, en habits de voyage, et le matin plutôt que le soir. Des provisions sont étalées sur l'herbe; la compagnie s'assied en rond, et la fête du cacharpari, ou des adieux, commence par de gais propos, se poursuit au milieu des chants et des rires et s'achève souvent dans les pleurs.

Comme nous étions arrivés, il ne restait plus qu'à suivre de point en point les indications du chanoine. Nous nous assîmes donc, non pas sur l'herbe, le site en était dépourvu, mais sur les tapis de nos selles, non pas en cercle, mais aux quatre points cardinaux, et le laquais ayant débarrassé la manne des vivres qu'elle contenait, nous nous trouvâmes en face d'un excellent déjeûner, que l'exercice et l'air vif du matin rendaient doublement précieux.

Au plus fort de l'engagement, et comme nous portions un toast au rétablissement des antiques coutumes, quelques passants, qui remontaient la route, nous montrèrent du doigt en riant. Cette inconvenance, que le chanoine et ses nièces ne relevèrent pas, et à laquelle l'Indien riposta par un geste de mépris non équivoque, me donna à penser que notre réunion sous l'arbre des adieux devait être un fait acquis à l'histoire, un usage tombé en désuétude et si peu connu de la génération actuelle, qu'il prêtait à rire aux badauds.

Après une réfection plus que suffisante et des libations copieuses, je me levai pour prendre définitivement congé de mes hôtes. Soit que chez moi l'émotion fût au comble, soit que les rasades versées par les princesses m'eussent porté au cerveau, trouvant la parole

[1] *Capparis ruidifolia*, famille des capparidées. C'est le seul individu de ce genre que j'aie trouvé dans un périmètre de quatre-vingts lieues.
[2] Le règne de cet Inca remonte à la fin du XIII^e siècle.

Digitized by Google

au-dessous de la circonstance, je les embrassai tour à tour, oublieux de leur rang et de leur sexe, et sans que mon audace parût les courroucer. Le chanoine eut aussi sa part de mes embrassements, et, comme son émotion était pour le moins égale à la mienne, il voulut me tenir l'étrier quand je me mis en selle, excès d'honneur que je ne me résignai à subir qu'après avoir tout mis en œuvre pour m'y soustraire.

Je partis enfin, chargé des souhaits de bonheur de mes nobles amis, marchant au petit pas, et me retournant à chaque minute pour répondre du geste aux signes d'affection qu'ils continuaient de m'adresser avec leurs mouchoirs. Un coude du chemin ne tarda pas à les dérober à ma vue, et, pour échapper aux idées noires qui me venaient en foule, je ne vis rien de mieux que de lancer ma mule à fond de train.

Je galopai de si bon cœur, qu'à six heures du soir, j'avais atteint le lac d'Urcos, où m'attendait mon guide, franchi deux relais de poste, et fait sans y songer neuf lieues de Cordilière.

Je revis successivement les sites que j'avais traversés deux mois auparavant : Tungasuca, dont la foire n'existait plus, Langui et son lac si limpide, Ocoruro et ses pitons glacés. L'été commençait ; une mousse épaisse recouvrait déjà le granit des Andes ; les plantes, naguère desséchées, se couronnaient de feuilles et de fleurs ; des parfums étranges se jouaient dans l'air, et les grands plateaux émaillés de fleurettes aux mille couleurs ressemblaient de loin aux compartiments d'une mosaïque.

Huit jours après mon départ de Cuzco, j'arrivai sur les hauteurs de Cangallo, et la ville d'Aréquipa m'apparut au bord de sa vallée, avec ses toits pressés, ses tours, ses clochers, ses coupoles, qui découpaient leur silhouette sur le fond rouge et lumineux d'un soleil couchant.

PAUL DE CARMOY.

---



Digitized by Google

DE

# LA PRODUCTION AGRICOLE

ET DE

# LA POPULATION EN FRANCE

M. L. de Lavergne vient de publier, sur la situation morale et matérielle de la France, depuis 1848, mais particulièrement dans ces trois dernières années, un mémoire qui a généralement produit une pénible impression. A en croire l'honorable membre de l'Académie des sciences morales et politiques, la France est malade, et si gravement malade que, si elle ne se hâte de recourir aux remèdes qu'il veut bien lui indiquer, elle se verra prochainement rayée de la carte des nations.

Le sombre diagnostic de M. de Lavergne est fondé sur les deux faits suivants : 1° Le mouvement de la population se ralentit ; 2° la production agricole a diminué. Cette diminution aurait deux causes; l'une *naturelle*, les intempéries ; l'autre *artificielle*, le luxe de Paris et le mouvement considérable d'immigration qu'il provoque au profit de cette ville, au préjudice des campagnes. Nous reconnaissons tout d'abord comme vrais les deux phénomènes observés par M. de Lavergne ; mais nous croyons pouvoir démontrer, avec l'autorité irrécusable des faits, qu'ils n'ont ni la portée, ni la gravité, ni le caractère qu'il leur attribue.

Notre travail se divisera, comme le sien, en trois parties. Nous établirons, dans la première, que le ralentissement (le

Digitized by Google

simple ralentissement, non pas la diminution) du mouvement de notre population n'est pas aussi considérable qu'il l'affirme; dans la seconde, que la diminution de la production agricole en France est exclusivement due aux intempéries. La troisième sera consacrée à l'examen des remèdes proposés à la situation par M. de Lavergne.

## I. — DU RALENTISSEMENT DANS LE MOUVEMENT DE NOTRE POPULATION.

Dans un mémoire sur le mouvement de la population en France, publié récemment par un recueil spécial, nous avons récapitulé sous la forme du tableau ci-après, le résultat des divers dénombrements exécutés en France depuis 1790.

| ANNÉES des dénombrements. | RÉSULTATS. | ACCROISSEMENT | | RÉSULTATS d'après l'excédant des naissances sur les décès. | DIFFÉRENCE avec la colonne 2. | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | | total. | p. 100. par an. | | En plus. | En moins. |
| 1790.. | 26,554,495 | » | » | » | » | » |
| 1800.. | 27,445,297 | 870,802 | 0.33 | » | » | » |
| 1805.. | 29,107,425 | 1,662,128 | 1.21 | 27,785,089 | » | 1,322,336 |
| 1821.. | 30,461,875 | 1,354,450 | 0.31 | 32,107,849 | 1,645,974 | » |
| 1831.. | 32,569,223 | 2,107,348 | 0.69 | 32,615,405 | 46,182 | » |
| 1836.. | 33,540,910 | 971,687 | 0.60 | 33,334,067 | » | 206,843 |
| 1841.. | 34,240,178 | 699,268 | 0.42 | 34,313,868 | 73,690 | » |
| 1846.. | 35,400,486 | 1,160,308 | 0.68 | 35,149,555 | » | 250,931 |
| 1851.. | 35,783,170 | 382,684 | 0.22 | 35,922,055 | 138,885 | » |
| 1856.. | 36,039,364 | 256,367 | 0.14 | » | » | » |

D'après ce document, l'accroissement de la population n'aurait été, de 1851 à 1856, que de 256,000, soit 126,000 de moins que dans la dernière période quinquennale qui, déjà, par suite de pertes résultant de la cherté de 1847, du choléra de 1849 et des conséquences de la révolution de 1848, avait présenté les résultats les moins favorables que l'on eût constatés depuis longtemps. Ce chiffre de 256,000 nous avait paru, à un premier examen, résulter clairement des documents publiés par l'administration. En effet, ces documents établissent un accroissement de population de 564,401 dans 32 départements et une diminution de 308,034 dans les 54 autres. La différence est donc bien de 256,367. Nous hésitions d'autant moins à accepter ce nombre comme l'expression probable de la

Digitized by Google

vérité, que les relevés des registres de l'état civil avaient révélé l'existence d'une mortalité exceptionnelle en 1854 et 1855, résultant à la fois du choléra, de la guerre et de la cherté, et que l'émigration avait reçu une impulsion marquée dans ces deux années. Cependant, en étudiant de plus près les publications du gouvernement, nous avons été amené depuis à nous demander si l'armée (l'armée d'Orient seulement, l'armée de Rome et d'Afrique n'ayant été recensée ni en 1851 ni en 1856) avait ou non figuré *tout entière* au dénombrement. Nos doutes étaient justifiés par ce fait qu'au 15 mai, jour auquel, d'après les instructions ministérielles, toutes les populations flottantes devaient être recensées en même temps, une notable partie du corps expéditionnaire n'était pas encore de retour en France.

Or, voici la vérité sur ce point, et elle modifie assez sensiblement les résultats admis jusqu'à ce jour. D'après un état communiqué par le ministre de la guerre, l'effectif présent sous les drapeaux était, au 15 mai 1856 :

| | |
|---|---|
| En France. . . . . | 371,814 hommes. |
| En Orient. . . . . | 166,428 — |

Si nous ajoutons ces 166,428 aux 256,367 déjà trouvés, nous avons une augmentation totale de 422,795. C'est environ 40,000 de plus qu'en 1851; et cependant, la période 1846-1851 n'avait pas été aussi cruellement éprouvée que la période 1851-1856. La cherté de 1847 n'avait duré qu'une année, d'août 1846 en août 1847, tandis qu'elle sévit sans relâche depuis la fin de 1853. Le choléra de 1849 n'avait pas eu non plus la même intensité qu'en 1854, au moins d'après les chiffres officiels. Mais surtout la période de 1846-1851 n'avait pas été visitée par le fléau de la guerre. Il faut donc en conclure que, dans ces cinq dernières années, notre population s'est accrue, moins, nous devons le reconnaître, par l'excédant des naissances sur les décès que par l'excédant de l'immigration sur l'émigration. Or, le pays qui est le théâtre d'une immigration notable, qui offre ainsi des moyens d'existence, non-seulement à sa population, mais encore à un grand nombre d'étrangers, n'est pas, et par cette seule raison déjà, un pays tellement malade, qu'il faille se préparer à conduire son deuil.

Nous avons parlé de l'excédant des naissances sur les décès en France. Ceci nous conduit à dire quelques mots des lois spéciales qui président au mouvement de notre population, telles qu'elles résultent des relevés annuels de l'état civil.

Ces lois peuvent se caractériser en quelques mots. Elles attestent,

Digitized by Google

de la part de notre pays, la ferme volonté de mesurer sa fécondité aux progrès des subsistances. Sous ce rapport, la France suit avec un instinct merveilleux les conseils de l'illustre ministre anglican Malthus, qui n'était pas l'ennemi, comme on l'a dit faussement, de l'accroissement des populations, mais qui, les yeux fixés sur les misères de l'Irlande, demandait, dans l'intérêt de l'humanité, que cet accroissement ne dépassât jamais la limite des subsistances.

M. de Lavergne n'est pas précisément l'adversaire de ce mouvement si calme, si mesuré de notre population. Il semble même admettre que, sous ce rapport, la France se trouve dans des conditions favorables, puisque le nombre de ses habitants ne s'est accru que d'un tiers, de 1790 à 1846, tandis que la production agricole aurait doublé. Mais, d'une part, il croit devoir réserver la part de ce qu'il appelle le *vice* dans le ralentissement graduel de nos naissances; de l'autre, il incline à croire que, depuis 1847, c'est-à-dire depuis la nouvelle situation politique que les événements ont faite à notre pays, et probablement sous l'influence de cette situation, ce ralentissement tend à devenir excessif.

Nous croyons le contraire, et les faits sont de notre côté. Mais, d'abord, laissant à l'écart cette grave et trop délicate question de l'influence du *vice* sur le petit nombre relatif des naissances en France, nous allons rechercher si, en principe, le développement de la richesse publique n'exerce pas une action préventive sur l'accroissement de la population.

Quand on examine le relevé des naissances, mariages et décès dans ceux des Etats européens où l'état civil remonte à une époque éloignée et où l'on peut croire qu'il est tenu avec soin, on est frappé de ce résultat que la fécondité générale, mais surtout la fécondité légitime diminue en raison directe de leur prospèrité matérielle. Malthus avait déjà fait cette observation. « Toute mesure, avait-il dit, qui tend à diminuer la mortalité par l'amélioration du sort des hommes, tend, par cela même, à diminuer les naissances.» (Livre II, append. au chap. II.)

Non-seulement ce phénomène se manifeste d'Etat à Etat, mais encore de province à province dans le même Etat. Ainsi, en Prusse, c'est la Silésie, la province la plus affligée par le paupérisme, qui produit le plus de naissances; en Belgique, ce sont les deux Flandres, placées dans une situation économique analogue; en France, les départements de l'ancienne Bretagne, où le niveau de l'aisance générale s'élève si lentement; en Angleterre, quelques-uns des comtés du pays de Galles.

C'est surtout au sein des grandes villes que l'influence du bien-être sur la diminution de la fécondité se fait, en quelque sorte, toucher

Digitized by Google

du doigt. Dans les quartiers habités par les classes ouvrières, c'est-à-dire par les classes les moins aisées, le rapport des naissances à la population est très élevé ; il l'est sensiblement moins dans les quartiers où domine la classe moyenne (négociants, marchands, rentiers, etc.) ; mais il est surtout extrêmement faible dans les quartiers riches. Cela est facile à expliquer : dans l'état de misère, le sens moral s'émousse ; l'homme perd le sentiment de sa dignité, de sa responsabilité ; il perd surtout le sentiment de l'ordre, de l'économie. Insensible au salutaire aiguillon de la prévoyance, il augmente, sans relâche, sans mesure, les charges résultant de l'accroissement de la famille. Une circonstance quelconque vient-elle améliorer sa situation matérielle ? Une sorte de révolution morale s'opère en lui ; ses idées s'élèvent, s'épurent, se transforment ; les jouissances de l'esprit prennent une plus grande part dans ses plaisirs ; son affection pour sa famille devient plus profonde et plus éclairée ; la destinée de ses enfants le préoccupe surtout plus vivement. Enfin, sous cette influence vivifiante, l'homme vit un peu moins dans le présent, beaucoup plus dans l'avenir, et c'est alors qu'on le voit pratiquer cette *contrainte morale* dont parle Malthus, cette *continence volontaire* que signale M. de Lavergne, et, selon nous, cette chasteté dans le mariage, qui n'ont rien de commun avec le vice, avec la dépravation, mais, au contraire, qui sont le résultat de l'acte volontaire le plus haut placé dans l'ordre des faits moraux, le résultat du triomphe sur soi-même, sur ses passions, sur ses instincts les moins élevés.

Au point de vue des intérêts de l'humanité, la diminution des naissances a pour effet immédiat et infaillible d'accroître la durée moyenne de la vie. Les ressources de la famille, appliquées à un moins grand nombre de personnes, assurent à chacun de ses membres une part plus grande de bien-être. Les enfants, mieux nourris, mieux vêtus, arrivent en plus grand nombre à l'âge de la virilité. Une part plus grande peut être faite aux frais d'éducation, d'instruction. En un mot, les générations ainsi formées ont des éléments particuliers de force, de vigueur, de durée ; elles apportent, dans l'œuvre de la production sous toutes ses formes, une plus grande aptitude physique et intellectuelle ; enfin elles sont l'honneur et la sécurité du pays.

Si ces avantages sont réels, et il est difficile de le nier, la France les a possédés plus tôt et elle en jouit à un plus haut degré que le reste de l'Europe. On peut dire, en effet, que c'est le pays où l'accroissement de la population par les naissances est le plus lent que l'on constate, et, à nos yeux, c'est le signe le plus certain de la diffusion du bien-être dans toutes les classes de cette population. Mais hâtons-

Digitized by Google

nous d'ajouter que c'est aussi le pays qui voit croître le plus rapidement la durée de la vie moyenne.

Il est remarquable que le sentiment de circonspection qui tend à y restreindre, dans certaines limites, la fécondité légitime, ne s'exerce en aucune manière sur le mouvement des mariages. Sous ce rapport, il n'y a point à s'inquiéter; le principe de la famille n'est nullement atteint en France; les puissantes garanties d'ordre, de stabilité, de moralité qui en résultent ne sont nullement en péril. Loin de là, le nombre de nos mariages s'accroît sans cesse, et c'est encore l'un des indices les plus sûrs de notre excellente situation.

Le tableau ci-après résume les faits les plus intéressants à connaître sur le mouvement des naissances et des mariages. Rappelons que la durée de la vie moyenne, ainsi que l'ont démontré les illustres géomètres Laplace et Fourrier, est égale au quotient de la division du nombre des habitants par le nombre moyen des naissances, au moins dans une population considérée comme stationnaire; par conséquent, les chiffres inscrits dans la 3me colonne de notre tableau donnent la mesure des progrès de la France sous ce rapport.

| PÉRIODES décennales. | NOMBRE total des naissances moins les morts-nés. | RAPPORT à la population ou nombre d'habitants pour 1 naissance | NOMBRE d'enfants par mariage moins les morts-nés. | NOMBRE d'habitants pour 1 mariage |
|---|---|---|---|---|
| 1800 — 1810 ..... | 918,071 | 30.27 | 4.11 | 132.9 |
| 1811 — 1820 ..... | 942,919 | 30.82 | 3.86 | 132.7 |
| 1821 — 1830 ..... | 974,480 | 31.29 | 3.76 | 127.7 |
| 1831 — 1840 ..... | 967,194 | 33.78 | 3.38 | 125.8 |
| 1841 — 1850 ..... | 962,812 | 35.33 | 3.21 | 126.0 |
| 1851 — 1854 ..... | 955,824 | 36.68 | 3.14 | 128.0 [1] |

Maintenant est-il exact, comme l'affirme M. de Lavergne, que cette condition éminemment normale, éminemment favorable de notre population ait cessé à partir de 1847, et qu'elle soit particulière aux dernières années de la *monarchie parlementaire?* Examinons.

M. de Lavergne perd d'abord de vue l'année 1847 qui, bien qu'appartenant à la période la plus florissante de cette monarchie, vit, comparativement à 1845, année de prédilection de notre auteur, et sous l'influence de la cherté, une mortalité exceptionnelle de 107,000

[1] La supériorité de ce chiffre, par rapport au précédent, est déterminée par le nombre afférent à 1854, qui est de 132. Abstraction faite de cette année, le rapport est de 126.5.

Digitized by Google

individus, une diminution de 80,666 naissances et de 33,613 mariages.

Si, en 1848, sous l'influence des événements politiques, les naissances n'ont pas atteint et les décès ont dépassé les chiffres des années normales; si, en 1849, le choléra a enlevé au moins cent mille habitants, dans les années suivantes, nous voyons, grâce au retour de l'ordre, le nombre des naissances et des mariages remonter rapidement au niveau des temps les plus prospères. Nous rappellerons notamment les résultats de 1850, où les décès ne sont plus inférieurs que pour une faible quantité et les mariages notablement supérieurs (15,000) à ceux de 1845. Le tableau suivant résume au surplus les résultats de la période 1851-1854, comparés à ceux de 1850 :

| Années. | Naissances. | Décès. | Excédant des naissances sur les décès. | Excédant des décès sur les naissances. | Mariages. |
|---|---|---|---|---|---|
| 1850..... | 954,240 | 761,610 | 192,630 | » | 297,900 |
| 1851..... | 971,271 | 799,137 | 171,134 | » | 286,884 |
| 1852..... | 964,959 | 810,737 | 154,222 | » | 281,460 |
| 1853..... | 975,539 | 834,177 | 141,360 | » | 280,609 |
| 1854..... | 923,461 | 992,779 | » | 69,318 | 270,906 |
| 1855[1].... | 693,620 | 717,847 | » | 24,227 | 212,773 |

Ce tableau est instructif à plus d'un point de vue. 1850, succédant à une année de mortalité extraordinaire, avait offert, comme il arrive toujours en pareil cas, un ralentissement très sensible du nombre des décès et un chiffre tout à fait inusité de mariages. En 1851 et 1852, la mortalité revient à son taux normal; les mariages, quoique supérieurs encore à ceux de la dernière moyenne décennale, tendent à s'en rapprocher. En 1853, on commence à sentir l'action d'une cause perturbatrice, la cherté. La mortalité s'élève; toutefois, les mariages restent stationnaires, et, par une singularité digne de remarque, les naissances atteignent un chiffre très élevé. Mais en 1854, sous la triple influence du choléra, de la cherté aggravée, et de la guerre, nous entrons dans une période décidément anormale.

Cette situation, M. de Lavergne ne croit pas qu'il suffise des trois fléaux que nous venons de rappeler pour l'expliquer. Il estime que des *causes particulières*, qu'il n'indique pas, y ont contribué, et il croit justifier ses insinuations sur ce point par cette simple affirmation, sans aucun document à l'appui, « que le reste de l'Europe, malgré les mauvaises années, qui ont été *à peu près* les mêmes partout, n'a pas *également* souffert. »

[1] Pour 70 départements seulement.

Digitized by Google

Nous allons montrer, par les chiffres officiels, que, si l'on faisait abstraction des décès cholériques et militaires en France, qui ont enlevé, particulièrement à notre population adulte, 220,000 individus, on trouverait très probablement que l'effet de la cherté sur le mouvement de la population, *toutes choses égales d'ailleurs*, a été aussi sensible dans le reste de l'Europe. Mais c'est précisément parce que les divers pays que nous allons comparer ne se trouvent pas habituellement ou ne se sont pas trouvés accidentellement dans des conditions économiques égales, que nous croyons devoir faire précéder de quelques obervations le rapprochement qui va suivre.

Et d'abord, en principe, la cherté, dans son action sur la population, n'a pas la même intensité partout; en ce sens, l'idée qu'elle exprime n'a rien d'absolu. Même avec des prix égaux, elle peut être, selon les circonstances, ou inoffensive ou meurtrière. Coïncide-t-elle avec un grand développement de l'activité industrielle? elle est facilement supportée, parce qu'alors le salaire qui, dans les temps ordinaires, ne suit qu'à de grandes distances la hausse des prix, atteint rapidement leur niveau. Il en est de même là où, par suite d'une longue prospérité, les classes laborieuses ont pu faire d'importantes économies. Ce n'est pas tout : une organisation efficace de l'assistance publique, des encouragements extraordinaires accordés à l'émigration, peuvent adoucir notablement les rigueurs d'une crise alimentaire. L'Angleterre nous fournit un exemple remarquable de la puissance de neutralisation que peuvent exercer sur la cherté des facilités exceptionnelles données à l'émigration. En 1840, année de crise industrielle très intense, ces facilités n'existaient pas, au moins au même degré, et les souffrances de la population ouvrière furent énormes. Elles se traduisirent par une mortalité de beaucoup supérieure à la moyenne annuelle. En 1853, en 1854, au contraire, l'expatriation atteint, dans ce pays, sous l'influence de la cherté, et grâce aux sacrifices combinés des paroisses, du gouvernement central, des gouvernements coloniaux, des proportions inconnues jusque-là, et la mortalité ne s'élève que faiblement.

Dans les crises alimentaires, les classes laborieuses trouvent, en outre, en Angleterre, des ressources particulières, que l'organisation de notre assistance publique ne permet pas de leur offrir; nous voulons parler de la taxe des pauvres. Certes, cette taxe a, dans les temps ordinaires, les plus graves inconvénients, malgré les améliorations considérables dont l'emploi de son produit a été l'objet en 1834. Il n'est peut-être pas un homme d'Etat, en Angleterre, qui ne la réprouve, non pas seulement parce qu'elle met à la charge du pays une dépense qui atteignait autrefois jusqu'à 350 millions par an, mais encore et surtout parce qu'elle

Digitized by Google

constitue une prime à la paresse, à l'imprévoyance. Cette taxe, nous le répétons, a les plus grands inconvénients en Angleterre, et nous croyons que son importation en France serait un péril pour la société : mais nous ne saurions contester que, dans le cas d'une crise des subsistances, elle met à la disposition des classes ouvrières des ressources qui se comptent par centaines de millions.

En France, comme, on le sait, l'assistance par la commune n'est pas obligatoire, et, très heureusement pour notre pays, les circonstances n'ont jamais été assez graves pour nécessiter cette mesure extrême. Toutefois, en temps de cherté, les communes n'hésitent pas, à la demande du gouvernement, à s'imposer extraordinairement pour venir, sous la forme d'ateliers de charité, au secours des indigents, et les sacrifices qu'elles s'imposent dans ce but, depuis 1854, ont atteint un chiffre considérable. Mais il est permis de se demander si ces sacrifices sont à la hauteur des besoins. On serait d'autant plus disposé à en douter que, déjà, dans beaucoup de communes, le chiffre des centimes additionnels spéciaux, ordinaires ou extraordinaires, a depuis longtemps atteint ou sa limite légale ou sa limite raisonnable, et que, par conséquent, dans ces communes, qui sont généralement les plus pauvres de l'Empire, les indigents n'ont d'autre ressource que la charité publique ou l'émigration. Or, la charité est d'autant moins abondante dans les campagnes françaises, que nos riches propriétaires habitent de préférence les villes. Cet *absentéisme* si funeste aux intérêts de notre agriculture et qui fut l'un des fléaux de l'ancienne Irlande, de l'Irlande il y a dix ans, n'existe pas en Angleterre, où l'aristocratie habite ses terres pendant les deux tiers de l'année au moins, et distribue en salaires, dans les temps ordinaires, en salaires et en aumônes, dans les temps de cherté, des sommes considérables.

Ainsi émigration abondante, d'une part, ressources immenses, de l'autre, mises à la disposition des indigents par la charité légale et privée, voilà les remèdes que l'Angleterre oppose, et avec un succès incontestable, au fléau de la cherté.

En France, on émigre peu, soit que, jusqu'à ce jour, nos classes laborieuses, ce qui nous paraît être la vérité, n'aient pas senti la cruelle nécessité de l'expatriation; soit que cette expatriation n'ait pas été, chez nous, l'objet des mêmes encouragements officiels qu'en Angleterre ; soit, enfin, que l'attachement au sol natal ait, ici, une puissance qu'il n'a pas ailleurs. Or, nous avons à peine besoin de rappeler que, comme l'Angleterre, l'Allemagne écoule, chaque année, aux Etats-Unis, et dans d'énormes proportions, le trop plein de sa population ; et c'est un fait dont il faut soigneusement tenir compte, quand on recherche

Digitized by Google

dans ces deux pays l'influence de la cherté sur le mouvement de la population. Maintenant il importe de rappeler que l'émigration européenne, sensiblement ralentie en 1855, a repris une vivacité nouvelle en 1856, et que, de toutes parts, on signale le retour de cette grande marée humaine qui, depuis dix ans, entraîne l'ancien monde sur le nouveau. La Belgique elle-même, qui ne figurait dans ce mouvement que pour un chiffre insignifiant, lui a fourni, depuis deux ans, un contingent si considérable, au moins par rapport à sa population, que le gouvernement, sur les plaintes pressantes de l'industrie et de l'agriculture, s'est vu obligé d'intervenir en faisant donner la plus grande publicité aux rapports de ses agents consulaires aux Etats-Unis, qui présentent sous le plus sombre aspect la situation des colons belges dans ce pays.

Disons encore qu'en France le sentiment de circonspection qui limite habituellement la fécondité se manifeste surtout dans les temps de cherté. On voit alors non-seulement la mortalité s'élever, mais encore le nombre des mariages et surtout celui des naissances s'abaisser rapidement. D'après les statistiques officielles que nous avons sous les yeux, il n'en serait pas de même, au moins au même degré, dans la plupart des autres pays. Il en résulte, qu'à mortalité égale, ces derniers ont un plus grand nombre de naissances, et que, par conséquent, leurs pertes sont moins grandes qu'en France.

Il faudrait, d'ailleurs, ne pas oublier que la cherté en France n'a pas porté seulement sur le pain ; mais encore, depuis huit ans, sur le vin [1], sur la viande, sur les pommes de terre, les fruits, en un mot sur tous les objets de consommation alimentaire. Il n'en a pas été de même dans les pays que nous allons comparer avec le nôtre.

Enfin, ces pays n'ont pas ou ont peu souffert du choléra. Un seul (l'Angleterre), a pris part à la guerre ; mais on peut être certain que les 50,000 décès militaires accusés par l'administration anglaise n'ont pas été inscrits dans la mère-patrie, et, par conséquent, ne figurent pas dans les relevés officiels de l'état civil.

Sous le bénéfice de ces observations, nous allons faire connaître les résultats du mouvement de la population pour les cinq dernières années : 1° en Angleterre, 2° en Prusse, 3° en Belgique, 4° en Hollande.

[1] Le vin, qui joue un si grand rôle dans l'alimentation de la population française, dont le prix élevé lui impose en ce moment, surtout dans les départements du Midi, de si cruelles privations, n'entre pas dans la consommation des classes ouvrières de la Belgique, de l'Allemagne et de l'Angleterre.

Digitized by Google

1° *Angleterre.*

| Années. | Mariages. | Naissances (moins les morts-nés.) | Décès (moins les morts-nés). | Excédant des naissances sur les décès. |
|---|---|---|---|---|
| 1851.... | 154,206 | 615,865 | 395,396 | 220,469 |
| 1852.... | 158,782 | 624,012 | 407,135 | 216,877 |
| 1853.... | 164,520 | 612,391 | 421,097 | 191,294 |
| 1854.... | 159,927 | 634,405 | 437,905 | 196,500 |
| 1855.... | 149,736 | 635,123 | 426,242 | 208,881 |

Il résulte de ce tableau les faits caractéristiques suivants : 1° les mariages ont diminué légèrement, d'abord en 1854, et sensiblement en 1855; 2° *les naissances n'ont pas cessé de s'accroître;* 3° la mortalité s'est constamment élevée depuis 1851, sauf en 1855; mais le choléra s'est joint à la cherté, en 1854, pour en grossir le chiffre.

Ce tableau nous fournit une occasion de relever, en passant, une erreur de détail de M. de Lavergne. En rapprochant la France de l'Angleterre, le savant écrivain avance que l'excédant des naissances sur les décès est d'*environ* 360,000 *âmes* par an dans les îles britanniques. Le tableau qui précède montre que c'est une exagération de 160,000 au moins, si M. de Lavergne a voulu parler seulement de l'Angleterre et du pays de Galles. S'il s'agit du Royaume-Uni, l'erreur est encore de 67,000. En effet, l'excédant des naissances sur les décès a été de 31,344 en Ecosse, en 1855 [1]; d'un autre côté, la population de l'Irlande étant du double de celle de ce dernier pays, on peut évaluer dans la même proportion l'excédant de ses naissances, c'est-à-dire la porter à 62,000 ; ce qui fait en tout, pour l'Ecosse et l'Irlande 93,000, qui, ajoutées aux 200,000 afférentes à l'Angleterre, donnent, pour le Royaume-Uni, un total de 293,000 et non de 360,000.

2° *Prusse.*

| Années. | Mariages. | Naissances. | Décès. | Excédant des naissances. |
|---|---|---|---|---|
| 1851.... | 153,019 | 675,465 | 443,838 | 231,627 |
| 1852.... | 143,028 | 673,868 | 557,360 | 116,508 |
| 1853.... | 145,345 | 659,122 | 521,196 | 137,926 |
| 1854.... | 134,261 | 648,649 | 500,737 | 147,912 |
| 1855.... | » | 617,017 | 550,460 | 66,557 |

[1] Année où, pour la première fois, le mouvement de l'état civil a été officiellement recueilli dans cette partie du Royaume-Uni.

Digitized by Google

En Prusse, le progrès de la population se ralentit dès 1852, d'une part, par la diminution des mariages et des naissances ; de l'autre, par l'accroissement considérable de la mortalité. Et ces tristes phénomènes se manifestent, malgré une émigration exceptionnelle, c'est-à-dire malgré la sortie du territoire d'un grand nombre d'individus appartenant aux classes les moins aisées de la société et qui eussent certainement grossi le chiffre des décès, s'ils ne fussent allés chercher des moyens d'existence au dehors. L'élévation subite du chiffre de la mortalité en 1852, par rapport à 1851, laisse croire que le choléra, qui n'a sévi en France et en Angleterre qu'en 1854, s'est fait sentir plus tôt en Prusse. L'effet de la cherté dans ce pays n'a probablement dû se manifester qu'à partir de 1853 ; mais son action a été surtout sensible en 1855, où la mortalité a été supérieure de 107,000 à celle de 1851, année normale.

### 3° *Belgique.*

| Années. | Mariages. | Naissances. | Décès. | Excédant des naissances. |
|---|---|---|---|---|
| — | — | — | — | — |
| 1851.... | 33,169 | 149,622 | 94,699 | 54,923 |
| 1852.... | 31,251 | 140,838 | 95,971 | 44,867 |
| 1853.... | 30,636 | 133,621 | 100,333 | 33,288 |
| 1854.... | 29,490 | 137,872 | 103,266 | 34,606 |
| 1855.... | 29,818 | 131,643 | 112,716 | 18,927 |

Même observation en Belgique. Le niveau de la mortalité s'élève, sans solution de continuité, de 1852 à 1855, et les mariages ainsi que les naissances (sauf, pour celles-ci, une légère exception en 1854), obéissent à un mouvement décroissant très sensible.

### 4° *Hollande.*

| Années. | Mariages. | Naissances. | Décès. | Excédant des naissances. |
|---|---|---|---|---|
| — | — | — | — | — |
| 1851.... | 26,368 | 117,036 | 74,557 | 38,479 |
| 1852.... | 25,530 | 115,745 | 80,287 | 35,458 |
| 1853.... | 24,487 | 109,810 | 82,928 | 26,882 |
| 1854.... | 23,855 | 109,563 | 81,794 | 27,769 |
| 1855.... | » | » | » | » |

Ici encore, malgré une prospérité très grande, on constate un mouvement décroissant notable des mariages, une diminution non moins sensible des naissances. La mortalité s'élève aussi à partir de 1852, mais dans de faibles proportions. Il est vrai que l'année décisive, l'année 1855, nous fait défaut.

Digitized by Google

Ainsi, même dans les pays qui n'ont pas fait la guerre, qui ont incomparablement moins souffert du choléra, qui ont envoyé au dehors une notable partie de leurs indigents, et où la cherté n'a pas été au moins aussi *extensive* qu'en France, le même mouvement de ralentissement de la population s'est fait sentir.

Maintenant, il importe de rechercher si, dans ces pays, la cherté a été aussi *intensive*. Voici, sur ce point, des renseignements extraits des documents officiels. Les prix sont donnés en hectolitres.

### 1° *France.*

Le prix moyen de l'hectolitre de froment, de seigle et d'orge, a été ainsi qu'il suit dans la période 1852-1856 :

| | 1852. | 1853. | 1854. | 1855. | 1856. |
|---|---|---|---|---|---|
| Froment..... | 17.23 | 22.39 | 28.82 | 29.32 | 30.75 |
| Seigle..... | 11.54 | 14.87 | 20.22 | 19.53 | 20.67 |
| Orge..... | 9.13 | 11.48 | 15.37 | 14.58 | 15.17 |

Pour le froment, on a constaté les prix les plus élevés :

En 1854, dans les zones agricoles du Nord-Est (29 fr. 61 c.), du Nord (29 fr. 53 c.), du Nord-Ouest (29 fr. 50 c.), du Sud-Est (29 fr. 30 c.).

En 1855, dans le Nord (31 fr. 94 c.), dans le Sud-Est (31 fr. 54 c.), dans l'Est (30 fr. 32 c.), dans le Nord-Ouest (29 fr. 18 c.).

En 1856, dans le Sud-Ouest (33 fr. 07 c.), dans le Sud (32 fr. 93 c.), dans le Sud-Est (32 fr. 40 c.), dans l'Est (31 fr. 12 c.).

### 2° *Angleterre.*

| | Froment. | Orge. | Seigle. |
|---|---|---|---|
| 1851 [1]..... | 16.54 | 10.63 | 10.96 |
| 1852..... | 17.37 | 12.57 | » |
| 1853..... | 19.59 | 13.04 | » |
| 1854 — 1855 [2].. | 31.55 | 14.44 | 18.96 |
| 1855 — 1856... | 30.94 | 17.33 | 20.17 |

[1] Du 1er janvier au 31 décembre.
[2] Année agricole (du 31 octobre au 1er novembre).

Digitized by Google

### 3° *Belgique.*

| | Froment. | Seigle. | Orge escourgeon. | Orge tardive. | Des pommes de terre par 100 kilográm. |
|---|---|---|---|---|---|
| | — | — | — | — | — |
| 1852..... | 20.16 | 14.07 | 11.91 | 11.38 | 7.34 |
| 1853..... | 25.13 | 16.89 | 14.74 | 13.13 | 8.70 |
| 1854..... | 31.48 | 22.54 | 15.37 | 15.34 | 10.03 |
| 1855..... | 32.92 | 22.07 | 15.55 | 15.59 | 10.20 |
| 1856[1]..... | 31.98 | 20.27 | 15.77 | 15.85 | 8.11 |

En Belgique, les prix ont été sensiblement plus élevés qu'en France[2]. Mais il ne faut pas perdre de vue que la Belgique fait une consommation assez considérable de deux céréales qui ne jouent qu'un rôle insignifiant dans l'alimentation de la France et dont les prix sont restés relativement assez bas; nous voulons parler du *méteil* (mélange de froment et de seigle semés ensemble) et de *l'épeautre* (froment d'un grain plus petit que le froment ordinaire). Le prix moyen de ces deux céréales, sur les principaux marchés de la Belgique, a été ainsi qu'il suit:

| | Méteil. | Epeautre. |
|---|---|---|
| | — | — |
| 1854..... | 25.08 | 11.40 |
| 1855..... | 25.77 | 11.41 |
| 1856..... | 24.39 | 9.98 |

Ajoutons que le prix de la viande est resté notablement moins élevé en Belgique qu'en France, si nous en jugeons d'après les prix moyens ci-après relevés pour Bruxelles.

PRIX DU KILOGRAMME DE VIANDE DÉPECÉE :

| | Bœuf. | Vache. | Veau. | Mouton. | Porc. |
|---|---|---|---|---|---|
| | — | — | — | — | — |
| 1852..... | 1.14 | 0.80 | 1.14 | 1.14 | 1.24 |
| 1853..... | 1.10 | 0.89 | 1.10 | 1.09 | 1.36 |
| 1854..... | 1.25 | 1.09 | 1.25 | 1.23 | 1.45 |
| 1855..... | 1.29 | 1.17 | 1.25 | 1.38 | 1.44 |
| 1856..... | 1.29 | 1.17 | 1.31 | 1.38 | 1.40 |

[1] Pour les neuf premiers mois.

[2] Les prix ont atteint leur apogée dans les deux Flandres. Aussi ne sommes-nous pas étonné de lire, dans le Compte rendu officiel des résultats généraux du dénombrement opéré le 31 décembre 1855, que ces deux provinces ont perdu environ 35,000 de leurs habitants depuis 1846.

Digitized by Google

Nous pouvons en dire autant des pommes de terre, bien que nous n'ayons pas de documents comparatifs sous les yeux, la maladie de ce précieux tubercule ayant beaucoup moins sévi en Belgique qu'en France.

### 4° *Hollande.*

Nous ne possédons, pour la Hollande, que les prix du froment et du seigle sur le marché d'Amsterdam, c'est-à-dire sur le marché le plus cher du royaume. Voici ces prix par hectolitre, de 1853 à 1855.

| 1853. | | 1854. | | 1855. | | 1856. | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Froment. | Seigle. | Froment. | Seigle. | Froment. | Seigle. | Froment. | Seigle. |
| — | — | — | — | — | — | — | — |
| 31.95 | 22.24 | 32.04 | 22.46 | 33.45 | 23.02 | 33.90 | 21.20 |

### 5° *Prusse.*

En Prusse, les prix, quoiqu'obéissant, comme dans le reste de l'Europe, à un mouvement de hausse prononcé, de 1852 à 1855, sont restés inférieurs à ceux que nous venons de constater jusqu'à présent.

| | Froment. | Seigle. | Orge. | Pommes de terre (150 kil. environ). |
|---|---|---|---|---|
| | — | — | — | — |
| 1852..... | 16.18 | 13.85 | 10.47 | 5.23 |
| 1853..... | 19.30 | 15.25 | 11.40 | 5.21 |
| 1854..... | 24.31 | 18.67 | 13.64 | 6.69 |
| 1855..... | 26.79 | 20.53 | 14.24 | 7.11 |

Ces chiffres, comme on le voit, ne sont nullement concluants. Si, en Angleterre, le prix du froment paraît avoir été un peu plus élevé qu'en France dans les années 1855 et 1856, il n'en a pas été de même pour le seigle et l'orge, au moins en 1853, 1854 et 1855. Si, en Belgique, le froment s'est payé plus cher qu'en France, il en a été autrement de la viande et probablement aussi des pommes de terre. En Hollande, les prix ont été, comme en tout temps d'ailleurs, supérieurs à ceux du reste du continent; mais nous n'avons pu constater l'effet de cette cherté sur le mouvement de la population en 1855, et, d'un autre côté, les documents que nous avons donnés pour ce pays sont spéciaux à la ville d'Amsterdam. Quant à la Prusse, ses prix sont restés notablement au-dessous de ceux des autres pays.

Digitized by Google

Ce n'est pas tout; pour que le rapprochement qui précède pût inspirer une entière confiance, il serait nécessaire que les prix eussent été relevés partout uniformément. Or, les documents que nous consultons sont muets sur les éléments qui leur ont servi de base.

Mais, si les tableaux qui précèdent laissent la question indécise, ils ont, dans un autre sens, un très grand intérêt. Ils prouvent, en effet, que probablement dans toute l'Europe, et à coup sûr dans les pays où l'agriculture a fait les progrès les plus remarquables, c'est-à-dire en Angleterre, en Belgique, en Hollande, la production a également diminué dans ces quatre dernières années, et plus sensiblement encore, à en juger par les prix, que chez nous. Pourquoi donc alors recourir, pour la France, à des insinuations sur de prétendues *causes particulières?*

En résumé, il résulte des observations qui précèdent que le mouvement de la population en France, ralenti en 1847 par la disette, en 1848 par les événements politiques, en 1849 par le choléra, avait repris son cours normal en 1850, 1851, 1852 et 1853, lorsque les pertes résultant de l'invasion d'une nouvelle épidémie, d'une nouvelle crise des subsistances et de la guerre, sont venues l'interrompre de nouveau. Toutefois, cette interruption n'a rien d'alarmant. En fait, non-seulement notre population n'a pas diminué; non-seulement elle n'est pas restée stationnaire; mais encore elle s'est accrue plus rapidement dans la dernière période quinquennale que dans la précédente. Que M. de Lavergne se rappelle l'effet extraordinaire produit en France par les résultats du dénombrement de 1846. En présence de cet accroissement énorme de 1,100,000 habitants en cinq ans, qu'expliquaient, il est vrai, en grande partie, les omissions de 1841, il y eut une sorte de panique. De bons esprits crurent que les sombres prophéties de Malthus allaient se réaliser en France, que nous allions bientôt dépasser la limite de nos subsistances et subir le sort de l'Irlande. Au fond, il n'en était rien; ces craintes étaient chimériques; mais enfin elles n'ont plus aujourd'hui la moindre raison d'être. On peut même être assuré que lorsque les fléaux qui l'ont cruellement éprouvée dans ces deux dernières années auront entièrement disparu, notre population, tout en reprenant son mouvement ascendant, apportera dans ses progrès peut-être encore plus de mesure et de circonspection que par le passé.

## II. — DE LA DIMINUTION DE LA PRODUCTION AGRICOLE EN FRANCE.

« Il faut toujours en revenir à Malthus, dit M. de Lavergne :



Digitized by Google

la population se règle en fin de compte sur la production. » Loin de nous la pensée de contester cet axiôme, dont nous constatons, en France et dans le reste de l'Europe, l'impitoyable vérité depuis deux ans. Mais serait-il vrai, comme il l'affirme, que le progrès agricole se soit arrêté chez nous depuis 1847? Faut-il absolument remonter à la monarchie parlementaire pour retrouver les beaux jours de notre agriculture? Les insuffisances de récolte des quatre dernières années auraient-elles été préparées par le découragement du cultivateur, par l'abandon des méthodes perfectionnées, des instruments améliorés? Poser la question, c'est la résoudre, mais la résoudre dans un sens défavorable à la thèse que nous combattons. Nous aurions compris le découragement du cultivateur sous le régime des bas prix de 1848 à 1851; mais ce serait nier l'évidence, ce serait fermer volontairement les yeux que de ne pas voir l'immense et féconde impulsion donnée à l'industrie agricole depuis 1852, c'est-à-dire depuis le retour de l'ordre et des prix rémunérateurs. Dans nos campagnes, les travaux de drainage, de marnage, de chaulage, d'irrigation, etc., etc., « frappent l'attention du voyageur le plus superficiel. » C'est un effort général, depuis le plus riche jusqu'au plus humble propriétaire, et si cet effort n'avait pas déjà produit des résultats considérables, nous aurions probablement dans ces dernières années, à en juger par l'intensité des phénomènes atmosphériques qui ont compromis les récoltes, non plus des prix de cherté, mais des prix de disette, peut-être des prix de famine.

Maintenant, veut-on la preuve qu'il n'y a pas eu un seul temps d'arrêt dans le progrès agricole? Nous allons la trouver dans un document qui nous semble concluant; nous voulons parler de l'accroissement incessant des superficies consacrées à la culture du froment. Nous avons à peine besoin de dire, en effet, que la substitution progressive de cette culture à celle des céréales inférieures est le signe le plus manifeste de l'amélioration des terres. Voici les chiffres officiels en millions d'hectares; nous les avons rapprochés à dessein des années des dénombrements :

| 1821. | 1826. | 1831. | 1836. | 1841. | 1846. | 1851. | 1856. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| h. mill. | h. mill. | h. mill. | h. mill | h. mill. | h. mill. | h. mill. | h. mill. |
| 4,753 | 4,895 | 5,111 | 5,285 | 5,563 | 5,937 | 5,999 | 6,488 |

De 1821 à 1856, l'augmentation a été de 36 p. 100, tandis que, dans le même intervalle, la population ne s'est accrue que de 18 p. 100. Ainsi notre agriculture peut fournir aujourd'hui du pain de froment à un plus grand nombre de personnes qu'à aucune autre époque, même dans l'hypothèse d'un rendement stationnaire. Or,

Digitized by Google

personne ne peut contester sérieusement l'accroissement de ce rendement, et nous croyons rester au-dessous de la vérité en l'élevant de 10 hect. 50 en 1821, à 14 hect. en 1856.

Un autre signe non moins évident du progrès agricole, c'est le développement des cultures industrielles. Nous n'avons pas de chiffres en ce qui concerne les colzas; nous savons seulement que cette culture a pris partout, mais surtout dans les départements de l'ancienne Normandie, une extension qui excite d'assez vives préoccupations dans les localités intéressées. Quant à la betterave, les relevés de l'administration des contributions indirectes sont des plus significatifs. Pour ne pas abuser des chiffres, nous nous bornerons à faire connaître que la surperficie consacrée à cette plante fourragère s'est successivement élevée et sans interruption, de 19,808 en 1841, à 25,047 en 1845, à 35,639 en 1850, à 67,452 en 1855. Or, on sait que la betterave ne fournit pas seulement la matière première de la sucrerie indigène, mais encore que tous ses résidus servent à la nourriture et à l'engraissement du bétail.

Ainsi, nulle trace de ce découragement, de cet affaissement de l'agriculture, auquel on voudrait faire croire; loin de là, partout les signes les plus certains du plus vif élan donné à toutes les améliorations agricoles, et si nous ne craignions d'étendre outre mesure ce travail et surtout de rebuter le lecteur par l'aridité des chiffres, il nous serait facile d'ajouter aux documents qui précèdent d'autres documents non moins concluants, notamment sur l'application des machines aux travaux de la ferme; sur l'énorme développement de l'extraction de la chaux pour une destination agricole; sur les progrès du drainage, des amendements de toute nature, de la fabrication des engrais industriels, etc. Cette activité sans relâche, ce travail ardent des esprits et des bras pour accroître la fécondité du sol, ne peuvent avoir échappé aux hommes clairvoyants qui n'ont pas, de parti pris, circonscrit le cercle de leurs observations. Peut-être ceux qui ne l'ont pas vu ont-ils cédé, malgré eux, à cette tendance à la généralisation, si familière à l'esprit français, tendance féconde, précieuse, quand elle porte sur un nombre suffisant de faits; dangereuse, quand elle prend quelques points de l'horizon pour l'horizon lui-même.

Cependant M. de Lavergne insiste, et, considérant la marche rétrograde de notre agriculture comme un fait avéré, il prétend en trouver les causes 1° dans la guerre; 2° dans les progrès du luxe, mais surtout du luxe de Paris. Nous allons le suivre sur ces deux terrains.

En ce qui concerne la guerre, M. de Lavergne fait le raisonnement suivant : « On n'enlève pas impunément au travail la fleur de

Digitized by Google

la population virile. Le nombre des hommes de vingt à trente ans étant en tout d'environ 3 millions, une armée de 500,000 hommes en prend le sixième; une *perte* de 100,000 en enlève 1 sur 30. » Ce raisonnement repose sur des erreurs graves. Et d'abord, le nombre des hommes de vingt à trente ans n'est pas d'environ 3 millions, mais bien de 3,226,582, d'après le dénombrement de 1851; c'est une différence d'un peu plus de 7 p. 100 et qui ne saurait être négligée. Il n'est pas exact non plus que la guerre d'Orient ait exigé la formation d'une armée de 500,000 hommes. L'effectif moyen sous les armes jugé nécessaire en France, même dans les temps les plus calmes, est de 350,000 hommes. Le gouvernement de Juillet avait eu le bon esprit de le maintenir constamment sur ce pied, et le gouvernement actuel ne faisait que suivre ses errements sous ce rapport, lorsque les nécessités de la guerre sont venues l'obliger à l'élever à 500,000. Le « travail agricole » n'a donc réellement perdu que 150,000 bras. Mais, je ne sache pas que les champs soient exclusivement cultivés en France par les hommes de vingt à trente ans. Dans nos campagnes, l'enfant de quinze ans dirige déjà la charrue et le vieillard de soixante-dix ans la tient encore. Je pourrais ajouter que les femmes de tous les âges fournissent également un appoint considérable à cette immense légion de travailleurs agricoles, qui forment en France les deux tiers de la population active. Ainsi, l'enlèvement momentané à l'agriculture de 150, de 200,000 bras même, ne saurait exercer une influence appréciable sur la production. Ajoutons que l'armée ne se recrute pas exclusivement dans les campagnes; les populations des villes lui fournissent un contingent considérable, et qui s'accroît chaque année par suite du progrès rapide des agglomérations urbaines. Enfin, la guerre d'Orient n'a pas coûté 100,000 hommes à la France. L'administration de la guerre a déclaré une perte de 70,000 hommes, et ce sacrifice est déjà assez considérable, assez douloureux pour qu'on ne vienne pas, dans nous ne savons quel intérêt, l'augmenter d'un tiers.

Voyons maintenant la part du luxe dans la cherté. Pour expliquer cette intervention d'un agent aussi imprévu dans la diminution de la production agricole, l'auteur est obligé de le prendre, comme on dit, d'un peu loin. Il constate d'abord, avec le dernier dénombrement, qu'un déplacement de population considérable a eu lieu de 1851 à 1856, et que ce déplacement s'est fait au profit des villes. Après avoir raisonné sur des chiffres purement hypothétiques, mais qu'il a singulièrement grossis, sans doute pour mieux faire comprendre sa pensée, il ajoute : « J'ignore de combien les populations rurales ont réellement diminué; je sais seulement que *cette*

Digitized by Google

*réduction a été énorme.* » Avant d'examiner ce que le luxe peut avoir de commun avec ce déplacement, même en le supposant énorme, cherchons à en déterminer la mesure.

D'après les documents officiels, la population des villes de 10,000 âmes et au-dessus s'est accrue, de 1836 à 1856, ainsi qu'il suit :

| | 1836. | 1841. | 1846. | 1851. | 1856. |
|---|---|---|---|---|---|
| | 4,171,729 | 4,528,940 | 5,109,618 | 5,183,011 | 6,063,849 |
| Accr. p. 100. | » | 8.6 | 12.8 | 1.4 | 17.0 |

D'après ces nombres, l'accroissement moyen annuel de la population des villes de cette catégorie a été, pour la période décennale 1836-1846, la période la plus prospère du gouvernement de juillet, de 93,789, et, de 1851 à 1856, de 176,167 ; la différence est de 82,378 par an. Ainsi, en admettant comme régulier et normal l'accroissement constaté de 1836 à 1846, il y aurait eu dans les cinq années de la période de 1851 à 1856, un déplacement irrégulier, excessif, de 412,830 individus au profit de ces villes. Mais cet accroissement insolite provient-il exclusivement des campagnes ? Les villes d'une population inférieure n'y auraient-elles pas contribué pour un certain chiffre ? Il est vrai que ces villes peuvent avoir reçu, elles aussi, leur part de l'immigration rurale. Pour nous, tout bien pesé, et particulièrement en tenant compte de l'accroissement de population résultant, dans les villes, de l'excédant des naissances sur les décès, nous croyons pouvoir fixer au plus à 500,000 le nombre *extraordinaire* des individus qui ont quitté les campagnes, dans ces cinq dernières années, pour aller chercher des salaires plus élevés dans les villes. Or, ce nombre n'est véritablement pas *énorme* dans le sens que l'on s'est plu à attacher à ce mot. L'Angleterre, la Belgique, la Prusse occidentale, nous donnent, sous ce rapport, depuis longtemps, le spectacle de déplacements bien autrement considérables au profit des villes. Mais poursuivons. Ces 500,000 émigrants étaient-ils bien tous des *cultivateurs*, des *ouvriers agricoles ?* Nous sommes convaincu, et bon nombre de lecteurs le seront avec nous, que les petits artisans qui exercent leur industrie dans les communes rurales, tels que maçons, charpentiers, menuisiers, forgerons, etc., ont eu la plus grande part dans cette immigration. Faut-il croire, en outre, que les ouvriers agricoles qui ont quitté les campagnes, soit pour les villes, soit, ce qui est plus probable, pour les grands chantiers de travaux publics ouverts par l'Etat, les départements et les communes, où ils peuvent trouver à s'occuper comme terrassiers, faut-il croire, disons-nous, qu'ils aient ainsi émigré sans esprit de retour ?

Digitized by Google

N'est-il pas probable, au contraire, que, grâce à la rapidité et au bon marché de nos moyens actuels de locomotion, ils ne s'éloignent que dans l'intervalle des travaux agricoles, pour revenir, soit à la moisson, soit peu de temps après ? S'il en était ainsi, le mal qui nous est signalé comme si menaçant se réduirait à bien peu de chose.

Mais nous voulons un instant supposer gratuitement avec M. de Lavergne, que le déplacement a été plus considérable que nous ne l'avons indiqué, et qu'il a eu lieu sans esprit de retour : niera-t-on que cette perte de bras a pu être suppléée par l'introduction progressive des machines ? Ce serait s'inscrire contre les nombreuses observations recueillies sur tous les points du territoire par nos sociétés agricoles. En fait, il est certain que les machines, mais surtout les machines à battre et à vanner, ont aujourd'hui pénétré jusque dans les départements les plus étrangers au progrès agricole, et ont pu laisser disponible, depuis déjà trois ans, une assez notable quantité de travail humain. Que M. de Lavergne ne dise donc pas que « beaucoup de travaux ordinaires des champs n'ont pu être exécutés *depuis plusieurs années* faute de bras...., que, dans les campagnes, on voit des *villages entiers presque dépeuplés.* » Ce sont là des assertions sans preuve et tout au moins d'énormes exagérations. Ce qui est vrai, c'est la hausse devenue à peu près générale aujourd'hui des salaires dans les campagnes. Cette hausse a deux causes autres que la rareté des bras ; la première, c'est la cherté, c'est l'application de cette loi économique, que l'on constate en tout temps et en tout lieu, de la marche parallèle du loyer du travail et du prix des subsistances ; la seconde, ce sont les grands travaux d'amélioration dont l'agriculture est précisément l'objet en ce moment.

Allons plus loin : ce déplacement, en admettant tous les inconvénients qu'on lui attribue, se fait-il sans compensation ? Ce que perd l'agriculture, l'industrie ne le gagnerait-elle pas ? Cependant, à moins de prétendre que nos 500,000 émigrants vivent exclusivement de la charité publique dans les villes où nous les supposons établis, il faut bien reconnaître qu'ils y gagnent des salaires. La production industrielle s'est donc accrue, puisqu'elle peut employer un plus grand nombre de bras que par le passé ? Et veuillez remarquer que par *industrie*, nous n'entendons pas seulement celle des manufactures, celle du travail en commun, mais encore l'industrie des métiers, l'industrie dite *parcellaire*. Ces idées s'enchaînent si naturellement, si logiquement, que l'on est tout surpris de lire, dans le travail qui nous occupe, des passages comme celui-ci : « .... Ce surcroît de bien-être que la population des départements vient chercher à Paris (et probablement dans les autres grandes villes ?) est un fait trompeur ; ce bien-être n'a rien que de

Digitized by Google

légitime quand il coïncide avec une augmentation de production; mais quand il s'associe avec une *production décroissante*, il aggrave le mal. » Et plus loin : « .... Toute cette population produisait beaucoup et consommait peu, quand elle se livrait à la culture; aujourd'hui elle *produit peu* et consomme beaucoup. » Quoi ! la production industrielle serait décroissante à Paris, à Lyon et dans tous nos grands centres manufacturiers, et cependant, ces villes attireraient un nombre chaque jour croissant de travailleurs qu'elles occuperaient utilement ? Est-ce vraisemblable ? Nous lisons encore : « .... Rien n'annonce que l'industrie ait pris, dans ces derniers temps, un développement subit. Tout le monde sait que la plupart des matières premières, comme la soie, la laine, l'*alcool*, deviennent extrêmement rares et chères, ce qui a dû ralentir un grand nombre de manufactures, etc. etc. » Il est très vrai que toutes les matières premières ont renchéri, y compris l'*alcool*, qu'on est tout surpris de trouver, par ordre d'importance, à côté de la soie et de la laine. Eh bien ! le mouvement manufacturier, loin de se ralentir, s'est accru très rapidement. On en trouvera la preuve sans réplique dans le résumé ci-après que nous avons extrait du compte-rendu de notre commerce extérieur pour 1855. Nous nous servons à dessein des valeurs officielles, parce qu'étant invariables, elles ont l'avantage de donner une idée exacte du mouvement survenu dans les quantités.

COMMERCE SPÉCIAL.

*Importation. — Valeurs officielles.*

| | 1850. — millions. | 1851. — millions. | 1852. — millions. | 1853. — millions. | 1854. — millions. | 1855. — millions. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Matières premières ... | 601.9 | 595.9 | 765.4 | 749.3 | 760.7 | 925.4 |
| Objets de consommation naturels ..... | 136.5 | 144.3 | 169.3 | 292.2 | 346.7 | 358.7 |
| Objet de consommation fabriqués ..... | 42.4 | 41.1 | 51.3 | 62.0 | 50.6 | 81.8 |
| Totaux..... | 780.8 | 781.3 | 986.0 | 1,103.5 | 1,158.0 | 1,365.9 |

*Exportation. — Valeurs officielles.*

| | 1850. — millions. | 1851. — millions. | 1852. — millions. | 1853. — millions. | 1854. — millions. | 185 — millions |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Produits naturels .... | 324.5 | 386.4 | 361.4 | 344.7 | 280.3 | 287.0 |
| Produits manufacturés | 799.1 | 852.1 | 871.9 | 1,018.5 | 980.8 | 1,154.7 |
| Totaux..... | 1,123.6 | 1,238.5 | 1,233.3 | 1,363.2 | 1,261.1 | 1,441.7 |

Digitized by Google

Voici maintenant quel a été, dans la même période, l'accroissement de l'importation des matières premières les plus nécessaires à notre industrie :

| | 1850. | 1851. | 1852. | 1853. | 1854. | 1855 |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Soie | 97.0 | 92.7 | 135.7 | 153.1 | 129.7 | 153.2 |
| Coton | 105.4 | 103.7 | 127.5 | 133.3 | 127.2 | 135.1 |
| Lin | 17.9 | 19.3 | 26.6 | 22.2 | 15.0 | 20.4 |
| Laines en masse | 47.0 | 34.7 | 64.6 | 48.0 | 48.9 | 68.9 |
| Houille | 36.3 | 37.0 | 38.4 | 42.3 | 46.9 | 57.3 |
| Graines oléagineuses | 24.6 | 25.8 | 24.4 | 37.9 | 38.5 | 42.8 |
| Peaux brutes | 27.2 | 24.0 | 26.6 | 26.6 | 28.6 | 34.3 |
| Cuivre | 17.1 | 13.8 | 19.2 | 17.7 | 18.8 | 25.9 |
| Fer | 2.8 | 3.0 | 3.2 | 2.2 | 5.3 | 18.6 |
| Fonte brute | 4.9 | 4.9 | 6.2 | 11.1 | 12.5 | 17.7 |
| Plomb | 9.0 | 10.1 | 8.8 | 9.1 | 8.5 | 14.5 |
| Etain brut | 4.4 | 3.6 | 4.8 | 4.9 | 4.7 | 4.8 |
| Bois exotiques | 6.4 | 5.9 | 8.1 | 7.5 | 6.5 | 9.3 |

Pour 1856, les faits ne sont pas moins favorables. Nous empruntons au *Moniteur* du 25 janvier dernier le tableau résumé suivant, dans lequel sont indiquées non plus les valeurs, mais, ce qui est encore plus exact, les quantités importées. On y verra qu'à l'exception du plomb, dont le rétablissement de la paix a dû diminuer l'importation, l'entrée de toutes les autres matières premières, malgré un renchérissement continu, s'est accrue sans relâche.

COMMERCE SPÉCIAL.

| | 1856. | 1855. | 1854. |
|---|---|---|---|
| Soies | 36,427 q. m. | 31,449 q. m. | 27,171 q. m. |
| Coton | 842,171 | 761,363 | 715,940 |
| Etain brut | 25,293 | 23,997 | 23,655 |
| Fers en barre | 607,619 | 546,105 | 71,980 |
| Fonte brute | 1,272,145 | 1,182,096 | 843,160 |
| Graines oléagineuses | 707,897 | 572,074 | 513,413 |
| Houille | 155,546 | 171,614 | 31,238,929 |
| Laines en masse | 389,616 | 341,224 | 243,314 |
| Plomb | 238,952 | 239,429 | 151,626 |

Veut-on une autre preuve de l'activité industrielle incessante de notre pays? Les comptes-rendus de la Banque et de ses succursales vont nous la fournir.

Dans les années les plus prospères de la monarchie parlementaire, le montant des escomptes n'avait pas dépassé 2,656 millions,

Digitized by Google

chiffre de 1847. Voici quel a été leur mouvement avant et après le rétablissement de l'Empire :

| 1851. | 1852. | 1853. | 1854. | 1855. | 1856. |
|---|---|---|---|---|---|
| — | — | — | — | — | — |
| 1,241 | 1,824 | 2,847 | 2,947 | 3,745 | 4,419 |

Il demeure donc démontré que le travail industriel en France, un instant ralenti, tant par les préoccupations résultant de la guerre, en 1854, que par la fermeture d'un débouché considérable, la Russie, a pris, en 1855 et 1856, un essor tout à fait extraordinaire et qui peut justifier les immigrations dont les villes ont été le théâtre, surtout dans ces deux dernières années.

Dans cette guerre qu'il fait aux villes, comme centres d'attraction sur les populations rurales, M. de Lavergne prend surtout à partie la ville de Paris, et c'est dans le long réquisitoire qu'il dirige contre elle, particulièrement au point de vue de ses rapports avec l'emploi du budget, que se produit le plus catégoriquement cette thèse nouvelle de l'influence du luxe sur la diminution de la production agricole. C'est ainsi qu'il reproche à Paris de ne pas faire « un profitable emploi des 300,000 âmes qui s'y sont concentrées. » Et d'abord, nous sommes loin de croire que cet accroissement considérable provienne, même en majeure partie, d'une immigration rurale. Nous dirons plus : nous sommes moralement certain que dans ces 300,000 émigrants ne figurent qu'un bien petit nombre de laboureurs, de bouviers, de bergers, de valets de ferme, etc., etc. L'agriculture nous paraît donc assez désintéressée dans le rapide accroissement de l'agglomération parisienne et par conséquent, nous ne voyons pas, au premier coup d'œil, comment le luxe de la capitale peut avoir contribué à l'affaiblissement de la production. En fait, cette population nouvelle de 300,000 individus se compose d'éléments très divers. Il y a l'élément étranger, puis l'élément français. Un document publié par la préfecture de police fait connaître que le nombre des personnes qui sont descendues dans les hôtels garnis, de 1852 à 1856, s'est élevé au chiffre fabuleux de 1,823,413. Dans ce chiffre, les Français figurent pour 1,406,004 et les étrangers pour 417,409; c'est environ 30 étrangers pour 100 Français. A aucune époque, Paris n'avait reçu un aussi grand nombre de visiteurs. Il est, d'ailleurs, bien entendu que le document officiel omet les individus descendus directement chez des parents, des amis, des maîtres ou des patrons. Il omet surtout les riches familles françaises ou étrangères que l'instabilité politique de 1848 à 1851 avait tenues éloignées de Paris et qui se sont empressées, dès que l'ordre leur a

Digitized by Google

semblé définitivement rétabli, de revenir prendre possession de leur hôtel ou de leur appartement. De ces 1,823,000 personnes, attirées à Paris ou dans sa banlieue par leurs intérêts ou leurs plaisirs, un bon nombre paraît y avoir établi une résidence momentanée ou même s'y être fixé définitivement. Qu'en conclure, si ce n'est que les unes y ont trouvé des moyens d'existence que la grande ville n'aurait pu leur offrir autrefois, et que les autres sont venues chercher dans cette métropole des arts, de la grâce, de l'élégance française, rendue plus attrayante que jamais par la présence d'une cour splendide, hospitalière, et par la profonde sécurité qui y règne, les jouissances qu'à fortune égale, elles ne trouveraient nulle part ailleurs! Dans ces deux faits, je cherche vainement un motif raisonnable à cette grande colère contre l'attraction exercée, depuis six ans, par la capitale sur la province et l'étranger. Il est vrai que M. de Lavergne ne veut voir dans ces 300,000 personnes que des laboureurs ou des bouviers, qui ont quitté la charrue ou l'étable, pour venir à Paris... *produire peu et consommer beaucoup.* Franchement, nous avions cru jusqu'à ce jour, sur la foi de l'économie politique, sur la foi de Smith et de Say, que consommation et production étaient deux termes corrélatifs, que l'une ne pouvait s'élever sans l'autre, que leur solidarité, leur *mutualité* résultaient de la force des choses. Nous demandons la permission de le croire encore, bien que l'on veuille nous enseigner le contraire. Maintenant, il faut reconnaître qu'un grand nombre des nouveaux habitants de Paris consomment beaucoup et produisent peu; cela est vrai, notamment des riches français ou étrangers qui viennent y dépenser leur fortune; mais on nous accordera bien en retour que, s'ils consomment beaucoup, ils favorisent singulièrement la production.

Aux yeux de l'auteur, et c'est là le côté le plus grave de sa thèse, les causes qui ont amené cette grande immigration parisienne ne sont pas naturelles; elles sont artificielles; elles sont dues à la *centralisation de l'argent du budget de Paris.* Ceci, je le répète, est très grave, car on pourrait en induire que M. de Lavergne a voulu faire croire à ceux qui le liront en France ou à l'étranger, qu'une notable partie des ressources de la France est exclusivement affectée à l'*entretien du luxe de Paris;* or, cette erreur ne pourrait manquer d'ajouter aux jalousies instinctives de la province contre cette ville, qui est l'une des gloires et l'une des richesses de ce pays[1].

[1] Nous disons avec intention *l'une des richesses*, car que l'on suppose par la pensée Paris anéanti, Paris, ce musée vivant où viennent s'inspirer, se perfectionner toutes nos industries de province, et l'on supprime d'un seul trait une grande partie de notre commerce extérieur. C'est qu'en effet, le goût seul fait la fortune de nos produits à l'étranger, et le goût, c'est Paris qui le fait naître, Paris qui l'entretient. Cela

Digitized by Google

Sans doute, Paris a une plus large part au budget que les autres villes de l'Empire; mais il ne faudrait pas oublier qu'elle est le siége du gouvernement, des grands corps politiques et administratifs, des ministères, des cours souveraines, des plus grandes institutions scientifiques, artistiques et littéraires de la France, d'une force militaire considérable, etc., etc. Comparant 1855 à 1850, c'est-à-dire le gouvernement impérial avec le gouvernement républicain, M. de Lavergne fait remarquer qu'il a été plus payé à Paris sur les fonds du budget dans la première que dans la seconde de ces années. Mais c'est là rapprocher des situations budgétaires très différentes. Au surplus, nous ne faisons aucune difficulté de le reconnaître, le gouvernement impérial a fait plus pour Paris que ceux qui l'ont précédé; il a pris notamment une plus grande part à ces merveilleux travaux d'ouverture, d'élargissement de rues, de création, d'agrandissement ou de régularisations d'égouts, qui doivent avoir bientôt une salutaire influence sur la santé publique dans cette grande ville, et abaisser un jour sa mortalité au niveau de celle de Londres. Aux travaux d'utilité publique il a joint, il est vrai, les travaux d'embellissement, qui sont aussi, dans une grande mesure, des travaux d'utilité publique. Le plus important, nous allions dire le plus glorieux de tous, celui qu'avaient rêvé la Restauration, le gouvernement de Juillet, le gouvernement républicain, il l'a fait en deux ou trois années, il a fini le Louvre! Mais en même temps qu'il accomplissait, sous les yeux d'une population émerveillée, ce prodige de force, de puissance et de volonté, il acquittait une autre dette du premier gouvernement impérial, il créait les halles centrales, *ce Louvre du peuple* !

Ainsi, nous le reconnaissons, le gouvernement de l'Empereur a plus dépensé dans Paris que les régimes antérieurs, et nous ne croyons pas que la France en soit devenue plus pauvre, ou moins glorieuse. Mais ces dépenses sont bien loin d'avoir absorbé les sommes énormes auxquelles on croit pouvoir les évaluer. « D'après un document officiel, nous dit-on, sur un total de 2,379 millions de paiements faits par le Trésor public, en 1855, le département de la Seine a absorbé à lui seul 877 millions. En 1850, il avait été payé, dans le même département 497 millions, et c'était déjà bien assez. » Et l'on ajoute immédiatement : « S'il est naturel que le siége du gouvernement soit le théâtre de *dépenses exceptionnelles*,

est si vrai, que des industriels étrangers, croyant en emporter le secret chez eux avec quelques ouvriers français *embauchés* au prix de l'or, n'ont pas tardé à découvrir leur erreur. Ces ouvriers qui, au milieu de Paris, au sein de cette atmosphère de grâce, d'élégance qu'on ne respire nulle part ailleurs, étaient l'élite de leur profession, avaient perdu, loin de cette patrie des arts, les qualités éminentes qui les y avaient fait rechercher.

Digitized by Google

il faut cependant que ce privilége ait ses limites. » Ainsi, d'après notre auteur, les 877 millions *payés* à Paris représenteraient 877 millions de dépenses faites *à* et probablement *pour* Paris. Eh bien! c'est une grande et regrettable erreur, et cette erreur s'applique à 1850 aussi bien qu'à 1855 ou à toute autre année. Il est complétement inexact, en effet, que les paiements faits à Paris, dans ces deux années ou en tout temps, représentent des dépenses effectuées *à* et surtout *pour* Paris; et il est facile de s'en convaincre en jetant les yeux sur la classification par nature ou par ministère que donne de ceux de ces paiements qu'effectue à Paris le caissier central du Trésor, le *Compte-Rendu annuel de l'administration des finances.* Que nous apprend ce document? que la plus grande partie des paiements de cet agent a pour objet le service de la dette consolidée et flottante, des dotations, de l'amortissement (dépense fictive, comme on sait, qui figure pour ordre dans les opérations du caissier pour une somme de 64 à 68 millions), des pensions, d'une notable partie des dépenses de la guerre, de la marine et des travaux publics. Il est à regretter que le document officiel ne fasse pas connaître, pour les autres comptables du trésor, le détail de leurs paiements dans le département de la Seine; il est certain que nous y trouverions des renseignements analogues.

Maintenant peut-on considérer les dépenses dont l'énumération précède, et qui, dans les temps ordinaires, forment environ les trois cinquièmes des paiements faits à Paris, comme des dépenses faites *à* ou *pour* Paris? Evidemment non. On ne peut imputer à blâme à l'administration si le plus grand nombre de ses rentiers, de ses pensionnaires, des porteurs de ses bons, etc., se trouve à Paris. Des paiements faits à Paris pour la guerre, une partie seulement représente des dépenses faites à Paris; ce sont celles que nécessitent la solde, l'entretien, le service hospitalier de la force militaire casernée dans cette capitale, force toujours considérable, mais dont le chiffre est particulièrement élevé, et pour d'excellentes raisons, depuis 1848. Quant aux paiements pour la marine, nous serions bien étonné, s'ils acquittaient des dépenses faites non pas *pour*, mais seulement *à* Paris.

A ce propos, il est bon que M. de Lavergne soit averti que presque tous les grands industriels de la province sont représentés à Paris. Comme ils ont généralement des paiements à faire dans cette ville, ils trouvent très commode et surtout très économique, pour éviter les frais et les risques des transports d'espèces, de faire délivrer sur le trésor, pour les fournitures qui peuvent leur être dues, des mandats au nom de leur agent, qui en touche le montant à Paris. Cette explication donne la clef d'une bonne partie des paiements du caissier

Digitized by Google

central pour le compte des trois ministères consommateurs, la guerre, la marine et les travaux publics.

Si ces observations nous paraissent justifier le chiffre considérable des paiements faits en tout temps à Paris, elles ne répondent pas, il est vrai, à l'objection tirée de l'accroissement très sensible de ces paiements en 1855 (on aurait pu ajouter : et en 1854), par rapport à 1850. La réponse concluante à cette objection se trouve dans le tableau suivant, où l'on verra que cet accroissement a deux causes : l'une, principale, dominante, la guerre ; l'autre, très subsidiaire, la dotation impériale, et peut-être une part un peu plus grande de l'Etat dans les travaux d'utilité publique de Paris. La guerre est représentée : 1° par les envois d'argent directs de Paris en Orient, pour l'armée et la flotte, envois qui dépassent 150 millions ; 2° par l'augmentation de la dette consolidée, mais surtout de la dette flottante (bons du trésor). Nous compléterons ces explications par une remarque, suivant nous, très importante ; c'est que les paiements faits à Paris, soit en 1850, soit en 1855, ne sont pas afférents à un seul exercice, comme on pourrait le croire en lisant M. de Lavergne, mais bien à *trois exercices.*

| | Dette consolidée. | Dette flottante. | Dotations. | Amortissement. | Pensions. | Guerre. | Marine. | Travaux publics. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | — | — | — | — | — | — | — | — |
| | mill. | mill. | mill. | mill. | mill. | mill. | mill. | mill. |
| 1855.. | 156.9 | 26.3 | 32.6 | 67.9 | 9.7 | 207.0 | 44.6 | 22.1 |
| 1854.. | 144.5 | 15.7 | 31.3 | 64.5 | 9.9 | 101.0 | 31.0 | 10.6 |
| 1853.. | 142.2 | 4.4 | 35.5 | 65.5 | 6.4 | 52.4 | 11.7 | 8.8 |
| 1852.. | 153.1 | 6.6 | 16.0 | 64.5 | 17.9 | 53.9 | 10.7 | 6.0 |

Il faut donc renoncer à tirer un argument des paiements faits par le caissier central ou par les autres agents comptables du département de la Seine en faveur de cette thèse de « l'alimentation du luxe de Paris par le budget. » Les sommes payées en traitements, soldes, salaires ou redevances, rentes, pensions ou dotations, achat de matières, seules formes sous lesquelles puissent se produire les dépenses faites à Paris par le gouvernement, se répartissent sur un trop grand nombre de têtes pour que l'on puisse soutenir sérieusement qu'elles fournissent, surtout avec la cherté actuelle, le principal aliment du luxe. Le luxe de Paris (et ce luxe a été de tous les temps) a sa principale source dans le développement, particulièrement rapide en cette ville, de la richesse publique, motivé par les gains exceptionnels du commerce et de l'industrie, par les dividendes de plus en plus considérables des compagnies financières, et par la présence à Paris d'une foule de riches étrangers.

Il y aurait peut-être, en outre, une question préalable à poser ;

Digitized by Google

elle consisterait à demander ce que l'on entend par le luxe en général et par le luxe de Paris en particulier? A nos yeux, l'idée du luxe est une idée tellement relative, que nous croyons impossible de la définir convenablement et de dire notamment où il commence, où il s'arrête. Le mot luxe peut avoir une valeur pour le moraliste, mais vraiment il n'en a pas pour l'économiste. Au surplus si, en qualité de siége du gouvernement, Paris puise au budget des sommes considérables, il produit au Trésor des recettes également très élevées. C'est ainsi que le département de la Seine a versé dans les caisses publiques, en 1855, la somme énorme de 650 millions. Elle n'avait été que de 277 millions en 1850. Paris, on le voit, sait dignement reconnaître ce que l'on appelle « les libéralités du budget. »

Toute cette discussion est très grave, et les moindres erreurs ou les moindres infidélités peuvent peser d'un poids considérable sur l'opinion, surtout dans les provinces et à l'étranger. Aussi, est-ce avec un sentiment de vif regret que nous lisons dans le mémoire qui nous occupe, qu'à Paris « le *prix de la viande* ou du pain est abaissé au moyen des *ressources publiques.* » Chacun sait pourtant que si la viande est taxée, son prix n'est pas abaissé sur les ressources publiques. Nous croyons même que la taxe, surtout en ce moment, est très favorable aux bouchers et qu'elle contribue à la hausse. Quant au pain, si son prix est abaissé, ce n'est pas aux frais du budget, mais aux frais de la ville de Paris, ce qui est fort différent. Nous ajouterons que les sacrifices qu'elle s'est imposés depuis 1854 dans ce but, et qu'elle a faits d'ailleurs, de temps immémorial, dans un intérêt général trop facile à comprendre pour que nous le rappelions, ces sacrifices, disons-nous, ne sont pas des pertes définitives. Grâce au système de compensation, qui fonctionne heureusement depuis plusieurs mois, la ville peut raisonnablement espérer aujourd'hui que ses avances lui seront un jour remboursées. Dans tous les cas, il est contraire à toute vérité que la *puissance du budget* soit employée à réduire fictivement le prix du pain et de la viande à Paris et *à faire ainsi concurrence au travail rural*, c'est-à-dire à provoquer une immigration considérable dans cette ville.

### III. — DES REMÈDES PROPOSÉS A LA SITUATION.

Si nous avons réussi à prouver que le mal, c'est-à-dire le ralentissement du mouvement de notre population et l'accroissement rapide, par des causes artificielles, des agglomérations urbaines, n'existe pas, ou du moins n'a pas la gravité qu'on lui attribue, et, dans tous

Digitized by Google

les cas, ne saurait être attribué à des causes permanentes, nous serons logiquement dispensé d'examiner les remèdes par lesquels on prétend le guérir. Nous inclinerons d'autant plus à considérer cet examen comme inutile, que, lorsqu'on étudie sous tous ses aspects cette société que M. de Lavergne se plaît à dire si gravement malade, on est amené à ne partager aucune de ses appréhensions.

Nous avons déjà prouvé, les documents en main, que le commerce de la France, après un faible ralentissement en 1854, motivé par la guerre, avait repris son mouvement ascendant en 1855 et 1856. Nous allons démontrer que tous les autres signes par lesquels se manifeste la prospérité d'un grand pays, se sont produits en France dans la période qui nous occupe.

Le tableau suivant indique en valeurs officielles le mouvement d'importation en France de certains objets de consommation de luxe, (produits alimentaires et autres) de 1850 à 1855.

| | 1840. | 1851 | 1852. | 1853. | 1854. | 1855. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | — | — | — | — | — | — |
| | mill. | mill. | mill. | mill. | mill. | mill. |
| Sucres des colonies françaises. | 32.6 | 30.7 | 41.2 | 42.4 | 52.9 | 59.5 |
| Sucres étrangers..... | 12.6 | 12.3 | 14.4 | 14.2 | 17.2 | 27.0 |
| Tabac en feuilles..... | 15.9 | 26.2 | 38.2 | 13.2 | 42.8 | 58.4 |
| Café..... | 13.6 | 16.3 | 18.7 | 17.5 | 19.0 | 23.3 |
| Cacao..... | 1.9 | 2.0 | 2.4 | 2.8 | 3.3 | 4.0 |
| Thé..... | 0.6 | 0.8 | 1.3 | 0.9 | 1.1 | 1.1 |

L'importation de ces produits, par lesquels on mesure habituellement en Angleterre le degré de bien-être dont jouit la population dans un moment donné, s'est donc rapidement accrue, surtout dans les deux années de la plus grande cherté.

Le produit des contributions indirectes, thermomètre non moins fidèle de la prospérité publique, s'est élevé, de 336,829,657 fr. en 1854, à 359,928,856 fr. en 1855. Le produit de 1856 est encore supérieur; nous regrettons de ne l'avoir pas sous les yeux. Les taxes de guerre ont contribué, sans doute, à cette augmentation; mais, si nous ne craignions d'abuser des chiffres, il nous serait facile de démontrer qu'elle est due en très grande partie à l'accroissement des consommations.

Les ventes sur saisie immobilière, cet autre indice également concluant de la gêne ou de l'aisance publique, ont diminué dans les proportions ci-après :

| 1850. | 1851. | 1852. | 1853. | 1854. | 1855. |
|---|---|---|---|---|---|
| — | — | — | — | — | — |
| 12,589 | 11,015 | 9,383 | 7,928 | 7,046 | 6,840 |

Digitized by Google

Le nombre moyen annuel des faillites, de 3,493 dans la période 1846-1850, est descendu à 2,937 de 1851 à 1855.

Est-il nécessaire de le dire? l'impôt foncier rentre avec une facilité merveilleuse; les contribuables sont en avance pour des sommes chaque année plus considérables, et les frais de poursuite deviennent insignifiants. Les prévisions des recettes sont dépassées dans des proportions que n'ont pas connues même les *plus belles années de la monarchie parlementaire*. Ce n'est plus par 20 millions, comme avant 1847, c'est par 40, 50 millions qu'il faut compter aujourd'hui leur plus-value.

Rappellerons-nous dans quelles conditions ont été couverts les deux emprunts de 1854 et 1855? rappellerons-nous ces sommes de 1,500 millions, plus tard de 2 milliards 1/2, offertes au Trésor qui n'en demandait que 250, puis 400? parlerons-nous du chiffre si rapidement ascendant, malgré les impôts nouveaux, du revenu kilométrique de nos chemins de fer? de l'accroissement incessant du nombre des patentés et des sociétés commerciales, témoignage irrécusable des progrès également incessants de notre commerce intérieur? de l'accroissement continu des demandes de brevets, preuve certaine du prodigieux travail des esprits dans le domaine des sciences appliquées aux arts utiles, et de l'abondance des capitaux mis à la disposition des inventeurs?

Un dernier fait, et peut-être le plus caractéristique de tous : Pendant que ce pays se débattait sous l'étreinte de la cherté, le niveau de sa moralité, loin de s'abaisser, se relevait sensiblement. Jetons les yeux sur la statistique criminelle de 1854 et de 1855, de 1855 surtout, et nous y verrons que presque tous les crimes ont diminué [1]!

Ce pays n'est donc pas aussi malade qu'on veut bien le dire. Que le ciel nous envoie une série de bonnes récoltes, et la France n'aura jamais eu de période plus prospère. On verra même cette prospérité, déjà si grande, prendre, si Dieu nous conserve l'ordre et la paix, un essor qui surprendra nos Cassandres politiques, et qui, nous l'espérons, ne les affligera pas, malgré le démenti qu'en recevront leurs sinistres prédictions.

Voyons cependant les remèdes qui nous sont proposés; s'ils pouvaient hâter l'avénement de cette heureuse situation, ils devraient encore être accueillis avec reconnaissance. De ces remèdes, il en est un qui ne nous est offert que sous forme d'insinuation, et sur lequel nous nous tairons par un sentiment de stricte convenance; il

[1] Voir, dans cette *Revue*, l'article de M. Rapetti, sur la *Criminalité en France pendant* 1855, livraison du 28 février 1857 (t. XXX, p. 318).

Digitized by Google

en est d'autres qui sont articulés nettement, courageusement; ce sont ceux-là dont nous voulons rechercher l'efficacité.

Ces remèdes sont : 1° des économies de 200 millions au moins sur le budget; 2° une intervention plus active du Corps législatif dans la discussion des intérêts financiers du pays.

Commençons par le second. L'intervention des représentants du pays dans la discussion et le règlement de ses intérêts financiers est, aux termes de la Constitution, aussi large que possible. En principe, la Chambre peut rejeter tous les budgets ministériels séparément, et tout le budget indistinctement; elle peut ainsi faire triompher quand même sa volonté, juste ou injuste. En fait, tous les budgets qui lui ont été soumis, depuis 1852, portent la trace des laborieuses investigations auxquelles elle a soumis notre situation financière. Toutes les économies qu'elle a cru compatibles avec les légitimes exigences des services publics, elle les a réalisées, et, sous ce rapport, elle n'a rencontré aucune difficulté sérieuse de la part du gouvernement. Il ne pouvait guère en être autrement, puisque ce gouvernement, ambitionnant la seule gloire qui lui manque encore, celle d'assurer l'équilibre réel des budgets, que le pays attend vainement depuis plus de vingt ans, est continuellement en quête des réductions qu'il pourrait opérer sur ses dépenses, sans porter atteinte aux éléments essentiels de la grandeur et de la prospérité du pays.

Ces réductions, on n'hésite pas à les demander dans l'énorme proportion de 200 millions! Cette prétention nous rappelle un fait curieux de nos récentes annales parlementaires. C'était en 1849. L'Assemblée nationale était saisie de l'examen du premier budget républicain. Un membre prend la parole et termine un discours de trois heures, rempli de vagues généralités sur le budget des dépenses, en déclarant que la Chambre peut, sans difficulté, réaliser pour 300 millions d'économie; c'était M. Mathieu (de la Drôme), un montagnard, comme on disait alors. L'un de ses collègues de la droite se lève et s'exprime à peu près en ces termes : « Monsieur, vous venez de dire qu'une économie de 300 millions sur le budget était possible, facile même : je vous somme d'indiquer les chapitres, les articles de ce budget sur lesquels cette économie pourrait être réalisée sans désorganiser les services publics; je vous donne quinze jours pour faire cette étude; si, dans ce délai, vous ne venez pas justifier votre assertion, je serai en droit d'en conclure que vous avez voulu tromper le pays. » M. Mathieu accepte le défi, et, au délai fixé, il monte à la tribune. La curiosité était grande; la Chambre était au complet... Savez-vous dans quelle mesure l'orateur de la montagne dut successivement réduire ses propositions de



Digitized by Google

réduction? A la suppression du douaire de la duchesse d'Orléans, 300,000 francs!

M. L. de Lavergne n'est pas un montagnard; nous le tenons, au contraire, pour un homme d'ordre par excellence; il ne voudrait pas tromper le pays et le ramener dans la voie des aventures. Eh bien! à notre tour, nous le prions de nous indiquer les services sur lesquels cette réduction de 200 millions pourrait être opérée, sans préjudice pour les intérêts permanents, immuables, de ce pays. Il n'y a guère, en France, que trois grands ministères consommateurs; nous les avons nommés plus haut. Sur lequel ces énormes économies devraient-elles porter? Sur les travaux publics? Telle ne saurait être sa pensée, puisqu'il applaudit à la rapide exécution de notre réseau de voies de fer, et que, pour citer ses expressions, il trouve même « que l'on ne fait pas encore assez de chemins de fer. » Serait-ce sur la marine? Mais il sait bien que le matériel de notre flotte subit en ce moment une transformation que l'on ne pourrait suspendre sans les plus grands inconvénients. Nous voulons parler de la substitution des moteurs à hélice aux moteurs à aubes, substitution à la veille d'être bientôt terminée en Angleterre, et que nous ne pourrions négliger sans tomber au dernier rang des puissances maritimes. On ne peut donc penser à la marine. Un pays, qui a 500 lieues de côtes à défendre, qui a des intérêts commerciaux et politiques dans le monde entier, ne saurait condamner son pavillon à un état d'infériorité humiliante vis-à-vis des autres pays, et abdiquer ainsi toute influence sur les événements qui peuvent s'accomplir dans les trois mers qui le baignent.

Non, ce n'est pas à la marine que l'on a pensé; et si l'on était sincère, on nous dirait qu'il s'agit du budget de la guerre. Eh bien! là, l'économie serait encore plus funeste. Et d'abord, nous avons hâte de le dire, le gouvernement n'a pas attendu des conseils un peu suspects pour prendre l'initiative des réductions les plus considérables dont l'armée, depuis la paix, pouvait être l'objet, sans danger pour son organisation, sans danger pour le maintien de l'ordre. Les renvois dans les foyers, sous forme de congés provisoires, illimités ou définitifs, se comptent par cent mille. Aller au delà, ce serait toucher aux cadres, c'est-à-dire briser des positions conquises sous le feu de l'ennemi, au milieu des misères, des privations, des souffrances de toute nature de l'expédition de Crimée; ce serait arracher à ces hommes de cœur, qui ont relevé si haut le drapeau de la France, cette épée dont ils sont si justement fiers et qui, en définitive, n'est que le prix de leur sang. La France ne commettra pas cette ingratitude, et c'est

Digitized by Google

surtout ici le cas de dire « qu'elle est assez riche pour payer sa gloire. »

L'armée, d'ailleurs, n'est pas une dépense aussi improductive qu'on affecte de le croire. Si elle est notre force et notre gloire au dehors, elle est notre sécurité au dedans. Sous son égide, la France peut se livrer paisiblement aux travaux féconds de la paix, et ce qu'elle ajoute, sous ce rapport, aux éléments de richesse de notre pays, est incalculable. Voyez ce que devenait notre industrie en 1848, quand cette armée, désorganisée par l'anarchie, s'en allait par bandes dans ses foyers !

Un dernier mot : le mémoire que nous venons de réfuter a obtenu un genre de succès auquel l'auteur, nous aimons à le croire, ne visait guère. Il a servi de texte aux articles dans lesquels le *Times* a récemment essayé de démontrer la prétendue décadence morale et physique de la France. Nous avons en outre, sous les yeux, un article de la *Revue d'Edimbourg*, dont l'auteur tirant hardiment des principes posés par M. de Lavergne des conséquences que l'honorable écrivain n'avouerait probablement pas, et, interprétant à sa manière ces *causes particulières* auxquelles il a fait allusion sans les nommer, n'hésite pas à mettre à la charge du gouvernement impérial, et le ralentissement du progrès de notre population, et les immigrations urbaines, et le luxe, et la cherté, peut-être même le choléra. M. de Lavergne lira sans doute cet article où l'on emprunte à chaque page, en évitant soigneusement de le nommer, ses chiffres, ses arguments et jusqu'à ses idées de détail. Eh bien ! nous en sommes certain, il regrettera de l'avoir inspiré, surtout quand il y verra cette assertion étrange que « désormais la France, épuisée d'hommes et d'argent, ne pourrait plus, sans un grand péril intérieur, armer un seul bâtiment et lever un nouveau bataillon ! »

A. Legoyt.

---

Digitized by Google

# REVUE CRITIQUE

## DE L'ATHENÆUM FRANÇAIS.

*Li Romans de Dolopathos*, publié par MM. Ch. Brunet et A. de Montaiglon. Paris, P. Jannet. In-16, 1856.

Le roman de Dolopathos est un poème en vers français du XIII^e siècle. Déjà en 1838, M. Leroux de Lincy l'avait analysé et en avait reproduit des fragments étendus à la suite du remarquable *Essai sur les fables indiennes et sur leur introduction en Europe*, de M. Loiseleur-Deslongschamps. Ce monument important et curieux de notre ancienne littérature vient d'être édité complétement, dans son ensemble de treize mille vers, pour la *Bibliothèque elzevirienne*.

Comme toutes les œuvres du moyen âge, et plus même que la plupart de ces œuvres, celle-ci soulève d'inépuisables questions d'origine. Le moyen âge ne crée pas, dans le sens que ce mot nous présente aujourd'hui; du moins, il ne crée qu'en reproduisant. Il acceptait, il accueillait avec bonne foi toutes les fictions, même les plus invraisemblables; mais il se serait fait scrupule d'en inventer : c'eût été mentir. Lors donc que nous trouvons un livre écrit à telle date par tel auteur, nous pouvons préjuger tout d'abord que ce livre n'est pas une conception première et originale, mais seulement une nouvelle transformation d'une œuvre antérieure. Un problème s'offre, par conséquent, à l'érudition, c'est de poursuivre, à travers les siècles qui s'éloignent, le thème primitif; problème dont la solution lui échappe presque toujours. L'érudition a beau remonter de découverte en découverte, les vestiges s'effacent peu à peu dans les ténèbres de la décadence gréco-latine. Il y a là une vaste période, tombeau du monde antique, berceau du monde nouveau, où toutes les traces finissent par se perdre et disparaître. Seulement, en franchissant cet espace, presque toujours, nous retrouvons au delà, dans les littératures de l'Orient, le type primordial, la source-mère d'où sont descendues ces œuvres du XII^e et du XIII^e siècle. On aperçoit ainsi distinctement les deux extrémités de la chaîne. Mais par où passe-t-elle ? Combien y a-t-il d'anneaux intermédiaires ? Voilà ce qui demeure obscur et insaisissable. Le roman de Dolopathos est une des productions de l'ancienne littérature française qui offrent de la manière la plus frappante ces conditions d'origine antique et de filiation incertaine. Nous trouvons au XIII^e siècle, vers 1222 ou 1224, le

Digitized by Google

poème rimé par Herbert. En remontant plus haut, nous constatons l'existence d'un texte latin affirmée par le trouvère lui-même. Cette version latine était l'œuvre d'un moine de l'abbaye de Haute-Seille, dans le diocèse de Toul, qui paraît l'avoir composée entre 1184 et 1212. L'ouvrage est perdu; il n'en reste que l'épître dédicatoire adressée à Bertrand, évêque de Metz, que M. de Montaiglon a publiée à la suite de son *Introduction*. Mais, au delà de ce document positif, les traces disparaissent. L'autre extrémité de la chaîne, nous la retrouvons dans l'Inde, c'est le roman de Sendabad. Comme premier anneau intermédiaire, nous avons une rédaction hébraïque de ce dernier ouvrage, qui a été traduite et publiée par M. Carmoly, sous le titre de *Paraboles de Sendabar*.

De l'Inde à la Lorraine, le livre a traversé la Judée, la Grèce, le monde romain, tout le moyen âge antérieur; au moment où il nous apparaît à la fin du XII^e siècle, il a conservé la donnée principale de l'ouvrage antique, mais dans le cadre primitif sont venues prendre place des histoires empruntées à toutes les civilisations qui se sont succédé dans l'intervalle : le personnage de Virgile est mêlé aux personnages du moraliste indien; la fable du cyclope Polyphême est suivie de la légende du *Chevalier au Cygne*. A dire vrai, de ces civilisations passées, il ne reste rien. Les éléments qu'elles ont fournis se sont complétement modifiés et transformés. La pensée, le sentiment, les mœurs, l'art surtout, sont tellement différents qu'il est presque impossible de reconnaître les modèles. Le moyen âge s'est identifié ces traditions. Cet Ulysse que le conteur du XIII^e siècle ne désigne que comme un vieux larron converti, ce Virgile chez lequel le héros va s'instruire dans les sept arts, le *trivium* et le *quadrivium*, qu'ont-ils à revendiquer au roi d'Ithaque ou au poète du siècle d'Auguste? Qu'importe que le roi Dolopathos ait un nom si terriblement grec? On le soupçonnerait volontiers d'avoir légitimement succédé à Philippe-Auguste. C'est, en effet, le monarque idéal et populaire de ce temps-là. Il est preux, vaillant, libéral, mais avant tout, grand justicier, sévère, même un peu cruel, cela n'était pas un mal, contre les malfaiteurs et les pillards, si hauts seigneurs qu'ils soient, seraient-ils ducs ou princes. Aussi la paix règne dans son royaume. « Le pays est riche et prospère; chacun se livre à son travail en pleine sécurité, le marchand dans sa maison, le laboureur dans les champs. Le blé mûrit dans les campagnes; l'arbre plie sous les fruits le long des routes, sans que personne ose y porter la main. On ne songe même pas à fortifier sa demeure, à avoir des armes. On vit content chez soi; les voisins se réjouissent entre eux; les jeunes gens courtisent les demoiselles, pendant que les vieux, assis l'un tout près de l'autre, racontent les aventures du temps passé et boivent *durement*. » Ce tableau a un sens tout actuel à son époque, aussi vif et aussi vrai que la *chanson du roi d'Yvetot* en 1813. Il nous montre un besoin de tranquillité bien particulièrement ressenti sous le régime féodal, et exprime aussi un des côtés de l'opinion. Ce bon roi qui honore surtout les hommes *sages*, c'est-à-dire instruits, dur aux nobles orgueilleux, doux et familier aux pauvres gens, « plutôt leur père que leur sire, » comme dit Herbert, c'était le roi idéal, non pas des chevaliers, mais des clercs et des bourgeois paisibles.

Digitized by Google

Nous abrégeons les recherches et les considérations érudites ; nous croyons qu'il vaut mieux donner une idée de ce livre que le lecteur serait excusable de ne pas connaître. En voici sommairement le sujet. Dolopathos, qui est ainsi nommé parce qu'il eut beaucoup à souffrir de la ruse et de la trahison, est un roi de Sicile, contemporain de l'empereur Auguste. Il envoie son fils Lucemien à Rome s'instruire auprès de Virgile, le *clerc* le plus renommé de ce temps-là. Ce Virgile est un grand philosophe qui, par son savoir surhumain, a réduit tous les sept arts en un livre si petit qu'il tiendrait dans la paume de la main. Sous un tel maître, Lucemien fait des progrès rapides; il s'adonne, avec une ardeur particulière, à la science par excellence, à l'*astronomie*, qui apprend à lire dans les étoiles le présent et l'avenir. Pendant qu'il achève ses études, la mère de Lucemien meurt, son père se remarie. Déjà vieux, Dolopathos envoie chercher Lucemien à qui il a résolu de confier le gouvernement du royaume. Au moment de se séparer de son élève, Virgile, averti par les constellations menaçantes, exige de lui le serment qu'il ne prononcera pas une parole, jusqu'à ce qu'il l'ait revu. On imagine le désespoir du roi, lorsque, au retour de son fils, il s'aperçoit qu'il est muet. La jeune reine s'engage à le guérir et à le *rendre bien parlant* au bout de sept jours, pourvu qu'il soit entièrement remis à ses soins. Lucemien, renfermé dans les appartements royaux, est entouré de tous les plaisirs et de toutes les séductions. Mais, tout en cherchant à charmer le jeune prince, c'est la reine qui s'enflamme. Ce qui se passe alors ressemble beaucoup à ce qui arriva dans un temps plus reculé au patriarche Joseph. Repoussée avec énergie, la reine, pour se venger, accuse son beau-fils d'avoir voulu lui faire violence. Lucemien, toujours silencieux, ne la dément pas. Le conseil royal le condamne, conformément aux lois du pays, à être brûlé vif. Au jour fixé pour l'exécution, on se rend dans la plaine qui s'étend aux portes de la cité de Palerme. En présence du peuple assemblé, Lucemien va être précipité dans les flammes, lorsqu'on voit accourir, monté sur une mule, un vieillard à barbe blanche, portant un rameau d'olivier. C'est l'un des sept sages de Rome. Le sage obtient un jour de répit et s'offre à raconter une histoire pour l'instruction du roi et du peuple qui l'environne. La même scène se renouvelle sept fois. Pendant sept jours, Lucemien est conduit au champ du supplice, et, au moment où l'on s'apprête à le jeter dans le bûcher, survient un vénérable vieillard qui récite une nouvelle parabole. La situation est, comme on voit, plus dramatique que vraisemblable ; il est facile d'y reconnaître la trame caractéristique qui, plus ou moins modifiée, sert à relier les contes arabes et les fables de l'extrême Orient. Ces histoires, que racontent les sept sages de Rome dans des circonstances si solennelles, sont principalement dirigées contre les ruses des femmes. Afin que le lecteur puisse en juger, nous en avons choisi une que nous analyserons avec quelque développement. Voici ce que raconte le septième sage :

« Un jeune seigneur s'égare dans une forêt à la poursuite d'un cerf; il arrive au bord d'une claire fontaine où se baignait une fée. La fée, si belle que nul ne le saurait dire, avait laissé sur la rive, avec ses vêtements, une chaîne d'or dans laquelle résidaient toute sa puissance et toute sa vertu.

Digitized by Google

Aussi ne résiste-t-elle pas au jeune seigneur qui lui fait le serment de l'épouser. Ils passent la nuit sous les ombrages de la fontaine, et, le matin, le jeune homme emmène joyeusement sa nouvelle épouse à son château. La mère de ce seigneur vivait encore. Jalouse de l'autorité qu'elle a eue jusque-là sur son fils, et qu'elle redoute de perdre, elle voue à sa bru une haine implacable. Elle dissimule, cependant, et lui prodigue les caresses et les amitiés. La fée, au bout de neuf mois, met au monde sept enfants, six fils et une fille qui, tous, ont au cou une chaîne d'or comme leur mère. La marâtre substitue aux sept enfants sept petits chiens; puis, appelant son fils : — Tu n'as pas craint d'épouser une fée, lui dit-elle; tu dois t'en repentir à cette heure; regarde les monstres dont elle s'est délivrée. Le seigneur, de ce moment, prend sa femme en haine. Il la condamne à rester enfouie jusqu'à la poitrine, tant qu'elle pourra vivre. Elle demeure ainsi pendant sept années; sa beauté est flétrie ; on ne peut s'expliquer comment elle n'est pas morte

» La marâtre avait remis les sept enfants nouveau-nés à un *sergent*, à un serviteur dévoué qui a fait le serment de les étrangler ou de les noyer. Il les emporte dans la forêt prochaine, mais là, au moment de commettre le meurtre, il est attendri par la beauté des enfants, il ne peut se résoudre à les tuer de ses mains; il les dépose au pied d'un arbre, laissant exécuter l'ordre de la cruelle marâtre par les bêtes fauves et les oiseaux carnassiers. Dans cette forêt habitait un philosophe qui avait fui le monde et les villes, et à qui une grotte servait de retraite. Ce philosophe, qui se promenait en étudiant selon sa coutume, trouva les jumeaux au pied de l'arbre, il les prit, les porta dans sa grotte et les donna à allaiter à une biche familière. Lorsque les enfants, devenus grands, couraient déjà dans le bois à la poursuite des oiseaux, ils furent un jour aperçus par le seigneur leur père; il remarqua avec étonnement les chaînes d'or qu'ils avaient à leur cou, il chercha à les atteindre, mais ils disparurent tout à coup. De retour au château, le seigneur fit part à sa mère de cette aventure. Celle-ci soupçonna aussitôt que ces enfants étaient ceux de son fils. Interrogeant le sergent, elle lui fit avouer qu'il ne s'était pas acquitté jusqu'au bout de l'ordre qu'elle lui avait donné. — Les enfants sont vivants, lui dit-elle, nous sommes perdus tous les deux, si tu ne parviens à les découvrir et à leur enlever leurs chaînes d'or.

» Après trois jours de recherches dans la forêt, le sergent arrive au bord d'une rivière large et limpide. Les six frères y nageaient sous la forme de cygnes. Ces chaînes d'or que les enfants tenaient de la fée, leur mère, avaient ce pouvoir qu'en les ôtant ils devenaient cygnes; en les revêtant, ils reprenaient la forme humaine. La sœur, assise sur la rive, attendait ses frères et gardait leurs chaînes. Le sergent, s'approchant sans bruit, se précipite sur ces chaînes. L'enfant effrayée s'enfuit dans le bois. Lorsque le sergent eut rapporté à sa dame les six chaînes dérobées, elle les donna à un orfévre, pour qu'il lui en fît une coupe d'or. Mais l'orfévre eut beau souffler le feu, eut beau marteler l'enclume, il ne réussit pas à entamer l'or magique; tous ses efforts n'aboutirent qu'à ébrécher un seul anneau.

Digitized by Google

Forcé de renoncer à l'entreprise, il prit et pesa de l'autre or, forgea une coupe qu'il porta à la dame, et conserva les chaînes.

» Cependant, faute du talisman, les six frères ne pouvaient revenir à la forme humaine et demeuraient cygnes. Leur douleur était grande, ils allaient criant et menant leurs plaintes. La sœur à qui la chaîne n'avait pu être ravie, se faisait cygne comme ses frères et les accompagnait. Tous sept, quittant la rivière où ils avaient éprouvé une si grande infortune, prirent leur vol; ils vinrent s'abattre dans l'étang qui environnait le château paternel. Le châtelain était justement accoudé, pensif, à une fenêtre; il admire cette blanche volée de cygnes voyageurs, et pour les retenir, il leur fait jeter du pain, il commande à ses gens de leur donner chaque jour à manger.

» La sœur, qui redevient jeune fille, se présente au château; se tenant aux portes, demandant l'aumône, elle y est bientôt familière. Poussée par l'instinct filial, elle ressent surtout beaucoup d'affection et de pitié pour la pauvre fée qui endure un si horrible tourment; elle pleure de la voir souffrir, elle partage avec elle tout ce qu'on lui donne; la nuit, elle vient dormir à côté d'elle. Souvent aussi elle descend au bord de l'étang, et les cygnes accourent à elle, voletant, battant des ailes, la caressant. Les gens du château s'émerveillaient. Plusieurs disaient que cette jeune fille ressemblait d'une façon étrange à la fée, telle qu'était du moins celle-ci, lorsque, tendre et belle, le seigneur l'avait la première fois amenée au château. Le châtelain fut frappé lui-même de cette ressemblance. Un jour aussi il aperçut la chaîne d'or que l'enfant avait au cou. Il l'interrogea, lui demanda en quel pays elle était née, qui étaient son père et sa mère, et comment elle faisait obéir si docilement les cygnes au geste de sa main et au son de sa voix. Aux premières questions, la jeune fille ne sut pas répondre, mais quant au dernier point, elle dit simplement que ces cygnes étaient ses frères, et elle raconta ce qui leur était arrivé. La marâtre était présente à l'entretien. Tremblante d'effroi et de courroux, elle appelle le sergent et lui ordonne de tuer cette jeune fille aussitôt qu'il en pourra trouver l'occasion. Quand celle-ci descend vers l'étang, à travers les remparts du château, il se glisse sur ses pas, et, tirant l'épée, il va la frapper; mais le châtelain, qui s'en revenait justement en sens contraire, se jette au-devant du traître, lui arrache l'épée et lui demande pourquoi il veut assassiner cette enfant. Pressé de questions, le sergent finit par tout révéler. Le seigneur le conduit en présence de sa mère et force également celle-ci à avouer la vérité. L'orfévre, mandé à son tour, rapporte les précieuses chaînes qu'il a gardées. Elles sont remises à la jeune fille; aussitôt elle court vers l'étang; à chacun des cygnes elle rend sa chaîne et soudain il redevient homme. Toutefois, une seule des chaînes magiques, celle dont l'orfévre a ébréché un anneau, demeure impuissante. Celui à qui elle appartient reste cygne pour toujours. Ce dernier fit, dès lors, constamment compagnie à l'un de ses frères, qui fut, à cause de cela, surnommé le *Chevalier au Cygne*, et qui eut un grand renom. C'est ce cygne que l'histoire nous montre traînant par une chaîne d'or la barque où se tenait tout

Digitized by Google

armé le chevalier qui, depuis, fut duc de Bouillon. On devine si la joie fut grande au château. La fée, retirée de la fosse, baignée, soignée, servie, honorée, redevint belle et fut plus aimée de son seigneur qu'elle ne l'avait été auparavant. La marâtre fut mise dans la fosse à la place de sa bru. »

Dans le grand roman du *Chevalier au Cygne*, qui est le développement de cette fable, tous ces personnages se nomment : le roi Oriant, sa mère Matabrune, la reine Béatrix, qui n'est point une fée; elle met aussi au monde, cependant, sept jumeaux à la fois, mais c'est par la punition divine. Un jour qu'on parlait devant elle d'une femme accouchée de deux enfants, elle avait dit qu'une épouse fidèle n'en pouvait jamais avoir qu'un seul, et que celle qui en avait plusieurs était, par cela même, convaincue d'adultère. Un jugement si téméraire eut pour châtiment cette fécondité exceptionnelle. Quant aux chaînes d'or, ce sont sept fées qui en font présent à chacun des enfants de Béatrix. Elyas, le chevalier au cygne, a une fille appelée Ida, qui épouse Eustache de Boulogne, père de Godefroy de Bouillon. On voit que les noms historiques sont assez exactement conservés. Godefroy de Bouillon était fils d'Eustache, comte de Boulogne et d'Ide ou Ida de Lorraine, fille de Béatrix d'Este et de Godefroy le Barbu. Cette généalogie n'est pas le moindre intérêt de ce conte; elle nous montre cette tendance, qui est commune, au moyen âge et à toutes les époques naïves, de donner aux personnages qui ont joué un grand rôle une origine merveilleuse et surnaturelle. Cette fable, qui pourrait bien s'être attachée à Godefroy de Bouillon par suite d'un méchant jeu de mots, faisait foi dès le milieu du XII^e siècle, cinquante ans après la mort de l'illustre croisé (*signatus*, *cruce signatus*, le chevalier au signe de la croix).

Revenons au roman de Dolopathos et à Lucemien qui demeure toujours menacé du dernier supplice. A la fin, arrive Virgile lui-même qui, après avoir aussi raconté une histoire, relève le jeune prince de son serment et lui permet de se justifier. La reine est jetée dans le bûcher qui était allumé pour Lucemien. Là ne s'arrête pas encore le roman, il y a une longue suite qui nous apprend comment Lucemien succéda à son père Dolopathos, comment un disciple du Christ vint prêcher l'Evangile dans le royaume de Sicile et, par sa prédication et ses miracles, convertit le monarque et son peuple à la vraie foi.

Tel est le poème d'Herbert. L'auteur conte bien, souvent avec esprit et finesse; son langage surtout est d'une pureté et d'une correction remarquables. Mais il est extrêmement prolixe, ce qui est le grand défaut de la littérature de ce temps. Il existe à la Bibliothèque impériale deux excellents manuscrits de cet ouvrage, tous deux du XIII^e siècle. Le texte de la nouvelle et première édition a été établi d'après ces deux manuscrits avec une scrupuleuse exactitude et une parfaite intelligence. La préface de M. de Montaiglon offre, avec clarté et précision, tous les renseignements qui concernent le livre. Il a surtout pris soin de bien distinguer le roman de Dolopathos d'autres œuvres sorties de la même source et demeurées plus près du modèle : *Le roman des Sept Sages*, dans ses textes latins et français, et, en français, dans ses versions en prose et en vers. La confusion qui a longtemps existé entre ces compositions, n'est plus possible aujourd'hui.

Digitized by Google

Une table analytique, soigneusement faite, permet de se retrouver dans cette longue série de treize mille vers. Cela est bien, mais cela est-il suffisant? Après avoir rendu justice à la nouvelle édition, on nous permettra de regretter que le texte soit si nu, les notes trop rares, le commentaire trop absent. Nous croyons que c'est dans la méthode contraire que la *Bibliothèque elzevirienne* a sa raison d'être et de prospérer. Les Techener, les Crapelet, les Sylvestre pouvaient s'adresser à un cercle restreint d'érudits et d'amateurs : c'était la première période de ces sortes de publications et d'études. Nous sommes arrivés à la seconde. La *Bibliothèque elzevirienne* a pour but de répandre les monuments de notre ancienne littérature dans un public plus nombreux; il ne lui suffit plus, par conséquent, de reproduire simplement les textes, elle doit les rendre accessibles et praticables, elle doit en faciliter la lecture, en aider l'interprétation dans la mesure de sa destination nouvelle. Il faut qu'elle entoure et revête ces textes d'un travail qui en fasse ressortir tout le sens et tout l'intérêt, qui en signale les enseignements littéraires, les applications historiques, qui y répande la lumière et la vie. Ces morts du XII^e et du XIII^e siècle, ce n'est plus assez de les exhumer, il faut les ranimer et leur rendre la parole. Tel est le principe contre lequel ne doit prévaloir aucune considération d'ordre secondaire, et nous sommes d'avis que l'éditeur de la *Bibliothèque elzevirienne*, trop préoccupé d'offrir au public tout le roman de Dolopathos dans un seul volume, n'y a pas en cette circonstance assez fidèlement obéi.

LOUIS MOLAND.

*Poésies complètes du chancelier de L'Hospital*, première traduction annotée, suivie d'une table analytique et précédée d'un nouvel Essai sur l'esprit de L'Hospital, par Louis BANDY DE NALÈCHE, avocat à la Cour impériale de Paris. 1 vol. in-12. Paris, Hachette. 1857.

Malgré la partialité ordinaire des traducteurs pour l'écrivain dont ils interprètent les idées, M. Bandy de Nalèche nous paraît un peu sévère à l'égard de L'Hospital, dans l'essai qu'il lui a consacré en tête de son livre, et où il apprécie successivement l'homme d'Etat, le législateur, le philosophe et le poète. Il nous semble que le vieux chancelier dont la blanche hermine a traversé sans souillure une époque de violence et de corruption, et dont la physionomie vénérable se présente à nous entourée des respects de trois siècles, est quelquefois jugé d'une manière un peu tranchante par le jeune avocat qui le fait comparaître à sa barre. En effet, nous croyons pouvoir l'affirmer, d'après les défauts et les qualités de son livre, l'auteur est jeune, il est de son temps, nous dirions presque qu'il est trop de son temps pour s'identifier toujours complétement avec les idées et les hommes d'un autre âge. Est-ce bien à l'aide de formules empruntées à MM. Emile de Girardin et de Lourdoueix qu'il convient d'apprécier le rôle politique de L'Hospital? Ne reconnaît-on pas, dans les réflexions, judicieuses du reste, sur le rôle européen de la Papauté, que l'auteur oppose aux reproches adressés par le chancelier parlementaire et gallican du XVI^e siècle à la Rome des Borgia, des Jules II et des Sixte-Quint, une réminiscence trop

Digitized by Google

évidente de la polémique contemporaine à propos de l'expédition française à Rome? Au milieu d'un résumé rapide et substantiel que notre jeune jurisconsulte consacre aux réformes législatives de L'Hospital, il s'arrête, séduit par des analogies apparentes, pour signaler en grosses lettres à ses lecteurs un EMPRUNT NATIONAL ET UNIVERSEL EN 1543.

Cette préoccupation trop constante des choses du moment, appliquée à l'histoire, produit presque toujours des anachronismes dans la forme, sinon dans le fond. Ainsi par exemple, M. de Nalèche veut-il louer le cardinal de Tournon? « Sa disgrace et enfin sa mort, dit-il, privèrent la France de l'un des hommes *les plus réellement progressistes* et les plus sincèrement patriotes de son temps. » Essaie-t-il de nous dépeindre le profond abattement qui s'empara de L'Hospital, au fond de sa retraite, à la nouvelle des scènes sanglantes de Paris, il nous le représente « loin d'une ville maudite, *cherchant dans les harmonies de la nature la trace de ses illusions perdues.* » Le lecteur aussi perd ses illusions en se voyant ramené aussi brusquement de la Saint-Barthélemy à Bernardin de Saint-Pierre, à Obermann et à René.

Hâtons-nous toutefois de le reconnaître, l'idée de traduire les poésies latines de L'Hospital ne pouvait venir qu'à un esprit sérieux et curieux des choses du passé. Cette forme pédantesque sous laquelle les écrivains du XVI^e siècle déguisaient les faits de l'histoire contemporaine, les noms des hommes et des lieux, et jusqu'à l'expression de leurs sentiments les plus intimes, l'amour, l'amitié, la haine, le patriotisme, cette forme, disons-nous, rebute le commun des lecteurs et choque parfois les érudits eux-mêmes, quand elle s'applique à des faits tout nationaux, à des idées toutes modernes. Or si les harangues et les autres écrits judiciaires et politiques de L'Hospital font honneur aux lumières du jurisconsulte, aux intentions de l'homme d'Etat, sans exclure la discussion pour ses idées, on peut dire que ses épîtres latines composées en grande partie dans sa retraite de Vignay, après qu'il eût rendu les sceaux, respirent partout une philosophie chrétienne, un patriotisme éclairé, l'esprit de famille, l'amour des champs et de l'étude, en un mot tous ces traits qui caractérisent nos grands magistrats du XVI^e siècle et qui peuvent se résumer en un seul : la gravité tempérée par la douceur.

J'aurais désiré que le nouveau traducteur éclairât tout d'abord un point resté obscur sur les poésies latines de L'Hospital et sur la manière dont elles sont parvenues jusqu'à nous. Comment concilier ce que dit son petit-fils Du Fay dans la dédicace de ces poésies, « qu'il les avait recueillies dans la bibliothèque de son aïeul, lequel lui aurait confié à son lit de mort la mission de les publier, » avec la déclaration de l'historien de Thou dans ses Mémoires qu'on doit la première édition de ces mêmes poésies à ses soins ainsi qu'à ceux de Scévole de Sainte-Marthe et de Pibrac, d'après un manuscrit possédé par ce dernier? Ce n'est pas tout: longtemps après, et le 9 janvier 1602, le conseiller Jean Gillot écrivait à Scaliger, après avoir parlé d'un travail de Pierre Pithou sur les conciles : « Son frère a tout, mais le public ne s'en ressentira pas, non plus que des sermons ou épîtres de feu Monsieur le chancelier de L'Hospital, que son feu frère a recouvrés miracu-

Digitized by Google

leusement chez un passementier, escriptes de la main du défunct, qui servaient à ce passementier d'envelopper les passements qu'il vendoit[1]. » Il s'agit donc ici d'épîtres autres que celles qui avaient été publiées dès 1585, d'épîtres qui, depuis le temps où Gillot écrivait, seraient restées inédites.

Quoi qu'il en soit, celles que nous connaissons offrent un véritable intérêt, indépendamment même de la latinité plus ou moins élégante du texte original. Adressées au cardinal Du Bellay, au cardinal de Lorraine, au chancelier Olivier, à François de Guise, à Marguerite de Valois (car L'Hospital comptait des amis dans tous les partis et dans tous les rangs), elles fournissent d'intéressants détails, non-seulement sur l'auteur lui-même, mais sur les personnages du temps, sur les événements du jour, sur l'histoire même des mœurs et de la vie privée. Tantôt, dans une *Epître à ses hôtes*, il nous dépeint cet intérieur modeste de sa maison des champs, dont le chef suprême de la magistrature faisait de si bonne grâce les honneurs à ses amis, cette table frugale dont le plus somptueux ornement était une salière d'argent, que sa femme apportait de Paris et qu'elle remportait à son retour. Tantôt, pour exprimer les regrets que lui inspire la perte de Jacques Du Faur, il trouve des accents qui rappellent, en dépit de la forme classique sous laquelle ils se produisent, Montaigne pleurant la Boëtie. Dans l'épître à Jean Morel, *à propos des mères qui ne nourrissent pas leurs enfants*, il devance non-seulement l'éloquent appel fait par Rousseau aux devoirs de la maternité, mais les sages conseils de Scévole de Sainte-Marthe en sa *Pœdotrophie*. Ailleurs ce sont des descriptions qui font passer tour à tour sous nos yeux la belle résidence du cardinal Du Bellay à Saint-Maur-lez-Fossés, les merveilles naissantes de Chambord, et tout le trajet de Blois à Nice, véritable itinéraire d'une partie de la France au XVI^e siècle, où le lecteur voit se dérouler devant lui les routes, les villes et les monuments, avec l'aspect qu'ils présentaient alors.

Les notes historiques et biographiques que le traducteur a jointes au texte sont en général exactes et substantielles. quoiqu'elles portent parfois la trace d'un certain parti pris historique, qui est sensible dans l'essai préliminaire. Quant à la traduction elle-même, il faut se souvenir qu'elle est, sinon la première, comme l'annonce le titre, au moins la première complète. Car indépendamment des biographes de l'Hospital, Bernardi, M. Villemain et autres, qui avaient emprunté à ce texte de nombreux passages, l'abbé Coupé avait traduit, tant bien que mal, la plus grande partie des *Epîtres*. Mais il est juste de reconnaître qu'une traduction complète offre toujours des difficultés inconnues à ceux qui, procédant par extraits, n'éprouvent ni les dégoûts d'une longue tâche, ni la nécessité de donner un sens à des passages ingrats et obscurs. A ces difficultés générales se joignaient ici celles qui résultent d'allusions aux hommes et aux choses d'une époque déjà reculée, et dont l'obscurité est redoublée par la forme latine et par la périphrase poétique. Nous n'oserions affirmer que M. Bandy

[1] *Epistres françaises des personnages illustres et doctes à M. J.-J. de la Scala*, in-12. p. 252. Harderwick. 1624.

Digitized by Google

de Nalèche ait toujours triomphé de ces obstacles. Nous avons relevé un certain nombre de passages où il nous paraît être à côté du sens. Bornons-nous à en signaler deux, où il s'est évidemment trompé.

L'Hospital, dans la description de ce voyage où il accompagnait à Nice la princesse Marguerite, fiancée au duc de Savoie, veut donner à son ami et correspondant Jacques Du Faur une idée des routes boueuses du Bourbonnais.

An tibi *Borbonias* multo cum felle *placentas*
Et memorem fœdo luctantes æquore mulos?

Il ne s'agit ici ni de *gâteaux de miel*, comme traduit l'abbé Coupé, ni de *gâteaux amers*, suivant l'interprétation du nouveau traducteur. Ce n'est pas une critique de la cuisine du Bourbonnais, mais de ses routes, dont la saleté proverbiale avait donné lieu au dicton de *tartes bourbonnaises*, qui se retrouve dans Rabelais :

Notre seconde critique portera sur un détail qui se lie à l'histoire du Palais de Justice, et qui ne peut manquer d'être familier à M. Bandy de Nalèche. Le chancelier, qui ne néglige aucune occasion de s'élever contre les abus de son temps, surtout contre ceux auxquels il lui appartenait plus particulièrement de porter remède, flétrit, en maint passage, cette manie des procès qui a également excité la verve de son contemporain Passerat. « J'ai vu, lisons-nous, page 128 de la traduction, un homme (le traducteur aurait dû mettre un nom propre à cette allusion) digne des plus grands éloges pendant la paix et pendant la guerre, s'arrêter dans sa course, oublier sa gloire pour de semblables misères, comme s'il fût né lui-même dans cette fange, *et cependant il avait vécu avec les rois* que tu vois debout sur ces socles de marbre. »

Quasi natus in illis
Sordibus, et semper sub regibus antè fuisset
Marmoreas cernis quos suprà stare columnas.

C'est-à-dire : « Et comme s'il avait vécu toute sa vie dans la Salle-des-Pas-Perdus, à l'ombre des effigies royales que l'on y voit debout sur leurs colonnes de marbre. » Tel était en effet, avant l'incendie du 16 juillet 1618, l'aspect de cette ancienne salle, représentée dans la gravure bien connue d'Androuet du Cerceau. C'est encore à une particularité locale analogue, c'est-à-dire aux bancs où se tenaient, dans la même salle, certains praticiens officieux, dont l'espèce n'est pas complètement perdue, que se rapportent les vers suivants :

Atque alii fractis *media ad subsellia* rebus
Dant aliis operas, alienaque munera curant.

Il fallait traduire, croyons-nous : « Quelques-uns, après la ruine de leurs propres affaires, donnent leurs soins à celles d'autrui, et, se plaçant au milieu des bancs du Palais, suivent officieusement les procès des autres. »

M. Bandy de Nalèche nous pardonnera et cette excursion dans son domaine et ces légères critiques, en faveur du témoignage que nous lui ren-

Digitized by Google

dons ici volontiers, que sa traduction, malgré des difficultés réelles, ne manque ni d'élégance ni d'exactitude. Il a rendu accessible à tous un monument historique et littéraire d'une véritable importance, et tout dans son livre atteste un travail consciencieux; non-seulement cette traduction elle-même, qu'il a eu l'honneur de mener le premier à bonne fin, mais encore l'introduction, les notes et jusqu'à la table qui termine le volume, accessoire important que négligent trop souvent les écrivains de nos jours. E.-J.-B. RATHERY.

*L'Immortalité de l'âme chez les Juifs*, par le docteur G. BRECHER; traduit de l'allemand et précédé d'une introduction par Isidore Cahen. Franck. 1857.

L'histoire des idées est la véritable histoire de l'humanité. Une nation est toujours ce que ses croyances ou ses doctrines la font. Sa destinée est l'œuvre de sa foi. S'il y a un peuple auquel s'applique avec une entière rigueur cet axiôme, c'est le peuple d'Israël. Son rôle historique n'a de raison d'être que dans sa croyance. Peuple monothéiste par excellence, il a eu sa fonction providentielle, que ce seul mot explique. Au jour du jugement universel, où les nations comme les individus comparaîtront dans la pleine lumière du soleil divin, la race d'Israël viendra rendre compte de ce dépôt précieux : l'idée d'un Dieu unique, conservée à travers tant de siècles, avec un soin jaloux, jusqu'à l'heure où cette idée, patrimoine exclusif d'une race, devint le dogme commun de l'humanité.

La notion de l'immortalité de l'âme est un corollaire naturel de cette notion d'un Dieu unique, Créateur et Providence. Mais c'est un des plus malicieux tours de Voltaire d'avoir persuadé à ses contemporains et à beaucoup des nôtres que la Bible est matérialiste, d'où l'on a conclu que la croyance à la spiritualité de l'âme et à la vie future est une croyance étrangère à la pensée primitive de la religion mosaïque, que les Juifs ont reçu ce dogme pendant la captivité de Babylone, et que les Esséniens l'ont perfectionné sous l'inspiration du platonisme. On voit tout ce qu'il y a de grave dans ces seuls mots : La Bible accusée de matérialisme. Déjà, il y a deux ans, un savant homme, M. Martin, doyen de la faculté des lettres de Rennes, dans un ouvrage fortement composé, *la Vie future*, dont une plume ingénieuse a rendu compte ici, soulevait cette grande discussion où se trouvent directement engagés les plus chers intérêts du mosaïsme et du christianisme. Sa dissertation, qui révèle une sagacité hardie et une heureuse subtilité dans l'interprétation et le rapprochement des textes, amenait logiquement ces deux conclusions fondamentales : 1° Dans les livres saints, depuis *le Pentateuque* jusqu'au livre de *la Sagesse* et au second livre des *Machabées*, il y a sur la vie future une seule et même croyance qui s'est développée, ou pour mieux dire, dévoilée de plus en plus, sans subir aucune altération dans ses caractères essentiels ; 2° de la comparaison établie entre la doctrine biblique de la vie future et les autres doctrines de l'antiquité sur le même objet, il résulte que la doctrine biblique n'a rien emprunté à ces doctrines étrangères auxquelles elle est très supérieure. — L'importance de ces résultats et le solide appareil de la démonstration

Digitized by Google

sont de nature à frapper bien des esprits prévenus ; il faudra dorénavant, si l'exégèse rationaliste se respecte, qu'elle compte avec cette savante argumentation. La stratégie du silence serait une maladresse.

Nous voyons avec un vif plaisir la lumière se faire de plus en plus sur ce point si important et si controversé. Le livre du docteur Brecher vient confirmer, avec une force et une autorité nouvelles, la perpétuité du dogme de l'immortalité au sein de la race israélite. C'est une œuvre de science calme et lumineuse. Dans une introduction, esquissée à grands traits, l'habile traducteur, M. Isidore Cahen, a nettement marqué le but et résumé les résultats généraux de ce curieux et savant ouvrage. Il y a, à son avis comme au nôtre, un intérêt considérable, non-seulement de justice, mais de science à *redresser l'état civil*, à *retrouver la filiation des croyances*, surtout quand cet *état civil* a été gravement altéré par l'esprit de parti ou de secte. Il démontre, dans une page excellente, l'impossibilité d'admettre *à priori* que la race dont la vie tout entière était pénétrée par la croyance à Dieu, fût restée étrangère à une croyance inséparable de celle-là : « L'idée d'une rémunération future, d'une justice ultérieure définitive, et d'un juge suprême, est indispensable pour expliquer les résistances que les Juifs opposèrent jadis à toute domination étrangère, et l'héroïque obstination avec laquelle ils ont bravé, depuis l'ère chrétienne, toutes les persécutions. La connaissance des textes confirme ce que la raison démontre : en étudiant la Bible, on découvre les traces évidentes d'enseignements relatifs à l'âme et à sa persistante durée; en étudiant les écrivains postérieurs, les livres traditionnels et les œuvres des philosophes et théologiens juifs du moyen âge, on suit le développement de cette même doctrine, matérialisée par la foule, comme toujours, mais spiritualisée par les docteurs et souvent défigurée par l'imagination; mais ce n'est pas aux formes périssables d'une idée qu'il faut s'arrêter; ce n'est pas sur les mutilations que le vulgaire lui fait subir, ni sur les emportements, parfois les extravagances des mystiques, qu'il convient de la juger : ceux-ci arrivent par les raffinements de l'idéalisme, où celui-là tombe par les enivrements des sens. Tout préciser ou tout confondre, tel est le double écueil, et la doctrine de l'immortalité n'y a point échappé parmi les Juifs; mais ces écarts sont passagers. Obscurcie par les superstitions populaires ou par les caprices extatiques des rêveurs, la doctrine se relève de temps en temps, et l'on peut suivre à travers les âges une traînée de beaux génies dont les écrits, dont les noms même sont presque inconnus au public, mais dont le moment est venu de réhabiliter la mémoire et de signaler le généreux esprit. »

Tel est l'objet de l'ouvrage. Quant à l'esprit général dans lequel il est conçu, il n'est que juste de reconnaître que c'est l'esprit même de la vraie science, l'indépendance et l'impartialité. Le docteur Brecher annonce expressément, dans sa préface, qu'il se placera à un point de vue purement historique, abstraction faite de toute considération de religion et de dogme. Il permet que l'on qualifie son impartialité du nom de *rationalisme*, pourvu qu'on lui accorde que, de cette façon, ses convictions personnelles n'ont eu aucune influence sur ses recherches non plus que sur ses conclusions.

Digitized by Google

Cette profession de foi du vrai savant n'est pas ici un mensonge. Le docteur a su y demeurer fidèle, et son œuvre aura de l'autorité, parce qu'on sent que la science de son auteur n'a pas pour but la glorification d'une secte, mais la découverte de la vérité.

Ce serait une curieuse étude que de rapprocher la dissertation du docteur juif et celle du docteur chrétien, sur le même sujet, d'en comparer les tendances et les résultats. Nous recommandons cette étude, nous ne pouvons la faire ici. Il nous suffira d'indiquer un des points sur lesquels il serait le plus utile d'insister. Bien que les deux auteurs démontrent la présence de l'idée d'immortalité dans le mosaïsme, tous les deux n'en reconnaissent pas moins l'absence de tout commandement positif, à l'égard de cette croyance, dans le code de Moïse. A quoi tient ce silence? Ils se posent la même question, mais leur réponse est sensiblement différente. Selon M. Martin, Moïse a voilé, pour ainsi dire, cette sublime notion, comme plusieurs autres d'une égale importance, pour ne pas offusquer d'un éclat trop vif les yeux de ce peuple si charnel encore et si peu propre aux conceptions métaphysiques. M. Brecher, au contraire, soutient que Moïse avait trouvé ces conceptions établies avant lui chez son peuple, et qu'il regardait comme superflu tout enseignement de ce genre. Les deux hypothèses ont leurs avantages et leurs difficultés, et, pour ma part, je ne sais trop laquelle de ces deux conjectures offre le plus de probabilité. Mais ce qui me frappe plus que la diversité de ces deux hypothèses, fort difficiles à concilier, c'est l'unanimité des deux auteurs sur la question de fait, la seule, après tout, qui intéresse la science. — L'élément spirituel de l'homme, dit fort bien M. Brecher, ce qu'il y a d'angélique dans sa nature, se manifeste à l'aurore même de sa vie terrestre, dans le primitif récit de Moïse, et ce que nous appelons l'immortalité de l'âme, c'est-à-dire une vie tout autre et purement spirituelle comme nous nous la représentons ici-bas, se trouve, si l'on se place bien au point de vue mosaïque, *déjà en cours d'accomplissement dans cette vie même :* ici-bas, l'homme est déjà un esprit, il est déjà en communication immédiate et continuelle avec Dieu; situation qui, après qu'il a quitté la terre, ne fait que se continuer dans le ciel.

L'immortalité de l'âme pendant la période biblique, — pendant la période post-biblique, — pendant la période talmudique, — pendant la période post-talmudique, d'après l'école philosophique juive et d'après l'école cabalistique, telle est la division de l'ouvrage : division qui n'aurait pas perdu à être exprimée en termes plus simples et plus clairs. Nous ne pouvons poursuivre le savant investigateur dans cette vaste carrière qu'il parcourt d'un pas ferme, bien qu'un peu trop précipité. Mais nous aimerions à nous arrêter sur les points moins connus, sur ceux, en particulier, que n'a pas touchés M. Martin, par exemple, les démonstrations de l'immortalité que nous offrent les savantes archives du *Talmud*. Il en est une, entre autres, fondée sur l'analogie, et qui, avec plus de précision, rappelle le fameux argument des *contraires naissant des contraires*, de la vie naissant de la mort, consacrés par le *Phédon*. Nous n'hésitons pas à préférer la forme de cet argument, telle que nous la présente M. Brecher, d'après le *Talmud*,

Digitized by Google

à la forme subtile dans laquelle Platon l'a plutôt enveloppé qu'exprimé. — En voici la substance : il se fonde sur la considération de l'origine, du développement et du perfectionnement de l'homme, d'où on peut tirer des conclusions relatives à sa destinée ultérieure. La mort est un mystère, comme l'enfantement. Si de ce néant, qui est le germe dans le sein de la mère, un être peut sortir, qui, avec le temps, devient un objet merveilleux, un monde en raccourci, à plus forte raison, de la nuit du tombeau où ce *microcosme* semble s'engloutir, un être encore plus merveilleux doit sortir. — Si l'on disait à l'enfant, dans le sein de sa mère, qu'on va déchirer et mettre à néant les enveloppes qui le protégent, tout ce qui l'entoure, les conditions qui paraissent indispensables à son existence, il regarderait comme une mort douloureuse l'acte qui l'arracherait au sein de sa mère, et il gémirait. Et pourtant, quand est venu le moment de la séparation, quand l'enfant a quitté le petit monde où il vivait et qui est mort désormais pour lui, il commence une plus belle, une plus noble vie, doublement noble par la raison et par la liberté. Cette seconde vie n'est pour lui qu'une conception nouvelle et le mystérieux travail d'un autre enfantement. Au lieu du sein maternel, il a le monde; il n'a plus neuf mois, mais de nombreuses années à vivre. Il trouve au dehors et en lui-même tout un monde d'idées. Mais la même voix retentit de nouveau à ses oreilles; elle lui dit : « Il te faut encore mourir ! » Mort, tombeau, destruction, quelles pensées amères! Mais la suite de cette seconde mort, c'est une vie plus belle encore, plus noble, plus délicieuse, un pas de plus vers des perfections qu'il n'avait pas pressenties.

Cette analogie est plus qu'une grande image; c'est tout une démonstration de la réalité de la vie future, qui recueillera notre âme au sortir de ce monde, comme la vie actuelle l'a recueillie au sortir du sein maternel.

L'intérêt du livre de M. Brecher est considérable. Nous croyons l'avoir suffisamment montré. Il nous reste à remercier M. Isidore Cahen d'avoir mis ces savantes recherches à la portée du public français par une traduction agréable et facile à lire. L'instruction variée et solide de M. Cahen, son aptitude particulière aux questions philosophiques, nous font espérer de lui, à une courte échéance, des œuvres originales. Il appartient, de cœur et de pensée, à cette noble philosophie spiritualiste qu'il est plus opportun que jamais de défendre et d'honorer par des travaux virils, aujourd'hui que des intérêts ligués avec des passions lui déclarent de toute part une guerre violente et inique. E. Caro.

*Memorials of captain Hedley Vicars, 97th regiment.* London, James Nisbet and Co. 1856.

Voici un petit livre dont le succès a été immense en Angleterre; quatre-vingt mille exemplaires de l'édition de luxe et cent cinquante mille de l'édition populaire s'en sont vendus en quelques mois; et pourtant ce n'est ni un roman ni un traité politique; ce sont des lettres simples et touchantes d'un jeune capitaine tombé, devant Sébastopol, au fond d'un ravin, par une froide et sombre nuit de mars. Voilà sans doute une noble



Digitized by Google

mort. Pourtant, dans cette guerre terrible, combien d'autres se sont dévoués avec le même héroïsme, dont le souvenir ne vit plus qu'au fond de quelques cœurs. Pourquoi cette popularité, pourquoi cette gloire ont-elles entouré le nom de Vicars? C'est que ce jeune homme n'était pas seulement un brave officier, mais un chrétien fervent et presque un apôtre. Ce livre, dans lequel vous croyez ne trouver que des épisodes d'une guerre que cent autres ont déjà racontée, est l'histoire d'une âme égarée d'abord, puis ramenée à la religion et s'efforçant d'y ramener les autres pour leur faire goûter le calme et le bonheur dont elle jouit. Sans doute la vie de ce héros du protestantisme intéresse plus particulièrement l'Angleterre que la France; mais, à quelque communion que l'on appartienne, quelque croyance religieuse ou philosophique que l'on professe, on trouve dans ce petit livre de nobles exemples, de graves enseignements et de sérieux sujets de méditation.

La première jeunesse de Hedley Vicars avait été donnée tout entière aux plaisirs du monde; à Corfou, à Zanthe, à Céphalonie, à la Jamaïque, partout où il avait suivi son régiment, ses camarades avaient trouvé en lui un compagnon, et souvent même un chef, pour toutes leurs plus joyeuses folies. Cependant, plus d'une fois, ils purent voir un nuage de tristesse passer sur son front et sa gaieté insoucieuse faire place à d'austères réflexions. La mort avait frappé quelques-uns d'entre eux; tandis que les autres s'efforçaient de les oublier, il se demandait, lui, avec inquiétude: « Quel compte pourront-ils rendre de cette vie si courte au Juge souverain? Quel sort les attend? » Bientôt il commence à s'éloigner des réunions frivoles pour se rapprocher de quelques hommes dont l'austérité l'avait effrayé jusqu'alors, et qui consacraient leurs loisirs à lire la Bible en commun, à méditer les textes sacrés et à prier. Enfin, dans la Nouvelle-Ecosse, après bien des luttes intérieures, il se sent complétement transformé. Toutes les pensées mondaines s'éteignent en lui, en ne laissant de place qu'aux pensées religieuses. En vain ses camarades raillent son zèle pieux; en vain quelques-uns vont jusqu'à douter de la sincérité de sa foi et à l'accuser d'hypocrisie; ni leurs plaisanteries, ni leurs reproches ne peuvent le détourner de la route que lui trace sa conscience, et bientôt sa bonté, sa douceur, l'amabilité de son esprit lui rallient tous les cœurs. Ce n'est pas un sectaire violent, la bouche pleine d'injures pour tous ceux qui ne partagent pas ses croyances; c'est un chrétien humble de cœur, qui cherche à persuader par l'exemple, plus que par la discussion, et emploie tout son temps à rechercher et à soulager autour de lui toutes les misères du corps et de l'âme. En Angleterre, pendant un congé qu'il passe auprès de sa famille, il vá lire la Bible aux ouvriers, et trouve, pour leur parler de leur salut, des accents si touchants, que ces pauvres gens émus viennent le voir et le remercier, vont lui dire un dernier adieu lorsqu'il part pour la guerre où il doit périr, et pendant toute la durée de la campagne demandent chaque jour à Dieu de détourner de sa tête les coups de l'ennemi. Au Pirée, quand une terrible épidémie décime l'armée, il ne quitte le chevet des malades que pour rendre les derniers devoirs à ceux qui ont succombé et faire entendre à ceux qui survivent les graves en-

Digitized by Google

seignements du tombeau. En Crimée, tout le monde loue son courage; ses soldats admirent son humanité quand ils le voient aller dormir sur la terre nue, sans autre abri que le ciel, afin d'abandonner son lit et sa tente à ceux d'entre eux qu'il juge trop faibles pour supporter sans danger le froid humide de la nuit. Sous les murs de Sébastopol, au milieu des fatigues et des misères de cette lutte grandiose, Vicars eut d'immenses joies, qui lui avaient été refusées jusque-là. Il vit enfin ses efforts couronnés de succès. En présence de la mort qui frappait à coups redoublés, bien des cœurs longtemps fermés s'ouvrirent enfin. Ses camarades et ses inférieurs venaient lui demander la parole de vie; les Bibles et les traités religieux que ses amis lui envoyaient de Londres étaient reçus avec reconnaissance, avec empressement, même par ceux qui l'année précédente riaient de sa foi. On se réunissait en plus d'un endroit pour lire l'Evangile et pour prier; et un officier francais, entrant par hasard sous une tente du 97e régiment de l'armée anglaise, aurait pu souvent se croire transporté dans le camp des puritains du XVIIe siècle. Si le jeune capitaine vit triompher ses opinions religieuses, il ne put voir le succès des armes alliées. Heureux, au milieu de tant de nobles victimes, ceux à qui il fut donné de mourir sur les remparts de Malakoff, le dernier jour et le plus glorieux de cette lutte épique! Vicars n'eut pas ce bonheur. Mais il n'avait jamais douté de la victoire; il mourut plein de confiance dans l'avenir, au milieu des soldats et des officiers qu'il avait ramenés à sa religion par l'exemple de ses vertus : rien ne dut attrister ses derniers moments.

Nous ne pouvons nous empêcher de regretter que ses amis, en publiant ses lettres, n'aient cru devoir nous donner que celles qui ont directement trait à sa vie religieuse. Un recueil plus complet eût été plus intéressant encore par la variété qu'il aurait présentée. Les lettres d'un homme aimable et intelligent ont toujours tant de charme! On peint si bien les choses qu'on raconte naïvement à un ami, au moment où l'on vient de les voir et d'en être ému! Les couleurs viennent si vraies et si vives sous la plume quand on n'est troublé par aucune préoccupation littéraire! Si nous avions le droit d'adresser une prière à la famille de ce noble jeune homme, dont la vie nous a touchés, nous lui demanderions de compléter ce livre, de nous donner toutes les lettres de Vicars qui ne sont pas trop intimes pour être montrées au public; et nous osons garantir que ce recueil ayant dès lors presque autant d'intérêt pour nous que pour les protestants, deviendrait bientôt aussi populaire en France qu'en Angleterre. Le nom de Vicars n'est plus d'ailleurs inconnu parmi nous. Une version à la fois élégante et fidèle de l'ouvrage anglais a paru au commencement de cette année, et elle est aujourd'hui presque épuisée.

E. Villetard.

---

Digitized by Google

# REVUE MUSICALE

A trois semaines de distance, notre premier théâtre lyrique et chorégraphique nous a donné un grand ballet en trois actes, ***Marco Spada***, et un petit opéra en un acte, ***François Villon***. Sans respect pour l'ordre des dates, faisons passer la musique avant la danse, et parlons d'abord de l'opéra. François Villon fut, comme on sait, l'un des pères de la poésie et de la bohême française. Son Parnasse était la place Maubert, et la manière dont il y courtisait les Muses le conduisit tout droit au Châtelet, d'où il faillit ne sortir que pour monter au gibet de Montfaucon. Aujourd'hui, la plus grande gloire de ce rimeur, un peu trop fantaisiste, c'est d'avoir été nommé par Rabelais, dans un des chapitres de son ***Pantagruel***, et par Boileau, dans son ***Art poétique :***

> Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
> Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

M. Sainte-Beuve aussi, dans son ***Tableau historique et critique de la poésie française***, a esquissé en quelques pages cette physionomie étrange d'un poète échappé à la corde, et a sauvé de l'oubli trois de ses meilleures pièces, entre autres la charmante ballade des ***Dames du temps jadis*** :

> Dictes-moi où, ne en quel pays
> Est Flora, la belle Romaine
> Archipiada, ne Thaïs,
> Qui fut sa cousine germaine....

Et à toutes ces questions sur les beautés disparues du monde, le poète répond par le refrain célèbre :

> Mais où sont les ***neiges d'Antan?***

Ce qui veut dire les ***neiges de l'année dernière***. Il y a certes plus de poésie dans ce seul vers que dans tout le libretto, dont un jeune acteur de la Comédie-Française, un artiste fort distingué, se présente comme l'auteur responsable. Comprend-t-on que M. Got, si spirituel et si fin dans son jeu, si franchement comique, se soit avisé de prendre un drôle tel que Villon pour le héros d'un petit drame sentimental, et de l'envelopper d'un nuage de mélancolie exquise et délicate, dont l'amant de la ***blanche savetière*** et de la ***gente saulcissière*** n'a jamais dû s'embarrasser? Ceci procède de l'école dramatique, où l'on se plaisait à transformer les bouffons de cour en rêveurs de la plus lamentable espèce.

Digitized by Google

Mais où sont les *neiges d'Antan?*

S'il faut en croire M. Got et le collaborateur anonyme qu'on lui prête, Villon, jeté dans les prisons de Tours, en aurait franchi le seuil par la grâce du roi Louis XI, et non-seulement le roi lui aurait rendu la liberté, mais il y aurait joint le don d'une somme assez ronde, bientôt dissipée en une bruyante orgie. Et pourtant le poète captif avait entendu la voix mélodieuse d'une jeune fille qu'applaudissait la foule; il lui avait répondu sur le même air, en lui *exposant sa détresse*, et un bracelet de corail rose fermé d'argent était tombé du soupirail de son cachot à ses pieds.

Tout à coup la jeune fille apparaît : c'est Aika, la bohémienne-morisque, dont les dix-sept printemps se sont enflammés, Dieu sait comment, pour les cinquante hivers du bohémien de Paris. Aika est triste, et il y a de quoi; elle chante sur une formule d'accompagnement monotone et obstinée :

Des chagrins, elle en eut, ma mère,
Et j'en ai des chagrins aussi;
Mais les miens, je ne les sens guère,
Hai lu li!
Mais les miens, je ne les sens guère,
*Les siens seuls*, je les *sens ainsi!*

J'en demande pardon à M. Got, mais j'avoue que je ne connais rien de plus anti-musical que ce dernier vers. Et puis pourquoi cet *hai lu li!* qu'il valait mieux laisser aux *Prisonniers du Caucase* et à la romance si connue de M. Xavier de Maistre?

Quoi qu'il en soit, un capitaine des archers écossais vient conter fleurette à la bohémienne. Il n'a que trente ans, lui. Et Aika le trouve probablement trop jeune. Il a beau lui chanter de sa voix la plus tendre :

On souffre trop d'*aimer* seul quand on *aime!*
*J'aime* et je veux me faire *aimer*.

(Le *quand on aime* n'est-il pas parfait?) Aika demeure froide, comme une statue de marbre; elle ne s'anime qu'en présence du poète, et elle le lui déclare naïvement. François Villon se sent d'abord surpris, enchanté, mais la réflexion ne tarde guère, et c'est lui qui devient statue à son tour :

— Aika, ta jeunesse est trop loin de la mienne.
— C'est ma jeunesse alors qui te rendra la tienne.

Le poète ne se laisse pas prendre à cette dangereuse amorce : il supplie Aika de s'en aller avec ses compagnons de route, et Aika s'en va : elle part pour l'Espagne, et François Villon pour Paris! *Plaudite cives!*

Le compositeur le plus exercé, le plus habile, aurait eu peine à tirer parti d'un libretto dont le moindre tort est de n'offrir aucun intérêt, aucun sens. M. Membrée, dont la réputation s'est faite dans les salons et les concerts par quelques productions élégantes et gracieuses, n'avait pas encore abordé le théâtre. Il n'en connaissait donc ni les dangers, ni les

Digitized by Google

ressources, et chez lui l'expérience ne me semble pas suppléée par l'instinct. Sa musique n'a presque jamais les qualités que demande, avant tout, la scène : elle est vague et *songeuse* comme la bohémienne, comme le poète. Sauf le chœur de l'orgie, et les couplets des *Enfants sans souci*, elle n'a que des formes indécises, une allure traînante, un pâle coloris. Le compositeur s'est donc trompé, mais il s'est trompé après l'auteur du libretto, dont l'erreur me semble encore plus grave. Si M. Membrée eût mieux connu le terrain, il se serait tenu sur ses gardes, et n'aurait voulu pour rien au monde d'un canevas pareil à celui de *François Villon*. Les artistes ont fait de leur mieux; mais leur tâche était bien ingrate. M. Obin chante le rôle principal, et Mlle Delisle celui d'Aika. MM. Boulo, Sapin, Guignot les entourent dans des conditions plus ou moins modestes. Mlle Delisle, qui ne s'était encore hasardée qu'en seconde ligne, a fait cette fois un pas en avant. Elle a une jolie voix, dont elle se sert avec goût. C'est une ancienne élève de Mme Damoreau et du Conservatoire.

Plus que jamais, il est difficile d'écrire un ouvrage en un acte pour un théâtre dont le caractère distinctif est d'aspirer au noble et au grand. Nous sommes loin du temps où le *Devin du Village* attirait la cour et la ville, où le *Rossignol* étonnait et charmait le public avec un assaut de flûte et de voix. Que d'autres ouvrages de même taille se sont brûlés au feu de la rampe et n'ont pas même vécu ce que vivent les moindres vaudevilles! Pour espérer des chefs-d'œuvre en ce genre, il faudrait que les maîtres voulussent s'en mêler ; mais la peine passe le plaisir, aujourd'hui surtout que l'heure du dîner, de plus en plus tardive, empêche les deux tiers des spectateurs d'assister au lever du rideau. Comment demander aux maîtres de se résigner à être joués devant les banquettes? Il est vrai que, si la solitude théâtrale a ses inconvénients et ses ennuis, elle a aussi ses avantages : on peut y vivre quelque temps ignoré, mais tranquille, et c'est peut-être là le sort réservé à *François Villon*.

Je reviens à la danse et à *Marco Spada*, l'ancien opéra comique transformé en ballet par un coup de baguette de MM. Scribe et Auber. Pour approprier l'œuvre à sa nouvelle forme, M. Scribe n'a eu qu'à supprimer sa prose et ses vers en enrichissant l'action de quelques tableaux, et en se dérobant derrière M. Mazilier, dont le nom seul rayonne sur l'affiche. M. Auber avait à remplir une tâche plus laborieuse : il lui fallait écrire tout une partition de ballet, et le public ne saura jamais ce qu'il entre de notes dans cette masse innombrable de pages qui occupent sans relâche un orchestre armé de toutes pièces pendant trois heures au moins. L'illustre chef de l'école française, qui a semé tous ses grands opéras, depuis la *Muette* jusqu'à *l'Enfant Prodigue*, d'airs de danse si ravissants, qui a composé pour Mlle Taglioni autant que pour Nourrit et Mme Damoreau, *le Dieu et la Bayadère*, avait à choisir entre deux systèmes, celui d'autrefois, qui consistait en un arrangement d'airs connus, empruntés à tout le monde, légèrement rattachés l'un à l'autre, et celui d'aujourd'hui, qui veut que tout soit neuf, ou à peu près tel, dans la partition d'un ballet comme dans celle d'un opéra. Le grand compositeur a pris un moyen terme : loin de dédaigner les thèmes populaires, il les a employés de préférence, mais il n'a voulu les

Digitized by Google

emprunter qu'à lui-même et à la riche famille de ses opéras grands et petits, sérieux et comiques. De là vient que la musique de *Marco Spada* est une charmante mosaïque de thèmes pris dans *Fra Diavolo*, *la Fiancée*, *la Barcarolle*, *la Corbeille d'Oranges*, et autres partitions du même maître; c'est un *pasticcio*, dont M. Auber a tout fourni, matière et main d'œuvre, et je ne crois pas que, Rossini excepté, quelque autre compositeur ait pu tenter avec succès un pareil tour de force.

Dès qu'il y a quelque part, sur un même théâtre, deux artistes éminents, égaux ou inégaux, d'un genre analogue ou divers, le public s'empresse de les comparer, et en cela il ne fait qu'user du droit le plus légitime; mais il ne se contente pas du parallèle, il les oppose l'un à l'autre, il travaille à amener une lutte, un duel, et les directeurs, qui ne cherchent qu'à flatter les goûts du public, ne se donnent pas de trève qu'il ne soit satisfait. Réunir M^me^ Rosati et M^me^ Ferraris dans le même ballet, telle est l'idée dominante qui a présidé à la métamorphose de *Marco Spada*. C'est ce qui s'appelle en langage vulgaire, *mettre tous ses œufs dans le même panier* : bien heureux lorsqu'il n'en résulte pas d'accident grave, froissement de vanité, lésion d'amour-propre, et par suite débats, querelles, rupture d'engagement! Le combat en champ clos de nos deux danseuses n'a jusqu'ici engendré aucune catastrophe. M^me^ Rosati a conservé son rang de mime excellente, et M^me^ Ferraris ne lui a fait aucun tort, quoique par un progrès inattendu de légèreté, d'audace, de *ballon* et de *pointes*, elle ait beaucoup gagné dans l'admiration des connaisseurs; mais les *Rosatistes* et les *Ferraristes* ont prouvé qu'ils étaient gens de bonne compagnie, et la courtoise équité avec laquelle ils ont partagé leur enthousiasme nous porte à croire que la lutte n'est pas près de se terminer. Comme toujours, la direction de l'Opéra s'est mise en frais de décors et de costumes. Au premier et au troisième acte surtout, il y a de curieux effets, dont l'honneur revient au machiniste : le paysage, qui se soulève et ouvre ses flancs pour nous montrer une vaste caverne, mérite assurément d'être placé au nombre des mille et une merveilles de la féerie théâtrale.

Tout récemment, un début de cantatrice a eu lieu dans la *Reine de Chypre*. M^lle^ de la Pommeraie, jeune et belle personne, qui s'était souvent distinguée dans les exercices et concours du Conservatoire, s'est montrée dans le rôle de Catarina, qui fut l'un des triomphes de M^me^ Stoltz, et qui l'est encore à cette heure sur le théâtre de Montpellier. M^lle^ de la Pommeraie a beaucoup d'intelligence et de sentiment dramatique, mais sa voix peu timbrée n'a pas encore pris la mesure de la salle où elle se déploie maintenant. Il faut qu'elle s'y habitue, et l'art, qui est aussi une seconde nature, doublera ses forces, en lui apprenant à les ménager.

Le théâtre impérial de l'Opéra-Comique continue à ne pas prodiguer les nouveautés, mais il a repris *Joconde*, cette nouveauté de 1814, qui n'est pas encore trop vieille ni trop décrépite aujourd'hui. *Joconde* fut quelque chose de plus qu'un immense succès d'auteur, de musicien et d'artistes; ce fut presque un événement à une époque où pourtant la France n'en manquait guère. *Joconde* trouva moyen de produire une sensation des plus vives entre la chute de l'Empire et l'avénement de la Restauration. La

Digitized by Google

France était-elle donc alors plus frivole et plus *amusable*, se laissait-elle distraire plus aisément qu'aujourd'hui des grands intérêts publics par le plaisir d'entendre un ancien conte assez joliment orné de paroles et de musique nouvelles? On se rappelle qu'Etienne, qui avait rempli des fonctions sous l'Empire, crut devoir d'abord garder l'anonyme, dans la crainte d'une mésaventure pour son opéra, et la société parisienne se perdait en conjectures : il lui restait encore assez de curiosité, à travers tant de tragédies et de drames qui auraient dû l'épuiser, pour s'inquiéter du nom de l'auteur d'un opéra comique.

La vogue populaire du *Joconde*, d'Etienne et Nicolo, se soutint pendant longues années. Etienne avait le talent de traiter décemment des sujets d'une licence extrême. Son style, qui ne brillait ni par la vivacité, ni par la saillie, gardait toujours une certaine tenue convenable. On lui savait alors un gré infini d'être parvenu à *gazer* la nudité italienne de l'Arioste, qui, dans les mots comme dans les choses, brave l'honnêteté. Le parterre et l'orchestre, qui savaient leur La Fontaine sur le bout des doigts, s'amusaient à l'excès de ces situations scabreuses et symboliques, dans lesquelles l'imagination voyait tout autre chose que ce qui se passait sur la scène. Quant à Nicolo, compositeur négligé, paresseux, mais plein d'idées, et qui était à l'apogée de sa gloire, il broda sur le canevas de son collaborateur autant de mélodies-proverbes que de morceaux. La partition de *Joconde*, écrite au courant de la plume, instrumentée dans le bureau de copie du théâtre, abonde en inspirations d'une grâce exquise et d'un sentiment parfait : toujours chaleureuse et scénique, elle est quelquefois tapageuse et désordonnée, comme une fête foraine. On ne saurait nier qu'à ce moment la musique française ne fût en décadence. Nicolo n'égalait ses devanciers, Monsigny, Grétry, Dalayrac, ni en vérité, ni en création originale : il était bien au-dessous de Chérubini, de Méhul, en pureté de style et en science. Boïeldieu, qui arrivait de Russie et cherchait à prendre son rang, allait bientôt le surpasser, sous tous les rapports, dans ses partitions du *Nouveau Seigneur*, du *Petit Chaperon* et de la *Dame Blanche*. Mais, je l'ai déjà dit, Nicolo avait ce qui souvent tient lieu de tout, des idées, et alors on n'en demandait pas davantage. Aujourd'hui, nos lauréats de l'Institut, nos élèves du Conservatoire instrumentent dix fois mieux que lui ; ils ont dix fois plus de métier; mais, s'ils pouvaient avoir un peu de ses idées, de son naturel, de sa verve, ils s'en trouveraient fort bien, et, à leur tour, obtiendraient des succès capables de se réveiller au bout de quarante-trois années.

Dans l'origine, *Joconde* avait pour principaux interprètes Martin, Gavaudan, Lesage, Roland, M^mes^ Gavaudan, Boulanger, Paul. Je ne me rappelle plus quel était l'acteur qui jouait le petit rôle de Lucas, que Gonthier, avant d'être célèbre, remplit quelquefois avec une gaucherie incroyable. Aujourd'hui, ces mêmes rôles sont tenus par MM. Faure, Mocker, Lemaire, Beckers, Ponchard, M^lles^ Lefebvre, Boulart et Bélia. L'ensemble, formé par tous ces talents, est des plus agréables, quoiqu'il ne soit pas au niveau de l'ancien. M. Faure a le même défaut que nos jeunes compositeurs : il met trop d'art, trop de métier dans une musique simple et facile, qui n'a

Digitized by Google

pas l'ombre de prétention. Il chante bien, mais on s'aperçoit trop qu'il chante, et vise à bien chanter. M^lle Lefebvre est charmante dans le rôle de Jeannette; il s'en faut de bien peu qu'elle n'efface le souvenir traditionnel de M^me Gavaudan. Ce qu'il y a de vraiment supérieur dans la mise en scène actuelle, ce sont les décors et les costumes, dans lesquels apparaît le goût d'un véritable artiste, et cet artiste n'est autre que le directeur, M. Emile Perrin.

A propos d'opéras, il existe à Paris un théâtre qui, l'année dernière, avait ouvert un concours d'opérettes, soumis au jugement de plusieurs membres de l'Institut et autres célébrités musicales et littéraires. C'est le théâtre des Bouffes-Parisiens, dirigé par M. Offenbach, compositeur doué d'une telle fécondité, qu'à lui seul il pourrait alimenter copieusement son répertoire. Le concours a eu lieu dans toutes les règles du genre; il a été jugé de même, et deux des concurrents, MM. Bizet et Lecocq, ou Lecocq et Bizet, se sont partagé le prix de 1,200 fr., décerné *ex æquo* par l'aréopage. En outre, les deux opérettes couronnées ont été jouées successivement, à un jour de distance, par les mêmes artistes, qui ont fait en cette circonstance un singulier effort de mémoire, lequel se continue invariablement depuis la double première exécution des deux musiques, écrites sur les mêmes paroles. Ah! s'il eût été possible de commander deux partitions sur le même poème à deux maîtres de renommée universelle, Rossini et Meyerbeer, Halévy et Verdi par exemple! il y aurait plus d'empressement sans doute à venir examiner, comparer, juger leurs partitions. Heureusement MM. Bizet et Lecocq sont très jeunes, ils ont le temps d'attendre et ils attendront.

Dans la myriade des concerts, que les derniers mois ont amenés, il en est que je me reprocherais de passer sous silence. M. A. Rubinstein, qui nous arrive de Russie, en a donné deux, où il s'est posé comme un second Liszt, par la puissance, la fougue et l'éclat de son talent de pianiste, avec une supériorité marquée dans son talent de compositeur. Le concerto en sol majeur, exécuté par lui dans la salle de M. Herz, est une production qui s'élève au-dessus de la portée commune, et qui n'a qu'un défaut, celui de ne pouvoir être jouée que par l'auteur. Le piano et l'orchestre y sont étroitement liés, ce qui fait que la tâche de l'un n'est guère moins effrayante que celle de l'autre. M. de Groot, qui conduisait la phalange orchestrale, a triomphé, non sans peur, mais sans reproche : il a franchi intrépidement tous les abîmes et suivi pas à pas, corps à corps, l'aventureux et prodigieux pianiste dans une course non moins échevelée, non moins périlleuse que celle de Mazeppa à travers les steppes de l'Ukraine.

Théodore Ritter, pianiste et compositeur, qui avait commencé par être un enfant-prodige, a aussi donné son concert, pour nous prouver sans doute qu'il est en train de devenir un homme. Deux ouvertures et un fragment de quatuor, composé par lui, ont mis en pleine évidence les rares facultés dont l'a doué la nature, et qui sont en voie manifeste de progrès. Comme pianiste, il appartient à la grande école classique : il est de la famille de Mozart et de Beethoven : il n'a plus rien à apprendre, et pourtant il n'a que dix-sept ans!

WILHELM.

---

Digitized by Google

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

29 avril 1857.

I

A l'inauguration du chemin de fer de Paris à Rennes, dont la dernière section a été livrée à la circulation dimanche dernier, M. Billaut, ministre de l'intérieur, a prononcé un discours dont il est impossible de méconnaître la portée et la valeur. A la veille des élections pour la seconde législature du nouveau règne, la présence à une fête de cette nature, dans un pays comme la Bretagne, de M. le ministre de l'intérieur, le ton conciliant et ferme, l'allure franche et modérée de son discours, sa chaleur même et sa concision, où éclatent le bon sens et la droiture, ont donné à cette solennité religieuse et industrielle un caractère politique qu'il importe de signaler. Breton lui-même, M. Billaut a parlé à la Bretagne le langage de l'honneur et du devoir; il lui a rappelé ce qu'elle n'a jamais oublié, ses vieilles traditions chevaleresques de fidélité et de dévouement; il lui a parlé de la foi que le gouvernement actuel a partout restaurée et raffermie, de l'agriculture qu'il s'efforce de développer et d'encourager, de la gloire à laquelle les marins et les soldats bretons ont pris récemment encore une si large part, de l'honneur national qui a, dans ce noble pays, de si puissants échos, et il a terminé en faisant appel à l'impartialité des cœurs et des esprits. Il n'est pas de province en France où un pareil appel puisse être mieux entendu.

« L'Empereur, a dit le ministre, connaît et aime le peuple de Bretagne; il apprécie ses mâles vertus, la fermeté de son caractère, la solidité de son dévouement. Il veut seconder son agriculture, développer son industrie, animer de plus en plus les ports nombreux dont ses côtes sont parsemées. Dans ce but, il a prescrit que les chemins de fer, ce progrès qui entraîne tous les autres, non-seulement atteignissent, mais encore entourassent de leur cercle vivifiant toute la péninsule armoricaine, et, quand le premier grand pas fait dans cette voie féconde touche enfin votre vieille capitale, il ordonne à l'un de ses ministres de vous apporter en son nom l'assurance de sa paternelle et constante sollicitude pour les intérêts bretons.

» En retour de ces sentiments, il sait bien ce qu'il peut attendre de ces loyales contrées; la Bretagne, cette terre classique des vertus de famille, du respect de l'autorité, de l'amour de l'ordre et des hiérarchies sociales,

Digitized by Google

ne peut être indifférente pour le prince dont la puissante main, saisissant la France au moment où elle glissait vers l'abîme, a, comme il le disait énergiquement lui-même, su replacer la pyramide sur sa base et sauver à la fois la société et la civilisation.

» La Bretagne, ce pays de foi et de piété, ne saurait refuser ses sympathies au prince qui, après avoir rendu Rome au Saint-Père, donne à la religion l'appui à la fois le plus bienveillant et le plus éclairé.

» La Bretagne, cette contrée éminemment agricole, l'une des nourrices de la France, ne saurait oublier les paroles du souverain, qui, proclamant que de la prospérité ou de la décadence de l'agriculture date la prospérité ou la décadence des empires, se préoccupe sans relâche de tout ce qui peut aider efficacement nos agriculteurs.

» La Bretagne, si féconde en braves soldats, en intrépides marins, ne saurait être insensible aux triomphes de cette guerre de Crimée où nos armées et nos flottes ont, encore une fois de plus, commandé l'admiration du monde et vu couronner leur victoire par une paix dont la délicate négociation a révélé un ascendant de justice, de raison, d'influence morale, égale à l'ascendant militaire qu'avaient conquis nos armes.

» La Bretagne enfin, où vibre énergiquement le sentiment de l'honneur national, ne saurait contempler sans orgueil les rapides et glorieux résultats de cette politique dont la rapide et loyale fermeté a bien vite fait à la France une si glorieuse place, et vaut à son auguste auteur les continuels témoignages de la confiance, de l'affection, de la déférence qu'il inspire aux souverains et aux peuples étrangers.

» De si éclatants résultats, obtenus en si peu d'années, sont de nature à émouvoir les cœurs les plus obstinés ; à quelque parti que l'on ait appartenu dans le passé, il faut bien reconnaître que le présent est tout entier à cette dynastie des Bonaparte, sacrée d'abord par la gloire et par le malheur, puis si miraculeusement rétablie par ce triple scrutin, dont les huit millions de suffrages forment la plus puissante consécration populaire qu'ait jamais enregistrée l'histoire. Il faut bien reconnaître encore que si le présent lui appartient, l'avenir ne peut être efficacement garanti que par elle. »

Nous avons cité ce discours presque en entier parce qu'il nous semble porter tous les signes d'un manifeste et prendre, en raison des circonstances, le caractère d'un appel fait à la nation tout entière. Il faut avouer que, dans les anciennes habitudes parlementaires, un langage si net et si franc eût semblé singulier et eût été probablement mal venu. Mais aujourd'hui, la nation a élevé ses sentiments plus haut ; elle aime à entendre la vérité et se plaît à l'accueillir avec enthousiasme quand elle est si bien dite.

A la cérémonie de la bénédiction des rails, Mgr l'évêque de Rennes a aussi prononcé une allocution où cette même netteté de pensée et de sentiments se manifeste. Après avoir rendu témoignage aux efforts qui sont faits dans tous les rangs de l'administration pour concilier les cœurs et les esprits, le prélat a prié le ministre de porter au chef de l'Etat les remerciements et les vœux de la Bretagne. Parmi ces vœux, il en est un sur

Digitized by Google

lequel il a particulièrement insisté, celui de voir venir chez elle celui qui a restauré le pouvoir avili et relevé le drapeau de la France, celui qui veut, suivant une heureuse expression du prélat, « réunir en un large courant national les différents ruisseaux qui, jusqu'ici, ont divisé notre belle patrie. » Ces paroles et ces vœux nous sont garants que, sous l'empire d'un gouvernement fort et libéral, cet esprit national qui a trop souvent cédé le pas en France à l'esprit de parti, tend de plus en plus à se former et à prendre le dessus dans nos mœurs politiques.

## II

Si nous ajoutons foi à des informations que nous avons tout lieu de croire exactes, la question de Neuchâtel a fait un pas décisif. La Conférence s'est, on le sait, réunie le 20 de ce mois, et dans cette dernière séance, les plénipotentiaires de France, d'Angleterre, d'Autriche et de Russie ont présenté à l'acceptation des cabinets de Berlin et de Berne un projet de traité qui leur est en ce moment soumis. On nous assure que, placée entre des exigences également exagérées, la Conférence n'a rien négligé de ce qui était en son pouvoir pour concilier les prétentions des deux partis, et même leurs susceptibilités. Il y a, en effet, à côté de l'affaire principale, des questions tellement délicates et touchant de si près à des sentiments d'honneur, de dignité et d'amour-propre, qu'il faut, pour entreprendre de les résoudre, toute la patience, toute la modération dont les plénipotentiaires se montrent animés. Il est facile de juger de l'esprit d'équité et de conciliation qui les dirige en examinant avec nous les principales dispositions du projet de traité dont il s'agit. Nous croyons pouvoir garantir l'exactitude de l'analyse que nous allons en faire.

Il va de soi que, d'après ce projet, le roi de Prusse renoncerait à la souveraineté de Neuchâtel et que le canton, rendu à lui-même, continuerait à faire partie de la Confédération. C'est là l'objet essentiel de tout traité qui aurait à intervenir sur cette question. Mais indépendamment de ses droits de souverain, Sa Majesté possédait dans le canton, à titre privé, des propriétés dont la conservation lui eût donné une prépondérance incompatible avec l'indépendance du pays. Le projet porte que le gouvernement fédéral paiera au roi un million, et que cette somme sera répartie également entre tous les cantons.

Malgré les scrupules connus du roi, qui lui font désirer de respecter des traditions qui, de notre temps, ne sont réellement plus admissibles, le projet stipule l'intervention de l'Etat dans l'administration des biens de l'Eglise. Mais si, sur ce point, la Conférence ne peut donner satisfaction à Sa Majesté Prussienne, elle est plus heureuse en plaçant sous la garantie de l'Europe les institutions de bienfaisance de Neuchâtel, auxquelles la Prusse porte un si légitime intérêt.

Les plénipotentiaires auraient également satisfait à l'honneur de la Prusse, à la dignité bien entendue de la Suisse et à ce que de grandes puissances réunies dans un but de conciliation se doivent à elles-mêmes, en stipulant expressément que les habitants du canton de Neuchâtel et les étrangers,

Digitized by Google

quels qu'ils fussent, ne pourraient, en aucune manière, être poursuivis ou inquiétés en raison des événements de septembre. C'est, en un mot, une amnistie générale et sans réserve.

Enfin, on sait que le roi de Prusse avait le très légitime désir de continuer à porter le titre de prince de Neuchâtel et de comte de Valengin, qui rappelle des souvenirs historiques auxquels il est naturel qu'il ne se montre pas indifférent; et il fallait qu'il pût les conserver sans blesser en rien les justes susceptibilités de la Suisse. C'est ce qui aurait été très heureusement réalisé en consacrant ce droit dans un protocole séparé.

En admettant que nos informations soient exactes, et, nous le répétons, nous avons tout lieu de les croire telles, nous ne saurions prévoir d'objections sérieuses à l'acceptation d'un semblable projet. Nous ne voyons aucune clause qui puisse justifier celle des deux parties qui assumerait devant son pays et devant l'Europe la responsabilité d'un refus. Nous croyons donc pouvoir, dès à présent, compter sur la solution d'une affaire qui, mal conduite, eût donné lieu peut-être à de graves complications; et nous espérons n'avoir bientôt plus qu'à rendre hommage à la Conférence qui aura réussi à surmonter toutes les difficultés, en se chargeant elle-même de faire les avances à chacune des deux parties, en prenant sur son compte les justes exigences, en laissant à qui de droit l'honneur des concessions, en se prêtant volontairement enfin à un rôle d'abnégation que la conscience de ses intentions et le but élevé de ses efforts lui faisaient trouver digne des grandes puissances qu'elle avait l'honneur de représenter.

On nous écrit de Rome, à la date du 16 avril, qu'on a reçu dans cette ville la nouvelle de la sentence prononcée par le Conseil d'Etat contre l'évêque de Moulins. Ce résultat était généralement prévu et compris, tout le monde s'accordant à reconnaître les torts graves du prélat : on a remarqué avec satisfaction que l'arrêt respectait complétement les droits de l'autorité spirituelle. Telles sont même les dispositions du gouvernement de Sa Sainteté et les vues élevées qui l'animent, qu'il a fait et qu'il continue de faire ses efforts pour ramener l'évêque à des idées de conciliation, et surtout pour le décider à venir à Rome, où l'on espère que les conseils du Saint-Père pourraient agir plus efficacement sur son esprit.

Les informations données par les journaux de toutes les nuances et la correspondance de Iassi, récemment insérée dans le *Moniteur*, ne laissent aucun doute sur les manœuvres mises en usage pour entraver, dans les Principautés, la libre expression des vœux des populations. L'interdiction des publications destinées à éclairer le pays, les idées radicales les plus subversives attribuées aux partisans de l'Union, et enfin l'intimidation exercée sur les fonctionnaires chargés de la révision des listes électorales, tels sont les moyens d'action dont les adversaires de l'Union se servent sans scrupule. Nous ne croyons pas que ces violences soient d'un mauvais augure pour la cause dont le gouvernement français a pris la défense, et nous pensons que recourir à de semblables manœuvres, c'est reconnaître sa faiblesse et son impuissance à dominer un mouvement véritablement national. Au reste, il est impossible que des faits ayant eu un si grand retentissement en Europe soient ignorés du Divan; et si, comme nous le

Digitized by Google

croyons, le Conseil de Sa Hautesse entend exécuter le traité de Paris, dont les conditions ont été à son égard si fidèlement observées, si les instructions ostensibles envoyées aux Caïmacans n'ont pas été affaiblies ou neutralisées par des ordres différents, ce qu'il nous répugnerait d'admettre de la part du grand vizir, les commissaires des puissances européennes sauront, d'accord avec la Porte, trouver et atteindre les coupables, et le mal pourra être arrêté. Que s'il reste encore au gouvernement turc quelque hésitation sur le parti qu'il doit embrasser, la loyauté et la politique sont aujourd'hui d'accord pour lui conseiller de ne pas s'opposer à un élan unanime, que les obstacles ne font qu'irriter et qui deviendrait une force et un élément de popularité durable pour le Divan, le jour où il consentirait à en accepter franchement la direction.

La discussion du projet de loi sur les établissements de bienfaisance a commencé le 21 avril, à la Chambre des représentants de Belgique. L'intérêt qui s'attache en France aux questions de cette nature et à l'idée exacte que leur examen attentif permet de se former des tendances générales et de l'ensemble de la situation d'un pays, nous engagent à entrer à ce sujet dans quelques développements.

Aux termes de la législation actuelle, les fondations et legs charitables faits par des particuliers, doivent recevoir l'approbation du roi, et l'administration en être confiée aux conseils des hospices et des municipalités, quel qu'ait été d'ailleurs le vœu exprimé par les fondateurs. Le nouveau projet de loi présenté et défendu avec un remarquable talent par M. Nothomb, ministre de la justice et représentant du parti catholique modéré, stipule que, dorénavant, la volonté du fondateur ou du donateur sera respectée : et dans le cas où ce dernier aurait désigné des administrateurs spéciaux, l'administration des biens légués leur sera exclusivement réservée. Mais, pour atténuer autant que possible le danger de cette extrême confiance accordée aux administrateurs, le projet de loi stipule expressément le contrôle de l'Etat sur les comptes des administrateurs. L'importance de cette innovation n'échappera pas à ceux qui savent qu'en Belgique, la presque totalité des legs et des donations est faite par des familles catholiques dans un but tout à la fois religieux et charitable. Aussi, les catholiques disent-ils que la violence exercée contre la volonté des fondateurs de legs charitables est une atteinte portée à la liberté individuelle consacrée par la constitution, et qu'elle tend à comprimer l'esprit de charité au détriment des pauvres et, par conséquent, de la société en général. Cet argument, très spécieux, il faut en convenir, perd de sa force, dans un pays où, sous le nom d'établissements de bienfaisance, se sont élevées de tous côtés de nombreuses congrégations religieuses d'hommes et de femmes qui, graduellement, sont devenus possesseurs de biens immeubles considérables : des universités catholiques, d'innombrables écoles de toutes classes, placées sous le patronage direct du clergé, ont été opposées aux universités et aux écoles laïques qui ont à soutenir une lutte chaque jour plus difficile.

Les hommes chez qui le sentiment catholique n'est pas exclusif, ont donc accueilli avec méfiance le nouveau projet de loi qui menace d'ouvrir

Digitized by Google

une voie plus large à l'influence du clergé, et il n'est pas étonnant qu'ils aient appelé l'attention du pays sur les dangers auxquels l'exposeraient les nouveaux envahissements dont ils le croient menacé. On ne saurait se dissimuler, d'un autre côté, que l'accroissement de la puissance du clergé n'ait amené une vive réaction en sens contraire. En effet, le libéralisme ou, pour mieux dire, le radicalisme, s'est emparé de toutes les positions que le catholicisme n'avait pas encore eu le temps d'occuper. Il supplée à son infériorité numérique par la violence de ses attaques; il s'est constitué, sur toute la surface du pays, en loges maçoniques et en associations libérales; il a commencé à se poser en adversaire des abus; de là à des attaques contre les personnes, il n'y avait qu'un pas, et ce pas a été rapidement franchi; enfin, de la guerre contre les personnes, on en est venu à une lutte ouverte contre les principes.

On voit donc que la question de bienfaisance privée, en ce moment à l'ordre du jour, n'est qu'un incident, mais un incident très grave qui ressort de la situation: c'est un effet, ce n'est pas une cause. C'est une des phases de la lutte engagée entre le parti radical et le parti catholique; aussi, depuis deux mois, la presse tout entière a réuni dans ses colonnes les arguments qui peuvent militer en faveur de l'un ou de l'autre système On a publié également, dans les deux sens, de nombreuses brochures.

Telle est la position respective des deux partis. Nous n'avons, quant à nous, à nous prononcer ni dans un sens ni dans l'autre; nous ne voudrions ni donner au clergé une suprématie exagérée, ni, encore moins, laisser prendre au radicalisme une force qui menacerait la société. Peut-être, dans la situation extrême où l'on se trouve, le projet de loi présenté est-il heureusement combiné, sous ce rapport qu'il admet le contrôle de l'administration civile; c'est balancer les forces des deux partis, c'est ajourner le moment d'une lutte décisive. Mais, qu'il nous soit permis de le dire, il est triste de voir cette grande question de la charité, ce terrain sur lequel se réunissent d'ordinaire toutes les opinions pour se concilier, devenir, au contraire, comme une arène choisie volontairement par les deux partis, et la politique dénaturer jusqu'à ces nobles sentiments d'abnégation et d'humanité qui font, de ceux qui les exercent, dans des vues pures, les véritables représentants de la Divinité sur la terre.

On sait que le roi de Danemark est membre de la Confédération germanique pour les duchés de Holstein et de Lauenbourg, et, qu'à ce titre, les cours de Vienne et de Berlin se sont crues fondées à lui adresser des représentations sur l'administration, à leurs yeux peu libérale, de ces provinces, dont les plaintes sont en effet notoires. Pour remédier à cet état de choses, les deux grandes puissances allemandes demandèrent d'abord que la constitution, commune à toutes les parties du Danemark indistinctement, fût soumise à la diète particulière des duchés, menaçant de porter l'affaire à Francfort dans le cas où leur réclamation ne serait pas accueillie. Cependant les protestations qu'une semblable déclaration a provoquées à Copenhague, la vive préoccupation qu'elle a excitée à Paris et à Londres, les questions d'équilibre et d'intérêt européens qu'elle a soulevées, et jusqu'à l'approbation fiévreuse qu'elle a reçue en Allemagne, ont heureusement

Digitized by Google

modifié les dispositions des cabinets de Vienne et de Berlin. Ils se sont donc bornés à demander que, dans un délai de trois semaines, le roi de Danemark se décidât à entendre les Etats du Holstein sur la constitution qui leur a été octroyée en 1854. Dès lors, la situation est bien changée. Lorsqu'on invitait le roi à soumettre la constitution commune de son royaume aux Etats du duché de Holstein, on le pressait, de fait, de soumettre le tout à la partie, plus encore, de sacrifier la nationalité danoise à la nationalité allemande, d'assujettir l'une à l'autre. C'était oublier que la Confédération n'a de droit sur le roi de Danemark qu'en tant que duc de Holstein ; c'était porter une véritable atteinte à l'équilibre européen. Aujourd'hui, au contraire, les cours de Vienne et de Berlin se sont placées sur un tout autre terrain, et il serait difficile de contester à ces puissances, protectrices naturelles des Etats secondaires de l'Allemagne, le droit d'intervenir, dans une certaine mesure, en faveur d'un pays qui relève de la Confédération. Aussi, la question posée dans ce sens, le roi de Danemark ne paraît-il nullement disposé à contester ce droit ; seulement, un obstacle imprévu, tout à fait indépendant de sa volonté, ne lui a pas permis de répondre, dans le délai voulu de trois semaines, aux représentations des deux grandes cours de l'Allemagne. En effet, le cabinet présidé par M. de Scheele s'est dissous, et il éprouve à se reconstituer de grandes difficultés qui laissent le roi sans ministres et le mettent par conséquent dans l'impossibilité de répondre aux représentations qui lui ont été adressées. Sa Majesté Danoise a donc chargé M. de Scheele de demander aux cours de Vienne et de Berlin un ajournement du terme fixé, et ce serait méconnaître les intentions de ces gouvernements que de douter qu'il ne soit accordé.

Le moment dans lequel M. de Scheele a quitté les affaires semblait autoriser à expliquer sa retraite par de grands dissentiments survenus entre lui et ses collègues au sujet de la question des duchés. Nous pouvons affirmer, cependant, que cette interprétation est erronée. Il est certain, au contraire, que ce ministre avait accepté en principe les propositions allemandes, et la dissolution du cabinet a été uniquement amenée par le désaccord qui s'est élevé entre lui et ses collègues sur des questions toutes personnelles.

Tel est l'état actuel de la question. On est presque arrivé à une solution, et nous le constatons, quant à nous, avec une vive satisfaction. Cette affaire était si simple, la conduite à tenir, de part et d'autre, était si naturellement indiquée, qu'il eût été doublement regrettable de voir naître, à son occasion, entre le Danemark et l'Allemagne, une complication qui, si l'on eût persévéré dans la fausse voie où l'on s'était engagé, pouvait prendre de très grandes proportions.

En consultant les protocoles annexés au traité de Paris, on verra que, d'après le vœu exprimé par les puissances alliées, le comte Orloff s'était engagé, au nom de son gouvernement, à faire respecter les sépultures des officiers et soldats morts devant Sébastopol, ou sur d'autres points du territoire russe, ainsi que les monuments élevés à leur mémoire. Nous apprenons que le cabinet de Saint-Pétersbourg a, en effet, donné des instruc-

Digitized by Google

tions conçues dans ce sens à ses gouverneurs en Crimée et en Finlande, et qu'il les a même fait parvenir jusqu'à Pétropolowski. L'empressement et le soin religieux avec lesquels le gouvernement russe s'attache à donner cette dernière satisfaction à l'honneur national et à tant de familles, seront certainement appréciés, en France, en Angleterre, et dans les Etats sardes, comme un témoignage de courtoisie, bien plus encore que comme l'exécution pure et simple de l'engagement pris vis-à-vis des puissances alliées.

L'arrivée, à Port-au-Prince, de M. Dillon, consul général et chargé d'affaires de France, a été signalée par le changement le plus heureux et le plus complet dans les dispositions de l'empereur Soulouque. On sait que ce prince, maître de la portion la plus considérable de l'île d'Haïti, qui correspond à la partie occupée autrefois par les Français, n'a jamais cessé, sous différents prétextes, de viser à la conquête de l'ancienne possession espagnole qui forme aujourd'hui le territoire de la République Dominicaine. La politique de la France a toujours été de prévenir, par tous les moyens en son pouvoir, cette injuste agression, dont le succès, quel qu'il fût, aurait eu tôt ou tard pour conséquence l'appel d'une puissance étrangère dans l'île, et aurait pu entraîner, avec la perte de l'indépendance des deux Etats, une série de complications dans lesquelles les grandes puissances maritimes du monde se fussent trouvées plus ou moins compromises. Que si l'union des deux parties de l'île peut être avantageuse, il faut laisser au temps, aux circonstances, à la similitude des intérêts, à l'établissement de relations étroites de commerce et de voisinage, le soin de la préparer. Des tendances contraires ne seraient propres qu'à éloigner et à rendre cette union à jamais impossible par les sentiments de haine et de défiance qu'elles jetteraient dans les esprits; et, dans le cas où elles se traduiraient en lutte ouverte, le pays serait promptement affaibli et dévasté, les ressources de toute sorte s'épuiseraient, et l'on verrait bientôt s'arrêter, avec le commerce, le développement des richesses merveilleuses que la nature et l'avantage d'une des premières situations du globe ont données à ce pays.

C'est ce que l'empereur Soulouque a enfin compris, en prenant, sur les conseils de notre agent et de celui de l'Angleterre, mais de lui-même et volontairement, l'engagement solennel de s'abstenir, pendant deux ans, de rien tenter contre la république voisine : voulant même donner une preuve positive de son ferme désir d'empêcher à l'avenir tout conflit, le prince a nommé des commissaires chargés de s'entendre avec ceux des Dominicains sur les moyens les plus efficaces d'arrêter le renouvellement des désordres dont on avait eu à se plaindre. Il faut maintenant espérer que les circonstances permettront un jour de changer cette trève en un traité : mais, quelque désir que l'empereur pût avoir à cet égard, on doit reconnaître que la constitution haïtienne, sanctionnée le 20 septembre 1849, s'oppose formellement à ce qu'il soit, au moins quant à présent, donné suite à une semblable pensée. En effet, l'article 1er de cet acte met toute l'étendue de l'île sous la souveraineté de l'empire, et ajoute qu'aucune des parties ne pourra en être aliénée. Soulouque a cependant mis



Digitized by Google

deux conditions à l'engagement solennel qu'il a pris de ne pas porter les armes contre la République Domicaine : La première, c'est qu'aucune puissance étrangère n'opérera de descente sur le territoire dominicain : la seconde, c'est qu'il ne sera pas lui-même appelé sur ce territoire. Mais, dans cette dernière hypothèse et pour témoigner de sa loyauté, Soulouque s'engage à ne rien faire sans avoir obtenu d'abord l'assentiment des puissances médiatrices, c'est-à-dire de la France et de l'Angleterre.

Le gouvernement haïtien a donné une véritable et importante consécration à cet engagement, en décidant que les habitants de l'Est, c'est-à-dire de la République Dominicaine, seraient admis dans toute l'étendue de l'empire, avec leurs produits, sans entrave ni empêchement aucun. Cette mesure a été accueillie avec une faveur marquée par tout le commerce de Port-au-Prince, qui, dorénavant, pourra opérer sur une base moins restreinte et avec une entière sécurité.

En Chine, la situation n'a pas changé : l'escadre anglaise continue à lutter contre des difficultés d'une position qui se modifiera promptement, dès que les renforts attendus d'Europe seront arrivés à leur destination. Le moral des troupes est toujours excellent ; et, à la suite d'un combat livré, le 5 mars, dans une des ramifications du fleuve de Canton, entre les steamers anglais et une flotte de jonques de guerre, l'amiral anglais a réussi à en brûler ou couler de quinze à dix-huit.

## III

Il est une manière facile et commode de combattre les écrivains dont on n'ose nier ni l'autorité, ni le savoir, c'est de leur prêter une pensée qui n'est pas dans leur esprit et de rattacher leurs travaux à des vues systématiques en dehors de leur caractère et de leurs habitudes. C'est ce procédé, d'une loyauté douteuse, dont se sert en ce moment, vis-à-vis des belles études de M. Troplong sur *la Chute de la République romaine*, un jeune écolier, qui s'essaie depuis quelque temps à parler d'histoire et de philosophie dans le style du *Figaro*. Nous aurions laissé passer, sans y attacher plus d'importance qu'ils n'en méritent, ces accidents auxquels tous les écrivains sérieux sont exposés de leur vivant ; mais la gravité du journal qui leur a donné l'hospitalité nous fait un devoir de rétablir la vérité altérée. C'est tout à fait gratuitement que l'on prête à M. Troplong des pensées de comparaison entre le passé et le présent dans les travaux qu'il a publiés ici même. Pareille idée n'a pu venir qu'à un esprit faux et superficiel, habitué sans doute à voir autour de lui fourbir de telles armes, et nous le mettons au défi de trouver un mot, une syllabe qui puisse, aux yeux d'un lecteur impartial, être taxée d'allusion préméditée. Comparer l'empire romain à l'empire français, les empereurs romains aux empereurs français, quelle folie, et pis que cela, quelle injure ! Les études de M. Troplong étaient écrites longtemps avant 1852, même avant 1848, et ce n'est pas la faute de l'auteur si la vérité, qui est de tous les temps, s'est trouvée dite à la fois pour les Romains et pour quelques Français.

Les mauvaises causes portent malheur même aux meilleurs avocats.

Digitized by Google

M. Saint-Marc Girardin en a donné un récent exemple. Mu par je ne sais quel esprit d'opposition qui l'a de tout temps tourmenté, cet éminent fonctionnaire fait en ce moment une guerre de tirailleur contre l'organisation actuelle de l'instruction publique en France. Mais obligé, pour satisfaire son goût de polémique, d'appeler à son aide tous les genres d'arguments, il lui est arrivé ce qui arrive toujours en pareil cas, il s'est mis en contradiction avec lui-même. Tantôt il se plaint qu'on néglige trop les lettres pour la science, tantôt, par un retour subit de son esprit versatile, il avoue ne pas savoir l'utilité des examens du baccalauréat pour entrer dans les administrations publiques. Ces contradictions et quelques autres encore ont été fort spirituellement relevées par un de nos collaborateurs, M. Charles Louandre, dans le *Journal général de l'Instruction publique*, et nous ne pensons pas que M. Saint-Marc Girardin tente même d'y répondre directement. C'est une défaite, il essaiera de la faire oublier.

Mais le professeur ne s'est pas borné à plaider tour à tour le blanc et le noir; usant de ce procédé de rhétorique qui consiste à faire intervenir dans le discours des personnages fictifs auxquels l'auteur prête des paroles dont il n'ose assumer sur lui la responsabilité, M. Saint-Marc Girardin a imaginé d'évoquer de prétendus pères de famille, « braves officiers, » réclamant l'indulgence de l'examinateur pour leurs fils, et s'appuyant de cette raison « qu'ils ne croyaient pas qu'il fût très nécessaire de savoir expliquer une ode d'Horace ou de résoudre un problème de mathématiques *pour aller se faire casser la tête à Sébastopol.* » Nous ne connaissons pas en France « un brave officier » capable de parler ainsi de l'accomplissement du devoir militaire, et nous nions hardiment qu'il y ait un père de famille assez dénaturé pour envoyer son fils *se faire casser la tête* à Sébastopol ou ailleurs. Il n'y a que les sophistes et les rhéteurs qui puissent confondre ces deux termes bien différents : « Se faire casser la tête » et « mourir vaillamment en défendant son drapeau. » — « Se faire casser la tête » se dit d'un chien, non d'un soldat, et d'un fils pas davantage. Mais M. Saint-Marc Girardin est-il bien sûr que ce père de famille qui sollicite son indulgence, que ce « brave officier » si empressé de vouer son fils à la mort n'ait point par devers lui quelque espoir plus légitime et plus ambitieux ? Est-ce bien pour faire tuer les gens que l'on fait la guerre, une guerre juste, glorieuse, nécessaire? Et ceux qui suivent la carrière périlleuse des armes n'ont-ils donc d'autre orgueil que de bien mourir, non pas comme des chiens, mais comme des hommes? N'ont-ils pas aussi l'espérance et la volonté de vaincre, et vaincre n'est-ce pas revenir triomphant avec des honneurs, des grades, au milieu des acclamations ardentes d'un peuple enthousiaste et reconnaissant? Faire son devoir, sans doute, c'est le premier mobile de l'officier; mais ne lui est-il point permis d'entrevoir à travers la fumée des batailles ce fameux bâton de maréchal que tout soldat français trouve, suivant un mot célèbre, au fond de sa giberne? Cet officier, bachelier ès sciences, qui s'est battu pour la cause de son pays, et non pour « se faire casser la tête, » n'a-t-il pas apporté dans son terrible métier plus d'humanité, plus de grandeur d'âme, plus de constance et de courage, s'il s'est formé l'esprit et le cœur à l'école des grands écri-

Digitized by Google

vains et des grands hommes? N'a-t-il pas été plus fertile en ressources, plus habile à déjouer les ruses, plus prompt à calculer les distances et les chances de victoire, n'a-t-il pas été, en un mot, mieux en mesure d'éviter la mort et d'épargner la vie de ses hommes, si la science lui a permis de résoudre sur-le-champ certains problèmes qui jouent aujourd'hui un si grand rôle dans l'art de la guerre; si son intelligence, développée dès le jeune âge et rompue à tout par une féconde culture, l'a rendu capable de saisir, de comprendre et de se décider promptement? Et quand cet officier, qui ne restera pas dans les grades secondaires, s'il a du savoir, si son intelligence est cultivée, se verra appelé à saisir le commandement, à prendre part à l'administration, au gouvernement, à figurer dans les salons, à se mêler aux hommes les plus distingués, à négocier avec eux, soit sur le champ de bataille, soit dans des missions d'où dépend la paix des empires, à écrire même l'utile récit de ses travaux, sera-t-il indifférent alors qu'il ait ou non fait dans sa jeunesse ses provisions de science et de littérature?

Il serait puéril d'insister : M. Saint-Marc Girardin, qui change d'avis avec tant de souplesse, est, je n'en doute pas, d'accord avec nous dans cette question, bien que ses habitudes d'opposition l'aient un moment entraîné à formuler le contraire de sa pensée. Quant aux « braves officiers » dont le professeur a reçu les confidences paternelles, nous estimons qu'ils ne peuvent être sur ce point d'une autre opinion que l'examinateur de messieurs leurs fils.

Nous ne savons pas si M. Saint-Marc Girardin a jamais eu la pensée d'être un jour ministre de l'instruction publique; mais à coup sûr il se prépare, pour le moment où cette ambition serait satisfaite, de terribles difficultés ou de nouvelles inconséquences. M. Saint-Marc Girardin réclame pour les professeurs de l'Université une sorte d'inamovibilité, comme pour la magistrature assise, et cite à ce sujet, en y donnant son adhésion, le passage d'une brochure où l'on fait valoir des arguments d'une singulière espèce, qu'il faut absolument citer : « La volonté du ministre, dit cette brochure en parlant de la situation du professeur, suffit pour le casser, sans préjudice *des événements politiques qui apportent de nouvelles clauses au contrat*. J'ai beau réfléchir sur la puissance des ministres et des révolutions, je n'en connais pas qui puissent enlever sans jugement, à un homme qui fait son devoir, le prix des grades obtenus, le fruit de vingt ans, de trente ans de services et l'épargne de ces années. » N'est-ce pas une étrange manière d'argumenter que de partir de l'hypothèse des révolutions pour demander la reconnaissance de nouveaux droits dans le corps enseignant? N'est-ce pas abuser étrangement des malheurs de la patrie que de les considérer comme une situation normale, dont il faut tenir compte en matière d'administration et de théories gouvernementales? Ce serait ainsi, au contraire, ce serait en perpétuant dans l'éducation le germe de toutes les révolutions, l'esprit de parti, qu'on arriverait infailliblement à perpétuer la révolution elle-même et à faire des dissensions politiques la règle et l'état obligé. Ces messieurs, qui ne veulent point l'avouer, raisonnent avec leur esprit d'opposition et non pas avec la logique;

Digitized by Google

ils réclament pour le professorat un privilége qu'ils ne sauraient supporter s'ils étaient au pouvoir; ils demandent une chose qu'ils savent fort bien être impraticable et excessive. Certes on ne nous soupçonnera pas d'être hostile aux intérêts, à la dignité des professeurs, nous qui nous honorons de compter parmi eux la plupart de nos plus éminents collaborateurs et quelques excellents amis, mais il ne nous est pas possible d'admettre qu'un gouvernement quelconque puisse, dans l'état actuel de nos sociétés, constituer un corps enseignant à peu près inamovible, lequel formerait un Etat dans l'Etat, et d'autant plus puissant qu'il a mission d'appeler à la vie intellectuelle les générations naissantes. Il y aurait alors un pouvoir enseignant à côté du pouvoir politique, et le premier aurait bientôt renversé le second. Est-ce là ce que l'on veut? Il faut bien le croire, puisqu'il n'y a pas d'autre raison plausible pour justifier de pareilles chimères.

L'argument tiré de la magistrature assise ne résiste pas à l'examen. L'inamovibilité du juge n'est pas faite pour le juge, mais pour le justiciable. Le jour où son principe a été admis et mis en pratique, le justiciable a trouvé plus de garanties d'indépendance et de justice. La jeunesse et l'enfance trouveraient-elles plus de garanties de talent, de savoir, de jugement, de moralité, si le professeur était irrévocable? Non, sans doute, et il est à parier qu'elles en trouveraient moins. A qui donc alors profiterait cette irrévocabilité? A quelques professeurs, les moins bons sans doute; car il n'y a pas un gouvernement raisonnable qui ne tienne à conserver un bon professeur. Mais les places, par hasard, auraient-elles été créées pour ceux qui les remplissent? Depuis quand l'intérêt des fonctionnaires prime-t-il celui du public? Et qu'on ne vienne pas nous parler des conseils académiques pour censurer ou priver d'emploi les mauvais professeurs. On peut être fort mauvais professeur et accomplir scrupuleusement ses devoirs: quel serait donc le grief sur lequel se baserait une accusation contre un mauvais professeur? Le mauvais professeur répondrait: « Je suis honnête homme; je fais régulièrement ma classe; j'ai pris mes grades, donc je suis capable: de quoi vous plaignez-vous? » Et s'il s'agissait des tendances pernicieuses d'un enseignement, combien plus difficile encore serait l'accusation, combien plus épineuse à exercer cette juridiction universitaire que l'on voudrait renouveler du moyen âge! Allons plus loin: si l'on rendait les professeurs irrévocables, quel droit aurait-on de refuser le même privilége à la magistrature debout, aux fonctionnaires de l'administration des finances, aux préfets, aux sous-préfets, aux ingénieurs? N'ont-ils pas, eux aussi, des titres, des grades conquis par un labeur patient et difficile? N'ont-ils pas des droits acquis, des services rendus? Mais en même temps sont-ils moins honorés, moins respectés, moins respectables parce que, organes importants ou minimes dans les rouages du gouvernement, ils peuvent être changés s'ils ne fonctionnent pas suivant l'ordre établi?

Insister davantage serait prendre trop au sérieux les boutades d'une opposition systématique et les efforts que font certains hommes pour conquérir une popularité dont ils seraient fort embarrassés s'il s'agissait pour eux de mettre leurs théories en pratique. Ce sont là des avances faites à l'esprit de parti plutôt que des manifestations d'une réelle sollicitude pour le

Digitized by Google

corps enseignant. Nous ne savons pas ce que celui-ci peut gagner à de pareilles plaidoiries, mais nous n'ignorons pas ce que la dignité de ceux qui les prononcent peut y perdre.

C'était encore à cette même popularité que s'adressait l'autre jour M. Odilon Barrot sur la tombe de M. Isambert; mais cette popularité dont jouit un moment autrefois le célèbre avocat, s'est depuis longtemps éloignée de lui, et tous ces appels adressés à ses vieux souvenirs et à ses vieilles phrases du temps des banquets ne sauraient plus produire la moindre émotion aujourd'hui. On sait ce que valent ces mots à l'aide desquels naguère ou passionnait la foule à ce point qu'on ne pouvait plus arrêter son élan, et que le héros de la veille devenait avec ses adversaires la victime du lendemain; il n'est plus personne qui se laisse prendre à ces tirades sonores, et ceux qui les applaudissent le plus sont ceux à qui elles imposent le moins. Si, contrairement aux convenances et à l'usage pratiqué aux funérailles des membres de la Cour de cassation, M. Odilon Barrot a pu donner une nouvelle édition de ses vieux discours, il est certain que sa parole n'a guère plus impressionné le public que l'auditoire. Celui-ci a écouté, avec une bonne grâce contenue, l'éloge funèbre de M. Isambert, mais la Cour, en s'associant aux regrets de l'orateur, n'a peut-être pas bien compris à quel titre on lui proposait le défunt pour modèle, et la plupart ont pu se demander avec étonnement si on leur conseillait d'abjurer à leur tour leur foi religieuse et de devenir, à l'instar de M. Isambert « le plus parfait des protestants. » Quelques-uns aussi, en écoutant religieusement l'éloge que M. Odilon Barrot faisait des hautes qualités d'esprit et du profond savoir de M. Isambert, ont pu se demander pourquoi l'ancien garde-des-sceaux n'avait pas saisi avec empressement l'occasion qu'il avait eue naguère de nommer président de chambre un homme si éminent et d'une intelligence si élevée. Serait-ce donc que l'homme d'opposition pense différemment que le ministre?

## IV

La visite que fait à la France le grand duc Constantin a été déjà l'occasion, à Toulon et à Marseille, de fêtes splendides, où l'accueil le plus cordial, le plus sympathique est fait au frère de l'empereur de Russie. Paris prépare, de son côté, une réception plus brillante encore, et de toutes parts on annonce des banquets, des bals, des spectacles, des exercices militaires, qui se termineront par un court repos au palais de Fontainebleau. Après le grand duc Constantin, le roi de Bavière viendra en France, à laquelle il semble donné, depuis trois ans, de saluer tous les monarques de l'Europe. C'est qu'en effet, si les ébranlements dont l'Europe a souffert il y a quelques années sont partis de la France, c'est de la France aussi que sont venus le calme, la paix solide, la restauration des principes d'autorité; c'est la France, cette clef de voûte de l'édifice européen, qui a permis à tous les autres pays d'asseoir leur stabilité sur des bases plus solides et de donner un essor nouveau à la prospérité des nations.

Les lettres et les arts seraient bien ingrats s'ils ne reconnaissaient à leur

Digitized by Google

tour ce qu'ils doivent à cette situation nouvelle. Jamais autant de livres n'ont été publiés, jamais les théâtres n'ont eu plus de spectateurs, jamais les expositions n'ont vu plus de visiteurs, jamais les tableaux ne se sont vendus à un si haut prix. On voit des morceaux de maîtres, il est vrai, mais d'une valeur secondaire au demeurant, s'élever au prix fabuleux de 96,000 francs, des peintures médiocres et d'une authenticité douteuse dépasser 30,000, des tableaux d'artistes vivants atteindre les chiffres jusqu'ici réservés aux chefs-d'œuvre des maîtres que la voix unanime des siècles a consacrés. Un peintre que la mort a récemment ravi, M. Paul Delaroche, est en ce moment l'objet d'une attention toute particulière et toute respectueuse de la part du public. On a réuni à l'école des Beaux-Arts le plus grand nombre de ses meilleures toiles et de ses dessins. La foule se porte à cette exposition avec une véritable ardeur, et si elle n'en revient pas toujours avec une admiration enthousiaste pour l'œuvre de l'artiste, elle prouve au moins, par son empressement, l'intérêt qu'elle prend à sa mémoire. Nous aurons lieu d'examiner ici ce que nous a laissé cette grande renommée et de dire le rang qu'elle doit occuper désormais parmi les gloires de son temps. Peut-être M. Paul Delaroche sortira-t-il singulièrement diminué de cette périlleuse épreuve à laquelle on l'a soumis, mais il restera encore un talent ingénieux et, ce qui vaut mieux peut-être, un enseignement pour les artistes, ses contemporains.

Un écrivain que l'on aime à rencontrer au théâtre comme dans les cahiers d'une Revue, M. Léon Gozlan, qui depuis trop longtemps avait privé la scène des saillies de son esprit et des conceptions originales de son imagination, vient de donner au théâtre du Vaudeville, un petit drame en deux actes, modestement intitulé *Lambert*, mais cruellement sillonné de terreurs et de larmes. C'est un drame de famille, un tableau saisissant et moral, où l'auteur, puisant à une source nouvelle pour lui, mais intarissable pour tous, fait jaillir tour à tour la grâce, l'émotion et l'angoisse, sollicite les plus nobles mouvements du cœur et élève par moments son œuvre à la hauteur d'une grande leçon. La donnée n'offre rien qui soit tout à fait neuf, mais l'auteur a su la rajeunir par les détails et par la manière de la présenter au public. Il n'y a point à proprement parler de données nouvelles au théâtre; tout l'art consiste à s'approprier les éléments connus et à en faire sortir des situations fortes et vraies. Ici, la vérité et la force ne manquent pas. Une mère coupable, une fille qui s'accuse pour arracher sa mère à la colère d'un époux, on a déjà vu quelque chose de pareil sur plus d'un théâtre; mais ce que l'on n'avait pas vu, c'est la pauvre femme, suivant du regard, pendant un quart d'heure d'angoisses mortelles, la lettre accusatrice dans les mains distraites de son mari, c'est la mère soumise à la plus terrible épreuve dans sa fille déshonorée et maudite, ce sont enfin cent détails tour à tour ingénieux, charmants ou terribles, qui laissent à peine au spectateur le temps de se reconnaître, et qui l'entraînent, en moins d'une heure, à travers toutes les émotions résumées et concises d'un grand drame domestique. C'est avec un grand art que M. Léon Gozlan a borné son œuvre à deux actes rapides et saisissants; un quart d'heure de plus d'une situation si pénible et si tendue aurait brisé les forces du spectateur. Il y

Digitized by Google

a même quelque chose de trop à la fin, dans ce mari qui contraint la mère coupable à s'agenouiller devant sa fille pour lui demander pardon; cette situation manque d'ailleurs de vérité, et la pièce gagnerait à la voir adoucie ou supprimée. Très-difficile à jouer, cette pièce l'est pourtant d'une manière très remarquable par Mlle Fargueil et par M. Lafont. Mme Bellecourt reste parfois au-dessous de son rôle dans le deuxième acte, mais nous ne connaissons pas une comédienne capable de le jouer beaucoup mieux. Cette révolte de l'innocence contre la volonté de paraître coupable exigerait presque du génie pour être rendue dans toute sa vérité.

Mme Adélaïde Ristori, dont Paris a, comme on sait, renouvelé et agrandi la gloire, nous demeure fidèle et nous revient à la fin de chaque hiver, autant pour nous remercier de l'hommage rendu à son beau talent que pour nous le faire apprécier par des côtés nouveaux. Elle nous a rendu *Médéa*, *Myrrha* et *Marie Stuart*, qui restent ses chefs-d'œuvre ; elle a joué *Ottavia*, d'Alfieri, et elle vient enfin de créer de toutes pièces un rôle nouveau dans une tragédie nouvelle, originale cette fois, écrite par M. Montanelli, l'heureux traducteur de *Médée*. Le sujet est emprunté à un trait de l'histoire des Galates cité par Plutarque, et le personnage principal, Camma, est une prêtresse des Celtes comme Norma, comme Velléda. Mais ici la prêtresse n'obéit plus à une passion jalouse, elle venge sur un indigne amant l'assassinat d'un époux. Cette œuvre de l'écrivain italien est languissante, monotone et d'une simplicité d'allure qui touche parfois au naïf; mais la grande tragédienne a tiré de l'unique situation qu'elle offre des effets singuliers de passion contenue et dissimulée, et elle y porte la mimique du visage au plus haut degré de perfection qu'il soit possible d'atteindre. Ce talent matériel, dont on peut discuter l'heureuse influence et l'élévation, mais dont il est impossible de nier la valeur, mérite, dans le rôle nouveau où il s'est exercé, une étude plus approfondie qu'il ne nous est possible de le faire aujourd'hui.

ALPHONSE DE CALONNE.

---

ALPHONSE DE CALONNE.

Paris. — DUBUISSON et Ce, imprimeurs, rue Coq-Héron, 5.

Digitized by Google

LES

# CLASSES OUVRIÈRES

EN FRANCE

## DEPUIS 1789

TROISIÈME PARTIE[1].

### XII

Sans atténuer le mérite et la portée des mesures réellement démocratiques par lesquelles le gouvernement de Juillet avait justifié la confiance du pays et sa victoire sur le parti républicain, il faut reconnaître que ces mesures étaient aussi conformes à l'intérêt de la bourgeoisie qu'à l'intérêt des classes ouvrières. Ce fut la petite bourgeoisie qui profita la première de l'impulsion donnée aux travaux publics, des chemins vicinaux, des caisses d'épargne et des écoles primaires, et qui s'en servit pour s'élever très vite à un degré d'aisance et de bien-être qui lui était inconnu, tandis que la classe ouvrière ne participait à ce mouvement que dans une proportion beaucoup plus restreinte et avec plus de lenteur. Dans une foule de questions, les intérêts de la classe bourgeoise prise en général étaient les mêmes que ceux des classes laborieuses; dans aucune,

[1] Voir, pour la première et la deuxième partie, les livraisons des 28 février et 15 avril.



Digitized by Google

ils n'étaient opposés. Le pays légal n'avait point de motif qui pût le porter à comprimer l'essor de ces classes ni à prendre parti contre elles dans les conflits entre les patrons et les salariés. La répartition des profits de l'industrie était chose indifférente pour les commerçants, les propriétaires, les cultivateurs. Pour eux, peu importait à qui profitait l'augmentation dans la richesse générale de la nation, car elle se traduisait également dans un accroissement de revenus et dans la plus-value des propriétés. Aussi, la bourgeoisie, tout en revendiquant sans hésitation, au nom de la supériorité de ses lumières, le monopole du gouvernement et la tutelle de la société, n'entendait nullement constituer les citoyens auxquels la loi refusait les droits politiques en classe nécessairement et héréditairement inférieure. Quoi qu'en aient pu dire les écrivains du parti démocratique, personne ne songeait à partager la nation en deux castes, l'une d'oisifs, vivant des revenus de leurs propriétés et des intérêts de leurs capitaux ; l'autre, de prolétaires condamnés à gagner leur vie à la sueur de leurs fronts. Quand le chef du parti conservateur constatait que le travail était le seul frein qui restât, à défaut de croyances morales, pour comprimer chez le peuple le développement des mauvaises passions, il n'exprimait qu'un fait incontestable, c'est que l'influence moralisatrice du travail est d'autant plus nécessaire et l'oisiveté d'autant plus dangereuse que l'homme est moins éclairé et plus absorbé par les premières nécessités de la vie. C'était calomnier la bourgeoisie que de lui prêter les sentiments d'une caste jalouse, s'efforçant de maintenir les salariés dans une situation précaire ; ce qu'il y avait de vrai, c'est qu'en vertu de l'habitude de dédaigner certaines questions de détails, et faute d'en comprendre la portée pratique, ni le gouvernement, ni la bourgeoisie n'avaient jamais cherché à bien définir quelle devait être la situation des ouvriers dans la société nouvelle fondée en 1789. A force de considérer le monde industriel comme une armée dont les patrons sont les chefs, les contre-maîtres les sous-officiers et les ouvriers les soldats, on arrivait à conclure que la discipline et la hiérarchie nécessaires dans l'atelier doivent subsister même au dehors, et qu'il importe au bon ordre de la société que les ouvriers restent subordonnés aux patrons. Pendant que l'on revendiquait l'égalité civile comme un des titres d'honneur de la France nouvelle, l'esprit de 1789 et de 1830 s'altérait à ce point que l'on parlait officiellement de *la classe si intéressante* des ouvriers, à peu près comme l'auraient pu faire les aristocrates philanthropes de l'ancien régime, et qu'on blâmait l'égalité des patrons et des salariés dans les sociétés de secours mutuels comme nuisant à *la légitime prépondérance* des premiers.

Digitized by Google

La bourgeoisie ne méconnaissait pas du moins les devoirs corollaires indispensables de cette tutelle dont elle revendiquait l'honneur et les avantages. Si le souvenir des explosions de 1831 et 1834, et la peur d'évoquer de nouvelles tempêtes pesaient sur l'opinion, et écartaient de l'ordre du jour les questions d'organisation industrielle, la situation des classes ouvrières n'en tenait pas moins une place de plus en plus grande dans les préoccupations de la société. Sous ce rapport, l'impulsion donnée en 1830 ne se ralentit pas. En étudiant les intérêts moraux et matériels des classes laborieuses, la bourgeoisie fit un retour sur elle-même ; elle comprit que, dans une société qui n'a d'autres principes que la morale de l'égoïsme et le culte des intérêts matériels, la libre concurrence doit nécessairement aboutir à des résultats monstrueux.

La question sociale fut donc loin d'être étrangère à la réaction contre les doctrines du XVIII^e siècle que l'école libérale avait patronées pendant quinze ans, réaction qui commença du jour même où le triomphe de ces doctrines parut assuré. La croix était à peine arrachée du frontispice des églises que le choléra venait réveiller le sentiment religieux, en apparence éteint. Pour la première fois, une épidémie meurtrière, loin de relâcher les liens sociaux, les avait resserrés. Un élan général avait rapproché les heureux de la terre des classes souffrantes, plus particulièrement visitées par le fléau. La réflexion confirma cette protestation spontanée contre la morale de l'égoïsme, et ramena les esprits à la morale du sacrifice et à la foi qui seule peut la justifier. Le retour à la religion fut préparé par la direction nouvelle que l'enseignement public imprimait aux jeunes générations. Sans doute, le corps enseignant était en majeure partie rationaliste, comme la société dont il sortait et les familles qui lui confiaient leurs enfants ; mais il s'élevait de beaucoup au-dessus de la moyenne des idées en circulation depuis le milieu du siècle précédent. La philosophie éclectique ruinait dans les esprits le matérialisme d'Helvétius et le sensualisme de Condillac. L'enseignement historique des colléges, en propageant de saines notions sur le passé, rendait vulgaires le respect de nos vieux monuments religieux et l'intelligence du rôle social exercé par l'Eglise, portant ainsi à l'esprit voltairien et révolutionnaire les plus rudes atteintes qu'il eût encore reçues. Heureuse la France, si toutes les classes de la société n'avaient recueilli d'autres leçons que les leçons universitaires !

Cet enseignement, si décrié cependant, bien loin de nuire à la réaction religieuse, lui créait des points d'appui. Les cathédrales, délaissées comme monuments religieux, étaient restaurées à titre de souvenirs historiques et nationaux ; et c'était là en quelque sorte

Digitized by Google

un symbole, un signe matériel du rapprochement qui s'opérait entre la société et l'Eglise depuis que les services rendus à la cause de la liberté civile par le clergé des premiers siècles n'étaient plus niés par personne. Le prêtre pouvait reparaître le front levé devant cette démocratie qui devait à la foi dont il était l'apôtre ses plus incontestables progrès, tandis que le bien produit par l'école révolutionnaire était de plus en plus contesté. Aussi, le retour à la religion fut-il bientôt rapide et plus puissant que les promoteurs de la réaction eux-mêmes ne le désiraient et ne voulaient le reconnaître. Cette renaissance libre de la foi catholique se manifesta surtout par la renaissance des œuvres. Au commencement du grand siècle, l'Eglise de France avait suscité saint Vincent de Paul pour combattre le paupérisme, résultat des ruines accumulées par cinquante ans de guerres religieuses et civiles. Ce fut l'esprit de ce grand homme qu'elle invoqua dès 1836 pour panser les plaies de la société issue de la révolution. L'association créée sous son patronage enrôla bientôt de nombreux adhérents, et les ramena à la religion par la pratique de la fraternité chrétienne. En joignant la visite des pauvres à l'aumône, et en rapprochant habituellement les extrémités de la société, elle fut le point de départ d'un mouvement bien autrement sérieux que la philanthropie. Le redoutable problème du paupérisme moderne fut sondé et abordé sous toutes ses faces par des hommes dévoués.

Cette réaction salutaire était vivement combattue par les préjugés de l'éducation révolutionnaire, et provoquait dans la majeure partie de la haute bourgeoisie des terreurs puériles. Le rétablissement des ordres religieux, sans lesquels aucune œuvre puissante n'était possible, éprouvait surtout d'insurmontables obstacles. Il semblait que les conquêtes de 89 étaient menacées d'une ruine imminente, parce que la robe d'un moine avait reparu dans la chaire de Notre-Dame. Au fond, on craignait, peut-être sans bien s'en rendre compte, les conséquences pratiques d'un retour déclaré aux doctrines catholiques. Un enseignement qui parle surtout de devoirs était importun à une génération habituée à se préoccuper surtout de ses droits; et en effet, l'autorité de la chaire chrétienne une fois reconnue, il aurait fallu se résoudre à changer des habitudes que l'on voulait garder. On ne pouvait se dire chrétien et continuer à se dispenser de l'aumône, à traiter les questions de salaire en faisant abstraction des besoins de l'ouvrier, à faire valoir ses capitaux sans se préoccuper de la moralité de leur emploi.

Digitized by Google

## XIII

La bourgeoisie se trouvait donc placée entre la religion, vers laquelle la ramenaient les traditions historiques et les nécessités sociales, et la morale du XVIII^e siècle, dont les conséquences révoltaient la raison et le cœur. Elle chercha un moyen terme et se montra de plus en plus disposée à accueillir les vagues aspirations du socialisme. Pourvu qu'un système débutât par des déclamations contre l'égoïsme, et empruntât aux livres saints quelques mots toujours détournés de leur vrai sens et souvent odieusement profanés, il était sûr d'un bon accueil et pouvait se permettre les excentricités les plus immorales sans trop heurter l'opinion. C'est ainsi que se propagèrent les diverses utopies qui prétendaient à refaire la société, utopies que du reste l'enseignement public n'avait jamais ni directement, ni indirectement approuvées. L'église Saint-Simonienne, qui avait dominé le premier mouvement socialiste, suscité par la commotion de 1830, s'était dissoute; mais les éléments qui l'avaient formée avaient, en se dispersant, propagé la fermentation des esprits et l'éclosion de nouveaux systèmes. Tandis que les doctrines de l'*Européen* prenaient dans le livre de M. Ott sur l'association ouvrière (1838) une forme de plus en plus sensée et pratique, M. Pierre Leroux développait sa *Tryade*, les disciples de Fourrier coordonnaient et vulgarisaient les doctrines du maître dans la *Phalange* et la *Démocratie pacifique*. Le communisme, oublié depuis Babeuf, sortait du sein des sociétés secrètes et reparaissait dans l'*Icarie* de M. Cabet et le *Populaire*, organe des Icariens, sous une forme un peu moins brutale, bien que le fond n'eût guère changé. M. Louis Blanc, dans son livre sur l'organisation du travail, reprenait le système de la suppression des patrons et de l'égalité des travailleurs dans l'association; mais, s'écartant de l'école de M. Buchez, il voulait supprimer la concurrence et l'initiative individuelle, et proposait de constituer le monde industriel d'ateliers solidaires, vivant sur le capital national et sous la direction de l'Etat, et fondés, non pas sur l'égalité des travaux, comme le voulait Babeuf, mais sur l'égalité des salaires, un des mots d'ordre de l'agitation de 1791, détourné, il est vrai, de son sens primitif; système dont le but avoué était d'arriver à une communauté qui exigerait de chacun l'emploi de toutes ses forces en se chargeant de satisfaire à tous ses besoins.

Chose curieuse assurément: tandis qu'au plus fort de la Terreur, le communisme était proscrit, que les prédications de Babeuf avaient

Digitized by Google

provoqué un soulèvement général dans l'opinion, la bourgeoisie qui venait interdire par les lois de septembre toute discussion sur les formes politiques, accueillait avec empressement ces plans de réorganisation sociale. Plus le calme était grand dans la rue, plus l'avenir des institutions nouvelles semblait assuré, plus la critique de la société devenait à la mode. C'était du reste affaire d'imagination plutôt que de conviction. Aussi, le système de réforme patroné par l'*Européen* était-il le moins accrédité. Il avait le défaut d'être pratique. S'en déclarer partisan était dangereux. La logique exigeait qu'on se mît à l'œuvre, qu'on aidât de ses capitaux les tentatives d'associations de travail, tandis que les autres utopies donnaient satisfaction à un certain sentimentalisme, sans appeler à une réalisation immédiate, car l'individu était impuissant pour constituer le phalanstère, l'Icarie ou les ateliers sociaux, et l'on pouvait déclamer longtemps avant qu'une conviction générale ou une révolution vous mît en demeure d'agir. La bourgeoisie se laissa donc aller à ce courant, sans trop se rendre compte de sa portée. Un des arrondissements de Paris où les éléments conservateurs avaient le plus de puissance, nommait au conseil général le chef de l'école Fourriériste, et deux journaux, organes principaux des partis constitutionnels, se disputaient par la publication des *Mystères de Paris* et du *Juif-Errant*, le privilége de remuer les esprits et de faire le procès à la société. Cette curiosité fébrile ne reculait même pas devant le livre tristement célèbre où M. Proudhon, poussant à l'extrême toutes les critiques, traduisait les paradoxes de la jeune école Hégélienne sur la religion et la propriété. La bourgeoisie semblait prendre plaisir à hâter un bouleversement, comme la cour l'avait fait en 1789. Elle voulait aussi jouer avec les nuages précurseurs de la tempête.

L'opinion publique était tellement égarée que les hommes les plus droits dans leurs intentions se laissaient aller, comme s'ils conspiraient avec les partis extrêmes, à accepter contre la société moderne des accusations suffisantes pour la condamner. Au lieu de se borner à mesurer avec calme l'étendue du bien qui restait à faire et la profondeur des maux qu'il fallait guérir, on se hâtait de tirer des conclusions pessimistes de quelques chiffres donnés par la statistique. La rigueur apparente de faits mal compris faisait taire tout scrupule, et en 1847 il semblait mis hors de toute discussion, reconnu comme une sorte d'axiôme par les écrivains philanthropes et chrétiens, aussi bien que par les radicaux, que la démoralisation et la misère suivaient une marche progressive et que ces maux provenaient de l'exagération des bénéfices prélevés par les patrons et les capitalistes, de l'*exploitation* des salariés.

Digitized by Google

Il importe de bien constater que ces reproches ne reposaient que sur des malentendus. L'augmentation annuelle du nombre des crimes et délits atteints par la justice n'était point, comme on le pensait, une preuve décisive de démoralisation plus grande. A peine proportionnelle à l'accroissement brut de la population, elle ne l'était pas à son accroissement d'activité, et elle pouvait s'expliquer par le progrès des moyens d'instruction judiciaire et de répression. Le nombre des plaintes s'élève nécessairement en proportion des chances que la partie lésée a de faire saisir et punir le coupable. Si l'on n'eût pas oublié qu'avant la Révolution, deux moyens énergiques, la peine de mort prodiguée sans mesure et l'exportation aux colonies, débarrassaient la société de nombreux criminels et rendaient les récidives plus rares, sans diminuer sensiblement les classes dépravées, on eût reconnu que l'égalité civile et la diffusion des lumières avaient eu pour effet de restreindre, plutôt que de multiplier, ces actes d'immoralité qui tombent sous le coup de la loi. Ce n'était pas avec plus de raison qu'on voyait un symptôme irrécusable du progrès de la démoralisation dans le nombre de plus en plus grand des enfants trouvés. Si ces infortunés devenaient une charge chaque année plus lourde pour les départements, c'est qu'on en sauvait beaucoup plus, et que, pour eux aussi, la prolongation de la vie moyenne se faisait sentir; puis il était moins aisé de leur trouver une place dans la société, quand l'enfant légitime, malgré l'appui de ses parents, avait déjà tant de difficultés à vaincre. Il eût suffi de lire les tables de la population pour reconnaître que les naissances illégitimes ne s'accroissaient pas dans des proportions plus fortes que les autres.

Quant à la progression croissante de la misère, elle n'était pas plus réelle que celle de l'immoralité. La proportion des familles indigentes au reste de la population diminuait, puisque le chiffre des indigents officiellement secourus restait à peu près stationnaire. Seulement des misères longtemps cachées étaient mieux connues des classes qui les ignoraient autrefois, et l'agglomération dans les centres industriels des familles nécessiteuses rendait le spectacle de leurs souffrances plus saisissant. Cette impression faisait oublier les preuves les plus irrécusables des progrès de l'aisance générale. La crise alimentaire de 1847, si douloureuse qu'elle fut, n'avait rien eu de comparable à celle de 1817, qui elle-même n'avait rappelé que de bien loin ces années où, au milieu même des splendeurs du grand règne, les victimes de la famine se comptaient par milliers. Un seul fait donnait en apparence raison aux pessimistes. La moyenne de la consommation de la viande dans les grandes villes suivait une marche décroissante, qui ne s'est arrêtée qu'en 1849.

Digitized by Google

Mais ce fait était, en partie au moins, compensé par l'augmentation incontestable dans la consommation de certains aliments azotés, tels que le sucre, et la supériorité de l'alimentation végétale. Il ne prouvait d'ailleurs qu'une seule chose, c'est que le développement de la population avait surtout porté sur les classes qui consomment le moins d'aliments d'un prix élevé; il ne prouvait pas que le régime des classes laborieuses eût empiré, car elles n'avaient jamais eu l'habitude de faire entrer la viande de boucherie dans leur alimentation journalière.

Il aurait fallu plus de réserve encore avant d'accepter comme démontrée l'exploitation de l'ouvrier par le patron. Pour prononcer en conscience que les classes laborieuses étaient exploitées, que le capital prélevait un bénéfice exorbitant sur le salaire, ou le nier d'une manière absolue, il aurait fallu résoudre une foule de questions sur lesquelles il n'était guère possible d'arriver à une véritable certitude. Il était cependant possible de tirer des conclusions certaines de quelques faits authentiques. Ainsi, malgré les répugnances que diverses causes entretenaient chez les ouvriers contre les caisses d'épargne, cent cinquante mille d'entre eux y possédaient des livrets au 31 décembre 1847. Ce chiffre ne représentait pas toute la partie de la population laborieuse qui profitait de l'institution, car un très grand nombre d'ouvriers retiraient chaque année pendant la morte saison les réserves qu'ils avaient faites pendant les mois de travail. Ces cent cinquante mille propriétaires de livrets permanents étaient de véritables petits capitalistes. Un nombre au moins égal de salariés plaçaient d'assez fortes économies en acquisitions territoriales, et un bien plus grand nombre encore dépensaient au cabaret, à la suite de chaque jour de paie, des sommes qui auraient suffi pour leur créer une réserve au bout de deux ou trois ans. L'insuffisance des salaires n'était donc pas absolue; elle était trop souvent réelle, et dans ce cas, elle provenait bien plus de la faiblesse des bénéfices industriels que d'une répartition peu équitable entre les patrons et les ouvriers. Si, dans les petits ateliers surtout, le travail des enfants devenait l'objet d'une exploitation odieuse et effrontée, l'expérience des associations ouvrières a démontré aux plus incrédules que, dans le plus grand nombre des professions, l'écart entre le salaire payé par les patrons et les profits de l'ouvrier sociétaire, n'est pas réellement très considérable. Le salarié ne payait pas une prime très-élevée pour être affranchi des risques de perte. Les économistes ne cessaient d'insister sur cette vérité, de démontrer que la solution de toute difficulté est dans un développement de la richesse générale du pays, tel que le plus mal partagé puisse jouir de quelque aisance. Malgré leur influence très réelle sur la plupart des hommes

Digitized by Google

de gouvernement, ils n'avaient pas conquis d'autorité sur l'opinion que ne séduisaient point leurs maximes trop abstraites et exposées sous une forme trop tranchante. Ils se livraient d'ailleurs, contre les optimistes et les partisans de la protection, à des exagérations de langage qui rappelaient et excusaient celles des adversaires de la liberté du travail.

## XIV

En aucun temps il n'est ni moral ni utile de lancer contre la société dans laquelle on vit des accusations inconsidérées. Le vertige était d'autant plus coupable depuis 1840 que, malgré le rétablissement de l'ordre matériel, l'agitation intellectuelle provoquée par la révolution de Juillet dans la classe ouvrière, loin de s'être éteinte, s'était régularisée progressivement, grâce à l'impulsion donnée à l'instruction primaire. Sans aucun doute, ce mouvément intellectuel était singulièrement confus et désordonné. Pour une publication telle que le *Magasin Pittoresque*, restée fidèle aux principes du goût et de la morale, et qui obtint dans les ateliers comme dans les rangs plus élevés de la société un succès sérieux et durable, chaque jour la librairie à bon marché et les journaux répandaient dans le peuple des livres mauvais au point de vue littéraire comme au point de vue moral, et cette littérature malsaine venait faire des ravages d'autant plus grands dans les rangs des ouvriers qu'elle se présentait sous le patronage de la mode. Toutefois, les esprits et les cœurs n'étaient pas plus pervertis dans le peuple que dans la bourgeoisie. Les idées excentriques y recevaient même un accueil moins empressé. Mais il s'était ainsi formé dans les ateliers une génération d'hommes capables, non-seulement de lire, mais de réfléchir sur leurs lectures habitués, tout en vivant d'un travail manuel, à agiter toutes les questions qui pouvaient les intéresser comme hommes, comme citoyens ou comme ouvriers. Aucune parole ne pouvait donc plus tomber sur la foule sans être relevée, aucune accusation portée contre l'ordre social sans être entendue et commentée. Pour la première fois depuis la révolution, les classes laborieuses avaient leurs organes, élevaient la voix et prétendaient avec quelque raison qu'elles avaient le droit de prendre part à ces discussions sur la société où s'agitait leur sort, à examiner les lois qui les intéressaient directement. On ne devait pas s'étonner de les voir apporter dans cet examen un sentiment très énergique de leurs droits et une susceptibilité ombrageuse.

Digitized by Google

L'importance de ce travail intérieur accompli dans les classes laborieuses se manifesta par une crise aussi étrange qu'inattendue. Au milieu de l'émotion que le traité du 15 juillet 1840 provoqua, on vit une grève, commencée depuis deux mois dans un corps d'état pour une dispute toute spéciale, se généraliser. Cent mille ouvriers quittèrent le travail, se rassemblèrent en dehors de la capitale, repoussant les avances des factions et celles des écoles socialistes, dont ils ne comprenaient pas le langage, dénonçant le malaise dont ils souffraient sans en chercher le remède dans un bouleversement social, et se contentant de réclamer l'abolition du marchandage et la fixation de la journée à dix heures. La sévérité de la répression qui infligea à un certain nombre d'ouvriers dans chaque corps d'état un emprisonnement quelquefois très long, et les torts d'un régime pénitentiaire qui faisait confondre avec des voleurs l'ouvrier, égaré sans aucun doute, mais non dépravé, contribuèrent à rejeter dans le parti démocratique un grand nombre de ces hommes qui n'appartenaient encore à aucune école socialiste, et dont toute l'ambition consistait à améliorer les conditions de la profession dont ils vivaient. La grève de 1840 eut un autre résultat. On avait déjà essayé de créer des journaux spécialement destinés à la classe ouvrière. Ces tentatives furent reprises avec plus de succès. De ces journaux, le seul qui ait duré sans interruption et sans secousses, *l'Atelier*, avait été fondé et était rédigé par un groupe d'ouvriers catholiques ralliés aux idées de *l'Européen*. Les journaux communistes, *l'Union*, *la Ruche*, *la Fraternité*, ne purent acquérir la même durée, malgré les sympathies plus nombreuses en apparence qu'ils rencontraient; symptôme significatif et qui prouvait une fois de plus qu'en dehors du sentiment religieux, il y a peu de dévouement réel et soutenu. Attentif à se maintenir dans les bornes de la légalité, *l'Atelier* ne sut pas se garantir de toutes les erreurs de l'esprit de parti. Il se montra trop souvent injuste envers le clergé comme envers les philanthropes, attribuant à une attention systématique les mesures qui blessaient la classe dont il était l'organe, et se refusant à accepter le bien quand il lui paraissait incomplet. Il donna cependant plus d'une fois des leçons de bon goût, de morale et de vrai patriotisme à la bourgeoisie, et eut le courage de dénoncer et de flétrir les romans socialistes au plus fort de leur vogue scandaleuse.

## XV

Tous les problèmes que peut soulever la liberté du travail chez une nation industrielle étaient donc agités à la fois. Le gouverne-

Digitized by Google

ment se trouvait placé sous une double pression, sollicité à revenir sur les lois de 1791 d'un côté par la bourgeoisie, déjà partagée entre les diverses utopies qui se disputaient la succession de la société, avant même qu'elle fût ouverte, et de l'autre, par les classes ouvrières qui, sous l'influence des idées fausses propagées par la bourgeoisie elle-même, s'exagéraient les torts de l'organisation sociale à leur égard et s'habituaient à attendre de la tutelle d'un pouvoir issu du suffrage universel les moyens de s'affranchir de l'exploitation des patrons et des capitaux.

Il eût été difficile, quand même les hommes politiques auraient consacré leur temps et leurs facultés à l'étude de ces questions, d'arriver à une solution suffisante pour calmer les imaginations en travail et les passions surexcitées. Cette tâche leur était en quelque sorte interdite sous l'empire de traditions qui attachaient aux lois politiques une importance exagérée. Il n'y avait pas un homme d'Etat qui crût devoir approfondir des questions qui n'avaient à aucune époque tenu place dans les discussions de nos grandes assemblées.

Toutefois, le gouvernement ne se montra ni absolument inactif, ni infidèle aux promesses de l'école libérale. C'est ainsi qu'il chercha à détruire les dernières entraves que la fiscalité mettait à l'établissement de l'ouvrier comme patron, et remania la loi des patentes, de façon à affranchir de cet impôt l'ouvrier en chambre, et à le rendre supportable aux petits industriels. C'était certainement répondre au reproche, fait à juste titre jusque-là à la bourgeoisie, de maintenir des entraves fiscales plus lourdes que ce fameux droit royal contre lequel on avait tant déclamé avant 1789.

Dans les questions d'assistance, le gouvernement marcha un peu au hasard. Il ne sut pas donner aux œuvres une existence légale, faire pour la charité ce que la loi de 1833 avait fait pour l'instruction populaire. Bien que l'administration ne fût pas absolument défavorable aux œuvres, elle n'était nullement disposée à braver les préjugés encore répandus dans la société contre les fantômes de la main-morte et du monachisme. Elle se contenta de se montrer le plus souvent facile et bienveillante envers le mouvement charitable, et le concours des hommes religieux, même celui de quelques congrégations, fut de plus en plus accepté dans les institutions officielles, dans les bureaux de bienfaisance et les commissions hospitalières. Le gouvernement hésitait d'autant moins à laisser une liberté de fait plus grande à la charité, qu'il comprenait de mieux en mieux la nature et les limites du rôle que peut assumer l'Etat en matière d'assistance. Il renonçait à la prétention de venir au secours de toutes les infortunes, et voulait borner son action aux cas fort

Digitized by Google

rares où elle est indispensable. Il comprenait fort bien que les fonds du public ne peuvent secourir que celui dont la misère est involontaire, l'homme qui a lutté de toutes ses forces et n'a jamais faibli. Le secours donné à l'imprévoyant et au coupable ne peut l'être qu'au nom de la morale religieuse; il ne peut être exigé au nom de l'équité humaine. Ce n'était pas attaquer l'idée chrétienne de la charité, c'était la servir au contraire, que d'adopter d'autres principes que les siens dans la distribution des secours publics. Telle fut la pensée de l'administration dans la question des enfants trouvés. La raison qui dicta des mesures restrictives, souvent blâmées, était de rétablir hautement le principe de la responsabilité des parents, et d'écarter toute idée que personne ait le droit d'imposer à la société la charge de ses enfants.

Le développement de plus en plus grand des œuvres charitables leur suscitait des contradictions tristement intéressées. Il ne pouvait convenir aux factions que la bourgeoisie amortît ainsi les haines sociales que les conflits d'intérêts et l'imperfection des lois provoquaient. On s'attachait à discréditer chez les ouvriers toute mesure qui avait un caractère d'aumône et de patronage, à leur faire prendre en haine la charité qui s'efforce de guérir les suites de l'imprévoyance et du vice, et non pas le vice et l'imprévoyance qui rendent la charité nécessaire. On reprochait à l'aumône de multiplier les pauvres, de dégrader ceux qu'elle secourait, et enfin d'être insuffisante : sophisme singulier à coup sûr, car il conduirait à blâmer le médecin qui essaie de guérir les maladies que son art ne sait pas prévenir. Ces attaques eurent du moins pour résultat de rendre le zèle plus intelligent, de faire multiplier les œuvres préventives destinées à lutter contre les causes de la misère, plutôt qu'à en atténuer les effets. C'est ainsi que *la crèche* était instituée pour remplacer les *garderies* mercenaires, et faciliter à la mère les moyens de travailler, tout en élevant ses enfants. La crèche, pas plus que l'asile, n'était une œuvre de pure charité. Gratuite seulement pour l'indigent, elle demande une rétribution à qui peut la payer.

Ce fut dans le même esprit que furent conçues les fondations consacrées à l'éducation des enfants de la classe ouvrière. La loi de 1833 n'avait en effet pourvu qu'à la diffusion des connaissances élémentaires. L'ordonnance de 1837 sur les salles d'asile, en leur donnant définitivement une existence légale et le caractère d'institutions publiques, avait fait quelque chose pour l'éducation. C'était beaucoup, sans doute, que d'imprimer ainsi dès l'enfance des habitudes de discipline et de bonne tenue, et de prévenir le vagabondage et ses suites déplorables. L'Etat n'avait pu se charger de faire plus ; car l'éducation n'est pas seulement un devoir de la famille, la

Digitized by Google

famille seule peut la donner. Et cependant il devient trop souvent nécessaire de la suppléer, non-seulement lorsqu'elle manque, ou, ce qui est mille fois pis, quand elle est dépravée, mais encore lorsque les nécessités de l'existence, en appelant les parents tous les jours hors de leur domicile, rendent presque impossible la vie commune habituelle. Dans les classes moyennes, la famille ne manque jamais absolument, et à son défaut, il est toujours facile de trouver des institutions publiques ou privées où l'enfant est isolé de certains exemples, soumis à une discipline qui prévient ou réprime ses mauvais penchants. Toutes ces conditions manquent à l'enfant de l'ouvrier, et, bien que la disposition à la paresse, à la violence, à l'improbité ne soit pas plus commune dans une classe que dans l'autre, c'est à la classe laborieuse qu'appartient la presque totalité des enfants dont les actes tombent sous la répression juridique; et cela, parce que chez eux les mauvais penchants sont moins combattus et les mauvais exemples plus difficilement évités. Le seul moyen de remédier à ce mal était de donner une éducation spéciale à tous ceux que l'absence ou la situation de leur famille exposait le plus à la corruption. L'établissement de Saint-Nicolas, fondé dès 1827, avait commencé à donner un modèle d'institution pour les fils d'artisans et les orphelins. La fondation de la colonie agricole de Petit-Bourg et de l'asile Fénelon fit faire un nouveau pas dans cette voie. Enfin, la colonie pénitentiaire de Mettray vint couronner ces essais en permettant la répression morale et efficace d'une première faute et la guérison des mauvais penchants développés par l'insuffisance de l'éducation première. Mettray démontra bientôt par l'expérience ce que le raisonnement devait faire supposer, c'est que les sentiments d'honneur et de délicatesse ne sont pas plus difficiles à rétablir chez l'enfant du pauvre que chez l'enfant du riche. Pour apprécier l'effet de ces institutions, bientôt imitées sur plusieurs points de la France, il ne faut pas seulement compter les individus directement préservés ou guéris, il faut calculer le mal qu'ils auraient fait aux autres enfants de leur âge par la contagion de leurs mauvais exemples. Ces œuvres étaient complétées par de nombreuses institutions de patronage destinées à suivre les enfants pendant l'adolescence, à surveiller leur apprentissage, à les préserver des dangers dont le contact d'hommes grossiers ou immoraux menaçait, à leur entrée dans les ateliers, ceux mêmes qui avaient reçu les meilleurs principes, et à éloigner les chances de rechute qui attendaient ceux qui avaient failli une première fois. La tendance de ces œuvres était de rendre le patronage en quelque sorte mutuel et de mettre les jeunes enfants sous la protection de leurs aînés, de manière à ne pas blesser dans leurs familles la fierté

Digitized by Google

qui faisait repousser le patronage bourgeois, et à développer dans la jeunesse le sentiment de la responsabilité individuelle. En multipliant ces institutions de manière à recueillir ou protéger tous les enfants abandonnés ou compromis, on serait certain d'améliorer la situation morale des enfants de la classe laborieuse tout entière, de faire disparaître une des causes les plus sérieuses d'inégalité sociale. Jamais pensée plus réellement démocratique n'avait été inspirée par la foi chrétienne, aux yeux de laquelle toutes les âmes ont un prix égal. On ne peut nier, du reste, que la bourgeoisie n'ait compris la portée de ces œuvres, et les encouragements de tous les corps constitués ne leur manquèrent pas.

L'administration suivit envers les institutions de prévoyance la même marche qu'envers les institutions philanthropiques et charitables. Elle n'eut pas assez d'initiative pour leur donner une forte impulsion; son seul mérite fut de savoir se garantir des excès de la réaction et de résister aux conseils de la peur. Malgré l'abus fait par les factions de l'esprit d'association, le compagnonnage continua à être toléré. L'autorité se contenta de ne point gêner le mouvement en quelque sorte public qui s'accomplit dans son sein, et dont le but était de mettre fin aux divisions et de développer les principes vraiment fraternels contenus dans les vieux règlements. Ce mouvement, propagé surtout par le livre de M. Agricol Perdiguier, s'étendit aux compagnons de toute la France; et, s'il n'aboutit pas à des résultats décisifs, il exerça du moins l'influence morale la plus heureuse. Les sociétés de secours mutuels ne furent pas seulement tolérées. Elles trouvèrent une bienveillance contre laquelle les craintes politiques ne prévalurent pas. Ainsi, les sociétés de Lyon les plus compromises dans les deux batailles de 1831 et de 1834 purent se reconstituer. L'autorisation ne manqua jamais à aucun essai de ce genre, et en 1840, une circulaire de M. de Rémusat, beaucoup plus explicite que celle de 1812, leur donna une sorte de consécration officielle en les recommandant aux conseils généraux. Aussi leur nombre augmenta chaque année, leurs statuts furent mieux conçus. L'introduction des membres honoraires, spontanément provoquée à Grenoble par les ouvriers eux-mêmes en 1830, se généralisa. Le capital des cent soixante-quatre sociétés parisiennes dépassait deux millions en 1840 pour quatorze mille associés. Il était beaucoup plus que doublé en 1848. Les sociétés des chapeliers avaient cent cinquante mille francs en réserve au moment où s'accomplit la révolution de février, et à cette époque on évaluait pour toute la France à deux cent mille le nombre des membres des associations de secours mutuels.

Un assez grand nombre d'entre elles, celles qui comprenaient le

Digitized by Google

plus de membres, ne se bornaient pas aux secours contre les maladies et à des promesses de pensions ; elles assuraient les associés contre le chômage et stipulaient pour eux dans les questions de tarifs. Leur sort pouvait ainsi se trouver souvent compromis dans les coalitions. Les imprudences de quelques membres amenaient de la part de la police une surveillance toujours désagréable. Leur position incertaine au point de vue légal encourageait les actes d'improbité et de gaspillage. Le progrès n'en avait pas moins été fort sensible.

Cette absence de sanction légale était encore bien plus funeste aux conventions entre patrons et ouvriers, par lesquelles on avait essayé de prévenir les luttes et les coalitions. Ces conventions, fort nombreuses de 1830 à 1835 et presque toujours expressément tolérées, sinon favorisées par l'autorité administrative, avaient été généralement exécutées de bonne foi. Le mouvement de 1840 leur devint funeste. La répression sévère qui avait atteint les ouvriers coalisés des divers métiers, même dans les professions où leurs prétentions avaient fini par triompher, encouragea souvent un certain nombre d'entrepreneurs d'industrie à méconnaître des règlements qui les gênaient. De là, de nouveaux tiraillements. Le plus curieux exemple en fut donné par les charpentiers. Le dernier règlement avait été convenu en 1833. Dix ans après, son inexécution amena une grève dont la répression causa une grande émotion dans les classes laborieuses. Devant la justice il fut impossible de bien établir quelles avaient été ces conventions de 1833. Telle était la mobilité du monde industriel que les délégués qui les avaient rédigées ne purent se retrouver, et il ne put être établi avec certitude si elles interdisaient formellement le marchandage, ce qu'affirmaient les ouvriers et ce que niaient quelques-uns des maîtres.

La conclusion que les ouvriers tiraient de ces faits, c'était qu'il fallait donner une sanction légale à ces conventions et en remettre l'exécution à ces comités permanents qu'ils avaient essayé d'établir au début de chaque crise révolutionnaire. Ils soutenaient qu'on ne pouvait raisonnablement leur opposer le décret de 1791 qui avait nié les intérêts intermédiaires et proscrit toute institution destinée à les protéger ; car des chambres syndicales de patrons avaient été autorisées par l'administration, et les ouvriers eux-mêmes ne méconnaissaient pas l'utilité de ces chambres, qui offraient cependant aux coalitions de maîtres une déplorable facilité. Le plan réclamé par les ouvriers reçut même un commencement d'exécution à Paris, et une industrie importante, celle de la typographie, fut organisée, d'après leurs idées, en 1843. Un comité composé de neuf patrons et de neuf ouvriers fixa les bases d'un tarif et resta en permanence pour résoudre

Digitized by Google

toutes les questions secondaires qui pouvaient se présenter. Une expérience de quatre années ne révéla aucun des inconvénients que les partisans des doctrines d'individualisme de 1791 voyaient dans cette organisation. Toutefois, tant est grand l'empire qu'exercent les principes absolus et revêtus d'une apparence de rigueur philosophique, l'idée ne vint à personne, ni dans l'administration, ni chez les hommes politiques, de généraliser cet essai, bien qu'il eût réussi.

Tandis que ce premier succès était insuffisant pour ramener l'opinion, la force des choses donnait chaque année une extension nouvelle aux conseils de prud'hommes successivement institués depuis 1830 dans quelques centres nouveaux, et qu'on fut amené à établir à Paris, où l'absence d'une juridiction industrielle se faisait de plus en plus sentir.

L'institution des prud'hommes, telle qu'elle avait été primitivement conçue, se rapprochait singulièrement de l'organisation ardemment souhaitée par les ouvriers. Les deux intérêts y étaient représentés, patrons et ouvriers y trouvaient leurs pairs et des juges compétents. Cela tenait à l'organisation même et aux usages de la fabrique lyonnaise. Les chefs d'ateliers ou ouvriers patentés, possesseurs de métiers de tissage, qui figuraient dans ces conseils, représentaient les intérêts de leur classe tout entière; car il était convenu que les compagnons prenaient pour leur part la moitié des façons payées au chef d'atelier avec lequel ils vivaient d'ailleurs en commun. Si celui-ci avait une discussion avec le fabricant, la décision prise pour lui était en même temps bonne pour ses associés. Les intérêts du compagnon avaient donc des défenseurs dans le conseil. Ce ne fut que fort tard et surtout après 1831, que la séparation d'intérêts et la cessation de la vie commune amenèrent des conflits entre les chefs d'ateliers et les compagnons. L'institution avait d'ailleurs été altérée à Lyon même, dès son origine. La loi avait étendu la compétence du conseil aux teinturiers, état dans lequel il y avait des contre-maîtres ou de petits entrepreneurs, mais point de véritables ouvriers chefs d'ateliers. Cette dérogation au principe fondamental des prud'hommes avait été encore aggravée par le décret de novembre 1809 qui réunit au conseil les passementiers, les bonnetiers et les chapeliers. Si dans le *bureau général* il pouvait se rencontrer trois ou quatre salariés et, par conséquent si, dans quelques cas fort rares, l'élément ouvrier y était représenté, dans le *bureau de conciliation* qui termine quatre-vingt-dix-sept affaires sur cent, la chance de trouver un arbitre ouvrier sur les deux membres qui composent ce bureau était devenue très faible, et la chance de trouver un arbitre éclairé plus faible encore.

Aucune objection catégorique n'était faite à la représentation des

Digitized by Google

salariés dans les conseils de prud'hommes. Les défenseurs de la loi de 1806 ne contestaient pas que l'intention première du législateur n'eût été d'appeler des ouvriers dans ces conseils, ni qu'en fait ils en fussent à peu près exclus. Seulement, par une conclusion bizarre, on ne trouvait pas qu'il y eût urgence à mettre la pratique en accord avec la théorie de l'institution. Au contraire, il y avait un parti pris contre la spécialité rigoureuse des prud'hommes. Ni en théorie ni en pratique, l'administration ne voulait de comités particuliers pour chaque industrie, bien que la spécialité du juge fût la principale raison d'être de la juridiction industrielle.

Les objections que soulevait l'application à Paris du décret de 1806 furent développées avec talent, intelligence et mesure par les journaux d'ouvriers, surtout par l'*Atelier*. Elles furent portées devant le conseil municipal de Paris et devant les chambres par des pétitions, non-seulement légales, mais convenables dans la forme. Ces pétitions eurent à peu près le même sort que celles de 1791. Quand elles obtinrent l'honneur d'un rapport, elles furent renvoyées sans discussion au ministère du Commerce. Aucune des fractions de la Chambre ne voulait assumer la responsabilité d'une réponse explicite, favorable ou non, aux réclamations des ouvriers. Les mêmes motifs empêchèrent qu'on ne mît une loi nouvelle à la place du décret de 1806.

L'établissement de quatre conseils de prud'hommes se partageant toutes les industries parisiennes et n'admettant pas de salariés dans leur sein, fut donc accompli par deux ordonnances, du 29 décembre 1844 et du 9 juin 1847. Sans aucun doute, il y avait là un progrès. Une foule de difficultés devaient trouver une solution prompte et secrète qu'elles ne trouvaient pas auparavant. Toutes les fraudes, tous les abus de la concurrence, aussi nuisibles aux ouvriers qu'aux patrons, étaient menacés d'une répression active et efficace. Les prud'hommes parisiens s'attaquèrent tout de suite à une des questions les plus vitales pour la classe ouvrière, celle de l'apprentissage. On ne pouvait d'ailleurs méconnaître les sentiments d'équité qui dominèrent les nouveaux tribunaux. Ils ne se trouvèrent pas moins frappés par avance d'impopularité aux yeux de la majeure partie des ouvriers, que l'ordonnance de juin 1847 blessait encore en mettant fin à l'organisation spontanée que s'était donnée la typographie, et en arrêtant ainsi une expérience qui, avec plus de durée, serait devenue décisive.

Bien que la solution donnée à la question des prud'hommes fût évidemment incomplète, elle constituait un grand pas dans une voie nouvelle : c'était l'admission en principe d'une juridiction spéciale s'étendant, non pas à quelques groupes d'ouvriers, mais à la majeure



Digitized by Google

partie de la classe ouvrière. En la faisant fonctionner à Paris au milieu de la population la plus éclairée, sous l'œil des pouvoirs publics, on venait d'assigner à la juridiction industrielle sa place et son importance.

Le gouvernement voulut faire un autre pas dans la voie d'une organisation générale du travail, et celui-là fut encore plus impolitique. La loi de germinal an XI sur le livret était très inégalement exécutée. Par ses termes restreints, elle laissait s'élever des doutes très légitimes sur son application à un grand nombre d'industries. D'un autre côté, elle avait ouvert la porte à des abus très réels que les dispositions de l'arrêté du 9 frimaire an XII rendaient encore plus fréquents. Des fabricants faisaient à l'ouvrier des avances qui l'engageant indéfiniment en quelque sorte à leur usine, ne lui laissaient aucune liberté de changer d'atelier. On voulut généraliser la loi en corrigeant quelques abus. Conçu au point de vue des fabricants seulement, le projet ne fut adopté par la Chambre des pairs (février 1846), qu'après une opposition sérieuse et sincère. Les réclamations des ouvriers avaient trouvé des organes dans la haute Chambre. A un point de vue purement juridique, d'autres orateurs avaient combattu les dérogations au droit commun que contenaient divers articles, et de la part de la majorité aucune intention hostile à la classe ouvrière ne s'était montrée. Il était évident toutefois que l'idée d'établir une égalité parfaite dans la situation du patron et de l'ouvrier préoccupait fort peu, et que la question était mal comprise, mal étudiée. La loi sur le livret ne fut pas votée par l'autre Chambre.

Le gouvernement fut plus heureusement inspiré en faisant adopter la loi de 1841 sur le travail des enfants dans les manufactures. Provoquée par la chambre de commerce de Mulhouse et votée surtout au point de vue de l'humanité, cette loi, bien qu'imparfaite, avait une immense portée. C'était l'application la plus hardie et la plus grave qui eût encore été faite des réserves admises par l'Assemblée constituante, lorsqu'elle avait proclamé la liberté du travail. Elle attaquait un des abus les plus criants de la libre concurrence, une des causes qui provoquaient l'abaissement abusif des salaires. Elle mettait un frein à la cupidité de certains patrons et à celle des parents, enlevant à ceux-ci une partie de leur autorité pour les empêcher de manquer au premier de leurs devoirs. Il était désormais avéré que la loi avait le droit d'intervenir pour empêcher les abus dans le contrat de louage d'industrie. Le principe était posé; les applications n'étaient plus qu'une affaire de prudence.

Quant aux tentatives socialistes, aux expériences essayées pour mettre en pratique les divers plans proposés pour guérir la société en organisant la production sur des bases nouvelles, l'administration,

Digitized by Google

parfaitement convaincue de l'impossibilité de leur réussite, n'y mit aucun obstacle. Quelques essais inspirés par le phalanstère, en Algérie et en France, n'aboutirent qu'à des échecs décourageants. Il en fut tout autrement de l'association de travail proposée par *l'Européen*. Des tentatives patronées par cette école furent faites par des menuisiers, par des tailleurs, pendant la grève de 1833. Après 1840, deux associations d'ouvriers typographes se soutinrent quelque temps. Le mérite de la difficulté vaincue appartint à une association de bijoutiers en doré, dont la longue et laborieuse carrière, commencée en 1834, dure encore. Ce fut en 1843 seulement qu'elle se constitua d'une manière légale et régulière, après avoir profité de l'expérience acquise au prix de ses propres tâtonnements et de ceux des autres. Elle arriva ainsi à se donner un contrat, susceptible encore d'améliorations, mais réellement pratique et destiné à servir de point de départ aux tentatives postérieures.

Tel était, à la fin de 1847, le résumé de l'action du gouvernement et de la société, le résultat obtenu après douze années de calme politique par le socialisme de la bourgeoisie et l'agitation ouvrière. Evidemment, il n'avait pas été assez fait, on n'avait pas tenu assez de compte de ce qu'il y avait de vrai ou de spécieux dans les idées en circulation, pour avoir le droit de condamner les utopies et de repousser les prétentions exagérées. Les ouvriers étaient autorisés à penser que, si leurs votes eussent été nécessaires, les pouvoirs publics auraient eu plus d'égards pour leurs réclamations. Les institutions se trouvaient ainsi minées par leur base, sans que personne le voulût croire, malgré les avertissements qui arrivaient de toute part. Comme en 1830, un mot vague servit de signal à une révolution nouvelle. Les barricades élevées au cri de *vive la réforme!* eurent le même résultat que les barricades élevées au cri de *vive la charte!*

## XVI

Cette fois, il n'y avait plus de compromis possible. La question ajournée en 1830 dut recevoir une solution définitive. Le peuple ne voulut pas abdiquer, et, quelles qu'eussent été les prévisions des hommes qui avaient précipité le mouvement, ils durent reconnaître qu'ils avaient provoqué une révolution sociale et qu'il fallait reprendre pour le compléter le travail interrompu en 1791.

Dans l'ébranlement qui suivit la chute de la monarchie constitutionnelle, on vit se reproduire tous les incidents de l'anarchie qui du 4 mai 1789 s'était prolongée jusqu'au 14 juin 1791. Seulement,

Digitized by Google

les faits qui avaient rempli ces deux années furent resserrés en quatre mois. Les ateliers nationaux n'étaient qu'une copie, mais agrandie dans des proportions formidables, des ateliers de charité; et, pendant que les prédications du Luxembourg s'efforçaient de convertir les ouvriers au système des associations commanditées par l'Etat, la très grande majorité d'entre eux se réorganisaient par professions comme en 1791, et les réclamations que leurs délégués portaient processionnellement à l'Hôtel de Ville, reproduisaient, non pas les théories qu'on voulait leur imposer, mais les programmes particuliers que toutes les coalitions mettaient en avant depuis soixante-dix ans et où les prétentions d'un égoïsme naïf, comme par exemple l'expulsion des ouvriers étrangers, se trouvaient confondues avec quelques idées saines et pratiques, et des déclamations sans portée.

La révolution de 1848 était si bien la révolution des ouvriers, que personne ne contesta leur prépondérance. La blouse devint en quelque sorte la livrée des courtisans du pouvoir. Les bourgeois ne se contentaient pas de proclamer bien haut qu'eux aussi étaient soumis à la loi du travail. Il y eut de faux ouvriers, comme en d'autres temps il y avait eu de faux nobles. Pour la première fois, d'un consentement unanime, on vit de simples salariés siéger dans l'enceinte législative, présider même à la direction d'une assemblée souveraine, et y remplir dignement leur mandat dans les circonstances les plus difficiles.

La bourgeoisie avait abdiqué avec empressement ses prétentions à la tutelle de la société. Elle fut tout aussi vite désabusée du socialisme, à ce point, que bien des gens oublièrent en trois jours que les théories qui leur apparaissaient comme monstrueuses, n'auraient pas été connues des ouvriers sans les encouragements qu'eux-mêmes leur avaient prodigués à leur apparition. La bourgeoisie aperçut bientôt tous les mérites de cette société qu'elle avait critiquée avec tant d'amertune et d'imprudence. Elle vit clairement qu'il n'y a pas de démocratie possible sans un respect profond pour la famille et la propriété, et que, sans une religion positive, ce respect est fort aventuré. Elle se rallia subitement, par la force des choses, à ces grands principes qu'elle avait étourdiment reniés et compromis.

Quant à la classe ouvrière, elle subit une réaction en sens contraire, mais plus apparente toutefois que réelle. La crise industrielle qui suivit la révolution, en livrant à l'oisiveté de la place publique les ouvriers de toutes les grandes villes et surtout de la capitale, avait donné aux utopistes des chances de propagande qu'ils n'avaient pas encore eues. La bourgeoisie vit avec effroi et colère les

Digitized by Google

ouvriers concentrer leurs votes sur les chefs de toutes ces écoles, et sur les romanciers dont elle seule avait fait la réputation, et dont elle avait de sa bourse encouragé et multiplié les œuvres. Fallait-il en conclure pour cela que la classe ouvrière fût tout entière liguée contre la religion, la famille et la propriété ? Evidemment, c'eût été une calomnie. La croix insultée en 1830 avait été respectée en Février. Le rétablissement du divorce, cette atteinte à l'organisation de la famille chrétienne, que les libéraux avaient voté avec enthousiasme en 1830, avait été repoussé avec indignation par les organes de la classe laborieuse. Dans les funèbres journées de juin, la majeure partie des insurgés, égarés par la faim et de folles excitations, étaient pères de famille. La mort de l'archevêque de Paris fit éclater parmi eux des regrets unanimes, et tomber les armes de leurs mains encore noires de poudre.

Par malheur, le suffrage universel avait été organisé de telle manière que pas un citoyen peut-être ne put exprimer sa véritable opinion dans son bulletin. Ouvriers et bourgeois, obligés, sous peine de perdre leur vote, de le porter sur des noms connus, donnèrent leur mandat à des hommes ou compromis d'avance par des théories imprudentes ou engagés par leurs antécédents à une immobilité systématique. Grâce aux mensonges du scrutin de liste, les hommes réellement nouveaux manquèrent à cette révolution qui s'était annoncée comme devant tout refaire à neuf dans la société. La grande majorité de l'assemblée de 1848 n'apportait pas avec de bonnes intentions une connaissance plus sérieuse des questions qui intéressaient les ouvriers, que les assemblées précédentes.

La première chose qu'eut à faire la Constituante, ce fut de définir le gouvernement nouveau. Elle accepta la République démocratique ; elle refusa de la proclamer sociale, ce qui eût été consacrer toutes les promesses des utopistes. Elle refusa également de reconnaître le droit au travail et le droit à l'assistance, de peur d'ouvrir une porte au communisme, et resta bien en deçà des vagues et compromettantes promesses du rapport de Chapelier. L'article 13 de la Constitution nouvelle, rapproché des paragraphes VII et VIII du préambule, n'ajoute absolument rien aux devoirs de l'Etat envers les classes laborieuses, tels que le gouvernement de Juillet les avait conçus et pratiqués. La République ne promet l'assistance qu'après que la famille et la prévoyance individuelle ont échoué ; elle ne s'engage à seconder le travail qu'en protégeant sa liberté, et à combiner les travaux publics de manière à venir en aide aux victimes des crises industrielles. La portée de ces engagements paraît d'autant plus restreinte quand on compare la rédaction définitive à la rédaction première proposée par la commission de Constitution. Les

Digitized by Google

seules choses nouvelles qui se trouvent dans ce programme sont la promesse de *l'égalité dans les rapports entre le patron et l'ouvrier*, la protection des *associations volontaires* et la reconnaissance des *lois qui régissent l'industrie.*

## XVII

Dans ce cadre circonscrit de réformes, la Constituante montra une grande timidité et agit avec si peu d'ardeur et d'empressement qu'elle laissa à l'assemblée qui lui succéda la solution des questions mêmes qui semblaient avoir le caractère d'urgence le plus évident.

Ainsi, tout en promettant l'égalité dans la société industrielle, on oublia tout d'abord la révision des articles du Code sur le louage d'industrie, attaqués depuis longtemps avec tant d'acharnement, et le salarié resta, comme autrefois, soumis à l'article 1791 dans ses discussions avec le patron. On oublia également cette question du livret, cause de tant de conflits, de réclamations irritantes; l'arrêté de frimaire an XII resta en vigueur et maintint le livret entre les mains du maître, avec le droit de le retenir jusqu'à l'acquit des engagements. Cette législation ne devait être modifiée que plus tard par la loi du 14 mai 1851, et encore, dans une seule de ses parties, et conformément au projet de loi voté par la chambre des pairs en 1846. Le montant des avances à inscrire sur le livret fut réduit de manière à ne pas engager l'indépendance de l'ouvrier.

La promesse de l'égalité de rapports entre les deux classes ne fut pas toutefois mise absolument de côté. Avant même le vote de la Constitution qui la sanctionnait, la loi du 6 juin 1848 avait reconstitué les prud'hommes sur des bases démocratiques et assuré la représentation des salariés dans les conseils. Mais, comme si la République ne pouvait organiser le suffrage simplement dans aucune de ses applications, les prud'hommes maîtres furent élus par les ouvriers; les prud'hommes ouvriers par les maîtres. Quant à la spécialité des conseils, elle ne fut pas plus sérieusement soutenue que sous le gouvernement précédent. L'Assemblée écarta un premier projet qui avait pour but de rendre tout à fait spécial le bureau de conciliation en généralisant l'organisation libre de l'imprimerie parisienne.

Il faut bien le reconnaître, cette répulsion contre une des idées les plus chères aux ouvriers avait été ravivée par le spectacle donné depuis le 24 février. Les corporations ne s'étaient pas con-

Digitized by Google

tentées de reparaître avec leurs exigences égoïstes et souvent absurdes; elles s'étaient isolées de la grande société pour s'ériger en sociétés particulières, avaient voulu figurer à part dans les fêtes publiques, y arborer des bannières distinctes des drapeaux de la garde nationale sous lesquels tous les rangs de la société étaient confondus. On avait même vu les plus nombreuses affecter la prétention d'avoir chacune un représentant dans l'assemblée. Comme s'ils s'attachaient à justifier toutes les craintes qui, depuis 1791, nuisaient à leur plan d'organisation, les ouvriers abusèrent presque partout des sociétés de secours mutuels pour s'en faire un point d'appui dans leurs exigences. C'est ainsi que la société des chapeliers de Paris épuisa son fonds de réserve à lutter contre les patrons, et que celle des tonneliers de Cette, en poussant ses exigences à l'absurde, se vit dissoudre sous la République, après avoir vécu tranquillement sous la monarchie. S'il eût été donné aux pouvoirs publics d'apporter dans l'étude des questions relatives au travail la logique et la rectitude de jugement qui ont toujours été apportées dans l'étude des lois civiles, on aurait remarqué que l'imprimerie parisienne avait seule échappé à la contagion de l'anarchie et des prétentions inconsidérées qui bouleversaient toutes les professions, et qu'elle devait cette situation privilégiée à cette organisation qu'on n'osait pas étendre aux autres corps d'état.

La spécialité des conseils de prud'hommes avait échoué devant les répulsions que les excès d'un étroit esprit de corporation avaient ravivées. La révision des lois sur les coalitions fut encore plus compromise. Leur application ne fut suspendue en fait que pendant un mois environ. L'Assemblée constituante ne les modifia point. Ce fut l'Assemblée législative qui essaya de tenir les promesses de la constitution par la loi du 1er décembre 1849. Cette loi fit disparaître toute inégalité légale entre les patrons et les ouvriers dans la répression, tant des coalitions organisées pour influencer le taux des salaires, que de tout concert dont le résultat est d'infliger des amendes ou une suspension de travail.

Quant à l'association, l'Assemblée constituante agit plutôt d'une manière négative qu'affirmative. Elle sut repousser les utopies, refusa de consacrer les finances de l'Etat à la création d'ateliers sociaux, de mettre à la disposition de tous les salariés le crédit qui leur serait nécessaire pour se faire producteurs pour leur compte, sans l'intermédiaire des patrons. Elle ne voulut, avec raison, se prêter qu'à une simple expérience, et, dès le début même, elle le fit avec la conviction bien arrêtée que l'expérience serait mauvaise. Fidèle à la tradition que toutes les assemblées parlementaires avaient suivie dans les questions analogues, ce fut presque sans

Digitized by Google

discussion qu'elle vota la loi du 6 juillet qui consacrait trois millions à commanditer quelques essais d'associations de travail, et celle du 15 juillet qui facilitait l'admission des associations ouvrières à la soumission des travaux publics. Personne n'éleva d'objections publiques et franches à ces lois, qu'on ne se fit pas faute d'attaquer, dès qu'elles furent rendues. L'exécution révéla d'ailleurs des difficultés qui n'étaient pas prévues. La commission chargée de répartir le crédit fut obligée de rédiger elle-même des contrats sérieux, praticables, pour les substituer aux projets incohérents qu'on lui apportait. Elle arriva à servir beaucoup plus la réalisation pratique de l'idée d'association par les discussions qu'elle provoqua, que par le capital qu'elle put mettre à la disposition de quelques sociétés. Sans aucun doute, avec plus de foi dans la réussite ou plus de bienveillance, on aurait pu rendre le service plus réel et l'expérience plus décisive; mais la grande raison des échecs, c'est que la question n'était encore mûre pour personne. Ainsi, les hommes qui se disaient partisans de l'association et réclamaient pour elle les fonds et les commandes de l'Etat, ne leur prêtaient pas leurs fonds et ne leur donnaient pas leur clientèle. A côté du reste des associations patronées par l'Etat en vertu de la loi du 6 juillet 1848, un certain nombre d'associations libres purent se constituer. Fondées pour la plupart en vue de cette participation au crédit ouvert par l'Etat, participation qu'elles ne voulurent pas acheter par la réforme de leurs statuts, elles surent se suffire à elles-mêmes, et finirent par renoncer spontanément aux prétentions ambitieuses, à l'égalité des salaires, à la gratuité du crédit et à toutes les chimères que les écrivains socialistes avaient propagées. Il fut surabondamment démontré que le type de l'association égalitaire sans directeur et sans discipline, assurant à tous les ouvriers d'un même groupe le même salaire et les garantissant contre la concurrence, devait désormais être relégué au rang des chimères, avec le phalanstère et l'Icarie; mais que les associations entre ouvriers pouvaient vivre, à la condition de se conformer aux prescriptions du bon sens et aux lois de la nature humaine, que les ouvriers y pouvaient trouver une amélioration assez notable à leur condition, en ajoutant un bénéfice annuel à leur salaire, mais qu'ils devaient acheter ces avantages par beaucoup d'efforts, de persévérance et le développement de qualités intellectuelles et morales, qui ne sont communes dans les rangs d'aucune classe. Il fut également démontré que les bénéfices de l'association ne compensaient pas aux yeux de la majeure partie des ouvriers la rigueur des devoirs qu'elle imposait. Tous ceux qui en subirent l'épreuve furent en outre bientôt convaincus que les loisirs et les gains des maîtres n'étaient pas aussi grands que leur

Digitized by Google

imagination le leur aurait fait supposer, et que, s'ils trouvaient dans l'association un bénéfice au bout de l'année, après avoir touché leurs salaires, ce bénéfice n'existait le plus souvent que parce qu'ils apportaient au travail une ardeur qu'ils n'auraient pas toujours déployée pour un patron. Enfin, la bourgeoisie put se convaincre que les associations n'arriveraient jamais à embrasser un corps d'état tout entier, et que la création de petites associations dans chaque corps d'état ne menaçait nullement l'existence des patrons anciennement établis, ni de ceux qui viendraient à s'établir. Quand même l'Etat eût perdu la totalité des trois millions destinés à cette expérience, le sacrifice eût été peu de chose, eu égard aux résultats moraux obtenus.

Les lois de juillet 1848 ne s'appliquaient pas seulement aux associations ouvrières proprement dites, mais aussi aux associations entre patrons et ouvriers. L'expérience ne fut pas favorable à cette combinaison trop artificielle, dernier vestige des idées mises en circulation par l'école Saint-Simonienne ; mais elle attira de nouveau l'attention sur d'autres combinaisons beaucoup plus simples et plus pratiques, sur les règlements qui auraient pour but, soit de donner une part dans les bénéfices aux ouvriers en sus de leurs salaires, comme la compagnie du chemin de fer d'Orléans l'avait fait avant 1848 et l'imprimerie Paul Dupont depuis cette époque, soit de leur allouer des primes en livrets à la caisse des retraites ou en subventions aux caisses de secours mutuels, usage ancien qui s'était perpétué dans certaines fabriques, surtout en Alsace.

La République avait tenu, bien qu'imparfaitement, les promesses d'égalité industrielle ; elle avait, dans la mesure du bon sens, donné aux tentatives d'associations de travail une consécration légale ; elle agit de même quant aux lois promises sur l'industrie et, tout en repoussant le système de la règlementation absolue par l'Etat, elle régularisa les décrets par lesquels le gouvernement provisoire, faisant droit à des réclamations qui dataient de 1840, avait aboli le marchandage et réduit la durée de la journée. Ce n'était pas, nous l'avons vu, la première atteinte portée à la doctrine de la liberté absolue en matière de travail. La loi de 1841 n'avait pas hésité, dans un intérêt d'humanité et de morale publique, à restreindre l'autorité paternelle, en même temps qu'elle forçait les fabricants à modifier l'organisation intérieure des usines où les enfants formaient une partie nécessaire des ateliers. Cette tutelle que la loi avait assumée sur les enfants, le gouvernement provisoire l'avait réclamée sur tous les ouvriers, de leur consentement, du reste. Il avait voulu les empêcher de se lier par des engagements onéreux, et de compromettre leur santé et leur développement

Digitized by Google

moral en acceptant une tâche qui, à la longue, usait leurs forces. Mais il avait dépassé le but. Sous prétexte de marchandage, il avait paru proscrire le travail à la tâche, souvent favorable à l'ouvrier autant qu'à l'entrepreneur; et, en limitant la journée de l'homme adulte à dix heures à Paris, à onze dans les départements, il avait désorganisé presque toutes les industries, les ouvriers n'ayant pas voulu accepter une réduction proportionnelle sur les tarifs antérieurs. La loi du 9 septembre, qui fut substituée à ce décret, fut plus intelligente. La limite extrême qu'elle fixait était assez large pour concilier les intérêts de l'humanité avec ceux de l'industrie. Elle fut accueillie et exécutée comme une loi tutélaire. Quant au marchandage, l'arrêté du 21 mars 1848 est resté en vigueur, mais la jurisprudence l'a interprété de manière à ne prohiber que la spéculation de certains embaucheurs qui faisaient des avances à des hommes imprévoyants ou pressés par le besoin, pour revendre ensuite avec bénéfice les engagements qu'ils leur faisaient signer.

L'Assemblée législative fit un pas de plus dans cette voie nouvelle qui substituait les dispositions certaines et claires de la loi à des usages incohérents et mal définis. Sur une question d'une nature spéciale, mais qui intéressait un grand nombre de fabriques, une loi rendue le 7 mars 1850 détermina les moyens de constater les conventions entre patrons et ouvriers en matière de tissage et de bobinage, de manière à éviter le plus possible des discussions journalières et irritantes.

Cet ensemble de mesures fut couronné par la loi sur les contrats d'apprentissage (22 février 1851). Etudiée surtout par les hommes religieux au point de vue de l'avenir moral de la jeunesse ouvrière, la question de l'apprentissage était en même temps envisagée par les socialistes et les ouvriers au point de vue de la concurrence que les enfants suscitaient aux adultes. Un certain nombre de patrons, sans se rendre coupables des faits odieux qui avaient provoqué l'attention de la justice et des moralistes, transformaient, par une division habile du travail, leurs apprentis en véritables ouvriers. Au lieu d'enseigner aux enfants qui leur avaient été confiés toutes les parties de l'état qu'ils devaient apprendre, ils attachaient chacun d'eux à une spécialité restreinte et arrivaient ainsi à pouvoir supporter des rabais qui avilissaient outre mesure le salaire de l'ouvrier adulte. Toutes les fois qu'un état, exigeant un peu plus d'adresse que de force, donnait de hauts prix de journées, les parents s'empressant d'y destiner leurs enfants, des spéculateurs s'emparaient de cette disposition et l'exploitaient. Rappeler le contrat d'apprentissage à son véritable but, telle fut la pensée de la loi de 1851, loi qui comblait les lacunes de la loi de germinal an XI et du Code civil.

Digitized by Google

Pour achever de remplir les promesses de la constitution de 1848, il restait à organiser l'assistance sur des bases conformes à l'article 13. La première Assemblée n'en avait pas eu le temps. Elle avait seulement, par la loi du 10 janvier 1849, donné une situation légale à l'assistance publique dans la capitale. L'Assemblée législative confia la tâche difficile de remplir le programme immense tracé par cet article à une commission où deux tendances se firent jour. Tandis que plusieurs membres, organes de la bourgeoisie désabusée des chimères du socialisme, auraient volontiers conclu qu'il y avait plutôt à revenir sur ce qui avait été fait, qu'à faire quelques nouveaux pas dans la voie de l'assistance publique, une autre fraction, représentant l'école catholique, fit prévaloir l'opinion qu'il y avait beaucoup de bien à faire, et qu'il fallait, pour y arriver, sans exagérer le rôle de l'Etat, donner à son action d'autant plus de puissance qu'elle serait mieux circonscrite, et assurer aux institutions locales, aux associations et enfin à la charité individuelle, plus de liberté, provoquer leur concours en leur offrant une part honorable dans l'œuvre commune.

En vertu d'un plan sagement adopté, au lieu d'essayer de faire une loi générale, l'Assemblée vota successivement une suite de lois spéciales : loi sur les logements insalubres, dont la pensée fut ensuite complétée par la loi sur les bains et lavoirs publics ; loi sur l'assistance judiciaire, qui organisait enfin une idée antérieure à 1789 ; loi sur le mariage des indigents (10 décembre 1850), destinée à faciliter aux sociétés de Saint-Regis les moyens de faire le bien ; loi sur l'éducation pénitentiaire des jeunes détenus (5 août 1850), qui adoptait, pour les généraliser, les tentatives heureuses de l'initiative individuelle ; lois sur les monts-de-piété et les hospices et hôpitaux qui, sans apporter d'innovations graves dans ces institutions, les replaçaient sous le régime de la légalité et leur assuraient une foule d'améliorations de détails.

A côté de ce travail d'économie charitable dont nous rappelons les traits principaux, l'Assemblée n'eut garde d'oublier les institutions de prévoyance. La constitution des caisses d'épargne fut révisée. La création de la caisse générale des retraites réalisa une pensée toujours présente à l'esprit des ouvriers. La loi du 15 juillet 1850 donna, pour la première fois, aux sociétés de secours mutuels une existence légale. L'Assemblée eut quelque peine à écarter, dans la discussion de ces lois, le souvenir des derniers excès et les craintes inspirées par le socialisme. Des préoccupations d'un autre genre l'empêchèrent de laisser au chef du gouvernement la liberté d'initiative qu'il réclamait pour donner aux institutions nouvelles toute la puissance et tout le développement qui devaient leur appartenir. Il est

Digitized by Google

remarquable, toutefois, que ces préoccupations politiques cédèrent le plus souvent à la volonté, désormais bien arrêtée chez tous les hommes sincères, d'absoudre la société des accusations depuis trop longtemps portées contre elle, en réalisant toutes les idées d'amélioration praticables qui s'étaient produites depuis un demi-siècle.

## XVIII

Le coup d'Etat du 2 décembre 1851 interrompit le travail législatif destiné à tenir les promesses de la constitution de 1848. Dans le premier moment, on sembla croire que la réaction politique entraînerait une réaction sociale. Pendant que plusieurs associations ouvrières, cédant à une panique sans motifs, se dissolvaient d'elles-mêmes, dans un camp opposé, on espérait que le droit de suffrage serait indirectement restreint. C'était singulièrement méconnaître le rôle assigné par la nation au représentant de la dynastie qu'elle chargeait pour la seconde fois d'organiser la révolution. Fidèle à l'esprit de sa race et au mandat que la France lui avait donné à deux reprises, le législateur de 1852 ne s'est pas contenté de maintenir le suffrage universel et de consacrer ainsi l'égalité proclamée en Février; il a conservé tout ce qui était viable dans les lois de la République relatives aux classes ouvrières et ne les a modifiées que dans un esprit sainement démocratique. Ainsi, la loi du 2 juin 1853 n'a touché à l'institution des prud'hommes que sur deux points : elle a rendu les élections plus sincères en appelant chacune des deux assemblées d'électeurs, patrons et ouvriers, à nommer directement ses représentants, et elle a déféré au gouvernement la nomination du président de chaque conseil, modification conforme aux idées émises par *l'Atelier* en 1847. La loi du 22 juin 1854 sur le livret a fait droit à une des plus anciennes réclamations de la classe laborieuse, en établissant comme principe de droit commun que le livret doit rester aux mains de l'ouvrier, effaçant ainsi la dernière disposition impopulaire de l'arrêté de frimaire an XII.

En même temps, une énergique impulsion était donnée aux institutions de prévoyance. Le décret du 28 mars 1852 sur les sociétés de secours mutuels les élevait au rang d'institutions publiques, et, par la création d'une situation intermédiaire entre la simple tolérance et la reconnaissance comme établissements d'utilité publique, facilitait leur développement, posant ainsi un précédent qui peut être appliqué à toutes les œuvres charitables ou sociales. Le décret de 1852 avait une autre portée. Il donnait la priorité à la société de

Digitized by Google

secours mutuels sur le bureau de bienfaisance, voulant faire de la prévoyance la règle, tandis que l'assistance ne serait qu'une exception. En outre, le législateur assignait aux mutualités une dotation commune, destinée à encourager les essais, et il chargeait une commission permanente de veiller à leur perfectionnement. Les personnages les plus considérables de l'Etat étaient appelés à en étudier le mécanisme et à en suivre les progrès parallèles à ceux de la Caisse des retraites, dont elles sont devenues de puissants auxiliaires.

Ce fut également dans l'intérêt spécial des classes laborieuses, qu'une loi nouvelle, secondée par la vigilance de l'administration et la fermeté de la magistrature, a rendu plus efficace la répression des falsifications et des tromperies de toute nature que le commerce de détail était arrivé, sous la pression de la concurrence, à se permettre comme tolérées et légitimées en quelque sorte par la nécessité et l'acquiescement tacite du public. Cette restauration de la rigueur des anciennes lois sur la loyauté de la fabrique et du commerce, devait profiter doublement aux ouvriers. Comme consommateurs, ils souffraient plus que les classes moyennes d'abus d'autant plus criants que l'acheteur est plus pauvre. Leur moralité devait gagner, d'ailleurs, à cette réforme autant que leur budget. Si l'ouvrier n'est pas responsable de la fraude dont il est l'agent, il est bien difficile qu'il puisse arriver à se former des habitudes de délicatesse scrupuleuses, quand un patron, réputé honorable cependant, l'initie dès son enfance à tous les secrets de falsifications préméditées. Il y a là un enseignement pratique de nature à fort affaiblir les notions de probité et de justice que l'éducation cherche à imprimer dans son esprit.

Sans avoir pris dans la constitution de 1852 d'engagements téméraires, fait aux classes ouvrières de ces promesses dont les gouvernements nouveaux avaient toujours été prodigues, l'Empire a prouvé ainsi qu'il saurait acquitter les dettes morales que ces promesses lui avaient léguées. Au milieu des préoccupations intérieures et extérieures, malgré la disette et la guerre d'Orient, il n'a jamais perdu de vue ces questions sociales dont la solution est la plus grande difficulté, comme le premier devoir du gouvernement.

## XIX

La tâche de l'historien est d'exposer les faits du passé avec exactitude et de les juger avec impartialité. Ce n'est pas à lui qu'il appartient de tirer de ces faits les conséquences pratiques. C'est là une

Digitized by Google

mission toute différente, qui regarde le publiciste et l'homme d'Etat. Toutefois, après avoir essayé de remplir avec conscience notre rôle, il nous sera peut-être permis, sans empiéter sur un domaine qui n'est pas le nôtre, de résumer en quelques lignes les faits généraux que l'on peut extraire, ou, pour parler le langage des sciences d'observation, les lois qui ressortent des faits que nous venons de retracer.

Dans l'ancienne France, le travail avait reçu une organisation analogue à celle de la société civile. Comme elle, il était régi par une foule de priviléges particuliers que l'autorité royale avait successivement régularisés et coordonnés. La révolution les détruisit en même temps que les autres vestiges du moyen âge, et fit passer dans la société industrielle, comme dans la société civile, les principes de liberté et d'égalité qui devaient régir la France moderne. Elle avait proclamé que nul homme ne peut être contraint à s'abstenir de travailler, ou à travailler contre son aptitude et ses goûts; et que la loi ne doit ni créer elle-même, ni laisser se créer des positions privilégiées de travail au profit de quelques-uns et au détriment soit des consommateurs, soit des citoyens qui vivent de leur salaire.

Le jour même où ces principes éternellement vrais étaient proclamés, une objection se souleva. Les ouvriers prétendaient que, même en théorie, l'égalité entre eux et les maîtres n'existe pas, le maître pouvant toujours se passer d'un bénéfice, l'ouvrier ne pouvant se passer de son salaire; que, pour l'ouvrier, la liberté est une fiction aussi bien que l'égalité, tant qu'il reste isolé, car il se trouve dans l'impossibilité de connaître le prix réel de son travail; que, même connaissant ce prix, il peut être, par une maladie, par un chômage de quelques jours, par la nécessité de soutenir des parents infirmes, mis dans une situation telle qu'il doit sciemment, pour ne pas mourir de faim ou manquer à ses devoirs de famille, accepter un salaire abusivement réduit. Les ouvriers voulaient donc créer dans chaque corps d'état une association qui pût suppléer à l'insuffisance des individus, stipuler pour eux avec plus de lumières et d'indépendance les conditions générales du travail, et créer une caisse de secours contre la maladie, le chômage et la vieillesse, afin de rendre moins étroite cette dépendance absolue des premières nécessités de l'existence qui leur ôte très souvent leur libre arbitre.

C'était rétablir des corporations, créer de véritables sociétés dans le sein de la nation. La Constituante ne voulut pas le permettre et interdit toute réunion par professions, quel qu'en fût le but, en reconnaissant que l'Etat devait du travail et des secours à quiconque en aurait besoin.

Digitized by Google

Tel fut le point de départ de la législation de la France nouvelle sur le travail et les ouvriers, mais la réalité ne voulut pas se plier à ces principes absolus. Nier l'existence d'intérêts intermédiaires entre l'intérêt de l'Etat et celui de l'individu ne suffisait pas pour les supprimer. Même pendant la Révolution, le compagnonnage persista dans l'ombre et ne cessa d'entretenir dans les classes ouvrières des habitudes d'association, d'offrir aux coalitions un point d'appui, à toutes les tentatives d'organisation une ébauche et un point de départ; et quant à la promesse imprudente par laquelle on chargeait l'Etat de fournir du travail à tout le monde et de secourir, non-seulement toutes les misères, mais tous les besoins, elle resta, par la force des choses, à l'état de promesse. Quand on rentra dans des voies régulières et pratiques, il fallut, tout en consacrant la liberté du travail et l'assistance publique, se départir du caractère absolu qu'on avait d'abord donné à ces principes, les modifier, non point d'après de nouvelles théories, mais d'après les nécessités qu'avait révélées successivement une expérience de soixante-dix années.

L'ouvrier n'avait jamais eu confiance dans la liberté absolue. Il avait trop bien compris que, pour suppléer à son isolement, pour le protéger contre lui-même, contre ses passions et ses besoins, la tutelle d'une association ou de l'Etat lui est nécessaire. Cette tutelle, qu'au nom de la dignité humaine et de la liberté morale, les philosophes et les économistes s'accordaient à lui refuser, il l'a réclamée avec d'autant plus d'énergie qu'il est devenu plus éclairé; il a fini par l'obtenir. Quelques exceptions à la liberté avaient été admises dès 1791. Il n'avait jamais été permis d'offrir ni d'accepter du travail dans les conditions d'insalubrité absolue qui constituent un véritable homicide. En obéissant aux mêmes raisons d'humanité et de prévoyance, on est arrivé à régler par des lois générales le travail des enfants dans les fabriques, puis dans les petits ateliers, et à fixer des limites au travail de l'ouvrier adulte et aux engagements qu'il peut légalement contracter.

Par le livret, devenu enfin ce qu'il doit être, une sorte de patente ou de diplôme qui reste entre ses mains, l'ouvrier a acquis le moyen de se distinguer nettement, à toute heure, du vagabond et de l'homme qui ne peut avouer ses moyens d'existence. La création et l'extension successive des conseils de prud'hommes, la reconstitution démocratique de ces tribunaux lui ont assuré une justice familière, favorable surtout à ceux à qui manquent les lumières et l'indépendance de position. En chargeant des conseils mixtes de juger les conflits qui naissent de l'exécution des contrats de travail, la loi leur a donné une autorité morale très grande sur les règlements intérieurs des fabriques et les usages de chaque profession, en même temps

Digitized by Google

qu'elle leur conférait une surveillance légale sur les contrats d'apprentissage. Enfin, la liberté du travail a été interprétée dans un sens contraire à la pensée première du législateur. La loi ne reconnaissait d'abord que les contrats individuels entre un patron et un ouvrier. La légalité de contrats collectifs soit entre patrons et ouvriers, soit entre ouvriers seulement, n'est plus contestée.

Sans toucher à la liberté sagement entendue, une véritable organisation a été donnée à l'industrie, les éléments d'un code du travail ont été successivement élaborés.

L'expérience n'a pas été moins favorable aux réclamations que les ouvriers formulaient en 1791 en faveur d'institutions destinées à les assurer contre les causes de la misère. L'Etat, après avoir toléré quelques obscurs essais, puis approuvé hautement les premières caisses d'épargne, a fini par leur donner une impulsion énergique, tout en laissant aux communes et aux classes élevées une part considérable d'action sur leur développement. Après avoir toléré les sociétés de secours mutuels, il les a encouragées, puis provoquées et patronées ouvertement en leur donnant des règles tutélaires et en appelant toutes les forces de la société à les éclairer et à les soutenir. De même, il a centralisé tous les efforts tentés par les ouvriers pour s'assurer des pensions pendant leur vieillesse, et a constitué la caisse générale de retraites, de manière à la rendre efficace sans encourager l'égoïsme et nuire aux sentiments de famille. Du programme confus sorti de l'initiative peu éclairée des classes ouvrières, le temps a tiré une série d'institutions de prévoyance destinées à se compléter, à s'aider entre elles, mais ayant leur existence distincte, leur administration séparée, par cela même beaucoup plus puissantes et en même temps exemptes des périls dont les associations formées dans ce but avaient d'abord paru menacer l'égalité et l'ordre public.

Tout en donnant son concours à ces institutions et en réclamant pour elles le concours des classes riches et éclairées, l'Etat s'est bien gardé d'enlever à l'association sa liberté. Il a laissé aux ouvriers toute la difficulté et tout le mérite de l'épargne régulière et de l'assistance mutuelle, comme aussi tous les avantages qui résultent pour leur moralité de la pratique de ces vertus. Telles sont les règles que l'expérience a tracées aux institutions de prévoyance, à celles qui ont pour but de soutenir l'ouvrier et non de secourir l'indigent. Ces règles, il est désormais facile de les appliquer aux œuvres analogues qui restent encore à l'état d'ébauche ou d'expérimentation, aux *sociétés alimentaires*, par exemple, et aux institutions destinées à procurer aux salariés tout le crédit que comporte leur situation.

Les mêmes règles ont présidé aux lois destinées à satisfaire les

Digitized by Google

intérêts moraux des classes laborieuses. L'Etat, en provoquant et en acceptant la coopération de tous les dévouements pour le développement des salles d'asile, des écoles primaires et des cours professionnels, n'a voulu rendre à aucun degré l'instruction ni obligatoire ni gratuite pour ceux qui peuvent se suffire à eux-mêmes.

Envers les indigents, les malheureux à qui manquent la famille, la santé, les forces physiques ou intellectuelles, la société a dû nécessairement montrer moins de réserve. Les communes, les départements, l'Etat, ont été associés dans des proportions variables pour supporter la charge obligatoire des enfants trouvés, des aliénés, des malades, des infirmes, des enfants dépravés. Mais, à tous les degrés, et pour toutes les misères, l'assistance publique n'intervient qu'après que la famille a rempli ses devoirs, que la charité privée a épuisé ses efforts, se présentant à titre de simple auxiliaire, et laissant aux œuvres le rôle principal, afin de maintenir d'une manière évidente ces deux principes, que l'individu n'a lui-même et ne peut transmettre aucune créance certaine et rigoureusement exigible contre la société, et que l'homme riche et éclairé n'est point déchargé de ses devoirs envers l'humanité souffrante quand il a acquitté une contribution plus ou moins forte entre les mains d'un percepteur. Des règles saines et pratiques, bien différentes des principes mal définis proclamés en 1791, ont donc été adoptées pour la solution de toutes les questions d'assistance. Comme partout, le principe d'association y a repris ses droits méconnus.

Les années écoulées depuis 1789 n'ont donc pas été stériles. Si trop de temps a été malheureusement perdu, s'il reste des difficultés à résoudre dans les rapports entre les patrons et les salariés, si trop peu d'ouvriers profitent des institutions de prévoyance et si bien des misères attendent encore les œuvres qui peuvent les prévenir ou les soulager, il ressort du moins de l'étude des faits que nous venons de résumer que des traditions déjà éprouvées se sont formées sur toutes les questions que soulève la liberté du travail. La société peut donc marcher d'un pas sûr dans la voie que lui indiquent ces traditions sous l'égide d'un gouvernement qui, en consacrant de nouveau les principes de 1789, a montré qu'il savait les interpréter d'après les leçons de l'expérience et les vœux des classes laborieuses.

F. DU CELLIER.

---



Digitized by Google

# L'EXPOSITION

## UNIVERSELLE

# DES BEAUX-ARTS

## EN 1855

### I

L'Exposition universelle des Beaux-Arts de 1855 est un fait unique dans l'histoire de l'art. Son universalité, qui lui donna une si haute importance, sa simultanéité avec l'Exposition universelle de l'industrie ; la faculté laissée aux artistes de tous les pays, d'envoyer à ce grand concours d'anciens ouvrages, faculté dont quelques-uns usèrent si largement et d'où résulta une si heureuse variété ; sa durée, qui se prolongea pendant plus de la moitié d'une année ; les entrées non gratuites ; toutes ces circonstances réunies imprimèrent à cette solennité un caractère nouveau et tout particulier.

De savants et d'ingénieux critiques ont examiné et décrit cette immense collection d'ouvrages de tous les genres, venus de toutes les parties de l'Europe, et ont rendu compte de l'Exposition au point de vue de l'art. Leur plume exercée a mis le public dans la confidence de leurs impressions et a su apprécier, avec plus ou moins de justesse, et d'une manière plus ou moins intéressante, le mérite et l'importance des œuvres exposées. Nous ne voulons, en

Digitized by Google

aucune façon, reprendre aujourd'hui ce thème usé ; nous ne nous traînerons pas à leur suite dans ce sentier par trop battu où déjà l'oubli a semé ses ronces ; nous nous proposons seulement d'examiner l'Exposition de 1855 au point de vue pratique ou administratif. Nous voulons en étudier le mécanisme et suivre son organisation, à partir du moment où fut conçue, en haut lieu, la première pensée de ce concours solennel, jusqu'au jour où les portes du palais des Beaux-Arts se fermèrent sur le dernier visiteur et où disparurent ses derniers vestiges.

Le nombre des hommes qui s'occupent sérieusement des beaux-arts, et qui voient en eux autre chose qu'un futile amusement, devient plus rare de jour en jour. C'est à ceux-là surtout que nous nous adressons.

Les artistes n'arrivent pas tous au succès. Ils ont des jours de détresse et de découragement, et se plaignent, souvent avec raison, de l'indifférence du public ; ils le gourmandent, ils prennent à partie le gouvernement, qui, disent-ils, les dédaigne ou les oublie ; nous les engageons à lire ces pages. Ils verront ce que ce gouvernement, qu'ils accusent, a voulu et a su faire dans leur intérêt et dans l'intérêt de l'art ; quels sacrifices il s'est imposés pour mettre leurs œuvres en relief, pour stimuler la curiosité des visiteurs et pour adoucir, s'il se pouvait, des souffrances, réelles quelquefois, mais bien souvent imaginaires.

Si, après cette secousse héroïque, le public est resté indifférent et distrait, à qui la faute ? N'aurait-on pas un peu abusé de l'innocence de cet être collectif, qui n'a certes pas autant d'esprit que Voltaire, mais qui n'est pas non plus si stupide qu'on veut bien le dire ? Si l'on s'est moqué de lui trop ouvertement, si, lorsqu'il se sentait des inclinations de Mécène, on l'a traité comme *un bourgeois* qui doit être toujours satisfait de ce qu'on veut bien lui donner, faut-il s'étonner ensuite de sa froideur et de sa réserve ?

Ces pages sont aussi à l'adresse de ce public si dédaigné et si dédaigneux. Nous désirons qu'il les parcoure. Il verra qu'on tient grand compte de son opinion, et que, lorsqu'il s'agit de l'intéresser, de lui plaire et de l'éclairer, on n'est arrêté par aucun obstacle, retenu par aucun sacrifice ; peut-être enfin nous saura-t-il gré de l'initier à ces détails de mise en scène, bien secondaires sans doute, mais qui pourtant, lorsqu'il s'agit d'un événement si nouveau et si considérable, ont aussi leur intérêt. La représentation a réussi, le rideau est baissé ; nous conduisons le spectateur dans la coulisse ; que peut-il demander de plus ?

Digitized by Google

## II

La question de l'Exposition universelle des Beaux-Arts, agitée à Londres en 1850 lors de l'Exposition universelle de l'industrie qui eut lieu dans cette ville, dut naturellement se reproduire à l'occasion de l'Exposition universelle de Paris. Si, pour les meilleurs esprits, quelques doutes existaient encore sur le plus ou moins d'utilité et sur l'opportunité d'une semblable exposition, sur la certitude des progrès qu'elle pouvait imprimer aux arts, il n'en subsistait aucun sur le degré d'intérêt qu'elle ne pouvait manquer d'exciter, ni sur le merveilleux spectacle que devait offrir cette réunion sans égale, et jusqu'alors sans analogue, des spécimens les plus frappants des arts de chaque peuple. Ajoutons que, tout en offrant le contraste le plus tranché et le plus heureux avec l'Exposition universelle de l'Industrie, l'Exposition universelle des Beaux-Arts devait la compléter. On ne pouvait douter qu'elle ne fût essentiellement favorable au progrès et au perfectionnement des arts industriels. En plaçant sous les yeux de nos chefs d'ateliers, de nos ornemanistes et de nos dessinateurs industriels, les meilleures productions des arts de chaque peuple, elle devait réchauffer leur imagination, éclairer leur goût, stimuler leur intelligente activité, imprimer enfin à leurs produits ce caractère d'originalité et ce cachet de noblesse et de haute distinction qui doublent leur valeur et qui font la gloire d'un peuple.

L'Exposition universelle des Beaux-Arts paraissait donc le complément indispensable de l'exposition universelle de l'Industrie. Dans ce concours solennel, ouvert à l'intelligence créatrice de tous les peuples, elle faisait la part de l'imagination; c'était assez pour que le gouvernement de l'Empereur recherchât, sur-le-champ, ce qu'il y avait de mieux à faire pour donner, au vœu du public et au désir des artistes, une satisfaction légitime et compatible avec les intérêts de l'art.

L'Empereur, toujours préoccupé de ce qui est grand et utile, et de ce qui peut intéresser la gloire nationale, voulut, avant de prendre une résolution définitive et de promulguer le décret d'institution de l'Exposition, étudier par lui-même la question. A cet effet, il chargea M. le ministre d'Etat de réunir, à Saint-Cloud, où il résidait alors, un petit comité d'artistes, d'amateurs et d'hommes spéciaux. Les questions de convenance, d'opportunité et d'utilité d'une Exposition universelle des Beaux-Arts, furent examinées et débat-

Digitized by Google

tues, par ce comité, en présence de Leurs Majestés. L'impératrice Eugénie, à qui appartenait peut-être la première pensée d'une exposition de ce genre, avait voulu, en effet, accompagner l'Empereur dans cette réunion. Son esprit vif et pénétrant saisit sur-le-champ tout ce qu'un pareil projet avait d'intéressant et de fécond. Elle insista sur la prompte réalisation ; et, quand on arriva aux détails d'exécution et aux moyens d'assurer la réussite d'une tentative aussi hardie que nouvelle, son goût délicat et sûr, se manifestant avec sa plus heureuse spontanéité, trancha d'un mot plus d'une difficulté, et suggéra tout d'abord au comité un certain nombre d'idées ingénieuses et pratiques recueillies par chacun de ses membres, et qui plus tard servirent de bases aux règlements élaborés par la Commission impériale.

En effet, non-seulement le principe de l'Exposition universelle des Beaux-Arts fut arrêté dans cette conférence, mais les questions relatives à la rétroactivité de l'exposition, à l'admission illimitée des ouvrages, aux entrées payantes, à la nature et à l'importance des récompenses, furent étudiées dans cette première réunion, et donnèrent lieu à un certain nombre de résolutions préalables, sanctionnées plus tard par le décret d'institution de l'Exposition ou par les décisions règlementaires de la Commission impériale.

Cette conférence avait eu lieu le 16 mai 1853. Le décret constitutif de l'Exposition universelle des Beaux-Arts fut promulgué le 22 juin de la même année, et M. le ministre d'Etat fut chargé de son exécution.

Les considérants de ce décret, qui instituait purement et simplement l'Exposition universelle des Beaux-Arts, doivent être rappelés :

« Considérant qu'un des moyens les plus efficaces de contribuer au progrès des arts est une exposition universelle, qui, en ouvrant un concours entre tous les artistes du monde, et en mettant en regard tant d'œuvres diverses, doit être un puissant motif d'émulation et offrir une source de comparaisons fécondes ;

» Considérant que les perfectionnements de l'industrie sont étroitement liés à ceux des Beaux-Arts ;

» Que cependant, toutes les expositions des produits industriels qui ont eu lieu jusqu'ici n'ont admis les œuvres des artistes que dans une proportion insuffisante ;

» Qu'il appartient spécialement à la France, dont l'industrie doit tant aux Beaux-Arts, de leur assigner dans la prochaine exposition universelle la place qu'ils méritent ;

» Avons décrété et décrétons ce qui suit : etc. »

Le décret avait fixé l'époque de l'Exposition au mois de mai 1855 ;

Digitized by Google

le local n'était pas déterminé, et le mode d'exécution fut d'abord, comme pour l'Exposition universelle, laissé tout entier aux soins de l'administration, sur laquelle reposait toute la responsabilité de son organisation.

La division des beaux-arts au ministère d'Etat, celle des travaux publics au ministère de l'intérieur, et celle de l'agriculture et du commerce au ministère du même nom, prirent donc toutes les mesures préliminaires et s'occupèrent, dès lors, chacune pour ce qui la concernait, du choix et de la construction du local, de l'organisation du personnel, de la confection préalable des règlements qui, plus tard, devaient être élaborés et promulgués par la Commission impériale.

## III

Mais l'affaire la plus considérable, celle dont l'administration supérieure dut se préoccuper avant toute autre, avait pour objet la formation même de cette Commission, analogue du comité d'exécution de l'Exposition de Londres, et qui, seule, devait résoudre, d'une manière complète et définitive, toutes les questions règlementaires et d'organisation.

Les ministres qui avaient été chargés, dans l'origine, de tout ce qui touchait à l'organisation de l'Exposition, en songeant à instituer cette Commission, ne voulaient en aucune façon se décharger sur elle de cet immense travail, ou décliner la responsabilité qui leur incombait. Mais cette affaire était si nouvelle et si considérable, elle touchait à tant d'intérêts, que, pour la conduire à bonne fin et assurer son succès, on ne pouvait s'entourer de trop de lumières, ni prendre l'avis de trop d'hommes spéciaux.

Il semblait, en outre, convenable et sagement libéral de faire intervenir le public, représenté par l'élite des spécialités dans chacune des branches de l'industrie et des beaux-arts, et par un certain nombre d'hommes dont les études et les travaux s'étaient particulièrement dirigés vers ces mêmes objets; il paraissait, dis-je, convenable et libéral de faire concourir toutes ces notabilités de la science, de l'industrie et des arts à la solution de toutes les grandes questions réglementaires et d'organisation d'une affaire qui, à tant d'égards, intéressait chacune d'elles, et préoccupait si vivement le pays. L'administration supérieure, se réservant d'ailleurs la désignation des personnes qui devaient composer ce comité, et présidant à sa formation, conservait l'initiative qui lui appartient et qu'elle était

Digitized by Google

loin d'abdiquer. Elle conservait, en outre, son action directe et nécessaire sur tout ce qui touchait à la comptabilité de l'Exposition. Aucune dépense ne pouvait être faite que par l'ordre et sous la responsabilité des ministres dirigeants. Tout arrêté d'ordonnancement devait être revêtu de leur signature.

Ajoutons encore que les deux Expositions furent placées sous la haute direction de S. A. I. le prince Napoléon, qui représenta l'Empereur et qui présida les sections réunies de la Commission impériale; chaque section séparée, celle des Beaux-Arts et celle de l'Industrie, furent également présidées, l'une par M. le ministre d'Etat, l'autre par M. le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics. Enfin, les secrétaires de chacune de ces deux sections appartenaient aux mêmes ministères. L'administration, comme on voit, conservait son action nécessaire.

La Commission impériale, composée de manière à réunir les plus hautes notabilités de l'administration, de la science, des arts et de l'industrie, comptait dans son sein deux ministres, les présidents du sénat, du corps législatif et du conseil d'Etat, dix sénateurs, cinq députés, dix-sept membres de l'Institut, plusieurs directeurs et fonctionnaires de l'administration supérieure. Elle formait un total de quarante-cinq personnes, y compris son président, les ministres-présidents de chaque section, ses deux secrétaires généraux et ses trois secrétaires.

La commission se constitua le 29 décembre 1853, sous la présidence du prince Napoléon. Pour accélérer ses travaux et sur la proposition de son président, qui fit observer avec beaucoup de justesse que les affaires ne pouvaient être résolues d'une façon pratique que par un petit nombre de personnes pouvant y consacrer leur aptitude spéciale et leur temps, elle délégua de pleins pouvoirs à une sous-commission composée de neuf personnes, auxquelles furent adjoints les deux secrétaires-généraux et le secrétaire de la section des Beaux-Arts.

Pendant tout le cours de l'année 1854, cette sous-commission se réunit nombre de fois; d'abord, sous la présidence du prince Napoléon, puis, après son départ pour la Crimée, sous celle de M. le ministre d'Etat. Au moment du départ du prince, le règlement général et le règlement particulier de l'Exposition avaient été rédigés par elle, revus et adoptés par la commission impériale et approuvés par un décret du 6 avril 1854. Le travail de classification des produits était achevé et toutes les questions principales relatives au bâtiment et à l'organisation étaient résolues.

Le recueil des procès-verbaux des séances de la commission impériale et particulièrement de la sous-commission, sera l'un des

Digitized by Google

monuments les plus curieux et les plus édifiants qu'aura laissés notre époque. On verra, en les parcourant, avec quelle suite, quelle activité incessante, toutes ces questions, si nombreuses, si compliquées, et intéressant à un si haut degré la fortune et l'honneur du pays, furent étudiées, discutées, résolues. Au moment même où une grande et terrible guerre venait d'éclater, quand des intérêts si actuels et si pressants étaient en jeu, on verra avec quelle sollicitude particulière un prince de la famille impériale, des ministres, des hommes d'Etat, qu'on eût pu croire absorbés par les préoccupations les plus sérieuses, suivirent cette affaire d'une double Exposition : quel soin ils apportèrent à donner la plus entière satisfaction aux intérêts et aux personnes, s'occupant dans la même séance des plus hautes questions d'économie politique et industrielle, et des moindres détails d'organisation et d'arrangement. Hâtons-nous de le dire, le prince, qui présidait ces réunions, avait pris à cœur la réussite de cette affaire de l'Exposition universelle et donnait à chacun l'exemple du zèle et de l'assiduité.

L'extrait ou l'analyse de ces procès-verbaux formerait un volume. Nous nous bornerons donc à rappeler un certain nombre de mesures spéciales aux Beaux-Arts, adoptées à la suite de ces discussions et inscrites au règlement général. Ces mesures, concertées en vue de l'Exposition universelle, lui imprimèrent un caractère particulier et tout distinct des autres Expositions.

L'Exposition était payante.

Les ouvrages français et étrangers y étaient admis.

Un jury français, institué à Paris, prononçait sur l'admission des œuvres des artistes français. Les membres de ce jury devaient être désignés par la section des Beaux-Arts de la commission impériale.

Les ouvrages étrangers étaient admis par des comités nationaux et ne pouvaient être reçus, à l'Exposition, que sous le cachet de ces comités. Le transport des ouvrages, aller et retour, était gratuit, de la frontière à Paris ; le transport des ouvrages venus des départements était également gratuit.

L'Exposition s'étendait aux productions des artistes français et étrangers vivants au 22 juin 1853, terme du décret constitutif de l'Exposition des Beaux-Arts. Le nombre de ces ouvrages n'était pas limité pour chaque artiste. Les décisions du jury parisien, pour les artistes français, et des comités nationaux, pour les étrangers, déterminaient seules cette limitation.

Enfin, les artistes pouvaient présenter à l'Exposition universelle des ouvrages déjà précédemment exposés.

L'appréciation et le jugement des ouvrages exposés et méritant

Digitized by Google

des récompenses, étaient confiés à un grand jury mixte international. La nature de ces récompenses et le mode de répartition devaient être ultérieurement déterminés par un décret.

Concurremment avec le règlement général, un règlement intérieur avait été élaboré par les commissions et mis en vigueur. Ce règlement fixait les attributions de la sous-commission et celles des divers services institués sur sa proposition.

## IV

Aux termes de ce règlement, des commissaires étaient placés à la tête de chacun de ces services; ces commissaires réunis devaient former un comité d'exécution présidé par un des membres de la sous-commission, et chargé de tout ce qui concernait l'organisation de l'Exposition; mais, après quelques tâtonnements, on reconnut qu'il serait difficile de marcher avec ces rouages compliqués. L'unité seule pouvait imprimer à l'expédition des affaires l'activité nécessaire, car il fallait être prêt au jour fixé. La commission supérieure délégua donc le pouvoir exécutif à un commissaire général chargé d'abord des deux Expositions. Mais on ne tarda pas reconnaître encore que, si l'unité était nécessaire pour accélérer la marche du service et l'organisation de chaque Exposition en particulier, on courrait risque, en l'étendant aux deux Expositions faites dans des locaux différents, et par elles-mêmes de natures si distinctes, de tomber dans la confusion et l'impossible. Un commissaire général fut donc placé à la tête de chacun de ces deux grands services, et chargé de l'organisation et de la direction de chacune de ces deux Expositions.

Chacun des commissaires généraux des deux expositions, en raison de l'urgence, avait été investi d'une sorte de pouvoir discrétionnaire. Le choix et l'organisation du personnel, le mouvement et le placement des objets envoyés à l'Exposition, la répartition des espaces, étaient laissés à leur décision préalable. Sur chacun d'eux reposait tout l'ensemble du service, toute la responsabilité leur incombait.

## V

Pendant que la commission impériale se constituait et rédigeait les règlements de l'Exposition, l'administration s'occupait active-

Digitized by Google

ment du choix de l'emplacement et de la construction du Palais des Beaux-Arts et de l'organisation du premier personnel de cette Exposition. Ces questions devaient être traitées sans délai et se rattachaient d'une façon trop intime à la question de comptabilité pour qu'elles ne fussent pas laissées, jusqu'à un certain point, à la décision de l'administration.

Cette affaire du bâtiment, résolue dès 1851, pour l'Exposition universelle de l'Industrie, lors de la promulgation du décret qui autorisait la construction du bâtiment du carré Marigny, et qui l'affectait aux Expositions, présentait, en ce qui touchait les Beaux-Arts, les plus sérieuses difficultés.

Il n'existait, en effet, aucune donnée certaine sur le nombre des ouvrages de peinture et de sculpture qui pourrait figurer à cette Exposition. La faculté laissée à chaque artiste, français ou étranger, d'y envoyer toutes ses productions anciennes ou nouvelles, même celles qui avaient paru dans de précédents salons, présentait un inconnu effrayant. S'il est des hommes jaloux de se produire et pour lesquels une exposition publique soit, non pas seulement un besoin, mais une condition d'existence, une nécessité, ce sont les artistes. L'homme de lettres qui a mis la dernière main à son œuvre, peut, au moyen de l'impression, la répandre dans le public à un nombre d'exemplaires que le succès multiplie à l'infini. L'artiste qui a achevé sa statue ou son tableau n'a qu'un moment pour le faire connaître, qu'un point dans l'espace dont il dispose pour le montrer. Et encore les quelques pieds carrés qui lui sont accordés au Salon ne lui appartiennent que pour un moment bien fugitif, tandis qu'un livre se répand en quelques jours dans toute l'Europe, passe de mains en mains, est maître, en quelque sorte, du présent et de l'avenir. Si la pensée imprimée :

> Reine de tous les lieux et de tous les instants,
> Traverse l'avenir, sur les ailes du temps,

la pensée peinte ou sculptée est obligée d'attendre qu'on vienne la trouver pour se faire connaître et pour être appréciée à sa juste valeur.

Il était donc hors de doute que tout homme maniant le pinceau, ou modelant la terre, saisirait avec empressement l'occasion unique qui lui était offerte, pour se produire et livrer son œuvre à l'appréciation du public. Quel espace ne faudrait-il pas alors pour recevoir et placer cette multitude d'ouvrages? Quel édifice pourrait suffire pour les exposer d'une manière convenable ou seulement pour les contenir?

Digitized by Google

Cette question du local dominait donc toutes les autres ; elle devait être immédiatement résolue.

On proposa d'abord de réunir l'Exposition des Beaux-Arts à celle de l'Industrie en se servant du même bâtiment ; mais, indépendamment de l'insuffisance déjà présumée du local destiné à cette dernière Exposition, des raisons de convenances firent écarter ce projet.

On pensa alors aux bâtiments du nouveau Louvre attenant à la grande galerie et destinés aux Expositions annuelles. Mais l'architecte chargé de l'achèvement du Louvre, après s'être fait rendre compte des besoins probables du service et de l'époque où la réception des ouvrages devrait commencer, déclara de la manière la plus formelle que le bâtiment ne pourrait être prêt pour ce moment. On songea ensuite à la cour du Louvre ; l'emplacement, sans doute, eût suffi ; et de vastes galeries eussent pu y être installées. Mais c'eût été grand dommage d'encombrer cette cour magnifique et de priver les visiteurs étrangers, attirés à Paris par la double Exposition, du coup d'œil sans égal qu'elle présente.

Aucun local existant ne se prêtait donc à cette Exposition, et il fallait de toute nécessité en construire un. Mais quel emplacement choisirait-on pour cette construction ? Il était à désirer avant tout que ce local fût rapproché autant que possible de l'Exposition de l'Industrie de façon à ne pas obliger les visiteurs, venus à Paris, souvent pour un seul jour, à des courses longues et fatigantes. Un premier projet qui eût accolé le bâtiment à la face nord-est du Palais de l'Industrie fut étudié. Mais on reconnut bientôt que ce bâtiment provisoire défigurerait le palais. Il fallait en outre, pour le construire, abattre un grand nombre d'arbres ; enfin, cette communauté de local eût à tort ou a raison été vue de fort mauvais œil par les artistes. Ce projet fut donc écarté.

On s'arrêta alors à l'idée de construire la galerie destinée à l'Exposition des Beaux-Arts sur la chaussée du Cours-la-Reine, et l'immense bâtiment que nous y avons vu fut commencé avec cette destination. Les travaux avançaient, quand on reconnut toute l'insuffisance du Palais de l'Industrie, et la construction du Cours-la-Reine, changeant de destination, reçut une nouvelle appropriation et devint la succursale de ce palais. On dut alors choisir, pour construire le nouveau bâtiment, le seul emplacement un peu vaste qui existât à proximité de l'Exposition industrielle ; les terrains situés entre l'avenue Montaigne et la rue Marbœuf. L'exposition des Beaux-Arts, ainsi placée, se trouvait en quelque sorte rattachée au Palais de l'Industrie par la galerie du Cours-la-Reine. Cette dernière circonstance décida surtout le choix d'un emplacement peut-être un peu trop éloigné du centre de la ville.

Digitized by Google

Aussitôt que cette résolution eut été prise, ces terrains, d'une superficie de 16,150 mètres furent loués par l'administration, pour un temps déterminé et moyennant la somme de 41,000 fr. Au mois de novembre 1854, la construction du bâtiment fut commencée; en avril 1855, elle était terminée.

Cette construction, dont la durée était limitée à celle de l'Exposition, ne pouvait avoir qu'un caractère essentiellement provisoire. Les substructions furent établies en plâtre et en moëllons; les murs furent construits en pans de bois revêtus de planches, afin qu'on pût y suspendre les cadres des tableaux, et recouverts de papiers de tenture. On ménagea dans les toitures en zinc, de vastes châssis disposés de façon à répandre, dans les salons et les galeries, une lumière égale, dont un double vitrage intérieur en verre dépoli et formant plafond, adoucissait l'éclat. Ce double vitrage avait en outre, pour effet, d'amortir l'action directe des rayons du soleil. Ces précautions, jointes à un système de ventilation au moyen duquel l'air échauffé, s'échappant par les ouvertures des combles, était remplacé par un air froid, emprunté à une galerie souterraine, eurent pour effet de prévenir une élévation de température trop considérable et d'entretenir, dans les salles de l'Exposition, même au moment des plus fortes chaleurs, une température égale et agréable.

Pendant toute la durée de l'Exposition, chacun a pu apprécier l'excellente distribution du local, la commodité de ces galeries disposées autour de trois vastes salles, dont l'une, la salle centrale, présentait un développement double de celui du grand salon de peinture au Louvre. L'aspect grandiose du salon de sculpture, contigu aux galeries et salons de peinture, et complétant le système de l'Exposition, a également frappé tous les visiteurs et enlevé leurs suffrages et ceux des artistes.

M. le ministre d'Etat, obéissant à la volonté de l'Empereur, avait voulu que rien ne fût négligé pour donner aux chefs-d'œuvre des arts du monde civilisé une hospitalité magnifique et digne de la nation française. La réalisation de cette pensée avait été, pendant des mois entiers, l'objet des préoccupations constantes du ministre. Non content d'étudier les plans, de les modifier au besoin de la façon la plus heureuse, il avait voulu en suivre l'exécution, en quelque sorte, jour par jour. Aussi ces travaux immenses furent-ils poussés avec cette même activité merveilleuse et si bien ordonnée qui, en moins de quatre ans, a conduit à bonne fin les travaux extérieurs du nouveau Louvre. Le bâtiment achevé, M. le ministre en avait suivi l'appropriation, s'occupant à la fois et de l'effet d'ensemble de l'arrangement de chaque galerie, et de ces détails secondaires qui, dans une affaire de cette nature, ont une importance réelle.

Digitized by Google

Pour remplir les vides des salons qui eussent peut-être paru trop vastes, des corbeilles en occupèrent les milieux ainsi que les centres de chaque extrémité du grand salon correspondant aux foyers de l'ellipse. Des groupes de marbre de moyenne proportion ornaient ces corbeilles et se mêlaient, de la façon la plus agréable, aux fleurs et à la verdure. M. le ministre avait également voulu que des groupes et des statues fussent disposés dans l'axe de chaque galerie. Ces sculptures, placées sur des socles revêtus de velours rouge, rompaient la raideur des lignes droites trop prolongées, et s'enlevant, avec un puissant relief, sur le fond varié de la peinture, occupaient l'œil agréablement. L'isolement de chacun de ces morceaux permettait, d'autre part, d'en apprécier, à tous les points de vue, le mérite et les qualités.

## VI

Ainsi que nous l'avons dit tout-à-l'heure, on n'avait que des données approximatives et fort incertaines sur la place que pourraient occuper les œuvres destinées à l'Exposition universelle des Beaux-Arts, quand le bâtiment fut commencé. Il est vrai qu'une circulaire avait invité dès le 10 septembre 1854 les comités étrangers à faire connaître, le plus tôt et le plus exactement possible, l'espace nécessaire pour le placement des ouvrages de leurs nationaux, mais le travail préalable auquel ils avaient dû se livrer marchait lentement, et les réponses n'arrivaient pas.

Une autre circulaire avait engagé les artistes français à déclarer, dans le délai de deux mois, à partir du 15 septembre 1854, le nombre et la dimension des ouvrages qu'ils se proposaient d'exposer. Beaucoup avaient répondu à cet appel; mais cette invitation ne pouvant être obligatoire, un certain nombre, les dédaigneux ou les indifférents, n'en avaient tenu nul compte. Le bâtiment était déjà en pleine construction, qu'un inconnu, fort effrayant, planait encore sur le nombre des ouvrages qu'il devrait renfermer. Le dépôt définitif des ouvrages devait être fait, du 15 janvier au 15 mars; mais, comme il arrive d'ordinaire, la plupart des artistes attendirent la dernière quinzaine pour envoyer leurs ouvrages, et le personnel dut se constituer en permanence et faire des miracles de vigilance et d'activité, pour échapper au désordre et à l'encombrement.

Le mode de réception et d'installation des ouvrages comportait trois opérations principales :

1° La présentation, le dépôt et le placement provisoire ;

Digitized by Google

2° Leur examen par le jury d'admission ;

3° Le placement définitif des ouvrages admis.

Le dépôt s'effectuait par les artistes ou par leurs mandataires. Les employés de la section chargée de la réception, divisés en plusieurs brigades, classaient les notices, enregistraient les ouvrages, leur donnaient un numéro de réception, qu'ils inscrivaient sur l'œuvre même. Chacun de ces numéros devait correspondre aux numéros du registre. Ces formalités remplies, un récépissé était remis à chacun des exposants pour chacune de ses œuvres.

On s'occupait alors du placement provisoire, ou plutôt du classement. Les tableaux, divisés par catégories, étaient déposés dans les galeries suivant l'ordre d'arrivée. Les mêmes opérations avaient lieu pour les ouvrages de gravure, les lithographies et les cadres d'architecture.

Les sculptures, présentées et enregistrées de la même manière, furent déposées dans une galerie spéciale et placées sur des selles et chantiers provisoires.

Pour que ce dépôt et ce placement provisoires pussent s'effectuer avec ordre, un grand espace était nécessaire. Le bâtiment construit pour l'Exposition des Beaux-Arts offrait, sous ce rapport, toutes les conditions de convenance désirables; malheureusement, il n'était qu'à moitié achevé au moment où le dépôt et la réception des ouvrages commencèrent. Ce travail ne put donc s'effectuer qu'avec beaucoup de difficultés, par une température glaciale et au milieu d'une foule d'ouvriers charpentiers, vitriers, parqueteurs, serruriers, etc., qui remplissaient les salles du bâtiment ouvert de toutes parts. L'ordre le plus rigoureux et un redoublement de surveillance prévinrent toutefois toute fâcheuse éventualité.

Les ouvrages envoyés par l'étranger, et qui ne devaient pas passer devant le jury français, furent déposés, au fur et à mesure de leur arrivée, dans les salles spécialement affectées à l'exposition des ouvrages de chacune des diverses nationalités. Le déballage des nombreuses caisses qui contenaient ces ouvrages ne fut pas une des opérations les moins délicates et les moins compliquées. Il eut lieu en présence des commissaires étrangers ou de leurs délégués, de façon à pouvoir constater les avaries de la route et à prévenir toute réclamation.

## VII

Le dépôt et le placement provisoires étant terminés dans les délais prescrits, les bureaux préparèrent sur-le-champ les procès-ver-

Digitized by Google

baux du jury d'admission, en inscrivant, sur des feuilles imprimées d'avance et dans l'ordre de réception, les noms des artistes, les numéros et les sujets de leurs œuvres. Ces ouvrages furent alors soumis successivement à l'appréciation du jury, et, selon que le jugement prononcé par lui était favorable ou contraire, mention en était faite au procès-verbal et ils étaient déposés dans les salles de l'Exposition ou dans les magasins affectés aux ouvrages refusés.

Les opérations du jury n'étaient pas encore terminées que déjà le placement des œuvres avait lieu.

La Commission impériale, voulant donner satisfaction aux réclamations adressées par quelques-uns de nos artistes les plus éminents, avait décidé que les ouvrages de chaque maître seraient réunis dans un même local ou sur un même panneau, de façon à présenter comme une sorte de résumé des travaux de toute leur carrière. Le même système fut, autant que possible, appliqué aux autres exposants.

Le placement des tableaux eut lieu simultanément dans toutes les salles. Le grand salon central et les galeries les plus spacieuses furent réservées pour les grandes toiles historiques et pour les peintures les plus importantes. Ce placement s'opéra de la façon suivante : les parois des salles et des galeries furent divisées en trois zônes ; la première zône, placée immédiatement au-dessus des cymaises, fut consacrée aux tableaux de petite dimension, remarquables par le fini et la délicatesse de leur exécution : la seconde zône fut occupée par les tableaux de moyenne grandeur, les portraits, paysages, etc. ; enfin, la troisième zône, placée dans la partie la plus élevée des parois, servit au placement des ouvrages d'un mérite plus secondaire ou de très grande dimension.

L'arrangement fut laissé à l'administration, qui, toutefois, dans la distribution des places, eut égard aux appréciations des membres du jury de réception des ouvrages, et tint grand compte des recommandations spéciales de ce jury. On conçoit néanmoins que, de la part d'un certain nombre d'exposants, des réclamations se soient produites avec une certaine vivacité. Les amours-propres, d'ordinaire si exigeants, étaient surexcités par la circonstance, et il n'était plus possible de les satisfaire. Cette question des places est, d'ailleurs, pour chaque artiste, l'une des plus vitales, celle qui réellement intéresse le plus son avenir. Il serait à désirer qu'on pût laisser à chaque exposant le choix de la place qu'il devra occuper ; mais cela n'est pas possible, car personne ne se rend justice, et chacun voudrait la meilleure. Il faudrait alors que toutes les places fussent également bonnes : c'est le problème que l'architecte du Palais des Beaux-Arts s'était efforcé de résoudre. Mais ensuite surgis-

Digitized by Google

sent les questions de salles réputées *d'honneur*, celles des hauteurs, des passages, des milieux ; que sais-je encore ? tout ce que l'orgueil souffrant, la vanité maladive, peuvent imaginer pour se désespérer ou désespérer le voisin. Il faut donc, de toute nécessité, procéder d'office au placement des ouvrages, et alors un fait singulier se produit invariablement. Chaque exposant, à de rares exceptions près, désire une toute autre place que celle qui lui a été donnée, fût-elle la meilleure. Pourquoi cela ? parce que cette autre place le voisin l'occupe. A veut la place de B ; B, celle de A, et ainsi de suite. Il faudrait tout changer, et ce serait à ne pas finir. Il y a là, nous le savons, plus d'inquiétude et d'enfantillage que de franche jalousie. Mais que voulez-vous ? l'homme est ainsi fait, et la chose n'est que trop certaine.

A l'occasion d'une Exposition universelle, des difficultés analogues se présentaient nécessairement avec chaque nationalité ; mais alors elles prenaient une importance formidable. Il fallait cependant marcher et, pour cela, tourner la difficulté ou la trancher. On n'imaginerait jamais ce que le personnel de l'Exposition dut déployer de patience, de courtoisie et en même temps de fermeté, pour satisfaire à peu près chacun et arriver à temps.

L'opération matérielle du placement, c'est-à-dire l'accrochement des tableaux et des cadres de toute espèce, fut faite par les seuls gardiens, divisés en brigades. Cette opération, en ce qui touchait surtout un certain nombre de tableaux de grandes dimensions et d'un poids considérable, présentait de sérieuses difficultés et même des dangers. Il est tel tableau, en effet, qui ne peut être mis en place que par vingt ou trente hommes, tant son poids et sa dimension sont considérables. Qu'un câble vienne à se rompre, et plusieurs de ces hommes peuvent être tués ou estropiés. L'accrochement de cinq mille tableaux eut lieu, toutefois, sans accidents graves, et néanmoins avec une grande célérité. En moins de six semaines, tout fut ferré, ajusté et suspendu.

Remarquons ici que l'Exposition des Beaux-Arts fut moins favorisée que celle de l'industrie, au point de vue du mouvement et de la mise en place des ouvrages. En effet, les seules productions des artistes étrangers reçues par les comités nationaux purent être placées immédiatement après leur dépôt. Tous les autres ouvrages, même ceux venant des départements, durent passer devant le jury d'examen, ce qui entraînait une perte de temps considérable et retardait d'autant leur placement : tandis qu'à l'Industrie, tous les produits, reçus d'avance par les comités des départements, et, à Paris, par le comité central, pouvaient être placés au moment même de leur arrivée.

Digitized by Google

Pour en revenir à ce qui concerne le placement des ouvrages venus de l'étranger, nous ferons remarquer que les formalités relatives au dépôt, au déballage et au placement, furent les mêmes que pour les ouvrages français. L'examen du jury, dont ils furent exemptés, constitua la seule différence. Cet examen, aux termes du règlement général, fut fait, dans chaque pays, par un jury spécial jugeant en dernier ressort.

L'administration, longtemps avant l'ouverture de l'Exposition, s'étant, comme nous l'avons dit, renseignée aussi exactement que possible, sur la place qui pourrait être nécessaire pour l'exposition des œuvres de chacune des nationalités étrangères, n'eut plus, au moment de leur arrivée, qu'à s'entendre avec chaque commissaire représentant chacun des divers comités nationaux, et à lui livrer l'espace qui avait été réclamé.

Le placement fut fait par ces commissaires et sous la haute direction du commissaire général. A cet effet, un certain nombre de gardiens et d'hommes de peine fut mis à leur disposition. Les commissaires anglais demandèrent à adjoindre, à ces gardiens, une brigade d'ouvriers de leur nation; ce qui leur fut accordé.

C'est ainsi que fut opéré, en moins de deux mois, le placement provisoire de tous les ouvrages d'art qui ont été envoyés à l'Exposition universelle des Beaux-Arts, et le placement définitif des six mille ouvrages reçus par le jury français ou acceptés par les comités étrangers.

## VIII

L'espace occupé par les ouvrages des cinq grandes catégories d'exposants, présente une statistique assez curieuse.

La superficie métrique des cloisons, couverte par les objets d'art, était, au rez-de-chaussée, de 12,098 mètres carrés, et au premier étage de 3,100 mètres carrés: en tout, 15,198 mètres carrés.

La superficie occupée par la peinture, au rez-de-chaussée, était, pour la France, de 7,040 mètres, et, pour tous les autres Etats, de 5,058 mètres.

Au premier étage, l'espace occupé par la peinture des seuls artistes français était de 450 mètres carrés.

La superficie occupée par les dessins, aquarelles, pastels, miniatures, gravures et lithographies des artistes français, était de 670 mètres.

L'espace consacré aux dessins d'architecture de nos nationaux comprenait 1,281 mètres.



Digitized by Google

La superficie occupée par les aquarelles, gravures, miniatures, dessins d'architecture, etc., des artistes anglais, fut de 700 mètres. Il faut ajouter à ces quantités la superficie murale de la grande galerie de sculpture occupée par les cartons de MM. Chenavard et Kaulbach, etc., qui fut de 405 mètres carrés. En réunissant ces 405 mètres au chiffre de 15,198 mètres, que nous avons indiqué plus haut, on arrive à un total général de 15,603 mètres, qui représente, de la manière la plus exacte, l'espace occupé par les ouvrages de cette nature.

La superficie métrique du sol, occupée par les ouvrages de sculpture, peut se décomposer en trois divisions principales, savoir : la grande salle de sculpture, consacrée indistinctement aux ouvrages français et étrangers, et comprenant 1,260 mètres ; la salle de sculpture du Royaume-Uni, réservée aux seuls ouvrages anglais, et comprenant 238 mètres ; la salle de sculpture, destinée aux productions de l'Autriche et de ses possessions italiennes, et comprenant également 238 mètres; ce qui forme, pour les trois divisions, un total de 1,736 mètres.

La sculpture occupait, en outre, soixante piédestaux placés dans les entre-colonnements des salles ou répartis dans les galeries du rez-de-chaussée et les principaux escaliers. Il faut ajouter à l'espace occupé par ces piédestaux, celui qui fut réservé aux groupes et figures placés dans les milieux des salons et dans l'axe des galeries; le tout comprenant approximativement une superficie métrique d'environ 300 mètres.

Ainsi, en résumé, les peintures, miniatures, dessins et cadres d'architecture, ont occupé, dans le Palais de l'Exposition universelle des Beaux-Arts, une superficie verticale de 15,603 mètres, et les ouvrages de sculpture une superficie horizontale de 2,036 mètres.

Que l'on se plaigne après cela de la stérilité de l'école contemporaine et de l'indifférence du public chez qui toutes ces productions, et bien d'autres encore qui sont restées à la porte, trouvent toujours à se caser !

Si l'on nous demande maintenant quelle fut la superficie verticale ou horizontale occupée par les chefs-d'œuvre, nous renverrons les questionneurs au compte-rendu des opérations du jury des récompenses, en supposant, toutefois, qu'on n'ait récompensé que ce qui méritait de l'être.

## IX

Le travail du catalogue, pour être moins en évidence, n'est ni

Digitized by Google

moins compliqué, ni moins ardu que celui du placement. Ces deux opérations ont dû être exécutées d'urgence et marcher simultanément.

Le catalogue d'une exposition universelle des Beaux-Arts ne pouvait être formé dans les mêmes conditions que le catalogue des expositions annuelles. Le caractère spécial de l'Exposition, c'est-à-dire son universalité, nécessitait certaines modifications au plan adopté habituellement.

On décida cependant que les caractères d'impression ou la justification, le format, le papier, seraient les mêmes que pour les expositions annuelles. Ce catalogue devait, en effet, remplacer dans les collections, du moins pour la France, les catalogues des années 1854, 1855, etc., l'Exposition universelle remplaçant les expositions annuelles de ces deux années.

Les principales modifications apportées au catalogue résultèrent du concours des étrangers à l'exposition de 1855. Dans les autres expositions, les étrangers ne se présentant qu'en petit nombre, prenaient rang à leur lettre, dans l'ordre alphabétique, et se trouvaient englobés dans la liste générale des exposants. Mais, dans l'Exposition universelle, au lieu de quelques étrangers isolés, c'était, pour chaque pays, une troupe compacte qui se présentait. Il fallait donc absolument établir un nouvel ordre.

Deux grands groupes, celui des étrangers et celui des Français, formèrent, en conséquence, deux divisions principales du catalogue. Dans la première division, chaque pays, classé par ordre alphabétique, composa autant de sections que de nationalités. Dans chacune de ces sections, divisées en cinq catégories, correspondantes à chacun des genres exposés : peinture, sculpture, lithographie et architecture, les artistes furent classés également par ordre alphabétique. Toutefois, pour les étrangers comme pour la France, il fut décidé qu'on adopterait un seul ordre de numéros. De cette façon, le numéro du premier artiste français devait suivre immédiatement celui du dernier artiste étranger.

Les notices présentées par les artistes, au moment de l'inscription de leurs ouvrages, servirent de première base au catalogue. Les fiches définitives ne furent arrêtées et envoyées à l'impression que pendant le cours des opérations du jury d'examen et au fur et à mesure de la réception des ouvrages.

Quelque activité qu'on apportât à la confection et à l'impression du livret, et bien qu'on eût chargé de la partie matérielle de ce travail l'imprimeur qui, depuis longues années, préparait le catalogue de l'Exposition annuelle, ce ne fut que par une sorte de miracle que ce volume, contenant 634 pages d'impression et plus de six

Digitized by Google

mille notices, put être préparé en moins d'un mois et prêt à la veille de l'ouverture de l'Exposition.

La plupart des artistes réclamaient une notice détaillée pour chacun de leurs ouvrages; il fut décidé qu'à de très rares exceptions près, motivées par la nature même du sujet, toute explication et toute citation seraient écartées. Conformément à ce qui se faisait d'ordinaire, le nom de chaque exposant et l'indication des récompenses obtenues par lui, ainsi que le nom du maître sous lequel il avait étudié, furent portés à la notice.

Le numérotage du livret, c'est-à-dire l'indication correspondante du numéro et de l'ouvrage exposé, demanda l'attention la plus minutieuse et la plus assidue. Chaque remaniement partiel, chaque addition ou déplacement d'ouvrage exige une révision générale. L'interposition ou le changement d'un numéro peut sans cela occasionner les plus étranges mésaventures. Il est de ces quiproquos qui ne sont que comiques quand, par exemple, un tableau de sainteté se trouve, par suite d'une erreur du livret, transformé en une scène mythologique; qu'un paysage remplace un portrait; une danseuse, un tableau de nature morte; mais souvent la transposition tourne à l'épigramme, quand par hasard vous trouvez au numéro du livret : M. B.... membre de plusieurs sociétés savantes, et que le tableau représente un âne se régalant d'un chardon. Elle devient désastreuse, quand, en présence de l'image de telle beauté majestueuse, vous lisez : Vue des gorges d'Apremont ou de la montagne de la Table.

Une attention scrupuleuse et soutenue, un coup d'œil sûr et rapide ne suffisent pas toujours pour échapper à ces accidents; il faut encore ce que le vulgaire appelle « la chance. » Pour le livret de l'Exposition universelle, cette chance a été des plus heureuses.

Un livret de cette étendue ne pouvait être formé du premier coup, un certain nombre d'ouvrages étrangers n'ayant été déposé qu'après la clôture et l'impression des premières listes. Les intercalations n'étant pas possibles dans les listes qui étaient à l'impression, par suite de l'urgence apportée au travail, il fut décidé que les notices des ouvrages apportés après la clôture de la liste générale, formeraient autant de suppléments placés à la suite du catalogue principal. La dernière édition du catalogue, ou le catalogue définitif, comprenait quatre suppléments et 5,129 numéros d'ouvrages d'art de toute nature présentés par les artistes.

Ce catalogue formait un volume de vingt-neuf feuilles d'impression du format in-12, adopté pour le catalogue des expositions annuelles, de manière à faire, comme nous l'avons dit, suite à la collection.

Le nombre d'exemplaires livrés par l'imprimeur à l'administration

Digitized by Google

a été de 69,711. Le nombre des exemplaires vendus a été de 68,174. Le prix de chaque exemplaire étant de 2 fr., le produit de la vente s'est donc élevé à 136,348 fr. [1].

## X.

Après l'universalité, la non gratuité a été la plus grande innovation de l'Exposition universelle de 1855. L'universalité, qui surexcitait à un si haut degré la curiosité du public, pouvait seule en effet servir de passeport à la non gratuité qui s'attaquait à sa bourse. Le résultat a prouvé que, tandis qu'en Angleterre le public ouvrait sa bourse avec un certain enthousiasme, en France, il ne se résignait qu'assez difficilement à payer, et encore à payer le moins possible.

Les Expositions annuelles des Beaux-Arts avaient toujours été gratuites; seulement, depuis 1848, il avait été décidé qu'il y aurait un jour payant par semaine. Le produit perçu à la porte était employé en acquisitions d'œuvres d'art ou en secours aux artistes nécessiteux. La gratuité était donc la règle, la non gratuité l'exception.

Les engagements pris avec la compagnie du Palais de l'Industrie et la nécessité de subvenir, sans trop grever l'Etat, aux frais considérables du bâtiment et de l'installation de l'Exposition universelle des Beaux-Arts de 1855, motivèrent la décision de la Commission impériale en vertu de laquelle le public ne fut admis à cette Exposition que moyennant rétribution. Cependant, pour donner à la grande masse du public une sorte de satisfaction et pour rendre l'Exposition accessible à la classe ouvrière, il fut décidé que le dimanche la rétribution à percevoir ne serait que de 20 centimes.

L'organisation des tourniquets et compteurs fut la même que pour l'Exposition industrielle, c'est-à-dire qu'elle fut faite par la

[1] Voici le relevé par mois :

| | |
|---|---|
| Mai, du 16 au 31, vendu | 4,997 |
| Juin | 16,236 |
| Juillet | 10,061 |
| Août | 12,203 |
| Septembre | 11,027 |
| Octobre | 9,122 |
| Novembre | 3,702 |
| Plus, acheté par l'administration | 826 |
| Nombre égal | 68,174 |

Digitized by Google

compagnie du Palais de l'Industrie, sous le contrôle de l'administration.

Cet essai de non gratuité n'a pas répondu complétement aux espérances que l'on avait conçues, et le produit de la recette n'a pas couvert les dépenses de l'exposition, bien qu'il se soit élevé à 599,498 fr. 60 c. payés par 891,682 visiteurs. Il faut ajouter à ce chiffre le produit des trains d'exposition qui ne comprend qu'une somme insignifiante, de sorte que le total général ne dépasse guère 600,000 fr.

La recette des jours ordinaires où la taxe n'était que de 1 fr., a été en moyenne de 3,000 fr. Ce chiffre n'a été dépassé que pendant la seconde quinzaine d'août, lors du voyage de la reine d'Angleterre, pendant tout le courant de septembre et pendant les quatre jours de novembre qui ont précédé la clôture de l'exposition. Le mercredi 22 août, est le jour où la recette à 1 fr. a atteint son maximum, qui a été de 8,061 fr.

En revanche, les jours à 5 fr. de la deuxième quinzaine de mai ont été très peu productifs; malgré la nouveauté de l'Exposition, le chiffre des visiteurs a rarement dépassé 6 à 700 fr. Le maximum de la recette à 5 fr. a été le jeudi 17 mai ; il n'a atteint que le chiffre de 4,535 fr., payés par 907 visiteurs. Dans le courant des mois de juin et de juillet, le nombre des visiteurs à 5 fr. a rarement dépassé 300, et, souvent, il n'a pas atteint 150. Ces jours-là, les salles de l'Exposition étaient désertes, et au lieu d'atteindre 3 à 4,000 fr., chiffre de la recette ordinaire à 1 fr., le produit des entrées arrivait rarement à 8 ou 900 fr. A partir du mois d'août, le prix de 5 fr. fut abaissé à 2 fr. Cette modification n'améliora pas les recettes d'une manière sensible et elles restèrent toujours inférieures à celles des jours à 1 fr. Sous ce rapport l'expérience a donc été complète.

Par contre, le jour à 20 cent., coïncidant avec le dimanche, a toujours vu une affluence considérable se produire dans les salles de l'Exposition. Ces jours-là, le chiffre des visiteurs n'est tombé que trois fois au-dessous de 12,000, il a souvent atteint 20,000, et s'est même élevé jusqu'à 27,820 et 28,462.

On voit, d'après ces résultats, qu'en France, une exposition rétribuée n'a de chances de succès qu'en abaissant, autant que possible, le droit d'entrée à payer.

L'installation des buffets dans les galeries des Beaux-Arts était sans précédent, et fut encore une des innovations de l'Exposition universelle de 1855. Elle n'a pas obtenu un grand succès. Le public qui visitait les galeries de l'Exposition n'y faisait pas un séjour aussi prolongé que dans celles beaucoup plus étendues de l'Industrie et n'éprouvait pas le même besoin de se réconforter.

Digitized by Google

Cette installation pouvait toutefois être défendue par certaines raisons de convenance, surtout pour ce qui concernait les étrangers. En Allemagne et en Angleterre, les habitudes sont tout autres qu'en France. Des cafés et des lieux de rafraîchissements sont installés d'ordinaire dans les salles d'Exposition. L'étendue considérable des galeries de l'Exposition universelle, comparativement à celles des expositions annuelles, et l'éloignement de ces galeries du centre de la ville, motivaient également cette nouveauté.

Quoi qu'il en soit, la recette resta toujours au-dessous de ce qu'on avait attendu, et dépassa rarement par jour 4 à 500 fr. ; l'ensemble des recettes atteignit à peine le chiffre de 80,000 fr.

Décidément, les artistes et les amis des arts ne sont que de médiocres consommateurs.

## XI

Nous avons indiqué plus haut quel était le programme de l'Exposition universelle des Beaux-Arts. Nous avons fait connaître, jusque dans ses moindres détails, son organisation compliquée ; nous allons montrer maintenant quels furent les résultats de cette organisation et comment ce programme fut rempli.

Reconnaissons d'abord que les commencements de l'Exposition furent laborieux et difficiles. Le caractère de nouveauté d'une entreprise aussi vaste, les préoccupations d'une grande guerre, les obstacles que les rigueurs de la saison opposaient à l'envoi et au transport des ouvrages, et que les facilités nouvelles apportées par les chemins de fer avaient peine à compenser ; toutes ces causes réunies décourageaient les plus fervents et pouvaient faire craindre que les résultats ne répondissent pas aux espérances des amis des arts.

Aux difficultés apportées par les circonstances s'ajoutaient celles qu'une entreprise de ce genre rencontre toujours en elle-même. En effet, tandis que les œuvres d'un mérite secondaire arrivaient en foule à l'Exposition, les artistes qui avaient acquis toutes les récompenses auxquelles ils pouvaient avoir droit ; les chefs d'école qui avaient fait leurs preuves, hésitaient, craignant de compromettre dans des luttes nouvelles une réputation acquise, une gloire incontestée, et montraient peu d'empressement dans l'envoi de leurs ouvrages. De leur côté les étrangers se consultaient et se tenaient à l'écart ; mais l'idée était trop heureuse et trop féconde pour ne pas triompher de ces hésitations et de ces répugnances. Une fois l'impulsion donnée, l'émulation gagna les plus rebelles. Ces œuvres, qui sont l'honneur

Digitized by Google

de l'Ecole française contemporaine et des Ecoles étrangères, affluèrent dans le Palais des Beaux-Arts; dès lors le succès de l'Exposition universelle fut assuré.

Mais bientôt se présenta une nouvelle et sérieuse difficulté : les œuvres déposées par les artistes français étaient si nombreuses, les envois que les étrangers annonçaient étaient si considérables, qu'on put craindre un moment que, malgré ses dimensions inusitées, le bâtiment destiné à leur exposition ne fût insuffisant. Cependant, grâce à la juste sévérité des comités étrangers et du jury français, et à l'heureuse disposition du local, cet obstacle fut écarté. Tout l'espace demandé par chacun des commissaires des divers gouvernements fut accordé à leurs nationaux; de vastes salles furent réservées pour l'exposition des artistes français, et 5,121 ouvrages, productions de 2,176 artistes, purent être exposés dans le Palais des Beaux-Arts.

En décomposant ce chiffre, nous trouvons que les exposants français, au nombre de 1,072, ont envoyé pour leur part, 2,732 objets d'art; savoir: 1,872 tableaux, 386 sculptures, 191 cadres de gravures, 95 cadres de lithographies, et 188 dessins d'architecture.

De leur côté, les artistes étrangers, au nombre de 1,104, c'est-à-dire plus nombreux que les français, ont exposé 2,389 ouvrages, savoir : 1,504 peintures, 355 sculptures, 350 cadres de gravures et lithographies, et 180 dessins d'architecture.

Dans le contingent étranger, la Grande-Bretagne occupe le premier rang. 297 artistes, comprenant les plus éminents du pays, ont exposé 785 ouvrages d'art, savoir : 381 tableaux, 77 morceaux de sculpture, 166 cadres de gravures et lithographies, et 128 dessins d'architecture.

La Belgique arrive après l'Angleterre : 142 artistes ont exposé 274 ouvrages d'art, dont 226 tableaux et 29 morceaux de sculpture.

La Prusse vient ensuite : 111 artistes de ce pays ont exposé 229 ouvrages. Dans ce nombre, 140 tableaux et 54 sculptures.

L'Autriche suit la Prusse : 108 artistes ont exposé 224 ouvrages, dont 128 tableaux et 94 sculptures. Le nord de l'Italie, où l'on a conservé le goût des marbres, fournit la majeure partie de ce dernier chiffre.

Viennent ensuite, dans une proportion décroissante, les Pays-Bas, où les traditions de l'école hollandaise sont encore pratiquées; l'Espagne qui semble toucher à une renaissance; la Suisse, où une école de paysagistes s'inspire heureusement des beautés de la nature alpestre; la Bavière, dont l'école, principalement d'application monumentale, n'a peut-être pas répondu à ce que l'on attendait

Digitized by Google

d'elle; la Suède, la Norwége et le Danemark, qui prouvent que l'art de la peinture peut fleurir vers les latitudes les plus extrêmes. Les Etats-Unis d'Amérique se placent immédiatement après ces contrées septentrionales; la Saxe, le Portugal, la Sardaigne, les Etats pontificaux, les villes hanséatiques, Bade et Nassau, la Grèce, ont envoyé à peu près le même nombre d'ouvrages; la Toscane, si riche et si féconde autrefois, n'en fournit que 14; enfin, le Wurtemberg, la Hesse-Electorale, le Luxembourg, arrivent avec leur faible contingent, suivis par les Deux-Siciles, le Pérou, le Hanovre, la Turquie et le Mexique, qui clôt la liste, avec son artiste unique.

Vingt-cinq commissaires étrangers, délégués par autant de pays, ont présidé, avec le personnel des Beaux-Arts, à l'arrivée et au placement de ces ouvrages.

Cette statistique sommaire de l'Exposition universelle des Beaux-Arts, nous conduit à une rapide appréciation des forces relatives et des tendances des diverses écoles européennes. Elle nous révèle un fait curieux : le déplacement, sinon du génie et de l'intelligence des arts, du moins de la faculté créatrice et de la production : La Grèce et son archipel, ces premières patries des arts, ne sont plus aujourd'hui qu'un champ stérile; les Deux-Siciles, les Etats-Pontificaux, la Toscane, c'est-à-dire toute l'Italie méridionale, semblent épuisés. Le nord de l'Italie a encore des artistes et surtout des sculpteurs en grand nombre; mais la peinture, déjà défaillante sous Appiani et Bossi, y semble morte et rien n'y rappelle les grandes écoles de Bologne, de Parme, de Milan et de Venise. La vie ne reparaît qu'au delà des Alpes, sur les bords des lacs de la Suisse où une remarquable école de paysagistes s'est manifestée; à Munich, où, sous le roi Louis, la sculpture monumentale et l'architecture ont pris un singulier développement. Dans le reste de l'Allemagne, plus on se rapproche de l'Occident, plus le goût et la pratique de l'art semblent familiers. Dresde, Cologne et Dusseldorff ont d'importantes écoles, mais, pour des raisons qui ne nous sont pas bien connues, ces écoles ont à peu près fait défaut à l'Exposition universelle de 1855, comme l'école de Munich, essentiellement pratique et d'application, et qui par conséquent se prête aux déplacements. La Prusse, les Pays-Bas, la Belgique nous révèlent une fécondité, récente pour la Prusse, d'ancienne date et en quelque sorte nationale pour les deux dernières contrées.

Si nous traversons le détroit, nous retrouvons chez les Anglais cette sève et cette énergie créatrice qui ont toujours caractérisé les nations riches et commerçantes; mais le goût, la pureté de la forme, l'élévation de la pensée, ces qualités suprêmes de l'art, font trop souvent défaut. L'exécution matérielle, si parfaite chez les anciennes

Digitized by Google

écoles hollandaise et flamande, laisse également beaucoup à désirer. Cependant l'arrangement ingénieux, le sentiment vrai de la nature, l'énergie de l'expression, une certaine science du coloris, factice parfois, mais qui, sur bien des points, touche déjà à la vérité, surtout dans la représentation des phénomènes atmosphériques, un tour d'esprit vif et singulier (humour), propre aux Anglais, enfin, un goût de terroir tout spécial et une rare fécondité, ont assuré, à cette école, un rang fort distingué, dans l'Exposition universelle des Beaux-Arts. Nous remarquerons toutefois, mais sans trop appuyer sur cette restriction, que nous n'avons pas trouvé, parmi les artistes contemporains de la Grande-Bretagne, un peintre d'histoire qui égalât Reynolds, un paysagiste aussi naturel et aussi puissant que Constable, un peintre de portraits qui pût lutter avec sir Thomas Lawrence.

L'exposition française, moins nombreuse que ne l'annonçaient de premiers envois, nous a permis cependant d'embrasser d'un même coup d'œil toutes les richesses du passé, toutes les ressources du présent, toutes les espérances de l'avenir. L'art s'y est montré sous ses formes les plus complexes et les plus variées, et l'école française, avec ses qualités brillantes et, disons-le aussi, avec les défauts qui proviennent de l'abus de ces qualités. Ajoutons néanmoins que le culte du grand et du beau subsiste toujours, que la voix de maîtres illustres est encore écoutée, et que, dans chacune des branches de l'art, dans l'histoire, la miniature, l'aquarelle, le dessin et la gravure, nous voyons, à la suite d'artistes en renom, se presser toute une génération d'élèves prêts à leur succéder et à continuer de glorieuses et brillantes traditions.

## XII

Pour les Beaux-Arts comme pour l'Industrie, l'appréciation et le jugement des œuvres d'art exposées avaient été confiés à un jury mixte international, nommé par la commission impériale, réparti en trois jurys spéciaux. La nature des récompenses à décerner aux artistes, par les trois classes du jury des Beaux-Arts, avait été fixée par le décret du 10 mai.

Ces récompenses se composaient :

1° De médailles d'honneur de la valeur de 5,000 fr.

2° De médailles d'or de première, deuxième et troisième classes, et de mentions honorables.

Les médailles d'honneur ne pouvaient être accordées que par l'assemblée générale des membres composant les trois classes.

Digitized by Google

Les médailles d'or et les mentions pouvaient être décernées par chacune des trois classes agissant isolément.

La valeur totale des récompenses à délivrer par le jury international des Beaux-Arts pouvait s'élever à 150,000 fr. [1].

Ce jury commença ses opérations le 15 octobre.

Cette première séance et celles des 22 et 29 octobre furent consacrées à la répartition des médailles entre chacune des trois classes, et à la fixation des prix de ces médailles.

Le prix des médailles d'honneur, déterminé par un décret, fut maintenu à 5,000 fr.

Celui des médailles de première classe fut fixé à 750 fr.

Celui des médailles de deuxième classe, à 650 fr.

Celui des médailles de troisième classe, à 550 fr.

Le nombre des médailles d'honneur à décerner fut porté à 14, pour les trois classes, savoir : 9 pour la peinture, 4 pour la sculpture, 1 pour l'architecture.

Le nombre des médailles de première, deuxième et troisième classes ne fut déterminé qu'approximativement, et M. le comte de Morny, président du groupe, engagea les jurés de chaque classe à distribuer les médailles selon le mérite des artistes, sans trop se préoccuper du nombre, en restant toutefois dans les limites du raisonnable et sans trop dépasser le chiffre du crédit alloué pour cet objet.

Ces résolutions du huitième groupe furent soumises, par son président, à l'agrément du prince Napoléon, président de la commission impériale, qui voulut bien les approuver et qui accueillit également la demande qui lui fut faite par les présidents réunis des trois classes du groupe, d'ajouter deux médailles d'honneur au nombre déterminé précédemment, c'est-à-dire de les porter de quatorze à seize.

La répartition des médailles entre les artistes exposants eut lieu conformément au règlement du 11 mai 1855, et aux dispositions additionnelles que nous venons de faire connaître. Elle se fit après l'examen des œuvres des artistes exposants, par chaque membre du jury, sans discussion générale préalable, et par scrutin de liste.

Le jury du huitième groupe termina ses opérations le 8 novembre en arrêtant, conformément à l'article 15 du règlement du 11 mai, la liste des artistes à recommander à Sa Majesté comme étant dignes d'une faveur spéciale, c'est-à-dire de la décoration.

Dans la répartition des récompenses, nous voyons que la Grande-Bretagne a conservé le premier rang qui lui avait été attribué, par le nombre des envois; la Belgique, le deuxième, et la Prusse, le

[1] Cette somme fut dépassée : elle s'est élevée à 224,000 fr.

Digitized by Google

troisième. La Grande-Bretagne a, en effet, obtenu 70 récompenses, dont 4 décorations, 2 médailles d'honneur, 10 médailles de première classe, 12 de deuxième, 7 de troisième et 35 mentions honorables. La Belgique a abtenu 31 récompenses, savoir : 1 décoration, 1 médaille d'honneur, 1 médaille de première classe, 8 de deuxième, 7 de troisième et 13 mentions honorables. La Prusse a obtenu 29 récompenses, dont : 3 décorations, 1 médaille d'honneur, 2 médailles de première classe, 8 de deuxième, 3 de troisième, et 12 mentions honorables. L'Autriche, de son côté, a obtenu 17 récompenses, dont : 1 décoration, 1 médaille de première classe, 3 de deuxième, 2 de troisième, et 10 mentions honorables. Ces cinq derniers pays, en réunissant la Prusse à l'Autriche et les Pays-Bas à la Belgique, forment les trois écoles européennes les plus importantes avec l'école française. La Suisse a obtenu 7 récompenses ; la Norwége 5, dont 1 décoration ; le Danemark 4 ; l'Espagne, Bade, les Etats-Unis, les Etats-Pontificaux, la Saxe et le Wurtemberg chacun 3 ; mais parmi les trois récompenses, la Saxe, nous devons le signaler, a obtenu 1 décoration et 1 médaille d'honneur. Enfin, le duché de Nassau, l'Empire Ottoman, la Sardaigne et la Toscane, ont obtenu chacun 1 récompense.

La proportion des récompenses correspond donc assez exactement avec le nombre des envois.

## XIII

La clôture de l'Exposition universelle des Beaux-Arts ayant été fixée au 30 novembre 1855, le commissaire général de l'Exposition adressa sur-le-champ aux commissaires et délégués des pays étrangers une circulaire pour les inviter à faire procéder, à partir du 1er décembre, à la reprise et à l'emballage des ouvrages de leurs nationaux. Aussitôt après la clôture de l'Exposition, les commissaires étrangers procédèrent à cette reprise et au réemballage des ouvrages de leurs nationaux. Les travaux d'emballage et de réexpédition des ouvrages étrangers furent achevés en quarante-cinq jours, et si l'on considère que l'emballage de toutes les œuvres fut opéré par l'administration elle-même, et non par chaque exposant, comme pour l'industrie, et qu'on veuille bien se rendre compte du soin qu'exigeait une semblable opération, surtout pour ce qui concerne la sculpture, on reconnaîtra qu'elle a été conduite avec toute la célérité désirable.

Comme il arrive toujours, et malgré les invitations réitérées

Digitized by Google

adressées soit par les journaux, soit par lettres, la remise des ouvrages des artistes habitant Paris ne s'est effectuée que fort difficilement. Les quatre cinquièmes de ces ouvrages furent toutefois rendus pendant les vingt premiers jours qui suivirent la clôture de l'Exposition. Cependant, dans le courant de janvier, les retardataires étaient assez nombreux pour qu'il ait été nécessaire de les menacer du complet abandon de leurs ouvrages dans le palais en démolition, et ce ne fut que vers le milieu de février, et au moment où le marteau du démolisseur s'attaquait aux cloisons, que la reprise presque complète de ces ouvrages fut effectuée.

Cet historique des travaux de l'Exposition universelle des Beaux-Arts aurait pu être plus détaillé, mais non plus exact et plus complet. Les questions d'amour-propre et de personnes, les jalousies de nationalité, les efforts tentés pour mettre d'accord des prétentions rivales, établir la bonne harmonie entre les représentants des divers pays et la maintenir jusqu'au dernier jour, jusqu'à l'heure critique et délicate de la répartition des récompenses, tous ces incidents n'eussent offert qu'un intérêt secondaire ; la question d'organisation et d'installation dominait toutes les autres. Si elle a été heureusement résolue, si, au jour et à l'heure fixés par le décret, l'Exposition des Beaux-Arts était prête et pouvait s'ouvrir, c'est au zèle et au dévouement dont chacun a fait preuve qu'il faut attribuer ce résultat. Depuis le prince et le ministre chargés de la haute direction de l'Exposition jusqu'au plus modeste employé, chacun a courageusement payé de sa personne et a dignement rempli sa mission. Ce personnel, peu nombreux, a pu suffire à tout, et il serait pénible, à celui qui écrit ces lignes, et qui, par sa position, fut certes bien à même d'apprécier les efforts de chacun, de terminer cette étude sans rendre une complète justice à cette réunion d'hommes actifs et intelligents qui formaient le personnel de l'Exposition universelle des Beaux-Arts. Depuis les derniers jours de janvier jusqu'au 1er mai, inspecteurs, sous-inspecteurs, employés, sont restés, en quelque sorte, en permanence dans le bâtiment des Beaux-Arts, procédant à la réception, au déballage, à l'enregistrement, et au placement des ouvrages envoyés à l'Exposition, et cela dans les conditions les moins favorables, c'est-à-dire dans un local inachevé, ouvert à tous les vents et dans la saison la plus rigoureuse de l'année. Tous ont fait preuve de zèle et d'assiduité, et, dans leurs rapports entre eux et dans ceux plus délicats encore qu'ils ont dû avoir avec les artistes et les commissaires étrangers, tous sont restés dans les termes de la plus parfaite convenance. Aussi cette besogne, si ardue et si compliquée, a-t-elle été conduite à bonne fin, sans conflit, sans temps d'arrêt, et, nous nous plaisons à le répéter, au jour fixé,

Digitized by Google

placement, catalogue, arrangement, tout était achevé ; l'Exposition pouvait s'ouvrir.

Dès que le public a pu pénétrer dans les salles, le succès de l'Exposition n'a pas été un moment douteux ; il a dépassé toutes les prévisions non pas tant au point de vue matériel de la recette qui, cependant, eu égard à la modicité du prix d'entrée, a été très considérable, qu'au point de vue de l'effet produit, du résultat moral.

L'impulsion donnée par la réunion des œuvres les plus éminentes des maîtres les plus illustres de l'Europe entière a été, en effet, vive et puissante ; nous ne doutons pas qu'elle ne soit féconde. L'intérêt énergiquement stimulé, s'est continué jusqu'au dernier jour. Près d'un million de visiteurs, venus de tous les points de l'Europe, ont passé dans les salles du Palais des Beaux-Arts. Les artistes de tous les pays ont pu, grâce à l'universalité de l'Exposition, établir des comparaisons entre les écoles, étudier les œuvres les plus diverses, se rendre compte de procédés souvent ingénieux et nouveaux, puiser, en un mot, dans cette réunion remarquable sous tant de rapports, les plus utiles enseignements.

La cérémonie, qui a suivi la clôture de l'Exposition, et dans laquelle les récompenses décernées, sur la proposition du jury international, furent distribuées aux artistes par l'Empereur en personne, a dignement achevé ce que l'Exposition avait commencé. Elle a rappelé ces concours olympiques d'autrefois et ces luttes morales de peuple à peuple, qui stimulent et réveillent le génie, et qui, dans l'antiquité et surtout chez les Grecs, ont été le principe de tant de belles et grandes choses. Aussi, en sommes-nous convaincu, l'Exposition universelle des Beaux-Arts aura-t-elle sur l'art et ses applications monumentales et industrielles, une longue et inappréciable influence.

F. DE MERCEY.

---

Digitized by Google

# PAUL DELAROCHE

## ET SON ŒUVRE

De tous les peintres contemporains, M. Paul Delaroche a été le plus heureux et sinon tout à fait le plus populaire, du moins celui dont le talent fut longtemps le moins contesté et le plus applaudi. Observateur attentif du goût, des tendances et des mœurs de son temps, il eut toujours l'habileté d'y conformer le choix de ses sujets aussi bien que la manière de les interpréter, et l'on peut dire avec raison de son œuvre qu'il est l'expression fidèle de l'époque où il s'est produit. Ce n'est pas en faire un grand éloge, nous le savons bien, mais c'est expliquer en peu de mots son succès prodigieux, c'est excuser même ce succès et dégager en partie la responsabilité de l'opinion, souvent entraînée par ceux qui la flattent au delà des limites que d'elle-même elle n'eût jamais franchies ; c'est enfin reconnaître en celui qui entretient et accélère ce mouvement d'impulsion, après l'avoir subi, une certaine force devant laquelle le talent profond et véritable, le génie lui-même, est parfois obligé de s'incliner. Cette force, chez M. Delaroche, force toute négative, c'est l'*impersonnalité*. Le mot n'est peut-être pas français, mais l'idée qu'il exprime l'est très certainement.

Il y a toujours mauvaise grâce à s'élever contre les enthousiasmes et à prendre parti contre le succès. Il est même, à certaines heures, téméraire et périlleux de discuter les talents que la foule a pris sous sa protection. Quelques-uns l'ont fait, naguère, à propos de M. Delaroche, en temps inopportun, disons-le, et avec une excessive dureté. Instinctif ou réfléchi, le cri qu'ils ont poussé était bien entendu et bien compris des artistes et du petit nombre d'hommes de goût

Digitized by Google

chez lesquels l'intelligence ne se laisse pas aveugler par le rayonnement de la gloire, mais ce cri n'avait point d'écho dans la foule, et il put lui paraître alors une cruelle et vaine injustice. Une étude plus calme, un jugement plus réfléchi n'eussent probablement pas produit un autre effet. Quand une époque trouve un artiste qui la comprend si bien et qui va si complaisamment au-devant de toutes ses faiblesses, elle n'a garde de prêter l'oreille à une voix qui pourrait la distraire de ses affections et modifier le cours naturel de ses tendresses. Les siècles sont comme les hommes, ils n'aiment pas qu'on les arrache à leurs penchants, fussent-ils dangereux ou coupables.

Aujourd'hui, cependant, que M. Delaroche a épuisé tous les genres de triomphes, même celui de l'exposition posthume de ses ouvrages, même celui d'une mort prématurée, il est peut-être temps, — à moins qu'il ne soit trop tard, — d'étudier courageusement son œuvre et de tracer, d'une main respectueuse mais sévère, les limites de son talent. Qui pourrait s'en plaindre? Ses élèves! Mais heureusement, M. Delaroche n'a point fait école, et il n'est pas un de ceux qui ont jadis travaillé près de lui chez lesquels on retrouve le fil d'une tradition magistrale. Tous sont dispersés, et chacun de son côté va où son propre instinct le conduit. Ses amis, ses admirateurs! Ses amis éclairés nous sauront gré eux-mêmes de dire sincèrement notre pensée, à supposer qu'ils aient un sentiment vrai de l'art; ses admirateurs, si nous ne les rallions pas à notre opinion, resteront admirateurs quand même, et leur foi dans le maître s'affermira de tous les efforts que nous aurons faits pour la combattre. Les spéculateurs, ceux qui escomptent la renommée d'autrui à longue échéance et demandent plus tard à la mort de doubler leur capital! Il faut avouer que, pour ceux-là, nous aurions tort de prendre tant de précautions oratoires. Reste enfin le public, les artistes, les hommes que les choses de l'esprit touchent de près, et ceux-là aussi qu'elles touchent de loin. Dans un pays aussi artiste que la France, il ne faut dédaigner personne, et l'éducation du plus modeste ouvrier ne nous paraît pas moins digne d'attention que celle de l'homme de loisir. Envers ce public si nombreux, la critique a des devoirs rigoureux à remplir, et ils ne nous ont jamais paru plus graves qu'aujourd'hui. Si un érudit, qui est à la fois un artiste par l'esprit, M. le comte Léon de Laborde, a pu tout récemment écrire deux utiles volumes sur l'union de l'art avec l'industrie et signaler dans le goût actuel des germes de décadence, ne convient-il pas de pousser plus loin encore l'analyse et de se demander sans hésitation quelles mains les ont semés ou cultivés? C'est une grosse question, en effet, une des plus considérables et des plus urgentes que l'on puisse agiter,

Digitized by Google

une de celles d'où dépendent notre avenir, la conservation ou l'anéantissement de notre suprématie intellectuelle, de notre empire, incontesté jusqu'ici, dans le monde du goût et des arts, dans toutes les industries qui en relèvent, comme dans toutes les pensées qui s'en inspirent. Par lui-même, enfin, l'art est bien quelque chose, et il vaut, à coup sûr, la peine qu'on lui sacrifie quelques idoles, fussent-elles d'ivoire et d'or.

## I

On l'a dit et souvent répété, M. Delaroche n'était pas doué en peintre ; il n'avait pas cet instinctif besoin de colorer et de fixer matériellement sa pensée, qui, d'un pâtre ou d'un forgeron, fait un grand artiste. Il eût été aussi bien un écrivain qu'un peintre, un diplomate qu'un littérateur. Quelle plus rude atteinte portée à un homme que de le déclarer ainsi « propre à tout, » lorsque le génie n'est pas là pour témoigner qu'il fut supérieur en tout ! Les aptitudes générales font les hommes intelligents ; elles ne font pas les hommes éminents. Nous nous refusons à croire à ces éloges mal calculés, et, nous en avons la conviction, M. Delaroche n'aurait recueilli dans aucune des applications de l'esprit humain les succès qu'il trouva dans la peinture. Nous admettons volontiers sa vocation, et nous sommes même porté à penser qu'il fut épris de son art, quoique ses tardifs débuts et son mode méthodique de production puissent parfois en faire douter. A notre sens, il fut peintre comme Casimir Delavigne fut poète, sans plus d'élan, sans plus de sollicitation intérieure, et non sans moins d'efforts et de labeur, mais il le fut.

Si la patience et le travail peuvent s'élever jusqu'au génie, ce n'est pas dans les arts, où la chaleur factice la mieux combinée et les effets de verve les mieux entendus n'aboutissent qu'à une sorte de rhétorique à laquelle les êtres vulgaires sont facilement pris, mais qui laisse froid le spectateur d'élite, et n'éveillent chez les natures délicates qu'un douloureux étonnement devant les extases de la foule. Ainsi, nous accordons à M. Delaroche plus qu'on ne lui attribue d'ordinaire, une vocation véritable, mais il nous est impossible de reconnaître en lui les premières qualités de l'artiste, l'inspiration, le jet, l'élévation primesautière du sentiment, ou, ce qui les remplace souvent, la fièvre de la pensée impatiente à se produire, ardente à se fixer. Quelles sont celles de ses œuvres où nous pourrions les découvrir ?

Nous voudrions effacer dans l'œuvre de M. Paul Delaroche quel-



Digitized by Google

ques-unes de ses premières toiles, et, sauf le joli tableau de *miss Macdonald*, que Duval Lecamus aurait pu signer, et la *Mort du président Duranti*, qui penche vers ce que l'on appelait alors « romantisme, » nous voudrions extraire, même de l'exposition ouverte en ce moment en son honneur, tous les ouvrages antérieurs à 1829, sans en excepter cette grande toile où le peintre a voulu reproduire les derniers instants de la reine Elisabeth et qui constitue l'un des morceaux les moins avouables de notre école moderne. Ce n'est pas dans ces premiers ouvrages qu'il serait juste de chercher les hautes qualités que nous venons d'énumérer ; à coup sûr elles ne s'y trouvent pas. Cependant la *Mort du président Duranti* est l'un de ceux où l'on serait le plus tenté de les reconnaître. La scène est bien ordonnée ; le groupe se noue avec art, et, à défaut d'un mouvement véritable, il y a du moins une composition où tout semble calculé suivant les données de la plus rigoureuse vraisemblance. Le président dans son fauteuil a la calme rigidité d'un soliveau ; il est en face du spectateur, comme au théâtre, bien que l'action vienne du fond du tableau ; sa tête, qui se retourne convenablement vers l'assassin, n'exprime absolument aucun trouble, aucun sentiment d'effroi ; elle ne dit rien à l'âme et ne parle guère qu'à l'intelligence du spectateur. Sa femme, qui s'est précipitée à ses pieds devant lui, en cachant son visage, et qui se serre contre la poitrine de son époux, est l'image de la peur égoïste et matérielle ; elle n'est point celle du courage et du dévouement ; l'enfant qui est à genoux et qui se cambre dans une pose si théâtrale, les mains croisées, les bras en l'air, la tête renversée horizontalement, n'a rien oublié de l'attitude surprise la veille dans les drames du boulevard, et, pour ajouter un trait à la vraisemblance du récit, le peintre a jeté sur le sol le bonnet de l'enfant. Ce bonnet, détaché du front, témoigne hautement que les personnages sont fort agités. Derrière, le groupe des assassins est traité avec beaucoup de recherche. La tête qui grimace est un bon masque, le bras armé que le prêtre saisit prouve la violence de la scène, et le pistolet, d'une exactitude historique tout à fait scrupuleuse, invite à croire au danger qui menace la tête du président Duranti. On peut dire que le peintre historien a réuni tous les éléments qui peuvent constituer le drame ; d'où vient pourtant que le drame est absent, l'agitation superficielle, la violence apparente, le danger imaginaire ? Il semble que ces personnages aient été tout à coup miraculeusement changés en statues de carton et qu'il leur soit aussi difficile de se nuire que de se mouvoir. C'est là le défaut général des compositions de M. Delaroche, défaut grave, qui n'est que la conséquence de beaucoup d'autres, et dont sa patience au travail, sa studieuse intelligence, l'acquis de sa brosse, n'ont jamais pu triompher.

Digitized by Google

Il ne me paraît pas démontré, d'ailleurs, que M. Delaroche ait jamais été jaloux de ce genre de triomphe : à notre sens, il poursuivait bien plus l'idéal d'autrui que le sien propre, à moins de dire que les deux ne faisaient qu'un, et que son esprit, très délié du reste, ne s'élevait pas au-dessus de la moyenne donnée par l'esprit de ses admirateurs habituels. Chez un peuple et à une époque où le théâtre a une action si grande et si décisive sur l'art, sur les sentiments, sur les idées, il était naturel qu'un peintre ardent au succès et ne se sentant pas le génie qui entraîne et dirige, flattât les goûts dominants en prenant le théâtre pour inspirateur et pour modèle. D'autres, depuis lors, plus peintres, mais moins intelligents que M. Delaroche, n'ont pas fait autrement que lui : ils ont imité un procédé qui avait bien réussi; ils l'ont fait sans en avoir conscience. M. Delaroche le faisait de parti pris. Là est toute la différence.

Le tableau de la *Mort du président Duranti* passe aux yeux des connaisseurs, et non sans raison, pour l'une des œuvres les plus originales qui soient sorties de la brosse de Paul Delaroche. C'est celle en effet où la préoccupation de la mise en scène s'accuse le moins, bien qu'elle s'y trahisse encore beaucoup. A l'époque où il la peignait, les premières toiles de M. Eugène Delacroix faisaient grand bruit et attiraient l'attention d'une fraction considérable du public et de la critique. M. Delaroche, toujours en éveil sur les goûts de la foule, crut un moment qu'ils allaient se porter de ce côté; il fit un effort pour y conformer son talent. De cet effort naquit la toile dont on proclame aujourd'hui l'originalité; singulière fortune que celle-ci, et qui donne comme l'œuvre la plus originale d'un peintre celle qui appartient le moins à sa manière !

Les tendances de M. Delaroche à s'approprier les ressorts dramatiques et à se conformer fidèlement aux prescriptions de la mode, c'est-à-dire à dépouiller tout caractère personnel pour se plier aux caprices de la foule, reprennent bientôt le dessus; il redevient lui-même, c'est-à-dire tout le monde ou personne, en peignant son *Cromwell*, sa *Jane Grey*, ses *Enfants d'Edouard*, son *Strafford*. Les deux pendants, *Richelieu* et *Mazarin*, qui figurèrent en même temps que le *Cromwell* et *les Enfants d'Edouard* au salon de 1831, ne sont à proprement parler que des modèles pour la lithographie ou la gravure à la manière noire, excellents *sujets* de salle à manger bourgeoise. La composition en est habilement faite, les contrastes, les épisodes, le grotesque et le terrible, le vrai et le faux, y sont ménagés avec assez d'art pour servir de thème aux admirations vulgaires et aux lieux communs d'un monde qui a fait son éducation historique au théâtre ou dans les romans. Il était d'usage alors d'attaquer le principe d'autorité dans deux de ses personnifications

Digitized by Google

les plus fermes et les plus hautes, dans Richelieu et Mazarin ; M. Villemain, du haut de sa chaire de professeur, avait donné l'élan à cette rage révolutionnaire qui devait plus tard balayer d'un souffle la dynastie de son choix ; les drames, les romans, la littérature sous toutes les formes, traitaient les deux cardinaux de despotes, de tyrans, les peignaient sous les couleurs les plus odieuses ou les plus ridicules, les vouaient à la haine aveugle de la foule, dans l'espoir bien conçu qu'il en rejaillirait quelque chose sur le pouvoir que l'on voulait renverser. On approchait de 1830, et déjà l'émeute grondait dans les journaux avant de gronder dans la rue. La peinture s'unit à ce concert ; elle entra dans le courant ; elle se fit politique ; et l'homme le plus modéré, le plus sage, le plus ami de l'ordre qui fût au monde, M. Paul Delaroche, attiré, sans qu'il s'en doutât peut-être, par cette soif du succès qui conduit naturellement les hommes à la source où ils peuvent se désaltérer, prêta l'appui d'une réputation déjà grande et d'un talent plein d'acquis au mouvement qui s'opérait dans les esprits. Au salon de 1831, le succès de ses deux tableaux fut grand. Mais leur mérite était petit ; s'ils flattaient les sentiments de la foule, ils satisfaisaient peu les connaisseurs sérieux, et, aujourd'hui, après vingt-six années, ils ne sont plus pour nous qu'une détestable peinture, du coloris le plus faux, d'une exécution molle, timide et lourde tout à la fois. On n'y retrouve ni la finesse d'un tableau de chevalet, ni la fougue d'une esquisse, ni la grâce de la peinture anecdotique, ni la grandeur de la peinture d'histoire.

La révolution de 1830 s'était faite ; beaucoup d'hommes qui avaient fomenté le désordre trouvaient déjà que l'on était allé trop loin ; une réaction se préparait dans les esprits d'élite, et la mode allait se mettre de ce côté. L'instinct très délié de M. Delaroche ne s'y trompa point ; l'artiste peignit son *Cromwell* soulevant le couvercle du cercueil pour contempler les restes de Charles Ier, et le jeune roi Edouard V, enfermé avec son frère dans la tour de Londres par un oncle ambitieux. On vit dans le *Cromwell* une allusion ; c'était une erreur : l'allusion n'entrait certainement pour rien dans la composition du peintre, et il eût été absurde à celui-ci de l'y mettre ; il n'y avait pas plus de rapport entre Cromwell et Louis-Philippe qu'entre l'empire romain et l'empire français ; mais, comme toujours, M. Delaroche obéissait à l'entraînement général ; on parlait beaucoup de Cromwell à cette époque, on parlait plus encore des enfants d'Edouard et de leur odieux oncle ; comme toujours, la passion politique allait loin, trop loin dans ses allusions, et la peinture, esclave fidèle de la littérature et des modes contemporaines chez M. Delaroche, suivait à distance leur exemple. Casimir Dela-

Digitized by Google

vigne, ami du nouveau gouvernement que les 221 avaient donné à la France, ne pensait certainement pas à flétrir le chef de ce gouvernement dans l'odieux personnage de Richard III. M. Delaroche, en peignant ses victimes, n'y songea pas davantage, et pourtant l'heure était bien choisie pour tirer d'un pareil sujet tout le parti possible : d'une part, on attendrissait la foule; d'une autre, on se faisait pardonner les épigrammes contre Richelieu et Mazarin. En somme, on profitait d'un succès, on se plaçait dans le courant et l'on se laissait porter tout doucement à la gloire sur le flot de la popularité bourgeoise pendant que l'esprit de parti satisfait battait des mains à droite et à gauche. Jamais peintre n'avait mis plus d'art à satisfaire tout le monde et à recruter des admirateurs dans tous les rangs, sauf dans les rangs des artistes, peut-être.

Parfaitement composé pour l'effet qu'il s'agissait de produire, le *Cromwell* est un acteur bien grimé qui joue bien son rôle, « qui est bien en scène, » comme on dit au théâtre. Il s'est fait un visage rébarbatif qu'applaudira le parterre, et s'est donné un air songeur que les malins de l'orchestre prendront pour de la profondeur. L'exactitude du costume pourrait satisfaire l'archéologue le plus exigeant; c'est là un point que M. Delaroche ne négligeait jamais; il faut l'en louer : dans l'état actuel de notre érudition historique, il ne serait pas permis à un peintre d'oublier une boucle au justaucorps de Cromwell; nous ne sommes plus au temps de Rembrandt et du Titien, où la volonté de l'artiste semblait s'appliquer tout entière à exprimer la pensée et à faire concourir les accessoires à l'effet général; peu soucieux d'étaler une science qui, d'ailleurs, n'était pas née, ces grands peintres demandaient tout à l'art. Nous avons changé tout cela; nous demandons à l'érudition ce que l'art ne veut plus nous donner, et à défaut de bonne peinture, nous faisons de bonnes collections d'antiquailles, nous substituons l'accessoire au principal. C'est au soin qu'il a mis à reproduire fidèlement les détails du costume et du mobilier que M. Delaroche a dû, en grande partie, sa renommée, et, en cela encore, il s'est fait l'esclave de la mode tout en se donnant des partisans parmi les hommes sérieux. Sans dénigrer l'archéologie, sans amoindrir l'importance des collectionneurs, sans diminuer la valeur des collections où la patience et le goût ont réuni la rapière et le mousquet, le bahut et le hanap dont se servaient nos pères, on peut affirmer que ce goût des vieux meubles n'a pas toujours été exempt d'exagération. M. Delaroche ne l'a pas suivi jusque-là, il s'est arrêté à point, — le propre de son talent est de s'arrêter toujours, — mais il n'en a pas moins suivi le torrent et a donné dans ses tableaux historiques une place beaucoup trop grande aux objets matériels. Dépouillez Cromwell de sa veste

Digitized by Google

de velours, de son baudrier, enlevez-lui son haut-de-chausse et ses grandes bottes à entonnoir, ôtez-lui du front ce chapeau de puritain à plume noire, et demandez-vous ensuite si le Cromwell existe encore? L'expérience est décisive. Ce n'est pas un homme de muscles et de chair, c'est un homme de cuir et de feutre; ce n'est pas le Protecteur en personne, c'est un tragédien; tout le dit : son geste, son attitude, son port de tête, son froncement de sourcil, son regard sans flamme et sans passion. La nature n'a ni ces préparations dramatiques, ni cette impuissance à se manifester. C'est moins encore qu'un tragédien, c'est un grossier paysan.

Toutes ces observations peuvent s'appliquer également au tableau célèbre des *Enfants d'Edouard :* ici, c'est le petit chien, joliment peint d'ailleurs, qui attire d'abord l'attention et après lui le lit à colonnes où sont assis les deux frères. Tout l'intérêt de cette toile réside dans le sujet si sympathique et dans la façon très intelligente dont il est composé. Les deux victimes, unies par une étreinte fraternelle et par un malheur commun, attendent douloureusement une liberté que le Régent ne leur rendra plus; on sait leur fin prochaine, et le cœur s'apitoie volontiers sur leur sort. Si les deux têtes du jeune roi et du duc d'York étaient d'un dessin plus serré, d'une expression plus forte, d'un coloris moins terne et en même temps moins sec, si le calme sinistre de cette peinture résultait moins de la monotonie que de l'harmonie des couleurs, ce tableau serait peut-être le chef-d'œuvre de M. Delaroche ; il n'en est qu'une des compositions les plus ingénieuses et les mieux faites pour la gravure.

Une jeune fille, une reine, portant sa tête de seize ans sur le billot, c'est là un sujet qui a droit, plus encore que le précédent, aux larmes du spectateur. M. Delaroche peint *la Mort de Lady Jane Grey*, il continue d'agir sur la fibre lacrymale de son public, et compositeur habile, il ne négligera rien de ce qui pourra fasciner ses regards. Voyez ce billot: comme il est bien préparé, comme les veines du bois sont ressemblantes, comme ses anneaux — d'acier poli sans doute, — brillent à la lumière, comme la paille est fraîche et propre ! Ce soin des accessoires qui ont sur le vulgaire tant de prise, se révèle en tout. La jeune fille, les yeux bandés, s'agenouille; en s'agenouillant ses deux mains s'avancent et semblent chercher le bois fatal où la hache du bourreau l'attend; on a beaucoup admiré ce geste qui n'est rien moins que naturel; on ne court pas avec tant d'ardeur au devant de la mort. Quoi qu'il en soit, vrai ou faux, motivé ou non par des textes, ce geste produit son effet et l'on se sent pris d'une douloureuse pitié pour cette blonde jeune fille, au visage si doux, aux bras si frêles, qui cherche avec tant d'empressement, victime résignée, l'instrument de son supplice. Le calcul de M. De-

Digitized by Google

laroche a atteint son but. Le peintre a même été plus loin qu'on ne le lui demandait, il a tracé avec un soin précieux sur le billot l'ombre portée du bout des doigts de la main gauche. Quel sang froid n'a-t-il pas fallu à l'artiste pour imaginer un pareil détail? Cependant, Horace a dit, aux peintres comme aux poètes :

Si vis me flere, dolendum est
Primum ipsi tibi.....

Il est douteux, ce détail puéril nous le prouve, que M. Delaroche, en peignant *Jane Grey*, ait ressenti cette émotion qu'il veut cependant produire. Ainsi ce tableau, un des meilleurs du peintre, un de ceux où les personnages principaux sont le mieux présentés et jouent véritablement le premier rôle, où les personnages secondaires nuisent le moins à l'action et se tiennent prudemment au second plan, n'a pas le caractère d'une œuvre magistrale. Il intéresse par son sujet et sa bonne ordonnance, il amuse par ses accessoires, il fait sourire par l'affectation puérile de certains détails. On admire en lui l'habileté et l'esprit de l'auteur, on ne croit pas à la réalité du drame qui est mis en scène, et s'il surprend un moment votre sensibilité, l'impression n'est pas profonde ; vous pensez aussitôt que tous ces personnages, si bien et si proprement occupés de leur besogne, vont, après la représentation, descendre de leur cadre, reprendre leurs habits de ville et se promener paisiblement comme vous sur le trottoir.

Il n'en est pas de même du petit tableau représentant le *meurtre du duc de Guise au château de Blois*. Ici au contraire, dans un petit cadre, la scène est large, l'action grandiose, l'effet saisissant et durable. Certes, ce n'est pas à la richesee du coloris, à la force de l'expression, à la fougue de la brosse que M. Delaroche en est redevable, c'est à l'excellent arrangement de la composition. Ici, nous sommes moins au théâtre ; il y a de l'air, il y a de l'espace. Peut-être le groupe des meurtriers est-il encore une concession faite au mauvais goût : presque tous les personnages se présentent d'un côté, quelques-uns ont un geste démonstratif qui excède le naturel d'une scène aussi terrible ; la plupart sont tirés à quatre épingles et semblent des acteurs qui jouent un rôle; mais le cadavre étendu à droite et faisant seul contre-poids aux assassins est une pensée de maître. Le roi qui ouvre la portière d'un geste à la fois timide et curieux, est une intention ingénieuse. Comme toujours, chez M. Delaroche, les visages ne sont que des masques et leur expression est toute superficielle, mais ce défaut est moins sensible dans une peinture de chevalet comme *la Mort du duc de Guise*, que dans une grande toile

Digitized by Google

comme *Jane Grey* ou *Lord Strafford*. Enfin, les accessoires autres que les vêtements, n'empiètent pas ici sur le principal, et la salle même est peinte dans une gamme vaporeuse et sombre qui en fait un excellent cadre au sujet. On a beaucoup vanté le chien qui suit la piste du sang sur les dalles; c'est là, suivant nous, un trait invraisemblable et de mauvais goût: M. Delaroche en commet rarement. Si nous voulions pousser plus loin notre critique, nous exprimerions le regret que la plupart des personnages ne soient pas mieux posés sur leurs pieds dont le dessin manque généralement de perspective, mais outre que ce genre de recherche est peu de notre goût, il nous entraînerait trop loin. Nous n'avons pas à critiquer un tableau de M. Meissonnier, nous serions plus exigeant pour l'artiste qui ne cherche que le fini précieux et qui prend la peinture par son petit côté. Avec M. Delaroche, ce qu'il faut demander tout d'abord, c'est l'ensemble, c'est la composition du maître, c'est l'harmonie et l'effet d'une grande scène. *La Mort du duc de Guise* réalise en plus d'un point les hautes qualités de la grande peinture; c'est, avec *les Girondins*, le morceau où son talent de peintre se manifeste le plus, où ses défauts apparaissent le moins. Ce n'est pas un chef-d'œuvre irréprochable, les personnages ne sont pas assez mobiles, assez vivants, mais c'est une toile très recommandable et qui restera comme preuve de ce que peut le travail intelligent et l'esprit de recherche lorsqu'il se fortifie d'un désir sérieux d'atteindre à la vérité historique. On ne peut nier que M. Delaroche n'ait tendu de toutes ses forces à ce noble but; une fois entraîné par cette instinctive obéissance aux caprices du moment, une fois remorqué par M. Vitet jusqu'aux Etats de Blois, le peintre, après avoir obéi au littérateur, devient son maître et il apporte à son œuvre une précision et un grandiose qui manquent à l'écrivain.

## II

C'était en 1834 que M. Delaroche exposait *Jane Grey*, et en 1835 *le Duc de Guise*, deux scènes opposées qui tenaient égaux dans l'opinion les plateaux de la balance, et lui conciliaient des partis divers sans en blesser aucun. Ce même salon de 1834 avait vu *le Saint Symphorien* de M. Ingres. A cette époque, il fut question pour M. Paul Delaroche de peindre à lui seul toute l'église de la Madeleine. Sa réputation était à son apogée; ses deux derniers tableaux exposés avaient mis le sceau à sa renommée, et pendant que le plus grand artiste de l'époque, et peut-être du siècle tout entier, M. In-

Digitized by Google

gres, luttait dans l'isolement contre la mauvaise fortune et le mauvais vouloir des hommes, on voyait un peintre de second ordre, idole de ce que l'on appelait alors la « classe éclairée, » favori du pouvoir, estimé par les dispensateurs des faveurs et des commandes, le premier peintre des temps modernes, s'emparer, comme par droit du plus fort, du plus magnifique espace qui fût alors offert à la palette française. Il y eut un *tolle* général parmi les artistes; leur conscience plus encore que leurs intérêts s'élevèrent contre cette suprématie qu'ils tenaient pour mal fondée, M. Ingres existant; à leurs yeux Delaroche n'était pas plus que MM. Drolling, Picot, Léon Cogniet, Robert Fleury, Ziegler; il ne valait pas MM. Heim, Scheffer, Eugène Delacroix; il était loin surtout d'égaler M. Ingres. Au fond de leur pensée, M. Ingres a toujours été un talent immense; la plupart en disaient du mal, plusieurs le détestaient cordialement; mais tous, sans exception, reconnaissaient sa supériorité et nul n'eût osé contester sérieusement son génie. Si l'on eût offert la décoration de la Madeleine à M. Ingres, on aurait crié sans doute, mais on n'eût pas trouvé un nom à lui opposer. Au nom de M. Delaroche, on opposa celui de M. Ziegler. L'administration dut céder; le partage des travaux se fit, et M. Delaroche apprit que le juste milieu de l'art avait en face de lui une opposition redoutable comme le juste milieu de la politique. C'était son premier échec, le premier pli de feuille de rose pour ce sybarite du succès. Paul Delaroche ne voulut partager avec aucun autre la gloire de décorer la nouvelle église; il refusa la part qu'on lui offrait. Combien depuis lors il dut se féliciter de la tournure qu'avait prise cette affaire et du service que lui avaient rendu ses rivaux! Il put passer pour une victime et n'eut point la funeste occasion de compromettre sa réputation par une tentative trop difficile. Rien n'était plus ingrat à peindre que ces tympans perdus dans l'espace derrière la saillie des entablements, que cette coupole écrasée par le voisinage de colonnes colossales, aux chapiteaux fouillés et miroitants.

Lorsqu'il s'était agi de présenter des études pour la décoration de la Madeleine, M. Delaroche était parti pour l'Italie; il ne se sentait pas préparé pour la grande peinture religieuse, et il allait s'inspirer aux meilleures sources. Dans ce voyage, il peignit, au couvent de Camaldoli, six petites têtes de moines, enlevées sur fond blanc, qui sont et qui resteront ce que M. Delaroche a produit de plus complet et de plus fort. L'exécution en est franche, le dessin pur et le coloris solide. Peut-être cette solidité n'est-elle que relative, et si le fond des panneaux était tout autre chose que blanc, la peinture s'effacerait-elle singulièrement; mais on ne doit demander à l'artiste que ce qu'il a voulu faire; telles qu'elles sont, ces têtes de moines ca-

Digitized by Google

maldules, ces *études*, tiennent une place exceptionnelle dans l'œuvre de Paul Delaroche, et le musée de Nantes, qui les possède, peut se féliciter d'avoir des morceaux d'un mérite si incontestable.

Après l'abandon de ses projets pour la Madeleine, M. Delaroche crut nécessaire de réparer son échec; il en revint à l'histoire d'Angleterre qui lui avait déjà trois fois porté bonheur. Il peignit presqu'en même temps *Strafford* et *Charles Ier insulté par les soldats de Cromwell.* C'était toujours s'en prendre à la même fibre du cœur humain et continuer la série des mélodrames. Il semblait que le peintre ne pût s'arracher à une préoccupation particulière, qui l'entraînait vers les prisons et les échafauds. Il en appelait à tous les sujets violents pour donner à sa peinture le ressort dont elle eût manqué par elle-même. Tout son art n'eût pas suffi à soulever les enthousiasmes, il fallait y joindre un choix de scènes capables d'émouvoir rien que par la notice insérée au livret. Charles Ier, roi déchu, voué à la mort, insulté par des soldats grossiers; Strafford, serviteur fidèle, marchant au supplice par dévouement et appelant au passage la bénédiction de l'archevêque de Cantorbéry, ce sont là des sujets qui ne manquent jamais leur effet, pourvu qu'ils soient rendus habilement, et l'on ne saurait nier que M. Delaroche n'ait été toujours un compositeur habile. Dans le tableau de Strafford, nous reconnaissons cette habileté à la manière dont la scène est disposée; cet homme noir et chauve, agenouillé devant la fenêtre grillée d'où sortent deux mains qui bénissent, il y a là une idée heureuse, bien que traduite avec ostentation; le groupe à droite est convenable, et n'attire pas trop les regards; le soldat qui se retourne en descendant est d'une intention louable, mais d'une si faible exécution, que l'intention disparaît complètement. Au milieu de ces hommes tous drapés de noir et que des reflets mal entendus font ressembler à des mannequins gris de fer, un peintre coloriste aurait tiré un grand parti du soldat pour rompre la sombre monotonie du tableau, et à coup sûr il eût échelonné des gardes au fond de la toile. M. Delaroche, qui n'était rien moins qu'un coloriste, a demandé son effet d'abord à la mise en scène et ensuite à ces reflets blancs du velours et du taffetas, si froids, si secs, si désagréables à l'œil quand ils sont multipliés comme dans cette toile. En ce point l'habileté du compositeur a fait défaut au peintre. Chose digne de remarque, M. Delaroche, si adroit dans l'arrangement d'un tableau, est souvent d'une maladresse insigne dans sa coloration : ou bien les tons heurtés s'y coudoient, ou bien la gamme la plus sourde et la plus froide y domine. Souvent il emploie à profusion les couleurs vives et les rapproche suivant des lois toutes physiques comme dans l'*Hémicycle* du Palais des Beaux-Arts, sans les fondre par des demi-teintes transpa-

Digitized by Google

rentes ni par des reflets, et alors il produit des tons criards sans éclat, des gammes tapageuses sans harmonie et sans véritable sonorité. Il semble que ce soit un concert d'instruments de cuivre étouffé entre deux linceuls. Dans le tableau de *Lord Strafford*, ce ne sont pas même des instruments de cuivre qui jouent la marche funèbre du serviteur de Charles Ier, ce sont des instruments de fer-blanc.

On commençait chez nous à s'occuper du mouvement de l'art en Allemagne; l'attention de la France venait d'être appelée sur un système de peinture qui, remontant au style primitif, avait la prétention d'opérer une renaissance de la peinture sacrée. Il s'agissait de remettre en honneur la naïveté et l'ascétisme des formes du moyen âge, et de réduire le coloris à une simple coloration. A Rome comme au delà du Rhin, Overbeck faisait école; une pléïade d'artistes convertis prenait sous sa direction le nom de « peintres chrétiens. » « Et moi aussi je suis peintre chrétien! » se dit M. Delaroche. Il enleva de sa palette les noirs et les rouges dont il abusait habituellement, traça sur fond blanc des lignes qu'il s'efforça de rendre droites et raides, et peignit son tableau de *Sainte-Cécile*, imitation flagrante et malheureuse des compositions d'Overbeck, comme la *Mort d'Elisabeth* est l'imitation d'un vieux tableau anglais. Déjà l'année précédente, à Rome, il avait peint dans le même goût une tête d'ange qui était un portrait.

A peine s'est-il engagé dans cette voie nouvelle qu'il fait un retour subit vers son autre manière, en peignant *Napoléon dans son cabinet*, toile où l'auteur succombe sous le poids du sujet. Dix ans après, M. Delaroche faisait un nouvel effort pour atteindre le colosse; il nous le montrait à Fontainebleau, au moment de l'abdication. L'entreprise était hardie, trop hardie peut-être pour un talent mesuré et sans profondeur comme celui de M. Delaroche. Ici l'échec est manifeste. Ce tableau est un de ceux où les défauts de l'artiste sont le plus saillants. Dans cette lourde figure, cassée plutôt qu'affaissée sur elle-même, dans ce visage étudié qui a la grimace de la pensée sans en avoir le caractère, où la contraction des muscles est un effet tout physique et non le résultat d'une agitation intérieure, il est impossible de reconnaître l'homme de génie que M. Delaroche a voulu peindre. Les traits sont bien ceux de Napoléon, mais ils n'en donnent que le masque; ils n'en expriment ni la forte volonté ni la puissance intellectuelle, ni la douloureuse réflexion. Un comédien qui aurait mission de représenter le grand homme sur la scène et qui composerait son visage en repassant son rôle, telle est l'idée que cette peinture éveille dans l'esprit, et non celle du lion vaincu, dont le regard fait encore trembler l'Europe. Il n'y a pas jusqu'à ces taches de boue

Digitized by Google

sur les bottes, qui ne sentent l'officine du costumier et du maître d'accessoires. Le vulgaire qui passe devant cette toile va droit à ces taches de boue pour les admirer. C'est la pire des condamnations pour un tableau.

Une autre fois encore, M. Delaroche essaya de saisir cette grande figure. Il choisit une époque où la jeunesse et la gloire rayonnaient en même temps sur le front du général Bonaparte. Guidé par M. Thiers, le peintre conduit son héros vers l'Italie et lui fait gravir sur le dos d'un mulet les pentes du Saint-Bernard. Le masque de Fontainebleau et celui du Saint-Bernard se ressemblent beaucoup ; ces deux têtes pourraient à la rigueur se suppléer, et toutes deux manquent à ce point de caractère et de profondeur, l'expression en est si factice, qu'elles ne changeraient rien à la signification des deux tableaux, si on les substituait l'une à l'autre. Et cependant, quelle distance et quels évènements séparent ces deux époques, combien les situations sont différentes ! Le peintre a cru devoir dans cette dernière toile exprimer sur le visage de son héros « la distraction d'un esprit occupé ailleurs, » comme dit l'historien. Que l'esprit fût distrait, je le veux bien, mais ici est-ce bien la « distraction » que M. Delaroche a rendue ? ne serait-ce pas plutôt une attention marquée de paraître distrait ? Dans la distraction, résultat d'une concentration énergique de la pensée, espèce d'extase au sein de la réflexion, l'œil devient fixe et ne voit plus, la volonté tout entière appliquée à l'esprit, abandonne le corps à l'empire des lois physiques, la tête s'affaisse, l'homme se laisse aller à prendre une pose naturelle sur laquelle les muscles se tendent et se raidissent. Est-ce donc une pose naturelle que ce buste tourné de côté pour se montrer de face au spectateur ? et ce front levé, et ce regard tendu qui cherche à plonger dans l'espace, — quelques malins diront pour mieux lire dans l'avenir, — sont-ce là les effets d'une pensée distraite ? Combien le tableau de David sur le même sujet, ou du moins sur un sujet analogue, a plus de grandeur et plus de vérité, combien il s'élève plus haut dans l'interprétation de l'histoire ! De cette grande page de nos annales, M. Delaroche n'a voulu, il est vrai, prendre que l'anecdote, mais il l'a mal racontée.

Il semblait qu'après trois échecs, M. Delaroche dût se tenir pour battu ; mais jamais personne n'a moins que lui avoué ses défaites. Comme il dépensait à son travail toute la force et toute la persévérance d'un esprit consciencieux, il croyait avoir satisfait à tout quand il avait fini ; son œuvre lui paraissait parfaite dès qu'il ne voyait plus rien à y faire. Il eut l'idée en 1852 — pourquoi en 1852 ? — de peindre Napoléon à Sainte-Hélène. Il fit l'esquisse d'un tableau qui ne fut point exécuté. Au sommet d'un rocher, Napoléon est assis rêveur

Digitized by Google

— toujours rêveur, jamais penseur, — et les rayons du soleil couchant viennent caresser son front courbé. Le peintre, s'inspirant d'une image fort connue, voulait qu'en voyant cette figure enchaînée sur le roc on songeât à Prométhee. Nous ne croyons pas faire injure au talent de M. Delaroche en disant qu'il est heureux pour lui que cette pensée vulgaire et passablement fausse soit restée en germe au bout de sa brosse. — Ici s'arrête la lutte inégale que M. Delaroche avait entamée.

## III

Avant 1837, M. Delaroche n'a peint qu'un très petit nombre de portraits. Il faisait depuis longtemps de fort jolis dessins à la mine de plomb, au pastel ou aux deux crayons; mais ces croquis, suffisants pour prouver un aimable talent de dessinateur, ne donnent en aucune façon la mesure d'un maître. Ces dessins sont estimés dans les collections pour leur grâce et haut prisés dans les familles pour leur ressemblance; ils n'ont pas la valeur sérieuse des moindres coups de crayons des grands artistes, espèces d'émanations pures de leur génie, où celui-ci apparaît d'autant plus que l'art s'y fait moins sentir. Les crayons de M. Delaroche sont tout art et tout labeur, comme ses tableaux les plus finis; ses esquisses témoignent d'une préparation laborieuse et savante plutôt que d'une inspiration naturelle et féconde. Quelques-unes cependant affectent une certaine fougue de composition, comme l'*Arrestation du Christ* et l'esquisse à l'aquarelle des *Vainqueurs de la Bastille*. Peut-être n'est-ce que de l'affectation. Nous n'avons jamais été initié aux procédés de l'artiste, et nous n'oserions pas nous prononcer sur une question si délicate.

M. Delaroche avait exposé en 1831 le portrait de mademoiselle Sontag; il avait peint auparavant celui de M. le marquis de Pastoret, et plus tard ceux de madame la marquise de Boisgelin et de M. Poirson, que nous ne connaissons pas. Ce fut celui de M. Guizot, en 1837, qui fit sa réputation comme portraitiste. Nous n'avions jamais vu cette toile que dans un demi-jour favorable, parmi les livres d'une bibliothèque, dans un milieu dont l'aspect sévère et la gamme éteinte lui prêtaient jusqu'à un certain point de la vie et du mouvement. Au grand jour de l'Exposition, cette vie et ce mouvement ont complétement disparu, et nous nous sommes trouvé avec surprise en face d'une silhouette sèche et dure, taillée sans relief dans le buis et attachée sur une plaque de marbre. L'habit seul a conservé

Digitized by Google

toute sa valeur, et si le *rendu* d'un vêtement pouvait mériter ce mot, nous dirions qu'il est peint de main de maître. Nous nous refusons absolument à voir dans ce profil inanimé et jauni la tête si vive et si vivante de M. Guizot, dans cette paupière terne et froide, l'œil dominateur et étincelant de l'illustre orateur. Comme dans les images de l'empereur Napoléon Ier, les traits sont exactement reproduits, ils le sont même plus exactement, puisque le peintre avait devant lui son modèle et le pouvait étudier à loisir ; le haut front, le nez caucasien, la lèvre mince et dédaigneuse, le menton ferme et droit, la joue creuse elle-même, tout cela est copié fidèlement et mesuré d'un regard exercé ; le compas ne trouverait pas une erreur d'un millimètre à signaler dans l'architecture de ce visage ; mais il ne suffit pas de cette exactitude matérielle pour qu'un portrait soit ressemblant, il faut qu'il ait encore la couleur de la vie, il faut surtout qu'il montre l'homme et le fasse connaître. Nous cherchons vainement dans ce portrait le penseur, l'historien, l'homme d'Etat, l'orateur. Nous n'y trouvons pas même un être vivant.

Le portrait du duc de Fitz-James, qui suivit, est une peinture maladroite où l'artiste n'a rencontré devant lui la couleur que pour mieux prouver son impuissance à la manier. Celui de M. Mallet est préférable ; meilleur encore est celui de M. Aubé. Ceci est un bon et solide portrait comme l'entendent aujourd'hui la plupart des gens du monde, c'est-à-dire un trompe-l'œil d'une « ressemblance frappante. » Quant à de l'élévation, de la grandeur, de la *maëstria*, comme disent les Italiens, il ne faut pas les y chercher. Les portraits de MM. de Noailles, de Rémusat, de Pourtalès, François Delessert et quelques autres, appartiennent à la même famille honnête, sans grandes qualités, mais aussi sans grands défauts. Celui de M. de Salvandy sort des rangs ; il a moins de ressemblance, mais plus de vigueur. Il a emprunté sa main gauche au portrait de M. Molé par M. Ingres. La couleur même de ce poing n'appartient plus à M. Delaroche ; M. Ingres y a les droits les plus incontestables.

Dans les portraits du prince Adam Czartoryski et de M. Emile Péreire, le peintre retourne à sa manière ou pour mieux dire à ses habitudes ; car M. Delaroche n'a pas, à proprement parler, de manière à lui ; il emprunte à droite et à gauche celle des autres à mesure qu'elle se produit par un ouvrage qui attire l'attention. On peut aisément établir la filiation de tous les tableaux de M. Delaroche, et les rattacher aux œuvres qui les ont inspirés ; il ne serait pas plus difficile de trouver dans les portraits contemporains qui ont obtenu quelque succès, le germe de ceux qu'a successivement produits M. Delaroche. Là encore le défaut d'originalité de ce talent

Digitized by Google

se fait remarquer. Dans ses premiers portraits, l'artiste est visiblement préoccupé des ouvrages analogues de M. Horace Vernet, comme il l'est plus tard des portraits de M. Ingres. Peintre incomparable pour le trompe-l'œil, pour la reproduction matérielle du visage humain et des accessoires, M. Horace Vernet séduit la foule et arrache des cris d'admiration au profane vulgaire. Chez lui, ce résultat est comme le fruit naturel d'un arbre fécond ; il se produit sans effort et sans culture. De la palette à la toile, les couleurs se juxtaposent avec une facilité merveilleuse par l'intermédiaire d'un pinceau magique. La couleur posée, il n'y touche plus ; le ton est juste ou il est faux, peu importe ; jusqu'au bout du cadre, l'improvisateur enchaînera ses accords sans faire une seule dissonnance. C'est là une qualité particulière à laquelle n'a su atteindre aucun de ses imitateurs, pas même celui qui l'approchait de plus près, son gendre, M. Paul Delaroche. Celui-ci le suit de près dans cette voie, mais au prix de quel labeur ! M. Horace Vernet laisse glisser son pinceau, M. Delaroche revient sans cesse sur son travail ; il fond, refond et confond ce que l'autre semble jeter d'un bloc sur sa toile ; il emploie des procédés là où M. H. Vernet atteint l'effet du premier coup ; il cherche enfin : M. H. Vernet trouve. Les portraits du prince Czartoryski et de M. Emile Pereire sont de ceux où M. Delaroche a beaucoup cherché, et il est juste d'ajouter que la poursuite n'a pas été infructueuse : tout ce qu'il voulait atteindre, il l'a trouvé. Pour ceux qui savent dans une œuvre d'art se contenter d'une simple reproduction des traits, et qui ne demandent pas la manifestation de l'âme humaine et de sa poésie, il y a dans cette peinture de quoi les satisfaire, dans le portrait de M. Emile Pereire particulièrement. Les juges difficiles, — il nous plaît de croire qu'il en existe encore quelques uns, — ne se contentent pas de si peu ; ils voudraient que la peinture fût prise plus au sérieux, qu'on lui demandât quelque chose de plus grand, de plus élevé, de plus digne de sa divine origine ; ils vont même jusqu'à déplorer cette vogue funeste qui s'attache à tant d'ouvrages vulgaires, et qui tend à corrompre le goût de plus en plus ; ils s'indignent de voir la médiocrité triomphante et la reproduction laborieuse ou habile des objets tenue en plus haute estime que la manifestation de la pensée et l'épanouissement de l'âme ; ils s'affligent enfin de voir que les meilleurs esprits et les plus solides intelligences ne sont pas toujours à l'abri de ces dangereux entraînements de la mode. Sur la pente où nous glissons, il n'y a qu'un pas des trompe-l'œil de M. Delaroche aux enluminures de M. Winterhalter. Arrivé là, l'art ne peut plus déchoir, il est tombé.

Cependant, avant de mourir, le peintre de *Jane Gray* et du *duc de Guise* a fait, nous dit-on, un portrait historique qui est

Digitized by Google

un chef-d'œuvre. — Il s'agit du portrait de M. Thiers. — Les juges les plus sévères, nous a-t-on assuré, ont été unanimes à le reconnaître pour tel. Je ne sais qui sont ces juges, mais, à coup sûr, ils sont de médiocres connaisseurs, et je doute qu'il y ait parmi eux un véritable artiste. Quoi ! cette figure terne et grise, du pantalon à la pointe des cheveux, ce masque vide et flasque, cette tête sans vivacité, sans expression, sans esprit, c'est M. Thiers, cet homme si spirituel, cet orateur si lumineux, cet écrivain si clair, ce stratégiste si habile, ce lutteur si souple de l'arène parlementaire ! Quoi ! dans cette figure bouffie, sans muscles et sans ressorts, il me faudrait reconnaître l'un des plus infatigables désorganisateurs du pouvoir aux mains des autres, un de ses plus provoquants défenseurs quand il était dans les siennes ! Ce serait là cet homme si entendu à tout, au mal comme au bien, à la paix comme à la guerre, et ne faisant ni l'une ni l'autre en se donnant l'air de faire l'une et l'autre; génie fertile en ruses comme Ulysse, moins sage que lui, mais non moins prompt à réclamer l'héritage d'Achille; navigateur sans boussole de mers inconnues, qui se serait bien gardé de se faire attacher au mât de son navire, sûr qu'il était de charmer lui-même les syrènes par ses chansons d'économie politique, discoureur aimable et fécond, nature fine et déliée, expression la plus saillante des couches intermédiaires de la bourgeoisie, comme M. Guizot était celle des couches supérieures; Français jusqu'au bout des ongles et méridional jusqu'au bout des lèvres? Non ! ce n'est là que le mannequin de M. Thiers; son portrait est encore à faire !

## IV.

C'est en 1837, après avoir tenté son incursion sur le territoire germanique et s'être replié vers la France dans son portrait de M. Guizot, que Paul Delaroche fut chargé de décorer l'*Hémicycle* du palais des Beaux-Arts. C'était une entreprise très-difficile que la décoration de cette longue et large frise, où toutes les écoles devaient être représentées par leurs représentants les plus célèbres. Rien que le choix des figures était une grande difficulté. On peut louer beaucoup M. Delaroche de l'habileté avec laquelle il a essayé de résoudre un problème qui, pour bien d'autres, eût semblé insoluble. Cette difficulté, au lieu de l'aborder de front, il l'a tournée. Il s'agissait de donner les artistes illustres du passé pour spectateurs aux triomphes des jeunes lauréats de l'École. Craignant, s'il réunissait les personnages par groupes ou en ligne, de produire

Digitized by Google

une œuvre trop symétrique et trop monotone, il résolut de lever la séance et de briser l'assemblée; quelques-uns l'en ont blâmé. « Titien et Raphaël, disait-on, sont là pour applaudir et pour enseigner, et non pour causer avec leurs voisins et se promener à travers les banquettes ! » Il y a du vrai dans cette critique, et elle le deviendra davantage avec le temps. Mais si l'on songe, d'une part, que M. Paul Delaroche a été l'infatigable courtisan des tendances et des usages de son temps, de l'autre que l'*Hémicycle* fut peint à une époque où florissait dans sa plus grande turbulence le régime parlementaire, on ne sera pas étonné que l'artiste ait peint, même sans qu'il s'en doutât, purement et simplement, une séance de la chambre des députés. Le président et les secrétaires sont à leurs postes, en tenue peu décente, il est vrai; les huissiers, d'un sexe inusité, attendent au pied de la tribune les ordres du président; au centre, la femme qui jette des couronnes représente assez bien l'orateur semant ses fleurs de rhétorique; de chaque côté, les membres de toutes les opinions et de toutes les couleurs se groupent suivant leurs nuances et causent entre eux, vont, viennent, passent et repassent, font les affairés ou ne font rien, écoutent les chefs de partis, prennent le mot d'ordre, et s'occupent le moins qu'ils peuvent, en somme, de l'objet pour lequel ils sont réunis. Si, tout à coup, par impossible, ces personnages s'animaient, et que tous ceux qui font mine de parler fussent, en effet, doués de la parole, ce serait un bruit effroyable, à ne plus s'entendre, précisément comme naguère à la chambre quand il s'agissait d'une discussion personnelle ou d'un vote de confiance. A coup sûr, c'est sans le vouloir que M. Delaroche a été, dans sa composition, l'interprète si naïf de son temps, et il serait injuste de lui en faire un crime; il subissait, comme toujours, l'influence du spectacle qu'il avait sous les yeux. Nous croyons qu'à une époque plus calme et plus régulière, sous un régime mieux ordonné et moins turbulent, dans un Etat où les assemblées eussent donné l'exemple de la raison, du respect de l'autorité, d'une liberté sage et digne, d'un amour sincère de l'ordre et du bien public, M. Delaroche, écho fidèle des bruits qui venaient jusqu'à lui, se fût recueilli davantage, et eût compris, tout autrement qu'il ne l'a fait, cette réunion de tous les grands artistes des siècles passés. Il eût, je le crois, donné plus d'unité à ses lignes, plus d'assiette à sa composition, plus d'harmonie à son ensemble. Peut-être eût-il attaqué de front la difficulté, et, sans s'arrêter à une mesquine appréhension, il se fût souvenu que les plus belles œuvres analogues de l'antiquité grecque, les Panathénées, nous offrent une longue file de personnages d'une variété extrême, bien que d'une unité admirable; il eût rangé tranquillement ses figures sur le champ nu de la muraille; il



Digitized by Google

n'eût demandé qu'à la ressemblance, à l'expression, au sentiment le plus exquis et le plus élevé de l'idéal, de traduire ces caractères et ces talents divers tout en les faisant concourir à l'œuvre commune, qui se trouvait être ici l'encouragement aux élèves, la sollicitation aux glorieux travaux et la distribution des récompenses. Il est vrai qu'il eût fallu, pour atteindre un si beau résultat, des qualités qui ne se rencontrent pas dans le talent de M. Delaroche; mais qui nous dit aussi qu'à une époque moins médiocre, M. Delaroche eût été pris pour un peintre de premier ordre?

Le peintre de l'*Hémicycle* a été naturellement amené, par le parti turbulent qu'il avait pris, à continuer dans l'exécution matérielle l'agitation qu'il avait introduite dans sa composition. De là ces personnages qui gesticulent, ces autres qui se drapent ou qui cherchent des poses en évidence. Que de labeur et d'esprit il a fallu à l'artiste pour sortir de ce dédale de bras et de jambes sans trébucher! Que de talent pour faire accepter tant de prétextes et de supercheries! Une fois les cordes tendues à ce diapason, il fallait y accorder la gamme du coloris, et malheureusement la palette sourde et terreuse de M. Delaroche se prêtait mal à cette entreprise hardie. Qu'en est-il advenu? Le peintre a fait appel aux tons les plus vifs, aux couleurs les plus violentes; les rouges, les bleus, les verts sont venus, mêlés de violets et de blancs, s'étaler sur la muraille, suivant les lois physiques récemment découvertes par un savant distingué, du contraste simultané des couleurs. C'était, à défaut d'un coloris véritable, l'introduction dans l'art d'une espèce de mathématique des couleurs.

Nous n'avons pas l'intention de faire ici une étude détaillée de l'*Hémicycle;* qu'il nous suffise de constater que là, comme ailleurs, M. Delaroche avait bien compris les besoins de son temps et qu'il leur avait donné une complète satisfaction. Ni trop, ni trop peu, c'était la mesure qui convenait à la foule, et celle-ci trouva que la mesure était bien prise. Des artistes, qui connaissaient à fond la galerie des figures historiques conviées par M. Delaroche à siéger dans l'amphithéâtre de l'école des Beaux-Arts, prétendaient bien qu'on eût pu leur donner plus de ressemblance et de caractère, que Raphaël était trop grand, Rembrandt trop vulgaire, Rubens trop farouche, que Titien ressemblait beaucoup plus à un poseur célèbre dans les ateliers parisiens qu'au grand maître de l'école vénitienne. Que sais-je encore! On voulait voir dans une des trois figures qui président l'assemblée un souvenir trop palpable du bon Homère de M. Ingres. D'autres, prenant les choses par le haut, prétendaient que cet assemblage de costumes bariolés donnait beaucoup plus l'idée d'un foyer d'opéra ou d'un bal travesti que d'un aréopage

Digitized by Google

illustre et vénéré. Nous avons dit nous-même ce que nous avons cru reconnaître dans cette assemblée agitée et quelle influence étrange avait subie le peintre dans sa composition. Il convient cependant, malgré ces critiques, de rendre à M. Delaroche un hommage qui lui est dû ; une fois admis le système qu'il a cru devoir préférer, il était difficile d'en tirer un meilleur parti, et nul peut-être, parmi tous nos artistes contemporains, n'eût mené à si bon port, à travers tant d'écueils, une entreprise si épineuse et si compliquée. C'est un travail colossal que cet *Hémicycle*, un labeur de géant, moins hardi que le *Jugement dernier* de la Sixtine, mais d'une création autrement scabreuse que l'*Ecole d'Athènes*. N'avoir point échoué, c'est déjà glorieux. La gravure excellente que nous a donnée de cette muraille M. Henriquel Dupont conservera, à défaut de l'original, le témoignage de la lutte courageuse que Paul Delaroche a livrée là, sans trop d'insuccès, à la difficulté ; elle perpétuera le souvenir de son talent, en le grandissant peut-être un peu, et lui assurera le respect et les louanges de la postérité.

## V

Après avoir terminé l'*Hémicycle*, M. Paul Delaroche semble renoncer à peindre de grandes surfaces ; il se renferme et se complaît dans les petits sujets traités grandement, et, sauf le tableau qui représente *Charlemagne traversant les Alpes*, il ne donne plus que des cadres de petites dimensions ou de moyenne grandeur. La renommée de l'auteur n'avait plus à grandir ; de toutes parts, les amateurs s'arrachaient les moindres productions de son pinceau, l'Angleterre surtout lui demandait plus d'œuvres que sa palette laborieuse n'en pouvait enfanter ; son atelier voyait se presser à ses portes les personnages les plus riches et les plus illustres ; les journées ne lui suffisaient plus pour peindre les portraits qu'il avait promis ; l'eût-il voulu, le temps lui manquait désormais pour composer de grandes pages.

Le *Charlemagne traversant les Alpes* est au musée de Versailles ; c'est une peinture décorative de la pire espèce. Le sujet ne convenait nullement au talent de M. Delaroche, et il ne faudrait pas lui reprocher trop amèrement d'y avoir si peu réussi. Ce talent, expression de la bourgeoisie pratique et intelligente, qui régnait sans partage à cette époque, se plaisait, comme celle-ci, aux anecdotes historiques plutôt qu'à l'histoire elle-même ; comme elle, il aimait

Digitized by Google

les détails minutieux et trouvait un plaisir infini aux petites choses, aux accessoires; sérieux comme elle à la surface, il ne fallait lui demander, pas plus qu'à elle, la conception des grandes figures et des entreprises chevaleresques. Il était bien le peintre de ce monde dont MM. Vitet et Alexandre Dumas étaient les historiens, et qui demandait à quoi avaient servi les croisades et quel besoin il y avait pour la France d'être encore, après l'avoir été, la première nation militaire du monde. Un seul trait manquait à M. Delaroche pour le rendre le plus parfait interprète de cette société : il n'était ni sceptique ni railleur. Nous devons à sa mémoire cet éloge qui ne lui avait pas été donné jusqu'ici. Mais, même dans sa foi et dans l'émotion de son âme, il ne concevait pas l'idée de la grandeur. Charlemagne lui échappa complétement comme lui eussent échappé les grands sujets de la religion, s'il eût voulu leur donner de grandes proportions.

Une fois encore cependant il plaça une grande toile sur son chevalet. C'était au lendemain de la révolution de février, lorsque tous les conservateurs et quelques révolutionnaires de la veille, oubliant leurs anciennes discordes, se serraient pour faire obstacle au flot menaçant du socialisme et se confondaient dans ce qu'on appelait pompeusement alors « le grand parti de l'ordre. » Tout était remis en question, les lois divines et humaines, la conscience et la justice. Il était nécessaire que chacun, dans la mesure de ses forces, concourût à les rétablir et tentât de raviver le sens moral. M. Delaroche, esprit juste et droit, entra dans ce mouvement en peignant la reine *Marie-Antoinette après sa condamnation*. Cette fois encore il se mettait sur la route qui pouvait le conduire au succès. Dans la peinture de l'excès révolutionnaire le plus odieux, il avait pour l'applaudir tous les honnêtes gens. On s'occupa beaucoup de ce tableau lorsqu'il fut exposé aux regards d'un certain nombre de personnes dans un atelier particulier, et la presse lui fit de grandes ovations. On sut un gré infini à l'auteur de ses intentions généreuses. Aujourd'hui que nous revoyons ce tableau à distance et que la question d'art seule nous préoccupe, il nous semble que rarement le peintre a moins bien réussi. Son personnage principal, la reine, figure lourde et épaisse, sans distinction, sans noblesse, marche raide et hautaine vers le spectateur. Elle porte le front levé, mais c'est *une pose*, elle a de la dignité, mais c'est de l'affectation; elle a le visage et le regard immobiles, mais sans résignation et sans sérénité; enfin elle n'appelle ni la sympathie ni la pitié. Au contraire, il y a de la variété, du caractère et même de la franchise dans les personnages accessoires; beaucoup de talent au second plan, peu de sentiment au premier. Il est évident pour nous qu'en peignant Marie-Antoinette, M. Delaro-

Digitized by Google

che était sous l'influence de M. de Lamartine bien plus que de la vérité historique.

C'était aussi M. de Lamartine qui avait inspiré dès 1846 à M. Delaroche la pensée de peindre les Girondins. Le succès du livre promettait un succès au peintre; mais la révolution, qui arriva sur ces entrefaites, rendit le succès du livre si prodigieux, que le peintre hésita pendant dix ans à s'y associer. Ce ne fut que plus tard, lorsque la société rassurée et rétablie sur ses bases commença à reprendre ses témérités d'autrefois, que l'artiste acheva l'œuvre interrompue. Le tableau des Girondins est peut-être, de tous ceux de M. Delaroche, le plus complet et le plus irréprochable. La composition en est excellente, et si l'on y surprend encore un accent mélodramatique, on reconnaît aussitôt le droit qu'avait l'artiste de le faire sentir dans un pareil sujet. Ces orateurs éloquents, acteurs de premier ordre, se donnaient la comédie à eux-mêmes et jouaient tous de bonne foi les rôles très sérieux qu'ils s'étaient attribués dans le grand drame de la Révolution. Au moment de monter sur l'échafaud, ils auraient pu dire au peuple, ce césar aux mille têtes, qu'ils avaient encensé, le *morituri te salutant* des gladiateurs romains. Si le théâtral a jamais été de mise dans un tableau, ç'a été assurément dans celui des *Girondins*. Cette petite toile est la perle de l'œuvre qui nous occupe ; les figures qui la composent sont parfaitement en scène, distribuées avec art suivant leur importance, et dessinées avec un esprit et une délicatesse que l'artiste n'a jamais dépassés. Le modelé des têtes est même souvent très fin et toujours d'une scrupuleuse vraisemblance. Le coloris, malheureusement, manque de chaleur et n'est pas au même degré que la composition. Les fonds gris et les reflets blanchâtres, qui constituent un des défauts habituels de M. Delaroche, sont ici d'autant plus regrettables, que le peintre a su quelquefois les éviter dans des ouvrages d'un ordre moins élevé. Les *Girondins* sont la dernière composition importante que l'artiste ait faite, et il y a apporté tous ses soins. C'est un morceau achevé.

Le *Moïse exposé sur le Nil* remonte à quelques années, à 1853, et marque dans l'œuvre du peintre un de ces écarts de manière dont la *Sainte Cécile* nous a déjà fourni un exemple. Ici toutefois, le peintre, s'il va s'inspirer en Allemagne, n'y recherche plus ces essais d'une peinture primitive, étrangère à ses goûts et à son talent; il emprunte la vapeur dorée de son *Moïse* à un tableau célèbre de l'école de Munich, y ajoute son savoir faire et son esprit, et nous donne une page à propos de laquelle il est permis de prononcer le mot de poésie. La fille du Pharaon, à demi cachée dans les roseaux, est une belle Indienne, et l'enfant qui flotte dans sa corbeille le plus

Digitized by Google

sérieux et le plus profond penseur de tous les nouveaux-nés. Généralement M. Delaroche peint des enfants merveilleusement doués, de petits génies au berceau. En cela encore il flatte le goût du vulgaire, qui aime les petits prodiges. C'est dans ce système que sont conçus les enfants dans ses tableaux intitulés *les Joies d'une Mère*, *une Femme italienne et son Enfant*, *Enfance de Pic de la Mirandole*. Dans cette dernière toile le prodige est excusable.

Sur la pente de la poésie, Delaroche se laisse doucement entraîner. La rêverie, venue tard, ne le quittera plus. On se rappelle ce tableau d'un artiste anglais à l'Exposition de 1855, qui représentait Ophélia s'abandonnant au courant de l'eau. Est-ce ce tableau d'une exécution puérile qui a donné à M. Delaroche l'idée de sa *Martyre au temps de Dioclétien ?* Nous l'ignorons; toujours est-il que, folle ou sainte, il s'agit également ici d'une jeune fille bercée par les eaux et dont on entrevoit les formes à travers le cristal vert des flots. Il est permis de ne pas reconnaître le « Tibre fauve » dans ce cristal, mais c'est là un détail essentiel au sujet : si l'eau n'était pas transparente et verte, que deviendrait l'idée du peintre? La poésie a des priviléges qu'il faut savoir respecter. Une fois reconnu son droit de changer les eaux bourbeuses du Tibre en eaux limpides, il faut avouer que le tableau est charmant et d'une grâce touchante. Ce qu'il est permis d'entrevoir du cadavre de la jeune martyre est modelé avec soin ou indiqué d'une main délicate. La victime semble seulement évanouie, au-dessus de sa tête plane l'auréole, et le flot qui l'entraîne la respecte en la caressant. A l'entour, le paysage est morne et sévère, et la présence des deux chrétiens, dont la silhouette se détache à la rive sur un fond de soleil couchant, donne un sens précis et de la grandeur au tableau.

M. Delaroche a fait peu de tableaux religieux. A part ses petits cadres anecdotiques, auxquels nous reviendrons tout à l'heure, on ne peut guère en citer qu'un, la *Vierge au pied de la croix*, qui est d'un bon sentiment et d'une grande sobriété de composition. Il a le tort d'être venu après les tableaux analogues de M. Hippolyte Flandrin, de M. Scheffer, de M. Landelle, et quelques autres moins remarquables, mais du même genre et de la même couleur. Dans ses quatre petits tableaux qui forment une sorte d'histoire légendaire de la Vierge, le peintre se montre plus original. Il raconte à sa manière les épisodes de la Passion, les renouvelle, pour ainsi dire, en y introduisant l'élément dramatique moderne. Il dépouille le récit de sa simplicité, le met en scène, agite les personnages et complique les divins événements d'incidents humains. Cette manière d'entendre la peinture sacrée et d'introduire l'anecdote dans l'Evangile a peut-être son danger ; elle amoindrit son caractère et la rapproche trop

Digitized by Google

de ce style familier des apocryphes et des légendaires. Cependant ces petits tableaux ont un grand mérite à nos yeux, ils accusent chez leur auteur un sentiment nouveau et portent l'empreinte d'une sensibilité véritable, à laquelle échappent les toiles à grand spectacle du même artiste. Cette qualité, qui est si rare et si précieuse, nous fait volontiers passer sur les défauts d'exécution dont ces petits cadres sont entachés.

## VI

Nous avons rapidement parcouru l'œuvre de l'artiste qui a longtemps tenu la première place parmi nous; nous l'avons suivi dans le développement de son talent, nous avons constaté ses efforts pour se maintenir toujours dans les voies déjà frayées et pour rattacher ses travaux à tous les succès du moment; nous l'avons montré cherchant tour à tour la fougue chez M. Eugène Delacroix, la reproduction matérielle chez M. Horace Vernet, le style chez M. Ingres, la simplicité et la poésie chez les Allemands, la force dramatique au théâtre. Poussant cette analyse plus loin, nous le surprenons préoccupé sans cesse de ce que pense la foule, de ce qu'elle aime, de ce qu'elle déteste, se plaçant avec une persévérance qui touche au génie derrière tous les succès littéraires pour en prendre sa part, derrière les drames de M. Casimir Delavigne, le roman de M. de Vigny, les scènes historiques de M. Vitet, les *Girondins* de M. de Lamartine; demandant son inspiration aux tableaux de ses émules, parfois même de ses élèves, consultant avec soin la rose des vents, tâtant le pouls à l'opinion, interrogeant même le flux et le reflux de la politique, compensant avec une rare dextérité les poids divers de sa balance, et tenant presque toujours les plateaux égaux entre les deux extrêmes du juste milieu, — peignant, en un mot, M. Thiers après avoir peint M. Guizot, et M. Pereire après M. le duc de Noailles. Le pinceau de l'artiste appartient à tout le monde et n'a point de parti : c'est son droit; dans nos sociétés modernes c'est, dit-on, son devoir.

Le pinceau de M. Paul Delaroche eut un parti pourtant, celui de sa génération, du monde où il vécut, des hommes pour lesquels il tenait la palette; plus mesuré, plus modéré qu'eux bien souvent, suivant leurs entraînements, mais s'arrêtant toujours une fois le succès obtenu. Qui pourrait l'en blâmer? Il fut de son temps, c'est un mérite déjà. A une époque plus grande, plus chevaleresque, plus artiste, il fût resté dans l'ombre sans doute; pendant les dix-huit

Digitized by Google

années du règne de Louis-Philippe, il fut de tous les peintres le plus en lumière; il sut s'y tenir avec honneur, avec loyauté, avec conscience. Représentant à merveille les classes moyennes, qui avaient alors le monopole du pouvoir politique et littéraire, il partageait leurs défauts, mais il possédait aussi toutes leurs qualités, leur persévérance au travail, leur esprit de conduite. Sans avoir un dessin irréprochable, il dessinait bien; sans être un coloriste, il peignait avec habileté; sans rien inventer par lui-même, il renouvelait aisément les inventions d'autrui; doué d'une sensibilité suffisante, il y joignait une connaissance approfondie des ressorts dramatiques; d'une médiocre imagination, il y suppléait par l'étude et par un choix habile des sujets auxquels il appliquait son laborieux talent. Il ne s'est pas élevé très haut, mais il a occupé une large place; il n'a pas fait école, grâce à Dieu, mais il a servi de modèle et a créé un système. De son œuvre, il restera quelques bons petits tableaux comme les *Girondins* et la *Mort du duc de Guise*, des croquis excellents comme les six têtes de Camaldules, et la gravure de la plupart de ses grandes toiles, qui conservera à son nom la renommée d'un compositeur ingénieux, d'un metteur en œuvre plein d'esprit, de tact et de sagesse.

Avec ces qualités, quand elles ne sont pas accompagnées de celles qui font les peintres, l'artiste éblouit et charme la foule ; il marche de victoires en conquêtes et de succès en triomphes. L'homme s'enrichit, s'élève aux honneurs, mais l'art s'abaisse. « Vienne encore un Delaroche, » nous disait un vrai peintre, « et l'art est perdu pour longtemps. » — Heureusement, nous l'avons dit, Delaroche n'a pas laissé de lignée.

ALPHONSE DE CALONNE.

---

Digitized by Google

# EXPLORATION

DES

# SOURCES DE LA RIVIÈRE ROUGE

## DE LA LOUISIANE

### I

L'immense superficie de l'Union américaine, avec ses solitudes inconnues et ses vastes territoires, vierges encore du contact de la civilisation, offre un champ inépuisable aux explorations scientifiques. Il est naturel que le gouvernement central de la grande République essaie d'y utiliser souvent, à l'avantage de la géographie et des sciences naturelles, aussi bien que de l'économie politique et de la prospérité nationale, le savoir et le zèle entreprenant de ses officiers et de ses ingénieurs. Il ne se passe pas de session que le Congrès n'ordonne quelque nouveau voyage de découverte. C'est d'une entreprise de cette nature que nous allons entretenir aujourd'hui nos lecteurs, l'exploration des sources de la Rivière Rouge de la Louisiane en 1852, par le capitaine Randolph Marcy, dont le rapport officiel se trouve consigné dans les *Executive Documents* du trente-deuxième Congrès.

Jusqu'alors, toute la partie supérieure de la Rivière Rouge, grand affluent du Mississipi et l'une des principales artères du

Digitized by Google

sud de l'Union, était demeurée complétement inexplorée; aucun homme blanc n'en avait remonté le cours dans toute son étendue. Les seuls renseignements qu'on possédât à cet égard ne reposaient guère que sur les rapports des Indiens et étaient, on le conçoit, fort vagues et sans autorité. En un mot, le pays formant le haut bassin de cette rivière pouvait, à juste titre, figurer sur les cartes sous la désignation de *Contrée inconnue.* A différentes périodes, cependant, de hardis voyageurs avaient tenté d'éclaircir le mystère; mais, en dépit de leur expérience et de leur dévouement, aucun d'eux n'avait réussi à atteindre les sources.

Dès le commencement de notre établissement dans la Louisiane, le gouvernement français avait envoyé des officiers explorer la Rivière Rouge; ceux-ci, toutefois, ne paraissent pas avoir poussé beaucoup plus loin que le pays occupé par les Natchitoches et les Caddoes. Plus tard, d'autres explorations amenèrent la découverte de différents tributaires, mais la position géographique des sources n'était toujours connue qu'approximativement. Trois ans après la cession de la Louisiane aux Etats-Unis par le premier consul de la République française, le gouvernement américain confia au capitaine Sparks le commandement d'une petite expédition chargée de remonter le cours entier de la Rivière Rouge. Malgré les difficultés de la navigation, cet officier distingué était déjà parvenu à une certaine hauteur quand un corps de troupes espagnoles, d'une force supérieure, le força à revenir sur ses pas et à renoncer à son entreprise. Bien que placé dans des circonstances plus favorables, le lieutenant Pike ne fut guère plus heureux en 1806. Après des souffrances et des privations sans nombre, au milieu des sommets neigeux d'où sort l'Arkansas, le lieutenant Pike finit par atteindre un cours d'eau se dirigeant à l'est, qu'il prit pour la Rivière Rouge, mais qu'il reconnut plus tard être le Rio Grande. Toutefois, d'après les renseignements les plus exacts qu'il put obtenir, le lieutenant Pike donna pour position géographique aux sources de la rivière Rouge 33° lat. nord et 104° long. ouest. A l'expédition du lieutenant Pike succéda, en 1819-20, celle du colonel Long, du corps des ingénieurs topographes. Au retour d'une exploration du pays compris entre le Missouri et les sources de l'Arkansas, le colonel Long entreprit de joindre les sources de la Rivière Rouge et de descendre ensuite cette dernière rivière. Malheureusement, trompée par de faux renseignements, l'expédition, après une marche de plusieurs centaines de milles, et alors qu'il n'était plus possible de rétrograder, reconnut qu'au lieu de la Rivière Rouge, elle avait suivi la Canadienne de l'Arkansas.

Les Mexicains et les Indiens des frontières du Mexique, comme

Digitized by Google

le fait remarquer avec raison le capitaine Marcy, donnent à toutes les rivières dont les eaux ont un aspect rougeâtre le nom de *Rio Colorado* ou Rivière Rouge. Ce nom, ils l'ont appliqué à la Canadienne aussi bien qu'à plusieurs autres rivières, et comme beaucoup d'Indiens des prairies sont en rapport avec les Mexicains et que souvent même ils parlent l'espagnol, il est naturel qu'ils aient adopté la même nomenclature de rivières, de régions, de montagnes. Ainsi, que dans le Nouveau-Mexique, un voyageur demande les sources de la Rivière Rouge, on lui indiquera infailliblement la Canadienne, et il en serait de même chez les Indiens des pays voisins. Ces faits expliquent la méprise du baron de Humboldt et aussi l'erreur dans laquelle sont tombés le lieutenant Pike et le colonel Long, relativement aux sources de la rivière qu'on désigne à la Louisiane sous le nom de Rivière Rouge.

Malgré cette série d'insuccès, le gouvernement américain ne voulait cependant pas s'en tenir à de simples probabilités. Aussi, dans le courant de mars 1852, une dépêche, partie du ministère de la guerre, enjoignait au capitaine Randolph Marcy, du 5e d'infanterie, de commencer sans délai l'exploration du bassin de la Rivière Rouge, à partir de Cache-Creek[1] jusqu'aux sources de cette rivière, conformément aux instructions spéciales qui devaient lui être fournies. Le capitaine Marcy devait prendre sa compagnie pour escorte, et on lui adjoignait le capitaine Mac Clellan du corps du génie. Plusieurs autres personnes n'appartenant pas à l'armée devaient aussi faire partie de l'expédition. A la réception de cet ordre, le capitaine Marcy, auquel avaient été confiées déjà plusieurs missions de cette nature, se hâta de faire les préparatifs nécessaires. Le 30 avril, il rejoignait sa compagnie au fort Belknap, et, suivant avec elle la vallée de la Petite-Witchita, il atteignait, le 13 mai, l'embouchure de Cache-Creek, affluent assez considérable de la Rivière Rouge, point initial de l'exploration et lieu de rendez-vous assigné au train des bagages et des provisions qui, d'après ses ordres, avait pris la route plus facile de Fort-Arbuckle. Deux jours après, le 16, l'expédition au complet se mettait en marche et commençait la tâche qui lui avait été imposée. Cette tâche, le capitaine Marcy en a consigné jour par jour les résultats dans le rapport adressé par lui à l'adjudant général Cooper. Notre intention n'est point de suivre pas à pas nos explorateurs ; nous nous bornerons à rappeler quelques-uns des épisodes, d'ailleurs assez peu dramatiques, qui ont signalé leur marche à travers le pays visité par eux,

[1] Les Américains donnent le nom de *creek* à certains cours d'eau d'une importance secondaire.

Digitized by Google

et, puisant plus particulièrement dans l'avant-dernier chapitre du rapport en question, nous étudierons avec le capitaine Marcy les mœurs et le mode d'existence des sauvages Comanches et Kioways qui habitent cette région du vaste territoire de l'Union américaine. Quant à la partie purement scientifique du voyage, longuement traitée dans l'appendice qui accompagne le rapport et qu'illustrent des planches nombreuses, — nous voulons dire la météorologie, la géologie, la zoologie, la botanique, etc., nous la laisserons complétement de côté.

## II

La Rivière Rouge, dans la partie supérieure de son cours, se divise en deux branches principales, ayant respectivement leurs sources à 70 milles environ l'une de l'autre, dans les montagnes qui bordent le haut plateau du *Llano Estacado*. La branche mère, la plus méridionale des deux, est appelée par les Indiens Comanches *Ke-che-a-qui-ho-no*, ou *Rivière de la ville du chien de prairie*. L'autre a reçu le nom de Branche du Nord. C'est cette dernière branche que le capitaine Marcy entreprit d'explorer d'abord. Le 16 juin, c'est-à-dire un mois juste après son départ de Cache-Creek, l'expédition en atteignit les sources, après avoir traversé un assez grand nombre de cours d'eau. Le lendemain, désireux de fixer sa position d'une manière certaine, le capitaine Marcy, accompagné de trois membres de l'expédition, de cinq soldats et de trois guides indiens, poussa une reconnaissance au nord, à la recherche de la Canadienne, qu'il supposait ne devoir pas être très éloignée du point où l'on était campé. En effet, après une marche de 25 milles environ sur l'immense plateau du Llano Estacado, ils rencontrèrent, comme ils y comptaient, cet affluent de l'Arkansas.

L'exploration de la branche septentrionale de la Rivière Rouge achevée, M. Marcy résolut de redescendre au sud et d'arriver, en longeant le revers du Llano Estacado, sur la branche principale, après avoir traversé la branche intermédiaire, appelée branche Salée, troisième ramification de la Rivière Rouge, qui se jette dans la branche septentrionale. La seule crainte qu'il eût, crainte que lui avait inspirée un parti d'Indiens Witchitas, c'était de ne pas trouver d'eau potable. Mais rien heureusement ne justifia le dire des sauvages.

« Jamais, écrit le capitaine Marcy, je n'avais traversé de plaines, à l'ouest

Digitized by Google

des Cross-Timbers [1], où l'eau, l'herbe et le bois fussent d'une qualité meilleure et en plus grande abondance. Ç'a été pour nous une surprise d'autant plus agréable, que nos amis les Witchitas nous avaient donné à entendre que nous ne trouverions dans cette partie du pays ni bois, ni eau potable. Je ne puis m'expliquer leurs faux rapports qu'en supposant qu'ils ne nous voyaient pas d'un bon œil dans leurs parages et qu'ils se servaient de ce prétexte pour nous dissuader de poursuivre plus loin. »

Le Llano Estacado, dont le capitaine Marcy venait de parcourir quelques milles dans sa visite à la Canadienne, est un désert de prairies immenses, sans bois, sans eau, et où la vue s'étend sur un horizon uniforme et sans limites. Ce plateau gigantesque embrasse un espace de plus de 400 milles de longueur, entre les 32e et 37e degrés de latitude nord, sur une largeur de 200 milles. Sa hauteur approximative au-dessus du niveau de la mer est de 2,450 pieds. Il domine comme un colosse tout le pays qui l'entoure. Aussi loin que l'œil peut pénétrer sur cet océan de sables, pas un arbre, pas un buisson, pas une touffe d'herbe n'arrête le regard. Le voyageur qui le traverse n'a autour de lui qu'une solitude incommensurable, nue, aride et monotone. C'est un Sahara où la voix humaine ne retentit qu'à de rares intervalles, où n'habite aucun être vivant. L'absence presque totale d'eau fait que tous les animaux le fuient, et les Indiens eux-mêmes ne se hasardent à le traverser que sur deux ou trois points, où se trouvent quelques petits réservoirs. Les anciens Mexicains avaient, dit-on, tracé une route avec des jalons à travers cette plaine par les endroits où l'on rencontrait de l'eau; de là son nom de *El Llano Estacado*, ou plaine jalonnée, sous lequel elle est connue dans tout le Mexique. Là, au milieu du jour, sous l'influence des rayons presque verticaux du soleil, le phénomène du mirage se manifeste dans toute sa décevante splendeur.

« La réfraction extraordinaire de l'atmosphère sur ces hauts plateaux, dit le narrateur, donne aux objets éloignés les formes les plus bizarres, les plus fantastiques et en exagère souvent un grand nombre de fois le volume. Un corbeau, par exemple, prendra l'aspect d'un homme debout, et un antilope celui d'un buffle ou d'un cheval. L'étranger qui, par une chaude journée, franchit cette inexorable plaine, la gorge sèche et la poitrine en feu, apercevra tout à coup devant lui un lac magnifique, et, sur l'autre bord, des ombrages frais et verdoyants. Son cœur bat déjà de plaisir; il presse les flancs de son cheval pour atteindre l'oasis; mais l'oasis fuit toujours et l'inquiétude commence à gagner le cavalier...Cependant des signes certains viennent lui prouver enfin qu'il a singulièrement abrégé

[1] Immenses forêts que traverse la rivière Rouge au-dessus de Preston.

Digitized by Google

la distance qui le séparait du lac. Plein de joie, il communique à sa monture une vigueur nouvelle, il avance, il avance, mais voilà que le but s'éloigne encore, emportant tout son espoir. Il galoppe toujours, et les milles succèdent aux milles sans que le terme lui paraisse plus rapproché que la première fois. Alors peut-être un changement soudain dans l'atmosphère viendra dissiper l'illusion et lui montrer qu'il a été le jouet d'un mirage. »

Il y a bonheur, on le conçoit, à redescendre dans la vallée qui borde ce désert. Mieux vaut encore escalader des rochers, franchir des gorges sombres, ou suivre le lit caillouteux des torrents, que de voyager dans cette triste savanne. C'est ce que firent nos explorateurs, et, le 26 juin, malgré les difficultés de la route, on n'était plus qu'à une journée de la branche principale de la Rivière Rouge. Depuis son départ, l'expédition dans sa marche à l'ouest avait constamment monté, et le baromètre indiquait, pour le moment, une altitude de plus de 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. L'atmosphère est claire, la température agréable. Comme les autres branches de la Rivière Rouge, le ruisseau sur lequel on campe prend sa source dans l'escarpement du Llano Estacado, et, pendant les premiers milles de son cours, il se grossit d'une foule d'autres torrents tous sortant de canaux profonds, bordés de parois à pic. Ce caractère général se continue jusqu'à ce que le pays prenne une physionomie plus unie. Alors les rives s'abaissent et l'eau finit par couler calme et majestueuse dans un lit large et sablonneux.

Cette dernière étape s'est faite tout entière sur une immense étendue de terriers de ces singuliers petits rongeurs que les Américains ont baptisés du nom de chiens de prairie (*prairie dogs*), et auxquels les naturalistes ont donné celui de *spermophili ludoviciani*.

« Quand on traverse les villages de ces animaux, dit le capitaine Marcy, on voit les petits habitants debout, en nombre immense, à l'entrée de leurs demeures. On les prendrait ainsi pour les chicots d'une forêt de petits arbres. Le bruit incessant de leurs aboiements est tel qu'on a bien de la peine à ne pas se croire au milieu du tumulte d'une grande cité. On peut juger de l'innombrable multitude d'animaux qui peuplent ces villes ou garennes, — comme on voudra les appeler, — par l'espace considérable que celles-ci recouvrent parfois. Celle auprès de laquelle nous bivouaquons a environ 25 milles de longueur dans la direction que nous avons traversée. En supposant que les dimensions soient les mêmes dans les autres directions, la superficie totale serait de 625 milles carrés ou 896,000 acres. Admettant que les trous soient à la distance ordinaire d'une vingtaine d'yards les uns des autres, et que chaque terrier soit habité par une famille de quatre ou cinq spermophiles, je ne crois pas qu'il y ait de ville au monde dont la population égale la population totale de celle-ci.

Digitized by Google

» Cet intéressant petit mammifère de notre pays, qu'on trouve vivant en sociétés si denses, est indigène à la plupart de nos prairies du *Far-West*, du Mexique aux frontières septentrionales de l'Union. Les voyageurs l'ont souvent décrit, mais on me permettra d'ajouter, à ce qui en a été dit déjà, certains traits de mœurs que je n'ai encore vus mentionnés nulle part. Le choix d'un site pour leurs villes semble dépendre de la nourriture que les animaux y trouvent, et qui consiste en une espèce d'herbe fine et courte, spéciale aux plaines élevées à peu près dépourvues d'eau. J'ai vu plusieurs fois des villes de spermophiles situées sur les hauts plateaux du nouveau Mexique où la surface du sol n'offrait pas une goutte d'eau à vingt milles à la ronde, et où l'on n'en eût probablement pas trouvé en creusant à cent pieds de profondeur. Cette particularité me fait croire que cet élément si indispensable aux autres animaux n'est pas absolument nécessaire au chien de prairie.

» Comme il n'y a généralement, pendant toute la durée de l'été, ni pluie ni rosée sur les plaines où l'on rencontre ces singulières agglomérations de terriers, et que, d'un autre côté, les petits habitants ne s'éloignent jamais beaucoup du logis, je crois pouvoir conclure qu'ils n'ont pas besoin d'autre liquide que celui que leur fournit l'herbe qu'ils mangent. Il est positif qu'ils passent l'hiver dans un état complet de léthargie ou de torpeur, car ils ne font point de provisions pour cette saison ; or, l'herbe qui pousse autour de leurs trous se sèche en automne, et bientôt après, les gelées les mettent dans l'impossibilité de se procurer leur nourriture ordinaire. Quand le chien de prairie sent l'approche de la saison du sommeil, — généralement vers la fin d'octobre, — il ferme tous les passages de son dortoir pour se garantir du froid, et se livre tout entier aux douceurs du repos. Il reste enfermé ainsi jusqu'aux premières chaleurs du printemps, époque où il débouche ses portes pour reparaître à la surface du sol, aussi gai, aussi alerte que jamais. »

Des Indiens ont raconté au capitaine Marcy qu'un peu avant les froids de l'automne, on voyait tous les chiens de prairie activement occupés à boucher, avec des herbes et de la terre, les entrées de leurs terriers. Quelquefois, cependant, ils les rouvrent alors que le vent souffle encore, mais on peut être sûr que le beau temps n'est pas loin. L'instinct du petit quadrupède lui sert de baromètre, et il fait ses arrangements en conséquence.

On trouve toujours, dans les villes des spermophiles, une espèce de petit hibou établi à l'entrée des trous dont les propriétaires sont absents. L'oiseau attend-il là une proie ? c'est ce qu'on ne sait pas. Dans tous les cas, loin de s'enterrer avec le quadrupède, comme l'ont avancé certaines gens, il prend invariablement son vol dès qu'on essaie d'approcher. On a dit aussi que le serpent à sonnettes était le constant compagnon du chien de prairie ; c'est une erreur que combat également M. Marcy.

« J'ai bien souvent, dit cet officier, passé de longues journées au milieu.

Digitized by Google

des villes des spermophiles sans jamais rencontrer un seul crotale. Assurément, il arrive parfois qu'il s'en glisse dans les terriers, mais c'est là un arrangement domestique tout à fait contraire aux désirs du maître de l'établissement, attendu que le serpent ne se fait aucun scrupule d'avaler le timide petit quadrupède. »

Le 27 juin, après une marche quatorze milles dans la direction du Sud, à travers des rochers nus et de sombres défilés, l'expédition atteignit la vallée de la branche principale de la Rivière Rouge. En face était le haut plateau du Llano Estacado, s'élevant à quelques 800 pieds au-dessus du pays d'alentour et dont l'escarpement à pic couronné d'une couche de gypse blanc brillait au soleil comme une ceinture d'argent bruni. Le lit sablonneux de la rivière avait en cet endroit 900 mètres de large, mais il n'y coulait qu'un très petit volume d'eau, réduit probablement à un simple filet dans la saison sèche. Les spermophiles sont très abondants dans le voisinage; c'est sans doute cette circonstance qui a valu de la part des Indiens Comanches à cette branche de la Rivière Rouge son nom de *Ke-che-a-qui-ho-no*, c'est-à-dire *Rivière de la ville des chiens de prairie.*

Avant de remonter la dernière partie de la rivière, l'expédition poussa quelques milles au Sud-Ouest, dans le but d'atteindre le pied de l'escarpement qui termine, d'une manière si brusque, le colossal plateau du Llano Estacado. Pendant cette course, les capitaines Marcy et Mac Clellan aperçurent un troupeau d'antilopes paissant tranquillement, à l'ombre d'un bouquet d'arbres, sur le versant d'un monticule. Les antilopes sont au moins aussi difficiles à approcher que le chamois des Alpes. Le capitaine Marcy avait cependant bonne envie ce jour-là d'essayer sa carabine. L'idée lui vint d'appeler les paisibles bêtes à la manière des Indiens, au moyen d'un cornet très connu des chasseurs du Nouveau-Monde et avec lequel on imite l'espèce de bêlement du léger quadrupède. Ayant donc fait quelques centaines de pas en avant, le capitaine Marcy, couché dans les hautes herbes, se mit à souffler dans son instrument, en contrefaisant de son mieux l'appel plaintif du jeune faon. Il réussit bientôt à attirer l'attention de la bande, et l'un des antilopes, sans défiance, finit par s'approcher à portée du traître chasseur. Déjà celui-ci épaulait sa carabine, quand un bruit tout particulier et un certain frôlement d'herbes sèches à sa gauche lui firent détourner la tête. Il était temps : une énorme panthère arrivait droit sur lui, et par bonds si rapides, qu'en quelques secondes il n'y eut plus entre l'homme et le terrible animal qu'une distance de vingt pas.

« Comme on le pense bien, dit le capitaine, j'abandonnai immédiatement l'antilope, et, visant la panthère à la poitrine, je lui envoyai une balle

Digitized by Google

qui l'étendit sur le sol, à dix mètres de moi à peu près. Convaincu que je venais d'accomplir un exploit d'une certaine importance, je me fis un porte-voix de ma main — *à la sauvage*, — et poussai deux ou trois longs cris de toute la force de mes faibles poumons, autant, je l'avoue, pour chanter moi-même mon triomphe que pour appeler le capitaine Mac Clellan, que j'avais laissé avec les chevaux un peu en arrière. Comme il ne m'avait pas entendu, j'allai le chercher; mais en revenant sur le théâtre de ma victoire, nous trouvâmes la panthère sur ses pattes et battant en retraite au plus vite. Le capitaine lui envoya une autre balle et courut sus la crosse levée. Néanmoins il fallut encore un certain nombre de coups vigoureux et rapides pour donner à la bête son éternel repos. C'était un superbe spécimen de *felis concolor* ou cougar de l'Amérique septentrionale. Le monstre mesurait 8 pieds du nez au bout de la queue. »

La panthère avait probablement entendu l'appel du cornet et elle accourait avec l'agréable expectative de faire un succulent déjeuner. Il n'est pas toujours prudent, dans ces sauvages régions, de se servir du *bleat;* les animaux féroces prennent souvent trop bien le change, et il arrive qu'au lieu d'un antilope ou d'un buffle, le chasseur se trouve avoir affaire à un cougar ou à un ours, ainsi que le cas s'est présenté plus d'une fois dans le cours de l'expédition qui nous occupe. Quoi qu'il en soit, les indigènes et surtout les Delawares pratiquent ce genre de chasse très habituellement et avec beaucoup de succès. L'instrument dont ils se servent, et que les Américains appellent *bleat*, a la forme de la partie supérieure d'une clarinette, avec une anche de cuivre excessivement mince. Ils le règlent et l'accordent de manière à lui faire rendre des sons qui imitent avec une perfection rare le cri du faon, de la biche, etc. Ils l'emploient pendant les mois de juin et de juillet, avant que les femelles aient sevré leurs petits. Embusqués auprès d'un fourré où ils supposent le daim établi, ils tirent de leur trompe des sons qui se font entendre à un demi-mille de distance. Comme la mère ne reste jamais auprès de son faon plus que le temps nécessaire pour le faire téter, et qu'elle s'éloigne dès qu'il est repu, elle prend l'alarme dès qu'elle entend ce qu'elle croit être le cri de détresse de sa progéniture. Alors, dans l'emportement de son amour maternel, elle se précipite à son secours et vient s'offrir d'elle-même à la balle du chasseur. « Cette manière de chasser le daim a quelque chose de déloyal, remarque avec raison M. Marcy; elle n'est admissible que quand les provisions sont rares. »

De retour au bord du Ke-che-a-qui-ho-no, il ne restait plus à l'expédition que quelques jours de marche pour atteindre son but et arriver enfin aux sources qu'elle avait pour mission de rechercher. Or, la nature du pays ne permettait plus de songer à se faire suivre



Digitized by Google

des fourgons. En conséquence, le capitaine Marcy, laissant le commandement de sa compagnie au lieutenant Updegraff, et prenant avec lui une escorte de dix hommes et six jours de vivres, se mit en route avec le capitaine Mac Clellan et quelques-uns des gentlemen attachés à l'expédition. Cette partie du voyage fut assurément la plus pénible. La gorge qui livre passage à la rivière est tellement escarpée qu'on est obligé de suivre le lit même du torrent. La chaleur est accablante, et l'eau tellement nauséabonde et âcre qu'elle cause des vomissements et d'horribles crampes d'estomac à ceux qui ne peuvent résister au désir d'étancher leur soif. « Le soir du troisième jour, écrit le capitaine Marcy, nous nous étendîmes, roulés dans nos couvertures, appelant à notre aide tous les pavots de Morphée, pour tâcher d'oublier la soif qui nous embrasait. Je ne sais ce qu'éprouvèrent nos compagnons; mais, pour ce qui me concerne, mon sommeil agité et pénible ne cessa d'être hanté par des songes dans lesquels je m'imaginais avaler d'énormes rasades d'eau glacée.» Le lendemain, 1er juillet, devait voir la fin de ces souffrances et le couronnement de l'entreprise.

« Nous montâmes à cheval de très bonne heure et nous nous mîmes à remonter la rivière. Au bout de quelques milles, nous rencontrâmes un large affluent venant du Nord, et quelques milles plus loin encore nous traversâmes plusieurs petits tributaires. La rivière elle-même n'était plus qu'un étroit chenal de 20 pieds de largeur, et son lit qui, depuis le Mississipi, avait toujours été de sable (à l'exception d'une chaîne de rochers qui le traverse auprès de Jonesborough dans le Texas), se changea tout à coup en un canal de roc dans lequel, au lieu d'un liquide épais et sale, coulait une eau limpide parfaitement douce; ce fut pour nous un bonheur que cette découverte. Après les souffrances que nous avaient causées l'eau saumâtre et nauséabonde que nous buvions depuis plusieurs jours, nous savourâmes avec délices le pur et délicieux élément tout en remontant l'étroite vallée par laquelle le torrent se précipite. Nous suivîmes pendant 2 milles les détours de cette gorge tortueuse, puis nous atteignîmes un point où elle se trouve barrée par de si énormes masses de rochers que nous fûmes obligés de laisser là nos montures et d'escalader à pied le reste de la distance.

» Les gigantesques murailles de grès qui, de chaque côté, s'élèvent à l'effrayante hauteur de 800 pieds vont, se rapprochant graduellement, jusqu'à ne plus présenter qu'une fissure large seulement de quelques mètres. Un peu plus loin, elles finissent par se réunir tout à fait à leur sommet, en ne laissant plus à leur base qu'un long et étroit corridor, au bout duquel jaillit la source de la branche mère de la Rivière Rouge. Le torrent s'élance de sa caverne, et, sautant par-dessus les masses de rochers qui tentent de lui barrer le passage, il commence là son long trajet, pour concourir avec d'autres tributaires à faire du Mississipi le plus noble

Digitized by Google

fleuve du monde. Au bord même de la source, nous trouvâmes trois petits cotonniers, nous blanchîmes le tronc de l'un d'eux et y consignâmes le fait de notre visite avec la date du jour.

» En regardant ce petit ruisseau serpenter dans les méandres de son étroit canal, on a peine à se figurer qu'on ait sous les yeux le germe d'une des plus grandes et des plus importantes rivières de l'Amérique qui, pendant près de 2,000 milles, porte sur son sein de gros steamers et qui, déposant sur son passage une alluvion fécondante, donne à la vallée qu'elle arrose une incomparable fertilité.

» Nous bûmes de copieuses gorgées de l'eau savoureuse et fraîche de la source, et nous nous trouvâmes amplement récompensés de nos privations par la majesté splendide du paysage que nous dominions. La magnificence des sites qui s'offraient à nos regards à mesure que nous approchions de la source de la rivière, surpassait tout ce que j'avais jamais vu. Il m'est impossible de décrire les sensations de plaisir que j'éprouvai en contemplant ces scènes grandioses. Les escarpements effroyables du roc s'élevant perpendiculairement du lit du torrent à une telle hauteur, que pendant la plus grande partie du jour le précipice demeure plongé dans l'ombre, étaient rongés par l'action simultanée du temps, de l'eau et des saisons, et dessinaient les formes les plus fantastiques que l'imagination pût rêver. Nous nous arrêtâmes tous spontanément frappés d'admiration à la vue du magnifique panorama qui, pour la première fois, s'offrait aux yeux émerveillés d'hommes civilisés. A chaque instant de nouveaux tableaux se succédaient. Tantôt on eût dit un vieux castel féodal avec ses tours crénelées, ses meurtrières à jour, ses chemins de ronde et ses échauguettes en saillie, le tout découpé en vive arête sur l'azur foncé d'un ciel transparent; tantôt la muraille de rocher se métamorphosait en un front de bastions menaçants, comme en eût pu créer le génie de Vauban, avec ses glacis, ses redans et ses courtines. Plus loin la scène changeait, et une colossale forme humaine apparaissait debout sur un immense piédestal, la figure tournée vers la vallée et semblant le génie de ces vastes et sévères solitudes. La nature se manifestait là dans sa primitive beauté, toute empreinte de son caractère sublime et sauvage, telle en un mot qu'elle a dû naître de la parole de son tout-puissant créateur...

» Quand nous eûmes escaladé le sommet de l'escarpement qui couronne la source, nous nous trouvâmes sur le plateau uni du Llano Estacado, qui à partir de là s'étend en un désert immense jusqu'à la base des montagnes situées à l'est du Rio Grande. La position géographique de ce point, telle que nous l'avons pu déterminer par le calcul de la distance du lieu où nous avions laissé nos équipages, est par 34° 42′ de latitude nord et 103° 7′ 11″ de longitude ouest; son élévation approximative fournie par les observations barométriques est de 2,450 pieds au-dessus du niveau de la mer. »

Les ours abondent dans ces gorges effroyables. Nos explorateurs en abattirent plusieurs. Le guide Delaware John Bull, dont le capitaine Marcy ne cesse de vanter les utiles services, raconta à cet officier diverses anecdotes assez curieuses sur l'instinct et la sagacité de

Digitized by Google

l'ours noir. Ainsi, il paraît qu'avant de préparer son lit pour se coucher, l'animal fait un détour, marche plusieurs centaines de pas contre le vent et revient à une position intermédiaire, à peu près au centre de son circuit. De la sorte, le chasseur qui aurait suivi ses traces est obligé de l'approcher avec le vent, et comme l'ours a le sens de l'odorat très fin, maître Martin est bien vîte informé de la présence de l'ennemi et a tout le temps de déguerpir avant d'être découvert. L'ours, quand il est poursuivi, se réfugie quelquefois dans des cavernes de rochers d'où le chasseur essaie de l'expulser en l'enfumant. Mais il arrive souvent, en pareil cas, qu'au lieu d'attendre que la fumée vienne le suffoquer, l'animal rusé s'avance hardiment vers le feu et le disperse avec ses pattes de devant, puis se retire au fond de son antre.

Voilà certes qui donne une haute idée du raisonnement de l'ours; cependant le pesant quadrupède a des accès de stupidité grande. Par exemple, quand il est impossible de le déloger au moyen de la fumée, il ne reste plus au chasseur qu'à prendre sa carabine d'une main, une torche de l'autre et à entrer résolument dans la caverne. De prime-abord, l'entreprise semble très hasardeuse. On est tenté de croire que le plus souvent l'animal ne doit faire qu'une bouchée du téméraire. Erreur : dès qu'il voit la lueur venir dans sa direction, l'ours s'assied sur son train de derrière, et avec ses pattes de devant, il se couvre la face et les yeux, et reste dans cette attitude tant que la lumière ne s'éloigne pas. Le chasseur approche ainsi sans danger aussi près qu'il le désire, et, épaulant sa fidèle carabine, il a bien vite raison de la pauvre bête. L'ours noir est généralement inoffensif, à moins cependant qu'il ne soit blessé ou qu'il ait son ourson avec lui.

Le 3 juillet, après être redescendue par le même chemin, la petite caravane rejoignit le camp, où l'on commençait à s'inquiéter de sa longue absence. La distance qu'elle venait de parcourir était de 65 milles. Le lendemain, de grand matin, l'expédition prit la route du retour, non pas celle par laquelle elle était venue, mais celle du cours de la branche mère, ou, si l'on veut, du Ke-che-a-qui-ho-no. Depuis le départ les collections avaient singulièrement augmenté. A l'époque où nous sommes arrivés, on possédait déjà plus de cent spécimens de serpents. Ce chiffre grossit chaque jour, et les herbiers aussi ne cessent de s'emplir. Le 16, à trois heures, on traverse un beau ruisseau qui se précipite dans la branche sud de Cache-Creek. Le pays est admirable; il offre à l'agriculture et à la colonisation des avantages immenses. On y trouve des bois magnifiques et de nombreux cours d'eau. La partie sud de ce territoire est occupée par les Choctaws et les Chickasaws. Le nord, c'est-à-dire le versant méri-

Digitized by Google

dional de la chaîne des monts Witchitas, est habité par la nation dont ces montagnes ont pris le nom et par les Wacos. La route suivie par nos explorateurs les conduisit aux villages de ces deux peuplades. Dès qu'ils parurent, une foule compacte vint les entourer et les presser de questions : D'où venaient les hommes blancs ? Avaient-ils vu les Comanches ? Que venaient-ils faire chez les hommes rouges ? Apportaient-ils des présents ? etc. En somme, la rencontre fut amicale de la part des sauvages, et, comme on le pense bien, tout aussi amicale de la part des Américains.

Il y avait là deux villages séparés par une très petite distance ; l'un était occupé par les Witchitas, l'autre par les Wacos. Ces villages sont situés dans une vallée riche et fertile, où les habitants cultivent du blé, des courges, des fèves, des pois et des melons. Ces indigènes ne se servent pas de charrue, ils n'ont d'autre instrument aratoire qu'une courte houe avec laquelle ils préparent le sol pour la semence et font toutes les autres opérations de la culture. Telle est la fécondité de la terre, que, malgré cette culture primitive, la récolte est toujours abondante. Elle leur suffirait, certes, pour l'année entière, s'ils étaient plus prévoyants. Mais en véritables enfants qu'ils sont, ils ne se préoccupent jamais que du présent, et une fois le blé mûr et bon à rôtir, ils festoyent du matin au soir, jusqu'à ce que tout soit épuisé. Alors, pendant le reste de l'année, ils n'ont plus pour vivre que le produit incertain de leur chasse.

Le village Witchita, auprès duquel l'expédition était campée, se composait de quarante-deux huttes contenant chacune deux familles de dix individus environ. Ces huttes, hautes d'une vingtaine de pieds, en ont environ 25 de diamètre à la base. De loin, elles ressemblent beaucoup à des meules de foin. La charpente qui les soutient se compose de perches plantées en cercle dans le sol et réunies au sommet en forme ovoïdale ; de petites branches entrelacées les relient entre elles. Le tout est revêtu d'une couverture d'herbes sèches. En somme, elles offrent un abri commode et confortable. Dans l'intérieur, il y a pour chaque personne une espèce de litière, recouverte de peaux de bisons, qui fait un assez bon coucher. « Quand ils sont assis autour de leurs feux au centre des huttes, dit M. Marcy, ces sauvages ont un air de bonheur domestique auquel j'étais loin de m'attendre. » Il ne faudrait pas croire pourtant que les Witchitas sont des modèles de vertu. Il paraît qu'à l'époque des premiers *settlements* du Texas, ils ont causé plus d'inquiétudes qu'aucune autre tribu indienne aux colons des frontières septentrionales de cet Etat. Ils sont voleurs et menteurs, et n'offrent aucune sûreté dans les relations. La crainte seule oppose aujourd'hui quelque

Digitized by Google

frein à leurs penchants vicieux. Placés qu'ils sont entre les établissements américains et les tribus des prairies, ils sont à la merci des deux partis. C'est un fait, d'ailleurs, dont ils ont parfaitement conscience; car ils font ce qu'ils peuvent pour rester en de bons termes avec leurs voisins.

Les Wacos habitent à un mille au-dessus des Witchitas un village construit absolument comme le premier. Ils ont les mêmes mœurs et les mêmes coutumes. Les deux tribus se marient souvent l'une chez l'autre, et elles entretiennent entre elles d'excellents rapports. Les Wacos et les Witchitas vivent de chasse la plus grande partie de l'année, et ils se vêtissent, comme les Comanches, de la dépouille des bisons. Ils se servent également de l'arc et des flèches; mais quelques-uns d'entre eux ont des carabines et sont bons tireurs. Ils ont un très grand nombre de chevaux, la plupart de race espagnole, croisée avec la race mexicaine, et qu'ils tirent probablement des tribus des prairies; les autres sont de grands et beaux animaux évidemment volés aux colons blancs des frontières du nord.

Les Witchitas apprirent au capitaine Marcy que le commandant de Fort-Arbuckle avait été informé, par un Indien Keechi, que l'expédition de la Rivière Rouge avait été massacrée auprès des sources par les Comanches. Les détails donnés par l'Indien étaient si circonstanciés et prouvaient une connaissance si complète de tous les mouvements du corps expéditionnaire, du nombre des hommes, etc., que très certainement ils n'avaient pu être donnés que par des gens qui avaient suivi et observé de près la marche du capitaine Marcy. Personne pourtant, dans le camp américain, ne s'était aperçu de cet espionnage. Il est probable que, par ce faux rapport, les Indiens espéraient ôter à d'autres explorateurs l'envie de suivre leurs devanciers.

Le lendemain 23 juillet, comme il avait plu pendant la nuit et qu'il continuait de pleuvoir le matin, le capitaine Marcy résolut de passer la journée chez les Witchitas.

« Dans la matinée, dit-il, j'envoyai quérir les chefs des deux villages pour tâcher de les persuader de me rendre deux prisonniers mexicains qu'ils avaient chez eux, un homme de quarante ans environ et un jeune garçon de quinze ans. L'homme me dit qu'il avait vécu avec les Witchitas depuis son enfance, et qu'il ne se sentait pas disposé à les quitter; qu'il était devenu aussi vaurien qu'eux tous (ce que je crus sans peine), et qu'il ne serait à son aise nulle part ailleurs. Le jeune garçon, lui, n'était avec eux que depuis quelques mois. Il me raconta qu'il avait été enlevé de l'habitation de son père, près de Chihuahua, par les Kioways, et qu'en conséquence des traitements brutaux de ces sauvages, il s'était échappé et avait gagné les monts Witchitas où un chasseur de cette nation l'avait trouvé à

Digitized by Google

moitié mort de faim et l'avait ramené dans ce village. Il se loue des Witchitas, mais il a le plus grand désir de les quitter et de partir avec nous. Il paraît très intelligent et sait lire et écrire dans sa langue.

» Dans mon entretien avec les chefs, je leur dis que le peuple américain était maintenant en termes d'amitié avec les Mexicains; que par un traité nous nous étions obligés à rendre à ceux-ci tous les prisonniers qui se trouvaient entre les mains des Indiens de notre territoire, et d'empêcher que de nouvelles déprédations fussent commises contre eux; que le grand chef des blancs (le Président) regarderait comme ennemie toute tribu indienne agissant en violation de ce traité; qu'il espérait et comptait que toutes les tribus qui se disaient nos amies, se conformeraient strictement à ses dispositions et restitueraient tous les prisonniers qu'elles pouvaient avoir. Je leur demandai alors de me rendre le petit Mexicain, et leur dis que, s'ils le faisaient, je leur donnerais des présents que m'avait remis le Président pour ceux de ses enfants rouges qui étaient ses amis. Ils hésitèrent longtemps, alléguant que le jeune prisonnier appartenait à un Waco qui l'aimait trop pour consentir à s'en séparer. Là-dessus je leur déclarai que, s'ils relâchaient l'enfant de bon gré, je les récompenserais; mais que, dans le cas contraire, j'étais décidé à le leur enlever de force, et que, s'ils me contraignaient à cette extrémité, je ne leur donnerais rien en retour. Cet ultimatum parut produire l'effet désiré et ils me dirent que si, outre ce que je leur avais promis à eux, je voulais faire quelques cadeaux à la famille dans laquelle le jeune garçon avait été adopté, ils le relâcheraient. Je distribuai les présents en conséquence et pris possession du petit Mexicain. En nous l'amenant, — bien à contre-cœur, — ils le dépouillèrent des misérables haillons qui pendaient sur ses épaules; si bien que le pauvre petit diable quitta la nation des Witchitas exactement dans le costume sous lequel il était venu au monde. Nous l'eûmes bientôt vêtu confortablement, et il est ravi du changement. Le capitaine Mac Clellan le conduira à San Antonio d'où il pourra communiquer avec sa famille. »

Après ce repos de deux jours, l'expédition se remit en marche en se dirigeant en droite ligne vers l'est. Disons tout de suite qu'au bout d'une dizaine de milles, nos Américains s'aperçurent que leurs amis les Witchitas, peu soucieux des devoirs de l'hospitalité, leur avaient soustrait différents articles sur les fourgons. Mais on était déjà trop loin pour aller les leur redemander. Le jeune Mexicain raconta alors qu'avant de se séparer de lui, ces honnêtes sauvages lui avaient conseillé de saisir la première occasion qui se présenterait pour voler un des chevaux et retourner chez eux.

Le 27 juillet, après une première étape de 8 milles, on rencontra la route qui conduit de Fort-Belknap à Fort-Arbuckle dont on n'était plus éloigné que d'une quinzaine de milles. « En arrivant sur ce terrain bien connu, les hommes poussèrent simultanément un long cri de joie. Il semblait qu'ils revoyaient un vieil ami. C'était le

Digitized by Google

premier endroit qu'ils reconnaissaient depuis plusieurs mois, et cette route les ramenait chez eux. » Le lendemain, 28, on entrait dans Fort-Arbuckle. On comprend le plaisir des officiers et des soldats en se retrouvant au milieu de leurs compatriotes et frères d'armes. La garnison du fort ne revenait pas de son étonnement de revoir au complet nos explorateurs qu'ils croyaient tous massacrés par les Comanches.

La mission du capitaine Marcy était désormais accomplie, et là se termine la partie du rapport de cet officier qui constitue, à proprement parler, son journal.

« J'éprouve un regret véritable, dit en terminant le chef de l'entreprise, de me séparer de ma compagnie. L'excellente conduite des hommes, pendant cette marche d'un millier de milles, mérite mes éloges les plus sincères. A peine si j'ai eu l'occasion d'adresser même une réprimande. Tous ont rempli leurs rudes devoirs de la meilleure volonté et avec le plus grand zèle, et chaque fois qu'il nous a fallu faire de longues étapes, en ne buvant pendant plusieurs jours consécutifs que l'eau la plus dégoûtante qu'on puisse approcher de ses lèvres, au lieu de murmurer et de se plaindre, ils se sont montrés plein de gaieté et d'entrain... Nous n'avons à regretter la mort d'aucun de nous, et, à l'exception de deux cas de scorbut, nous n'avons pas eu de maladies graves. Non-seulement nous n'avons perdu aucun de nos animaux, mais encore nous avons eu l'heureuse chance d'ajouter trois chevaux que nous avons trouvés dans les prairies à ceux que nous avions reçus en partant. »

## III

La position géographique des sources de la Rivière Rouge étant, comme nous l'avons dit, par 34° 42' de latitude, et 103° 7' 10" de longitude, et son confluent avec le Mississipi par 31° environ de latitude et 91° 50' de longitude, le parcours de cette rivière embrasse 3° et demi de latitude et 11° de longitude. L'élevation barométrique des sources au-dessus du niveau de la mer, est de 2,450 pieds. La longueur de son cours, en en suivant les sinuosités, est de 1,600 milles de son embouchure à Preston (Texas) et de 500 autres milles de cette ville aux sources de la branche principale, ce qui donne à la rivière une longueur totale de 2,100 milles [1].

Quand on étudie la topographie de cet immense bassin, un des caractères physiques qu'on y observe, et qui frappe tout d'abord,

[1] Nous avons cru devoir nous servir, dans cette étude, des mesures et du méridien en usage aux Etats-Unis.

Digitized by Google

c'est l'uniformité générale de sa surface. A l'exception de la chaîne des Witchitas, aucune montagne importante ne vient rompre la monotonie du paysage. Un autre caractère distinctif de cette rivière, c'est que le pays qui avoisine les sources diffère totalement de celui qui se rapproche de son embouchure. La branche principale de la rivière, pendant 500 milles environ, un peu au-dessous du point où elle quitte le Llano Estacado, coule dans un large lit de sable léger sur une prairie aride entièrement nue, où règnent presque sur tous les points des sécheresses périodiques qui rendent impossible toute espèce de culture. Elle entre ensuite dans une région d'une incroyable fertilité, couverte de forêts gigantesques. En pénétrant dans cette section, la rivière se rétrécit, et l'eau, très haute pendant la plus grande portion de l'année, transporte d'un bord à l'autre une partie des terres qu'elle lave, et produit ainsi, dans le tracé du lit, de continuels changements qui rendent la navigation difficile. Il en est de même dans le reste de son cours jusqu'au delta du Missisipi, et les inondations y sont quelquefois de la nature la plus sérieuse.

Avant l'expédition Marcy, on croyait, sur le dire des Indiens, qu'il n'y avait plus de bois ni de terres arables sur la Rivière Rouge en amont de Cache-Creek. C'était une erreur. Il existe encore au-dessus de ce cours d'eau de très-vastes étendues de terre d'une grande fertilité, parfaitement arrosées, et qui suffiraient amplement à faire vivre tous les Indiens de cette région, si l'on pouvait les persuader d'abandonner leur vie errante et de se livrer à la culture du sol. Les Comanches et les Kioways fréquentent en grand nombre les parages de la branche septentrionale de la Rivière Rouge, où ils trouvent de superbes pâturages pour leurs animaux pendant les mois d'hiver. Tout le long de la vallée, depuis les monts Witchitas jusqu'au Llano Estacado, l'expédition rencontra de nombreux vestiges des campements de ces sauvages. Plusieurs n'avaient été abandonnés que depuis peu de jours, et dans quelques-uns les feux brûlaient encore. Il était facile de voir, à la vaste surface sur laquelle l'herbe avait été broutée, que ces Indiens devaient posséder un nombre immense d'animaux. Ils sont attirés là sans doute par la qualité supérieure de l'herbe et par l'abondance des cotonniers qui poussent sur le bord des cours d'eau et dont ils font manger l'écorce en hiver à leurs chevaux favoris. Ces deux puissantes tribus ont des mœurs semblables, mais elles ne parlent pas la même langue. La plus nombreuse et la plus guerrière est celle des Comanches.

La nation des Comanches se partage en trois grandes divisions locales : les Comanches du nord, les Comanches du milieu et les

Digitized by Google

Comanches du sud. Chacune de ces ramifications se subdivise en plusieurs bandes, commandées par des chefs distincts. Les Comanches du nord et ceux du milieu vivent presque entièrement de chair de bison. Les autres Indiens les désignent sous le nom de *mangeurs de bison*. Ils sont toujours à la poursuite des troupes de ces animaux et émigrent avec elles, de place en place, dans les plaines immenses et inhospitalières de l'ouest. Libre comme les savanes sans limites qu'il sillonne perpétuellement, l'Indien nomade des prairies ne connaît d'autres besoins que ceux de la nature, d'autres passions que la guerre et la chasse. Sa seule ambition consiste à savoir vaincre son ennemi et à manier son coursier avec une merveilleuse adresse.

« Il est en selle de son enfance à sa vieillesse, et son cheval est son constant compagnon. C'est quand il est monté que le Comanche déploie tous ses avantages. Il est là chez lui et il montre une étonnante habileté dans les mille manœuvres dont il sait faire usage dans le combat; telle, par exemple, que de se faire de sa monture un rempart vivant, de se coller, pour ainsi dire, à l'un des flancs de son cheval et de décocher ses flèches du côté opposé, sous le cou de l'animal, tandis que celui-ci est lancé à fond de train. »

Les femmes Comanches sont, pour la plupart, aussi habiles écuyères que les hommes. Elles se servent des mêmes selles et montent, comme eux, à califourchon. Comme exemple de leur dextérité à manier un cheval, le capitaine Marcy raconte que deux jeunes femmes d'une des bandes des Comanches du nord, auprès de laquelle l'expédition était campée, apercevant des antilopes à une certaine distance de leur bivouac, sautèrent en selle le lasso à la main et partirent au grand galop à la poursuite de ces rapides habitants des plaines. Après les avoir chassés quelque temps en profitant de tous les avantages que présentait leur course en crochet, elles finirent par les approcher à portée du lasso. Alors d'un seul coup, et avec une précision admirable, chacune d'elles, développant sa terrible lanière, enserra un animal dans ses inexorables nœuds et le ramena en triomphe au camp.

Chaque guerrier a son cheval de bataille, qu'il choisit avec soin et qu'il préfère à tout. Il ne le monte jamais que pour aller à la guerre, à la chasse au bison, ou pour parader dans les grandes occasions. Il ne s'en défait à aucun prix. Un jour, le capitaine Marcy voulut acheter à un chef d'une des bandes des Comanches du sud un cheval favori : « C'est le meilleur coureur de la tribu, lui dit l'Indien; je ne veux pas le vendre. Si je m'en séparais, ce serait

Digitized by Google

une calamité pour tous les miens, car il faut quelquefois toute la vitesse de cet animal pour assurer le succès d'une chasse. Tous mes frères ressentiraient sa perte et me regarderaient comme un fou. D'ailleurs, ajouta le sauvage en caressant le cou de sa bête, je l'aime tant ! »

Quand le guerrier revient d'une excursion, il est reçu à la porte de sa hutte par une de ses femmes, qui prend son cheval et pourvoit aux besoins de l'animal avec le plus grand soin. Le guerrier de la prairie ne travaille jamais; ses seules occupations sont la guerre et la chasse. Les femmes, qu'il ne place pas beaucoup au-dessus de son cheval dans ses affections, font tous les travaux pénibles. Quant à lui, il chasse, fume, mange et dort, et s'estime le souverain le plus indépendant de l'univers.

Semblable à l'Arabe du désert, l'Indien de la prairie n'a pas d'habitation fixe; il transporte comme lui sa hutte, et là où sa hutte est plantée est son foyer. Il ne reconnaît d'autre autorité que celle qui a la sanction de la masse, et le gouvernement des chefs est guidé par les conseils des vieillards. Ceux-ci, dans bien des cas, apaisent les dissensions et tempèrent l'ardeur des jeunes guerriers dont l'ambition ou la soif de renommée pourrait entraîner souvent la ruine de la nation entière. L'office du chef est héréditaire tant que son administration a l'approbation de ses compagnons. C'est lui qui conduit les guerriers au combat, et qui, dans le conseil, préside leurs délibérations; mais, s'il se déshonore par quelque acte de poltronnerie ou de mauvaise administration, on n'hésite pas à le déposer et à lui donner un remplaçant plus habile. Les lois de ces nomades sont adaptées à leur genre de vie, et sont sanctionnées par la voix du peuple. L'exécution en est confiée à des chefs de second ordre. A l'égard des droits de la propriété, leur code est strictement spartiate.

« Les Comanches, dit le capitaine Marcy, sont peut-être les plus déterminés flibustiers qui existent au monde. Voler les étrangers, est regardé chez eux comme une action parfaitement licite et honorable, et l'individu qui a été le plus heureux en ce genre d'exercice est le plus estimé de la tribu. Bien plus, le jeune homme qui n'a pas fait au moins une expédition de rapine dans les établissements du Mexique, est tenu pour un pauvre sujet. Une preuve de ceci, c'est qu'un vieux chef des Comanches du Nord, appelé Is-Sa-Keep me raconta qu'il était le père de quatre fils, selon son expression, « les plus beaux garçons qu'on pût voir. » Ces jeunes gens, disait-il, étaient pour sa vieillesse une source de joie et de bien-être, ils pouvaient voler plus de chevaux qu'aucun des jeunes guerriers de sa bande. Comme ces maraudages présentent ordinairement beaucoup de danger, ils sont qualifiés « d'expéditions de guerre. » Il arrive souvent que cinq ou six

Digitized by Google

jeunes gens seulement s'embarquent dans une des ces aventures. Ils n'ont d'autre équipage qu'un cheval et leur attirail de guerre, c'est-à-dire un arc, des flèches, une lance, un bouclier et quelquefois un fusil. Ainsi accoutrés, ils se mettent en route pour un voyage d'un millier de milles et même plus, à travers un pays complétement sauvage et désolé, sans aucune provision de bouche et ne vivant que du gibier que le hasard envoie sur leur chemin. Ils arrivent de la sorte sur les frontières septentrionales du Mexique, et ils s'embusquent dans le voisinage de quelque hacienda jusqu'à ce qu'une occasion favorable se présente à eux de tomber à l'improviste sur un gardien solitaire et de chasser devant eux, avec les hurlements les plus effroyables, tous les animaux à leur convenance. Malheur au pauvre ranchero qui ne fait pas une prompte retraite! Les Indiens immolent infailliblement tous ceux qui opposent la moindre résistance à leurs opérations, et ils emmènent prisonniers les femmes et les enfants pour les tenir dans la plus terrible servitude. Ils demeurent quelquefois absents ainsi de leurs tribus deux années et plus, avant que leurs succès soient assez réels pour leur permettre d'y revenir avec honneur. »

L'arc est l'arme favorite et le constant compagnon de l'Indien des prairies; il s'en sert à l'exclusion de toute autre dans la chasse au bison, et il le manie avec une adresse prodigieuse. Entre ses mains l'élastique morceau de bois devient un engin terrible. Dans le combat, le guerrier porte au bras gauche pour se protéger le corps un bouclier de forme circulaire fait avec deux peaux de buffle durcies, superposées et rembourrées de crin. Il est armé aussi d'une massue qui consiste en une pierre dure pesant à peu près deux livres dans laquelle est pratiquée une rainure. Sur cette rainure s'adapte une branche de bois flexible, d'une quinzaine de pouces de long, solidement recouverte de courroies de cuir de buffle.

Les Comanches sont de taille moyenne; ils ont la peau cuivrée, les yeux et les cheveux noirs, et très peu de barbe. Ils ont les lèvres minces et souvent le nez aquilin. Ils laissent croître leurs cheveux, et dans certaines circonstances ils ornent leurs coiffures de pièces d'argent et de grains de verroterie. Leur accoutrement se compose d'une pièce d'étoffe nouée autour des reins, de grandes guêtres et de mocassins. La partie supérieure du corps est généralement nue, si ce n'est lorsqu'ils sont enveloppés dans leurs inséparables manteaux de peaux de bison. Ils aiment particulièrement à parer leur personne de pièces de monnaie, de plumes et de peinture. « Un jeune guerrier, dit M. Marcy, passe souvent plus de temps à sa toilette que le plus fat des dandys de la vie civilisée. Le rouge et le bleu sont leurs couleurs favorites, et le vermillon est pour eux un article précieux. Ils en sont toujours munis, et quand ils s'attendent à rencontrer des étrangers, ils ne manquent jamais (pour peu qu'ils

Digitized by Google

en aient le temps) de faire leur toilette avec soin et de se peindre la figure. » Les femmes sont petites, mal jambées, et se coupent les cheveux ras. Outre les guêtres et les mocassins, elles portent une chemise de peau de daim préparée. Elles se tatouent également la figure et les seins. Elles sont loin, dit M. Marcy, d'avoir aussi bonne apparence que les hommes.

Tout hospitalier pour l'étranger qu'est le Comanche, sa soif de vengeance ne connaît pas de bornes quand il se croit offensé. Il ne comprend pas le pardon des injures, et aucun présent ne saurait lui faire abdiquer son ressentiment. Pour lui, l'insulte ne se lave que dans le sang. Quoi qu'ils aient appris de la puissance des blancs, les Comanches se croient le plus grand peuple de la terre. Ils rient de pitié en entendant les récits des rares individus d'entre eux qui ont vu les villes des Américains. Ils s'imaginent que les malheureux ont eu l'esprit tourné par les sortiléges des visages-pâles, et ils demeurent convaincus, par conséquent, que leurs paroles ne méritent aucune confiance.

Le mode d'existence des Indiens des prairies et leurs habitudes errantes font de leur vie un danger perpétuel, aussi sont-ils toujours en alerte, et ont-ils toujours, autour de leurs bivouacs, des sentinelles avancées promptes à donner l'alarme ou à signaler la présence d'un nouveau venu. La manière dont ces enfants de la nature saluent un étranger est assez originale, témoin la réception suivante faite au capitaine Marcy dans un de leurs campements :

« Le chef de cette bande, dit le capitaine, était un vieillard très corpulent et fort peu vêtu, qui, de prime abord, se déclara l'ami dévoué des Américains, et persista à me donner la preuve de sa sincérité par un accès d'effusion auquel je me prêtai pour lui plaire, mais qui, assurément, fut loin de m'être agréable. Me saisissant dans ses robustes bras pendant que nous étions encore en selle, et penchant sa tête graisseuse sur mon épaule, il m'infligea un véritable embrassement d'ours, que je supportai avec une patience et un héroïsme dignes de la circonstance. Croyant l'étreinte à son terme, je commençais à me consoler, quand le sauvage m'enserra de nouveau dans ses bras et me condamna à un second supplice en posant sa tête sur mon autre épaule, en même temps que, de la façon la plus tendre, il frottait contre mon visage sa face huileuse. Il me donna ensuite à entendre que je devais regarder toute cette cérémonie comme une marque signalée de son affection pour le peuple américain en général, qu'il aimait, disait-il, au point de s'en sentir rompre le cœur, et pour moi en particulier qui, en qualité de son représentant, puis témoigner de la force de l'attachement du vieil Indien. Quand je quittai son bivouac, le chef me serra cordialement la main, en me priant de considérer en lui non point un Comanche, mais un Américain, et comme je ne voulais pas rester en arrière de politesses avec un sauvage, je lui répondis sur le même ton qu'il

Digitized by Google

n'y avait pas dans mes veines une seule goutte de sang Anglo-Saxon, mais que j'étais bel et bien Comanche dans toute ma personne, ce dont il parut enchanté, ayant parfaitement compris et apprécié la valeur du compliment. »

Quand ils ne sont pas en guerre avec vous, ces sauvages sont bons et hospitaliers. L'étranger qui se présente dans leurs campements y est hébergé aussi longtemps qu'il lui plaît. Tant qu'ils ont des vivres, ils les partagent en frères; mais là se bornent à peu près toutes leurs vertus. La polygamie est chez eux en vigueur; il est permis à tout individu d'avoir autant de femmes qu'il en peut nourrir. Un singulier trait de mœurs de ces nomades, c'est la haine profonde qu'ils entretiennent contre les nègres. Ils massacrent sans merci tous ceux qu'ils peuvent saisir. Quand on leur en demande les motifs, ils répondent hypocritement que, les noirs étant les esclaves des blancs, ils les tuent pour les affranchir de leur état de servitude. Les Comanches sont extrêmement jaloux de leur propre liberté. Ils poussent ce sentiment si loin, qu'ils aiment mieux se suicider que de se laisser faire prisonniers. Mais il est bien entendu que cet amour de liberté ne concerne qu'eux-mêmes. Personne n'est plus disposé qu'eux à prendre la liberté des autres. Leurs femmes, par exemple, sont leurs premières esclaves, leurs bêtes de somme, et ils les traitent dès l'enfance avec une extrême brutalité. Aussi beaucoup d'entre elles meurent jeunes.

« De tous les Indiens que j'avais vus auparavant, dit le capitaine Marcy, il n'en était point qui n'eussent au plus haut degré la passion des liqueurs fortes. Les tribus des prairies, que nous avons rencontrées, disent que les spiritueux n'ont rien d'agréable à leur palais, qu'ils leur font perdre la tête et qu'elles n'en désirent pas. S'il y a à cela des exceptions, il faut, je crois, les regarder comme factices plutôt que naturelles; l'habitude aura seule engendré l'abus.

» Le régime de ces peuplades est très simple : de l'enfance à la vieillesse, leur seule nourriture, à l'exception de quelques plantes sauvages qu'elles trouvent dans les prairies, se compose de viande fraîche, et, en temps d'abondance, elles en consomment d'énormes quantités. Les Comanches ont cela de commun avec les autres tribus indiennes, qu'ils peuvent, quand la nécessité les y force, rester sans inconvénient plusieurs jours sans manger, et réparer en un seul repas le tort d'un jeûne prolongé. Ils sont tous extrêmement amateurs de tabac. Ils le fument mêlé avec des feuilles séchées de sumac. Ils avalent la fumée et la rendent par les narines. Ils possèdent concurremment une langue parlée et une langue mimée. La première se compose d'un très petit nombre de mots (dont quelques-uns sont communs à toutes les tribus des prairies); l'autre,

Digitized by Google

excessivement gracieuse et expressive, est employée et comprise, avec une extrême facilité, par toutes les tribus, de la Gila à l'Orégon. »

Comme tous les sauvages, les Comanches sont très superstitieux. Ils croient à une foule d'agents invisibles, aux songes, aux amulettes, etc., et sont les plus résignés fatalistes qu'on puisse voir. Les danses et la musique jouent un grand rôle dans leur médecine; mais leurs Esculapes tiennent surtout le bain de vapeur en grande estime. Aussi chaque village est pourvu d'un établissement *ad hoc*, qui consiste en une espèce de cage ou hutte hémisphérique, faite de perches flexibles et recouverte de peaux de buffle. Le patient s'assied au centre, entouré de pierres chauffées, sur lesquelles les médecins versent de l'eau de manière à produire une vapeur brûlante, qui, en même temps qu'elle met le malade en transpiration, a aussi la vertu de mettre les médecins en communication directe avec le monde invisible, et leur permet d'accomplir, au son d'une musique propiciatrice, une foule d'incantations. « Ce remède, dit M. Marcy, est employé pour toutes les maladies, et l'on m'a dit que leurs jeunes gens étaient obligés de subir une série régulière de bains de vapeur avant d'être considérés comme dignes de figurer au nombre des guerriers. »

Ce qu'ils savent de leur histoire est très vague, et leurs traditions ne remontent qu'à un très petit nombre de générations. Leurs aïeux, chasseurs comme eux, sont venus, disent-ils, d'un pays situé vers le couchant, et où ils espèrent retourner après la mort. Ils croient à l'existence d'un être surnaturel, souverain maître de toute chose, et qu'ils personnifient dans le soleil.

Rien n'a été tenté jusqu'ici par l'homme civilisé pour améliorer la condition physique ou morale de ces peuplades. Aucun missionnaire n'a pénétré chez elles, et elles ne se doutent pas plus du christianisme que de la religion de Mahomet. Cette situation a frappé le chef de l'expédition américaine, et les sentiments qu'il exprime à cet égard méritent assurément de trouver partout de l'écho. Aussi bien, ne saurions-nous mieux terminer notre article qu'en reproduisant sa pensée, qui est celle de tous les cœurs généreux.

« Nous avons presque à nos portes, dit le capitaine Marcy, une des races les plus ignorantes, les plus barbares qu'on puisse rencontrer sur la surface du globe. Or, tandis que le zèle philanthropique de nos concitoyens fait tant d'efforts pour améliorer dans d'autres pays la condition des sauvages, ne ferons-nous rien pour ces malheureux Indiens des prairies? Ces nobles enfants cuivrés de la nature ont été dépouillés de leur légitime héritage par l'avarice et les empiétements rapides de l'*homme blanc*, eux les premiers

Digitized by Google

propriétaires de cet immense domaine qui s'étend des rivages de l'Atlantique à ceux de l'Océan-Pacifique! Des nations nombreuses et puissantes ont été exterminées par les guerres injustifiables que leur a faites l'envahisseur, aussi bien que par l'effet des vices qu'il a introduits au milieu d'elles et qu'il leur a inculqués. De celles qui restent, combien en trouverait-on que la pernicieuse influence d'aventuriers sans principes n'ait pas souillées profondément? Il n'est pas en notre pouvoir aujourd'hui de réparer toutes les injustices dont les *hommes rouges* ont été les innocentes victimes; mais il me semble qu'une sage politique devrait dicter la seule réparation qu'il nous soit maintenant possible de leur faire, — celle qui consisterait à introduire chez eux la lumière du christianisme et les bienfaits de la civilisation, avec l'agriculture et les arts qui marchent à leur suite. »

C'est ce que nos missionnaires français ont déjà tenté, mais, il faut le dire, jusqu'ici sans grand succès. Les missionnaires américains seraient-ils plus heureux?

OCTAVE SACHOT.

---

Digitized by Google

LES

# CHEMINS DE FER RUSSES

## I

Un grand mouvement entraîne, depuis un quart de siècle, les peuples européens ou d'origine européenne. La vapeur, appliquée à la navigation, fait bouillonner toutes les mers du globe et permet à l'homme de dompter les courants des fleuves, ces artères puissantes qui font circuler la vie au sein des nations. Appliquée à la locomotion terrestre, elle a accompli, s'il est possible, des prodiges plus étonnants encore. Les distances se sont presque littéralement effacées. Créé pour la domination, l'homme court avec une rapidité merveilleuse d'une extrémité à l'autre d'un pays ou d'un continent, et transporte partout avec lui les produits sans nombre de son industrie. Un besoin, un intérêt, un devoir, un plaisir même, exigent-ils sa présence, de l'embouchure de la Loire ou du Rhône aux bords du Danube ou de la Vistule? quelle que soit la distance, un génie mystérieux qu'on appelle électricité l'avertit en un moment et la vapeur, non moins docile, lui fait franchir en quelques heures l'immensité de l'espace. Il n'a plus à envier au poisson ses nageoires ni à l'oiseau ses ailes : la terre enfin lui appartient! Il l'a conquise en se repliant sur lui-même, en faisant jaillir de sa pensée la lumière que Dieu a mise en lui pour l'éclairer par des révélations successives.

Ces résultats admirables ont excité l'émulation des peuples les moins avancés dans la civilisation. La somnolente Turquie sent la



Digitized by Google

nécessité de se couvrir d'un réseau de chemins de fer ; l'Egypte a déjà sa grande voie d'Alexandrie au Caire qu'on s'occupe de prolonger jusqu'à Suez ; le Brésil, ce jeune empire perdu en quelque sorte dans ses espaces inexplorés, implore les bienfaits de la vapeur pour sortir victorieux de sa lutte contre les distances ; la diligente Angleterre pose des rails entre l'Indus et le Gange ; elle en veut sillonner la Mésopotamie barbare, et bientôt, peut-être, les Arabes de l'Atlas, comme leurs frères de la vallée de l'Euphrate, entendront résonner dans leurs solitudes les sifflements stridents de la locomotive.

La Russie pouvait-elle assister impassible à ce spectacle grandiose ? Pouvait-elle résister à ce mouvement qui va changer la face du monde ? Pouvait-elle rester attachée à sa glèbe quand tout marche, et immobiliser ses forces quand toutes les autres nations grandes et petites s'imposent des sacrifices énormes pour multiplier les leurs en les mobilisant ? Elle ne le pouvait pas. L'isolement, dans de telles circonstances, équivaudrait presque à un suicide politique, industriel et commercial. Cette puissance, d'ailleurs, indépendamment de l'intérêt capital qui l'oblige à se mettre au niveau des autres, a besoin, plus qu'aucun pays du monde, de voies rapides de locomotion.

L'Europe occidentale présente un vaste développement de côtes. Admirablement découpée, environnée d'une ceinture d'îles dont beaucoup joignent, à une position privilégiée, des proportions considérables, elle voit la mer pénétrer partout dans son sein sous forme d'anses, de rades, de baies et de golfes. Cette constitution physique établit, entre toutes ses parties, des communications faciles, et donne aux relations de ville à ville, et de peuple à peuple, une activité précieuse à laquelle nous sommes redevables de notre prospérité commerciale, et, par suite, du développement de notre civilisation. Les portions continentales, comparativement à celles des autres continents, sont d'une très médiocre étendue, ce qui facilite singulièrement la création des voies de communication. L'Europe orientale présente un tout autre caractère. Avec sa superficie énorme de 5,523,595 kilomètres carrés, la Russie d'Europe est une masse lourde et compacte qui n'est touchée qu'au nord et au sud par la mer, dont la navigation est même interceptée par les glaces pendant une grande partie de l'année. Englobée dans les terres, sur tous les autres points de sa périphérie, elle a : à l'orient et au sud la massive Asie et à l'occident le corps trapu de l'Autriche, de la Prusse et de la Confédération germanique, prolongé par la Belgique et par la France. « C'est cette masse, cette nature compacte, qui explique pourquoi la Russie est encore si en arrière des autres

Digitized by Google

pays, pourquoi elle est restée si longtemps dans un état voisin des déserts, pourquoi elle a été si peu visitée, pourquoi enfin la civilisation l'a seulement effleurée partout ailleurs que dans ses capitales, et dans la bande limitrophe de la partie occidentale de l'Europe[1]. »

Dans de telles conditions, il était difficile de sillonner de routes ce gigantesque empire, dont la région septentrionale est encore couverte de forêts vierges et de nombreux marécages. Les provinces méridionales, en outre, renferment des steppes sans bornes, à peine peuplées, où l'agriculture peut être développée sur de vastes espaces, mais que la nature n'a pas douées du privilége de la végétation arborescente. Les efforts et la bonne volonté du gouvernement ont échoué devant ces obstacles. La Russie n'a pu être dotée que sur certains points de routes appropriées aux besoins des habitants, et l'empereur Nicolas a pu s'écrier jusque sur son lit de mort : « Mes plus grands ennemis, ce sont les distances. » Des provinces entières, et même de plus fertiles, manquent de chaussées, les seules voies de communication qui servent au transport des marchandises ; dans celles qui n'en sont pas privées, ces chaussées sont impraticables pendant six ou sept mois, et les transports en traîneaux sur la neige, pendant la saison d'hiver, reviennent au prix écrasant de 20 à 25 centimes par tonneau et par kilomètre, et coûtent beaucoup plus encore dans les moments de presse. Est-il besoin de dire les souffrances que cause à la population un état de choses si déplorable et la paralysie commerciale qui en résulte ? On s'en fera une idée lorsqu'on saura que sur un grand nombre de points, on laisse pourrir le blé dans les magasins, faute de moyens d'écoulement ; qu'il se vend à vil prix dans plusieurs provinces, et qu'en d'autres les habitants sont obligés, pour se nourrir, de mêler au peu de farine qu'ils ont pu se procurer, de l'écorce de pin moulue. C'est ainsi qu'on payait, en 1845, 20 fr. l'hectolitre de seigle dans le gouvernement de Pskow, tandis qu'il ne coûtait que 3 fr. dans celui d'Orel. Dans le centre de l'empire les propriétaires s'estiment heureux quand ils peuvent vendre leur seigle de 1 fr. 60 à 2 fr. 30 cent. l'hectolitre, lorsqu'il s'enlève ailleurs au prix de 7 à 8 fr., et les blés qui, pris sur place, en Pologne, coûtent 2 à 3 fr. l'hectolitre, ne peuvent être livrés sur le marché d'Odessa qu'au prix de 10, 12, 15 et même de 18 fr., à cause de la longueur des transports effectués sur de petites charrettes traînées par des bœufs. Des faits analogues ont lieu relativement aux bestiaux et aux produits industriels. Dans les contrées où il existe des communications par terre, elles sont partout difficiles,

[1] Schnitzler, l'*Empire des Tsars*.

Digitized by Google

souvent interrompues, et par conséquent toujours très coûteuses.

La Russie possède, il est vrai, un magnifique réseau fluviatile et lacustre auquel on ne pourrait comparer, sous le rapport des facilités offertes à la canalisation, que le réseau de l'Amérique méridionale, permettant sur plusieurs points la jonction de l'Amazone au Paraguay, au moyen des affluents de ces deux grands fleuves. Pierre le Grand attachait trop de prix au développement du commerce pour négliger d'en tirer parti. Il mit la main à l'œuvre et ses successeurs continuèrent la tâche qu'il avait entreprise, de sorte que la Russie se trouve aujourd'hui en possession du plus vaste système de canalisation qu'il y ait en Europe. Les trois canaux, de Vychni Volotchok, de Tikhvine et de Marie font communiquer la mer Caspienne avec la mer Baltique. Deux autres, celui du duc Alexandre de Wurtemberg ou de Koubinsk et celui du Nord ou Sévéro Iekaterinski, joignent la Caspienne à la mer Blanche. La mer Baltique, enfin, est mise en rapport avec la mer Noire au moyen des canaux de Lepel ou de la Bérézina, d'Oginski et du canal Royal. Mais ces voies navigables, malgré leur importance, sont loin de répondre au besoin de communications rapides qui se fait sentir dans toute l'étendue de l'empire. Les trois derniers canaux, reliés au cours du Dnieper, ne forment point une ligne navigable complète entre la Baltique et la mer Noire, puisque le fleuve auquel ils se rattachent n'a pu être encore débarrassé de ses cataractes. Ceux qui opèrent la jonction de la Caspienne et des mers septentrionales présentent eux-mêmes des inconvénients nombreux, et il a fallu exécuter tout un système de canaux secondaires pour éviter les cascades de quelques rivières, les bas-fonds des lacs Ladoga et Onega, les dangers et les retards qui sont inhérents à la navigation du lac Ilmen et du lac Bielo. Au printemps, d'ailleurs, les inondations rendent la navigation impossible sur presque tous les cours d'eau; en été, les petites rivières qui entrent dans l'économie des lignes de canalisation sont souvent trop basses, et en hiver la glace interrompt forcément la circulation.

Ce simple exposé prouve que l'établissement des chemins de fer est, comme nous le disions tout à l'heure, plus urgent et plus indispensable dans l'empire des Tsars que dans aucun autre pays du monde, et nous pouvons ajouter que les voies ferrées seront pour la Russie un bienfait immense, qui fera bénir le nom de l'empereur Alexandre II. On n'a pas craint pourtant d'en nier l'utilité pour les populations russes. On prétend que, la condition sociale de la masse étant le servage, les voies de communication seront sans résultat pour cette classe malheureuse. Autant vaudrait dire que les habitants de ce pays, par la raison qu'ils ne sont pas tous libres, n'auraient rien à perdre si le Dnieper et le Volga venaient tout à

Digitized by Google

coup à disparaître de leur territoire. Le servage, cela n'est que trop vrai, existe encore dans l'Europe orientale; mais, ne fût-ce que pour cette raison, les amis du progrès devraient s'applaudir de la voir sillonnée par les rail-ways. La vapeur qui s'échappe en tourbillonnant de la locomotive est l'étendard de la civilisation. Toute population qui verra ce noir panache se balancer au-dessus de sa tête subira une transformation rapide, car les wagons ne transportent pas seulement des denrées et des marchandises; ils sont les véhicules des idées. Chaque station de chemin de fer est une école où s'émancipe la pensée humaine, et la lumière jaillit du contact des hommes, comme l'étincelle du choc de deux cailloux. Le servage russe, il faut bien le reconnaître, n'a pas échappé à la loi de progrès qui se manifeste partout autour de nous. Le tsar Nicolas a tenté un noble et généreux effort pour le remplacer par le fermage. Il a fait entrer dans cet état de transition plus de neuf millions et demi de serfs de la couronne, et le mouvement de réforme va sans cesse s'étendant et s'élargissant autour de l'aristocratie, qui, éclairée sur ses véritables intérêts, suit déjà l'exemple qui lui a été donné. Il existe même dans la Russie près de deux millions de paysans libres, non compris ceux qui, sans cesser d'appartenir légalement aux maîtres, jouissent d'une complète indépendance moyennant une redevance annuelle. Et, qu'on le remarque bien, le nombre de ces derniers s'accroîtra, suivant toute apparence, dans de vastes proportions par la création de la ligne ferrée. Alors, en effet, les bénéfices du commerce devenant de plus en plus considérables, et appelant une masse d'individus toujours plus considérable, les propriétaires relâcheront d'eux-mêmes le lien qui retient le serf à la glèbe, afin d'en obtenir une redevance plus élevée. Or, de cet état à la liberté, la distance n'est pas grande. L'empire, enfin, possède beaucoup de colons étrangers, et surtout allemands, dont l'influence s'étend de proche en proche. Nous sommes donc pleinement autorisé à penser que le mouvement d'hommes et d'affaires, provoqué par l'établissement des chemins de fer, hâtera beaucoup l'émancipation.

Nous venons de parler des colons allemands établis dans l'empire. Ici les chemins de fer nous ouvrent un nouvel horizon.

L'impératrice Catherine II, appréciant les avantages qui devaient résulter pour la Russie de l'introduction de colons étrangers possédant la pratique des meilleures méthodes agricoles, fit un appel aux émigrants allemands. Vingt-deux ou vingt-trois mille vinrent, de 1764 à 1776, se fixer entre Nicolaevsk et Saratov, sur les deux rives du Volga et principalement sur la rive gauche. Trois cent trente familles mennonites émigrèrent sept années plus tard et s'établirent à

Digitized by Google

60 kilomètres au sud d'Iekaterinoslav; en 1803 et en 1822, d'autres Mennonites suivirent la route tracée par leurs coreligionnaires. Ces colons allemands, formant aujourd'hui une population industrieuse de 230,000 âmes réparties en un grand nombre de villages, ont mis en culture des terrains excellents, jadis abandonnés. Les Mennonites surtout ont fait des prodiges. Mais depuis longtemps le flot de l'émigration allemande a cessé de se diriger sur la Russie. Le manque de communications à travers l'empire, l'isolement dans lequel se trouvaient les colons, la difficulté d'écouler les produits de leur industrie, leur ont fait prendre une autre direction. Mais toutes ces conditions seront changées par la construction des chemins de fer; la communication deviendra libre et rapide entre la patrie nouvelle et la patrie allemande; l'isolement ne sera plus tel que par le passé, et des débouchés avantageux leur seront assurés. La Russie peut donc espérer détourner à son profit une partie de ce courant de 200,000 individus qui se déverse chaque année de l'Allemagne sur l'Amérique en emportant plus de 100 millions de francs, et une pareille conquête aurait de féconds résultats sur la production agricole et industrielle; elle préparerait la transformation de la race slave.

Il peut donc nous sembler étrange de voir des hommes de progrès hostiles à une entreprise qui aura pour résultat nécessaire la régénération et l'affranchissement de l'Europe orientale. Cent et cent fois ils ont applaudi au rôle civilisateur des chemins de fer, et ils le nient aujourd'hui parce qu'il s'agit de la Russie, comme si les lois morales, qui président au développement de notre race, n'étaient pas inhérentes à l'espèce humaine tout entière. Les Slaves appartiennent comme nous à la souche indo-européenne. S'ils sont tombés sous le joug du servage, ne se souvient-on pas que c'est à la guerre, à la conquête, à l'invasion tartare qu'il faut rapporter l'origine de cette dégradation, et ne sait-on pas que, dans tous les temps et dans tous les pays, l'industrie et le commerce, apôtres de la civilisation, ont eu pour mission de corriger et de faire disparaître les abus enfantés par la guerre? Notre siècle a un grand rôle à remplir, un sillon profond à tracer dans le champ des générations, et il n'appartient qu'aux aveugles de jeter un impuissant gravier sous les roues de son char de triomphe.

L'idée qui préside à la création des chemins de fer russes n'est, a-t-on dit, qu'une idée de guerre et de barbarie. — En temps de paix, ces chemins de fer feront circuler dans l'immensité de l'empire et jusque sur les frontières de terre et de mer, où nous serons heureux de les trouver, tous les produits d'un sol fécond; en temps de guerre, ils transporteront, absolument comme les nôtres, des

Digitized by Google

troupes et des munitions. Ils répondront, en un mot, comme ceux de la France, de l'Angleterre, de la Belgique, de la Prusse et de l'Autriche, à tous les besoins du pays. Il serait naïf de s'en plaindre ou de s'en étonner. Nous croyons, quant à nous, qu'on s'exagère singulièrement les dangers qui peuvent nous venir du côté de la Russie. Nous sommes les fils aînés, et nous pouvons le dire, les fils chéris de la civilisation, qui nous revêt d'une force immense et met entre nos mains les plus terribles moyens d'attaque et de défense; nous n'avons pas cessé d'être cette race gauloise, fière, intrépide et redoutable, que la nature a investie du double privilége d'inspirer à la fois à ses ennemis, et la crainte et la sympathie. Il se peut que nous soyons dans une époque de transition ; mais il n'existe chez nous, grâce à Dieu, aucun symptôme de dégénérescence et d'abâtardissement, et notre civilisation, reposant sur ces deux bases inébranlables, la famille et le respect de la dignité humaine, ne peut que nous renforcer et nous grandir si nous savons éviter les excès de cet esprit d'industrialisme poussé jusqu'à ses dernières limites, qui menace d'étouffer la classe populaire en Angleterre.

Nous sommes donc en mesure de résister à nos ennemis quels qu'ils soient. Quant à la Russie, son ambition ne présente pas à l'Europe les dangers dont on s'est préoccupé. La monarchie universelle est un rêve impossible, et l'empire des tsars pourrait se briser en éclats le jour où ses chefs viendraient à se heurter contre les nations occidentales. Les destinées de la race slave l'appellent invariablement vers l'Orient et vers le Midi. Son rôle est en Asie. C'est là, dans des espaces sans bornes, qu'elle peut s'étendre et se développer; c'est là, qu'après s'être réchauffée au foyer de notre civilisation, elle est appelée à exercer elle-même une action régénératrice, au profit de l'humanité tout entière. Défricher ses steppes, couvrir de villes florissantes sa riche Sibérie, policer les peuplades sauvages qui l'habitent, faire un paradis de ces déserts, jeter au sein des hordes de l'Asie centrale les germes de la vie sociale, ouvrir des routes au commerce, servir d'intermédiaire entre notre Occident et l'Orient lointain : telle est sa tâche, et il n'est pas de peuple au monde qui en ait reçu de la Providence une plus belle et plus noble. Pierre le Grand lui-même avait parfaitement compris que la pente de la Russie est vers l'Orient; ses préoccupations européennes et une ambition démesurée lui firent ensuite perdre de vue cette vérité qui, tôt ou tard, dominera toute la politique de l'empire qu'il a fondé.

Et d'ailleurs, ne le sent-on pas? Si nous avons à redouter une Russie barbare, comme Rome avait à craindre la Germanie sauvage, nous verrons nos inquiétudes diminuer d'année en année à mesure que la civilisation pénétrera dans ce corps immense, et nous devons

Digitized by Google

regarder comme autant de gages de sécurité pour l'avenir tout ce qui tend à faire cesser l'isolement dans lequel a vécu la Russie presque jusqu'à nos jours, tout ce qui peut la mettre en communication régulière avec nous, tout ce qui est de nature à y enraciner le progrès, à y faire fleurir le commerce et prospérer l'industrie. La guerre, qui est l'état normal des tribus barbares, n'est plus pour les nations avancées qu'un accident ou qu'une crise dont on s'efforce de prévenir le renouvellement; car, sans parler des sentiments de fraternité universelle et des principes de justice que la civilisation fait naître, elle établit entre les peuples des liens d'intérêt que les gouvernements ne se hasardent à relâcher ou à briser qu'à la dernière extrémité. Qu'on se représente donc, grâce aux voies de transport dont elle va recevoir les premiers chaînons, la Russie triplant et quadruplant sa production agricole dont l'excédant trouvera des débouchés réguliers dans la consommation de l'Occident, et l'on comprendra qu'une transformation profonde se sera en même temps opérée dans l'esprit de la nation, et que les rêves de conquête, les sollicitations de la force brutale, les ambitions immodérées auront fait place à des idées de concorde et au besoin vivement senti de la paix qui préside aux transactions commerciales.

C'est donc avec un vif sentiment de satisfaction que nous voyons la Russie entrer de plus en plus dans le mouvement européen. Nous ne pouvons pas davantage partager l'opinion de ceux qui, à un point de vue plus immédiat et plus positif, nient l'utilité des chemins de fer pour l'Europe occidentale. Il nous paraît hors de doute, au contraire, que nous profiterons largement du développement agricole et commercial qui suivra l'établissement des voies ferrées. L'activité du commerce, en augmentant les ressources du pays, accroîtra, dans la même proportion, les besoins de luxe et de bien-être de la population, et l'industrie française en ressentira nécessairement les heureux effets. Ses exportations atteindront un chiffre plus élevé et elle verra arriver en plus grande abondance les matières premières qu'elle demande chaque année à la Russie, et dont elle n'obtient maintenant que des quantités insuffisantes. La valeur annuelle moyenne de nos transactions avec cet Etat flotte, depuis une douzaine d'années, autour de 50 millions de francs; mais on a vu ce chiffre dépasser 125 millions en 1847. Nous apprécierons bientôt, en nous occupant des produits probables du chemin de fer, les ressources en tout genre des pays qu'il est appelé à desservir. Ici, nous nous bornerons à quelques considérations sur les denrées alimentaires, et il ne viendra certainement à personne l'idée de contester à ce point de vue l'importance des voies ferrées de la Russie pour nos contrées occidentales.

Digitized by Google

La France est aujourd'hui en proie à une crise dont il serait difficile de prévoir le terme. Les capitaux, avec une désolante rapidité, se retirent de l'agriculture pour se porter vers l'industrie. C'est à cette cause qu'il faut en partie attribuer la cherté toujours croissante des céréales et de la viande. Il importe donc, en attendant que nous puissions sortir de cette situation difficile, de favoriser toutes les entreprises qui, en des temps de détresse, faciliteraient l'introduction chez nous des denrées alimentaires de provenance étrangère. Or, la Russie occupe le premier rang parmi les pays producteurs qui peuvent nous aider à combler notre déficit. L'agriculture russe, il est vrai, ne livre pas, année moyenne, plus de 6 millions d'hectolitres de froment à l'exportation. Mais en 1847, lorsque la France, l'Angleterre et d'autres contrées étaient en proie à la disette, elle a pu leur en envoyer 24 millions d'hectolitres, parce qu'alors l'appât des hauts bénéfices avait déterminé une foule de spéculateurs à s'enfoncer au loin dans l'intérieur du pays pour diriger à grands frais sur Odessa, sur Taganrog et sur d'autres points, les blés qui, dans les années ordinaires, restent enfouis dans les greniers, faute de moyens de transport. L'exportation, sollicitée par les mêmes besoins, a été de 21 millions d'hectolitres en 1853 ; mais ces quantités ne représentent pas l'excédant annuel de la Russie. D'après les calculs les plus probables, cet excédant paraît s'élever à 50 millions d'hectolitres, qui suffiraient pour nourrir 16 millions d'hommes, c'est-à-dire à peu près la moitié de la nation française. On se tromperait, sans doute, si l'on supposait que les chemins de fer feront immédiatement déboucher sur l'Europe cette masse énorme de céréales. Le réseau aura d'abord pour résultat de satisfaire aux besoins de la Russie elle-même, en déversant sur les gouvernements du nord, où la disette est presque à l'état normal, une partie de la richesse surabondante des provinces méridionales et centrales. Mais l'agriculture russe, après avoir pourvu à ces exigences légitimes, pourra encore subvenir largement à l'exiguité des récoltes chez les nations occidentales. Il lui reste, d'ailleurs, de grandes améliorations à réaliser. En Angleterre et en Lombardie, le rendement du blé est de 22 hectolitres par hectare; en France, où la terre est aussi fertile, il n'est que de 12 1/2, et dans la vaste Russie, où le sol, plus fécond encore, n'est cultivé qu'en partie, le rendement n'est pas de 8 hectolitres. On peut donc prévoir dans sa production un accroissement en quelque sorte indéfini. Un homme qui, à des travaux éminemment remarquables, a su joindre la plus louable impartialité, M. Tegoborski, que la Russie a récemment perdu, exprimait en ces termes son opinion sur la question qui nous occupe : « On peut admettre, sans exagération, que le commerce de grains de la Russie pourrait, au

Digitized by Google

besoin et dans un avenir peu éloigné, être porté au décuple des quantités moyennes exportées dans les derniers temps et approvisionner tous les pays de l'Europe dont les récoltes ordinaires ne suffisent pas à leur consommation, si les débouchés extérieurs étaient assez étendus et assez assurés pour engager les propriétaires à soigner davantage la culture des céréales et la conservation des récoltes dans les années abondantes. Mais cela dépend aussi beaucoup de l'amélioration de voies de communications intérieures[1]. »

L'insuffisance de notre production en viande de boucherie pourrait également trouver un complément dans les troupeaux immenses que nourrit la Russie. La France ne possède que 12 millions et demi de bêtes à cornes, et la Russie, où la consommation est comparativement restreinte, en compte plus de 25 millions. Nous n'avons pas 34 millions de bêtes ovines ; elle en a 50 millions, et, dans ses plaines immenses, l'élève des bestiaux pourrait être facilement doublée et triplée. Ajoutons qu'au nombre si mesquin et si insuffisant de 2,890,000 chevaux, juments et poulains qui composent toute notre richesse chevaline, la Russie en oppose, dit-on, jusqu'à 18 millions.

## II

La nécessité de doter la Russie d'un vaste réseau de voies ferrées avait préoccupé vivement l'empereur Nicolas, surtout dans les dix dernières années de son règne. Plusieurs projets furent mis à l'étude. Il fut question d'une grande ligne qui aurait mis en communication Saint-Pétersbourg et Odessa ; on en projeta une autre, de Moscou à Saratov, pour relier au Volga les deux capitales de la Russie ; on songea à en diriger une de Kharkov sur Théodosie. Il fut même sérieusement question de choisir dans les provinces intérieures, entre le Dniéper et le Volga, où s'étend la région la plus fertile de l'empire, un centre d'où l'on aurait fait rayonner les rails dans toutes les directions. La guerre avait surpris le tsar au moment où il paraissait avoir adopté définitivement le projet de Moscou à Odessa. Mais dès lors il avait réalisé une partie de sa pensée, et plusieurs lignes importantes sillonnaient une partie de la Russie. La plus longue, celle de Saint-Pétersbourg à Moscou, présentait un développement de 724 kilomètres ; une autre joignait Cracovie à Varsovie (267 kilomètres), et une troisième était en cours d'exécution

[1] *Forces productives de la Russie*, t. IV, p. 257.

Digitized by Google

entre cette dernière ville et Saint-Pétersbourg. Nous ne mentionnerons que pour mémoire la petite voie de Pétersbourg à Peterhoff, qu'on peut comparer à celle de Paris à Versailles, et le chemin de fer, destiné au transport des marchandises par la traction des chevaux, qu'on a construit, en attendant mieux, entre le Don et le Volga. Pour l'établissement de ces différentes lignes, Nicolas avait fait appel aux capitalistes russes. On leur accordait, à titre gratuit, tous les terrains nécessaires, le matériel brut et le bois de construction qu'ils pouvaient trouver sur les lieux ; on leur permettait d'importer en franchise les fers et autres matériaux ; l'Etat leur garantissait un minimum d'intérêt de 4 p. 100, et les grands propriétaires offraient le concours de leurs serfs pour l'exécution des travaux. Les capitalistes montrèrent un très médiocre empressement, car ils étaient, et sont encore en général, peu familiarisés avec les grandes entreprises. Quelques compagnies néanmoins s'étaient formées; mais l'Etat avait dû exécuter par lui-même la plus grande partie des terrassements. Dans un pays aussi inexpérimenté que la Russie, ces premiers essais coûtèrent des sommes énormes, malgré la nature propice du sol et l'abondance des matériaux. Ainsi, les dépenses du chemin de fer de Saint-Pétersbourg à Moscou s'élevèrent à 465 millions de francs, tandis que le prix moyen, pour la même longueur, est, aux Etats-Unis, de 202,000 fr., en Allemagne de 190,766 fr.

Les terribles péripéties de la guerre d'Orient firent nécessairement ajourner tous les projets de chemins de fer ; mais la difficulté des transports en démontra encore plus vivement la nécessité. L'opinion publique se prononça donc avec une grande énergie aussitôt après la cessation des hostilités. L'empereur Alexandre fit remettre à l'étude les différents systèmes proposés. Toutes les difficultés furent heureusement résolues, grâce à l'esprit sagace de M. Tcheffkine, directeur des voies de communication, secondé par une commission composée d'hommes intelligents et habiles, dignement présidés par le général Yaezikoff. Le tracé des lignes à créer fut définitivement arrêté. Mais l'expérience que Nicolas avait si chèrement payée profita à son successeur. Alexandre II comprit que l'Etat ne pouvait, par lui-même, exécuter une si colossale entreprise et qu'il fallait, pour établir avec rapidité le réseau des chemins de fer de l'empire, recourir aux compagnies financières de l'Occident, puisque, en Russie, le crédit est une force encore latente et qu'on n'y peut compter sur les capitalistes habitués à trop de circonspection. Il était en outre incontestable que l'industrie occidentale, qui a déjà créé tant de milliers de kilomètres de voies ferrées, apporterait dans la construction des lignes russes les fruits précieux d'une pratique éclairée qu'on ne pouvait demander à l'industrie nationale.

Digitized by Google

Plusieurs grandes maisons financières de Paris ambitionnèrent la concession des chemins de fer russes, et le comte Orloff, pendant son séjour dans cette ville, reçut des offres nombreuses. Les principaux concurrents furent M. de Rothschild et MM. Pereire. Le premier envoya en Russie un ingénieur d'une haute capacité, M. Jullien, en le chargeant d'une étude approfondie sur la question. M. Jullien jugea l'opération très avantageuse pour le commerce en général et pour la Russie en particulier; mais il émit l'opinion que les entrepreneurs avaient de grands risques à courir. M. de Rothschild ne renonça pas toutefois à l'opération; il feignit de se mettre à l'écart, dans l'espoir d'obtenir des conditions plus favorables. MM. Pereire, qui s'étaient trouvés en relation avec le banquier du trésor impérial, le baron Stieglitz, demandèrent eux-mêmes, d'accord avec d'autres capitalistes qui forment aujourd'hui la *grande société des chemins de fer russes*, un rapport à cinq ingénieurs des ponts et chaussées et des mines dont trois, MM. Collignon, Sauvage et Coumez, se rendirent en Russie au mois de mai 1856. Leur avis fut favorable, et bientôt intervint le traité de la compagnie avec le gouvernement russe. L'ukase impérial accordant la concession, porte la date du 26 janvier (7 février) 1857. Le réseau sera donc exécuté avec le concours des capitaux étrangers; mais le gouvernement a voulu que la Russie entrât elle-même dans les dépenses d'une entreprise conçue surtout dans son intérêt, ce qui permet en outre aux nationaux d'occuper un rang convenable au sein du conseil d'administration de la Société dont, aux termes des statuts, la moitié des membres, au moins, doit appartenir à la Russie. Les capitaux du pays sont donc représentés par le baron Stieglitz et par M. Fraenkel qui prennent ensemble 225,000 actions (les actions sont de 125 roubles argent ou 500 fr.) sur les 600,000, représentant le capital de la première émission, fixé à 275 millions de roubles argent, soit un milliard cent millions de francs.

Le tableau suivant fera connaître les lignes à créer et leur longueur respective. Afin de présenter un aperçu complet du réseau, nous y joignons les chemins de fer déjà exécutés en les distinguant par un astérisque.

Digitized by Google

| DÉSIGNATION DES LIGNES. | DISTANCES en verstes. | DISTANCES en kilomètres | VILLES PRINCIPALES desservies par le chemin fer. |
|---|---|---|---|
| * De Saint-Pétersbourg à Moscou | 678 | 724 | Lubanskaia, Vicherskaia, Okulovskaia. |
| De Moscou à Théodosie | 1,180 | 1.259 | Kolomna, Toula, Czern, Mtzensk, Orel, Koursk, Kharkov, Zmiev. |
| De Moscou à Nijnéi-Novgorod | 400 | 427 | Bogorodsk, Pokrov, Vladimir, Viazniki. |
| De Saint-Pétersbourg à Varsovie [1] | 1,010 | 1,078 | Gatchina, Pskov, Riejitsa, Dunaburg, Wilna, Grodno, Sokolka. |
| Embranchement sur Kœnigsberg | 160 | 171 | Dunaburg, N. Alexandrovsk, Kovno. |
| * De Varsovie à Cracovie | 250 | 267 | Skiernewiz, Piotrkow, Czenstorhau. |
| De Koursk ou d'Orel à Liebau | 1,150 | 1,227 | Mohilew, Kopys, Orcha, Witebsk. |
| * De Saint-Pétersbourg à Peterhof | 28 | 28 | Polotsk, Drissa, Dunaburg. |
| * De Saint-Pétersbourg à Pavlovsk | 29 | 31 | Poneviez, Szawlja. |
| Total général | 4,885 | 5,212 | |
| — des lignes construites | 985 | 1,050 | |
| Total des lignes à construire | 3,900 | 4,162 | |

« Ainsi, moyennant une voie ferrée continue à travers vingt-six gouvernements, se trouveront reliés : trois capitales, nos principaux fleuves navigables, les centres de nos excédants agricoles et deux ports accessibles presque toute l'année sur les mers Noire et Baltique ; l'exportation sera facilitée, les transports et l'approvisionnement intérieurs seront assurés. » Ces paroles de l'ukase adressé au Sénat Dirigeant, par l'empereur Alexandre, résument parfaitement les principaux avantages que la Russie attend et doit attendre de son réseau de chemins de fer.

Le tracé des voies ferrées n'en a pas moins été l'objet d'attaques très vives et très passionnées. Nous n'avons, quant à nous, nul in-

[1] Les travaux de cette ligne, commencée depuis plusieurs années, sont terminés sur une étendue de 300 kilomètres.

Digitized by Google

térêt à le défendre ou à le critiquer. Mais nous tenons la plume et nous devons exprimer franchement notre manière de voir.

Les projets de tracé, si nombreux et si diamétralement opposés les uns aux autres, qui ont été successivement proposés et étudiés en Russie avant l'adoption définitive des lignes actuelles, constituent déjà, à notre avis, une preuve imposante que le gouvernement, malgré tout ce qu'on a pu dire, a été guidé surtout dans son choix par des considérations d'utilité publique, basées sur les intérêts de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. Si l'évidence, sur ce point, n'avait pas été complète, si le réseau, comme on a cherché à le prouver, avait été tracé dans un but purement stratégique, il est bien clair que MM. Pereire, Baring, Fould et les autres qui ont fait étudier la question par les hommes les plus compétents, n'auraient pas commis l'imprudence, disons le mot, la folie, d'engager des capitaux énormes dans une entreprise qui aurait eu pour résultat, non de transporter des voyageurs et des marchandises, mais des soldats et des canons. Les écus sont intelligents, leur concentration ne le prouve que trop, et ils n'aiment pas à se fourvoyer; c'est une justice qu'il faut leur rendre. Il suffit enfin de se rappeler les efforts patients et opiniâtres du tsar Nicolas pour développer le commerce et l'industrie dans ses Etats, il suffit de connaître les tendances analogues, et plus marquées encore, de son successeur, pour demeurer convaincu que la pensée attribuée si gratuitement au gouvernement russe est pour le moins irréfléchie.

L'empereur Nicolas, nous l'avons dit, s'était déterminé, après de longues hésitations, à diriger sur Odessa l'artère principale du réseau à créer. Si son fils s'était contenté de réaliser sa pensée, on n'aurait pas manqué de s'écrier qu'Alexandre, poursuivant les rêves d'ambition de son père, prolongeait la voie ferrée sur la Bessarabie pour jeter à la première occasion une armée sur les Principautés et sur le Danube. On aurait vu déjà les Russes au pied du Balkan et aux portes de Constantinople. Le tsar, au contraire, donnant au chemin de fer une direction tout opposée, le fait déboucher sur Théodosie, et cependant on découvre encore dans ce tracé une pensée de guerre et d'envahissement. Il nous sera permis de ne pas trouver bien sérieuse une pareille manière de raisonner, et nous supposons que, la passion aidant, on aurait tenu le même langage si la ligne eût abouti à Astrakhan sur la Caspienne, ou même à Orenbourg dans la Sibérie.

Il nous est absolument impossible de découvrir dans la direction de la ligne sur Théodosie la prétendue pensée militaire du gouvernement russe. Si une fois la Crimée est devenue le théâtre de la guerre entre la Russie et les puissances occidentales, il est fort

Digitized by Google

douteux que ce fait se reproduise dans l'avenir, et si d'ailleurs le tsar eût été dominé par quelques prévisions d'un événement semblable, il aurait incontestablement porté la voie ferrée sur Symphéropol et sur Baghtché-Seraï au lieu de lui faire longer les rivages occidentaux de la mer d'Azow. La Russie a de grands intérêts à surveiller et à débattre avec l'Angleterre dans la Perse et dans l'Asie centrale; mais le tracé de la section méridionale du chemin de fer ne répond assurément à aucune de ses préoccupations à ce sujet; si le gouvernement russe avait voulu voir la Perse au bout de la voie ferrée, il aurait dirigé les rails sur Astrakhan ou sur quelque point du Bas-Volga.

Odessa est aujourd'hui, sans contredit, la plus commerçante des villes russes assises sur la mer Noire, et l'on a trouvé fort extraordinaire que le chemin de fer la laissât à l'écart. On a vu dans ce fait un mystère. Le mystère est bien simple. Odessa, située entre le Dnieper et le Dniester, dont les embouchures sont peu éloignées, est desservie par ces deux fleuves et par plusieurs autres cours d'eau considérables, de sorte que le privilége accordé à Théodosie ne lui fera éprouver aucun préjudice. Il ne faut pas oublier qu'un embranchement du chemin de fer doit en outre la relier à Nikolaiev et à Ekaterinoslav, et la mettre ainsi en relation directe avec la grande région agricole de la Russie. Théodosie, qui ne jouit pas de tels avantages, possède néanmoins le meilleur port de toute la côte sud-est de la Crimée; elle est située à l'entrée de la mer Noire et de la mer d'Azow; elle permet une communication prompte et facile avec les provinces caucasiennes; elle est admirablement placée pour le commerce, l'histoire le prouve assez[1]; son port n'est pas obstrué par les glaces pendant un temps plus ou moins long comme ceux d'Odessa et de Kertch, et c'est là un fait capital, une considération déterminante qui a contribué beaucoup, sans doute, à faire pencher la balance en faveur de l'antique cité; car il était nécessaire d'assurer au chemin de fer un débouché libre dans toutes les saisons, de lui donner un port réunissant tous les avantages possibles, ce qu'on ne saurait assurément attendre de celui d'Odessa, presque inabordable dans les mois de décembre et de janvier. Ceux qui savent apprécier les véritables intérêts de la Russie reconnaîtront donc avec nous que le gouvernement a témoigné de beaucoup de tact et de sagesse en faisant de Théodosie le grand centre commercial

[1] Elle était encore, il y a moins d'un siècle, peuplée de plus de 80,000 habitants. On peut consulter, sur les avantages de sa situation et sur sa prospérité d'autrefois, notre étude les *villes maritimes de la Crimée*, dans la *Revue Contemporaine*, t. XVIII, pp. 123, 124, 125 et 126.

Digitized by Google

des provinces baignées par la mer Noire. Ce centre ne pouvait être placé que là. Odessa est une position trop occidentale; le port de Taganrog devient de plus en plus inabordable, la mer d'Azow tout entière perd chaque année de sa profondeur, et Kertch ne mérite sous aucun rapport, si ce n'est par sa position sur un détroit barré pendant trois ou quatre mois par les glaces, la préférence dont il avait été l'objet et qui lui fit sacrifier Théodosie, pour des motifs « inaccessibles au sens commun, » suivant l'expression de M. Laurence Oliphant. Nous ferons plus loin ressortir, sous d'autres rapports, les avantages de la position de Théodosie, comme débouché de la voie ferrée.

Les motifs graves et sérieux qui ont présidé au choix de Théodosie ont également déterminé celui de Libau (ou Liebau) comme débouché de la voie ferrée sur la Baltique. Si, en effet, la mer ne gèle point à Théodosie, tandis que le détroit de Kertch est pris quelquefois par les glaces pendant deux mois entiers, le port de Libau se trouve libre quand le golfe de Finlande est encore gelé. La navigation, qui à Riga même ne dure en moyenne que sept mois, se prolonge à Libau depuis la mi-février jusque vers la fin de décembre, et quelquefois pendant l'année entière. L'entrée du port est si facile que les bâtiments peuvent y pénétrer et en sortir par tous les vents, et, le trajet étant plus court et moins périlleux que dans le golfe de Finlande, la prime d'assurance maritime est inférieure de 40 p. 100 à celle qu'on exige pour Saint-Pétersbourg, et de 25 p. 100 à celle qu'ont à supporter nos bâtiments expédiés sur Riga. Ajoutons que Libau est le plus méridional des ports russes de la Baltique et, par conséquent, le plus rapproché des nôtres, ce qui méritait, sans contredit, d'être pris en grande considération dans le tracé d'un réseau destiné à favoriser le commerce de la Russie. Les voies ferrées ayant pour but de développer la prospérité des pays qu'elles traversent, on concevrait encore à ce point de vue que le rail-way allât chercher Libau plutôt que Riga. La contrée située entre Dunabourg et Libau est en effet privée de communications fluviales, tandis que la partie de la Courlande et de la Livonie, qui s'étend de Dunabourg à Riga, est arrosée par la Dvina, fleuve considérable, navigable depuis Wiliz. Le mouvement de la navigation sur ce fleuve est d'environ 12,000 bateaux ou radeaux, représentant une valeur annuelle de près de 100 millions de francs. La Dvina continuera donc à apporter à Riga son tribut précieux, pendant que le chemin de fer fécondera une région fertile, demeurée jusqu'ici sans voies de communication et sans débouchés. On comprend maintenant les raisons qui ont déterminé le gouvernement russe à faire de Libau la tête de l'embranchement destiné à relier les chemins de fer russes à la Baltique.

Digitized by Google

D'autres, laissant de côté ces considérations importantes, ont préféré chercher encore une idée de guerre dans le choix si naturel du port de Libau. Ils soupçonnent la Russie de n'avoir autre chose en vue que la création d'un grand arsenal militaire sur les côtes de la Courlande. Mais cette manière d'envisager la question nous paraît relever trop exclusivement du domaine de l'imagination pour que nous ayons à nous en occuper.

Examinons maintenant le réseau dans son ensemble.

Un chemin de fer approprié aux vrais besoins de la Russie, destiné à développer ses ressources en tout genre, à favoriser son commerce intérieur et ses exportations, ce chemin de fer devait, à notre sens, remplir ces trois conditions essentielles :

1° Communication de la Russie avec l'Europe occidentale;

2° Communication de la mer Baltique avec la mer Noire;

3° Communication du grand foyer industriel et commercial de l'empire avec le bassin du Volga, ou en d'autres termes prolongation de la ligne à l'est pour attirer le grand courant commercial de l'Asie orientale et centrale.

Or, telle est précisément la direction de la triple ligne de la voie ferrée, reliant toute la Russie d'Europe à la Baltique par deux points différents, à la Prusse par Kœnigsberg et Bromberg, à l'Autriche par Cracovie; faisant communiquer Saint-Pétersbourg et Théodosie, c'est-à-dire la Baltique avec la mer Noire et partant de Moscou pour aller toucher le Volga à Nijnéi-Novgorod. Ne tenant compte ici que des intérêts particuliers de la Russie, il était, nous le croyons, impossible de s'arrêter à un tracé plus convenable. La Russie manque de routes; on la dote d'une artère gigantesque qui la sillonne dans toute sa longueur, et cette ligne immense traverse les régions les plus productives de l'empire, les plus fertiles en céréales, qui sont en même temps les plus dépourvues de moyens de communication, et se trouvent privées de tout cours d'eau navigable vers la mer, tandis que les provinces situées à l'ouest du chemin de fer sont largement arrosées par le Dniester (longueur 800 kil.), le Boug (560 kil.), le Dnieper (2,000 kil.), etc. etc., et que les provinces de l'est voient se dérouler dans leurs vastes plaines le Don qui a 1,000 kilomètres de longueur, le Donetz qui n'est pas moins étendu, et le magnifique Volga avec son cours de 4,000 kilomètres et des affluents tels que la Sousa qui en a 450, et la Kama qui en a 2,000. Il est par conséquent incontestable qu'on a répondu aux besoins les plus urgents de la Russie en confiant à l'art le soin de donner aux provinces centrales et méridionales les moyens de transport et d'écoulement que la nature a prodigués aux autres.

N'oublions pas toutefois que cette ligne principale, qu'on peut



Digitized by Google

appeler l'épine dorsale de tout le réseau, est destinée à recevoir successivement de nombreux embranchements qui la mettront en communication d'un côté avec Odessa, Nikolaïev, Kiev, etc., et de l'autre avec le Don et le cours inférieur du Volga. De ces embranchements, deux vont être exécutés; le premier, auquel il ne restera rien à ajouter, est celui d'Orel ou de Koursk à Mohilev, à Dunabourg et à Libau. Il a pour but principal de déverser sur l'Europe occidentale les richesses agricoles de la Russie centrale. Le second embranchement, celui de Moscou à Nijnéi-Novgorod, touche le Volga sur un point où ce fleuve est déjà navigable. Nijnéi-Novgorod, personne ne l'ignore, est le siége de la plus grande foire de l'Europe, et même du monde entier. C'est par cette ville que s'opèrent les principaux échanges de l'Occident et de la Russie avec la Khivie, la Boukharie, toute l'Asie centrale et la Perse. Les produits chinois y abondent également. Il était, pour le moment, impossible de prolonger la ligne plus loin vers cet Orient qui joue un si grand rôle dans le commerce du monde. On ne saurait donc mettre en doute la haute importance commerciale des deux embranchements concédés. Quant à l'artère qui vient par la Pologne se rattacher au système de voies ferrées qui couvre l'Europe occidentale, tout le monde en comprend l'utilité comme véhicule du commerce et de la civilisation. La Russie, par cette voie, est définitivement ouverte à l'influence européenne.

## III

Aux termes de l'acte de concession, la Compagnie s'engage à commencer les travaux dans l'année qui suivra la signature de l'ukase impérial, et cet ukase, comme nous l'avons dit, a été rendu le 5 février 1857. Le réseau doit être entièrement terminé dans un délai de dix ans, et, à partir de l'expiration de la dixième année, la compagnie jouira pendant quatre-vingt-cinq ans de l'exploitation du chemin de fer. En France, et dans quelques autres pays, l'Etat ne garantit aux compagnies un minimum d'intérêt qu'après l'achèvement complet des travaux, et sa garantie est limitée à cinquante ans. Le gouvernement russe a été plus généreux; il assure à la Compagnie un minimum d'intérêt de 5 p. 100 pendant toute la durée de la concession et étend même, pendant la période des travaux, cette garantie à chaque section de la voie qui aura été livrée à la circulation[1] et aux sommes qui devront être payées aux actionnaires comme intérêt de

[1] Le réseau, pour ce motif, a été divisé en sept sections.

Digitized by Google

5 p. 100 de leurs versements. Pour la section de Saint-Pétersbourg à Varsovie, cette garantie est calculée sur un capital de 85 millions de roubles (340 millions de francs); pour l'embranchement sur Kœnigsberg, sur un capital de 69,000 roubles (276,000 fr.) par verste; pour les autres lignes, sur une dépense moyenne de 62,500 roubles (250,000 fr.) par verste. La Compagnie est affranchie, pendant toute la durée de l'entreprise, de tous droits de douanes ou autres sur les matériaux et objets nécessaires au premier établissement d'un chemin de fer. Le gouvernement lui accorde gratuitement tous les terrains vagues appartenant à la couronne et l'autorise à acquérir et à exploiter, en se conformant aux lois du pays, des terrains (sans paysans), des usines, des docks et des mines; à établir des voies de correspondance, des entreprises de transport par terre, sur les fleuves, sur les canaux et sur mer, ce qui lui permettra de donner à son trafic toute l'extension dont il est susceptible. L'Etat lui abandonne aussi les 300 kilomètres de chemin de fer déjà exécutés de Saint-Pétersbourg à Varsovie, se contentant, pour rentrer dans les déboursés de 72 millions que lui ont occasionnés ces travaux, de partager avec la Compagnie les bénéfices excédant 5 p. 100 qu'elle réalisera sur cette ligne. A partir de la vingtième année après l'achèvement total du réseau, l'Etat aura le droit de racheter la concession en payant à la Compagnie, pour tout le temps restant à courir sur la durée de cette concession, une annuité calculée sur les produits de l'exploitation au jour de la reprise par l'Etat, sans que cette annuité puisse, dans aucun cas, être inférieure à l'intérêt garanti.

Telles sont les bases fondamentales sur lesquelles repose la *Grande Société des chemins de fer russes*. Le gouvernement impérial lui assure des avantages et lui accorde des priviléges comme aucune compagnie n'en avait jamais obtenu. Elle va maintenant se mettre à l'œuvre; elle va lancer dans l'immense Russie ses ingénieurs et ses pionniers; elle va répandre, de la Baltique à la mer Noire et de la Vistule au Volga, l'or de l'Occident et l'active intelligence de la race gauloise. Parviendra-t-elle à féconder ces plaines immenses par le commerce et par l'industrie? Parviendra-t-elle à faire fructifier pour elle-même les capitaux énormes engagés dans sa colossale entreprise? Cette question est de celles auxquelles on ne saurait, sans témérité, faire une réponse catégorique. S'agit-il de bénéfices immédiats, de bénéfices à recueillir dès les premières années de l'exploitation du réseau? Dans ce cas même, la négation pourrait être imprudente; mais le doute est permis. S'agit-il d'un succès magnifique dans un avenir plus éloigné, mais cependant prochain? Nous le croyons assuré, car la Russie est un pays de res-

Digitized by Google

sources infinies, qui ne demandent qu'à être habilement sollicitées pour se révéler avec une abondance difficile à prévoir. Il est impossible de contester la parfaite aptitude de ses habitants aux travaux agricoles, et l'on ne saurait nier davantage leur intelligence des choses du commerce. Ils en ont donné dans tous les temps des preuves nombreuses[1]. Ajoutons qu'une grande renaissance industrielle s'opère à notre époque dans l'empire des tsars.

Nous avons dit que le gouvernement a calculé sur le prix de revient de la construction du réseau, la garantie de 5 p. 0/0 qu'il accorde à la Compagnie. Cette évaluation des dépenses que doit occasionner le chemin de fer est le point de départ de toutes les considérations auxquelles on peut se livrer sur les résultats financiers de l'entreprise. On voit dans le tableau établi par la Compagnie que la dépense totale, y compris les 72 millions à rembourser à l'Etat pour les travaux déjà exécutés sur la ligne de Varsovie, s'élèvera au chiffre de 1,138,660,000 fr., et qu'elle sera en moyenne de 273,650 fr. par kilomètre. Si l'on devait, pour contrôler l'évaluation du prix de revient supposé, le comparer à celui du chemin de fer de Saint-Pétersbourg à Moscou, on serait conduit à le regarder comme purement illusoire, puisque sur cette voie les dépenses se sont élevées à la somme énorme de 635,359 fr. par kilomètre. Mais un gouvernement n'opère pas, à beaucoup près, dans des conditions aussi économiques que des Compagnies, et l'Etat, en faisant construire cette ligne, avait dû payer très cher son inexpérience. Il y avait employé, sans doute, plusieurs hommes d'un talent réel, mais nécessairement mal secondés, dans un pays où de pareils travaux étaient absolument inconnus. Il est permis de supposer, en outre, en présence de chiffres si exorbitants, que les travaux du chemin de fer avaient donné lieu à des malversations nombreuses, car la concussion est une des plaies de la Russie, et l'on sait que le tsar Nicolas, malgré son énergie, n'avait pu triompher de cette hydre à mille têtes qui entrave les efforts de l'Etat en dévorant ses ressources. La Compagnie n'aura rien de semblable à redouter. Les ingénieurs auxquels elle a confié la mission d'étudier préalablement les questions, ont reconnu l'exactitude des évaluations du gouvernement russe.

La Compagnie, qui doit exécuter les terrassements et les ouvrages d'art pour deux voies, est autorisée à exploiter sur une seule, accompagnée de voies de garage suffisantes; et c'est à cette disposition spéciale que s'applique l'estimation moyenne de 273,600 fr. par kilomètre. Dans ce chiffre, on a compris même l'achat des rails et du matériel avec l'accessoire de la voie et l'outillage, fournitures

[1] Voyez, dans cette *Revue*, t. XVI, pp. 160, 161.

Digitized by Google

qu'on demandera aux usines de la France, de l'Angleterre, de la Belgique et de l'Allemagne, ce qui, soit dit en passant, rendra chez nous à la circulation une partie de ces millions qu'on a tant reproché à la Compagnie de nous enlever au profit de la Russie. L'acquisition des terrains, si coûteuse pour la construction de nos voies ferrées, n'occasionnera qu'une dépense insignifiante, et la Compagnie recevra gratuitement tous les terrains vagues appartenant à l'Etat, dont les domaines, sur de très vastes étendues, sont traversés par la voie projetée. Les travaux de terrassement qui exigeront, à cause de la nature du sol, d'assez fortes dépenses sur la ligne de Varsovie et entre Koursk et Kolomna, seront à peu près nuls de Dunabourg à Libau et sur la grande ligne de Kharkov à Théodosie, si ce n'est à l'arrivée de la voie sur le Sivach. Partout ailleurs, ils se produiront dans les conditions ordinaires. La Compagnie, dans le parcours du réseau, n'aura pas un tunnel à creuser. Une étude convenable du tracé permettra d'éviter les tranchées profondes et les marais; les ouvrages d'art, pour la traversée des routes, si fréquents dans d'autres pays, seront très rares en Russie, et les grands ponts à jeter sur les fleuves seront peu nombreux, parce que la ligne franchira presque tous les cours d'eau dans leur partie supérieure. Les stations, eu égard à la longueur du parcours, n'exigeront qu'une médiocre dépense: suivant l'usage du pays, elles seront presque entièrement construites en bois, dont le prix est si faible que les traverses pour les voies, rendues sur œuvre, ne coûteront que le tiers ou le quart de ce qu'on les paie en France.

Il ne paraît donc pas douteux que la Compagnie puisse construire le réseau concédé à raison de 273,650 fr. par kilomètre. Ses ingénieurs l'ont démontré aussi par des comparaisons. Ainsi, le prix moyen de revient par kilomètre s'est élevé pour les chemins de fer prussiens à 206,889 fr.; pour ceux du reste de l'Allemagne à 230,500 fr.; pour ceux des Etats-Unis à 202,930 fr.; pour ceux du Canada à 173,687 fr.; pour ceux de la France à 227,975 fr. Et il est à remarquer que, dans l'établissement de ces derniers chemins, les indemnités pour occupation de terrains montent à 30,718 fr. par kilomètre.

En se faisant rendre compte des conditions dans lesquelles doit s'opérer la construction du réseau, la Compagnie a voulu être renseignée d'une manière approximative sur le rendement probable du chemin de fer. Les ingénieurs se sont efforcés de répondre à ce désir. Ils ont évalué les recettes brutes à 11,106 fr. par kilomètre pour le transport des voyageurs et la grande vitesse, et à 34,387 fr. pour le transport des marchandises et des bestiaux. La recette brute totale serait de 189,345,800 fr., et la recette moyenne par kilomètre de 45,493 fr.

Digitized by Google

Pour arriver à ce résultat, on s'est guidé, en ce qui concerne les voyageurs, sur le mouvement du chemin de fer Nicolas, de Saint-Pétersbourg à Moscou, et afin d'éviter toute exagération, et par suite toute illusion, les calculs ont été basés non sur la recette brute de 1856, s'élevant à 30,013,032 fr., mais sur celle de 1855 qui a été de 20,957,296 fr. ; et c'est une modération qui doit inspirer la confiance. On a eu égard à la densité de la population dans les provinces traversées par la voie ferrée, car les habitants sont très inégalement répandus dans les différentes parties de l'empire. Mais le réseau, en général, s'étend sur les gouvernements les plus populeux, tels que ceux de Moscou (1,374,700 habitants), de Vladimir (1,246,500), de Nijnéi-Novgorod (1,178,200), de Toula (1,227,000), d'Orel (1,502,000), de Koursk (1,680,000), de Kharkov (1,468,000), etc. A très peu d'exceptions près, on compte dans tous les gouvernements desservis par la voie ferrée de 1,000 à 2,325 habitants par mille carré, tandis que plusieurs autres n'en présentent que 100, 200, 300, etc. La Pologne, que nous ne devons pas oublier, est elle-même une des contrées les plus peuplées de l'empire, puisqu'elle a 2,323 habitants par mille carré. La ligne, enfin, rencontre un grand nombre de villes importantes par leur commerce et par leur population. Telles sont Toula (55,000 habitants), célèbre par ses fabriques d'armes, de faux, de faucilles, de coutellerie, de quincaillerie, et aussi par ses soieries; Kolomna, qui n'a que 13 ou 14,000 habitants, mais qui se livre avec ardeur au commerce des soieries, des maroquins, des étoffes brochées et des velours; Orel, qui, avec ses 32,000 âmes, produit de grandes quantités de toiles et de cotonnades, possède des tanneries et des distilleries florissantes, de grandes fonderies de suif, des fabriques d'armes, de faux, de faucilles, etc., qui la font rivaliser avec Toula, et qui, à toutes ces industries, joint un commerce très étendu de blés dirigés sur Saint-Pétersbourg; Koursk (34,000 habitants), qui se livre au travail du fer comme Orel et Toula, fait entrer dans la consommation, sur une vaste échelle, ses cuirs, ses poteries, sa cire épurée ou travaillée, et dont la foire importante donne lieu à des transactions évaluées à 35 millions de francs; Kharkov, dont la population est à peu près égale à celle de Koursk, mais dont l'industrie est encore plus active : on y compte 234 fabriques avec 9,000 ouvriers, et elle est également célèbre par son université et par sa foire annuelle où il se fait pour 80 à 90 millions d'affaires. Toutes ces villes sont échelonnées sur la grande ligne dont Moscou sera la tête, et Théodosie le port. La ligne de Moscou à Nijnéi-Novgorod dessert un pays peuplé et industrieux; elle trouve dans son parcours Bogorodsk, dont la petite population (7,000 âmes) fait un commerce

Digitized by Google

considérable de blé et de miel, et Vladimir (8,000 âmes), qui est l'un des principaux centres de la Russie pour la fabrication des toiles. Mais l'importance de cette voie, destinée à remplacer une route difficilement praticable, tient à son débouché sur le Volga, la plus riche artère commerciale de l'empire, et à la grande foire de Nijnéi-Novgorod. Située au confluent de l'Oka et du Volga, Nijnéi-Novgorod, dont la population sédentaire ne dépasse pas 33 ou 34,000 âmes, voit s'agglomérer en été une multitude de 2 à 300,000 individus attirés par le commerce de toutes les parties de la Russie, de l'Europe occidentale, de la Perse, de l'Asie centrale et de la Chine. On y rencontre tous les costumes, on y parle toutes les langues, et la plaine environnante est transformée en un camp immense couvert de tentes de toutes les formes et de toutes les grandeurs. Le Volga et l'Oka sont couverts de bateaux; c'est un spectacle tel que nulle part dans le monde on n'en pourrait voir un semblable. On vend et l'on achète alors à Nijnéi-Novgorod les grains et les denrées agricoles des provinces voisines, amenés par la Kama, l'or, l'argent, le cuivre et toutes les richesses minérales de l'Oural, les fourrures de la Sibérie, les soieries et les châles de l'Asie centrale, les thés, les soies grèges, les soieries, les nankins, les porcelaines, les laques, l'ébénisterie et la tabletterie de la Chine, car Nijnéi est en communication constante avec Kiakhta, Kalgan (Tchang-Kia-Kéou) et Pékin; on y trouve aussi le poisson et le caviar de la mer Noire et de la mer d'Azow, nos vins et nos indiennes, les cotonnades de l'Angleterre et des Etats-Unis, et les produits toujours plus nombreux et plus perfectionnés de la jeune industrie russe. La valeur des marchandises apportées à la foire était en 1827 de 105 millions de francs; elle s'élevait à plus de 160 millions en 1839, et elle était représentée en 1852 par une somme de 258 millions! Il est arrivé à Nijnéi-Novgorod dans cette dernière année : 42,000 caisses de thé; 1 million et demi de kilogrammes de cuivre de première fusion; 75 millions de kilogrammes de fer, sans compter les tôles, les fers-blancs, etc.; on y a vendu pour 17 millions de droguerie. Les cotonnades russes y figuraient dans la proportion de 500,000 pièces environ pour la Russie où l'industrie, développée d'année en année, convertit maintenant en indiennes 6 millions et demi de kilogrammes de coton filé. La France et spécialement Mulhouse, l'Angleterre et l'Ecosse n'en avaient envoyé que 2,000 pièces. Du 13 juillet au 13 septembre, il était entré sur le marché 2,902,000 kilogrammes de farine de seigle et 7,555,000 kilogrammes de farine de froment; 17,256,000 kilogrammes de sel provenant du lac d'Eltonsk, dans le gouvernement de Saratov, à plus de 800 kilomètres au sud de Nijnéi-Novgorod. Nous n'avons

Digitized by Google

cité qu'une faible partie des marchandises variées qui sont mises en vente sur ce marché sans égal, et nous nous bornerons à reproduire quelques chiffres qui permettront de se faire une idée plus nette des opérations. Sur les 258 millions représentant la valeur des marchandises, celles de la Russie étaient représentées par 197 millions de francs, celles de provenance européenne par 25 millions, celles d'Asie par 36 millions. On évaluait à 74 millions la valeur des tissus de coton, de lin, de laine et de chanvre; à 46 millions celle du cuivre, du fer et de l'acier; à 37 millions celle des cuirs et pelleteries; à 24 millions celle des farines, du sucre, du sel, du maïs, des pois secs, du caviar, du poisson salé, des vins et des spiritueux; à 3 millions et demi celle du tabac. Les drogueries, provenant presque exclusivement de l'Europe, valaient 10 millions; les vins 5 millions, etc. Dans une appréciation des relations de Moscou avec Nijnéi-Novgorod, l'Asie centrale et la Chine, on a dit avec beaucoup de vérité : « Moscou est le siége de la fabrication, le point de départ des expéditions; Nijnéi, la bourse et le comptoir où les spéculateurs se réunissent, où l'Asie centrale s'approvisionne : Kiakhta le lieu d'échange avec la Chine; Kalgan le caravansérail des caravanes, et Pékin le but, le principal foyer de la consommation. » La plupart des marchandises vendues à Nijnéi-Novgorod trouvent en effet leur écoulement dans la Chine et dans l'Asie. Mais ce commerce, quelle que soit aujourd'hui son importance, est encore dans l'enfance. Les lecteurs tireront aussi bien que nous la conclusion des faits et des chiffres que nous venons de grouper. Le chemin de fer de Nijnéi à Moscou doit être l'un des plus productifs du réseau. Il fera de la ville de Nijnéi-Novgorod une foire européenne permanente.

La ligne de Saint-Pétersbourg à Varsovie, et celle de Koursk ou d'Orel à Libau, traversent peu de villes considérables; mais elles assurent en tout temps la communication de l'Europe et de la Russie, communication qui était chaque année interrompue pendant les mois d'hiver. Dunabourg, à l'embranchement des deux voies, acquerra bientôt un haut degré de prospérité, et il en sera de même de Libau dont le port, au lieu de 400 bâtiments, pourra en recevoir 1,600 après les travaux d'agrandissement et de transformation que le gouvernement y va faire exécuter, et l'on trouve déjà, sur la ligne, qui parcourt un pays bien peuplé, plusieurs cités commerçantes et un centre considérable, Vilna avec 55,000 habitants. Il n'est personne d'ailleurs qui ne sente l'immense importance d'une ligne reliant la grande et industrieuse Varsovie à Saint-Pétersbourg, et mettant cette dernière capitale à trente-six heures de Berlin.

On aura remarqué, lorsque nous avons donné les chiffres des re-

Digitized by Google

cettes présumées, que les marchandises, y compris les bestiaux, y entrent pour plus de deux tiers. Ce calcul peut causer quelque étonnement au premier abord, car en France les choses ne se passent pas de la même manière; les recettes y sont partagées à peu près par moitié entre les voyageurs et les marchandises, et le produit de ces dernières, tel qu'il apparaît sur le tableau, est presque double du trafic total de petite vitesse sur nos voies ferrées. Les ingénieurs admettent néanmoins, pour se tenir dans leurs évaluations au-dessous plutôt qu'au-dessus de la réalité, que le réseau russe ne transportera que les deux cinquièmes environ du nombre des tonnes reçues par les lignes françaises; mais ils expliquent cette contradiction apparente par ce fait, qu'en Russie les distances sont très grandes et que, pour répondre aux mêmes besoins, la marchandise doit parcourir des espaces beaucoup plus longs qu'elle ne le fait chez nous. Ainsi, le parcours moyen sera en Russie de 650 kilomètres, tandis qu'il n'est en France que de 129, de sorte que la Compagnie aura nécessairement à prélever des droits de transport cinq fois plus grands que dans notre pays. On a cru faire preuve de logique en déclarant, en raison de ces circonstances, que les marchandises confiées aux chemins de fer russes arrivant à leur destination grevées d'un tel droit de transport s'élèveraient à un prix exorbitant. Cette prévision heureusement n'est pas fondée. Les voies russes étant plus larges que les nôtres, les wagons transporteront sans augmenter leurs frais de traction des poids beaucoup plus considérables. Recevant tous les produits du sol, jusqu'ici sans écoulement dans une foule de localités, ils assureront aux propriétaires des bénéfices que ceux-ci n'auraient jamais réalisés; ils déverseront ces mêmes denrées sur les autres provinces avec des frais beaucoup moindres que ceux occasionnés par le voiturage à des distances énormes, sur des routes à peine tracées, ou par la petite navigation fluviale si longue et si souvent interrompue. Ainsi, un hectolitre de froment, de Koursk à Libau (1,227 kilomètres), ne coûtera que 5 fr. 44 c. de transport par le chemin de fer; il en coûte 10 et 12 par le transport en charrette, quelquefois davantage de la Podolie à Odessa pour une distance de 100 à 150 kilomètres. Il faut donc avoir l'esprit fortement prévenu contre le chemin de fer pour dire que les blés russes qu'il pourrait faire déboucher sur l'Europe n'y arriveraient qu'à des prix de famine, puisqu'un hectolitre de froment, acheté à raison de 8 fr. à Koursk, à Orel ou sur tout autre point de la ligne, ne coûterait, à Londres, par la voie de Libau que 16 fr. 69 c. tandis que le prix habituel, dans cette ville, flotte entre 20 et 25 fr.

Dans un pays aussi vaste que la Russie, si faiblement peuplé sur

Digitized by Google

beaucoup de points dont quelques-uns seront desservis par la voie ferrée, il faut s'attendre assurément à se trouver plus d'une fois aux prises avec des difficultés sérieuses pour la construction du réseau. Ces difficultés pourtant, nous croyons qu'on les a exagérées. Les transports de matériaux au milieu des steppes, l'agglomération dans ces solitudes des milliers d'ouvriers nécessaires à l'accomplissement des travaux, exigeront beaucoup d'activité et d'énergie de la part des conducteurs de l'entreprise; mais ceux-ci seront secondés par le gouvernement qui n'a pas moins d'intérêt que les entrepreneurs à la prompte et convenable exécution du chemin de fer. L'appât d'un salaire qui serait méprisé chez nous, mais qui en Russie paraîtra élevé et le sera réellement, puisque tout est proportionnel, déterminera probablement à s'engager au service de la Compagnie une foule d'individus qui souvent prêtent leurs bras à celui qui se charge de pourvoir seulement à leur nourriture. Il est donc fort présumable que la Compagnie, avec les nombreux priviléges qui lui sont accordés par l'Etat, pourra construire le réseau aux prix indiqués pour la garantie de l'intérêt et les livrer à l'exploitation dans le délai prescrit.

Bien qu'ils aient évalué la recette brute à 45,493 francs par kilomètre, les ingénieurs regardent cette estimation comme inférieure aux bénéfices probables. Le produit brut du chemin de fer de Saint-Pétersbourg à Moscou est de 46,555 francs par kilomètre, quoiqu'il ne dispose que d'un matériel insuffisant, et celui du chemin de l'*Empereur Ferdinand du Nord*, qui se rattache au réseau russe, en reliant Vienne et Varsovie, a donné en 1855 un revenu brut d'environ 64,000 francs par kilomètre; or, on peut d'autant mieux comparer cette voie avec celle de la Russie, que les marchandises entrent pour les deux tiers dans sa recette. Pour passer du produit aux bénéfices nets, de nouvelles difficultés surgissent, et les adversaires du réseau opposent à la Compagnie des objections nombreuses. On fait d'abord intervenir la neige, qui menace souvent d'intercepter les communications. Mais la neige, presque aussi abondante dans le nord de la Prusse qu'en Russie, n'apporte point d'obstacle à l'exploitation des voies ferrées, et sur le chemin de fer même de Saint-Pétersbourg à Moscou, la circulation n'a été interrompue que deux jours en 1855, et elle ne l'avait pas été une seule fois en 1852, 1853, 1854. Quand la neige tombe, l'administration la fait immédiatement enlever, et c'est une dépense moyenne d'environ 920 francs par kilomètre, mais qui ne s'applique pas aux lignes du Sud. On a objecté ensuite la difficulté de se procurer, sur certaines sections du réseau, des combustibles à un prix convenable. Mais la Compagnie, pour le transport de la houille et de l'anthracite, abaisse son tarif à 4 centimes par tonne et par verste, ce qui lui

Digitized by Google

permettra de s'approvisionner à bon marché sur tous les points de la ligne. Les houilles étrangères ne lui manqueront pas, et déjà celles de l'Angleterre ne reviennent, à Moscou, qu'à 62 fr. les 1,000 kilog. En Prusse et en Pologne on chauffe généralement les locomotives au bois, et le bois se trouve en abondance sur la ligne de Moscou à Nijnéi-Novgorod et sur celle de Koursk à Libau; quant à la section méridionale du réseau, elle sera pourvue abondamment par les mines de houille et d'anthracite qu'on a découvertes dans les bassins du Don et du Donetz. Les gisements du Don sont d'une richesse prodigieuse et s'étendent sans interruption sur une étendue de 2,000 milles géographiques carrés. C'est-à-dire qu'ils sont inépuisables. L'anthracite qu'ils recèlent est d'une qualité exceptionnelle, et contient, d'après les expériences qui ont été faites, jusqu'à 94 et 95 pour 100 de carbone pur. Le défaut de combustible n'imposera donc pas un repos forcé aux wagons de la Compagnie, qui l'obtiendra partout à des conditions satisfaisantes. Les frais d'administration seront plus restreints qu'en tout autre pays, puisqu'il y aura moins de gares et de stations, et par conséquent moins d'employés à payer; on sait enfin que les longs parcours apportent une diminution dans les dépenses d'exploitation. Les frais d'exploitation, suivant l'estimation de la Compagnie, ne doivent pas, en conséquence, dépasser pour la totalité du réseau la somme de 85,205,610 francs, ce qui laisse un bénéfice net de 104,140,190 francs, représentant pour les actionnaires un intérêt d'environ 10 pour 100.

## IV

Pour mieux apprécier l'importance du réseau des chemins de fer russes, embrassons dans son ensemble, sous le double rapport de ses ressources agricoles et de son industrie naissante, le grand empire qu'il va féconder.

Laissons au Nord la région des glaces éternelles, où les ours blancs disputent à quelques rares représentants de l'espèce humaine un sol sans végétation; ne nous arrêtons pas à la zône des mousses et des lichens, des marais tourbeux et des saules rampants, arrivons à la Russie, à la vraie Russie de Saint-Pétersbourg et de Moscou, de Novgorod et de Vologda, se prolongeant au loin en plaines fertiles et magnifiques, arrosées par les plus beaux fleuves de notre continent, et capable un jour, si la charrue ne lui fait pas défaut, de nourrir de son excédant la moitié de l'Europe occidentale. La partie septentrionale, qu'on appelle *la zône des forêts*, s'étend sur une

Digitized by Google

superficie de 168,740,000 hectares, renfermant une population de 10 millions d'habitants. Le seigle, le lin et le chanvre y sont cultivés sur une large échelle; le chanvre seul y donne lieu chaque année à une exportation de 40 millions de francs; pourtant, l'industrie agricole est fort arriérée dans cette vaste région, si on la compare à la nôtre, à laquelle tant de progrès restent encore à accomplir. L'exploitation forestière, source de richesses incalculables, y doit attirer l'attention de l'Europe. Dans nos contrées civilisées, l'homme semble avoir regardé les forêts comme des ennemis. La hache, depuis deux siècles, s'est abattue sur elles sans relâche; nos montagnes et nos côteaux ont été dépouillés; l'Etat n'a pu arrêter la dévastation et souvent il l'a favorisée. Nous manquons de bois; mais la Russie peut répondre à toutes les exigences de nos constructions terrestres ou maritimes. L'obstacle qui entre elle et nous élevait une barrière infranchissable va disparaître. Les arbres de ses forêts pourront désormais descendre dans nos ports, et cette branche de commerce recevra, par la construction des chemins de fer, un développement considérable, soit que les wagons amènent directement le bois sur la Baltique, soit qu'ils le transportent sur la Dvina, sur le Niemen ou sur la Vistule, pour être flotté jusqu'à la mer. Une partie de cette région du Nord dont nous nous occupons, manque de blés, de bestiaux, de fruits, etc., qui abondent dans les provinces plus méridionales; le chemin de fer deviendra son pourvoyeur naturel. Elle demande à l'Europe une foule de produits; le chemin plonge dans l'Occident pour répondre à ses besoins.

La zône centrale cumule une double importance. Elle tient à la fois le sceptre de l'industrie et celui de l'agriculture. Si la région des forêts est, avec Saint-Pétersbourg, la tête de la Russie, on peut dire de celle-ci qu'elle en est le cœur. Dans aucune autre partie de l'empire, la population n'est aussi serrée, quoiqu'elle soit bien loin encore d'être en rapport avec l'étendue de la contrée. 38 millions d'habitants y occupent une superficie de 191,600,000 hectares. C'est entre le cours supérieur du Volga et celui de la Dvina, dans un pays dont Moscou tient le centre, que l'industrie est surtout concentrée. Le tissage, les fabriques de papier, les fonderies, les verreries, les poteries en sont les branches principales. Dans la partie orientale du bassin de la Dvina, la culture et la mise en œuvre des chanvres ont reçu une très grande extension. A l'est du Volga, on fabrique une prodigieuse quantité d'objets en bois et en écorce de tilleul. Plus loin, à l'orient, mais à une grande distance, se trouve le district de Perm qui renferme les neuf dixièmes des mines exploitées dans l'empire. La Kama, magnifique affluent

Digitized by Google

du Volga, qui arrose ce district, le met en communication avec Nijnéi-Novgorod qui sera reliée à Moscou par un des embranchements du chemin de fer. L'industrie ne vit et ne se développe que par le commerce ; la région manufacturière de la Russie est donc, en même temps, un grand centre commercial. Mais l'essor de son industrie a été longtemps paralysé par son isolement au milieu d'un pays privé de moyens faciles de communication. Le chemin de fer de Saint-Pétersbourg à Moscou y a déjà provoqué un redoublement de vie et d'activité qui s'accroîtra, sans doute, au delà de toute prévision, lorsque les lignes de Libau, de Varsovie, de Théodosie et de Nijnéi-Novgorod viendront se rattacher à la vieille capitale de la Russie.

Au-dessous de Koursk, sur le cinquante et unième degré de latitude, commence la grande région agricole, la *région du terreau noir*, qui s'avance au sud jusqu'au 48e degré, c'est-à-dire jusqu'au-dessous d'Iékaterinoslav. Le pays situé plus au nord, jusqu'à Orel et jusqu'à Moscou, est assurément fertile. Mais rien n'égale en Europe la fertilité du terreau noir, qui couvre de son humus profond les gouvernements de Volhynie, de Podolie, de Kiev, de Tchernigov, de Poltava, de Kharkov et de Voronèje. Il exige à peine le labour, comme la terre féconde de la vallée du Nil, et il prodigue, sans engrais, les plus magnifiques récoltes. Cette partie de la Russie est la patrie privilégiée du froment. L'orge et le seigle, le millet et le sarrasin y viennent avec la même abondance, et le tabac y couvre des espaces considérables. Les arbres fruitiers y prospèrent en plein vent, et le chêne est l'essence qui domine dans les forêts. Cette vaste plaine, dont M. Schnitzler évalue la superficie à 330,000 kilomètres carrés, est à la Russie ce que notre Tell algérien est au Sahara. Les populations du désert ne vivent que par le Tell, et la Russie ne pourrait se passer de la région du terreau noir, qui, si elle recevait sur toute son étendue la semence qu'elle rend avec tant d'usure, pourrait, après avoir répandu l'abondance dans l'empire, nourrir encore une partie de l'Europe de l'excédant de ses moissons. Le chemin de fer de Moscou à Théodosie la traverse dans toute sa largeur, du nord au sud. C'est dire assez qu'il doit assurer à ses produits un débouché sur la mer Noire. Les nations occidentales, le fait est malheureusement trop avéré, se trouvent dans la triste nécessité, elles si industrieuses, si laborieuses, si admirablement pourvues de tous les instruments de travail, de demander à l'étranger une partie de leur subsistance. L'appréciation de ces besoins, qui semblent s'accroître d'année en année, a été la cause déterminante de la direction donnée par le gouvernement russe à l'une des branches de son réseau de voies ferrées. « La ligne de Koursk on d'Orel à Libau,—dit la notice

Digitized by Google

publiée par la grande Société des chemins de fer, — doit avoir précisément pour effet de faire entrer la production de la Russie dans le système ordinaire et habituel d'alimentation de l'Europe occidentale. »

A la zône agricole succède la zône du maïs et des vignes, que M. Pétermann appelle la *région de l'élève du bétail*, et qu'on pourrait, avec non moins d'exactitude, nommer la *région des steppes*, puisqu'elle en est couverte sur la plus grande partie de sa surface. Elle comprend les gouvernements d'Iékaterinoslav, de Kherson et de Tauride, la Bessarabie, le pays des Cosaques du Don, etc. Sa superficie est de 72,680,000 hectares, et sa population ne dépasse pas 4 millions d'habitants; mais les bestiaux y abondent. On évalue à 12 millions, dont 4 millions de mérinos, le nombre des bêtes ovines qu'elle renferme, à 4,500,000 celui des chevaux, à plus de 5 millions celui des bêtes à cornes. Les troupeaux de chèvres y sont considérables et les Tartares s'y livrent à l'élève du dromadaire. Les troupeaux trouvent une pâture abondante dans les steppes qui, au printemps et à l'automne, se couvrent d'une végétation luxuriante. Cette portion de l'empire livre donc au commerce une grande quantité de cuirs, de suifs et de laines. L'exportation annuelle de ces deux derniers articles est d'environ 80 millions de francs, suivant M. Pétermann. Des troupeaux nombreux sont dirigés sans cesse vers le nord de la Russie pour alimenter les boucheries, et il est certain que le caviar et les autres salaisons préparées sur les bords de la mer d'Azow, prendront en partie cette même direction. Les lacs salés, situés à une petite distance au sud de Pérékop et aux environs d'Eupatoria, fournissent le sel aux provinces méridionales de l'empire qui manquent de cette denrée de première nécessité, et dont la vente, opérée par les employés de la régie, est de 100 à 160,000 tonnes. Les pêcheurs du Dnieper en font une énorme consommation pour leurs salaisons de poissons, et ceux de la mer d'Azow en trouvent dans les salines situées au sud-est de Théodosie. La Crimée, qui possède encore une ville industrieuse, Kara-sou-Bazor, envoie jusqu'à Saint-Pétersbourg ses marbres et ses fruits délicieux, et la partie méridionale de la presqu'île est couverte de vignobles, dont le produit, en 1840, s'élevait, suivant Hommaire de Hell, à 115,800 hectolitres. Le gouvernement russe attache une grande importance à la viticulture, qui paraît appelée à recevoir de grands développements dans la Crimée. Telles sont les ressources principales des provinces méridionales traversées par le chemin de Moscou à Théodosie. Cette dernière section de la ligne a donc, dans le pays même des steppes, de nombreux éléments de succès, parmi lesquels nous ne devons pas oublier les bassins d'anthracite et de

Digitized by Google

houille du Don et du Donetz, dont nous avons parlé, et qui, dans un avenir très prochain, seront en pleine exploitation.

De l'autre côté du détroit de Kertch, la Russie possède un pays magnifique qui la met en communication d'un côté avec la Perse et de l'autre avec la Turquie d'Asie. Dans cette contrée montagneuse, elle a des luttes fréquentes à soutenir contre des peuplades barbares, dont la soumission n'est pas moins à désirer, au point de vue de la civilisation, que celle de nos Kabyles algériens. Les provinces caucasiennes sont destinées à acquérir une prospérité exceptionnelle, et à faire oublier à la Russie qu'elle ne possède pas dans les mers de l'Inde ou de l'Amérique de riches colonies comme l'Angleterre, la France et l'Espagne. Là, en effet, croissent l'olivier et le mûrier; le coton y prospère ainsi que le riz. La canne à sucre qu'on y cultivait anciennement et dont on a fait des plantations nouvelles, se plaît dans la contrée chaude et basse où le Kour a son embouchure. L'assa-fœtida, le safran et la garance y poussent sans culture, et cette dernière plante, si précieuse comme substance tinctoriale, donne déjà un produit annuel de 1,500,000 kilogrammes. Une excellente espèce de cochenille y vit à l'état sauvage. La récolte de la soie y est abondante; le sésame et l'indigo promettent eux-mêmes une culture avantageuse. Il était naturel que la Russie cherchât, au moyen de ses chemins de fer, à se rapprocher de cette contrée privilégiée, et la Crimée est la grande route de Saint-Pétersbourg au Caucase. En attendant la pacification complète de ses provinces asiatiques, la Russie y fait stationner forcément une armée entière, ce qui entretient sur toute la route un mouvement incessant et très actif. 300,000 voitures, fourgons, chariots, traversent chaque année l'isthme de Perekop, et l'on avouera que ce mouvement est éminemment favorable au chemin de fer qui le détournera presque entièrement à son profit. A ces promesses de succès pour les actionnaires du réseau russe, il faut en ajouter d'autres : deux grands courants commerciaux ont de tout temps traversé la Crimée; le premier est celui qui s'opère par Perekop, et dont nous venons de parler; le second, partant de la contrée située au nord-ouest de la mer d'Azov, suit la Touka ou flèche d'Arabat. Les blés et les autres marchandises dont l'exportation a fait la fortune de Kertch, arrivent surtout par cette voie, qui est exactement celle que l'on a fait prendre au chemin de fer de Théodosie.

Pierre le Grand aurait voulu faire de la Russie une nation commerçante et industrielle; mais on crée plus facilement et plus vite des soldats et des casernes que des ouvriers et des usines. L'industrie n'a commencé à se développer que sous l'empereur Alexandre Ier. Nicolas est parvenu depuis à lui imprimer une impulsion

Digitized by Google

qui a dépassé toutes les espérances, quoiqu'elle soit encore bien modeste et bien faible, si on la compare à celle des peuples occidentaux. Il y a une trentaine d'années, l'achat à l'étranger des machines destinées aux ateliers russes était d'environ 200,000 fr. La Russie alors n'en fabriquait point elle-même. Aujourd'hui elle en demande à l'Angleterre, à la France et à la Belgique pour 12 à 13 millions de francs chaque année, et l'on en confectionne dans les ateliers de Saint-Pétersbourg; on voit même naviguer sur le Volga des bateaux à vapeur construits à Nijnéi-Novgorod. Les hauts fourneaux et les forges produisent annuellement 320,000 tonnes de fonte et de fer en barre. Les dernières statistiques comptent dans l'empire 10,388 fabriques ou usines employant 470,914 ouvriers et produisant une valeur de 648,606,820 fr. Il est bien entendu qu'on ne fait pas figurer dans ce chiffre les fabriques de quincaillerie, de produits chimiques, de tabac, de chandelles, etc., ni les tanneries, dont le nombre s'élève à plus de 20,000. Les usines à sucre, au nombre de 364, employant 45,711 ouvriers, produisent 80 millions de francs; 55 filatures de coton avec 30,000 ouvriers produisent 63 millions de francs; 448 fabriques de cotonnades avec 81,451 ouvriers produisent 57 millions de francs; 349 teintureries et imprimeries sur étoffes avec 25,867 ouvriers produisent 61 millions de francs. L'industrie des soies, représentée par 532 fabriques (6,000 ouvriers, 23 millions de francs), a fait comme celle des cotons de merveilleux progrès, et la perfection des tissus ordinaires et des étoffes de luxe qui figuraient à l'Exposition universelle de Londres, a excité l'étonnement des connaisseurs, qui s'attendaient à trouver les produits russes de cette catégorie bien inférieurs à ceux de la France et de l'Angleterre. Les perfectionnements n'ont pas été moins rapides dans la fabrication des draps et lainages qui occupent, dans 544 fabriques, 100,249 ouvriers produisant 89 millions de francs. Les fabricants russes, appartenant pour la plupart à la ville de Moscou, expédient chaque année sur la frontière chinoise des milliers de pièces de draps qui s'introduisent dans le Céleste-Empire et font sur ce marché immense une concurrence active aux produits similaires de la Grande-Bretagne. Les délégués français, envoyés dans la Chine et dans l'Inde pour étudier les questions commerciales qui intéressent la France dans ces contrées lointaines, ont constaté eux-mêmes le fait que nous signalons. Ils ont rencontré des draps russes, portant encore les marques des fabricants moscovites jusque dans les ports de Canton et de Shang-Haï. La Russie est donc entrée définitivement dans le mouvement industriel de l'Europe; le réseau de voies ferrées hâtera sa marche dans la voie si nouvelle qu'elle parcourt déjà avec tant d'assurance, et la Compa-

Digitized by Google

gnie des chemins de fer verra ses bénéfices s'accroître en raison directe des succès de la nation qu'elle aura dotée de ce puissant instrument de progrès.

Les peuples occidentaux eux-mêmes n'auront qu'à s'applaudir de la prospérité industrielle et commerciale de la Russie ; l'Angleterre y trouvera des débouchés nouveaux en même temps qu'une source intarissable pour l'alimentation de plus en plus difficile de sa population ouvrière. Les rivalités entre l'Angleterre et la Russie sont pourtant naturelles et difficiles à éteindre. La Russie s'efforce d'attirer, par ses frontières méridionales, le commerce de la Perse et de l'Asie centrale. L'Angleterre cherche à le détourner à son profit. Aujourd'hui même, et dans ce but, elle se prépare à construire de la Méditerranée à Bassora un chemin de fer qui lui permettra de régner à Constantinople et de dicter des lois à la Perse. Munie de la concession du sultan, l'Angleterre est dans son droit. La Russie, si elle sent le coup qu'on veut lui porter, ne peut ni protester ni même se plaindre ; mais elle a entre les mains un moyen qui, se rattachant complétement aux vues commerciales qui l'ont guidée dans le tracé de son réseau de voies ferrées, lui permettrait d'amoindrir, dans d'énormes proportions, les effets du chemin de fer anglais, un moyen légitime s'il en fut, sans danger, et qui serait pour elle-même d'un avantage incalculable. Il s'agirait simplement d'envoyer, entre la mer Caspienne et Khiva, un corps d'armée chargé de déblayer l'ancien lit de l'Oxus et de forcer le fleuve à jeter, comme autrefois, dans la mer Caspienne, ses eaux profondes, et avec elles tout le commerce de l'Asie centrale et orientale. Cette œuvre grandiose que Pierre le Grand avait rêvée serait digne d'un de ses successeurs. Elle laisserait subsister une communication importante entre l'Oxus (Djihoun) et l'Aral, féconderait une large zône de terre dans le désert, et serait terminée avant l'ouverture de la première section du chemin de fer anglais. Un canal de jonction entre la mer Noire et la mer Caspienne la compléterait, et appellerait sur ses bords la création d'une foire dont l'importance égalerait un jour celle de Nijnéi-Novgorod. La possibilité d'exécuter une telle entreprise peut d'abord sembler douteuse; mais, en y réfléchissant, on ne tarde pas à comprendre que la dérivation de l'Oxus, favorisée par la pente naturelle du sol qu'il arrosait encore il y a cinq ou six siècles, n'offrirait aucune difficulté grave, car ce n'est point une révolution géologique qui l'a brusquement détourné de son cours primitif, mais, suivant toute probabilité, un ensablement progressif de son embouchure dans la Caspienne, qui, d'un bras secondaire, se rendant à l'Aral, fit d'abord la principale et plus tard la seule embouchure du grand fleuve.

ALEXANDRE BONNEAU.



Digitized by Google

# CONTES ET FABLES

## LE GRILLON.

C'était un grillon familier
Eclos aux rayons du foyer;
Pour monde il avait la cuisine,
Pour gîte un terrier spacieux,
Héritage des bons aïeux.
Quel palais! direz-vous. Eh! palais ou chaumine,
Qu'importe à qui se trouve bien?
De la gaîté toujours, pas la moindre castille,
Chants du soir, souper de famille
Où chacun babille
A propos de rien,
Douce rêverie,
Plaisirs sans regrets
Et sans indiscrets;
Où mieux, je vous prie,
Dans l'incognito
Passer la journée
Que sous le manteau
De la cheminée?
Mère grillon disait, redisait chaque jour :
« Enfants, sachez-le bien, le bonheur est dans l'âtre. »
Mais le plus jeune, hélas! capricieux, folâtre,
Leur faussa compagnie; il voulait faire un tour,
Un petit tour à la fenêtre,
Rien qu'un tour. Le destin voulut qu'en ce moment
Elle fût grande ouverte. Or, quand il vit paraître
Aux splendeurs du soleil tout un monde charmant,
Fleurs, herbes, fruits, enfin un pays de cocagne,
La tête lui tourna, si bien qu'en un clin d'œil

Digitized by Google

Il sautillait dans la campagne.
Là les grillons forains lui firent bon accueil
Tout en se gaussant de sa mine
Et de ses parfums de cuisine;
On alla grillonnant et par monts et par vaux;
Le fuyard admira ces spectacles nouveaux,
Rit beaucoup, jasa davantage.
Quand il eut bien ri, bien jasé,
Il se prit à penser : Le sage,
A ce qu'on dit, fait l'opposé.
Ce regard jeté sur lui-même,
Hélas! dans une angoisse extrême
Plongea le grillon familier.
Plus de chants, plus de ris, plus de jeux dans la plaine;
Sous les feux du soleil il se traînait à peine.
Ses joyeux compagnons regagnant leur terrier
Lui dirent : qu'as-tu donc? — J'ai le mal du foyer.

Au foyer paternel, abri de la sagesse
D'où le vent du caprice exila ma jeunesse,
Ainsi le souvenir me ramène, mes sœurs.
Oh! qui me donnera d'en retrouver la route!
Douceurs de la famille, ineffables douceurs,
Heureux qui les comprend, plus heureux qui les goûte!

## LA CRÈME ET L'ÉCUME.

On a l'air de penser qu'avant d'aller en classe
Les enfants ne raisonnent pas;
Ils raisonnent, vous dis-je, et si dans certains cas
En douter est permis, c'est qu'ils chassent de race
Et marchent sur les pas
De messieurs leurs papas.

Josillon, marmouset pas plus haut que ma botte,
Disait à sa maman : — Pourquoi donc, s'il te plaît,
Mère, quand le matin tu nous donnes du lait,
Enlever le dessus? — Ah! répondit Javotte,
Le dessus, c'est la crème; on vend le lait deux sous
Au marché de la ville, et la crème en vaut quatre.
— Bon! Ainsi le dessus vaut deux fois le dessous?
— Juste, et pour en avoir, parfois il faut se battre.

Digitized by Google

Ce précepte nouveau
Josillon le grava dans son petit cerveau,
Non qu'il eût grand souci du marché de la ville,
Mais sa raison subtile
Lui faisait entrevoir certaine occasion
D'appliquer l'aphorisme aux dépens de sa mère.
A l'instant où la ménagère
Prend sa quenouille, Josillon
Flairant le parfum du bouillon,
D'un petit air de chattemite
Se glisse au bord de la marmite,
Rase l'écume, souffle, vite
Avale. On devine comment
Le marmot se trouva de son raisonnement.

Raisonnons raisonnablement :
Le rang est-il toujours la preuve du mérite?
Plusieurs diraient oui ; moi, j'hésite :
La fable répond non par la voix d'un gourmand,
Et l'histoire répond de même :
Que de fois on a pris l'écume pour la crème!

## LE CIRON, LA CIGALE ET LE VERMISSEAU

Plus petit que vous n'est pas grand,
Disait au ciron la cigale,
Vous tremblez à l'aspect d'un gland,
Un marron vous est le Mont-Blanc,
Tandis que moi, rien ne m'égale :
D'un saut je franchis le vallon,
De la rivière au mamelon
Je vole ; pour moi la distance
N'est rien.
Voyez comme le mal balance
Le bien :
A vous lenteur, à moi vitesse
Mais de parler ainsi j'ai tort,
Eh oui, grand tort, je le confesse;
Car enfin n'est-ce pas le sort
Qui vous donna cette faiblesse?
On vient au monde comme on peut
Et n'est pas cigale qui veut.

Digitized by Google

Seulement, je ne comprends guère
Qu'étant si petit, si petit,
Vous ne puissiez sur notre terre
Grignoter à votre appétit;
Vous mourez de faim, m'a-t-on dit.
La cause, peut-on la connaître?
Un peu de paresse peut-être....
Allons donc, travaillez, mon cher,
On ne vit pas à prendre l'air.
J'ai dîné, moi; c'est grand dommage,
Vous auriez vu comment ici
L'on dîne. Retenez ceci :
L'aisance est fille du courage.

— Merci du sermon, grand merci,
Dit l'ermite, il est bon, je pense,
Mais comme il garnit peu la panse,
Je vous tire ma révérence. —

Je l'aurais fait depuis longtemps,
Et vous? Avec ces charlatans
Pas n'est besoin de politesse.
Que le pauvret dans sa simplesse
Voulût l'entendre jusqu'au bout,
C'est humilité, voilà tout.
Au demeurant, comme il était habile,
De sa raison il fit meilleur emploi;
Bien que peut-être il n'eût pas lu Virgile,
Maître ciron se disait à part soi :
L'audace mène à la fortune,
Cela s'est vu cent fois pour une;
De l'audace donc, et pourquoi
Ne serais-je pas heureux, moi!

Longeant un lac du voisinage,
Je veux dire une goutte d'eau,
Il va, sur la foi de l'adage,
Heurter chez un bon vermisseau,
Vieux philosophe, très saint père,
Vivant, dit la chronique, au fond de sa tannière
Comme feu Diogène au fond de son tonneau.
— Quel est cet hôte? — Un cironneau,
Répond tout bas le pauvre hère. —
— Qui t'amène ici? — Le besoin. —

Digitized by Google

— C'est un grand maître. Eh bien! mon frère,
Que te faut-il? — Un petit coin,
Si ce n'est trop de hardiesse,
Dans le palais de Votre Altesse. —
— Altesse n'est pas mon surnom,
Ils m'appelaient Hume-Limon,
Mais viens, jamais ami ciron
Ne fut de trop en ma retraite.
Dans une intimité parfaite
Nous allons vivre désormais,
N'est-ce pas, tu me le promets? —
L'hôte au comble de ses souhaits
Jura fidélité jusqu'à la dernière heure.
— Vécut-il de longs jours en l'obscure demeure
Dont le calme lui plaisait tant?
Il faut donc vous le dire encore!
Hélas! à la seconde aurore
Il mourut, mais mourut content.

A qui se meurt de faim gardez de faire un prône;
Pourquoi railler ce malheureux?
Il ne vivra qu'un jour ou deux;
Ah! qu'un jour de bonheur est une belle aumône!

## LE MOINEAU ET L'HIRONDELLE.

Voulez-vous connnaître les hommes,
Etudiez les animaux.
Eh oui, car tous, tant que nous sommes,
Du plus petit jusqu'au plus gros,
N'avons-nous pas, ne vous déplaise,
Les mêmes qualités, dont plus d'une mauvaise?
Au moins des animaux on peut médire à l'aise.

A la tourelle du manoir
D'un vieux baron de Normandie,
— Notez l'endroit — sans trop savoir
Les propriétés du terroir,
Dame hirondelle à l'étourdie,
Avait collé son nid : c'était tout son avoir.
Moi qui n'ai gîte ni provende,
Je voudrais un nid n'importe où,
Mais d'aller en terre normande
Me mettre à la gueule du loup,

Digitized by Google

Nenni, je ne suis pas si fou.
Quand je dis loup, il faut s'entendre;
Nargue de ceux qui croient m'attendre
Sur quatre pieds au fond des bois;
Qu'ils complotent dans leur patois,
Du diable s'ils peuvent m'y prendre.
Il en est d'un plus doux accès
Qui pérorent en beau français
Et savent montrer patte blanche;
Ne vous frottez pas à leur manche,
Tirez leur de loin le chapeau,
Ou vous verrez ce qu'on y gagne.
Mais c'est trop battre la campagne,
Vite revenons au château.

Si vous avez bonne mémoire,
De la dame au sombre manteau
Nous avions commencé l'histoire.
Un piqueur de raisin,
Son voisin,
Chicaneur de naissance,
Plus malin,
Avec l'air d'innocence
D'un bénin passereau
Qu'un avocat manseau,
S'en vint l'aile pendante,
L'œil éteint, demi-mort,
Et la voix chevrotante,
Au petit château fort
Qu'avait à la tourelle
Maçonné l'hirondelle.
Oh! petit scélérat, comme il se contrefait!
— Si j'osais, bonne châtelaine,
Devant vous former un souhait...
— Eh! pourquoi pas? Deux, s'il vous plaît;
Entre oiseaux il n'est point de gêne,
Parlez. — Je ne parle qu'à peine
Tant m'a chassé le tiercelet.
Au bord de l'eau, sous la ramée
Vous trouverez ma bien-aimée,
Ma Friquette. O tristes adieux!
Allez, dites-lui qu'en ces lieux,
Pour consolation dernière,

Digitized by Google

Avant de clore la paupière
Je n'attends plus de ses beaux yeux
Qu'un regard. Allez, allez vite.
— J'y vole. Mais vous serez mieux
Couché tout du long dans mon gîte :
Reposez jusqu'à mon retour.

Et l'hirondelle messagère
Déployant son aile légère,
Du sommet de la haute tour
Plonge, s'en va sur la pelouse,
Au bord de l'eau, dans le bosquet,
Partout enfin, de ce friquet
Réclamer la très-chère épouse.
Mais, hélas! de réponse point;
Egoïste même en ce point,
Le traître était célibataire!
Ne soupçonnant pas le mystère,
Elle repasse le vallon,
Triste, disant en elle-même :
Quel malheur! — Et notre félon
En riant de son stratagème
Disait : quelle simplicité!
Un bourgeois de Falaise
Du tour se fût douté.
Gageons qu'à présent la niaise
De Friquette porte le deuil.

A ces mots, il braque son œil
Au bord du trou sur l'hirondelle
Qui revenait à tire d'aile.
Et quand enfin elle arriva,
Savez-vous ce qu'elle trouva,
Pour récompense du message?
Un coup de bec si foudroyant
Que la pauvrette tournoyant
S'en alla tomber sur la plage.
En vain, regardant le vitrage
Où se mirait son ermitage,
Voulut-elle voler, son aile la trahit.
A peine eut-elle un mot de blâme
Pour le crime; elle dit, exhalant sa belle âme :
Secourez les ingrats, mais gardez votre nid.

LOUIS DARRY.

Digitized by Google

# REVUE CRITIQUE

## DE L'ATHENÆUM FRANÇAIS.

*Essai sur la question de l'originalité de Gil Blas*, par M. Ch. Frédéric FRANCKSON professeur à l'université de Berlin, in-8°. Leipzig, Paris, Fried. Klincksieck.

Les deux premiers chapitres du *Siècle de Louis XIV* parurent en 1739; mais ce ne fut qu'en 1752 que Voltaire mit la dernière main à son livre, et la *Liste des Ecrivains français du siècle de Louis XIV* doit avoir été rendue publique vers le même temps. C'est là que nous trouvons à l'article *Lesage* cette brève appréciation du roman de *Gil Blas :* Gil Blas est entièrement pris de la Vida del Escudero don Marcos de Obregon. — Une semblable assertion aurait lieu de nous étonner sous la plume de Voltaire, si Clogenson ne prenait soin de nous informer que celui-ci gardait sans doute rancune à Lesage de son personnage de *Triaquero*, dans lequel il avait cru se reconnaître. Quoi qu'il en soit, nous ne voyons pas que cette boutade, ni les critiques de *La Martinière* aient trouvé grand crédit en France au XVIII^e siècle, et ces suppositions de plagiat seraient tombées d'elles-mêmes, s'il ne se fût rencontré un écrivain intéressé à s'en emparer et disposé, par la tournure de son esprit, à les ériger en fait incontestable.

Cet écrivain, le père *Isla,* de la Compagnie de Jésus, né à Ségovie en 1714, mort en Italie en 1783, est auteur d'un roman-pamphlet intitulé : *Vie de frère Gerundio de Campazas*, mis à l'index aussitôt après sa publication, en 1758, de quelques autres productions, et d'une traduction de *Gil Blas* ayant pour titre : *Aventures de Gil Blas de Santillane, volées à l'Espagne et adoptées en France par M. Lesage, restituées à leur patrie et à leur langue naturelle, par un Espagnol zélé, qui ne souffre pas qu'on se moque de sa nation.* — Ici, comme on voit, il ne s'agit plus d'un mot dit en passant, d'un trait, plus ou moins mesuré, en réponse à quelque allusion satirique, mais d'une affirmation résolue. Comment admettre, en effet, dit Isla, qu'un étranger puisse connaître à ce degré intime, nos coutumes, notre pays, nos mœurs et notre histoire? un Espagnol pouvait seul traiter un semblable sujet. M. Lesage n'est qu'un larron, et l'heure est venue de rendre à César ce qui appartient à César; l'auteur de *Gil Blas* n'a jamais été français, il est Castillan; il se nomme *Constantini*.

Ce paradoxe, tout dénué de preuves qu'il était, devait évidemment trouver des partisans en Espagne; et il ne manqua pas d'en rencontrer;

Digitized by Google

mais en France, cette querelle parut puérile, sans doute, et nous ne sachons pas que personne ait songé à se préoccuper des sophismes du P. Isla jusqu'en 1818. A cette époque, et en présence de certaines allégations qui se produisirent, soit en France, soit à l'étranger, François de Neufchâteau crut devoir prendre en main la cause de Lesage et réfuta, dans un mémoire lu à l'Académie, les accusations portées contre cet auteur. C'est à cette dissertation que *Llorente*, adoptant l'étrange revendication de son compatriote, répondit deux ans plus tard par ses *Observations critiques sur Gil Blas.*

Les dates, que nous avons indiquées avec intention, et les détails qui les accompagnent, nous ont paru nécessaires pour bien établir la filiation des témoignages et leur valeur.

L'ouvrage de Llorente a pour point de départ la même hypothèse dont Isla s'est servi quelque quarante ans avant lui. Il lui paraît improbable, à lui aussi, que *Gil Blas* soit l'œuvre d'un étranger ; il part de là pour imaginer un manuscrit ; puis, l'existence de ce manuscrit posée, il recherche quel peut en être l'auteur, quand, comment, par suite de quelles aventures ce *Gil Blas* inconnu est tombé entre les mains de Lesage, et, d'induction en induction, il établit ce qu'il appelle la vérité. A ses yeux, *Constantini* n'est pas le vrai père de *Gil Blas;* le seul, l'unique auteur du livre contesté est *D. Antonio de Solis y Ribadeneira* ; le titre primitif du manuscrit, rapporté d'Espagne par M. de Lionne et légué plus tard à Lesage, n'est pas *Gil Blas*, mais bien *Histoire des aventures du bachelier de Salamanque, D. Chérubin de la Ronda.* — Ensuite, viennent les preuves à l'appui ; car Llorente a présumé, non sans raison, que ses conjectures trouveraient peut-être des incrédules. D'ailleurs, ce ne sont pas les preuves qui lui manquent ; il en fournit, et de plus d'une sorte ; le malheur est qu'elles sont insuffisantes ou, qui pis est, qu'elles tournent contre lui. Il constate des analogies, et ces analogies existent, il est vrai ; des ressemblances qui tendraient à prouver que Lesage a fait deux romans d'un même livre, mais ces ressemblances ne prouvent rien, quant au fond ; enfin il signale des façons de parler, qui appartiendraient exclusivement à l'Espagne et qui, à elles seules, témoigneraient suffisamment contre l'originalité de Lesage ; il s'étonne, par exemple, de rencontrer dans *Gil Blas* des phrases comme celles-ci : *A Dieu ne plaise*, — *Grâces au ciel*, — *Dieu soit loué*, et il prétend que ces locutions n'ont jamais été françaises ; ainsi du reste.

En lisant ce réquisitoire, où les inconséquences les plus flagrantes succèdent aux arguments les plus arbitraires, où le parti pris est visible à chaque page, nous nous sommes souvenu, à propos, que Llorente, avant de condamner Lesage, avait été secrétaire général de l'Inquisition. Tout le secret de sa procédure est là. Il emprunte évidemment à ce tribunal fameux ses habitudes d'analyse et ses subtilités. Il ne part pas du vrai, il part d'une conviction plus ou moins mûrie, plus ou moins prompte. Les faits lui donnent d'inutiles démentis, il n'en tient pas compte, son jugement est fait, et il marche imperturbablement à son but, qui est la glorification de son idée. Malgré toute son assurance, cependant, malgré certains passages ingé-

Digitized by Google

mieux et qui portent coup, il nous paraît difficile d'être plus nul et moins convaincant. — C'est ce qu'établit, du reste, mieux que nous ne le saurions faire, la brochure de *M. Frédéric Franceson.*

M. Franceson, professeur à l'université de Berlin, n'est pas un juge prévenu, supposons-nous, et son autorité dans le débat est d'autant plus grande que ses appréciations, comme il le dit lui-même, ne sauraient être suspectes de partialité et qu'il est indépendant de tout préjugé national. La question qu'il aborde à son tour, il l'a étudiée sérieusement; son travail est un travail sincère et la connaissance qu'il possède de toutes les pièces du procès, sa modération même, prêtent à ses conclusions une force que l'on ne saurait contester.

Après avoir rappelé les prétentions d'Isla et résumé, en les critiquant, les imaginations de Llorente, M. Franceson, revenant une dernière fois sur la fable ridicule du manuscrit espagnol de *Gil Blas*, se demande comment cette fable peut être soutenue et discutée sérieusement, quand il existe des documents accessibles à tous, qui la détruisent sans retour possible, en donnant la mesure exacte, l'étendue et la nature des emprunts faits par Lesage à la littérature espagnole. Au premier rang de ces documents, M. Franceson place *Estevanille Gonzalès* et *Marcos Obregon;* il cite, le livre en main, la ligne, la page, le trait, le caractère, les épisodes que Lesage s'est appropriés, il montre comment il s'en est servi et dans quelle proportion; il prouve enfin que si l'Espagne peut, à bon droit, *revendiquer*, comme lui appartenant, le genre de romans auquel se rattache *Gil Blas*, c'est à Lesage, et à lui seul, que revient la gloire de l'avoir créé. Tout ce monde si divers, si humain, qu'il fait agir et parler, n'existait pas avant lui; c'est par ses mains qu'il a vécu et qu'il vivra. Il a fait plus que d'en être le Colomb, il lui a prêté cette âme multiple, cette mobilité de physionomie et d'accent qui donne aux œuvres droit de cité en tout lieu. Le livre de *Vicente Espinel* est un roman espagnol, le *Gil Blas* de Lesage n'appartient, en propre, à aucun pays.

*Borrow*, dans ses *Bohémiens d'Espagne*, dit, en parlant de l'ouvrage du docteur Geronimo de Alcala Yanez y Rivera : *Vie et aventures d'Alonzo, valet de plusieurs maîtres*, que ce roman est bien au-dessus de *Gil Blas*, et il ajoute que l'œuvre de Lesage n'est qu'une compilation. En regard de cette opinion, qui ne nous surprend pas, Borrow nous ayant accoutumé à ces légèretés, nous placerons, en finissant, le jugement de Walter Scott : « La carrière était en Espagne, dit-il, mais Lesage seul pouvait en extraire le marbre et ciseler la statue. »

Là est la vérité, que M. Franceson a démontrée avec autant de force que de désintéressement. Ce qui nous frappe dans sa brochure, faut-il le dire, c'est moins encore l'étude approfondie des textes, l'abondance et la solidité des preuves, que ce fait de la défense d'un auteur français, présentée par un professeur de Berlin. M. Franceson met dans son plaidoyer plus que de l'érudition, il y met de la chaleur; cette cause qu'il prend en main n'est pas la nôtre, elle est la sienne; et, après l'avoir lu, nous ne sommes pas convaincu seulement, nous demeurons son obligé. DUMESNIL.

Digitized by Google

*Etudes de philologie comparée sur l'argot et sur les idiômes analogues parlés en Europe et en Asie*, par Francisque MICHEL, développement d'un Mémoire couronné par l'Institut de France, 1 vol. in-8°. Paris, Didot. 1856.

Charles Nodier a indiqué, il y a plus de vingt ans, dans ses *Notions de linguistique*, les nombreux travaux relatifs à notre langue qui restaient encore à faire, et cet excellent programme est tracé avec tant d'exactitude et de prévoyance, que, si l'on songeait jamais à réunir en un seul corps les ouvrages composés sur ce sujet par la génération présente, il en serait, à coup sûr, l'introduction la plus naturelle.

Le spirituel philologue insiste à plusieurs reprises dans ce livre sur l'importance de l'étude scientifique de l'argot, effleurant chaque fois la question en quelques lignes de ce ton tour à tour léger, profond et paradoxal, si ridicule dans les écrits de ses imitateurs, mais si attrayant dans les siens, parce qu'il répond exactement à la tournure de son esprit.

Tout en reconnaissant aux malfaiteurs beaucoup d'imagination et une intelligence des plus inventives, il proclame en ces termes leur impuissance à se créer un idiôme entièrement original : « Aucune société particulière ne peut se former, dans le langage de la société commune, un langage qui échappe à sa forme et qui se passe de ses éléments. »

A mesure qu'on vérifie mieux cette loi, qui paraît d'abord trop absolue, on s'étonne de la trouver en toute circonstance de la plus rigoureuse exactitude. L'argot ne possède pas une tournure de phrase, pas une construction qui lui soit propre ; il est soumis dans chaque contrée aux lois de la syntaxe générale ; quant à son vocabulaire, qui semble s'éloigner beaucoup du nôtre, il repose tout entier sur un très petit nombre de conventions, et il serait impossible d'en imaginer d'autres.

Faire des mots n'est pas aussi facile qu'on le suppose; on peut tronquer ceux de la langue ordinaire, y ajouter des terminaisons bizarres, les employer dans des sens figurés, en emprunter des langues étrangères, mais on ne crée rien, on n'invente rien.

Dans toutes les langues, on abrége les termes dont on se sert souvent. En Angleterre et dans beaucoup d'autres pays, les mots ainsi tronqués, admis d'abord dans la conversation, arrivent bientôt à être écrits, chez nous au contraire ils ne sont en usage que parmi les dernières classes du peuple, et il aut des circonstances exceptionnelles pour qu'ils soient généralement connus.

Aux époques de troubles civils, certaines expressions de ce genre, après avoir été employées par quelques factieux, retentissent au milieu des clameurs de la foule et passent de là dans les brochures et dans les livres. Les pamphlétaires de la fronde disent *Maza* pour Mazarin, et les mécontents employaient sans doute ce nom bien avant le commencement des hostilités; *aristo* n'a eu qu'en 1848 les honneurs de la tribune, mais, s'il faut en croire l'auteur de l'ouvrage intitulé *les Conspirateurs*, il était en usage dans les sociétés secrètes dès les premières années du règne de Louis-Philippe.

Les *orientalistes*, c'est ainsi qu'on nomme les puristes en fait d'argot,

Digitized by Google

ont eu un double motif pour adopter et généraliser ce genre de mutilation : il défigure les mots et permet en même temps de les prononcer avec une rapidité bien précieuse lorsqu'il s'agit de donner à la dérobée un avis important.

Parmi eux rédemption dans le sens de grâce devient *rédam;* bénéfice, *bénef;* acharnement, *achar;* escroc, *es;* rendez-vous, *rendève;* voiture, *voite.* Souvent ils ajoutent à ces débris de mots des terminaisons de fantaisie qui en changent complètement la nature; pour briseur, bourreau, ils disent *brimar;* pour guichetier, *guichemar;* pour perruquier, *perruquemar;* pour boutique, *boutanche*, pour préfecture, *préfectanche;* pour Versailles, *Versigo.* C'est sans doute par suite d'une modification de ce genre qu'ils emploient *orphelin* pour *orfèvre.* Ce dernier mot fut probablement réduit d'abord à une seule syllabe, et quelque voleur en belle humeur l'aura complété par une sorte de calembourg. Quand les termes qu'il s'agit d'altérer sont trop courts pour pouvoir être abrégés, ils reçoivent seulement une terminaison qui en change la physionomie; là devient *lago;* là-bas, *labago;* ici, *icigo* ou *icicaille*, etc.

Ces procédés, et tous les autres du même genre, constituent la partie matérielle et technique de l'argot, mais il a aussi son côté spirituel, parfois même son côté poétique. Dans ce langage les peintres sont appelés *créateurs;* les chiens de garde, *alarmistes;* la terre, *produisante.* Les substantifs tirés comme celui-ci d'un participe présent sont extrêmement nombreux : *luisant* signifie jour; *tournante*, clef; *soutenante*, canne; *insinuant*, apothicaire; *relevante*, moutarde, etc.

Pour bien expliquer ces expressions figurées, il suffit de saisir la première idée qui se présente et de s'y tenir, en se gardant de trop raffiner. M. Francisque Michel, qui a souvent fait preuve dans ce livre et ailleurs, d'une véritable science de philologue, en donnant l'histoire complète de certains mots difficiles, cherche parfois à ceux-ci des origines tirées de trop loin. Il cite ces jolis vers d'une élégie de Marot :

> En est-il une, en ceste terre basse,
> Qui en tourment de tristesse me passe ?

Et il en conclut que si en argot la terre s'appelle *la basse*, « cette expression est dérivée de la locution proverbiale *ici-bas.* » Cela est vrai relativement au langage du poète, mais non pour celui des voleurs. Ils ne s'amusent point à penser aux rapports qui unissent la terre et les astres, ils ne songent guère non plus à opposer ce bas-monde à celui où le juste jouira d'une éternité bienheureuse, et, si par hasard cette idée leur vient, ils la repoussent comme fort désagréable. Ils rapportent tout à eux-mêmes, et s'ils trouvent la terre basse c'est quand ils sont forcés de prendre une position pénible.

Je ne croirai jamais non plus que, dans cette phrase : « Vous avez *effarouché* mon portefeuille, » *effaroucher* soit une altération du vieux mot *rouchier*, *frogier*, *frouger*, signifiant *fructifier*, *profiter*, *gagner*, et que cette locution soit tout simplement l'équivalent de : vous avez gagné mon portefeuille. En s'en tenant au sens le plus naturel, on croit voir le voleur

Digitized by Google

faisant disparaître le portefeuille, le faisant fuir avec autant de promptitude qu'un animal effrayé, et l'expression a ainsi une toute autre énergie.

Dans tous les pays, l'argot se compose principalement de ces locutions figurées qui nous font connaître bien mieux que tous les gros livres publiés sur ce sujet, le caractère, les préjugés et les vices des malfaiteurs.

En argot italien, ou *fourbesque*, *piacer*, plaisir, signifie des ducats; en argot espagnol, ou *germania* les réaux s'appellent *amigos*, des amis, et le mot *alegria*, allégresse, désigne le cabaret. Dans le premier de ces langages l'œil se dit: *lanterna*, dans le second, il a le même nom et de plus celui de *fanal*, termes qui rappellent aussitôt ce vers de *l'Etourdi*:

Oui, je devois au dos avoir mon *luminaire*,

Le *fourbesque* est un jargon plus spirituel et surtout bien moins grossier que tous les autres du même genre; l'audace y disparaît sous la ruse, l'obscénité s'y voile sous l'élégante finesse de l'expression. Le mot *veloce*, rapide, y sert à désigner l'heure, l'amant, cet amant italien toujours prêt à étourdir ses amis de ses plaintes et de ses soupirs qu'il convertit au besoin en sonnets, y prend le nom significatif de *bramoso;* quant à l'ignorant, il y reçoit la noble épithète de *gentiluomo*.

L'argot anglais, moins délicat, se rapproche davantage par son énergie pittoresque et cynique de celui de notre pays; la montre, la *toquante*, comme dit ici le peuple, s'appelle de l'autre côté du détroit: *tattler*, babillarde. A Paris, un nègre est un *mal blanchi*; les malfaiteurs de Londres le désignent par les termes ironiques de *snow-ball*, boule de neige, ou de *lily-white*, blanc de lys; quant aux soldats, ils les nomment *lobsters*, homards, à cause de la couleur des uniformes du pays.

Les voleurs russes appellent une barre de fer ou un gros bâton *vin de Champagne*, tandis qu'en vertu de la même métaphore appliquée en sens inverse, les plus hideux cabarets des barrières de Paris ont souvent pour enseigne: *A l'assommoir*.

Ces fréquentes analogies entre des jargons si divers parlés dans des régions fort éloignées les unes des autres, ont conduit M. Borrow, auteur d'un savant ouvrage intitulé *the Zincali*, à les considérer tous comme d'une origine commune, et c'est l'Italie qu'il leur assigne pour berceau.

M. Francisque Michel fait à ce sujet une distinction fort juste en ce qui touche l'argot français; il remarque l'absence complète de toute influence italienne dans les textes anciens, particulièrement chez Villon, et signale au contraire les fréquents emprunts faits par les voleurs de notre pays à leurs voisins, aussitôt après les guerres d'Italie; à cette époque, en effet, ils durent *italianiser* comme tout le monde, et bien plus encore, car ce n'est pas seulement par engouement, mais pour leur sécurité, qu'ils recherchent les néologismes.

Les jargons employés dans les autres langues de l'Europe renferment aussi des traces d'italien, mais beaucoup moins nombreuses, et s'ils se ressemblent entre eux, c'est uniquement parce qu'ils tendent au même but, et que les moyens de l'atteindre sont fort bornés.

Digitized by Google

Personne n'accusera les précieuses d'intelligences avec les voleurs, et cependant elles se rapprochent d'eux par plus d'une locution. Les dents sont appelées *mobilier* par les malfaiteurs, et par elles *ameublement de la bouche;* elles nomment *les deux sœurs* ce qu'ils désignent par le mot de *jumelles;* enfin, en argot, le *tranche-ardent* ce sont les mouchettes, et dans le style des ruelles, « *inutile*, ôtez le superflu de cet *ardent*, » signifie: laquais, mouchez la chandelle.

Voici un exemple bien plus décisif encore: Il y a eu à Toulouse, à une époque longtemps incertaine, mais que les savantes recherches de M. Ozanam semblent avoir définitivement fixée à la fin du VIe siècle, une école composée de grammairiens qui s'appliquaient uniquement à rendre la langue latine incompréhensible. Plusieurs motifs les y engageaient; ils voulaient, comme ils nous l'apprennent eux-mêmes, augmenter l'élégance du discours, éprouver la sagacité de leurs disciples, à qui, certes, il en fallait beaucoup pour les comprendre; enfin, dérober la science au vulgaire.

Ils avaient pris les noms des plus illustres personnages de l'antiquité, et les portaient avec aisance; celui qui nous donne tous ces détails s'appelle Virgile; ses collègues sont Caton, Cicéron, Horace, Lucain, Térence, etc. Chaque jour, ces savants hommes imaginaient quelque nouvelle complication de langage. A leurs yeux, leurs vers étaient des soleils, *soles;* ils appelaient la connaissance des plantes *géométrie*, et les médecins *géomètres* à cause de leurs études en ce genre. Le feu recevait onze noms différents outre celui que nous lui connaissons en latin. Chacun d'eux était tiré d'une de ses propriétés; on l'appelait *coquevihabis* parce qu'il sert à cuire les aliments, *ardon* parce qu'il est ardent, *calax* à cause de sa chaleur, etc.

Le nombre dix, considéré par eux comme complet en lui-même, se disait *ple* de *plenus;* parfois, au contraire, ils ne laissaient subsister que les terminaisons comme dans *ur* pour *nominatur*.

Si le vocabulaire des précieuses et celui des grammairiens de Toulouse présentent souvent avec l'argot de telles analogies, rien n'est plus naturel que de voir les divers jargons des voleurs se ressembler sur beaucoup de points; cette ressemblance n'indique pas une communauté d'origine; elle prouve l'identité des principes sur lesquels reposent ces langages de convention.

Cette rigoureuse unité de méthode permet à l'argot de se tenir chaque jour au courant des découvertes scientifiques et industrielles, et, tandis que les langues réelles, régulières, sont forcées d'admettre des mots étrangers ou de forger des composés grecs, souvent en désaccord avec l'ensemble de leur vocabulaire, le jargon des voleurs s'étend facilement, simplement, en vertu des principes qui ont présidé à sa formation.

« La pomme de terre, créée et mise au jour par Louis XVI et Parmentier est aussitôt saluée par l'argot d'*orange à cochons*. On invente les billets de banque, le bagne les appelle des *fafiots garatés*, du nom de Garat, le caissier qui les signe.

» *Fafiot!* n'entendez-vous pas le bruissement du papier de soie? Le Bil-

Digitized by Google

let de mille francs est un *fafiot mâle*, le billet de cinq cents francs un *fafiot femelle.* »

Ces exemples nous sont fournis par un curieux chapitre de *la Dernière incarnation de Vautrin*, intitulé *Essai philosophique linguistique et littéraire sur l'Argot*, où l'on trouve à chaque instant des locutions qui n'ont pas encore été recueillies. Du reste, de nos jours, les documents de ce genre abondent ; on en rencontre dans la plupart des romans-feuilletons. Peu de temps après l'incroyable succès du roman publié par M. Eugène Suë dans le *Journal des Débats*, Vidocq fit paraître un livre intitulé *Les vrais Mystères de Paris*. Cet ouvrage, bien que fort médiocre, méritait peut-être quelque attention, car il a été annoncé comme écrit dans le jargon alors en usage, tandis qu'on a reproché au romancier d'avoir puisé dans les lexiques connus un langage déjà vieilli. Nous nous contenterons de relever en passant un seul terme fort caractéristique qui manque dans le recueil de M. Francisque Michel.

Tout le monde connaît cette triste maxime : « La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. » On l'attribuait à Talleyrand, avant que M. Edouard Fournier l'eût restituée à M. Harel, qui, lui-même en avait trouvé le germe dans Voltaire ; l'argot, avec son énergique concision, la renferme en un seul mot, il appelle la langue : *la menteuse*.

Je rencontre encore cette expression dans un affreux livret in-18, signé Halbert d'Angers, dont voici le titre quelque peu redondant : *Le Nouveau Dictionnaire complet du jargon de l'argot, ou le langage des voleurs dévoilé; contenant tous les mots usités, reconnus et adoptés, suivi des nouveaux genres de vols et escroqueries nouvellement employés par eux, et terminé par des chansons en français et en argot.* Cet ouvrage renferme beaucoup de termes curieux, mais pour la plupart fort libres, qu'un lexicographe doit admettre dans son ouvrage à cause de la triste nécessité où il se trouve de le rendre complet, mais qui ne sauraient être supportés ailleurs ; nous ne citerons donc que les locutions suivantes, les seules qui puissent trouver place ici : *nourrir le poupart*, pour préparer le vol ; *repoussant*, pour fusil ; *nombril*, pour midi, le milieu du jour, par une métaphore tout à fait analogue à celle qu'employaient les Latins lorsqu'ils appelaient le centre d'une ville, *umbilicus urbis*, enfin *stuc*, pour part d'un larcin. Ce mot date au moins du XVIII^e siècle, car nous avons rencontré un arrêt de la Cour de parlement, du 22 juillet 1722, « portant condamnation d'être rompu vif... contre Cyr Cochois... convaincu de retirer chez lui nombre de voleurs, laronnesses et meurtriers de Paris ; d'avoir recélé les vols dont le partage se faisait dans sa cave, d'avoir le *stuc*, c'est-à-dire la part, et d'avoir acheté celle des autres. »

Rien n'est plus ordinaire à cette époque que de spécifier ainsi dans les titres des arrêts la nature des délits, en employant pour les désigner les mots en usage parmi les malfaiteurs ; les documents de ce genre mériteraient d'être fort soigneusement recherchés, car ils ont l'immense avantage d'être datés de la manière la plus précise. M. Francisque Michel n'a pas attaché aux renseignements chronologiques toute l'importance qu'ils méri-

Digitized by Google

tent; il explique, en général, avec exactitude le sens et l'origine des expressions, mais il indique trop rarement où il les trouve pour la première fois.

Un censeur rigoureux lui reprocherait encore de n'avoir pas tracé son plan d'une main assez ferme. Souvent il emploie, pour se faire sa part, des procédés qui ne sont point à l'abri de la critique. Il dit, par exemple, à la page 191, « ce mot ayant été rejeté par l'Académie, nous sommes bien en droit de le considérer comme appartenant à l'argot. » Voilà un droit qu'il est permis de contester, et un pareil raisonnement pourrait conduire à d'étranges conséquences. Toutefois, nous ne blâmons pas l'auteur d'avoir cherché à agrandir le sujet qu'il a choisi; mais si pour lui l'argot n'est plus seulement le vocabulaire secret des voleurs, s'il applique ce terme à cet assemblage d'expressions moqueuses, plaisantes et triviales que nous aimerions mieux appeler du nom de *patois de Paris*, nous avons un tout autre reproche à lui faire, car son livre ne contient que la moindre partie de ce langage si variable, si difficile à recueillir.

M. Francisque Michel explique fort bien cette locution : *avoir de la salade*, pour : être fouetté. Il fait observer que le mot *salade* n'est ici qu'une corruption de *salle*, et que fouetter un écolier en public s'appelait autrefois : *donner la salle*. Rien n'est plus juste; mais, au lieu de citer à ce sujet Leroux et Oudin, il eût mieux valu remonter jusqu'à Mathurin Cordier, qui, dans un ouvrage[1] où il enseigne aux écoliers à traduire en latin élégant les termes de leurs entretiens ordinaires, nous a conservé les détails les plus curieux et les plus complets sur leurs habitudes et leur langage.

Le spirituel auteur du *Vocabulaire du Berry* a signalé dans sa préface les nombreux synonymes que le mauvais état des routes et la nature des terrains ont inspirés aux habitants de cette province pour désigner toutes les espèces de boue; les écoliers du XVI^e siècle avaient presque autant d'expressions différentes signifiant recevoir le fouet. « Tu en as bien *arraché;* il n'en a pas seulement *arraché*, mais il en a bien *moulé;* il sera *basculé;* tu seras *infâme* de ceci; » tels sont les principaux termes destinés parmi eux à rendre cette idée.

M. Francisque Michel, après avoir remarqué, à l'article *guinal*, que *quinaud* se dit d'un singe, et, par suite, d'une créature laide ou contrefaite, rapporte des exemples où ce mot signifie confus, interdit, et selon lui, « dans ce sens-là, *quinaut* ou plutôt *quinaud* était synonyme de *camus*, aspect que présentent les singes, et qui se disait des gens surpris, confondus, attrapés. »

La conjecture semblait assez naturelle, mais nous trouvons chez Mathurin Cordier la véritable origine de cette locution. *Quine* y signifie dispute, et *quinault* celui qui a eu le dessous dans la dispute : « Il a esté *victus* à la grand'*quine*, *victus est in summa disputatione*, *vel*, *in supremo certamine*. Il a esté *quinault* le dernier, *victus est in extrema quæstione*. »

Dans ce langage, *grillant* se disait pour glissant : « Il fait icy *grillant*,

[1] *De corrupti sermonis emendatione.*



Digitized by Google

un lieu où il fait *grillant*, comme là où il y a eu du sang respandu, ou comme sur la glace. »

Plusieurs de ces locutions n'appartenaient pas en propre aux écoliers ; nous apprenons que celle-ci : « Il fait du *rententras* » pour : il fait le sourd, il feint de ne point entendre, était fort en usage parmi le peuple de Paris. A ces expressions vulgaires se mêlaient des termes brusquement tirés du latin, soit pour faire étalage d'érudition, soit même, comme le remarque Mathurin Cordier, par suite d'une incroyable ignorance de la langue française. Toute son indignation vient du reste à propos du mot *classe*, qu'on ne croirait pas si nouveau ; il ne veut pas qu'on dise : « Il est de nostre *classe*, » mais : « Il est de nostre *reigle*. »

Au vocabulaire des écoliers anciens et modernes, qui, dans le livre de M. Francisque Michel, n'est guère représenté que par les mots *copin* et *faisant*, il aurait fallu joindre celui des étudiants. On promet bien un travail sur ce sujet difficile, mais il ne m'inspire pas de très grandes espérances ; voici du reste sur quoi elles reposent : il a paru l'année dernière, sous ce titre beaucoup plus piquant que l'ouvrage : *Cinquante fariboles grammaticales et pittoresques à l'usage du petit monde et peut-être du grand, par un contrebandier. Au dépôt, rue Saint-Jacques*, 189, une toute petite brochure de quatre pages in-8 et du prix de dix centimes ; le premier mot qu'on y trouve est *bufique*, synonyme de mirobolant, suivant l'auteur, et, après cette explication, on lit en note : « Extrait du *Dictionnaire de poche du quartier latin* (sous presse). »

Au mot *chicard*, auquel M. Francisque Michel accorde, d'ailleurs, de fort longs développements, il aurait fallu mentionner un amusant vaudeville du théâtre du Palais-Royal : *Deux Papas très bien, ou la Grammaire de Chicard*, dans lequel Leménil répétait avec une stupéfaction comique chacun des mots étranges prodigués par Grassot. Pour l'auteur du livre qui nous occupe, cet ouvrage est un texte classique de la plus haute importance, et il est impardonnable de l'avoir négligé.

M. Francisque Michel a eu l'intention d'indiquer les termes de coulisses ; ainsi il a recueilli *manger du sucre*, pour : recevoir des applaudissements ; mais, sur ce point encore, il s'en est presque tenu au projet.

Pour nous borner à un seul exemple, aucune des expressions contenues dans le passage suivant, extrait d'un feuilleton intitulé *une Soirée d'Artistes* et signé Léon Troussel, n'a trouvé place dans le travail dont nous rendons compte. Il s'agit d'un comédien qui joue ce qu'on nomme au théâtre les *utilités*. « Au besoin il remplit des rôles quand les artistes sont malades, et alors on *l'attrape*. Savez-vous ce que c'est que se faire *attraper*?... C'est se faire *égayer*. Savez-vous ce que c'est que se faire *égayer*?... C'est se faire *éreinter*. Savez-vous ce que c'est que se faire *éreinter*?... C'est se faire siffler ; et savez-vous quand on se fait siffler ? On se fait siffler quand on est *bleu*, or être *bleu* c'est être *toc*, être *toc* c'est *faire four*, *faire four* c'est être mauvais. »

Parmi tous ces langages familiers et goguenards qui existent en dehors du vocabulaire officiel, le plus vif, le plus pittoresque est sans contredit celui du soldat. Il aurait mérité une attention toute particulière, à cause de

Digitized by Google

la gaîté, de l'entrain, des courageuses saillies qu'on y rencontre; il offre tout l'imprévu, toutes les audacieuses hardiesses de l'argot, sans jamais rien présenter de repoussant. Son histoire serait curieuse à faire. Il ne date point comme on pourrait le croire des guerres glorieuses de la république et de l'empire. Sully l'employait déjà en parlant à Henri IV. Un jour qu'il venait le prévenir en toute hâte des préparatifs de l'ennemi, il le trouva secouant un magnifique prunier de damas blanc : « Pardieu, sire, lui cria-t-il du plus loin qu'il l'aperçut, nous venons de voir passer des gens qui semblent avoir dessein de vous préparer une collation de bien autres *prunes* que celles-ci et un peu plus dures à digérer. » Un grognard du Cirque-Olympique parlerait-il autrement?

La portion vraiment neuve et originale du livre de M. Francisque Michel, consiste dans ses études comparées sur l'argot des diverses langues étrangères; son travail prend ici pour tous les lecteurs une apparence plus scientifique. Quelque mérite qu'on ait, quelque érudition qu'on déploie, il est bien difficile, en étalant les mots hideux du vocabulaire des forçats, de ne jamais soulever le cœur, et, en rapportant nos lazzis populaires si usés, de ne pas exciter parfois un sourire de dédain; mais quand il ne s'agit plus de notre propre langue, tout change d'aspect : les expressions repoussantes deviennent terribles, les locutions vulgaires, spirituelles, et l'on est porté à croire, bien injustement d'ailleurs, qu'il faut plus de savoir pour recueillir et expliquer ces termes étrangers que pour commenter ceux qu'on entend répéter chaque jour par les charretiers ou les manœuvres.

Plusieurs de ces chapitres ne sont guère, il est vrai, que l'esquisse de ce qu'ils pourront devenir plus tard, quand les études de ce genre se seront multipliées. Déjà, dans le deuxième cahier du quinzième volume de ses *Archives pour la connaissance scientifique de la Russie*, publiées en allemand, le savant M. Erman a donné un vocabulaire étendu de ce curieux langage des colporteurs russes, sur lequel M. Francisque Michel ne nous a dit que quelques mots; les compléments de ce genre viendront en foule. Néanmoins ce sont surtout ces quelques pages, déjà si remplies d'aperçus curieux pour l'histoire comparative des mœurs et des langues, qui conserveront au livre une place distinguée dans l'histoire de la science, même lorsqu'un recueil plus complet sera venu le remplacer.

Tout présage d'ailleurs que cette époque est encore éloignée et, malgré ses nombreuses lacunes, l'ouvrage de M. Francisque Michel restera longtemps le vocabulaire du bas langage le plus étendu et le plus complet que nous possédions.

CH. MARTY LAVEAUX.

*Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité*, par Jacques DENIS, ancien élève de l'Ecole normale, 2 vol. in-8°. Paris, chez Auguste Durand. 1856.

Parmi les sujets féconds offerts depuis quelques années, par le premier de nos corps savants, à l'émulation des écrivains, il n'en est pas peut-être d'un plus grand intérêt et d'une plus haute importance que celui qui a été proposé par l'Institut en 1852, et dans les termes suivants : « Rechercher l'histoire des différents systèmes de philosophie morale qui ont été ensei-

Digitized by Google

gnés dans l'antiquité, jusqu'à l'établissement du christianisme ; faire connaître l'influence qu'avaient pu avoir sur le développement de ces systèmes les circonstances sociales au milieu desquelles ils s'étaient formés, et celle qu'à leur tour ils avaient exercée sur l'état de la société dans le monde ancien. » De là *l'Histoire des Théories et des Idées morales dans l'Antiquité*, qui a succédé au mémoire couronné en 1853 par l'Académie des Sciences morales et politiques.

Dans les deux volumes où il vient de développer, d'une manière bien justifiée par la nature du sujet, son travail primitif, l'auteur, M. J. Denis, agrégé de philosophie, et professeur de l'Université, a tracé le tableau de la civilisation du monde antique, telle que la sagesse humaine l'a lentement élaborée pendant les siècles qui ont précédé la venue de Jésus-Christ. Avec autant de compétence que d'intérêt, il fait passer sous nos yeux les systèmes philosophiques qui ont régné tour à tour en Grèce, dans les époques florissantes : Celui des Pythagoriciens, entouré d'une célébrité mêlée de fables (car leur chef appartient plus encore à la légende qu'à l'histoire), mais dont la doctrine, que protégeait un respect prestigieux, s'étendit fort loin; l'école de Socrate, qui triompha de la Sophistique et, sur les ruines des paradoxes plus ou moins vicieux entassés par l'esprit disputeur des Polus et des Hippias, éleva la philosophie morale, celle qui ne proclame pas moins les devoirs du citoyen que ceux de l'homme; les écoles de Platon et de son disciple Aristote, aussi différentes dans leurs procédés que dans leurs conséquences, et dont l'influence devait être beaucoup plus grande après eux que de leur vivant ; enfin, celles d'Epicure et de Zénon, en qui se sont identifiées jusqu'à nos jours, par une opposition plus frappante que juste en réalité [1], les notions mêmes du vice et de la vertu.

Les études que M. Denis a faites de ces philosophies sont très complètes et très instructives. Platon et Aristote, qu'il a lus dans le texte original, ont particulièrement trouvé en lui un appréciateur des plus éclairés. A l'égard du dernier, il fait voir que telle fut la profondeur de ses analyses, qu'en expliquant le génie de la Grèce il sut expliquer le génie même de la civilisation et de l'humanité ; dans l'autre il reconnaît, malgré les regrettables utopies qu'on lui a reprochées, le plus illustre précurseur du spiritualisme chrétien. Mais la philosophie du Portique est surtout, chez lui, l'objet d'un examen aussi détaillé que sympathique. Comme Montesquieu, M. Denis fait preuve d'une admiration bien sentie pour le stoïcisme, dont il dirait volontiers : « Le genre humain avait perdu ses titres ; Zénon les a retrouvés. » C'est à cette école qu'il rapporte l'honneur de s'être élevée la première à la grande conception de « la patrie universelle ou l'humanité, » en introduisant parmi les hommes l'idée que l'on a exprimée de nos jours par le mot de *cosmopolitisme*.

A l'étude de la pensée et de la civilisation grecques, M. Denis fait succéder celle du génie de Rome, dont il personnifie la pleine culture dans

[1] On sait en effet qu'Epicure faisait consister la volupté à vivre conformément à raison.

Digitized by Google

Cicéron, si admirable quand il traite les grandes questions de la morale ; mais, il faut l'avouer en même temps, si plein d'inconséquences et de contradictions. Dans le monde romain, il est vrai, l'auteur ne trouve guère qu'une modification du monde grec : mais il montre dans le peuple-roi le véritable successeur d'Alexandre, le peuple providentiel dont le privilége fut de résumer en lui, de propager les germes de civilisation partout répandus, et de préparer, sous les auspices d'idées et de lois communes, la fusion de tous les peuples en un seul, c'est-à-dire l'unité du monde moderne. Chose singulière : c'est dans cette autre Lacédémone, au patriotisme étroit et farouche, que, par une révolution étrange et grâce à l'influence des leçons d'Epicure et de Zénon, s'opère la ruine de ce patriotisme même, si longtemps barrière des nations entre elles, source de divisions et de guerres, qui fait place au lien universel de la sociabilité humaine. Alors, suivant la remarque de l'écrivain, la cité, en s'effaçant, laisse apercevoir l'humanité, qu'elle dérobait aux regards ou qu'elle prétendait renfermer dans son enceinte.

Au stoïcisme commença réellement la notion distincte du droit, dont l'essence est de tendre à être universel : M. Denis en a retracé l'historique chez les Grecs. Parmi eux, néanmoins, malgré les *Lois* de Platon, la marche et les progrès du droit furent incertains et lents. Il était réservé à Rome de lui offrir ses plus mémorables écoles. C'est là que l'on devait voir fleurir « ce vrai droit dont Cicéron et tous les esprits éclairés appelaient le règne parmi les hommes. »

De cette ville belliqueuse et positive, où elle ne trouva jamais qu'un asile contesté et précaire, M. Denis suit la philosophie grecque jusque dans l'Orient, où elle jeta un dernier éclat. En l'étudiant sous la forme du néo-platonisme, il n'a pas de peine à montrer les illusions ou plutôt les folies auxquelles aboutirent les spéculations mystiques de Philon, de Porphyre, de Jamblique et de Proclus. Mais, malgré les erreurs de l'école d'Alexandrie et des autres, en recueillant les traces de vérité éparses dans les livres de ceux qui en étaient demeurés les plus dignes organes, Sénèque, Epictète, Dion Chrysostome, Plutarque, Marc Aurèle, Maxime de Tyr, M. Denis n'en conclut pas moins que du travail commun et des lumières réunies de la Grèce et de Rome, après un intervalle de plusieurs siècles, est sortie la civilisation du monde moderne. Quels que soient, en effet, les tristes détails que nous rencontrions trop souvent dans ce vaste tableau religieux, politique et social de l'antiquité, l'auteur ne cesse d'y signaler, même dans les temps les plus funestes aux mœurs, le progrès continu de ces idées d'humanité, qui devaient à la fin conquérir et renouveler l'univers.

En résumé, sous la confuse variété des faits et à travers l'embarras des systèmes métaphysiques, l'auteur, suivant du regard les destinées de la civilisation, l'a représentée d'après Lucrèce, dans sa marche toujours progressive malgré ses défaillances et ses chutes, par la belle image de ces coureurs qui se passent de main en main les flambeaux dans les jeux du cirque :

Et quasi cursores vitaï lampada tradunt..

Digitized by Google

Mais ce progrès, nous ne craindrons pas de le demander à M. Denis, est-il bien confirmé par l'histoire? Et, en laissant de côté toute idée systématique, ne devons-nous pas juger plutôt que de l'excès du mal, et dans l'impuissance avérée de l'homme à en trouver le remède, la Providence, par une révolution inouïe, a fait sortir le bien suprême, le salut de l'humanité? C'est là ce qui n'a pas assez frappé l'auteur, qui, en fidèle disciple, a selon nous attribué trop d'efficacité aux enseignements de l'ancienne philosophie, et trop de portée aux lumières de la seule raison. Tandis que d'autres ont, dans notre époque amie de la controverse, attaqué l'hellénisme avec une passion aveugle, il lui a voué un culte exagéré. Dans quelques pages, empreintes d'une ferveur qui admettrait de sages restrictions [1], il a fait une part trop large, pour l'œuvre de la régénération du monde, à ces doctrines dont l'avantage est relevé dans son livre avec autant de complaisance que de talent. Gardons-nous de rabaisser, comme on l'a voulu faire imprudemment, l'antiquité et la philosophie; mais ne les exaltons pas non plus au-delà des justes bornes. Pour avoir été, comme le dit M. Denis, « la ville du génie et de la philosophie, » Athènes, il est permis de le penser, n'a pas eu toute l'influence décisive qu'il lui prête sur les destinées du genre humain.

A cet égard, on peut encore regretter que l'auteur n'ait pas été aussi complet, dans son travail, qu'il était possible de l'être. Dès le début, par un jugement trop radical, il a déclaré les Grecs « le seul peuple de l'antiquité classique qui ait eu une philosophie morale. » Promoteurs constants de la civilisation avec les Romains, il leur appartint, d'après lui, de concevoir les idées en vertu d'un privilége heureux de leur nature, tandis qu'il fut donné aux Romains de les réaliser par la force de leur caractère et de leur constitution. M. Denis, trompé par cette prédilection exclusive, ne néglige-t-il point d'autres foyers de civilisation dont l'influence n'a pas laissé d'être considérable? « Les penseurs grecs, ajoute-t-il, furent dans l'antiquité les seuls qui aimèrent la vérité pour elle-même. » Il me semble difficile d'admettre, au préjudice de tous les autres peuples, une assertion si absolue. L'opinion de l'écrivain est, en outre, que la philosophie grecque a dû surtout son heureux essor à l'état très secondaire dont ne sortit jamais, dans ce pays, l'ancienne religion, puissante sur les imaginations mais inefficace sur la vie. N'est-il pas à croire, au contraire, qu'une religion plus sensée et plus propre à diriger les mœurs, enfin d'une efficacité plus réelle, eût prêté un utile concours à la philosophie, en lui donnant un but plus pratique et en la sauvant de ces subtilités et de ces chimères où elle trouva son écueil [2]?

Quoi qu'il en soit, il faut bien avouer que, dans la ruine des maximes et des croyances du passé, le monde, livré à la force, n'attendait plus rien de cette sagesse humaine, bornée à l'enceinte des écoles, dont les germes

[1] Voir p. 126 du t. II, p. 146, 176, etc.

[2] Nous ne partagerons pas davantage une opinion de Hegel, acceptée par M. Denis : c'est que le polythéisme grec « recélait plus de germes de vérité et d'avenir que la plupart des religions orientales. »

Digitized by Google

depuis si longtemps déposés au fond des âmes n'avaient pu prévenir, dans les plus florissantes contrées, tant de corruption, d'abaissement et de malheurs. Il avait besoin de quelque chose de différent et de supérieur qui, en s'adressant à la foule, confondît cette sagesse elle-même ou plutôt la couronnât par un complément céleste. Ce fut de l'Orient que brilla la divine lueur à laquelle se rallièrent les nations. Dans une de ses pages les plus animées, M. Denis nous a montré le christianisme, dès sa naissance et aussitôt qu'il eut pris possession de l'univers, « y poursuivant sa marche victorieuse au travers des objections inconséquentes, des railleries insensées, des fureurs de la persécution, et, soutenu par la force des choses autant que par l'autorité triomphante de la vérité, s'acheminant, avec l'irrésistible élan de l'enthousiasme, à l'universalité que les efforts des empereurs et des jurisconsultes n'avaient réalisée qu'à demi. » Rien de plus juste. Mais M. Denis, à notre avis, n'a pas assez insisté sur la nature toute spéciale de cette révolution, que la philosophie avait beaucoup moins préparée qu'elle ne la combattit en effet, cette révolution qui fit succéder, aux vérités partiellement et incomplétement pressenties par le paganisme, la vérité complète et universelle, la vérité chrétienne. Il n'a pas assez nettement défini le caractère surhumain de cette doctrine plus forte que les armes des empereurs, plus pure que les règles des philosophes, qui s'est soumis le monde et l'a transformé, cette doctrine qui, loin d'être née dans le Portique, l'Académie ou le Lycée, devait souvent trouver dans les représentants de ces écoles, par un malentendu funeste, ses plus violents contradicteurs. Il a trop voulu expliquer, par des considérations purement humaines, ce qui est du domaine de l'action providentielle ; il a trop assimilé aux progrès de la raison perfectionnée par les siècles ce principe, en dehors de la raison, qui fit pénétrer la lumière non de l'intelligence seulement, mais de la conscience, jusque dans les contrées les plus barbares, dans tous les rangs de la société, dans les esprits de tout degré et de tout ordre, enfin dans tout l'univers.

Ces réserves faites, et si l'on excepte encore des fautes légères de goût perdues dans un ouvrage de cette étendue [1], quelques assertions contestables et quelques jugements précipités [2], nous n'avons plus guère que des éloges à donner à M. Denis. En général, on ne peut que louer, avec la saine raison dont il fait preuve, la rectitude de sa critique, quand il apprécie notamment des personnages, plus célèbres que bien connus, Démocrite, Aristippe, Antisthène, Pyrrhon, Apollonius de Tyane, Apulée, Julien, etc. Il parle surtout en nobles termes d'Alexandre, ce conquérant contre lequel ont déclamé tant de rhéteurs, et qui, plus philosophe en ce point qu'Aristote, fit voir le premier dans les barbares non plus des esclaves, mais des hommes qu'il enseigna à traiter comme tels. Ainsi, selon les paroles de M. Denis, ce roi de Macédoine, « héros non de la Grèce mais

[1] On signalera, notamment, quelques détails trop peu en rapport avec la gravité du livre, p. 67 du t. II.

[2] Sur Justinien, traité avec trop de mépris, tandis que son règne fut en réalité la plus brillante époque du Bas-Empire; sur Silius Italicus, dans l'*assommant* poëme duquel il n'amnistie que *quelques vers*, etc.

Digitized by Google

de l'humanité, » se montra le plus digne et le plus illustre représentant de la civilisation grecque, en s'élevant au-dessus de cette civilisation par son grand cœur et par son génie. D'habiles comparaisons éclairent en outre, chez M. Denis, l'histoire de la philosophie, lorsqu'il établit en quoi les écoles modernes se rapprochent ou se séparent des écoles de l'antiquité, comment par exemple l'école de Kant, en partant des mêmes principes que le stoïcisme, ouvre à la vertu une carrière indéfinie qu'elle ne saurait entièrement fournir, tandis que les stoïciens, oubliant que l'homme est homme, plaçaient en quelque sorte la vertu sur *une ligne indivisible, où il fallait être ou n'être pas.*

M. Denis ne se borne pas d'ailleurs, dans cette histoire des idées morales de l'antiquité, au mérite d'une exposition savante; sous l'impression du sujet qu'il traite, il s'émeut, et son style, qui s'élève à propos, s'anime souvent d'une chaleur sympathique pour exprimer dignement les bienfaits que ces idées morales ont apportés à l'humanité. De là plusieurs passages remarquables par la noblesse du langage et la vivacité du coloris. Mais tel ne saurait être le caractère habituel de la discussion philosophique. D'ordinaire, et suivant les conditions du genre, la pensée est judicieuse, l'élocution facile, claire et soutenue. Les citations, bien choisies, sont pleines d'intérêt; les sources interrogées avec sincérité et avec soin. Dans les traductions très nombreuses, comme le comportait la nature de ce travail, la fidélité se joint à l'élégance. En un mot, c'est une publication qui annonce beaucoup de recherches et des qualités très distinguées d'esprit. Espérons que M. Denis, quand il réimprimera son livre, en modifiera quelques parties dans le sens que nous avons cru devoir lui indiquer; qu'il en fera disparaître des idées trop absolues que la véritable philosophie, celle qui s'appuie sur la religion, réprouve la première; qu'il supprimera surtout quelques pages, celles de la préface, par exemple, où se montre un esprit chagrin et mécontent : à cette condition, ces deux volumes, où l'impartialité du jugement relèvera le prix de l'érudition, mériteront à tout égard une place dans les bibliothèques où sont réunis les meilleurs ouvrages philosophiques de notre époque : on les lira avec fruit, on les relira avec plaisir, comme le résumé substantiel de ces riches trésors de connaissances ou de pensées que nous ont légués les siècles antiques et qui ont préparé l'ère définitive de la civilisation chrétienne. LÉON FEUGÈRE.

*Histoire de la Révolution française* (1789-1799), par Théod.-H. BARRAU, 1 vol. in-18. Paris, Hachette. 1857.

Cette histoire appartient éminemment à ce genre de littérature que l'on pourrait appeler la littérature utile. L'auteur a voulu faire une œuvre de bonne foi et répandre, sous une forme simple, des idées saines. Toute la pensée du livre est dans ce court avertissement : « Je présente dans cet ouvrage une exposition succincte, et cependant complète, de l'événement le plus considérable et du drame le plus émouvant dont le monde ait jamais été le théâtre. J'en ai reproduit les principales scènes avec étendue et de manière à les graver dans le souvenir des lecteurs. J'ai résumé et groupé

Digitized by Google

les faits d'une importance secondaire. Je me suis abstenu de réflexions. Puisse ce livre, dans lequel les faits portent naturellement leur leçon, contribuer à fortifier dans l'âme des lecteurs et surtout des jeunes gens, que je n'ai jamais cessé d'avoir en vue, en l'écrivant, l'amour d'une liberté sage et l'horreur pour le crime, sous quelques noms spécieux qu'il se déguise! » On peut faire de ce livre un éloge rare. Il a rempli son objet.

Pour ma part, j'ai souvent regretté en France l'absence d'une littérature populaire, pratique, familière, ce qui ne l'empêcherait d'être ni sans grandeur ni sans portée, une littérature à la Franklin. Ici même, il m'est arrivé plus d'une fois de marquer avec tristesse ce qui manquera à notre société démocratique tant qu'il n'y aura pas de littérature populaire, digne de ce nom, capable de faire l'éducation des classes ouvrières et d'élever leur pensée à un juste niveau, sans solliciter violemment les passions, sans précipiter ces imaginations naïves et ardentes dans le péril des curiosités dangereuses. Rien n'est rare et difficile comme de savoir parler au peuple. En France, surtout, on ne le sait guère. Ou une littérature violente de romans et de drames grossiers, ou une littérature idiote, qui abêtit le peuple, ou une littérature pseudo-plébéienne, qui n'a rien de populaire que le titre, voilà, disions-nous, où en sont, dans notre pays, les ressources intellectuelles de la multitude laborieuse, et ces ressources ne sont rien autre chose que la pénurie même, quand elles ne sont pas un péril public. — L'histoire, surtout, l'histoire est rarement écrite, en France, avec la simplicité et la clarté qui conviennent à ce genre d'auditoire. Ou bien quand certains écrivains entreprennent de raconter pour le peuple quelques parties de l'histoire nationale, en tâchant d'être simples, ils réussissent à l'être trop, et le peuple, plus fin connaisseur qu'on ne le croit, repousse avec dégoût ces petits livres où, souvent, la niaiserie couvre mal l'esprit de parti. M. Barrau ne s'offensera pas de notre éloge, si nous disons que l'*Histoire de la Révolution française* est un excellent essai dans ce genre de littérature populaire que nous souhaitons si vivement à notre pays. Tout y est simple, rapide, mais tout y est intéressant, élevé de sentiment, juste d'idées. Ce n'est qu'un récit, mais disposé de telle sorte que la leçon morale sorte sans effort des faits eux-mêmes. Cette sobriété de réflexions personnelles n'est pas sans avantage, qu'on ne s'y trompe pas. Un jugement qui s'impose a toujours la chance de blesser le lecteur, surtout le lecteur populaire, que le sentiment même de son ignorance rend plus méfiant. On désarme sa méfiance en s'abstenant de dogmatiser, et, par le simple mouvement des faits qui ont toujours une suffisante moralité, quand le système ne vient pas les altérer, on amène naturellement dans son esprit les réflexions les plus fructueuses. Ni déclamation, ni paradoxe d'aucun genre dans ce livre. C'est la Révolution même racontée par le bon sens. Ajoutez, ce qui ne gâte rien, une science réelle, étendue, variée, bien qu'elle ait soin de se dissimuler, un travail fait presque toujours de première main et où l'on sent le voisinage des sources, enfin un style clair et aisé. Voilà plus qu'il n'en faut pour populariser cet ouvrage Je ne prétends pas en limiter le succès aux classes laborieuses. Je marque seulement la partie du public où ce livre peut faire le plus de bien. Mais

Digitized by Google

tout le monde trouvera son profit à cette lecture. Il s'en dégage comme une saveur d'honnêteté qui pénètre la conscience et la fortifie. En outre, bien que M. Barrau n'ajoute pas de faits nouveaux, il expose cet immense ensemble de faits déjà connus dans un ordre si lumineux, il les résume avec une si habile précision, qu'il semble, en fermant le livre, que l'on saisisse mieux l'histoire de ces dix années, plus longues qu'un siècle. C'est l'effet de l'économie savante de l'ouvrage, où tout est distribué, développé et groupé avec un art que l'on serait tenté de ne pas remarquer, tant il semble naturel.

M. Barrau, déjà si favorablement connu par ses essais d'éducation morale et ses petits traités populaires, plusieurs fois couronnés par l'Institut, vient d'acquérir un nouveau titre, un des plus sérieux sans contredit, à la reconnaissance publique. Il est aussi utile de moraliser le peuple par une histoire judicieuse et modérée de la Révolution que de l'instruire de ses devoirs. C'est le même enseignement, sous une forme indirecte, qui n'est peut-être ni la moins saisissante, ni la moins féconde. E. CARO.

*Des Administrations départementales et collectives*, par le baron de GIRARDOT, in-8° de 407 pages. Paris, Guillaumin. 1857.

C'est un titre gros de travail que celui d'un pareil livre, et, pour en conduire l'achèvement à bonne fin, il ne fallait certes pas moins que les recherches laborieuses et le délicat esprit d'analyse de son auteur. En effet, vouloir faire une histoire des administrations départementales sous la République, n'est-ce pas entreprendre vingt histoires pour une seule? L'impulsion que la province recevait alors de Paris ne se transmettait-elle pas de la façon la plus inégale? Les décrets nationaux n'étaient pas et ne pouvaient pas être exécutés à Lyon comme à Lille, à Toulon comme à Cherbourg, en Bretagne comme en Normandie. S'il y avait unité dans le point de départ, il y avait nécessairement disparité dans l'effet produit. — L'étude, si curieuse d'ailleurs, de ces phases diverses, le compte rendu exact de ces phénomènes politiques constituaient donc des obligations multipliées, auxquelles M. de Girardot n'a pas craint de répondre par l'ouvrage qu'il présente aujourd'hui.

Son *histoire* est divisée en vingt et un chapitres, qui nous mènent des anciens intendants de province aux préfets institués le 17 février 1800. Sous Louis XVI, cette période féconde nous fait assister tour à tour aux assemblées provinciales que Necker, Turgot et Calonne essaient d'opposer à l'omnipotence exclusive des anciens fonctionnaires, puis aux longues discussions qui s'élèvent au sein de l'Assemblée législative sur un nouveau plan de divisions territoriales, et enfin aux remaniements successifs qui viennent modifier cette organisation première. — Avec les départements et les districts de 1789, nous voyons surgir tout une armée de corps administratifs, qui ne tardent pas à méconnaître le pouvoir même dont ils sont mandataires. La grandeur et l'imminence des périls qui menacent le pays ne facilitent que trop ce mépris de la hiérarchie et cette confusion générale de toutes les attributions. Les directeurs d'un simple département

Digitized by Google

disposent alors à leur gré des deniers de l'Etat, lèvent des bataillons pour leur propre défense, et dénoncent sans façon des ministres et des députés à la barre de l'Assemblée nationale.

« La révolution de 1789, fait observer ici M. de Girardot, passe pour être l'événement le plus centralisateur de notre histoire ; c'est, en effet, là son caractère général ; mais un examen attentif y fait bientôt voir des entraînements tout opposés. On supprimait les anciennes provinces, parce qu'elles avaient chacune leur existence propre, contraire à l'unité nationale, et on mettait à la tête des départements des administrations électives et collectives, qui échappaient à l'action du gouvernement central, et se trouvaient elles-mêmes sans pouvoir sur les administrations de districts, émanées, elles aussi, de l'élection populaire. »

Si les abus du pouvoir furent grands, il est toutefois bon d'ajouter que les circonstances durent l'exiger par moments, et que plus d'une de ces municipalités indépendantes sut se maintenir à la hauteur de son usurpation. « Elles ont régi, dit encore l'auteur, les intérêts départementaux pendant la période la plus sanglante, la plus agitée de notre histoire moderne ; leur souvenir et jusqu'à leur nom a été perdu au milieu de tant de catastrophes. Si c'est un long récit de fautes dues aux circonstances, à l'inexpérience et à une organisation vicieuse, c'est aussi le récit d'une lutte glorieuse, soutenue avec un inébranlable patriotisme. Les administrateurs de la France bravaient, comme ses soldats, tous les dangers et la mort pour sauver la patrie.

Il est vrai qu'une fois retombés dans le courant purement administratif de leur mission, ces citoyens dévoués ne déployaient malheureusement plus le même zèle, ni le même héroïsme. Réquisitions vexatoires et impolitiques, dont la cause nationale ne bénéficie même pas, confiscations arbitraires, dilapidations des objets d'art et de luxe placés sous la sauvegarde des lois, absence complète de police répressive, et par contre, troubles apportés dans la sécurité publique ; tout nous montre combien le chaos était devenu général. Aussi le pouvoir central était-il sans cesse entraîné à revenir à l'unité dans la personne des députés en mission, « investis des pouvoirs les plus exorbitants que jamais chef barbare se soit attribués en pays conquis. » Au milieu de tant de troubles, on fuyait bien vite des fonctions dangereuses, et plus d'un directoire de district ne comptait qu'un seul membre.

M. de Girardot finit par conclure, sans réserve aucune, en faveur du système administratif qui fut l'œuvre du gouvernement impérial. « De 1789 à l'an VIII, on voit la violence, le désordre, le pillage partout. Avec le système actuel, la France a pu traverser la guerre étrangère, deux invasions, la famine, des disettes, la peste, cinq changements de gouvernements, et son admirable administration n'a jamais cessé de fonctionner et de pourvoir à tous les besoins, à toutes les nécessités. »

Nous nous sommes, dès le début, plu à reconnaître les grands soins et l'excellente méthode que l'auteur a su faire concourir à l'exécution d'une tâche difficile. Ce nouveau volume ne pourra que rehausser la liste des trente-neuf autres ouvrages qui pare sa couverture en nous prouvant que le passé de l'auteur n'a pas été perdu pour l'archéologie, les lettres et l'histoire politique.

L. LARCHEY.

Digitized by Google

*Schwedische, etc. Chants populaires suédois du temps passé,* tirés de la collection d'Erik Geijer et Arvid-Auguste Afzelius, traduits par R. WARRENS, avec une Préface du docteur Ferdinand WOLF, et quarante-neuf Mélodies, in-12 de XL-347 pages. Leipzig, Brockhaus, et Paris, chez Glæser.

L'importance des chansons populaires, au point de vue historique et philologique, est aujourd'hui tellement démontrée, que le gouvernement français a pris l'initiative d'un recueil dans lequel il veut réunir les fragments épars de nos chants nationaux; et si l'Allemagne ne fait pas de publication officielle analogue, elle a cependant un grand nombre de livres semblables publiés par des savants et des érudits. Cette étude est, du reste, une étude nouvelle; depuis cent ans au plus l'on s'en occupe, car l'importance, avant cette époque, de ces poèmes primitifs était entièrement méconnue. Percy (1765) et Herder (1778) sont les premiers qui, en Allemagne et en Angleterre, aient signalé l'utilité qu'il pouvait y avoir à rassembler ces sortes de productions. Dès qu'ils eurent fait pénétrer la conviction dans les esprits, on s'empressa de consulter la tradition orale et de recueillir tout ce que l'on put trouver dans ce genre; ils eurent une foule d'imitateurs, qui se mirent à rechercher curieusement dans les livres et aux foyers des chaumières les restes, souvent bien incomplets, de ces chants jusqu'alors dédaignés. Ce qui donne à ces petits poèmes une valeur toute singulière, c'est qu'en chacun d'eux se reflète le génie propre des diverses nationalités. Le caractère spécial des chansons suédoises en particulier et de la poésie scandinave, c'est le merveilleux ; l'on en retrouve la trace dans presque tous ces chants. Mais il s'allie souvent d'une façon bizarre aux croyances chrétiennes, car, lors de l'introduction du christianisme en Scandinavie, les divinités païennes ne s'évanouirent pas entièrement, elles se transformèrent peu à peu ; les géants, les nains, les enchantements, etc., tout cela prit un caractère moins divin, moins idéal, mais ne disparut pas pour cela. Les génies des eaux et des montagnes devinrent des lutins; les nornes, les colas, sortes de parques sachant l'avenir, furent des diseuses de bonne aventure, et c'est ainsi qu'on les retrouve dans les ballades danoises. Et ces dieux, ainsi modifiés, y sont plus reconnaissables que partout ailleurs, parce qu'ils sont plus purs d'alliage; le génie et les mœurs chevaleresques en effet ne furent nullement un des éléments constitutifs de cette poésie, car ils ne sont entrés dans le pays que vers le XII^e et le XIII^e siècles, par les rapports qui s'établirent alors avec l'Allemagne. Les restes de la mythologie ont donc conservé leur forme primitive et populaire; les croisades et la noblesse ont pu avoir une influence, mais elle a été bien faible, car dans les poèmes scandinaves où elle se fait sentir, il semble plutôt que le poète juge la société chevaleresque qu'il a sous les yeux, à laquelle il n'appartient pas et qu'il ne comprend pas; il la juge avec l'étonnement d'un spectateur étranger à son génie et à ses usages bien plutôt que comme un membre de cette même société, nourri dans son sein, élevé dans les mêmes inspirations et imbu des mêmes préjugés et des mêmes croyances.

Dans certaines provinces, le peuple, tout en étant entré dans la nouvelle

Digitized by Google

civilisation, vénère encore maintenant certaines divinités. Il croit en effet qu'elles ont été vaincues dans un grand combat et exilées jusqu'aux temps les plus reculés. Le Nixe (Neck) et l'homme et la femme de la mer ont leur séjour dans les grands fleuves ou dans l'Océan, tandis que l'homme du torrent (Strœmkarl), habite les petits cours d'eau, que les *Bergtroll* ont leur demeure dans les montagnes, les Elfes dans les bois et sous les arbres touffus et que le peuple des hauteurs et les joueurs des sommets (Hœgfolk et Hœgspelare) se tiennent en haut des pics escarpés. Le catholicisme et le luthéranisme ont fait leur possible pour détrôner ces divinités matérielles et les décréditer comme suppôts de l'enfer, et pourtant aujourd'hui encore elles inspirent une compassion mêlée de respect et de crainte, car on les considère comme des êtres ayant une influence directe sur les hommes et sur la nature et qui, quoique malheureux et persécutés, auront un jour *part à la Rédemption*. Ces divinités, du reste, ne sont pas toujours malfaisantes; il en est au contraire qui protégent et servent les mortels, comme on le voit dans la chanson du chevalier Tynne : Ulfura, la fille du nain de la montagne, veut l'ensorceler, mais Thora, la mère d'Ulfura, le protége et lui fait épouser Hermelin, prisonnière depuis de longues années.

La plupart des chansons contenues dans le volume que nous avons sous les yeux se rapportent aux divinités intermédiaires; les unes contiennent un enseignement, les autres ne sont qu'un simple récit, merveilleux ou touchant, mais où, en général, l'élément mythologique domine, ou tout au moins se retrouve toujours. Tantôt ce sont les Elfes qui sont en scène et tantôt les Nixes qui viennent déployer leurs séductions ou bien encore, comme dans la chanson du duc Magnus, l'on reconnaît l'élément mythologique aux prises avec la foi chrétienne ; on y voit en effet la fée de la mer qui veut attirer et retenir auprès d'elle le noble duc, mais il lui répond : « Je voudrais bien t'épouser si tu étais une femme chrétienne, mais tu es une des fées sauvages de la mer qui habitent dans les rochers et les cavernes ; la fée veut le retenir encore, mais le coq ouvre ses ailes et la fée s'enfuit ; il rencontre alors deux Elfes, deux belles jeunes filles. Celles-ci ont aux lèvres un refrain charmant : « Duc Magnus, répondez-moi ! Ne dites pas non, dites oui, dites oui ! » Elles lui font mille promesses, mais il n'a qu'une réponse : « J'accepterais volontiers vos présents, si vous étiez des femmes chrétiennes; » elles insistent : « Ne dites pas non, dites oui, dites oui ! » Mais le chant du coq se fait entendre, et les Elfes s'évanouissent à leur tour comme s'était évanouie la fée de la mer. Ailleurs, c'est une description ravissante à propos de l'apparition qui se montre à ses yeux : « Le duc Magnus était à la fenêtre de son château ; il regardait les vagues azurées; et voyez ! sur les flots bleus était assise une femme admirable à voir : « Duc Magnus, duc Magnus, fiancez-vous à moi ! je vous en prie, par tout ce qu'il y a (de précieux) sur la terre, ne dites pas non, dites oui ! dites oui ! » Il y a dans ces quelques vers une poésie impossible à rendre ; on se sent attiré malgré soi par cette femme si belle, au milieu de ce cadre admirable formé par les flots azurés de la mer et la voûte bleue du ciel. Et cette phrase qu'elle prononce, cette phrase si simple est si attrayante, j'allais dire *si attirante*, que l'on sent que si pareille apparition se présentait devant vous

Digitized by Google

et vous murmurait de si douces paroles au bord de la mer, par une de ces journées si calmes que l'âme semble se fondre, on ne résisterait pas comme Magnus, le chevalier croyant du moyen âge.

Nous venons de voir le christianisme aux prises avec les divinités mythologiques et triomphant de toutes leurs séductions; dans la chanson de sir Orloff, tradition orale de l'Upland, le christianisme ne paraît pas, et le paganisme seul est en scène; l'enseignement qui en ressort est peut-être plus frappant et plus philosophique encore que celui qui se trouvait dans la chanson de Magnus : « Sir Orloff selle son cheval, il galope vers la cour de la femme de la mer. — Cependant le tilleul fleurit. — Sir Orloff chevauche; sa selle dorée resplendit; il tombe dans le sein de la femme de la mer. — Et lorsqu'il arrive devant sa porte, elle se trouve elle-même sur le seuil. — Salut! salut! jeune Orloff! Depuis quinze ans déjà, je soupire après toi! — Mais où habites-tu? où es-tu né? où as-tu conquis tes éperons de chevalier? — J'habite à la cour de l'empereur; c'est là que je suis né; c'est là que j'ai conquis mes éperons. — C'est là que j'ai mon père; c'est là que j'ai ma mère; c'est là que j'ai ma sœur; c'est là que j'ai mon frère. — J'y ai des terres, des champs et des montagnes, et ma chambre de fiancé y est préparée. — C'est là aussi que s'épanouit ma fiancée; je veux vivre et mourir avec elle. — Ecoute, chevalier Orloff, entre chez moi! bois dans la coupe d'argent le vin le plus pur! — Où est maintenant ta patrie? où es-tu né? où as-tu conquis tes éperons? — C'est ici qu'est ma patrie; je suis né ici; c'est ici que j'ai conquis mes éperons. — Où as-tu maintenant ton père et ta mère? où as-tu ta sœur et ton frère? » — Il répond : C'est ici. — Sa tête est perdue; la foi chrétienne ne l'a pas protégé; la séduction est accomplie, et il ajoute : « Ici aussi s'épanouit ma fiancée; avec toi je veux vivre et mourir avec toi. » — Et cependant le tilleul fleurit! — Il y a quelque chose de navrant dans ce refrain qui revient après chaque strophe. — Malgré la séduction, malgré le désespoir de ce père, de cette mère, de cette fiancée abandonnée, malgré le malheureux sort de cet infortuné chevalier, qui a tout quitté, famille et patrie, pour une créature intermédiaire, qui n'est ni femme, ni divinité, pour un être inférieur enfin, et qui s'est livré à son mauvais génie; malgré tout cela, le tilleul fleurit. Il fleurit pendant la course de sir Orloff; il fleurissait encore quand il a bu le fatal breuvage; il fleurit toujours, alors même qu'il est perdu : c'est l'indifférence de la nature en face des maux de la fragile humanité, son calme en face des passions humaines les plus désordonnées et des catastrophes qui nous frappent le plus; sorte de blâme tacite, de condamnation muette de nos emportements, de notre folie peut-être et de la mesquinerie de ces grands événements, grands pour nous seuls, qui sommes si petits, imperceptibles pour la nature, qui est au dessus de nos faiblesses, comme le ciel est au dessus de la terre.

La pièce intitulée le *Nixe* renferme tout un poème, poème plein d'amour et de passion; c'est la contre-partie de la chanson de sir Orloff : Le Nixe s'avance sur un sable blanc comme la neige. — « Réveillez-vous, vous tous, nobles jeunes gens! » — Il se met en gentilhomme. — « Les jeunes gens dorment toujours. » Le Nixe arrive à la danse, il convie la jeune fille, lui

Digitized by Google

donne un rendez-vous dans l'église et constamment le même refrain : « Réveillez-vous !... » mais toujours aussi l'écho rapporte cet autre refrain : « Les jeunes gens dorment toujours. » — La jeune fille est allée à l'Eglise, elle y retrouve son fiancé. Le prêtre demande au futur : « Où as tu été engendré, où es-tu né ? Il en est temps encore : réveillez-vous ! Où as tu gagné tes éperons ? le moment approche, il sera bientôt trop tard : les jeunes gens dorment toujours. » Le nixe répond avec audace : « Dans la mer, c'est là que j'ai été engendré et que je suis né. — Réveillez-vous, vous tous, nobles jeunes gens ! — C'est là que j'ai conquis mes éperons de chevalier ; — les jeunes gens dorment toujours. — Et tout le peuple s'enfuit précipitamment. — Réveillez-vous !... » La fiancée et le fiancé restent encore et le prêtre continue ses questions : « Et où as-tu ton père et ta mère ? où as-tu tes amis et tes parents ? — Mon père et ma mère sont des vagues bleues, le jonc et le roseau sont mes compagnons. — C'est bien triste d'habiter dans la mer ; tant de gens vogueront sur nous. — C'est bien triste d'habiter dans la mer, dans la mer limpide, bien des gens passeront sur nos têtes. » — Le nixe prend la jeune fille par sa chevelure dorée, et une dernière fois on entend le refrain : « Réveillez-vous, nobles jeunes gens ! » — Il l'attache fortement au pommeau de sa selle, et, pour la dernière fois aussi, l'impitoyable écho répète : « Les jeunes gens dorment toujours. »

C'est tout un poème de séduction que ce morceau, dans lequel on trouve des détails charmants. Ainsi la réponse du Nixe : « Mon père et ma mère sont des vagues bleues, le jonc et le roseau sont mes compagnons, » est ravissante dans le texte allemand. Et le refrain ! chaque fois qu'il revient, il semble plus pressant : Le temps s'envole, les instants sont précieux. Réveillez-vous ! Vous seuls pouvez la sauver, l'empêcher de tomber dans les piéges de son mauvais génie ; cette blonde enfant a besoin de vous, de votre aide ; elle vous appelle à son secours ; réveillez-vous ! Mais ils dorment, ils dorment toujours ! et la séduction s'accomplit. C'est en vain qu'ensuite ils veulent la ravoir ; ils la cherchent inutilement dans le sein de la mer et n'y trouvent que son cadavre. Cette pièce remarquable est tirée de la tradition orale de l'Upland, province de Suède.

Quand la chanson laisse de côté les divinités intermédiaires, et quand elle ne s'applique qu'à des faits et à des personnages purement humains, elle conserve quelque chose de cette âpreté sauvage, de cette rudesse un peu farouche des peuples du Nord. C'est alors presque toujours une vengeance, une trahison ou un assassinat qui sert de thème à la légende. Nous en trouvons un exemple entre beaucoup d'autres dans la tradition orale d'Upland et d'Ostgothland relative aux *Deux-Sœurs :* « Il est en Angleterre un roi, — si je pouvais entendre un petit oiseau chanter, — et il a deux jeunes filles, deux fillettes. Car maintenant le bois est en fleur. — Et la sœur dit à la sœur : — Viens, allons là-bas sur le bord de la mer ! — La plus jeune était belle comme la clarté du soleil, — la plus âgée était noire comme la terre du bon Dieu. La plus jeune allait devant, les cheveux épars. — La plus âgée suivait, fausse à l'excès. — Et comme elles furent arrivées sur le clair rivage de la mer, — elle jeta sa sœur dans les vagues géantes. — Et la jeune fille leva ses mains blanches comme la neige. — Très chère sœur, aide-

Digitized by Google

moi à revenir au rivage, et je te donnerai mon bandeau d'or rouge! — Ton bandeau d'or rouge me reviendra pourtant, — tu ne dois plus jamais errer sur la terre verte du bon Dieu! — Très chère sœur! aide moi à sortir des flots! — et je te veux donner ma couronne d'or. — Ta couronne d'or me reviendra pourtant, — tu ne dois plus jamais errer sur la terre verdoyante! — Très chère sœur! aide-moi à revenir à terre, — et je veux te donner mon jeune fiancé! — Jamais je ne t'aiderai à revenir à terre, ton jeune fiancé me sera pourtant réservé. — Les pêcheurs ramèrent dans l'obscurité de la nuit bleue, — ils trouvèrent la jeune fille dans les flots, là où elle était couchée. — Ils trouvèrent le corps blanc de neige de la jeune fille — et le tirèrent en silence sur le rivage de la mer. — Alors, arriva un harpiste, — il fit de la jeune fille une harpe charmante, — il prit le sein de neige de la jeune fille, — et la harpe rendit des sons ravissants. — Et il prit ensuite ses petits doigts, — ils devaient former les clefs de la harpe, — et il prit aussi ses cheveux dorés — et en fit les cordes de la harpe. — Il tint la harpe légèrement dans son bras, — et entra bientôt ainsi dans la maison de la fiancée. — La harpe joua haut dans la cour du roi. — Ce que la harpe dit, écoute-le, jeune fille! — Le premier coup retentit sur la harpe : — « La fiancée porte mon bandeau d'or rouge! » — Le second coup disait sur la harpe : « Le fiancé était mon doux bien-aimé! » — Le troisième coup sur la harpe cria : « Ma sœur m'a jeté au fond des flots! » — Le dimanche, la fiancée était assise avec la couronne d'or rouge, — le lundi, elle trouva la mort sur le bûcher. »

La puissance du chagrin rappelle la fameuse ballade de Lénore de Burger, mais elle est plus poétique peut-être et surtout plus consolante : « Petite Christel pleure des larmes, elle pleure du sang, — qui brise les feuilles du lis? — Elle pleure le fiancé dans sa tombe. — Vous vous réjouissez tous les jours. — Il frappe à la porte. — Lève-toi, petite Christel, laisse-moi entrer! — Je n'ai fait de promesse à personne, et je ne laisse entrer personne ici la nuit. — Lève-toi, petite Christel, et donne entrée! Je suis ce jeune homme, ton seul amour. — Et alors la jeune fille se leva en hâte; elle ouvrit la serrure d'une main légère. — Elle le fait asseoir sur le rouge coffre d'or et lave ses pieds avec le vin le plus pur. — Ils s'assirent ainsi tous deux sur le lit; ils parlèrent beaucoup et ne dormirent pas. — Les coqs commencèrent à chanter; la mort doit s'en aller de là. — Et la jeune fille se leva; prit ses souliers bouclés; elle suit son fiancé à travers le bois. — Et lorsqu'ils arrivèrent au champ du repos, sa chevelure d'un jaune d'or commença à s'évanouir. — Et voyez, belle jeune fille, la lune se lève! Et le jeune homme disparut brusquement d'auprès d'elle. — Elle se laissa aller sur sa tombe : Ici, je veux rester jusqu'à ce que Dieu m'appelle. — Et de la tombe cette parole vint : La plus chère à mon cœur, retourne chez toi et calme ta douleur. — Pour chaque larme (que tu répands) dans ta souffrance, ma bière se remplit de sang rouge. — Mais chaque fois que tu es joyeuse, ma bière est pleine de roses épanouies. » Quelle belle pensée, et combien cette idée est consolante, ce n'est pas là de la morale païenne.

Une chanson charmante, c'est celle de l'*Epreuve* ; recueillie d'après la tradition orale du Westgothland, province de Suède. Elle offre un caractère

Digitized by Google

distinct de toutes celles que nous avons vues jusqu'ici, et l'on n'y trouve ni l'élément mythologique, ni les mœurs sauvages du Nord. Ce n'est absolument qu'un récit, qui respire un parfum de fraîcheur et de calme, auxquels ne nous avaient pas habitués les morceaux précédents : « Et la jeune fille alla au bord de la mer, ne m'oublie pas! Elle trouva là un jeune gentilhomme; pendant ce temps, le tilleul fleurit dans la belle île. — Il jeta sur ses genoux de fines chaînes d'or : Et fiancez-vous à moi, belle jeune fille! — Mais que dira ma gouvernante, si elle me voit porter des chaînes d'or? Dis-lui que tu as été au bord de la mer et que tu y as trouvé la chaîne d'or dans le sable blanc. — Et que dirais-je à ma gouvernante si elle me voit les joues pâles? — Dis-lui que tu as été à la mer occidentale, et que tu y as eu la nouvelle de la mort de tes parents. — Et ne veux-tu pas te fiancer ici avec moi? Assieds-toi un moment et parle avec moi! — Je suis née avant le chant du coq, ma mère était morte avant que le soleil ne parût. — Ils mirent ma mère dans la tombe et sonnèrent les cloches pour mon père. — Ils mirent mon père dans la tombe et sonnèrent pour mon petit frère. — Ils mirent mon frère dans la tombe et sonnèrent pour ma petite sœur. — Maintenant ils sont tous morts, ceux qui me donnaient le vêtement et le pain. — Il ne me reste plus qu'un plus jeune frère; il me tenait lieu de père et de mère. — Il me choisit une noble gouvernante; elle m'apprit à festonner et à travailler l'or. — Elle m'apprit à broder, elle m'apprit à coudre, mais à ne jamais rester inoccupée. Elle m'apprit à mettre richement la table, mais à ne jamais me fier à première vue à de belles paroles. — Merci pour ce mot, ô ma sœur! Tu es ma sœur, et moi ton petit frère! — Et si tu avais d'abord écouté mes paroles, mon glaive t'aurait renversée à terre. — Je sers à la cour de l'empereur avec éclat et honneur. — Maintenant le meilleur chevalier doit être à toi. »

J'ai choisi dans ce recueil les chansons qui me paraissaient marquer le mieux les différents caractères qu'affectent en général ces légendes nationales. J'ai pris des exemples de cette tendance à mélanger l'élément mythologique et chrétien; j'en ai choisi de purement païens; j'en ai donné dans lesquels on voit se peindre les mœurs scandinaves des premiers temps, et enfin, le dernier exemple que je viens de citer montre un caractère nouveau, le caractère purement humain, se rapprochant plus des idées modernes de devoir et de morale chrétienne.

Je ne citerai plus qu'une seule de ces chansons populaires, et cela, à cause des variantes nombreuses qu'elle présente; c'est *le Frère courroucé*.

En Europe, et dans la partie nord de la Suède, ce vieux chant scandinave a conservé sa forme primitive et son dénouement tragique; en Norvége et dans le sud de la Suède, il se termine par une raillerie, tandis qu'en Espagne, où nous le retrouvons encore légèrement modifié, la catastrophe finale est la même que dans le Nord. En comparant les trois versions, il sera facile de voir les grands traits qui distinguent les génies divers des trois peuples. Voici d'abord la chanson donnée par M. Warrens, celle du nord de la Suède : « Ecoute, sœur Anna! *Eh! disait-on.* — N'as-tu pas encore envie de te marier (*bis*)? — *Si fière, en attendant.* — Je n'ai toujours pas envie de me marier! *Eh! disait-on.* — Je veux encore vivre



Digitized by Google

une fière jeune fille (*bis*). —*Si fière, en attendant.* —Ecoute, sœur Anna! Quel était ce fin coursier gris qui hier était devant ta porte? — Ce n'était pas un fin coursier gris! c'était un de mes moutons anglais. — Ecoute, sœur Anna! Quelle était cette lance dorée qui hier parut à ta fenêtre? — Ce ne pouvait être une lance d'or! C'étaient, au dedans et au dehors, les rayons du soleil.— Ecoute, sœur Anna! Quels étaient hier ces petits enfants qui pleuraient dans ta chambrette?—Ce n'étaient pas des enfants! Ce devait être, sans doute, le jeu de l'orgue que je touchais. — Ecoute, sœur Anna! Connais-tu bien cette main d'homme qui pend à la courroie de ma selle? — Que Dieu te pardonne, frère Orlof? Tu as fait le malheur de mes enfants et as enlevé le fiancé de mon cœur. »

La version danoise diffère essentiellement de la précédente par sa conclusion.

Le frère dit à sa sœur, et souvent il lui répète : « Ne veux-tu point prendre un mari ? mais elle ne pense qu'à celui qu'elle aime. — Non pas, oh! non pas, mon cher frère, je suis trop petite encore pour me marier.— Cependant, j'entends dire de tous côtés que tu as voulu déjà te marier. — On dit tant de choses ici et là ; mais c'est une folie, tu peux compter là-dessus. — Quel était ce beau cavalier qui ce matin est sorti à cheval de la tour de ton château ? — Ce n'était pas un beau cavalier, c'était mon palefrenier sur son cheval. — Quels étaient les deux souliers qui étaient l'autre jour devant ton lit ? — Ce n'étaient pas deux souliers, c'était une pantoufle à moi. — Quels étaient ces deux petits enfants qui, l'autre jour, étaient couchés dans ton lit ? — Ce n'étaient pas deux petits enfants, c'était ma poupée qui était couchée près de moi. — Quel était ce cri d'enfant que j'ai entendu chez toi ce matin ? — Les enfants ne crient point de la sorte; c'est une servante qui pleurait, parce qu'elle avait perdu sa petite clef.— Quel était ce beau berceau que j'ai vu chez toi en cachette ? — Ce n'était pas un berceau, c'était mon ouvrage en soie. — Frère, si tu sais encore des questions à m'adresser, je sais un plus grand nombre de réponses à te faire.—Lorsque les femmes ne pourront trouver une réponse sur-le-champ, l'eau manquera dans la mer du Nord. » Cette ballade rappelle une romance espagnole dont le caractère est tout autre, et dont le dénouement est tragique, celle de la *Blanca Nina*, que l'on retrouve dans le *Cancionero de Romances* sous le titre de l'*Epouse coupable*, et qui débute ainsi :

Blanca soys, señora mia,
Mas que non el rayo del sol.

« Vous êtes blanche, madame, plus blanche qu'un rayon de soleil. — Oui, je dormirai cette nuit désarmé et sans crainte. — Il y a sept années, sept années accomplies, que je n'ai quitté mes armes, et j'ai la chair plus noire qu'un charbon éteint. — Vous dormirez, seigneur, vous dormirez cette nuit, désarmé et sans crainte, car le comte s'en est allé à la chasse dans les montagnes de Léon... Que ses chiens meurent enragés! que son faucon soit tué par les aigles! et que le diable le traîne par les pieds depuis la montagne jusqu'à la maison ! — Le mari survient, et alors : — Que faites-vous là, la blanche jeune fille, née d'un père traître ? — Seigneur, je peigne

Digitized by Google

mes cheveux ; — je les peigne avec grande douleur, car vous me laissez seule, et vous, vous allez dans les montagnes. — Ces paroles, la fille, ne sont pas sans trahison. De qui est ce cheval qui vient de hennir ici dessous ? — Seigneur, il était de mon père, et il l'a pour vous envoyé. — De qui sont ces armes que j'ai vues suspendues dans le corridor ? — Seigneur, elles étaient de mon père, et il vous les a aujourd'hui envoyées. — Et de qui est cette lance que j'aperçois d'ici ? — Prenez-la, comte, prenez-la, et avec elle tuez-moi, car cette mort, bon comte, je l'ai bien méritée. »

On voit, dans ces diverses variantes, la différence bien tranchée des caractères nationaux. Le dénouement de cette dernière version est conforme à l'esprit de l'antique législation espagnole, car, ainsi que le dit M. Damas Hinard dans son *Romancero general* (T. II, p. 288), d'après la loi des Goths, lorsqu'un homme se rendait coupable d'adultère, et que la femme mariée avait donné son consentement, les deux coupables étaient remis aux mains du mari, qui pouvait les faire périr sans encourir aucune peine. Un autre fait qui ressort de la comparaison de ces divers textes et qui est confirmé par de nombreux exemples, c'est que, dans le nord, toutes les poésies roulent en général sur les rapports des hommes avec les jeunes filles, tandis que, dans le midi, c'est presque toujours la femme mariée qui est en scène ; cela vient sans doute de la différence des mœurs et des usages nationaux.

Il y aurait un travail curieux à faire sur les diverses catégories de chants scandinaves : on pourrait facilement les diviser en chants purement mythologiques, en chants mythologico-chrétiens, en chants chrétiens proprement dits, en chants héroïques, en chants descriptifs et en chants satiriques. Il serait facile de donner des exemples nombreux, et de faire ressortir d'une manière claire et visible les différences qui les distinguent les unes des autres.

Ce qu'il y a de charmant en général dans toutes ces chansons, ce sont les refrains ; outre ceux que nous avons déjà cités, il y a celui du roi de la montagne : « Comme l'attente devient longue pour moi ! » Et celui de la jeune fille de la forêt bleue : « Le tilleul tremble dans le fourré ; car elle était allée dans le bois effrayant. » Et bien d'autres encore, qui sont choisis avec un sentiment tout-à-fait particulier. A la fin du volume que nous analysons se trouve un travail de Geijer sur ce sujet.

C'est un livre curieux que celui de M. R. Warrens. Il a choisi dans la collection d'Erick Geijer et d'Arvid-Auguste Afzelius les chants qui lui ont paru les plus caractéristiques et les a traduits en allemand dans le mètre original, en y ajoutant quarante-neuf mélodies. Sa traduction est coulante et facile, et c'est à peine si, dans quelques rares passages, on sent le travail d'imitation auquel il a dû se livrer, et, la plupart du temps, on croit lire des poésies allemandes originales. Outre les poèmes, qui forment le fonds même de l'ouvrage, il y a une préface remarquable de M. Ferd. Wolf, l'éditeur de *Primavera y Flor de Romances* (Berlin, 1856), dans laquelle se trouvent élucidées avec soin la plupart des questions relatives aux chants populaires scandinaves, et notamment l'une des plus intéressantes peut-être, la question historique. Les notes d'Afzelius, qui terminent le

Digitized by Google

volume, renferment une foule de renseignements précieux pour l'intelligence des textes et de documents sur les divinités et les traditions des divers pays où sont répandues les légendes rapportées dans le livre de M. Warrens.

En résumé, c'est un bon travail et un travail utile, que liront avec intérêt et sans fatigue tous ceux qui s'occupent de poésie, alors même que leurs études ne seraient pas tournées vers l'archéologie littéraire, car, en dehors des résultats spéciaux que l'on peut retirer de l'étude de ces chansons pour la langue et l'histoire des peuples du nord, on trouvera dans presque toutes une poésie véritable, de belles idées, des légendes merveilleuses ou singulières, écrites en beaux vers pleins de couleur et d'animation.

EDOUARD GOEPP.

*Un peu partout*, par Félix MORNAND, 1 vol. in-12. Paris, Hachette. 1857.

Ce petit livre, fait de souvenirs personnels et d'impressions de voyage empruntées un peu partout, nous rappelle, par la promptitude des changements à vue, la toile panoramique roulée sur un bâton, qui nous montrait, il y a quelque cinq ans, le Mississipi et ses bords. Pour commencer, M. Mornand nous fait voir l'*Italie*, Venise, le Piémont, la plaine de Marengo ; puis nous voici en *Bavière*, où nous assistons au jubilé ; de Munich en *Finlande* il n'y a qu'un pas; mais du *Danemark* à *Cayenne* l'enjambée est un peu hardie. N'importe, notre cicérone est infatigable, et bon gré mal gré il faut le suivre. Et d'Amérique nous passons au *Ouaday;* de Mourzouk M. Mornand nous conduit en *Chine*, au *Maroc*, à *Constantine* et à *Oran*, où se termine enfin notre odyssée.

Cette manière de voir les choses en courant n'est pas toujours sans vous inquiéter un peu ; parfois, on voudrait s'arrêter, ne fût-ce qu'un moment ; mais M. Mornand est comme la princesse des contes, qui contait si bien qu'on ne se lassait pas de l'entendre. On l'écoute, on va, et si l'on éprouve quelque surprise à la fin, c'est d'arriver. DUMESNIL.

Digitized by Google

# MÉLANGES

## LA FÊTE DES FOUS ET DE L'ANE,

### CARNAVAL AU MOYEN AGE.

Notre carnaval ne serait-il, comme le veulent de graves historiens[1], que la défroque héréditaire des saturnales, ou plutôt, comme d'autres l'affirment, un usage commun à tous les peuples, et dont aucun ne peut s'attribuer l'invention : la folie, en effet, est une plante vivace qui pousse en tout pays comme le blé, dont l'origine est aussi peu connue. Cette dernière hypothèse est fondée moins sur l'analogie des fêtes antiques de Cérès et de Bacchus, chez les Grecs et chez les Romains, que sur la coïncidence solsticiale de leur célébration avec notre carnaval.

Ces folies éclataient, en effet, dans le monde païen, comme aujourd'hui, au moment précis où le soleil, après avoir accompli son évolution zodiacale, se retourne glorieux et rajeuni vers notre hémisphère. Les anciens avaient marqué par des allégories et des symboles mystérieux tous les pas de cet astre depuis son départ de l'Orient jusqu'à son arrivée en Occident, sa course dans les douze signes; ses douze travaux changeant, à chaque saison, d'attribut.

« Annoncez, dit l'oracle antique, que le plus grand dieu est nommé *Jar* en automne, *Adis* en hiver, *Zeus* ou *Jupiter* au printemps, et *Helios* en été. » Ce sont bien clairement les quatre points les plus remarquables de l'année : les équinoxes et les solstices.

A ce compte, la question historique cèderait le pas à un phénomène physiologique commun à tous les peuples, et nos pères avec leurs thèmes de nativité et leurs influences sidérales ne seraient point si ridicules, encore moins *Cyrano de Bergerac*, cet illustre *voyageur de la lune et des empires du soleil*[2].

[1] Voir au mot *Kalenda*, de Lobineau, *Histoire de Paris*; du Tilliot, *Mémoire pour servir à l'histoire de la fête des Fous*; Marlot, *Histoire de l'Eglise de Reims*.

[2] Auteur d'un *Voyage dans la lune* et d'une *Histoire comique des Etats et Empires du soleil*, naquit au château de Bergerac, en Périgord, vers 1620, et mourut en 1653. Il était grand duelliste; on dit en effet que la lune a des affinités mystérieuses avec les fous.

Digitized by Google

Suivons, en effet, par la pensée, la ligne de trajection du soleil reprenant sa course vers le *Taureau*[1], et vous verrez cette folie carnavalesque augmenter ou diminuer chez les peuples, suivant que l'astre s'éloigne ou se rapproche de son nouveau point de départ; ainsi, tandis que le Rhin roule captif sous la glace, la brise printanière se joue sur les flancs des Apennins et des Pyrénées. Dans les plaines de la Lombardie, comme en Languedoc, l'amandier secoue ses fleurs éphémères sur le berceau de la *nativité*, tandis que, pour fêter ce grand jour, l'Anglais et l'Allemand suspendent dans leurs demeures des rameaux de houx aux fruits rouges. Ici, des corbeaux criards sur la neige; là-bas, la fauvette sur l'aubépine en fleur. Au lieu de masques grelottants sur un char cahoté par des bêtes étiques, partout dans ces villes du midi, de brillantes cavalcades aux mille couleurs, aux banderoles flottantes, les ris et les chants, les fleurs et la poésie; c'est là, vraiment, l'éternelle fête d'Osiris, vainqueur de Typhon, de cet astre roi, mystère insondable comme Dieu, dont il est un pâle rayon.

C'est bien là encore l'antique terre de Saturne avec ses Bacchanales et ses Tarentins, au rire inextinguible[2]; de ville en ville, à l'approche du carnaval, la joie éclate et se propage comme l'incendie dans un champ d'herbes sèches; partout retentit le cornet d'argile recourbé, figurant la corne symbolique du Bacchus indien.

A Florence, historiens et poètes le célèbrent à l'envi, et parmi ces derniers, le plus illustre, non moins par le rang que par le génie, Laurent de Médicis, l'ami et l'émule de Politien et de Pulci[3], oublie un moment dans sa villa de Fiesole, les sublimes visions de la philosophie platonicienne pour composer des *canti carnascialeschi*, ou chansons de carnaval, qui réunissent la grâce et l'imitation classiques à l'esprit natif de la gaieté florentine[4].

Et *Pulcinello* (Polichinelle), ce héros carnavalesque par excellence, sournois, cynique et tapageur, dont la nombreuse lignée s'est éparpillée dans les deux mondes, n'est-il pas originaire de Bergame, si je ne m'abuse? Et ces volées d'oiseaux chanteurs, jaseurs et moqueurs; paillasses enfarinés, pitres à queues rouges, pierrots, colombines, arlequins et *tutti quanti fantoccini*, ne viennent-ils pas, ainsi que les orgues de Barbarie, de cette patrie du soleil? Aujourd'hui même, en plein centre de la catholicité, sur le tombeau des apôtres, le carnaval ne déploie-t-il pas une pompe inconnue

[1] Signe du zodiaque correspondant au printemps.

[2] Les Tarentins, frappés, dit-on, d'un rire épidémique, consultèrent l'oracle pour en être délivrés; au moment où, d'après sa réponse, ils assistaient à une hécatombe présidée par les vieillards les plus graves, un petit enfant dit un mot plaisant qui mit le feu aux étoupes, et l'épidémie reprit de plus belle.

[3] Auteur du *Morgante maggiore*. C'est une caricature des nombreux romans poétiques entés sur la *Chronique de Turpin*. Le *Morgante* fut aux romans de chevalerie en vers ce que *Don Quichotte* fut à leurs frères en prose. Voltaire, dans un de ses poèmes les plus célèbres, a emprunté le mordant de Pulci, renchéri sur son irréligion, et jeté à travers tout cela cette veine d'obscénité qui n'appartient qu'à lui.

[4] Quelques-unes de ses chansons ont été recueillies dans un volume imprimé en 1558.

Digitized by Google

des autres peuples? Le Milanais, au lieu de clore le leur à l'époque prescrite, le prolongent de cinq jours sous le titre élastique de *carnavalone*. Le moyen, je vous prie, pour ces Tarentins inflammables de s'arrêter sur cette pente? Où sont en Italie les prophètes qui arrêtent le soleil?

Mais rentrons dans notre patrie, où le phénomène, quoique moins caractérisé, mérite notre attention plus spéciale. Il est évident que c'est à notre fête des Fous et de l'Ane, également célébrée par les Italiens du moyen âge, que notre carnaval doit son origine.

Pour s'expliquer comment l'Eglise a non-seulement toléré, mais autorisé dans son sein ces représentations profanes et souvent obscènes, il ne faut pas oublier l'état d'ignorance des masses, nous n'osons pas dire du peuple, il n'était pas encore éclos, et combien il était utile de frapper son imagination et son cœur pour y faire entrer les vérités salutaires du dogme. Rien ne saurait mieux rendre cette communauté de protection d'une part et d'amour de l'autre, que les lignes suivantes d'un savant illustre :

« Et quelles institutions pouvaient lui être plus chères (au peuple) que celles de l'Eglise? Quel autre édifice que le temple lui rappelait des idées de bienfaisance, d'ordre et de paix? Tous avaient sujet d'aimer le temple. Pour le serf, c'était un asile contre la cruauté de son maître, c'était aussi le lieu dans lequel un jour peut-être il recouvrerait sa liberté. C'était là que l'affranchi, après avoir obtenu la sienne, trouvait la protection dont il avait besoin pour la conserver, tandis que l'homme libre lui-même y voyait la garantie officielle que réclamaient la sûreté de sa personne et la possession de ses biens. Les pauvres y venaient chercher du pain et les malades la santé. C'était le centre de tous les intérêts, le refuge de tous les malheureux, et les malheureux composaient presque toute la nation. Attenter aux temples, c'eût été à la fois attenter à la religion, à la société, à tous les droits nationaux et populaires. De patrie, le peuple n'en avait point d'autre que l'Eglise, et l'Eglise était tout pour lui. Elle était, de plus, la colonne du moyen âge, sans laquelle l'édifice social et la civilisation antique fussent tombés ensemble dans l'abîme [1]. »

Dans le temple, en effet, outre la protection que les lois lui refusaient au dehors et qui lui était assurée dans son sein, le peuple prenait part, tout le long de l'année, soit comme spectateur, soit comme acteur, à ce drame sacré de la vie du Sauveur, humble et pauvre comme la sienne; acclamait Noël avec les bergers autour de la crèche, suivant de l'œil l'étoile voyageuse, et s'inclinant avec les mages dans une muette adoration. Les animaux eux-mêmes qui avaient réchauffé l'enfant divin de leur haleine, l'âne et le bœuf, étaient compris dans ces hommages, l'âne surtout, sobre et patient comme le pauvre dont il partage les labeurs, et qui avait eu l'insigne honneur de porter deux fois le Sauveur du monde, d'abord dans la fuite en Egypte, puis dans son entrée triomphale à Jérusalem.

Quoi d'étonnant que l'Eglise se soit associée à ces joies naïves, qu'elle ait même composé un office et des chants sous le titre de *Prose de l'âne?*

[1] Préface du *Cartulaire de Notre-Dame de Paris*, par feu M. Guérard, de l'Institut de France, n° 52.

Digitized by Google

Que si, plus tard, les fêtes célébrées à cette occasion dégénérèrent en profanations et en grossières licences, à qui s'en prendre, sinon à la barbarie du temps? On verra plus loin avec quelle sage mesure l'Eglise s'opposa au mal et finit par l'abolir.

Il n'existe pas, que je sache, avant le XII^e siècle, de monument relatif *à la fête de l'Ane* ou *des Fous*. On voit encore, dans certaines églises dont l'architecture est d'une date plus récente, des crédences et des stalles où sont figurés des moines avec des oreilles d'âne et une marotte[1]. Ces fêtes, selon toute apparence, furent suggérées par les drames pieux joués sous le porche des églises par les pèlerins qui, dans le XI^e siècle, visitèrent en grand nombre l'Orient.

Dans quelques églises, on élisait un *évêque* et souvent un *pape des fous*. Il n'est parlé dans les registres capitulaires de celle de Sens que d'un *archevêque des fous*, des enfants de chœur et d'un préchantre. On voit dans la bibliothèque du chapitre de cette ville, un diptyque représentant des bacchanales, et un missel relatif à la fête de l'Ane, composé par l'archevêque Pierre de Corbeil[2].

Cette fête prenait, selon les localités, tantôt le nom de *Fête des Cornards*, des *Sous-Diacres*, lisez *saouls* (le calembour était là dans son élément), des *Innocents*, etc. Nulle part elle n'était célébrée avec plus d'appareil qu'à Sens.

Grâce aux rubriques du Missel de Pierre de Corbeil, nous pouvons assister à toutes les phases de la cérémonie.

Avant d'entonner les vêpres, le clergé se rendait processionnellement à la principale porte de l'église, et deux chantres à grosse voix chantaient dans le ton mineur les deux versets avant lesquels on lit : *in januis ecclesiæ :*

Lux hodiè, lux lætitiæ, me judice, tristis
Quisquis erit, removendus erit solemnibus istis.

« Lumière de ce jour, lumière de joie, quiconque sera triste doit être exclu de cette solennité, tel est notre arrêt. »

Les chantres continuaient sur le même ton :

Sint hodiè procul invidiæ! procul omnia mœsta!
Læta volunt quicumque volunt asinaria festa.

« Loin de nous, en ce jour, tout discord! Arrière les faces piteuses! Ceux qui fêtent l'âne ne veulent que joie. »

[1] La marotte que les poètes, les comédiens et surtout les artistes ont donnée depuis pour attribut à Momus, devrait-elle son origine à ces farces pieuses?

[2] M. N. Bourquelot a publié, dans le *Bulletin de la Société archéologique de Sens*, le texte même de ce curieux document. Jusqu'à ce jour, on n'en trouvait hors de la ville de Sens que quelques copies, et des morceaux détachés imprimés dans divers ouvrages. Aussi les opinions les plus opposées et les plus exagérées s'étaient produites au sujet de l'esprit du Missel de Sens et du point de vue auquel on doit l'apprécier; maintenant chacun pourra le juger en connaissance de cause.

Digitized by Google

Après la rubrique : *conductus ad tabulam* (mené à la table), deux chanoines se détachaient du chœur, allaient en députation prendre l'âne et l'amenaient à la table, où le préchantre lisait l'ordre des cérémonies en proclamant le nom de ceux qui devaient y prendre part.

A Beauvais, l'âne, portant une jeune fille et un poupon figurant la Vierge et l'enfant, était amené à la principale porte de l'église. Là on couvrait le modeste animal d'une chape des plus riches, puis on le conduisait au lutrin, où son apparition était saluée par la fameuse prose qui, selon les églises, subissait des variantes. Voici celle de Sens, dont le peuple répétait en chœur le refrain à chaque couplet :

| | |
|---|---|
| Orientis partibus | Des régions de l'Orient, |
| Adventavit asinus | Un âne nous est venu, |
| Pulcher et fortissimus, | Superbe et très vigoureux, |
| Sarcinis aptissimus, | Sans pareil pour les fardeaux. |
| Hez! sire asne, hez! | Hez! sire asne, hez! |
| ..... | ..... |
| Amen dicas, asine, | Ores que le ventre est plein, |
| Jam satus ex gramine ; | O âne, dis amen ! |
| Amen, amen itera ; | Amen! amen ! redis encore, |
| Aspernare vetera. | Et moque-toi des vieux us. |
| Hez! sire asne, hez ! | Hez ! sire asne, hez! |

Après cette prose, le célébrant lisait les tables, puis entonnait les vêpres, et le chœur se terminait par un *Alleluia* coupé de la manière suivante :

| | |
|---|---|
| Alle — resonent omnes ecclesiæ | Alle — que toutes les églises chantent, |
| Cum dulci melo symphonie | Au son d'une douce symphonie : |
| Filium genitricis pie | Le fils de Marie, mère pieuse, |
| Ut nos septiformis gratie | Afin qu'il nous remplisse |
| Repleat donis et glorie | Des dons de la grâce septiforme, |
| Unde Deo dicamus *Luya !* | Et de la gloire, et que nous puissions [dire : *Luia !* |

La poésie barbare du V^e^ au VII^e^ siècle, outre ces monorimes, abonde en exemples de ces tours de force qui, à cette époque, étaient sans doute le sublime du genre. Les poètes des siècles suivants ne s'y sont pas épargnés non plus; ainsi, dans une prose du vieux missel de Troyes et d'Autun, on voit en certaines solennités l'*Alleluia* coupé par quatre mots de la manière suivante :

*Alle* — cœleste necnon et perenne — *luia ;*

Mais dans le couplet précédent qui donne lieu à cette remarque, il est coupé par vingt-deux mots, ce qui est plus bizarre et par conséquent plus convenable *à l'office des Fous.* Un poète du XI^e^ siècle dit, en parlant de l'*Epistolaire et évangélier* de l'église de *Saint-Riquier*, que l'abbé Agelicus avait fait couvrir d'argent :

Episto (liber) larum atque evangelium.

Lisez :

Epistolarum liber atque evangelium.

Digitized by Google

Mais revenons à l'âne qui nous attend patiemment à table, couvert de sa chape dorée. Après la magnifique ovation qui avait salué sa présence, deux chantres à grosse voix annonçaient le commencement de l'office par ces trois vers, qui devaient être chantés *in falso* et à trois voix[1], et qui, si la rubrique était bien observée, devait produire un tonnerre charivarique à ébranler les voûtes :

| | |
|---|---|
| Trinitas, deitas, unitas, æterna,<br>Majestas, potestas, pietas superna,<br>Sol, lumen et numen, cacumen,<br>Semita, etc. | Trinité, déité, unité, éternelle majesté, puissance, piété souveraine, soleil, lumière, comble de perfection, sentier, etc. |

Les matines étaient divisées, ce jour-là, en trois nocturnes ou veilles; la longueur des nuits rendait ce programme facile. Chaque nocturne était coupé par un intermède qui n'était pas la partie la moins saisissante du drame. Comme cet office n'était, d'un bout à l'autre, qu'une rapsodie de chants de toutes les fêtes de l'année, et qu'il les dépassait toutes en longueur, il devenait nécessaire que les chantres et les assistants se désaltérassent de temps en temps; on faisait donc une invitation à chaque nocturne. Elle est indiquée dans l'office par ces mots : *Conductus ad poculum* (conduit à boire). Ceci s'entendait en particulier pour le héros de la fête, l'âne, qui, modeste et résigné sous ses riches atours, en face du lutrin, offrait l'image stoïque du sage au sein des grandeurs. Deux fois durant la cérémonie on l'emmenait boire et manger : la première vers le milieu de l'office, la seconde vers la fin, c'est-à-dire au troisième nocturne. Peuple et clergé en faisaient autant à son exemple, non pas toutefois avec la même sobriété, car les brocs qui, dès le début de l'office, n'avaient pas cessé de passer de main en main, acquéraient vers la fin un surcroît d'accélération fiévreuse qui témoignait que leur contenu n'avait pas absolument arrosé le pavé. Aussi, quand l'âne traversait de nouveau la nef, au troisième nocturne, il était accueilli par un branle-bas général de rires, de cris, de braiements et de danses folles. Que si, par aventure, soit ennui, soit instinct d'imitation, le stoïque animal s'avisait de braire, alors le délire n'avait plus de bornes, la ronde enflammée reprenait son vol, et la pauvre bête, ahurie, terrifiée, baissait tête et oreilles, se félicitant sans doute, à part lui, de n'être pas un de ces fous.

La danse finie, on le reconduisait au chœur, et pendant le trajet on chantait le morceau suivant, qui dans le missel a pour titre : *Conductus ad ludos* (conduit aux jeux) :

| | |
|---|---|
| Natus est hodiè Dominus,<br>Qui diluet facinus. | Il est né aujourd'hui, le Seigneur<br>Qui doit effacer notre coulpe. |

Et cet autre, relatif à l'*Immaculée conception*, où frémit un souffle lyrique :

[1] Ce mot *in falso* pourrait également désigner une espèce de musique, composée de plusieurs voix, qui chantent en harmonie ce qu'on appelle *en faux-bourdon;* mais notre première interprétation nous paraît plus fondée. Le chœur devait s'étudier à chanter faux pour être en harmonie avec la solennité du jour.

Digitized by Google

| | |
|---|---|
| Intra uteri claustra, | Dans les cloisons de ton sein, |
| Portas qui (*sic*) gubernat æthera. | Tu portes le maître des cieux. |

Après les vêpres et les complies, le préchantre de Sens conduisait dans les rues les bandes joyeuses, précédées d'une énorme lanterne. On se rendait ensuite au grand théâtre dressé en face de l'église, où la représentation, relevée par des farces du plus haut goût, se terminait d'ordinaire par une avalanche de seaux d'eau sur la tête du préchantre.

Et cependant l'Eglise de Sens était renommée à cette époque, pour la manière édifiante et solennelle dont on y chantait l'office : *li chanteors de Sens*, disait-on, et le mot était proverbial. Que penser des autres?

En effet, dans certaines villes du Nord, chez ces buveurs de bière, où la joie, pour être moins spontanée, n'en est que plus vive ; à Paris même, où l'Université regorgeait alors d'étudiants de tous les pays, les fêtes de l'Ane et des Fous (les deux n'en font qu'une) s'élevaient à un grotesque de profanations et d'indécences près duquel pâliraient les danses fantastiques des Peaux-Rouges et des grands Namaquois autour de leurs *manitous*. Dans certaines églises, les clercs étaient barbouillés de lie, masqués ou travestis de la manière la plus folle et la plus ridicule. Ils dansaient en entrant dans le chœur et y chantaient des chansons obscènes ; les diacres et sous-diacres mangeaient des boudins et des saucisses, jouaient aux dés près du célébrant, sous le nez duquel ils faisaient passer l'encensoir, où brûlaient de vieux morceaux de savates.

Mais l'Eglise, nous l'avons déjà fait pressentir, ne toléra pas longtemps ces scandales, dernière écume de la barbarie. Nous trouvons dans le cartulaire de Notre-Dame de Paris déjà cité, sous la date de 1198, une lettre comminatoire de *Petrus*, cardinal *in Via Lata*, à Odon, évêque de cette ville, par laquelle il lui enjoint, sous les peines de l'anathème, de faire cesser de telles profanations.

Déjà Maurice de Sully [1], prédécesseur d'Odon, avait tenté de l'abolir, mais probablement sans succès, car Pierre de Corbeil, auteur du missel déjà cité, ne mourut qu'en 1222, et en 1245 un autre Odon, son successeur au siége de Sens, réitère la prohibition des travestissements et des dissolutions. La fête se maintint néanmoins deux cents ans encore, et plus peut-être ; en 1444, la Faculté de Paris, à la requête de quelques évêques, écrit, il est vrai, à tous les prélats pour la condamner et l'abolir. Mais, les actes des conciles qui se tinrent en 1460, ou selon d'autres, en 1495, ne parlent encore que des abus qu'il faut en retrancher. Il y est dit seulement « que, pour éviter le scandale, tous ceux à qui il est prescrit d'assister à l'office le dimanche de la Circoncision, doivent être vêtus d'une manière convenable à leur dignité ecclésiastique et chanter le plus mélodieusement qu'ils pourront, sans dissonance ; que chacun doit remplir son devoir sans être troublé, et avec décence, surtout dans l'église ; qu'aux

[1] Ainsi nommé, de Sully-sur-Loire, lieu de sa naissance ; il était fils de pauvres gens. Il vint à Paris à pied et en mendiant ; il s'éleva, par son amour de l'étude, à cette haute dignité, dont il fit un si noble usage. Paris lui doit la réédification de sa cathédrale.

Digitized by Google

vêpres on ne jettera sur la tête du préchantre des fous que trois seaux d'eau au plus(trois seaux au mois de janvier!); qu'on ne doit pas conduire d'homme nu, le lendemain de Noël, dans l'église, mais qu'il faut seulement le mener au puits du cloître, et ne jeter *sur lui qu'un seau d'eau, sans lui faire du mal.* Tous les contrevenants, ajoutait la même ordonnance, devaient encourir la peine de la suspension.»

« Cependant, il était permis aux fous de faire hors de l'église toutes les cérémonies d'usage, pourvu qu'il ne s'*ensuivit aucune injure ni dommage à personne.* »

En 1498, le Parlement de Paris abolit à Tournay la *fête des Fous*, en réformant un jugement des prévôts jurés qui l'avaient maintenue.

L'arrêt somme les ajournés *de comparaître au chapitre, et là, à déclarer que sans droit ils ont choisi un évêque des fous, et commis des violences et des sottises, en promettant de ne plus récidiver.*

La fête, malgré la censure de la Sorbonne et les arrêts du Parlement, persista encore dans certaines localités. Des actes des chapitres généraux de Sens, de 1514 à 1517, donnent permission de la célébrer, mais avec de notables modifications, car, en 1511, un préchantre des fous s'étant permis de se faire tondre la barbe à la manière des comédiens, et de jouer quelque personnage le jour de la Circoncision, *cela fut défendu parlant à sa personne*, et la fête des Fous n'eut pas lieu cette année.

A partir de cette époque, elle alla toujours en déclinant, et s'éteignit enfin longtemps avant les dernières années du XVI^e siècle.

Mais c'était, comme on dit au théâtre, une fausse sortie; chassée de l'église qui l'avait contenue et réglée, elle continua à parader dans la rue avec tout le personnel de la troupe, moins le principal acteur, l'âne, qui vit sans s'émouvoir sa chape royale passer sur le dos de son compagnon de la crèche de Bethléem, devenu depuis bœuf Apis; on l'exclut même du cortége triomphal de ce dernier. O vent de la popularité! La veille, l'ovation enthousiaste, l'*orge et l'avoine à plantée*, le lendemain, les huées et les coups; c'est à peine aujourd'hui si quelque Silène, à face avinée, en perruque d'étoupe, daigne l'enfourcher dans les parades mythologiques et carnavalesques du Midi.

Quant aux autres acteurs, les fous, comme ils sont plus prolifiques que les harengs et les hannetons, et que l'espèce ne fera jamais défaut, nous nous dispenserons d'en parler.

Cet exil de l'âne attira sur le pays une foule de calamités. Le carnaval reçut à la ville et à la cour l'hospitalité que lui refusait le cloître; on sai avec quelle magnificence on l'y traitait.

En 1393, Hongriquen de Gerson, gentilhomme fort estimé de Charles VI pour son esprit et son adresse, inventa, sous le titre de *Momerie des Ardents*, un ballet de sauvages, dans lequel figurait le roi, menant en laisse cinq seigneurs habillés d'étoupes comme lui, auxquelles le feu se communiqua; on sait que le roi et le seigneur de Nantouillet furent seuls sauvés : le dernier, en courant se jeter dans une cuve d'eau de l'échansonnerie, et le roi, par la duchesse de Berry, qui l'enveloppa de la queue de sa robe.

Digitized by Google

A partir de ce jour se déclara le premier symptôme de cette folie qui, durant un des règnes les plus longs de l'histoire, attira sur le pays l'invasion anglaise, la guerre civile, la peste et les routiers, suivis par la famine.

Il est d'usage encore, dans quelques villes du Midi, de promener, le mercredi des Cendres, un mannequin figurant le carnaval, qu'on brûle ou qu'on noie en grand appareil. Tant que dure la cérémonie, la foule chante en chœur, sur une lente mélopée, le couplet suivant :

Adiou! paouré, adiou! paouré,
Adiou! paouré carnaval;
Tu t'en bas et io demori,
Adiou! paouré carnaval.

Un vaudevilliste du siècle dernier, faisant écho à ces funérailles du carnaval languedocien, rend assez bien, sans s'inquiéter toutefois du nombre et de la rime, la physionomie du carême-prenant à Paris, cette terreur générale des gourmands à la vue des landes arides de la pénitence qu'il fallait traverser durant quarante jours sous l'œil vigilant de l'official et de la police.

Le Carême a tué Mardi-Gras (*bis*).
Ah! qu'il nous met dans de beaux draps!
O reguinqué! ô lon, lon, la!
Nous n'avons dindons ni éclanche :
Carême avance, avance, avance.....

Mais il était un moyen bien simple de se soustraire à cette rude traversée. Un autre vaudevilliste nous l'indique :

Pour madame la comtesse de ***, sur l'air : *Berger, dans un coin.*

Aimez-vous Charenton
Tout de bon?
Aimez-vous Charenton?
Ah! croyez-moi, comtesse,
Quittez Bèze et Calvin,
Et venez à confesse
Au bon abbé Goblin.

*Réponse.*

Ouy, j'aime Charenton
Tout de bon.
Ouy, j'aime Charenton.
Qui n'en ferait de même?
L'on y vit sans façon,
Sans jeûne ny carême
Et sans confession.

Ainsi, selon les provinces, le carnaval prenait en France un caractère divers; gai, spirituel et malin dans l'Ile-de-France, où affluaient les vins généreux et pétillants de Bourgogne et de Champagne; il était lourd et naïf chez les Flamands, nos voisins, grands buveurs de bière; en Normandie, où *le tien et le mien*, ces deux causes éternelles de bataille, sont aussi en honneur que *le oui et le non*, le vent de la mer et le cidre aiguisent les esprits aux facéties grotesques, un peu lourdes, mais pleines de sens, dont *le tien et le mien* sont l'assaisonnement ordinaire,

Digitized by Google

Ecoutons le vieux et naïf historien de Caen, le sieur de Bras, tout fier de sa cité natale et nous récitant les parades qui s'y faisaient de son temps (il vivait sous les derniers Valois) :

« De ce temps-là, la jeunesse s'exerçoit à plusieurs passe-temps, aux mois d'avril, may et juin : les uns à tirer de l'arc, de l'arbaleste, aux papegaux et à la butte, en dances, mommeries de jour, que l'on appelle de présent mascarades. Une fois je vis dancer les petits chevaux qui estoyent de toilles peintes, et sembloit que ceux qui dançoyent fussent dessus, et avoyent des monuements par bonne industrie. Autres fois, les dix vers cas qui estoyent dix accoustrez de verd, testières, pates, et queües de chats : des faucheurs qui vouloyent couper, de leurs faux, les fausses langues qu'ils faisoyent conduire paintes et pourtraites devant eux; ce qu'ils ne pouvoyent faire, et en dançant faisoyent une pause, disans et chantans : fausses langues nous faucherons; et s'efforçoyent les faucher, et encore disoyent : Par la corbieu nous ne pourrons, les racines en sont trop fortes. Puis à quelques autres années, je y vis représenter les triomphes de César, avecques une morisque devant luy, dont les accoustrements estoyent bleuz, semez de paillettes d'étain, et y avoyt plus de cent personnes masquées (ce qui donnoit grand contentement à la venëé), qu'on appeloit lors faux visages, portant chacun quelque triomphe. Je y vis une autre fois courir les personnes qui faisoyent de folles entreprises, et portoyent de petites enseignes où elles estoyent paintes avecques des escritaux : l'un vouloyt manger les charettes ferrées, un autre toucher la lune avecques le doigt, un qui regardoit le soleil sans ciller l'œil, l'autre qui vouloyt rompre l'anguille avecques le genouil, un qui taschoit à estouper les quatre vents, autre qui vouloit monter au ciel tout chaussé et tout vestus, un autre porter une meule de moulin, autre qui entreprenoit faire taire les femmes qui lavent la buée, et un grand nombre de folles entreprises. Vray que les accoustrements de ceux qui représentoyent ces passetemps, n'estoyent de velours satin ny soyes, mais de toilles paintes, avecques de faux or et de faux argent, et les façons de leurs accoustrements estoyent versifiez selon les personnages. Aussy l'on ne faisoyt point décreter leurs terres pour leur debtes, et donnoyent autant de plaisir que ceux qui sont plus bravement en point.

» L'on jouoyt aussi fort souvent des mystères des saints et saintes, comme de sainct Sébastien, saincte Honorine, saincts Abraham et Isaac, et autres histoires. »

Aujourd'hui nous prenons en pitié les joies naïves et grossières de nos pères, et notre carnaval, fils naturel, sinon légitime, de la fête de l'Ane et des Fous, va déclinant d'année en année. Le temps n'est pas loin peut-être où le bœuf Apis lui-même, avec son cortége triomphal de trois jours, se recouchera, pour ne plus se relever, dans le sarcophage égyptien d'où nos savants l'avaient tiré. Est-ce à dire que nous soyons plus justes et plus purs que nos pères? Mieux vêtus et mieux nourris, sans aucun doute; mais plus purs... je ne sais. La folie, pour s'être éclipsée de la face, ne serait-elle pas descendue au cœur? Il est des folies qui ne rient pas, ce ne sont pas les moins dangereuses.

L. Amiel.

Digitized by Google

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mai 1857.

I

Le discours prononcé au nom de la reine d'Angleterre, à l'ouverture du Parlement, est empreint d'une réserve extrême sur la plupart des grandes questions qui préoccupent l'opinion publique; mais il donne, au contraire, des informations très précises sur la ligne de conduite que le gouvernement de Sa Majesté Britannique a l'intention d'observer à l'égard de la Chine. En exprimant le regret qu'à la date des derniers avis reçus le différend élevé entre le haut commissaire de Canton et les autorités civiles de la marine n'était pas encore réglé, la reine ajoute qu'elle a envoyé en Chine un plénipotentiaire, muni de pleins pouvoirs, pour traiter de tous les points relatifs au différend, et qu'il sera appuyé par une force navale et militaire, dans le cas où il deviendrait nécessaire d'y recourir. Le bruit public et les assurances des journaux les mieux informés ne laissent aucun doute sur le caractère de ces armements, et l'on semble espérer, non sans apparence de raison, que la seule présence de la flotte anglaise décidera le gouvernement du Céleste-Empire à négocier.

Le jour même où le discours de la couronne était connu à Londres, le *Moniteur* annonçait que M. le baron Gros était désigné par le gouvernement de l'Empereur pour se rendre en Chine, avec le titre de commissaire extraordinaire et ministre plénipotentiaire. La feuille officielle faisait observer que lord Elgin ayant reçu du gouvernement de Sa Majesté Britannique une mission analogue, avec le même titre, les deux plénipotentiaires se prêteraient un mutuel concours dans les négociations qui leur seraient confiées. On sait quelle est la réputation méritée de lord Elgin, et nous croyons que M. le baron Gros n'est pas moins à la hauteur de sa mission. Enfin, si nous sommes bien informé, une autre grande puissance maritime, les Etats-Unis, sans donner le même éclat à ses démonstrations, promettrait le concours de ses agents pour la révision des traités existants, et s'engagerait à donner au commissaire américain en Chine l'ordre de s'entendre avec les envoyés de France et d'Angleterre. Ainsi les cabinets de Paris, de Londres et de Washington se réuniraient dans une entière conformité de vues sur le but à atteindre, et cet accord ne saurait manquer de donner à l'entreprise projetée une grande force morale.

Non-seulement nous voyons avec satisfaction le gouvernement de l'Em-

Digitized by Google

pereur prendre, dans cette circonstance, le rôle élevé qui lui appartient naturellement, mais nous croyons même qu'il ne pouvait agir d'une manière différente. A nos yeux, l'honneur de notre pays est engagé à ne pas perdre en Chine la position dont le traité de 1844 doit être le point de départ, et le commerce français est fondé à demander que nous ne restions pas étrangers à un mouvement qui a pour objet d'ouvrir définitivement l'accès de pays riches, immenses, et avec lesquels des relations plus complètes et plus sûres donneraient des résultats dont il n'est pas possible de calculer l'importance. Indépendamment de ces grands intérêts, la France en a d'autres d'un ordre différent, mais non moins élevé, à défendre en Chine. Là, en effet, comme presque partout, nos missionnaires ont été les premiers à introduire, au mépris de mille dangers, ces principes religieux et civilisateurs qui ont fait connaître notre nom et notre puissance dans les différentes classes de la population. Ce serait donc considérer la question qui nous occupe à un point de vue mesquin et faux que de lui assigner pour origine les faits qui ont été l'objet de si violentes discussions dans le Parlement anglais. Ce sont là de simples incidents, et, qu'ils fussent ou non survenus, il n'y aurait pas moins lieu de tenter un grand effort auprès du gouvernement chinois. Depuis longtemps, en effet, la France, l'Angleterre et même les Etats-Unis reconnaissaient la nécessité d'obtenir de la cour de Pékin la révision des traités existants, et les trois puissances se disposaient à agir de concert pour atteindre ce grand objet, lorsque se sont produits les regrettables conflits auxquels nous venons de faire allusion.

Ainsi, la question n'est pas d'examiner s'il y a eu imprudence ou légèreté dans l'attitude prise, lors des derniers événements, par les autorités anglaises, mais si les traités existants sont ou non suffisants pour la protection de nos négociants et de nos missionnaires, et si nous devons partager ou laisser à d'autres la gloire d'ouvrir au commerce, à la civilisation et à la religion, un empire qui, jusqu'à présent, a réussi à rester à peu près isolé du reste du monde. Sur ce point, nous croyons que le doute n'est pas possible.

Assurément, il suffit de relire les stipulations du traité de 1844 pour reconnaître qu'elles ne sont plus en harmonie avec le développement qu'ont pris, dans ces contrées, les relations de l'Europe. Quelles sont, en effet, les dispositions de ce traité ? Il ouvre au commerce les ports et places de Canton, Emoui, Fou-Chou, Ning-Pô et Shang-Haï, mais en lui interdisant absolument l'accès de tout autre port. Il autorise, sur ces différents points, l'établissement de consulats ou d'agences et la présence d'un bâtiment de guerre. En un mot, par ces stipulations et par d'autres du même genre, il assure véritablement aux étrangers le droit de circuler et de commercer librement dans les cinq ports et de se rendre même dans leur voisinage immédiat ; mais on ne peut dépasser certaines limites fixées, d'un commun accord, entre le consul et l'autorité locale, ni, sous aucun prétexte, se livrer à des opérations commerciales en dehors de ces barrières. Que si, contrairement à ces dispositions, les étrangers, quels qu'ils soient, s'aventurent au delà ou pénètrent au loin dans l'intérieur, ils peu-

Digitized by Google

vent être arrêtés par l'autorité chinoise, qui, dans ce cas, est tenue de les faire conduire au consulat du port le plus voisin.

De semblables concessions, bien incomplètes sans doute, étaient cependant très considérables, eu égard à l'époque où elles ont été obtenues. C'était, il faut en convenir, un premier et difficile triomphe remporté sur les préjugés et sur l'obstination de la nation chinoise; il appartenait au commerce de faire le reste en établissant des relations nombreuses et suivies avec les ports qui leur étaient nouvellement accessibles, et en rendant, par de mutuels avantages, les relations profitables pour eux et désirables aux indigènes mêmes. C'est le but que le négociateur français avait, en quelque sorte, indiqué en stipulant que si, par la suite, on jugeait convenable d'apporter des modifications à quelques-unes des clauses du traité, son gouvernement serait libre d'ouvrir à cet effet des négociations, après un intervalle de douze années révolues, à partir de l'échange des ratifications.

Le commerce européen n'a pas manqué à l'appel qui lui était fait, et les échanges ont pris rapidement une importance qui rend indispensable d'établir, sur des bases plus étendues et plus normales, la situation respective des parties contractantes. Dès que la nécessité de ces modifications était constatée, dès qu'on était décidé à les demander au gouvernement chinois, il restait à rechercher quelles pouvaient être les dispositions les plus propres à assurer le résultat poursuivi. C'est ce que, si nous sommes bien informé, la France et l'Angleterre n'ont pas manqué de faire en se concertant pour donner à leurs agents respectifs des instructions identiques, qui ont, nous assure-t-on, pour bases générales, d'une part, la faculté d'accréditer des ambassadeurs à Pékin; de l'autre, l'ouverture de l'empire au commerce et à la navigation, dans une mesure plus étendue.

En effet, si, dans ces derniers temps, la France eût entretenu un ambassadeur à Pékin, si seulement il lui eût été permis d'y faire paraître un agent, même pour un temps limité, est-il probable que M. le baron Gros eût encore aujourd'hui à demander satisfaction de la mort de M. Chapdeleine, et eût-il été difficile de prouver à l'empereur de Chine que ce prêtre missionnaire, surpris hors des limites spécifiées par le traité de 1844, et décapité à la suite de ce fait, ne pouvait, aux termes exprès du traité, être jugé ni, encore moins, condamné par les autorités chinoises, et qu'on aurait dû se borner à le diriger sur le consulat français le plus proche ?

La position faite jusqu'à présent aux agents accrédités auprès du Céleste-Empire rend, au contraire, leur intervention presque inefficace. Eloignés du souverain et de ses ministres, ne pouvant ni s'assurer de leurs dispositions véritables, ni servir d'interprètes à celles de leurs propres gouvernements, ni faire parvenir jusqu'au trône aucune lumière sur les réclamations qu'ils ont à défendre, leurs plaintes, souvent étouffées, toujours dénaturées, sont impuissantes à prévenir ou à calmer des conflits inséparables des nouveaux rapports établis. Enfin, après avoir écarté, par l'établissement de relations directes, le grand obstacle opposé à un plus large développement des rapports commerciaux qui veulent, avant tout, de la sécurité et de la



Digitized by Google

confiance, le principal objet des gouvernements réunis est d'insister sur l'ouverture véritable de la Chine, c'est-à-dire sur la libre admission des négociants dans les grands centres de l'Empire, admission nécessaire pour que le marché de la Chine soit véritablement accessible à nos nationaux et à notre marine. Ajoutons que cette ouverture des grands centres nous permettrait, en même temps, de veiller de plus près sur nos missionnaires, qu'un zèle imprudent, sans doute, mais respectable, engage trop souvent à s'aventurer dans l'intérieur du pays où ils sont, plus ou moins, les victimes du fanatisme dont nous avons eu à déplorer les excès, relativement à M. Chapdeleine.

Tels sont les principaux objets que se proposent d'atteindre la France et l'Angleterre. Si leurs nobles efforts sont heureux, s'ils atteignent, même en partie, le but qu'ils se proposent, ils auront, pour ainsi dire, reculé les bornes du monde, en lui ouvrant réellement un empire qui est aujourd'hui, pour le commerce étranger, à peu près comme s'il n'existait pas.

La réforme du régime intérieur des communautés religieuses, promise par le hatt-humaioun, était attendue impatiemment, surtout en Bulgarie, et avec d'autant plus de raison que les effets d'un semblable progrès sont de nature à se faire sentir immédiatement. Aussi a-t-on généralement applaudi à la fermeté avec laquelle le grand-vizir a transmis au patriarche œcuménique l'ordre de mettre à exécution les engagements pris par la Porte. Pour bien comprendre les résistances que le gouvernement de Sa Hautesse a dû rencontrer dans cette circonstance, il faut savoir que les changements dont il s'agit ont principalement pour objet de séparer le spirituel du temporel et, par exemple, de substituer un traitement fixe aux taxes que les prêtres de tout rang, sans excepter le patriarche, prélèvent directement sur les fidèles.

Le Divan s'est enfin décidé, principalement, nous assure-t-on, sur les instances et les représentations de l'ambassadeur de France, à donner aux caïmacans l'ordre de régler, d'accord avec la commission européenne, les difficultés de détail soulevées par l'application du firman d'élection. Les membres de cette commission sont, pour la plupart, réunis à Jassi. L'arrivée de quelques-uns d'entre eux a été l'occasion de manifestations un peu vives, mais assez naturelles de la part d'un peuple qui se croit enfin libre d'exprimer ses sentiments. Mais ni cette effervescence, ni les agitations qui l'ont précédée, n'ont eu un caractère dangereux ou des conséquences graves, et l'influence des représentants de l'Europe suffira, nous en sommes persuadé, pour calmer une irritation qu'expliquent, s'ils ne la justifient, les actes arbitraires des caïmacans et des faits qui ont eu un triste retentissement en Europe. Cependant le gouvernement de Sa Hautesse, affecterait de considérer comme très inquiétante cette réaction si simple de l'opinion publique contre les violences dont elle a été l'objet, et, si nous sommes bien informé, il aurait adressé, aux puissances signataires du traité de Paris, une communication dans laquelle il signale les prétendus périls de la situation, et offre d'y remédier par l'envoi, dans les Principautés, d'un corps de troupes turques. Il ne paraît pas que cette note ait

Digitized by Google

eu, jusqu'à présent, un grand succès. La France, nous assure-t-on, aurait répondu qu'elle ne voyait, dans l'excitation qui s'était produite en Moldavie et en Valachie, rien qui fût de nature à justifier une semblable mesure. A ses yeux, l'effervescence dont on se préoccupe d'ailleurs outre mesure, doit être uniquement attribuée aux actes arbitraires des caïmacans dont la conduite autorisée ou non par la Sublime-Porte, a été au moins l'objet d'une extrême tolérance, puisque, dès le principe, on l'a vainement, et à différentes reprises, signalée au grand-vizir; au reste, l'admission d'une semblable proposition serait absolument contraire à l'esprit et à la lettre du traité de Paris, qui exige avant tout que les élections se fassent avec une entière liberté. On assure que la réponse de l'Angleterre est à peu près conçue dans le même sens, et qu'à Saint-Pétersbourg et à Berlin, les ouvertures du gouvernement ottoman n'ont pas été mieux accueillies. Nous n'en sommes pas surpris : cette dernière démarche de la Porte nous semble fausse comme presque toutes les mesures qu'elle a prises dès le principe, et qui lui ont si mal réussi. Il n'y a pour elle qu'une marche à suivre; c'est de se mettre franchement à la tête d'un mouvement qu'elle pourrait peut-être encore diriger, mais qu'elle n'aura jamais le pouvoir d'entraver.

Depuis quelque temps, on parlait secrètement d'un voyage du Saint-Père, d'un pèlerinage au sanctuaire de Notre-Dame-de-Lorette; mais, dans la dernière quinzaine d'avril, la nouvelle officielle s'en est répandue et a produit une émotion extraordinaire. La plupart des villes des Etats-Pontificaux désignèrent par le télégraphe des commissaires chargés d'engager Sa Sainteté à les visiter. Bologne, dont on aurait pu craindre des sentiments différents, se distingua par son empressement; Ancône désigna deux députations. C'est sous ces auspices qu'eut lieu, le 4 mai, le départ du Pape. Le parti hostile, qu'auraient dû désarmer cependant de nouveaux actes de clémence, le menaçait d'un mauvais accueil : il s'agitait en effet beaucoup, il préparait des circulaires maladroites à force de violence. Mais toutes ces manœuvres ne rendront pas au parti mazzinien une influence qui s'affaiblit chaque jour. Si l'on avait pu conserver quelques doutes à cet égard, ils tomberaient devant les nouvelles que nous recevons sur le voyage de Sa Sainteté.

De toutes parts, les populations des localités situées dans le voisinage de la grande route se pressent sur son passage : la seule petite ville de Nepi a fourni quatorze mille visiteurs; même affluence à Civita-Castellana. Nos dernières lettres sont du 7 : à cette date, le Pape était arrivé à Spolète, où il a autrefois résidé comme évêque, et où il y a eu bénédiction solennelle; Sa Sainteté se préparait à repartir pour Poligni. Malgré un temps pluvieux, l'empressement des populations ne s'était pas ralenti : partout, des illuminations, des arcs de triomphe, des emblèmes. A Terni, les jeunes gens voulaient dételer ses chevaux ; il a fallu s'y opposer. Nous espérons que ces heureux commencements décideront le Saint-Père à s'avancer jusqu'à Bologne, et à étudier de près les intérêts, les besoins et l'esprit des populations. On peut tout attendre du juste ascendant que donnent à Sa Sainteté le caractère sacré dont elle est revêtue, le charme de ses manières, la générosité de son cœur et de ses intentions, et l'on ne saurait trop ap-

Digitized by Google

prouver le parti qu'elle a pris de se mettre directement en contact avec les populations.

On nous écrit de Rome, que l'ambassadeur de France a beaucoup contribué à aplanir les difficultés qui arrêtaient la conclusion de la convention négociée depuis plus d'un an entre le Saint-Siége et la cour de Wurtemberg. Il est vrai que le roi avait montré un grand tact dans le choix de ces négociateurs, dont l'un, le baron d'Ow, est catholique, et l'autre, M. Dannecker, le curé de Stuttgart, est un des hommes les plus distingués du pays. Tous les deux s'accordent à reconnaître l'appui qu'ils ont reçu du gouvernement de l'Empereur, pour mener à bonne fin un arrangement dont les effets se font déjà sentir de la manière la plus favorable sur le clergé et la population catholique du Wurtemberg.

On sait que le cabinet de Lima a reconnu, dans le temps, le droit d'un certain nombre de résidents français et anglais à être indemnisés des dommages, préjudices et pertes qu'ils avaient eu à souffrir dans le pays. Le chiffre général des sommes accordées à ces étrangers fut, de leur aveu, réuni en une sorte de dette nationale, dont les intérêts devaient être payés régulièrement et à certains termes déterminés, comme ceux de la dette même du Pérou. Par suite de circonstances diverses, les payements furent suspendus sous la dernière administration. De là, de vives réclamations de la part de la France et de l'Angleterre, agissant au nom de leurs nationaux. Les choses étaient dans cet état, lorsque le général Costilla, placé en ce moment à la tête des affaires du Pérou, a choisi un ministère, parmi les membres duquel on doit principalement remarquer M. Zevallos, l'un des avocats les plus distingués du pays. Le département des affaires étrangères et, par *intérim*, celui des finances, lui ont été confiés. Il s'est montré digne de la position qu'il occupe, en prenant, de lui-même, et sans hésitation, une mesure bien faite pour relever le crédit et la considération de son pays; nous voulons parler du réglement général de la dette. Les bons ou titres donnés, comme nous l'avons expliqué, en payement, aux porteurs français et anglais, ont été assimilés à cette dette, et il a été décidé que les arrérages en seraient payés. Mais cette mesure prise et approuvée par la Chambre, à la suite d'un discours très remarquable de M. Zevallos, toutes les difficultés n'étaient pas surmontées, et il fallait amener l'exécution de la loi qui venait d'être votée. Le gouvernement péruvien n'a, en effet, d'autre ressource, pour faire face au service des intérêts et à l'amortissement graduel de la dette, que le produit de la vente du huano qui, comme on le sait, se trouve sur les îles Chincha. Mais, comme nous avons eu l'occasion de le remarquer dans une de nos dernières *Chroniques*, le Pérou est en ce moment le théâtre d'une guerre civile, et le général Vivanco, antagoniste déclaré du général Costilla, le président actuel, a réussi à faire occuper ces îles par l'un de ses partisans. Depuis, le huano n'a pas cessé d'être dilapidé et vendu à vil prix et, si cet état de choses se prolongeait, non-seulement les revenus du gouvernement souffriraient un déficit considérable, qui le mettrait dans l'impossibilité de remplir ses engagements, mais encore la source de ces revenus ne tarderait pas à être tarie.

Digitized by Google

Le Pérou, d'une part, la France et l'Angleterre de l'autre, ont donc un égal intérêt à voir cesser une situation aussi irrégulière, car si, d'un côté, les îles Chincha sont l'unique ressource du cabinet de Lima, de l'autre elles sont de fait le seul gage des créanciers anglais et français. Dans cette situation si difficile, M. Zevallos, voulant donner aux deux gouvernements un témoignage irrécusable de sa bonne foi, leur a fait, nous a-t-on assuré, des propositions qui peuvent à peu près se résumer ainsi : « Le gouvernement péruvien mettrait en usage tous les moyens qui dépendent de lui pour rentrer en possession des îles Chincha tombées au pouvoir des forces navales de Vivanco : et, dès l'instant où il recouvrerait cette possession et y installerait ses autorités et ses fonctionnaires, ces îles, ainsi que tous les autres gisements de huano du littoral et des îles de la République, seraient *ipso facto*, placés sous la garde immédiate, surveillance et défense des forces et des représentants d'Angleterre et de France, agissant au nom de leurs nationaux, créanciers hypothécaires. » Et ici, il est essentiel de faire observer qu'en aucun cas, il ne peut être question d'un protectorat ou d'une prise de possession : il s'agit tout simplement de veiller à ce que le gage des créanciers soit fidèlement respecté. Quel que soit le sort réservé à ce projet qui doit, pour être valable, recevoir la sanction de l'Assemblée législative, quel que soit l'accueil qu'il reçoive de la part des gouvernements de France et d'Angleterre, il est juste de rendre hommage à l'empressement que le gouvernement péruvien met à remplir ses engagements.

Au reste, il semble que le principal obstacle, qui arrêtait encore la réalisation de ses intentions, soit sur le point de disparaître. La situation du général Vivanco ne paraît nullement s'améliorer, et la division commence à se mettre dans les rangs des chefs qui ont le mieux servi sa cause. Le contre-amiral Valle-Riestra, celui précisément qui s'est emparé des îles Chincha, paraît désespérer du succès du général, et on le représente comme étant sur le point de quitter son commandement pour se rendre au Chili ou sur un autre point. Le maréchal La Fuente, que Vivanco avait nommé, pressé du désir de la liberté, a quitté le territoire péruvien, et il se trouve à Guayaquil. Quant à Vivanco, il continue à avoir son quartier-général à San-José.

Nous n'avons assurément pas à nous prononcer en faveur de l'un ou de l'autre parti, mais il nous est bien difficile de ne pas désirer le triomphe d'un gouvernement qui annonce, à l'égard du pays et des étrangers, des dispositions qu'il est bien rare de trouver dans les administrations placées à la tête des républiques de l'Amérique.

## II

Il ne se passe guère de quinzaine, depuis deux ou trois ans, qu'il ne paraisse en France quelque livre traitant directement ou par occasion des sujets et des matières politiques. Tout y est prétexte, le passé et le présent, la paix et la guerre, l'histoire et la statistique. La littérature elle-même descend dans le champ-clos et prétend rompre aussi des lances en

Digitized by Google

l'honneur des systèmes déchus ou à naître. Jamais l'esprit de discussion ne s'était donné si large carrière, jamais la liberté des opinions ne s'était manifestée avec une pareille fécondité. Depuis que la parole, dans les grands corps de l'Etat, a été retirée aux compétitions et aux ambitions privées, et réservée aux intérêts du pays, c'est dans les livres que l'opposition s'est réfugiée, et ajoutons que, si elle y a perdu en vivacité, en ardeur et en force, elle y a beaucoup gagné en dignité, en considération et même en talent. On a mieux étudié les questions; on a hasardé moins d'hypothèses; on s'est plus recueilli, et les improvisations de la tribune sont devenues des chapitres écrits avec soin, voire avec habileté. Les maîtres se sont mis eux-mêmes à la besogne et n'ont plus abandonné aux mercenaires, aux infimes écrivains, comme autrefois, le soin de fomenter l'agitation et de brouiller les cartes. Le jeu leur a paru valoir la peine qu'on s'y mêlât. C'est avec cette préoccupation, sans doute, que M. Duvergier de Hauranne vient de publier deux gros volumes, qui ne sont encore que l'introduction à une *Histoire du gouvernement parlementaire en France*, dont le développement sera considérable, si l'on juge de l'édifice par le péristyle. L'ancien député, un des chefs de cette opposition dynastique qui causa tant de tourments au dernier règne, qui contribua si puissamment à le conduire aux abîmes de Février, aurait sans doute beaucoup de choses à nous dire sur les hommes et sur les luttes de cette époque. Quel malheur que déjà, dès sa préface, il recule devant ses souvenirs et déclare vouloir laisser dans l'ombre ces querelles ardentes et ces passions où s'épuisaient les forces du pouvoir au profit de la révolution! Là pourtant serait l'enseignement, là serait l'explication de la chute du gouvernement parlementaire en France, là serait la vérité historique, vérité que M. Duvergier de Hauranne s'efforcera vainement de chercher ailleurs. L'auteur, dès ses premières lignes, s'excuse d'avoir voulu, avec ses amis, le renversement de Charles X, et rejette sur l'infortuné monarque toutes les fautes qui furent commises. Quant aux conspirateurs de l'époque, quant au journal *le Globe*, où il écrivait, quant à la société *Aide-toi le ciel t'aidera*, dont il faisait partie, ils avaient les intentions les plus pures du monde, et, s'ils combattaient le gouvernement, c'était pour son bien, s'ils fomentaient l'insurrection, c'était pour le raffermir. Nous sommes curieux de voir comment l'auteur nous fera cette démonstration. Et le gouvernement de Juillet, comment se fait-il qu'il se soit un beau jour évanoui comme une poussière au souffle de la révolution? M. Duvergier de Hauranne nous en laisse entrevoir la raison : sous les pieds du gouvernement parlementaire et des lutteurs de la tribune, le sol était miné; pendant que l'on faisait de belles passes d'armes à la Chambre, l'édifice était sapé par la base, sans que les architectes, chargés de veiller à sa conservation, s'en fussent aperçus, explication qui condamne soit les hommes, soit le système, tous les deux peut-être. Qu'est-ce donc qu'un gouvernement où la révolution peut ainsi se développer, s'étendre, faire son nid sans que les gouvernants en sachent rien? Comment se fait-il qu'un système si merveilleux, si admirable, fût défectueux à ce point, qu'il ne représentât qu'une partie de la nation, ce que l'on appelait le pays légal.

Digitized by Google

et laissât dans l'oubli une fraction si considérable du peuple que celle-ci fût assez forte un jour pour culbuter l'édifice et en disperser les débris aux quatre vents du ciel? « Le gouvernement de 1830, ministère et opposition, dit M. Duvergier de Hauranne, ne s'est point assez inquiété de ce que sentaient, de ce que pensaient, de ce que voulaient les masses populaires. » A qui la faute? Aux hommes ou au système? — D'autres, qui jouèrent encore un plus grand rôle que M. Duvergier de Hauranne dans le dernier gouvernement, disent que l'on eut un autre tort, celui de ne pas appeler les classes aristocratiques à prendre leur part du pouvoir. A qui la faute? Aux hommes ou au système?—Voilà donc des hommes d'Etat qui préconisent le gouvernement parlementaire et qui déclarent, l'un, qu'il ne satisfaisait pas aux besoins des masses; l'autre, qu'il ne comptait pas suffisamment avec l'aristocratie. Si ce double vice est le résultat du système, il fallait donc le changer; s'il vient des hommes, de quel droit ces profonds politiques prétendent-ils aujourd'hui nous régenter? Quelle confiance pouvons-nous avoir dans les théories qu'ils ont si mal appliquées? Ce ne sont assurément pas ces défauts que regrette l'auteur; quoi donc alors? Les *nobles* agitations du gouvernement parlementaire! Nous nous les rappelons, ces agitations, et nous savons à quel point elles étaient nobles et dignes; nous nous rappelons ces injures, — ce n'est pas nous qui les inventons, — que se jetaient à la face les hommes de ce temps-là, les calomnies dont ils s'abreuvaient. On ne parlait alors que de corruption, de satisfaits, de flétrissure, de paix à tout prix, de halte dans la boue; on dénonçait à la nation un gouvernement avili devant l'étranger; on agitait *noblement* les convoitises, pour satisfaire les siennes, dans les journaux, à la tribune, dans les banquets; on criait : vive la réforme! et finalement, cette agitation si *noble* amenait la *surprise* de 1848. Imprudents! essayez plutôt de faire oublier toutes vos fautes au pays qui ne saurait, s'il s'en souvient, vous les pardonner; respectez la tombe du système parlementaire et n'évoquez pas sans cesse un fantôme qui vous accuse et vous condamne, comme il a été condamné lui-même dans le dégoût de la nation.

Les lettres, sous le dernier règne, n'avaient pas pris une si belle voie qu'il faille beaucoup l'en louer. *Les Mystères de Paris* étaient, ne l'oublions pas, le plus grand succès de l'époque, et si de nombreuses distinctions honorifiques étaient données au hasard et sans grand discernement à la littérature, les misères étaient grandes, plus grandes qu'aujourd'hui, parmi les hommes qui vivent de leur plume. M. de Salvandy, d'honorable mémoire, avait doté la Société des gens de lettres d'un secours annuel de quatre mille francs, que la révolution lui avait ravi. Cette fondation vient d'être rétablie et même augmentée par le ministre de l'instruction publique, et s'il est vrai que les bienfaits tirent leur prix de la manière dont ils sont donnés plus que de leur importance même, il faut reconnaître que celui-ci aura un prix tout particulier aux yeux des littérateurs par la façon délicate dont il est offert. Le comité des gens de lettres a bien compris, de son côté, la pensée du gouvernement, qui est de venir en aide promptement, sans acception de personnes, sans se préoccuper du mérite ou de l'indignité, aux infortunes, aux misères trop fréquentes parmi les gens de

Digitized by Google

lettres. Là où la main secourable du gouvernement ne pourrait se montrer et serait parfois repoussée peut-être, le comité intervient efficacement : ce n'est plus un secours officiel, qui peut toujours sembler humiliant à celui qui en est l'objet, c'est un témoignage de fraternelle sympathie offert par des émules, par des amis. Telle est la pensée du gouvernement, et c'est bien ainsi que les hommes de lettres ont compris cet acte généreux.

La littérature dramatique, dont la prospérité des temps fait la branche la plus lucrative de la littérature moderne, s'engage de plus en plus dans un chemin auquel nous n'entrevoyons pas d'issue. Au lieu de demander sa force et ses effets au cœur humain, et de faire jaillir l'intérêt du jeu et de la lutte des passions, elle s'applique aujourd'hui, avec une incroyable persistance, à mettre en scène les douleurs physiques, à tirer ses complications et ses péripéties des maux qui frappent le corps plutôt que des agonies de l'âme, à nous donner, enfin, le spectacle hideux de la décomposition matérielle, à changer le théâtre en salle de clinique ou d'hôpital.

Le dernier drame représenté à l'Odéon, *André Gérard*, par M. Victor Séjour, appartient à ce genre de littérature pathologique. Il s'agit d'un graveur qui devient d'abord aveugle, puis qui crache le sang et qui meurt enfin dans les convulsions de l'anévrisme, triste histoire qu'il fallait réserver pour l'Ecole de médecine. On nous montrera bientôt des opérations chirurgicales sur la scène ; on y coupera des bras et des jambes ; il ne restera plus qu'à y introduire la table de dissection. Après cela, le dernier mot de l'art sera dit ; il n'y aura qu'à baisser le rideau pour ne le reever jamais. Les anciens ont quelquefois introduit la douleur physique au théâtre, mais toujours pour en tirer des effets moraux, et ils se sont bien gardés de faire du rôle d'un mourant le ressort de leurs compositions dramatiques. Œdipe aveugle, Philoctète retenu loin d'Ilion par sa blessure, exhalent leurs douleurs dans des cris devenus célèbres, mais ces cris ne sont si puissants que parce qu'ils expriment à la fois une torture morale, — d'une part, le remords ; de l'autre, l'orgueil révolté et saignant.

Par un côté, le nouveau drame de M. F. Dugué, représenté l'autre jour au théâtre de la Porte Saint-Martin, relève du même système et tire également son action des effets physiques. Shakespeare en est le sujet, ou, pour mieux dire, le prétexte. Quel Shakespeare, quel duc d'Essex, quelle reine Elisabeth dans ce drame étrange, où les anecdotes historiques et les incidents vrais concourent à former l'ensemble le plus faux et le plus invraisemblable qui se puisse imaginer ! Comment reconnaître le grand poète dans ce déclamateur vulgaire, dans cet emphatique et outrecuidant bretteur, dans ce capitaine Fracasse, personnage grotesque de la comédie italienne plutôt que sinistre comédien de la tragédie anglaise ? Si les grands coups d'épée n'ont jamais rien prouvé, c'est surtout au théâtre, et ces scènes d'estoc et de taille n'appartiennent pas plus à l'art que les jambes coupées, la phthisie et l'anévrisme. ALPHONSE DE CALONNE.

---

ALPHONSE DE CALONNE.

---

Paris. — DUBUISSON et Ce, imprimeurs, rue Coq-Héron, 5.

Digitized by Google

LES

# CONTEURS AMÉRICAINS

## NATHANIEL HAWTHORNE

### I. — LE VIEIL ESPRIT AMÉRICAIN.

Le poète qui a dit que l'homme est une fleur dont les racines plongent dans l'enfer, aurait dû naître aux Etats-Unis. La méchanceté naturelle de l'homme, l'esprit du mal dans notre espèce, tranchons le mot, le démon, n'occupe nulle part une place aussi grande que dans la littérature de l'Amérique. Il n'est pas toujours nommé : tantôt il s'appelle la perversité humaine, la corruption irrémédiable; tantôt la puissance du mal, la fatalité du crime. Mais quel est l'être mystérieux caché sous ces noms, si ce n'est le Satan des vieux puritains? Seulement, il a changé de forme. Au lieu d'être un personnage surnaturel et vivant sous la figure d'un homme ou d'un animal, c'est un principe philosophique et religieux ; abstrait, sans doute, mais toujours dressé devant la pensée. Il est le seul démon auquel le XIXe siècle affecte de croire; mais il est bien réel et bien présent aux imaginations américaines. Belzébuth réduit à être un principe est bien peu de chose, dira-t-on. Je réponds que c'est beaucoup. Supposez dans toutes les âmes la croyance profonde en un principe du mal, qui les entrave souvent et les précipite quelquefois, semblables à ces malheureux qui traînent sans cesse une chaîne pesante, rivée à leur pied pour je ne sais quel crime dont ils ne se souviennent pas; le boulet des misères humaines les avertit cruellement de leur im-



Digitized by Google

puissance. Ils voudraient s'élancer joyeusement dans la vie, et ils sentent aussitôt qu'ils traînent après eux leur condamnation. Qui mesurera jamais la pesanteur du mal? Combien il en faut peu pour faire contre-poids à une mesure infinie de bien! Altérez d'une manière imperceptible la proportion de leur mélange; ajoutez quelques parcelles à cette dose de vice et de crime que nous sentons en nous; quel poids accablant pour les âmes! quelle oppression sous laquelle elles respirent à peine! Toutes leurs joies sont assombries; plus de gaieté; le rire même devient triste.

L'idée d'une puissance mystérieuse du mal a pu s'effacer quelque temps en Europe; jamais dans l'Amérique puritaine. On pourrait dire que le démon a émigré dans le Nouveau-Monde avec son cortége infernal. Là un peuple juif nouveau, la Bible à la main, a continué la guerre avec Asmodée, Astaroth et Belphégor. On dirait même que le diable des légendes a essayé de renaître dans ce pays. Nous ne voulons pas abuser des tables tournantes, des esprits frappeurs, des cloches mises en mouvement par des mains invisibles, ni reprocher pour la centième fois à l'Amérique ces bizarres superstitions dont elle semble elle-même guérie; mais il est utile d'observer que ces terreurs de curiosité, les seules possibles de nos jours, nous viennent de l'autre côté des mers. Niaiseries puritaines, qui prouvent une croyance sérieuse au démon. Nulle part on ne pense plus mal de la nature humaine que dans cette nation, qui se croit appelée à régénérer l'humanité; ce peuple est bien près de se regarder comme élu de Dieu, et pourtant, si vous l'en croyez, aucun n'a de relations plus particulières avec le diable.

Quelle peut être la littérature d'un tel pays? La peinture constante, acharnée de la lutte de l'homme avec le mal. Les écrivains auront la vue perçante, surtout pour deviner les mauvais penchants, une rare sagacité pour découvrir la fibre corrompue, un besoin insatiable de révéler le vice hideusement blotti au fond de toutes les vertus humaines, un incomparable talent d'anatomie morale triste et décourageante. Parmi toutes les belles et grandes choses que recèle l'âme humaine, ils auront des yeux surtout pour ses laideurs. Leurs peintures ne seront pas seulement sévères, mais désespérantes. Le mal n'a plus de remède. Quand il s'est emparé d'un cœur, rien ne peut plus l'en déloger; c'est un esprit des ténèbres pour lequel il n'y a pas d'exorcisme. Une fois entré dans l'âme, vous avez beau le chasser, la brèche demeure éternellement. Point de réconciliation; l'homme qui a péché est un élu de l'enfer. Si l'auteur est chrétien, il est cependant fataliste; s'il n'est pas religieux, il est fataliste encore. Il ne croirait pas en Dieu qu'il croirait encore au démon. Son impiété ne ressemblerait pas à

Digitized by Google

celle de l'Ancien-Monde, qui a confiance dans la bonté de l'homme et se passe de Dieu, étant persuadée qu'elle n'en a pas besoin. Il est convaincu de la puissance du mal, de l'attrait du crime, du prestige de la perversité. Il est mystique dans le mal, même quand il ne croit plus au bien. Ni l'une ni l'autre classe de ces écrivains n'est restée simplement puritaine. Les premiers ont passé par le *transcendentalisme*, philosophie américaine, toute pénétrée d'esprit allemand ; les seconds (il y en a peu, mais il y en a), ont fait des emprunts à l'Angleterre et à la France. Mais les uns et les autres, école adulte aujourd'hui et changée par son siècle, se souviennent toujours des leçons de leurs ancêtres. Si nous ne craignions l'apparence fastueuse des formules, nous définirions la littérature américaine, la littérature d'un peuple élevé par des précepteurs puritains.

Personne ne croit plus fermement que Nathaniel Hawthorne à la permanence d'un type moral dans les familles. Socialiste corrigé, il pousse le principe de transmission jusqu'à des conséquences qui nous feraient reculer, modestes conservateurs que nous sommes. Il nous paraît suffisant que les fils héritent du coffre ; il veut qu'ils héritent, bon gré malgré, du cœur, du caractère, des passions paternelles. Tous ses personnages reproduisent d'une manière fatale les vertus ou les vices des auteurs de leurs jours, comme les traits de leur physionomie. La petite Pearl, née de l'adultère, a les folies et l'audace d'une nature rebelle à toute règle ; Zénobie, fille de Faunt le roi opulent, a l'orgueil et l'ambition d'une reine ; Priscilla, fille de Faunt le roi ruiné, a la docilité maladive d'un sujet magnétique. Il ne sera ni injuste ni arbitraire de suivre l'exemple de l'auteur et de lui appliquer la loi qu'il applique à tous ses héros. *Patere legem quam fecisti.* Le romancier Hawthorne, qui s'est fait connaître par ses nouvelles et ses romans de 1840 à 1852, est bien le fils du puritain Hawthorne, qui vint s'établir à Salem, il y a deux cents ans. Faites passer le sectaire mystique à travers deux siècles de labeur, d'aventures et de décomposition religieuse et philosophique ; mettez-le, durant cent ans, à faire des percées dans la forêt et à défricher le sol ; durant cent autres années, à faire le quart sur un navire. Devenu en apparence un *Yankee* parfait, à l'école du travail, du commerce et de Franklin, supposez qu'il suspende un jour cette besogne et qu'il modère un instant cette soif du lucre ; qu'une philosophie hardie, mais généreuse, lui fasse prendre en mépris cette société marchande et matérialiste qui l'entoure. Pour la première fois depuis deux cents ans, il pense ; le vieil homme perce bientôt à travers les changements de costume, d'habitudes et d'opinions. Qu'il prenne une plume, et il écrira les romans de Nathaniel Hawthorne. On comprendrait mal le romancier, si l'on ne

Digitized by Google

voyait, dans ces conceptions fantastiques et tristes, qu'un caprice ou qu'un calcul. On serait même injuste, si l'on tournait contre lui certaines moralités équivoques. Il est tout simplement un puritain qui a changé avec le temps. Je demande la permission de traiter l'écrivain comme il a traité ses personnages; je vais tâcher de le comparer à ses aïeux.

Les ancêtres de Hawthorne apportèrent en Amérique un bagage énorme de superstitions, qu'ils chérissaient à peu près comme Enée pouvait aimer ses dieux pénates. Ils vivaient entourés d'esprits, et le monde surnaturel était en rapport journalier avec leur monde. Le romancier est-il bien sûr de ne pas croire aux esprits? Dans son Vieux Presbytère, il entend le fantôme d'un clergyman qui va et vient, qui soupire en un certain coin du salon, qui remue les feuilles d'un invisible sermon. Lui et ses amis, réunis à la brune, distinguent dans les intervalles de silence le frôlement de la robe de soie d'un ministre, qui passe au travers de ce cercle méditatif, et effleure en passant la chaise d'un poète ou d'un philosophe. Dans la cuisine, des bruits étranges s'élèvent à l'heure de minuit: l'ombre d'une cuisinière, avec l'ombre d'un fer, repasse l'ombre d'un rabat, ou, avec le fantôme d'un moulin broie le fantôme d'un café dont il ne reste aucune trace le lendemain. L'auteur plaisante avec ses visions: ce ministre revenant voudrait qu'on publiât ses discours demeurés inédits; ce spectre de cuisinière a des remords pour une cravate mal empesée, des scrupules qui évoquent la pauvre fille de sa tombe, et la font travailler toutes les nuits sans gages. Ces réflexions prouvent que l'auteur a de l'esprit; mais ses visions ne sont pas un pur badinage. Tout ce qui le frappe devient fantôme: son imagination ne saurait prendre l'essor sans être emportée dans le surnaturel.

Veut-il peindre un contraste entre l'esprit positif et la fantaisie? Il imagine le conte de *Snow Image*. La fantaisie, c'est une charmante petite fille de neige que des enfants ont façonnée de leurs mains et qui, tout à coup animée, s'est mise à courir par le jardin. L'esprit positif, c'est M. Lindsey qui recueille ce petit fantôme léger, moralise sur les parents imprudents qui ont laissé courir cette enfant toute seule, et l'enferme sous clef devant un bon poële de fonte breveté. Deux minutes après, il ne reste plus de la poétique et vivante apparition qu'une petite flaque d'eau trouble sur le parquet. Veut-il saisir sur le fait la brusque transition qui se fait dans une femme, au premier accident qui laisse percer le vrai caractère sous la douceur inaltérable de la lune de miel? Il invente le petit récit de *Mistress Bullfrog*. Deux jeunes mariés voyagent poétiquement en diligence; quel chariot l'amour ne transforme-t-il pas en élégante berline? Si un amoureux qui roule dans une voiture avec la femme

Digitized by Google

qu'il aime n'est pas un peu poète, il faut désespérer absolument de son imagination. Je laisse à penser de quels yeux il voit cette jeune fiancée qui lui appartient, ces regards caressants arrêtés sur lui, ces jolies boucles de cheveux qu'il n'a pas encore vues en désordre. Tout à coup la diligence a versé. Quel triste coup de théâtre ! Au milieu des cris et de la confusion, voici une apparition diabolique. On ne retrouve plus la belle jeune fille aimable : est-elle cachée sous quelque malle? Le jeune époux voit sortir du chaos de ces paquets, de ces caisses renversées, de cette voiture sens dessus dessous, une sorte de démon habillé en femme, qui jure, tempête, gourmande le postillon, qui administre à ce malheureux, Dieu me pardonne ! deux ou trois coups de poing ! Où est donc sa fiancée ? D'où vient cette odieuse vision à la figure empourprée, grimaçante, à la voix criarde? L'intelligence du nouveau marié est aussi bouleversée que la diligence. Peu à peu tout rentre dans l'ordre : la voiture se remet sur ses quatre roues, et l'esprit du jeune homme sur sa base ordinaire. Une voix douce l'appelle : Dieu soit loué ! sa belle fiancée est retrouvée. Le voyage recommence; mais qu'est devenu ce vilain petit être démoniaque ? Il est resté sur la grande route.

Le merveilleux de Hawthorne a toujours un but pratique. De même les sectaires qui ont peuplé les rivages de l'Amérique avaient beaucoup de visions, mais jamais inutiles ; chaque prodige était une leçon de morale. S'il apparaissait des signes dans le ciel, c'était pour annoncer le châtiment des crimes ; c'était un argument fourni aux prédicateurs par les météores. Point de ce merveilleux en pure perte qui abonde dans les religions païennes : tout avait un sens et un enseignement. Anne Radcliffe accumule des fantômes, des spectres, des prodiges, qui s'expliquent ensuite le plus simplement du monde : fantasmagorie amusante et frivole qui n'a rien de commun avec le merveilleux d'un peuple accoutumé à se nourrir de la Bible. Hoffmann croit à ses visions, mais elles ne sont qu'un aliment à son imagination maladive. Il en éprouve un effroi sincère, mais cet effroi même est son unique objet. Il trouve un âpre plaisir dans ses épouvantes, et quand il est parvenu à faire dresser ses cheveux sur sa tête, il est content. Une imagination vraiment américaine, et tel est notre romancier, n'admet le merveilleux qu'à condition de prouver quelque chose.

Le conteur américain donnerait un démenti à sa filiation puritaine, s'il avait jamais des apparitions gaies ou même douces et riantes. Puck, Ariel, Titania, créations gracieuses, lui sont étrangères : comment les songes d'une nuit d'été se seraient-ils acclimatés au foyer des presbytériens, bivouac du calvinisme, sur la lisière de ces immenses forêts où l'on croyait entendre toutes les nuits le sabbat des

Digitized by Google

sorciers? Ce n'est pas Shakespeare, mais la Bible qui fournissait aux narrations des mères et des nourrices; et dans la Bible elles choisissaient les miracles terribles de l'Ancien Testament. Il faut donc aux lecteurs de Hawthorne des légendes tristes et menaçantes, un monde fantastique destiné à morigéner le monde réel, les visions envoyées par un Dieu irrité ou jaloux. Par exemple, ils liront avec délices tout un long chapitre destiné à leur faire passer la nuit avec le cadavre du juge Pyncheon, dans la *Maison aux sept pignons.* Toutes les nuits, à la douzième heure, tous les membres décédés de la famille se rassemblent dans la chambre basse où est le portrait de leur aïeul, le chef de leur maison, et l'auteur du péché originel qui pèse sur eux depuis deux siècles. La procession commence par l'original même du portrait, fantôme d'un calviniste des premières années du XVII^e siècle; manteau noir, chausses fixées par un baudrier de cuir, grande rapière à la garde d'acier. Il regarde ce portrait qu'il a commandé par testament de conserver à perpétuité en cette place. Tout est bien; il est toujours obéi, et cependant une pensée cruelle redouble les plis de son front. Il s'éloigne avec un triste hochement de tête. Puis viennent ses descendants, se pressant et se poussant du coude afin de parvenir jusqu'à ce portrait à demi effacé. Toutes les générations de cette famille, que le roman a fait passer devant nos yeux, se succèdent; des ancêtres de tous les âges, sous leurs costumes divers, des ministres avec leur roideur puritaine, des officiers aux habits rouges, un boutiquier les manchettes retroussées, des grand'mères ridées, des jeunes filles pensives, des *gentlemen* poudrés et vêtus de brocart, viennent tour à tour regarder et toucher le portrait. Une mère lève son enfant dans ses bras, afin qu'il puisse l'effleurer de ses petites mains. Que cherchent-ils, ces spectres? Un parchemin qui est derrière ce portrait, et qui prouve les droits de la famille Pyncheon sur de vastes terrains, sur une propriété plus que princière. Une fatalité ennemie, châtiment de leur avarice, leur cache ce titre depuis deux cents ans. Le juge Pyncheon connaissait vaguement l'existence de ce trésor; c'est pour s'en emparer qu'il venait menacer son pauvre cousin Clifford, et au moment de commettre un crime, le crime héréditaire de la famille, une mort hideuse le prend à la gorge; son sang l'étouffe comme son oncle, comme plusieurs de ses aïeux, comme le premier de ses ancêtres; et c'est en veillant toute une longue nuit près de son cadavre que le romancier assiste cette fois à la réunion des spectres des Pyncheon.

Hawthorne est philosophe : sa raison n'est plus puritaine, mais son imagination l'est encore. Si ses ancêtres reviennent quelquefois la nuit, comme cela est probable dans un pays où les morts ne sont

Digitized by Google

pas accoutumés encore à laisser les vivants tranquilles, s'ils visitent son cabinet de travail, pour feuilleter ses manuscrits, il est certain qu'ils sont surpris de n'y pas trouver de gros traités de théologie, des commentaires en vingt volumes in-4° sur un seul chapitre de l'Apocalypse, des livres in-folio sur le monde des spectres, des manuels savants sur la procédure à suivre contre les sorciers. Ils doivent surtout pousser des gémissements profonds en voyant que leur indigne petit-fils écrit des romans. Mais je suis sûr qu'ils se reconnaissent même dans les écarts de cet enfant prodigue ; je les entends regretter qu'il ne tourne pas à un meilleur usage cette précieuse connaissance du monde des esprits et des fantômes.

Poursuivons la comparaison du romancier avec les vieux fondateurs de la Nouvelle-Angleterre. Si quelque chose peut réjouir ceux-ci dans leur tombe, c'est sans doute de voir que leur esprit règne encore au XIX° siècle dans le pays qu'ils ont civilisé. Parmi les contes de Hawthorne, quel est le plus populaire? C'est peut-être le *Celestial Road*, satire allégorique du relâchement des protestants modernes, parodie du vieux Bunyan, l'auteur du *Pilgrim's Progress*. Le célèbre chaudronnier anabaptiste, qui vécut douze ans et demi dans la prison de Bedford entre une Bible et le livre des Martyrs de Fox, faisait tour à tour des lacets ferrés pour vivre, et des livres de piété où il répandait des trésors d'imagination et de fanatisme. Hawthorne écrit en se jouant, dans son vieux presbytère de Concord, entre une causerie transcendentale avec Emerson et une promenade en bateau avec le poète Ellery Channing, son *Chemin de fer du ciel*. Ce rapprochement dit tout sur les deux époques.

Depuis Bunyan, le progrès de la civilisation a rendu la vie incomparablement plus facile, même celle du chrétien; il a supprimé les distances, même du ciel à la terre. De la cité de Destruction, point de départ du voyage pénible et douloureux de Bunyan, on a tracé un chemin de fer qui conduit à la cité Céleste. Les directeurs de la Compagnie ont jeté un pont admirable de hardiesse et de légèreté sur les fondrières du Découragement, où l'on avait plongé, dit Bunyan, plus de vingt mille charretées d'instructions salutaires, sans pouvoir les rendre solides. On y passe maintenant en omnibus et avec d'énormes excédants de bagage. L'Evangéliste qui, du temps de Bunyan, donnait au pèlerin une devise mystique, est chargé maintenant de délivrer les billets à travers le guichet d'un bureau. Il faut savoir gré à la Compagnie du perfectionnement de ces billets qui sont plus commodes et peuvent se mettre dans la poche, et de l'avancement qu'elle a bien voulu donner à l'Evangéliste. Le service le plus signalé que cette voie ferrée rend à la religion, c'est qu'elle l'a mise à la mode, et que les riches et les heureux du monde courent, que dis-

Digitized by Google

je? volent dans la voie du salut, dans des diligences de première classe. Autrefois de rares voyageurs, presque tous pauvres et couverts de haillons, portant leur pesant fardeau, grimpaient entre ciel et terre leur pénible sentier : aujourd'hui les gens les mieux *posés*, des hommes d'Etat, des magistrats, des financiers, de grands propriétaires donnent l'exemple. On a sur la route la meilleure compagnie; on y parle de toutes choses, des nouvelles du jour, des affaires, de la politique, des plaisirs; on a même le bon goût de ne jamais parler de religion. L'incrédule le plus susceptible n'y trouverait pas le plus petit prétexte pour être choqué. Il faudrait vraiment un besoin bien insurmontable d'aller en enfer pour ne pas faire maintenant son salut. Ce qu'il y a de plus admirable dans les combinaisons de ce chemin de fer nouveau, c'est que les directeurs ont traité avec un prince nommé Belzébuth, dont les soldats décochaient sans cesse des flèches contre les pauvres pèlerins. Grâce à des concessions réciproques, un traité à l'amiable a été signé, et les agents de cette puissance autrefois ennemie sont employés au service du chemin de fer, soit pour porter les bagages, soit pour entretenir le feu qui donne l'impulsion, soit pour se rendre agréable en mille manières aux voyageurs. On se trompait sur leur compte, et ils se montrent, dit-on, assez bons diables... O Bunyan, Fox, Bellingham, Endicott! les uns martyrs, les autres tyrans, où êtes-vous? Persécuteurs et persécutés, que sont devenus vos arrière-petits-fils? Les uns, et c'est le grand nombre, sont tièdes et sensuels. Non-seulement ils fuient la voie étroite, mais il la leur faut commode; ils ne veulent plus aller à pied, même au ciel. Il faut qu'on les y porte comme par enchantement. Pourvu que les noms restent les mêmes, il leur soucie peu que les choses soient changées. Pourvu que les billets du chemin de fer portent le cachet puritain, ils sont contents et ne s'inquiètent pas si ces billets seront refusés au terme du voyage. Les autres (et quelle petite minorité!) se passionnent encore; mais pour quelles causes? Pour une ligue philanthropique ou pour une société de tempérance. La bonne volonté ne manque peut-être pas : mais il est si malaisé d'être persécuté aujourd'hui! Il faut diffamer quelqu'un pour avoir les honneurs du martyre. Un ministre, partisan de la tempérance, fait une peinture de l'enfer et du diable : l'enfer ressemble à une distillerie connue, et le diable à un certain distillateur. Le ministre est condamné à un mois de prison. Sorti de son confortable cachot, il fait des lectures sur Bunyan qui font sa réputation et sa fortune. Voilà le puritanisme aujourd'hui.

Mais le trait principal de l'esprit puritain dans Hawthorne n'a pas encore paru : le voici. Il a cette mélancolie qui ne vient pas des souffrances de la vie, de l'expérience douloureuse, du dégoût des

Digitized by Google

hommes, mais celle qui vient du fond de l'âme: mélancolie religieuse, née de la vue du mal. C'est la tristesse calviniste, qui n'est ni celle de René, ni celle de Childe-Harold; tristesse chrétienne mais exagérée, qu'on pourrait définir l'ombre ineffaçable du péché. Elle était une marque d'élection; elle distinguait les saints, étant envoyée de Dieu; elle était la vie, tandis que la tristesse du monde était la mort. Pour mieux conserver cette tristesse précieuse, les puritains s'habillaient de noir. De même, les peintures de Hawthorne sont couvertes d'une teinte sombre. Toutes les passions qui se remuent dans ses petits drames sont inspirées par cette vue mélancolique des choses humaines, comme toutes celles des calvinistes naissaient de leur tristesse pieuse. Ils avaient cette ardeur aveugle, ces haines farouches, ces implacables supplices, parce qu'ils ne voyaient partout que péché. Cette ardeur, ces haines, ces supplices ne sont plus; mais la vue constante du mal subsiste encore. Hawthorne n'étant plus puritain par la foi, l'est encore par le cœur, comme par l'imagination. Les lois gravées sur des tables de pierre sont moins durables que ce qui s'écrit sur ces tables de chair appelées les cœurs, où l'on n'écrit pas avec de l'encre, mais avec l'esprit.

Nos romanciers ont d'autres yeux pour la nature humaine; ils voient l'homme en beau. Ils peuvent être fatalistes, mais en supprimant, pour ainsi dire, le mal dans la nature humaine, et en le rejetant sur les circonstances, sur le hasard, sur la société. Alors le mal devient le bien; nos passions sont choses naturelles, nos vices sont vertus. Un romancier comme Hawthorne est fataliste en faisant ses personnages esclaves du mal. Les passions de leurs parents sont des astres malins qui règlent leur vie d'avance; l'auteur ressemble à ces astrologues qui cherchent dans la vie des gens des preuves pour justifier leurs horoscopes. Ouvrez le livre de la *Lettre rouge*, Hester Prynne, coupable d'adultère, reconnaît dans son enfant ces ardeurs et ces folies qui étaient les siennes, au moment fatal, où une âme descendue d'en haut s'ajoutait dans son sein à un peu de limon terrestre. Le crime de la naissance de Pearl est une constellation fatale qui pèse sur la destinée de cette enfant. Ses goûts, ses penchants, sa destinée, seront des conséquences logiques de l'adultère. Il ne s'agit que de les tirer rigoureusement de leur principe. Le gouverneur et les clergymen veulent enlever cette enfant à sa mère, comme si c'était l'arracher des griffes de Satan. Mais l'auteur lui-même n'est pas éloigné de croire que Pearl est possédée d'un démon. Elle met en fuite les autres enfants et les effraie par ses colères enfantines. Remords vivant pour sa mère, elle a une mystérieuse sagacité pour deviner le crime d'Hester Prynne. Hester est condamnée à porter sur sa poitrine une lettre rouge, la première du mot fatal.

Digitized by Google

qui exprime sa faute. Cette lettre, qui a la couleur des feux d'enfer, la torture et la brûle. Elle est le visible symbole d'un mal ineffaçable : et quand elle pourrait rejeter loin d'elle cette marque hideuse, qui la fait souffrir comme l'empreinte d'un fer brûlant, une invincible nécessité la force de respecter la preuve de sa condamnation.

Un troisième personnage porte la peine et la trace du même crime : c'est le complice d'Hester, le ministre Dimmesdale. Il se ronge lui-même dans ses vains efforts pour effacer le mal qu'il a commis. A quoi servent les veilles, les prières, les macérations, la discipline dont le prêtre calviniste déchire en secret ses épaules? Que de fois, du haut de la chaire, il est tenté de s'écrier : « Moi, que vous voyez en habits de prêtre, moi qui monte à cette tribune sacrée, moi qui, dans ma vie journalière, vous parais aussi saint que le patriarche Enoch; moi dont les pas vous semblent laisser un rayon lumineux sur la route de la terre au ciel, moi qui ai donné le baptême à vos enfants, moi qui ai exhorté les âmes de vos parents sur le seuil de l'éternité, moi votre pasteur, l'objet de votre respect et de votre confiance, je ne suis que souillure et mensonge ! » Image vraie et redoutable du crime dans la doctrine calviniste : c'est le vautour de Prométhée. Un seul jour, le ministre adultère est ébranlé : à force de désespoir, il s'est mis à espérer une vie nouvelle ; il repousse le joug d'un repentir sans fin et sans issue. Il a revu Hester, et va fuir avec elle. La lutte a cessé dans son cœur. Qu'est-ce à dire? Est-ce le drame de l'adultère qui commence, le drame de la passion qui a brisé son frein, et qui nous entraîne, à travers des joies amères, vers un dénoûment terrible pour le crime ou douloureux pour le sentiment moral? Non ; c'est le drame intime et curieux d'une âme livrée à la puissance du mal, j'oserais presque dire possédée du démon. En rentrant chez lui, après son entrevue avec Hester, il rencontre un de ses diacres, bon vieillard qu'il avait toujours respecté, comme s'il était son supérieur. Leur entretien ne dure que deux minutes, et il a grand'peine à s'empêcher d'exprimer je ne sais quelles pensées de blasphème sur le sacrement de la communion. Il tremble et devient tout pâle de la crainte que sa bouche ne trahisse sa volonté, et cependant il ne peut retenir son rire à l'idée de l'effroi qu'éprouverait le vieillard, en entendant de telles impiétés. Autre incident : Une vieille femme pieuse se trouve sur son chemin, pauvre veuve sans enfants ni fortune, dont la seule consolation est dans sa Bible et dans quelques paroles du pasteur; qui maudirait le Ciel, si le pasteur ne lui tenait de ces discours qui changent ses douleurs en sources de joie. Dimmesdale ne sait plus un mot de la Bible; Satan ne serait pas plus embarrassé pour trouver un texte. Des versets

Digitized by Google

diaboliques se présentent à lui : sa bouche murmure, sans sa volonté, je ne sais quel argument bref, vigoureux, irrésistible, contre l'immortalité de l'âme. Ces funestes paroles, distillées dans l'oreille de cette pauvre femme, comme un poison subtil, l'auraient peut-être étendue morte, si elle les avait comprises. Troisième rencontre : une jeune fille nouvellement gagnée au troupeau choisi du ministre, âme candide et jeune, touchée par ses derniers sermons, résolue à changer les passagers plaisirs du monde pour la vie durable du ciel, belle et pure comme un lis du jardin d'Eden. Il sait que sa propre image est dans ce cœur sans tache; qu'elle est là cachée sous les voiles blancs de la pudeur, communiquant à la foi de ce cœur la chaleur de l'amour, et à son amour une religieuse pureté. A l'approche de cette jeune fille, une puissance infernale lui souffle quelque chose à l'oreille : s'il pouvait concentrer en une parole le venin de l'enfer, et déposer dans son chaste sein le germe du mal, pour y fleurir dans l'ombre, et porter un jour son sinistre fruit ! Il sait que telle est sa puissance sur cette âme; un seul regard de lui peut flétrir ce champ d'innocence, un seul mot y développer la corruption. Ce fut un terrible effort pour Dimmesdale de passer en silence, ramenant son manteau sur son visage, hâtant le pas, feignant de ne pas la reconnaître, laissant à la pauvre fille les scrupules d'une conscience agitée, qui se trahissait le lendemain dans ses paupières rougies.

Je ne concevrais pas cette situation sur la scène : au théâtre, nous ne croyons que ce qui est humain. La puissance surnaturelle du mal y est aussi invraisemblable que celle du bien. La conversion de Félix, dans *Polyeucte*, nous laisse froids : un possédé du démon nous ferait rire. Dimmesdale n'est pas autre chose, et cependant il nous frappe vivement. C'est que le roman se nourrit non-seulement de ce qui est, mais de ce qui peut être; il n'a guère de limites que celles de l'âme humaine, et l'âme ne se contente pas de ce monde : elle embrasse encore le ciel et l'enfer.

L'approche de la mort fait tomber les voiles, et l'âme, se dégageant peu à peu de la chair, se connaît mieux. Le remords est rentré dans Dimmesdale : son crime recommence à le brûler au cœur. On le voit de nouveau, comme il faisait depuis longues années, porter douloureusement sa main sur sa poitrine. Je crains ici de faire un rapprochement profane; mais le ministre adultère porte sur son cœur un stigmate imprimé lentement par les tortures de la conscience, pareil à ceux que produisait autrefois l'enthousiasme de la foi catholique. C'est une légende que nous vole le petit-fils des puritains : larcin curieux, qui porte le cachet calviniste. Le stigmate merveilleux était aux saints mystiques du moyen âge une faveur cé-

Digitized by Google

leste, une marque d'élection : Hawthorne en fait une flétrissure, la brûlante empreinte du mal. A la mort de Dimmesdale, on découvre sur son côté gauche, à l'endroit où battait son cœur maintenant glacé, une lettre rouge semblable à celle que portait Hester. Etait-ce un morceau d'étoffe qu'il s'était collé au flanc, afin de porter comme sa complice la peine et la livrée de l'adultère ? Etait-ce un stigmate réel et miraculeux ? Les témoins étaient partagés là-dessus, dit l'auteur.

Le grand succès du roman de *la Lettre Rouge* est une preuve de plus de la puissance vivace de l'idée puritaine. Ainsi les œuvres de l'imagination moderne ont des racines dans les croyances des siècles passés. Ainsi les anciennes générations ont souffert, lutté, combattu, pour laisser des traces ineffaçables dans les âmes de leurs derniers descendants, et nous ne pouvons lire les œuvres qui passionnent les hommes de notre temps, sans nous rappeler les vieilles doctrines qui passionnaient autrefois leurs ancêtres. *La Lettre Rouge*, dira-t-on, c'est *Indiana*, c'est *Lélia :* oui, mais avec cette différence qu'ici c'est le roman qui nie la corruption humaine, et là celui qui l'exagère ; ici le vice n'existe plus, là il est irréparable ; ici on flatte tout de l'homme, même ses plus mauvais penchants, là on le damne sans rémission.

## II. — L'ESPRIT NOUVEAU.

Voici maintenant un personnage qui se dresse devant nous, et qui réclame sa place dans cette étude. Il a été décrit par tous les voyageurs qui ont visité l'Amérique ; il est bien connu ; il s'appelle le Yankee : nous devons pourtant dessiner à grands traits sa physionomie. Imaginez le puritain d'il y a deux cents ans, recouvert d'une couche épaisse, la rouille du temps et de l'argent. Sa vie se compose de travail, de calcul et de parcimonie. Son temps est un capital dont il connaît le rapport avec une merveilleuse exactitude. Son labeur infatigable ne connaît de trève que le dimanche, et deux ou trois congés que lui impose sa qualité de citoyen d'une république. Son économie ne se dément jamais, même au fond de la forêt vierge, où il mesure avec avarice les bûches de son foyer. Son arithmétique soupèse les hommes comme des sacs d'argent. Riche, il devient aristocrate, et distingue les rangs avec des nuances qui n'ont pas l'épaisseur d'un cheveu. Ruiné, il tombe au bas de l'échelle, se relève meurtri mais résigné, et recommence péniblement à la remonter. De littérature, de philosophie, ne lui en parlez qu'après ses affaires ; il

Digitized by Google

en veut bien, mais peu de temps et à bon marché. Il achète un journal en même temps qu'une drogue, le samedi soir, afin d'orner son esprit, et de purger son corps, le jour où sa marchandise ne le réclame pas. Des brochures de théologie pour ses *clergymen* et des almanachs pour lui, voilà la littérature qui lui paraît indispensable. Le reste ne rapporte pas assez aux écrivains pour attirer son attention. On parle bien çà et là de quelques fortunes littéraires, mais elles sont rares. Il attend que les livres aient plus de crédit sur la place pour s'en occuper. Leur valeur en dollars augmente, mais pas assez pour qu'il en fasse une grande estime. En attendant, il lève les épaules, et dit que les Américains n'auront jamais de grands poètes comme les Anglais, ou bien, ce qui est une défaite plus commode encore, que l'Amérique n'a rien à envier à l'Angleterre, qu'après des poètes comme Philip Freneau et des romanciers comme Brockden Brown, il n'y a qu'à se croiser les bras ou à faire autre chose. Il n'y a pas si loin du puritain au Yankee; on trouve fort bien dans le premier l'étoffe du second. Les sectes dissidentes ont été fondées, entretenues, multipliées par des colporteurs qui sillonnaient l'Angleterre avec leur balle remplie de marchandises et de prédications fanatiques. Le prosélytisme anglais était marchand; il l'est encore. Le puritain était un saint négociant: le Yankee est un négociant qui conserve une place à la sainteté dans son grand livre, après en avoir écarté toutefois les non-valeurs.

Contre cet esprit de matérialisme et d'avidité, des idées nouvelles se sont fait jour: elles se sont produites dans les écrits et dans la vie d'Emerson, de Ripley, de Channing, de Curtis, de Marguerite Fuller, de plusieurs autres. Nous allons en indiquer la trace dans Nathaniel Hawthorne. Il est de la jeune Amérique; il a été transcendentaliste, socialiste; il est démocrate. Il a passé à travers toutes ces doctrines, sans s'y arrêter longtemps, mais sans les oublier entièrement. Un grain d'utopie est mêlé à chacun de ses livres, mais il n'est l'esclave d'aucune. A mon avis, ce n'est pas du scepticisme, ni de la faiblesse, ni du calcul; c'est du bon sens et de la générosité. J'y trouve la persistance des vieilles doctrines; dans son socialisme même il est puritain. J'y trouve l'esprit américain: l'utopie est de sa nature antipathique aux peuples jeunes.

On peut inventer un état social dans la vieille Europe: il est si malaisé d'en faire l'épreuve. En Amérique, l'épreuve est au bout de tous les projets; voulez-vous être Mormon, Icarien? les chemins sont ouverts. Imaginez une manière de vivre nouvelle: de grands espaces de terre sont là qui attendent des maîtres. On peut disputer à perte de vue dans un de nos salons, comme l'on faisait au XVIII<sup>e</sup> siècle, de la supériorité de l'état sauvage sur l'état civilisé. En Amé-

Digitized by Google

rique, il serait déraisonnable de discuter, quand il est si facile de s'enfoncer dans les bois. Les Américains ont la nature à leur porte. Quoi de plus aisé que de l'interroger ? Hawthorne aime la nature : lui aussi, il connaît ces dégoûts des raffinements sociaux, cette haine du préjugé et des choses convenues. Il remonte la rivière d'Assabeth avec son ami Channing, aborde en un lieu bien agreste, allume son feu, prépare son repas comme aurait pu le faire un Indien tatoué, il y a trois cents ans, et revient le soir, réconcilié avec la vie sociale. L'Amérique est le laboratoire des nouveautés. Républiques paradoxales, sociétés impossibles, combinaisons, mélanges, tout s'y voit, tout y fermente, tout y passe au creuset, au laminoir. Tout s'y évapore tour à tour. Demandez, choisissez; il y en a pour tous les goûts. Toute expérience est faite ou se fera. Aussi il n'y a pas de pays où les projets d'établissements nouveaux pour l'espèce humaine soient plus fréquents et moins durables. Hawthorne a fait partie d'une colonie socialiste à Brook-Farm ; il est enthousiaste, il espère beaucoup de l'avenir : mais la multitude des rêveurs l'a dégoûté des utopies. A Concord, le groupe des songe-creux amassés autour d'Emerson, comme les phalènes autour d'un flambeau, l'éloigne de la philosophie et des spéculations humanitaires. Vous voyez cette cohue d'hommes bizarres, à la mine équivoque, aux vêtements hétéroclites, ce sont autant de gens qui se croient appelés chacun à régénérer le monde, vrais cauchemars de tout ce qui pense et qui a du bon sens. Influence malheureuse d'un penseur original : ceux qui vivent trop près de lui, s'enivrent de sa respiration et s'imprègnent d'une fausse nouveauté. La vérité leur monte à la tête comme le vin. Voilà la vulgarité d'innovation, l'originalité de mauvais aloi, qui lui ferait quelquefois dire anathème à toutes les idées qui n'auraient pas cent ans de date.

Supposez, du temps de Platon, aux portes d'Athènes, des terres vastes à défricher, une nature vierge, un monde s'offrant aux mains qui voudraient s'en emparer. Il est probable que cette république, pleine de chimères et de poésie, aurait passé des Dialogues dans la réalité. L'antiquité aurait vu s'établir dans un coin de terre la communauté des biens, des femmes, des enfants, si du moins la République avait assez duré pour donner naissance à de petits citoyens. Quel eût été le résultat ? Il est probable que l'humanité, contrainte ou méconnue, aurait pris sa revanche; l'intérêt personnel, extirpé en apparence, aurait repoussé une belle nuit : de là les divisions, la rupture de la société, la chute de la république. Chacun eût réclamé sa quote-part de mines et de drachmes, qui pouvait être intacte, en supposant la prospérité matérielle, et aurait, peut-être, laissé sa femme à la République, à cause de l'impossibilité de la reprendre

Digitized by Google

dans les mêmes conditions que son argent. Voilà, vraisemblablement, ce qui serait arrivé de l'expérience. Ce qui est certain, c'est que le beau livre de Platon en aurait souffert : la République réelle aurait compromis la République imaginaire. Et il se serait trouvé quelque Nathaniel Hawthorne pour raconter la grandeur et la décadence de Platonopolis.

On sait que les choses se sont passées à peu près de la sorte dans le monde littéraire et philosophique de la Nouvelle-Angleterre. Même situation, mêmes pensées de réforme; une démocratie attachée uniquement à ses traditions et à ses besoins matériels; des hommes de science et de talent qui ne trouvent pas une place suffisante à leur ambition; un maître à la fois poète et philosophe, dont le nom sert de drapeau; des disciples qui ont leurs idées particulières, mais qui viennent les soumettre à ce Platon nouveau, comme ceux qui ont trouvé des pierres précieuses et qui viennent les montrer à un lapidaire, afin de s'assurer de leur valeur ou de leur donner tout leur éclat; de jeunes hommes enthousiastes quittant leur profession de poètes, de journalistes, de ministres, d'avocats, pour se faire laboureurs et travailler, la bêche à la main, au progrès de l'humanité; puis la ruine de la belle et généreuse utopie, l'illusion perdue, les réformateurs mécontents les uns des autres, le poète, le journaliste, l'avocat, revenant à leurs poèmes commencés, à leurs bénévoles abonnés, à leurs clients fidèles; reparaissant tous à leur cabinet de lecture, à la galerie de tableaux, à la promenade bruyante, à leur dîner de l'hôtel d'Albion, à leur billard, au concert, au théâtre; enfin un esprit sincère, chez lequel les rêves n'ont oblitéré ni le sens moral du fils des puritains, ni la finesse et l'esprit pratique du Yankee, osant dire la vérité, attachant le premier le grelot à l'utopie, et racontant l'histoire de la commune erreur.

*Blithedale Romance* est cette histoire idéalisée. L'ouvrage est déjà connu en France; ne nous y arrêtons pas. D'ailleurs, si nous voulions analyser le meilleur roman de Hawthorne, ce n'est pas celui-là que nous choisirions. S'il appartient à notre sujet, ce n'est qu'au même titre que les autres récits du conteur. Peu nous importent l'intrigue, le dénoûment, les personnages. Mais dégager de ce livre, et en même temps de tous les autres, la lutte contre l'esprit mercantile moderne et le retour du sens moral ancien, voilà ce qui importe, voilà ce qui reste encore à dire.

L'association plus ou moins communiste de Brook-Farm, tentée il y a seize ans, fut une protestation contre l'esprit mercantile que nous avons esquissé un peu plus haut. En d'autres termes, les associés faisaient ce qu'il y avait de moins Yankee au monde. Ils renonçaient gratuitement aux commodités de la vie, au confortable.

Digitized by Google

Notons ce point ; car les essais de communisme naissent tout différemment dans l'Ancien-Monde : ceux qui les tentent n'ont généralement rien à perdre, et pensent avoir tout à gagner. On apporte à la masse beaucoup d'indigence et une ambition nécessiteuse. Ils quittaient leur cabinet bien couvert de tapis, bien garni de rideaux, où ils pouvaient à volonté admettre les rayons du soleil ou retenir l'ombre et la fraîcheur. Ils laissaient là leur table couverte de livres et de *périodiques*, leur bureau avec leur poème ou leur article commencé. Ils se privaient de leur table d'hôte chargée de plats, de leur spectacle, de leurs thés. Et pourquoi? Pour bêcher, faucher, suer, fatiguer; pour servir de femmes de chambre à deux couples de bœufs et à une douzaine de vaches; pour manger du bœuf salé gagné à la sueur de leur front, pour gagner des fièvres et des fluxions de poitrine, dans un travail excessif pour eux. Une douzaine de Yankees jouaient à l'Arcadie, non pas en pourpoints garnis de rubans, en culottes et en bas de soie, avec des escarpins noués de roses artificielles, comme les bergers d'Opéra.

« Par notre apparence, j'imagine humblement que nous ressemblions plutôt à une troupe de mendiants ou de bandits, qu'à une compagnie d'honnêtes travailleurs, ou à un conclave de philosophes. Quelque différentes que fussent nos vues personnelles, nous semblions être venus à Blithedale avec l'idée utile et louable d'user nos vieux vêtements. Quels singuliers accoutrements, quand nous arpentions nos champs! Des habits à hauts collets ou sans collets, avec des basques larges ou en queue de morue ; des gilets de toutes les longueurs entre les hanches et les aisselles; des pantalons de douze époques successives, et notablement dégradés aux genoux, sans doute par les génuflexions des bergers devant leurs bergères. En un mot, nous étions un résumé vivant de toutes les modes défuntes et les types les plus navrants et les plus déchirés de personnages ayant connu de meilleurs jours; c'était une noblesse en haillons. Souvent, avec notre faux air lettré ou clérical, on nous aurait pris pour des naturels de Grub-Street, qui s'étaient consacrés à l'agriculture pour amasser de quoi vivre, ou pour la *Pantisocratie* de Coleridge en pleine expérience, ou pour Candide et ses compagnons à l'ouvrage dans leur carré de choux, ou pour n'importe quoi de fort troué aux coudes et de gauchement rapiécé par derrière... Le plus triste de l'affaire était que le premier mouvement énergique dans un travail qui en réclamait nécessairement, amenait la ruine complète de ces malheureux habits. Ainsi nous les jetâmes de côté peu à peu pour des vêtements grossiers de toile et de laine, mais après tout préférables au système recommandé par Virgile (*Ara nudus, sere nudus*); ce système, comme l'observa Silas Foster, quand la maxime lui fut traduite, aurait été de nature à étonner les femmes. »

La pensée morale de l'institution ne contrastait pas moins que son

Digitized by Google

apparence avec l'esprit national. Il ne s'agissait pas moins que de supprimer l'esprit de concurrence qui devance le voisin, et emporte avant lui, par force ou par ruse, le pain sur lequel il étend déjà la main. La concurrence est la vie des peuples modernes, mais dans le peuple américain c'est l'âme de sa vie, c'est le sang de son cœur, c'est la moelle de ses os. On ne connaît pas la lutte ardente de l'homme contre l'homme, quand on ne connaît pas l'Amérique. Voilà ce qu'on prétendait combattre et tuer avec les forces de la petite communauté de Brook-Farm. Pensée naïve, folle, si l'on veut, mais généreuse. Ces poètes voulaient élever le travail à la hauteur de leur poésie; ils prétendaient spiritualiser la fatigue et la sueur. Le labour devait être leur prière et la forme de leur culte. Chaque coup de bêche était destiné à découvrir quelque racine de la sagesse avec son baume vivifiant, cachée jusque-là aux rayons du soleil. Chaque fois qu'ils faisaient une pause, pour essuyer leur front au souffle du vent, ils devaient élever leurs regards vers le ciel et y surprendre quelque trait de l'infinie vérité. Mais tout cela n'était possible qu'en théorie : de temps en temps un ressouvenir de poésie leur revenait comme une brise salutaire; c'était le sourire de la nature qui reconnaissait parfois ses élus. Mais ces heureux accidents devenaient de plus en plus rares. Ils avaient beau tourner et retourner les mottes de terre; ils ne réussissaient pas à les volatiliser en idées sublimes. Au lieu d'assimiler ce travail mécanique à leurs âmes de poètes, c'étaient leurs âmes qui s'assimilaient à ce travail, c'étaient leurs pensées qui devenaient lourdes comme ces mottes de terre. Ainsi ces lettrés, qui craignaient d'abord de n'être pas assez laboureurs, craignaient maintenant de ne l'être que trop.

Ce n'était pas tout: ce travail, même avec sa pesanteur, n'était pas sain. Les opinions diverses qui fermentaient dans les têtes les faisaient tourner. C'était une sorte de Bedlam; après quelque séjour, on perdait le sens du réel. Au milieu des discussions les plus diverses sur le monde à établir, on finissait par ne plus savoir dans quel monde on vivait. Toute chose devenait indécise et flottante. Il semblait que la croûte de la terre n'était plus solide, et qu'elle pourrait bien se dérober sous les pieds. Hawthorne (car c'est lui qui s'est caché sous le nom de Coverdale), finit par comprendre que, s'il vivait exclusivement au milieu de ces réformateurs, il y perdrait le jugement. Il sentit qu'il était temps de revenir dans le monde des marchands, des professeurs, des hommes d'Etat. C'était le besoin de toucher terre. Dans ce trouble de ses pensées, il cherchait des hommes ayant deux ou trois idées qui ne fussent pas d'hier. Les Yankees étaient bien vengés.

Hawthorne, jeté au milieu du tourbillon du progrès et de la ré-



Digitized by Google

forme, devait y rencontrer aussi les réformateurs féminins. Brook-Farm comptait des femmes parmi ses habitants, et le conteur a voilé sous le nom de Zenobia la célèbre Marguerite Fuller, cette Egérie impérieuse du transcendentalisme. Si les sentiments du poète Coverdale sont bien ceux de Hawthorne, il faut avouer qu'il a subi le charme puissant de cette riche nature. Jaloux de sa liberté devant l'utopie portant les favoris ou les moustaches, il se soumettait volontiers, quand elle se présentait avec les grâces de l'éloquence féminine. Mais cette illusion ne dura pas longtemps: il fut un des premiers à se révolter contre l'orgueil de cette Aspasie américaine. Nul, dans ce pays du bloomerisme, n'a mieux saisi sur le fait le charlatanisme et la pédanterie en jupons. Sans passion, sans amertume, il a bien vu que les réformatrices étaient toujours des femmes que leur destinée ou leur faute a jetées hors de leur voie naturelle. Elles ne s'en éloignent d'abord que d'une manière imperceptible, mais la nécessité les pousse; elles en sortent, pour ainsi dire par un angle inappréciable, et qu'elles font tout petit; mais cette ligne qu'elles se sont tracée tout près du chemin ordinaire, en s'étendant toujours, met un abîme entre elles et la société.

D'où vient que les femmes de la race anglo-saxonne, de cette race superstitieusement attachée aux vieilles traditions, nous donnent le spectacle de cette ambition remuante et de ces déclarations de droits auxquels nos constitutions n'ont jamais songé ? Ne serait-ce pas parce que la vie privée s'efface de plus en plus? En Amérique particulièrement, la vie publique envahit tout : les citoyens vivent sous les yeux les uns des autres; c'est à qui attirera les regards sur sa personne et sur sa maison. On mettrait au besoin sa famille, son foyer, sa table, sa cuisine, sur les petites affiches. On se dispute la notoriété publique par tous les moyens. Un respectable citoyen annonce dans le journal que, possédant une bouilloire à thé qui siffle agréablement sur le feu, il l'a baptisée du nom de la cantatrice en faveur. Les maisons sont à jour, du fait même de ceux qui les habitent, et le gynécée n'est pas respecté. Otez aux femmes le domaine et l'empire de la vie privée qui leur appartient, que leur reste-t-il? Sortons des maisons. Que voyons-nous? Des clubs, des salons, des assemblées où l'on discourt sans cesse, où l'on ne cause jamais. La politique, les affaires, l'institution (lisez l'esclavage), le commerce, l'annexion, le compromis, les territoires, thèmes gracieux, sujets inépuisables! Depuis le parleur compassé qui vous tient par le bouton de votre habit, jusqu'à l'orateur en plein vent, qui perche sur un toit sa criarde éloquence, vous n'entendez pas autre chose. Otez aux femmes hors de chez elles la conversation, que voulez-vous qu'elles fassent? Elles se font orateurs ; elles se font citoyens. Le chemin leur était déjà tracé : il y a

Digitized by Google

longtemps, dit-on, que les Anglaises et les Américaines sont en train de devenir des hommes. Nous pouvons observer tous les jours que les femmes de cette race ont toutes les libertés viriles que supporte la décence. « Nous voyons rarement chez nous, dit Hawthorne, des femmes dont la présence nous avertisse qu'elles le sont. Leur sexe s'efface, et ne compte pour rien dans les relations habituelles. » L'éloquence, je me trompe peut-être, la faconde, est le caractère dominant du peuple des Etats-Unis. Le don de la nation est la fluidité des paroles; c'est un art qui s'exerce à toute heure et en tous lieux d'un bout à l'autre de l'Amérique du Nord. Etait-il possible que les femmes ne fussent pas jalouses du privilége de la loquacité masculine? Quoi! il n'y a qu'une manière pratiquée de parler dans ce pays, et l'on impose aux femmes de s'en abstenir!

Les réformatrices américaines n'ont qu'un objet : parler. Réclamer pour les femmes le droit de se faire entendre, voilà la réforme maîtresse, la grande charte des femmes. Les autres droits ne sont que les occasions de se servir de ce grand droit. Quand on parle, il faut bien que ce soit de quelque chose.

« Ma conviction, dit Zenobia, oui, ma prophétie, si je dois mourir avant de le voir, c'est que le jour où notre sexe entrera en possession de ses droits, il y aura dix femmes éloquentes pour un homme éloquent. Jusqu'ici, pas une femme au monde n'a jamais donné le dernier mot de son cœur et de son intelligence. La méfiance et la désapprobation de ce grand corps de la société étouffent notre parole, comme deux mains de géant qui nous prendraient à la gorge. Nous bégayons quelques mots très faibles, nous en gardons des milliers qui vaudraient mieux. Vous nous permettez d'écrire un peu, il est vrai, sur un nombre limité de sujets; mais la plume n'est pas faite pour la femme. Sa force est trop immédiate et trop voisine de la nature pour cela. C'est avec la voix vivante seulement qu'elle peut forcer le monde à reconnaître l'éclat de son intelligence, et combien son cœur est profond. »

La femme qui poursuit sa vie sans bruit dans le chemin étroit que lui font les préjugés du monde, est le Yankee féminin. Tout ce qui sort de l'ornière, tout ce qui ne s'est pas fait hier et toujours l'étonne et lui déplaît. Elle prend ombrage dès qu'on blesse la coutume. Telles sont la plupart de ces femmes pâles et un peu tristes de la Nouvelle-Angleterre, arrière-petites-filles de ces matrones puritaines, arrivées autrefois d'Angleterre, avec des habits sombres, mais avec un tempérament plus vigoureux et des visages plus fleuris. C'est du sein de cette génération timide que sortit Marguerite Fuller, la Staël des Etats-Unis. Jusqu'à quel point est-elle figurée dans Zenobia? L'auteur lui a prêté une beauté, des faiblesses

Digitized by Google

qu'elle n'avait pas, mais il lui a conservé son ambition, ses dédains, ses caprices; il s'est prévalu de quelques souvenirs de son éloquence. Peut-être même la fin tragique de Zenobia qui meurt noyée, n'ayant atteint ni le but de son ambition, ni celui de son amour, est-elle destinée à rappeler le drame navrant de Marguerite arrivée d'Italie et faisant naufrage en vue du port, avec son mari, son enfant, ses manuscrits, c'est-à-dire toute sa vie, son amour présent et son ambition d'autrefois. Malgré quelques efforts très visibles pour dépister le lecteur, le public ne s'y est pas trompé.

Yankees masculins et féminins, voilà ce qui composait la société américaine, suivant nos philosophes et nos socialistes. Tous pensaient qu'il y avait beaucoup à changer dans les esprits, dans la vie, dans les institutions. Les uns allaient jusqu'au bout, les autres s'arrêtaient en chemin. Ceux-ci s'établissaient à Brook-Farm; ceux-là se contentaient d'y faire quelques visites. Aujourd'hui, l'enthousiasme s'est refroidi; l'école est dispersée. Ceux qui revenaient de plus loin sont aussi ceux qui ont le plus reculé. Hawthorne est au nombre de ces derniers. Est-ce à dire qu'il adore ce qu'il a brûlé? De ces illusions, auxquelles il se rattachait en haine d'une réalité vulgaire, ne reste-t-il donc que le mépris de sa première foi et le regret d'avoir aspiré à un idéal meilleur? Il nous a donné lui-même la mesure d'enthousiasme qui lui reste dans le dernier chapitre de *Blithedale Romance*. Ces paroles peignent une âme sincère, un cœur sans fiel, médiocrement passionné, comme il y en a tant de nos jours. Elles sentent encore le démocrate, mais le démocrate qui a besoin de repos. C'est le dévouement avec la mollesse contemporaine, le dévouement dans la nonchalance. «Je ne souhaite en aucune façon de mourir; cependant, si dans ce chaos des luttes humaines, il y avait une cause qui méritât qu'un homme mourût pour elle, et que ma mort pût servir alors, pourvu toutefois que cet effort n'exigeât pas trop de dérangement, il me semble que j'aurais encore le courage d'offrir ma vie. Si Kossuth, par exemple, livrait bataille pour la Hongrie pas loin de chez moi, à la distance d'une promenade à cheval, s'il choisissait pour le combat une matinée douce et de bon soleil, après déjeûner, Coverdale serait son homme pour se jeter bravement sur les baïonnettes croisées de l'ennemi. S'il fallait aller au delà, je serais fâché de m'engager.»

### III. — LA MANIÈRE DE L'AUTEUR.

Il ne dépend pas de l'auteur de donner à sa pensée telle forme plutôt que telle autre. Les besoins, les habitudes du public mar-

Digitized by Google

quent d'avance les moments qu'il peut consacrer à ses romanciers, la durée même de ses audiences. Celles que le public américain peut donner ne sont guère longues. Il est comme le juge Pyncheon, qui a toute sa journée prise. Ce n'est pas une montre qu'il porte dans son gousset, mais un vrai chronomètre perfectionné, qui ne se dérange jamais. Il a une demi-heure pour sa famille, pas tout à fait même une demi-heure; mais il faut laisser un peu de marge, s'il y a des femmes, parce qu'elles ne vont pas droit au but et qu'elles emploient cent paroles là où cinquante suffiraient. Viennent ensuite sur son carnet une quantité d'autres articles. Voir un courtier qui doit lui placer quelques mille dollars sans emploi, sur d'excellent papier, à un gros intérêt. Une demi-heure après, assister à une vente sur enchères, telle rue, tel numéro; un lot qui arrondit parfaitement sa propriété. Ce terrain est sorti de sa famille, il y a quatre-vingts ans; depuis qu'il a l'âge de raison, il guette le moment de l'y faire rentrer; être bien exact à l'heure et ne pas arriver quand le marteau fatal aura proclamé l'adjudication. Acheter un cheval pour remplacer celui qui ne convient plus à un digne Américain, habitué à se casser le cou pour gagner de l'argent. Si tout ce qui précède peut être fait assez vite, assister à une réunion charitable, dont il ne marque pas le nom, l'ayant oublié, vu la multiplicité des affaires. S'il reste du temps, passer au cimetière pour faire réparer une tombe de famille, celle de sa défunte femme peut-être, digne femme, malgré ses nerfs et son goût déraisonnable pour le café; elle est partie sans se faire prier, il ne faut pas lui marchander un morceau de marbre. La mort a des droits même sur le carnet d'un homme si plein de vie; il trouvera quelques instants pour pleurer, pourvu que ses larmes soient séchées à telle heure, qui est marquée pour un comité politique. Donner, en passant, des ordres pour expédier des arbres fruitiers d'une variété rare à sa maison de campagne. Quelles admirables pêches il mangera l'automne prochain! Etre exact au comité pour y souscrire en faveur de ses candidats; c'est la destinée du pays qui est en jeu. Rendre une visite à la veuve d'un de ses anciens amis, qui a une fort belle fille. Assister à un dîner où l'on fera beaucoup de discours devant des reliefs de tortue, de saumon, de mouton d'Angleterre et de roastbeef. Rentrer chez soi avec des projets d'ambition et un grand mal de tête; s'endormir en faisant le programme du lendemain; voilà la vie d'un Américain. Comment la littérature peut-elle se faire une place dans un carnet si bien rempli? En se faisant modeste, en se réduisant à un petit volume. De là surtout la popularité du conte et de la nouvelle.

Hawthorne a fait une multitude de contes, et ses romans mêmes

Digitized by Google

sont des contes. Il semble que l'imagination de l'auteur, habituée à se jeter dans ce moule, n'ait pas voulu le changer, quand la célébrité et l'assurance d'avoir des lecteurs lui ont permis plus d'ambition. *La Lettre Rouge* et le roman de *Blithedale* présentent très peu d'incidents; *la Maison aux sept Pignons* n'en a guère davantage. C'est à peine s'il y a deux ou trois situations. Il y avait de l'étoffe pour un conte; l'auteur y a mis assez de philosophie, d'esprit et d'*humour* pour en faire un petit roman. Ceci pourrait être établi en thèse générale : il y a beaucoup de romans américains qui ne sont que des nouvelles diffuses. Hawthorne n'est jamais diffus, parce qu'il est penseur et artiste; mais il est comme un poète qui tient un drame en un acte et qui veut l'étendre jusqu'à trois. Seulement il ne s'étudie pas à inventer des incidents, à compliquer l'action. Avec quoi remplit-il donc les vides de ce cadre élargi? Ceci nous amène à parler d'un second caractère de l'auteur.

Après l'activité, l'un des traits les plus saillants de l'Américain est la curiosité. Il vit en courant, mais non suivant la ligne droite; il aime l'aventure. Tout ce qui le frappe a droit à son attention, et il est au sein d'une nature qui lui ménage toujours des nouveautés. Aussi a-t-il le génie du détail et du particulier. Il est un intrépide observateur. Quelles sont les formules que vous rencontrez le plus souvent dans les romans américains? « Un observateur habile aurait aisément découvert dans les mouvements de ce personnage, etc... » « Rien dans cette chambre n'aurait d'abord frappé les yeux de l'observateur; mais bientôt, etc... » De même que les gens qui font beaucoup d'esprit, ont toujours et comme malgré eux le mot de *spirituel* sur les lèvres et sous leur plume, de même les gens curieux parlent sans cesse d'observateurs pénétrants. Mais il y a différentes sortes d'observations : celle dont nous parlons se plaît dans l'infini du détail. Par exemple, s'il s'agit d'une vieille famille déchue, comme dans la *Maison aux sept Pignons*, l'auteur étudie cette décadence jusque dans le poulailler où vivent trois ou quatre descendants amaigris de quelque poule aristocrate. Le coq perché sur deux petites échasses, et ne dépassant pas la grosseur d'une perdrix, chemine avec une dignité qui rappelle ses nombreux ancêtres. Il a deux épouses qui sont parvenues jusqu'au développement corporel d'une caille; mais tout l'intérêt se porte sur un poulet exigu, qui paraîtrait pouvoir encore se loger dans son œuf, mais dont l'air vieillot, flétri, ratatiné, le rendrait digne de figurer l'ancêtre même de sa lignée. Toutes les perfections et toutes les singularités de sa race se résument dans ce petit corps. Aussi sa mère le regarde-t-elle comme le poulet unique au monde, comme nécessaire à l'existence de l'univers. Il ne faut pas moins qu'un tel sentiment de l'importance de ce reje-

Digitized by Google

ton, pour expliquer comment elle se gonfle de colère, au point de doubler son volume, et vous saute à la figure si vous regardez seulement cet infant d'une dynastie gallinacée. Quels gloussements nerveux, quand il est dérobé à la vue par les longues herbes! quelles expressions coassantes de plaisir quand il est rentré sous son aile! Par degrés *l'observateur* parvient à sentir autant d'intérêt pour ce petit volatile que sa bienheureuse mère. Ce poulet n'est rien moins qu'un symbole de la noble et funeste maison des Pyncheon, une énigme couverte de plumes, un mystère éclos du sein d'un œuf.

Hawthorne, en sa qualité d'Américain, fait partie

De ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microscope.

Il se fait dire par Zenobia, dans *Blithedale Romance*, qu'il regarde les choses avec une lorgnette, comme tous les poètes de son temps. Seulement sa lorgnette ne s'arrête pas à la surface extérieure des objets; elle ressemble au lorgnon de Delphine Gay dans le roman qui porte ce titre : elle pénètre jusque dans l'âme. Mais en sondant les replis de la conscience, elle laisse voir aussi par quels chemins. Hawthorne ne dit pas seulement les pensées qu'il aperçoit dans le cœur de ses héros, mais encore comment il les aperçoit. Sa lorgnette n'a pas une puissance magique et inexpliquée comme un talisman : c'est à travers les mouvements fugitifs du visage, à travers les mystérieuses relations de notre attitude physique et de notre état moral, du timbre de notre voix et de la musique de notre âme, que le conteur dirige sa loupe et parvient à saisir la naissance et le conflit des sentiments, comme les petits êtres appelés infusoires dans une goutte d'eau. Il a toutes les curiosités d'un physionomiste et toute la patience d'un psychologue. Sa méthode est même trop expérimentale pour ne pas apporter quelque froideur dans le drame. Pour toucher le lecteur, c'est avec de la sympathie et des larmes qu'il faut pétrir le roman, et si vous voulez que ces larmes tombent toutes chaudes sur son cœur, ne perdez pas de temps de peur qu'elles ne se glacent. Je crains que le conteur ne se soit peint lui-même, quand il fait dire ces mots à Holgrave dans la *Maison aux sept Pignons :* « Sans doute je sens de l'intérêt pour cette vieille demoiselle, fanée, frappée par l'indigence, et pour cet homme accablé, dégradé par la fortune, avec son enthousiasme avorté pour le beau. Oui, un très sincère intérêt même; pauvres vieilles gens! Mais vous n'avez nulle idée de la différence entre mon cœur et le vôtre. Mon mouvement naturel à leur égard n'est pas de les aider ni de leur créer des obstacles, mais de les considérer, de les analyser, de me les expliquer à moi-même, de

Digitized by Google

comprendre le drame qui depuis deux cents ans se traîne péniblement sur ce sol que nous foulons en ce moment. S'il m'est accordé d'être le témoin du dénoûment, je ne doute pas que j'en tire une satisfaction d'esprit, soit que les choses tournent bien ou mal. »

Hawthorne se donne le plaisir d'évoquer des drames touchants et d'y assister avec un cœur froid. La cause en est qu'il obéit moins à sa commisération qu'à sa curiosité. Il est Américain jusqu'au bout. Zenobia a exprimé cela quand elle dit au poète Coverdale : « J'ai du plaisir à voir l'intérêt que vous continuez de prendre à mes affaires! Je vous ai depuis longtemps reconnu pour une espèce de Yankee transcendental. Vous avez tout le penchant naturel de vos compatriotes à pousser une enquête sur tout ce qui se trouve à la portée de leurs yeux. Seulement, vous avez élevé ce penchant à la hauteur d'une poésie, par les moyens raffinés que vous employez à le satisfaire. » Zenobia a prononcé le mot : la lorgnette de Hawthorne est la loupe du transcendentalisme.

Cette méthode a des avantages. Elle donne quelque chose d'idéal aux conceptions du romancier. L'idéal, chose précieuse et rare, surtout en Amérique, parce que l'Amérique date d'hier, et d'autant plus recherchée qu'elle est plus rare! Les uns le cherchent dans le roman maritime ou dans le roman sauvage; les autres, chose étrange pour nous, qui ne savions pas être si poétiques! les autres cherchent l'idéal en Europe. Hawthorne a trouvé le sien dans une vue philosophique des objets. Cette méthode a aussi des inconvénients : la lenteur, le commentaire introduit à tout propos, la vie réelle suspendue à chaque instant. Phœbe, dans le comptoir où elle remplace sa vieille cousine, voit entrer un parent qu'elle ne connaît pas, le juge Pyncheon. Après quelques explications : « Est-il possible que ce soit vous, Phœbe Pyncheon, l'unique enfant de mon cher cousin et de mon camarade de collége?.... Nous ferons plus ample connaissance; je suis votre parent, ma chère enfant. » En réponse à ces mots, Phoebe s'incline. Le juge se penche en avant pour déposer, à travers le comptoir, un baiser paternel sur le visage de Phœbe. Malheureusement, Phœbe se recule à ce moment, et laisse son respectable parent, le corps penché sur le comptoir, la bouche tendue en avant, faire une expérience du plaisir que dut éprouver Ixion en embrassant le vide. L'auteur choisit ce moment critique pour faire une étude du visage du juge Pyncheon, et de la répugnance involontaire de Phœbe. Toutes sortes d'expressions se succèdent sur la physionomie du donneur de baisers. D'abord une satisfaction épaisse, en quelque sorte, et massive comme la personne même du juge; puis un nuage semblable à ceux qui portent la foudre et qui changent l'aspect d'un paysage et lui communiquent quelque chose de

Digitized by Google

froid, de dur, d'implacable; ensuite une ressemblance brusque et imprévue avec un portrait qui est dans la chambre basse et que Phœbe ne peut regarder sans frémir, le portrait de l'ancêtre, qui contenait, comme une sorte de prophétie, tout le caractère inflexible et dur de la physionomie de son descendant. Ici, des réflexions sur les faiblesses, les mauvaises passions, les penchants vils, les maladies morales conduisant au crime, qui se perpétuent avec certains traits de visage, de génération en génération, par un héritage inscrit sur le livre de la destinée. Enfin le nuage s'efface, cette ressemblance fatale disparaît; voici maintenant un sourire qui opère sur la pauvre Phœbe tremblante comme un chaud rayon de soleil sur une fleur ou comme le regard fascinateur du serpent sur l'oiseau. « A la bonne heure, ma chère cousine, je vous approuve. Vous êtes une bonne fille et qui sait faire bonne garde sur elle-même. Une jeune fille, si jolie surtout, ne peut jamais être trop avare de ses baisers. » L'incident est terminé; mais deux pages de psychologie, durant lesquelles on laisse un personnage dans une position si difficile et si incommode, c'est beaucoup. J'aime mieux les longs discours que les héros d'Homère s'adressent, quand ils ont déjà le bras levé pour se pourfendre.

Le plus remarquable emploi de cette méthode psychologique est la longue et intéressante étude d'une intelligence heureusement douée dans le principe, mais ruinée par les atteintes du malheur et de l'injustice, et se réveillant peu à peu de sa léthargie par le sentiment du beau, par une communication inespérée avec la vie et la jeunesse. Nous voulons parler de Clifford et de Phœbe dans la *Maison aux sept Pignons*, *The House of the Seven Gables*, livre auquel nous revenons souvent, parce qu'il est le meilleur d'Hawthorne, et que nous avons à peu près la bonne fortune d'en parler le premier. Le titre même est une idée puritaine; car tout le monde voit que les sept pignons ou toits (*gables*) de cette maison maudite, ce sont les sept péchés capitaux. Fondée par l'avarice et le crime, elle est hantée de temps en temps par le crime et l'avarice. En ce moment, le vieux Clifford l'habite avec sa vieille sœur Hepzibah : les terreurs superstitieuses, les fantômes, les souvenirs de crimes anciens y habitent avec eux; mais ils n'osent en sortir. Soumis à leur destinée, ils se font les geôliers d'eux-mêmes. Clifford est vaguement accusé d'avoir assassiné son oncle; il eût été condamné sans l'influence de son cousin le juge Pyncheon. Mais la vérité, c'est que le juge, pour le perdre et sauver sa propre réputation, avait fait peser sur l'innocent cette accusation effroyable; cet oncle, d'ailleurs, était mort d'une attaque d'apoplexie, mal héréditaire dans la famille, depuis que son chef avait expié le premier son crime par cette terrible

Digitized by Google

mort. La raison de Clifford a fait naufrage sous le poids de ce malheur. Avec un passé douloureux et, aux yeux des autres, criminel et sanglant, avec un avenir qui n'est qu'un grand vide effrayant, il ne possède qu'un présent formé de terreurs, de tristesse et de fantômes. Il vit dans une maison qui pèse sur lui comme une de ces chapes de plomb que Dante a posées sur les épaules de certains damnés. Est-ce la pauvre Hepzibah, sa sœur, et ses regards visionnaires, et son sourcil plissé d'un froncement héréditaire et fatal, qui peuvent rendre l'équilibre à son intelligence et la santé à son âme? Comment Clifford ne serait-il pas fou?

N'avez-vous jamais rencontré, que dis-je? ne voyez-vous pas tout autour de vous, et, qui sait? peut-être en vous-même, mon cher lecteur, une de ces âmes qui tirent leur malheur et leur souffrance de ce qui suffirait au bonheur et à la paix d'une vie humaine? Elles prennent à rebours tous les courants de la vie: quelle que soit la grande route sociale où le hasard les a jetées, soyez sûr qu'elles y sont en travers de la foule, et que le torrent leur passe sur le corps. Elles détruisent à plaisir toutes les promesses de leur intelligence, toutes les fleurs de leur printemps. Elles se privent elles-mêmes de la nourriture nécessaire à leur nature d'élite; elles sont les instruments de leur propre supplice, et se préparent de leurs mains le poison devant lequel elles prennent place au grand banquet pour s'en nourrir. Il leur était aisé d'arranger leur existence d'une manière passable; elles en font une étrangeté, une solitude, une torture. Ne raillons pas ces pauvres âmes, et ne disons pas, dans notre ironique sagesse, qu'il y a un art d'être malheureux. Plaignons-les; ce sont des âmes dont le calice amer n'est jamais vidé, parce qu'elles se font un besoin cruel de le déguster. Cette amertume ne passe jamais pour elles; elles la ruminent lentement, perpétuellement, si bien qu'à la fin elles y succombent. D'autres noient leur raison dans la coupe du plaisir : elles meurent, distillant jusqu'à la fin l'absinthe de la vie.

Tel est Clifford. Toute sa vie a été une étude acharnée du secret de souffrir, et le fruit de ce long effort est une sorte d'idiotisme. Pour parler le langage transcendentaliste, il est le modèle représentatif de toutes ces âmes vouées au malheur. Le mot est de l'auteur lui-même. Il n'a pas craint d'appliquer à un personnage de son roman le terme philosophique appliqué par Emerson aux plus grands hommes de l'histoire. Clifford, créature de sa fantaisie, lui paraît digne d'être analysé, pour ainsi dire, au même titre que Platon, Swedenborg, Montaigne, Shakspeare, Napoléon et Gœthe. Est-il un trait qui puisse mieux établir l'importance que le conteur attache à sa fiction? Nous autres, critiques, nous sommes quelquefois atteints

Digitized by Google

d'un scrupule en présence de ces œuvres de l'imagination anglaise ou américaine. « Ne prenons-nous pas, sommes-nous tentés de nous dire, ne prenons-nous pas trop au sérieux ces romans, jeux d'une imagination qui en veut amuser d'autres ? Sommes-nous bien fondés à y voir l'expression d'une société, le miroir fidèle d'un pays, d'une époque et d'un peuple ? » Eh bien ! oui. Voilà des pages qui nous rassurent, qui nous font une loi de traiter ces œuvres sans dédain ni légèreté. Voilà un écrivain très distingué, un philosophe, qui façonne de ses mains un être imaginaire, et qui se met à l'étudier comme s'il s'agissait d'un personnage historique. Il ne met pas moins de zèle et de curiosité à expliquer Clifford, qu'on en mettrait à raconter l'histoire de la démence du poète Cowper ou de celle du roi George III. Ici il invoque la sympathie du lecteur, « sans quoi, dit-il, j'hésiterais à rapporter des détails si menus, et des incidents si frivoles en apparence. » Ailleurs, quand la présence de Phœbe rend au vieillard le sourire et un rayon d'intelligence, il dit : « Mais nous faisons de vains efforts pour exprimer notre idée par des mots. Il n'y a point de paroles capables de rendre l'impression de beauté et de pathétique que nous en recevons. »

L'arrivée de cette petite cousine Phœbe, dans la maison maudite, y produit l'effet d'une goutte d'essence de roses dans un grand coffre rempli d'objets divers, fût-ce même de vêtements de deuil. Toutes ces ténèbres, tous ces souvenirs, toute cette mélancolie, se pénètre d'un baume inconnu. La beauté de Phœbe, sa voix, sa jeunesse, rappellent à son vieux parent Clifford comme les notes d'un air qu'il avait désappris, musique ancienne que sa jeunesse avait connue. Près de Phœbe, il redevient enfant, il recommence sa vie. Hawthorne a jeté un grand charme dans l'analyse délicate de cette intelligence qui a sombré et qu'il ramène peu à peu à travers les simples incidents de son drame. Le juge, son cousin, héritier de la physionomie puritaine et de l'avarice hypocrite des Pyncheon, reçoit sa punition, au moment où il allait mettre le comble à son crime. Persuadé que Clifford connaît le secret d'un trésor transmis à la famille par leur commun ancêtre, il le menace de la maison des fous, s'il ne consent à le faire connaître. C'est à ce moment que le sang des Pyncheon remonte à la gorge de leur digne descendant et qu'il étouffe. Cette mort soulève de dessus la poitrine du pauvre idiot le poids de trente années d'angoisses, d'avilissement et de folie. Il trouve alors le courage de sortir avec sa sœur Hepzibah de leur prison volontaire. Pauvres hibous effarouchés, ils s'échappent de leurs ténèbres dans les rues étonnées de les voir. Ils courent machinalement à la station du chemin de fer, se jettent dans un wagon, sont emportés sans savoir où, mais loin de leur tyran hypocrite,

Digitized by Google

loin de la maison fatale, loin de la malédiction, de la douleur et de la démence. Cette fuite de Clifford, rentré en possession de lui-même, et se livrant au bonheur de respirer, de vivre et de laisser courir son imagination, a fourni à Hawthorne un de ses plus charmants chapitres.

A côté des Pyncheon, du persécuteur sournois, et des persécutés déchus, à côté de la vive Phœbe, jeune fille positive et ferme de la raçe puritaine avec un filon d'or de gaieté, l'auteur a placé Holgrave, l'artiste au daguerréotype. C'est l'image et le modèle des aventuriers dans un pays où tout invite à l'être. C'est Gil Blas en pays puritain et démocratique. Il a fait tous les métiers qu'un honnête homme puisse faire, et par conséquent celui d'homme de lettres. Il n'a que vingt-deux ans : il a été d'abord maître d'école dans la campagne, puis fripier dans un de ces magasins qu'on trouve dans les terres; de là, ou peut-être en même temps, éditeur d'un journal politique ; bientôt colporteur d'eau de Cologne et d'autres essences pour le compte d'une manufacture du Connecticut; dentiste par occasion, et comme par épisode dans le drame de sa vie ; officier surnuméraire sur un paquebot, il a visité l'Europe et a trouvé moyen, avant de revenir, de voir l'Italie, une partie de la France et de l'Allemagne. A une période plus rapprochée, on le trouve dans une association fourriériste, et, en dernier lieu, faisant un cours de magnétisme. Aujourd'hui, il pratique le daguerréotype, et n'y tient pas plus qu'à ses anciennes professions. Il est pourtant une chose à laquelle il tient : il a du cœur, et nous lui en savons gré, parce qu'à travers tant d'aventures, il est malaisé d'en conserver.

Holgrave est de la génération qui croit que le monde n'est pas de granit, et qu'il est facile de lui faire changer de forme. Le genre humain, vieux mauvais sujet, au poil gris, au teint ridé, plus cassé que respectable, lui apparaît sous la forme d'un bel adolescent, capable de tous les progrès et de toutes les vertus. Il a raison de ne pas croire que nous soyons condamnés à nous traîner toujours dans la vieille et malheureuse ornière. Il vaudrait mieux pour le jeune homme de n'être pas né, et pour l'homme mûr de mourir, que de croire à une si désolante doctrine. Mais son erreur est de penser que le temps où il vit, par un privilége flatteur, est destiné à dépouiller les haillons de l'antiquité pour revêtir un habit tout neuf, au lieu de remplacer peu à peu le vêtement, comme l'ont fait nos pères, par la voie du raccommodage. Il se croit un penseur; la culture de son esprit atteint à peine celle d'un homme bien élevé; mais il a un sentiment profond de sa force. Culture incomplète mais hardie, philosophie rude, grossière et vague, accompagnée d'esprit pratique, ambition qui ne s'avoue pas, ardeur pour le bien-être humain, et

Digitized by Google

mépris pour les vieilles institutions, de la foi et de l'incrédulité, des dons heureux et des lacunes; tout cela fait d'Holgrave le type moderne de l'Américain, le modèle représentatif (le mot y est encore) des générations qui s'appelleront demain la république des Etats-Unis. Recueillons donc quelques paroles du Gil Blas américain :

« Qui nous délivrera du passé ? Il pèse sur le présent comme le cadavre d'un géant mort ! En réalité, c'est précisément comme si un jeune géant était contraint d'employer toute sa force à l'occupation stérile d'ensevelir le corps du vieux, son grand-père, mort il y a longtemps, et qui n'a besoin que d'être enterré décemment. Réfléchissez un moment, et vous serez étonnée de voir comme nous sommes esclaves du temps passé, tranchons le mot, de la mort ! Un homme mort a fait un testament : il dispose d'une fortune qui n'est plus à lui. Meurt-il sans en faire ? sa fortune est distribuée conformément aux idées de gens morts bien avant lui. Un homme mort siége dans tous nos jugements ; et des juges vivants ne font que chercher les décisions de ce mort. Nous lisons les livres des morts ! ce sont les plaisanteries de gens morts qui nous font rire, le pathétique de gens morts qui nous fait pleurer ! Nous souffrons des maladies physiques et morales des morts, et mourons des mêmes remèdes avec lesquels des médecins morts ont tué leurs patients ! Nous honorons le Dieu vivant suivant les formes et le dogme de gens morts ! Quoi que nous cherchions à faire, en suivant notre propre impulsion, la main glacée d'un mort nous fait obstacle ! Tournons nos yeux de quelque côté que ce soit, ils rencontreront la face blanche et implacable d'un mort, qui porte le frisson dans notre cœur ! Et nous serons morts nous-mêmes, avant d'avoir exercé notre propre influence sur un monde qui est à nous, et qui ne sera plus notre monde, mais celui d'une autre génération, sur laquelle nous n'aurons pas l'ombre d'un droit. J'aurais dû ajouter que nous vivons dans des maisons de morts, par exemple, dans cette maison aux sept pignons !

» — Et pourquoi pas, dit Phœbe, tant que nous y sommes bien ?

» — Mais nous verrons un temps, je l'espère, où nul ne bâtira de maison pour sa postérité. Et pourquoi le ferait-il ? Il serait tout aussi raisonnable à lui de commander un assortiment d'habits inusables, en cuir ou en gutta-percha, de sorte que ses arrière-petits-fils en eussent le profit et fissent précisément la même figure que lui dans le monde. Si chaque génération avait le droit et le devoir de bâtir sa maison, ce simple changement impliquerait presque toutes les réformes après lesquelles la société soupire. Je doute même que nos édifices publics, nos capitoles, nos palais de gouverneurs, nos palais de justice, nos hôtels de ville, nos églises, dussent être bâtis avec des matériaux aussi durables que la pierre ou la brique. Il vaudrait mieux qu'ils tombassent en ruines tous les vingt ans, pour inspirer aux gens l'idée d'y regarder et de réformer les institutions dont ils sont le symbole. Tenez, cette maison est l'image de cet odieux et abominable Passé, avec toutes ses mauvaises influences. Sous ces pignons, où le vieux colonel Pyncheon abritait la maison de ses descendants, durant près de trois siècles, ç'a été une

Digitized by Google

suite perpétuelle de remords, d'espérances détruites, de luttes entre parents, de misères variées, de morts étranges, calamités que je puis toutes rapporter au désir désordonné du vieux puritain d'établir et de doter une famille. Etablir une famille! cette idée est au fond de presque tout le mal que font les hommes. La vérité est qu'une fois chaque demi-siècle, tout au plus, les familles devraient se perdre dans la masse énorme et obscure de l'humanité, et oublier tout souvenir de leurs ancêtres. Le sang humain, pour garder sa fraîcheur, doit courir dans des ruisseaux cachés, comme l'eau conduite dans des tuyaux souterrains. »

Nous devons dire qu'Holgrave, une fois marié avec Phœbe, regrette d'hériter d'une maison de campagne qui ne soit pas en pierre. Le démocrate riche devient conservateur.

A ceux qui voudraient connaître dans un seul livre les principaux dons de l'auteur, nous indiquerons donc avec confiance la *Maison aux sept Pignons*. Il y a tout ensemble les traces du vieil esprit puritain, l'esprit nouveau avec ses évolutions successives, et l'exemple le plus frappant de la manière psychologique du conteur, c'est-à-dire, suivant nous, Hawthorne tout entier. Autrefois transcendentaliste par ses théories et ses opinions, il ne l'est plus que par la conception de ses personnages. Après avoir influé sur ses convictions et sur sa vie, ces doctrines ne laissent plus de traces que dans ses romans, et leur communiquent une originalité particulière.

Nous admettions plus haut l'hypothèse d'un essai de la République de Platon. Si, dans les mouvements imprévus qu'une telle tentative eût peut-être suscités dans Athènes, les esclaves s'étaient émus et avaient réclamé leur liberté, que serait-il advenu de l'association platonique? Se serait-elle déclarée pour ou contre les esclaves? Eût-elle ouvert les yeux à cette lumière nouvelle, ou, comme Aristote devait le faire quelques années après, aurait-elle déclaré l'esclavage un fait inévitable des sociétés humaines? Il y a apparence que la colonie des platoniciens se serait divisée, les uns poussant jusqu'au bout la logique de leurs idées et la hardiesse de leur tempérament, les autres obéissant plutôt à l'intérêt de l'Etat et aux idées traditionnelles. C'est ce qui est arrivé de l'école philosophique américaine. La question de l'esclavage, ce sphinx de la société des Etats-Unis, s'est posée au centre de la république comme dans un carrefour où tous les chemins aboutissent. Il n'est personne qui ne soit obligé de tenir sa réponse toute prête : nos philosophes n'ont pas été exempts de la loi générale. Chacun d'eux a répondu à sa manière : les uns, et parmi eux le chef lui-même, sont devenus abolitionistes ou *free soilers;* les autres ont pris bravement leur parti,

Digitized by Google

et, après tant d'autres concessions aux Yankees, ne leur ont pas refusé celle de conserver leurs esclaves. Les premiers sont dans l'opposition, les autres ont la confiance et les faveurs du gouvernement. L'*oncle Sam* (nom populaire de ce dernier) leur réserve ses meilleurs cadeaux. Tel a été le sort de Hawthorne. Une biographie élégante et rapide du président Franklin Pierce, service honorablement rendu à un ami, et consécration donnée par une plume populaire à la politique du *Compromis*, a valu au romancier la position lucrative de consul à Liverpool, qu'il occupe depuis quatre ans. Jamais récompense littéraire n'a été mieux placée. Cependant, qu'il nous soit permis d'espérer que l'esclavage n'est pas pour les États-Unis comme cette malédiction fatale de la *Maison aux sept Pignons*, ce mal irremédiable auquel l'esprit puritain se résigne peut-être trop facilement. « La servitude, dit Hawthorne dans la Notice de Franklin Pierce, est un malheur trop au-dessus des forces humaines : il n'y a que la Providence qui le puisse effacer. » A la bonne heure ; mais ne serait-il pas sage et humain de frayer ses voies ? et les partisans du *Compromis* et de toutes les lois protectrices de l'esclavage ne préparent-ils pas bien de l'ouvrage à la Providence ?

L. ETIENNE.

---

Digitized by Google

LA

# QUESTION DE L'OR

Au mois de février 1848, au moment où l'émeute, étonnée de son propre triomphe, forçait la royauté de Juillet à quitter Paris, et rejetait pour plusieurs années la France et l'Europe dans les troubles et les dissensions civiles, par une singulière coïncidence, un ancien capitaine des Suisses, réduit à chercher fortune à l'étranger à la suite du mouvement populaire de 1830, et d'officier devenu cultivateur dans la vallée solitaire du Sacramento, faisait une découverte qui devait produire dans l'économie sociale des révolutions non moins grandes que la chute de la royauté dans la politique. Il trouvait de l'or sur les bords d'une rivière où il travaillait à établir une scierie. Il commença aussitôt à exploiter secrètement le précieux métal.

Mais de pareilles découvertes ne restent pas longtemps secrètes. Avant la fin de l'année, les solitudes du Sacramento étaient changées en un vaste atelier où des milliers de travailleurs étaient occupés sans relâche à fouiller la terre; plus de 5.000 kilogrammes d'or, c'est-à-dire une richesse de plus de 15 millions de francs, en avaient été extraits. On ne parlait que des profits fabuleux de certains mineurs, et les espérances fondées de l'avenir dépassaient encore les réalités du présent et les crédules exagérations de l'enthousiasme. Un Français, qui visitait à la fin de juillet 1848 la contrée des mines, écrivait au ministre du commerce : « J'observai que les vallées où étaient établies les principales exploitations étaient formées par des contreforts qui s'étendaient au loin et semblaient se détacher

Digitized by Google

des premières rangées des hautes montagnes de la Sierra-Nevada. Dans plusieurs endroits, nous fîmes à la hâte des essais sur les terres des ravins, et partout nous trouvâmes de l'or. Ce fut alors que, jetant la vue sur ces milliers de collines et sur les ravins qui les séparent, sur ces nombreux ruisseaux des petites plaines, qui, de même que les rivières, charrient l'or en paillettes et en plus grande quantité, lieux tous encore intacts, et pour ainsi dire vierges, je pus me convaincre que ces richesses, à peine entamées, ne s'épuiseront probablement ni en quelques années, ni même peut-être en plusieurs siècles. »

Quand la nouvelle de cette découverte, répandue de proche en proche, parvint jusqu'en Europe, le vieux monde s'en émut : déjà, au commencement d'avril 1849, Londres avait reçu 1,500,000 fr. en poudre d'or. Au milieu des agitations violentes de la politique et des préoccupations de toute nature, on s'inquiéta de cet événement lointain, et l'on comprit qu'il pouvait un jour peser d'un grand poids sur les destinées du monde. Les uns saluèrent avec joie cette nouvelle richesse ; beaucoup même, fatigués des troubles de leur patrie, ou mécontents de leur sort, s'embarquèrent pour se rendre dans un pays qui leur promettait une prompte fortune. D'autres, et parmi ces derniers des hommes d'une science profonde et d'une grande autorité, ne virent pas sans alarme l'approche d'une révolution économique aggravant une révolution politique, et crurent qu'un accroissement soudain de la production de l'or allait bouleverser toutes les existences sans les améliorer.

Neuf ans se sont écoulés depuis cette découverte. A l'or de la Californie s'est ajouté l'or plus abondant de l'Australie. L'Europe, et principalement l'Angleterre et la France, ont été pour ainsi dire inondées par le débordement du précieux métal. Le bien et le mal ont eu le temps de se produire ; et, quoique la révolution économique qu'il doit opérer soit encore loin d'être entièrement accomplie, on peut cependant essayer de mesurer aujourd'hui l'influence qu'il a exercée, et de tracer, par l'étude des faits passés, le véritable rôle qu'il est appelé à jouer dans les destinées de l'avenir. Vouloir donner la solution complète et définitive d'un problème aussi complexe et aussi difficile, serait une prétention téméraire que nous n'avons pas. Mais nous pouvons préparer cette solution par quelques observations tirées des lois économiques et des phénomènes particuliers que fournit l'expérience de ces dernières années. Une révolution semblable a été produite au XVI^e siècle par la découverte de l'Amérique ; et, après quelques secousses douloureuses, le monde en est sorti plus riche et plus civilisé. Espérons qu'il en sera de même de nos jours : les faits jusqu'ici observés



Digitized by Google

semblent nous inspirer la confiance, et doivent du moins nous rassurer contre des craintes exagérées.

## I. — PRODUCTION ET RÉPARTITION DE L'OR DEPUIS 1848.

Avant l'année 1848, on évaluait la somme des métaux précieux que possédaient sous diverses formes l'Europe et l'Amérique à 14 milliards pour l'or, à 30 milliards pour l'argent. L'exploitation avait été très active et le rendement s'était toujours accru depuis le commencement du XIX^e siècle. Sur les 44 milliards qui existaient, les quarante-huit dernières années avaient fourni près du quart : la moyenne annuelle était de 300 millions ; et, grâce à la découverte des mines de l'Oural et de la Sibérie, la production de l'or, qui, pendant les siècles précédents, ne figurait guère que pour le tiers dans l'augmentation annuelle, commençait à dépasser celle de l'argent : l'année 1848 avait donné 247 millions d'or et 216 millions d'argent.

La Californie et l'Australie, en versant tout à coup sur le marché des masses d'or considérables, précipitèrent la révolution qui s'opérait lentement dans le rapport des deux métaux. L'exploitation, commencée par le capitaine Sutter au printemps de 1848, continuée dès l'automne par toute la population californienne, bientôt par les aventuriers du monde entier, et poursuivie depuis sans interruption, malgré les chances diverses de bonne et de mauvaise fortune pour les mineurs, n'a cessé de s'étendre et de fournir au commerce une quantité d'or presque régulièrement croissante. Voici le relevé des valeurs exportées chaque année hors du territoire de la Californie :

| Années. | Kilog. d'or. | Valeur en francs. |
|---|---|---|
| 1848 et 1849 | 14,260[1] | 42,780,000 |
| 1850 | 44,330 | 132,990,000 |
| 1851 | 73,127 | 219,381,000 |
| 1852 | 103,633 | 310,899,000 |
| 1853 | 110,701 | 332,103,000 |
| 1854 | 124,899 | 374,697,000 |
| 1855 | 118,730 | 356,190,000 |
| 1856 | 124,000 | 372,000,000 |
| Total : | 713,680 | 2,141,040,000 |

[1] Au total des exportations déclarées, on a ajouté chaque année 10 pour 0/0, comme représentant à peu près l'or exporté par des particuliers sans déclaration.

Digitized by Google

Jamais aucune contrée n'avait jusque-là fourni une telle quantité d'or. Mais la Californie elle-même était dépassée à son tour par l'Australie, à laquelle elle avait révélé l'existence de sa propre richesse. Un habitant de la Nouvelle-Galles, attiré comme tant d'autres par l'appât du gain, était allé travailler aux mines du Sacramento. Frappé de la ressemblance des collines et des roches de la Sierra-Nevada avec celles de sa patrie, il s'empressa de revenir, fit des fouilles aux environs de Bathurst et trouva de l'or. L'exploitation commença en mai 1851: et, trois mois après, dans la colonie de Victoria, au midi du continent australien, on trouvait de nouveaux gisements qui produisirent bientôt plus que tous les autres et qui sont encore aujourd'hui les plus riches du monde. Voici le chiffre des exportations d'or de l'Australie depuis 1851 :

| Années. | Kilog. d'or. | Valeur en francs. |
|---|---|---|
| 1851 | 8,060 | 24,130,000 |
| 1852 | 86,118 | 258,354,000 |
| 1853 | 92,504 | 277,512,000 |
| 1854 | 79,980 | 239,940,000 |
| 1855 | 101,959 | 305,877,000 |
| 1856 | 112,902 | 338,706,000 |
| Total : | 481,523 | 1,444,519,000 |

Pendant la période de 1848 à 1856, la Russie, dont l'exploitation a pris aussi de nouveaux développements, a versé sur l'Europe occidentale environ 635 millions.

En additionnant les produits de la Californie, de l'Australie et de la Russie, on peut, sans s'éloigner beaucoup de la vérité, évaluer à *4 milliards* 300 *millions* le supplément d'or ajouté depuis neuf ans à la richesse métallique de l'Europe et de l'Amérique par les trois nouvelles contrées aurifères du XIXe siècle. Les anciennes mines d'or dont la concurrence de la Californie et de l'Australie n'ont pas ralenti l'activité, ont produit, durant la même période, environ 1,700 millions, et les mines d'argent, malgré le concours que leur a prêté le mercure de la Californie, ne se sont pas élevées au-dessus de

L'once troy a été comptée à raison de 31 grammes, le kilogramme d'or a été calculé sur le pied de 3,000 fr., valeur officielle. Les chiffres de ce tableau diffèrent sensiblement des approximations données dans plusieurs ouvrages, et entre autres dans celui de M. Tarassenko-Otreschkoff. Ils sont tirés des relevés publiés dans l'intéressante *Histoire des Prix* de MM. Tooke et Newmarck (VIe volume), auxquels nous empruntons une grande partie des documents de statistique étrangère sur lesquels s'appuie notre travail.

Digitized by Google

2 milliards. C'est donc une production totale de 8 milliards, dont 6 milliards d'or et 2 milliards d'argent.

L'augmentation est considérable : la richesse métallique du monde occidental, qui était de 44 milliards, se trouve en quelques années accrue environ d'un cinquième. La disproportion est énorme : le marché a reçu trois fois plus d'or que d'argent, et cet accroissement subit a rapproché sensiblement la valeur totale de l'or de celle de l'argent (20 milliards d'or et 32 milliards d'argent).

Telle est l'augmentation que constatent les chiffres officiels. Ces chiffres sont encore au-dessous de la réalité. Une partie de l'or est restée dans les contrées d'où il avait été extrait et ne figure pas sur les rôles de l'exportation. Mais il n'est pas perdu pour la civilisation, il est devenu l'instrument des échanges, dans ces pays dont les déserts se sont trouvés tout à coup, par la magique influence du métal précieux, transformés en villes, en villages, en champs cultivés, en manufactures, en marchés, foyers d'activité industrielle et commerciale qui ont absorbé d'autant plus d'or qu'ils devenaient plus riches et plus peuplés. C'est encore un supplément de plusieurs centaines de millions, mais qui, employés à former le capital circulant de sociétés nouvelles, n'ont eu jusqu'ici qu'une influence indirecte sur les destinées économiques de l'ancienne société occidentale.

Sur les 8 milliards qui sont entrés dans la grande circulation commerciale, on estime que 500 millions environ se sont écoulés directement vers l'Europe orientale, l'Egypte, le Portugal, le Brésil; 7 milliards et demi ont été le partage presque exclusif de trois Etats, les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et la France, qui ont, avec la Californie et l'Australie, recueilli les premiers les fruits de la découverte.

Une quantité relativement peu considérable, 600 à 800 millions au plus, ont été consommés dans les arts auxquels ils ont cependant communiqué une grande activité : les relevés des bureaux de garantie de France et d'Angleterre en font foi.

Qu'est donc devenu le reste ? La statistique nous le fait savoir : Depuis 1848, les Etats-Unis ont frappé 1,713,600,000 fr. de monnaie d'or et 154,450,000 fr. de monnaie d'argent; la Grande-Bretagne, 1,259,450,000 fr. de monnaie d'or et 51,500,000 fr. de monnaie d'argent; la France, 2,243,939,565 fr. de monnaie d'or, et 646,129,893 fr. de monnaie d'argent. Le total de la monnaie d'or pour les trois pays est de 5,216,989,565 fr., celui de la monnaie d'argent de 852,119,893 fr., dont la France a eu pour sa part environ la moitié. La presque totalité des métaux extraits depuis neuf ans, c'est-à-dire 6 milliards, sont donc entrés dans la circulation mo-

Digitized by Google

nétaire des trois grandes nations industrielles et commerçantes du monde.

Sans doute, toute cette masse de métaux n'y est pas demeurée telle qu'elle est sortie des hôtels de monnaie; une partie a été fondue, et bien des lingots ont passé plus d'une fois sous le balancier[1]; une partie s'est répandue et se répand chaque jour chez les nations voisines; une partie a été exportée au loin. Mais il faut observer que la monnaie en circulation était évaluée en 1848 à 1,200 millions de francs en Angleterre, à 750 millions aux Etats-Unis, à 3 milliards en France; que l'exportation de monnaies frappées n'a pas atteint depuis ce temps le chiffre de 3 milliards, puisque la somme des métaux précieux envoyés depuis 1848 dans la Chine et dans l'Inde, les deux principaux pays d'exportation, n'est guère que de 1,400 millions; que, dans cette somme l'argent figure pour plus d'un milliard, et qu'il a été en partie expédié en lingots, ce qui explique pourquoi le monnayage d'argent dans les trois Etats est resté si loin de la quantité extraite des mines. Il est donc incontestable que le total de la monnaie, qui était, il y a neuf ans, de 5 milliards dans les trois Etats, a augmenté de plus de 50 pour 100 par suite du monnayage de 5,978,550,000 fr., et que ce subit accroissement a dû exercer une grande influence sur l'économie industrielle et sociale de ces contrées.

## II. — DES CAUSES ET DES EFFETS DE L'ÉLÉVATION DES PRIX.

L'élévation du prix des denrées et des marchandises a suivi de près cette production insolite de métaux précieux; la cherté a été regardée comme la conséquence naturelle de l'abondance et le signe manifeste de l'avilissement de l'or : ainsi l'a jugé l'opinion publique, et elle n'a pas eu tout à fait tort.

Mais il faut démêler dans ce renchérissement général la multiplicité des causes, et ne pas attribuer uniquement à l'or un changement dont il n'est pas seul coupable. S'il y a eu cherté, c'est que depuis plusieurs années la récolte a été insuffisante; que le blé, étant rare et se vendant à des prix très élevés, a fait monter dans une même proportion le prix de toutes les substances alimentaires, et a pesé lourdement sur le marché général de la France; c'est que nous avons soutenu au loin une guerre coûteuse, pour laquelle le gouvernement a dû faire d'immenses approvisionnements, et produire malgré lui

[1] La France, entre autres, a retiré plusieurs de ses pièces de la circulation. La démonétisation des pièces de 10 fr. figure à elle seule pour 48,589,920 fr.

Digitized by Google

la hausse par une demande considérable de produits; c'est enfin que l'industrie française, par une révolution à laquelle on ne saurait trop applaudir, a fait depuis quelques années de rapides progrès; que, grâce au télégraphe, aux chemins de fer, aux nouvelles institutions de crédit, à cet élan d'activité qui, dans les affaires, succède toujours à une longue crise, elle s'est étendue sur une plus vaste surface; qu'elle a répandu la richesse à pleines mains, et qu'en appelant un nombre de consommateurs beaucoup plus grand qu'autrefois à prendre une part des jouissances de la vie, elle a créé parmi les acheteurs une concurrence qui devait infailliblement provoquer la hausse.

La disette, la guerre, le développement de l'industrie : trois causes qui ont contribué, avec l'avilissement de l'or, à la cherté dont on se plaint.

Déterminer exactement la part qui revient à chacune d'elles dans l'élévation des prix est impossible. Ce qu'on peut dire, c'est que deux de ces causes sont passagères : la guerre et la disette. La guerre est terminée; quant à la disette, qui a été de beaucoup la plus puissante des trois, l'histoire nous apprend que les mauvaises récoltes sont en quelque sorte périodiques; mais que, si l'humanité doit payer de temps à autre ce tribut de douleurs à la nature, la terre, après quelques années de stérilité, nous rend avec usure tout ce dont elle nous avait privés, et, qu'aujourd'hui comme autrefois, une ou deux bonnes moissons suffiront pour effacer jusqu'au souvenir de nos pertes.

Il n'en est pas de même de l'industrie. Il y a là, sous certains rapports, une cause permanente de cherté. Mais la cherté qui provient de la diffusion du bien-être est-elle donc de celles dont l'économie politique ait droit de se plaindre? Il n'entre pas dans notre sujet d'étudier en particulier de quelle manière une industrie qui se développe agit sur les prix du marché, dans quelle mesure elle les élève d'abord, et dans quelle mesure ensuite elle fait baisser les uns et soutient les autres. Le progrès de l'industrie se lie d'ailleurs intimement à l'accroissement des métaux précieux, comme nous le montrerons tout à l'heure; il suffit d'avoir indiqué cette double cause sans dégager tout à fait l'une de l'autre.

Pour chercher quelle est, indépendamment de ces trois causes, l'influence de l'accroissement de l'or sur les prix, prenons d'abord nos exemples en Australie, c'est-à-dire dans une contrée que l'or a transformée, et où, par conséquent, son action toute-puissante a dû laisser le moins de place à l'action de causes étrangères : c'est regarder avec un verre grossissant les phénomènes dont les contrées occidentales et en particulier la France ont été le théâtre.

Digitized by Google

Si nous considérons les prix des marchandises, nous trouvons les résultats suivants : le boisseau de froment, qui valait à Melbourne 7 schellings en 1851, 10 en 1853, 15 en 1854, jusqu'à 17 en 1855, est tombé à 9 et même un peu au-dessous de 9 en 1857; le pain de quatre livres, de 5 deniers en 1851, s'est élevé d'année en année à 16, à 21, à 24, jusqu'en 1856, où il a commencé à redescendre à 17 deniers; le beurre s'est élevé de 12 deniers la livre à 60 deniers, pour retomber à 40; la viande, vendue de 1 à 2 deniers la livre avant la découverte de l'or, était payée 9 deniers en 1854 et variait entre 3 et 7 en 1856. Le thé se vendait 4 livres 1/2 en 1852, il s'est élevé à 7 en 1854, et est tombé à 6 en 1855; les cigares, de 39 livres, se sont élevés tout à coup en un an à 84 livres; en 1854, ils étaient déjà retombés à 46, et ils sont descendus jusqu'à 40; le tabac s'est vendu en 1853, au milieu de la cherté générale, à 50 pour 100 au-dessous du prix de 1852; le café a varié entre 9, 6, 12, 5 et 10 deniers la livre. Le mille de briques de 1 livre 1/2, est monté à 18 livres, et est retombé à 2 1/2; le fer de 12 livres à 25, puis à 16.

L'augmentation est générale en Australie. C'est un fait sur lequel les chiffres ne laissent aucun doute et dont on ne saurait nier que l'or soit la cause première.

Mais l'augmentation a-t-elle été toujours en croissant? Non. Il est évident que la cherté a des limites qu'elle ne peut dépasser sans être promptement ramenée en deçà. Une augmentation subite de la quantité d'or et du nombre des consommateurs produit tout à coup sur un marché peu garni un renchérissement énorme; mais en même temps l'appât d'un gros bénéfice stimule l'industrie qui travaille activement à fournir aux demandes, et qui, par son empressement même à profiter de la hausse, amène rapidement la baisse; c'est ce qui a eu lieu. De 6 schellings, le froment s'était élevé à 17; le pain de quatre livres, de 5 deniers à 24; les prix étaient presque triplés et quintuplés. La perspective de pareils profits a provoqué des défrichements, des arrivages de farine étrangère; de nouveaux boulangers se sont établis; et, sans descendre jusqu'à leur premier niveau, les prix s'étaient abaissés, au milieu de l'année 1856, à 8 schellings 3 deniers et à 17 schellings. Pour que cette baisse n'eût pas lieu, il aurait fallu que dans tous les pays le froment fût si cher qu'aucun négociant ne trouvât profit à en importer au prix de 17 schellings, le salaire des boulangers si élevé que pas un ne pût songer à venir ouvrir boutique en Australie; il aurait fallu que la diffusion des métaux précieux fût générale et que partout une même abondance, en produisant un égal avilissement, eût nivelé tous les prix. Quelle énorme quantité d'or serait nécessaire pour opérer sur le globe une pareille révolution!

Digitized by Google

L'augmentation porte-t-elle également sur toutes les marchandises? Non. Il y a là un phénomène curieux à observer et qu'un éminent économiste anglais, M. Newmarck, a déjà signalé. Les produits du sol, tels que le beurre, le bœuf, le froment et le pain, que la volonté de l'homme ne peut pas créer tout d'un coup, ni rassembler aisément de contrées diverses et éloignées sur un même point, sont ceux qui atteignent les prix les plus élevés et qui diminuent le plus lentement. Les produits que le commerce apporte ordinairement et qu'il ne manque pas d'apporter en grande abondance là où la demande est abondante, sont ceux qui baissent avec le plus de rapidité, et il n'est pas étonnant de les voir vendus même à vil prix au milieu de la cherté générale : témoin le café. Les produits de l'industrie nationale semblent, dans l'échelle de la cherté, tenir le rang intermédiaire, parce qu'ils participent de la nature des deux autres.

Augmentation générale des prix, mais exagérée d'abord, puis réduite par la concurrence à des proportions plus modérées et portant principalement sur les articles que l'industrie et le commerce peuvent le moins multiplier : telle est l'influence de l'or que constate l'expérience des faits en Australie. Il en est de même en Californie.

On peut dire aussi qu'il en est de même en France et en Angleterre, autant du moins qu'il peut y avoir de similitude entre des civilisations si différentes.

A Londres, où, grâce à l'immense activité qu'a depuis longtemps le commerce extérieur, la guerre et la disette ont eu peut-être sur les prix une influence moindre que chez nous, mais où les progrès de l'industrie en ont une plus grande, nous voyons, de même qu'en Australie, les prix augmenter dans une rapide proportion; cependant la hausse n'est pas encore parvenue à son plus haut période, et Londres n'en est pas encore au point où l'exagération de la cherté provoque la baisse. Depuis 1849, le prix du quarter de froment s'est élevé peu à peu de 2 livres 4 schellings 3 deniers à 3 livres 14 schellings 8 deniers; c'est une augmentation de 50 pour 100; mais on doit s'empresser de dire qu'en 1847, année de disette, il se vendait 3 livres 9 schellings 9 deniers, et que, par conséquent, il avait presque atteint le taux auquel il est aujourd'hui. La livre de bœuf et la livre de porc, de 4 deniers, se sont élevées à 6 deniers; les cent livres de beurre, de 78 schellings à 112; pour les substances alimentaires, comme pour le froment, il y a augmentation de moitié sur les prix anciens. Quelques matières premières ont éprouvé une hausse aussi forte; la tonne d'étain, par exemple, de 84 livres à 143; la livre de cuir de 23 deniers à 31; le bois de charpente de 60 schellings à 95;

Digitized by Google

ce sont les matières dont la production est limitée comme celle des substances alimentaires. Mais toutes les marchandises que le commerce peut amener en grande abondance ont bien moins varié : de 58 schellings, le café (les 100 livres), s'est élevé seulement à 67 ; le coton de 7 schellings à 8 schellings la livre sur le marché de Manchester : faible augmentation d'environ 15 pour 100. Enfin, quelques produits manufacturés ont même baissé par suite de l'excitation donnée à l'industrie par l'abondance des capitaux et le nombre croissant des consommateurs : les étoffes de coton, qui valaient 10 schellings 10 deniers, ne valent plus que 8 schellings 4 deniers.

En France, le blé a augmenté de 16 fr. 50 c. l'hectolitre en 1849, à 33 fr. en 1856 ; c'est une hausse de 100 p. 100 dont la disette a presque toute la responsabilité. Il s'est trouvé qu'au moment où le blé manquait, la récolte des vignobles faisait également défaut ; les vins de Bordeaux s'élevaient de 65 fr. la pièce à 130 ; les eaux-de-vie de Montpellier de 40 fr. l'hectolitre à 100 fr. Toutes les substances alimentaires ont été entraînées dans le même mouvement de hausse ; le beurre, les légumes, la viande, les huiles ont, quelques-uns, doublé de prix ; d'autres, éprouvé un renchérissement de 50 à 75 p. 100. Les autres marchandises, que leur provenance ou leur destination préservaient de l'influence de la disette, n'ont pas suivi ce torrent de hausse ; il est même à remarquer qu'en France, où le monnayage a été beaucoup plus considérable qu'en Angleterre, le renchérissement est pourtant moindre sur beaucoup d'articles. Le kilogramme de café (Haïti ordinaire) valait 1 fr. 87 c. en 1845 ; il vaut aujourd'hui 2 fr. 20 c. ; la laine d'Espagne se paye, en 1857 comme en 1846, 3 fr. 50 c. le kilog., après avoir été cotée à 4 fr. en 1854 ; la laine indigène est restée en hausse : elle se vend 2 fr. ; elle ne se vendait que 1 fr. 60 c. en 1846 ; les fontes françaises et anglaises restent à peu près au même niveau et semblent même incliner vers la baisse. Les savons de Marseille, qui de 90 fr. s'étaient élevés à 105 fr. en 1854, sont tombés à 95. Sous la diversité de ces prix, on peut saisir une tendance générale à la hausse qui a été assez vivement marquée au fort de la disette, mais qui est bien moins prononcée aujourd'hui ; à peine peut-on dire qu'elle est de 10 p. 100.

Ces prix sont ceux du commerce en gros ; ils accusent un renchérissement réel pour les marchandises qui n'ont pas subi l'influence directe de la disette. Mais ce renchérissement a été exagéré par le commerce de détail dans les villes, et principalement à Paris. Il en est des augmentations comme des diminutions ; la confiance ou la panique les porte au delà de leurs limites véritables. Survienne tout à coup une baisse dans les prix, aussitôt les marchands s'empresseront de se défaire de leurs marchandises et les livreront à perte.

Digitized by Google

Aujourd'hui, c'est le phénomène contraire qui se produit; le marchand de détail voit que tout est en hausse, il entend dire que la monnaie perd de sa valeur; aussi se hâte-t-il d'élever ses prix et de faire tourner à son profit un renchérissement dont il accuse tout le monde en général et l'or en particulier. Il y a là un mal évident, et d'autant plus grave qu'il atteint surtout le petit consommateur; mais c'est un mal passager, dont le temps et la concurrence peuvent seuls faire justice.

La distribution de l'or ne s'est pas faite et ne pouvait pas se faire en France et en Angleterre de la même manière qu'en Australie et en Californie : de là une des causes principales des plaintes qui s'élèvent chaque jour contre la cherté. Dans les contrées aurifères, c'était l'ouvrier qui, par son travail, extrayait le métal précieux et qui s'enrichissait le premier; comme quiconque disposant de ses deux bras pouvait aller chercher sa fortune dans les mines, on ne retenait les domestiques, les employés, les ouvriers que par la promesse d'une paye très forte, et l'accroissement de l'or a eu pour effet de produire les gros salaires avant de produire les gros profits. Les ouvriers gagnaient à cette révolution. Il n'y a pas eu de crise douloureuse pour les classes pauvres.

En France et en Angleterre, il en a été tout autrement. L'or y a été introduit par le commerce et l'on a commencé par les gros profits avant d'arriver aux gros salaires. Les négociants et les fabricants ont fait des bénéfices; le métal précieux s'est répandu, les denrées et les marchandises ont renchéri, et c'est alors seulement que le patron a élevé le salaire de ses ouvriers : il ne s'y est décidé le plus souvent qu'au moment où les bras lui faisaient défaut. L'augmentation des salaires suit l'augmentation du prix des denrées, c'est un fait reconnu depuis longtemps par l'économie politique; mais elle suit d'un pas inégal, parce que, dans la lutte des intérêts contraires, le maître n'abandonne à l'ouvrier que la moindre part possible de ses bénéfices : pendant que les substances alimentaires augmentaient de moitié et plus, les salaires n'augmentaient en général que d'un quart.

Par une fâcheuse coïncidence, il se trouve que les ouvriers sont ceux qui profitent le moins vite du renchérissement, et que le renchérissement affecte tout d'abord et dans la plus forte proportion les denrées dont ils consomment le plus : c'est ce qui explique les plaintes et le malaise de la classe ouvrière dans les villes. Le XVIe siècle, après la découverte des mines du Potose, avait déjà entendu des plaintes semblables; le temps alors a fini par rétablir l'équilibre, et, à la suite de luttes dans lesquelles la royauté est plus d'une fois intervenue, les salaires ont remonté au niveau du prix des

Digitized by Google

denrées. Même révolution se produira au XIXe siècle; et un jour, la classe ouvrière, avec ses salaires élevés, profitera de toute la différence que le progrès de l'industrie aura mise entre le prix des denrées naturelles et celui des objets manufacturés. Néanmoins, le passage d'un état à un autre est pénible; il y a des souffrances malheureusement trop réelles; l'active sollicitude du gouvernement doit être appliquée à les soulager et à rendre la transition moins douloureuse.

La cherté est souvent profitable à l'entrepreneur d'industrie dont les profits augmentent; elle est toujours nuisible au salarié ou au rentier dont le revenu ne s'accroît pas en proportion de la hausse des marchandises. Les salaires des ouvriers suivent le mouvement, mais de loin; les gages des employés dans les maisons particulières, et surtout dans les administrations publiques, suivent de plus loin encore et demeurent souvent stationnaires pendant de longues années; le revenu des rentiers reste toujours dans le même état, et leurs ressources diminuent sans que le chiffre de leur fortune ait paru changer. De ces effets divers d'une même cause résultent et le luxe des uns et la gêne des autres.

Qu'y faire? Encourager l'activité industrielle qui assure du travail à l'ouvrier et provoque l'augmentation des salaires, améliorer la situation des employés avec la prudence que réclame l'économie du budget, mais aussi avec la sollicitude que mérite un travail trop peu rétribué, rejeter vers la production les petits rentiers qui, à une autre époque, se seraient contentés de la modeste aisance acquise par leurs labeurs ou léguée par leur famille. Le temps et le mouvement naturel de l'industrie feront beaucoup pour amener ces utiles changements dans la condition des personnes; le gouvernement fera le reste, et déjà il est entré hardiment dans la voie des améliorations.

Rassemblons les conséquences auxquelles nous ont conduit les faits, et disons que :

1° La cherté provient de quatre causes, dont deux, la guerre et la disette, la plus énergique de toutes, sont passagères, et deux, le développement de l'industrie et l'accroissement de l'or, sont permanentes;

2° Le renchérissement affecte principalement les denrées alimentaires et en général les marchandises dont la production est limitée ou très lente;

3° Le renchérissement est bien moindre, et quelquefois il est nul, pour les objets manufacturés;

4° Le renchérissement est plus grand en Angleterre qu'en France;

5° La cherté rencontre, dans son exagération même, une limite

Digitized by Google

à laquelle la concurrence l'arrête et l'arrêtera tant que les prix, chez toutes les nations civilisées du globe, n'auront pas atteint le même niveau;

6° Avant que ce niveau soit atteint, la cherté est pendant quelque temps exagérée d'une manière factice par le commerce de détail;

7° La cherté, en France et en Angleterre, a été profitable aux négociants et aux cultivateurs;

8° Les salaires n'augmentant pas dans la même proportion que le prix des subsistances, la cherté a été désavantageuse à la classe des salariés de toute espèce;

9° Ceux qui vivent d'un revenu fixe s'appauvrissent tous les jours.

### III. — INFLUENCE BIENFAISANTE DE L'OR.

Si la découverte de l'or n'avait eu d'autres conséquences que celles de la cherté, il n'y aurait pas lieu de s'en applaudir; le mal l'emporterait sur le bien. Mais ce n'est là que la moindre partie du tableau. Nous sommes frappés des inconvénients de la cherté parce que chaque jour nous les ressentons nous-mêmes ou que nous entendons à nos côtés les doléances de ceux qui les ressentent. Mais nous ne faisons guère attention aux bienfaits de l'or, parce qu'il faut, pour les apercevoir et pour en comprendre la portée, s'élever à une vue plus générale des événements.

L'économie politique enseigne que la monnaie est une simple marchandise destinée à servir d'intermédiaire dans l'échange des autres marchandises; c'est une vérité incontestable, dont la démonstration a fait à jamais justice des prétentions absurdes et des folles spéculations des rois au moyen âge. Mais il faut reconnaître que c'est une marchandise d'une nature toute particulière, et que le rôle qu'elle est appelée à jouer lui donne dans la société une singulière importance. Que le plomb, par exemple, vienne à manquer tout à coup ou à augmenter dans une proportion considérable, il y aura, dans certaines branches de l'industrie, une perturbation, une crise fâcheuse ou un développement rapide. Mais que les métaux dont on fait la monnaie viennent à disparaître ou à doubler en quantité, ce ne sera pas dans telle ou telle branche, ce sera dans toutes les branches à la fois, dans toutes les relations commerciales que l'influence de la diminution ou de l'augmentation se fera sentir.

Il ne faut pas s'imaginer que cette influence se traduise simplement par une augmentation ou une diminution de prix proportion-

Digitized by Google

nelle à l'augmentation ou à la diminution de la quantité des métaux précieux. On peut dire, quand on raisonne sur des abstractions : « Il y a sur le marché 100 livres de pain à vendre et 100 grammes d'argent ; la livre de pain s'échange contre le gramme d'argent ; si le lendemain il y a deux et trois fois plus d'argent, sans que la quantité de pain ait varié, la livre vaudra 2 et 3 grammes ; ainsi se règlent les prix suivant l'offre et la demande. » C'est là un moyen facile, et d'ailleurs légitime, de faire comprendre les lois générales de la science.

Mais, dans la pratique, les choses se passent tout autrement, et la complexité des phénomènes ne laisse guère les lois générales se développer dans leur régularité mathématique. L'accroissement de l'or amène la hausse ; et aussitôt la hausse stimule l'industrie, qui multiplie les produits et provoque à son tour la baisse. La quantité d'or augmente, mais elle n'augmente pas par enchantement dans les mains de celui qui en possède déjà ; pour avoir 1,000 grammes, 2,000 grammes d'or, il n'est pas dit, si la quantité vient à doubler dans le pays, que le lendemain on en aura 2,000 et 4,000. Le nouvel or est sur le marché, c'est un prix qu'il faut conquérir, et tous rivalisent d'ardeur pour en obtenir leur part. Il se répartit entre mille mains, et beaucoup de ceux qui n'en possédaient pas la veille se trouvent, grâce à leur activité, admis cette fois au partage. Maîtres de cette marchandise, avec laquelle on se procure toutes les autres, les uns s'empressent de l'échanger contre les choses nécessaires à la vie, dont ils étaient privés jusque-là ; les autres, riches auparavant, plus riches depuis, la prodiguent en dépenses de luxe. La richesse se répand, semblable à un fleuve dont les eaux, grossies par les pluies, ne s'élèvent pas seulement dans leur ancien lit, mais s'étendent loin de ses bords dans les plaines, et, à chaque crue nouvelle, gagnent plus en superficie qu'en profondeur. Le mouvement de la circulation devient plus rapide, le nombre des consommateurs plus grand, la production plus active ; ce sont là les premières conséquences de l'accroissement de l'or, et, sous l'influence de ces effets, devenus causes à leur tour, les prix sont loin d'augmenter dans la proportion que leur assigne la théorie.

Les faits en sont la preuve. Depuis 1848, les trois grandes nations commerçantes du monde ont frappé 6,069,365,249 fr. et considérablement augmenté leur circulation en espèces. Leur commerce a suivi le mouvement progressif de leur monnaie.

Aux Etats-Unis, de 1834 à 1847, on a frappé environ 15 millions de francs par an, et le capital monétaire pouvait être évalué alors à 630 millions. Pendant cette période, la moyenne annuelle des importations a été de 600 millions et celle des exportations de

Digitized by Google

550 millions. Depuis 1848, on a frappé en moyenne 206 millions par an, et on évalue aujourd'hui le capital monétaire à 1,300 millions. Les importations ont été de 1 milliard, les exportations de 850 millions. L'année 1853, pendant laquelle a été frappée la plus grande somme de monnaie (276,075,000 fr. en or et 45,375,000 fr. en argent) a été immédiatement suivie de l'année où les importations et les exportations ont atteint le chiffre le plus élevé (1,480,000,000 fr. et 1,165,000,000 fr.).

En Angleterre, les mêmes faits se sont produits. La moyenne de la monnaie frappée par an avait été de 81,600,000 fr. dans la période qui s'étend de 1816 à 1848; la moyenne des exportations n'était alors que d'un milliard. De 1848 à 1856, la moyenne du monnayage s'élève à 143,600,000 fr., et les exportations montent à 1,875,000,000 fr. L'année 1853, pendant laquelle on a frappé le plus de monnaie (316,325,000 fr.) est aussi celle où le commerce extérieur a été le plus actif (2,473,250,000 fr. d'exportations).

En France, mêmes phénomènes qu'aux Etats-Unis et qu'en Angleterre. Depuis 1815 jusqu'à 1848, la moyenne de la monnaie frappée avait été par an de 114,500,000 fr.; la moyenne du commerce extérieur de 1,300,000,000 (environ 600 millions pour les importations et 700 pour les exportations). Il entrait alors en matières d'or et d'argent environ 118 millions; il sortait 38 millions; 80 millions restaient dans le pays et s'ajoutaient à la circulation monétaire ou se fixaient dans l'industrie : tels sont du moins les chiffres de l'administration des douanes. Depuis 1848 jusqu'en 1856, les tableaux accusent une importation de 3,412,000,000 (1,938 pour l'or et 1,474 pour l'argent), et une exportation de 2,112,000,000 (475 pour l'or et 1,637 pour l'argent). La circulation monétaire et l'industrie se seraient donc enrichies de 1,300,000,000 en neuf ans, ou de 144 millions par an, et chaque année la France aurait eu en moyenne un mouvement de métaux précieux de 379 millions à l'entrée, et de 235 à la sortie : il faut, de plus, remarquer que ces chiffres restent au-dessous de la vérité. La moyenne annuelle du monnayage s'est élevée à 311 millions, presque au triple de la moyenne dans la période précédente. La moyenne du commerce extérieur a aussi presque triplé : elle était en 1852 de 3,110 millions (1,438 millions d'importations, 1,682 millions d'exportations), et le chiffre continue toujours à s'élever. En 1855, année pendant laquelle on a frappé 528,652,087 fr. de monnaie, le commerce général atteignait 3,979 millions (1,952 d'importations, 2,027 d'exportations).

Les faits démontrent une concordance remarquable entre le mouvement du commerce en général et celui des métaux précieux en

Digitized by Google

particulier, un accroissement presque proportionnel entre la quantité de la monnaie et l'activité commerciale. Que conclure de ce rapprochement? Que les métaux précieux sont la cause première et unique de la prospérité d'un pays? Ce serait une exagération; ils n'ont pas un si grand pouvoir. Mais doit-on dire qu'ils n'exercent aucune bonne influence sur l'industrie et le commerce; qu'ils entrent dans un pays en échange de marchandises indigènes dont ils n'avaient pas même provoqué l'exportation; qu'au lieu d'or, on aurait pu importer en retour des matières premières, qui eussent été utiles aux manufactures, tandis que les métaux ne servent qu'à troubler les rapports sociaux par une augmentation de tous les prix? Ce serait les rabaisser singulièrement et méconnaître tout à fait le rôle qu'ils sont appelés à jouer.

Sans doute, ils n'entrent tout d'abord dans un pays que grâce à l'industrie qui a des produits à donner en échange. Mais l'industrie n'a-t-elle pas déjà été stimulée à produire par l'appât d'un objet d'échange si recherché? L'empressement avec lequel toutes les nations commerçantes ont été porter leurs marchandises à San-Francisco et à Melbourne ne permet aucun doute à cet égard.

Mais, lorsqu'ils sont entrés dans le pays, n'ont-ils pas une action plus directe sur cette même industrie qui les y avait appelés? La plupart des produits qu'une nation importe sont promptement consommés ou fixés, et disparaissent de la circulation. L'or et l'argent sont dans une circulation perpétuelle. Le premier qui les reçoit les applique à divers achats et féconde son travail par la puissance de ce nouveau capital; le second, qui les reçoit à son tour du premier, les transmet à un troisième, et le troisième ne les laisse pas oisifs dans sa caisse. Le précieux métal, revêtu de l'empreinte de la monnaie, passe ainsi de main en main, profitant à l'industrie ou au bien-être de chacun de ses heureux possesseurs, et faisant rapidement pénétrer ses bienfaits dans un très grand nombre de familles. Aucune autre marchandise n'aurait le même pouvoir, parce qu'aucune autre n'a le privilége d'être recherchée et acceptée par tout le monde, à toute heure, en toute circonstance. C'est là un fait incontestable qui prouve clairement que, quelle que doive être plus tard l'influence d'une importation considérable et continue de métaux précieux, cette importation, au moment même où elle se produit, communique au travail une activité inaccoutumée, et qu'elle est au moins pour un temps un élément de richesse. Nous avons traversé plusieurs années de guerre et de famine; nous étions assaillis par deux fléaux, dont un seul aurait suffi pour paralyser les affaires. Cependant, les ateliers ne se sont pas fermés; le commerce, loin de diminuer, a pris de nouveaux développements, et le tableau des importations et des

Digitized by Google

exportations n'accuse pas, au milieu de ces temps d'épreuves, le moindre ralentissement dans la marche ascendante de nos relations extérieures. On s'est étonné en France et en Angleterre de cette constance dans la prospérité, et l'on a admiré la force de l'industrie. Ne doit-on pas aussi en partie rapporter le mérite de cette prospérité à l'accroissement des métaux précieux, et admirer la puissance de l'or qui a combattu les funestes effets de deux puissantes causes de perturbation commerciale ?

Le bien produit par l'accroissement de l'or n'est pas seulement un bien passager, un mouvement éphémère. Le métal, une fois fixé dans un pays, fait partie désormais du capital de ce pays. Si le prix de toutes les marchandises sans exception avait exactement doublé, en même temps que la monnaie, on n'aurait pas, il est vrai, un capital plus considérable. On aurait pourtant déjà un avantage qui ne serait pas à dédaigner, celui d'une division plus facile et par suite d'une répartition plus générale. Comparez la quantité de monnaie et l'activité commerciale qui existaient il y a soixante ans et qui existent aujourd'hui dans certains villages de la France, et vous comprendrez l'utilité d'une monnaie abondante qui se répande de tous côtés. Mais l'augmentation des prix ne suit jamais cette loi mathématique. Nous avons vu comment certains articles renchérissaient moins que les autres, comment quelques-uns même tendaient plutôt à la baisse; enfin nous pouvons ajouter que les prix des denrées alimentaires elles-mêmes, sur lesquelles l'influence de l'or se fait le plus sentir, ne s'élèvent ni aussi vite, ni aussi haut que la quantité des métaux. En Angleterre, les plus fortes augmentations de prix sont de 50 pour 100, et sur ce chiffre la disette réclame pour sa part au moins 25 pour 100; en France, elles sont de 100 pour 100, et la disette réclame 75 pour 100; quant aux marchandises, elles n'ont guère augmenté que de 5 à 15 pour 100. Or, la quantité de métaux ajoutés à la circulation est de plus de 50 pour 100. L'augmentation, inégalement répartie, a donc surtout profité aux campagnes et aux cultivateurs : c'est là assurément un premier résultat dont nul n'a droit de se plaindre. De plus, l'augmentation des prix ne s'élevant nulle part à la hauteur de l'accroissement des métaux, il en résulte qu'une bonne partie de ces métaux, plus de la moitié de la quantité fixée dans le pays, est une véritable richesse, une addition faite au capital national.

Combien de temps encore l'or importé constituera-t-il en partie une richesse nouvelle? C'est ce que nul ne peut déterminer exactement, parce que, pour répondre à cette question, il faudrait savoir quelles seront dans l'avenir les limites du développement de l'industrie en France, et par suite la quantité de monnaie dont elle pourra

Digitized by Google

avoir besoin. On peut dire seulement que l'or cesserait d'être une richesse, quand le marché en serait pour ainsi dire saturé, et quand chaque nouvelle importation de ce métal ne correspondrait plus qu'à une égale et immédiate augmentation de tous les prix.

Nous sommes encore loin d'une pareille époque. L'exemple du XVI^e siècle doit nous rassurer. On pouvait croire alors que le marché européen qui, avant la découverte de l'Amérique, ne recevait guère que 10,000 kilog. d'argent par an, serait bien vite saturé, quand les mines du Potose y versèrent annuellement 300,000 kilog. Il n'en fut rien. L'industrie se développa dans les principaux pays de l'Europe; le grand commerce commença; le marché du monde s'étendit; et, pendant que la quantité des métaux précieux augmentait dans cette énorme proportion, le prix du blé s'élevait seulement en un siècle de 1 à 7.

Aujourd'hui nous avons une industrie plus capable que celle du XVI^e siècle de supporter un accroissement dans la quantité des métaux précieux. Le marché général s'est agrandi par trois siècles de commerce et de civilisation. L'or lui-même contribuera à l'étendre encore, comme l'argent y a contribué autrefois. C'est l'or qui a civilisé la Californie et l'Australie. Il y a dix ans, l'un de ces deux pays était presque désert et inconnu à l'Europe, l'autre se peuplait lentement du rebut de la nation anglaise : il aurait fallu un siècle pour en faire des places importantes de commerce. Dès 1854, grâce à l'or, la Californie avait déjà 350,000 habitants, et le port de San-Francisco avait reçu dans l'année précédente, sans compter les vaisseaux de l'Union américaine, 1,906 navires jaugeant 549,755 tonneaux. L'Australie avait une population de 6,000 âmes; elle importait 625 millions et exportait 475 millions de marchandises. Ce sont désormais des débouchés ouverts à la production européenne; ce sont, avec l'Inde, la Chine et les pays que le commerce pourra conquérir encore, les soutiens de l'or nouveau.

Ne soyons donc pas ingrats envers ce métal que nous décrions peut-être trop aujourd'hui parce qu'il a été trop adulé autrefois. Tout en reconnaissant qu'il n'est qu'un instrument de la production, avouons du moins que c'est un instrument puissant, et qu'il l'a prouvé depuis huit ans en enrichissant les Etats-Unis, la France, l'Angleterre dont il a augmenté le capital, en concourant avec les télégraphes, les chemins de fer, les institutions de crédit, à soutenir et à développer leur industrie et leur commerce, en répandant plus largement le bien-être, et en civilisant deux pays.



Digitized by Google

## IV. — FACHEUSES CONSÉQUENCES DE NOTRE SYSTÈME MONÉTAIRE.

« L'argent s'en va. » C'est le cri d'alarme que tout le monde répète, et qui a fait croire, bien à tort, que la France avait aujourd'hui moins de numéraire qu'elle n'en avait il y a dix ans. Nous savons maintenant que, loin de diminuer, la quantité de monnaie a au contraire augmenté dans une proportion considérable. Et pourtant, il est vrai que l'argent s'en va. L'augmentation que nous signalions est due tout entière à l'or qui est venu, non-seulement former à lui seul notre nouveau capital de circulation, mais encore combler, dans l'ancien, les vides laissés par l'exportation de l'argent.

Il n'en a pas toujours été ainsi. En 1785, la législation monétaire de la France avait adopté, entre l'or et l'argent, le rapport de 15 1/2 à 1, c'est-à-dire que le kilogramme de monnaie d'or avait une valeur légale équivalant à 15 1/2 de kilogrammes de monnaie d'argent. La valeur commerciale de l'or n'était pas alors tout à fait aussi élevée, et cette différence avait causé des embarras sérieux à l'administration des monnaies. Cependant, dans les dernières années du XVIII^e siècle, le prix du lingot d'or était en hausse, et la loi du 7 germinal an XI, qui a fixé notre système actuel, crut devoir conserver cette proportion de 15 1/2 à 1.

L'or continua à hausser; et la proportion, qui était d'abord un peu trop forte, se trouva bientôt trop faible. Durant la première moitié du XIX^e siècle, l'or a valu presque constamment dans le commerce 15 fois 3/4 plus que l'argent.

Qu'arriva-t-il? c'est que l'or disparut. Il y avait pour cela de bonnes raisons; à celle de la disproportion entre la valeur légale et la valeur commerciale, s'en joignaient plusieurs autres. La loi avait déclaré que 1,550 kilogrammes de monnaie d'argent à 900/1000 de fin sur lesquels elle retenait, pour frais de fabrication, 3,100 fr., vaudraient autant que 100 kilogrammes d'or sur lesquels elle ne retenait que 600 fr. [1]. Ce n'était pas parfaitement logique, et les banquiers ne devaient pas manquer de profiter de ce vice de raisonnement. De plus, la monnaie d'or s'use bien moins vite, les frais de fonte et ceux de transport sont bien moins élevés; et par conséquent, toutes choses égales d'ailleurs, on a un grand avantage à réduire en lingots des pièces d'or plutôt que des pièces d'argent. On a calculé, que sur une somme de 310,000 fr., la perte n'était que de 1,935 fr. en monnaie d'or, tandis qu'elle s'élevait à 5,223 fr. 50 c. en monnaie d'argent.

[1] Tarif de 1835.

Digitized by Google

Aussi, un négociant français, qui avait des paiements à faire à l'étranger, exportait-il de l'or; il perdait 3,288 fr. 50 c. de moins, et il avait en plus le bénéfice de la prime qui était au moins de 16 à 17 pour 1,000. La spéculation enlevait à la France tout son or. Déduction faite de tous les frais, on trouvait encore, en prenant l'or français pour le faire monnayer à l'étranger, un bénéfice de 12,570 fr. en Espagne, de 13,679 fr. aux Etats-Unis, de 23,170 fr. en Russie par 100 kilogrammes.

De leur côté, les étrangers avaient tout intérêt à nous apporter leur argent en échange de notre or ou de nos marchandises; car on leur payait 198 fr. le kilogramme à 900/1000 de fin. Aussi l'argent affluait-il d'Amérique en France par le canal de l'Angleterre; on en recevait jusqu'à 655,000 kilogrammes par an, c'est-à-dire environ les trois quarts de la production du monde entier. En 1858, M. Dumas, dans un rapport présenté au ministre des finances, se plaignait de cette inondation, et signalait le double danger de la disparition de l'argent et de l'accumulation de l'or.

Ce danger n'existe plus aujourd'hui; mais l'équilibre n'est pas mieux établi qu'autrefois entre les deux métaux qui composent notre monnaie. La révolution, accomplie par les mines de Californie et d'Australie, a sensiblement abaissé la valeur commerciale de l'or; et cependant la loi continue à consacrer, en dépit des révolutions, l'ancienne et immuable proportion de 15 1/2 à 1.

Il y a dix ans, on nous enlevait notre or; aujourd'hui, on nous enlève notre argent, et chaque fois que les prix du marché présenteront une différence avec les prix officiels, le plus cher des deux métaux s'écoulera de la même manière hors de France.

Avant 1848, la pièce de vingt francs obtenait, communément, chez les changeurs à Paris, une prime de 15 à 20 cent.; aujourd'hui, les Belges, nos voisins, n'acceptent ces mêmes pièces qu'en leur faisant subir une retenue de 20 cent. De 1854 à 1857, le sac de 1,000 fr. a joui presque constamment d'une prime de 4 à 5 fr. pour les pièces nouvelles, et de 12 à 20 fr. pour les pièces anciennes. C'était plus qu'il n'en fallait pour stimuler la spéculation, toujours attentive aux moindres mouvements des métaux.

Tout d'ailleurs semblait la favoriser et conspirer contre l'argent de la France.

La disette de 1847 nous avait forcés d'envoyer à l'étranger une partie de notre numéraire pour payer nos achats de grains : l'exportation d'or et d'argent n'avait été que de 76 millions en 1846, elle fut de 118 millions en 1847.

En 1850, la Hollande décide qu'elle n'aura plus qu'un seul métal pour monnaie et remplace par de l'argent ses 350 millions d'or

Digitized by Google

qu'elle démonétise. C'est en grande partie la France qui fait les frais de cette opération ; l'exportation d'argent, qui n'avait été que de 46 millions en 1849, s'élève à 82 millions en 1850, puis à 100 et à 182 en 1851 et 1852. La Belgique, l'Allemagne, ont également adopté l'argent pour étalon monétaire et créé par là de nouvelles causes d'exportation.

L'Asie, dans le cours de ces dernières années, a absorbé une quantité considérable de métaux précieux. C'est un fait que tout le monde connaît, mais dont généralement on ne démêle pas très bien les causes. La Chine et l'Inde d'une part, les Etats-Unis et l'Angleterre de l'autre, sont les grands intermédiaires du commerce de l'Orient avec l'Occident. Pendant longtemps, le compte général se balançait à peu près chaque année entre ces quatre pays. La Chine vendait plus de marchandises aux Etats-Unis et à l'Angleterre qu'elle ne leur en achetait : elle était leur créancière, mais elle était en même temps la débitrice de l'Inde à laquelle elle achetait plus qu'elle ne vendait. L'Angleterre, qui envoyait dans l'Inde plus de marchandises qu'elle n'en tirait, acquittait du même coup, par l'excédant de ses exportations, la dette des Chinois envers les Indiens et la dette contractée par elle-même et par les Etats-Unis envers la Chine : c'était pour ainsi dire une lettre de change tirée par Canton sur Londres au profit de Calcutta. Les événements ont troublé cette harmonie. La guerre civile a diminué sensiblement en Chine la consommation des produits étrangers, et l'importation des marchandises indiennes et européennes a baissé de plus de 30 millions depuis six ans. L'Europe et l'Amérique, au contraire, avançant toujours d'un pas rapide dans la voie du progrès, grâce à leur or et à leur industrie, consomment beaucoup plus de soie et de thé que par le passé ; elles tiraient de la Chine pour 210 millions de marchandises en 1850 ; elles en ont tiré pour 325 en 1855. Malgré les importations anglaises dans l'Inde, cette énorme augmentation rend la balance des deux mondes défavorable à l'Occident qui redevait pour l'année 1856 une somme de 155 millions. A la même époque, c'est-à-dire depuis 1849, des compagnies anglaises ont commencé à construire des chemins de fer dans l'Inde : elles ont tiré leurs capitaux de la métropole. Il a donc fallu envoyer du numéraire tout à la fois en Chine, pour solder le compte commercial, et dans l'Inde pour former le capital social des compagnies.

Or, dans l'Inde, la monnaie d'or et la monnaie d'argent étaient autrefois sur le même pied. En 1835, la Compagnie déclara que la monnaie d'argent serait désormais la seule monnaie légale ; et, depuis 1852, les receveurs ont cessé d'accepter l'or en payement des impôts. On a dû frapper beaucoup plus de monnaie d'argent que

Digitized by Google

par le passé, et c'est l'Europe qui a fourni la matière. La Chine est à peu près dans la même situation. Canton n'a pour ainsi dire pas de monnaie; ce sont les dollars espagnols et les lingots d'argent essayés et marqués qui en font les fonctions, tandis que les lingots d'or n'y sont reçus qu'à titre de marchandise, et subissent une dépréciation.

C'est ce qui explique pourquoi on transporte aujourd'hui en Orient beaucoup plus de métaux précieux qu'autrefois, et comment l'argent entre pour une proportion si forte dans cette exportation. Des ports de l'Angleterre et de la Méditerranée, il sortait, en destination pour l'Orient, 2,550,000 fr. d'or et 42,900,000 fr. d'argent, pendant l'année 1851, et 11,950,000 fr. d'or et 352,700,000 fr. d'argent pendant l'année 1856. Enorme augmentation qui pèse presque tout entière sur la France! Au mois d'août 1856, le *Times* annonçait que le bâtiment *la Pera* partait pour l'Inde avec un chargement de 12,500,000 fr. d'argent composé presque uniquement de pièces françaises. Bien d'autres sont partis avec des chargements de même nature; car, dans le cours de ces six dernières années, les ports de l'Angleterre et de la Méditerranée ont expédié en Asie 122,200,000 fr. d'or et 913,200,000 fr. d'argent, et l'exportation d'argent qu'accusent les états des douanes françaises va toujours croissant; elle était de 182 millions en 1852, et pour la première fois l'importation ne remplissait pas le vide fait par l'exportation; elle a été dans les quatre années suivantes de 229, de 263, de 318 et de 393 millions. L'excédant des exportations d'argent sur les importations pendant ces cinq années est de 766 millions.

La disette, la démonétisation de l'or dans certains Etats, les chemins de fer de l'Inde et le commerce de la Chine, quatre causes qui rendent aujourd'hui l'argent si rare en France; et, parmi ces causes, plusieurs semblent devoir longtemps encore exercer leur influence sur notre marché. Il se prépare en Orient de grands travaux qui ne pourront être exécutés que par le génie actif de l'Occident et avec ses capitaux. La Chine, chez laquelle la guerre civile semble s'éterniser, est peut-être bien éloignée du temps où elle retrouvera son ancienne prospérité; comme la consommation de ses produits augmente chaque année en Occident, la différence entre l'importation et l'exportation et, par conséquent, le solde en numéraire, augmenteront aussi d'année en année.

C'est ainsi que la valeur de l'argent s'élève par la concurrence des acheteurs, tandis que celle de l'or s'abaisse par l'abondance de la production. La France, qui a la prétention de maintenir toujours un équilibre que la nature a rompu, est la dupe de ses propres efforts. Les banquiers qui font le commerce de lingots, les étrangers qui

Digitized by Google

fournissent l'or ou emportent l'argent, prélèvent sur le capital monétaire un bénéfice qui retombe à la charge de la nation et se traduit dans l'augmentation des prix. Depuis cinq ans, l'excédant de l'exportation de l'argent a été, avons-nous dit, de 766 millions : en comptant la prime à 10 pour 1,000 en moyenne, c'est un bénéfice de 7,660,000 fr. ; l'excédant de l'importation de l'or a été de 1,216 millions ; en comptant à 5 pour 1,000 seulement la différence entre le prix des deux métaux à Londres [1], c'est encore un bénéfice de 6,080,000 fr. : total, 13,740,000 fr. de perte pour notre capital monétaire.

D'où vient ce triste privilége qu'a la France de fournir en tout temps, tantôt avec son or, tantôt avec son argent, une riche matière à la spéculation? On le voit, c'est de la fixité arbitraire qu'elle a établie entre deux marchandises perpétuellement variables. Plusieurs Etats ont senti l'inconvénient d'un pareil système. L'Angleterre, l'Inde, la Hollande, la Belgique, l'Allemagne n'ont qu'un seul étalon monétaire : les uns ont adopté l'or, les autres l'argent; mais ni les uns ni les autres n'ont eu à déplorer les fâcheuses conséquences du système français.

L'Angleterre a adopté l'or. L'argent ne figure dans sa circulation que pour une quantité restreinte et déterminée, comme le billon chez nous. Elle ne craint pas qu'on lui enlève son or, puisqu'on ne pourrait le remplacer que par de l'or.

La Belgique a adopté l'argent. Son capital monétaire est évalué à 200 millions environ, et l'on ne s'est pas aperçu dans ces derniers temps que, malgré la demande considérable de l'Orient, ce capital ait diminué. Pourquoi? c'est parce que la spéculation n'avait rien à substituer à l'argent, que la moindre exportation, en réduisant la quantité totale de la monnaie, aurait élevé la valeur du métal dans le pays et rendu toute nouvelle exportation impossible.

Tant que la France n'aura pas reconnu son erreur et accepté le système plus rationnel de ses voisins, elle sera exposée au même danger. Des deux métaux, elle ne conservera jamais que celui que la spéculation voudra bien lui laisser; elle aura toujours le plus déprécié, qu'elle soutiendra à ses dépens, et c'est elle qui supportera la perte de chaque variation du marché.

[1] La différence est en réalité plus grande. Le lingot d'argent, qui valait à Londres, en janvier 1848, 59 1/8, valait, en décembre 1856, 62 1/8.

Digitized by Google

## V. — QUEL MÉTAL CONVIENT-IL D'ADOPTER POUR ÉTALON MONÉTAIRE?

Si la France doit adopter le système de ses voisins, lequel choisira-t-elle? Celui de la Belgique ou celui de l'Angleterre? Auquel des deux métaux donnera-t-elle le privilége de représenter son type monétaire? A l'argent ou à l'or? Tous deux ont des prétentions à cet honneur et de sérieux arguments pour les faire valoir.

L'argent s'appuie principalement sur notre législation et discute le point de droit. Le décret du 7 germinal an XI commence en effet par ces mots : « Cinq grammes d'argent, au titre de neuf dixièmes de fin, constituent l'unité monétaire qui conserve le nom de *franc.* » Puis viennent immédiatement le titre premier et les dispositions diverses de la loi qui donne le rôle important à l'argent, et ne commence à parler de l'or qu'à l'article 6, pour dire qu'il y aura des pièces d'or de 20 et de 40 fr. et qu'elles seront à la taille de 155 et de 77 1/2 au kilogramme.

Les législateurs semblent avoir voulu indiquer par là que l'argent était la véritable unité monétaire de la France, et, pour qu'on ne se méprît pas sur leurs intentions, ils les ont expliquées dans l'exposé des motifs. « Ce projet, disent-ils, est en quelque sorte précédé par une disposition générale qui tend à prévenir la dépréciation de l'étalon et à ramener vers un point fixe les variations de valeur qui peuvent survenir entre les métaux employés dans la fabrication des monnaies. Il en résulte une garantie pour l'exécution des transactions commerciales et la conservation de la propriété, que nous n'apercevons dans la législation monétaire d'aucun peuple. »

C'est là, sans doute, un argument qui a une grande valeur. L'argent ajoute que les faits ont prononcé, que la rupture de l'équilibre provient de l'exploitation des mines d'or de la Californie et de l'Australie, et que « la conservation de la propriété, » aux intérêts de laquelle veillaient les législateurs de l'an XI, devient impossible si l'on ne démonétise pas l'or, et si on laisse la monnaie s'avilir et la fortune s'amoindrir chaque jour entre les mains de son légitime possesseur. Les mines de la Californie et de l'Australie ne sont encore qu'à leur début. Le voyageur qui visitait les premières, en 1848, s'arrêtait à la vue de la longue file des collines et des vallées innombrables qui, descendant des sommets de la Sierra-Nevada, se perdaient dans un lointain horizon et qui renfermaient toutes de l'or; il admirait cette richesse, que plusieurs siècles ne suffiraient pas

Digitized by Google

à épuiser. C'est qu'en effet, la chaîne aurifère de la Sierra-Nevada, contrefort avancé de la grande arête du continent américain, s'étend sur une longueur d'environ 600 kilomètres. De ses hautes vallées descendent un nombre infini de petites rivières, qui viennent se jeter dans les deux grands fleuves du plateau, le San-Joaquim au midi et le Sacramento au nord. Ces deux fleuves coulent en droite ligne l'un vers l'autre et confondent leurs eaux près de leur embouchure, laissant, entre leur lit et la crête de la Sierra-Nevada, une région d'environ 80 kilomètres de largeur sur 600 de longueur, creusée par des torrents en vallées profondes, hérissée de collines depuis les sommets de la chaîne jusqu'à ses derniers contreforts, qui baignent leur pied dans les eaux des deux fleuves. C'est cette région que désignait le voyageur et qui partout contient de l'or. Une petite portion seulement a été exploitée. On a lavé dans les ravins les terres d'alluvion les plus riches, on a fouillé le lit des rivières, on a tiré en partie l'or que les eaux avaient détaché des flancs de la montagne; mais à peine a-t-on été chercher cet or à sa source même. C'est dans les entrailles des roches gigantesques, qui composent la chaîne, qu'il est renfermé. On le sait, déjà des machines sont employées à broyer le quartz et elles donnent de riches produits; mais jusqu'ici elles sont trop faibles. Quand l'industrie aura porté dans ce pays des instruments de travail assez puissants, qui sait où s'arrêtera l'exploitation de cette immense muraille de rochers, et, avec elle, l'avilissement du métal?

L'Australie présage également une énorme production pour l'avenir. On a découvert d'abord l'or près de Bathurst: quelque temps après, on le découvrait au sud, près de Melbourne, dans la même chaîne de montagnes, à 700 kilomètres de la première mine. Une troisième découverte a été faite à 300 kilomètres au nord de Bathurst, sur les bords de la rivière Cockburn; enfin, on exploite aussi des mines au sud-ouest, dans le voisinage d'Adélaïde, à plus de 500 kilomètres de Melbourne. C'est, sur un développement de 1,500 kilomètres, un terrain quartzeux qui contient peut-être plus d'or que le monde n'a de cuivre, et qui peut, à mesure qu'il sera exploité, abaisser considérablement le prix du métal. C'est pourquoi on ne saurait trop se hâter d'imiter l'exemple de la Hollande, de la Belgique, de l'Allemagne, et proscrire une mesure de la valeur des choses aussi peu constante.

Tels sont les deux principaux arguments de l'argent.

L'or n'est pas sans avoir de son côté de bonnes objections à présenter contre ces raisonnements. Il est vrai que l'intention du législateur est formelle. Mais les faits ont-ils bien répondu à cette intention? La loi donnait cours forcé à l'or comme à l'argent, et les reconnais-

Digitized by Google

sait tous deux comme bonne et loyale monnaie. L'or n'était pas un appoint qu'on ne pouvait donner qu'en quantité déterminée, comme l'argent chez les Anglais. On pouvait faire les payements indifféremment avec l'une ou l'autre; le créancier, le marchand ne pouvaient refuser de les accepter. En réalité, donc, les contrats en France ne sont pas stipulés en argent plutôt qu'en or; ils sont faits en monnaie. Si cette monnaie perd de sa valeur, c'est au détriment de celui qui la possède, et il n'est pas de marchandises dont le propriétaire ne soit exposé à de pareils accidents. Chacun a supporté sa petite part de dommage dans la dépréciation actuelle; il a senti en quelque sorte sa monnaie s'amoindrir entre ses mains, et il s'en est aperçu en payant plus cher les objets dont il avait besoin. Si aujourd'hui on convertit l'or en monnaie d'argent, le propriétaire de l'or fera, aux dépens de l'Etat, un bénéfice peu légitime; le possesseur de l'argent sera lui-même étonné de se voir devenu tout à coup plus riche par suite de la rareté de la monnaie. Il n'y a aucune raison de justice ni de bonne politique pour qu'on leur procure un gain tout gratuit au détriment du trésor.

Mais, en prenant l'argent pour étalon, on assure « la conservation de la propriété. » — Non. Car, si l'on augmente par ce moyen la valeur du franc, on exagère par conséquent le taux des contrats passés durant ces dernières années, et l'on frustre les uns de tout ce qu'on donne en trop aux autres. D'ailleurs, qui peut prédire à coup sûr l'avenir et connaître exactement quelle sera la valeur relative des deux métaux dans une vingtaine d'années? Qui sait si l'argent, aujourd'hui en hausse, ne sera pas bientôt en baisse?

On parle beaucoup de l'immense développement des terrains aurifères de la Californie et de l'Australie. Il est certain qu'il y a là un long et brillant avenir d'exploitation. Mais on parlait beaucoup naguère de l'immense développement des mines d'argent. La longue chaîne qui parcourt les deux Amériques, depuis les montagnes de l'Oregon jusqu'au Chili, renferme dans toute sa longueur, sur une étendue de plus de 12,000 kilomètres, des filons d'argent. Elle n'a été encore attaquée par les mineurs que sur quelques points isolés; et quelques-uns de ces points, tels que le Potose au Pérou, la Veta-Madre, au Mexique, ont déjà fourni d'immenses richesses : c'est de ses flancs qu'est sorti presque tout l'argent qui est aujourd'hui dans le commerce. Au Mexique, dans la Nouvelle-Grenade, au Pérou, dans la Bolivie, au Chili, on exploite des mines. Dans l'Amérique méridionale presque tous les fleuves, tous les ruisseaux qui descendent des hautes vallées des Andes, roulent des sables argentifères. M. de Humboldt a reconnu sur un grand nombre de points la présence du minerai, et il a prédit qu'un jour viendrait

Digitized by Google

où les mines d'Amérique, exploitées sur une ligne de 12,000 kilomètres, pourraient fournir au monde des masses d'argent dix fois et cent fois plus considérables que celle qu'elles donnent aujourd'hui.

L'argent n'a donc de ce côté aucun reproche fondé à adresser à l'or. Il existe de l'un et de l'autre d'immenses dépôts encore vierges, et tous deux peuvent également, par une active exploitation, devenir abondants et s'avilir.

Lequel des deux peut tomber le plus bas? En ce moment, c'est l'or qui perd de sa valeur, et il semble que l'expérience ait prononcé contre lui. Mais cet avilissement de l'or est encore peu sensible, si on le compare à l'avilissement de l'argent au XVIe siècle, et il a certaines limites naturelles auxquelles il doit nécessairement s'arrêter. En effet, comment exploite-t-on l'or? Il n'est combiné avec aucun autre corps; on le trouve à l'état natif, le plus souvent en petits grains ou en paillettes imperceptibles au milieu de la terre et du sable avec lesquels il a été roulé. L'exploitation consiste simplement à séparer cet or des matières étrangères. Creuser la terre avec une bêche ou une pioche, transporter cette terre sur une auge inclinée et divisée en compartiments, y faire passer un courant d'eau qui entraîne les parties terreuses et laisse l'or se déposer de lui-même par son propre poids au fond des compartiments, là est tout le secret du mineur. C'est un travail purement mécanique, qui est très simple, peu susceptible de perfectionnements et que tout homme peut exercer avec ses deux bras. L'art n'intervient guère que lorsque, au lieu d'exploiter les terrains friables que les révolutions du globe ont détachés de la montagne, l'homme veut attaquer la montagne même et pulvériser la roche; il emploie alors la vapeur; mais les difficultés croissent avec ses prétentions, et les frais d'extraction augmentent. Dans tous les cas, qu'on se serve des muscles de l'homme ou du piston d'une machine, c'est toujours par une pure dépense de force qu'on peut obtenir l'or; et le prix du travail, un des éléments les plus fixes de la valeur, déterminera toujours le prix du métal. Ajoutez à cela que l'or s'exploite principalement dans des pays libres, que l'exploitation n'est ni gênée par les règlements, ni entravée par des droits fiscaux, et vous vous convaincrez qu'il n'existe guère d'autres causes de diminution possible dans le prix de l'or que son abondance.

On n'en saurait dire autant de l'argent. L'argent est presque toujours combiné avec d'autres corps, on le trouve le plus souvent à l'état de sulfure en Amérique. Il faut une opération chimique pour le dégager; celle qui est en usage dans les mines du Mexique et du Pérou, a été imaginée au XVIe siècle par un mineur mexicain qui n'était pas un savant; on l'appelle l'*amalgamation à froid;* elle est compliquée et très imparfaite. En plusieurs endroits, ce sont encore

Digitized by Google

des mulets qui foulent en piétinant le minerai mêlé sur l'aire avec le mercure, le sel et le magistral; l'amalgamation n'est pas complète, et une partie de l'argent est perdue. Mais elle exige peu de combustible; et, comme le bois est assez rare dans le voisinage des mines d'argent, cette qualité l'a fait conserver jusqu'à nos jours. Cependant la science se préoccupe de cette opération. Déjà M. Becquerel a reconnu qu'on pouvait appliquer avec avantage l'électricité à l'extraction de l'argent. D'un jour à l'autre, par suite de quelque découverte, il peut s'opérer dans l'exploitation un changement subit qui abaisse tout d'un coup le prix du métal, comme la science a déjà abaissé celui d'un grand nombre de produits chimiques. Peut-être même cette découverte serait-elle déjà faite si les mines américaines étaient mieux administrées. Mais la plupart des entrepreneurs sont des gens assez ignorants, et même assez mal famés, qui n'ont pas un capital suffisant et qui sont obligés d'emprunter à gros intérêts; beaucoup se ruinent, et cependant ils prélèvent, pour l'extraction du minerai et pour leurs profits, environ 366 pour 1,000. Le Mexique et le Pérou sont encore presque dans un état de barbarie. Pendant que les Etats-Unis ont des voies de communication plus faciles et plus multipliées qu'aucun autre pays du monde, le Mexique n'a ni canaux, ni routes dans le voisinage de ses mines; ce sont des chemins de montagnes à travers lesquelles il faut faire porter souvent à dos de mulet tout ce dont on a besoin; les seuls frais de transport s'élèvent à plus de 30 pour 100 dans le prix de l'argent. Le gouvernement, loin de faciliter aux mineurs les moyens de produire à meilleur marché, surcharge encore la production de droits divers qui forment la somme énorme de 145 pour 1,000.

Que de causes de cherté factice qui peuvent d'un instant à l'autre disparaître? Que le gouvernement mexicain comprenne mieux ses intérêts, qu'il construise des chemins de fer, qu'il décharge le métal d'une partie des impôts qu'il supporte, aussitôt la spéculation se jettera avec empressement sur les mines, les capitaux y seront plus abondants; et ces améliorations, si faciles à mettre en pratique, diminueront le prix de l'argent de 20 à 30 pour 100.

Enfin, le mercure est l'instrument indispensable de l'extraction de l'argent : il représente 112 pour 1,000 du prix du métal. Le mercure est cher, parce qu'il est rare. Que de nouvelles mines de ce métal soient exploitées, le prix du mercure diminuant fera diminuer dans une forte proportion celui de l'argent. C'est ce qui a déjà eu lieu en partie. Le mercure d'Espagne se vendait à Guanaxuato 7 fr. 44 c. le kilogramme en 1852; la découverte de mines de mercure en Californie l'a fait tomber en 1854 à 2 fr. 93 c., ce qui équivaut à une diminution de 6 pour 100 dans le

Digitized by Google

prix de l'argent. Depuis que le nouveau mercure est dans le commerce, on a fouillé des mines d'argent depuis longtemps abandonnées, parce que le produit était insuffisant. C'est un premier aiguillon qui peut stimuler l'exploitation et faire ouvrir de nouveaux filons dans l'inépuisable chaîne des Andes. Le mercure peut s'avilir encore, et il est probable que déjà il se vendrait bien moins cher, s'il y avait plus de concurrence sur le marché, car on estime qu'il ne coûte guère à la maison Rothschild que 0 fr. 88 c. le kilogramme.

Que de causes de toute nature peuvent influer sur la production de l'argent, indépendamment du nombre et de l'étendue des mines! Que de chances de variations, qui seront toutes des abaissements de prix ! Et combien, malgré la révolution dont nous sommes témoins, la valeur de l'or doit nous paraître stable, comparée à celle de l'argent !

L'or semble donc avoir des titres à notre considération plus fondés que son rival. Envisageons enfin la question à un autre point de vue. Si notre pays n'avait jamais eu ni or ni argent, s'il n'existait aucune différence entre les chances de production de l'un et de l'autre métal, et qu'on nous demandât lequel il convient d'adopter, pour monnaie, au XIX^e siècle, dans l'état actuel de notre civilisation et de notre industrie, où notre choix s'arrêterait-il ? Il est certain que nous prendrions l'or qui rend la falsification des monnaies beaucoup plus difficile, qui s'use bien moins vite par le frottement, et exige par conséquent des dépenses d'entretien moindres, qui permet de transporter plus facilement de fortes sommes, qui est approprié à une industrie active où il faut une circulation très rapide, et à un pays où cette circulation se fait en grande partie en numéraire; qui, enfin, est la monnaie de l'Angleterre, la nation la plus commerçante du monde.

Mais sommes-nous aujourd'hui dans cet état de parfaite liberté qui nous permettrait de choisir indifféremment l'un ou l'autre métal ? Non. La révolution sur laquelle nous délibérons est faite en partie ; le commerce s'en est chargé à défaut de la loi. Près de 800 millions d'argent nous ont été enlevés depuis cinq ans ; chaque jour, ce qui nous reste encore s'écoule hors de nos frontières ; et, si nous tardons, nous n'aurons même plus besoin de nous demander quel parti il faut prendre : nous n'aurons que de l'or. Déjà 2,243 millions d'or sont sortis de nos hôtels de monnaie depuis 1848. Par un mouvement irrésistible, cette quantité s'accroît toujours. Sur 563 millions de monnaie frappée en 1856, il y a eu 508 millions d'or. Fondre aujourd'hui notre or, c'est-à-dire près de 2,500 millions afin de les convertir en argent, serait pour l'Etat une énorme dépense et une opération presque impossible.

Digitized by Google

La question, aujourd'hui, se réduit donc en réalité à savoir si nous laisserons le commerce terminer seul la révolution, et quelques particuliers s'enrichir aux dépens de tout le monde, ou si l'Etat interviendra pour régulariser un ordre de choses devenu nécessaire, et gardera pour le profit commun les bénéfices de la refonte ; si nous tarderons encore longtemps à prendre une mesure définitive, ou si nous ne profiterons pas du moment où les Etats-Unis et l'Angleterre, deux pays dans lesquels le commerce n'emploie guère que l'or, vont se concerter sur leur monnaie, pour réformer la nôtre, et même pour tenter de notre côté, dans l'intérêt général, un rapprochement entre le système monétaire des trois grandes nations commerçantes du monde.

E. LEVASSEUR.

---

Digitized by Google

# LA COLLECTION

DE

# M. CH. SAUVAGEOT

## AU MUSÉE DU LOUVRE

### I

Dans les premiers mois de l'année 1856, le musée du Louvre, déjà si riche en œuvres d'art de toute espèce, s'est accru d'une des collections particulières les plus remarquables de Paris. Le propriétaire de cette collection, M. Charles Sauvageot, a consacré plus de trente ans de sa vie à réunir, pièce à pièce, chacun des objets qui la composent. C'est un artiste épris par-dessus tout des productions du génie français; sans en exclure aucune œuvre quels qu'en soient l'époque, la matière ou l'objet, il s'est appliqué de préférence à recueillir celles qui présentent le plus de perfection et qui datent de la renaissance ou du XVI^e siècle. Le mérite de M. Sauvageot ne consiste pas seulement à avoir fait une pareille collection à une époque où personne n'en avait l'idée, mais dans le soin qu'il a mis à choisir chaque objet, eu égard aux moyens et à l'emplacement dont il disposait. Je l'ai dit déjà, M. Charles Sauvageot est un artiste : il n'a jamais pu consacrer à l'achat des trésors réunis par ses soins que de petites sommes, et cependant, grâces à son activité intelligente, à

Digitized by Google

son amour sincère pour la conservation de ces débris d'un autre âge, il est parvenu à se former un cabinet dont la valeur intrinsèque est une véritable fortune. Une salle de ce grand palais du Louvre va renfermer toutes ces richesses. Mais auparavant où se trouvaient-elles? Dans une maison du faubourg Poissonnière, au dernier étage d'un corps de logis très restreint, deux pièces, trois au plus, en y comprenant un fort petit cabinet, suffisaient, à grand'peine il est vrai, pour les contenir. Dans la première pièce, qu'on trouvait à droite après avoir franchi la petite porte, on voyait étalée sur deux grands meubles et sur une table au milieu une collection merveilleuse de plats, d'assiettes et d'ustensiles de toutes sortes en faïence, dus à la main habile et féconde de Bernard de Palissy. A ces ustensiles étaient mêlées des verreries de Venise ou d'Allemagne. On entrait ensuite dans la chambre, beaucoup plus grande que la première pièce; cette chambre était comme le sanctuaire du petit temple élevé à notre art national. Là, se trouvaient, non pas rangés mais groupés les uns à côté des autres, tous les modèles de l'art français, principalement au XV^e^ et au XVI^e^ siècles : sculptures en marbre, en terre cuite, en os, en ivoire, en bronze, en bois, en cuivre et en fer; armes, instruments de musique, horloges, tableaux, gouaches, miniatures, vitraux peints, bijoux, étaient appendus aux murs, couvraient les fenêtres, ou bien garnissaient plusieurs meubles de la renaissance, dont chaque tiroir, chaque tablette, chaque petit espace enfin, étaient remplis. La cheminée de cette chambre présentait un ensemble parfait : la pendule, magnifique œuvre d'art de la renaissance, était environnée d'une part de petits médaillons sculptés en bois de l'école de Nuremberg, ou travaillés en cire de couleur; de l'autre, de dyptiques et triptiques en ivoire, avec des découpures et ciselures merveilleusement exécutées. Au fond de la chambre, entre deux cabinets, caché par des armes de tous les temps et de divers pays, on apercevait le lit du propriétaire. C'est de là qu'il pouvait, nuit et jour, embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de ses richesses, en surveiller toutes les parties. Loin de les conserver pour lui seul et de s'en montrer avare, il ne refusait pas de les montrer. Il éprouvait un vrai plaisir à signaler chaque pièce importante, à en faire apprécier la valeur, à dire quelle en était la provenance. Il s'exprimait toujours simplement, en très bons termes, qui dénotaient le tact et l'acquis du plus fin connaisseur. Quel coup imprévu de la fortune, quel caprice ou quel dégoût ont pu décider tout à coup M. Sauvageot à laisser transporter au palais du Louvre des richesses dont il était à bon droit si fier? Il faut le dire à l'honneur de M. Sauvageot, il s'est dessaisi en faveur de l'Etat de la nue-propriété de sa collection; il s'en est seulement réservé,

Digitized by Google

durant sa vie, la jouissance, réclamant le soin de la disposer lui-même, dans le Louvre, comme il le comprenait. Il n'a rien voulu accepter qu'un modeste logement à côté de son trésor, et le titre de conservateur honoraire du musée. On pourra juger de l'importance de cette donation faite à la France par un artiste désintéressé, quand on saura que peu auparavant des Anglais étaient venus lui en offrir *cinq cent mille francs*. Ce n'était de leur part qu'une excellente spéculation, puisque l'estimation pure et simple faite par des experts pour le musée du Louvre, s'élève à près de *six cent mille francs*. L'empereur Napoléon III a ajouté au titre de conservateur honoraire du musée du Louvre, donné à M. Sauvageot, celui de chevalier de la Légion-d'Honneur.

## II

Avant d'entrer dans quelques détails sur les différentes parties dont se compose la collection de M. Sauvageot, et de signaler les objets les plus remarquables qu'on y trouve, je voudrais rechercher quelle a été, anciennement, l'estime accordée aux produits de l'art français antérieurs au XVII^e siècle. Il faut bien le dire, c'est seulement de nos jours que ces produits, trop souvent exposés à la destruction par la négligence de ceux qui les possédaient, ont acquis une grande valeur. Parmi les amateurs de curiosités, M. Sauvageot est le premier qui ait eu la pensée d'en former une collection particulière. En parcourant les inventaires de nos rois ou des princes de leur famille, du XIV^e au XVI^e siècle, on trouve bien certaines indications qui peuvent faire supposer que des meubles, des bijoux, des armes, des peintures d'une époque antérieure étaient conservés avec quelque soin ; mais c'était principalement à titre de reliques ou de souvenirs de famille. Ainsi, dans l'argenterie du roi Jean, on retrouve la coupe dont saint Louis se servait pour boire. Elle fut offerte à Edouard III, en retour de son propre gobelet, qu'il avait envoyé au roi captif, à l'heure de sa délivrance. De même, au temps de Charles VIII et de Louis XII (en 1499), on voyait au château d'Amboise une collection d'armes offensives et défensives, qui avaient appartenu à des guerriers célèbres : c'étaient la hache du roi Clovis, l'épée de Dagobert, la dague de Charlemagne, deux haches de saint Louis, l'épée de Philippe-le-Bel, celle du roi Jean, deux épées de Charles VII, quatre de Louis XI et une dague ; on y ajouta, en 1495, les deux épées que Charles VIII portait à la bataille de Fernoue. Parmi ces armes et reliques célèbres, citons encore les deux

Digitized by Google

suivantes : une hache à trois pointes de diamant, nommée *la hache de messire Bertrand du Guesclin;* l'armure de la pucelle d'Orléans, avec la paire de gantelets, la salade à laquelle est attaché un gorgeron de maille, toute dorée en dehors, et garnie intérieurement de satin cramoisi : Jeanne d'Arc portait cette armure au sacre de Charles VII [1].

Je n'ai jamais douté que des reliquaires, des tapisseries, des tableaux qui composaient le riche ameublement d'Anne de Bretagne, une grande partie ne remontât à une époque plus ou moins ancienne, les tapisseries à histoires et à personnages, principalement, assez nombreuses pour qu'on en formât une collection. Dans cette multitude d'objets de toute sorte dont la reine-duchesse aimait à s'entourer, il est facile de reconnaître le goût des curiosités; c'est aux artistes français qu'elle s'adressait de préférence; ce sont leurs œuvres qu'elle se plaisait à recueillir.

Quel que soit le jugement que l'histoire ait à porter sur les princes de la maison de Valois, il est certain que ces princes ont tous été très amateurs des arts, dont ils savaient apprécier les chefs-d'œuvre, et dont ils avaient réuni une collection nombreuse. A cet égard, François Ier, Henri II, Catherine de Médicis et leurs fils, Charles IX, Henri III, ont montré le même goût et la même ardeur. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir les inventaires de leurs maisons. Les uns et les autres estimaient surtout les produits des artistes dont ils étaient entourés, et à qui nous devons toutes ces œuvres du XVIe siècle que nous admirons; ils n'appréciaient pas moins certains meubles, certains bijoux des époques antérieures, qui nous ont été transmis par leur soin. On peut voir au Louvre, soit dans la collection des émaux et bijoux, soit dans le musée des souverains, plusieurs objets d'une grande valeur, qui ont appartenu aux princes de la maison de Valois [2].

Ce cabinet de curiosités, composé d'objets de toutes les époques et de tous les pays, commencé par Charles VIII et Louis XII, au château d'Amboise, fut transporté par les premiers Valois dans leur habitation favorite, le château de Fontainebleau. Le plus ancien et le plus exact des historiens de cette royale demeure, le P. Dan, a consacré quelques pages à ce cabinet. Malheureusement, quand il écrivait, sous le règne de Louis XIII (de 1630 à 1640), ce riche trésor avait

[1] J'ai publié cet inventaire t. IV, p. 412 de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*. En voici le titre exact : « Meubles estans en l'armeurerie du chasteau d'Amboise, en laquelle sont les anciennes armeures qui de tout temps ont esté gardées et fait garder par les Rois défuncts jusqu'à présent. »

[2] *Notice des émaux, bijoux et objets divers exposés dans les galeries du Musée du Louvre*, par M. de Laborde, etc., 2 vol. in-12. Paris, 1853.



Digitized by Google

été, pendant plusieurs années de guerre civile, livré à la déprédation et il était notablement diminué; le P. Dan donne sur l'endroit qui le contenait, quelques détails précieux :

« François Ier, dit-il, est celuy qui a dressé et commencé ce cabinet, y ayant ramassé tout ce qu'il avait pu trouver de petites pièces curieuses, comme médailles antiques, argenterie, vases, figures, animaux, vestemens et ouvrages des Indes et pays étrangers; et une infinité dé petites gentillesses, afin qu'en cette maison royale il y eust tout ce qui se pouvoit désirer de curieux.....

» Or ce cabinet est par dedans en forme d'un dôme carré, où aux quatre coins, par le haut, sont quatre grands tableaux de paysages qui embellissent fort ce lieu, et que l'on dit estre du sieur de Saint-Martin (le Primatice). Tout autour, est une forme d'armoires garnies de velours verd, qui ne se ferment par devant qu'avec de grands rideaux de taffetas de mesme couleur; où voyant le déchet de ce lieu en comparaison de ce qu'il a esté autrefois, il faut en accuser en partie les guerres civiles, qui, ayant apporté du désordre partout, ont esté la cause que l'on a dissipé tout ce qu'il y avoit de plus rare et de plus curieux.

» Il s'y voit encore quelques vases et vaisselles de porcelaines et de cristal fort curieusement travaillées, avec une infinité de petites gentillesses dont l'on avoit fait présent à ce roy et à Henri II, avec quelques ouvrages des Indes, de la Chine, de Turquie, et autres curiosités de cabinet, qui ne se peuvent décrire. »

Le P. Dan ajoute encore :

« J'ay mémoire qu'il y a environ vingt ans, que l'on m'y montra une petite image de plomb représentant la vierge, que l'on tenoit estre la mesme que Louis XI portoit ordinairement à son chapeau, de laquelle parle Philippe de Commines, au livre second de ses mémoires, chapitre 8; et de fait, j'ay ouy dire à plusieurs anciens de ce lieu, qu'ils avoient appris que c'estoit la mesme : mais retournant voir ce cabinet depuis peu, je l'y ai cherchée et ne l'ay pas retrouvée; ce qui me fait croire que comme elle estoit petite, environ la longueur d'un doit, elle peut être égarée : elle estoit alors attachée aux velours de ces armoires. Il se peut faire aussi que depuis ceux qui ne sçavoient ce que c'estoit, la voyant de plomb et de peu de prix en sa matière, l'ayent ostée, ne la croyans pas de considération[1]. »

Nous possédons heureusement un inventaire du cabinet de Fontainebleau, dressé en 1560, par ordre de Catherine de Médicis, au moment où elle devint régente. Cet inventaire, qui ne contient pas moins de huit cent neuf articles, nous permet de juger de la valeur et du nombre des vaisselles, bagues, joyaux, meubles précieux, et

[1] *Trésor des merveilles de la Maison royale de Fontainebleau, etc.*, in-f°, p. 84. 1642.

Digitized by Google

autres objets amassés dans ce trésor. Les reliquaires et les tableaux de sainteté en or, en argent, en ivoire, en ébène, ou émaillés, avec ornements de perles et de pierres précieuses, dépassaient le nombre de deux cents. Plusieurs de ces tableaux avaient appartenu à la reine-duchesse Anne de Bretagne, qui les avait fait entourer d'une cordelière d'or [1]. Il y avait plus de cinquante coffres ou coffrets de tous les temps, de toutes les matières, mais dont la majeure partie était d'argent ou d'or. Le nombre des vaisselles d'or, d'argent, d'agathe, de cristal, et d'autres matières précieuses, n'était dépassé que par celui des pierreries et des bijoux, qui s'élevaient à plusieurs centaines; parmi ces bijoux se trouvaient un bon nombre de camées antiques. On y comptait jusqu'à trente livres d'heures, dont la reliure était remarquable par la richesse et le fini des ornements. Les émaux, *façon de Limoges*, sont indiqués comme faisant partie de la décoration de reliquaires, de tableaux de sainteté, de vaisselles, et de plusieurs autres objets. Dans ce genre, je citerai une série de portraits de la famille des Valois qui m'a paru digne de remarque:

« Une peinture de feue madame la Régente, cercle d'or, etc.;

» Une autre d'émail de Lymoges, cercle d'or, et une autre soubz ung cristal, cercle d'or. Une autre du feu roy Françoys deuxième, une autre de la royne Claude et ung petit quarré d'or, une autre d'une femme veuve, cercle d'or, et une autre d'une jeune femme, cercle d'or, etc.;

» Troys painctures du feu roy Francoys premier et une d'émail de Lymoges. Une autre en ung petit rond, une de la royne Léonor..... Huit petitz tableaus des enffans de France [2]. »

On peut juger par cette rapide analyse de l'importance du cabinet de curiosités établi à Fontainebleau par les soins de François Ier. Ce cabinet, comme je l'ai dit, fut en partie détruit sous Henri III, pendant les troubles de la Ligue; et même une première atteinte y avait été portée en 1560, par ordre de la reine-mère, qui fit porter à la Bastille, pour y être fondus, différents objets altérés ou anciens. Pour cette fille des Médicis, éprise de l'antiquité et de la renaissance, les produits de l'art français pendant le moyen âge n'avaient que bien peu de valeur. Les débris de cette collection ne furent guère employés à l'ameublement du palais de Versailles. En

[1] La cordelière faisait partie de la devise de cette reine. C'est depuis elle que les princesses devenues veuves ont adopté cet insigne.

[2] Trois manuscrits de cet inventaire sont parvenus jusqu'à nous : le premier est à la Bibliothèque impériale, le second à celle de l'Arsenal, le troisième aux Archives. Le texte de cet inventaire vient d'être publié dans la *Revue universelle des Arts*, dirigée par M. Paul Lacroix, livraisons de juillet 1856, de février et de mars 1857. Le titre donné à ce précieux document de *Inventaire des Joyaux de la Couronne de France en* 1560, n'est pas de la plus rigoureuse exactitude.

Digitized by Google

1687, la majeure partie en était reléguée dans le garde-meuble de la couronne, situé alors dans une vieille maison de la rue des Poulies, connue sous le nom d'*Hôtel du petit Bourbon*. On y voyait encore le buffet de François Ier, composé de pièces de vermeil doré, assez bien travaillées, dit naïvement Germain Brice, et l'armure que ce roi portait à la bataille de Pavie [1]. Ces objets et quelques autres du même genre, trouvés dans les habitations royales, n'étant plus considérés que comme des vieilleries, furent transportés en 1760 dans le nouveau garde-meuble de la couronne, établi, comme on le sait, au coin de la place Louis XV et de la rue Royale. En partie détournés ou mis en pièces, ces débris furent inventoriés en 1791 par les commissaires députés de l'Assemblée nationale. Beaucoup n'étaient parvenus au garde-meuble que très mutilés et dépouillés des pierreries et ornements d'une grande valeur. Le buffet d'or et l'armure de François Ier ne s'y trouvaient plus. Du reste, les objets qui remontaient au règne de Henri IV ou à une époque antérieure étaient en petit nombre. La richesse du cabinet de la place Louis XV se composait principalement de la chapelle d'or du cardinal de Richelieu, des vases et des coupes provenant de Louis XIV, et de quelques présents faits, à la fin du XVIIIe siècle, par des souverains étrangers. Ce cabinet, bien que formé tout nouvellement, était encore d'une grande magnificence. Les commissaires députés l'estimèrent à la somme de cinq millions, cent quarante-quatre mille trois cent quatre-vingt-dix livres. C'est avec raison que le député de la Somme, Delâtre, chargé du rapport, demandait que toutes ces richesses fussent un jour reportées au grand *Musæum national*. Mais quand le musée du Louvre fut établi, deux années plus tard, en 1793, les objets inventoriés au garde-meuble avaient été dispersés [2].

Maintenant, de grandes richesses sont rassemblées dans les différents cabinets de curiosités qui font partie du musée du Louvre: mais il a fallu plus de cinquante ans de peines et de soins pour les réunir; il a fallu que les gouvernements qui se sont succédé consacrassent des sommes considérables à racheter quelquefois des objets qui, dans l'origine, avaient appartenu à l'Etat. Ceux qui proviennent directement des cabinets divers formés par les rois de France sont en très petit nombre [3].

[1] *Description nouvelle de ce qu'il y a de remarquable dans la ville de Paris, etc.*, seconde édition, in-18. Au Palais. 1687.

[2] *Inventaire des Diamants de la Couronne, Perles, Pierreries, Tableaux, etc.*, inventaire fait en conformité des décrets de l'Assemblée nationale constituante des 26, 27 mai et 22 juin 1791, etc., etc., 2 vol. in-8°. Paris, 1791.

[3] Pour se convaincre de la vérité de ce fait, il suffit de jeter les yeux sur la *Notice des émaux, bijoux, etc., exposés dans les galeries du Louvre*, par M. le

Digitized by Google

A l'égard des produits de l'art français, aujourd'hui si recherchés, on ne doit pas s'étonner si de nos jours seulement des curieux tels que M. Sauvageot ont eu la pensée d'en former une collection spéciale. Avant nous, et principalement avant la révolution de 1789, tous les objets qui sont de nature à faire partie d'une collection de ce genre, étaient conservés, soit chez les particuliers, à titre de meubles de famille, soit dans les communautés religieuses, à titre de donations perpétuelles. Il a fallu la Révolution française, qui a bouleversé non-seulement notre pays, mais encore les autres parties de l'Europe, pour disperser ces fragiles débris d'une civilisation éteinte. Cependant, malgré les pertes et les déplacements qui en sont résultés, on peut encore retrouver, dans les plus modestes mobiliers de famille, de précieux objets d'art échappés à la destruction [1]. Au motif que je viens de signaler, il faut encore ajouter le goût exclusif qui a régné pendant les deux derniers siècles pour les produits de l'antiquité; tous ces *fameux curieux des ouvrages magnifiques*, pour me servir du nom sous lequel on désignait, en 1692 [2], les amateurs de curiosités, ne devaient faire que très peu de cas des meubles, des ustensiles de ménage, des bijoux même ou des peintures du moyen âge et de la renaissance. Leur goût se portait de préférence sur les antiques dans tous les genres, sur les peintures italiennes ou les tableaux dus au pinceau des Français, leurs contemporains : quant aux meubles, on sait que, sous Louis XIV principalement, cette industrie avait acquis une telle perfection entre les mains de Boulle et de ses imitateurs, qu'on ne saurait être surpris de la préférence qu'ils ont obtenue. Du reste, empressons-nous de le dire, le dédain des amateurs pour les produits du XVII^e et du XVIII^e siè-

comte de Laborde, etc. Les provenances sont marquées avec soin au bas de chaque article.

[1] Je citerai un fait récent qui m'est particulier. Ma mère conservait dans son petit mobilier de famille une tête de Christ aux trois crayons que j'ai toujours vue au fond de son alcôve. L'année dernière, quand j'eus la douleur de perdre ma mère, la tête de Christ fut décrochée du lit, et nous pûmes l'examiner à loisir. Le verre qui la recouvrait fut levé. C'était une belle glace de Venise bizeautée, fixée à quatre baguettes de cuivre de bon goût, qui formaient le cadre. La baguette du bas cachait l'inscription suivante : PETRUS DU MONSTIER PARISIENSIS FACIEBAT ROMÆ. 1642. La baguette supérieure cachait ce qui suit : RA. URB. IN. IN VAT. (*Raphael Urbinus invenit in Vaticano*), et plus bas, autour de l'auréole : *Speciosus forma præ filiis hominum. Psalm.* 44. En effet, c'était bien la tête du Christ dans le tableau célèbre des loges du Vatican, connu sous le nom de la *Dispute du Saint-Sacrement*, dessiné avec beaucoup de soin par Pierre du Monstier, dont le voyage à Rome se trouvait ainsi bien indiqué. Nous avions sous les yeux un dessin de maître, longtemps perdu, que le hasard avait préservé de la destruction.

[2] *Livre commode contenant les adresses de la ville de Paris, etc.*, par A. Du Pradel. 1692. — P. 64 : Fameux curieux des ouvrages magnifiques; p. 67 : Dames curieuses.

Digitized by Google

cles n'a rien eu de systématique. Chez les plus célèbres, on retrouve des objets de l'art français et même en assez grand nombre.

On sait que le cardinal Mazarin avait réuni, dans son palais, à Paris, une collection immense d'objets d'art de tous les pays et de toutes les époques. Sauval et Germain Brice[1] nous en ont laissé des descriptions assez détaillées, écrites soit du vivant du cardinal, soit peu d'années après sa mort. Lomenie de Brienne, dans ses mémoires, parle aussi très longuement de ce riche cabinet et de toute la peine que s'était donnée le cardinal pour l'acquérir. Le puissant ministre était singulièrement attaché à ces magnificences ; ce ne fut pas sans une douleur profonde qu'il vit approcher l'heure où il devait s'en séparer. Brienne raconte que, peu de jours avant la mort de Mazarin, il le trouva dans sa galerie en robe de chambre et en pantoufles, contemplant une belle tapisserie des triomphes de Scipion, faite d'après le dessin de Jules Romain, et qui avait appartenu au maréchal de Saint-André; le cardinal disait en soupirant : « Il faut quitter tout cela, » puis il continuait son examen, s'arrêtant à chaque pas à cause de sa faiblesse, et, touchant à tous les meubles, il répétait : « Il faut quitter tout cela[2]. »

Dans une de ces nombreuses satires publiées pendant la Fronde, et qui sont connues sous le nom de *Mazarinades*, on trouve une description détaillée de la galerie du cardinal ; cette pièce est intitulée : *Inventaire des Merveilles du monde rencontrées dans le Palais du cardinal Mazarin*[3]; plusieurs produits de l'art français y sont spécialement décrits. Je ne citerai que celui-ci : « La rareté de ces ouvrages, dit l'auteur à propos des sculptures antiques recueillies par le cardinal, rencontre des admirateurs ; mais elle n'en trouve point tant qu'une riche et royale table qui estalle au milieu de cette salle les richesses de l'Orient. Royale à la vérité, puisqu'elle a servi au plus grand des rois, Henri IV^e^, etc. » Germain Brice parle d'une longue galerie remplie de chaque côté de cabinets garnis de pierreries et de ciselures d'or et d'argent, qui sont sur des tables de marbre, ou de pièces rapportées (p. 31). Sans aucun doute, il y avait là de beaux spécimens de l'art français à l'époque de la renaissance, et même d'une date antérieure.

Au milieu du XVII^e^ siècle, le président Séguier avait aussi ras-

[1] *Antiquités de Paris, etc.*, t. II. — *Description nouvelle de ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville de Paris*, par M. B., t. I^er^, p. 92, in-12. 1684.

[2] *Mémoires inédits de L.-H. de Lomenie de Brienne, etc.*, in 8°, t. II, pp. 18 et 114. Paris, 1828.

[3] Cette pièce a été réimprimée p. 166 de l'ouvrage curieux de M. le comte de Laborde. *Le Palais Mazarin et les grandes habitations de ville et de campagne au XVII^e^ siècle*, in-8°. Paris, 1846.

Digitized by Google

semblé, dans son hôtel, situé rue de Grenelle-Saint-Honoré, une collection remarquable de curiosités. Autant qu'on peut en juger par une description assez succincte qu'en a donnée Germain Brice dans la première édition de son livre, les produits de l'art français y figuraient en assez grand nombre. Voici le passage que je livre à l'interprétation des amateurs : « On y pouvoit aussi remarquer un cabinet d'ébène, enrichi d'agates antiques qui représentoient des têtes d'empereurs, et, dans un petit cabinet tout proche, un nombre d'animaux en vazes et en tableaux des meilleurs maistres d'Italie, et de ceux que l'on faisoit à Limoges dans le siècle passé. Madame la chancelière, qui est morte depuis peu, avoit un cabinet de cristaux des plus curieusement taillés, avec un grand nombre de montres et d'horloges enrichies de pierreries. » Dans sa seconde édition, publiée quatre ans plus tard, en 1687, Germain Brice s'exprime ainsi : « Ce qu'il y avoit de remarquable dans cette galerie, pendant la vie du chancelier Séguier, estoit un grand nombre de porcelaines qui régnoient tout autour sur la corniche, et qui faisoient le plus bel effet du monde. Il auroit été difficile d'en trouver, dans un autre endroit, une plus grande quantité et de mieux choisies. Il y avoit des cabinets et des meubles précieux, avec des curiosités en émaux, en horloges, et en mille autres choses de cette sorte qui sont, à présent, dispersées par la vente que l'on en a faites. »

Je dois encore signaler le cabinet très important qui avait été formé, à la fin du XVII^e siècle, par un artiste distingué, que Louis XIV avait comblé de ses faveurs ; je veux parler de François Blondel, directeur de l'Académie d'architecture, maréchal de camp des armées du roi, professeur de mathématiques du dauphin, auteur de plusieurs monuments de Paris, de la porte Saint-Denis entre autres. Il avait réuni en tableaux, en sculptures, en pierres précieuses antiques, en bijoux de toutes sortes, et même en objets du moyen âge ou de la renaissance, une collection très considérable. Germain Brice la décrit avec beaucoup de soin. Bien qu'il soit un peu bref en ce qui concerne les produits de l'art français, il en dit assez pour nous faire comprendre que Blondel n'avait pas négligé de les recueillir. « On peut voir chez lui un des plus curieux cabinets qu'il y ait à présent à Paris, entre autres choses il y a plusieurs tableaux originaux du *Palme*, de Paul Véronèse, du Guide, et du fameux Poussin. Il y a des paysages de Paul Bril, de Corneille, de Breugle, de Fouquière, de Lucas et de divers autres ; des fruits de Labrador, de Sommes, et des fleurs de Picard, de Mario Delfiori ; un grand nombre de miniatures d'après les plus excellents peintres, comme Raphaël, Carrache et Poussin. Il y a aussi deux cents feuilles du mesme ouvrage qui représentent des oiseaux ; outre cela des animaux,

Digitized by Google

dit-il, de ceux que l'on faisoit à Limoges dans le siècle passé, et que l'on achetoit très cher, faits sur l'or et l'argent, dont le secret est perdu. Il y a des peintures de bois de rapport dont les couleurs sont aussi belles que si elles avoient esté appliquées avec le pinceau. » Plus loin, après avoir donné quelques détails sur des agathes et des pierres antiques d'une très grande valeur, il ajoute : « Comme rien ne manque à ce riche cabinet, l'on y trouvera aussi des armes de Perse et de Turquie, des cimeterres, des poignards et des couteaux d'acier de Damas dont les poignées sont de pierreries, rapportées d'or, et garnies de pierres précieuses. Il y a avec cela des vernis du Japon, et des plus belles porcelaines, des livres curieux, et des morceaux d'ivoire travaillez en sculpture, avec quantité de chapelets d'agate ; enfin, mille autres choses de cette sorte qui demanderoient une longue description [1]. »

Entre les artistes du XVII^e siècle, Blondel n'est pas le seul qui soit connu comme amateur de curiosités. Je puis encore nommer Daniel du Moustier, peintre des rois Henri IV et Louis XIII, qui nous a laissé tant de beaux portraits aux trois crayons. A vrai dire, il recherchait plus volontiers les vieux livres, les ouvrages licencieux, et, par dessus tout, les romans de chevalerie ; mais il avait aussi des meubles anciens et quelques émaux. De plus, il appendait aux murs de son cabinet des portraits qu'il avait peints ou dessinés, et il y ajoutait des inscriptions singulières. Sous le portrait de mademoiselle de Rohan il avait écrit : *la princesse Gloriette ;* sous celui du comte d'Harcourt : *le Parangon des princes cadets ;* au bas de celui d'une madame de la Grillière : *Elle n'a oublié qu'à payer* [2].

André Boulle, cet artiste si habile dans la fabrication des meubles de luxe, doit avoir aussi sa place parmi les amateurs de curiosités. En meubles anciens, en camées et médailles, en ivoires, en émaux et bijoux, mais surtout en dessins, en estampes historiques et en séries de portraits, il possédait un véritable trésor. Les ressources lui manquaient pour l'augmenter à son gré : « Le cabinet devenait nombreux, dit Mariette, et les dettes encore davantage. » Et pendant ce temps-là le travail languissait. C'était une manie dont il ne fut pas possible de le guérir. Le feu prit un jour dans l'atelier où il conservait toutes ses curiosités. L'incendie y fit de grands ravages ; on ne put presque rien sauver [3]. Je dois nommer encore

[1] *Description nouvelle de la ville de Paris*, etc., 1684. In-12, t. II, p. 196.
[2] *Les Historiettes de Tallemant des Réaux*, etc., 3^e édit., t. III. p. 493.
[3] *Abecedario*, etc., t. I^er, p. 167. Dans le tome VII des *Archives de l'Art français*, t. IV des Documents, on trouve plusieurs pièces curieuses relatives à Boulle et à sa famille. Je citerai la pièce qui commence p. 336 et qui contient l'inventaire de son cabinet de curiosités.

Digitized by Google

le sculpteur Girardon, qui, dans l'appartement que le roi lui avait donné sous les galeries du Louvre, avait formé un riche cabinet. Germain Brice le décrit en ces termes :

« On ne peut rien trouver de plus rare et de plus curieux que les statues et les vases antiques qui y sont, avec lesquels il conserve les pièces en bronze de Jean de Boulongne, réparées par Antonio Sousino, florentin, et un grand nombre de modèles de François Quesnoy, surnommé le Flamand; il y a aussi des bustes antiques des philosophes et des hommes illustres, et enfin d'autres curiosités, comme une momie tout entière et d'autres choses, qui ont du rapport à la sculpture. Toutes ces belles pièces sont disposées par ordre dans une petite galerie, qui en est toute remplie, et qui satisfait infiniment tous ceux qui ont le goût de toutes ces belles choses [1]. »

Enfin, je citerai le nom de Lenôtre et d'un maître à danser fameux au XVII^e siècle, Beauchamp, qui avaient réuni des tableaux remarquables et d'autres raretés d'un grand prix.

J'ai dit précédemment que, pendant le XVIII^e siècle, le goût des amateurs de curiosités ne se porta pas sur les productions du moyen âge et de la renaissance. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur les catalogues des collections formées à cette époque. Les antiquités dans tous les genres, les porcelaines du Japon, les chinoiseries, les vases et les meubles du temps de Louis XIV y figurent en assez grand nombre; mais on n'y trouve aucune mention des produits anciens de l'art français. Il semble que toutes ces magnificences, qui faisaient l'ornement des palais habités par François I^er, Henri II et ses fils, eussent complétement disparu, sacrifiés au goût des modes nouvelles, toujours impérieusement adoptées parmi nous.

Ce fut au milieu des préoccupations sinistres et des bouleversements de 1793 que le goût revint pour les curiosités du moyen âge et de la renaissance. La fermeture des églises et la suppression des communautés religieuses, le saccagement des grandes habitations féodales, jetèrent sur les places publiques et dans les rues de nos principales villes un grand nombre de ces débris d'une civilisation qui venait de finir. Quelques hommes, pour la plupart savants ou artistes, qui, par principe ou par goût, étaient attachés aux gloires de notre vieille France, prirent en pitié tous ces débris de l'art national et conçurent le projet d'en former une collection. Au premier rang, il faut placer Alexandre Le Noir, un peintre, le fondateur et le gardien du Musée des monuments français, ce riche

[1] *Description nouvelle de la ville de Paris, etc.* in-12, p. 31. 1687.

Digitized by Google

trésor recueilli pendant le cours de nos discordes civiles, dispersé si malheureusement sous les inspirations d'une politique étroite. Après lui, je nommerai le baron Vivant Denon, ce gentilhomme artiste, qui, après avoir été employé dans la diplomatie sous Louis XV, fit partie de l'expédition d'Egypte, devint sous l'empire directeur des Musées et de la Monnaie des Médailles. Ayant formé un cabinet très considérable, il y accorda une large place aux produits de l'art français. Pendant la terreur, de 1793 à 1795, il était logé dans l'hôtel Bullion, situé rue Platrière, nommée déjà rue J.-J. Rousseau. Il se rendait chaque soir, en voisin, dans les salons de cet hôtel, où avaient lieu des ventes d'anciens mobiliers, et, sans dépenser beaucoup d'argent, il satisfaisait son goût pour les curiosités. Dans les premiers temps de la Restauration, je citerai M. Durand comme un grand amateur de vases étrusques et de faïences françaises, dues à Bernard de Palissy. Sa collection fut achetée par l'Etat, pour le Musée du Louvre, en 1825. Après eux vient Révoil, peintre lyonnais, qui partage avec M. Sauvageot l'honneur d'avoir formé un cabinet entièrement composé de produits de l'art français aux XV^e^ et XVI^e^ siècles. Ce cabinet fut acquis, en 1828, par Charles X, pour le Musée du Louvre. On ne saurait trop louer ces curieux du courage qu'ils ont mis à disputer aux étrangers, et principalement aux Anglais, toutes ces merveilleuses productions de notre ancienne France.

Je dois encore une mention toute particulière à M. Dusommerard, qui, dans les dernières années de la Restauration, prit le soin de former une collection d'objets d'art du moyen âge et de la renaissance. En 1833, il eut l'heureuse idée d'établir cette collection dans l'ancien hôtel de Cluny, resté debout à Paris, comme un modèle de l'architecture française au XV^e^ siècle. C'est là qu'il faisait chaque jour, à de nombreux visiteurs, avec une politesse infatigable, les honneurs des curiosités, aussi nombreuses que variées, réunies par ses soins. A la mort de M. Dusommerard, en 1843, la collection de cet amateur fut acquise par l'Etat, aussi bien que l'hôtel de Cluny, et un nouveau musée fut fondé. Le but du gouvernement était de remplacer le Musée des monuments français établi aux Petits-Augustins pendant le consulat, et dont la dispersion, en 1815, avait excité des regrets unanimes. En voyant tout le développement que prend aujourd'hui le *Musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny*, on peut dire que le but des fondateurs a été atteint.

Au nombre des collections modernes importantes, dispersées depuis quelques années, il faut compter celle qu'avait formée, depuis 1830, M. Debruge-Duménil. Cet amateur, que son goût avait porté d'abord vers les curiosités de la Chine, cédant à l'impulsion géné-

Digitized by Google

rale vers le moyen âge et la renaissance, avait dirigé de ce côté ses efforts; il obtint des résultats très beaux. Sa collection renfermait dans ce genre des objets de la plus grande valeur. Il est à regretter qu'en 1849 elle fut livrée aux enchères publiques; les principaux objets font aujourd'hui l'ornement d'une autre collection très riche aussi, celle du prince Pierre Soltykoff. Le vaste ensemble composé par M. Debruge, qui n'avait pas réuni moins de six mille objets dont plus de la moitié appartenait au moyen âge et à la renaissance, n'existe plus. Nous en possédons une description excellente due à M. Jules Labarte, gendre de M. Debruge-Dumesnil.

J'ai nommé les principaux amateurs qui, un peu avant M. Sauvageot, ou concurremment avec lui, se sont voués à la recherche des objets d'art du moyen âge ou de la renaissance. Je dis expressément les principaux, car il en a existé plusieurs autres, et aujourd'hui le nombre en est assez considérable. A cet égard, j'ai entendu formuler quelques plaintes et des regrets sur cette recherche incessante des débris du passé. On se récrie sur la valeur excessive, et de convention, attachée au moindre de ces objets, surtout quand il est bien conservé ou qu'il est l'ouvrage de mains habiles. Je ne partage pas cette manière de voir, et je ne puis m'associer à ces regrets. Je préfère les excès commis par une manie aveugle, ou par l'oisive opulence, à l'abandon et au mépris où restèrent si longtemps les œuvres de nos devanciers.

## III

La collection de M. Sauvageot comprend cent-soixante et dix-sept objets, qui se divisent en seize catégories, dont je vais donner dans ce paragraphe une énumération détaillée.

1° Verreries italiennes et allemandes des XVI^e^ et XVII^e^ siècles; 151 pièces.

2° Faïence italienne ou *Majolica*, 94 pièces, parmi lesquelles on remarque : une grande custode provenant de San-Miniato, œuvre du fameux Andrea Della-Robia, formant un monument complet, avec fronton, pilastres et culs-de-lampes, dans le style du temps de Louis XII. Plusieurs plats de Maistre Georgio, fabriqués à Orbino, à Pesaro; avec reflets métalliques et irisés, ornés de figures d'une belle exécution; plusieurs aiguières avec leurs bassins, ornés de dessins et de chiffres.

3° Grès de Flandres des XVI^e^ et XVII^e^ siècles; 50 pièces.

Je citerai une fontaine remarquable pour les dimensions (95 cen-

Digitized by Google

timètres de hauteur). Une bouilloire à anse, avec des ornements en relief de très bon goût. — Deux cruches, dont l'une est aux armes de France et l'autre à celles de la ville de Paris. — Deux vases à boire en forme de bréviaire.

4° Emaux de Limoges des XIII°, XIV°, XV° et XVI° siècles; 89 pièces d'une belle conservation; j'indiquerai les suivantes:

Une châsse à émaux champs-levés, du XIII° siècle;

Un petit reliquaire en forme de livre, dont l'extérieur est orné de deux émaux translucides: l'un représente le Christ sur la croix, l'autre le baptême; travail français du XIII° siècle;

Un médaillon représentant le pape tête nue, vu en buste, de profil et tourné vers la gauche; il est chauve; il a une longue barbe blanche et porte une chape retenue par un gros fermail, et ornée d'un large orfroi brodé en or; trois sujets, tirés sans doute de la vie de saint Clément, se montrent dans cette broderie, et sont touchés avec un art, un esprit, une verve tout à fait remarquables et caractéristiques; on lit autour: *Clemens VII, pont. max.* 1534;

Deux figures de sibylles émaillées sur plaques concaves, pour servir d'ornement à quelque meuble. Elles sont debout; l'une se montre de profil; elle est plongée dans la réflexion; l'autre, vue de face, a une robe bleue qui laisse à découvert ses bras, et est fendue jusqu'à mi-jambe. Ces deux figures se détachent sur un fond d'or. Un ton bleuâtre très harmonieux domine dans un effet doux. Le dessin élégant tient à l'école de Fontainebleau [1].

Une plaque de grande dimension, du XVI° siècle, dans un cadre en bois sculpté avec ornements; elle a pour sujet le mariage de la Vierge; les sculptures du cadre, très remarquables, représentent des épisodes de l'histoire de Jésus-Christ, d'après les évangiles apocryphes, tels que *la Naissance* et *la Fuite en Egypte;*

Une aiguière et son bassin du XVI° siècle, de Pierre Courtois;

Une coffret à couvercle bombé et quatre colonnes canelées en émail aux angles, du XVI° siècle, œuvre de Suzanne Courtois;

Une très belle coupe avec son couvercle, signée de P. Rexmond, 1544;

Deux salières: la première est d'une forme unique entre celles qu'on connaît jusqu'à ce jour; la seconde est ornée du buste de Louis XIII enfant; elle a sa garniture dorée, avec ornements à jours et de l'époque, ce qui est des plus rares. — Plusieurs médaillons avec figures. Quelques plaques, entre lesquelles je mentionnerai les

[1] M. L. de Laborde, t. I, pp. 121, 167, 243 de sa *Notice des émaux du Louvre*, a cité ces trois pièces dont je lui emprunte la description.

Digitized by Google

deux suivantes : un plaque ovale représentant Henri II à cheval, en chasse, ayant en croupe Diane de Poitiers;

Une plaque carrée de 0,30 centimètres environ, contenant le portrait d'une femme du XVI^e siècle, que l'on croit être une princesse de Conti.

5° Faïences dites de Henri II ; 5 pièces ; elles sont toutes aux armes de France et au monogramme de ce roi.

6° Objets en terre émaillée de la fabrique de Bernard de Palissy : 97 pièces.

Je reviendrai plus loin avec détails sur cette collection curieuse et sur les faïences de Henri II ; disons seulement ici que cette collection est la plus complète qu'ait jamais pu former un amateur. MM. Durand et Revoil, qui, avant M. Sauvageot, avaient réuni un certain nombre de pièces du même genre, étaient loin de pouvoir offrir un aussi curieux ensemble.

7° Céramique orientale : 77 pièces.

8° Objets sculptés de différentes matières, 389 ; ces objets se divisent ainsi : sculptures en marbre, 17 ; — en albâtre de Lagny, 9 ; — en terre cuite, 5 ; — en pierres lithographiques, 7 ; — en cire modelée, 18 ; — en os et en ivoire, 90 ; — en bronze, 97 ; — en bois, 142 ; — sculptures orientales en bois ou en ivoire, 4.

Je signalerai parmi les sculptures en albâtre une statuette assise d'Othon-Henri, comte palatin du Rhin, électeur de Bavière. Un rétable avec encadrements ; — 9 pièces, bas-reliefs encadrés, représentant des sujets de sainteté dans des cadres du temps.

Parmi les sculptures en pierres lithographiques, deux bas-reliefs d'*Alde Graver* ; — un médaillon qui représente un buste d'homme en ambre opaque, daté de 1555, travail de l'école allemande de la plus grande rareté, parmi les sculptures en cire modelée de couleur ; — vingt médaillons renfermant des portraits de personnages italiens : ceux de Charles-Quint, de son père, Ferdinand, et du connétable Anne de Montmorency.

Parmi les sculptures en ivoire, bien qu'il soit difficile de spécifier les objets les plus dignes de remarque, je signalerai cependant ceux qui ont particulièrement fixé mon attention. Sept diptyques ou triptyques des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, dont la conservation ne laisse rien à désirer ; entre autres, un triptyque reliquaire du XV^e siècle. A l'intérieur, on trouve deux anges sculptés qui soutiennent une petite *montrance*, close par une feuille de talc très mince. Cette montrance était destinée à recevoir des reliques. Le fond sur lequel se détachent les deux anges, aussi bien que l'intérieur des volets, sont fleurdelisés. Sept coffrets des mêmes époques que les diptyques, avec figurines, bas-reliefs ou ornements variés, tous de la plus

Digitized by Google

grande beauté. Voici la description succincte de trois de ces coffrets: Le premier date du XI^e siècle; il est en forme de sarcophage. Les quatre faces du couvercle et celles du coffret sont ornées de figures en pied, qui représentent les différents personnages de l'Ancien Testament. Toutes les parties de ce coffret sont jointes par des lames en fer d'un travail curieux. On lit autour de la serrure : *Petrus me fecit.* Le second coffret, de forme oblongue, date du XIV^e siècle; il est couvert de plusieurs lames d'argent d'un beau travail, terminé par des fleurs de lis. Les sculptures représentent plusieurs scènes du roman de Perceval le Gallois, scènes qui se retrouvent presque identiques dans deux manuscrits de ce roman conservés à la Bibliothèque impériale. Le troisième coffret, de forme exagone, dit *coffret de mariage*, est un travail vénitien du XV^e siècle, orné de bas-reliefs d'applique, en os, avec compartiments à rosaces, en marqueterie d'ivoire, de couleur et d'écaille; sur le devant du coffret, au milieu de la frise du couvercle, qui est en dôme, deux génies supportent deux écussons destinés aux armoiries, aux chiffres ou aux devises des fiancés. — Une corne dite *Oliphant*, du XII^e siècle, couverte de sculptures et montée en argent. — Trois boîtes à miroir métalliques du XIV^e siècle, dont une avec son couvercle, ce qui est de la plus grande rareté. — Un étui à stylet de ject, de la seconde moitié du XV^e siècle; il est sculpté et aux armes, effigies et initiales de Borso d'Este, duc de Ferrare, de Modène et de Reggio. — Un chapelet de la fin du XV^e siècle (règne de Louis XII), avec le crucifix, soixante gros et petits grains à triples têtes. — Cinq peignes du XVI^e siècle, avec médaillons à figures et ornements découpés à jour, d'une grande délicatesse. — Un buste de Diane de Poitiers, de petite dimension, mais d'une admirable exécution. — Une canette flamande, avec son couvercle et sa monture en vermeil. Le couvercle est surmonté d'un petit amour nu du même métal; le corps cylindrique est orné d'un bas-relief qui représente le triomphe de Bacchus d'après une composition de Jules Romain, avec quelques changements. — Deux poires à poudre en ivoire, avec portraits, l'une représentant Henri IV, l'autre Gabrielle d'Estrées. — Une poire d'amorce, plate et de forme irrégulière, avec relief de très bon goût, montée en fer damasquiné, or et argent. — Un troussequin ou dossier de selle, avec bas-relief représentant un combat de cavaliers. — Ces deux derniers objets appartiennent au règne de Henri IV.

Les sculptures en bois, les plus nombreuses de la collection, ne sont pas moins remarquables que celles en os et en ivoire. Elles se composent de bas-reliefs, de statuettes, de bustes, de cadres, de petits ustensiles de ménage ou de toilette d'une exécution qui ne laisse rien à désirer. Entre les bas-reliefs, j'en signalerai un d'assez

Digitized by Google

grande dimension qui représente saint Georges terrassant le Dragon. Il est orné d'un cadre à fronton et à pilastres avec les armes du cardinal Georges d'Amboise, et provient du château de Gaillon. Entre les statuettes et les bustes, une ravissante statuette de Vénus sortant du bain, en pied, qu'on peut attribuer à Jean de Bologne ; un Charles-Quint presque de ronde-bosse dans un cadre à volets avec la double généalogie de cet empereur; un saint Michel, une sainte Marguerite. Entre les ustensiles et objets de toilette, un soufflet de grande dimension, avec des armoiries et un bout en bronze ciselé; des modèles de manches de couteaux, composés par Théodore de Bry ; un miroir avec son couvercle, délicieux travail du XVI^e siècle, avec devises latines et flamandes : sans parler des entourages, composés de sculptures fines et très variées, le médaillon assez large de ce couvercle représente Judith coupant la tête d'Holopherne et la donnant à sa servante; plusieurs peignes découpés à jour, avec devises : il y en a un aux armes de France. La devise d'un de ces peignes est placée au milieu, deux mots de chaque côté : AIÉS DE MOY SOVENANCE.

Il faut encore signaler une lettre F initiale du nom de François I^er, délicieux travail de sculpture, s'ouvrant en deux parties, et renfermant à l'intérieur dix médaillons de 14 millimètres de diamètre chacun, dans lesquels sont représentés les neuf preux montés sur des chevaux caparaçonnés à leurs armes, et Jésus crucifié. Entre les médaillons on voit les salamandres de François I^er et quelques autres figures [1]. Une série de médaillons, au nombre de trente, provenant surtout de l'école de Nuremberg, entre lesquels je distinguerai : 1° la grammaire, la musique, la géométrie; 2° le massacre des Innocents, une Cène, petite dimension; 3° parmi les portraits : un grand maître de l'ordre teutonique, Erasme, Ernst, margrave de Bade, Henri IV, roi de France; — une râpe à tabac dite *grivoise*, dont le sommet est formé par deux figures en pied représentant un faune entourant de ses deux bras le cou d'une jeune nymphe; une quenouille de mariage d'une exécution remarquable : elle est composée de petites figures en ronde-bosse et en pied, posées les unes au-

[1] Cette sculpture est évidemment de la même main qu'une autre du même genre qui provient de la collection Revoil, aujourd'hui au Louvre. C'est une lettre M, initiale du nom de Marguerite (la sœur unique de François I^er). Elle est de forme gothique, et renferme quatre médaillons dont les sujets sont empruntés à la légende de sainte Marguerite. Quand on se rappelle que dans les poésies de Marguerite il y a plusieurs épîtres adressées par elle à son frère, au premier jour de l'an, en lui envoyant tantôt une statuette, tantôt un autre bijou, on peut supposer que ces deux lettres ont été des échanges faits entre le frère et la sœur. Il est heureux de voir ces deux bijoux, séparés pendant plus de trois siècles, maintenant réunis dans le palais des princes qui les ont possédés. — T. XVI des *Annales archéologiques* de M. Didron, à propos d'un article de M. Darcel sur la collection de M. Sauvageot; l'F initiale a été gravée.

Digitized by Google

dessus des autres, par groupes de deux, trois ou quatre. Ces figures représentent les personnages les plus célèbres qui ont succombé aux séductions de la femme. En partant du bas, c'est d'abord Samson et Dalila, Aristote et Timandra, puis un homme à cheval, au-dessus duquel on voit David qui tient la tête de Goliath. La pomme de la quenouille est composée de trois personnages d'une dimension trois fois plus grande que les autres : c'est Salomon entraîné par deux femmes. Au sommet de la quenouille, on voit quatre petites figures représentant des gens de la campagne, entre autres une fileuse.

9° Objets de coutellerie, 47; en fer ciselé, 76. Cet ensemble est des plus curieux et mériterait un examen détaillé. Je signalerai seulement, comme œuvre remarquable du temps de François Ier, une bague-cachet en fer ciselé avec deux termes sur l'anneau, et cette devise : *Riens sans amour*. Il est impossible de passer sous silence cette belle monture d'escarcelle en fer, damasquinée et ciselée, qui fut la propriété de Henri II, roi de France, et que le peintre Janet n'a pas dédaigné de reproduire dans un portrait du roi, qu'on peut voir encore au musée du Louvre.

10° Orfévrerie en étain, 36. Mentionnons deux articles tout à fait hors ligne : le premier est une aiguière, avec le bassin qui la supporte, d'assez grande dimension; c'est l'œuvre achevée d'un artiste habile, François Briot, qui l'a couvert de figures nombreuses et d'ornements très variés; le second se compose de trois ampoules ou petites fioles qui datent du XVIe siècle. Autour de chacun des trois bouchons, surmontés d'une petite tête d'ange ailée, on lit une inscription dont voici l'explication : Sur l'ampoule de droite destinée au baptême, on lit : O. CATACU (*Oleum catacumenorum*); sur celle du milieu, destinée à la confirmation : O CHRIS (*Oleum chrisma*); sur celle de gauche, destinée aux malades : O INFIR (*Oleum infirmorum*). C'est un ouvrage italien, qu'on pourrait croire d'une époque antérieure au XVIe siècle, si l'on n'en considérait que la forme, qui se rapproche de l'antique; mais les ornements attestent la plus pure renaissance.

11° Bijouterie européenne ou orientale. Sceaux gothiques, 167 pièces qui se divisent de la manière suivante :

Bijoux européens et principalement français, tels que bagues, colliers, chaînes, ceintures, etc., 112; bijoux de l'Orient, 13; sceaux gothiques, 42.

12° Meubles et objets mobiliers du XVIe siècle, tels que bahuts, credences, tables, fauteuils, chaises, chaires, coffres en chêne et en noyer sculpté, 60; meubles orientaux, 7; objets divers, 55. Pour ces deux divisions, comprenant des articles aussi nombreux que variés, il faudrait des détails infinis; contentons-nous de les men-

Digitized by Google

tionner. J'ajouterai seulement qu'elles renferment des curiosités dignes en tout point de l'ensemble dont elles font partie.

13° Horlogerie française du XVI° siècle, 18; instruments de musique, 10. Je signalerai plusieurs pièces d'un beau travail et d'une délicatesse infinie. D'abord différentes petites montres en forme de croix ou bien ovales, avec recouvrements, dont l'intérieur est enrichi de figures ciselées et d'ornements, tels que nos artistes de la renaissance savaient les combiner; plusieurs de ces montres sont en cristal de roche taillé, et datent de la seconde moitié du XVI° siècle. N'oublions pas de petites horloges de la même époque, d'une exécution merveilleuse; une seule, dont la forme est aussi remarquable que le travail, pourra faire juger des autres. Sur un socle de cuivre doré, couvert de ciselures du meilleur goût, soutenu par deux supports légers en cuivre argenté, repose une boîte en cuivre doré et argenté, au milieu de laquelle est un demi joug à jour. Le derrière de la boîte est richement damasquiné en or; le devant est divisé en cinq compartiments : les premiers, en fer poli et en cuivre doré, servent de bordure; le troisième, en argent, contient les heures marquées en noir; le quatrième, en cuivre, travaillé à jour, représente une chasse au cerf et au sanglier; le cinquième compartiment représente une figure en pied de l'Amour : au milieu du cercle sont fixées quatre aiguilles qui se détachent en noir sur les fonds d'or ou d'argent. Le tout est surmonté d'un ornement en fer poli, servant d'appui à un guerrier d'argent doré, armé d'une lance et d'une épée : entre le socle et le premier cercle du devant, sur une petite plaque argentée, on lit cette date : 1598. Rien n'est plus gracieux que l'ensemble de cette petite horloge, dont toutes les parties sont agencées avec un art infini.

14° Armes européennes, 78. Armes orientales, 22. On y remarque : une belle épée à poignée en fer ciselé du temps de François I^er^, une dague des gardes suisses de ce roi, avec bas-relief en cuivre doré, découpé à jour, exécuté sur les dessins d'Holbein; plusieurs petites dagues françaises et italiennes en fer ciselé et damasquiné; une belle épée de parement italienne, à poignée en cuivre doré et ciselée; une grosse dague allemande avec doubles couteaux, d'un modèle unique; un oliphant en cuivre doré, d'une forme très élégante, avec des ornements moresques en relief, terminé aux angles de la canelure par des fleurs de lis, du temps de Louis XII; un glaive d'exécution avec ces deux devises, d'un côté : *Justitia fiat aut percat mundus;* de l'autre : *Justitia manet in æternum.* 1646.

15° Tableaux, gouaches, miniatures à l'huile et sur vélin, 92. Cette série suffirait seule à la composition d'un charmant cabinet. Contentons-nous de signaler quelques portraits historiques. Entre



Digitized by Google

les peintures à l'huile : Jean Sans-Peur et Philippe le Bon, ducs de Bourgogne ; François Ier en buste, Henri II, Charles IX, Henri III, sa femme, Louise de Lorraine ; le duc d'Alençon, par Jeannet ; Marie Stuart, Coligny, l'infante Claire-Isabelle, le duc Henri de Montmorency, décapité en 1642 ; Henriette de France, femme de Charles Ier, par le chevalier Lesly ; dame Amelin, nourrice de Louis XIV ; enfin, les trois nièces de Mazarin en déesses.

Entre les miniatures à l'huile : l'infante Claire-Eugénie, le duc de Mayenne, le maréchal de Châtillon, frère de Coligny ; François de l'Hôpital, seigneur du Hallier ; de Bèze le jeune ; Catherine de Navarre, frère Jacques Clément ; quatre portraits d'une famille espagnole.

Entre les miniatures sur vélin : François Ier à cheval, le duc de Joyeuse, deux mignons de Henri III, d'Entragues et Saint-Mégrin ; la duchesse de Chevreuse ; le comte d'Essex, par Oliver ; un docteur allemand, par Lucas Cranack. Ces deux dernières pièces sont de la plus grande beauté. Un cadre carré noir à doubles portraits : d'un côté, Christian III, roi de Danemark, avec cette inscription : *Christianus III, konig in Dennemarck starp anno* 1559 ; de l'autre côté, Henri IV jeune, vu à mi-corps, vêtu de vert, à broderies d'argent, un chapeau béarnais vert renversé avec une écharpe blanche, une main sur l'épée, l'autre sur la hanche, avec cette inscription : *Heinricus IIII konig in franc Reick, and Navarrech ;* un raffiné du temps de Louis XIII, portant la mèche unique, de très grande mode à cette époque.

16° Vitraux peints, 64 pièces, dont je n'indiquerai qu'une seule : elle représente les fêtes du fameux camp du Drap-d'Or, où se rencontrèrent François Ier et le roi d'Angleterre Henri VIII, en 1520.

## IV

J'ai dit précédemment que je reviendrai sur cinq pièces en faïence que les amateurs, faute d'en pouvoir connaître les auteurs et la provenance, ont baptisées du nom de *Faïences* de Henri II. Le seul motif qu'ils ont eu pour les désigner ainsi, c'est que sur les vingt-quatre pièces connues jusqu'à ce jour, neuf sont ornées des armes de France, ou des trois croissants entrelacés, chiffre bien connu de l'amant fidèle de Diane de Poitiers. A ce sujet, je partage complètement l'opinion pleine de réserve émise par un habile antiquaire, M. A. Pottier, qui s'est appliqué à en décrire la composition originale et pleine de

Digitized by Google

goût, sans trop s'inquiéter d'en déterminer la provenance. Voici comment il s'exprime à ce sujet :

« La pâte argileuse avec laquelle on a modelé ces faïences est une véritable *terre de pipe* entièrement blanche, ce qui distingue déjà celles-ci, non-seulement des poteries de Palissy, dont la terre est grisâtre, mais encore des *majolica*, dont la pâte est plus ou moins colorée. Il s'ensuit de cette différence radicale que tandis que les premières ne sauraient se passer de l'enduit d'émaux, à la vérité transparents, mais pourtant colorés, qui dissimulent l'aspect terne de la matière première, et les secondes de la couche d'émail blanc opaque qui forme toujours le champ de leurs peintures, il suffit aux faïences que nous examinons d'un simple vernis ; et, en effet, elles ne sont revêtues que d'une couverte de verre transparent qui ajoute de l'éclat à la terre, sans modifier sa couleur propre. C'est donc sur le fond même de la terre que se détache le lacis d'ornements colorés qui forme la principale décoration de ces vases. Mais c'est ici qu'apparaît la différence le plus profondément tranchée qui distingue cette fabrication de toutes celles qu'on essayerait de lui comparer. Ces ornements, d'une finesse et d'une netteté merveilleuses, au lieu d'être tracés au pinceau, sont incontestablement imprimés, soit superficiellement par l'opération du décalcage, soit par incrustation à l'aide de matrices et de roulettes en relief ; enfin, tandis que les poteries de Palissy et de ses imitateurs ne se composent que de reliefs richement colorés sans mélanges de plates peintures, tandis que les pièces de vaisselle italienne ne comportent guère, au contraire, que des surfaces peintes sans mélange de parties en relief, les vases dont nous parlons présentent la réunion des deux systèmes, et des ornements de haut relief, tels que des moulures, des consoles, des mascarons et même de petites figures entières s'y marient agréablement aux fonds empreints d'élégantes arabesques ; de telle sorte qu'en voyant ces délicieuses compositions traitées avec un fini si exquis dans toutes leurs parties, on ne peut s'empêcher de les comparer aux pièces d'orfévrerie de la même époque, repoussées, ciselées et niellées[1]. »

Telles sont effectivement les cinq pièces, d'une exécution merveilleuse, que M. Sauvageot a eu le bonheur de réunir. En voici le détail :

Une grande salière, dont la forme est celle d'un socle triangulaire ; ce socle est à côté de trois petits génies en ronde-bosse, portant des écussons aux armes de France ; les mêmes, répétés plusieurs fois, entourent le creux de la salière, au fond de laquelle on voit un pélican qui nourrit ses enfants ; — deux autres salières, plus petites que celle dont je viens de donner la description : elles sont de

[1] *Monuments français inédits, pour servir à l'histoire des Arts, depuis le VI^e siècle jusqu'au commencement du XVIII^e, etc.*, par Willemin, etc., classés chronologiquement et accompagnés d'un texte historique et descriptif, par André Pottier, in-f°, t. II, p. 66. Paris, 1839.

Digitized by Google

forme octogone à jour, et contiennent, à l'intérieur, trois petites figures adossées; les trois croissants sont placés dans le creux de la salière; — un vase à goulot latéral, de forme ronde, orné d'un crucifix, surmonté d'une anse triple, laquelle est décorée, ainsi que la croix, des armes de France; ce vase est qualifié du nom de *biberon pour les malades*; — une coupe de forme ovale, avec son pied et son couvercle; les armes de France, entourées du cordon de Saint-Michel, couvrent le fond de la coupe.

On me pardonnera la description spéciale que j'ai donnée de ces objets, et la citation qui en fait connaître la matière et l'ornementation, en faveur de l'importance et de la rareté de ces objets. L'Espagne, l'Angleterre et la France, n'en possèdent à elles trois que deux douzaines. Il ne faut pas être surpris de la valeur excessive que ces pièces atteignent dans les ventes. Une aiguière, reproduite par Willemin, dans ses *Monuments français inédits*, a été payée, en 1825, 2,500 fr. Un chandelier, de la collection Préaux, a dépassé, en 1849, la somme de *cinq mille francs*. Quant aux cinq objets que je viens de décrire, les experts les ont estimés *vingt-sept mille cinq cents francs*.

Passons à la description des objets dus à *Bernard Palissy*.

M. Sauvageot me disait un jour que, depuis longues années, il avait conçu le projet de former une œuvre complète de cet artisan célèbre; « mais, ajoutait-il aussitôt, j'ai depuis renoncé à ce projet longtemps caressé. — Eh! pourquoi donc? m'écriai-je. — Pourquoi? reprit-il avec vivacité, parce que je n'ai pas et que je n'aurai jamais les sommes fabuleuses dont il faudrait disposer pour mener à bonne fin une pareille entreprise. Autrefois, quand je consacrais à une très belle pièce due à Palissy de *cinq* à *six* francs, je croyais en avoir donné un prix convenable. Depuis, j'ai augmenté un peu ce prix; mais aujourd'hui qu'un seul plat avec figures se vend de *quatre* à *cinq* mille francs, c'est aux souverains, ou bien aux rois de la finance qu'il faut laisser de telles raretés. Oh! vous devez être content, ajoutait-il, vous qui préférez ces folles enchères à l'oubli qui déroba si longtemps nos objets d'art à des admirations exagérées. » En vain j'essayai de défendre l'opinion contraire, je restai vaincu par l'indignation vraie de l'artiste et du curieux, qui, dans cette circonstance, pouvait bien avoir raison. Il est certain que les productions authentiques de Bernard Palissy ont pris, dans les ventes, une valeur excessive, car chaque pièce parvenue jusqu'à nous est un exemplaire d'une œuvre sortie du moule; et tel plat, telle aiguière restés uniques jusqu'à ce jour, peuvent, soit demain, soit plus tard, se rencontrer en double et même en triple exemplaire. On a peine à comprendre le prix élevé qu'on donne aujourd'hui de ces objets. Le

Digitized by Google

dernier qui a passé en vente a été payé *cinq mille francs*, et les experts du Louvre, en évaluant à un peu plus de *cent trente-huit mille francs* les quatre-vingt-dix-sept pièces de Palissy rassemblées par M. Sauvageot, ont été des plus modérés dans leur estimation.

Naguère encore, si j'avais eu à parler de Bernard Palissy, j'aurais dû commencer par faire connaître son pays, l'époque de sa naissance et le temps où il a vécu. Aujourd'hui, grâce aux nombreux travaux modernes sur l'histoire de l'art en France, Bernard Palissy n'est plus un nom ignoré.

Quelques ouvrages dans lesquels il rend compte de ses travaux, réimprimés récemment, nous font connaître plusieurs circonstances assez importantes de sa vie. Né vers l'année 1510, dans un petit village du Périgord, Palissy était un pauvre artisan verrier, se livrant quand besoin était à l'arpentage et à la levée des plans, mais gagnant en somme assez péniblement sa vie. Il était doué de facultés d'observation remarquables ; il admirait la nature, s'appliquait à en étudier les curiosités, et se plaisait à parcourir, des journées entières, les montagnes, les forêts, les prés, les bords des rivières ; à visiter les carrières et les mines, les grottes et les cavernes. Un jour, vers l'année 1539, le hasard fit tomber entre ses mains une de ces coupes émaillées telles qu'on les fabriquait depuis longtemps en Italie, à Faenza principalement. Palissy se mit à réfléchir que s'il pouvait appliquer cette industrie, entièrement inconnue en France, à la terre qu'il avait à sa disposition, il ferait peut-être sa fortune. Il tenta des efforts infructueux d'abord, obtint ensuite quelques résultats bien imparfaits encore, puis enfin découvrit complètement le secret qu'il avait poursuivi pendant seize années, avec cette persévérance qui est le caractère du génie. Il faut lire dans son *Traité de l'Art de Terre*, le récit de tous les efforts qu'il a dû faire, de toutes les peines et privations qu'il a endurées, des moqueries et des injures qu'il a subies de la part de ses amis et de sa propre famille ! On ne peut qu'admirer cet artisan, dont l'âme était si fortement trempée et la conviction si profonde, qu'il est parvenu à triompher de tous les obstacles. On est ému quand, après une de ces nombreuses déceptions qu'il a éprouvées, il raconte lui-même qu'il se sentit frappé d'un tel coup qu'il crut en mourir. Palissy ajoute, dans ce style simple mais imagé qui est le sien : « aussi, en me travaillant à de telles affaires, je me suis trouvé l'espace de plus de dix ans si fort escoulé en ma personne, qu'il n'y avoit aucune forme ny apparence de bosse aux bras ny aux jambes ; ains (*mais*) estoient mes dictes jambes toutes d'une venue, de sorte que les liens de quoy j'attachois mes bas de chausses, estoyent, soudain que je cheminois, sur les talons avec le résidu de mes chausses. » Tant de persévérance fut enfin couron-

Digitized by Google

née d'un plein succès, et Bernard Palissy obtint du roi Charles IX un brevet qui rendait manifeste à tous son industrieuse invention [1]. Il nous dit qu'il était assez habile dans *l'art de la pourtraiture ;* il entend par là qu'il avait le don de représenter très fidèlement les objets copiés par lui : on peut se convaincre de la vérité de ces paroles en considérant chacune de ses productions, particulièrement celles qui contiennent des figures réduites d'hommes et d'animaux. Quant à ces plats de toutes les formes et de diverses grandeurs où l'on voit sculptés en relief, avec tant de vérité, des reptiles, des insectes, des poissons, des oiseaux, des pierres, des plantes, des fleurs et des fruits, dans l'agencement desquels cet habile ouvrier est passé maître, on a remarqué, et suivant nous avec justesse, qu'ils étaient moulés sur nature et non les produits de l'imitation. On a demandé aussi à quel usage pouvaient servir ces plats chargés de sculptures en relief qui en remplissent souvent la profondeur et l'étendue. M. Pottier, dont j'ai plusieurs fois invoqué le témoignage, a parfaitement répondu à cette question, en disant que ces plats étaient destinés à garnir les dressoirs qui, suivant un usage très ancien, encore usité dans nos campagnes, et qui tend à revenir dans les villes, ornaient les salles où l'on prenait les repas, et même certaines chambres à coucher. Cette vaisselle devait remplacer l'argenterie chez les bourgeois, les petits marchands, chez toutes les personnes enfin peu favorisées de la fortune.

Les productions de Bernard Palissy se divisent en plusieurs séries ; la première, et la plus nombreuse, est celle qui comprend les plats de toutes les grandeurs et de toutes les formes, dont les ornements, empruntés à la nature champêtre et représentant des feuillages, des fleurs, des fruits, des animaux, des insectes ou des poissons, ont été moulés sur ces objets ; la seconde, qui n'est pas la moins remarquable, comprend les plats ornés de figures humaines réduites ou d'animaux, dues à l'invention de l'artiste ou copiées par lui sur des modèles de plus grande dimension ; la troisième série se compose des aiguières, des coupes, des vases, enfin de tous ces ustensiles de ménage si variés déjà au XVI^e siècle ; la quatrième embrasse toutes les figures, grandes ou petites, rustiques ou d'un genre plus relevé, se rapprochant de la statuaire. J'ai classé l'œuvre du maître dans l'ordre chronologique où, suivant moi, elle a

[1] Le titre pris par Bernard Palissy d'inventeur des *rustiques figulines* du roi demande à être expliqué. Le mot figuline n'est point un diminutif propre à désigner de petites figures. Ce terme est dérivé du mot latin *figulus*, ouvrier en terre. Palissy annonçait par là que c'était avec cette matière qu'il travaillait. Telle est l'explication donnée par Faujas de Saint-Fons, p. 28 de son édition des *Œuvres de Palissy*.

Digitized by Google

été produite. De l'imitation servile de la nature, l'artiste s'est élevé peu à peu à des conceptions originales. On a remarqué avec justesse que dans les œuvres de la seconde série, les plats à figures, Palissy déploie tout son art; les ornements des bordures sont exécutés avec un soin tout particulier. Du reste, *l'agencement* de chaque pièce est le triomphe de Palissy. Il excelle à combiner le mélange des émaux dans les feuillages, les fleurs et les fruits, dans les coquillages, les poissons, les reptiles et les insectes; il sait en faire un ensemble qui plaît à l'œil et satisfait l'esprit.

A force de persévérance, M. Sauvageot a réuni près de cent pièces, qui ne représentent pas l'œuvre complète de Palissy, mais qui suffisent pour en faire apprécier les principales parties. Les plats sont au nombre de soixante-quatre, dont trente-et-un représentent des reptiles, des poissons, des insectes, des feuillages, des fleurs, des fruits ou des ornements variés. Je ne décrirai en particulier aucune de ces pièces, dans lesquelles on retrouve toute la beauté d'exécution dont je viens de signaler les principaux caractères.

Il y a trente-trois plats à figures humaines; plusieurs sont très remarquables, tels que ceux qui renferment les sujets suivants : *Vénus et les Amours*, *l'enlèvement de Proserpine*, *la Nymphe de Fontainebleau*. Ce dernier est un plat ovale, entouré d'une bordure dont les ornements sont d'une exécution merveilleuse. L'intérieur représente une nymphe vue de profil, assise au milieu des roseaux, au bord d'une fontaine, le bras droit appuyé sur une urne en coquillages, d'où s'échappe la source de la fontaine. Un grand levrier, placé à gauche de la nymphe, s'arrête à sa vue ; on aperçoit au milieu des roseaux la tête d'un second levrier. Cette charmante composition a d'autant plus d'intérêt, qu'elle se rattache aux traditions populaires relatives au palais de Fontainebleau et à l'origine de son nom. On prétend qu'un chien du roi, nommé *Bleau*, égaré à la chasse, fut retrouvé au bord d'une fontaine inconnue qui coulait dans la vaste forêt de Bièvre. Ce fut dans cet endroit que le roi, dont on ne dit pas le nom, commença de bâtir le château, qui fut alors nommé *Fontainebleau*. Le Rosso a reproduit plusieurs fois ce sujet dans les peintures dont il a orné cette célèbre résidence.

Onze pièces seulement, mais toutes très remarquables, appartiennent à la troisième division, composée d'ustensiles de toutes sortes, tels que aiguières, salières, saucières, flambeaux, écritoires, etc. C'est d'abord une pièce d'une charmante exécution, à laquelle, dans le langage de la *curiosité* moderne, on a donné le nom de *saucière*. M. A. Pottier, très bon juge en cette matière, y reconnaît plutôt un vase à boire. Dans le groupe des deux figures nues, un jeune homme

Digitized by Google

et une jeune femme enlacés d'une écharpe, il reconnaît, avec raison, la représentation de Cérès et de Bacchus, ornement naturel d'une coupe, et, sans doute aussi, par une ingénieuse allusion à cette maxime : *Sine Cerere et Baccho friget Venus.* Il y a encore deux autres saucières du genre de la précédente; une d'elles, représentant Vénus, qui tient l'Amour dans ses bras, est unique jusqu'à ce jour. Parmi les pièces uniques de cette catégorie, je signalerai une grande écritoire avec frise et arabesques, une paire de flambeaux et une salière. Je signalerai encore, comme étant la seule qui soit connue en France de cette forme, une très belle aiguière, ornée de médaillons et de mascarons, avec une anse qui représente une femme renversée.

Quinze pièces de la collection Sauvageot appartiennent à la dernière des quatre séries formant l'œuvre de Bernard Palissy. Ce sont : 1° une plaque carrée dans un entourage de coquilles blanches saillantes; elle représente la *Charité humaine*, figurée par une belle femme le sein nu et entourée d'enfants : elle les caresse d'une main; de l'autre elle soutient un enfant qu'elle allaite, tandis qu'elle se retourne vers un quatrième qu'elle embrasse; 2° une autre pièce moins grande représente un page porte-flambeau, nu à mi-corps, servant de torchère, en costume du temps de Charles IX; 3° une couleuvre entièrement détachée, de grandeur naturelle, de soixante centimètres; 4° quatre figurines : la nourrice, Neptune, le joueur de vielle, le joueur de cornemuse. Il y a huit autres figures d'une dimension plus petite, parmi lesquelles je me contenterai de citer celle qui représente un enfant enlevant les petits d'une chienne qui le poursuit et le tire par sa chemise.

Telles sont les pièces principales de cet ensemble, dont les descriptions ne peuvent donner qu'une idée imparfaite; il faut l'avoir vu pour l'apprécier à sa juste valeur.

LE ROUX DE LINCY.

---

Digitized by Google

# LES TRAVAUX

DU

# CORPS LÉGISLATIF

1852-1857

Il est peu de personnes qui se rendent un compte exact du rôle que doit jouer le Corps législatif dans la constitution impériale. On disait de la Chambre des députés, sous le règne du roi Louis-Philippe, qu'elle était tout ; aujourd'hui, on affecte de dire que la représentation du pays n'est rien : la vérité est rarement dans ces extrêmes. Nous sommes convaincu, pour notre part, que le Corps législatif a rendu de très réels services, dont le seul tort est de pas être suffisamment connus. Il nous paraît facile, d'ailleurs, de prouver que la constitution de ce corps politique, qui comporte peut-être quelques améliorations, est en réalité conforme aux vœux et à toutes les traditions de la France ; ainsi *origine historique*, *services rendus*, *améliorations possibles ;* ce sont là les trois points sur lesquels nous appelons l'attention du lecteur.

## I

De quel mouvement des esprits est sorti le Corps législatif actuel ? On avait souffert, pendant de longues années, des luttes stériles du

Digitized by Google

parlement, des violences de l'esprit de parti, des ambitions obstinées qui prétendaient s'imposer quand même, du désordre des esprits, qui, débordant des régions politiques, allait se répandant dans les rues. A la Chambre des députés, toute brillante de talents oratoires, mais gouvernant sans contre-poids et emportant dans sa chute le gouvernement tout entier, avaient succédé les Assemblées républicaines *constituante* et *législative;* c'était, avec beaucoup plus de confusion et de menaces pour l'avenir, la continuation de leur aînée ; la France tour à tour indifférente à des débats dont le vif intérêt n'était guère senti hors des murs de la capitale, irritée des saturnales parisiennes, se fatigua enfin de ce despotisme sans gloire ; elle remit ses destinées entre les mains d'un prince qui lui rappelait un passé glorieux.

Voyons comment ce prince comprit sur ce point la mission qui lui était confiée.

« Puisque la France, disait-il dans sa proclamation au peuple, ne marche depuis cinquante ans qu'en vertu de l'organisation administrative, militaire, judiciaire, religieuse, financière du Consulat et de l'Empire, pourquoi n'adopterions-nous pas les institutions politiques de cette époque? Créées par la même pensée, elles doivent porter en elles le même caractère de nationalité et d'utilité publique.... Une Chambre vote les lois et l'impôt ; elle est élue par le suffrage universel, sans scrutin de liste ; le peuple, choisissant isolément chaque candidat, peut plus facilement apprécier le mérite de chacun d'eux... La Chambre n'est plus composée que d'environ deux cent soixante membres ; c'est là une première garantie du calme des délibérations, car trop souvent on a vu dans les Assemblées la mobilité et l'ardeur des passions croître en raison du nombre... Le Corps législatif discute librement la loi, l'adopte ou la repousse ; mais il n'y introduit pas à l'improviste de ces amendements qui dérangent souvent toute l'économie d'un système et l'ensemble du projet primitif ; à plus forte raison n'a-t-elle plus cette initiative parlementaire qui permettait à chaque député de se substituer à tout propos au gouvernement, en présentant les projets les moins étudiés, les moins approfondis. — La Chambre n'étant plus en présence des ministres, et les projets de loi étant soutenus par les orateurs du Conseil d'Etat, le temps ne se perd plus en vaines interpellations, en accusations frivoles, en luttes passionnées, dont l'unique but était de renverser les ministres pour les remplacer. Ainsi donc les délibérations du Corps législatif seront indépendantes ; mais les causes d'agitation stérile auront été supprimées ; des lenteurs salutaires apportées à toute modification de la loi, les mandataires de la nation feront mûrement les choses sérieuses. »

Le nouveau Corps législatif, ainsi constitué par le chef de l'Etat, était conforme, à peu de chose près du moins, aux traditions

Digitized by Google

du régime impérial. Ce n'était plus la noblesse qui gouvernait, comme cela avait lieu dans notre ancienne France, comme cela se voit encore aujourd'hui en Angleterre et dans les pays aristocratiques; ce n'était pas non plus la bourgeoisie, que créa la Charte de 1830; le peuple, enfin, dans l'acception étroite qu'on avait donnée à ce mot sous la République, ne devait plus être le maître de la France : tous les citoyens du pays, par des mandataires librement élus, venaient adopter et non faire la loi, contrôler et non proposer l'impôt. L'initiative du pouvoir restait à un chef unique, puissant et responsable.

Les rôles respectifs du souverain et des mandataires du pays redevenaient ainsi conformes à la tradition impériale, mais ils avaient encore le précieux avantage de donner satisfaction aux vœux les plus anciennement et les plus clairement manifestés par la nation.

Pour se convaincre de la vérité de cette assertion, on peut faire appel à des souvenirs historiques de deux natures. On peut rechercher d'abord si, dans la constitution monarchique de la France, il y a place pour un souverain semblable à celui qui règne en Angleterre et dans les pays aristocratiques; et, si nous arrivons à cette conclusion que les chefs des deux pays ne sauraient avoir le même degré de puissance, nous en déduirons que la représentation du peuple ne saurait être la même dans les deux Etats. Enfin, l'histoire toujours à la main, on peut aborder directement le problème, et prouver, qu'en France, le système ingénieux des communes, contrôlées par une chambre aristocratique, ne saurait fonctionner utilement.

On a dit souvent, et avec raison, que les révolutions finissent du jour où elles éclatent. Pendant des siècles, la France chercha à se personnifier dans un souverain glorieux que, chaque jour, elle débarrassait de ses rivaux; dans un chef illustre, capable de représenter avec éclat et de passionner un grand peuple. L'histoire est pleine de ces combats qui augmentent peu à peu et l'autorité du roi et l'étendue de son royaume; après chaque rencontre, la noblesse perd un de ses antiques priviléges, et une nouvelle province vient se souder au territoire français; mais bientôt tous les obstacles qui gênaient l'unité française ont disparu; sous le corps ancien dont il ne reste plus que la surface, un corps nouveau est vivant; alors la révolution est mûre, alors elle éclate, n'ayant plus pour but de bouleverser toutes choses, mais seulement de déchirer un voile qui ne trompe plus personne, de déclarer un fait déjà connu de tous, qu'elle ne crée pas mais qu'elle baptise.

Aussi tout le monde est-il bien convaincu, aujourd'hui, que la révolution de 1789 n'avait pas pour but de substituer la constitution ré-

Digitized by Google

publicaine à la constitution monarchique; la révolution a dépassé son but; les vœux du peuple ont été un instant méconnus; tous les cahiers des Etats généraux demandaient un roi. La tradition, en France, est décidément monarchique ; la république ne fut jamais qu'un accident. Mais si le pays voulait un roi, quel serait son rôle ?

Serait-ce un roi à l'anglaise, qui règne mais ne gouverne pas, un pâle souverain, très humble serviteur d'une aristocratie toute-puissante, un roi que, pour tout dire en un mot, on peut sans inconvénient remplacer par une femme? Ou bien serait-ce un roi à la française, jaloux de gouverner, libre et fier, responsable de ses fautes devant son peuple, et béni par lui pour ses bienfaits, un roi qui décide de la paix et de la guerre, représentant suprême de millions d'hommes dociles à sa pensée et qu'il entraîne à sa suite dans les combats où se jouent la richesse et la grandeur du pays ? Cette seconde question semble aussi facile à résoudre que la première.

Avant 1815, on n'avait jamais entendu parler en France, de ce souverain à la mode anglaise, quoique, depuis des siècles, l'Angleterre eût jeté dans le monde un grand éclat, et qu'on eût trouvé fort naturel de désirer un chef semblable au sien, si les instincts du pays ne lui avaient pas été si décidément contraires; était-ce bien d'ailleurs une terre capable d'enfanter un tel roi, cette terre qui avait porté Charlemagne, Philippe-Auguste, Louis XI, Richelieu, Louis XIV et Napoléon?

A quoi bon alors tant de sang répandu en maintes batailles pour constituer l'unité française, pour réunir en un seul faisceau toute l'administration du pays? Depuis L'Hospital jusqu'à d'Aguesseau, que d'efforts pour ramener à l'unité de direction les grands services publics? Guerre, marine, justice, travaux publics, administration proprement dite, tout désormais remontera jusqu'au trône; le peuple a voulu que les rênes qu'il confie au souverain s'étendissent comme un immense réseau sur tous les points du territoire, et au moment où ce chef aimé et respecté s'avancerait pour saisir ces rênes qu'on lui offre, on frapperait la main qui doit les tenir ! Non, personne ne croit plus que le pays, après ce long enfantement du chef national, ait tout à coup changé de volonté; personne n'admet, qu'après avoir augmenté, fortifié pendant de si longues années le pouvoir souverain, au moment de voir fonctionner ce type si longtemps rêvé, de jouir des bienfaits qu'il en voulait retirer avant d'avoir pu se rendre compte de ses imperfections pratiques, le peuple ait renié son œuvre et passé sans transition comme sans cause, du chef puissant qu'avaient demandé les révolutionnaires de 1789, à ce chef sans grandeur et sans pouvoir qui vivait au delà du détroit ! Singulière

Digitized by Google

et inexplicable contradiction, en effet, que de centraliser toutes choses dans un pays, et de refuser un chef à cette centralisation !

Il est vrai, dans le hasard des révolutions, notre pays a pu voir ce souverain, d'importation étrangère, s'asseoir un instant sur le trône; la Restauration se reconnaissant impuissante à modifier le régime civil et égalitaire de l'Empire, n'osant consulter les instincts populaires, sans autre désir que de s'écarter au moins en un point de la tradition impériale, la Restauration avait voulu implanter sur notre sol ce fantôme de roi qui est comme le couronnement de la constitution anglaise; c'étaient deux erreurs à la fois, d'abord parce qu'il est rare que deux peuples soient à ce point semblables que le gouvernement qui va à l'un soit justement à la taille de l'autre, ensuite, parce qu'une constitution est l'œuvre du temps et non faite toute d'une pièce, et que lors même qu'on voudrait peu à peu l'imposer à un pays, on ne saurait le faire tout à coup et avec la facilité qu'on trouve à mettre un chapeau sur sa tête.

Il y a, dans notre vieux monde, deux types de souverains bien distincts, l'un en qui réside toute initiative, l'autre, instrument docile aux mains d'une classe toute-puissante; le premier appartient aux pays démocratiques et égalitaires, aux pays dans lesquels la civilisation romaine a laissé une empreinte ineffaçable; l'autre est né pour servir la race saxonne, race amoureuse de la tradition et capable de supporter et d'aimer une aristocratie. Donner à deux nations si différentes le même souverain, ce n'est pas progresser, c'est tout confondre et courir à d'inévitables et prochaines catastrophes.

Tracer en quelques lignes la physionomie nécessaire du chef de l'Etat en France, dire qu'il doit être l'origine de toute initiative, c'est indiquer implicitement ce que peut être la représentation du pays. Elle votera la loi et l'impôt, mais ne les proposera pas. Dans une constitution sagement réglée, l'initiative, en effet, ne saurait appartenir à deux pouvoirs à la fois.

Pour qui sait lire l'histoire, tout se tient, tout est logique, et il ne serait ni long ni difficile de prouver que, sur ce point encore, la tradition et la nature des choses s'accordent à repousser une constitution législative semblable à celle qui nous est venue de l'Angleterre à la suite de nos malheurs. Dans ce pays, la Chambre des communes et la Chambre des lords se partagent le gouvernement; à l'une appartient toute activité, toute tendance au progrès; à l'autre la modération, la sagesse, toutes les forces résistantes de la tradition; la seconde est le contre-poids nécessaire de la première. Mais où retrouver chez nous ce dernier élément indispensable à l'harmonie du système anglais? Dans les deux pays, le sort de l'aristocratie fut toujours bien différent, et dans le moment où elle n'existe plus chez nous,

Digitized by Google

elle est encore toute-puissante chez nos voisins. Quelles vicissitudes contraires pour cette classe aristocratique, selon qu'elle vivait au delà ou en decà du détroit. En Angleterre, tout se fait, tout se poursuit, tout s'améliore par elle. En France, depuis Louis XI, elle a toujours été déclinant, et, en 1789, elle disparut pour toujours.

Mais alors, si l'aristocratie est antipathique à notre pays, si elle n'existe plus et ne saurait jamais revenir, comment établir en France ce système ingénieux des Anglais? On voit bien une Chambre qui aura tous les éléments désirables d'activité, de passions et de progrès, mais où trouver le contre-poids, où trouver la tradition? Une Chambre des pairs, un Sénat ne sont et ne peuvent être, comme leur cadette, que des Chambres bourgeoises. Pour constituer une véritable aristocratie, il faut des priviléges, et dans ce pays on n'en veut plus. Que deviendra alors cette chambre bourgeoise, source de toute activité, centre de toutes les passions, privée d'un contre-poids nécessaire? N'était-il pas facile de prévoir, avant même que l'expérience eût parlé, que s'enivrant chaque jour de sa puissance, elle éclaterait tout à coup, entraînant dans sa ruine le pays tout entier? Nous nous étonnions tout à l'heure qu'on eût voulu supprimer la souveraineté dans un pays fortement centralisé comme le nôtre : l'erreur est aussi grande à vouloir la déplacer qu'à vouloir la supprimer; avant de confier la souveraineté aux mandataires élus du pays, a-t-on jeté un coup d'œil sur le pays que l'on paraît si peu comprendre? a-t-on réfléchi à son organisation politique et administrative? Regardez un instant ce corps savamment et logiquement constitué : un maire, un conseil municipal; un sous-préfet, un conseil d'arrondissement; un préfet, un conseil général; ce sont tous des chefs à qui l'on délègue une portion de l'autorité souveraine; ce sont tous des conseils qui ne font que surveiller et contrôler la gestion de leurs chefs. Allez plus haut, montez encore un échelon, que conseille énergiquement et hautement le bon sens? Un chef souverain pour l'Etat, comme il y en a pour la commune, l'arrondissement et le département, un conseil chargé de contrôler et de surveiller la politique du chef, comme cela a lieu à tous les degrés de l'organisation administrative; mais non, sous prétexte d'améliorer, on a tout bouleversé; la souveraineté a été déplacée; ce corps français si admirablement constitué, on l'a décapité et c'est une tête anglaise qu'on a mise sur ses épaules.

La bourgeoisie, dans tout le cours de notre histoire, s'est bien gardée de demander pour elle seule ce gouvernement de l'Etat. Dans toutes ses manifestations publiques, en récompense des efforts qu'elle avait prêtés à la royauté pour écraser la noblesse, elle ne sollicita jamais que la faculté de se réunir à époques régulières pour

Digitized by Google

contrôler et non diriger le gouvernement du roi. Dans les Etats généraux de 1789, comme dans tous ceux qui se sont succédé depuis le XIV^e siècle, on voit invariablement formulé ce vœu : « *La loi est faite par le roi et la nation représentée par les Etats généraux. — Au roi appartient le pouvoir exécutif. — Les Etats généraux s'assemblent tous les trois ans. — Ils votent les lois et les impôts.* »

Nos pères furent plus sages que leurs enfants. Ils ne croyaient pas qu'ils pussent gouverner à eux seuls le pays qu'ils entendaient servir de leur mieux, mais non diriger ; ils avaient conscience des besoins de stabilité d'une grande nation et ils trouvaient dans l'extrême mobilité de leur existence civile des obstacles sérieux à un bon gouvernement. C'est qu'en effet, il y a chez tous les peuples une tradition qu'il faut avoir l'intelligence de bien discerner, qu'il faut avoir la force de suivre ; chaque jour, sans doute, peut amener une modification à la constitution, un progrès nouveau ; mais ce progrès, cette modification, pour être véritablement utiles, doivent être presque insensibles. Quelquefois des révolutions éclatent et un désordre effroyable semble désorganiser à la fois toutes les parties du corps social ; mais après l'orage, et quand on se recule pour voir les événements à leur vrai point de vue, on s'aperçoit bien vite que les choses sont fort peu changées ; quand même un peuple marche à sa ruine, c'est par degrés insensibles qu'il s'y achemine, et, il faut bien le dire, la mort d'une nation, cette catastrophe qui paraît si terrible à celui qui la lit dans l'histoire, elle a été à peine sentie par les contemporains. Aujourd'hui a toujours beaucoup ressemblé à hier.

Lors donc qu'un gouvernement nouveau s'établit, lorsqu'une classe quelconque a la prétention de gouverner à elle seule, il faut qu'elle se montre fidèle à ses principes, pleine de ressemblance avec elle-même ; tout mouvement violent, tout soubresaut, toute politique variable jettent le désordre dans les esprits, et, bientôt après, dans tous les rapports sociaux. Dans cette rude tâche du gouvernement des hommes, il faut, pour ainsi dire, accumuler les vertus les plus opposées ; la fermeté, le courage sont indispensables ; mais la prudence et la modération ne le sont pas moins ; savoir attendre, savoir ajourner ses désirs, souffrir, souffrir longtemps dans ses affections, dans ses espérances ; dédaigner la calomnie persistante, tout cela est peu si l'on n'a pas cette qualité première, sans laquelle toutes les autres ne sont rien : savoir ce qu'on veut ; il faut tenir d'une main ferme son drapeau sur lequel on a écrit en lettres inaltérables le programme de sa conduite, et défendre ce programme en tous temps, en tous lieux, contre ses ennemis, contre ses amis

Digitized by Google

mêmes, chose plus difficile, le défendre jusqu'à ce que Dieu, en vous retirant la vie, vous délie du premier des devoirs d'un gouvernement. Comment sans cela se créer des partisans? quelle confiance peuvent-ils avoir en vous quand vous paraissez chaque jour n'en avoir pas en vous-même! Et ce devoir, qui est imposé à tous les souverains de tous les pays, n'est-il pas plus impérieux dans les vieilles sociétés comme la nôtre, où de violentes et de fréquentes révolutions ont jeté le doute dans bien des esprits, où tous les partis, le légitimiste et le républicain, le partisan du régime anglais et le partisan du régime impérial, sont obligés de vivre côte à côte? Hésiter dans la direction qu'on prendra, c'est se mettre tout le monde à dos. Que, dans les pays nouveaux, en Amérique, par exemple, ce besoin de direction unique soit moins vivement senti, on le conçoit sans peine; là, on ne risque pas de se heurter à vingt écueils différents; là, les whigs, les torys, les know-nothings même, ne sont pas des partis, ce sont des nuances; tout le monde au fond de l'âme veut la même chose, et l'on éprouve peu de difficultés à choisir une route quand il n'y en a qu'une et que chacun est d'accord pour la suivre. Mais, dans notre Europe, les routes se croisent en tous sens, et s'il faut une grande pénétration pour choisir la meilleure, il faut aussi un grand caractère pour s'y maintenir et entraîner peu à peu tous les dissidents à sa suite.

Nos pères, avons-nous dit, n'avaient pas eu la pensée de prendre cette lourde tâche; nous, nous l'avons acceptée. Pendant près de quarante ans, la bourgeoisie a exclusivement gouverné la France, et pendant quarante ans la France fut violemment agitée. Son drapeau passa par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, depuis le blanc le plus pur jusqu'au rouge écarlate; ce fut un temps de faiblesse, de compromis, de demi-mesures, de confusion universelle qui, peu à peu, finissait par détruire le prestige que notre pays avait acquis dans le monde. Sous le règne exclusif de la bourgeoisie, la France connut toutes les formes de gouvernement. Elle fut tour à tour impériale, légitimiste, parlementaire et républicaine. Quelle confiance le gouvernement de la bourgeoisie peut-il donc inspirer! A la vérité il a donné des arrhes à tous les partis, mais en a-t-il satisfait aucun?

On se tromperait beaucoup si l'on pensait que nous voulons nous donner le triste et facile plaisir de mal parler de ceux qui ne sont plus. Il ne saurait coûter en quoi que ce soit, à ceux qui aiment et respectent le régime actuel, de dire les facultés brillantes et les rares vertus du souverain que la France s'était donné en 1830; rien ne plaît plus à notre orgueil national que de raconter les débats oratoires qui, à cette époque, jetèrent tant d'éclat sur la tribune française; tout ce qui fut heureux pour notre pays, aucune de ses gloires

Digitized by Google

ne sauraient nous trouver indifférents; d'ailleurs si la générosité est difficile pour les pauvres, le gouvernement de l'empereur nous semble avoir, au contraire, les moyens d'être impartial envers tout le monde. Mais nous voulons être plus justes envers la bourgeoisie qu'elle ne l'a été envers elle-même au jour de sa chute; nous ne nous associerons pas aux vaines récriminations que se sont adressées ses propres partisans. Elle n'a pas réussi, mais à qui la faute? Ce ne sont ni les lumières, ni les vertus, ni les rares talents qui lui ont manqué, c'est sa constitution même qui ne lui permettait pas de rendre les services qu'on attendait d'elle; l'esprit de suite, la stabilité, une tradition enfin, lui ont fait et lui feront toujours défaut.

Qu'a-t-elle donc de stable en elle-même, cette classe de l'Etat que l'on suppose capable de gouverner à elle seule? Les éléments qui la composent ne sont-ils pas variables à l'excès? Une génération succède à une autre; quelle garantie avez-vous que la cadette suivra la trace de son aînée? Le père avait fait fortune dans le commerce et avait été élu représentant du pays : ses fils, soumis à l'égalité du partage des biens, se sont vus relativement pauvres; la fortune du père, séparée en quatre ou cinq morceaux, ne suffisait pas à faire vivre chacun de ses rentes, il a fallu prendre un état; celui-ci s'est voué au commerce comme son père, celui-là s'est fait médecin, cet autre avocat; ce dernier, après avoir essayé de tout, n'a réussi à rien. Suivez chacun de ces enfants dans tous les hasards de leurs carrières. Le commerçant, pour prendre l'hypothèse la plus favorable, a réussi; après beaucoup d'efforts, lui aussi est devenu riche, mais il a vécu loin de son père, loin de son pays peut-être, et rien ne prouve qu'il ait conservé les idées qu'il aurait puisées dans sa famille. Le médecin aura réussi, si l'on veut, mais il a une nombreuse famille; sa vie, quoique aisée, ne lui permet pas de songer à la politique; ses études et sa science en feront d'ailleurs un personnage tout différent de celui auquel il succède. L'avocat, comme le savant, n'a pas réussi du tout; ce sont deux existences déclassées et perdues. N'y a-t-il pas les plus grandes probabilités pour que ces enfants qui ont tous été élevés loin des yeux de leur père, que les nécessités de leur état et de leur famille ont jetés dans des métiers fort différents, ne soient pas imbus des mêmes idées, des mêmes doctrines politiques et sociales que leur auteur commun? Et d'ailleurs, c'est, Dieu merci! un fait aujourd'hui reconnu, que tout le monde n'est pas apte en naissant à gouverner le monde, et que la politique exige autant d'études que tout autre métier. Où donc auraient-ils appris ce rude métier, ces enfants très nécessairement distraits par le labeur de chaque jour? Il faut d'abord mettre sa famille au-dessus du besoin, c'est le premier des devoirs, c'est la plus chère des besognes;



Digitized by Google

quand l'aisance sera venue, on songera à la politique; mais les études préalables et nécessaires, qui les remplacera? On n'apprend plus guère passé quarante ans.

Voilà pour une génération : que par la pensée on veuille bien descendre jusqu'à la seconde, on verra se multiplier à l'infini ces hasards dont nous venons de parler, et l'on peut certifier que, si le grand-père, le fils et le petit-fils ont vécu dans des circonstances qui leur permettent d'avoir exactement les mêmes idées politiques, c'est un véritable accident et non la règle commune.

Est-ce bien dans une atmosphère si tourmentée, dans des familles où les sentiments peuvent être si différents par suite même de la divergence des intérêts; est-ce bien à cette classe de personnes qui peuvent passer, à chaque génération, par toutes les phases de la richesse, de l'aisance et de la misère, que vous confierez le soin exclusif de gouverner l'Etat? Est-ce bien dans un milieu pareil que vous trouverez la fidélité envers des principes invariables et une tradition constante?

Non, sans doute, et au lieu de faire un crime à la bourgeoisie française de n'avoir pas réussi à gouverner sagement, il est bien plus simple de reconnaître qu'on lui avait imposé une tâche pour laquelle elle n'était pas faite.

Quand le prince illustre à qui la France avait confié ses destinées régla les attributions respectives du souverain et des mandataires du pays, quand il donna à l'un l'initiative et aux autres le contrôle, il s'était donc justement inspiré des vraies traditions nationales.

Voyons maintenant comment le nouveau Corps législatif a rempli le mandat qu'il avait reçu.

## II

Avant de pénétrer dans le détail des actes de la législature pendant les six années qui viennent de s'écouler, qu'on nous permette de rappeler ici que le calme des délibérations des mandataires du pays n'a pas été sans influence sur le calme des passions publiques. Il y a je ne sais quelle coïncidence qui ne s'est jamais démentie entre l'ordre qui règne dans les rues, et celui qui préside aux travaux du Palais-Bourbon; la génération actuelle a pu voir tous les degrés d'agitation, depuis le malaise jusqu'au bouleversement, se réfléchir avec une exactitude mathématique, de l'enceinte des législateurs sur les bas-fonds de la société; on oublie aisément le mal

Digitized by Google

passé, cela est surtout vrai dans notre pays ; depuis six ans à peine, les pavés des faubourgs de la capitale restent tranquillement à leur place, et déjà on ne pense plus aux angoisses qu'on a éprouvées ; sans doute ce calme profond dont jouit le pays n'est pas dû à la seule action du Corps législatif, mais il est au moins certain que sa constitution actuelle lui permet d'être utile sans rien bouleverser, et qu'on ne saurait lui faire le douloureux reproche d'être le premier quoiqu'involontaire auteur des troubles publics.

Rendons compte maintenant, non pas de tous les actes du Corps législatif, mais seulement de ceux qui permettront de se fixer sur le caractère général de sa politique, sur le degré d'activité dont il a fait preuve, sur ses tendances indépendantes ; d'abord nous diviserons notre tâche : séparant en deux parties, les six années qui se sont écoulées depuis 1852 jusqu'à 1857, nous examinerons successivement, dans chacune des périodes de 1852 à 1854, de 1855 à 1857, les projets de lois principaux qui y ont vu le jour ; nous parlerons du travail qui s'est fait dans les bureaux et des débats publics ; nous aurons ainsi occasion de montrer que si l'action des députés s'est très fréquemment révélée dans l'intérieur des commissions par de nombreux amendements, les manifestations des sentiments, nous ne dirons pas les plus hostiles, mais au moins les plus ardents, se sont fait jour en public avec une véritable indépendance.

## § 1er.

On se rappelle qu'en 1852, le budget de l'année courante fut réglé par décret présidentiel, et que les députés n'eurent à s'occuper que du budget de 1853 ; mais en dehors de cette affaire d'une grave importance dans toutes les assemblées, mais d'une importance plus capitale encore pour le Corps législatif, puisque c'est sa principale attribution, il faut noter une loi qui avait pour objet *la refonte des monnaies de cuivre* (M. Devinck rapporteur). Ce projet avait déjà été étudié en 1828, en 1838, en 1843, en 1848 ; il arriva à bonne fin en 1852 après une sérieuse discussion. La Chambre s'occupa ensuite d'un projet *sur la réhabilitation des condamnés* (M. Langlais rapporteur) ; c'était un terme moyen entre l'ancienne législation, qui passait pour rendre trop difficile la réhabilitation, et la loi de 1848 qui, en la rendant trop facile, pouvait faire craindre des abus. Ces deux projets avaient été mûrement préparés dans les bureaux, et les commissions avaient cru devoir présenter de

Digitized by Google

sérieuses modifications à l'approbation du conseil d'Etat; ces modifications avaient été pour la plupart accueillies, car, dans le projet sur les monnaies de cuivre, le conseil avait adopté deux des trois amendements présentés, et dans le projet sur la réhabilitation, la commission en avait fait adopter six sur les sept qu'elle avait demandés. Puis vint le budget de 1853, dont M. Chasseloup-Laubat avait préparé le rapport avec le talent dont il avait déjà donné maintes preuves; la commission avait minutieusement scruté les détails de ce budget, car elle avait soumis aux commissaires du gouvernement soixante-huit amendements, et avait réussi à en faire adopter vingt. Par sa juste préoccupation pour les finances de l'Etat, elle était également parvenue à réduire de 9 millions le budget des dépenses; c'était assurément deux succès importants, tout aussi importants que ceux que les anciennes Chambres remportaient sur le gouvernement de cette époque. Ici on avait eu moins de peine pour obtenir ce qu'on sollicitait, mais c'est tout simplement parce que de part et d'autre on n'avait d'autre préoccupation que l'intérêt public; autrefois, modifier un projet, amender une loi, obtenir une diminution dans le budget des recettes, c'était des deux côtés jouer sa situation personnelle; un beau discours et un amendement adopté pouvaient, dans des circonstances déterminées, donner un portefeuille à un député, et en sens inverse le faire perdre au ministre qui n'avait pas su réussir. Sans doute l'intérêt public préoccupait les esprits, mais les intérêts privés aussi étaient bien ardemment sollicités; la constitution nouvelle permet de faire sans bruit, sans ostentation, à huis clos pour ainsi dire, tout le bien qu'on attendait des luttes vaines et brillantes du régime parlementaire.

Quoi qu'il en soit, le budget devait être, comme autrefois, l'occasion de tous les discours qui avaient un certain caractère politique: divers orateurs, et assurément des plus compétents, entre autres MM. Gouin, de Kerdrel, de Kerveguen, de Montalembert, de Chasseloup-Laubat, prirent successivement la parole et firent quelquefois de très vives critiques de la constitution actuelle du Corps législatif. M. de Montalembert, notamment, s'éleva avec une certaine amertume contre l'impossibilité que, selon lui, la constitution apportait au droit d'amendement.

« C'était, disait-il, pour discuter, pour contrôler, pour voter le budget que le Corps législatif avait été élu. Le budget est venu, et, selon l'orateur, tout s'est trouvé impossible. A cet égard, il veut se rendre compte de ce qu'est le droit d'amendement. Il s'étonnerait qu'on en eût peur, car amender signifie améliorer. Comment alors pourrait-on voir avec déplaisir les

Digitized by Google

députés améliorer, dans l'intérêt du pays, telle ou telle mesure proposée ? Sans doute, l'orateur le reconnaît, il y a eu sous le régime parlementaire des intrigues, des coalitions de tout genre ; mais rien de tout cela ne pouvait être imputé au droit d'amendement. A supposer même qu'en matière de législation proprement dite, les amendements pussent être complétement écartés, il faudrait encore, selon l'orateur, qu'on laissât subsister le droit d'amendement dans la discussion du budget. Condamner les députés à voter ou à rejeter en entier les chapitres du budget, alors qu'ils ne voudraient y apporter que des modifications partielles, c'est les mettre en face d'une impossibilité, c'est les réduire à cette obligation funeste de dire au gouvernement : Tout ou rien ; situation que l'orateur répute impolitique à l'égard de toute espèce de projet de loi, mais qu'il réprouve surtout en matière de finances.

» Quant à l'intervention de MM. les conseillers d'Etat dans le nouveau mode de procéder, l'orateur reconnaît, comme membre de la commission du budget, que MM. les membres du conseil d'Etat se sont toujours montrés pleins d'égards et de bienveillance dans leurs rapports avec cette commission ; en tout ce qui était relations personnelles, l'harmonie la plus parfaite n'a cessé d'exister entre eux et les commissaires du Corps législatif. Mais, selon l'orateur, de grandes difficultés naissaient de ce que le conseil d'Etat ne remplissait pas les conditions indispensables pour discuter le budget. Il ne le prépare pas, il ne le perçoit pas, il ne le dépense pas. Les ministres, assistés de leurs chefs de service, étaient autrefois dans des conditions satisfaisantes lorsqu'ils se présentaient devant la commission du budget ; même les plus médiocres étaient au courant de toutes les questions et prêts à répondre sur tous les points. Les conseillers d'Etat, au contraire, étrangers à la préparation, à la perception et à l'emploi du budget, ne peuvent que recourir aux ministres et à leurs chefs-de service. L'orateur voit là une complication, mais non pas un progrès. Il pense qu'en deux ou trois séances consacrées à la préparation du budget, le conseil d'Etat n'a pas pu se livrer à une étude assez approfondie, qu'il n'a pas pu non plus apprécier avec une complète maturité, dans un court examen, les amendements qu'avait si laborieusement préparés la commission du budget. Présenté au conseil d'Etat seul et sans défenseur, chaque amendement était, comme un délinquant muet, jugé, condamné et exécuté sans désemparer. Tous devaient succomber ; aussi c'est à peine s'il en a été admis un sur dix ou douze ; et ce sont les plus insignifiants qui ont eu cette chance favorable. »

Nous nous expliquerons plus tard au sujet de la faculté que réclamait l'honorable orateur ; nous nous demanderons si elle est bien conforme à la constitution actuelle du Corps législatif, si elle ne tendrait pas à déplacer la souveraineté qui appartient maintenant au chef de l'Etat et non aux députés ; qu'il nous suffise de faire remarquer que lorsque, dans une réunion législative, les diverses commissions ont le droit de proposer cent-un amendements aux projets du

Digitized by Google

gouvernement, et parviennent à en faire adopter cinquante-deux, il n'y a réellement pas justice à prétendre que le droit à l'amendement n'existe pas[1].

Le budget donna encore lieu à quelques discours d'un intérêt général et politique; nous en citerons deux, un de l'honorable M. de Kerveguen sur la garde nationale, et l'autre de M. le duc d'Uzès sur le ministère de la police. Ils se recommandent, entre autres qualités, par une parfaite liberté d'allure.

M. le vicomte de Kerveguen, en exprimant son opinion sur la garde nationale, sur les fautes, les folies et les malheurs qui lui sont reprochables, ne veut faire aucune personnalité, il ne s'attaque qu'aux choses. Dans son opinion, la garde nationale a été toujours et partout la phalange du désordre, l'armée de la révolution. La France lui doit les trois bouleversements qui ont ébranlé son sol et englouti plusieurs générations. Il semble à l'orateur que l'ère du 2 décembre aurait dû faire disparaître cette institution, et il ne s'explique pas les motifs qui ont pu porter le gouvernement à ressusciter une milice si dangereuse pour la sécurité publique.

» L'orateur rappelle le rôle que la garde nationale de Paris a joué en 1848, le déplorable vertige sous l'influence duquel, faisant appel à une réforme imaginaire, elle précipita à son insu le pays tout entier dans les calamités d'une révolution radicale. Ce qu'il croit avoir le droit d'appeler les folies de la garde nationale parisienne se répercute et se reproduit en saturnales sur presque tous les points de l'Europe. En Prusse, des conflits s'engagent entre la garde nationale et la troupe, et le roi est réduit à s'humilier devant une milice factieuse ; en Autriche, l'empereur est chassé de sa capitale et condamné à la reconquérir au prix d'un bombardement. A Turin, Charles-Albert est poussé à la guerre contre l'Autriche, et le Piémont doit à ses gardes nationales la perte de son influence politique, la

[1] *Projets de lois d'intérêt général amendés en 1852.*

| | Commissions. | Conseil d'Etat. |
|---|---|---|
| Monnaies de cuivre | 3 | 2 |
| Réhabilitation des condamnés | 7 | 6 |
| Règlement définitif du budget de 1848 | 1 | 1 |
| Délits à l'étranger | 1 | 1 |
| Tabacs | 3 | 2 |
| Ancienne liste civile | 2 | 2 |
| Interdiction de séjour | 1 | 1 |
| Conseils généraux et d'arrondissement | 4 | 3 |
| Chemin de fer de Cherbourg | 8 | 11 |
| Hôtel Sébastiani | 3 | 3 |
| Budget | 68 | 20 |
| | 101 | 52 |

Digitized by Google

ruine de ses finances, et l'atteinte portée à son honneur militaire. A Rome, les fusils fournis par la France sont employés à chasser le souverain pontife et à organiser la plus odieuse anarchie. De quelque côté qu'on jette les yeux, on voit que la garde nationale sème partout la discorde et la désaffection pour recueillir révolutions et catastrophes. L'orateur estime donc qu'il rendrait un grand service au pays en provoquant la réforme dont l'initiative, selon lui, aurait dû être prise après le 2 décembre, en faisant disparaître une institution qui n'est qu'une cause permanente de trouble et de désordre. Il est constaté officiellement que des armes ne sauraient être confiées sans inconvénient à cent mille habitants de la capitale. Ce chiffre douloureux est un avertissement. Il y a lieu de craindre que les bons ne soient un jour désarmés par les malintentionnés qui sont en bien plus grand nombre. Rien d'ailleurs ne garantit les dispositions dont pourraient être animés un jour les gardes nationaux que l'on conserve ; ils pourraient aussi, comme leurs devanciers, profiter d'un jour de revue pour faire entendre des cris séditieux; il est prudent de ne pas hasarder cette épreuve....

» Au point de vue de la hiérarchie militaire et du prestige qui doit s'attacher à l'épaulette, l'orateur trouve qu'il y a de graves inconvénients dans une institution qui condamne souvent d'anciens officiers à s'incliner, comme gardes nationaux, sous le commandement d'hommes qui n'ont jamais servi et qui ignorent les premiers rudiments militaires. Il termine en faisant ressortir la disproportion qui existe entre le traitement alloué aux grades militaires les plus élevés et l'indemnité attribuée à certains chefs de la garde nationale. Il lui paraît étrange qu'un chef d'état-major de la garde nationale de Paris soit rétribué plus qu'un général de division, autant que deux maréchaux de camp ou trois colonels. Il invoque enfin le souvenir d'une proclamation publiée après le 2 décembre, et dans laquelle le commandant en chef, s'adressant aux officiers de la garde nationale, annonçait qu'il sévirait contre ceux qui oseraient faire battre le rappel sans son ordre. L'orateur se demande où est donc l'utilité d'une milice qui ne fait pas de service réel en temps de paix et qu'on se garde bien de rassembler en temps d'émeute.

» Ces diverses considérations le portent à insister pour que l'Assemblée rejette les chapitres VIII et IX. Il croit qu'en provoquant la suppression de la garde nationale, le Corps législatif fermera l'ère des surprises, des révolutions et des catastrophes, et il ajoute, qu'abstraction faite de toutes les dépenses occasionnées pour la réparation d'armes presque toujours négligées, cette mesure économisera 135,000 fr. à l'Etat, 700,000 fr. à la ville, et à la Légion d'Honneur une foule de décorations.»

Nous ne voudrions pas nous faire les défenseurs quand même de la garde nationale; cependant, il conviendrait peut-être d'ajouter à ce qu'a dit l'honorable orateur que, lorsque le ministre de l'intérieur prit des mesures assez radicales contre cette institution, il fit demander aux préfets quel serait le résultat d'une suppression absolue, et qu'il lui fut répondu que, dans bon nombre de départements,

Digitized by Google

la garde nationale était la seule ressource de l'autorité pour faire le service de surveillance et de police.

Citons, pour terminer le compte-rendu de cette séance, le discours de M. le duc d'Uzès sur le ministère de la police :

« Sur la question spéciale qui se présente, dit-il à propos du chapitre IX du ministère de la police générale, la commission a considéré que cette création d'un nouvel ordre de fonctionnaires était chose grave. Quand un employé nouveau est introduit dans une administration, il grève, non pas accidentellement, mais indéfiniment le budget ; il y a donc un intérêt sérieux à ne pas laisser inaperçue une augmentation de personnel....

» A l'égard de la question de moralité, l'orateur demande s'il n'est pas vrai que ce mot de police est loin d'être populaire en France. Si l'on se reporte à la police de l'empire, on doit reconnaître que c'est là un très fâcheux souvenir de cette glorieuse époque. Mais il y avait autre chose encore à considérer. La commission voyait dans la nouvelle création une institution dispendieuse chargeant lourdement le trésor et dont elle ne s'expliquait pas complètement le caractère. Elle ne pouvait se défendre de prévoir des luttes plus ou moins prochaines entre deux ministères ; elle voyait enfin quelque chose de déplorable dans cette situation d'une administration obligée de cacher tout ce qu'elle fait. Sans doute, il y a une police très utile, et les services qu'elle rend ne sont point méconnus ; mais une autre police, qui aurait inévitablement recours à des investigations tracassières, et qui, au lieu de protéger la sécurité des citoyens, ne ferait guère que la troubler, ne paraît pas aussi digne d'intérêt. Or, le gouvernement, selon l'orateur, a bien expliqué qu'il y avait deux polices, l'une d'ordre et de sûreté, l'autre toute politique ; que cela était de toute nécessité, attendu qu'il lui importait de savoir partout comment ses ordres étaient exécutés, comment ses fonctionnaires remplissaient leur devoir. Or, il ne faut pas oublier que voici de longues années que le pouvoir fonctionne sans ministère de la police générale. La majorité de la commission a la conviction que l'on eût pu s'en passer encore ; elle a cru qu'il y avait dans cette administration quelque chose qui rappelait de mauvais jours.

» A cet égard, l'honorable membre se souvient que la police politique n'est pas une création nouvelle. Tacite la caractérisait en disant : « *Etiam* » *muta atque inania tecta et parietes circum spectabantur.* » Et Tacite parlait ainsi quand les meilleurs citoyens de Rome gémissaient dans l'exil.

» L'orateur ajoute qu'il a la conviction de parler en défenseur de l'honnêteté et de la dignité du pays, quand il se prononce contre la création d'un ministère de la police générale. Cette administration a existé sous l'Empire ; elle a subsisté aussi pendant les premières années de la Restauration. L'orateur se demande quand ce ministère a été supprimé ; c'est à une époque de triste mémoire ; c'est lorsqu'un fils de France a été assassiné ! Funeste coïncidence, qui aurait fait dire à un éloquent écrivain que le ministère de la police générale était tombé dans le sang.

Ce n'est pas sans intention que nous avons recueilli ce dernier dis-

Digitized by Google

cours, car il prouverait à lui seul, si l'on n'en avait pas eu par la suite de nombreuses preuves, que le gouvernement n'hésite pas à faire son profit des idées que le Corps législatif lui soumet. On se rappelle en effet que le ministère de la police ne tarda pas à être supprimé.

La session de 1853 se recommande par un grand nombre de travaux importants; notons le projet de loi sur *le rachat des actions de jouissance des Compagnies des Quatre-Canaux* (le baron P. de Richemont, rapporteur). Le projet de loi relatif aux *Caisses d'épargnes* (M. Louvet, rapporteur). Le projet de loi sur *l'état major général de l'armée navale*, qui occupa plusieurs séances, et permit à de nombreux orateurs, MM. de la Tour, Conseil, général Parchappe, Perret, Duclos, vicomte Clary, Rigaud, baron Reille, etc., etc., de faire preuve de talents et d'études sérieuses; le projet de loi sur *les conseils de Prud'hommes*, à la discussion duquel prirent part MM. Morin, Vernier, Seydoux, Curnier, Legrand, Langlais, Guyard-Delalain, Bertrand de (l'Yonne), Baudoing, Levavasseur, etc., etc.; le projet de loi relatif à *la caisse des retraites pour la vieillesse*, dans lequel on entendit MM. P. Dupont, marquis de Torcy, David, Rigaud, Delapalme, marquis d'Andelarre, Ouvrard (rapporteur), etc., etc. Sans nous arrêter à diverses lois *sur la télégraphie privée*, *le jury en matière criminelle*, *les défrichements*, disons quelques mots de la loi sur *les pensions civiles* (M. Gouin, rapporteur), loi qui remplit un très grand nombre de séances fort animées par les discours de MM. Beauverger, vicomte de Latour, Guyard-Delalain, Reguis, André, Louvet, baron de Montreuil, de Belleyme, de Kervegueu, Bavoux, Montalembert, etc., etc. Le premier article de cette loi ne fut adopté que par cent trente-deux voix sur deux cent trente-deux votants.

Les projets d'intérêt général, présentés pendant cette session, étaient au nombre de cinquante-deux; les commissions en avaient adopté trente-un, purement et simplement; pour deux d'entre eux, les amendements avaient été rejetés par le conseil d'Etat; enfin, dix-neuf avaient été amendés par les commissions, d'accord avec MM. les commissaires du gouvernement.

Toutefois, comme l'année précédente, le budget devait être l'occasion de tous les discours politiques; on nous permettra encore d'en citer deux; le premier est de l'honorable M. de Flavigny.

« M. LE COMTE DE FLAVIGNY dit « qu'il a l'intention de développer quelques considérations générales sur le budget, et qu'il le fera sans se montrer ingrat ni envers les services présents, ni envers les services passés. Quelle que puisse être la diversité des opinions sur les institutions politiques qui

Digitized by Google

conviennent à la France, il lui semble qu'il y a un point sur lequel tout le monde est d'accord; c'est qu'il faut qu'un contrôle financier sérieux soit exercé par la Chambre des députés. Ce droit de surveillance sur la répartition des impôts et sur leur emploi appartenait à l'ancienne France; il était alors revendiqué soit par les Etats généraux, soit par les Parlements; la France de 89 l'a consacré d'une manière définitive, et l'orateur pense qu'il y aurait de graves inconvénients à vouloir le réduire à des proportions trop restreintes. C'est ce droit de contrôle qu'il veut exercer avec modération, mais avec indépendance.

» Le budget de l'exercice 1854 porte à 1,519,000,000 le chiffre des dépenses fixé par le dernier budget à 1,485 millions; il se présente en équilibre; cet équilibre est une sorte de terre promise; l'orateur applaudit aux efforts que l'on fait pour y arriver. Mais il ne voudrait pas que l'on s'abandonnât à un optimisme dont l'influence est funeste, parce qu'il conduit à l'exagération des dépenses et à une multitude d'entreprises hors de proportion avec les ressources réelles du pays....

» Un autre fait a éveillé les réflexions de l'honorable membre. A ses yeux, un budget sans amortissement n'est pas un budget normal. Il sait que la suppression de l'amortissement, effectuée en 1848, n'est pas imputable au gouvernement actuel, mais il croit que la continuation de cet état de choses aboutirait à la violation manifeste des droits des créanciers de l'Etat. Il est en même temps convaincu que c'est là un obstacle à l'expansion du crédit de la France.

» La manière dont on établit le budget ne paraît pas à l'orateur être à l'abri de toute critique. En adoptant, comme bases de calcul, les améliorations présumées de recette, on arrive à une augmentation de 47 millions; il serait regrettable qu'on encourageât le gouvernement à marcher dans cette voie, car l'événement donne souvent un démenti aux prévisions de cette nature. Ainsi, durant le premier semestre de l'exercice actuel, une notable diminution s'est manifestée dans le produit des droits de la douane, et l'on compte 80 millions de moins dans le portefeuille de la Banque, ce qui accuse un ralentissement des transactions industrielles. Il y a eu sans doute une augmentation sensible dans les produits de l'enregistrement; mais cela tient à la vente forcée des biens de la maison d'Orléans, et de pareilles recettes ne se représenteront pas....

» L'honorable membre sait que l'Empereur veut des économies, et qu'il les veut fortement; mais il n'a pas la même confiance dans les intentions des ministres qui demandaient 60 millions d'augmentation pour le budget...

» L'orateur s'élève ensuite contre la manie des spéculations et de l'agiotage, contre le désir impatient d'arriver à la richesse par les voies du hasard; ces tristes passions ont existé sans doute à toutes les époques, mais il lui semble qu'elles ne se sont jamais déchaînées avec autant de fureur. Paris, sous ce rapport, a entraîné les départements. On voit chaque jour des propriétaires, attirés par l'espoir des primes, convertir leur fortune patrimoniale en actions industrielles. Les entreprises gigantesques vont se multipliant et embrassent dans leurs réseaux les capitaux mêmes de l'étranger; aussi a-t-on vu surgir, en quelques semaines, des fortunes fabu-

Digitized by Google

lesses qui ont étonné la conscience publique. A Dieu ne plaise que l'orateur fasse remonter au gouvernement la responsabilité de ces scandales : le gouvernement a rendu leur essor au travail et à l'industrie ; il a fondé de grandes institutions de crédit ; il a acquis par là d'incontestables droits à la reconnaissance publique ; mais l'orateur, pourtant, est tenté de craindre qu'il n'ait été séduit par le désir d'obtenir des succès trop rapides.

» Il le loue de s'être refusé aux spéculations cupides et basses qui lui redemandaient l'établissement des jeux et de la loterie ; mais il regrette qu'il ait cru nécessaire d'annexer à l'institution du crédit financier l'appât de chances aléatoires qui constituent une loterie véritable....

» La présence de hauts fonctionnaires, d'hommes du gouvernement à la tête des entreprises industrielles, reporte l'honorable membre au souvenir d'une époque où l'on voyait les sociétés industrielles rechercher, solliciter le patronage de noms historiques que l'on cotait à la Bourse, et dont on tarifait l'influence. Plus il se souvient de la pression funeste exercée par les compagnies sur les pouvoirs parlementaires, plus il est pénétré de cette conviction, que le devoir du gouvernement est de supprimer de tels abus sous peine de donner raison à ce publiciste qui prétendait que, de nos jours, le cardinal de Richelieu se verrait forcé d'être président de quelque grand chemin de fer.

» Après avoir résumé les considérations qu'il vient de développer, l'orateur dit qu'on a beaucoup parlé depuis quelque temps du principe d'autorité, et de la nécessité de lui rendre toute sa force. Il pense qu'il y a deux manières de faire du pouvoir et de l'autorité : l'une consiste à élever, à ennoblir tout ce qui entoure le gouvernement, à associer sérieusement à son action tous les corps éminents qu'il a pris pour auxiliaires ; l'autre consiste à amoindrir, à annuler toutes les influences, à s'élever par l'isolement et par l'abaissement d'autrui ; cette dernière manière n'est pas la vraie ; elle n'est ni durable, ni conforme aux intérêts d'une société qui veut que les gouvernants tiennent compte de leur dignité propre et de celle des gouvernés.

» L'Empereur a dit qu'il entendait laisser une large porte ouverte aux améliorations, et que la liberté couronnerait son édifice. L'orateur déclare qu'il a dans ces paroles une foi entière, et que l'espérance de voir se réaliser cette promesse l'a déterminé à rester sur des bancs où il avait un devoir à remplir, celui de faire entendre respectueusement la vérité. Il adjure ses collègues de ne pas imiter l'exemple de leurs devanciers de l'ancien Corps législatif ; de ne pas attendre, pour dire la vérité, la veille de quelque grand péril ; mais de la faire entendre au pouvoir quand on peut l'éclairer sans courir risque de lui nuire. Ce n'est pas par les ardeurs d'un zèle intolérant que doivent se signaler des députés consciencieux ; et le gouvernement est assez fort, assez juste pour comprendre le langage de ceux qui aspirent moins à lui plaire qu'à le servir. »

On voit bien, sans que nous prenions la peine de le dire, que nous citons de préférence les discours des honorables orateurs dont la tendance est de se plaindre que le Corps législatif n'ait pas une

Digitized by Google

liberté de parole assez grande; il nous semble, en agissant de la sorte, que nous donnons à ces orateurs eux-mêmes la meilleure réponse qu'on puisse leur faire; mais en dehors de l'indépendance assurément complète qui se révèle dans ces discours, il est permis de remarquer que le gouvernement a fait, ici encore, son profit de bon nombre d'observations qui lui ont été adressées. L'honorable M. de Flavigny a parlé de l'amortissement; on sait que cette difficile question est à l'étude; il a exprimé la crainte que la manière dont on établit le budget ne soit pas à l'abri de toute critique, et on a désintéressé cette critique en prenant pour base de l'évaluation des recettes, non l'amélioration présumée de l'exercice prochain, mais la recette effectuée dans l'exercice précédent; il s'est élevé contre la manie de la spéculation et de l'agiotage; on a mis un droit sur l'entrée à la Bourse et décrété un impôt sur le revenu mobilier; enfin, il a signalé la présence fâcheuse de fonctionnaires dans les entreprises industrielles, et l'on a fait dans ce but une loi sur les sociétés en commandite par actions.

Mais nous voulons convaincre les plus incrédules que tout peut se dire au sein du Corps législatif; assurément de bonnes choses s'y font, puisqu'un si grand nombre d'amendements proposés par les commissions sont adoptés par le Conseil d'Etat, mais la liberté de parole y atteint parfois, pour ne pas dire plus, son extrême limite; il s'agissait ce jour-là du décret du 22 mars sur les biens de la famille d'Orléans, et du sénatus-consulte du 25 décembre sur lequel nous reviendrons, et qui consacre le droit de *virement*, en même temps qu'il change le mode de votation, le vote par ministère succédant au vote par chapitre.

» M. LE COMTE DE MONTALEMBERT déclare adhérer pleinement au discours prononcé avant-hier par M. le comte de Flavigny, mais ne pouvoir cependant suivre l'exemple que cet honorable membre lui a donné. Il lui est impossible, quant à lui, de prendre au sérieux la situation qui est faite à la chambre, en ce qui touche le vote du budget par le sénatus-consulte du 25 décembre 1852, et par le décret organique du 31 décembre, même année.

» M. LE PRÉSIDENT fait observer à l'orateur qu'il n'appartient à personne de ne pas prendre au sérieux la constitution et les lois du pays.

» M. LE COMTE DE MONTALEMBERT répond qu'il a parlé non de la constitution, mais de la situation que le sénatus-consulte fait à la chambre.

» M. LE PRÉSIDENT rappelle que ce sénatus-consulte fait partie de la constitution, et il ajoute que l'orateur ne peut parler comme il vient de le faire d'une constitution à laquelle il a prêté serment.

» M. LE COMTE DE MONTALEMBERT dit que, dans la situation qui est faite à la Chambre, ses membres peuvent parler autant qu'ils le veulent, mais

Digitized by Google

qu'ils ne peuvent pas appuyer leurs discours par leurs votes, et, dans son opinion, l'on prête ainsi le flanc à l'objection la plus grave, la plus populaire et la plus injuste qui ait été faite au gouvernement parlementaire : de parler sans agir. L'orateur déclare qu'il s'incline devant la constitution et devant les décrets qui sont, comme M. le Président le fait remarquer, lois de l'Etat ; mais il ne voudrait pas que l'on pût lui appliquer l'adage : qui ne dit mot, consent. Il veut donc expliquer le vote qu'il se propose d'émettre contre le budget. Ce n'est pas un discours qu'il vient faire, c'est un grave devoir qu'il vient remplir.

» L'orateur repousse le budget de 1854, parce qu'à son avis, ce budget sanctionne le sénatus-consulte du 25 décembre 1852 et les décrets du 22 janvier de la même année : sénatus-consulte qui, selon lui, a enlevé à la Chambre un contrôle efficace sur les finances de l'Etat, décrets qui ont, dit-il, dépouillé la famille d'Orléans de son légitime patrimoine. Il repousse le budget parce que, dans son opinion, la lumière en est sortie et que la confiscation y est entrée. Il ne dira rien du sénatus-consulte, afin de se conformer à l'avis que M. le Président vient de lui donner. Il y a là une question d'indépendance qu'il abandonne à l'appréciation de ses collègues. Mais à côté de cette question, il en voit une autre, une question de conscience et de probité, et c'est sur ce point qu'il demande la permission de s'expliquer librement.

» Il dit que l'année dernière il a constaté que le budget ne renfermait aucune sanction, aucune approbation des décrets du 22 janvier. Cette année, au contraire, le budget des recettes renferme des sommes dont le vote serait une sanction directe et formelle donnée à ces décrets.

» M. le Président fait remarquer à l'orateur que les décrets dont il parle n'ont pas besoin de sanction ; l'article 58 de la constitution a déclaré que ces décrets ont force de loi.

» M. le comte de Montalembert demande la permission d'insister. Il croit que l'on sanctionnera ces décrets en votant le budget aujourd'hui soumis à la Chambre ; telle est sa thèse : s'il ne lui est pas permis de la soutenir, il se retirera devant l'autorité de M. le Président ; mais alors, selon lui, il ne sera pas vrai d'affirmer, comme le faisait M. le Président du conseil d'Etat, dans une des précédentes séances, que tout puisse se dire dans l'enceinte du Corps législatif.

» M. le Président fait observer que l'on peut tout dire dans cette enceinte, mais à une condition, c'est de respecter la constitution et les lois de l'empire.

» M. le comte de Montalembert répète que le vote du budget constituerait, à ses yeux, une véritable sanction des décrets. Ces décrets sont des lois, il l'admet ; mais enfin la Chambre n'a pas encore été appelée à se prononcer à cet égard, et avant qu'elle ne le fasse, il veut indiquer la portée du vote qui va être émis sur le budget.

» M. le Président fait observer que la Chambre n'a à sanctionner ni le sénatus-consulte ni les lois en vigueur, et que, conséquemment, cette sanction ne peut être discutée.

» M. le comte de Montalembert répond qu'il ne lui paraît pas qu'il puisse

Digitized by Google

être contraire à la constitution ou aux lois de fixer à l'avance la portée et le sens d'un vote.

» L'orateur avait proposé, de concert avec deux autres membres, un amendement par lequel il demandait que l'on retranchât du budget les sommes provenant de la vente des biens de la maison d'Orléans, de cette race royale que plusieurs membres de l'Assemblée actuelle ont servie, et qui, malgré les torts qu'on peut, selon l'honorable membre, reprocher à l'origine et à la fin de son pouvoir, a gouverné noblement et librement la France. Il sait qu'il ne peut aujourd'hui ni reproduire ni justifier cet amendement; mais le rejet que la commission en a fait le contraint de voter contre le budget. Pour expliquer les motifs qui l'y déterminent, l'orateur soutient que ce qu'on demande aujourd'hui à la Chambre de faire, c'est ce que les républicains et les socialistes triomphants en 1848 n'ont pas osé entreprendre; ce qu'on demande à la Chambre d'approuver, c'est ce que le conseil d'Etat, jugeant au contentieux, le conseil d'Etat amovible, et auquel on aurait fait sentir, dans cette occasion, tout le poids de son amovibilité, n'a approuvé qu'à la majorité d'une seule voix. La commission, pour repousser l'amendement, s'est fondée sur ce que les décrets du 22 janvier avaient force de loi. L'orateur croit qu'on aurait pu dire plutôt qu'ils avaient force contre la loi, car il ne connaît pas de dictature ou de plébiscite qui puisse autoriser qui que ce soit à faire des lois contre le droit, contre la propriété, contre la conscience. A ses yeux, ce qu'on demande à la Chambre, c'est de s'associer à l'atteinte la plus grave qui, dans le XIX<sup>e</sup> siècle, ait été portée au principe de la propriété; c'est le rétablissement de la confiscation sous sa forme la plus odieuse. »

Il était assurément difficile d'aller plus loin; nous ne manquerions pas de citer ici la réponse que fit, à ce discours violent, M. le président du conseil d'Etat, si nous n'étions résolu à ne reproduire, dans ce travail, que les paroles de MM. du Corps législatif; au surplus, l'honorable M. Granier de Cassagnac répondit à l'orateur avec une grande vivacité.

« A ses yeux, dit-il, M. le président du conseil d'Etat vient de remplir, au nom du gouvernement, un impérieux devoir. Il l'en félicite. Son intention, en prenant la parole, est d'exprimer le sentiment de profonde tristesse avec lequel il a écouté M. le comte de Montalembert. Il ne sait pas de spectacle plus navrant que celui d'un esprit éminent et honnête qui s'égare. La Chambre entière doit avoir présent à la mémoire le moment si honorable de la vie politique de M. de Montalembert, où il venait exprimer à la tribune un amer repentir de son opposition passée. Depuis ce temps, M. de Montalembert a bien changé, et l'orateur, en l'écoutant, se rappelait involontairement ces matelots ingrats qui oublient, dans le port, les vœux qu'ils ont faits pendant l'orage.

» A une époque si voisine encore du temps où la France éperdue demandait son salut à toutes les voies sans l'espérer d'aucune, l'honorable

Digitized by Google

membre trouve que c'est s'y prendre bientôt pour recommencer le siége du gouvernement. Il se ferait de graves reproches, s'il avait pu garder le silence dans une telle circonstance. Il sait qu'il y a, dans les populations dont il est le représentant, et qu'il y a aussi, dans cette Chambre, des motifs si nombreux, si sincères de gratitude pour la religion, la famille et la société sauvées, qu'il ne se pardonnerait pas de ne point protester ici, par un remerciement parti du cœur, contre une attaque inspirée par la rancune. »

Nous terminerons la première partie de notre tâche en citant quelques-uns des projets importants de la session de 1854, tels que les projets de loi *sur la mort civile*, *l'instruction publique*, *le livret des ouvriers*, *le budget de* 1855, etc., etc., en tout trente-neuf lois d'intérêt général, dont vingt-deux avaient passé sans être amendées par les commissions, et seize avaient été amendées d'accord avec les commissaires du gouvernement. Pour un seul projet, les commissions et les commissaires n'avaient pu s'entendre.

On l'a sans doute remarqué, nous n'avons pas fait mention, dans ce rapide coup d'œil sur les travaux du Corps législatif, de tous les votes qui, de près ou de loin, peuvent se rapporter aux mesures exceptionnelles que le gouvernement avait dû prendre en face de la guerre, de l'épidémie, de la disette et des inondations; c'est qu'en effet, les votes unanimes qui eurent lieu dans ces différentes occasions, ont un caractère politique particulier sur lequel nous nous réservions d'appeler un instant l'attention du lecteur.

## § 2.

On n'a pas oublié avec quelle patriotique ardeur le Corps législatif s'est associé à toutes les mesures que nécessitaient les circonstances graves que nous avons traversées: la guerre, l'épidémie, la disette, l'inondation sont venues fondre sans relâche sur notre pauvre France; c'était une avalanche de fléaux que, soit dit sans offenser personne, et de l'avis de tous les hommes impartiaux, le gouvernement de l'Empereur seul pouvait supporter. Les députés, dans ces douloureuses conjonctures, ont voté toutes les ressources que le pouvoir leur demandait; ils l'ont fait sans hésitation et sans murmures, non pas comme cela se pratique dans une assemblée toute-puissante, où la responsabilité exige que l'on discute non-seulement l'étendue du sacrifice, mais aussi l'opportunité, la nature du remède proposé; ils l'ont fait, non pas en Assemblée parlementaire, comme dans la Chambre des communes d'Angleterre, où les

Digitized by Google

mêmes faits ont amené des débats si irritants pour le juste orgueil du pays, mais avec une vue nette et précise du rôle qui leur appartient dans la constitution impériale.

L'Empire a ses doctrines, dont nous avons essayé de faire connaître les bases principales; il fallait les mettre en pratique; le Corps législatif avait un rôle important dans la constitution, il l'a parfaitement compris: auxiliaire dévoué du pouvoir dans les moments critiques, il s'est effacé devant l'initiative résolue et nécessaire du chef de l'Etat, qui devait, sans transition comme sans retard, faire entendre sa voix, faire sentir son action au peuple tout entier; en toutes autres circonstances, conseiller utile, contrôleur sévère des dépenses publiques, travailleur résolu et pratique, il a rendu bon compte de la mission qu'il avait à remplir; loin de lui reprocher la souplesse et le dévouement qu'il a montrés dans les jours périlleux, il faut lui en savoir un grand gré, et tous les esprits sérieux qui auront un peu réfléchi sur ces matières seront de cet avis.

Quand la France, en effet, était gouvernée par un chef assisté successivement d'une noblesse ou d'une bourgeoisie, tout le monde trouvait naturel et légitime que le pouvoir donnât satisfaction à la classe de l'Etat qui lui apportait son concours. Sous l'Empire, comme sous la République d'ailleurs, l'universalité des citoyens est jugée apte à prendre une part modeste, mais enfin une part, dans le gouvernement de l'Etat; que cette hypothèse soit vraie ou fausse, il est certain que le gouvernement impérial la suppose, et qu'alors il faut faire pour la masse du peuple ce qu'on a toujours fait pour la classe gouvernante du pays. Il ne faut pas croire d'ailleurs que cette masse de citoyens n'ait pas des besoins moraux et intellectuels à satisfaire; manger, boire et dormir, sont des nécessités auxquelles obéissent à la fois tous les hommes, l'homme du pôle et l'homme de l'équateur, le peuple pasteur et le peuple industriel, et cependant, le Russe et l'Indien, l'Arabe et l'Anglais, ne se ressemblent pas; la différence est tout entière dans les tendances morales de ces peuples, tendances qui varient à raison de mille circonstances dont chacun se rend facilement compte. C'est donc un devoir précis pour le gouvernement de l'Empereur, qui s'appuie sur tous les citoyens indistinctement, de deviner leurs besoins, de faire pénétrer jusqu'à eux les bienfaits de son pouvoir, de les associer, dans la mesure du possible, à l'action même de son gouvernement.

Or, la poésie de l'homme des champs et celle de l'homme des villes ne se ressemblent pas beaucoup; le bourgeois, assuré de son pain quotidien, a chaque jour aussi des aliments nouveaux pour sa pensée; dans le point noir qui, sur la carte, indique la place des

Digitized by Google

grandes villes, la civilisation moderne a entassé tout ce que les arts et les sciences ont produit de plus parfait. Les musées, les bibliothèques, les théâtres, les merveilles d'une industrie raffinée, la politique, non pas seulement dans ses traits généraux, mais dans ses détails les plus minutieux, tout s'offre à l'esprit du citadin; son imagination, sans cesse éveillée par un spectacle nouveau, se meut dans un entourage brillant, où circulent à la fois tous les courants d'idées; mais ce ne sont là que des excitations pour l'esprit. Le bourgeois, qu'un travail opiniâtre mais heureux fait prospérer, trouve en lui même, et dans ses habitudes sociales, tout un côté poétique et intime, où vient se retremper, comme à la plus fraîche et à la plus pure des sources, l'esprit fatigué ou anxieux de la route qu'il doit suivre. Qui n'a rêvé, pour soi d'abord, pour ses enfants ensuite, cette douce vie de famille, beaucoup plus répandue qu'on ne l'imaginerait si l'on s'en tenait aux données de notre théâtre moderne? Qui ne s'est plu, au moins dans ses rêves, à contempler, dans une retraite pleine de soleil et d'ombre, la jeune et belle femme qui nous appartient, entourée de marmots court-vêtus, à la bouche toute barbouillée et à l'œil intelligent? C'est là un petit poème bourgeois dont chacun de nous, quoi qu'on dise, porte les germes dans le fond de son cœur.

Il n'y a donc guère besoin de ce préoccuper d'associer l'homme des villes à toutes les vicissitudes de la vie politique; son esprit cultivé, le besoin de protection qu'il éprouve pour les êtres qui l'entourent et pour la richesse qu'il a conquise, sa grande facilité, sa promptitude à s'impressionner, à s'émouvoir au choc des moindres nouvelles, tout cela est un sûr garant de la sollicitude avec laquelle il comprendra et suivra la politique du gouvernement.

Autres sont les préoccupations de ces vingt ou vingt-cinq millions d'hommes que le besoin de vivre enchaîne à la charrue, et qui, entre le lever et le coucher du soleil, se courbent sur l'acier qui déchire la terre. N'espérez pas pour eux ces mille délices où se complaît un esprit cultivé; le repos du corps pendant lequel l'imagination enfante de charmantes chimères. Pour le paysan qui attend du labeur de chaque jour le pain quotidien, il n'y a qu'une chose dans la vie, travailler pendant tout le temps que le soleil est sur l'horizon et se hâter vers le sommeil pour réparer des forces épuisées. Son existence est sévère, monotone et bornée; comment son esprit se complairait-il dans ce monde idéal dont il n'a pas connaissance? Les arts et les sciences, les savantes combinaisons de l'industrie, ne sont pas faits pour lui; la nature elle-même, dont l'homme des villes sait chanter la grandeur et les grâces, ne dit rien à son âme. *Fortunatos nimium.....* s'écriait Virgile; mais Virgile était un



Digitized by Google

poète, et, d'ailleurs, il reconnaissait que le bonheur des champs n'est pas connu du laboureur. C'est qu'en effet le soleil est trop chaud pour qui ne peut se reposer à l'ombre; le froid est trop vif pour qui n'a pas d'abri suffisant. Si parfois le paysan guidant son troupeau s'étend le long d'un fossé et contemple les magnificences que le ciel étale à tous les regards, l'idée d'un Dieu créateur de toutes choses n'arrive encore que confuse à sa rude cervelle; s'il rentre au logis, qu'il y trouve femme et enfants, ce sont des bouches à nourrir, du souci, de l'inquiétude. Essayez donc d'intéresser une telle nature, une pareille constitution, à toutes les intrigues savantes d'une stratégie parlementaire? Faites de beaux discours qui passionneront à juste titre toute la jeunesse lettrée, et ces discours, le paysan ne les lira jamais, et les noms de ces orateurs célèbres, il ne les entendra jamais prononcer. Pour que ces milliers d'êtres sachent qu'ils font partie d'un même peuple, pour qu'ils se passionnent pour une politique quelconque, il faut de toute nécessité qu'elle les frappe fort et souvent, il faut que ses résultats matériels saisissent à la fois tous les yeux.

Un gouvernement nouveau s'établit; le laboureur est consulté; c'est un grand fait; il est général et saisissant; mais voilà que la colère de Dieu semble s'appesantir sur le pays : la guerre est inévitable! Celui qui va verser son sang pour la cause commune aimera qu'on l'associe à toutes les péripéties de ce drame gigantesque; on lui demandera directement son argent, et il l'apportera avec un empressement significatif; la disette, l'épidémie font cortége à la guerre; mais il voit le chef de l'Etat, attentif, organisant rapidement, sur tous les points du territoire, des travaux qui feront l'admiration de nos enfants, et qui auront sauvé de la faim toute une génération d'hommes; les fleuves à leur tour désertent leur lit et se précipitent en grondant sur les moissons; le souverain se jettera au travers du flot envahissant, il aura les mains pleines d'or et de consolations, et promettra au peuple des millions que le parlement lui accordera avec empressement.

Sans doute, tous les habitants des champs n'ont pas vu les mêmes événements, mais de proche en proche on se les raconte, et lorsque le soldat, de retour au foyer, dit ses voyages lointains, les dangers qu'il a courus, les travaux glorieux de ses camarades, la sympathie qui les a accueillis, les merveilles des grandes villes qu'ils ont traversées, les princes et les rois qui viennent féliciter le souverain aimé, les auditeurs attentifs, serrés autour de lui, entendent battre leurs cœurs émus, un sourire silencieux illumine leurs figures brunies et le sentiment d'un juste orgueil redresse leur corps. C'est là toute la poésie du paysan, c'est là toute sa politique.

Digitized by Google

Pour donner satisfaction à cette politique, il faut tendre à associer le pays entier aux actes de son gouvernement; il faut qu'il y ait communion rapide de pensées entre l'esprit du souverain et le cœur de ses sujets; il faut, pour ainsi dire, qu'ils le voient, l'entendent gouverner; tout cela n'est possible qu'autant qu'il n'existe pas entre le chef de l'Etat et la masse des citoyens une classe gouvernante, un corps organisé qui le masque. Tout cela n'est possible qu'avec un Corps législatif ayant l'intelligence de la mission qui lui est confiée, oubliant pour un instant son rôle de contrôleur de la politique impériale, pour laisser pénétrer librement, jusque dans les plus humbles chaumières, la parole du souverain.

Cette manière de voir n'a pas la prétention d'être une théorie bien nouvelle; on aurait pu demander à peu près les mêmes choses à la République et au gouvernement parlementaire. Sous tous les régimes, il peut y avoir des guerres, des fléaux qui nécessitent l'intervention du prince; parce que l'Empire a succédé à la République, ce n'est pas à dire que les conditions d'existence de tout un peuple soient complètement changées. Non sans doute, mais la vérité est que nous croyons avoir signalé un besoin devenu aujourd'hui réel dans les rapports qui existent entre la masse des citoyens et le chef de l'Etat, et que ce besoin paraît plus facilement et plus heureusement satisfait sous la forme actuelle de gouvernement que sous toute autre.

## § 3.

Reprenons maintenant l'analyse sommaire et rapide des travaux du Corps législatif pendant les trois années qui suivirent, c'est-à-dire pendant les sessions de 1855, 1856 et 1857.

L'année 1855, indépendamment de la discussion *du budget*, d'un projet de loi sur *la taxe municipale établie sur les chiens*, d'un débat assez vif sur la loi des *crédits supplémentaires et extraordinaires*, au rapport de M. Lequien, se recommande à l'attention par deux lois importantes, l'une sur la matière si difficile et si compliquée de *la transcription en matière hypothécaire*, l'autre *sur la dotation de l'armée;* nous ne parlerons de la première que pour donner le nom des principaux orateurs qui, pendant de nombreuses séances, tinrent l'assemblée attentive: ce sont MM. de Belleyme, rapporteur, Duclos, Delapalme, Millet, Lequien, Desmaroux de Gaulmin, Allart, Rigaud, Baragnon, marquis d'Andelarre, Guyard Delalain, Legrand, André, etc., etc. Quant à la loi sur la dotation

Digitized by Google

de l'armée, loi qui s'occupait aussi du remplacement, du réengagement et des pensions militaires, elle fut présentée le 26 janvier. L'Assemblée l'a travaillée pendant deux mois, dans l'intérieur des commissions, l'a élaborée publiquement pendant sept jours de suite; nous ne saurions mieux faire, pour donner une idée exacte de la nature de ces débats, que de continuer à mettre sous les yeux du lecteur quelques extraits des discours des principaux orateurs; l'honorable M. Chasseloup-Laubat faisait en ces termes l'historique de la question.

» .... Sous l'ancienne monarchie, l'armée française était composée à peu près comme l'est l'armée anglaise aujourd'hui. Nos institutions militaires pouvaient se résumer ainsi : officiers de naissance, privilégiés; soldats recrutés par l'enrôlement avec prime; puis les milices. Telle était la composition de notre armée quand il lui fallut résister à l'invasion étrangère. Elle était d'autant plus impuissante pour une telle lutte, que l'émigration lui avait enlevé la plupart de ses chefs; on dut organiser des moyens plus énergiques. On fit appel à l'élan, au patriotisme de nos pères; puis les exécrables violences de la Terreur poussèrent vers les camps nombre d'hommes qui venaient y chercher une sorte de refuge contre le plus abominable des régimes. Pouvait-on donner à un tel état de choses le nom d'institutions militaires? Non, c'étaient des levées en masse; c'était la nation entière qui, avec ses nouveaux principes et tous ses instincts démocratiques, s'armait pour sa défense. Cette situation dura jusqu'au moment où le Directoire vint rétablir quelque ordre dans le pays. Alors le général Jourdan présenta et fit adopter la loi de l'an VI. Cette loi réalisait déjà une amélioration notable : elle instituait la conscription. Les jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans étaient répartis en cinq classes. En même temps, la loi de l'an VI défendait le remplacement; c'est qu'on voulait faire prévaloir le principe qui reparut, il y a quelques années, comme principe républicain, et d'après lequel le service personnel devait être obligatoire, sans possibilité de remplacement.

» Cependant, par la force même des choses, très peu de temps après l'apparition de la loi de l'an VI, des arrêtés de l'an VII et de l'an VIII déclarèrent le remplacement possible. Et pourquoi? C'est que, dans un pays comme la France, l'obligation du service personnel ne saurait exister dans toute sa rigueur, à moins d'un temps de service extrêmement court, et l'on sait que cette réduction de temps diminuerait notablement les qualités les plus essentielles de toute armée.

» Chacun se rappelle à combien de réclamations, sous le premier Empire, la loi de conscription donna lieu. La Restauration s'inaugura aux cris de : plus de conscription! A cette époque, ce qui restait des glorieux débris de nos armées était suspect et était rentré dans ses foyers. Dans le cadre des officiers, à côté de ceux qui avaient constamment combattu contre l'étranger, il y avait des hommes que leur fidélité à la personne des princes avait retenus loin du sol de la patrie, et qui étaient rentrés avec d'impatientes

Digitized by Google

prétentions. Beaucoup d'entre eux auraient voulu le retour complet à l'établissement militaire de l'ancienne monarchie, aux enrôlements volontaires à prix d'argent.

» C'est au milieu de ces difficultés, c'est lorsque les armées étrangères pesaient encore sur le sol français, qu'il se trouva un homme illustre comme général et comme écrivain, qui, étant ministre du roi Louis XVIII, eut le courage si rare de résister aux entraînements du parti dominant. Le maréchal Saint-Cyr proposa la loi à laquelle est resté attaché son nom, et qui est le résumé des améliorations dont on avait senti le besoin depuis 1789. Cette loi de 1818 fut perfectionnée encore en 1832, mais le principe de toutes les deux est le même.... »

Qu'on nous permette, sans transition, de citer quelques pages éloquentes de l'honorable M. de Montalembert : il reprend, pour ainsi dire, le discours de son collègue au moment où nous l'avons laissé.

« La loi du maréchal Gouvion Saint-Cyr, dit M. de Montalembert, avait anobli l'armée. L'honorable membre admirait, lui aussi, hier, cette belle parole de l'Empereur : que l'armée était aujourd'hui la véritable noblesse du pays. Pourquoi cette parole est-elle si profondément juste? D'où vient cette antique appellation du noble métier des armes? D'où vient ce préjugé qui avait fait de la profession militaire l'apanage de la noblesse? Quelle était la cause de cette haute estime qui s'attachait à l'officier dans la société ancienne, la cause de l'espèce de défaveur, au contraire, dont était frappé autrefois le soldat? De ce que le soldat était racolé à prix d'argent, tandis que l'officier revendiquait comme un privilége de se ruiner au service du roi, de prodiguer sa vie sans autre espoir que la croix de Saint-Louis pour quelques-uns, pour tous la satisfaction du devoir accompli et d'une tradition suivie. Or, de cette tradition de dévouement et de sacrifice qui était le privilége exclusif de la noblesse, la loi de 1818 a fait le patrimoine de tous, a appelé l'armée tout entière à donner sa vie pour rien, c'est-à-dire pour le seul honneur, qui est tout.

» On a souvent établi une analogie entre le prêtre et le soldat, entre la milice guerrière et la milice sacerdotale; l'honorable membre n'a rien à dire contre cette analogie, pourvu que ces deux forces ne soient pas transformées en geôlières de la société civile, employées à comprimer l'intelligence, la liberté, l'industrie, toutes les gloires et toutes les sources de la vie moderne entre un corps-de-garde et une sacristie; mais il se demande sur quoi se fonde cette analogie : sur le désintéressement. Ni le prêtre ni le soldat ne doivent faire un métier profitable : l'un vit de l'autel comme l'autre de l'épée, et si le prêtre aujourd'hui est plus fort que dans l'ancienne société, c'est qu'il est plus pauvre, plus désintéressé et, par conséquent, plus pur. Il en est de même du soldat. Il faut leur laisser à tous deux cette auréole de désintéressement.

» Par la loi nouvelle, on entre dans la voie de la décadence. Dans les sociétés vieillies, déchirées par les factions, comme l'a été la société fran-

Digitized by Google

çaise, quand les efforts insensés de ces factions ont amené le triomphe de l'unité excessive du pouvoir, le souvenir de l'empire romain se présente aux esprits. L'honorable membre ne veut faire aucun rapprochement entre la vieille France et la vieille Rome; il se hâte de proclamer la différence éclatante qui existe entre les deux sociétés : Rome a péri sous les coups des Barbares : aujourd'hui c'est la France qui menace au loin la Barbarie et la tient sous son épée. Mais tous les efforts des amis du pays, des amis éclairés du pouvoir, dans une société comme la nôtre, qui a tant de points de rapprochement involontaires avec l'empire romain, doivent tendre à chasser de l'imagination publique tout ce qui semble autoriser et solliciter ce rapprochement, et cependant on entre, par cette loi, dans la voie des analogies. Quand les Romains étaient les premiers soldats du monde, ils avaient précisément la même législation que nous, ils servaient pendant dix ans avec une solde modique; puis ils rentraient dans leurs foyers; c'est ainsi qu'ils ont conquis le monde et ont maintenu leur grandeur jusqu'à César. L'orateur ne veut pas parler de ces donations, de ces dotations, des pillages, des prodigalités de tout genre qui ont servi, sous quelques tyrans ou quelques empereurs, à gagner l'armée; mais il ne peut s'empêcher de remarquer que c'est dans les époques de décadence que l'on a songé à augmenter les avantages pécuniaires accordés au soldat. Après Constantin, on a persévéré dans cette voie; il suffit d'ouvrir le code théodosien pour y retrouver le même système qu'on veut établir aujourd'hui. On y voit des lois de Valens, d'Arcadius, d'Honorius, qui disaient alors : Donnez 36, 30, 20 sous d'or, selon les circonstances, et vous serez dispensés du service militaire. Il serait facile à l'honorable membre de produire des textes. Ce sont là, selon lui, de tristes analogies. Nous ne sommes pas les Français de la décadence, pourquoi s'inspirer des exemples de la décadence de Rome?

» L'orateur veut présenter une dernière considération : dans une époque d'instabilité comme la nôtre, où les révolutions ont succédé aux révolutions, cette instabilité a particulièrement porté sur le sommet de la pyramide sociale. Ce sont les dynasties, les assemblées politiques, les grands corps de l'Etat, les grandes institutions du pays qui ont surtout été frappés. Mais, chose heureuse et étonnante, les grandes assises sociales ont résisté; après la chute de l'Empire, la justice fut rétablie sur la base de l'inamovibilité; le crédit public sur celle de l'amortissement; l'armée sur celle de la gratuité du service. Après 1830, tous les efforts des défenseurs intelligents du pays ont eu pour but de sauver ces trois bases. Après 1848, il a fallu des luttes nouvelles et plus vives; elles ont réussi partiellement; on a préservé la magistrature et l'armée de toute atteinte. Si l'on a abandonné l'amortissement pour un temps, c'est avec l'espoir et la résolution de le rétablir un jour. Aujourd'hui, dans un temps d'ordre et de paix, on touche successivement à tout cela : un décret destitue les juges coupables seulement du délit de vieillesse. L'orateur ne veut rien dire de l'amortissement; il laisse à la commission des finances le soin d'en parler; maintenant c'est sur l'armée que l'on porte la main; ces témérités successives effraient l'honorable membre; tout ce qui serait bienfait, soulagement pour l'armée actuelle, il s'empresserait de l'accepter, mais il ne saurait vouloir d'un

Digitized by Google

système qui ébranle jusque dans ses racines le régime militaire de la France. Il demande qu'on respecte l'armée, son présent si resplendissant de patriotisme, son passé si pur, et surtout son avenir, qui reproduira ce passé et ce présent, si l'on ne substitue pas au régime actuel un projet de loi rempli d'hypothèses téméraires et de périls certains pour l'Etat, pour les familles et pour la société. »

Ce fut assurément un discours éloquent et, comme d'habitude, fort indépendant; il ne faudrait pas cependant s'inquiéter outre mesure des craintes de l'illustre orateur : quand un soldat, après une longue carrière militaire, jouira d'une pension de 5 à 600 fr. qui lui donnera un morceau de pain et une pipe de tabac, il n'y a pas là matière, selon nous, à craindre pour l'armée les désordres qu'amenèrent les prodigalités des empereurs romains.

Dans la double session de 1855, les projets d'intérêt général adoptés par la Chambre avaient été au nombre de quarante-un; vingt-cinq d'entre eux n'avaient pas été amendés par les commissions, treize l'avaient été d'accord avec le conseil d'Etat; sur deux projets seulement, le désaccord avait subsisté.

Les sessions de 1856 et 1857 furent très laborieuses; pour ne pas trop demander à l'attention du lecteur et aussi parce que les années se rapprochant de nous, les souvenirs sont plus précis, nous nous bornerons à rappeler, pour la session de 1856, la loi *sur la taxe des chevaux et des voitures circulant dans Paris*, *sur les pensions des veuves des militaires tués sur le champ de bataille*, *sur les douanes*, *sur la dotation de l'armée de mer*, *sur les eaux minérales*, *sur le transport des imprimés et échantillons*, loi qu'avaient réclamée bon nombre de députés, *sur les marais de Dombes*, *sur la caisse de la boulangerie*, *sur le drainage*, *sur les sociétés en commandite par actions*, *sur les grands pensionnaires de l'Empire*, dernière loi de la session qui donna lieu à une très vive opposition.

En 1857, au moment où nous écrivons ces lignes, le Corps législatif s'est occupé des *marques de fabrique*, du *défrichement des bois*, des *douanes*, des *prohibitions*, du *Code de justice militaire*, œuvre capitale et qui serait assurément digne d'une très longue mention, si l'espace nous le permettait; des *sociétés anonymes belges*, du *sous-comptoir des entrepreneurs*, des *landes de Gascogne*, du *tombeau de l'Empereur à Sainte-Hélène*, du *boulevard de Sébastopol*, de *modifications à la loi des élections*. La session de 1856 compte cinquante-deux projets d'intérêt général; trente et un n'ont pas été amendés, dix-sept l'ont été de concert avec le Conseil d'Etat, quatre n'ont pas été amendés par le refus de ce même Conseil : on comprend qu'il nous est impossible de donner ce relevé pour l'année présente.

Digitized by Google

Toutefois, un incident sans gravité s'il n'avait donné lieu à un discours important, s'était produit dans la session de 1856; l'honorable M. de Montalembert, saisissant le premier prétexte qui lui tombait sous la main, se fit l'écho des préoccupations qui agitaient l'opinion publique au sujet de l'arrêt de la Cour de cassation sur les bulletins électoraux.

Voici quelle était l'opinion de l'honorable député :

« Il dit qu'il saisit d'autant plus volontiers l'occasion du rapport qui vient d'être fait, que ce qu'il a à dire ne se réfère nullement à l'élection dont il s'agit. Il n'y a rien eu dans cette élection qui pût donner lieu aux observations qu'il va faire. Ce qu'il dira ne pourra donc, à aucun degré, être désobligeant pour le député élu; c'est seulement une thèse générale sur l'interprétation et l'application de la loi électorale; il croit qu'il y va de l'honneur de deux assemblées, la Chambre actuelle et l'Assemblée qui l'a précédée.

» Lorsque l'orateur parle de l'honneur et de l'indépendance du Corps législatif, il entend parler aussi de l'honneur et de la force du gouvernement, car l'indépendance de la Chambre et la force du gouvernement sont identifiées l'une avec l'autre. Ce qui fait avant tout la force incontestable et incomparable du gouvernement actuel aux yeux de ses amis comme de ses adversaires, aux yeux du pays comme aux yeux de l'Europe, c'est avant tout, et avec bien d'autres causes, la sanction, la consécration éclatante qu'il a reçue du suffrage universel; mais il faut encore que la persistance de cette sympathie du suffrage universel soit démontrée. Or, comment cela peut-il être démontré? Par les élections, principalement par celles qui ont lieu pour le Corps législatif. Si l'on pouvait attaquer la sincérité, la liberté, l'intégrité des élections, un coup fatal serait porté à l'indépendance du Corps législatif, et en même temps à la dignité et à la force du gouvernement. L'éclatante consécration qu'a obtenue ce gouvernement à sa naissance, l'éclatante sympathie dont il a reçu ensuite tant de gages; cette guerre si glorieuse et si légitime terminée par une paix non moins glorieuse, toutes ces grandes choses seraient insuffisantes à sauvegarder le gouvernement contre le principe d'affaiblissement qui résulterait de l'altération du suffrage universel. L'orateur déclare que, s'il était un homme d'opposition violente et factieuse, il se frotterait les mains en secret de l'arrêt rendu par la Cour de cassation; il souhaiterait que l'on obtînt souvent de pareils arrêts; qu'on les appliquât avec rigueur; que l'on autorisât les préfets, soit à dénoncer comme ennemis de l'Empereur des hommes qui ont été ses ministres, ainsi que, selon l'orateur, cela est arrivé pour M. le comte de Chasseloup-Laubat, soit à emprisonner des porteurs de bulletins électoraux. Il le souhaiterait, bien convaincu qu'une telle conduite ne pourrait manquer de réjouir l'opposition là où elle existerait, de la faire renaître là où elle serait morte. Mais, comme bon citoyen, l'honorable membre veut donner au gouvernement un avertissement dicté par un esprit de justice et de loyauté.

» Qui dit élection dit choix, et qui dit choix suppose que l'on peut pré-

Digitized by Google

férer un candidat à un autre. Le choix doit en outre pouvoir être préparé. L'article 21 du décret organique sur les élections porte que les électeurs sont appelés successivement et qu'ils apportent leurs bulletins préparés en dehors de l'assemblée. Tout électeur peut donc avoir recours à un tiers pour préparer son bulletin : il peut donc y avoir concert, discussion entre les citoyens. Aux yeux de l'orateur, il en résulte nécessairement que la communication des billets de candidature est chose permise. Or, il lui semble que l'arrêt de la Cour de cassation interdit cette communication lorsqu'il n'y a pas eu autorisation préalablement donnée par le préfet, et, à ses yeux, cela équivaut à remettre les élections entre les mains de l'administration préfectorale....

» L'intention de l'orateur n'est point de parler des élections municipales, quoique l'arrêt de la Cour de cassation ait été rendu en cette matière. S'il était admis à s'expliquer là-dessus, il croit qu'il lui serait facile de montrer que, pour les élections municipales, le mal signalé par lui serait plus grave encore, ces élections ne pouvant être en réalité dirigées par les préfets, mais étant, par la force des choses, concentrées entre les mains des maires. De là pourrait résulter que des administrations funestes et impopulaires parvinssent à se perpétuer. Assurément cela ne peut être ni dans les intentions, ni dans l'intérêt du gouvernement. Mais si le gouvernement pouvait jamais vouloir user de la faculté qui, aux yeux de l'orateur, résulte de l'arrêt de la Cour de cassation, si le suffrage universel devait être soumis à une censure préalable, mieux vaudrait le faire disparaître, mieux vaudrait faire disparaître la sage et libérale distinction qu'il y a entre les institutions du premier Empire et celles du second ; mieux vaudrait, en un mot, retourner au système du premier Empire, sous lequel le Sénat nommait le Corps législatif, et les préfets nommaient les conseils généraux et municipaux.... »

Nous ne nous occuperons pas de relever ce qu'il y a de passionné dans ces appréciations, il s'agit d'un incident qui a déjà deux ans de date ; par le temps qui court, c'est de l'histoire ancienne. Cependant, il n'est pas inutile de rappeler une fois de plus, qu'il est très possible d'entretenir le Corps législatif de tous les sujets qui peuvent préoccuper l'attention publique, y compris ceux qui n'ont aucun rapport avec l'objet présent des délibérations de l'Assemblée.

Avant de résumer cette analyse déjà longue des travaux du Corps législatif, nous appellerons l'attention sur le tableau qu'on trouvera plus loin, et où nous avons inscrit, d'un côté, toutes les lois d'intérêt général qui ont été adoptées par les Chambres dans la période de 1842-1847, et de l'autre toutes celles qui ont été sanctionnées par le Corps législatif de 1852 à 1857 [1]. Nous demanderons aussi la per-

[1] On a retranché de ce tableau tous les projets d'une importance tout à fait secondaire et ceux qui, quoique importants, se renouvellent chaque année, comme le vote du budget, des crédits supplémentaires, du contingent de l'armée, etc.

Digitized by Google

mission de jeter un coup d'œil rétrospectif sur des lois que nous avons omises à dessein, pour les réunir et tirer de leur ensemble un enseignement qui a sa valeur; nous voulons parler de celles qui concernent les chemins de fer : nous ne saurions mieux faire à ce sujet que de citer un passage du rapport du ministre des travaux publics, rapport adressé à l'Empereur le 30 novembre 1856 :

« La longueur totale des sections ouvertes ou à ouvrir en 1856, s'élève à neuf cent soixante-trois kilomètres. Ainsi, au commencement de l'année 1857, sur l'ensemble du réseau des chemins de fer, comprenant une longueur totale de onze mille deux cent cinquante kilomètres, les lignes en exploitation présenteront une étendue de six mille cinq cents kilomètres; il n'en restera plus que quatre mille sept cent cinquante à terminer.

» Il importe de constater le chiffre des dépenses nécessitées par l'exécution d'une aussi vaste entreprise. Il n'est même pas sans intérêt, comme enseignement, d'indiquer, soit les proportions suivant lesquelles les dépenses se partagent entre les principales périodes qui ont marqué les trente-quatre dernières années, soit la part contributive qui, pendant ces mêmes périodes, a été à la charge de l'Etat.

» Les années qui s'écoulèrent de 1823 à 1830 furent, pour les travaux de chemins de fer, une époque d'essais et de tâtonnements auxquels les compagnies consacrèrent, en moyenne, 470,000 fr. par an. L'Etat ne leur fournit aucun concours.

» Pendant les douze années qui suivirent la révolution de juillet, l'indécision sur le système à adopter pour l'exécution des chemins de fer, le peu de confiance qu'inspiraient ces spéculations nouvelles, en paralysèrent le développement. Aussi les dépenses ne s'élevèrent en moyenne qu'à 14,350,000 fr. par an, à la charge des compagnies. L'Etat n'intervint d'ailleurs que pour une dépense annuelle de 270,000 fr.

» La loi du 11 juin 1842 imprima une marche plus vive aux entreprises de chemins de fer; de 1842 à 1847, les dépenses annuelles atteignent en moyenne le chiffre de 85 millions pour les compagnies et de 46,400,000 fr. pour l'Etat.

» De 1848 au mois de décembre 1851, lorsque les préoccupations politiques tarissent les sources du crédit, les dépenses annuelles des compagnies s'abaissent en moyenne à 50 millions et les sacrifices de l'Etat s'élèvent à 75 millions par an.

» Mais, à partir de 1852, alors qu'une légitime confiance renaît et que des institutions nouvelles viennent rendre à la France la sécurité et la foi dans l'avenir, les rôles se transforment. Les dépenses annuelles des compagnies croissent dans une proportion remarquable et s'élèvent en moyenne au chiffre de 216 millions; les sacrifices du trésor diminuent non moins rapidement et se réduisent annuellement à 17 millions, compensation faite des remboursements effectués par les compagnies en vertu de conventions nouvelles.

Digitized by Google

» Enfin, sous l'action incessante du crédit et de la prospérité générale, les dépenses des compagnies atteignent, en 1855, 430 millions, et en 1856, 458 millions, pendant que celles de l'Etat, déduction faite des remboursements, ne sont pour ces deux années que de 30 millions.

» Le résumé de ces chiffres, qui marquent la progression de la confiance publique, établit que la construction du réseau des chemins de fer français a coûté jusqu'à ce jour 3,080,000,000 fr., dont 661 millions à la charge de l'Etat, et 2,419,000,000 fr. à la charge des compagnies. A cette dépense, les années 1855 et 1856 auront seules coopéré pour la somme énorme de 919 millions.

» Certes, de telles dépenses et de tels efforts demandés au pays, en même temps qu'il soutenait au loin une grande et glorieuse guerre, qu'il souscrivait patriotiquement à des emprunts nationaux dont les chiffres étaient sans précédents, alors que d'autres travaux rendaient la salubrité et donnaient la splendeur à nos plus grandes cités, démontrent l'admirable activité et les puissantes ressources de l'Empire. »

En présence de résultats si importants, on dira peut-être qu'un pareil accroissement des travaux publics est tout naturel après la révolution de 1848, pendant laquelle les affaires avaient été arrêtées; il est possible que l'on ajoute que, sous la monarchie de juillet, l'Etat faisait de très grands sacrifices, parce qu'on n'avait pas encore une suffisante confiance dans ces entreprises de chemins de fer; enfin, qu'en donnant, comme l'a fait l'Empire, un si grand développement à l'industrie, il était facile de prévoir que l'Etat n'aurait plus de charges aussi lourdes; tout cela est vrai, et nous ne disons pas autre chose: l'Empire a fait plus que ses devanciers, et a moins demandé au Trésor. C'est là, en effet, toute la conclusion que nous voulions tirer de cette comparaison.

Mais nous avons hâte de nous résumer; nous le ferons en peu de mots.

Le Corps législatif avait deux rôles distincts à remplir; il fut l'auxiliaire dévoué du pouvoir, dans les moments difficiles, sachant ne marchander ni l'approbation, ni les millions, et s'effaçant pour laisser la voix et l'action du souverain pénétrer jusque dans les parties les plus reculées du territoire; il fut aussi le conseiller utile et indépendant de l'Empereur, le contrôleur laborieux, sévère, des actes qui étaient soumis à sa sanction; après les discours que nous avons cités, il deviendrait puéril de prétendre qu'on ne peut pas tout dire à la Chambre; après avoir relevé le nombre des amendements que les députés ont introduits dans les projets de lois, après avoir vérifié comme nous l'avons fait, que bon nombre de projets très importants sont dus à l'initiative, aux conseils éclairés du Corps législatif, il serait tout aussi impossible de dire que son action

Digitized by Google

n'a pas été considérable; enfin, qu'on veuille bien méditer le tableau dont nous venons de parler, et il sera facile de se convaincre que la comparaison est au moins flatteuse pour l'Assemblée actuelle; disons en terminant, comme nous l'avons fait en commençant, que pendant six années le calme le plus profond a régné dans l'empire, qui a vu se multiplier, dans une proportion inconnue jusqu'à ce jour, les grandes entreprises d'utilité publique.

*Tableau des projets de loi d'intérêt général présentés et adoptés par la Chambre des députés et le Corps législatif pendant les sessions de* 1842 *à* 1847, *et de* 1852 *à* 1857.

**Session de 1842.**

Projet de loi ayant pour objet le rachat des actions de jouissance des canaux exécutés par voie d'emprunt, en vertu des lois de 1821 et 1822.

Projet de loi tendant à modifier le Code d'instruction criminelle.

Projet de loi relatif aux amendes de grande voirie.

Projet de loi relatif aux portions de routes royales abandonnées.

Projet de loi portant demande d'un crédit pour augmenter le nombre et la force des bâtiments à vapeur de la marine militaire.

Projet de loi portant demande d'un crédit pour l'exécution de la convention conclue entre la France et le grand-duché de Bade au sujet du règlement des limites.

Projet de loi relatif à la saisie des rentes constituées sur particuliers.

Projet de loi tendant à proroger les lois relatives aux étrangers réfugiés.

**Session de 1843.**

Projet de loi sur la régence.

Deux projets de loi relatifs à la gendarmerie.

Projet de loi sur la police du roulage.

Projet de loi relatif aux armes à feu.

Projet de loi concernant la forme des actes notariés.

Projet de loi concernant le tarif des commissaires-priseurs.

**Session de 1852.**

Refonte des monnaies de cuivre.

Réhabilitation des condamnés.

Modification des articles 5, 6 et 7 du Code d'instruction criminelle.

Prorogation du monopole des tabacs jusqu'en 1863.

Agglomération lyonnaise.

Exécution de la peine des travaux forcés.

Juridiction consulaire en Chine, et dans les Etats de l'Iman de Mascate.

Crédit pour le paiement de travaux au tombeau de l'empereur.

Réélection des membres des conseils généraux, d'arrondissement et municipaux.

**Session de 1853.**

Pensions civiles.

Rachat des actions de jouissance des compagnies des canaux.

Caisse des retraites pour la vieillesse.

Caisses d'épargne (intérêts et limite des versements).

Réduction de la taxe des lettres de Paris pour Paris.

Conseils de prud'hommes.

Etat-major de l'armée navale.

Composition du jury.

Digitized by Google

*Suite de la session de* 1843.

Projet de loi concernant le tombeau de l'empereur Napoléon.

Deux projets de loi relatifs aux possessions françaises dans l'Océanie.

Projet de loi relatif aux réfugiés en France.

**Session de 1844.**

Projet de loi sur la police de la chasse.

Projet de loi sur les patentes.

Projet de loi sur les prisons.

Projet de loi sur les brevets d'invention.

Projet de loi sur le recrutement de l'armée.

Projet de loi sur les ports.

Proposition de MM. Berville et Vivien sur les droits des veuves et enfants des auteurs dramatiques.

Projet de loi relatif à la transformation d'armes à silex en armes à percussion.

Projet de loi relatif aux paquebots à vapeur.

Projet de loi relatif aux étrangers réfugiés en France.

**Session 1845.**

Projet de loi sur les douanes.

Projet de loi sur les caisses d'épargne.

Projet de loi sur le tarif des douanes.

Projet de loi relatif aux routes royales.

Projet de loi relatif aux réfugiés.

Projet de loi concernant les établissements de bienfaisance.

Projet de loi relatif aux espèces de billon.

Projet de loi relatif à l'abrogation de l'art. 8 de la loi du 11 juin 1842.

*Suite de la session de* 1853.

Pourvois en matiere criminelle.

Déclaration du jury.

Prorogation, dispositions, titre XV du Code forestier.

Comptoirs et sous-comptoirs d'escompte.

Bains et lavoirs publics.

Remise en vigueur des articles 86 et 87 du Code pénal.

Société du Crédit foncier.

Conversion des dettes actuelles des départements et des communes.

Droits de propriété garantis aux veuves et aux enfants des auteurs, etc.

**Session de 1854.**

Enfants confiés à l'assistance publique. Transcription.

Sociétés anonymes autorisées à prêter sur nantissement.

Livrets d'ouvriers.

Traitement des magistrats.

Suppression de la mort civile.

Libre écoulement des eaux provenant du drainage.

Télégraphie privée.

Modification de l'article 377 du Code de commerce.

Taxe municipale sur les chiens.

Abolition de la servitude de parcours et du droit de vaine pâture dans le département de la Corse.

Douanes.

**Session 1855.**

Modification de l'art. 253 du Code d'instruction criminelle.

Modification du § 5 de l'art. 781 du Code de procédure civile.

Modification de l'art. 94 du Code d'instruction criminelle.

Création d'une dotation de l'armée, rengagement, remplacement et pensions militaires.

Organisation municipale.

Etablissement d'une taxe municipale sur les chiens.

Digitized by Google

*Suite de la session de* 1845.

Projet de loi relatif à des travaux extraordinaires de fortifications.

**Session 1846.**

Projet de loi relatif à la navigation intérieure.

Projet de loi relatif aux eaux minérales.

Projet de loi sur les pêcheries.

Projet de loi portant demande d'un crédit pour l'augmentation des traitements des magistrats.

Proposition de M. le général Jacqueminot, tendant à modifier quelques dispositions de la loi relative à la garde nationale.

Proposition de MM. Mauguin, Lasalle et Tesnières, tendant à réprimer la falsification des vins. (Reprise).

Proposition de M. Desmousseaux de Givré concernant les droits d'octroi sur les bestiaux. (Reprise).

**Session 1847.**

Projet de loi concernant le cabotage des grains.

Projet de loi relatif à l'établissement d'un service de paquebots à vapeur entre le Havre et New-York.

Projet de loi sur les relais de poste.

Projet de loi relatif à l'avancement des lieutenants nommés à des fonctions spéciales dans les corps de troupes.

*Suite de la session de* 1855.

Modification des articles 3 et 17 de la loi du 25 mai 1838 et de celle du 20 mai 1854.

Dispositions de la loi du 27 mars 1851, rendue applicable aux boissons

**Session extraordinaire 1855.**

Télégraphie sous-marine de la Méditerranée.

Etablissement de divers impôts.

**Session 1856.**

Etablissement d'une taxe municipale sur les voitures et les chevaux circulant dans Paris.

Douanes.

Appel des jugements des tribunaux correctionnels.

Loi étendant à l'armée de mer le bénéfice de l'art. 19 de la loi du 26 avril 1855, relative à la création d'une dotation de l'armée.

Brevets d'invention.

Sources d'eaux minérales.

Transport d'imprimés, échantillons, papiers d'affaires ou de commerce circulant par la poste.

Contraventions aux règlements sur les appareils et bateaux à vapeur.

Modifiant plusieurs dispositions du Code d'instruction criminelle.

Défrichement des bois des particuliers.

Arbitrage forcé.

Concordats par abandon.

Drainage.

Sociétés en commandite par actions.

Pensions des grands fonctionnaires de l'Empire.

**Session 1857.**

Marques de fabrique.

Défrichement des bois.

Décrets en matière de douanes.

Prohibitions.

Code de justice militaire.

Sociétés anonymes belges.

Sous-comptoir des entrepreneurs de bâtiments.

Landes de Gascogne.

Digitized by Google

*Suite de la session de 1847.*

Projet de loi relatif à la juridiction concernant les crimes commis envers les esclaves dans les colonies.

Projet de loi relatif aux étrangers réfugiés en France.

*Suite de la session de 1857.*

Droits sur les marchés relatifs au travail dans les prisons.

Paquebots à vapeur.

Banque de France.

Modification à la loi sur les élections au Corps législatif.

## III

Parce que nous sommes fermement convaincus que le Corps législatif a donné, pendant ses laborieuses sessions de 1852 à 1857, des preuves multipliées de travail, de savoir et d'indépendance, est-ce à dire que nous pensions que la constitution de ce corps politique ne saurait être perfectionnée? Non, sans doute; car la constitution de l'Empire elle-même laisse la porte ouverte à toutes les améliorations, et ce serait mal servir le gouvernement que de croire qu'il ne saurait faire la part des légitimes besoins que le temps a pu révéler. Un pouvoir quelconque a toujours deux sortes d'ennemis; les uns trouvent que tout ce qu'il fait est mal, les autres que tout ce qu'il fait est bien; les premiers sont aveugles et les seconds dangereux : rechercher avec soin ce qu'il peut y avoir de légitime dans les prétentions qui se sont révélées au sein du Corps législatif pendant ces six années révolues, faire la part du vrai et du faux, du possible et de l'impossible, de ce qui est conforme et de ce qui est contraire à la constitution nouvelle, et soumettre respectueusement ses réflexions à la haute sagesse du gouvernement, ce n'est, en fin de compte, que se montrer adroit courtisan, car c'est se conformer aux vœux du souverain.

Nous ne ferons nulle difficulté d'admettre avec un célèbre orateur, dont la parole a ému les anciennes Assemblées et le Corps législatif actuel, que les gouvernements se perdent par l'excès de leur principe; ce ne sont assurément ni les royalistes ni les parlementaires qui ont donné les derniers coups aux Républiques de 1792 et de 1848, c'est l'anarchie qui les a vaincues; le premier Empire est né du besoin d'une forte et respectable autorité, et c'est l'excès de ce principe qui a été la cause de sa chute; si la Restauration a vu les mauvais jours succéder à l'enthousiasme, ce sont ses propres partisans qu'il faut en accuser, et non les parlementaires qui ont profité de leurs fautes et leur ont succédé; enfin, n'est-on pas fondé à tenir le même langage, en parlant du régime

Digitized by Google

constitutionnel de 1830? Ce pouvoir était né sur les barricades et il a péri sur les barricades; ce sont les mêmes mains qui, à vingt ans de distance, les ont élevées. Oui, il faut profiter des leçons, hélas! si nombreuses de l'expérience! oui, il faudrait déconseiller au nouvel Empire, s'il en était jamais besoin, la conduite qui a amené la chute de tant de pouvoirs! Ce gouvernement est né après la révolution de 1848, il a eu pour mission, non pas unique, mais première, de rassurer la société, de raffermir le principe d'autorité; d'où donc peut venir le danger? De l'abus de l'autorité et non de l'abus de la licence. Cela est vrai, et sur ce point, nous n'hésiterons pas à être de l'avis de l'orateur dont nous venons de parler; on nous permettra toutefois, descendant de la théorie à la pratique, de juger et de soumettre au contrôle de ce que nous croyons être la doctrine du gouvernement impérial, les améliorations dont on a paru se préoccuper dans l'enceinte du Corps législatif.

Procédons par ordre :

La première session (1852) vit naître une difficulté accidentelle bientôt tranchée par un message, transmis par M. le ministre d'Etat. La commission du budget, après avoir conféré avec le conseil d'Etat au sujet de divers amendements qu'elle lui avait soumis, déclarait que, quant à ceux qui n'avaient pas été adoptés par le gouvernement, elle ne pouvait consentir à les abandonner. Cette résolution provoqua la lettre suivante :

« Monsieur le président, divers passages du rapport, fait au nom de la commission du budget, sur le projet de dépenses de l'exercice 1853, ont attiré l'attention du prince-président de la République; la commission y déclare persister, malgré l'avis défavorable du conseil d'Etat, dans plusieurs des amendements qu'elle avait proposés; c'est méconnaître les dispositions formelles de l'article 40 de la Constitution et de l'article 51 du décret du 22 mars dernier. Aux termes de ces articles, les amendements proposés par les membres du Corps législatif doivent être considérés comme non avenus, lorsque le conseil d'Etat s'est prononcé contre l'adoption. Il n'est donc point permis de les reproduire, et le Corps législatif n'a plus que le droit de rejeter le chapitre tout entier auquel ces amendements se rapportent, s'il pense que ce rejet puisse avoir lieu sans entraver les services publics. Le président de la république est convaincu que le Corps législatif ne s'engagera pas dans une voie qui le conduirait à la violation de notre pacte constitutionnel. Il importe à l'affermissement de nos institutions nouvelles, surtout la première fois où elles fonctionnent, que les grands pouvoirs de l'Etat se renferment religieusement dans les limites qu'elles ont posées. C'est ainsi qu'ils se conformeront au mandat que la France leur a confié. »

Digitized by Google

Cette interprétation de la constitution était-elle exacte? assurément oui. Mais allant plus loin, la constitution, sur ce point, était-elle satisfaisante pour la juste indépendance du député? La réponse ne saurait plus être douteuse, à moins toutefois qu'on ne veuille peu à peu faire rentrer au Corps législatif les prérogatives des anciennes chambres qui ne se bornaient pas à contrôler le gouvernement, mais qui gouvernaient en réalité; laisser à l'assemblée le droit d'amender souverainement un projet, c'est lui permettre non de rejeter la loi après examen, mais de la faire. Tant qu'on a pu s'entendre, tant que les commissaires du gouvernement ont jugé à propos de céder aux vœux des députés (et l'on sait combien de fois cette circonstance s'est présentée!) il y a eu possibilité d'amendements; hors ce cas, cette faculté devait cesser. De quel côté serait, en définitive, la souveraineté, si les choses ne se passaient pas de la sorte? Il faut ajouter, du reste, que cette première difficulté ne reparut plus dans les années qui suivirent; tout le monde paraissant avoir compris qu'il ne pouvait y avoir de doute à ce sujet.

Il n'en fut pas de même du décret du 25 décembre 1852, qui modifia le mode de votation et créa le droit de *virement*. Voici l'article 12 de ce décret :

« Article 12. Le budget des dépenses est présenté au Corps législatif avec ses subdivisions, articles par articles, et chapitres par chapitres, il est voté par ministère; la répartition par chapitre du crédit accordé pour chaque ministère est réglée par décret de l'empereur rendu en conseil d'Etat. Des décrets spéciaux rendus dans les mêmes formes peuvent autoriser des virements d'un chapitre à l'autre. »

Ce décret eut un grand retentissement, et l'on peut dire qu'il ne s'écoula pas une session où les députés n'aient cherché à revenir d'une manière plus ou moins détournée sur ses prescriptions; on va voir que leurs efforts ne furent pas infructueux. Cependant, constatons d'abord, en ce qui regarde le mode de votation, que s'il y avait une sorte d'aggravation dans la situation faite aux députés, il n'y avait pas de système nouveau. En effet, on pouvait faire au vote par chapitre le même reproche qu'on faisait au vote par ministère. Rejeter un ministère tout entier parce qu'on ne veut pas d'un des articles qui le composent, c'est, disait-on, donner une faculté illusoire dont on ne se servirait jamais; on pouvait évidemment faire la même objection au vote par chapitre. La vérité c'est que, dans l'un et l'autre cas, on espérait bien que le Corps législatif n'en viendrait jamais à cette extrémité, et que, si jamais il y arrivait, ce serait un solennel avertissement pour le gouvernement plutôt qu'un refus définitif; le pouvoir, dûment averti de la gravité de la situation,



Digitized by Google

ne devant pas manquer de modifier l'article à raison duquel on aurait refusé un chapitre ou même un ministère. Encore une fois, le Corps législatif n'est pas souverain absolu, il conseille, il contrôle, il donne des avis très utiles et très souvent suivis, mais il n'a pas le dernier mot, comme cela avait lieu dans les assemblées parlementaires. Cependant, si tout en manifestant des regrets on parut se résigner au vote par ministère, il n'en fut pas de même du droit de virement concédé par le nouveau décret. Tout le monde comprend le but de cette réforme. Au lieu de demander des crédits supplémentaires ou extraordinaires, soit à l'Empereur d'abord, soit au Corps législatif ensuite, les ministres pensaient, et non sans raison, qu'il était plus simple de leur accorder la faculté *de se jouer dans l'intérieur d'un chapitre*, c'est-à-dire de demander à celui qui avait été trop bien doté une portion de ses ressources en faveur de celui qui ne l'avait pas été suffisamment. Les besoins ne sont pas toujours exactement ceux qu'on avait prévus; sur tel exercice, il a été possible de faire une économie; sur tel autre, au contraire, la dépense a dépassé le crédit; permettre de donner à l'un ce que l'autre a de trop, sans recourir à l'intervention de la législature, ce n'est pas engager les finances de l'Etat, et c'est s'épargner des écritures inutiles, des formalités sans nombre, des votes de pure forme. Telle est l'origine du droit de *virement;* naturellement les ministres usèrent du droit qui leur avait été conféré. Aussi, quand ils présentèrent, en 1854, à l'approbation du Corps législatif, les crédits supplémentaires et extraordinaires, ils ne parlèrent que de ces crédits qui avaient pour but le paiement des exercices périmés et des créances supplémentaires des exercices clos; il n'était pas fait mention des 63 millions de crédits supplémentaires ou extraordinaires que les ministres s'étaient ouverts à eux-mêmes dans l'intervalle des sessions de 1853 à 1854.

Là une difficulté assez grave naissait : le Corps législatif la sentit et chargea M. Lequien, son rapporteur, d'exprimer sa surprise et son regret. Comment, disait-on, le Corps législatif pourra-t-il jamais contrôler les dépenses publiques, si de pareilles sommes échappent à son examen? De leur côté, les organes du gouvernement répondirent que d'abord les députés ne manqueraient pas d'avoir à sanctionner la dépense en question, mais qu'ils le feraient après le règlement de l'exercice; pourquoi, en effet, soumettre à la sanction du Corps législatif des dépenses qui pouvaient n'être pas définitives, puisque les virements ultérieurs peuvent les couvrir? Contester au pouvoir le droit de ne pas présenter de suite les crédits, c'était implicitement lui enlever le droit de virement conféré par le sénatus-consulte de 1852. La discussion s'envenima. Les orateurs les plus

Digitized by Google

écoutés de l'Assemblée, sur ces sujets, réunirent leurs efforts et obtinrent de M. le président du conseil d'Etat l'assurance que cette matière serait étudiée dans l'intervalle des sessions, et l'on se sépara sans vote définitif.

L'année suivante, comme on le pense bien, la question se présenta de nouveau. Et tout d'abord, les députés reconnurent que le gouvernement s'était empressé de donner satisfaction, en partie du moins, à leurs légitimes préoccupations. M. Louvet, sans se déclarer complétement satisfait, disait cependant :

« Le gouvernement a tenu sa promesse, et aujourd'hui, par l'art. 21 que la commission a modifié avec l'assentiment du conseil d'Etat, le gouvernement reconnaît plusieurs points importants : premièrement, qu'il n'a pas le droit d'ouvrir par décrets des crédits supplémentaires et extraordinaires quand le Corps législatif est réuni; secondement, que les crédits extraordinaires qui auraient été ouverts en l'absence de la Chambre, devront recevoir sa sanction dans la session la plus prochaine; troisièmement, que les crédits supplémentaires doivent être soumis au contrôle législatif, non plus dans la loi des comptes, mais dans la session qui suit la clôture de l'exercice; quatrièmement enfin, que le gouvernement n'a pas le droit d'effectuer des virements sur les suppléments de crédits qui auraient été ouverts par décrets, tant qu'ils n'ont pas reçu la sanction de la Chambre. »

Cette concession du gouvernement à des exigences toujours respectables, puisqu'on est sûr maintenant qu'elles ne sauraient avoir pour but la satisfaction d'intérêts privés, le renversement d'un ministère ou l'espérance d'un portefeuille, cette concession ne désarma pas tout le monde; les mêmes orateurs, MM. Louvet, Gouin et Lequien, remontèrent sur la brèche et se firent les organes de ceux de leurs collègues qui demandaient plus encore. L'honorable M. de Richemont, rapporteur du budget, leur répondait ainsi :

« En proposant son amendement, la commission a eu en vue de maintenir les véritables principes, sans rien exagérer ni dans un sens ni dans un autre, de conserver les prérogatives du Corps législatif, tout en respectant, à un égal degré, les droits que le sénatus-consulte du 25 décembre 1852 a constitués au gouvernement. L'orateur rétablira en quelques mots la question dans les termes mêmes où elle s'est posée devant la commission.

» Comme le gouvernement, la commission a voulu clore définitivement ces débats restés sans solution l'an dernier, débats qui témoignent, pour la première fois, d'un dissentiment regrettable entre quelques membres du Corps législatif et le gouvernement. L'article 21, tel qu'il était primitivement formulé, enlevait aux crédits extraordinaires, en les assimi-

Digitized by Google

lant aux crédits ordinaires, leur caractère essentiellement extra-budgétaire, consacré par la législation antérieure et reconnu par le sénatus-consulte lui-même. L'amendement de la commission a rétabli les vrais principes : les crédits extraordinaires, c'est-à-dire ceux qui, conformément à la définition de la loi, sont ouverts exclusivement dans des cas d'urgence, pour des causes qui ne peuvent être prévues lors de l'établissement du budget, devront être soumis à la sanction du Corps législatif comme ils ont dû toujours l'être, dans les deux premiers mois de la plus prochaine session. En même temps que les auteurs de l'amendement maintenaient dans leur entier les prérogatives de la Chambre, en ce qui concerne les crédits extraordinaires, c'était un devoir pour eux de tenir compte des droits nouveaux que le sénatus-consulte a créés pour le gouvernement quant aux crédits supplémentaires, en autorisant la faculté du virement. »

L'article 21, sur lequel roulait tout le débat, fut enfin voté; mais il était évident qu'il restait du doute dans bien des esprits, et le gouvernement, d'autant plus facile qu'il est plus puissant, résolut de désarmer les dernières objections qu'on avait faites au droit de virement; le 10 novembre 1856, parut un décret d'une très haute importance en matière de finances; l'article le plus saillant déclarait qu'à l'avenir, les ministres n'auraient plus le droit, en l'absence des chambres, d'ouvrir des crédits supplémentaires ou extraordinaires sans l'assentiment du conseil d'Etat. Ainsi se terminait, jusqu'à nouvel ordre, une lutte où le Corps législatif sut défendre pied à pied ce qu'il regardait comme ses justes prérogatives et où il avait eu occasion de montrer, de l'aveu même de ses adversaires, de véritables talents et une grande fermeté.

A ceux qui nous demanderaient s'il serait utile de satisfaire les tendances que nous venons de signaler, nous répondrions franchement *non*, s'il s'agit du moins du droit d'amendement et du vote par chapitre substitué au vote par ministère; la Chambre actuelle a prouvé que, même dans ces limites, elle pouvait travailler fructueusement au bien du pays. Peut-être ne serions-nous pas si affirmatif quant au droit de *virement*, si l'on n'avait pas obtenu déjà du gouvernement une ample satisfaction.

Toutefois, nous croyons ne pas être éloigné des préoccupations non-seulement des députés, mais de bon nombre d'esprits sérieux, en nous demandant si les travaux si importants du Corps législatif ont été suffisamment connus et appréciés. Ce serait un grand bien pour le gouvernement lui-même que l'esprit public, un instant distrait par les graves et douloureux événements qui ont marqué le commencement de ce règne, pût suivre de nouveau les travaux de ses mandataires, non plus avec l'avidité déplacée, la curiosité ardente et malsaine qu'on prête à un mélodrame, mais avec le calme

Digitized by Google

et la maturité qui conviennent si bien aux intérêts sérieux qui sont débattus. N'y aurait-il pas d'ailleurs quelque convenance à ce que les hommes honorables et utiles, qui prêtent au pouvoir un concours indépendant et dévoué, fussent mis plus souvent en contact avec la masse des citoyens? Ce serait une satisfaction assurément fort légitime qu'on donnerait ainsi aux députés dont les talents, les succès rencontreraient les justes sympathies des hommes qui suivent la marche des affaires et s'intéressent au bien de l'Etat.

Mais comment arriver à ce résultat? Evidemment en donnant une publicité un peu plus grande aux débats du Corps législatif; quel sera le degré, quel sera le moyen, de cette latitude nouvelle? Ces questions pratiques ne sont pas de notre compétence; nous ne pouvons faire qu'une chose, indiquer la voie.

Ainsi tomberait tout-à-coup un des reproches que les esprits superficiels adressent au Gouvernement. La représentation du pays, disent-ils souvent, n'est rien. Il suffirait de les mettre à même de voir ce qui se passe au Palais Bourbon, pour les convaincre entièrement du contraire.

Arrivés au terme de ce travail, nous répéterons que nous ne l'avons entrepris que par amour de la justice. D'accord avec la partie jeune de la génération actuelle qui est née à la vie politique sous l'Empire, nous dirons que nous n'avons nulle envie de méconnaître ou de rapetisser les services ou la gloire des gouvernements qui ont précédé celui-ci; à défaut de tous autres motifs, les rudes leçons de l'expérience de ces trente dernières années suffiraient à ramener tous les esprits justes à la modération et à l'impartialité. Mais cependant, qu'il soit permis à cette génération, qui n'a aucun lien avec les pouvoirs déchus, de dire qu'elle est fermement attachée au gouvernement de l'Empereur. Que regretterait-elle dans le passé? la Légitimité lui paraît impossible, le gouvernement parlementaire, peu conforme au génie de la nation et sans grandeur, la république, violente et anarchique. L'Empire est venu, et en quelques années, avec l'aide de Dieu, il a su être utile et grand, il a ému nos cœurs et frappé nos esprits; pourquoi ne saurions-nous pas l'aimer et le respecter?

EDOUARD BOINVILLIERS.

---

Digitized by Google

# LE MARÉCHAL

# DE SAINT-ARNAUD

*Ses Lettres publiées par sa famille*[1], *et autres Lettres inédites.*

Il y a eu de nos jours, et dans un intervalle de peu d'années, trois belles morts, trois morts généreuses, égales à tout ce qu'on peut admirer en ce genre dans le passé, et qui laissent ceux qui ont succombé dans une attitude historique suprême, plus grands qu'il ne leur avait été donné de paraître jusque-là dans leur vie : la mort de M. Affre, archevêque de Paris, sur les barricades ; la mort de M. Rossi, à Rome, sous le poignard, au moment où ce politique habile, devenu fier et hardi, restaurait et réhabilitait, en le servant, le régime civil pontifical ; la mort du maréchal de Saint-Arnaud, au lendemain de sa victoire de l'Alma, cette mort qu'il portait en lui depuis bien des jours, qu'il contenait et recélait en quelque sorte, à laquelle il *commandait d'attendre* jusqu'à ce qu'il eût lui-même frappé le grand coup qu'il méditait. Courage surnaturel, mais auquel il s'était par avance essayé de longue main et presque accoutumé avant le dernier jour ! Combien de fois déjà auparavant n'avait-il pas dompté le mal et triomphé de l'épuisement extrême pour courir à l'action, pour voler le premier au péril ! C'est ce nerf héroïque, cette veine de sentiments énergiques déjà anciens, cette lutte prolongée du moral et du physique, qui mérite étude

[1] 2 vol. in-8°. Michel Lévy. 1855.

Digitized by Google

et qui offre à l'observation un intérêt puissant. La Correspondance du maréchal publiée par sa famille nous permet de pénétrer dans toute sa vie militaire des dernières années. Nous pouvons apprécier désormais, jusque dans la camaraderie du bivouac, cet homme de sentiment, d'impression, de ressort, d'élan, abattu vingt fois et se relevant toujours, se relevant en un clin d'œil comme le coursier généreux au son du clairon. Militaire français s'il en fut, esprit français, saillie française, il était fait pour conduire et enlever des soldats de notre nation. Nous allons chercher bien loin dans le passé des figures de capitaines à remettre en lumière et en honneur : n'oublions pas et tâchons de fixer sous leur éclair celles qui passent et brillent à nos yeux dans le présent.

Né à Paris, le 20 août 1798, d'une famille honorable (son père était préfet sous le Consulat), le jeune Saint-Arnaud fut élève du lycée Napoléon. Sa mère, devenue veuve, s'était remariée en 1811 à M. de Forcade-la-Roquette, qui fut juge de paix à Paris pendant plus de trente ans. Après des études rapides, mais qui laissèrent une trace durable dans cette facile et spirituelle intelligence, le jeune Saint-Arnaud entra en 1815, à dix-sept ans, dans les gardes du corps; sa jeunesse fut vive et orageuse. On le fit passer dans un régiment d'infanterie ; il fut envoyé en garnison à Lyon et ailleurs. Il s'en dégoûta et partit en 1822 pour la Grèce. C'était le moment du plus grand enthousiasme et de la croisade chrétienne universelle contre les Turcs. On a quelques lettres de lui datées de cette époque; il y juge le pays et les hommes, et d'un ton qui est fait pour guérir de toutes les belles phrases qu'on débitait à Paris vers ce temps-là. Il n'y a pas le plus petit bout de Périclès ni de Lascaris dans tout ce qu'il voit et raconte; ses lettres ressemblent terriblement à des pages d'Edmond About. Cette excursion de volontaire en Grèce lui fut plus tard portée sur ses états de service comme une campagne. En 1827, il reprit du service en France, toujours comme sous-lieutenant, dans le 49e « qu'il quitta sottement, » dit-il. Il cessa de faire partie de l'armée. Il voyagea et se remit à sa vie de hasard et d'aventures. Il ne pouvait en finir de cette longue première jeunesse. Qu'y faire ? « La sagesse n'est pas donnée à tout le monde, écrira-t-il un jour gaiement à son frère; mon pauvre ami, je suis arrivé tard à l'appel quand on la distribuait. On a beau dire, cela dépend beaucoup du tempérament, et on naît sage comme on naît peintre ou rôtisseur; moi je suis né soldat... » Enfin, après la Révolution de juillet, sentant qu'un grand signal public était donné, il rentra dans l'armée avec son grade de sous-lieutenant, et nous le trouvons, au début de la Correspondance, en garnison à Brest, au printemps de 1831 ; il avait trente-trois ans.

Digitized by Google

Que de temps perdu! pas si perdu pourtant qu'on le croirait. Avoir tout vu de la vie, en savoir tous les courants et tous les écueils, s'y être brisé, puis s'en être relevé, connaître les hommes par leurs passions et savoir s'en servir, avoir appris à ses dépens à toucher en eux les cordes qui résistent et celles qui répondent, avoir conservé au milieu de toutes ses traverses, et jusque dans les désastres où l'on est tombé par sa faute, son sang-froid, sa gaieté, son entrain, ses ressources d'esprit, sa bonne mine, son courage, son espérance surtout, cette vertu et cette moralité essentielle de l'homme; quelle préparation meilleure, quand le ressort principal n'a point fléchi, quand le principe d'honneur a gardé toute sa sensibilité! quelle plus profitable avance pour cette vie de fatigue, d'invention et de péril, pour cette improvisation perpétuelle de toutes choses qu'on appelle la guerre, et qui, dès qu'on arrive au commandement, est bien autre que ce qu'elle paraît de loin; car on ne l'a définie qu'en gros quand on a dit qu'elle est l'art de tuer et la facilité à mourir!

Mais il était loin du commandement, et un sous-lieutenant a tout son chemin à faire. En janvier 1832, et jusque dans l'automne suivant, on le voit employé en Bretagne à battre le pays et à faire la chasse aux Chouans. L'horizon d'abord est étroit: il vient de se marier; il pense à son avancement, à sortir de l'ornière. C'est l'idée fixe. A peine lieutenant, s'il pouvait tout d'un coup passer capitaine!... Chef d'un détachement, il raconte à son frère ses battues dans les bois: pourra-t-il atteindre une des deux bandes qu'il poursuit, l'une forte de six hommes et l'autre de quinze: « Demain sera un grand jour pour moi. Je saurai oui ou non, si je réussirai à les avoir. Si j'ai du succès, je te l'écris sans perdre une seconde. » Il y met le même cœur, la même ardeur et la même importance qu'il mettra plus tard aux plus grandes choses. C'est ainsi que l'on perce et que l'on avance. Etre tout entier et donner de toute sa force sur chaque point successivement; faire de chaque difficulté qui s'offre sa grande bataille, et dire à chaque fois: *C'est le grand jour!* on a chance de telle sorte d'avoir peut-être à la fin un grand jour dans sa vie, et de n'y être pas pris au dépourvu.

Une fois, un vendredi saint, le régiment manque un bon coup. Ces diables de Chouans étaient tous réunis en assemblée dans une ferme; les principaux chefs y assistaient. Une patrouille de huit voltigeurs, commandée par un caporal, passe par là et veut entrer. On s'y oppose. De là, rixe, combat, décharge de fusils et de pistolets; et cependant les Chouans de filer par une porte de derrière: « Avoue que nous ne sommes pas chanceux, écrit à son frère le lieutenant désolé; si ce détachement eût été commandé par un offi-

Digitized by Google

cier et fort de quelques hommes de plus, nous pouvions prendre d'un coup de filet toute la bande. Ah ! si j'eusse été avec les huit hommes, ou j'y serais resté, ou j'en aurais eu quelques-uns. Ainsi, le jeudi et le samedi, je battais tout le pays, je fouillais partout, et le vendredi ils étaient tranquilles dans une ferme à manger un mouton. » — Tout cela, d'ailleurs, est gaiement dit avec légèreté, entrain ; c'est alerte ; il met à raconter les choses la même action et le même geste qu'à les faire.

Une fatigue, une prostration extrême suivie d'élan, c'est ce qu'il éprouve déjà. Ce sera le *rhythme* de son organisation jusqu'à la fin. Cette vie de marche, jour et nuit, par monts et par vaux à travers les ronces et les épines, l'atteint aux entrailles, lui donne la fièvre et l'abat : « Si l'on se battait, si l'on se tirait des coups de fusil, passe au moins, cela reposerait. Espérons toujours, il n'y a que cela qui nous soutienne ; car, pour mes pauvres jambes, elles ne me soutiendront bientôt plus : je suis tellement habitué à les remuer, que, même en rêve, je marche. Je suis comme le Juif-Errant. » Il n'a plus tout à fait pour ce qui peut en arriver la même indifférence qu'autrefois ; marié, bientôt père, il sent les obligations qu'il a contractées ; il a acquis une valeur pour ceux à qui sa vie est utile : « Cela ne m'empêcherait pas de l'exposer mille fois le jour avec sang-froid pour la gloire et le roi que je crois nécessaire à mon pays. Je courrais sur le danger demain à le faire fuir loin de moi. Je n'ai pas assez de bonheur pour qu'il se présente. Je le cherche cependant bien. »

Après une tournée qu'il a faite à la tête d'une colonne mobile, il est invité par le général Meunier à assister à une distribution de drapeau et de croix qui se fait dans une plaine auprès d'Amailhou. Après la cérémonie et au déjeuner qui termine la fête, au dessert, il improvise en l'honneur du général des couplets qui rappellent les refrains patriotiques d'Emile Debraux : « Critique, mon ami, critique, dit-il avec bonne grâce à son frère en les lui envoyant. C'est mauvais, je le sais. Dans cela il y a trois idées; le reste est remplissage, tiré par les cheveux, détestable ; mais le vieux général pleurait, et il est venu m'embrasser. C'est payé bien plus cher que cela ne vaut. »

En 1833, il est envoyé à Blaye où était enfermée la duchesse de Berry ; il s'y fait bien venir du général Bugeaud en traduisant, au courant de la plume, en trois langues différentes, un petit ouvrage de lui, *Aperçu sur l'Art militaire*. Le général se prend de goût et d'amitié pour ce lieutenant de grenadiers si vif, si spirituel et si amusant; il le mettra plus tard à l'épreuve et en vue dans toute circonstance de guerre, et le traitera comme son élève pré-

Digitized by Google

féré. En attendant, il en fait son officier d'ordonnance. A ce titre, le lieutenant Saint-Arnaud est un de ceux dont la signature se lit au bas de l'acte de naissance de la petite princesse venue au jour à Blaye. Il accompagne le général dans le voyage qu'il fait jusqu'à Palerme pour y remettre au ministre de Naples la noble prisonnière contre un *recepisse* de sa personne délivré en bonne forme. On évita de débarquer par prudence, se sentant en face d'une des plus *gueuses* populaces de l'univers. A son retour en France, Saint-Arnaud ne désire qu'une occasion de se distinguer; de Bordeaux où est son régiment, il regrette de ne pas s'être trouvé à Paris dans les troubles d'avril 1834 : « Je viens d'écrire au général Bugeaud, qui a marqué dans toutes ces affaires. Il commandait à l'Hôtel-de-Ville; un officier de la garde nationale a été blessé à ses côtés. C'était là ma place. Cette balle-là, je la regrette. Ah! mon ami, comme je me battrai quand j'en trouverai l'occasion. Ce sera toujours dans la proportion de *quitte ou double*. Il faut que je sorte de la position où je suis, ou que je tombe avec quelque gloire. »

L'occasion, une occasion! je ne dirai pas, peu lui importe en quel sens, pourvu qu'il la trouve; mais il est évident que peu lui importe en quel lieu. Qu'elle s'offre à sa portée, cette occasion quelconque, il ne la marchandera pas. Un champ de bataille en Europe, le désert d'Afrique ou le pavé de Paris, il s'y portera d'un feu égal. Ces natures ardentes n'y regardent pas à deux fois. Agir avant tout, agir et se produire, c'est le premier besoin.

Un malheur domestique atteignit le lieutenant Saint-Arnaud. Il perdit sa première femme en 1836. Sur sa demande alors il passa dans la légion étrangère pour aller en Afrique (novembre 1836); il était le premier lieutenant de la légion; il avait trente-huit ans.

Cette légion était le plus singulier ramassis qui se pût imaginer, des aventuriers de tout pays, parlant toutes les langues, ayant fait tous les métiers, ayant chacun son épisode orageux et ses naufrages de jeunesse : « Du reste, disait-il au premier coup d'œil, ces hommes feront, je l'espère, d'excellents soldats. Il faut savoir les prendre et s'en faire aimer, et j'y mettrai mes soins. J'aurai besoin d'eux devant l'ennemi, car on ne fait rien tout seul : je vais m'attacher à les bien connaître.

Le 15 janvier 1837, il touche pour la première fois la terre d'Afrique. Il la décrit dès son arrivée en traits simples, pittoresques. Si cet homme-là tenait par métier une plume entre les mains comme Charles Nodier ou Alexandre Dumas (qu'il aimait tous deux), il n'en serait pas plus embarrassé que de son épée; mais l'épée lui va encore mieux que tout. Dans les journées des 29 et 30 avril, aux environs de Blidah, il reçoit, lui et sa légion, le baptême du feu,

Digitized by Google

il fait office de capitaine en attendant qu'il en ait le grade; le grade désiré arrive (août). L'expédition de Constantine se prépare; il en est avec sa légion. Bonheur et victoire! enfin il est à l'aise, il respire, il est dans son centre : cette vie d'énergie, de privation, de sacrifice, va se couronner de danger, d'un danger éclatant; il faut que Constantine *lui rapporte quelque chose.* Ce ruban à la boutonnière qui souvent coûte si peu à gagner ici dans le civil, et qu'une bonne grâce de jour de l'an décerne, au prix de combien d'épreuves et par quels sanglants efforts ne l'achète-t-on pas à l'armée! La prise de Constantine est admirablement décrite dans les lettres du capitaine Saint-Arnaud : lui, il monte à l'assaut avec la seconde colonne, il est sur la brèche au moment où la mine des assiégés fait explosion. A cet instant décisif et dans le terrible étonnement qui succède, le colonel Combes, le commandant Bedeau, et lui, capitaine Saint-Arnaud après eux, s'écrient : « En avant, en avant! camarades, ce n'est rien, c'est de la mitraille; à la baïonnette, en avant! » il mérite que le colonel Combes, qui va tout à l'heure être frappé, lui serre affectueusement la main, en lui disant : « Bravo, capitaine! » la brèche franchie et une fois dans la place, sur un léger signe du commandant Bedeau, il s'enfonce avec son peloton dans une petite rue de la ville où il y a une barricade à enlever; puis c'est une autre rue qu'il faut prendre maison par maison; chaque nouvel assaut lui réussit; pas même une blessure. Enfin il a ce qu'il désire, il est cité à l'ordre du jour de l'armée; il est porté pour la croix. Il a fait son premier pas dans la grande carrière : sa réputation africaine commence.

Trois semaines après, par une péripétie qui se rencontrera plus d'une fois dans sa carrière et qui en est, si l'on y prend garde, la mauvaise étoile et comme le *guignon* dominant, dans un camp perdu, loin de toute ville, il était saisi du mal qui sera son ennemi familier, le choléra le terrassait : « O mon Dieu, comme je regrettais les balles de Constantine!... y avoir échappé et venir mourir du choléra... mourir sans la croix, sans avoir lu son nom sur le Rapport de l'armée; » ce sont là ses premiers sentiments. Il se relève, il ressuscite; mais il a chanté trop tôt victoire, une rechute l'oblige de se faire transporter à onze lieues de là, à Bône.

Capitaine de voltigeurs avec la croix, et une croix bien gagnée que personne n'est tenté de regarder en souriant, sera-t-il bientôt chef de bataillon? Là est tout son point de mire, là en apparence son bâton de maréchal. Cette idée fixe d'avancement ne lui est point particulière, elle est celle de tout militaire qui n'est pas encore arrivé au sommet de la hiérarchie. Les conceptions générales, les grandes vues viendront après, s'il y a lieu; mais le grade

Digitized by Google

avant tout : c'est la première condition pour pouvoir montrer à tous ce qu'on est et ce qu'on vaut. Quand il sera chef de bataillon, il visera de même, et avec la même fixité, à devenir colonel ; puis quand il sera colonel, à devenir maréchal de camp. Ses raisons pour conquérir ces grades le plus vite possible et pour se faire tuer, s'il le faut, à les mériter, il les dit ingénument, il ne les va point puiser dans de hautes régions métaphysiques : ce sont les motifs éternels qui, dès le temps d'Homère, dès le temps de Tyrtée, agissaient sur le cœur des hommes, et qui font de ceux qui y vibrent le mieux des héros. S'il se bat comme un lion, « c'est, dit-il à son frère, que chaque grade gagné me rapproche de vous et de mes enfants ; » et plus tard : « il vaut mieux pour mes enfants qu'ils soient orphelins d'un colonel que d'un chef de bataillon. » En versant ainsi son sang en Afrique, en prodiguant sa vie, il ne cesse d'être occupé des siens : « Moi, je n'ai que votre souvenir pour me soutenir. Si j'étais seul, j'irais bien vite croupir dans un bataillon en France. » Il le croit, il se trompe ; un autre motif, celui-là manquant, surgirait sans doute ; mais celui qu'il se propose, et qu'il a constamment devant les yeux est le plus sensible, le plus puissant : « Ah ! mon pauvre frère chéri, si tu veilles sur mes enfants, si tu me remplaces auprès d'eux, il faut bien aussi que tu aies ta compensation et que ton cœur bondisse comme le mien de joie et de fierté au récit de mes succès où tu es pour bonne part, ami, car je n'ai jamais donné deux coups de sabre aux Bédouins, sans qu'il y en ait eu un à ton intention et l'autre dans la pensée de mes enfants... Est-ce que tu n'as pas l'intention de demander bientôt une bourse pour mon fils ? Un fils au collége ! il faut absolument être colonel. »

Ah ! messieurs les philosophes, vous vous croyez supérieurs et vous souriez ; soyez plus vraiment philosophes encore, et consentez à voir l'homme en moralistes. Une chose remarquable et bien précieuse en résultats dans ces carrières tracées et définies, encadrées de toutes parts, c'est la force du ressort, c'est comme le resserrement profite à l'énergie, à l'impulsion du jet et de l'élan. On ne pense qu'à avancer, à monter, à gagner un grade de plus, et en pensant à ce point unique, on y tend avec plus de vigueur et une émulation plus ardente ; le sang circule plus vite ; tout ce qui a du cœur en a plus. Aucune force humaine ne se perd, et les plus naturellement indisciplinés, sous cet aiguillon incessant, se rangent au devoir. Il faut des motifs dans la vie, et des motifs aussi présents que possibles ; les sages, les trop sages en effet, s'ils sont livrés à eux-mêmes, courent risque de prendre l'inaction pour la supériorité et, sous air de modération, d'écouter le conseil indirect de la paresse. Pour moi, qui suis de ceux qui sont accoutumés à se glorifier de

Digitized by Google

courir en une libre et vague carrière, j'ai toujours regretté, je l'avoue, qu'on ne pût y introduire quelque motif d'action plus précis, plus déterminé. L'idéal est une belle chose, mais il est bien loin et il a ses éclipses ; le public est une respectable personne, mais il est bien multiple, il a bien des visages et on ne le connaît pas. Que ne peut-on se le représenter de plus près, d'une manière sensible, encourageante, sous forme d'un juge prochain, immédiat, qui voit et qui sait, qui censure et récompense ! L'unité de direction, le but, un but précis, graduel, c'est encore ce qui mène le plus loin et le plus haut dans les arts. Que si vous faites fi d'un Mécène ou d'un Médicis, lesquels d'ailleurs ne courent pas les rues, songez du moins à une Laure ou à une Béatrix, ou encore ayez, s'il se peut, à côté de vous, ce connaisseur attentif et habituel, ce parfait ami littéraire qu'était Tibulle ou Quintilius à Horace, Horace à Virgile, Despréaux à Racine et à Molière, Goëthe à Schiller lui-même.

Je m'oublie et je reviens bien vite à la légion étrangère. Notre capitaine de voltigeurs fait des expéditions, des reconnaissances, se familiarise avec la vie arabe. Il y a un charmant récit d'une visite que lui rend, au camp du Fondouck, un cheik d'une tribu, qui ne veut boire du vin que goutte à goutte, et qu'il grise *guttatim* en déjeunant. Ces lettres, pour le tour et la désinvolture, me rappellent quelquefois celles de Victor Jacquemont le courageux et divertissant voyageur. La gaîté et l'entrain y sont d'ailleurs fréquemment coupés par la maladie, la gastrite et les accès de découragement : « Je ressemble à ces vieux chevaux de bonne maison qui, bien pansés, bien cirés, bien harnachés et un peu poussés d'avoine, redressent encore la tête et piaffent avec élégance; mais plus de fond, plus de nerf..... L'élan est toujours là, impétueux, terrible, mais il ne faut pas que la course soit longue. » Dans ce camp du Fondouck, dans ces commandements de misérables bicoques où l'on est relégué durant des saisons, il y a de longs intervalles d'ennui, d'attente, où l'on est visité par la fièvre; on sent qu'on s'use et qu'on se mine sans profit : « Ah ! frère, que de courage, que de résignation il me faut ! Quand le mal vient saper mon moral, que je me sens seul, isolé, loin de tout ce que j'aime, j'ai le cœur bien serré; alors je regarde ma croix, mes épaulettes, je pense à mes enfants, à vous, à mon passé, à l'avenir ; je me raidis et je tiens bon, mais mes cheveux blanchissent et mes genoux tremblent. »

Dans une expédition faite pour prendre possession de Djidjelli (mai 1839) et pour châtier les Kabyles voisins, le capitaine Saint-Arnaud mérite d'être proposé pour le grade de chef de bataillon, en remplacement du brave Horain, qui meurt des suites d'une blessure. Le maréchal Valée le porte et l'appuie ; il cite son nom à l'ordre du

Digitized by Google

jour de l'armée. Mais après les brillantes affaires du début, la fièvre vient, comme toujours en Afrique, rabattre les trop vives espérances; Saint-Arnaud voit sa compagnie se fondre et s'en aller plus tristement que sous les balles : « Ma pauvre compagnie, si belle il y a deux mois, cent dix brillantes baïonnettes, bien pointues, bien agiles! j'ai à peine quarante combattants..... Quiconque aurait vu ce bataillon il y a cinq mois et le verrait aujourd'hui, se sentirait saisi de pitié et en même temps de haine pour la guerre. Moi, je l'aime malgré tout, parce que je suis obligé d'en vivre en attendant que j'en meure. » Lui-même, il a son accès terrible; « il va *piquer une tête contre la porte de l'enfer*, mais le diable le renvoie et ne veut pas encore de lui. » Avec cela, il n'est pas nommé chef de bataillon. Misère, misère! c'est la fin de l'automne; il a des désirs de revoir la France : « Je voudrais voir la neige de France, dût-elle être haute de six pieds dans les rues. » Revenir en France et avoir une grande guerre en Europe, une guerre régulière, y être employé, c'est là son vœu. Comme les soldats d'Afrique, ces soldats du *corps à corps*, y auraient l'avantage sur les autres, et comme on jugerait vîte la différence!

C'est l'avénement du ministère dit du 1er mars (1840), dont M. Thiers était le chef, qui faisait naître dans les rangs de l'armée ces espérances de guerre. La manière dont Saint-Arnaud, et, je le crois, la plupart des officiers d'Afrique, envisageaient la politique de France pendant ces huit ou dix dernières années du règne de Louis-Philippe, était commandée par leur position et leur intérêt : des champs de bataille ou des assemblées publiques, ces deux champs de gloire pour les hommes, comme disait déjà le vieil Homère, ils préféraient naturellement le premier et étaient portés à mépriser le second. Tandis que de près, ici, on était ébloui par des déploiements d'éloquence souvent contradictoires et stériles en résultats, de loin ils n'étaient sensibles qu'au peu de fruit qu'ils en retiraient, eux et la colonie pour laquelle ils guerroyaient nuit et jour, et dont l'avenir était sans cesse remis en question par des discussions décourageantes. L'armée d'Afrique était une des gloires de ce régime, et cependant elle lui reprochait tout bas et lui en voulait un peu de ne pas aimer assez la gloire. Je ne dis pas que cela fût juste, mais je dis que cela était. Et je ne parle pas des officiers qui étaient par principes de l'opposition systématique, comme le général Cavaignac, mais je parle de ceux même (et c'était le grand nombre) qui n'avaient pas de parti pris et qui étaient même attachés à ce régime d'alors par la bravoure et l'affabilité des jeunes princes. La condition naturelle de l'armée d'Afrique, résultant des points de vue et des intérêts qui étaient propres à ses chefs, était donc de vivre dans

Digitized by Google

une espèce d'opposition ministérielle permanente, de se plaindre du peu d'égard qu'on avait à Paris pour les propositions des généraux en chef et gouverneurs, et de ne pas approuver la politique générale, avant tout conciliante et accommodante, qui présidait aux relations avec les autres puissances : « Quelle marche prend le ministère? écrivait Saint-Arnaud (juin 1839). Mon pauvre pays ! je le sers de bien loin, mais je voudrais le voir grand et puissant ; pour cela, il ne faut pas qu'il soit mené par de petites gens et de petits esprits. » Il allait à l'extrémité de sa pensée ou plutôt de son impression, lorsqu'il écrivait encore (novembre 1840) : « Il faut que le gouvernement soit bien aveugle pour ne pas voir qu'avec la marche qu'il suit, il se perd infailliblement. La paix, qu'il achète à tout prix, le renversera plus vite qu'une guerre, quelque malheureuse qu'elle eût été. » Ce qu'écrivait là Saint-Arnaud, bien d'autres de ses compagnons d'armes, qui, depuis 1848, ont suivi une autre ligne que lui, ont dû le dire comme lui dans les dix années qui précédèrent.

Saint-Arnaud n'est pas de l'expédition des Portes de fer, que le maréchal Valée exécute de concert avec le duc d'Orléans (octobre 1839); mais il tient, malgré sa fièvre, à être des expéditions qui se font dans les mois suivants. Il est blessé d'une balle au bas-ventre, en partant du bivouac, la veille de l'affaire du col de Mouzaïa (11 mai 1840). Cette blessure, incomplètement guérie, le ramène en France en congé; il y est nommé chef de bataillon (août), et envoyé en garnison à Metz pour y refaire sa santé. Dinant à son passage à Paris chez le général Pajol, dont le fils est son ami : « Le général, dit-il, croit à la guerre, mais pas avant le printemps. L'Italie se remue, la Pologne gronde. Le soir, je suis allé avec Pajol voir *Polyeucte* et *Japhet*. Rachel est au-dessus de tout ce que tu m'avais annoncé. Elle a dit le *Je crois...* à envoyer toute la salle à confesse en sortant. » Tel est l'homme, dans sa variété et sa mobilité complexe d'impressions.— Sa santé se refait vite, et surtout sa mine. A peine arrivé à Metz, il a repris son air jeune « qui, avec sa grosse épaulette, le fait un peu regarder. — Cela m'amuse, » dit-il. — Un vrai militaire français.

La nomination du général Bugeaud comme gouverneur général de l'Algérie le rappelle en Afrique ; il entre aux zouaves (avril 1841), et désormais, sous les yeux du chef le plus capable, dont il est connu et apprécié, il va parcourir la seconde et décisive partie de sa carrière avec l'avantage d'être dans des emplois supérieurs dès le premier jour.

Le général Bugeaud n'est qu'incomplètement connu, si on ne l'a pas vu se dessiner en entier et se développer dans la Correspondance de Saint-Arnaud. Ceux qui avaient rencontré le général

Digitized by Google

Bugeaud à Paris avant sa grande et dernière renommée ont eu quelque effort à faire avant de le placer dans leur estime à la hauteur où la reconnaissance du pays l'a justement porté. Il avait des défauts qui sautent aux yeux dans un salon; il tranchait, parlait à satiété de lui, réfutait ses adversaires sans ménagement, choquait leurs sentiments sans pitié, se vantait en tout de faire mieux que tous. Habitué dans sa longue vie des champs à vivre avec des inférieurs, il ne se contraignait en rien; il n'avait pas le tact, il ne prenait pas garde aux bienséances. Sous ces défauts d'une rude écorce, on sentait à tout coup l'homme de sens, mais souvent intempestif; l'homme supérieur perçait, mais ne se dégrossissait pas. A la Chambre, dans les premières années où il y siégeait, ses collègues disaient de lui, non sans sourire : « Il n'y a plus qu'un homme en France qui croit à la gloire, c'est le général Bugeaud. » Il avait raison d'y croire. Dès qu'il fut en Afrique, et sur un terrain digne de son activité, il donna sa mesure et dépassa les espérances même de ses amis. Saint-Arnaud, dès les premiers mois de son installation, nous le montre à l'œuvre, positif, effectif, infatigable, allant en tout au résultat sans charlatanisme : « Passionné pour la guerre et les combats, il préfère aux bulletins qu'il pourrait rechercher, la poursuite d'un but utile au pays. Cet homme est admirable, frère; on ne le connaît pas, on ne lui rend pas justice. Il a vraiment du génie. Je le suis, je l'examine sans passion, et chaque jour je lui découvre de nouvelles qualités; mais il a bien les défauts de ses qualités. Franc et loyal à l'excès, il tourne quelquefois à la brusquerie. D'une activité inconcevable, il devient minutieux. Agriculteur pendant quinze ans, vivant dans un frottement continuel avec la classe peu élevée de la société, il n'a pas toute la dignité, toute la tenue désirables. Mais quelle conscience, quelle probité, quelle délicatesse de sentiments, quelle abnégation personnelle! Et on l'entoure de difficultés! de petites coteries lui suscitent des embarras et des ennuis; la presse l'assassine à coups d'épingle. » C'est à cet homme éminent et solide, et qui grandit jusqu'à la fin, que Saint-Arnaud s'attacha avec affection, avec zèle, et qu'il dut d'être assez mis en vue pour être reconnu ensuite, et l'occasion échéant, le plus digne de le remplacer.

Saint-Arnaud, en entrant dans les zouaves, « cette garde impériale de l'Afrique, » avait à faire sa réputation au corps. Il la fait dans la journée du 2 mai sur la route de Milianah, en se maintenant avec énergie sur un plateau assailli par les Kabyles. Sa conduite dans les journées suivantes lui vaut d'être cité (c'est la quatrième fois) à l'ordre du jour de l'armée : « Mes enfants liront encore le nom de leur père cité au milieu de ceux des bons diables qui se battent pour le pays. »

Digitized by Google

Le général Bugeaud, par une suite d'opérations méthodiques et bien conçues, travaille à ruiner la domination et l'influence d'Abd-el-Kader, en attendant qu'on vienne à s'emparer, s'il se peut, de sa personne. Il mène à bien l'expédition dans l'Est, où l'on prend Mascara. Tout ce pays est décrit par Saint-Arnaud en quelques traits qui donnent bien la vue cavalière des lieux, de l'échiquier parcouru. Le colonel des zouaves, Cavaignac, étant parti, Saint-Arnaud reste sous le général Lamoricière avec son bataillon et comme chef de corps, ayant une responsabilité d'autant plus grande qu'on le sait aimé du gouverneur et que, là où il est, on aime peu le gouverneur. Ces dissidences de nos généraux d'Afrique sont à peine indiquées dans la Correspondance ; on les sent toutefois et on les devine. Dans la mesure où tout cela est présenté (et il faut en savoir gré aux éditeurs qui ont dû quelquefois choisir entre divers passages de la Correspondance), personne n'a à se plaindre. Justice est rendue et au noble caractère du colonel Cavaignac, « droit et consciencieux, mais susceptible et impressionnable » (Saint-Arnaud jouit de ses qualités, qui sont nombreuses, en évitant de heurter ses défauts), et à Changarnier, « le Masséna africain, qui montre un *moral de fer* dans les dangers, » et à Bedeau, « homme de vrai mérite qui, tandis que d'autres se jalousent, s'efface tant qu'il peut, ne médit de personne, juge tout le monde et gémit. » Les critiques très discrètes qu'on entrevoit permettent seulement de distinguer et de nuancer ces figures, que les bulletins avaient l'habitude d'offrir sous un jour trop uniforme.

Nous sommes, même avec les réserves de la Correspondance publiée, dans le secret de bien des misères qu'on a eu à traverser, et où *on l'a échappé belle :* il y a tel retour de Mascara à Mostaganem (juillet 1841) où il est fort heureux qu'on n'ait pas été attaqué plus sérieusement. En perçant le rideau des braves zouaves qui la couvraient à l'arrière-garde, l'ennemi n'eût trouvé qu'une armée démoralisée. Cependant, dans le Rapport, on ne dit que les belles choses ; les autres sont rejetées dans l'ombre et comme non avenues : « En arrivant, j'ai dû faire mon Rapport et des états de proposition pour mes officiers, récompenser mes zouaves et leur adresser des compliments dans un bel ordre du jour, nommer quelques sergents, quelques caporaux, quelques soldats de première classe. Voilà comment on fait tuer les gens ! » (21 juillet 1841.)

Installé à Blidah d'où il fait une grande expédition et de belles razzias, en rapport continuel et de confiance avec le gouverneur, appelé, consulté par lui à Alger, l'aidant dans ses correspondances, il participe aussi aux ennuis du chef, qui est souvent contrarié par le ministère dans ses mesures, et qui se sent menacé de loin dans



Digitized by Google

sa position par des influences princières : les expéditions mêmes que cet homme d'énergie ne cesse d'entreprendre pour mettre la dernière main à la conquête, ne redonnent de l'entrain qu'à de certains jours : « C'est une belle chose que la guerre, cher frère, mais seulement quand on se bat et quand il fait beau. » Cependant la nomination de lieutenant-colonel arrive pour Saint-Arnaud (avril 1842) ; à chaque pas qui le porte d'un degré de plus vers le haut de l'échelle, il y a un moment d'ivresse : « C'est une belle chose qu'une promotion à un beau grade, surtout quand elle est méritée. On ne rencontre presque pas d'envieux et on reçoit des compliments à peu près sincères. Il y a, après cela, le beau côté, la catégorie des vrais amis, des chaudes et cordiales félicitations, et les *demi-mots des soldats qui vont droit au cœur.* »

On n'est pas plus soldat par le nerf et par la fibre que Saint-Arnaud. Quand il parle de sa compagnie, de son régiment, de sa troupe, il a le sentiment camarade et fraternel, il a l'expression sympathique et vibrante. Quand on ne l'a que dans des bulletins, on peut la prendre et l'affecter ; mais ici, c'est dans des lettres de famille qu'il s'épanche sur cette autre famille militaire, qui est la sienne aussi : « Pauvres soldats ! quelle résignation, quel courage ! Nous, nous avons un mobile, la gloire, l'ambition, et, par dessus le marché, nous sommes bien vêtus et bien nourris ; mais eux, rien, rien, et chantant au moindre rayon de soleil. C'est à faire pleurer. Je les aime comme mes enfants, tout en désirant leur faire entendre quelques balles d'un peu près. » — Et quand il est déjà colonel : « Je viens de recevoir pour mon brave régiment une croix d'officier, quatre croix de chevalier et deux grades à l'occasion de l'affaire de Dellys. Voilà le beau rôle du colonel, ses jouissances immenses, ineffables. J'ai attaché tous ces rubans, et j'ai vu de douces larmes de reconnaissance couler sur des visages bronzés ; j'ai senti des cœurs bien nobles et bien fermes devant l'ennemi battre comme le cœur d'une femme, et le mien battait à l'unisson. » — Et à Varna, quand il sera général en chef et pendant le fléau du choléra, revenant de visiter les hôpitaux : « J'ai vu là onze cents malades et deux mille malingres qui ne me sortent pas de la pensée. Je crois que pour être général en chef, il faut être égoïste ; moi, je ne puis pas l'être ; j'aime mes soldats et je souffre de leurs maux. »

Nommé par le général Bugeaud au commandement supérieur de Milianah (juin 1842), avec trois bataillons sous ses ordres, soixante cavaliers, de l'artillerie, du génie, « enfin une petite brigade complète et organisée, » il s'exerce à l'administration, à la conduite de la guerre ; il gagne en expérience, en aplomb ; il fait son apprentissage de commandant en chef : « Si jamais je suis général, j'arri-

Digitized by Google

verai tout formé. » Dans les expéditions qu'il dirige à l'entour, il y a tel petit combat « où il y a tactique en miniature et combinaison de trois armes. » En parlant de sa manière de traiter avec les Arabes, il dit en riant *ma politique*. Les lettres écrites pendant cette période de commandement sont très vives, animées d'incidents; les aperçus s'étendent; le ton s'élève sans que l'enjouement diminue. Cette activité qui, lorsqu'il ne sait qu'en faire, *lui rentre dans l'estomac* et réveille sa gastrite, trouve ici à se déployer et à se répandre en tous sens; un moment il a espéré faire un magnifique coup de main sur la smalah d'Abd-el-Kader : « L'émir me croyait dans le sud, il ne se gardait pas du côté de la plaine et je tombais sur lui. Mon affaire était immanquable; les Arabes le disent hautement. » Il en veut au général Changarnier, dont un ordre des plus impératifs l'a retenu alors et l'a forcé de rentrer : « Que Dieu lui pardonne ! mais il m'a fait manquer un coup qui m'envoyait droit à la postérité. » Cette prise était réservée, quelques mois plus tard, à un jeune et hardi chasseur dont rien ne bridait l'audace. Malgré tout, et quoique Milianah devienne par moments centre d'opérations, Saint-Arnaud trouve qu'on n'en fait pas assez, que l'Afrique se gâte; les succès même acquis et obtenus nuisent désormais aux belles occasions : « Alors (en 1840 et 1841) on faisait de l'éclatant, aujourd'hui on fait du pénible, du fatigant, du méritant. » Son vœu et son rêve est toujours une grande guerre en Europe. En 1843, il croit en voir une qui se prépare en Espagne : « Ah ! frère, si j'avais un régiment et qu'on me fît entrer en Espagne, où les affaires se brouillent, on verrait les officiers d'Afrique à l'œuvre. Je crois que je rajeunirais de dix ans.... Je ferais parler de moi, quelque chose dans le cœur me le dit. Comme cette guerre aurait de l'intérêt pour moi, qui n'ai jamais rien fait qu'en Afrique, où tout se fait en miniature, où il n'y a de grand que les fatigues, les privations, les maladies et les dépenses ! mais la vraie guerre contre des masses, contre du canon, contre des manœuvres, rien qui y ressemble, ou de si loin, qu'il faut une lunette pour y reconnaître quelque chose. J'ai seulement vu un bon et beau siége. Je voudrais voir une belle et bonne bataille, avec une cinquantaine de mille hommes engagés. »

Son rêve ici lui ouvre par avance l'avenir, et cette belle et bonne bataille où il verra, non pas cinquante mille, mais plus de cent mille hommes engagés, et où il commandera en chef, aura nom l'Alma. Heureux qui ne meurt pas sans avoir vu l'instant sublime qui lui rend accompli et exaucé son plus noble désir ! Il emporte jusque dans la mort la conscience d'avoir vécu.

Après un an du commandement de Milianah, où, encore lieute-

Digitized by Google

nant-colonel, il est remplacé par un maréchal de camp, il revient passer quatre mois de congé en France. De retour en Afrique en février 1844, il retrouve le maréchal Bugeaud, toujours aussi chaud pour lui, et qui lui donne le commandement de l'infanterie dans une colonne d'expédition conduite par le général Marey. Il éprouve des retards dans sa nomination au grade de colonel et les ressent vivement ; il est pressé comme quelqu'un qui n'a pas de temps à perdre et dont le pouls a souvent la fièvre. Il n'était pas auprès du maréchal lorsque se livre la bataille d'Isly, « une vraie et savante bataille, » qui donne idée de ce que le maréchal pouvait faire dans une grande guerre. Cette image de grande guerre se retrouve sans cesse dans les prévisions de Saint-Arnaud et dans ses espérances. Un moment, au plus fort des débats Pritchard, il croit à une rupture inévitable avec l'Angleterre : « Il faudra en venir aux coups tôt ou tard, parce que l'esprit national et la masse de la nation, raisonnable ou non, entraînera et débordera le gouvernement lui-même... Enfin, tout se complique tellement que la bombe éclatera, et ses éclats tueront bien des médiocrités, et nous.... nous monterons. » *Nous monterons!* c'est là le fond de l'âme et de ses désirs. Ne demandons pas aux hommes de ne pas être des hommes ; demandons-leur plutôt d'être le plus hommes possible, c'est-à-dire actifs, courageux, ardents et dévoués chacun dans leur ordre et dans leur ligne. Un moment, même après Isly, Abd-el-Kader recommence à se remuer. Il a quitté le Maroc et s'est montré en deçà de la frontière : « Cela ne finira jamais ; tant mieux, nous aurons le temps d'entrer dans les constellations, » c'est-à-dire dans les étoiles de l'épaulette de général.

Le maréchal a obtenu pour Saint-Arnaud le grade de colonel ; le 53e régiment et le commandement de la subdivision d'Orléansville, qui est en réalité un poste de général, voilà des occupations nouvelles et brillantes (novembre 1844) ; Saint-Arnaud s'y adonne tout entier. A peine installé dans son gouvernement, il fait labourer, il fait faire des routes. Il y a une mosaïque (car on est à Orléansville, sur une ancienne ville romaine), une mosaïque admirable, qui servait d'enseigne au tombeau de saint Reparatus : « Je veux, dit-il, dans un sentiment de *Génie du Christianisme* que nous lui retrouverons plus tard, je veux faire bâtir l'église chrétienne au-dessus. Une voûte bien faite la conservera visible dans toute sa beauté, et le temple de Dieu s'élèvera là où il était il y a quatorze siècles. » En attendant, il donne un bal qu'il nous décrit plaisamment. Il entreprend toutes choses, et sa santé, bien que si atteinte, semble d'abord suffire à tout : « Comme tous les nerfs de mon imagination sont tendus, les autres sont au repos par force. » Un bonheur lui

Digitized by Google

arrive : un marabout se disant chérif, c'est-à-dire de la famille du Prophète, a travaillé les tribus arabes ; il a prêché la guerre sainte, et a levé l'étendard. « Cher frère, la guerre, voici la guerre ! vive la gloire ! Nous sommes en pleine révolte d'Arabes. Les coups de fusil roulent comme en 1840 et 1842. » C'est Saint-Arnaud qui parle. Il a Bou-Maza à poursuivre, à réduire, à mâter et à traquer. Bou-Maza, c'est son Abd-el-Kader à lui, et, à force d'activité, il saura en venir à bout. L'Ouest est en feu. Avec les Arabes, c'est à recommencer toujours : « Cette nation-là naît un fusil à la main et un cheval entre les jambes. » Au point où il est arrivé, Saint-Arnaud sent ses vues s'agrandir, et se multiplier les occasions d'agir comme il l'entend. Ses idées sur l'Afrique plaisent au maréchal ; sa manière de mener les Arabes en paix comme en guerre lui convient. Il ne songe plus à quitter cette terre d'Afrique ; « plus il y réussit, plus il y est enchaîné ; » c'est une bonne école ; il se fait petit à petit général : « Je m'aperçois avec plaisir qu'en face des circonstances les plus difficiles je prends un calme et un sang-froid que je n'avais pas autrefois : je me sens commander, je m'écoute, je me trouve de l'aplomb, et tout marche. Qui sait ce que tout cela deviendrait sur une plus grande échelle et dans un cadre plus étendu ?... Patience, notre temps et notre tour viendront ! »

Puis, à d'autres jours, la patience manque ; un mauvais vent du désert se remet à souffler ; à force de guerroyer et de courir, de mener de razzia en razzia sa *colonne infernale*, de s'ingénier (périlleux problème) à soumettre les Arabes par les Arabes, de vouloir créer et fonder par tout le pays de petits forts de sûreté où les chefs amis, les agahs et les caïds puissent se maintenir et se défendre au besoin, et brider les tribus rebelles ; à force d'être sur pied nuit et jour, et de se ronger au gîte quand on y est retenu, à force de se passionner pour tout, on se consume, on s'use avec une rapidité effrayante : « Je veux trop bien faire et trop de choses, et je prends tout trop à cœur ; c'est le propre des âmes généreuses, mais ces âmes-là ne vivent pas longtemps ; elles s'usent trop vite, et je le sens, mais il n'est plus temps de se changer. »

Quelques visites de France apportent des diversions dans cette vie locale si dévorante. Saint-Arnaud voit à Alger M. de Salvandy, qui lui plaît beaucoup, et dont les bonnes qualités lui apparaissent là dans un jour tout favorable. A Orléansville, il a occasion de recevoir M. de Tocqueville et d'autres voyageurs appartenant à la Chambre ou à la presse. Il les observe d'un clin d'œil, il a des mots fins pour les *silhouetter* au passage. Il aime peu la presse d'ailleurs, et si en 1847 on le voit n'augurer rien de bon du système politique ministériel qui continuait de prévaloir, ce n'est point qu'il penche

Digitized by Google

du côté des journaux; il s'exprime sur leur compte avec un dédain et une énergie de soldat : antipathie de milieu et de métier, plus encore que de nature.

Bou-Maza s'est rendu à lui. Il est fier, comme il le doit, de sa capture; cependant, lorsqu'ensuite on en fait un lion à Paris, il est d'avis qu'on le gâte trop. Grande révolution en Afrique : le maréchal Bugeaud se retire ; « fatigué de lutter contre des ministres qui repoussent ses idées et veulent faire prévaloir d'autres systèmes, » il envoie sa démission, cette fois irrévocable. Le duc d'Aumale devient gouverneur général de l'Algérie. Saint-Arnaud est nommé maréchal de camp. C'est le moment où Abd-el-Kader se soumet, où *les Girondins* de M. de Lamartine font fureur, où s'organisent les fameux banquets, où la France chauffe et fermente de plus en plus. Le général Saint-Arnaud arrive en congé à Paris, tout juste à temps pour assister à la Révolution de février (1848). Il y court quelques dangers du côté des quais, et est retenu quelque temps prisonnier à l'Hôtel-de-Ville.

Il se remarie et repart pour l'Afrique, décidé à suivre uniquement sa carrière militaire, en prenant aussi peu de part qu'il pourra à une politique qui le dégoûte et pour laquelle il n'est pas mûr. C'est alors qu'on voit avec lui percer et se produire plus fréquemment dans ses lettres cette seconde génération africaine qui remplacera la première, déjà revenue en France; les Pélissier, les Canrobert, les Bosquet, les Morris, sont, avec Saint-Arnaud, les chefs brillants de cette seconde génération qui serre et talonne le plus près qu'elle peut les Changarnier, les Lamoricière, les Bedeau, les Cavaignac, et qui n'attend que son tour d'entrer en scène. La politique intérieure de la France, les fautes des assemblées et celles des dictateurs provisoires sont saisies dans les lettres de Saint-Arnaud avec un bon sens net, qui était assez facile d'ailleurs à qui restait en dehors et loin de la mêlée. Tout compte fait, et malgré les chances de guerre en Europe, il aime mieux l'Afrique pour le quart d'heure, bien assuré que, si l'on se bat en Europe, tout le monde en sera : « Ici, je sers mon pays et je m'éloigne des mauvaises passions. » Le maréchal Bugeaud, rappelé dès ce temps-là à des commandements importants et consulté par le prince président de la République, dut lui donner les premières impressions avantageuses sur Saint-Arnaud comme officier général de grand avenir et comme homme de nerf à employer dans l'occasion : sa mort soudaine arrache à Saint-Arnaud des témoignages bien dus de regret et de profonde douleur. Il s'impatiente des lenteurs qu'on met à sortir du triste fossé où la France s'est jetée; il n'aime pas la République, il la souffre; il en souffre aussi. Ne lui demandez pas une ligne de politique suivie : sa solution, à

Digitized by Google

lui, est celle de l'instinct, celle de son impulsion de cœur et de son intérêt particulier de soldat: « Je vois toujours l'avenir sombre; avec la guerre, j'aurais eu quelque espoir; j'aurais bravé tout, fait face à tout: j'ai foi en moi; mais la paix nous étrangle. C'est le terrain des intrigants, des esprits médiocres, des faiseurs et des phraseurs; ce n'est pas le mien. »

Une belle position d'intervalle et d'attente se présente pour lui : il est nommé au commandement supérieur de Constantine (janvier 1850). Tandis qu'en France les autres généraux illustres de la première génération africaine s'emploient utilement et s'usent aussi (et tous, sauf Changarnier, s'usèrent vite) dans les assemblées, dans les luttes et les compétitions civiles, lui, il va continuer de se former militairement et de mûrir. Il ne voit de l'émeute que ce que la déportation lui en a jeté de débris, « mélange d'artisans et d'instruments de désordre; journalistes, poètes, maçons, instituteurs, peintres, puis des échappés de prison. » Il fait de ces déportés de Bone et de leur fureur d'énergumènes un tableau qui rappelle ceux d'une maison de fous. Au printemps, il entreprend une grande expédition au Sud, au delà de l'Aurès, qu'il traverse en tous sens; il fait briller les baïonnettes françaises en de lointaines oasis et jusqu'en des défilés réputés impraticables, où, depuis les légions d'Antonin le Pieux, nulle force aussi imposante n'avait passé. Il n'est pas insensible à ces souvenirs des temps anciens. Au bivouac de Raz-Gueber, en pleins Nemenchas, il rencontre des ruines de temples chrétiens: son imagination s'exalte, ce rayon de *Génie du Christianisme*, auquel nous l'avons déjà vu enclin et accessible, revient le frapper : « J'ai un aumônier, l'abbé Parabère, que je viens de faire recevoir chevalier de la légion d'honneur devant la deuxième brigade. Il va nous dire la messe en face d'un vieux temple chrétien. Toute l'armée y assistera. Est-ce que tu ne trouves pas qu'on élève mieux son âme vers Dieu en plein air que dans une église? le vrai temple de Dieu, c'est la nature. L'abbé Parabère est enchanté de dire sa messe. Moi je penserai à vous tous, à ma femme, à mes enfants. »

Un moment viendra où il entendra la messe pour elle-même, le sacrifice pour le sacrifice: il a en lui un commencement de disposition, qui de la tête lui descendra dans le cœur.

Le résultat de sa campagne est complet. La puissance française s'est fait reconnaître et craindre en des contrées, jusque-là hors d'atteinte, et où elle semblait ne pouvoir pénétrer. Bou-Akkas, le dernier des grands chefs du pays, qui avait toujours refusé de se faire voir à Constantine, y est venu faire acte de soumission et d'hommage au général Saint-Arnaud. Les gouverneurs-généraux de l'Algérie se

Digitized by Google

succèdent; le général d'Hautpoul y remplace le général Charron. Saint-Arnaud lui-même commence à entrevoir ce gouvernement général de l'Algérie comme pouvant devenir la récompense de ses travaux africains et le dernier terme de son ambition. Il témoigne toujours de la même aversion pour la politique intérieure de la France, triste ménage en effet, et des plus embrouillés alors : « Ce à quoi je dois viser, c'est à une réputation militaire pure de politique. Je ne suis ni usé, ni coulé comme tant d'autres, je suis jaloux de ne pas perdre cette rare et précieuse virginité. » Parti de France depuis avril 1848, il ne connaissait nullement le prince président. Le résumé du message présidentiel le frappe ; il le trouve remarquablement bien : « Le général d'Hautpoul dit qu'il est de la main du Président ; mais alors c'est un homme, c'est plein de cœur et d'esprit. »

L'expédition de la petite Kabylie ou Kabylie orientale, que le général Saint-Arnaud entreprend pour affermir son autorité dans sa province et agrandir sa réputation africaine, sera pourtant l'occasion imprévue de sa première initiation très intime à la politique de Paris et de la France. Le prince président lui envoie le commandant Fleury pour faire cette expédition à ses côtés ; les entretiens de la marche et du bivouac durent en apprendre beaucoup à Saint-Arnaud. Par une campagne de quatre-vingts jours (mai-juillet 1851), durant laquelle sa colonne se mesure vingt-six fois avec l'ennemi, et toujours avec avantage, et où il dirige une série de mouvements qui amènent des résultats prévus et décisifs, il couronne sa carrière d'Afrique et mérite d'être nommé général de division comme il convient de le devenir, c'est-à-dire à la suite « d'une des plus rudes, des plus longues et des plus belles expéditions qui se pussent faire. » Cette nomination de général de division qui lui arrive en même temps que la nouvelle que son fils a passé un bon examen pour Saint-Cyr, lui tire de la plume et du cœur cette lettre charmante et qui décèle en Saint-Arnaud des qualités, des jets de source qu'on ne peut s'empêcher d'aimer :

« Cher enfant, tu es admissible et moi je suis général de division. Nous avons fait tous deux un pas de plus dans le monde. Il t'en reste à toi beaucoup à faire en montant. Je viens d'atteindre le sommet de l'échelle militaire. Ma nomination, l'expédition que je viens d'achever avec quelque succès, aplanissent devant toi les difficultés de la route, je l'espère du moins. Mais que jamais cette idée ne ralentisse tes efforts et ton zèle. Cher Adolphe, il est doux de ne devoir rien qu'à soi-même. C'est une grande satisfaction pour les cœurs bien placés... »

Le fils, à qui cette lettre est adressée et à qui elle donnait une si pénétrante leçon, devait mourir avant son père.

Digitized by Google

Malgré sa répugnance à la politique, et quoiqu'il écrivît vers ce temps même : « Ici, l'on a sa réputation dans sa main; à Paris, on la joue sur une phrase, sur un mot, sur une démarche, sur un sourire : j'aime mieux l'Afrique; m'y laissera-t-on ? » le général Saint-Arnaud accepta le commandement d'une division active à Paris (juillet 1851); ce n'était qu'une porte d'entrée au ministère de la guerre (octobre). Dès lors les événements se pressent; ceux auxquels le général Saint-Arnaud prit part sont trop considérables et trop voisins encore pour pouvoir être exposés avec tout leur développement. S'il avait tant tardé à se mêler de politique, il en fit beaucoup en peu de temps; ministre de la guerre avant et après le 2 décembre, et durant cette année où la France entière changeait de face comme à un soudain commandement, le maréchal de Saint-Arnaud avait raison de dire : « C'est sur moi (dans le ministère) que reposent l'action et la force. »

Cependant cette santé, que nous avons vue tant de fois minée, se ruinait de plus en plus : il dissimulait encore; l'ivresse des grandes choses faites ou à faire le soutenait par accès; ceux qui le voyaient de près pouvaient seuls observer cette alternative presque continuelle de soubresauts et d'épuisements. C'est alors, après une dernière atteinte plus rude que les précédentes, qu'il recourut à un autre remède, à un auxiliaire puissant qu'on eût été loin d'imaginer. Pendant un séjour à Hyères pour une convalescence trop provisoire, il se sentit touché des entretiens d'un prêtre, qui lui parla un langage d'affection et de charité : « J'ai trouvé dans le curé d'Hyères, écrivait-il à son jeune frère du second lit (M. de Forcade), un prêtre comme je les comprends et les aime. Nous avons eu de longues conférences, et dimanche je communierai comme un vrai chrétien. Cette conversion t'étonnera peut-être, et tu verras en moi une grande transformation. La prière est un excellent médecin; rappelle-toi cela dans l'occasion. Tu feras lire cette lettre à ma gracieuse sœur; son âme élevée me comprendra. » (22 mars 1853.)

Ce qui est certain, c'est que cette force morale nouvelle qui lui vint par la religion servit puissamment à le rendre capable des derniers efforts auxquels sa constitution physique semblait par elle-même se refuser. Il ne lui fallait pas moins que ce viatique inattendu pour ravitailler jusqu'à la fin son cœur généreux, mais expirant, et qui était souvent comme aux abois. A n'en juger même qu'en moraliste et en philosophe, il est évident qu'ici le sacrement vint directement en aide et en reconfort à la vertu guerrière. Un second ressort mystique s'ajouta à celui de l'honneur et le doubla.

L'expédition d'Orient se prépare, et Saint-Arnaud, tout mortellement atteint qu'il est, demande à l'Empereur la faveur de la conduire

Digitized by Google

et de la commander. Son vœu secret, magnanime, c'est du moins de tout lancer dans une bonne voie, de commencer, de pousser vaillamment la grande œuvre, et de mettre, dès les premiers jours, les choses dans un tel état, qu'un autre, à son défaut, n'aura plus qu'à achever. Mais que de lenteurs non prévues, que d'obstacles de tout genre, que de misères à traverser avant de voir luire ce beau jour, ce jour unique tant désiré, et de mourir sans même avoir pu assister et présider à la seconde grande journée! J'userai de préférence, pour ce qui me reste à dire, de lettres du maréchal, non encore imprimées, et qui montrent à nu les mouvements, les battements de son cœur dans une entière franchise.

En arrivant à Marseille en avril 1854, le général en chef, au moment de s'embarquer, s'impatiente et se plaint des lenteurs et mécomptes, sans doute inévitables dans les débuts d'une grande entreprise. Il voudrait s'embarquer le 27. Cependant il souffle un vent d'est défavorable, et qui fait rentrer les bâtiments dans le port. Il comptait sur des frégates; la marine n'a pu fournir d'abord que des corvettes et des avisos. Il s'en prend à tout le monde. Mais même quand il a l'air de se fâcher, ce n'est que du bout des nerfs, et une sorte de gaieté se mêle aux reproches comme une mousse piquante: « Il n'y a de charbon nulle part, et Ducos ordonne de chauffer *avec le patriotisme des marins*. C'est de l'histoire. Chapitre oublié dans les Girondins ou les Garonnais... On ne promène pas un maréchal de France général en chef comme une cantinière hors d'âge. » Quelques lettres encore, il remerciera son ancien et excellent collègue le ministre de la marine, qui a fait de son côté tout ce qu'il a pu.

Pendant toute cette première partie de l'expédition, le maréchal Saint-Arnaud, on le conçoit, pétille d'impatience; il voudrait tout hâter, tout concentrer dans sa main pour une exécution rapide; il se sent pressé, il l'est plus qu'un autre, et ce n'est, en effet, qu'au prix de cette activité dévorante, de ce cri continuel d'appel, qu'à de telles distances et avec des éléments si nombreux et si disparates à concerter, on parvient à être en mesure pour l'occasion.

Cette occasion, elle ne s'offrit point d'abord, et il fallut des combinaisons pour l'amener. Partant de Yeni-Keuï pour Varna, où il allait s'occuper à concentrer et à organiser l'armée, le maréchal de Saint-Arnaud songeait à se porter le plus tôt possible, et dans la première quinzaine de juillet, sur Silistrie, pour y secourir les Turcs et atteindre les Russes s'ils s'y prêtaient. Ce premier mouvement, qui semblait naturellement indiqué, n'était pourtant pas aussi facile, les Russes même y consentant, qu'il le semblait à Paris aux promeneurs du boulevard; l'armée n'avait au plus de biscuits que

Digitized by Google

pour dix jours : « De Varna à Silistrie, disait le maréchal (24 juin 1854), sur toutes les routes, peu ou point d'eau.... quelques puits sans cordes et sans seaux. Je fais donner des cordes aux compagnies et des seaux en cuir. J'ai fait faire de grandes outres à Constantinople et partout; mais il faut des chevaux pour les porter.... A chaque pas des embarras.... des ennuis. C'est égal, nous en triompherons, mais cela ne sera pas sans peine. Nous allons trouver sur le Danube un ennemi fortifié, bien établi dans un camp retranché, qui rend son armée, déjà forte, très mobilisable. Nous croyions les Russes endormis, ils travaillaient, et, si les Autrichiens ne marchent pas en avant, j'aurai 150,000 hommes sur les bras, dans de bonnes conditions et ayant bien préparé leur champ de bataille. On ne se fait pas d'idée de cela à Paris. On croit qu'il n'y a qu'à marcher sur Silistrie pour le débloquer et jeter les Russes dans le Danube. — Pas du tout. — Il y a quatorze redoutes bien armées à enlever et 30,000 Russes dans la Dobrutscha, sur mon flanc droit. Vous voyez, mon cher ami, qu'il faut manœuvrer, ouvrir l'œil et jouer serré. J'ai peu d'envie de perdre 10,000 hommes à ma première affaire. »

Mais, tandis qu'il agissait en conséquence de ces données, les Russes se dérobaient à une trop facile bataille, et, le 27 juin, le maréchal écrivait de Varna : « Je suis à Varna depuis trois jours et les oiseaux sont dénichés. C'est un grand désappointement pour moi, qui me fait déplorer encore davantage les retards inévitables qui nous ont empêchés d'être prêts. — Ce n'est la faute de personne et c'est la faute de tout le monde. Enfin, au moment où nous étions en mesure, quand nous pouvions, avec quelques jours de marche, être en face des Russes, ils ont.... ils ont lâchement levé le siége d'une bicoque, dont les défenseurs ont fourni une belle page à l'histoire de l'empire turc, et m'ont enlevé, à moi, une magnifique occasion de les battre; car j'avais quatre-vingt-dix-neuf chances contre une pour moi.... C'est vexant.... Le fait est accompli, les Russes ont repassé le Danube en détruisant leurs redoutes, leur camp retranché, leurs ponts. Où vont-ils? Je ne le saurai que dans quelques jours. »

Et encore, à la date du 11 juillet : « Les Russes m'ont causé une des douleurs les plus vives que j'aie ressenties de ma vie. Ils m'ont *volé* l'occasion presque sûre de les battre et de les jeter dans le Danube. »

Les Russes jouaient leur jeu, et il n'y avait rien dans ce mouvement rétrograde qui ne fût d'une bonne politique et d'une bonne tactique; Saint-Arnaud au fond le savait bien : « La Russie peut être bloquée impunément. Elle en est quitte pour se retirer dans sa

Digitized by Google

carapace et attendre. C'est un porc-épic, et les piquants sont toujours en arrêt. »

La campagne semblait manquée; elle l'était dans sa première partie. On écrivait de France et tous les échos répétaient : *Faites quelque chose ;* le cœur du maréchal le lui disait plus haut encore : « Vous dites, à Paris, *il faut faire quelque chose, il est indispensable de faire quelque chose, de frapper un grand coup ;* mais je sens cela mieux que vous, mes généraux aussi, mes soldats aussi, tout le monde; mais j'aime mieux ne rien faire que de faire des bêtises ou de tenter des choses absurdes !..... Je pioche jour et nuit, je sonde par la pensée la Crimée, Anapa, Tiflis et Odessa. Tous ces projets sont beaux et faciles à faire en imagination et en prenant du thé à Paris ou buvant du champagne. »

C'est alors qu'on en vint ou qu'on en revint à l'idée d'un débarquement en Crimée. La Crimée était d'abord l'idée favorite du maréchal, le *joyau* dont il rêvait. Il en avait médité jour et nuit les cartes et plans. Mais il avait vu des embarquements et des débarquements se faire, ces laborieux morcellements de transports, il savait à quelles chances fortuites sont sujettes ces vastes machines, dans lesquelles concourent tant de variables et d'inconnues, et entre toutes les opérations de ce genre, combien est périlleuse celle surtout qui s'appelle un *débarquement devant l'ennemi.* En ces moments pénibles, la pensée religieuse à laquelle il s'était ouvert depuis quelque temps le ressaisissait à propos; il y puisait l'humilité en même temps que la force : « Vois-tu, frère, écrivait-il à M. de Forcade, à M. Le Roy de Saint-Arnaud, dans ces grandes expéditions, l'homme, c'est bien peu de chose; ses desseins, ses projets, c'est moins encore : il faut que Dieu sanctionne et protége tout cela. — Je ferai de mon mieux : Dieu est le maître; je ne néglige rien pour mettre les bonnes chances de mon côté; mais je sens bien que je navigue dans une mer semée d'écueils, et que chaque jour j'en vois sortir de nouveaux du fond des eaux..... — A la volonté de Dieu. En attendant, je prie et ne me plains pas. »

A l'armée même, et parmi les officiers de toute arme, de tout grade, il ne manquait pas de contradicteurs et d'opposants à cette audacieuse entreprise : « L'opposition à la guerre de Crimée continue, écrivait un jour le maréchal, sourde chez les pusillanimes, plus ouverte chez ceux qui sont décidés à faire leur devoir. » Cette opposition, qui ne se déclara pas tout d'abord, tenait surtout aux événements qui étaient venus affecter l'état de l'armée à la fin du mois de juillet et pendant le mois d'août : choléra, incendie, tous les contretemps et toutes les calamités.

Et d'abord le choléra qui éclate dans le camp de Varna, et dont

Digitized by Google

le germe était également à bord de la flotte : « Tout allait bien, écrit de Varna le maréchal à la date du 4 août, tout marchait à souhait. Nos préparatifs sont poussés vigoureusement; j'ai été moi-même à Constantinople choisir le parc de siége pour remplacer celui que vous m'annoncez comme étant sur mer, — mais sur des bateaux à voiles, ce qui me le fait espérer pour le mois de septembre au plus tôt. Malgré cette anicroche incroyable, je pouvais croire à la réussite d'une expédition hardie, mais bien étudiée et entreprise par des gens de cœur commandant à de braves soldats. La main de Dieu brise souvent les projets des hommes. — Le choléra s'abat sur nous et fait de grands ravages... la 1re division est décimée; la 2e moins touchée; la 3e a peu de cas ainsi que la 4e, mais la 5e est horriblement maltraitée... Le moral des troupes est excellent, mais comment oser entasser pour quatre ou cinq jours sur des vaisseaux des hommes qui ont le germe cholérique, germe qui existe aussi sur la flotte, où plusieurs équipages sont atteints et ont eu des morts. Je suis paralysé partout.

» Les Anglais sont comme moi, mais moins fort jusqu'à présent.

» Cependant, il faudrait faire quelque chose et nous sommes prêts...

» Malgré tout, je fais face à l'orage et mon moral est et sera toujours le même. C'est un mauvais moment à passer, je m'en sortirai; mais j'avais rêvé une grande gloire pour mon pays, et le cœur me saigne en la voyant près de s'échapper. »

Et le 8 août, il définissait en ces termes sa position : « Le choléra décimant mes troupes, et les fièvres du pays arrivant à grands pas. — Impossibilité de rester dans ce pays pestilentiel et d'y hiverner. — Nécessité de faire quelque chose, tout le monde crie : *Sébastopol, Sébastopol!... Allons à Sébastopol.* Parfait si je réussis, mais si j'échoue!... J'ai plus de quatre mille malades et deux mille morts. — Toutes les divisions sont plus ou moins envahies; la 1re, la plus belle, est abîmée. — Mauvaises conditions pour entreprendre une opération où toutes les chances de succès sont dans l'élan, la force et la vigueur. Malgré tout, le moral de l'armée est excellent, et je continue mes préparatifs. »

Et le 14, après le nom de quelques braves officiers qui ont succombé, tels que Carabuccia, aussi regrettable que d'Elchingen : « Bien d'autres braves ont succombé comme lui. La liste en est longue, et leurs cendres seront bien froides quand vous aurez à vous attrister en la lisant. Mais vous avez failli avoir de plus grands désastres encore à déplorer. Le 10 *août*, mauvais jour, nous nous sommes défendus pendant cinq heures pied à pied contre un saut aérien d'où personne ne serait redescendu par terre à l'état complet.

Digitized by Google

Le feu a dévoré le septième de la ville de Varna, et les flammes, à plusieurs reprises, sont venues lécher les murs de nos poudrières. Les trois magasins renfermant les munitions de guerre des Anglais, Français et Turcs, étaient menacés, enveloppés, *échauffés* par le feu. A deux reprises, j'ai été supplié de faire sonner la retraite, signal d'un triste *sauve qui peut*. Je n'ai pas voulu. J'ai préféré sauter avec tout le monde, il n'y avait de salut pour personne. Constantinople et ses faubourgs auraient sauté avec une telle quantité de poudres et on n'aurait pas retrouvé vestige de Varna. J'ai lutté, et Dieu a fait changer le vent. Nous avons tous été bien fatigués. Le feu avait pris par la maladresse d'un débitant d'eau-de-vie qui a laissé s'enflammer de l'esprit. A sept heures, l'incendie se déclarait; nous n'avons été maîtres du feu et hors de danger qu'à trois heures du matin.

« Les généraux Thiry, Bizot, Martimprey, le colonel Lebeuf et bien d'autres ont été superbes. Thiry disait avec calme : « Un mi- » racle seul peut nous sauver, » et il restait devant son magasin. Le directeur de l'artillerie turque s'était couché devant la porte et attendait le moment fatal. Je n'ai eu à regretter que deux morts et quelques blessés. Mais quel désastre! que de pertes! Nous n'avions pas besoin de cela.... Rien ne nous aura manqué : le choléra dans l'armée, et aujourd'hui dans les flottes; — l'incendie. — Il nous faut une tempête atroce pour être complets; — je l'attends.... »

Cependant il n'y avait plus que le choléra qui s'opposât au départ; on attendait avec anxiété qu'il se ralentît ou cessât de sévir. C'est ce qui arriva dans la seconde quinzaine d'août. Au moment enfin de prendre la mer (29 août), énumérant encore une fois les incertitudes, les difficultés de tout genre qu'il ne se dissimulait pas, et sur le point où opérer le débarquement, et sur la manière d'aborder Sébastopol et le côté par où mordre à « ce dur morceau, » et son autre souci, presque aussi grave, du bon accord à maintenir entre des alliés d'habitudes et de génies si différents, le maréchal concluait ainsi et livrait le fond de son âme au sein de l'intimité : « N'est-ce pas bien lourd tout cela, mon cher Franconnière, pour un pauvre homme qui lutte contre ses propres souffrances, qui les domine pour d'autres luttes plus importantes et plus nobles, qui heurte sa tête, sans l'amollir, contre des obstacles sans nombre que la prudence humaine ne peut ni prévoir ni empêcher? Voilà la vie qui m'est faite, et le rôle qui m'est imposé. Pensée triste qui ne change rien à mes résolutions, à ma fermeté, à mon entrain, à ma confiance même, parce que j'ai foi dans le Dieu de la France et dans ses soldats, mais qui vous prouve que je ne me fais pas d'illusions et que j'envisage tout d'un œil calme. Fais ton devoir, advienne que pourra! »

Digitized by Google

L'héroïsme du maréchal en cette expédition glorieuse, on le sent bien maintenant, consiste non pas à avoir pris sur lui et à avoir maîtrisé sa souffrance pendant une journée, pendant une bataille, à avoir vaincu à l'Alma et à être resté debout tout ce temps, ayant déjà la mort dans les entrailles, mais à avoir fait cela pendant des mois et durant tous ces jours obscurs qui n'étaient pas des jours de bataille; il s'était fait une préméditation et une habitude de ce suprême effort où il est déjà beau à l'âme guerrière de réussir une seule fois. Il agissait et vivait à tous les instants, la mort dans le cœur, le calme sur le front.

A sa noble femme, la maréchale de Saint-Arnaud, qui l'avait courageusement accompagné jusqu'à Constantinople et qui avait songé à aller même plus loin, il écrivait de Varna, à cette heure du départ pour la Crimée : « Il vaut mieux que je ne te voie pas. Je me serais beaucoup attendri, et cela m'aurait fait mal. Je souffre déjà bien assez et j'ai besoin de tout mon courage, de toute mon énergie. Peut-être le repos forcé de la traversée me remettra-t-il : dans tous les cas, je me connais et je sais qu'au moment solennel la machine se remontera au diapason le plus élevé, dût-elle ensuite retomber affaissée sur elle-même! J'ai éprouvé cela bien des fois dans ma vie. Dieu ne me retirera pas sa grâce au moment où elle me sera le plus nécessaire. » Il y avait d'autres heures moins soumises et où la nature retrouvait ses plus âpres plaintes; à la maréchale encore, et à deux jours de là, il écrivait : « Aurai-je assez bu dans le calice d'amertume? Il y a des moments où mon âme entière se révolte et se soulève. La prière n'agit plus sur moi que comme une tempête. Son impuissance me rejette parfois dans le doute, et je souffre tant que ma foi s'ébranle. »

A bord, et dès le premier jour de la traversée (6 septembre), il est assailli d'un accès de fièvre pernicieuse qu'il surmonte.

Opérant son débarquement le 14, et de la façon la plus brillante, la plus magnifique qu'on pût espérer, il pousse ses mouvements avec toute la rapidité possible; mais nos braves alliés les Anglais n'ont pas l'élan de Saint-Arnaud : ils ne sont et ne seront jamais prêts (c'est lui qui le dit) qu'à se bien battre en face de l'ennemi, et il faut les *locomotiver* dans les intervalles; ils ne savent pas *se retourner :* « Il y a deux jours, écrivait de Old-Fort le maréchal, à la date du 18, que j'aurais pu avoir battu les Russes qui m'attendent à Alma, et je ne peux partir que demain, grâce à MM. les Anglais qui ne se gênent guère, mais me gênent bien!.... Enfin cela finira, je l'espère. Je pousse les opérations aussi vite que je le peux pour arriver jusqu'au bout. Ma santé est déplorable, mais personne

Digitized by Google

ne s'en apercevra les jours de bataille. Je serai le 23, au plus tard, sous Sébastopol. »

Le 20 septembre se livre cette glorieuse bataille de l'Alma qui restaure, en face de l'Europe, l'honneur des armes de la France, et à laquelle il n'a manqué que mille sabres des chasseurs d'Afrique pour être la plus merveilleuse par les résultats : « Malgré tout, belle et magnifique journée, qui a mis au grand jour la valeur et les qualités de chacun, nation et hommes, a donné à l'armée un moral de 99 degrés et tué les Russes. » Saint-Arnaud écrit ces mots triomphants sur le champ de bataille même et la tête encore ardente de l'action. Mais il a touché le terme, et, comme dans l'épopée antique, le fantôme de la mort l'environne jusque durant sa victoire et se tient debout à ses côtés. « Si je triomphe, avait-il dit en s'embarquant, je ne resterai pas longtemps à jouir du succès ; j'aurai fait plus que ma tâche, et je laisserai le reste à faire à d'autres ; mon rôle sera fini dans ce monde, nous vivrons pour nous dans la retraite et le repos. » Il écrivait cela à la maréchale en se flattant peut-être ou plutôt en la flattant ; il n'y avait plus pour lui que l'éternel repos. On sait qu'atteint le 24 d'une attaque de choléra, il dut résigner le commandement de l'armée, et il expira le 29 à bord du *Berthollet* qui le transportait à Thérapia. Sa retraite et sa mort ont laissé douteuse, à son grand honneur, la question de savoir si, lui vivant, le siége de Sébastopol et toute l'expédition de Crimée n'eussent point été considérablement abrégés ; car sa retraite, après le premier grand coup d'épée, eut pour effet immédiat de supprimer la rapidité dans les opérations, cette rapidité foudroyante qui était sa pensée même et qui, à ce début, était le premier élément de succès. C'était lui qui avait dit : « Si je débarque en Crimée, si Dieu m'accorde quelques heures d'une mer calme, je suis maître de Sébastopol et de la Crimée ; je mènerai cette guerre avec une activité, une énergie qui frappera les Russes de terreur. »

Belle mort, quoi qu'il en soit du contre-temps, heureuse même dans sa destinée incomplète, et qui comble à jamais une vie de guerrier ! Le maréchal de Saint-Arnaud a un dernier bonheur, et qui assure à son nom une durée ou mieux un rajeunissement continuel que les actions toutes seules ne donnent pas. Il s'est trouvé écrivain sans le savoir et sans y viser. Ses lettres, conservées avec intérêt dans sa famille et publiées aujourd'hui par elle, sont tout naturellement une des productions les plus agréables de cet esprit français si vif, si net, si improvisé, et qui n'a jamais fait faute en aucun temps à nos hommes de guerre, à remonter jusqu'au vieux Ville-Hardouin. Le maréchal de Saint-Arnaud est de ceux qui ne sont pas plus em-

Digitized by Google

barrassés à tenir la plume que l'épée, et qui, en ne songeant qu'à laisser courir leur pensée du moment, réussissent souvent à mieux dire que les auteurs de profession. On le lira toujours avec plaisir, même après les grands écrivains militaires, les César, les Montluc, les Villars; n'ayant pas écrit des Mémoires, mais des Lettres, il est même le premier des épistolaires de bivouac. Sa langue est svelte, son bon sens fin, spirituel, sa gaieté excellente, son naturel saisissant; son expression prompte est presque toujours celle que la réflexion eût choisie. Il a de l'artiste, du soldat, de l'homme surtout, et si l'on voulait donner à quelque étranger de distinction, à quelqu'un de nos ennemis réconciliés, la définition vivante de ce qu'est un brillant officier français de notre âge, on n'aurait rien de plus commode et de plus court que de dire : Lisez les lettres du maréchal de Saint-Arnaud.

SAINTE-BEUVE.

---



Digitized by Google

# REVUE CRITIQUE

## DE L'ATHENÆUM FRANÇAIS.

*Le Monde dantesque, ou les Papes au moyen âge ; la Monarchie et la Langue vulgaire,* traduites pour la première fois de Dante Alighieri, avec une Introduction générale par M. Sébastien Rhéal de Césena, 1 vol. in-8°. Paris, Dentu. 1856.

Voilà quatorze ans que M. Sébastien Rhéal de Césena s'est mis à traduire Dante. Il a commencé naturellement par *la Divine Comédie;* puis est venue *la Vita nuova ; le Rime* ont suivi. Après avoir épuisé les œuvres poétiques, le traducteur s'est bravement engagé dans les ouvrages en prose. C'était une portion réservée du grand domaine, une sorte de forêt vierge, pleine de broussailles,

..... Selva selvaggia, ed aspra e forte.

On n'en avait guère visité que la lisière. M. Rhéal n'a pas craint d'y pénétrer. Il l'a traversée tout entière, taillant à droite et à gauche, frayant des sentiers en tous sens pour les futurs explorateurs. Ce pénible voyage accompli, il aurait pu se croire des droits au repos ; mais, pour les courageux, le danger est un attrait, et la fatigue un aiguillon ; et déjà notre traducteur songe à se remettre en route. Il va rentrer dans la forêt toujours sauvage et âpre, mais un peu moins obscure, grâce à ses précédents travaux. En d'autres termes, il se propose de donner une édition, avec traduction, des *œuvres complètes* de Dante, en commençant par les ouvrages en prose. A la veille de reprendre le rude pèlerinage, il s'adresse à ceux qui ont étudié l'Alighieri, et leur demande des instructions et des conseils. C'est à cette intention qu'il offre à la critique un volume qui clôt sa première édition et qui prélude à la seconde.

Quelques pages préliminaires résument l'opinion du traducteur sur le poète dont il s'efforce, après tant d'autres, de pénétrer l'intime pensée. Aucune des grandes œuvres qui ont conquis l'admiration des hommes n'a été aussi diversement interprétée que *la Divine Comédie*, parce qu'aucune ne présente, avec d'aussi éclatantes beautés, autant de complication et d'obscurités. Sans parler des rêveurs qui voient dans la grande épopée du catholicisme une énigme hérétique, dont le mot, connu des seuls initiés, était la destruction de la papauté ; même parmi les juges les plus

Digitized by Google

compétents, combien d'opinions contraires sur le sens et la portée du poème! Quelques-uns regardent *la Divine Comédie* comme une satire destinée à infliger aux ennemis de Dante le plus terrible châtiment, la damnation éternelle ; d'autres y trouvent une allégorie représentant la série d'épreuves et de purifications par lesquelles l'homme s'élève jusqu'à la béatitude. Ceux-ci estiment que le proscrit gibelin a chanté la monarchie impériale dont *le Paradis* est la figure idéale, tandis que *l'Enfer* symbolise et punit l'anarchie guelfe; ceux-là pensent que *la Divine Comédie* est l'apothéose de la dame que l'Alighieri avait tendrement aimée. A les entendre, le hardi pèlerin n'a descendu les cercles de l'Enfer, gravi les rampes du Purgatoire, et voyagé de planète en planète, qu'afin de contempler Béatrice dans sa gloire éternelle. Je pourrais prolonger l'énumération; mais à quoi bon? Je ne crois pas qu'il existe *un* système d'interprétation générale applicable à *la Divine Comédie*, ou, pour user d'une expression souvent employée par les commentateurs, je ne crois pas qu'il y ait une *clef* de ce poème. La colère d'un proscrit, la philosophie scolastique et la théologie orthodoxe d'un disciple de saint Thomas, les rancunes d'un homme politique mêlé aux discordes civiles, l'amour d'un Guelfe pour la cause de l'Italie, les théories d'un Gibelin rêvant la renaissance de l'empire romain, le souvenir idéal d'une passion d'enfance, enfin un merveilleux génie de création qui féconde les détails historiques les plus arides, et donne la vie aux abstractions les plus subtiles : tels sont les principaux éléments qui, en se combinant au milieu d'une vie cruellement agitée, ont produit cette sublime et étrange épopée; constatons-les dans leur diversité parfois contradictoire, et n'essayons pas de les ramener à une unité factice.

M. Sébastien Rhéal, familiarisé avec les côtés multiples du génie de Dante, n'a pas fait la faute d'adopter exclusivement une des interprétations que nous avons rappelées; il les admettrait plutôt toutes, à titre de solutions particulières, et à la condition de les faire rentrer dans une formule plus générale qu'il indique sans l'exprimer avec une précision suffisante. On entrevoit qu'il fait de l'Alighieri un poète politique, non pas un Gibelin, comme on l'entend d'ordinaire, mais un législateur social au sens le plus élevé du mot :

« Dante, dit-il, écrivait en prose et en vers pour enseigner les voies de la terre autant que celles du ciel, l'ordre social chrétien, selon les doctrines dont il fut l'apôtre, le bon état proclamé quarante ans après, notez bien ceci, par un tribun plébéien ami de Pétrarque. »

Je *note* cette opinion, et j'attends, pour l'apprécier, que M. Rhéal l'ait entourée des développements qu'elle comporte et des preuves qu'elle exige.

Ces développements et ces preuves ont, je le sais, leur place marquée dans le commentaire historique que M. S. Rhéal se propose d'écrire sous le titre de *Monde dantesque*, et dont *les Papes au moyen âge* ne sont qu'une faible partie. Notre traducteur a compris que, pour marcher d'un pas assuré vers l'intelligence complète de *la Divine Comédie*, il fallait s'appuyer d'un côté sur le texte même du poème élucidé par la critique

Digitized by Google

philologique, de l'autre sur l'histoire de ces temps lointains puisée aux sources contemporaines, comparer l'un avec l'autre, et saisir dans cette confrontation ce que le poète emprunte à la réalité et ce qu'il lui prête. C'est toute une époque à faire revivre par l'érudition et la pensée. Les personnages de Dante, détachés de leur cadre poétique, doivent être successivement ramenés à la vérité historique. M. Rhéal commence par les papes qui figurent dans *la Divine Comédie*. Les biographies qu'il nous donne sont des esquisses vivement tracées, plutôt que des portraits bien finis. J'y loue volontiers un savoir étendu, une honorable indépendance qui ne craint pas de heurter même les opinions de Dante, lorsqu'elles sont dictées par d'injustes préventions ; mais j'y désirerais une forme moins capricieuse, moins de rapprochements forcés, quelque chose enfin de plus sobre, de plus contenu, de plus nettement arrêté. Je ne nie pas d'ailleurs l'analogie qui existe entre cette forme saccadée, et l'époque dont M. Rhéal déroule les annales. Cette époque, hélas ! c'est le moyen âge au déclin, la papauté impuissante à garder son rôle, l'empire non moins impuissant à saisir la direction suprême que lui décerne le poète ; c'est la désorganisation et le chaos. On comprend que, témoin et victime de cette anarchie, l'Alighieri ait aspiré ardemment à ce qu'il appelle la *rectitude*, à l'ordre supérieur qui devait redresser et pacifier tant d'éléments rebelles : aspiration généreuse et puissante qui vivifie les déductions scolastiques de *la Monarchie*, et anime jusqu'aux minuties grammaticales de *la Langue vulgaire*.

De ces deux traités, le premier est à la fois une des œuvres les plus vigoureuses de Dante, et l'expression la plus explicite de sa pensée politique. Le poète avait commencé, on le sait, par être Guelfe. Les vicissitudes de la vie publique le poussèrent jusqu'au camp opposé, et il s'y jeta avec toute la fougue de sa vaillante nature. Puis, pour justifier son changement, il créa et fit planer, au-dessus des passions de son nouveau parti, une grande théorie politique. Le premier livre du *Traité de la Monarchie* est destiné à démontrer la nécessité d'une autorité unique et suprême, capable de mettre un frein aux passions populaires et féodales, et de faire régner entre les hommes la paix universelle. L'auteur ne craint pas d'affirmer que cette monarchie nécessaire existe, qu'elle a été constituée par les Romains, et que les siècles ne l'ont pas détruite. Ni avant Dante, ni après lui, bien que saint Augustin, Machiavel, Bossuet, Montesquieu, aient traité le même sujet, il n'a été rien dit de plus élevé, de plus décisif sur le rôle providentiel du peuple romain. Dante le montre triomphant par le jugement divin dans le grand duel des peuples pour l'empire. Les Assyriens, les Egyptiens, les Perses, les Grecs, se succèdent dans la poursuite de la monarchie universelle : tous tombent au jour marqué par Dieu et font place au peuple-roi, au peuple saint, pieux et illustre, chargé de pacifier et de gouverner le monde. Ici l'on reconnaît l'inspiration virgilienne et les vers magnifiques que Dante a cités, en les accompagnant d'un commentaire qui ne leur est pas inférieur :

Excudent alii spirantia mollius æra.
Orabunt causas melius.....

Digitized by Google

Tu regere imperio populos, Romane, memento;
Hæ tibi erunt artes; pacisque imponere morem;
Parcere subjectis et debellare superbos.

Après avoir établi la légitimité de l'empire romain, Dante l'affranchit de la suprématie des papes. Il tranche hardiment la question qui, depuis des siècles, divisait l'Italie, et il la tranche en faveur de l'empire qui, dit-il, ne relève que de Dieu. Malgré sa foi catholique, il ne veut pas que, même au profit de la papauté, il soit porté atteinte au principe monarchique. Cependant, ce pouvoir suprême, nécessaire à la pacification du monde, a aussi des devoirs envers le Saint-Siége. Dante est trop bon catholique pour les oublier :

« Sous un certain rapport, dit-il, le prince romain est soumis au pontife romain, puisque la félicité mortelle est subordonnée à la félicité immortelle. Que César témoigne donc à Pierre la révérence due par le fils aîné à son père. Illuminé par la grâce paternelle, il irradie avec plus de vertu sur la circonférence du globe, auquel il a été préposé par l'unique gouverneur de toutes les choses spirituelles et temporelles. »

Comme, à cette image splendide qui couronne l'œuvre, on reconnaît bien le Guelfe catholique sous le Gibelin! On ne reconnaît pas moins le Guelfe blanc ou démocratique aux larges réserves faites en faveur des libertés municipales. Enfin, ce que l'on trouve au fond de toutes ces théories, c'est l'amour passionné de l'Italien pour sa patrie, le désir de la voir ressusciter par l'unité, et reprendre, comme au temps des Césars romains, la direction du monde.

On ne peut trop savoir gré à M. S. Rhéal de n'avoir pas reculé devant les difficultés de tout genre qu'offrait la traduction de cette œuvre capitale. Mais aux éloges que méritent ses consciencieux efforts, je mettrai pourtant une restriction qui n'est pas une critique. M. Rhéal n'a pas traduit le texte de *la Monarchie* dans son intégrité; il a beaucoup élagué. L'œuvre, débarrassée de quelques broussailles scolastiques, y a gagné en clarté. L'interprète, en sacrifiant ce qui pouvait rebuter le lecteur, a plus rapidement atteint son but : il a mis à la portée du public un livre jusqu'ici accessible aux seuls érudits. Je reconnais le service, et je fais des réserves en vue de l'avenir. Ce procédé légitime, dans le cas présent, ne saurait s'appliquer à la traduction définitive que prépare M. Rhéal. Là, une fidélité rigoureuse est obligatoire. Il ne faut point de lâche complaisance pour la paresse du lecteur. Dante doit nous être rendu tel qu'il est : étrange, barbare même parfois, si l'on veut, mais toujours original et puissant. J'ose indiquer cette méthode à M. Rhéal, parce que je le sais digne de la suivre. Il est instruit; il a la passion, et, ce qui vaut mieux, l'intelligence de son sujet. Qu'il se mette donc à l'œuvre et qu'il nous donne cette traduction complète qui nous manque, et que la France doit à l'Homère des peuples néo-latins.

LÉO JOUBERT.

Digitized by Google

*The Kingdom and People of Siam; with a Narrative of the Mission to that Country in* 1855. By sir John Bowring, her Majesty's plenipotentiary in China. Le royaume de Siam et la nation siamoise, par sir John Bowring, 2 vol. in-8°. Londres, Parker and son. 1857.

Le séjour de sir John Bowring à Siam a été de trop courte durée, pour que les volumes qu'il vient de publier puissent être exclusivement le fruit de ses propres observations. Il ne resta qu'un mois (depuis le 24 mars jusqu'au 25 avril) dans ce pays, dont il ne visita d'ailleurs que Bangkok, la capitale. Son livre est, pour ainsi dire, une compilation habilement faite de tout ce que renfermaient d'intéressant et d'authentique les écrits de ses prédécesseurs, surtout ceux de Crawfurds et ceux de l'évêque français Pallegoix, actuellement vicaire apostolique à Siam. Crawfurds avait fait un voyage dans ces parages en 1821, et avait cherché à établir des relations politico-commerciales entre l'Angleterre, Siam et la Cochinchine. Quant à Mgr Pallegoix, son excellent ouvrage sur Siam, qui a paru il y a environ trois ans, est trop bien connu en France pour qu'il soit nécessaire d'en parler. Les journaux étrangers, entre autres *l'Ausland*, en ont donné des extraits très étendus et fait, à diverses reprises, le plus grand éloge.

Ce qu'il y a donc véritablement de neuf dans le travail de M. Bowring, c'est la relation de ce qu'il a vu lui-même, ses rapports avec la cour de Siam et les résultats politiques de sa mission. Cependant, à ce dernier point de vue, la presse anglaise a exprimé des idées très différentes; car, tandis que quelques feuilles, comme, par exemple, *l'Athenæum*, ajoutent une foi entière à tout ce que raconte sir Bowring, les autres, tel que *le Spectator*, craignent que les grands résultats commerciaux de sa mission n'existent que sur le papier. Quoi qu'il en soit, voici ce qu'il y a de plus intéressant, de plus essentiel dans le voyage qui nous occupe.

Siam est gouverné maintenant (non pas régulièrement et légalement, mais exceptionnellement) par deux rois, dont le premier, quoique tributaire de nom de l'empereur de Chine, règne réellement d'une manière absolue. Son nom est *Phra Bard Somdetsch Phra Paramendr Mahamongkut Phra Chom Klau Chau yu Hua*, nom auquel, en Europe, on ne saurait comparer que les interminables noms de baptême de quelques princesses espagnoles. Mais ce que ce souverain a de plus remarquable que son nom, c'est son harem; on n'y compte pas moins de trois mille femmes, dont six cents sont désignées sous le titre d'épouses ou de concubines du roi, et dont les deux mille quatre cents autres, divisées en différentes hiérarchies, sont obligées de servir les favorites de Sa Majesté.

Les deux rois sont remarquablement instruits. Après la mort de leur père, ils furent privés pendant longtemps de leur droit de succession par un frère consanguin plus âgé, fils d'une femme appartenant à une caste inférieure. L'aîné des deux frères s'était retiré immédiatement dans un couvent de bouddhistes, et s'était fait, pendant les vingt-sept années de son obscurité politique, la réputation d'un homme éminemment religieux. Là, il se livra, avec la plus grande ardeur, à des études de tout genre, et

Digitized by Google

surtout à celle des langues. Il acquit bientôt une connaissance si profonde du *Pâli* (la langue sacrée des bouddhistes), qu'il fut nommé président du collége d'examen pour l'admission des candidats au sacerdoce. Il s'appliqua aussi à apprendre le sanscrit, le cingalais et le péguan, et purifia la religion du pays d'un grand nombre de fables qui la dénaturaient. Quant au latin, il l'étudiait sous la direction de Mrg Pallegoix et sous celle des missionnaires américains, et faisait en même temps de si rapides progrès dans l'astronomie, qu'il est aujourd'hui en état de calculer une éclipse ainsi que les degrés de latitude et de longitude. Il a établi depuis une presse, avec des types anglais et siamois, dans sa capitale, où il a publié un traité sur les réformes du calendrier de Bangkok. Il a de même introduit à Siam les cheminées et les ressorts d'acier, et ses troupes de musiciens jouent aujourd'hui le *God save the Queen*. Bien plus, depuis la visite de sir John Bowring, il est devenu membre honoraire de plusieurs sociétés savantes d'Angleterre et s'est abonné à *l'Illustrated London News*.

Pour ce qui est de la sphère d'activité des deux rois, elle ne paraît pas bien clairement définie. Toutefois, il est probable que le second s'occupe plus spécialement des affaires militaires. Il témoigne au premier une certaine déférence, quoiqu'il soit décoré des mêmes insignes et entouré de ministres particuliers. On dit même que ce deuxième souverain est plus instruit que son collègue. Il a étudié Euclide et Newton, sait se servir du sextant, et écrit mieux l'anglais que son frère, qui, à en juger d'après quelques échantillons de son style, n'est pas un grand grammairien, mais qui, en revanche, surpasse de beaucoup l'autre par l'intelligence profonde qu'il a de la théosophie.

Voici comment sir Bowring décrit son audiencè chez l'aîné des deux frères :

« Quand nous entrâmes dans la salle du trône, nous la trouvâmes encombrée par les gentilshommes de la cour, qui tous s'étaient prosternés la tête inclinée jusqu'à terre. Le premier ministre et le frère de celui-ci, marchant à ma droite, m'accompagnèrent jusqu'à un petit lit de plumes, qui avait été préparé pour moi dans les rangs de la plus haute noblesse, immédiatement après les princes du sang. Le roi fit ensuite son entrée dans la salle et prit place sur un trône magnifique, élevé de dix pieds au-dessus du sol. Il y était, en quelque sorte, assis comme dans une loge de théâtre garnie de rideaux ; il était vêtu d'habits tout brodés d'or, et, à côté de lui, se trouvait la couronne. Il portait sur sa tête un bonnet orné de grands brillants et avait à ses doigts d'énormes bagues de diamant. A ma gauche, un peu plus près du trône, étaient ses frères et ses fils, et à ma droite, les autres princes du sang avec la première noblesse. Tandis que toute la noblesse ne cessait de se prosterner, nous autres Anglais nous étions assis, la tête droite, mais nous tenant avec autant de grâce que possible. »

» Les princes du sang et le reste de la haute aristocratie étaient couverts de superbes vêtements de tulle, brochés d'or et de fleurs ; mais les nobles qui se trouvaient en arrière, vers l'entrée de la salle, étaient nus jusqu'à la ceinture, et n'avaient que le bas du corps enveloppé de riches parures Tous avaient les jambes et les pieds découverts. Des deux côtés, derrière

Digitized by Google

le trône, étaient rangés de nombreux pages. Aux pilastres de la salle étaient appendus des portraits, parmi lesquels se trouvaient celui du pape, celui de la reine d'Angleterre et celui de la reine de Portugal, — tous trois l'un à côté de l'autre, — et celui de Tao-Kwang, empereur de Chine, qui était placé vis-à-vis. On y voyait également plusieurs lithographies, qui, en 1851, avaient été à la grande exposition de Londres, et une multitude de drapeaux nationaux de différentes couleurs. Pendant longtemps, une musique des plus agréables se fit entendre, et, quand enfin elle cessa, je fis la lecture d'un discours, où je remerciai le roi de cette cordiale réception et de l'accueil favorable qu'il avait fait à ma mission.

» Environ une demi-heure après, le roi se retira, et aussitôt s'abaissa devant le trône un grand rideau d'or. La noblesse se leva, et la musique, à laquelle se mêlaient les sons de nombreux tambours, retentit de nouveau. Je reçus bientôt du roi un message qui m'annonçait que Sa Majesté désirait me voir seul. On me conduisit chez Elle par une cour du palais, et je trouvai le souverain, dépouillé de ses vêtements de gala, assis au-dessus de moi, derrière une fenêtre treillissée, tandis que je me tenais debout sur un tapis étendu sous cette même fenêtre. Cependant, cette fois, on m'apporta un siége pour m'asseoir. Le roi avait dans sa main le discours que j'avais lu. Il en fit la lecture à haute voix, et me dit, à ce propos, des choses extrêmement flatteuses, me faisant remarquer que maintenant seulement, en le lisant lui-même, il le comprenait entièrement. Il me demanda quels produits naturels de Siam je désirais posséder, et me promit de m'envoyer des plantes, ainsi que deux jeunes éléphants, si je voulais prendre ceux-ci sous ma protection. Il ordonna qu'on me remît un portrait lithographié de l'éléphant blanc, et fit ensuite venir son plus jeune enfant, petite fille âgée de huit mois seulement. Il se mit à la caresser en me demandant si elle était jolie; elle l'était en effet. Elle était entièrement nue, et n'avait sur la tête qu'une couronne de fleurs blanches. Je demandai au roi combien il avait d'enfants; il me répondit : « Onze depuis que » je suis roi, et douze avant mon avénement. » Nombreuse postérité royale (*Plenty of royalty*) !... »

Le roi conduisit sir John dans ses appartements particuliers. Ils sont ornés de belles pendules, de statues de la reine Victoria et du prince Albert, de beaux baromètres, de thermomètres, etc. Presque tous les meubles paraissent être de fabrication anglaise. Sur une espèce de tablette se trouvaient rangés plusieurs livres. Le prince parla de l'histoire de Siam, et dit à M. Bowring qu'elle était assez obscure, qu'elle était même fabuleuse, qu'il n'y avait que celle des cinq derniers siècles qui pût être considérée comme vraie, et que de ce temps datait l'existence de l'alphabet siamois actuel. Au-dessus de l'entrée des appartements se trouvait, en anglais et en sanscrit, cette courte inscription : « *Plaisir royal.* »

Cependant l'ambassadeur fut aussi présenté à l'éléphant blanc, et obtint, comme preuve d'une distinction particulière, une mèche des poils de cet animal sacré, qui est, comme on sait, l'objet d'un culte divin. Dans la hiérarchie siamoise, l'éléphant, que l'on traite absolument comme un être raisonnable, est rangé immédiatement après les princes, et une touffe

Digitized by Google

de ses poils constituait le principal des présents qu'on envoya, il y a quelque temps, à la reine Victoria. Du reste, à Siam, *tous les animaux* de couleur blanche passent pour être sacrés. Quand un talapoin ou un bonze rencontre un coq blanc, il le salue : chose qu'il ne fait pas pour un prince. Le singe blanc, notamment, bien qu'il soit considéré comme inférieur à l'éléphant, y jouit d'une vénération toute particulière. « Le singe, disent les Siamois, est un homme, et, quoiqu'il ne soit pas fort joli, il n'en est pas moins un de nos frères. » Ils racontent de lui qu'autrefois il vainquit, comme généralissime, une armée de géants, que d'un coup de pied il fendit en deux une montagne et qu'ainsi il avait mis victorieusement fin à la guerre. Il semblerait, d'après cela, que la tradition du singe Hanuman de la vallée du Gange s'est frayé un passage jusqu'au Menam.

L'audience officielle que M. Bowring eut du souverain en second, appelé *Phra Bard Somdetsch Phra Pawarendr Ramesr Mahiswaresr Phra Pin Klau Chau Y Hua*, était assez semblable à celle qu'il obtint du premier roi.

« Le soir, dit sir John, j'eus auprès de lui une audience particulière. C'est un homme judicieux, posé, aimable, qui, par prudence, prend néanmoins peu de part aux affaires de l'Etat. Tout notre chemin, depuis le bord du fleuve jusqu'au palais, était jonché de nattes. Ses appartements particuliers sont meublés confortablement et avec beaucoup de goût, et n'étaient la *pankah* (sorte d'éventail suspendu et agité par des cordes au plafond des habitations indiennes) et la grande hauteur des chambres, on se croirait dans la maison d'un gentleman anglais. Sa conversation dans la langue anglaise, qu'il parle parfaitement bien et avec beaucoup de distinction, est fort agréable. Il possède une bibliothèque anglaise choisie, un beau musée d'instruments de mécanique, des modèles des découvertes scientifiques les plus récentes, d'excellents sextants et des quarts de cercle, des vaisseaux à hélice en miniature et une riche collection d'armes modernes. Il fit de la musique pendant toute la soirée, et je fus vivement frappé des doux sons qu'il tirait d'un instrument fait de bois de bambou, et dont les tuyaux du milieu ont à peu près sept pieds de longueur. Le roi, après en avoir joué, m'en fit présent. Un de ses enfants favoris, nommé Pia, assistait à la soirée. Sa Majesté me dit qu'elle avait *à peu près* vingt enfants. Son fils aîné, du nom de George, est un jeune homme de dix-huit ans, plein de talent. La mère de Pia s'amusait à regarder jouer son enfant par les fentes de la porte. La petite Pia était richement parée d'or et de joyaux, mais elle tacha nos pantalons blancs avec le safran de l'Inde, dont tout son corps était couvert. »

Sir John parle aussi avec beaucoup de reconnaissance du premier ministre, ou Phra Kalaham. Il dit que c'est à l'énergique intercession et à l'habileté de cet homme d'Etat qu'il doit en grande partie d'être arrivé à son but, après que l'égoïsme et le préjugé lui avaient suscité des obstacles de tout genre. La signature du traité, revêtu du grand sceau de l'Etat siamois, eut lieu le 18 avril, et fut saluée, par le vapeur britannique *le Rattler* et les forts de la ville, de vingt et un coups de canon. Ce traité autorise l'érection d'un consulat anglais à Bangkok, permet aux Anglais de demeurer

Digitized by Google

dans cette capitale et d'acheter des propriétés foncières dans le pays. Il établit en outre qu'aucun droit ne peut être prélevé sur les vaisseaux de l'Angleterre, mais seulement une taxe sur leur chargement. Cependant, on ne doit pas trop compter sur cette dernière convention, car jusqu'à présent Siam a été en quelque sorte le séjour du monopole commercial, auquel participent la plupart des grands du pays, et jusqu'aux deux rois eux-mêmes. Ce fut précisément à l'époque où fut conclu le traité, que le second roi fit construire un clipper du port de 700 tonneaux, pour le commerce avec la Chine.

Donnons encore la description d'une représentation théâtrale, à laquelle fut invité sir John Bowring. « On avait, dit-il, dressé pour le roi un trône temporaire; il y vint en habit négligé (*in undress*), accompagné d'une douzaine de nobles, qui se prosternèrent sur les marches du trône. Une grande quantité de troupes se trouvait sous les armes; toute la suite du souverain entourait l'édifice, et dans le lointain, on apercevait des milliers de gens du peuple, qui, comme la noblesse, étaient tous nus jusqu'à la ceinture. Tout le personnel du spectacle se composait de femmes, pour la plupart de jeunes filles. Cependant quelques rôles de singes, de guerriers et de prêtres furent joués par des hommes ; les trois directrices étaient non-seulement très-vieilles mais encore très laides; elles étaient en même temps fort méchantes, grondaient sans cesse et allaient jusqu'à battre les jeunes actrices. Une de ces directrices avait devant elle le drame qu'on représentait et qui était écrit en caractères blancs sur des feuilles noires, et soufflait, chaque fois que cela était nécessaire, leur rôle aux chanteurs de récitatifs. La scène figurait une forêt où se promenaient des dames de haut rang; il y apparut un singe monstrueux, qui se saisit de l'une d'elles, tandis que les autres prenaient la fuite. La dame enlevée est délivrée par un prêtre, dont le temple se trouve dans la forêt. Après cela, c'étaient des pantomimes ou des tableaux vivants : d'abord une brillante cour indienne, dont le roi et la reine portaient aux doigts des coquilles longues d'un pouce servant à allonger artificiellement leurs ongles, parce que la longueur de ceux-ci est le signe de la plus haute naissance; ensuite venaient une bataille, puis la récompense des vainqueurs et un fils de roi couronné pour sa vaillance, un sacrifice bouddhique, les bains des dames de la cour, et enfin une procession solennelle, où le roi, la reine et des concubines de qualité montaient de petits poneys. » Les Siamois s'amusent souvent pendant de longues heures à de pareilles représentations.

Terminons en disant que les chapitres du livre de sir John sur le bouddhisme, sur les missions chrétiennes et leurs espérances, et sur la langue du pays, sont du plus grand intérêt. On sait que le docteur Bowring est un savant polyglotte, mais il connaît peu le siamois, qui est une langue très difficile, dont l'alphabet se compose de *vingt* voyelles, semi-voyelles, et diphtongues et de *quarante-quatre* consonnes. Il est par conséquent plus étendu que l'alphabet sanscrit. La langue siamoise a en outre six sons différents : un saccato, un bref, un long, un haut, un bas et un moyen, qui changent la signification d'un seul et même mot de diverses manières. On a comparé cette langue avec les notes de la musique, et il est bien rare

Digitized by Google

que l'organe d'un étranger s'en rende maître. M. Bowring cite l'exemple suivant où le mot *kao* a un grand nombre de sens différents : ***khao bok khao va klai krung kao mi khao pen rub khao mi khao khao men kha klun mai kao***, c'est-à-dire, « on dit que, dans le voisinage de la vieille capitale, il se trouve une montagne avec du gneiss blanc, qui a une odeur si désagréable, qu'elle ne peut être supportée. » H. Wilmès.

*Mémoires inédits et Opuscules de Jean Rou* (1638-1711), publiés par François Waddington, 2 vol. in-8°. Paris, aux librairies protestantes. 1857.

Jean Rou naquit à Paris le 10 juillet 1638 : « J'étois, dit-il, si fluet et donnant si peu d'espérance de pouvoir aller jusqu'au baptême, que j'ai souvent ouï dire à ma nourrice et à nos domestiques, mais par manière de divertissement, que peu s'en fallut qu'on ne délibérât s'il ne me fallait point mettre dans une bouteille, comme cela se pratique quelquefois à l'endroit des avortons. » Rou était protestant; en 1647, il perdit son père, procureur au Parlement de Paris, « qui fut assassiné, la robe sur le corps, en revenant du palais, par deux de ses clercs, qui avoient même l'honneur d'être ses neveux à la mode de Bretagne. » Sa mère poursuivit les meurtriers, ils furent roués vifs en place de Grève. Le père des deux coupables s'en consola en faisant un procès à la famille du défunt, au sujet d'un billet souscrit. Ici se place une assez belle scène. Jean Rou nous raconte, en effet, que cet homme eut l'impudence de venir lui-même le sommer de sa parole. « Cette démarche me surprit; je ne lui voulus point permettre de paraître dans ma chambre, et, lui ayant fait dire de m'attendre en bas, je descendis douze marches, et du haut de la première rampe de mon escalier : Je m'étonne, lui dis-je, de votre présence ici; vous ne sauriez ignorer que des personnes comme vous et moi ne peuvent pas communiquer l'une avec l'autre. Vos fils ont tué mon père, et je les ai fait mettre sur la roue. Un second tour de votre métier vous a mis en état de répéter aujourd'hui sur nous une somme qui, dans la bonne foi, ne vous appartient point; mais, enfin, nous en sommes convenus; vous en avez déjà touché les trois quarts; l'autre vous sera porté de ma part dans deux jours; je n'ai rien davantage à vous dire. » Cette fière réponse est bien dans le caractère de Rou, tel qu'il ressort de tout l'ensemble de ses mémoires.

Après avoir fait ses études à Saumur et à Orléans, il se maria, en 1669, avec la fille d'Elle Ferdinand, peintre du roi, et quitta le barreau pour ne plus s'occuper que de la rédaction des : *Tables chronologiques et généalogiques*. Recommandé par Conrard et Chapelain au duc de Montausier, gouverneur du dauphin, il obtint, par l'entremise de ce grand seigneur, l'honneur insigne d'offrir son travail au dauphin et au roi. Ce dernier lui accorda dix-huit cents livres de gratification. La réputation de Rou se répandit rapidement, et ses Tables lui valurent les encouragements les plus flatteurs. Bossuet le retint à dîner, et plusieurs savants lui écrivirent pour le féliciter. Mais il avait rapporté, sur certains papes, des faits et des actes souvent blâmables. Ses ennemis en profitèrent, et, un beau jour, il fut jeté

Digitized by Google

à la Bastille. Son séjour dans cette prison est une des parties curieuses de ses mémoires, et les détails qu'il donne sur les *bastillards* ne manquent pas d'intérêt. Ses Tables avaient été confisquées; il avait abandonné le barreau; aussi, en sortant du donjon le 4 avril 1676, se trouva-t-il sans ressource. Il se mit alors à donner des leçons, et devint précepteur des enfants du comte de Sunderland. Ses appréciations sur l'Angleterre et les Anglais ne manquent ni de verve ni d'originalité. « Au reste, ma surprise ne fut pas petite sur la différence que sept heures d'intervalle firent paraître à mon esprit entre des figures également humaines : le lundi, à dix heures du soir, j'entendais tout le monde, et tout le monde m'entendait; le mardi, à cinq heures du matin, je trouvais bien des animaux faits à peu près comme le reste des hommes, mais ils m'étaient barbares comme des Iroquois ou des Topinambous; mon oreille distinguait des sons, mais ma raison ne découvrait pas de sens; c'était, en un mot, l'image de ce bouleversement qui surprit autrefois les architectes de la tour de Babel... Quand je pensais demander un verre de vin, on me donnait une cane de bière, et, pour dessert, une pipe de tabac. » L'opinion du comte de Sunderland, sur nos compatriotes, n'est guère plus flatteuse. En effet, Rou, craignant que ce lord ne fût mécontent de ce qu'il ne pût parler que le français avec ses enfants, se mit à apprendre l'anglais : « Oh! me dit-il, ce n'est pas ce que j'attends de vous; c'est, au contraire, ce que j'appréhenderais plus que je ne le désirerais; mon dessein est que tous mes enfants, et principalement mon fils et ma fille aînée, ne parlent que français avec vous, et vous avec eux. — Cela est bien glorieux pour la langue française, milord, lui dis-je... — Oh! ne vous y trompez pas, interrompit-il aussitôt, ce n'est pas que nous fassions une grande estime de cette langue et de ceux à qui elle est naturelle; car, au contraire, nous méprisons et la langue et la nation; mais c'est que nous ne voulons pas qu'il soit dit qu'ayant à parler quelquefois, nous y faisons des fautes, encore moins que nous l'ignorons, toute méprisable qu'elle nous est. » Une mésintelligence survenue entre Rou et la comtesse le fit revenir à Paris, où il fut chargé de classer les papiers du duc de Montausier, son protecteur. Il fut ensuite successivement précepteur du comte de Northumberland, fils de Charles II et de la duchesse de Cleveland, des comtes de Witgenstein et des enfants de M. de Sommerdick. Là, on lui proposa la place de gouverneur des pages du prince d'Orange, qu'il refusa. Il prit part à la fondation de l'école illustre de Rotterdam, y fit appeler Bayle et Jurieu, et obtint bientôt après une place au gref des Etats-Généraux, où il fut chargé de la rédaction des dépêches. Vers cette époque, on offrit à Rou de lui rendre ses planches s'il voulait changer de religion. Sa réponse à M. de Montausier, datée de La Haye 1686, est une des plus belles pages de tous ses mémoires. Quelque temps après, il fut nommé *translateur* (secrétaire interprète) des Etats-Généraux, et conserva cette charge jusqu'en 1711, époque de sa mort.

Le style de Rou est en général fort simple, quelquefois même un peu lourd. Dans sa correspondance avec les femmes, il sacrifie au goût du siècle et parle *Phœbus*, mais en général il écrit assez purement, et même, dans certains passages, il fait des critiques fort justes du style de divers

Digitized by Google

prédicateurs du temps. Sa controverse avec Bossuet est une des parties remarquables du livre.

Dans le second volume de Jean Rou, le plus curieux sans contredit, on trouve une foule de détails et d'anecdotes sur Bayle, J. Toutain, Chapelain, Ménage, le marquis de Langey, dont l'histoire a nécessité un carton, Chevreau, l'abbé de Marolles, Rapin Thoyras, etc. A la suite, on rencontre des remarques critiques sur la langue française, des études sur la papesse Jeanne, sur Sapho, Pindare, Lucain, Florus, Térence, etc., et enfin la correspondance de Jean Rou avec Bayle. A propos de l'abbé de Marolles, il y a quelques indications relatives aux beaux-arts. Le manuscrit des mémoires de Jean Rou existe aux archives de l'État à La Haye, sous le titre de *Ruana ou mémoires et opuscules du sieur Rou;* cet ouvrage, malgré les longueurs qui s'y trouvent, est une lecture intéressante, pleine de détails et de faits curieux. Le seul reproche que l'on puisse faire aux éditeurs, c'est d'avoir peut-être un peu trop multiplié les appendices; ce livre n'est pas un ouvrage amusant, destiné à distraire les lecteurs; c'est un livre sérieux, un livre d'étude, et peut-être les notes eussent-elles été plus à leur place, mises toutes au bas des pages auxquelles elles se rapportent. Ce qui est une innovation heureuse, par contre, c'est d'avoir supprimé l'en-tête perpétuellement le même, ce titre banal : *Mémoires,* etc., imprimé sur chaque page d'un ouvrage, et de l'avoir remplacé par l'indication du fait saillant contenu dans la page.

Un autre service rendu par les éditeurs, nous disons les éditeurs, parce que les mémoires publiés par M. Waddington sont dédiés à M. Ch. Read, à cause de la collaboration active qu'il a apportée à ce travail, c'est d'avoir publié des cartons tirés à part et distribués aux amateurs et aux érudits seulement. Les cartons renferment un mot un peu leste de M. de Sommerdick, une anecdote fort légère relative à M. de Marolles, une aventure burlesque arrivée à Gargilius Mamurra, des détails sur l'affaire du marquis et de la marquise de Langey et sur le procès qui s'ensuivit, une note sur la papesse Jeanne, et enfin le sonnet de l'infâme Chausson.

Cette méthode des cartons est excellente; elle permet de donner un livre complet sans encourir le blâme de propager dans le public des choses un peu légères, qui, pour les érudits, peuvent avoir pourtant une importance sérieuse.

Nous croyons les mémoires de Rou appelés à un grand succès; c'est la première publication annexe de la société de l'Histoire du protestantisme français. Cette société, fondée en 1852 par M. Ch. Read et présidée par M. Guizot, s'est constituée sur le modèle de celle de l'Histoire de France, mais en restreignant son action et ses recherches aux seules affaires du protestantisme français; elle en est arrivée à sa sixième année d'existence, et publie, depuis son origine, des bulletins mensuels pleins de détails intéressants, de faits curieux et de documents presque tous inédits. Dès qu'elle se fut organisée, cette société annonça l'intention de publier des volumes annexes, contenant en tout ou en partie des documents, mémoires et rapports, dont le comité devait décider la publication. Les mémoires de Jean Rou ont ouvert la marche, et nous ne doutons pas que le succès de

Digitized by Google

cet ouvrage ne décide la société à publier bientôt d'autres volumes du même genre. Ce sera un service réel rendu à une branche peu connue de l'Histoire de France. ÉDOUARD GOEPP.

*Voyage artistique en France, Etudes sur les Musées d'Angers, de Nantes, de Bordeaux, de Rouen, de Dijon, de Lyon, de Montpellier, etc., etc.*, par LÉONCE DE PESQUIDOUX, 1 vol. in-12. Paris, Michel Lévy frères, éditeurs.

M. de Pesquidoux nous rapporte de la province un bon livre et une bonne nouvelle. Le livre, j'en parlerai tout à l'heure; la nouvelle, la voici: Le goût des arts se réveille sur les divers points de la France; l'éducation artistique se répand et se complète; partout, le voyageur a trouvé des germes de rénovation et de progrès. Quelle heureuse et consolante réaction contre les tendances matérialistes de l'époque, contre la fièvre mercantile et industrielle, qui, nous dit-on chaque jour, menace de tout envahir! Il ne dépendra pas de M. de Pesquidoux que ces germes précieux, dont il a reconnu l'existence, ne se fécondent et ne se développent. L'écrivain stimule et gourmande avec franchise les cités retardataires qui résistent au mouvement ou ne le suivent qu'avec nonchalance; il cherche à faire rougir les Strasbourgeois de ne pas avoir un musée, ni même un *embryon* de musée; il reproche aux Toulousains d'avoir laissé se dégrader, faute de soins, quelques toiles de prix; enfin, il constate avec chagrin que le « musée de Marseille n'est pas en rapport avec l'importance de la ville, et qu'il est, au contraire, d'une insignifiance qui devrait faire honte à ses riches habitants et à son opulente municipalité. » Hâtons-nous d'ajouter que, partout ailleurs, le touriste n'a plus à prodiguer que des éloges, ou plutôt des remercîments, car c'est de la reconnaissance qu'il éprouve quand il visite une galerie bien tenue, quand il rencontre des conservateurs dévoués à leurs fonctions et des édiles vraiment amis des arts. Lisez son entrée au musée d'Angers : « Grâce aux soins du directeur, la galerie d'Angers a un aspect complétement parisien. Les salles ont cette propreté brillante et vernie qui est le luxe des musées. Elles sont belles, et rien n'y manque, ni les divans bien rembourrés, ni les cadres luxueux, ni même, s'il vous plaît, le gardien vêtu de vert et orné du frac et de l'épée. En un mot, les hommes et les choses vous font le plus charmant accueil. » M. de Pesquidoux se plaît encore à rendre justice à Lyon, la grande ville manufacturière, qui, au milieu de ses préoccupations commerciales, a su maintenir un foyer ardent d'aspirations chrétiennes et idéales, à Lyon, la patrie d'Orsel, des frères Flandrin, de tout un « groupe d'artistes qui forment la fraction peut-être la plus élevée et la plus saine de notre école nationale. » Enfin, l'auteur n'oublie jamais de rendre hommage à la mémoire des hommes intelligents et généreux qui ont doté leurs villes natales des collections, fruits de leurs voyages et de leurs patientes recherches : Fabre à Montpellier, de Livoye et La Reveillère-Lepeaux à Angers, Wicar à Lille, etc.

J'en ai dit assez pour faire connaître l'esprit général du *Voyage artistique en France*. Un amour sincère de l'art, et surtout de l'art national, a

Digitized by Google

seul inspiré à M. de Pesquidoux l'heureuse idée de parcourir notre pays, d'en visiter les musées et de dresser l'inventaire de leurs richesses, de mettre en relief d'une manière plus spéciale les œuvres trop peu connues de nos artistes anciens et modernes; la tâche était longue et pénible; M. de Pesquidoux a eu le courage de l'entreprendre et le mérite de la mener à bonne fin. Son livre comble une lacune regrettable et recevra le plus favorable accueil.

Il est à croire pourtant que bien des amours-propres locaux ne se tiendront pas pour satisfaits, et j'entends d'ici des amateurs de Lille ou de Toulouse reprocher à l'auteur d'avoir laissé dans l'oubli maint objet d'art, mainte toile, qui font, probablement à juste titre, l'objet de leur admiration. A mon avis, les mécontents auraient tort; si M. de Pesquidoux avait voulu décrire et analyser tout ce que renferment les galeries de province, son livre n'eût été qu'un volumineux catalogue, utile à consulter sans doute, mais que personne n'aurait lu. L'écrivain a vu l'écueil, et il a su l'éviter en donnant à son ouvrage de la variété et de l'intérêt; il y gagne des lecteurs, et les Musées y gagneront des visiteurs. Car si les descriptions sont rares, elles sont traitées de façon à exciter dans l'esprit une vive curiosité. Pour ma part, je ferais volontiers le voyage de Nantes, ne fût-ce que pour voir *l'Athalie*, chef-d'œuvre de Sigalon, et à coup sûr je ne passerais pas à Valenciennes sans courir au Musée pour y admirer *le Martyre de saint Etienne*, l'une des plus merveilleuses productions de Rubens.

Ecoutez M. de Pesquidoux devant un *Marché* de Van-Helmont : « Ce tableau est un fouillis étonnant de bêtes, de gens, de légumes, de volailles plumées, de poissons frétillants, de provisions de toutes sortes. Les marchands pèsent la denrée, les chalands discutent, les badauds circulent, le menu peuple rit et s'ébat devant les farces d'un tréteau. Un mendiant demi-nu sollicite la pitié d'une belle dame qui passe, et un piqueur, entouré de ses limiers, traverse fièrement la place en agitant sa trompe. » Et devant une toile de Rubens, qui représente saint Just décapité donnant à quelques-uns de ses amis sa tête à porter en souvenir à ses parents : « Ce tableau vous fait l'effet d'un cauchemar. Que diriez-vous d'un homme qui vous saluerait en prenant sa tête entre ses mains et vous la présenterait courtoisement en s'inclinant devant vous?... Vous vous figurez l'ébahissement plein d'horreur des deux amis chargés de cette funèbre commission. Le spectateur partage leur stupéfaction. La tête est hideuse, pâle, exsangue; les cheveux sont raides, les yeux tournés, les lèvres crispées; le cou mutilé laisse voir d'affreux détails anatomiques que le peintre a dû étudier sur la nature... *J'allais dire vivante.* »

Ces deux morceaux, cités uniquement à cause de leur brièveté, suffiront pour donner une idée de la manière franche et saisissante que l'écrivain apporte dans ses descriptions. S'il en a été sobre, c'est pour ne pas devenir monotone, et il faut lui en savoir gré.

Suivez le voyageur dans une galerie ; il vous conduit devant les œuvres principales ou devant celles des artistes qui vous sont le moins connus. Dès qu'il s'aperçoit que votre attention s'énerve, et que vos yeux ont des éblouissements, vite il vous entraîne au dehors, en vous fai-

Digitized by Google

sant quelque émouvant récit. Il vous distrait par la vue d'un site enchanteur ou d'un antique monument. Auprès du château d'If, il vous fera assister à un splendide spectacle, dont les acteurs ne sont autres que le soleil, la mer et les rochers. Dans les arènes de Nîmes, il évoquera les ombres d'un grand peuple disparu; avec lui, vous gravirez sans fatigue les six cent trente-six marches de la flèche de Strasbourg, puis vous vous mêlerez à la foule des badauds, entre une jeune lady et un paysan alsacien, pour voir jouer les merveilleux rouages de l'horloge, à l'heure solennelle de midi; et si par hasard quelque triste pensée venait vous importuner, votre aimable compagnon de route saura trouver, pour vous distraire et vous égayer, des traits d'*humour* véritable, des saillies où perce une verve un peu railleuse, mais fine et de bon aloi.

J'ai moins de plaisir à suivre M. de Pesquidoux lorsqu'il touche à la partie théorique et scientifique de l'art. Sa définition du *clair-obscur* ne me satisfait pas complètement, et je crains bien que la distinction qu'il cherche à établir entre le *coloris* et la *couleur* ne soit plus ingénieuse que réelle. Ces dissertations dénotent sans doute de la part du critique de sérieuses études, un vif désir de comprendre et d'expliquer l'art jusque dans ses secrets les plus mystérieux; mais que je l'aime mieux lorsque, naturellement et sans effort, il nous prouve qu'il est surtout un homme d'impression, de sentiment et de goût! Devant un tableau ou une statue, il ressent une émotion véritable, aussi l'expression lui arrive-t-elle juste pour émouvoir le lecteur. Il a souvent des mots heureux pour faire ressortir le point saillant d'une œuvre, pour caractériser le talent d'un artiste. Ainsi « M. Corot est un rêveur qui a des visions ou des ressouvenirs du monde antique, et qui jette sur la toile de poétiques images de cette mythologie pleine de mystère et d'attraits dont Henri Heine fut le poète passionné; Gros est le Murat de la peinture; Orsel a su transfigurer la forme grecque par le rayonnement de l'émotion religieuse et du sentiment chrétien. »

Dans ses appréciations, M. de Pesquidoux n'a ni parti pris ni système exclusif; il admire le beau partout où il le trouve, comme il signale sans pitié les défauts, même quand ils se présentent sous la sauvegarde d'un nom illustre. La pureté des lignes, la noblesse du style, la grandeur des compositions sont pour lui des qualités de premier ordre; mais il se laisse volontiers charmer par la finesse des Flamands et par la grâce des maîtres français du XVIII^e siècle. A ses yeux, l'artiste complet est celui qui s'inspire profondément de la nature, mais sans la copier servilement, et qui imprime à son œuvre *le cachet de son individualité et la trace de son émotion*. Il pense aussi que l'art a pour but souverain d'élever et de ravir l'âme au-dessus du monde matériel; aussi ses regards se détournent-ils avec dégoût de ces *réalités abjectes* ou *grotesques* dont quelques-uns de nos peintres se plaisent à former leurs compositions. « Périsse la peinture, s'écrie-t-il à propos de M. Courbet, plutôt que de se prostituer ainsi au culte et à la reproduction de la laideur! »

Les biographies d'artistes occupent dans l'ouvrage une place importante, et personne ne s'en plaindra; rien n'est plus attrayant en effet que le récit de ces existences étranges, si souvent agitées par des luttes pénibles, des

Digitized by Google

triomphes mêlés de déboires, des succès suivis de cruelles déceptions. Je louerai sans réserve les pages consacrées à David d'Angers, à Sigalon, à Orsel. On ne lira pas avec moins de plaisir les vies de Gros, de Géricault, de Marilhat, ces martyrs de l'art; de Bourguignon et de Vuez, qui manièrent l'épée aussi bien que le pinceau; de Charlet, l'artiste spirituel et populaire... « J'en passe, et des meilleurs, » mais sur ce point, le lecteur se gardera de suivre mon exemple. Toutes ces biographies, tracées à grands traits, sont pleines de mouvement et d'intérêt. Je ne voudrais pas dégoûter M. de Pesquidoux de la critique d'art, qui sous sa plume est impartiale et éclairée, mais si je ne me trompe, la nature de son talent l'appelle à des travaux historiques ou purement littéraires. Son style est clair, vif et élégant. Un aristarque sévère pourrait bien relever, çà et là, quelques négligences, remarquer le retour trop fréquent de certaines locutions favorites, l'emploi peut-être abusif des exclamations et des interjections; mais à chaque page et même au travers de ces taches légères, on sent la sève, la vie, la jeunesse, qui ne demandent qu'à déborder et que l'auteur contient dans de sages limites. A. ANTHELME.

*Un été dans le Sahara*, par Eugène FROMENTIN, un vol. in-12. Paris, Michel Lévy, éditeur.

Les ouvrages de tout genre que l'on a publiés sur l'Algérie et surtout les deux excellents livres de M. le général Daumas sur le Grand-Désert et le Sahara nous ont initiés depuis longtemps à la vie de ce singulier pays, et nous ont dévoilé, dans leurs moindres détails, les coutumes des populations arabes. La peinture, de son côté, a secondé sinon devancé ce mouvement qui attirait notre curiosité vers l'Orient encore mal connu. Le talent cosmopolite d'Horace Vernet l'a popularisé par ses tableaux de batailles et ses scènes bibliques; E. Delacroix lui a demandé cette magie de la couleur qu'il avait déjà devinée; Decamps l'a fait revivre dans ses inimitables petites toiles; enfin presque tous les maîtres de l'art contemporain ont été chercher dans l'Orient des inspirations diverses selon leur nature. M. Fromentin, dont tout le monde connaît les paysages à la fois délicats et simples, sobres et colorés, a eu de tout temps une prédilection pour ce pays de la lumière; il semble que, comme Marilhat, il ait été entraîné à le peindre par une irrésistible vocation. Voici qu'aujourd'hui, quittant le pinceau pour la plume, il cherche à rendre le caractère et l'aspect du désert dans ses effets les plus grandioses comme dans ses plus fugitives nuances. Son livre est encore une peinture. — Ne cherchez là en effet ni considérations sur l'état du pays, ni géographie, ni statistique, ni aventures : c'est parce qu'il est en dehors de tout cela qu'il arrive à être nouveau. Il est pittoresque dans toute l'étendue du mot : deux choses seulement le distinguent des publications de ce genre, c'est une rare habileté de style et une réelle originalité. Ajoutons que ce sont des lettres écrites sur les lieux, sous l'impression des spectacles qu'elles décrivent, et que cette forme sans prétention donne au livre un charme de plus.

Ces sortes d'ouvrages sont difficiles à analyser. Comme la sensation y tient plus de place que la pensée, que le paysage domine l'homme, ou



Digitized by Google

plutôt que l'homme et la nature tout à la fois y sont regardés à un point de vue purement plastique, la critique, habituée à saisir les choses par un côté plus abstrait, est d'abord déroutée et surprise. Mais, après tout, la surprise étant souvent un plaisir pour l'esprit, la critique se console sans peine d'avoir été mise en défaut; elle trouve même bientôt une saveur et une grâce inaccoutumées dans cette langue toute descriptive. C'est de la peinture, soit; mais de quoi nous plaindrions-nous si cette peinture est excellente? Laissons plutôt se dérouler devant nous comme un panorama mobile ces tableaux variés du désert et des villes perdues dans les sables.

Un souvenir tient lieu de préface. M. Fromentin raconte qu'en 1848, fuyant l'hiver de Blidah à Alger, d'Alger à Constantine, il ne s'arrêta qu'à cette muraille de rocher, frontière du désert, qui sépare le Tell du Sahara algérien. Une étroite coupure, que l'on franchit sur un pont de construction romaine, ouvre une perspective magiqne sur les plaines rayonnantes du sud. Pendant que, d'un côté de la montagne, les nuages qu'elle arrête déversent l'orage et la pluie sur la vallée du Metlili, l'autre côté se baigne dans l'azur. Une lumière éclatante dore le petit village d'*El-Kantara*, enseveli dans une forêt de palmiers; de chaudes haleines, des senteurs inconnues montent et enivrent le voyageur. Là sont toutes les tristesses de l'hiver, ici toutes les splendeurs de l'été. Ce spectacle, que M. Fromentin a décrit de main de maître, laissa dans son esprit une impression ineffaçable, et lorsque, cinq ans après, il entreprit ce voyage de Medeah à El-Aghouat, qu'il nous raconte aujourd'hui, il ne fit que réaliser un rêve dont il était depuis longtemps tourmenté.

On part de Medeah vers la fin de mai. Le pays qu'on traverse, boisé et coupé de collines, n'annonce pas encore le désert. A *El-Gouëa*, première étape, où Si-Djilali reçoit les voyageurs et leur donne la *diffa*, on pourrait presque se croire en Europe. Ce n'est qu'à Boghari que finissent les montagnes et la végétation, et qu'on entre dans les plaines stériles. Ce premier aspect est charmant et de bon augure; les tentes noires rayées de rouge, les chameaux qui vont remplacer les mules, l'éclat particulier du ciel et les tons fauves de la terre, les visages nouveaux, l'hospitalité grave et paisible du vieil *Hadj-Meloud*, tout fait comprendre qu'on quitte définitivement le nord; c'est la première initiation à la vie nomade, et le désert se déploie dans toute sa beauté pour accueillir ses hôtes d'un jour. La nuit venue, on fait venir du village des musiciens et des danseuses. Au milieu des feux, sur le sable nu, la danse commence au son languissant des tambourins et des flûtes. — Cela est décrit en trois pages avec une vigueur sans pareille; il faudrait les citer d'un bout à l'autre.

Les secondes journées ne tiennent pas les promesses du début. Un certain accablement a succédé à l'enthousiasme. On marche dans d'immenses plaines d'*Alfa*, dont la teinte monotone fatigue le regard; on est entré dans le pays du vide, dans les *inania regna* de Virgile. Enfin l'on campe au bord d'une source, auprès d'un marais saumâtre. « Je passai une heure entière, couché près de la source, à regarder ce pays pâle, ce soleil pâle, à écouter ce vent si doux et si triste. La nuit qui vint n'augmenta ni la solitude ni l'abandon, ni l'inexprimable désolation de ce lieu. »

Digitized by Google

Nous ne suivrons pas le voyageur sur la route un peu uniforme qui le conduit à El Aghouat. Passons sans nous arrêter, à D'jelfa, où il est reçu par le kalifat Si-Cherif, au caravansérail de Sidi-Makhelouf, où se réfugie la petite troupe poursuivie par le sirocco. A mesure que l'on avance, le pays prend un caractère plus aride et plus solennel. Au milieu de ce silence, sous ce soleil direct, les choses les plus communes changent de proportions ; un bruit de voix ou le choc des étriers, le passage d'un oiseau dont l'ombre glisse sur le sol deviennent des événements. Mais on n'est plus qu'à quelques lieues d'El-Aghouat ; les Arabes qui forment la plus grande partie de l'escorte, se hâtent vers la ville ; le peintre, resté seul, se dirige plus lentement du même côté. Tout à coup, en sortant d'un pli de terrain, il aperçoit la cité du désert qui se dessine avec une netteté incroyable sur le bleu foncé du ciel, au-dessus d'une plaine embrasée. Tous les détails de cet étrange paysage sont rendus avec une intensité étonnante. Il est midi ; c'est bien à cette heure qu'il faut regarder une telle ville. Le voyageur y entre bientôt, guidé par un officier français qui est venu à sa rencontre.

La première impression est sinistre. El-Aghouat, à l'époque du voyage de M. Fromentin, portait, écrite sur ses murailles et sur ses maisons, l'histoire du siége récent qui nous l'avait livrée. En passant par les rues étroites, où le soleil perpendiculaire laisse à peine un filet d'ombre, son guide lui montrait les endroits où les ravages avaient été les plus grands. Le silence, troublé seulement par le pas des chevaux, et que l'heure rendait plus profond, augmentait encore cette apparence de mort. Malgré toute la bonne volonté possible, on ne trouve, pour loger notre voyageur, qu'une maison délabrée, qui menace à chaque instant de s'écrouler sur lui. Les premiers jours sont donnés à l'examen des travaux du siége et des lieux où le combat a été livré. L'attaque a été terrible, la défense désespérée ; du côté où l'on a donné l'assaut, pas une pierre qui ne porte la trace des balles. On est arrêté à chaque pas par des souvenirs, par le récit de quelque épisode : « C'est ici qu'un tel est tombé ; ici tel autre. » Sur les murs d'un marabout où l'on avait établi une batterie, on retrouve, écrits au couteau, le nom des soldats qui ont péri ; entre tous, un nom en gros caractères : général Bouskaren. — Cependant la population rentre peu à peu dans la ville qu'elle avait abandonnée, et même, à certains endroits, à certaines heures, on trouve un peu d'animation. Il n'y a à El-Aghouat que deux rues à peu près praticables, du moins quand un convoi de chameaux n'y passe pas ; la rue *Bab-el-gharbi* est la moins déserte des deux. On y voit pendant le jour les hommes, accablés par la chaleur, se traîner le long des maisons en cherchant de l'ombre ; dans des enfoncements qui servent de boutiques, des Juifs accroupis travaillent à de petits ouvrages d'orfévrerie ; et les M'zabites, race commerçante, attendent de rares clients. Mais l'endroit le plus fréquenté et le plus bruyant, c'est le bord du ruisseau qui donne de l'eau à la ville et qui arrose son oasis. C'est là qu'on peut le mieux observer la population indigène et que se rendent en troupe les femmes chargées de tout le travail intérieur. S'il faut en croire M. Fromentin, elles ont fort peu de rapport avec celles qu'ont célébrées les poètes arabes, et *dont les*

Digitized by Google

*yeux lumineux brillent comme une source d'eau vive au milieu des sables.* Sous ce ciel ardent, les femmes n'ont que deux âges, l'enfance et l'âge mûr ; mais à tout âge la beauté y est rare. Elles ont dans la physionomie quelque chose de dur, d'arrêté et de sauvage ; seuls, leurs vêtements flottants leur prêtent beaucoup de charme ; elles ont en outre de belles attitudes, mélange de gaucherie et de grandeur.

On est à la fin de juin, et la chaleur est devenue excessive ; la ville, vue du haut d'une terrasse, au milieu de la journée, a un aspect qu'un peintre seul pouvait rendre. M. Fromentin excelle dans ces tableaux ; il trouve, pour rendre des sensations inconnues, des expressions heureuses et d'un grand effet. C'est ainsi qu'il nous montre « ce pays silencieux, revêtu d'un ton douteux qui semble la couleur du vide, » ou, qu'il dit en parlant de l'ombre des pays chauds, « elle est inexprimable ; c'est quelque chose d'obscur et de transparent, de limpide et de coloré ; on dirait une eau profonde. » — La nuit vient rendre un peu de fraîcheur aux habitants épuisés ; on va oublier le jeûne du Rhamadan au café de *Djeridi*. C'est là, sous le ciel d'un bleu obscur, à la lueur des étoiles, qui paraissent plus grandes qu'en Europe, qu'on passe les meilleures heures, et si Aouimeur, le joueur de flûte, est de la partie, la fête est complète ; un bien-être profond vous envahit, on oublie tout, on est heureux de vivre. Cependant, malgré ses relations, on dirait presque ses amitiés avec quelques Arabes du pays, types bizarres qu'il a décrits avec complaisance, le peintre ne peut prendre aucun croquis des physionomies qui l'entourent. La prière, l'argent même ne peuvent rien contre la méfiance obstinée des Orientaux. Lassé de son inaction, et sentant s'approcher l'heure du retour, il part, pour peu de jours cette fois, afin d'aller visiter *Aïn-Mahdy*, la ville sainte, et Tadjemout, qui est sur le même chemin.

Le lendemain du départ, après une nuit passée à la belle étoile, sur les bords de l'Oued-M'zi, il est témoin d'un des plus beaux spectacles que puisse offrir l'Orient : il rencontre une tribu en marche. C'est la puissante tribu des Arbas qui se déplace, emmenant avec elle ses immenses troupeaux de moutons et de chèvres, et emportant sa mobile fortune sur le dos de ses chameaux. Une troupe de cavaliers ouvre la marche ; ils montent des chevaux caparaçonnés de soie et dont les couleurs inusitées rappellent celles de certains chevaux de Delacroix. Derrière eux viennent les chefs, un vieillard et son fils, deux princes du désert ; les musiciens suivent, jouant du hautbois, faisant résonner leurs tambours carrés et leurs timbales ; enfin, des chameaux blancs, chargés d'atatiches, transportent les harems. Cette pompe, éclatante et barbare, féodale et biblique à la fois, passe comme une vision et disparaît dans la poussière qu'elle soulève. — On s'arrête peu à Tadjemout, triste bourg ruiné par la guerre, dévoré par le soleil. Voici Aïn-Mahdy, avec son enceinte fortifiée, ses rues droites, son apparence en même temps guerrière et sacerdotale. C'est une ville pieuse entre toutes ; le siége que le marabout Tedjini y soutint, pendant neuf mois, contre Abd-el-Kader, l'a illustrée, et, depuis la mort de son chef, elle garde le grand caractère que son autorité lui imprima. Là, rien d'empressé et de bruyant ; les visages sont graves, froids et recueillis, les femmes plus

Digitized by Google

strictement voilées ; on se presse aux mosquées ; les pratiques religieuses vont jusqu'à la puérilité. C'est le peuple arabe sous un aspect inattendu ; rien ici ne rappelle plus la vie errante et armée, le continuel déplacement ; rarement le pas d'un cheval retentit dans la ville taciturne.

On reprend bientôt la route qu'on a parcourue, pour regagner El-Aghouat. La ville est devenue inhabitable ; le thermomètre marque, à l'ombre, quarante-neuf degrés ; une chaleur sans nom rend tout mouvement impossible, et le repos même est une fatigue. On dort où l'on peut, dans les rues, sur les terrasses, sans pouvoir trouver la fraîcheur ; la soif est incessante et rien ne peut l'étancher. Il faut partir, quitter le désert pour les montagnes, El-Aghouat pour Médéah. « Le jour où je sortirai de la porte de l'Est pour n'y plus rentrer jamais, je me retournerai amèrement du côté de cette étrange ville, et je saluerai d'un regret profond cet horizon si menaçant, si désolé, et qu'on a si justement nommé *pays de la soif*. »

Ainsi finit ce livre singulier, dont aucune analyse critique ne saurait donner une idée. Nous avons dû laisser à regret bien des passages remarquables et surtout des réflexions sur l'art, trop rares peut-être, toujours pleines de force et de justesse. Des citations plus nombreuses auraient pu seules bien faire saisir la physionomie de cet ouvrage. Aura-t-il le succès qu'ont rencontré jusqu'ici tant d'autres publications sur l'Algérie ? Cela est probable, bien qu'il ne s'adresse qu'à un petit nombre de lecteurs, moins soucieux de renseignements que de sensations nouvelles, et qui aiment à retrouver dans un livre les impressions les plus délicates de la peinture. Mais, quel que soit le jugement qu'on porte sur celui-ci, soit que l'on admire cette manière d'écrire si exacte et si imagée, soit que l'on condamne rigoureusement cet empiétement d'un art sur un autre, ces tableaux non interrompus, ces descriptions poussées jusqu'à la minutie, il n'en restera pas moins comme une tentative hardie. Peu de personnes pourront le lire sans plaisir ; les peintres et toute une classe d'écrivains y trouveront des enseignements. CHARLES TRAPADOUX.

*Leçons sur la Physiologie et l'Anatomie comparées de l'homme et des animaux*, par H. MILNE-EDWARDS, in-8°, tome Ier. Paris, Victor Masson. 1857.

Depuis le mémorable Traité de Cuvier sur l'anatomie comparée, nous n'avions pas eu en France d'ouvrage général sur les diverses branches des sciences de la vie. Ce n'est pas que les naturalistes de notre pays aient manqué à la tâche, ou qu'ils aient été impuissants à la bien remplir. Ils ont voulu consacrer aux découvertes le temps qu'ils auraient pu donner aux travaux d'ensemble, et il leur a paru, sans doute, plus nécessaire de faire avancer la science que de présenter le tableau de ses progrès. Aussi, tandis qu'en Angleterre et en Allemagne, de vastes publications tenaient le monde savant au courant du mouvement scientifique, la France demeurait stationnaire. Une lacune restait donc à combler. Il fallait un livre conçu sur un vaste plan, et présentant à la fois les conditions, si dif-

Digitized by Google

ficiles à remplir, d'une bonne méthode, d'une puissante érudition, d'une exposition attrayante et d'une doctrine élevée.

Un maître habile pouvait seul tenter une pareille entreprise; M. Milne-Edwards a su la réaliser. Le nom de l'illustre doyen de la faculté des sciences est attaché à des découvertes considérables en zoologie descriptive, en anatomie et en physiologie comparée; et, depuis nombre d'années, ces divers points de la science ont été successivement l'objet de son enseignement, à la Sorbonne et au Muséum. Il est donc aujourd'hui, par cet enseignement comme par son autorité, un des chefs de l'école des naturalistes français.

Lorsque l'ouvrage d'ensemble que M. Edwards publie sous le titre modeste de *Leçons* sera terminé, il ne formera pas moins de huit volumes comprenant l'exposé de l'état actuel de la science sur les fonctions de nutrition, de relation et de reproduction, considérées dans la série zoologique. Le premier volume de ce grand Traité vient de paraître, et bien qu'il n'y soit question que du sang et de la respiration, on peut dès à présent se former une juste idée de la haute valeur de cette œuvre.

Plus l'analyse rigoureuse de l'organisation a fait de progrès, plus on a reconnu que, pour entendre quelque chose à l'énigme de la vie, pour soulever quelques plis du voile qui nous en cache les lois profondes, il fallait appliquer tous les genres d'investigations à l'étude des organismes.

L'anatomie comparée seule ne peut conduire à cette difficile connaissance; elle ne montre que des organes inertes, qu'une matière que la vie a abandonnée. Mais cette vie où l'étudier et comment l'étudier? Ce ne peut être que sur les animaux vivants, en interrogeant tour à tour l'embryon et l'être complet, l'animal dégradé et l'animal plus parfait, et en appliquant les lois de la chimie, de la physique et de la mécanique; car il y a dans les phénomènes de l'être vivant une chimie, une physique, une mécanique dont on n'a encore qu'une bien faible idée.

M. Edwards démontre très nettement comment toutes les branches de la science viennent en aide à la plus haute, la plus difficile et la plus désirable de toutes nos connaissances, à la physiologie. C'est ainsi qu'en traitant des globules sanguins, il en envisage successivement les propriétés physiques, la composition chimique et la structure dans tout ce qu'elle a de plus délicat. Il examine sous tous ces points de vue les globules du sang des animaux élevés et dégradés, des embryons et des êtres parfaits.

On ne saurait donner un meilleur exemple d'une bonne méthode physiologique. Le savant auteur consacre plus de la moitié de son volume à développer les moindres détails. Il établit que les globules sanguins sont d'innombrables organes flottant dans le liquide qui les entraîne. Ce sont des *organites*, comme il les appelle très justement, et ces organites ont une vie propre. Ils naissent, s'accroissent et subissent d'importantes modifications; ils se détruisent après avoir joué dans l'organisme un rôle encore mystérieux. Les globules des embryons des animaux élevés diffèrent de ceux des adultes, et ressemblent, par plusieurs caractères, aux globules des êtres imparfaits.

Cette étude, dans laquelle M. Edwards fait preuve d'une grande justesse

Digitized by Google

de vue, est une des plus complètes et des plus instructives qui aient été faites jusqu'ici sur ce point important de la physiologie. Nous n'entrerons pas dans des détails qui ne seraient accessibles qu'aux savants; notre intention est seulement de mettre en lumière les vues d'ensemble. Ce qui frappe à la lecture de l'ouvrage que nous analysons, c'est la vaste érudition dont l'éminent auteur fait preuve à chaque page. Il y a deux sortes d'érudition : l'une n'a guère pour but que de parler aux yeux et d'étonner l'esprit; elle prend le masque du vrai savoir et sert très utilement les intérêts d'un auteur qui, n'ayant rien à mettre dans ses livres qui soit le fruit de ses pensées, trouve facile de donner le change et de cacher son insuffisance sous les travaux et les vues d'autrui. Cette fausse érudition trompe les lecteurs crédules, n'instruit pas ceux qui voudraient apprendre et ne profite point aux savants. Telle n'est pas la véritable érudition. Les auteurs qui la comprennent ne s'arrêtent pas à des noms et à des textes, mais ils savent que l'histoire des découvertes forme l'esprit et le prémunit contre les erreurs que leurs devanciers n'ont pas su éviter.

L'expérience des grands hommes, qui ont contribué au progrès des sciences, est un enseignement pour les observateurs de la nature, comme l'histoire des peuples en est un pour les politiques. Apprendre à apprendre, tel est le véritable but d'une érudition bien comprise. Si donc on retrace dans un ouvrage la marche souvent longue et pénible suivie par les hommes pour atteindre à quelque importante vérité, ce n'est pas seulement sur le détail des faits qu'il faut insister, mais aussi et surtout sur le travail intellectuel que les découvertes exigent.

Une grande découverte a deux histoires, l'une objective ou des faits, l'autre subjective ou des idées. La première instruit, la seconde forme; l'une fait des hommes savants, l'autre produit des inventeurs; celle-là tend à l'instruction, celle-ci embrasse à la fois l'instruction et l'éducation de l'esprit. Cette éducation est en effet plus précieuse que toutes les connaissances de détail, et on peut dire avec juste raison que l'application persévérante de toutes les forces de l'esprit à une seule question, à un seul problème, a toujours été l'origine des plus mémorables travaux. Les grands observateurs se forment à l'école du passé. Là se déroule le tableau si instructif des erreurs qui ont entraîné et des illusions qui ont séduit. C'est à cette école qu'on apprend à connaître la valeur des hypothèses, la nécessité des observations rigoureuses, l'importance des vues d'ensemble et les dangers de l'esprit de système.

Les écrivains, même en matière de science, se bornent souvent, les uns, à citer, comme nous l'avons déjà dit, des textes et des noms; les autres à donner, sans préliminaire, le résultat des découvertes. Les premiers, on ne saurait le méconnaître, ont une grande mais stérile érudition; les autres méritent le reproche de ne pas rendre assez justice à leurs prédécesseurs. M. Milne-Edwards a évité ces écueils, et son érudition, tout à la fois riche de faits et d'idées, servira non-seulement aux observateurs désireux de connaître les sources où ils pourront puiser, mais encore aux savants qui voudront pénétrer les causes des découvertes.

Prenons un exemple dans le chapitre consacré à l'histoire des décou-

Digitized by Google

vertes relatives à la respiration. Dans l'antiquité, Aristote, Erophile et d'autres philosophes avaient conçu l'idée de ce phénomène; mais cette idée était inexacte, comme le sont les vues de l'esprit que l'expérience n'a point encore contrôlées.

Au commencement des temps modernes, Léonard de Vinci, peintre, chimiste, anatomiste, constate que l'air dans lequel a brûlé la flamme est impropre à la vie de l'animal; c'est déjà l'expérience qui parle. Plus tard, Van Helmont reconnaît la présence d'un corps particulier toutes les fois que le charbon brûle et que le vin fermente. Aristote, Léonard de Vinci, Van Helmont, un grand philosophe, un peintre illustre, un alchimiste métaphysicien; voilà cependant trois hommes célèbres, à des titres différents, qui sont les premiers à nous indiquer la nature de la respiration. Ce ne sont point des anatomistes connaissant à fond les détails, mais, ce qui vaut mieux, ce sont des esprits élevés, qui envisagent la nature de haut. Les hommes à grandes idées, les intelligences philosophiques et synthétiques font les découvertes; ce sont les analystes et les timides observateurs qui en préparent les matériaux.

M. Edwards continue l'histoire de la respiration en exposant les travaux et les idées de Robert Boyle, de J.-B. Bernoulli, de Malpighi, et les mémorables découvertes de J. Mayow, de Joseph Black, de Bergmann, de Priestley, de Scheele et de Lavoisier, chimistes illustres, qui ont démontré la composition de l'air et analysé les altérations que la flamme qui brille, et l'animal qui respire, produisent dans ce milieu au sein duquel vivent tous les êtres. Arrêtons-nous à Priestley, qui a fait connaître le premier la nature de la respiration des plantes. Cette découverte amène M. Edwards à établir le parallèle entre cette respiration et celle des animaux, et à signaler une des plus puissantes harmonies que la Providence ait établies entre les deux règnes.

« Les plantes, dit le savant naturaliste, défont sans cesse ce que les animaux ont fait, et les animaux, en même temps, détruisent les effets produits par l'action des plantes; de l'équilibre de ces deux forces, agissant en sens contraire, résulte un état stable, et j'appellerai l'attention sur cette condition de durée, non-seulement à raison de l'harmonie admirable qu'elle nous révèle, mais encore parce qu'elle est un des caractères du grand œuvre de la création. En effet, ce n'est pas en rendant les choses immuables que le Créateur semble avoir voulu en assurer la durée, mais en renouvelant ce qui les constitue; et, dans les grands phénomènes de la physique du globe, aussi bien que dans ceux de la nature vivante, nous voyons que la stabilité ne réside pas dans le repos, mais dans le mouvement s'opérant sans cesse dans un cercle fermé, ou consistant plutôt dans une suite d'oscillations déterminées par le jeu de forces contraires. De même que les vapeurs, en s'élevant de la surface des eaux, vont alimenter les nuages, et que l'eau des nuages, en tombant sur la terre sous la forme de pluie, revient dans les bassins d'où elle était sortie, pour s'y vaporiser de nouveau, et parcourir ainsi éternellement le même cercle; de même, nous voyons l'air fournir aux animaux une portion de sa substance et en recevoir l'aliment que les plantes doivent y puiser; puis les

Digitized by Google

plantes y verser, à leur tour, tout ce qui est nécessaire à la vie des animaux. L'atmosphère, en pourvoyant ainsi, sans relâche, aux besoins des êtres organisés, ne s'épuise donc pas, mais conserve une éternelle pureté, et demeure toujours apte à remplir le même rôle dans la nature : vaste association que la Providence a réglée. »

Cette belle page, que nous sommes heureux de citer, porte l'empreinte de sentiments élevés qu'on ne trouve pas toujours dans les ouvrages de science, comme si ceux qui interrogent la nature voulaient dissimuler l'admiration qu'elle leur inspire. Cependant, il est rationel, lorsqu'on écrit un livre sur un aussi grand sujet que la vie, de ne pas sacrifier les élans du cœur aux froides exigences de l'exposition dogmatique, de se rappeler ces magnifiques paroles de Galien : « Un livre d'anatomie est une hymne à Dieu. »

En accordant aux vues d'ensemble la place qui leur appartient naturellement dans un ouvrage si riche de détails, M. Milne-Edwards devait s'occuper, du moins pour en poser les principes, des lois essentielles de la zoologie générale ; c'est ce qu'il a fait au début même de son ouvrage. Le savant professeur a indiqué les tendances de la nature dans le perfectionnement graduel des êtres, en insistant avec raison sur une loi dont il a fait comprendre le premier toute la portée : la division du travail physiologique. Dans une société naissante, chaque membre remplit plusieurs fonctions à la fois ; mais, à mesure que le progrès se développe, que les richesses s'accroissent, que de nouveaux besoins se font sentir, le travail se divise ; il en est de même chez les animaux. Chez les êtres les plus simples un organe suffit à plusieurs fonctions. Chez les animaux les plus parfaits, la nature crée pour l'exercice de chacune de ces fonctions divers appareils. C'est ainsi que chez les zoophytes, une seule poche aboutissant au dehors par une ouverture représente tout l'appareil digestif, tandis que chez les mammifères cet appareil est constitué par la bouche, les dents, l'œsophage, l'estomac, les intestins et une foule de glandes qui versent leurs produits.

Telle est la loi de la division du travail proclamée par la plupart des zoologistes.

M. Edwards ayant déjà publié un premier ouvrage sur les principes de la zoologie générale, n'a pas cru devoir traiter, de nouveau, avec étendue, ces importantes questions. Il s'est borné seulement à indiquer les principes de la subordination physiologique, des termes correspondants et des arrêts de développement dont il rappellera les intéressantes applications dans les volumes suivants.

Cette esquisse, toute rapide qu'elle est, prouve suffisamment que la partie doctrinale et philosophique des sciences naturelles n'est point repoussée systématiquement. Rien d'extrême dans les vues de M. Milne-Edwards. Il est partisan déclaré des expériences, mais sans rejeter les idées générales auxquelles elles conduisent. Il accepte, comme essentielles, les données des sens, sans sacrifier pour cela les droits imprescriptibles de la raison et de l'esprit : « Les théories, dit le savant zoologiste, donnent à la science la forme et le mouvement ; ce sont elles qui seront les liens entre

Digitized by Google

les faits dont la réunion en faisceaux est une des conditions de leur emploi utile, qui guident et excitent les explorateurs dans la voie des découvertes. »

Si nous n'avons pas fait ressortir, dans cette analyse, les détails scientifiques de l'œuvre de M. Milne-Edwards, c'est que ces détails, si intéressants pour les physiologistes, auraient été bien arides pour un public littéraire. Nous nous sommes proposé, avant tout, d'appeler l'attention sur une publication considérable, qui unit les qualités de la pensée et de la forme, de la méthode et de l'érudition, à un vaste savoir appuyé sur une grande autorité. L'ouvrage de M. Milne-Edwards est indispensable aux savants et nécessaire à tous ceux qui aiment la science et s'intéressent à ses progrès.

Dr Ernest Faivre.

*Comptes-Rendus des Travaux de la Commission des Monuments historiques du département de la Gironde*, par MM. Rabanis, Dosquet et de Lamothe. Paris, Didron. 1844-1854. Dix fascicules formant environ 800 pages in-8°, texte comp., avec planches. — *Bulletin de la Société d'émulation de la Seine-Inférieure*, in-8°. Rouen.

A l'instant où ses études purement archéologiques vont être, sinon interrompues, du moins soumises à une direction toute nouvelle, nous croyons opportun de résumer les services rendus par la commission historique de la Gironde.

C'est à 1839 que remonte la fondation de cette Société. Rechercher avec soin tous les débris archéologiques du département, de quelque âge et de quelque nature qu'ils soient; faire une notice détaillée de chaque monument, en surveiller l'intégrité, en diriger la restauration, réunir enfin les éléments d'une statistique bien complète : tel fut son but, telle fut la mission vers l'accomplissement de laquelle elle ne cessa dès lors de marcher.

Avant de décrire, il fallait inventorier. Une année fut donc employée à dresser un tableau général des richesses que possédait le département. Des recherches minutieuses et approfondies firent porter sur cette liste trois cent huit monuments historiques. (En 1840, ceux qui avaient été classés par le ministère de l'intérieur, s'étaient élevés seulement au nombre de trente-trois.) Parmi ces monuments, nous ne voyons pas signaler moins de treize dépôts d'archives.

Depuis, les rapports adressés chaque année au préfet par le président et le secrétaire de la commission, ont pris progressivement l'aspect et le caractère de véritables volumes; recueils précieux où sont venus se ranger en dix ans près de *trois cents* études locales et plus de *cent* vues, plans et portraits gravés sur bois. Ces chiffres en disent assez sur l'activité de la collaboration. Grâce au bienveillant appui de l'autorité administrative et à l'excellente direction de ses divers présidents, au nombre desquels il nous suffira de citer M. Rabanis, la commission est sur le point d'achever la première et la plus importante partie de sa tâche. Parmi les érudits et les dessinateurs dont les efforts soutenus ont permis d'arriver à cet heureux résultat, nous devons signaler encore MM. Dosquet, de Lamothe,

Digitized by Google

Drouyn, Lapouyade et Stié. D'excellentes monographies, des transcriptions de chartes importantes et des études bibliographiques bien complètes, resteront comme un témoignage éclatant des services que la commission a su rendre à la science et au pays.

C'est à la satisfaction d'intérêts plus positifs que marche la Société d'Emulation de la Seine-Inférieure. Elle respecte les gloires littéraires, mais elle se contente d'admirer leurs talents *in petto*. C'est au commerce, c'est à l'industrie qu'elle veut donner satisfaction. Servir au bien-être des masses, diminuer les souffrances du peuple, sans oublier la haute pensée moralisatrice qui doit l'occuper sans cesse : tel est son lot; et il faut avouer que cette mission est en soi trop glorieuse et trop haute pour avoir jamais rien à démêler avec la critique.

Nous remarquons cependant une étude humoristique sur *le Chien*, prose et vers mêlés, qui n'est pas tout à fait du domaine de l'industrie et de l'économie politique, si ce n'est par quelques réflexions amères sur le dernier impôt. Mais nous ne chicanerons pas pour si peu la Société d'Emulation dont le volume ne renferme en somme qu'un discours, cinq ou six rapports, une *communication sur le résidu de défécation du jus de betterave*, par M. Ducastel, et la liste de ses membres honoraires, titulaires et correspondants.

L. LARCHEY.

*Geschichte der Botanik* (Histoire de la Botanique), études par Ernest H.-F. MEYER, 2 vol. in-8°. Kœnisberg, Borntræger; Paris, Klincksieck.

Nous avons déjà rendu compte, dans l'*Athenæum français* (n° du 17 mars 1855), du premier volume de cet ouvrage. Il comprenait l'histoire de la botanique grecque, depuis sa naissance avec les rhizotomes et les pharmacopoles, jusqu'à son apogée sous Aristote et Théophraste, et celle de la botanique romaine jusqu'à Auguste. Le second volume s'étend d'Auguste à Charlemagne. Ce qui caractérise essentiellement cette époque, c'est que la botanique pure, objet des études d'Aristote et de Théophraste, y est entièrement abandonnée pour la botanique appliquée soit à la médecine, soit à l'agriculture, soit même à la magie. Aussi, durant cette longue période de plus de sept cents ans, la science ne fait aucun progrès et finit par reculer visiblement. Le seul botaniste original qu'on y rencontre est le médecin Dioscoride, qui vivait au IIe siècle de notre ère, et qui a écrit, à propos de la matière médicale, les descriptions de plantes les plus exactes que l'antiquité nous ait transmises. Ses études portent la marque certaine de l'observation personnelle, chose rare en ces temps de compilation où les écrivains se copiaient et s'abrégeaient infatigablement les uns les autres. A côté de Dioscoride, les auteurs les plus remarquables dont il soit question dans ce volume sont Columelle, Pline l'Ancien, Galien, Solin, Oribase, et un Bordelais du IVe siècle, Marcellus Empiricus, qui a laissé un livre de *medicamentis*, fort ridicule à ce qu'il paraît au point de vue médical, mais curieux pour la botanique et la linguistique; il contient en effet une liste de plantes gauloises avec les noms celtiques de plusieurs d'entre elles. On y trouverait peut-être l'étymologie de notre *coquelicot* : « *Papaver sylvestre quod Gallice* calocatanos *dicitur*. »

Digitized by Google

Pour chacune des périodes secondaires dans lesquelles se divise cette grande époque de décadence scientifique, M. Meyer débute par un aperçu historique, bien pensé et bien exprimé, sur l'état des sciences naturelles pures et appliquées, et sur la condition des hommes qui s'y livraient. Il passe ensuite en revue les auteurs, raconte en peu de mots leur biographie, étudie leurs travaux, indique les bonnes éditions de leurs œuvres s'ils en ont laissé, ou du moins les renseignements qui restent sur les œuvres perdues, et termine, quand il y a lieu, par des relevés de plantes dont ils ont parlé. Malheureusement, l'absence ou l'insuffisance des descriptions permettent rarement de les reconnaître, et il n'y a pas un dixième des végétaux nommés par les anciens qu'on soit en état de rapporter aujourd'hui avec exactitude à sa véritable espèce.

Ce livre, à coup sûr, n'a jusqu'ici rien à apprendre aux botanistes ; mais il sera loin d'être indifférent à ceux qu'intéresse le spectacle des développements de l'humanité. Pour la philosophie, rien ne démontre mieux dans quels longs circuits se perd l'intelligence, quand elle n'est pas guidée par une méthode rigoureuse, et combien la logique aristotélique était impuissante pour les sciences d'observation. Quant à ce qui concerne l'histoire, le champ restreint de la botanique suffit aussi pour donner une idée nette de l'époque, et faire constater combien la marche de l'esprit humain fut ralentie quand la liberté grecque eut fait place à la conquête romaine. Le moyen âge arrivait de lui-même, et le monde romain était descendu aux dernières limites de la décadence, quand le christianisme et les barbares vinrent le remplacer.

Peut-être le livre de M. Meyer serait-il d'une lecture plus agréable, s'il était moins complet, et s'il négligeait un peu les petits détails pour donner plus de relief aux points vraiment saillants et démonstratifs. Mais il perdrait ainsi son caractère d'œuvre érudite, sur l'intérêt de laquelle l'auteur, au reste, ne s'est pas fait la moindre illusion : « La plupart de mes lecteurs, dit-il, ne tiennent guère à savoir si, par exemple, Cornelius Celsus a composé une grande encyclopédie des sciences ou seulement une série de traités détachés ; si Antonios Musas a écrit ou s'il ne fut que médecin praticien ; si Pamphile, que Galien méprisait tant, a donné des dessins ou seulement des descriptions de ses plantes ; quel plan suivit l'empereur Marc-Aurèle dans sa liste de denrées soumises aux droits d'importation ; si c'est Sérenus le père ou Sérenus le fils qui est l'auteur du mauvais poème que nous possédons, etc. » Le lecteur peut, en effet, se passer de savoir tout cela. Mais, quand on fait un livre d'érudition, on est tenu de le rendre aussi complet que possible, et on n'a le droit de rien négliger. Les faits sont égaux devant le savant comme les personnes devant le juge. Si le livre de M. Meyer, par son mérite même, ne s'adresse qu'aux lecteurs studieux, c'est à eux d'en profiter, et de faire part aux lecteurs frivoles des miettes de leur festin.

F. Baudry.

*La Parabole du Semeur*, en soixante-douze langues ou dialectes, 1 vol. in-8°. Londres, 1857.

Parmi les récents travaux en philologie comparée, il faut citer au pre-

Digitized by Google

mier rang *la Parabole du Semeur*, en soixante-douze langues ou dialectes de l'Europe, que vient d'éditer, à ses frais et avec un grand luxe typographique, le prince Louis-Lucien Bonaparte, le savant et infatigable protecteur de la science philologique. Jusqu'ici, le prince avait tenu à donner à ses œuvres scientifiques une sorte de cachet spécial de rareté en les faisant tirer à un nombre d'exemplaires excessivement restreint. Cette fois, l'illustre bibliophile s'est un peu départi de sa rigueur habituelle ; il a consenti à rendre son œuvre un peu plus accessible. *La Parabole du Semeur* est tirée à deux cent cinquante exemplaires.

Le livre est imprimé à Londres par M. H. Billing. En voici le titre :

***Parabola De Seminatore, Ex Evangelio Matthæi, In LXXII Europæas Linguas, Ac Dialectos Versa et Romanis Characteribus Expressa.*** Impensis Ludovici Luciani Bonaparte. Londuni 1857; 84 leaves 8vo.

Il se divise de la manière suivante :

Un feuillet pour le faux titre; un feuillet pour le titre; deux feuillets (quatre pages) : *Index linguarum quibus Parabola de Seminatore exhibetur;* soixante-dix-huit feuillets pour les titres de divisions et les spécimens; un feuillet : *Adnotatiuncula*, enfin, un feuillet portant le certificat de l'imprimeur que « deux cent cinquante exemplaires seulement ont été tirés, dont l'un unique sur un papier plus grand et plus fort, avec chaque page encadrée d'une bordure rouge. »

Les langues sont partagées en six groupes, dans l'ordre qui suit :

Pars prima. — *Lingua Vasconica.* — 1. Vasconice, dial. Guipuscoana: 2. Vasconice, dial. Biscaina; 3. Vasconice, dial. Superioris Navarræ ; 4. Vasconice, dial. Lapurdensi; 5. Vasconice, dial. Inferioris Navarræ; 6. Vasconice, dial. Solensi.

Pars secunda. — *Linguæ Finniæ.* — 7. Finnice; 8. Finnice, dial. Carelica Tverensi; 9. Esthonice; 10. Esthonice, dial. Dorpatensi; 11. Lapponice, dial. Norvegica; 12. Lapponice, dial. Suecica; 13. Syrjæne; 14. Ceemissice; 15. Mordvinice; 16. Hungarice.

Pars tertia. — *Linguæ Celticæ.* — 17. Gaelice, dial. Hibernica Connaciæ; 18. Gaelice, dial. Hibernica Momoniæ; 19. Gaelice dial. Scotica; 20. Gaelice, dial. Mannica; 21. Cambrice; 22. Armorice; 23. Armorice, dial. Trecoriensi.

Pars quarta. —*Linguæ Græco-Latinæ.* —24. Epirotice; 25. Græce; 26. Neo-Græce; 27. Latine; 28. Italice; 29 Dial. Pedemontana; 30. Hispanice; 31. Dial. Hispanice Curassoæ; 32. Lusitanice; 33. Dial. Lusitanica Ceilanensi; 34. Gallicæ, 35. Catalane; 36. Rhætice, dial. Oberlandica; 37. Rhætice, dial. Inferioris Engadinæ; 38. Rhætice, dial. Superioris Engadinæ; 39. Valachice.

Pars quinta. — *Linguæ Germanicæ.* — 40. Theotice; 41. Theotice, dial. media inter Francicam et Saxonicam; 42. Germanice; 43. Neo-Saxonice; 44. Neo-Saxonice, dial. potius Coloniensi; 45. Neo-Saxonice, dial. potius Hollandica; 46. Hollandice; 47. Dial. Hollandica Creolensi; 48. Dial. Anglo-Hollendica Surinamensi; 49. Anglo-Saxonice; 50. Anglo-Saxonice, dial. Northumbrtca; 51. Anglice; 52. Scotice; 53. Neo-Fricise; 54. Islandice; 55. Dial. Farensium Insularum; 56 Suecice; 57. Danice.

Pars sexta. — *Linguæ Slavicæ.* — 58. Slavonice; 59. Russice: 60. Illyrice dial. Bosnensi; 61. Serbice; 62. Slovinice, dial. Carniolica; 63. Slovenice, dial. Blathensi; 64. Bulgarice; 65. Polonice; 66. Bohemice; 67. Slovacice; 68. Sorabice; 69. Sorabice, dial. Inferioris Lusatiæ; 70. Lithuanice; 71. Lithuanice, dial. Samogitica; 72. Lettice.

Digitized by Google

Comme le titre l'indique, toutes ces langues sont imprimées en caractères romains; il a fallu, par conséquent, recourir à des équivalents pour certains caractères grecs, russes, etc. Ces substitutions sont expliquées dans l'*Adnotatiuncula*. L'intention du prince est d'arriver plus tard à réunir cinq cents versions européennes de la parabole du Semeur. Au nombre de celles qu'il vient de publier, il en est d'entièrement nouvelles : les six variétés basques et celles en bas écossais et en frison. « Le frison, dit un écrivain anglais, a des liens de parenté très étroits avec l'anglo-saxon; l'étude en est donc d'une certaine importance pour les linguistes anglais. C'est une langue très ancienne, qui était jadis parlée sur une immense étendue du littoral de la mer du Nord. Cette partie de l'Europe ayant perdu son existence politique distincte, le frison n'est plus une langue nationale, et il a cessé d'être une langue littéraire. Il existe cependant encore à l'état d'idiome populaire ; il est parlé dans toute sa pureté dans la Frise occidentale et avec certaines modifications dans le Schleswig et dans les îles de Fœhr, d'Heligoland, etc. Toutefois, dans ces îles et dans la Frise septentrionale, il a grand'peine à se maintenir en présence de la puissante langue allemande. » Le prince Louis-Lucien Bonaparte porte aujourd'hui un intérêt tout particulier à la conservation du frison. Il a confié à M. Halbertsma, le savant philologue, la traduction en cette langue de l'Evangile de saint Mathieu.

OCTAVE SACHOT.

Faculté des lettres d'Aix. *Leçon d'ouverture du Cours de Littérature française*, par M. J.-J. WEISS.

Aix est une des villes de France où le goût des nobles plaisirs de l'esprit est le plus vivant. Pendant que sa riche voisine Marseille, tout occupée à creuser des ports et à bâtir des quartiers nouveaux, peut à peine trouver quelques minutes chaque jour pour lire dans les journaux de Paris la cote de la Bourse, ou dans *le Sémaphore* la liste des navires en chargement, Aix, libre de tous ces soucis de la fortune, jouit paisiblement du beau ciel de la Provence en s'entretenant d'art et de littérature. Aussi toute la ville s'était-elle rendue, le 5 février, dans la salle des cours de la Faculté, se demandant avec inquiétude si le jeune professeur qui allait monter pour la première fois dans cette chaire, naguère si bien occupée, saurait, comme son prédécesseur, intéresser, attacher et charmer ses auditeurs. On l'a donc écouté avec une religieuse attention. Sa voix, faible pendant les premiers instants, devient bientôt claire, nette, vibrante : on entend un éloge aussi juste qu'ingénieux de M. Prévost-Paradol, qui concilie tout d'abord les sympathies générales à son successeur ; le reste du discours achève ce que l'exorde avait si bien commencé, et l'on se félicite, en sortant, de voir réparée une perte qu'on avait d'abord jugée irréparable.

M. Weiss doit entretenir, cette année, ses auditeurs de l'histoire de la comédie depuis la mort de Molière jusqu'à Beaumarchais. Sa première leçon est consacrée à l'éloge de la comédie, qu'il appelle le genre français par excellence, et à l'apologie de l'esprit, qu'il défend en homme parfaitement maître de son sujet contre toutes les attaques de la sottise. « Je ne fais pas l'esprit plus doux qu'il n'est; je ne revendique point pour lui le

Digitized by Google

privilége du désintéressement et de l'innocence parfaite ; dans l'histoire de nos erreurs et de nos fautes, il a sa part, je ne la diminue point. Elle est moins grosse pourtant et moins lourde à porter que celle de sa bonne ennemie, la sottise, qu'il poursuit, depuis le commencement du monde, d'une colère si divertissante, et je dirais presque si inutile. Pourquoi, en effet, se le dissimuler? Il s'en faut que les avantages réels, dans cette lutte, soient toujours de son côté. Il avance peu ; tandis qu'il s'agite, harcèle la sottise, la pique jusqu'au sang, elle reste là, massive et inébranlable ; ses petites victoires paraissent éclatantes uniquement parce qu'on voit combien c'est une chose dure de faire reculer d'un seul pouce cette masse pesante. C'est beaucoup pour lui d'empêcher qu'elle n'empiète trop sur l'étroit domaine qu'il se réserve ; il la chasse, elle revient ; il la tue, elle ressuscite sous une forme inattendue qui la rend d'abord méconnaissable, et à l'abri de laquelle elle recommence ses usurpations. L'esprit a beau rire et se moquer, que lui importe! Elle songe en elle-même que rira bien qui rira le dernier, — un proverbe qu'elle a peut-être inventé, — et qu'après tout ce n'est pas pour lui que sont les biens solides de la terre. » Voilà certes une page charmante, et il est impossible de mettre en scène d'une manière plus vivante et plus comique ces deux éternels ennemis. Mais il nous semble que M. Weiss fait un peu trop large la part de l'esprit au théâtre. Sans doute l'esprit est l'une des qualités les plus essentielles à un auteur comique, mais ce n'est après tout, dans la comédie même, qu'une qualité secondaire. Si Molière est à une hauteur presque incommensurable au-dessus de ses successeurs, ce n'est pas parce qu'il a plus d'esprit qu'eux, — quelques-uns d'entre eux en ont plus que lui ; — c'est parce qu'il a pénétré plus avant que tout autre dans les abîmes du cœur humain, c'est qu'il sait et qu'il ose nous révéler tous ces secrets grotesques ou douloureux qu'il a surpris ; c'est que c'est un profond moraliste qui, pour nous enseigner tout ce que l'expérience et l'étude lui ont appris, a choisi, au lieu de la forme inanimée de la dissertation, la forme vivante de la comédie ; c'est que les autres, avec tout leur esprit, n'ont su faire que des personnages de théâtre, tandis que lui, comme Prométhée, il a créé des hommes. Excepté Lesage et Beaumarchais, les auteurs comiques du XVIII^e siècle n'ont pas su donner la vie à leurs héros ; leurs personnages sont de charmantes marionnettes qui ne nous émeuvent jamais, parce que jamais nous ne les pouvons prendre au sérieux, et comme nous attribuons tous leurs mouvements à l'homme habile qui tire les fils auxquels sont attachés tous leurs membres, c'est à lui aussi que nous rapportons l'honneur de tous les mots spirituels qu'il prononce pour eux sans même se donner la peine de déguiser sa voix.

Le successeur de M. Prévost-Paradol a choisi un sujet trop intéressant pour qu'il lui soit permis de ne faire jouir que son auditoire du fruit de ses études. L'histoire de la comédie au XVIII^e siècle n'a pas encore été écrite ; c'est pourtant la partie la plus intéressante peut-être, la plus attrayante, à coup sûr, de toute notre histoire littéraire. Nous prions instamment M. Weiss de nous la donner enfin ; nous serons heureux de voir une page si charmante des annales de l'esprit français écrite par lui, car, alors même que nous n'aurions pas lu les remarquables articles qu'il a publiés dans la

Digitized by Google

*Revue de l'Instruction publique*, dans le *Constitutionnel* et dans la *Revue Contemporaine*, son discours d'ouverture nous prouverait surabondamment qu'il possède une assez grande abondance d'idées fines et ingénieuses, un goût assez sûr, un style assez élégant et assez pur pour mener à bien, mieux que qui que ce soit, cette entreprise aussi difficile que séduisante.

E. VILLETARD.

*Catalogue de la Galerie royale de Dresde, avec une Introduction historique, etc.*, par Jules HUBNER, in-12. Dresde, 1856.

La célèbre galerie de tableaux de la Florence de l'Allemagne, de Dresde, possède un nouveau catalogue. On sait que cette magnifique collection se trouvait naguère dans une des dépendances du château électoral. Depuis la fin du dernier siècle, les salles de ce bâtiment n'offraient plus un emplacement suffisant pour une collection si considérable. Tous les amis des arts réclamaient pour elle un local où elle pût être exposée, vue, conservée d'une manière qui ne laissât rien à désirer. En 1847, le gouvernement commença à bâtir dans le Zwinger un palais destiné à recevoir dignement cette précieuse collection. Nous avons eu l'heureuse fortune d'assister à l'inauguration de la nouvelle galerie (25 septembre 1855), grâce à la parfaite bienveillance de M. Schnorr de Carosfeld, inspecteur de la galerie. Décrire notre admiration serait chose difficile. La grande simplicité de l'architecture, le beau jour de toutes les salles, et surtout de celles qui sont éclairées par le haut, les belles proportions des parois, frappent de la manière la plus agréable les regards du visiteur.

Le nouveau Catalogue, publié à Dresde, en allemand, en anglais et en français, dans le courant de l'année qui vient de finir, est fort bien fait. Ce n'est point un Catalogue raisonné comme celui de notre magnifique galerie du Louvre. « Mais, dit l'auteur, pour le moment, nous eûmes uniquement en vue de donner pour la première fois, avec le Catalogue, des notices historiques aussi complètes que possible sur l'origine, l'accroissement et les diverses destinées de la galerie en général, comme sur les moyens d'acquisition, les prix, la provenance, etc., des tableaux en particulier. »

Ces notices historiques sont réunies dans une introduction de 83 pages, sous la forme d'un récit à la fois instructif et amusant. Ce travail est le fruit des patientes recherches de M. J. Hübner, dans les archives et les correspondances conservées avec soin par le gouvernement.

Le Catalogue contient 2,202 numéros, qui se décomposent en 1,911 tableaux anciens, 177 pastels, 29 tableaux d'artistes allemands contemporains, 59 tableaux de Dietrich, 40 vues d'Ant. Canale et du Canaletto, etc.

M. J. Hübner nous indique dans l'Avertissement toutes les difficultés de son travail; et il nous annonce qu'on doit le considérer seulement comme une ébauche qu'il ne manquera pas de perfectionner. C'est trop de modestie; les amateurs les plus curieux éprouveront une vive satisfaction en le lisant, ceux-là surtout qui connaissent les admirables chefs-d'œuvre pour lesquels il a déployé tant d'amour et de sollicitude. CH. C.

Digitized by Google

# MÉLANGES

## LA PASQUILLE LILLOISE.

### BRULE-MAJON. — DESROUSSEAUX.

Il y avait jadis à Lille, entre 1700 et 1740, un genre de spectacle qui valait son prix : deux fois la semaine, le mercredi et le samedi, jours de marché, quand les paysans avaient vendu leur beurre, quand les ménagères avaient fait leurs provisions, on voyait tout à coup briller des flammes et tous les badauds accourir. L'incendie n'était pas grave, il n'y avait de brûlé qu'une ou deux maisons de cartes fichées au bout d'un grand bâton. Mais personne ne manquait à ce signal connu, on se groupait autour des tréteaux illuminés, on se serrait, puis on prêtait l'oreille au célèbre Cottignies, ou, pour l'appeler par son surnom, à *Brûle-Majon*, le grimacier, le physicien, le chanteur, le poète, l'historien fidèle et facétieux qu'avait adopté la population lilloise. On trouvait tant d'esprit dans son patois, tant de malice et tant de verve à ses récits et à son geste, qu'en vérité il était difficile de résister au plaisir de le voir et de l'entendre. Tout agréait en lui; quand il paraissait, avec sa toque à plumes jetée sur l'oreille, sa large collerette, son pourpoint tailladé, sa moustache retroussée, son rire franc et narquois, et enfin son inséparable violon, le silence s'établissait autour de lui. Alors Brûle-Majon entamait un conte drôlatique, chantait quelques joyeusetés de sa composition, ou prédisait des choses dignes de la pénétration de La Palisse; et comme son public était simple, il applaudissait bruyamment tout ce qui lui paraissait spirituel ou bien dit. Très souvent un dialogue s'établissait entre l'acteur et la foule. On a dit même que parmi les questions qu'on lui adressa, quelques-unes l'embarrassèrent. Comme il faisait, au début de sa carrière, des expériences de physique, un paysan lui aurait demandé pourquoi il soufflait dans ses doigts quand il avait froid, et sur sa soupe lorsqu'elle était trop chaude. Ce problème antique n'ayant pas été résolu par le physicien, il aurait renoncé à la science. C'est une pure calomnie : notre chanteur, habile homme et passé maître dans l'art du succès, savait à merveille qu'il



Digitized by Google

faut paraître original et varier ses moyens. Faire des tours, manier des gobelets, mettre des étoupes dans sa bouche et en retirer des rubans, jouer de l'orgue avec des chats, tout le monde pouvait l'essayer. Mais être « philosophe » et homme d'esprit, c'était une autre affaire : Brûle-Majon résolut d'avoir de l'esprit et d'en vendre. Il débita, dans le double sens du mot, des chansons et des contes, et les applaudissements ne lui manquèrent pas plus que les acheteurs, sauf en 1709, année terrible, où Lille fut assiégée. La canonnade couvrit la voix du chanteur, et les boulets qui tombaient autour de lui « sans l'avertir » le troublèrent tout à fait. Il avoue quelque part qu'il avait alors « le cœur fade » et ne se remettait bien qu'à l'aide du brandevin. Mais tout le reste de sa vie, qui fut assez longue (1678-1740), ressemble à un triomphe perpétuel. Quand il avait dit en manière d'exorde : « *Cantons pour nous passer l' temps!* on écoutait avec une attention religieuse. Les aventures incroyables d'un jardinier de couvent, une complainte lamentable, un récit de ses voyages un peu fabuleux, et surtout une *pasquille*, défrayaient la représentation.

La pasquille, qui était le morceau caractéristique par excellence, consistait en un dialogue populaire, semé de traits plaisants, enrichi de quelque description courte et vive, et dont le cadre rappelle le *carmen amœbæum* des anciens, ou ces petits tableaux, ces *idylles* que nous concevons aujourd'hui d'une manière si fastidieusement pastorale. Naturellement Cottignies n'avait rien de commun avec M. de Florian. Les *Syracusaines* de Théocrite, qui sont un peu grossières à côté des bergères du XVIII^e siècle, sont presque délicates en comparaison des héroïnes de Brûle-Majon. Témoin Marie-la-Fureur, qui ne se contente pas de boire et de mentir, mais qui encore malmène son époux et *déblouque son cœur* avec un laisser-aller incroyable. Le pauvre Jean, qui revient d'ouvrer, ne trouve pas de souper à la maison ; il s'indigne, il représente à sa femme qu'il donne tout pour la nourrir, le produit de son travail et les habits du dimanche. Il a acheté une casaque neuve qu'elle porte toujours « au lombard, » c'est-à-dire au mont-de-piété :

> Te l' portes tous les lundis
> Et te vas l' querr' tous les sam'dis!

Elle réplique par des injures, par des menaces et s'arme de sa *louche* (cuiller à pot) pour faire taire l'insolent. Jean n'y tient plus; parmi les récriminations que lui inspire la colère, il y en a de douloureusement naïves. Elle lui parle de nourrir leur enfant! cet enfant est-il à lui ? Ici une scène d'une vérité affreuse : la mère pousse l'enfant vers le père, qui à son tour le repousse et le désavoue. Puis, désespéré, il ouvre la porte « pour s'en aller drot devant li, à la citadelle, s'engager soudard. » La famille deviendra ce qu'elle voudra! Marie alors se ravise, s'adoucit, fait la câline. Elle plaisantait; Jean a tort de se fâcher. Inutile de dire que celui-ci revient : la paix est rétablie dans le ménage, du moins jusqu'au lendemain. Ainsi se termine la pasquille : ne diriez-vous pas un fabliau? Les femmes jouent un grand rôle dans ces compositions. Une autre pasquille a pour principal personnage la joviale Saimonne, qui, en racontant ses noces, pousse

Digitized by Google

le naturel aussi loin que possible. Marie-Hélène, qui figure dans une autre pièce, est moins gaie; elle pleure « comme une Madeleine, » ce qui n'est pas pour la rime, car elle a un grand chagrin : son mari est mort. Quel malheur! s'écrie Fanny, « *ch'èto un si biau résolu!* » Le panégyrique du défunt est touchant, mais il tient dans le récit moins de place que le détail des frais d'enterrement. Que d'argent dépensé! Le bailli est venu en habit noir et a proposé un enterrement bourgeois, un enterrement moyen ou un petit enterrement. Va pour le moyen! Puis les billets, les porteurs, les religieux.... un mourant ruine sa veuve. Mais

Est-ch'qui n' faut point suive l' coutume?

FANNY.

Mais t' as fait tout un gros volume!
Va, va, Hélèn', faut prind' corache,
Car t'es-t-' incor à l' fleur de t'n ache,
I n' faut mi' tant t' déconforter :
Te trouv'ras incore à t' marier.

HÉLÈNE.

Eh mon Dieu! je n' pins' mie à cha,
Jamais pus d'homme n' me tent'ra,
D'ailleurs, quand qu' j'in trouv'ros pus d' chint,
Jè n'n arai pu' un comme l' mien.
Cha m'a bien fai' eun' trop grand' peine!

FANNY.

I n' te faut point dir' fontaine
Je n' buv'rai jamais de t'n iau!

HÉLÈNE.

Quoi! mi, prinde incor un capiau!
J' les donn' tertous pour un patard.

FANNY.

Va, va, t' n'es mie incor nulwart,
On a incor ouï plus fort.
Après tout, est ch' qu'un s' sert d'un mort?
Allons, fau' y busier, Hélène,
Et tâcher de n' pus fair' tant de peine!
Adieu, Hélène!...

HÉLÈNE

Adieu, Fanny.
Comme ell' s'in allot par l' Réduit,
In passant tout l' long des masons,
Elle a rincontré l' fieu Simon

Digitized by Google

Avec eun' biell' casaq' tout neufe,
I li a dit : Bonjour, no jeun' veufe!
Vous êt's tout comm' je n' sais qu' mint?

HÉLÈNE.

Est ch' qu'on poro ête autermint?
N'est-ch' point toudi' eun' grand' misère,
Que d' perde ch' ti qu'on a de' pus quère?

EUSTACHE.

Allez, allez, ch' n'est mi' rien d' cha.

HÉLÈNE.

Bon, eh! qui ch' qui me l' rinvoira?

EUSTACHE.

Est-ch' que vous n'êt's point jeune assez
Pour pinser incor à r'marier?
I n' faut mi' jamais perde espoir.

HÉLÈNE.

Mais qui-ch' qui vodrot bien avoir
L'un' femm' veufe avec deux infants?

EUSTACHE.

Deux infants d' reste n'est point tant;
Si vous volez, j' peux prinde s' plache!

HÉLÈNE.

Quoi-ch' que vous dit's donc là, Eustache?

EUSTACHE.

J' dis qu' nos povons marier à deux!
Vettié, Hélèn', frottez vos yeux,
Si j'ai eun' sè quoi qui vous charme.....

L' jeun' veufe a fait rintrer ses larmes,
Ille a donné s' main à ch' jeune homme,
Et a bien vite oblié s'n homme
Après tros jours qu'il êtot mort!....

Et vlà ches femm's qui braitt'nt si fort
Quand leus pauvr' homm's vienn'nt à morir!
I n' sont point si sott' d'in patir;
L' pauv' diable est à peine intierré
Qu'on les vot prêt' à r'quemincher.

Ce récit, cette morale n'ont pas la verve et la grâce de la *Veuve* de La Fontaine. Mais dans ce morceau, comme dans une foule d'autres scènes, on retrouve vivants le ton, l'accent, la manière de vivre, de penser, de

Digitized by Google

parler, d'une population ouvrière qui depuis un siècle et demi est devenue de plus en plus nombreuse ; à cet égard, la comparaison serait curieuse entre les *canchons* des filtiers de Lille et les refrains des *canuts* de Lyon. Evidemment, il faut se résigner à ne pas chercher d'idéal dans ces œuvres : l'idéal, chose étrange! n'appartient ni à ceux qui manquent du bien-être matériel, ni à ceux qui en abusent. Tout au plus arrivera-t-il aux trouvères de la place publique d'essayer quelque portrait un peu plus enluminé, un peu plus mignon que les figures ordinaires qu'ils présentent à leurs faciles auditeurs. Brûle-Majon peint ainsi *la fille à Marie :*

Faut vir comme s' talle est feine,
On l' l'impoingn'rot d'eun' seul' main!
Elle est blanq' tout comm' du satin.
Ses bras sont comm' cheusse d' chire,
Qu'on mé' à ches p'tits infants,
Au Bethléem, qu'on va vire,
Quand qu'arrive l' jour de l'an.

Elle a des biaux yeux findus
Largues comme eun' mourmoulette;
Des longs ch'veux noirs et crêpus ;
Un nez gros comme eun' nojette ;
Des jos rouch's comme d's œuës d' Pâques.
L' trot de s' bouque est si étrot
Que quand qu'ell' veut rire à claque,
E s' find pus d' à vingt indrots.

On lit ailleurs certaines strophes assez coquettement débitées sur les frisons de Pironne :

Ches deux biaux frisons
Qui sont sus tin front, Pironne,
Ches deux biaux frisons,
Qui sont sus tin front,
Aussi noirs que du carbon,
Tout tourné comme un lèm'chon,
Ches deux biaux frisons, Pironne,
Cha tint' les garchons.

Mais, en général, l'auditoire populaire aime mieux les récits grotesques que les peintures gracieuses. L'instinct moqueur des populations du Nord n'était donc satisfait que, lorsque le chansonnier racontait, avec une pantomime convenable, les méprises de quelque paysan novice et balourd. Brûle-Majon les servit à leur gré. La victime qu'il choisit, — car, en pareille circonstance, il y a toujours quelque nom qui devient l'objet habituel de ces contes, — ne fut ni un être de fantaisie, ni quelque pauvre garçon du pays. Il s'attaqua à une population tout entière, aux habitants de Tourcoing. Le Tourquennois, personnage collectif auquel il donna le monopole de la gaucherie et de la frivolité, fut pour Lille ce que jadis était le Béotien pour Athènes, aujourd'hui l'habitant de Beaune pour la

Digitized by Google

Bourgogne, celui de Baconnes pour la Champagne, et le Champenois pour la France. Je ne peux pas ici redire tout ce que Brûle-Majon accumule sur la tête de cet infortuné. Il n'est pas de sottise, de maladresse, d'inventions et d'expédients ridicules qu'il ne lui prête. Ainsi a-t-il formé une sorte d'odyssée vulgaire qui fit les délices des *Lillos* et le désespoir des *Tourquennios*. Ceux-ci prirent mal la chose, dit-on; je ne sais comment Brûle-Majon échappa à leur colère; mais s'il eut quelquefois à se repentir de son persifflage, il ne s'amenda pas. Tout au plus donna-t-il un jour à ses ennemis la consolation de le croire mort. Quand ce bruit arriva à Tourcoing, les habitants se réunirent et allumèrent des feux de joie. Vous pensez que tous

Dansott'nt autour du fus
Comme des perdus!

Mais par malheur on les détrompa bientôt. Il est vrai que cette histoire est racontée par Brûle-Majon, dont l'imagination fertile m'est très suspecte. On a plus d'une fois défendu les Tourquennois; un littérateur anonyme leur rend cet hommage : « Le Tourquennois du XIXe siècle est un homme grave, peu brillant, il est vrai, dans ses paroles, mais d'un jugement solide. » En effet, il travaille et il fait fortune, sans trop se préoccuper des chansons. Les lecteurs de la *Revue Contemporaine* se souviennent des peintures de la vie tourquennoise qu'avait tracées Mordret dans *Carlos Verlinch*.

Brûle-Majon n'a d'ailleurs jamais eu de prétention au rôle d'historien sérieux. Il a fait rire pendant quarante ans; puis un beau matin il a appelé un menuisier, l'a fait monter jusqu'à son réduit (par une de ces spirales étranges que les Lillois donnent pour des escaliers), et là a surveillé la confection de sa propre bière. On l'y a déposé quelques jours après, on l'a descendu par la fenêtre au grand étonnement du public, et Brûle-Majon est passé dès lors dans ce panthéon des souvenirs populaires où il occupe encore la place du dieu protecteur des chansons. Une foule d'anecdotes et de plaisanteries nouvelles ont formé autour de son nom une petite légende mythologique; un libraire a publié les œuvres véritables ou apocryphes du chanteur[1], un archéologue a réuni tout ce qui peut se rattacher à ce nom symbolique, enfin on m'a montré sur une toile bien conservée le portrait rubicond de Brûle-Majon.

Néanmoins, comme la gloire a ses éclipses, tout le monde n'a pas conservé, pour notre chansonnier, un culte aussi fervent. Sa langue favorite, le patois de Lille, a perdu de son charme et de son empire. Parmi les familles d'ouvriers qui composaient l'ancien auditoire, plus d'une en s'élevant, en changeant de classe sociale, a rejeté comme un souvenir importun le langage de ses aïeux. D'une autre part, le patois, combattu de proche en proche par le français, et rencontrant d'ailleurs au nord-est une barrière infranchissable (entre Bailleul et Armentières commence tout à coup brusquement, sans transition, le règne du flamand), menace de dis-

[1] Vanackère, à Lille.

Digitized by Google

paraître assez rapidement. Enfin, ce patois n'est pas beau, entre nous soit dit. Sans doute vous y trouverez des nuances curieuses, sans doute pour une oreille lilloise il garde son prestige; mais pour un profane l'hiatus y est trop fréquent, la voyelle nasale trop usitée. *On*, *an*, déjà désagréables par eux-mêmes, prennent quelque chose de plus aigre encore en devenant *in* : *Min* père, les *gins*. Les finales sont dures : pour : *ils viennent*, on dit *ils vienn-tent*. A Lille, on n'aime point l'*l* mouillé, ni l'*s* doux. On prononce le *solel* et une *églisse;* souvent même l'*s* doux est remplacé par le plus odieux de tous les sons, par le *ch* : Vous n'êtes pas *bien aise*, mais *bénache*. Le *ch*, il est vrai, disparaît ordinairement de la syllabe du radical : *Canter* pour *chanter*. Mais il s'indemnise largement sur les finales : *Canchons* pour *chansons*. Et si le mot est monosyllabe, c'est encore le *ch* qui s'y installe : ce, *chin*, — cette maison, *cheull'mason*. Il remplace aussi le *j* ou le *g* doux : Age, *ache*. Brûle-Majon (*Brûle-Maison*) en a tiré parti lorsqu'il a voulu peindre la colère d'une femme :

Gare à ti de m' mette in rache,
Car si j' croyos min corache
J' prindros l' gross' louche au potache
J' tin donn'ros sur tin visache,
Tant qu' te criro' au voisinache.
Après te s'ros bien pus bénache,
Qu'on accour'rot dins tin ménache
Pou t' vettier dins ch' biau équipache, etc.
.....

Je ne cite pas tout ; cet exemple suffit pour faire comprendre que la civilisation et le patois sont fort brouillés ensemble. Sous le dernier règne, la décadence de l'idiome lillois était en si bon train qu'on l'acceptait déjà comme un fait accompli. Un événement inattendu vint sauver le patois à son déclin.

Un jour, c'était je crois pendant le carnaval de 1837, des jeunes gens montèrent en fiacre et s'établirent sur une place publique. L'un d'eux se mit à débiter une joyeuse chanson intitulée : *le Spectacle gratis*. Il y racontait, dans le vieux style, les malheurs d'un ouvrier et de sa compagne à une représentation populaire. C'était gai et piquant. On applaudit, on acheta la chanson, et aujourd'hui tout le monde la sait si bien qu'on la croyait d'une antiquité reculée, quand l'auteur publia un recueil où il reprenait possession de cette première œuvre. Le succès de Desrousseaux, c'est le nom du poète, qui n'a pas cessé depuis cette époque de composer, a été complet : le peuple chante ses vers, les gens du monde veulent les entendre, et la critique les attaque de temps en temps. Dans ses œuvres, expression fidèle de la vie familière, chacun trouve quelque chose pour soi-même. La vieille, qui passe le temps à se souvenir, chante *les Amours de Jeannette et de Girotte :*

Ah ! qu'il étot biau, min Girotte,
Avec ses bas d' soie et s' culotte ;
Avecque s'n habit d' bouracau,

Digitized by Google

Et sin jabo à tros volants.....
Mettant sin-capiau à la craine,
Ch' étot point d' ches homme' à la douzaine.
Il arringeot si bien ses ch'feux
Qu'il avot dije-huit pouc's de queu !

Les mères ont leur part; *L'Canchon dormoire* est la plus jolie berceuse que je connaisse. Une pauvre dentellière chante en *amiclotant* son petit garçon qui pleure et ne veut pas dormir. Pour le décider, elle lui promet tout. S'il la laisse travailler et faire une bonne semaine, elle ira dégager son beau sarrau, son pantalon de drap, son gilet de laine, puis les marionnettes le récompenseront, puis saint Nicolas, qui apporte des friandises... Mais l'enfant pleure toujours. Saint Nicolas, ajoute-t-elle, arrive sur son baudet, et il apporte en même temps un martinet pour les enfants qui crient. Or, tout le monde sait les mœurs de saint Nicolas; le petit garçon comprend et s'endort bien vite. Il faudrait citer cette chanson, mais elle ne peut être séparée de la musique, qui est composée par Desrousseaux lui-même avec beaucoup de grâce. Le rhythme est franc, la phrase souple, l'allure libre et populaire, en même temps que des notes délicates trahissent un sens musical très fin. Il faut entendre les petites filles chanter *la Canchon dormoire* dans les rues pauvres de la ville, à l'heure où l'école et la fabrique ont renvoyé chacun chez soi.

A un autre moment, à midi par exemple, ce ne sont plus des rondes enfantines, mais des troupes de conscrits qui font honneur aux airs de Desrousseaux. *Le P'tit Violette* est déjà tout défiguré à force d'avoir servi aux bruyantes promenades des jeunes soldats. S'ils ne savent pas tous la chanson, personne n'ignore le refrain : le plus lettré de la bande se charge des couplets. L'histoire est simple : un enfant trouvé, sur les langes duquel était brodée une violette, devient le fils adoptif du quartier Saint-Sauveur. Il est beau, il est brave, il est gai; malheureusement, la conscription l'enlève à ses amis et à Rosette. Mais, au retour, quelle fête ! quels cris de joie ! On improvise un immense cabaret en plein air pour recevoir le petit Violette. On chante ses louanges, et on le marie. Voilà toute la pasquille; elle est faite de peu de chose, j'en conviens, si toutefois l'affection et le bonheur partagés sont peu de chose. Nos soldats l'ont portée dans toutes les garnisons et même sous les murs de Sébastopol; la musique militaire s'en est emparée à son tour; en un mot, le petit Violette a fait tant de chemin qu'on le retrouvera quelque jour peut-être dans les chansons populaires de toute la France. D'autres morceaux ont eu une destinée semblable, par exemple *le Baiser volé*, dans lequel on raconte comment Nicolas s'est repenti d'avoir embrassé Thrinette. Ce nom de Nicolas a suffi pour donner naguère un à-propos guerrier au refrain : *Ah! tu t'in souviendras, Nicolas !*

Les vers de Desrousseaux n'avaient pas besoin de ces heureux hasards pour faire fortune. Le peuple devait adopter quand même des chansons composées avec une telle vérité d'observation qu'il s'y reconnaît tout d'abord. Aux deux précieuses qualités de Brûle-Majon, la gaieté et le naturel, Desrousseaux a joint une délicatesse étrangère avant lui à la pasquille.

Digitized by Google

Sans faire le peuple trop beau, sans lui ôter son amour du plaisir, du bruit, de la bière et des mots risqués, il a mis en œuvre le sentiment naturel du bien et du mal qui vit au fond de toutes les âmes, il l'a développé avec adresse, en le mêlant discrètement aux conversations joviales et aux grosses plaisanteries de ses personnages. Quelquefois même il a poussé l'émotion jusqu'à des nuances élégiaques qui sortent un peu du genre, comme dans *Marie-Claire* et dans *le Bonheur du Ménage*. Où il a le mieux réussi à tempérer le ton populaire du récit par le sentiment moral, c'est dans *Choisse et Thrinette*, pasquille célèbre à Lille, dont la composition manque de netteté, mais qui rachète ce défaut par l'importance de l'idée. Deux femmes causent ensemble, l'une raconte comment on peut gagner de l'argent et avoir de beaux habits : son moyen est de prêter à la petite semaine. L'autre s'indigne de cette révélation et rompt avec l'usurière. Telle est la donnée. Si l'on songe que de cette manière une leçon utile pénètre, sous la protection de la gaieté, au milieu des populations ouvrières, on m'accordera que les chansons de Desrousseaux atteignent tout doucement le but que se proposent souvent en vain les écrivains moralistes. Parmi ces conseils indirects, il exprime aussi des regrets ; les fêtes populaires s'en vont; le *broquelet*, la *braderie* étaient les réjouissances bien légitimes des filtiers et des dentellières. Pourquoi tombent-elles en désuétude? Sous ce rapport les chansons de Desrousseaux retraceront aux Lillois du XX^e^ siècle les coutumes et les mœurs de leurs pères, plutôt qu'elles ne réussiront à prolonger des usages déjà à moitié oubliés. Mais c'est encore un caractère de son recueil que cette peinture même de la vie lilloise : physionomies, mœurs, costumes, langages, état social, vieux souvenirs et anecdotes locales, tout s'y retrouvera un jour, depuis le nom de *Jeanne Maillotte*, la Jeanne Hachette du pays, jusqu'à celui de cet *Homme Bleu*, qui traverse tous les jours les rues de Lille avec le même sang-froid que s'il n'avait pas un chapeau, des habits et du linge bleu. Ainsi, dans une centaine d'années, les chansons de Desrousseaux pourront bien être feuilletées curieusement par l'historien du pays, tandis que les petites filles en répéteront les couplets dans tous les faubourgs de la ville.

EMILE CHASLES.

---

Digitized by Google

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 mai 1857.

I

La correspondance adressée de Jassy au *Moniteur*, à la date du 2 mai, et nos correspondances particulières, ne peuvent désormais laisser aucun doute sur les manœuvres de tous genres mises en usage pour entraver la libre expression des vœux des populations dans les Principautés danubiennes. Nous nous plaignions naguère du caïmacan de Moldavie et des autorités placées sous ses ordres ; nous attribuions tout le mal à un zèle indiscret et au fanatisme des fonctionnaires subalternes, mais nous voulions encore tenir compte des assurances et des protestations de Reschid-Pacha. Mieux informés aujourd'hui, nous rendons au gouvernement ottoman la part de responsabilité qui lui appartient, et nous désirons qu'il ne soit pas un jour le premier à regretter d'avoir si mal rempli ses engagements.

Ce n'est pas que nous prétendions imposer au Divan une opinion qui n'est pas la sienne, et mériter ainsi le reproche que nous lui adressons. Loin de là, nous n'avons pas même besoin de savoir quelle est sa manière d'envisager la question, et nous nous bornons à demander qu'il reste dans les termes du traité de Paris, qu'il le fasse respecter, et, qu'en un mot, il soit impartial. En effet, et pour prendre comme point de départ une base solide et reconnue de tous, n'a-t-il pas été expressément convenu que les populations des Provinces danubiennes seraient appelées à se prononcer sans réserve sur le mode d'administration qui leur conviendrait le mieux? N'a-t-on pas pris toutes les précautions, toutes les mesures possibles pour assurer à l'expression du sentiment national toute son indépendance? Quel est donc le véritable rôle assigné à la Turquie ? quel est celui des puissances signataires du traité de Paris ? Ou nous nous trompons, ou il consiste à annoncer aux populations qu'elles ont à exprimer leurs vœux en toute liberté, et à veiller, par les moyens qui sont en leur pouvoir, à ce que cette déclaration ne soit pas illusoire. C'est ainsi que la France a entendu le traité : tout en croyant l'union des Principautés très désirable pour ces provinces, pour la Turquie et pour l'équilibre général de l'Europe, elle se contente de demander que les élections s'accomplissent régulièrement, et elle se préoccupe moins de faire prévaloir son opinion que de veiller, nous le répétons, à ce que les populations soient réellement consultées. Il ne s'agit pas ici pour la France d'une question d'in-

Digitized by Google

fluence. Que la réunion ait lieu ou non, son autorité morale dans les Principautés sera la même, et les populations feront retomber sur qui de droit un succès qu'il n'aura pas dépendu d'elles d'empêcher. La popularité dont notre pays jouit dans ces contrées, et dans tout l'Orient, n'est pas un accident. Fondée sur le désintéressement et sur la politique traditionnelle de la France, elle a été encore ravivée par les nobles motifs qui nous ont engagés à prendre les armes dans la dernière guerre, par l'éclat qu'elles ont reçu, et par l'usage que nous avons fait de cette nouvelle force. Si, en dépit des prévisions contraires, la tranquillité des Principautés, malgré une effervescence inévitable, malgré des excitations factices, malgré des provocations directes ou indirectes de toute nature, n'inspire cependant aucune inquiétude sérieuse, l'Europe ne le doit-elle pas en grande partie à cette popularité même? Et la France ne remplit-elle pas dignement le mandat qu'elle tient du traité de Paris, lorsque M. de Talleyrand, son agent dans les Principautés, sans se laisser séduire par l'empressement vraiment extraordinaire dont il était l'objet, répond à l'adresse du comité unioniste de Jassy, en lui recommandant le calme, le respect dû à la puissance suzeraine, et en lui assurant, à ces conditions, la libre expression des vœux du pays?

Nous n'entendons pas faire de comparaison blessante, mais nous croyons que l'Autriche comprendrait moins bien le rôle d'impartialité qu'il est du devoir des puissances de garder, si, comme on nous l'assure, elle avait envoyé des décorations au prince Vogoridès et à quelques autres fonctionnaires. Nous croyons que le commissaire turc est également loin d'apprécier, comme il le devrait, la mission qui lui est confiée, ou qu'il agit d'après de doubles instructions, lorsqu'étant informé du départ de ses collègues de France, de Prusse et de Sardaigne pour Bukarest, il ne se prépare pas à les suivre et annonce, au contraire, l'intention de rester quelque temps encore à Jassy, sans doute pour être plus libre de continuer son œuvre de compression et d'en assurer le succès. Est-ce également par suite de ses instructions, ou d'après son inspiration personnelle, que le caïmacan de Moldavie fait procéder à la formation des listes électorales avant que les commissions européennes aient résolu les questions douteuses dont l'interprétation lui a été confiée? On nous assure, il est vrai, que, sur ces deux points, l'ambassadeur de France à Constantinople a obtenu, d'une part, que Sarfer-Effendi, le commissaire turc, rejoindrait ses collègues; de l'autre, qu'il serait sursis à toutes opérations électorales. Qu'un semblable engagement ait été pris, c'est ce dont nous ne doutons pas; mais, après tout ce qui s'est passé jusqu'à présent, peut-on compter sans témérité que les ordres dont il s'agit seront adressés à leur destination, qu'ils le seront en temps utile, qu'ils ne se trouveront pas neutralisés d'avance par des instructions antérieures? Nous ne voulons pas apprécier une semblable attitude, mais nous doutons qu'elle soit de nature à consolider la position toujours précaire de l'administration dont Reschid-Pacha est le chef.

On a donné différentes interprétations, également fausses sans doute,

Digitized by Google

au voyage du prince Napoléon en Allemagne. Nous n'avons rien de positif à annoncer à cet égard, mais il nous paraît, sinon aussi curieux, du moins d'un égal intérêt, d'examiner quels ont été les résultats de cette excursion. Nous laissons aux étrangers le soin de rendre hommage aux qualités que S. A. I. a eu l'occasion de déployer, et nous nous bornons à constater l'impression qu'ont produit sa présence et son nom sur les hommes d'Etat comme sur les populations.

On dirait que la nation allemande a mis une sorte de coquetterie à recevoir avec chaleur un prince qui porte le nom de Napoléon, et qui le porte assez dignement pour que les plus hauts personnages de la Confédération aient reconnu en lui un de ces hommes avec qui il faut compter. L'enthousiasme, qui saluait partout sa présence, s'est fait sentir en toute occasion, et on a remarqué que la partie de la presse qui se montrait autrefois la plus hostile et la plus injuste, avait pris, lors du passage du prince, un langage tout différent envers la France. Si donc nous pouvons nous féliciter de l'accueil que le prince a reçu en Prusse comme en Saxe, des égards dont il a été entouré, nous devons également constater l'impression que sa présence a produite et les heureux effets qu'elle a déjà exercés sur les sentiments des cours qu'il a visitées, ainsi que de l'Allemagne elle-même à notre égard.

L'empereur d'Autriche, revenu à Pesth, comme on le sait, par l'état de santé des archiduchesses ses filles, a quitté cette ville pour continuer son voyage. Nous sommes heureux d'annoncer que l'amnistie datée de Pesth et qui, commune à toutes les provinces de l'empire, était, en quelque sorte, le complément de celle d'Italie, est appliquée désormais à la catégorie des fugitifs, et prend ainsi le caractère le plus large et le plus libéral. On n'a pas oublié, en effet, que le bénéfice de l'amnistie ne s'étendait pas aux condamnés qui s'étaient soustraits par la fuite aux poursuites judiciaires : c'était atteindre, sans les nommer, Kossuth et quelques autres révolutionnaires ardents; mais ces dernières rigueurs tendent chaque jour à disparaître, et, sur trois cents individus qu'elles concernent, cent cinquante ont déjà reçu l'autorisation de rentrer dans leur pays, libres de toute recherche.

Nous avons rendu compte des difficultés que le roi de Danemark éprouvait à constituer un cabinet : S. M. D. s'était vainement adressée, pour remplir le poste de ministre du Holstein, au président de la ville d'Altona, à M. le baron Heintze, ancien grand-bailli de Kiel, mis à l'écart lors de la réforme administrative du duché, et à quelques autres hommes d'Etat. Nous croyons devoir entrer dans ces détails qui, aujourd'hui, n'ont plus un bien grand intérêt, pour prouver qu'il ne dépendait pas du prince d'abréger des lenteurs qui pouvaient paraître calculées. En effet, ces embarras intérieurs, graves dans tous les pays et dans toutes les circonstances, l'étaient d'autant plus cette fois qu'il y avait urgence à adresser une réponse aux cours de Vienne et de Berlin, résolues, comme nous l'avons dit, à porter la

Digitized by Google

question des duchés à Francfort, à moins que le roi ne se décidât à entendre les plaintes de ces provinces. Dans cette situation extrême, les ministres intérimaires, donnant au pays et au roi une preuve de dévouement, proposèrent à Sa Majesté de changer l'intérim qu'ils remplissaient en ministère définitif, sauf à laisser vacants les portefeuilles du Holstein et des affaires étrangères, dont deux d'entre eux se chargeraient à titre provisoire. Sa Majesté, après avoir accepté cette combinaison, a résolu, d'accord avec son conseil, de convoquer en session extraordinaire, pour le mois d'août au plus tard, les Etats du Holstein et de Lauenbourg, et d'entendre leurs observations sur leur constitution particulière. La décision du gouvernement danois, connue à Francfort, à Vienne et à Berlin, y a produit l'effet qu'il était naturel d'en attendre, et les puissances allemandes se sont montrées entièrement satisfaites de la déférence du roi. Désormais l'affaire suivra son cours régulier, et si, comme il est juste de l'attendre, les Etats des duchés ne se laissent pas emporter par ce premier succès et montrent, de leur côté, du tact et de la mesure, nous pouvons compter sur une solution satisfaisante. Il faudra en laisser l'honneur à l'esprit de conciliation manifesté de part et d'autre dans cette affaire qui, une fois déférée à la Diète, était de nature à amener des complications qu'il eût été plus difficile et peut-être impossible d'arrêter.

Le *Moniteur* du 29 annonce que les plénipotentiaires de France, d'Autriche, de la Grande-Bretagne, de Prusse, de Russie et de Suisse ont signé un traité qui règle, d'une manière définitive, la question de Neufchatel. L'échange des ratifications doit avoir lieu dans un délai de vingt et un jours. Cette importante nouvelle, qui avait déjà transpiré dans les journaux suisses, a été, nous assure-t-on, accueillie à Berne avec une satisfaction qu'on prend cependant, nous ne savons pourquoi, beaucoup de peine à dissimuler. L'incident de Neufchatel, grâce à la direction que lui ont donnée les puissances, est de ceux qui peuvent se terminer sans laisser ni vainqueurs, ni vaincus, et dont, par conséquent, la solution ne doit inspirer ni regret, ni susceptibilités à personne. Il n'y a eu que de l'honneur pour le roi de Prusse à faire le sacrifice volontaire d'intérêts positifs et de droits dont l'exercice était difficile, mais que personne ne contestait, et il y a un avantage évident pour la Suisse à se trouver en possession reconnue d'une nouvelle province et à n'avoir pas à supporter une lutte disproportionnée et qui, en supposant même qu'elle eût été arrêtée par l'intervention de l'Europe, n'en aurait pas moins entraîné, de la part de la confédération, des sacrifices ruineux. Nous félicitons la Suisse de ce résultat, mais nous devons aussi rendre hommage à l'esprit de conciliation dont le roi de Prusse a fait preuve en se prêtant à un arrangement dont l'Europe appréciera l'importance en se rappelant les complications qui ont failli éclater à propos de Neufchatel, il y a quelques mois à peine. Enfin, nous ne saurions oublier la part qui revient au gouvernement français dans cette affaire, et nous sommes heureux de pouvoir constater l'influence décisive que sa médiation a exercée sur la marche et le dénoûment des négociations.

Digitized by Google

Les dernières nouvelles que nous recevons du voyage du Saint-Père sont du 21 mai, et présentent toujours un grand intérêt. Sur le désir exprimé par différentes villes situées au midi d'Ancône, Sa Sainteté, changeant d'itinéraire, s'est rendue de Lorette à Fermo, et, de ce dernier point, à Ascoli. Le pape a reçu l'accueil le plus satisfaisant de cette partie de ses Etats où l'opinion lui a toujours été très favorable. Quant à la province d'Ancône dont, on le sait, les dispositions laissent à désirer, nous serions bien étonnés si elles ne s'amélioraient pas à la suite de la mesure pleine d'opportunité que vient de prendre le gouvernement de Sa Sainteté. Nous voulons parler de la cessation de l'état de siége, qui vient d'être levé à Ancône, après une courte négociation entamée avec la cour de Vienne par le cardinal secrétaire d'Etat. C'est à Rimini que Sa Sainteté célébrera, le 31 mai, la fête de la Pentecôte. L'entrée à Bologne est renvoyée au 8 juin. Il est question de réunir quelques cardinaux en consistoire.

Nous avons déjà eu, dans nos dernières revues, l'occasion de parler de l'enthousiasme que les populations manifestaient sur le passage du Saint-Père, mais nous n'avons peut-être pas assez insisté sur le caractère respectueux et religieux qui distingue ces manifestations. Ce ne sont plus les acclamations frénétiques qui ont précédé la révolution de 1848, et qui, conduites par d'habiles meneurs, avaient pour but secret non d'encourager le Saint-Père dans la voie où il s'était engagé, mais de l'entraîner au delà de sa volonté et de ce que comportaient la situation et les besoins du pays. Le dévouement respectueux que nous avons à constater aujourd'hui est plus désirable pour un souverain, et aucun prince ne l'a mieux mérité que le chef actuel de l'Eglise. Animé, dès le commencement de son règne, des intentions les plus généreuses et les plus franchement libérales, débordé bientôt par un mouvement révolutionnaire, dont les excès n'ont pas été surpassés, Pie IX, tempérant l'exercice du pouvoir temporel et politique par le véritable esprit du christianisme, ne renonce pas à ses généreuses inspirations: il veut connaître par lui-même les véritables besoins d'un pays qui, sous la direction et grâce à l'esprit d'initiative de son prince, eût déjà fait de solides progrès, si d'indignes meneurs ne l'eussent pas entraîné à des excès.

Le traité entre l'Angleterre et l'Union américaine touchant les droits respectifs des deux nations sur l'Amérique centrale, avait subi de la part du Congrès américain des modifications qui l'ont rendu inacceptable au cabinet de Londres. On nous écrit de Washington que le cabinet de Londres a fait tout ce qui dépendait de lui pour effacer l'impression défavorable que pouvait produire aux Etats-Unis le rejet du traité Dallas-Clarendon. Le gouvernement de S. M. B. proposerait l'ouverture de nouvelles négociations sur des bases très acceptables. Quant aux relations avec la Nouvelle-Grenade, elles étaient à peu près toujours les mêmes; M. Morse, chargé d'une mission temporaire, n'avait rien obtenu, et M. Bowlin, le ministre résident, était autorisé à rompre et à quitter son poste dans le cas où l'on continuerait d'opposer à ses réclamations des fins de non-re-

Digitized by Google

cevoir. En même temps, et tout en protestant qu'ils n'avaient d'autres prétentions que d'obtenir justice et d'assurer à leurs nationaux comme à tous les peuples une voie de communication libre et sûre, le gouvernement fédéral faisait stationner dans les eaux de Panama et d'Aspinwall les forces américaines prêtes à protéger, au besoin, la route de transit.

A l'exception de quelques succès sans importance, la situation des Anglais en Chine est à peu près toujours la même. Mais les forces envoyées par la métropole ne tarderont pas, suivant toute apparence, à parvenir à leur destination. Ainsi, on avait appris d'une manière positive que *la Zenobia*, steamer de la Compagnie des Indes, était arrivée le 5 mars à Singapour avec six cents hommes de troupe, et allait se remettre en route pour la Chine. Le steamer *Oriental* était parti de Madras avec un détachement de mille quatre cents hommes, et on l'attendait également. Enfin le steamer *Shang-Haï* avait apporté à Hong-Kong la nouvelle de l'arrivée à Singapour de la frégate à vapeur *l'Inflexible* et du gun-boat *le Starling*.

Les nouvelles de l'intérieur étaient plutôt meilleures, en ce sens qu'on attribuait à l'Empereur la volonté de ne pas se créer d'affaires avec les étrangers. En conséquence de ce système, le commissaire Yeh aurait été autorisé à chasser les barbares ou à trouver un expédient pour traiter avec eux suivant les circonstances et bien entendu sous sa responsabilité.

En Belgique, les débats, dont nous avons entretenu déjà nos lecteurs, sur le projet de loi tendant à remettre aux mains du pouvoir exécutif le droit de déclarer personnes civiles les corporations religieuses, et à les rendre aptes à recueillir les legs des personnes charitables, ces débats, dis-je, se sont prolongés pendant cette dernière quinzaine et ont été l'occasion d'orages intérieurs dans la Chambre des représentants, et de honteux scandales au dehors. A sa sortie, le nonce du pape a été grossièrement insulté par une fraction turbulente de la population qui se dit libérale, et qui semble ne connaître partout que les moyens violents pour manifester son opinion et, heureusement aussi, sa minorité. Il a fallu que M. le ministre des affaires étrangères allât, à l'issue de la séance, présenter au nonce ses excuses, et que, le lendemain, à l'ouverture de la séance, il donnât une réparation éclatante au représentant du Saint-Père. M. le comte Vilain XIIII s'est acquitté de cette tâche pénible avec une fermeté et une dignité qui ne nous étonnent pas chez lui, et qui feront, nous l'espérons, une impression favorable sur les populations catholiques du pays.

Malgré l'opposition violente qui était faite à la Chambre par le parti qui se croit libéral, le projet du gouvernement a été adopté en principe. Nous avons fait connaître ce projet ; peut-être présente-t-il des dangers dans un pays comme la Belgique, où le sentiment religieux s'exalte quelquefois jusqu'à l'aveuglement ; mais nous avons la confiance que ces dangers seront toujours écartés par un gouvernement dont la sagesse est connue, et qui a su jusqu'ici échapper aux périls, — sinon aux inconvénients, — du gouvernement parlementaire.

L'Espagne aussi a eu, dans ces derniers jours, ses querelles intérieures,

Digitized by Google

ses récriminations, ses débats scandaleux. La publicité donnée par la presse à ces tristes scènes en a sans doute augmenté le mal, mais d'un autre côté il n'est pas inutile que l'on sache comment et à quel prix fonctionnent les gouvernements basés sur un système que la France a rejeté après en avoir fait la dure expérience.

## II

Pendant que la Belgique et l'Espagne nous donnaient le triste spectacle des orages parlementaires, chez nous la période législative de 1852 se terminait sans bruit, mais laborieusement, par la confection et le vote de plusieurs lois d'intérêt public. Parmi ces lois, il faut citer en première ligne celle qui autorise la Banque de France à augmenter son capital, à porter l'intérêt de ses avances au-dessus de 6 pour 100 en certaines circonstances, à émettre des coupures de 50 fr. et qui l'oblige à fonder des succursales dans les départements qui n'en possèdent pas encore. Cette loi était réclamée depuis longtemps, et le développement prodigieux de l'industrie et de la prospérité depuis cinq ans la rendait tout à fait nécessaire. Il en était de même pour la création d'une double ligne de transatlantiques; les progrès de notre commerce extérieur faisaient un devoir au gouvernement de ne pas ajourner à la session prochaine une mesure qui doit nous affranchir du tribut que nous payions jusqu'ici à la marine étrangère. Naguère, on s'en souvient, sous le règne précédent, l'Etat était déjà intervenu par une subvention dans une entreprise analogue; mais l'entreprise avait échoué, et la compagnie avait dû faire l'abandon de son privilège. Les charges qui lui étaient imposées n'étaient pas compensées par les avantages d'une subvention d'ailleurs insuffisante. C'est le propre des assemblées tumultueuses de faire des lois infécondes et souvent inexécutables. Les magistrats qui siègent dans les tribunaux de France, s'ils étaient consultés, nous feraient de singulières révélations sur les difficultés et les contradictions qu'ils rencontrent à chaque pas dans l'interprétation des lois *bâclées*, comme on disait alors, sous l'empire du gouvernement parlementaire. Certes, on parlait beaucoup, on discutait longuement, avec éloquence souvent, avec talent presque toujours; on proposait de nombreux amendements; on improvisait des modifications qui bouleversaient toute la loi; la plupart étaient rejetés, il est vrai, après avoir coûté de grandes journées et de rudes batailles, mais souvent aussi un mot introduit subrepticement et sans étude préalable, détruisait l'économie de la mesure et la mettait en désaccord avec les lois antérieures, si bien qu'aujourd'hui il faut toute l'intelligence et toute la sagacité du magistrat français pour suivre le fil de la justice dans ce dédale inextricable. L'étude des textes proposés par le Conseil d'Etat est maintenant dégagée de toute question personnelle, et c'est là un avantage considérable de la constitution nouvelle sur l'ancienne; la révision et l'adoption préalable des amendements par le Con-

Digitized by Google

seil d'Etat est une garantie contre les surprises et les erreurs, et l'on a pu voir par l'expérience combien cette combinaison des deux corps de l'Etat dans la confection des lois prêtait un caractère sérieux aux modifications proposées et donnait de concision et de clarté aux textes. Les amendements proposés sérieusement et étudiés avec soin ont fort souvent reçu la sanction du vote, après avoir eu celle du Conseil d'Etat, et, dans les six années de la législature qui vient de prendre fin, il a été adopté un plus grand nombre d'amendements que dans aucune période égale du gouvernement parlementaire. Ceci tend à prouver que le Corps législatif est infiniment et plus utilement laborieux que les anciennes Chambres et que son rôle dans l'Etat est en réalité plus considérable et plus fécond. L'agitation était plus grande autrefois, mais le résultat était moindre; l'émeute, l'insurrection, la révolution même pouvaient sortir de ce système, le bien n'en sortait que rarement et presque toujours altéré par la passion, par l'imprudence, par l'intérêt personnel. Nous ne faisons point ici du dénigrement, nous rappelons des faits qui sont dans la mémoire de tous; nous n'incriminons pas les intentions des hommes qui jouaient alors un rôle quelquefois glorieux dans cette brillante comédie, nous constatons seulement que cette comédie se donnait au profit de quelques-uns et au détriment du pays. Les écrivains qui croient utile à leurs intérêts ou à leur dignité de défendre encore des institutions qui ont compromis plus d'une fois le repos de la France et de la société tout entière, ne souffrent pas volontiers qu'on leur rappelle les maux d'un passé qu'ils croient oublié, sans doute, et dont ils font l'histoire à leur fantaisie. Il faut bien cependant qu'ils se résignent à entendre quelquefois la vérité, et puisqu'ils se font les apologistes d'un passé que l'expérience et la raison condamnent, ils doivent s'attendre à rencontrer quelquefois sur leur chemin la contradiction des faits et des rapprochements.

En même temps que la session législative était close, le Sénat délibérait un sénatus-consulte qui modifiait l'article 35 de la Constitution touchant le nombre des députés à élire par chaque département. Le chiffre de trente-cinq mille électeurs pour un député reste la base du système électoral, mais il est attribué un député de plus à chacun des départements dont le nombre excédant des électeurs dépasse dix-sept mille cinq cents. L'article modifié ne tenait pas compte des excédants. Le résultat de cette modification est d'augmenter le nombre des députés à élire, et de porter leur nombre total à 267 au lieu de 261. Par l'application du sénatus-consulte, le département de la Seine gagne un député. Les électeurs sont convoqués pour le 27 juin, et l'on s'attend à voir paraître au premier jour dans le *Moniteur* la liste des candidats du gouvernement.

Le projet de loi sur les chemins de fer algériens, dont parlait le discours impérial à l'ouverture de la dernière session, n'a pu être préparé à temps pour être voté cette année. Ce réseau a besoin d'être étudié avec soin; l'avenir de notre colonie en dépend. En attendant, l'expédition de la grande Kabylie, résolue en principe depuis longtemps, est en voie d'exécution et de succès. Le maréchal gouverneur, après avoir publié une proclamation pleine de paternelle fermeté, a fait avancer ses colonnes pour cerner le



Digitized by Google

pays en même temps que pour faire rayonner les colonnes d'attaque jusqu'au milieu du pays de montagnes qu'on nomme le Jurjura. Déjà le *Moniteur* nous annonce qu'à la date du 24 mai, une brillante affaire a rendu le corps expéditionnaire maître de toutes les positions des Beni-Raten, la plus forte des tribus de la Kabylie. Le rapport du maréchal Randon n'est pas encore arrivé, mais quelques renseignements particuliers nous apprennent que nos troupes, commandées par le maréchal Randon en personne, ayant sous ses ordres MM. les généraux de Mac-Mahon, Renault et Yusuf, ont éprouvé quelques difficultés dans leur marche pendant les premiers jours, à cause d'épais brouillards qui avaient détrempé le sol. L'ardeur de nos troupes et l'intelligence de leurs chefs ont triomphé de tous les obstacles matériels, et probablement, à l'heure où nous écrivons ces lignes, la Kabylie nous est soumise. On a pris, pour atteindre ce résultat promptement et d'une manière efficace, les moyens les plus énergiques. En abrégeant la lutte, on épargnera le sang précieux de nos soldats, et l'on produira sur les tribus insoumises une impression plus durable.

## III

A peine s'était-elle complétée par l'élection de M. Emile Augier, l'Académie française voyait un vide nouveau se faire dans ses rangs par la mort de M. Alfred de Musset. Le poète charmant s'est éteint à la fleur de l'âge. Qui le remplacera dans la docte compagnie ? Les ambitions sont en campagne et les moins dignes ne sont pas ceux qui ont le moins de chances. Il en est ainsi aujourd'hui à l'Académie française, et l'on ne saurait plus dire que le mérite sérieux soit un titre pour en franchir le seuil. Si l'Académie voulait s'honorer et se relever dans l'estime publique, elle saisirait cette occasion pour donner un démenti à la médisance qui l'accuse de partialité et d'exclusivisme. Il est vrai qu'à la place de M. de Musset, il n'y a guère qu'un littérateur qui puisse être appelé ; l'éloge du poète ne peut se rencontrer sur toutes les lèvres, et il y a tel personnage illustre qui manque à l'Académie française et qui serait fort empêché s'il lui fallait, en cette occasion, prononcer le panégyrique habituel. Attendons-nous donc à voir les candidatures purement littéraires prendre définitivement le dessus. L'Académie aura à examiner sans doute les titres de MM. Jules Sandeau, Jules Janin, Brizeux ; elle a déjà visé ceux de M. de Laprade. L'embarras sera grand et l'on remettra sans doute à longtemps le jour de l'élection ; mais ajourner n'est pas résoudre, et il se peut que, dans six mois, les difficultés qu'on veut tourner aujourd'hui se reproduisent. Un instant, on a pu craindre qu'un nouveau vide se fît à l'Académie ; heureusement, les craintes que l'on avait éprouvées sont aujourd'hui dissipées.

La Compagnie s'est occupée dans ses dernières séances du fameux prix Gobert, que la mort de M. Augustin Thierry avait laissé l'an dernier sans attribution et qui avait été donné, on ne sait trop à quel titre, à M. Henri

Digitized by Google

Martin. L'Académie, cette année, paraît s'être ravisée, et elle décerne le prix à M. Poirson, auteur de quatre gros volumes sur Henri IV. Je dis « sur Henri IV » et non « une histoire de Henri IV, » comme s'intitule le livre, parce qu'en effet l'auteur ne semble pas avoir voulu écrire une histoire véritable et complète du bon roi ; il a négligé, soit à dessein, soit par oubli, un grand côté de sa vie et de son caractère ; il a présenté l'homme d'Etat, le politique, le guerrier, non l'homme privé, l'homme enfin, pour tout dire en un mot. Malgré cette lacune regrettable dans un livre qui a le dessein de faire autorité, l'ouvrage de M. Poirson n'en méritait pas moins, faute d'autre, la distinction qui vient aujourd'hui confirmer son mérite et son importance. Il serait absurde de croire, d'ailleurs, que la France, quelque littéraire qu'elle soit, est en mesure d'offrir chaque année un chef-d'œuvre parfait aux suffrages de l'Académie. Nous croyons savoir, d'ailléurs, que la Compagnie est unanime à ne plus perpétuer dans une seule main le prix de M. Gobert, si longtemps et si bien placé dans celles de M. Augustin Thierry.

L'Académie des Beaux-Arts vient de faire une grande perte, une perte aussi douloureuse qu'inattendue. Un de nos plus éminents sculpteurs et des membres les plus distingués de l'Institut, M. Simart, vient de mourir prématurément des suites d'une chute. Auteur des bas-reliefs si remarquables qui décorent la crypte des Invalides et de la statue de Napoléon placée dans la chapelle du tombeau, d'un grand fronton et de cariatides au nouveau Louvre, de la fameuse restitution de la Minerve de Phidias, œuvre d'un haut mérite et d'une érudition irréprochable, M. Simart était élève de M. Ingres et de Pradier, à qui il avait succédé à l'Institut, en 1852 ; mais les tendances de son talent le rapprochaient plutôt du premier que du second, dont il n'avait pas adopté les défauts. M. Simart laisse, en outre, plusieurs morceaux moins considérables. Il était du très petit nombre de nos sculpteurs qui comprennent et pratiquent la sculpture monumentale et savent l'affranchir du joug de la mode. Il avait le sens de l'antique au plus haut degré, et la sévérité de ses compositions leur assure une place hors ligne, parmi celles de ses contemporains, devant le jugement de la postérité.

La même Académie venait de faire une autre perte ; M. le marquis de Pastoret, académicien libre de la classe des Beaux-Arts et sénateur, est mort ces jours derniers. M. de Pastoret était un homme de goût et de savoir, grand amateur de tableaux, et professant en matière d'art des principes très absolus.

Ces natures absolues sont précieuses aux époques où l'art n'a plus de guide, plus d'école véritable, et où le goût public s'égare avec une si regrettable condescendance sur des œuvres et sur des talents sans valeur, à la suite d'une critique qui n'a ni principes ni discernement. Quand on voit l'art poussé dans ces voies funestes où il doit trouver la mort, on se prend quelquefois à regretter qu'il y ait en France tant de connaisseurs, et à souhaiter que la plus complète indifférence se substitue à l'enthousiasme de mauvais aloi et à l'admiration factice dont nous donnons le spectacle. Le succès de M. Delaroche pendant dix-huit ans, est un des symptômes les

Digitized by Google

plus sensibles de l'abaissement du sentiment artiste au XIXe siècle ; la froideur des Anglais devant leur exposition de Manchester en est un autre. Là sont pourtant réunis quelques centaines de chefs-d'œuvre du passé auprès de quelques médiocres ou mauvais tableaux de leur école contemporaine. La foule, assez claire d'ailleurs quand l'orchestre ne fait pas résonner sa grosse caisse sous la coupole de verre, court à ceux-ci et néglige ceux-là ; elle admire les puériles enluminures de M. Hunt et passe devant les merveilles du pinceau de Rembrandt ou de Velasquez sans les comprendre. Il y a dans cette exposition un morceau de Michel-Ange, une Sainte Famille qui est admirable; nous n'avons jamais vu devant ce chef-d'œuvre, d'autant plus précieux qu'il est inachevé, et qu'il décèle toute la manière du maître, nous n'avons jamais vu, dis-je, que six Français : nous étions partis trois et n'en avions rencontré que trois autres en route. Le pèlerinage pourtant vaut la peine qu'on le fasse et nous le recommandons à tous les artistes sérieux. Nous ne leur recommandons pas avec le même empressement l'hôtel où nous avions eu le malheur de mettre le pied. Le *Palatine Hotel* est à coup sûr la caverne de voleurs la plus garnie de tapis et la plus mal servie des Trois-Royaumes.

Le théâtre du Vaudeville, où nous signalions l'autre jour l'apparition du petit drame plein de nerf et d'originalité, *la Famille Lambert*, par M. Léon Gozlan, vient de mettre à la scène un autre drame, ou pour mieux dire une nouvelle dialoguée qui a déjà figuré, sauf quelques modifications indispensables pour la scène, dans un volume publié il y a un an ou deux. *Dalila* en est le titre, et l'auteur M. Octave Feuillet. A Dieu ne plaise que nous contestions ici le talent mièvre et gracieux de M. Octave Feuillet; nous l'avons nous-même maintes fois reconnu et lui avons payé un juste tribut d'éloges. Mais ces éloges de plus d'un côté ont franchi les limites du bon sens, et l'importance littéraire attribuée à ces petits ouvrages, inspirés de M. Alfred de Musset, a été par quelques-uns beaucoup trop exagérée. Le talent de M. Feuillet a de l'élégance, du charme, une sorte de morbidesse qui plaît aux natures faibles, et une sorte de grâce idéale qui sourit aux esprits faux; mais rarement l'observation est juste chez lui, plus rarement encore est-elle profonde; souvent les caractères qu'il crée sont invraisemblables lorsqu'ils ne sont pas impossibles, et pour les qualités littéraires elles viennent chez lui d'une sorte de sensibilité nerveuse plutôt que d'un sens véritablement artiste. Le style est ordinairement d'une faiblesse extrême, lorsqu'il n'est pas absolument mauvais, et à côté d'un tour de phrase d'une préciosité irritante, on voit souvent se placer un mot vulgaire, une expression banale ou vide de sens. Nous voulons en citer une des plus étranges empruntée à *Dalila*. Le vieux musicien Sertorius dit à André, son élève : « Dieu t'a donné le génie, rends-lui la vertu. » J'entrevois très bien l'idée de l'auteur à travers cette phrase nébuleuse, mais il faut avouer que ce commerce d'échange entre le créateur et sa créature est une affectation qui n'a pas pour elle l'apparence même du vrai. Une autre affectation plus puérile encore et plus regrettable : André appelle à plusieurs reprises sa fiancée « Vérité. » Il explique un moment le sens de ce mot ; la vérité, c'est la

Digitized by Google

famille, en opposition avec le mensonge du monde voluptueux où il se sent entraîné par une main invisible, et il la personnifie dans la blonde fille à qui il a promis sa foi; mais il faut avouer que ce n'est pas ce langage que parle un homme qui veut se faire comprendre, et tout au plus devrait-il trouver sa place dans un nouveau dictionnaire des précieuses. Ce nom de « Vérité » nous semble avoir été introduit pour amener cette réponse de la princesse : « Vérité ! ce n'est pas un nom de femme ! » Je ne sais si cette réponse est spirituelle; on le prétend, bien que je me permette d'en douter; mais, à supposer que ce soit de l'esprit, il faut avouer qu'il est amené de bien loin.

Nous pourrions multiplier ces exemples et en donner de plus concluants encore contre cette réputation, un peu légèrement faite, d'écrivain *littéraire*, comme on dit aujourd'hui dans la logomachie moderne; nous aimons mieux reconnaître les agréables qualités du petit drame de M. Feuillet, tout en regrettant qu'il ait été mis à la scène. Cette façon de transformer en pièces de théâtre des ouvrages qui ne vivent que par la légère teinte d'idéal qui les enveloppe, et qui n'ont par eux-mêmes ni vie ni action, constitue à nos yeux une faute grave et un danger sérieux pour l'art dramatique et pour le talent même de leurs auteurs. On sollicite ainsi les jeunes talents à négliger l'étude sérieuse des grandes formes, à perdre leur temps à imaginer des bluettes sans valeur, sans portée, comme *Dalila;* et à leur tour, pour donner à ces bulles de savon un corps et une vie, pour transformer ces légers rêves de leur fantaisie en une chose vivante et énergique comme un drame, comme une comédie, les auteurs les dépouillent de l'idéal qui faisait leur seul mérite; ils crèvent la bulle de savon et l'on est surpris de voir qu'elle ne contenait que le vide. Jusqu'à un certain point, ces observations s'appliquent à *Dalila* mise au théâtre. Ce qu'il y avait d'émotion vague et de sensibilité voilée dans la nouvelle, devient ici de la violence, quelquefois de la brutalité, et pour une scène hardie dont on peut contester le goût et la vraisemblance, il y en a dix dont il est impossible de ne pas apercevoir le décousu, la lenteur et l'inutilité manifestes.

Nous avons un reproche plus grave à adresser à l'auteur de *Dalila*. La scène de son drame est en Italie ; ce sont des Allemands et des Italiens qu'il met en jeu, et il leur donne des caractères que l'on pourrait tous discuter, depuis ce vieux joueur de violon qui a écrit cette mélodie sublime, *le Chant du Calvaire*, dont on entend beaucoup parler et que j'aimerais mieux entendre exécuter, jusqu'à cet illuminé d'André, qui fait du premier coup un opéra qui est un chef-d'œuvre et qui fait pâmer les princesses. Mais je n'en veux pas à ces Allemands et je les abandonne volontiers à leur malheureux sort ; je n'en veux pas non plus à ce Carnioli, Mécène tyrannique, libertin philosophe, artiste de cœur et d'âme, caractère assez incohérent, mais dont il ne serait pas impossible de rencontrer le type en Italie. Je m'en prends à la princesse. Certes, si l'on mit jamais au théâtre une princesse de fantaisie, c'est bien celle-ci. Cette figure, qui serait peut-être vraie si on l'avait taillée dans le marbre parisien, ne l'est plus dès qu'on veut la prendre dans le marbre d'Italie. Ce personnage

Digitized by Google

odieux, cette cruauté sèche et menteuse n'appartiennent pas au pays de Francesca et de Desdemone, et jamais femme italienne ne sera reconnue dans cet affreux tableau. La femme italienne brille par des qualités toutes contraires, et si elle a des défauts, — heureusement elle en a, — ils sont précisément d'une espèce tout opposée à ceux que M. Feuillet a prétendu peindre.

M. Feuillet, du reste, n'est pas l'inventeur de ce caractère faussement attribué à l'Italie; nous avons lu, il y a longtemps déjà, une petite nouvelle signée *Evariste*, et que nous avons cru reconnaître pour appartenir à l'une des plumes les plus gracieuses de notre temps, à M. Jules Sandeau. L'auteur mettait aussi en scène une princesse qui se faisait aimer d'un artiste pour l'abandonner ensuite; l'artiste adorait follement et il en mourait. Nous soupçonnons fort M. Feuillet d'avoir lu cette nouvelle et de s'en être inspiré. Nous ne lui en ferions pas un reproche s'il avait emprunté une idée juste, mais il s'est épris d'une idée fausse, et c'est là son crime à nos yeux. M. Feuillet avait suffisamment modifié la fable primitive pour que l'on pût dire qu'il l'avait imaginée de nouveau.

Un comédien du Gymnase, qui a échoué à la Comédie-Française, s'est relevé dans cette pièce de ses dernières chutes. M. Lafontaine témoigne dans le rôle d'André de certaines qualités dramatiques; il les exagère aussi quelquefois, au dernier tableau, par exemple, où il n'est plus qu'un énergumène gesticulant et marchant au hasard; c'est peut-être là du délire, mais ce n'est plus de l'art. M^lle^ Fargueil joue avec intelligence et avec un sérieux talent le rôle très scabreux et très difficile de la princesse imaginaire enfantée par le cerveau du poète. Elle réussit souvent à lui donner l'apparence de la vérité ou tout au moins la vraisemblance.

Une comédie nouvelle, représentée au théâtre du Gymnase, les *Comédiennes*, nous rappelle dans le monde vivant et nous plonge dans les mœurs contemporaines. Les auteurs, hommes de talent tous deux, MM. Lurine et R. Deslandes, n'ont sans doute pas eu la pensée de nous peindre à fond la vie des femmes de théâtre. La peinture eût été trop scabreuse et trop compliquée. Ils ont pris un type, une exception, une femme d'élite, actrice par vocation, artiste de premier ordre, chez qui la passion de l'art lutte contre la passion de l'amour et finit par en triompher. La trame de cette comédie n'est pas toujours très solide, les incidents dont elle est tissée ne sont pas toujours très naturellement amenés, et à plusieurs endroits on regrette certains défauts de tact que la délicatesse du style ne sauve pas suffisamment. Il y a toutefois de l'émotion et du sentiment, voire de la passion au deuxième et au quatrième acte. Le rôle principal, joué par M^lle^ Victoria, se relève souvent par d'heureux éclairs, et la jeune actrice qui le joue annonce, dans son énergie toute sauvage, une comédienne qui pourrait bien, si la mièvrerie du théâtre moderne n'efface pas ses franches qualités, faire courir un jour tout Paris.

ALPHONSE DE CALONNE.

---

ALPHONSE DE CALONNE.

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES DU TRENTE-UNIÈME VOLUME.

AVRIL ET MAI 1857. (5e année.)


LES CLASSES OUVRIÈRES EN FRANCE DEPUIS 1789 (2e partie), par M. F. DU CELLIER, professeur de l'Université . . . . . 5

DE LA CHERTÉ ET DE SES CONSÉQUENCES SUR LE MOUVEMENT DE LA POPULATION, par M. A. LEGOYT, chef de la Statistique de France . . . . . 37

LES POÈTES DE LA GUERRE EN ANGLETERRE, par M. L. ÉTIENNE, professeur de l'Université . . . . . 73

SEPT ANS EN OCÉANIE : UVÉA, L'ILE CATHOLIQUE, par M. HENRI DE COUX . . . . . 96

HISTOIRE DE RICHARD LOYAUTÉ (nouvelle), par M. CHAMPFLEURY . . . . . 126

LA VISION DE BRAHMA (poésie), par M. LECONTE DE LISLE . . . . . 177

REVUE CRITIQUE : *Les Livres des Miracles et autres Opuscules de Georges-Florent Grégoire*, par M. CH. PÉCANTIN. — *L'Empire des Tzars*, de M. J.-H. Schnitzler, par M. A. BONNEAU. — *Gedichte von Michael Vœrœsmarty, aus dem ungrischen, durch Kertbeny* (Poésies de Voeroemarty, traduites du hongrois par Kertbeny); *Dalkonyvecske a magyar nép szamara* (livre de chants pour le peuple hongrois); *Poésies hongroises*, de Paul Durivage (Hiador); *Esztergomi fœgyház Folszentelési-Albuma* (Album de consécration de la cathédrale de Gran), de M. C.-M. Kertbeny, par M. THALÈS BERNARD . . . . . 183

MÉLANGES : R'adamès (Une ville du Sahara), par M. le baron HENRI AUCAPITAINE . . . . . 199

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE : Politique, — Littérature, — Théâtres, par M. ALPHONSE DE CALONNE . . . . . 205

LEIBNIZ INÉDIT, par M. E. CARO . . . . . 217

LES SOPHISTES GRECS DANS L'EMPIRE ROMAIN, par M. C. MARTHA . . . . . 235

LA POÉSIE ET LES POÈTES CONTEMPORAINS, par M. AUGUSTE LACAUSSADE . . . . . 257

LÉOPOLD DE KERNYS (nouvelle), par M. ALFRED DE BREHAT . . . . . 291

D'AREQUIPA A CUSCO : SOUVENIRS DE VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE DU SUD, par M. PAUL DE CARMOY . . . . . 322

DE LA PRODUCTION AGRICOLE ET DE LA POPULATION EN FRANCE, par M. A. LEGOYT, chef de la Statistique de France . . . . . 362

REVUE CRITIQUE : *Le Roman de Dolopathos*, publié par MM. Ch. Brunet et A. de Montaiglon, par M. LOUIS MOLAND. — *Poésies complètes du chancelier de l'Hospital*, traduction de M. L. Bandy de Halèche, par M. E.-J.-B. RATHERY. — *L'Immortalité de l'Ame chez les Juifs*, du docteur G. Brecher, traduction de M. J. Cahen, par M. E. CARO. — *Memorials of captain Hedleye Vicars* (Journal du capitaine Vicars), par M. E. VILLETARD . . . . . 396

REVUE MUSICALE, par M. WILHELM . . . . . 412

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE : Politique, — Littérature, — Théâtres, par M. ALPHONSE DE CALONNE . . . . . 419


Digitized by Google

LES CLASSES OUVRIÈRES EN FRANCE DEPUIS 1789 (3e partie), par M. F. DU CELLIER. . . 433

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DES BEAUX-ARTS EN 1855, par M. F. DE MERCEY . . . . . 466

PAUL DELAROCHE ET SON ŒUVRE, par M. ALPHONSE DE CALONNE. . . . . 495

EXPLORATION DES SOURCES DE LA RIVIÈRE-ROUGE DE LA LOUISIANE, par M. O. SACHOT. . 521

LES CHEMINS DE FER DE LA RUSSIE, par M. ALEXANDRE BONNEAU . . . . . 544

FABLES ET CONTES, par M. LOUIS DAMEY . . . . . 578

REVUE CRITIQUE : *Essai sur la Question de l'originalité de Gil Blas*, de M. Ch.-Frédéric Franceson, par M. DUMESNIL.— *Etudes sur la Philologie comparée, sur l'Argot et sur les Idiomes analogues parlés en Europe et en Asie*, de M. Francisque Michel, par CH. MARTY-LAVEAUX. — *Histoire des Théories et des Idées morales dans l'antiquité*, de M. Jacques Denis, par M. LÉON FEUGÈRE. — *Histoire de la Révolution française*, de M. Th.-H. Barrau, par M. E. CARO. — *Des Administrations départementales et collectives*, du baron de Girardot, par M. L. LARCHEY. — *Schwedische, etc. Chants populaires suédois du temps passé*, traduction de R. Warrens, par M. E. GOEPP. — *Un peu partout*, de M. Félix Mornand, par M. DUMESNIL. . . . . 585

MÉLANGES : La Fête des Fous et de l'Ane (Carnaval au moyen âge), par M. L. AMIEL . . . . . 613

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE : Politique, — Littérature, — Théâtres, par M. ALPHONSE DE CALONNE. . . . . 623

LES CONTEURS AMÉRICAINS : NATHANIEL HAWTHORNE, par M. L. ÉTIENNE. . . . . 633

LA QUESTION DE L'OR, par M. E. LEVASSEUR. . . . . 664

LA COLLECTION DE M. CHARLES SAUVAGEOT AU MUSÉE DU LOUVRE, par M. LE ROUX DE LINCY. . . . . 694

LES TRAVAUX DU CORPS LÉGISLATIF (période de 1852 à 1857), par M. EDOUARD BOINVILLIERS. 721

LE MARÉCHAL DE SAINT-ARNAUD : SES LETTRES PUBLIÉES PAR SA FAMILLE, ET AUTRES LETTRES INÉDITES, par M. SAINTE-BEUVE. . . . . 766

REVUE CRITIQUE : *Le Monde dantesque ou les Papes au moyen âge*, traduit pour la première fois de Dante Alighieri, avec introduction de M. Sébastien Rhéal de Césena, par M. LÉO JOUBERT. — *The Kingdom and People of Siam, etc.* (le royaume de Siam et la nation siamoise), de M. John Bowring, par M. H. WILMÉS. — *Mémoires inédits et Opuscules de Jean Rou*, publication de M. François Waddington, par M. E. GOEPP. — *Voyage artistique en France*, étude sur les musées d'Angers, de Nantes, etc., de M. L. de Pesquidoux, par M. A. ANTHELME. — *Un Eté dans le Sahara*, de M. E. Fromentin, par M. C. TRAPADOUX. — *Leçons sur la Physiologie et l'Anatomie comparée de l'homme et des animaux*, de M. Milne-Edwards, par M. le docteur E. FAIVRE. — *Comptes-rendus des Travaux de la Commission des Monuments historiques du département de la Gironde*, de MM. Rabanis, Dosquet et de Lamothe ; *Bulletin de la Société d'Emulation de la Seine-Inférieure*, par M. F. BAUDRY. — *Geschichte der Botanick* (Histoire de la Botanique), études de M. Ernest H.-F. Meyer, du même. — *La Parabole du Semeur*, en soixante-douze langues ou dialectes, édition du prince Louis-Lucien Bonaparte, par M. O. SACHOT. — *Leçons d'ouverture du cours de littérature française à la Faculté d'Aix*, de M. J.-J. Weiss, par M. E. VILLETARD. — *Catalogue de la Galerie royale de Dresde*, avec une introduction historique de M. J. Hübner, par M. CH. C.. . . . . 794

MÉLANGES : La Pasquille lilloise : Brûle-Majon ; Desrousseaux, par M. EMILE CHASLES. . . 825

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE : Politique, — Littérature, — Théâtres, par M. ALPHONSE DE CALONNE . . . . . 834

Paris. — DUBUISSON et Ce, imprimeurs, rue Coq-Héron, 5.

Digitized by Google

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

## LIVRES FRANÇAIS.

**About** (Edmond). Germaine. Deuxième série des *Mariages de Paris*. In-16. Paris, L. Hachette et Ce. 2 fr.

**Arbois de Jubainville** (d'). Quelques observations sur les six premiers volumes (4e *édition*) de l'*Histoire de France* de M. Henri Martin. In-8, 115 p. Paris, lib. Durand.

**Aubigné** (Th. Agrippa d'). Les Tragiques. *Nouvelle édition*, revue et annotée par Ludovic Lalanne. In-16. Paris, Jannet. 5 fr.

**Barbier**. Chronique de la Régence et du règne de Louis XV (1718-1763), ou Journal de Barbier, avocat au parlement de Paris. 1re *édition complète*, conforme au manuscrit autographe de l'auteur, etc. 4e série (1745-1750). In-18, 515 p. Paris, Charpentier. 3 fr. 50 c.

**Boudin** (J.-Ch.-M.). Traité de géographie et de statistique médicales et des maladies endémiques comprenant la météorologie et la géologie médicales, les lois statistiques de la population et de la mortalité, la distribution géographique des maladies et la pathologie comparée des races humaines. 2 vol. in-8, avec 9 cartes et tableaux. Paris, J.-B. Baillière et fils.

**Bresson** (Jacques). Histoire financière de la France, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à l'année 1828, précédée d'une introduction sur le mode d'impôt en usage avant la révolution: suivie de considérations sur la marche du crédit public et les progrès du système financier, et d'une table analytique des noms et des matières. 3e *édition*. 2 vol. in-8, XII-886 p. Paris, 21, place de la Bourse. 15 fr.

**Campion** (Henri de). Mémoires. *Nouvelle édition*, suivis d'un choix des lettres d'Alexandre de Campion, avec des notes, par M. C. Moreau. In-16, XXXII-439 p. Paris, P. Jannet. 5 fr.

**Cequerel** fils. Des Beaux-Arts en Italie au point de vue religieux. Lettres écrites de Rome. Naples, Pise, etc., etc., et suivies d'un appendice sur l'iconographie de l'immaculée Conception. In-12, VIII-295 p. Paris, Joël Cherbuliez.

**Flourens** (P.). Recueil des éloges historiques lus dans les séances publiques de l'Académie des sciences. 2e série. In-18, 436 p. Paris, Garnier frères, 3 fr. 50 c.

**Foucaux** (Ph. Ed.) Kairata parva (épisode du montagnard). Fragment du Mahabharata traduit pour la première fois du sanscrit en français. In-8, 11 p. Paris, Just Rouvier.

**Fournier** (E). L'Esprit des autres, 2e *édition*, revue et considérablement augmentée. In-18 raisin, 222 p. Paris, lib. Dentu. 3 fr.

**Hermant** (Achille). De l'influence des arts du dessin sur l'industrie. Mémoire couronné par l'institut. In-8, 152 p. Montmartre, imp. Pillet; l'auteur, 18, rue Miroménil.

**Marmont** (le maréchal), duc de Raguse, devant l'histoire. Examen critique et réfutation de ses Mémoires d'après des documents historiques, la plupart inédits. In-8, 180 p. Paris, Dentu, 2 fr. 50 c.

**Raguse** (de). Mémoires du maréchal Marmont, duc de Raguse, de 1792 à 1841, etc. Tome IX. In-8, avec deux *fac-simile*, et un portrait. Paris, Perrotin, 6 fr.
Ouvrage terminé.

**Thiers** (A.). Histoire du Consulat et de l'Empire, faisant suite à l'Histoire de la Révolution française; tome XV. In-8. Paris, Paulin, 5 fr.

**Villemain**. Choix d'études sur la littérature contemporaine. In-8, XV-462 p. Paris, Didier et Ce. 7 fr.

## LIVRES ALLEMANDS (1).

**Wachsmuth**. Dr W., Zur deutschen, etc. Histoire allemande locale. La situation d'Hildesheim à la fin de sa défense. Nuremberg. 1857. Bauer et Raspe. In-8. 3½ sg.

**Stein**. W., die Naturwissenschaften, etc. Les sciences naturelles dans leurs rapports avec les intérêts matériels et moraux de l'humanité. Dresde. Schœnfeld. In-8. 38 sg.

**Wagner**. C., Flores et fructus latini puerorum in usum legit et edidit. Leipzig. E. Fleischer (VIII. 295, p. 8.) 15 sg.

**Denkschrift**, etc. Mémoire sur la situation actuelle de l'Eglise évangélique. Munster 1857. E. C. Brunn. 24 p. In-8. 8 sg.

**Wittmanek** Théodore. Geschichte, etc. Histoire des sensations de l'âme. Leipzig Kollmann (4 vol. 357 p. gr. in-8). 2 ther.

**Fischer**, Kuno. Frantz, etc. Fr. Bacon de Verulam. La philosophie réaliste et son époque. Leipzig. Brockhaus (XX. 472 p. In-8). 2 ther. 12 sg.

(1) Chez M. F. Klincksieck, 17, rue de Lille.

Digitized by Google

**Muller**, Max. Rig Veda oder, etc. Rig Veda ou les poèmes sacrés des Brahames publiés par Max Muller, avec introduction, texte et traduction du Pratisakhya. 1re partie. 2 livr. Leipzig. 1857. Brockaus. gr. in-4. 4 ther.

**Mullach.** F. W. A. Grammatik, etc. Grammaire du grec vulgaire dans son développement historique. Berlin. Dummler. (X. 406 p. gr. in-8. 2 ther. 20 sg.)

**Sur Reform**, etc. Pour servir à la réforme de l'art moderne. Etude pour servir à l'histoire de l'art moderne. Halle Schwedel (XI. 96 p. gr. in-8.) 15 sg.

## PÉRIODIQUES FRANÇAIS.

*Nouvelles Annales des Voyages* (mars).

Capitaine Guillain. Zanzibar et ses habitants. — Ascension du volcan Popocatepetl, en septembre 1855. Traduit de l'italien, par L. Journault. — P.-M. Netscher. Géographie et Cartographie des Indes néerlandaises, précédées d'une lettre au rédacteur. — A. Malte-Brun. La terre et l'homme, par L.-F. Alfred Maury. — Extrait d'une lettre du docteur H. Barth au rédacteur sur la présence des Français à Ouargla.

*Revue Britannique* (mars).

Organisation actuelle du service postal en Angleterre. — Arago. — Les caravanes de l'adjudant général Ferrier dans les contrées situées entre la Russie et l'Inde (second extrait). — La Faune d'hiver en Ecosse. — Les îles Shetland. — Scènes de la vie irlandaise. Le bon curé (suite). — Le Canada. — Mademoiselle Fauveau. Un tombeau à Florence. — La légende de cimetière des enfants à Kinsale (Irlande).

*Revue Contemporaine* (31 mars).

E. Caro. Les mœurs contemporaines au théâtre. — A. de Tourdonnet. De la crise des loyers. — Léon Favre-Clavairoz. La Bolivie : Histoire et Etat actuel de son agriculture (3e et dernière partie). — Adrien Delondre. Du somnambulisme naturel et artificiel. — J.-J. Weiss. Le roman métaphysique et religieux en Allemagne. — A. de Bernard. Le Portrait de la marquise (roman, 5e et dernière partie). — *Revue critique :* Histoire amoureuse des Gaules, de Bussy-Rabutin ; revue et annotée par M. Paul Boiteau d'Ambly. — Un mariage en province, de madame Léonie d'Aunet. — Caravan Journeys and wanderings in Persia, Turkistan and Beloochistan, de M. Ferrier. — Addition à la vie et aux œuvres de Nicolas Vauquelin des Yveteaux, de M. Julien Travers. — Leçons de physiologie expérimentale, de M. Claude Bernard. — — Réimpressions et traductions des classiques latins : Horace, Salluste. — Philobiblion. Excellent traité sur l'amour des livres, de Richard de Bury ; traduction, etc., par M. H. Cocheris. — Essai sur les anciennes institutions des Alpes Cottiennes-Briançonnaises, de M. Fauché-Borelle. — Le développement de l'idée religieuse dans le judaïsme, le christianisme et l'islamisme, de M. Philipson ; traduit par M. Lévy-Bing. — Monarchs retired from Business (les Monarques retirés des affaires) du docteur Doran. — *Mélanges :* O. Sachot. Les collaborateurs de Walter Scott. — Clerget. Documents du Congrès américain. — — *Revue musicale*, par M. Wilhelm. — *Chronique de la quinzaine*, par M. A. de Calonne.

*Revue des Deux-Mondes* (1er avril).

L. de Lavergne. L'agriculture et la population en France. — Ch. Lavollée. Une ambassade américaine au Japon du commodore Perry. — Cornelis de Witt. Thomas Jefferson, sa vie et sa correspondance. — L. Baudens. Une mission médicale à l'armée d'Orient. — P. de Musset. Le cavalier servant. — J.-P. Trottet. L'Eglise et la question religieuse en Suède. — Gustave Planche. Le Panthéisme et l'histoire à propos des Essais de critique de M. H. Taine.

*Revue française.*

1er avril. Schiller. L'Arménien, conte fantastique traduit par madame de Carlowitz. — Al. Weill. Couronne. Histoire juive (suite). — Aug. Barbier. La Fuite d'Icare. Poésie. — Comte Clément de Ris. Artistes contemporains. Eugène Delacroix (fin). Hippolyte Babou. Lettre à M. Th. de Banville sur l'auteur des Odes funambulesques. — 10 avril. L'Arménien (suite). — Al. Weill. Couronne, (suite). V. de Laprade. Chants rustiques. — P. Mantz. Sculpteurs de la Renaissance. Michel Colombe. — A. Aulard. Les Philosophes français au XIXe siècle.

*Revue de Paris* (1er avril).

L. de Ronchaud. De l'Angleterre et de la France. — L. Ulbach. Paul Delaroche. — L. Laurent-Pichat. La Païenne (suite et fin). — H. de Jonquières-Antonelle. Henri Heine. — Romain-Cornut. Catholicisme et démocratie. — F. de Grammont. Sonnets.

*Revue de théologie et de philosophie chrétienne.*

Réville. Le Cantique des Cantiques (1er article). — Goy. Etudes sur la foi. II. La Foi et l'Ecriture (1er article). — Kayser. Le *Pasteur* d'Hermas.

## PÉRIODIQUES SUISSES.

*Revue Suisse* (mars).

E.-H. Gaullieur. Lettres, Mémoires de madame de Charrière. — Docteur Vouga. La Géographie physique de la mer. — Ule. Sur les moyens de mesurer la pensée.

## PÉRIODIQUES ANGLAIS.

*The Westminster Review* (april 1857).

Present state of Theology in Germany. — The Hindu Drama. — Gunpowder, and its Effect on civilization. — Glaciers and Glacier Theories. — Progress : its Law and Cause. — The Danubian principalities. — Literature and Society. — China and the Chinese. — Contemporary Literature.

Digitized by Google

*The British Quarterly Review*, (april 1857).

Ben Jonson and his Works. — Kane's Arctic Explorations. — Dr. John Tauler: Middle Age Mysticism. — New Government for the Principalities. — Kingsley's 'Two Years Ago;' — Sir John Bowring's 'Siam.' — Oratory and Orators.— Bunsen's God in History.' — The Chinese Question and the New Parliament. — Our Epilogue on Affairs and Books.

*The Irish Quarterly Review* (march, 1857).

Odd Phases in Literature — Third Paper. — Baldwin, first French Emperor of Constantinople. — Suicide: its Motives and Mysteries. — The Irish Poor Law. — The French Opera at Paris. — Macaulay a Historian— How *not* to do it. — The English Folly Fort —The Church Establishment in Ireland. — Quarterly Record of the Progress of Reformatory Schools and of Prison Discipline.

*National Review* (april 1857).

Aurora Leigh. — Secondary punishments. — The clubs of London. — Ancient India. — The Phasis of force. — The Mutual Relation of History and Religion. — Memoirs of St.-Simon. — The Foreign Policy of the Englihs Ministry. — New Books suitable for Reading Societies.

*Colburn's united Service Magazine, and Military Journal* (april 1857).

The Expedition to China. — Our Army and the Causes Influencing the Military Superiority of Nations. — Sir Charles Wood's School for Sailors.— Colonel Jacob's Improved Rifle and Projectile. — Code of Signals at Sea. — Calais and its Fortifications. — Scramble through the Hills to Cashmere. — The General's Hut in the Trenches. — Dodges in Military Life. — Gossip about Paddles and Screws. — The Peace with Persia. — British expedition to the Brazilian Frontier. — Military System of Louis XIV. — Shores of the Persian Gulf. — The Artic Search and the North-West Passage. — Despatches, Appointments, Gazettes, etc.

*Colburn's new Monthly Magazine* (april).

William Wordsworth. By Sir Nathaniel. — The Lawyers' servants. By the Author of 'Ashley.' — Angling in France. — The anti-Palmerston confederacy. By Cyrus Redding. — France under Louis XVIII. — Eutrapelia. — Joshua Tubbs. By E. P. Rowsell. — A Swedish voyage Round the world Translated by Mrs. Bushby. — The baths of Lucca. By Florentia. — Only a Cousin. By Lascelles Wraxall. Aldershot and its Environs.— History of the Newspaper Press. By Alexander Andrews.

PÉRIODIQUES ALLEMANDS (1).

*Ausland* (no 9-10).

Elévation de la température dans des cours d'eau. — La cour et la société en Perse. — Nouvelles de l'Asie Mineure. — Découvertes du docteur Kane. — Le commerce russe en Chine. — Progrès des sciences naturelles en 1856. — Chasses dans le nord du Groenland.— Sur les couleurs, et spécialement sur la pourpre des anciens. — Légendes romaines.

*Deutsches Museum* (no 11, 12).

Dame rose. par H. Semmig. — L'histoire grecque, de G. Grote. — Situation de la Souabe, par Brutz. — Poésies. — Littérature et beaux-arts: Jurisprudence, histoire littéraire, encyclopédies populaires. — Correspondance: Cassel, Bruxelle, Manovre, Berlin. — Notices.

*Europa* (no 12, 13).

Ascension du Chimborazo. — Statistique et signification du suicide. — Correspondance de Schiller et de Gœthe. — Les Iles ioniennes. — La Wartburg. — Mesmérisme et évocations. — Chronique.

*Frankfurter Museum* (no 10, 11).

Andrée dell Castagno, par O. Muller. — Vie de Mozart. — Ecrits contre Gœthe. — Théâtres. — Feuilleton.

*Die Grentzboten* (no 11, 12).

Tableaux tirés de l'antiquité romaine; un riche parvenu de l'époque des empereurs. — Luther, rationaliste. — Historiens français, Fauriel, Bignon. — La chanson populaire en Allemagne. — La Guéronnière. — Lettres, etc.

*Morgenblatt fur gebildete Leser* (no 10, 11).

Une formalité. Nouvelle. — Vie d'une femme poète en Allemagne. — Raphael comparé à Mozart. — Lettres sur les beaux-arts, la peinture. — Littérature. — Nouvelles, Naples. Kœnigsberg.

*Die Natur* (nos 11, 12)

Découvertes zoologiques de Colomb. — Le savon, par Otto Ule. — Le vin, par K. Muller. — Sonnets, par Kurz. — Nouvelles des sciences.

*Weimarer Sonntagsblatt* (nos 10, 11).

Histoires hambourgeoises. — Détails sur la vie de Kant. — Fondation Schiller. — Abraham à Santa-Clara, — Gœthe et Kotzebue. — Petit journal.

*Bulletin de l'Académie royale des sciences de Prusse* (janvier).

Sur les travaux faits depuis 1851 sur la classe des plantes dites Bicornes, par Klotzsch. — Explication d'une table d'ivoire par Pinder. — Sur le poids atomistique des corps simples par Rose. — Sur J. Scaliger par Haupt. — Sur les peuples et les dialectes du nouveau Mexique et la côte orientale de la partie nord de l'Amérique anglaise, par Buschmann. — Discours de M. Hencke, le 29 janvier 1857. — Travaux.— Livres, etc.

JOURNAUX FRANÇAIS.

*L'Assemblée Nationale*. 25, 26 et 31 mars. Franz Villers. Madame de Krüdener. — 25, 26, 29 et 30 mars. Histoire anecdotique des Cours

(1) Chez Glasser, 9, rue Jacob.

Digitized by Google

allemandes au XVIIIe siècle (suite). — 28 mars et 4 avril. A. de Pontmartin. La poésie et les poètes en 1857. III. M. Victor de Laprade. IV. MM. Louis Bouilhet, Ed. Grenier, J. Lerby, etc. — 31 mars. Lerminier. Histoire du règne de Henri IV, par M. A. Poirson. — 1er avril. Comte Jaubert. Sur le dépérissement des arbres de nos promenades publiques. — 9 avril. A. de Belloy. De l'union des arts et de l'industrie, par M. le comte de Laborde.

*Le Constitutionnel.* 24 et 31 mars. Dr Schnepf. Traité pratique de la statistique comparée de l'économie politique et sociale, par G.-F. Kolb. II. Statistique comparée et finances. III. Statistique comparée de l'état militaire. — 1er avril. H.-Marie Martin. La Norwége, par Louis Enault. — 5 avril. P. Limayrac. Histoire du Consulat et de l'Empire, par M. A. Thiers. Tome XVe. — 8 avril. Ch. Defrémery. Nouvelles françoises en prose du XIIIe siècle publiées par MM. Moland et C. d'Héricault. — 9 avril. F. Riaux. Gerbert et l'Origine de notre arithmétique, par M. Th.-H. Martin.

*La Gazette de France.* 24 mars. H. de Lourdoueix. Règles de droit et de morale tirées de l'Ecriture sainte, par M. Dupin.

*Journal des Débats.* 16 et 24 mars. X. Raymond. Les paquebots transatlantiques. — 25 mars. E.-J. Delécluze. De l'union des arts et de l'industrie, par M. le comte de Laborde. — 28 mars. X. Raymond. Voyages en caravane et courses en Perse, etc., par J. P. Ferrier (2e article). — 29 mars. Guvillier-Fleury. Réception de M. de Falloux à l'Académie française. — 31 mars. Babinet. Astronomie et météorologie — 1er avril. Prévost-Paradol. Histoire de la réunion de la Lorraine à la France, par M. le comte d'Haussonville. Tome III. — 2 avril. Fs. Barrière. Les environs de Paris, par Adolphe Joanne. — 3 avril. Saint-Marc Girardin. Voyage dans la Turquie d'Europe, par M. Viquesnel. — 4 avril. Jules Duval. Le sultan de Mascate. — 5 avril. Ph. Chasles. La Famille, par P. Jannet. Die Familie, von M. H. Riehl. — 9 avril. Michel Chevalier. Du libre échange et des prohibitions douanières, par M. Lequien.

*Le Moniteur Universel.* 26 et 27 mars. Elie de Beaumont. Etude sur l'utilité agricole et sur les gisements géologiques du phosphore. — 30 mars. Sainte-Beuve. Mémoires et Journal de l'abbé Le Dieu sur la vie et les ouvrages de Bossuet, publiés par M. l'abbé Guettée. — 30 mars. H. Jeffreys Bushby. Mœurs indiennes : Sacrifices des veuves. — 31 mars. Ed. Thierry. La Divine Comédie, traduction de M. Mesnard. Le Paradis. — 4 avril. Ch. Livet. Précieux et Précieuses (fin). — 6 avril. Sainte-Beuve. Maine de Biran, sa vie et ses pensées. — 7 avril. Ed. Thierry. Philobiblion. Nouvelles histoires extraordinaires, par Ed. Poë. La liberté de conscience, par J. Simon.

*La Patrie.* 26 mars. Lacour. Le Monde microscopique. — 28 mars. Nisard. Réception de M. de Falloux. — 29 Mars. Latour-Dumoulin. De l'organisation électorale en Angleterre. — 31 mars et 2 avril. Cucheval-Clarigny. De la rivalité de l'Angleterre et de la Russie en Asie. — 5 avril. Docteur Véron. La Question littéraire.

*Le Pays.* 31 mars. J. Barbey d'Aurevilly. Le Christianisme en Chine, en Tartarie et au Thibet, par M. l'abbé Huc. — 1er avril. Albert Bizouard. De la Fabrication des monnaies en France. — 9 avril. P. Duplan fils. Débris de monuments antiques découverts à Bourges.

*La Presse.* 1er avril. Isidore Cahen. Récits de voyages. Séjour chez le grand shérif de la Mecque, par Charles Didier. La Norwége; par Louis Enault. Souvenirs d'un voyage en Sibérie, par C. Hamsteen. — 6 avril. Alfred Darimon. Etudes sur les associations ouvrières, par le vicomte A. Lemercier.

*Le Siècle.* 25 mars et 6 avril. A. Peyrat. Histoire du règne de Henri IV, par M. A. Poirson (2e art.) — 26 mars. H. Lucas. Dred.—28 et 30 mars et 1er, 2, 3 et 4 avril. P.-J. Stahl. Un homme de lettres pendant la révolution. Chamfort. II. — 7 avril. T. Delord. La mort de Bossuet.

*L'Union.* 28 mars. De B. de Vieux-Dampierre. Histoire de la réunion de la Lorraine à la France, par M. le comte d'Haussonville. — 1er avril. Alfred Nettement. Poètes contemporains. V. de Laprade. A. du Clésieux. — 2 et 3 avril. Th. Anne. Mémoires du duc de Raguse, de 1792 à 1802. — 7 avril. L. C. de Belleval. Lettres d'un bibliophile. XIV.

*L'Univers.* 5 avril. D. P. Guéranger. L'Eglise et l'empire romain au IVe siècle, par M. le prince de Broglie.

---

## NOUVELLES DE LA LITTÉRATURE ET DES ARTS.

### VENTE DE TABLEAUX, DESSINS ET ESTAMPES.

M. Horsin Déon a fait paraître ces jours-ci deux catalogues fort importants. Le premier contient la description de la galerie (école française) possédée par M. le docteur Benoist; le XVIIIe siècle a une bonne part dans cette collection. On y distingue *les Amants surpris*, par Boucher; le *Portrait de Marguerite Pouget*, par Chardin; *des Ustensiles de cuisine*, par le même; *un Panier de prunes*, par le même; *la Mère de famille*, par Demarne; *la Bonne Mère*, par Fragonard; *Vue intérieure d'une galerie de tableaux*, par le même; *une Tête de jeune fille*, attribuée à Greuze; *l'Intérieur d'un parc*, par N. Lancret; *l'Amant curieux*, par Loutherbourg; *une Guirlande de fleurs*, par J.-B. Monnoyer; *la Comédie Française*, par Hattier; *une Jeune femme cachetant une lettre*, par J.-B. Santerre, et *Loth et ses Filles*, par Joseph Vien. En voilà assez pour attirer l'attention des amateurs de l'école française du XVIIIe siècle, et les prix qu'ont atteints ces œu-

Digitized by Google

vres remarquables pourraient au besoin en certifier l'authenticité.

Le second catalogue, dont nous voulons parler, décrit la galerie du marquis de Bruno de Cambiano, dont la vente doit avoir lieu à Turin, les 25, 26 et 27 juin de cette année. C'est encore une collection presque spéciale; le catalogue ne fait mention, pour ainsi dire, que d'œuvres italiennes. Il s'en trouve de tout à fait précieuses, parmi lesquelles il faut citer en première ligne deux tableaux de Francia : *la Vierge et l'Enfant Jésus, et la Vierge, l'Enfant Jésus et deux Anges;* un tableau de Fra Angelico de Fiesole, *les Funérailles de saint François d'Assise.* Des tableaux de cette importance et des œuvres de ces artistes ne se trouvent pas tous les jours, et les Musées de l'Europe, plutôt que les simples particuliers, devront prendre part à cette vente.

Le catalogue des dessins de M. le comte Thibaudeau vient de paraître. Nous avons déjà eu occasion de parler des collections de cet amateur célèbre; nous n'y reviendrons pas ici; nous avons seulement voulu indiquer le jour de cette nouvelle vente; c'est le 22 avril qu'elle doit commencer. GEORGES DUPLESSIS.

---

## NOUVELLES DES ARTS ET DES THÉATRES EN ALLEMAGNE.

Ernest Muller vient de terminer son groupe des *Nornes* dont parle la Voluspa; c'est une de ses meilleures œuvres. Connu déjà par un grand nombre de bustes, notamment par ceux de Geibel et de Bodenstedt, dont la réduction est devenue populaire, cet artiste a encore fait la statuette du général de Tann et celle de Spohr, le maître de chapelle, et la statue colossale de Mozart placée au théâtre de la cour à Hanovre. La Psyché, qu'il a exécutée en marbre, est peut-être celle de ses productions qui, sans avoir les qualités réellement supérieures qui distinguent sa dernière composition, en approche cependant le plus.

Les Nornes de la Voluspa sont en quelque sorte les Parques de la mythologie du Nord; comme celles des Grecs, elles ont dans leurs mains les destinées humaines, mais leur pouvoir est bien plus étendu. Personnification de la sagesse, elles ont le don de prophétie, le sort des hommes dépend de leur volonté; c'est à elles que nous devons le peu de bonheur qui peut embellir notre existence et qu'enfin nous devons notre destruction finale. L'Edda leur donne un si grand nombre d'attributions et des fonctions si diverses, qu'il est presque impossible à un artiste d'exprimer simultanément toutes ces qualités distinctes, et surtout avec trois figures seulement. Muller a choisi, il n'a voulu rendre que l'idée principale et il a bien fait, sans cela il eût été obligé de se noyer dans les détails.

Les trois Nornes reposent sur un siége demi-circulaire, élevé de quelques marches seulement. A la gauche du spectateur se trouve *Vurd* (la norne du passé). Elle est couverte d'un vêtement simple; assise, elle se tient penchée et médite, le bras droit appuyé sur un vase à demi caché par son voile. Elle montre le mot *Ordræric*, l'expression suprême de la poésie, gravé en caractères runiques. Cette figure est calme; tout en elle respire le repos le plus complet, elle est dans l'automne de l'âge et semblerait complétement insensible, n'était un léger mouvement qui indique pourtant qu'elle agit encore pour s'éloigner de *Verdrand*, la norne du présent; celle-ci vient de se lever de son siége. Couronnée de chêne, elle tient dans sa main la fatale quenouille. On sent en elle l'activité et la vie. C'est le jour dans son midi, ardent et calme tout à la fois, où rien ne remue ni ne bouge, et où pourtant le sang bouillonne plus vite dans les veines, et les tempes battent fortement. Le modèle en plâtre, haut d'environ quatre pieds, rend bien le sentiment de cette figure. Quant à *Skuld*, la norne de l'avenir, elle est jeune, assise à la gauche de *Verdrand*; elle est armée en guerre, la main gauche appuyée sur un de ces boucliers ronds du Nord sur lequel est écrit *Ragnarœkr*, le mot fatal de la destinée. Sa main droite, occupée d'écrire, écarte les boucles de sa chevelure qui s'échappent de son casque et tombent en ondes pressées jusque sur le siége qu'elle occupe.

Cette œuvre de Muller est grande et belle, bien conçue, sobrement exécutée; elle ne pourra qu'accroître encore la réputation déjà établie de son auteur. L'avenir est armé en guerre, mais peut-être n'aurait-il pas dû écrire, mais bien se tourner vers le présent, et ce dernier surtout aurait dû jeter ses regards vers ce mystérieux enfant que nous voudrions tous connaître. Mais, tel qu'il est, le groupe de Muller est harmonieux et l'ensemble en est des plus satisfaisants.

Munich peut-être considéré comme la métropole de l'art allemand : les églises, les châteaux, la glyptothèque, tous les monuments enfin regorgent d'œuvres d'art. Partout l'architecture, la statuaire et la peinture luttent à l'envi de magnificence et de perfection. L'Académie des Beaux-Arts n'est certainement pas étrangère à ce mouvement artistique; assez de

Digitized by Google

noms justement célèbres sont là pour prouver le rang qu'occupe cette compagnie dans le monde des arts, et, pour n'en citer qu'un petit nombre, les Cornélius, les Hers, les Kaulbach et les Schwind, sont certainement des illustrations dont l'Allemagne peut se montrer fière. Fondée en 1808, l'Académie se prépare à célébrer son jubilé. Il a été décidé qu'à l'occasion de cette solennité on ferait une exposition historique, dans laquelle on réunirait les œuvres, dessins, peinture, etc., des artistes qui se sont distingués comme maîtres, comme membres ou même simplement comme élèves de ladite Académie. Cette exposition aura lieu l'année prochaine en même temps que celle des ouvrages nouveaux. On pourra donc, à côté des meilleures œuvres exécutées pendant les cinquante années qui viennent de s'écouler, juger les jeunes talents qui, de nos jours, doivent continuer la tradition des maîtres.

La Société des Beaux-Arts de Munich ne reste pas inactive non plus. A la fin de 1856 elle comptait 3,228 membres, 98 de plus qu'en 1855. Les recettes se sont élevées à 42,115 fl., et les dépenses à 42,450 fl. Le fonds de réserve est de 14,196 fl , et l'on a dépensé 25,526 fl. pour la loterie qui a été tirée le 16 février. Parmi les lots se trouvait une très belle gravure de J. Ernst, d'après le tableau de Morice Schwind, intitulé la Symphonie de Beethoven; on remarquait en outre 108 toiles, 7 aquarelles, 7 statues et 3 dessins. La plupart de ces lots est partie pour l'étranger, et un paysage de W. Fries notamment a été gagné par un habitant de Saint-Louis, au Missouri.

Enfin, pour en finir avec Munich, nous dirons encore que l'archevêque de cette ville vient de décider la restauration de la cathédrale; un comité de surveillance est chargé de diriger les travaux. Cette mesure, dont on parlait depuis longtemps, est généralement approuvée.

Le gouvernement autrichien vient de rendre un décret qui décide la restauration de la Cène de Léonard de Vinci. Tout le monde sait que cette fresque célèbre se trouve à Milan, dans l'ancien réfectoire du couvent, près de l'église delle Grazie. M. Bareggi avait déjà réparé en partie cette œuvre capitale; mais la nécessité d'un travail complet était devenue évidente; aussi, tout le monde applaudira à cette mesure. Non content de cette réparation, qui sera fort coûteuse, le gouvernement a encore affecté une somme de 60,000 livres à l'érection d'un monument à la mémoire de Léonard de Vinci.

Geibel vient de terminer une tragédie de *Brunehilde*, dont il a fait lecture devant un public d'élite. Il y a cinq ans qu'il y travaillait. L'action se termine par la mort de Siegfried et de Brunehilde. Quant à la nouvelle tragédie de Brachvogel, intitulée *Adalbert de Babanberger*, et représentée à Hambourg, elle a eu un succès d'estime. L'analogie de cette pièce avec *Gœtz de Berlichingen*, a mécontenté le public; cependant, il y a de beaux endroits qui ont heureusement racheté ce défaut. E. G.

---

## PROGRÈS DES ÉTUDES HISTORIQUES EN AUTRICHE.

On s'occupe depuis quelque temps en Autriche, avec activité, de nombreux travaux historiques. C'est là un des premiers et des plus beaux fruits de la réforme nouvelle du système d'enseignement; peut-être doit-on aussi ces travaux au sentiment politique qui s'est réveillé chez les peuples divers de la monarchie autrichienne. Chacun cherche le présent et l'avenir dans le passé.

Parmi les œuvres historiques publiées en Autriche, celles qui sont émanées de l'Académie impériale des sciences occupent sans contredit le premier rang, bien que toutes ne soient pas à l'abri des reproches de la critique. Quoi qu'il en soit, voici quelques-uns des plus remarquables de ces travaux :

1° Le deuxième volume des *Documents pour servir à l'histoire politique et commerciale de l'ancienne république de Venise*, publié depuis peu par Tafel et Thomas, deux savants éminents de Munich;

2° Le premier volume des *Scriptores rerum hussiticarum*, par le professeur Hœfler de Prague. Ce volume contient d'excellentes indications et une introduction fort piquante;

3° *Raccolta di cronisti e storici lombardi inediti*, à Milan chez Colombo. C'est à un jeune savant autrichien, le professeur Muller de Padoue, qu'est dû en grande partie ce travail;

4° On vient de publier en langue polonaise le premier volume des *Monuments antiques du droit polonais*, précédés d'un examen historico-critique de la législation Wislicienne de Casimir le Grand. Cet examen est un résumé du texte d'anciens manuscrits, fait par A. Sigismond Hencel;

5° Le premier volume de *la Bohême et la Moravie à l'époque de la Réformation*, par Gindely. Ce volume, qui vient de paraître à Prague chez Bellmann, et qui a pour base l'étude approfondie des archives, commence à l'histoire des frères bohêmes.

Digitized by Google

6° On attend, dans le courant de l'année, de Beda Dudik, un ouvrage fort étendu sur Wallenstein, ouvrage pour lequel il a mis à profit, au ministère de la guerre de Vienne, un grand nombre de documents jusqu'à présent entièrement inconnus.

En Moravie, où Pierre Ritter de Chlumezki travaille avec le plus grand succès, on prépare également une série de publications puisées aux sources et dignes d'intérêt. Quant à la Hongrie, non-seulement Louis de Szallay a publié l'an dernier un manuscrit extrêmement intéressant des anciennes révolutions de ce pays, mais le docteur Gustave Wenz, professeur à l'Université de Pesth, vient de démontrer la nécessité d'écrire l'histoire de la Hongrie, depuis les temps les plus reculés, en y apportant l'esprit d'investigation scientifique de notre époque.

N'oublions pas de mentionner encore que le professeur Adam Wolf de Pesth et le professeur Arneth de Vienne se disposent à publier des traités d'histoire sur le temps de Marie-Thérèse et du prince Eugène de Savoie; nous sommes loin d'avoir épuisé par là tout ce qu'il y a à dire sur le mouvement historique de l'empire d'Autriche. Nous n'aurons fait qu'indiquer aux lecteurs de cette Revue quelques-unes des publications les plus intéressantes de ce pays. Partout où l'on jette les yeux en Autriche, on voit des entreprises de ce genre, soit en préparation, soit déjà en voie d'exécution, et il n'y a pas de doute que, sous ce rapport du moins, la littérature autrichienne ne s'achemine vers un bel avenir, surtout si le gouvernement continue à encourager le progrès des sciences dans les universités, comme il a commencé à le faire dans ces derniers temps. HENRI WILMÈS.

---

## UNE VISITE DE BAYARD TAYLOR CHEZ ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

Un voyageur américain bien connu, Bayard Taylor écrivit, il y a quelques mois, à propos d'une visite qu'il fit à Alexandre de Humboldt, la lettre suivante à la *Tribune de New-York* :

Berlin, 25 novembre 1856.

Je suis venu à Berlin, non pour voir ses musées et ses galeries, sa belle Lindenstrass, ses opéras et ses théâtres, ni pour prendre part à la vie si animée de ses rues et de ses salons, mais pour parler au plus grand homme de notre époque, pour parler à Alexandre de Humboldt.

Un petit homme trapu, carré des épaules, pouvant avoir une cinquantaine d'années, et que je reconnus de suite pour être Seifert, vint m'ouvrir. — « Etes-vous monsieur Taylor? » me dit-il en m'abordant. — « Oui, » répondis-je. — « Eh bien! ajouta-t-il, Son Excellence est toute disposée à vous recevoir. »

Il me conduisit dans une chambre remplie d'oiseaux empaillés et d'autres objets d'histoire naturelle, et de là dans une grande bibliothèque, qui renfermait tous les présents qu'avaient faits à l'illustre savant les auteurs, les artistes et les savants. Je marchai, entre deux longues tables, couvertes d'énormes in-folios, vers la porte la plus proche, qui ouvrait sur le cabinet d'étude. Ceux qui ont vu la magnifique lithographie du tableau de Hildebrand, savent parfaitement bien quelle apparence a cette chambre. Là se trouvaient la modeste et simple table, le pupitre couvert de papiers et de manuscrits, le petit sofa vert, et les mêmes cartes et les mêmes tableaux appendus aux murs couleur de sable. La lithographie s'était trouvée pendant si longtemps chez moi dans ma propre chambre, que je reconnus sur-le-champ le moindre des objets qu'elle représente.

Seifert se dirigea vers une porte intérieure, dit mon nom, et aussitôt Humboldt parut. Il vint au-devant de moi avec une prévenance et une cordialité qui me firent reconnaître immédiatement en lui un ami. Il me tendit la main en me demandant si nous voulions parler allemand ou anglais. « Votre lettre fut celle d'un Allemand, me dit-il, et sans doute vous parlez cette langue très facilement. Cependant je suis toujours familiarisé avec l'anglais. »

Il me fit prendre place à un des bouts du sofa vert, en me faisant remarquer qu'il s'y asseyait rarement lui-même. Puis il plaça à côté une simple chaise de paille et s'y assit, me priant de parler un peu plus haut que d'habitude, parce que, disait-il, il n'avait plus son ouïe d'autrefois.

En jetant les yeux sur le vénérable et majestueux vieillard, je me souvins des paroles de Tennyson sur Washington : « *Oh good gray head which all men know!* » « O noble tête blanche que tout le monde connaît! »

La première impression que font les traits de Humboldt, c'est celle d'une grande douceur et d'un amour ardent de l'humanité. Son front massif, chargé de tout le savoir entassé pendant près d'un siècle, a une tendance à se porter en avant et ombrage sa poitrine comme un épi de blé mûr; cependant, quand on regarde ce front par dessous, on rencontre une paire de beaux yeux bleus et clairs, qui ont le calme et la sérénité de l'enfance. Dans ces yeux brille cet amour qu'il a toujours eu pour la vérité et cette jeunesse immortelle du cœur, qui font si faci-

Digitized by Google

lement supporter à sa tête la neige de quatre-vingt-sept hivers. Sa première vue inspire de la confiance, et l'on sent qu'il nous donnera la sienne, si nous en sommes dignes. Je m'étais approché de lui avec un sentiment tout naturel de respect et de vénération, mais en moins de cinq minutes, je sentis que je l'aimais, et de ce moment je pus causer avec lui aussi franchement qu'avec un ami de mon âge. Son nez, sa bouche et son menton portent le cachet de ce grave caractère teutonique, dont le type pur annonce constamment une simplicité et une loyauté sincères.

Je fus très surpris de l'expression de souffrance que je remarquai sur sa figure. Je savais qu'il avait été fréquemment indisposé pendant le cours de l'année précédente, et l'on m'avait dit que les symptômes de sa grande vieillesse commençaient à se déclarer; pourtant je ne lui aurais pas donné plus de soixante-quinze ans. Il a peu et de petites rides, et sa peau est douce et telle qu'il est rare de la rencontrer chez des vieillards. Ses cheveux, quoique blancs comme la neige, sont encore abondants; sa démarche est lente, mais ferme, et quand il se présente devant quelqu'un, il est d'une activité infatigable. Sur vingt-quatre heures, il n'en dort que quatre; il lit et écrit lui-même sa correspondance épistolaire de tous les jours, et aucune nouvelle de quelque intérêt ne lui échappe. Je ne me suis pas aperçu que sa mémoire, la première des facultés intellectuelles qui commence à déchoir, ait souffert quelque atteinte. Il parle vite et avec la plus grande facilité, sans être jamais embarrassé d'un mot, soit qu'il parle allemand, soit qu'il s'exprime en anglais, et il ne semblait nullement remarquer qu'il changeait cinq à six fois de langue dans le cours de notre conversation. Il ne resta pas dix minutes assis sur sa chaise; il se levait souvent et se promenait par la chambre, me faisant voir de temps à autre un tableau, ou ouvrant un livre pour expliquer ses remarques...

Je lui parlai de mon projet de voyage en Russie et de mon désir de parcourir les provinces russo-tartares de l'Asie centrale. Il me dit que la steppe des Kirghiz était fort monotone, et que cinquante milles y faisaient la même impression que plusieurs centaines de milles qu'on parcourait ailleurs; mais que pourtant le peuple était digne du plus grand intérêt. Il pensait que si j'allais dans ce pays, je ne rencontrerais aucune difficulté pour arriver, en partant de là, jusqu'à la frontière de la Chine, et que les provinces méridionales de la Sibérie me dédommageraient surtout de mes fatigues, car la nature, entre les monts Altaï, était extrêmement grandiose. Dans une des localités sibériennes, il avait vu et compté de sa fenêtre onze pics couverts de neiges éternelles. Les Kirghiz, ajouta-t-il, appartiennent au petit nombre de races humaines dont les coutumes n'ont pas changé depuis des siècles, et ils ont la remarquable propriété d'unir la vie monastique à la vie nomade. Ils sont en partie bouddhistes, en partie musulmans, et leurs sectes monacales suivent les différentes tribus dans leurs voyages, pratiquant leurs exercices religieux dans leurs camps, au milieu d'un cercle consacré qu'ils tracent avec des lances. Il a observé leurs cérémonies, et la ressemblance de celles-ci avec les cérémonies de l'Église catholique lui a causé une grande surprise...

Après m'avoir montré quelques aquarelles de Hildebrand, il revint s'asseoir sur sa chaise, et commença à causer des affaires américaines, dont il me semblait avoir une parfaite connaissance. Il parla avec beaucoup d'éloge du colonel Frémont, dont il regrettait vivement la défaite électorale. « Cependant, me dit-il, c'est là un symptôme des plus heureux, un bon augure pour votre pays, que plus d'un demi-million de voix aient porté un homme du caractère et du talent de M. Frémont. »

Relativement à Buchanan, il ajouta : « Il n'y a pas bien longtemps, j'eus l'occasion, dans une lettre qui a été publiée, de parler de son manifeste d'Ostende, et je ne pouvais désigner son humeur par une expression plus douce que celle de *nature sauvage*. »

Il me parla ensuite de nos auteurs et s'informa surtout de Washington Irving, qu'il eut l'occasion de voir une fois. Je lui fis observer que je connaissais M. Irving, et que je l'avais vu peu de temps avant son départ de New-York. « Il doit avoir au moins cinquante ans, » dit Humboldt. « Il en a soixante-dix, répliquai-je, mais il est aussi jeune que jamais. » — « Ah! répondit-il, j'ai vécu si longtemps que j'ai presque oublié la mesure du temps. J'appartiens à l'époque des Jefferson et des Gallatin, et j'entendis parler de la mort de Washington, quand je voyageais dans l'Amérique du Sud. »

H. Willms.

Paris, Imprimerie Dubuisson et C^e, rue Coq-Héron, 5.

Digitized by Google

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

CORRESPONDANCE.

On nous communique la rectification suivante que notre impartialité nous fait un devoir d'insérer *in extenso :*

« M. de Goncourt, dans un article touchant le troisième volume des *Lettere Pittoriche*, publié dernièrement par M. Gualandi, de Bologne, à propos de quelques lettres du peintre Lebrun, s'exprime dans les termes suivants :

« Cette correspondance n'est malheureusement pas en son entier. Cinq autres lettres inédites de Lebrun au Grand-Duc, conservées aux archives, sont encore à publier. J'en avais commencé la copie l'an dernier ; *mais des formalités sans nombre et le mauvais vouloir très poli de MM. les archivistes florentins m'ont arrêté net au milieu de mon travail.* Un de mes amis, plus heureux que moi, M. L. Passy, possède la copie de ces lettres. Espérons qu'il n'en fera pas attendre la publication. » (*Revue Contemporaine et Athenæum français*, livraison du 28 février 1857.)

La surintendance générale des archives du grand-duché de Toscane ne saurait rester indifférente à ce que l'assertion de M. de Goncourt renferme de blessant pour elle. En premier lieu, ses règlements, sanctionnés par S. A. I. et R. le Grand-Duc, ont été jusqu'ici considérés, par les étrangers impartiaux, comme étant empreints d'une largesse sans exemple en Italie et ailleurs. En tous cas, l'accusation de sévérité ne pourrait être lancée contre les employés, qui ne font qu'appliquer les règlements confiés à leurs soins.

Or, voici ce qui s'est passé au mois de janvier 1856, entre MM. de Goncourt frères et la surintendance générale des archives.

Le 6 janvier, MM. Edmond et Jules de Goncourt, accompagnés de M. Louis Passy, se présentèrent aux archives, munis d'une lettre de M. le professeur Parlatore qui les recommandait au surintendant. Ils demandèrent l'autorisation de visiter les archives, d'y travailler, ainsi que de recueillir les documents y déposés, relatifs à l'histoire sociale et littéraire de la France pendant le XVIII^e siècle. M. Passy désirait faire remonter ses recherches même aux XVI^e et XVII^e siècles.

Le surintendant, tout en accueillant leurs demandes, prévint ces messieurs que, d'après les règlements, il était tenu de les prier de vouloir bien adresser une pétition à Son Excellence M. le président du conseil des ministres.

M. Passy ayant, le 15 janvier, et M. de Goncourt le 19 du même mois, présenté la pétition dont il s'agit, ces demandes, sur la proposition du surintendant, furent renvoyées aux archives le 18 et le 22 janvier, revêtues de l'autorisation réclamée de Son Excellence.

Du 19 au 29 janvier, M. Passy fréquenta les archives, obtint ce qu'il demanda, et, par conséquent, comme l'assure M. de Goncourt, les cinq lettres du peintre Lebrun au Grand-Duc de Toscane. MM. de Goncourt ne profitèrent que pendant trois jours de leur permission ! savoir : les 28, 29 et 30 janvier. Le premier jour, ils compulsèrent l'inventaire des documents qui se rapportent au règne de Côme III ; le 29, ils demandèrent trois dossiers (les n^os 171, 172 et 864) des archives de la régence ; l'archiviste se fit un devoir d'aller les chercher, mais il en prévint en même temps le surintendant. Celui-ci, tout bien pondéré, ne se crut pas assez autorisé à communiquer auxdits messieurs des documents ayant trait au gouvernement de la dynastie actuellement régnante en Toscane. Nous pouvons cependant affirmer que les cinq lettres du peintre Lebrun ne se trouvaient pas dans les dossiers qui contenaient des documents relatifs aux années 1737-1754 de la régence. Le troisième jour, MM. de Goncourt demandèrent et obtinrent deux dossiers (n^os 132 et 135) de la correspondance de Jean Gaston, et en copièrent ce que bon leur sembla. Tout cela appert des registres que tient l'employé chargé de surveiller la salle où se font les études et les recherches

La surintendance des Archives ignore ce qu'il

Digitized by Google

pouvait y avoir de commun entre MM. de Goncourt et M. Passy: ce qu'elle sait, c'est qu'ils se présentèrent ensemble, munis d'une lettre de recommandation de M. le professeur Parlatore; qu'ils furent également admis tous les trois, et que rien de ce qu'obtint M. Passy (entr'autres documents, les lettres du peintre Lebrun), ne fut refusé à MM. de Goncourt; qu'enfin, M. Passy, avant de quitter la Toscane, vint prendre congé du surintendant et lui laissa le billet suivant, où figurent aussi les noms de MM. de Goncourt.

« M. Louis Passy, avant de partir, est venu offrir à M. le surintendant ses respects et ses remerciements pour la faveur qui lui a été accordée, ainsi qu'à ses amis, MM. de Goncourt, de travailler aux archives. Il regrette très vivement de ne pouvoir exprimer de vive voix tous les sentiments de reconnaissance qu'il a l'honneur de consigner ici par écrit.

» Ce 6 février 1856.

» LOUIS PASSY. »

Si, en s'exprimant ainsi, M. Passy parlait au nom de MM. de Goncourt, qu'il nous soit ici permis de demander à ces derniers comment des remerciements si explicites se laisseraient jamais concilier avec le prétendu *mauvais vouloir très poli des archivistes florentins?* Et si M. Passy parlait en son nom, et n'avait pas reçu mandat de MM. de Goncourt, nous pourrions toujours citer pareil billet comme un témoignage non suspect des bons procédés dont furent l'objet MM. de Goncourt; procédés que M. Passy n'aurait certainement pas voulu rappeler comme dignes de remerciements, s'ils avaient pu mériter l'accusation de mauvais vouloir formulée aujourd'hui contre eux par M. de Goncourt.

D'après cette simple exposition des faits, étayés de preuves irrécusables, le public n'a maintenant qu'à prononcer. »

---

## LIVRES FRANÇAIS.

**Barbier.** Chronique de la régence et du règne de Louis XV (1718-1763), ou Journal de Barbier, avocat au parlement de Paris. 1re édition complète, conforme au manuscrit autographe de l'auteur, etc. 5e série. (1751-1756). In-18. Paris, lib. Charpentier, 3 fr. 50 c.

**Barbier de Montault** (l'abbé). L'Année liturgique à Rome. In-18. Paris, lib. V. Didron.

**Barrau** (Théophile). Du Rôle de la famille dans l'éducation, ou Théorie de l'éducation publique et privée. In-8o, XII-375 p. Paris, L. Hachette et Ce, 6 fr.

**Beaumont-Vassy** (de). Histoire de mon temps. 1re série : Règne de Louis-Philippe. Seconde république. (1830-1851). Tome III. In-8o. 523 p. Paris, lib. Perrotin, 6 fr.

**Cancalon** (Victor). Histoire de l'agriculture, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la mort de Charlemagne. Documents inédits sur l'histoire des Gaulois, leur origine, etc. In-8o, XXVI-674 p. Paris, lib. agricole; lib. Guillaumin.

**Chassant** (Alph.) Petit vocabulaire latin-français du XIIIe siècle, extrait d'un manuscrit de la bibliothèque d'Evreux. In-12, XVI-47 p. Paris, lib. A. Aubry. 2 fr. 50 c.

**Duchange.** La Citadelle et la Plaine (Laon). Souvenirs historiques. In-8o, 93 p. Laon, imp. Fleury.

**Dumont** Histoire des fiefs et principaux villages de la seigneurie de Commercy. Tome II, comprenant Laneuville-au-Rupt, Saint-Aubin, Sommières et Saulx-en-Barrois, Ménil-la-Horgne, Ville-Yssey, Chonville et Morville, et l'abbaye de Riéval. Grand in-8o, 468 p. et 6 cartes. Paris, lib. Derache.

**Garnier** (Joseph). Du Principe de population. Energie de ce principe; avantages et maux qui peuvent en résulter; obstacles qu'il rencontre ou qu'on peut lui opposer; remède pour en contrebalancer les effets; théories économiques, politiques, morales et socialistes auxquelles il a donné lieu; contrainte morale; réformes économiques, politiques et sociales; émigration, charité, socialisme; droit au travail, etc. In-18 jésus, XX-351 p. Paris, lib. Garnier frères; Guillaumin et Ce, 3 fr. 50 c.

**Germain** (A.). Nouvelles Recherches sur la secte des Multipliants, d'après les manuscrits autographes, encore inédits. In-4o, 84 p. et une pl. Montpellier, imp. Boehme.

**Goncourt** (Ed. et J. de). Sophie Arnould, d'après sa correspondance et ses mémoires inédits. In-12, 203 p. Alençon, imp. et lib. Poulet-Malassis et de Broise. Paris, même maison, 2 fr.

**Hommaire de Hell** (Xavier). Voyage en Turquie et en Perse, exécuté par ordre du gouvernement français, pendant les années 1846, 1847 et 1848. Tome III. Grand in-8o, 368 p. Paris, imp. Martinet; lib. Bertrand.

**Labruyerre** (L.). Les Ruses du braconnage mises à découvert, ou mémoires et instructions sur la chasse et le braconnage, avec quelques figures en taille de bois. *Nouvelle édition*, avec une introduction, par Adolphe d'Houdetot. In-12, 232 p. et vignettes. Paris, imp. et lib. Ve Bouchard-Huzard, 4 fr. 50 c. La première édition est de 1771.

**Meunier** (Francis). Essai sur la vie et les ouvrages de Nicole Oresme. In-8o, VI-208 p. Paris, imp. Lahure; lib. A. Durand.

Nouvelle Biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, avec les renseignements bibliographiques et l'indication des sources à consulter; publiée sous la direction de M. le docteur Hoefer. Tome XIV. In-8o, VI-880 p. (Fua-Effendi Geoffrin). Paris, imp. et lib. Firmin Didot frères, fils et Ce.

Digitized by Google

**Picot.** Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le XVIIIe siècle. 3e *édition*, considérablement augmentée d'après les manuscrits de l'auteur, et d'autres notes supplémentaires. Tome VII. 1796-1800. In-8o, 504 p. Paris, imp. et lib. Ad. Le Clère et Ce.

**Pilotelle.** Notice historique sur Paul-Esprit-Marie de la Bourdonnaye, comte de Blossac, intendant de la généralité de Poitiers (1751-1784), et Recherches sur la promenade qui porte son nom (1753-1856. In-8o, 83 p. et portrait. Poitiers, imp. Dupré. (1856).

**Quicherat** (L.). Vocabulaire latin-français des noms propres de la langue latine. In-8o, VIII-176 p. Paris, lib. Hachette et Ce, 2 fr. 50 c.

**Raguse** (de). Mémoires du maréchal Marmont, duc de Raguse, de 1792 à 1841, imprimés sur le manuscrit original de l'auteur, avec le portrait du duc de Reichstadt, celui du duc de Raguse et 4 *fac-simile* de Charles X, du duc d'Angoulême, de l'empereur Nicolas et du duc de Raguse. 2e *édition*. Tomes VI à IX. 4 volumes in-8o, 1,765 p. Paris, lib. Perrotin. Chaque vol., 6 fr. Edition terminée.

**Saint-Julien.** Les Courriers de la Fronde. En vers burlesques. Revus et annotés par M. C. Moreau. Tome Ier. In-16, XXXI-392 p. Paris, lib. P. Jannet. 5 fr.

**Sémichon.** La Paix et la Trêve de Dieu, histoire des premiers développements du tiers état par l'Eglise et les associations. In-8o, XII-448 p. Paris, lib. Didier et Ce.

## LIVRES ANGLAIS.

**Alison** (Arch.) History of Europe from Fall of Napoleon I., V. 6, 8vo, 15*s*.

**Amos** (And.) English Constitution in the Reign of Charles II., 8vo, 10*s*.

**Armstrong** (Alex.) Personal Narrative of the Discovery of the North-West Passage, 8vo, 16*s*.

**Bacon** (Delia) Philosophy of the Plays of Shakespeare Unfolded, 8vo. 18*s*.

**Bakewell** (Esther) Glenwood Manor-House a Novel, post 8vo, 6*s*.

**Barrett** (W. J.) Andreas, a Tragedy, 12mo, 4*s*.

**Bell** (Robt). English Poets. — Ancient Poems, Ballads, and Songs of the Peasantry, 12mo, 2*s* 6*d*.

**Binning** (R. B.) Travels in Persia, Ceylon, etc., 2 v. 8vo, 1*l* 8*s*.

**Blashfield** (J. M.) Selection of Vases, Statues, Busts, etc., from Terra-Cottas, 4to, 1*l* 11*s* 6*d*.

**Carrel's** History of the Counter Revolution in England, post 8vo, 3*s* 6*d*.

**Bray** (Mrs.) Sketch of the Life of Handel, 12mo, 2*s* 6*d*.

**Breen** (Hen. H.) Blemishe and Defects of Modern English Literature, 8vo, 10*s* 6*d*.

**Brontë** (Miss C.) Life of, by Mrs. Gaskell, 2 v. post 8vo, 1*l* 4*s*.

**Brooke** (Rich.) Visits to Memorable Fields of Battle in England, 15th. Century, roy. 8vo, 15*s*.

**Bunbury** (Selina) Visit to Russia after the War in 1856, 2 v. post 8vo, 21*s*.

## LIVRES ALLEMANDS.

**Crusius.** Griechisch-Deutsches Wœrterbuch uber die Gedichte des Homeros und Homeriden. Dictionnaire grec-allemand des poèmes d'Homère et des Homérides, par E.-E. Seiler. In-8. Leipzig. 6 fr. 75.

**Hafis** Lieder. Persisch mit dem Commentar des Sudi. Poésies d'Hafis, texte persan avec le commentaire de Sudi, publié par Brockaus. 1 vol. 4 cah. in-4. Leipzig, 10 fr. 75.

**Hammer-Purgstall.** Litteraturgeschichte der Araber, Histoire littéraire des Arabes. 2e partie 7e vol. (1143-1258). In-4. Vienne, 42 fr. 75. Les 7 volumes, 224 fr.

**Betts.** Paulus in den wichtigsten Augenblicken seines Lebens und Wirkens. Saint Paul dans les moments les plus importants de sa vie et de son apostolat. Traduit du hollandais par C. Groy. In-12. Gotha, 4 fr.

**Brandis.** Aristoteles und seine akademische Zeitgenossen. Aristote et ses contemporains académiques. 2e partie. In-8. Berlin, 19 fr.

**Hahn-Hahn,** Ida. Die Martyre. Bilder aus den 3 ersten Jahrhunderten der Christlichen Kirche. Les martyrs; tableaux tirés des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne. In-8. Mayence, 5 fr.

**Reliquiæ** Juris ecclesiastici antiquissimæ, Græce ed. A. P. de Lagarde. In-8. Leipzig, 6 fr. 75.

**Richter** Vater Unser in Bildern. Notre Père en images. 10 planches gravées sur bois. Gr. in-4. Dresde, 6 fr. 75.

**Ritter** H. et L. **Preller.** Historia philosophiæ Græcæ et romanæ ex fortium locis contexta. 2e édit. in-8. Gotha. 10 fr. 75 c.

## PÉRIODIQUES FRANÇAIS.

### *L'Artiste.*

12 avril. Th. Gautier. Les caricatures de Léonard de Vinci. — F. de Mercey. La Vénus de Médicis. — Erckmann. Le sacrifice d'Abraham. — 19 avril. Xavier Aubryet. La galerie du XIXe siècle. Rossini. — Th. Gautier. Galerie de M. Th. Patureau. — Erckmann. Le sacrifice d'Abraham. — L. Bouilhet. Démolitions.

### *Le Correspondant* (25 avril).

Comte de Montalembert. Des appels comme d'abus et des articles organiques du concordat. — Ernest Grégoire. Historiens allemands. Léopold Ranke. — Thibaut-Lefèvre. Situation diplomatique de la Valachie. — A. de Broglie. Le libre examen de la vérité de la foi, par le P. Deschamps. — Albert du Boys. Le cardinal Ximénès et l'inquisition espagnole. — Léon Vingtain. Etudes sur la vie publique de Royer Collard. — Ch. Lenormant. De l'Union des arts et de l'industrie, par M. de Laborde. — H. Mercier de Lacombe. Philosophie contemporaine. — A. de Pontmartin. L'Académie française. — Lady Fullarton. Madame de Bonneval. — Ernest Gervais. Odes et prières de M. Oct Ducros

Digitized by Google

*L'Illustration.*

18 avril. Le chemin de fer de la Méditerranée. — A. de Beaumont. De l'union des arts et de l'industrie, par M. le comte de Laborde. — F. Hugonnet. Souvenirs d'un chef de bureau arabe (suite). C. Bulard. Sélénographie ou description de la lune. — 25 avril. Léon de Wailly. Les poètes en 1857. P. Véron, Eug. d'Araquy, J. Lerby, E-M. Bouzique, J. Bornet, Ch.-Aug. Grivot, L. Audiffret, Emile Grimaud, J. Lainné, Ed. Grenier, B. Quinet, Daufresne de la Chevalerie, P. Gagne, A.-J. du Pays. — Les constructions nouvelles du Louvre. — C. Bulard. Sélénographie. — F. Hugonnet. Souvenirs d'un chef de bureau arabe (suite).

*Journal des Economistes* (avril).

L. de Lavergne. Economie rurale de la France. — Cl. Juglar. Des crises commerciales et monétaires de 1800 à 1857. Ed. Simon.—L'Industrie des mines en Prusse. — H. Passy. Histoire des impôts généraux sur la propriété et le revenu, par M. Esquirou de Parieu. — Courcelle-Seneuil. Histoire de France, par Aimé Martin. — J. Passy. Sir Robert Peel, par M. Guizot.

*Le Monde Illustré* (18 avril).

G. Murr. Le grand-duc Constantin. — Méry. L'Arc de l'Etoile. — Babinet. Sur la fin du monde. — George Sand. Les dames vertes (roman).

*Revue de l'Art Chrétien* (avril).

Galoppe d'Onquaire. Eglise Sainte-Clotilde, à Paris. — L'abbé Auber. Iconographie de l'Immaculée Conception. — L'abbé Sagette. De la poésie liturgique du moyen âge (1er article). — Léon Drouyn. Monographie de Saint-Martin de Sescas. — Ph. de Chennevières. — Imagerie d'église du XVIIe siècle. — Gilbert. Distribution de gants aux artistes du moyen âge.

*Revue Contemporaine* (15 avril).

Du Cellier. Les classes ouvrières en France depuis 1789 (2e partie). — A. Legoyt. De la cherté et de ses conséquences sur le mouvement de la population. — L. Etienne. Les poètes de la guerre en Angleterre. — Henri de Coux. Sept ans en Océanie: Uvéa, l'île catholique. — Champfleury. Histoire de Richard Loyauté (nouvelle) — Leconte de Lisle. La vision de Brahma (poésie). — *Revue Critique*: Le livre des miracles et autres opuscules de Georges Florent, évêque de Tours, de M. H.-L. Bordier. — L'Empire des Tzars, par M. J.-H. Schnitzler. — Gedichte von Michaël. Vœrœsmarty (Poésies de Vœrœsmarty); Dalkony vecske a magyar n'ep szamara (Livre de chants pour le peuple hongrois); Poésies hongroises. de Paul Durivage (Hiador); Esztergomi fœgyhaz Foiszentelési-Albuma (Album de consécration de la cathédrale de Gran, de M. C.-M. Kertbeny. — *Mélanges* : H. Aucapitaine. R'adamès(Une ville du Sahara). — *Chronique*, par A. de Calonne. — Bulletin bibliographique : Publications nouvelles.

*Revue des Deux-Mondes* (15 avril).

J.-J. Ampère. L'Histoire romaine à Rome, VII. — Henry Murger. Les vacances de Camille. 1re partie. — Paul Janet. Stéphansfeld. Des caractères et du traitement de la folie — Th. Pavie. Etudes sur l'Inde ancienne et moderne. IV. Les Héros pieux, les pandavas. — Babinet. De l'aimant et du magnétisme terrestre. 2e partie. — Bailleux et Mariy. L'Espagne, ses finances et ses chemins de fer. — Villemain. Souvenirs contemporains. Une conversation sous l'Empire. — A. Maury. La philologie comparée. — Payen. D'une nouvelle source de produits alimentaires.

PÉRIODIQUES ANGLAIS.

*Blackwood's Magazine* (april, 1857).

All-Fools' Day; or, The Rival Robbers : a Political Pantomime. Scenes of Clerical Life. No. II. Mr. Gilfil's Love-Story. Part II. — Afoot. — Botany and Brigands in Greece. — The Athelings; or, The Three Gifts. Part XI. The Land of Gold — Meleager's Lament for his Wife Heliodora. — Remonstrance with Dickens.—Letters from a Lighthouse. No. III.

*Fraser's Magazine* (april, 1857).

Siam and the Siamese. — The Laird's Seam. By the Author of 'Meg of Elibank. — German Love. — Six Months at Kertch. — The Interpreter : a Tale of the War. Part IV. By G. J. Whyte Melville Author of 'Digby Grand,' etc. — Literary Style. In Two Parts. Part II. — The Raven. — Calderon. — Ancient History of Sunbury. — Some Talk about Food. — The song of the Surrijee, or Wallachian Courier. — The Elections.

*Bentley's Miscellany* (april, 1857).

The Millionaire of Mincing-Lane. A Tale of the Times. By Dudley Costello. Chaps. X., XI., and XII. — Dumas the Younger. — Historical anecdotes of the Opera. — Judas the Apostate. By Mrs. Bushby. — Cromwell and his Correspondents. — Scoring the King. — A Fisherman's Letter to His Chum in India. — The Silversmith of Acre. — Mrs. Jordan. By T. P. Grinsted. — Robert Hunter's Ghost. — Malherbe. By Monkshood.

*Titan* (april, 1857).

The odd Chair of the French Academy. By the Author of 'The Sorbonne.' — Our Wish : A tale in Four Parts. — Archbishop Leighton. — Voices from the Crystal courts. By M. E. Arnold No. IV. A Voice from the Alhambra Court. — Old Letters—Olivier Cromwell to Sir T. Fairfax. — The Walpurgis Night. From the German of Zschokke. — China. By Thomas de Quincey. — An Hour in the Scottish Academy. — April Fools. By T. K. Hervey. — A Spring song. — The New Books.

*The Eclectic Review* (april, 1857).

Dutch History and Literature. — Egyptology. — Liturgies and Free Prayer. Travels in Australasia. — The Wandering Jew. — Over Darien, by a Ship

Digitized by Google

Canal. — Cambridge in the Seventeenth Century. — Quarterly Review of French Literature. — Brief Notices, etc. etc.

*The Monthly Review* (april, 1857).

China and Siam. — Italian Revolutions. — Chaldæa and Persia. — The English Abroad. — Mr. Thackeray on Charity. — Electioneering Tactics.

*The Dublin University Magazine*, (april, 1857).

The Cardinal Treaties of Mediæval and Modern History. By Prof. Creasy, M. A. No. 2 : The Treaty of Constance. — Sonnets. By Francis Davis. — The Fortunes of Glencore. (Conclusion ) — Dr. Fitzgerald, Bishop of Cork. — Ruth.— Victor Cousin and Illustrious Ladies of the 17th Century. — John Twiller. Chaps. XVII. and XVIII. — Madame Poff. — Aurora Leigh. — Tutors of the Young Idea. By W. Blanchard Jerrold. — Elizabethan Days. By T. Irwin. — The Rides and Reveries of Mr. Æsop Smith. (Continued). — Who Wrote the Earlier Waverley Novels?

JOURNAUX FRANÇAIS.

*Assemblée Nationale* 10 avril. Lerminier. Histoire du règne de Henri IV, par M. A. Poirson. — 11 avril. A. de Pontmartin. Les conférences du R. P. Félix à Notre-Dame de Paris. — 16 avril. A. Bourguignat. Traité de droit administratif, par Dufour. Police des eaux, par le même. Les lois des mines, par le même. — 22 avril. Albert du Boys. De l'Education, par Mgr Dupanloup. Tomes I, II et III. — 24 avril. Nourrisson. Etudes historiques sur le général Desaix, par M. F. Martha-Beker.

*Le Constitutionnel*. 12 avril. Paulin Limayrac. Choix d'études sur la littérature contemporaine, par M. A. Villemain. — 21 avril. P. Limayrac. Etudes d'histoire religieuse, par M. Ernest Renan. — 23 avril. Louis Enault. Afraja, de M. Th. Mügge. Barry-Lindon, de W. Thackeray. Voyage artistique en France, par Léonce de Pesquidoux. L'immortalité de l'âme chez les Juifs, par le docteur Bréchet.

*La Gazette de France*. 11 avril. Gaymard. L'Instituteur des aveugles, journal mensuel, par J. Guadet. — 14 avril. Guttinguer. Contes Kosaks de Michel Czaykowski. — 13 et 14 avril. E. Mangen. Du projet de Code de justice militaire pour l'armée de terre. — 18 avril. Louis de La Roque. De la colonisation de l'Algérie, par M. L. de Beaudicour. — 17 avril. Guttinguer. Poètes nouveaux. Traduction de Pindare, par M. A. Fresse-Montval. Dante, par L. Ratisbonne. Juvénal à Paris, par M. Dupuis. Les Traditionnelles, par Jean Reboul. Les Vendéens, par E. Grimaud. Fables de M. L. Bourguin. Improvisations de madame Stéph. Fraissinet.

*Journal des Débats*. 10 avril. Jules-Janin. L'Imitation de Jésus-Christ, traduit par Michel de Marillac. — 11 et 21 avril. Ch. Daremberg. Eléments de pathologie générale, par M. Chomel (1er art.). — 12 avril. Docteur Al. Donné. Une excursion dans la Camargue. — 14 et 16 avril. Edmond Blanc. De la Réforme catholique de l'Eglise, de Vincenzo Gioberti. — 15 avril. Henri Baudrillart. Histoire de l'assistance dans les temps anciens et modernes, par M. Alex. Monnier. — 17 avril. Edouard Laboulaye. La liberté de conscience, par Jules Simon. — 18 avril. Jules Duval. Chemins de fer de l'Algérie. — 19 avril. Philarète Chasles. Le Chevalier Sarti, par M. P. Scudo. — F. Barrière. Poésies, de M. Ch.-Auguste Grivot.

*Le Moniteur Universel*. 11 avril. Rapetti. Mémoires du maréchal Marmont. — 12 avril. J.-L. Roche. Essai de Théodicée pratique, de M. l'abbé Gabriel. Le scepticisme de Kant, de M. E. Maurial. L'Imitation de Jésus-Christ, traduction de M. l'abbé Darboy. — 13 et 14 avril. Guillaume Depping. Aventures d'un savant chez les Samoyèdes (fin). — 15 avril. Ch. Friès. Conservatoire impérial des arts et métiers: cours de chimie appliqué à l'industrie, de M. Payen. — 16 avril. Ed. Thierry. Les femmes comme elles sont, par M. A. Houssaye. Les six aventures, par Maxime Du Camp. — 17 avril. Commerce de colportage en Russie. — 20 avril. Sainte-Beuve. Souvenirs militaires et intimes du général vicomte de Pelleport. — 20 avril. Paul Pougin. Etudes sur les associations ouvrières, par M. le vicomte A. Lemercier. — 21 avril. Ed. Thierry. Mémoires de madame de la Guette, édition annotée par M. Moreau. La mort du Juif-Errant, par Ed. Grenier. Aline, par Valery-Vernier.

*La Patrie*. 11 avril. Nogent Saint-Laurents. Du nouveau Code de justice militaire pour l'armée de terre. — 15 avril. Joncières. Du suicide, par le docteur E. Lisle. — 16 et 18 avril. Pierre Lacour. La Kabylie. — 19 et 23 avril. Herman. De l'expropriation en matière de voirie urbaine. — 20 avril. Schiller. Les causes du décroissement de la population en France. — 22 avril. Le Play. Des causes du décroissement de la population en France.

*Le Pays*. 17 avril. Ch. Livet. Les aventures du baron de Fœneste, par Daubigné, édition annotée par M. Prosper Mérimée. — 21 avril. J. Barbey d'Aurevilly. Etudes d'histoire religieuse, par M. Ernest Renan, I.

*La Presse*. 10 avril. Docteur Yvan. La viande de cheval et l'igname de Chine. Dîner d'hippophiles. — 13 avril. Isidore Cahen. Journal de l'avocat Barbier. 16 avril. Alfred Darimon. Cours d'économie politique, par M. Michel Chevalier. — 21 avril. Frédéric Gaillardet. Du mariage et de la famille aux Etats-Unis. — 22 avril. J. Cahen. Adrien, par H. Corne. La Suisse allemande, par madame Dora d'Istria. De la guerre, par P. Larroque.

*Le Siècle*. 10 avril. L. Cuzon. De l'état actuel des prisons, VI. — 13 et 14 avril. Taxile Delord. Le clergé au XVIIe siècle. — 17 avril. P. Lanfrey. Du parti catholique, I — 18 avril. Richard (du Cantal). La dépopulation des campagnes. Moyen de la prévenir (2e article). — 21 avril. Charles Ballot. De l'application des tarifs de chemins de fer en matière de transport de marchandises. — 20 avril, Lamer-

Digitized by Google

tine. Boileau, I-IV. — 23 avril. Docteur Louis Cruveilhier. De la genèse et des principes métaphysiques de la science moderne, par Fr. Morin.

*L'Union*. 10 avril. Th. Anne. Mémoires du duc de Raguse (deuxième article). — 23 avril. A. de Martonne. Œuvres complètes de J.-B. Poquelin de Molière, édition de M. Ph. Chasles. — 19 avril. Alfred Nettement. Sir Robert Peel, par M. Guizot.

*L'Univers*. 18 avril. Horoy. Histoire de France, par A. Gabourd, tome VI. — 19 avril. D. Guéranger. L'Eglise et l'Empire romain au IVe siècle, par le prince A. de Broglie

---

## NOUVELLES DE LA LITTÉRATURE ET DES ARTS.

### VENTE DE TABLEAUX.

Jamais, depuis la vente du maréchal Soult, on n'avait vu un acharnement pareil à celui que les amateurs ont montré à celle de M. Th. Patureau, qui a eu lieu, il y a quelques jours, à l'hôtel Drouot. Soixante-huit toiles ont été mises aux enchères, et certes jamais tableaux n'ont atteint des prix aussi exorbitants. Nous allons donner quelques-uns de ces prix, en y ajoutant, autant que possible, les noms des possesseurs actuels : *un Effet de lune*, par A. Van der Neer, 1,060 fr , à M. Rhoné; *une Femme prenant du café*, 1,050 fr., à M. le ministre d'Etat; *un Intérieur*, par Adrien Brauwer, 2,150 fr., au même, *un Intérieur d'appartement avec une servante occupée à balayer*, par Peeter de Hooch, 3,850 fr., à M. Duthuy, de Rouen; *Jeune femme jouant du clavecin*, par Metzu, 2,950 fr., au même; *un Hiver en Hollande*, par Isaac Van Ostade, 3,200 fr., à M. Fould; un *Paysage*, par Teniers le fils, 2,000 fr., au même; *la Sortie de la bergerie*, paysage par Wynants et Adrien Van de Velde, 7,600 fr., à M. Menchet; un *Paysage avec figures et animaux*, par Berghem, 5,000 fr., à M. Fould; petit *Paysage*, par Wynants et Adrien Van de Velde, 4,300 fr., à S. M. l'Empereur; *le Printemps et l'Automne*, par Boucher, 14,500 fr., à M. le marquis de Hertford; *deux Sujets de chasse*, par Desportes, 10,700 fr., au même; *le Concert champêtre et la Balançoire*, par Pater, 30,500 fr.; *l'Etablissement d'un camp et un campement*, par Pater, 15,100 francs, à M. Fichel; *Amusements champêtres*, par Watteau, 6,000 fr., à M. de Rothschild; une *Tête de Bacchante*, par Greuze. 17,000 fr., à M. le marquis de Blézié; une *Tête d'Enfant*, par Greuze, 10,900 fr.; *Intérieur d'estaminet hollandais*, par Adrien Van Ostade, 51,500 fr., à M. Moreau; *Sainte Thérèse intercédant pour les âmes du Purgatoire*, par Rubens, 16,000 fr., à M. le marquis du Blézié; *Entrée d'une forêt*, par Ruysdael, 8,000 fr., à M. Taigny; une *Marine*, par Albert Cuyp, 26,000 fr., à M. le marquis de Hertford; *Jeune femme malade*, par Jean Steen, 5,000 fr., à M. Fould; *l'Entrée d'une ville*, par Vander Heyden et A. Van de Velde, 14,500 fr., à M. le marquis de Lagrange; *Paysage*, par Adrien Van de Velde, 23,500 fr., à M. le marquis d'Hertford : *Marine*, par Wilhem Van de Velde, 9,000 fr., au comte de Narbonne; *la Tentation de saint Antoine*, 6,900 fr., à M. Deroux; *la Messagère d'amour*, par Jean Steen, 2,200 fr., à M. Fould; *Intérieur de tabagie*, par Teniers, 4,300 fr., au même; *Paysage avec figures*, par Wouwermans, 30,000 fr., à S. M. l'Empereur; *Paysage*, par Ruysdael. 7,100 fr., à M. Favart; *le Sommeil de l'Enfant Jésus*, par Murillo, 41,500 fr., à S. M. l'Empereur; *Halte de chasseurs*, par Wouwermans, 6,300 fr., à M. Van Loo; *Intérieur d'estaminet*, par Ad. Van Ostade, 8,000 fr., à M. Favart; *Vue prise en Norvége*, par J. Ruysdael, 6,800 fr., à M. Erard; *Mer calme*, par Wilhem Van de Velde, 10,000 fr., au marquis de Hertford; *le Cuirassier démonté*, par Karel Dujardin, 14,000 fr.. à M. Tardieu; *le Joueur de vielle*, par Ad. Van Ostade, 18,100 fr , au même; une *Jeune fille à sa toilette*, par Gérard Terburg, 7,800 fr., à M. Etienne Le Roy; *les Moulins*, par Hobbema 96,500 fr., à M. Schulze, de Berlin; *le Repos champêtre*, par Gonzalès Coques, 45,000 fr., au marquis de Hertford; *Animaux au pâturage*, par Paul Potter, 15,050 fr., au même; *Sujet mythologique*, par Rubens, 11,200 fr., au Musée de Bruxelles; *Marche d'une armée*, par Phil. Wouwermans, 12,600 fr., à S. M. l'Empereur; *Jeune femme à sa toilette*, par Van Mieris le père, 19,700 fr., à M. E. Le Roy; une *Vue de Harlem*, par J. Ruysdael, 9,700 fr., à M. Verboen; *Scène de tabagie*, par D. Teniers le fils, 2,550 fr., à M. Bischoffsheim; *Marine*, approche d'une tempête, par Backuysen, 6,000 fr., à M. Fould; *Portrait d'un rabbin*, par Rembrandt, 15,100 fr., à M. Surmondt, d'Aix-la-Chapelle; *Portrait de Martin Papin*, par Ant. Van Dyck, 15,000 fr., à M. E. Le Roy; une *Halte de cavaliers*, par Ph. Wouwermans, 50,100 fr., à S. M. l'Empereur; un *Corps-de-Garde*, par D. Teniers le fils, 20,500 fr. à M. Schneider, vice-président du Corps législatif; *Nymphe endormie*, par Ant Watteau, 2,600 fr., à M. Bourdon; *Portrait de Rembrandt*, par lui-même, 5,800 fr., à M. Didier; *Tête de Psychée*, par Greuze, 27,700 fr., au marquis de Hertford; *Tête d'enfant*, par le même, 16,200 fr., à M. Isaac Péreire; un *Bouquet de fleurs* par

Digitized by Google

Van Huysum, 6,500 fr., au même ; une *Tête d'étude*, par Rubens, 6,100 fr. à M. Surmondt, d'Aix-la Chapelle. La vente totale a produit 846,656 fr.

Les prix que nous venons de donner prouvent la valeur de cette collection, dont le tableau d'Hobbema, vendu à lui seul 96,500 francs, était un des meilleurs morceaux, quoique sa valeur ait été singulièrement exagérée. *Le Repos champêtre*, de Gonzalès Coques notamment, est une toile bien autrement belle, et qui, certes, méritait mieux que celle d'Hobbema les honneurs de la vente. Au reste, ce qui fait la grande valeur des toiles d'Hobbema, c'est qu'elles sont actuellement à la mode ; il n'en a pas toujours été de même, et pendant longtemps on avait soin d'effacer le nom de ce peintre sur les tableaux qui le portaient, et de le remplacer par celui de Ruysdael; aujourd'hui, c'est tout le contraire. Dans un article publié dans cette *Revue* (tome XI, 1854, pages 434 et suiv., article intitulé *Bruxelles*), M. Alph. de Calonne a raconté ce qu'il a fallu de temps pour apprécier le talent de Hobbéma, et comment ce même tableau qui vient d'être vendu si cher, après avoir été donné pour presque rien, pour une une copie, est arrivé, au bout de quelques années, à se vendre cinquante et un mille florins ; une fois ce prix atteint, les possesseurs des tableaux d'Hobbéma se virent possesseurs de véritables trésors, tandis que, la veille encore, ils croyaient n'avoir que des œuvres de peu de valeur.

Une autre vente importante a eu lieu récemment à Londres ; c'était la collection des tableaux de M. G.-T. Braine. Nous allons indiquer les prix qu'ont atteints les principaux : un *Paysage*, de Ruysdael, 650 fr.; le *Grand Canal de Venise*, par Guardi, 1,175 fr.; un *Clair de lune*, par Van der Neer, 1,660 fr.; *une Mer agitée*, par Backuysen, 1,625 fr.; un *Intérieur*, par A. van Ostade, 1,725 fr.; *la Fête champêtre*, par Lancret, 1,825 fr.; un petit tableau de van De Velde, 2,900 fr.; une *Dame*, par Lancret, 1,650 fr.; une composition de Teniers, 5,125 f.; *Personnages sur le bord d'une rivière*, par Wouwermans, 5,125 fr., une *Vue de la mer*, par Van de Velde, 6,375 fr.; un *Intérieur*, par Metzu, 3,885 fr.; un tableau de Greuze, 6,000 fr.; *Vue de Venise*, par Canaletto, 5,375 fr.; des *Paysans occupés à fumer et à boire* par Ostade, 5,075 fr.; un *Paysage*, par Wynants, 5,250 fr.; une *Tête de jeune fille*, par Greuze, 3,750 fr.; un *Paysage* de Claude Lorrain, 12,500 fr.; petit *Paysage*, par Paul Potter, 14,850 fr.; l'*Enlèvement d'Europe*, par Titien, 8,125 fr. La vente totale de ces quarante-huit tableaux a produit 200,000 fr.

GEORGES DUPLESSIS.

---

Nous empruntons au *Journal général de l'Instruction publique* les lignes suivantes, où le bon sens s'allie parfaitement à l'atticisme de la forme :

« Le *Journal des Débats* vient de faire une surprise à ses lecteurs, et de briser tout à coup avec une tradition à laquelle il était resté fidèle jusqu'ici, la tradition des grades universitaires. L'un de ses plus anciens rédacteurs, un professeur très applaudi, un membre du Conseil, un examinateur de la Sorbonne toujours assidu aux examens, un juge des concours, M. Saint-Marc Girardin, a publié, dans le numéro de jeudi, 23 avril, une boutade humoristique au sujet du baccalauréat. Dans cet article, écrit à l'occasion des brochures de M. Bersot, le célèbre professeur a mis de l'esprit presque dans chaque phrase; mais, suivant ses habitudes, il a laissé courir sa pensée à travers les champs de la fantaisie, et, plus occupé d'éblouir que de convaincre, il est tombé dans des contradictions qui surprennent.

» Au début de son article, M. Saint-Marc Girardin développe une thèse qu'il avait toujours soutenue, savoir que l'éducation doit primer l'instruction. Il cite à l'appui de cette thèse l'exemple d'un banquier « très intelligent et très riche, » qui destinait son fils à l'industrie et lui faisait doubler sa rhétorique, parce qu'il voulait, disait-il, en faire un homme distingué et bien élevé, avant d'en faire un praticien. M. Saint-Marc Girardin est complétement de l'avis du banquier ; mais, dans la colonne suivante, le voilà tout à coup qui se prend d'humeur contre le baccalauréat, et, par conséquent, contre les études classiques. Bien des gens, pères de famille ou solliciteurs d'indulgence, lui ont demandé, dit-il, de quelle utilité pouvaient être le grec et le latin aux aspirants de l'enregistrement, des finances, des eaux et forêts, etc. M. Saint-Marc Girardin a toujours répondu qu'il n'en savait rien. Cette ignorance de sa part nous étonne d'autant plus que le banquier « très intelligent et très riche » qu'il connaît, lui avait fourni la réponse, et qu'il pouvait dire comme lui aux pères de famille : « Si l'on demande du grec et du latin et une éducation littéraire aux candidats des carrières administratives, c'est tout simplement que les chefs d'administration veulent avoir dans leurs bureaux, non-seulement des praticiens, mais des hommes distingués et bien élevés. »

» M. Saint-Marc Girardin, d'accord en ce point avec M. Bersot, voudrait qu'on supprimât l'examen du baccalauréat ès sciences, ainsi que la version latine, pour l'admission à l'école de Saint-Cyr. Il se range à l'avis de ceux qui pensent qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer une ode d'Horace ou de ré-

Digitized by Google

soudre un problème de mathématiques *pour aller*, ce sont ses propres expressions, *se faire casser la tête à Sébastopol*. Ce qu'il appelle *se faire casser la tête*, d'autres l'appellent mourir glorieusement pour le pays et tomber noblement victime de l'honneur et du devoir, mais nous ne discuterons pas sur les mots; l'impropriété des termes n'a pas besoin d'être ici démontrée. Nous ferons remarquer seulement qu'en protestant contre le programme scientifique et littéraire de Saint-Cyr, dont il laisse la responsabilité tout entière à l'administration de la guerre, M. Saint-Marc Girardin se met encore en contradiction avec son propre système, puisqu'il déclare d'une part « que la préparation générale de l'esprit importe beaucoup à la préparation particulière, » et que, de l'autre, il semble n'admettre pour l'armée que l'instruction professionnelle, c'est-à-dire la charge en douze temps et le pas gymnastique pour les soldats, et pour les officiers, l'école de bataillon. C'est à peu près le programme des gardes françaises et des mousquetaires du temps de la régence. Ainsi, par une singulière interversion des rôles, c'est le Ministre de la guerre qui demande pour l'armée autre chose que la charge en douze temps; c'est le Ministre de la guerre qui introduit l'éducation scientifique et la version latine à Saint-Cyr, et c'est M. Saint Marc Girardin, professeur de la Sorbonne et membre de l'Académie française, qui proteste, au nom de l'école de bataillon, contre l'enrôlement de la science et de la version latine dans l'armée, et qui déclare n'admettre les candidats de Saint-Cyr aux examens de la Faculté que pour obéir à une consigne.

» Il est encore un point sur lequel nous regrettons que M. Saint-Marc Girardin ait insisté: nous voulons parler du passage dans lequel il considère l'obligation du baccalaureat pour les carrières administratives, comme une simple barrière opposée au flot toujours montant des candidats et des solliciteurs. Les administrations d'un grand pays ne font pas de ces malices, et ne sont point obligées de recourir à ces subterfuges. Elles sont toujours maîtresses d'admettre ou de refuser, et, sans aucun doute, ce sont des considérations d'un ordre plus élevé qui ont dicté la mesure. Les administrations ont demandé tout simplement aux candidats, dans l'intérêt du service et de leur propre considération, des garanties de capacité, et elles ont cherché ces garanties dans « cette préparation générale de l'es» prit qui importe tant à la préparation particu» lière, » comme le dit M. Saint-Marc Girardin; car c'est toujours lui qui nous fournit la réponse pour contredire ses arguments.

» Si nous voulons maintenant résumer en quelques mots la pensée définitive et la formule de M. Saint-Marc Girardin au sujet du baccalauréat, nous nous trouverions fort embarrassé. En effet, M. Saint-Marc ne veut pas absolument qu'on en fasse le niveau des études en France; il l'adopte sans réserve pour les étudiants en droit et en médecine, pour les élèves de l'Ecole normale; mais il ne l'admet pas pour les futurs officiers, et quand il s'agit des candidats aux administrations, il le regarde comme une simple barrière. Il déclare en outre que l'Université n'a ni demandé, ni conseillé, ni prescrit la plupart des examens qui se passent devant elle; qu'elle n'a ni inventé ni proposé aucune des exigences qu'elle exécute, et que si elle constate officiellement à la Sorbonne l'instruction de la jeunesse, c'est tout simplement parce qu'elle en a reçu l'ordre.

» N'est-ce pas en vérité traiter un peu légèrement le corps enseignant, surtout quand on parle au nom de sa dignité, que de le réduire ainsi au rôle, par trop modeste, de garde-barrière! Déclarer le baccalauréat un simple épouvantail pour les surnuméraires, et le mettre à l'entrée des administrations pour écarter les solliciteurs, comme ces bonshommes de paille qu'on place dans les champs pour faire peur aux moineaux, n'est-ce pas diminuer complétement la valeur des examens aux yeux de la jeunesse, et compromettre l'autorité des professeurs qui confèrent les grades? Du reste, après avoir fait ces réserves, nous pouvons rendre cette justice à M. Saint-Marc Girardin que s'il plaisante le baccalauréat dans les feuilletons, il le prend du moins au sérieux à la Sorbonne; là, il exécute sévèrement, à l'égard des contre-sens, la consigne que, suivant lui, les Eaux et forêts et la Guerre ont donnée à l'Université; et s'il regarde le programme comme une affaire de luxe pour les militaires et la plupart des employés de l'Etat, il n'en est pas moins l'homme de France qui, peut-être, a fait le plus de bacheliers. C'est toujours et partout, on le voit, la même contradiction. CH. LOUANDRE. »

---

On lit dans le *Courrier de la librairie* :

« *L'Indépendance belge* se croit assez bien informée pour annoncer que les journaux littéraires vont être, comme les journaux politiques, soumis au timbre et au cautionnement, sans être toutefois autorisés à traiter des matières politiques ou d'économie sociale.

» Quelques journaux français ont reproduit cette nouvelle. Nous pouvons affirmer qu'elle n'a aucun fondement. »

---

Le docteur Scherzer, le naturaliste qui doit accompagner la frégate *la Novare*, vient de recevoir, du commandant supérieur de la marine impériale autrichienne, l'invitation de se rendre immédiatement à Trieste. Ce bâtiment a dû mettre à la voile le lundi de Pâques, 12 avril.

---

Paris. Impr. Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5.

Digitized by Google

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

CORRESPONDANCE.

Nous avons donné place, dans notre dernier numéro, à la réclamation de MM. les archivistes de Florence; notre devoir est de donner place également à la réponse de MM. de Goncourt.

Paris, ce 20 avril 1857.

« Monsieur le directeur de la *Revue Contemporaine*,

« Permettez-nous de répondre quelques lignes à la réclamation adressée à la *Revue Contemporaine* par la surintendance générale des archives du grand duché de Toscane.

» L'historique de notre pétition à S. E. M. le président du conseil des ministres de Toscane, de notre entrée aux archives et de nos demandes aux archives, a été exposé si longuement et avec une telle précision des jours et presque des heures, que nous n'y reviendrons pas. D'ailleurs, nous avouons tout, c'est-à-dire, premièrement, avoir demandé la permission de travailler aux archives; deuxièmement, avoir obtenu cette permission; troisièmement enfin, avoir essayé de profiter de cette permission.

» C'est ici que notre réponse commence. Le 29 janvier 1856, nous demandons trois dossiers des archives de la régence. Ces dossiers nous sont refusés. Est-ce par les règlements dont parle le Mémoire ci-dessus? Non; c'est par le surintendant, qui, «*tout bien pondéré*» nous les refuse.

» Mais il est un second fait entièrement oublié, sans doute faute de place dans le Mémoire de deux pages qu'on a publié ici. Le dossier des lettres de Lebrun obtenu, nous le copions; notre copie faite, nous la communiquons à MM. les archivistes, suivant un article du règlement, pour qu'ils vérifient et certifient la fidélité de notre copie. Le lendemain, MM. les archivistes nous refusent notre copie, nous donnant très sérieusement pour seule raison « *qu'elle n'est point assez bien écrite.* » La raison était au moins insuffisante, donnée à des hommes de lettres qui ont trouvé moyen de faire lire un certain nombre de volumes de leur mauvaise écriture à un certain nombre d'éditeurs et de compositeurs d'imprimerie.

» Un mot sur la lettre de notre ami et compagnon de voyage, M. Louis Passy. M. le surintendant l'a mal lue. M. Passy ne dit pas « qu'il remercie, *ainsi que* ses amis, MM. de Goncourt, M. le surintendant.... » M. Passy dit : « qu'il remercie M. le surintendant de la permission à lui accordée, *ainsi qu'à* ses amis, MM. de Goncourt.... » En France, nous avons l'habitude de compter pour quelque chose la place des mots dans le sens des phrases.

» Voilà les faits, *et tous les faits*, voilà comment et par quoi nous nous sommes crus autorisés à dire : « des *formalités sans nombre, et le mauvais vouloir très poli de MM. les archivistes m'ont arrêté net au milieu de mon travail.* »

» Nous n'avons dit que cela; nous n'avons rien voulu dire de plus, parce que, malgré certains bruits et certains dires, à nous affirmés par des Italiens, nous voulons croire encore à des communications historiques faciles et accessibles à tous, à Florence, dans une de ces grandes capitales de l'humanité et de l'art, où toutes les sources du passé et du beau sont mieux et plus largement que partout ailleurs à la portée du public: où le prince met son honneur à laisser Musées, galeries, son palais même, tout grands ouverts et d'un accès royalement gratuit à tous les passants de l'Europe.

» Nous avons l'honneur d'être, Monsieur le directeur, très parfaitement vos très humbles et très obéissants serviteurs.

» Edmond et Jules DE GONCOURT. »

LIVRES FRANÇAIS.

**Analyse** des phénomènes économiques 2 vol. In-8o. Nancy, Vagner. Paris, Guillaumin.

**Aunet** (Mme d'). Une Vengeance. In-16, 275 p. Paris, Hachette et Ce, 1 fr.

Digitized by Google

**Auriac** (d') Description naïve et sensible de la fameuse église Sainte-Cécile d'Albi, publiée d'après un manuscrit inédit et annotée. In-12, 107 p. Tours, imp. Mame; Albi, lib. Dérivis; Castres, lib. Thomas.

**Barante** (de). Etudes historiques et biographiques. 2 vol. In-8o, XII-906 p. Paris, lib. Didier et Ce, 14 fr. L'ouvrage aura 4 volumes.

**Bernard** (Claude). Leçons sur les effets des substances toxiques et médicamenteuses. (Cours de médecine au Collége de France). In-8o, 488 p., avec 32 figures intercalées dans le texte. Paris, J.-B. Baillière et fils, 7 fr.

**Bourgade** (l'abbé F.). Baal-Hah (maître de l'anneau), c'est-à-dire *Mercure*, représentant le soleil dans sa révolution annuelle (extrait de la *Toison d'or de la langue phénicienne*). In-18 raisin, 35 p. et une planche. Paris, imp. et lib. Firmin Didot frères, fils et Ce.

**Bussy-Rabutin** (de). Histoire amoureuse des Gaules; suivie de : *La France galante*, romans satiriques du XVIIe siècle attribués au comte de Bussy. *Edition nouvelle*, avec des notes et une introduction, par M. A. Poitevin. Deux volumes petit in-16, LXXIV-864 p. Paris, lib. Delahays.

**Carrel** (Armand). Œuvres politiques et littéraires. Mises en ordre, annotées et précédées d'une notice biographique sur l'auteur; par M. Littré, de l'Institut, et M. Paulin. Tome Ier. In-8o, LXXX-477 p. Paris, lib. Chamerot.

**Charles IX**. Chasse (la) royale composée par le Roy Charles IX et dédiée av Roy très-chrestien de France et de Nauarre Lovys XIII. Très-utile aux curieux et amateurs de chasse. *Nouvelle édition*, précédée d'une introduction, par Henri Chevreul. In-18 raisin. XXXIX-103 p. et vignette. Paris, L. Potier. Les poésies connues de Charles IX sont insérées dans l'introduction de ce livre.

**Decloux** et **Doury**. Histoire archéologique, descriptive et graphique de la Sainte-Chapelle du palais. In-folio, feuilles 17 à 23. Paris, Caudrillier, 19, boulevard Saint-Martin, 70 fr. L'ouvrage se compose de 96 pages et 25 planches.

**Duclent** (Abdon). L'oiseau moqueur sur une branche de houx. Poésies. In-18. Paris, Ledoyen, 1 fr.

**Duvergier de Hauranne**. Histoire du gouvernement parlementaire en France. (1814-1848). Précédée d'une introduction. Tomes I et II. 2 vol. in-8o, XX-1229 p. Paris, lib. Michel Lévy frères, 15 fr.

**Gabrielle** (l'abbé). De la Vie et de la Mort des nations. In-8o, VIII-464 p. Paris, lib. Albanel fils, 5 fr.

**Historia** diplomatica Friderici secundi, sive constitutiones, privilegia, mandata, instrumenta quæ supersunt istius imperatoris et filiorum ejus. Accedunt epistolæ paparum et documenta varia. Collegit, ad fidem chartarum et codicum recensuit, juxta seriem annorum disposuit et notis illustravit J.-L.-A Huillard-Breholles, in archivo cæsareo Parisiensi archivarius. Auspiciis et sumptibus H. de Albertis de Luynes, uniua ex Academiæ inscriptionum sociis. Tomus V. Pars 1. In-4o, 650 p Paris, lib. Franck, 16 fr.

**Hugonin** (l'abbé F.). Ontologie, ou étude des lois de la pensée. 2 vol. in-8. Paris, Eugène Belin.

**Laurent** (de l'Ardèche). Réfutation des mémoires du maréchal Marmont, duc de Raguse. In-8, 448 p. Paris, imprim, et libr. Plon. 6 fr.

**Lauriston** (de). Quelques observations sur les mémoires du duc de Raguse. In-8, 36 p. Paris. Dentu.

**Mémoires** de l'Institut impérial de France (Académie des inscriptions et belles-lettres). Tome XXI. 1re partie. In-4, VIII-408 p. Paris, imp. impériale.

Cette partie contient : Mémoire sur le stoïcisme par M. Félix Ravaisson. — Mémoire sur la manière de lire Pausanias, par M. Ch. Lenormant. — Explication du Capitulaire de Villis, par M. Guérard. — Mémoire sur le chœur de Grenouilles d'Aristophane, etc., par M. Rossignol. — Mémoire sur un document inédit pour servir à l'histoire des langues romanes, par M. Egger. — Observations; par le même sur quelques fragments de poteries antiques provenant d'Egypte.

**Mesnard** (Paul). Histoire de l'Académie française depuis sa fondation jusqu'en 1830. In-18 jésus, XII-324 p. Paris, lib. Charpentier. 3 fr. 50 c.

**Monselet** (Charles). Les Oubliés et les Dédaignés, figures littéraires de la fin du XVIIIe siècle 2 vol. in-12, XII-622 p. Paris, Poulet-Malassis et de Broisse, 5 fr.

20 exemplaires ont été tirés sur papier vergé, au prix de 12 fr.

**Munk** (S.). Mélanges de philosophie juive et arabe. 1re livraison, renfermant des extraits méthodiques de la Source de vie de Salomon Ibn-Gebirol (dit Avicebron), traduits de l'arabe en hébreu par Schem-Tob Ibn-Falaquéra ; la traduction française de ces extraits, etc.; une notice sur sa vie et les écrits d'Ibn-Gebirol, et une analyse de la Source de vie. In-8, VIII-232 et 76 p., texte hébreu. Paris, librairie A. Franck.

**Oliva** (Anello). Histoire du Pérou. Traduite de l'espagnol sur le manuscrit inédit, par M. H. Ternaux-Compans. In-16, 12[illegible] p. Paris, Jannet.

**Pascal** (l'abbé J. B.-E.). Discussion historique et impartiale sur l'époque de l'établissement de la foi chrétienne dans les Gaules, et principalement sur l'origine des églises de Limoges et de Mende. In-8, 118 p. Paris. lib. Amb. Bray.

**Pégot-Ogier** (E.). La Russie et les chemins de fer russes. In-18. XVI-240 p. Paris, Garnier frères et H. Plon. 2 fr.

**Pfeiffer** (Mme Ida). Mon second voyage autour du monde. Traduit de l'allemand, par W. de Suckau. In-18 jésus, XII-634 p. Paris, libr. L. Hachette et Ce. 3 fr. 50.

**Pontmartin** (Armand de). Causeries du samedi. Deuxième série des causeries littéraires. In-18 jésus. 407 p. Paris, lib. Michel Lévy frères. 3 fr.

**Relation** (la) de trois ambassades de Mgr le comte de Carlisle, de la part du sérénissime et très-puissant prince Charles II, roi de la Grande-Bre-

Digitized by Google

tagne, vers leurs sérénissimes majestés Alexey Michailovitz; czar et grand duc de Moscovie; Charles, roi de Suède, et Frédéric III, roi de Danemarck et de Norwége; commencées en l'an 1663 et finies sur la fin de 1664. *Nouvelle édition*, revue et annotée par le prince Augustin Galitzin. In-16, xxxi-368 p. Paris, lib. P. Jannet, 5 fr.

LIVRES BELGES.

**Fetis** (Edouard). Les artistes belges à l'étranger, Etudes biographiques, historiques et critiques. In-8. Tome Ier, de 423 pages, contenant les biographies de Jean Warin, la famille des Sadeler, Georges Hoefnagel, Jean Stradan, Mathieu et Paul Bril, Gérard de Lairesse, Livin Mehus, Abraham Genoels, Balthazar Gerbier, Juste Sustermans. François Du Quesnoi, Jean Miel, Jacques Fouquières, Jean Roos, Ambroise Dubois, Paul Franchoys, Barthélemy Spranger. Bruxelles, M. Hayez. 7 fr. 50 c.
L'ouvrage sera complet en 4 vol. in-8.

**Gurlt** (A.). De la fabrication de la fonte et du fer au moyen des gaz, ou transformation des minerais par l'emploi indirect des combustibles. In-8 de 31 pages, avec une planche lithographiée. Liége et Leipzig, Ch. Gnusé. 1 fr. 50 c.

LIVRES ANGLAIS.

**Carew** (Sir Peter) Life and Times of, from the Original MS., with Notes by John Maclean, 8vo, 1*s*.

**Catalogue** of Books published in the United Kingdom in 1856, roy. 8vo, 3*s* 6*d*.

**Chambers** (Wm.) American Slavery and Colour, post 8vo, 4*s* 6d.

**Cooper** (F. de B.) Wild Adventures in Australia and New South Wales, post 8vo, 3*s* 6*d*.

**Cooper** (Hen.) Memoir of his Life, by Wm. Cooper, 3*s*.

**Cowell's** Farmer's Account Book, fol., 7*s* 6*d*.

**Cruice** (Jas.) Psyche, and other Poems, 12mo, 3*s* 6*d*.

**Dalgleish** (W. S.) Memorials of the High School of Edimburgh, with Biographical Notices, 4to, 10*s* 6*d*.

**Doubleday** (Tho.) Eve of St. Mark, a Romance of Venice, 2 v. post 8vo, 1*l* 1*s*.

**Dynevor** Terrace; or, the Clue of Life, by the Author of " The Heir of Redclyffe, " 2 v. 12mo, 12*s*.

**Geological** Survey of Great Britain. — Hull's Geology of the Country around Cheltenham, roy. 8vo, 2*s* 6*d*.

**Gerstaecker** (Fre.) The Two Convicts, a Tale, 12mo, 2*s*.

**Gilfillan** (Geo.) Christianity and Our Era, a Book for the Times, 8vo, 10*s* 6*d*.

**Gladstone** (T. H.) Kansas; or, Squatter Life in the Far West, 12mo, 5*s*.

**Gosse** (P. H.) Introduction to Zoology, 2 v. 12mo, 12*s*.

**Grapel** (Wm.) Sources of the Roman Civil Law, 8vo, 5*s*.

**History** and Description of the Chinese Empire, Illustrations by Allom, Pt. 1 8vo, 1*s*.

**Hodgson's** Household Novels, V. 5, Cobbold's Margaret Catchpole, 12mo, 2*s*.

**Howley** (Edw.) Concise History of the Constitution, 12mo, 7*s* 6*d*.

**Illustrated** Vocabulary for Use of the Deaf and Dumb, with 4,000 Woodcuts by Whymper, 4to, 2*l* 2*s*.

LIVRES AMÉRICAINS.

**American** Journal of Education, edited by Dr. Barnard, Dec., 1856, 8vo, 6*s*.

**American** Journal Science and Arts, March, 1857, 8vo, 5*s*.

**Boker** (G. H.) Plays and Poems, 2nd edit., 2 v. post 8vo, 12*s*.

**Bowen** (T. J.) Adventures and Missionary Labours in the Interior of Africa, 1849 to 1856, 12mo, 5*s* 6*d*.

**Brodhead** (J. R.). Documents Relating to the Colonial History of the State of New York, V. 1. V. 3 to 7, and V. 9, 4to 1*l* 1*s* *each*.

**Coggleshall** (W. T.) Newspaper Record; or, List of Newspapers and Periodicals in the United States, Canadas, and Great Britain, 8vo, 10*s* 6*d*.

**Dahlgren** (J. A.) On Shells and Shell-Guns, roy. 8vo, *hf-morocco*, 1*l* 11*s* 6*d*.

**De Bow's** Review : Industrial Ressources, etc., March. 8vo, 2*s* 6*d*.

**Junius**, the Mask of Lord Chatham : a Biography, by Wm, Dowe, 12mo, 5*s*.

**Lyon** (Mary) Life and Labours of, compiled by Dr. E. Hitchcock, 11th edit., 12mo, 6*s* 6*d*.

**Taylor** (Bayard) Cyclopædia of Modern Travel, roy. 8vo, 18*s*.

**Treatwell** (Dan.) Practicability of Constructing Cannon of Great Calibre, 8vo, 2*s*.

**United** States Consular System : a Manual for Consuls, also for Merchants, Shipowners, etc., 8vo. 18*s*.

LIVRES ITALIENS.

**Albini** (P.-L.). Storia della Legislazione in Italia, dalla fondazione di Roma fino ai nostri tempi. Vigevano, tip. Ant. Spargella.

**Biagio** Miraglia di Strongoli. Il Piemonte e la Rivoluzione Italiana. Torino, tip. Subalpina.

**Caccia** (Antonio). Europa ed America, scene della vita dal 1848 al 1850. In-16. Monaco, G. Franz.

**Cantu** (Cesare). Della Letteratura Italiana, Esempi e Giudizi. Torino, Unione tipografico-editrice.

**Ferrucci** (G. Franceschi). I primi quattro secoli della Letteratura Italiana dal secolo XIII al XVI. 2 vol. Firenze. Barbera e Bianchi.

**Guerrazzi** (F.-D.), L'Asino, Sogno. Torino, Sebastiano Franco e Figli.

**Macchi** (Mauro). La Conciliazione dei partiti. Genova, tip. Moretti.

**Machiavelli** (Nicolo). Scritti inediti risguardanti la storia e la miliza (1499-1512) ed illustrati da Giuseppe Canestrini. 1 vol. Firenze, Barbera e Bianchi.

Digitized by Google

**Marescotti** (Aug). Dell'Economia sociale, discorsi. 2 vol. Firenze.

**Mannucci** (Vincenzo). Manuale della Letteratura del primo secolo della lingua Italiana. 2 vol. Firenze.

**Sartori** (G.-B.). Storia, legislazione e Stato attuale dai Feudi. Terza edizione. Venezia, tip. Naratovick.

LIVRES ALLEMANDS.

**A. Makkari,** analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes en Espagne, publiés par R. Dozy. G. Dugat, etc. Vol. I. 2e partie. In-4. Leyde. 28 fr.

**Aristophanes.** Ausgewehlte Komœdien erklært von. Kock. In-8. Berlin. Choix de comédies d'Aristophanes, commentées par T. Kock. In-8. Berlin. 2 fr.

**Corpus** Inscriptionum græcarum. Ex materia collecta ab A. Bœckh et . Franz. edid. Curtius. Vol. IV. fast I. Gr. in-folio. Berlin, 21 fr. 50. Vol. I, II, III, 266 fr.

**Aumann.** Handbuch der Allgemeinen geschichte. Manuel d'histoire universelle, 2e partie, moyen âge. 1re partie. In-8. Brunswic. 3 fr. 25.

**Beitræge,** urkundliche, zur geschichte und Politik des 17 Iahrhundert. Documents originaux pour servir à l'histoire et à la politique du XVIIe siècle, publiés par Ebeling. In-8. (Pays-Bas). Leipzig. 6 fr.

**Bibliotheca geographica.** Verzeichniss der seit 1750 in Deutschland erschinenen Werke uber Geographie und Reisen, etc. Nomenclature des ouvrages parus en Allemagne depuis 1750 sur la géographie et les voyages, cartes, plans et vues publié par Engelmann. In-8. Leipzig, 12 fr. 50.

**Bölte.** Die neue Welt, etc. Le Nouveau-Monde, contes et histoires d'Amérique. In-12 illustré. Berlin, 5 fr. 25.

**Floto.** Kaiser Heinrich IV, etc. L'Empereur Henri IV et son temps. 2e vol. in-8. Stuttgart, 7 fr. 75 Les 2 vol. 15 fr. 50.

**Fontes** rerum Austriacarum. Scriptores II. Geschichtschreiber, etc. Historiens du mouvement Hussite en Bohème publié par Hæfer. 1 vol. in-8. Vienne, 10 fr.

PÉRIODIQUES FRANÇAIS.

*Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences* (27 avril).

Laugier. Expériences sur la sensibilité de l'œil dans les pointes astronomiques. — Aug. Cauchy. Sur les avantages que présente l'emploi des régulateurs dans l'analyse mathématique. — Méthode nouvelle pour la détermination des mouvements des astres. — A. Passy. Essai sur les contrées naturelles de la France. — J. Durocher. Recherches sur les roches ignées (5e partie).—Th. de Lacaze-Duthiers. Organisation et physiologie du Dentale. — L. Mandl. Recherches sur le développement de la cellule animale. — Meinadier. Nouvelles observations sur le théorème de Fermat.

*Le Disciple de Jésus-Christ* (mai).

Bruch. Principe de la puissance rédemptrice du christianisme. — Camille Rabaud. Les Pharisiens au temps de Jésus-Christ. — Leblois. Du sacrifice. — A. Franklin. Vie du cardinal de Cheverus.

*L'Illustration.*

2 mai. Ch.-L. Chassin. Les vrais bohémiens. — Souvenirs d'un chef de bureau arabe. — Ruines de Krendi, dans l'île de Malte. — 9 mai. H. Bacquère. Souvenirs du voyage de Pierre le Grand à Paris. — Réseau des chemins de fer algériens. — Joubert. Histoire du commerce de toutes les nations, par Scherer. — A.-J. du Pays. Les Tragiques, de d'Aubigné, édition annotée par Ludovic Lalanne. — J. Laprade. Puech de la Roque et ses follets.

*Nouvelles Annales des Voyages* (avril).

V.-A. Malte-Brun. Résumé historique des explorations faites dans l'Afrique australe, de 1849 à 1856, par le Rév. docteur David Livingstone. — V.-A. Malte-Brun. The Arraucanians, or Notes of a Tour among the Indian tribes, etc. Les Araucans, ou notes d'un voyage parmi les tribus indiennes du Chili méridional; par Edmond Ruel Smith. — Ouverture d'une route carrossable à l'isthme de Tehuantepec. — De la température moyenne en differents lieux de l'empire de Russie. — Mort du docteur Kane. — Ses voyages.

*Revue Britannique* (avril).

Histoire de la Grèce. — Les caravanes de l'adjudant général Ferrier dans les contrées situées entre la Russie et l'Inde (troisième extrait) — Le comte Grey. — Le rat d'Angleterre. — Mendelssohn. — Un rossignol à Paris. — Le bon curé (suite). — La tête de Cromwell.

*Revue Contemporaine et Athenæum français* (30 avril).

E. Caro. Leibniz inédit. — C. Martha. Les sophistes grecs dans l'empire romain. — Auguste Lacaussade. La poésie et les poètes contemporains. — Alfred de Bréhat. Léopold de Kernys (nouvelle). — Paul de Carmoy. D'Aréquipa à Cuzco : Souvenirs de voyage dans l'Amérique du Sud. — A. Legoyt. De la production agricole et de la population en France. *Revue critique :* Le Roman de Dolopathos, publié par MM. Ch. Brunet et A. de Montaiglon. — Poésies complètes du chancellier de l'Hospital, traduction de M. L. Bandy de Nalèche. — L'immortalité de l'Ame chez les Juifs, du docteur G. Brecher, traduction de M. J. Cahen. — Memorials of captain Hedleye Vicars (Journal du capitaine Vicars). — Wilhelm. Revue musicale. — *Chronique de la quinzaine.* — *Bulletin bibliographique.*

*Revue des Deux-Mondes* (1er mai).

A. Geffroy. Le Scandinavisme et le Danemark dans la crise actuelle. — Ch. de Rémusat. Du traditionalisme. I. M. de Bonald et ses nouveaux adversaires dans le clergé. — Henry Murger. Les vacances de Camille (seconde partie). — Emile

Digitized by Google

Montégut. Simples aperçus sur le génie et le caractère français. — Henry Blaze. La jeunesse de Gœthe. Wetzlar et Francfort. — E. Barrault. La Russie et ses chemins de fer.

*Revue Espagnole et Portugaise.*

5 avril. Florencio-Janer. Combat de Lépante (fin). Hugelmann. Discours sur l'histoire (suite). — A. Hardy. Etudes sur le romancero (fin). — Cervantes. La Gitanilla. — Em. Desdemaines. Les haillons de l'art. — V. Balaguer. Monserrate. — Hugelman. Les secrets de l'argent. — Barillot. Traduction en vers de Lusiades. Rio-Janeiro. — Ramus. Amérique du Sud. — 10 avril. Hugelmann. Discours sur l'histoire (suite). — Cervantes. La Gitanilla (suite). — Em. Desdemaines. Les haillons de l'art (suite). — V Balaguer. Monserrate (suite). — A. Hardy. Les peintres espagnols. — Hugelmann. Chroniques dramatiques. — A. Lacombe. Buenos-Ayres. — M. Angelon. Bataille de Covadonga.

*Revue française* (20 avril et 1er mai).

Alfred Busquet. Brune ou blonde. Comédie en un acte. — Alexandre Weill. Couronne Histoire juive (fin). — Ch. Beaudelaire. Poésies. — Alfred Darcel. De l'architecture ogivale considérée comme architecture nationale et religieuse.

J.-P. Richter. La mort d'un ange, traduit par madame de Carlowitz. — V. Fournel. De la querelle des anciens et des modernes. — Ed. Plouvier. Poésie. — J. Boulmier. Adoniel. Récit biblique. — Ed. Fournier. Alexis Piron, d'après ses lettres. — Dauban. Histoire des paysans. — A. de Faniez. Les ventes de tableaux à l'hôtel Drouot.

*Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies.* (Mars 1857).

J. Oppert. Des moyens de déchiffrement des inscriptions cunéiformes. — Victor Langlois. La Circassie et les Circassiens. — Louis Delâtre. Les Poètes grecs perdus, Cratinus et Cratès, 2e article (fin). — Alex. Chodzko et Ad. Breulier. Aventures et improvisations de Koûroglou. — Léon de Rosny. Note sur la littérature des Chinois — Stanislas Julien. Algérie. Renseignements sur la cire végétale de la Chine et sur les insectes qui la produisent. — A. Cherbonneau. Itinéraire descriptif de Tuggurt à Tombouctou et aux monts de la Lune. — Mélanges et Nouvelles. — Biographie. — Société orientale de France. Séance du 28 février 1857, présidée par M. Bianchi.

*Revue de Paris* (15 avril et 1er mai).

Carnot. Le siége d'Anvers en 1814. — Maxime Du Camp. L'âme du bourreau. — E. Vacherot. La morale de Kant. — H. De Joncquières-Antonelle. Henri Heine (suite et fin). — Severiano de Heredia. Poésie. — L. Pichat. La liberté de conscience, par J. Simon.

Léon Brunier. De la libre stipulation des intérêts. — Eugène Pelletan. Le bon vieux temps : La royauté en déshabillé. — A. Feillet. Histoire des paysans, par M. Bonnemère. — Aug. Luchet. Souvenirs des îles de la Manche : Marguerite Hubert. — Emile Colombey. De la Chapelle Saint-Denis au carrefour de Bucy. — Izalguier. La Russie sera-t-elle catholique? — Charles-Jean. Poésies.

*Revue de théologie et de philosophie chrétienne.* (mai).

Réville. Le Cantique des Cantiques (2e article). — Scherer. Conversations théologiques (3e article). — Colani. Quelques idées sur la prédication. — Ed. Scherer. Maine de Biran, par M. Naville.

## PÉRIODIQUES BELGES.

*Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique.*

Broeckx. Rapport sur les échanges que fait l'Académie d'archéologie de Belgique avec les sociétés savantes tant nationales qu'étrangères. — O. Van den Berghe. Les ruines de l'abbaye de Villers. — Arn. Schaepkens. L'ancien prieuré de Sinnigh, du tiers ordre de Saint-Augustin, dans la province de Liége. — A.-G.-B. Schayes. Analectes archéologiques, historiques, géographiques, etc. — C. Stroobant. Notice historique sur le chapitre collégial de Sainte-Dympne, à Gheel. — Le Grand. Mémoire sur l'ancienne ville de Ghistelles.

*Annales historiques, politiques et littéraires.* (janvier et février 1857).

Molle. Port-Royal. — Les fetiches littéraires. — Académie Française. Réponse de M. Nisard. — Les catholiques devant le ministère actuel. — J. Meyers. Essai d'une étude sur la philosophie moderne en Allemagne, depuis Kant jusqu'à nos jours. — Des idées philosophiques de Lamartine, à propos du troisième entretien du Cours familier de littérature. — Audisio. L'étude de la liturgie est une des principales ressources de l'éloquence sacrée. — Molle. Les Templiers.

*Bulletin de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.*

Sciences : Ern. Quetelet. Sur l'occultation de Jupiter par la lune, le 2 janvier 1857. — M. P.-J. Van Beneden. Sur un Lernanthrope nouveau du Seranus goliath. — Alexis Perrey. Sur les tremblements de terre ressentis en 1855, avec suppléments pour les années antérieures. — Lettres. Gachard. Varietés historiques. — Ad. Mathieu. Une épître d'Horace. — Arts. de Noue. Wilbald, sa patrie, sa famille. — Beaux-Arts : Ed. Fétis. Barthélemy Spranger. — Sciences : P.-J. Van Beneden. Sur un nouveau Dinémoure provenant du Scimnus glacialis. — Melsens. Deuxième note sur les matières albuminoïdes. — Nerenburger. Sur les triangulations qui ont été faites en Belgique postérieurement à 1830. — Opinion énoncée par plusieurs académiciens au sujet du projet de loi sur l'enseignement supérieur en Belgique. — Beaux-Arts : Baron. L'infanticide, traduit littéralement des strophes de Schiller : Die Kindermorderin. — Ed. Fétis. Les artistes belges à l'étranger. Observations sur le but que s'est proposé

Digitized by Google

l'auteur de ce travail et sur le plan qu'il s'est tracé. — Fétis père. Sur un perfectionnement important qui vient d'être fait aux instruments de cuivre, par M. Alph. Sax.

PÉRIODIQUES ANGLAIS.

*The Edinburgh Review* (april).

Alexander the Great. — The Last Census of France. — The Atlantic Ocean. — Kaye's Life of Malcolm. — Roumania, — The Festal Letters of Athanasius. — Boswell and Boswelliana. — The Dilettanty Society. — British Relations with China. — The Past Session and the new parliament.

*The New Quarterly Review* (may).

Parties and Politics of the New Parliament. — Napoleon the Third. — The Use of Universities. — Indian Judicial Reform.

*The Irish Metropolitan Magazine* (may 1857).

Life's Foreshadowings. Chapters III, IV, V. — Indolence — a Poem.—The Last Days of Sebastopol. Chapters V, VI, VII. — Our Late Social Revolution. — The Hope of England. — Tempora. — The May-Fly. Chapters I, II, III. — A Story of the Great St. Bernard.—Love and Prayer—a Poem. — The Mountain Walk. Part I. — Paul Ferroll. — Appendix — Sporting Intelligence.

*Blackwoods Magazine* (may 1857).

Scenes of Clerical Life. No. II. Mr. Gilfil's Love-Story. Part III. — A Run to Nicaragua. — Afoot. Part II. — The Athellings; or, the Three Gifts. Part XII.— Oxford and Thomas Hearne. — The Sculptured Stones of Scotland. — Life in Central Asia. — Columbus. — Lays of the Elections. — Letters from a Lighthouse. No IV.

*Fraser's Magazine* (may 1857).

Imperialism. — Crows and Choughs. — The Mythology of Finnland. — The Interpreter : a Tale of the War. Part V. By J. G. Whyte Melville, Author of 'Digby Grand,' etc.—Notes on Canadian Matters. Part II.—Charlotte Brontë.—Taste in France. — Mr. Warren's Miscellanies. — Excursions in Armenia. — John Mitchell Kemble.

PÉRIODIQUES ITALIENS.

*Rivista Contemporanea.*

Gennaio. L. C. Farini. Il signor di Corcelle ed il governo pontificio. — R. d'Azeglio. Dei danni che le antiche e moderne conquiste recarono alle belle arti. — F. de Sanctis. Cours familier de littérature par M. de Lamartine.— C. Alfiéri. Primordii del governo e del parlamento piemontese nel 1857. — T. Mamiani. Il liuto (fine). — V. Bersezio. Scene della vita moderna. L'Onore. Parte I. (Continuazione). Febbraio. Relazioni diplomatiche fra il Piemonte e l'Austria. — Rendiconto dell'apertura delle sale di conversazione e lettura della Rivista Contemporanea. — Il taglio dell'Istmo di Suez. — Principe C. L. Bonaparte. Parallelismo fra la tribu dei cantori fissirostri e quella dei volucri hianti et dei notturni ovvero insidenti. — A. Gallenga. La nostra prima carovana, memorie semi-serie del 1831.—V. Bersezio. L'Onore. II (fine). — L. Chiala. Dante Alighieri. Commenti inediti di Vincenzo Gioberti alla Divina Commedia. — C. S. Delle Sculture del commendatore Pietro Tenerani. Marzo. A. Gazoletti. Italia e Germania. — F. Ferrara. La libertà economica in Piemonte.— F. Nannarelli. Della poesia. — A. Gallenga. La nostra prima carovana (continuazione). — C. Orcurti. Lettera inédita di Gunther. — G. Prati. Il secolo XIX e l'Istmo di Suez, canto. — L. Torelli. Il san Gottardo ed il Lucmagno. — G. Bonamici. Memorie d'un maestro di scuola (continuazione).

PÉRIODIQUES ALLEMANDS.

*Ausland* (nos 11-12).

Une scène d'hiver à Londres. — Chasses dans le nord du Grœnland; les rennes, les ours. — Progrès des sciences naturelles pendant le cours de l'année 1856. — Une course à travers les grands déserts de l'Amérique et dans les montagnes.—Le mouvement littéraire aux Indes dans le domaine de l'Industani, 1854. — La griffe du Tigre, nouvelle. — Ascension de Chimborazo, le 3 novembre 1853. — Promenade au musée égyptien du Louvre à Paris. — Contes et légendes de Transylvanie. — Pari en Grèce. — Miscellannées.

*Deutsches Kunstblatt* (nos 11-12-13).

L'Ecole de peinture allemande à Rome au commencement du siècle, par Hagen. — Lettres du Sud : Rome, Naples. — Jean le magnanime, statue de Fr. Drake. — Littérature artistique. — Album d'Albert Durer. — Les œuvres d'art du moyen âge dans la cathédrale de Worms, par Hohenreuther. — Journal : Berlin, Cologne, Dresde, Munich, Schwerin, Cassel, Paris, Amsterdam. — L'exposition de la société artistique pour la Bohême; Société artistique à Gotha. — La société artistique de Rostock; Exposition des sociétés réunies de Bamberg, Passau, Regensburg, Wiesbaden et Würzburg. — Correspondance.

*Europa* (nos 14-15).

Combats vus au microscope. — Légendes espagnoles — Jean-Paul Marat. — Marie-Thérèse et son temps. — Voyage de Bayard Taylor au Lapland. — Chronique : Auguste Bœkh. — Une inscription tumulaire de Sidon. — Théâtre et musique. — La canne à sucre chinoise. — Les finances prussiennes. — Colonisation en Turquie. — Théâtre. — L'esprit des bêtes.

*Frankfürter Museum* (nos 12-13)

Sur l'avenir de la poésie. Louise de Stolberg et Alfieri. — Don José de Espronceda. — La femme blanche. — Lettre de Berlin. — Mort de Gœthe et le primat ecclésiastique en Europe. — Savants étrangers à Munich. — Berlin : Théâtre, peintures murales de Kaulbach, brochures de Wagener et Lette. — Feuilleton.

Digitized by Google

*Gazette d'Augsbourg* (nos 75-86).

Les archives espagnoles et don Carlos. — Diminution et migrations de la population dans le sud-est de l'Allemagne et des motifs de ces changements. — Sur la question des domaines dans le Holstein. — Dix ans, par Robert Prutz. — A B C héraldique par le Dr Charles, chevalier de Mayer. — Victorio Alfieri. — J.-J. Lang. — Sapho de Knoll. — Mort d'Elisabeth et de don Carlos. — L'histoire de la Grèce, par Georges Grote. — Carte ethnologique du Schleswig. — Neufchâtel et l'avenir de la Suisse. — Lettres artistiques du docteur Ernest Guhl. — Général sir Ch. Napier. — Les sources de l'histoire de l'évêché de Munster. — Mémoires de Marmont. — Histoire de l'art : Vie et travaux d'Elias Ridinger, peintre d'animaux et graveur.

*Die Grenzboten* (nos 13-14).

Le poète d'opéra et le compositeur d'après Mozart. — Histoire romaine de Th. Mommsen.—Tableaux d'autrefois. — Nouvelles poésies. — Traits de la vie de Beethoven. — Littérature : Nouvelles publications pour le Schleswig-Holstein.

*Morgenblatt für gebildete Leser* (nos 12-13).

Lettres de Frédéric Gentz et d'Adam-Henri Muller. — Le Jubilé, anecdote. — Nouvelles anglaises : le lecturer. — Lettres sur les beaux-arts. La peinture. Le tableau d'histoire. — Correspondance : Hambourg, Palerme.

*Die Natur* (nos 13-14).

Le soleil et sa lumière, par Hess. — La vanille, par Muller.—Le tunnel du Jura, par Desor.—Le chêne de Californie. — Le savon, par O. Ule. — Le monopole du sel, par Plagge.

*Weimarer Sonntagsblatt* (nos 12-13).

Alexandre de Humboldt, par Charles Auguste. — Lettre de Herder au ministre Voigt. — Amitié de Charles Auguste et de Gœthe. — Wieland, 1771-1813. — Le mercure de Lavater et de Wieland. — Romances populaires portugaises et catalanes. — La lecture de tragédies antiques.—Petit journal.

JOURNAUX FRANÇAIS.

*L'Assemblée Nationale*. 24 avril. Lerminier. Mémoires du duc de Raguse. Tome VIII et IX. — 25 avril. A. de Pontmartin. Les Poètes (suite). M. P. Nibelle, V. Vernier, de Belloy. J. Canonge, Ch. A. Grivot. — 2 mai. A. de Pontmartin. Le général comte de Coutard, par M. de Riancey. — 6 mai. Lerminier. Histoire du Consulat et de l'Empire, par M. A. Thiers. Tome XV.

*Le Constitutionnel*. 25 avril. Eug. Réaume. Histoire du règne de Henri IV, par M. A. Poirson. — 26 avril. P. Limayrac. I. La Divine Comédie, traduite par M. Mesnard. II. Le Purgatoire, traduit en vers par M. L. Ratisbonne. — 26 avril. L. Enault. Le nouveau bois de Boulogne. — 30 avril. Francis Riaux. Le spiritualisme chrétien, par F. de Lafarelle. — 3 mai. P. Limayrac. Lettres du maréchal de Saint-Arnaud.

*Le Courrier de Paris*. 13-14 et 28 avril. A. de la Fizelière. Curiosités historiques, littéraires et artistiques. — 25 avril et 2 mai. A. du Chalard. Les Mediums de tous les temps et de tous les peuples. — 26 avril. Paul de Musset. Galerie des bonnes gens. I. Grétry. — 1er mai. H. Lacretelle, Saint-Point.

*La Gazette de France*. 29 avril. Guttinguer. Souvenirs d'un voyageur, par C. de N.

*Journal des Débats*. 24 avril E.-J. Delécluse. Exposition des œuvres de Paul Delaroche.—25 avril. J. d'Ortigue. Etude sur l'art de parler en public, par M. l'abbé Bautin. — 28, 29 et 30 avril. H. Taine. I. Chute de la République romaine, par M. Troplong. II. De l'avenir politique de l'Angleterre, par M. de Montalembert. — 1er mai. Louis Ratisbonne. Esquisses Morales, par Daniel Stern. — 2 mai. H. Baudrillart. L'abbé de Saint-Pierre, par G. de Molinari. — 3 mai. Ph. Chasles. Mémoires de madame Fitz-Herbert. — 6 mai. Saint-Ange. La grande Kabylie. Travaux du général Daumas sur l'Algérie. Les races kabyles, etc. — 7 mai. Michel Chevalier. Tavole di ragguaglio, etc. Tables des rapports des diverses mesures des Etats romains, avec les mesures du système métrique.

*Le Moniteur universel*. 25 et 28 avril. Chaix d'Est-Ange. Commentaire de la loi sur les sociétés en commandite par actions et de la loi sur l'arbitrage forcé, par M. Romiguière. — 26 avril. Ch. L. Livet. Précieux et précieuses (suite). — 28 avril. Ed. Thierry. Odes funambulesques : L'Oiseau moqueur par A. Ducleus. Portraits intimes du XVIIIe siècle, par E. et J. de Goncourt. Notice sur Ed. Adam, par MM. J. Girardin. — 1er mai. Eug. Rendu. Philosophie et Religion, par M. L.-C. Maret. — 2 mai. G. Guiffrey. Actes et gestes merveilleux de la cité de Genève. Advis et devis de la source de l'idolâtrie, de François Bonivard. — 2 mai. Ed. Fournier. Histoire des petits métiers de Paris. — 4 mai. Sainte-Beuve. Madame Bovary, de M. G. Flaubert. — 5 mai. Ed. Thierry. Les tyrans de village, par P. Meurice. Le bouquet de cerises, par F. Wey. Petits drames bourgeois, par Moléri.

*La Patrie*. 25 avril. Pierre de Lacour. La Kabylie. (3e et dernier article). — 28 avril. Le comte de Viel-Castel. Paris d'aujourd'hui et Paris d'autrefois. — 1er mai. Marquis de La Grange. De la noblesse comme institution impériale. — 5 et 6 mai. Pierre Clément. Le marquis de Turbilly et la situation des campagnes en France, vers le milieu du XVIIIe siècle. — 7 mai. D. Nisard. Alfred de Musset.

*Le Pays*. 30 avril. J. Barbey d'Aurevilly. Etude sur Virgile, par M. Sainte-Beuve. — 3 mai. Alfred Busquet. Ziegler. — 5 mai. Louis Enault. Paul Delaroche. Exposition de ses œuvres. — 6 mai. A. Bizouard. Souvenirs du général de Pelleport. — 7 mai. Emile Deschamps. La Divine Comédie, traduction par M. Mesnard. Le Paradis.

*La Presse*. 29 avril. Isidore Cahen. Jugements, etc.,

Digitized by Google

par M. Mézières. Trois ans aux Etats-Unis, par M. O. Comettant. Portraits intimes du XVIII^e siècle, par MM. de Goncourt.— 5 mai. Louis Figuier. La société d'acclimatation, son objet, son origine et son état actuel.

*Le Siècle*. 24 avril. L. Jourdan. La phrénologie appliquée à l'éducation. — 26 avril. A. Peyrat. Histoire du règne d'Henri IV, par M. A. Poirson (4e et dernier article). — 27 avril. Taxile Delord. Le monde marche, par M. Eug. Pelletan. — 28 avril. L. Cuzon. De l'état actuel de la question des prisons. VII. — 29 avril. L. Plée. Le Veilleur de nuit, album d'Alsace et de Lorraine. — 2 mai. A. Etex. Paul Delaroche. Exposition de ses œuvres. — 4 mai. Ph. Blanchard. Des progrès de la méthode en botanique, par M. F. Plée. — 6 mai. Taxile Delord. Le maréchal de Richelieu, par M. Capefigue.

*L'Union*. 2 mai. Alfred de Nettement. Sir Robert Peel, par M. Guizot. II.

*L'Univers*. 28 et 29 avril et 7 mai. P. M. Gaillard. La liberté de conscience, par M. Jules Simon. — 3 mai. Don Guérangner. L'Eglise et l'empire romain au IVe siècle, par le prince A. de Broglie (suite).

---

## NOUVELLES DE LA LITTÉRATURE ET DES ARTS.

### VENTE DE TABLEAUX.

La vente de M. Patureau semble avoir effrayé les acquéreurs, car, depuis ce jour, on n'a plus rien vu d'important à l'hôtel Drouot. On sait bien qu'il est impossible d'exposer souvent une collection semblable, mais enfin quelques tableaux disséminés dans une vente ou dans une autre, donnent toujours au collectionneur, et le loisir d'espérer et le bonheur de vaincre. Ce sont cette fois des tableaux de nos artistes contemporains qui ont attiré les habitués, et voici quelques prix : à la vente de M. V... L... *Galilée*, par Paul Delaroche, 9,000 fr. ; *Christ au Jardin des Oliviers*, du même, 10,000 fr. ; *Sainte-Cécile*, du même, 3,950 fr. ; *Chiens*, par Troyon, 5,025 fr. ; *les deux Politiques*, par Couture, 3,300 fr. ; *l'Enfant au tambour*, du même, 5,825 fr., *la Nostalgie*, encore du même, 6,050 fr. ; Delacroix, *l'Amende honorable*, 5,450 fr. ; un Decamp, 6,000 fr. ; Ary Scheffer, *Francesca*, 4,900 fr. ; Rousseau, *Paysage* 5,900 fr. ; Léopold Robert, *Brigand blessé*, 4,400 fr.

Il faut encore citer quelques tableaux de M. Couteau, qui ont atteint des prix assez élevés : *une Vente de Tableaux au XVII^e siècle*, par Willems, a été adjugée 15,000 fr. ; *le Mariage de Henri IV*, par Eugène Isabey, 10,000 fr. ; et enfin *le Moulin*, par Troyon, 2,200 fr.

On se souvient encore de l'heureuse idée de M. Deforge, qui avait fait graver sur bois les principaux tableaux de la collection qu'il vendait récemment. M. Charles Pillet vient de suivre la même voie, mais avec plus de luxe encore ; il distribue en ce moment chez lui un catalogue de douze tableaux, de M. Diaz, où, au lieu de trouver douze descriptions plus ou moins banales, on trouve douze spirituelles eaux-fortes, qui mettent sous les yeux la composition du tableau et même un peu l'esprit du modèle. Nous ne répéterons pas aujourd'hui ce que nous disions à l'apparition du catalogue de M. Deforge, mais nous ne pouvions manquer de louer une aussi bonne idée, bonne pour le vendeur, excellente pour l'acheteur. Les catalogues faits de cette sorte resteront comme les documents les plus précieux pour l'histoire de notre art et de nos artistes contemporains.

Georges Duplessis.

---

M. William Chambers, le fameux éditeur d'Edinbourg, vient d'acheter un des plus beaux hôtels de cette ville, celui des comtes de Tweedale et du dernier duc de Queensberry. M. Chambers se propose d'y ajouter d'autres constructions y attenant, de les convertir en bibliothèque publique, salles de lectures, musées et galeries artistiques, etc., et d'offrir généreusement le tout à sa ville natale. — Nous n'osons pas espérer la contagion de l'exemple chez nos éditeurs français. O. S.

---

L'éditeur Guillaumin publie un nouveau *Traité d'économie politique*, par M. Villiaumé. L'auteur de cet ouvrage examine et discute toutes les questions de travail, de crédit, de paupérisme et d'impôt qui ont éveillé l'attention du public et du gouvernement.

---

*Les Anciennes Maisons de Paris sous Napoléon III*, recueil rédigé par M. Lefeuve. La livraison qui vient de paraître passe en revue les rues de Beaune, Beauregard, Beaurepaire, Beautreillis et la place Beauveau, faubourg Saint-Honoré. Prix de chaque livraison : 1 fr. 60 c. On souscrit en adressant à M. Rousseau, 15, boulevard de la Madeleine, 32 fr. pour 20 livraisons.

---

Paris. Impr. Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5.

Digitized by Google

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

*A partir de cette livraison, le* Bulletin bibliographique *ne sera plus publié qu'une fois par mois.*

## LIVRES FRANÇAIS.

**Barrau** (Théod. H.). Du Rôle de la Famille dans l'éducation, ou Théorie de l'éducation publique et privée. In-8. Paris, Hachette.

**Braff.** Administration financière des communes, ou Recueil méthodique et pratique des lois, décrets, ordonnances, arrêts, avis du conseil d'Etat, circulaires, instructions et décisions ministérielles qui régissent cette matière, etc. Deux vol. in-8. XII-906 p. Paris, lib. A. Durand. 12 fr.

**Channing.** Sa vie et ses œuvres, avec une préface de M. Charles de Rémusat. In-8, XXI-406 p. Paris, lib. Didier et Ce.

Ouvrage écrit en français par une dame anglaise qui ne veut pas être nommée.

**Clamageran** (J.-J.). De l'Etat actuel du protestantisme en France. In-12, 103 p. Paris, lib. Joel Cherbuliez.

**Cocheris** (Hippolyte). Notice sur les travaux de la société Smithsonienne de Washington. In-8, 17 p. Paris, lib. Aubry.

**Damiron.** Mémoire sur Naigeon, et accessoirement sur Sylvain Maréchal et Delalande. Lu à l'Académie des sciences morales et politiques. In-8, 127 p. Paris, lib. A. Durand.

**Dangeau** (marquis de). Journal publié en entier, pour la première fois, par MM. Soulié, Dussieux, de Chennevières, Mantz, de Montaiglon; avec les additions inédites du duc de Saint-Simon, publiées par M. Feuillet de Conches. Tome X. 1704-1705. In-8. 508 p. Paris, lib. F. Didot frères et fils, 6 fr.

**Davaine** (C.). Recherches sur l'anguillule du blé niellé, considérée au point de vue de l'histoire naturelle et de l'agriculture; mémoire couronné par l'Institut (prix de physiologie expérimentale pour la partie anatomique et physiologique). Gr. in-8, 85 p. et 3 planches. Paris, lib. J. B. Baillière.

**Deltuf.** Les Pigeons de la Bourse. In-18 jésus, 507 p. Paris, lib. Charlieu.

**Domenech.** Journal d'un missionnaire au Texas et au Mexique. 1846-185?. In-8, XII-479 p. Paris, lib. Gaume frères.

**Ducros** (de Sixt). Prières de mai. Poésies à la sainte Vierge. In-32, 202 p.

**Dupanloup** (Mgr). De l'Education. Tome II. *De l'autorité et du respect dans l'éducation.* In-8. 604 p. Orléans, lib. Gatineau; Paris, lib. Lecoffre et Ce; Devarenne.

**Favre** (docteur). Développement de la série naturelle avec schématismes dans le texte. 2 vol. in-18. Paris, chez l'éditeur, 30, rue de l'Ecole-de-Médecine.

**Gautier.** Avatar, conte (collection Hetzel). Edition spéciale pour la France, interdite pour l'étranger. In-12, 195 p. Paris, lib. Michel Lévy frères.

**Godron.** Flore de Lorraine. 2e *édition.* Tome Ier. In-12, XII-534 p. Paris, lib. J.-B. Baillière et fils; lib. Victor Masson.

**Hélie.** Traité de l'instruction criminelle, ou Théorie du Code d'instruction criminelle. *Organisation, compétence et procédure des tribunaux de police, et des tribunaux correctionnels.* 7e vol. in-8. 852 p. Paris, lib. Hingray. 9 fr.

**Jourdain.** Le Budget de l'instruction publique et des établissements scientifiques et littéraires, depuis la fondation de l'Université impériale jusqu'à nos jours. In-8, VI-340 p. Paris, lib. L. Hachette et Ce. 7 fr. 50.

**Lamé.** Leçons sur les fonctions inverses des transcendantes et les surfaces isothermes. In-8, XXVII-321 p. Paris, imp. et lib. Mallet-Bachelier, 5 fr.

**Lecoq.** Etudes sur la géographie botanique de l'Europe, et en particulier sur la végétation du plateau central de la France. Tome VI. Grand in-8. VIII-480 p. Paris, lib J.-B. Baillière.

**Longet.** Traité de physiologie. 2e *édition.* Tome Ier. 2e partie. Fascicule 1er. *Digestions* (seul tirage sans changements). In-8, 288 p. — 3e partie. *Mouvements, voix et parole, sens en général* (second tirage de l'édition de septembre 1852, sans changements). In-8, 240 p. Paris, imp. Martinet; lib. Victor Masson. 8 fr.

**Lucien.** Œuvres complètes de Lucien de Samosate. Traduction nouvelle avec une introduction et des notes; par Eugène Talbot, docteur ès lettres, 2 vol. in-18 jésus, XXVIII-1170 p. Paris, lib. L. Hachette et Ce.

**Maury.** Histoire des religions de la Grèce antique, depuis leur origine jusqu'à leur complète constitution. Tome Ier, la religion hellénique depuis les temps primitifs jusqu'au siècle d'Alexandre. In-8, XII-608 p. Paris, imp. Martinet; lib. Ladrange. L'ouvrage aura deux volumes. Prix : 15 fr

**Peigue.** Exposé de l'origine et de l'administration de la grande voirie jusqu'en 1790. In-18 jésus 144 p.

Digitized by Google

**Porry** (de). La Captive chrétienne, poème, traduit du russe de Pouchkine. In-16, 30 p. Marseille, imp. Arnaud et Ce.

Le poème, dans l'original, a pour titre : La Fontaine de *Bakhtchissarai*, nom de la capitale de la Crimée.

**Rœderer**. Œuvres du comte P.-L. Rœderer, pair de France, membre de l'Institut, etc. Tome V. Grand in-8 à 2 colonnes, 643 p. et une lith. Paris, F. Didot frères.

**Roxny** (de). Introduction à l'étude de la langue japonaise. In-4o, XII-96 p. et 7 planches. Paris. lib. Maisonneuve et Ce. 20 fr.

Ce volume, pour lequel quatre corps de types japonais ont été spécialement gravés, renferme la première grammaire japonaise publiée jusqu'à ce jour avec le concours indispensable des caractères originaux et indigènes.

**Saint-Simon**. Mémoires complets et authentiques du duc de Saint-Simon, sur le siècle de Louis XIV et la régence. Collationnés sur le manuscrit original, précédés d'une notice, par M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. Tome XII, 748 p. Paris. L. Hachette et Ce. 4 fr.

**Sainte-Beuve**. Causeries du lundi. Tome XII. In-18 jésus, 432 p. Paris, lib. Garnier frères, 3 fr. 50 c.

Articles littéraires et notices biographiques qui ont paru dans le journal l'*Athenæum* et le *Moniteur universel*.

**Witte** (de) et **de Longpérier**. Revue numismatique. Nouvelle série. Tome Ier. Année 1856. In-8, 444 p. et 13 planches. Paris, imp. Thunot et Ce; M. Rollin, 12, rue Vivienne. 16 fr.

LIVRES ANGLAIS.

**Kennaway** (C. E.) Perdita and Angelina : an Anglo Roman Dialogue, Pt. 2, 12mo, 1*s*—complète 3*s* 6*d*.

**Law** (Hen.) Memoir of the Operations and Construction of the Thames Tunnel, by Sir I. Brunel, 4to, 15*s*.

**Lime** (Jas.) Mosaic Record in Harmony with the Geological, 12mo, 3*s*.

**Livingstone** (Dr. Dav.) Life, Adventures, and Labours, by H. G. Adams, post 8vo, 5*s*.

**Madden** (R. R.) Phantasmata : or, Illusions and Fanaticisms of Protean Forms Productive of Great Evils, 2 v. 8vo, 1*l* 8*s*.

**Melville** (Herman) The Confidence-Man : His Masquerade, 12mo, 5*s*.

**Metaphysicians** (The) : Memoirs of Franz Caroel And Harold Fremdling, post 8vo, 8*s*.

**Morier** (Dav. R.) Photo the Suliote, a Tale of Modern Greece, 3 v. post 8vo, 1*l* 11*s* 6*d*.

**Nolan** (Dr.) History of the War against Russia, Div. 6, 8vo. 6*s*.

**Nordhoff** (Cha.) Stories of the Island World, 12mo, 5*s*.

**Orestes** and the Avengers : an Hellenic Mystery, in three Acts, 12mo, 2*s* 6*d*.

**Parable** (The) of the Sower, in 72 Languages and Dialects of Europe (Bonaparte Polyglot), 8vo, 1*l*.

**Patterson** (Wm.) Central America, from a MS. in British Museum (1701), 8vo, 2*s* 6*d*.

**Pratt** (Anne) Poisonous, Noxious, and Suspected Plants of our Fields and Woods, 12 mo, 6*s*.

**Press** (The) and the Public Service, by a Distinguished Writer; post 8vo, 6*s*.

**Ritchie** (J. E.) The Night Side of London, 12mo. 3*s* 6*d*.

**Rose** (The) of Ashurst, a Novel, by Author of "Emilia Wyndham," 3 v. post 8vo, 1*l* 11*s* 6*d*.

**Seemann** (B.) Botany of the Voyage of the Herald, Pt. 7. 4to, 10*s*.

**Spottiswoode** (Wm.) Tarantassee Journey through Eastern Russia in 1856, 8vo, 10*s* 6*d*.

**Stainton** (H. T.) Manual of British Butterflies, V. 1, 12mo, 4*s* 6*d*.

**Stanley** (A. P.) Introductory Lectures on the Study of Ecclesiastical History, 8vo, 2*s* 6*d*.

**Steinschneider** (M.) History of Jewish Literature from the 8th to the 18th Century. 8vo, 12*s*.

**Steward** (Mrs. T. F.) Marguerite's Legacy, a Novel, 3 v. post 8vo, 1*l* 11*s* 6*d*.

**Stewart** (Agnes) Grace O'Halloran; or, Ireland and its Peasantry, a Tale, 12mo, 3*s* 6*d*.

**Thompson** (R. A.) Essays on the Principles of Natural Theology, post 8vo, 4*s*.

**Thornbury** (G. W.) Songs of the Cavaliers and Roundheads, post 8vo, 10*s* 6*d*.

**Tilt** (Julia) May Hamilton, an Autobiography, post 8vo, 10*s* 6*d*.

**Walpole** (Hor.) Entire Correspondence, by Cunningham, V. 2, 8vo, 10*s* 6*d*.

**Ward** (Maria) The Husband in Utah ; or, Sights and Scenes among the Mormons, 12mo, 1*s* 6*d*.

**White** (D'Aubigné) Madaron; or, the Artisan of Nismes, a Romance, 3 v. post 8vo, 1*l* 11*s* 6*d*.

**Wood** (Mrs. E.) Metrical History of England for Youth, 12mo, 3*s* 6*d*.

**Young** (Mrs.) Aldershott and all about It, 12mo. 3*s* 6*d*.

LIVRES BELGES ET FLAMANDS.

**Baelden** (P.-F.). Essai sur le beau, ou Dieu principe, centre et fin du monde universel, du beau de la littérature et de l'art, ouvrage destiné à faciliter l'étude approfondie des lettres et des beaux-arts. In-12 de 218 pages. Bruxelles, H. Goemaere.

**Cloetboom** (le Dr.). Œuvres philosophiques, médicales, posthumes, humanitaires et complètes. In-32 de 166 pages, avec une gravure. Bruxelles, A. Decq, 2 fr. 50.

**Ecnens** (Ferd.). Quelques doctrines catholiques au point de vue du bon sens. *Première partie*. In-12 de 40 pages. Bruxelles, Office de Publicité. 0 fr. 50 c.

**Henaux** (Ferd.). Histoire du Pays de Liége, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. *Deuxième édition*, entièrement refondue et aug-

Digitized by Google

mentée. In-8. Tome I, de 312 pages avec une carte. Liége, J. Desoer. 4 fr. 50 c.

**Lecomte** (A.). Essai sur les examens pour la collation des grades universitaires, précédé d'un coup d'œil sur la discussion parlementaire, relativement à l'indépendance de la science devant la foi. In-8 de 131 pages. Bruxelles, De Mortier. 1 fr. 50.

**Ram** (P.-F.-X. de). Analectes pour servir à l'histoire de l'Université de Louvain. Nos 19 et 20. In-32 de 162 pages. Louvain, Vanlinthout et Ce.

**Van den Bergh** (Oswald). Jean le Victorieux, duc de Brabant. Etude historique. In-8 de 107 pages. Louvain, Vanlinthout et Ce.

---

**Wouters** (J.-G.-H.). Aristophanes. Proeve eener letterlyke metrische vertaling. *De Wolken. Ploutos*; met geschiedkundige inleiding, aenteekeningen en ophelderingen. Gr. in-8 de XL-146 pages. Anvers, Van Mol-van Loy. 4 fr

## LIVRES ALLEMANDS.

**Amari** (M.). Bibliotheca arabo-sicula, ossia raccolta di testi arabici. Cah. 2, in-8. Leipzig. A 5 fr. 35 c.

**Atharva-Veda-Sanhita.** Herausgegeben von R. Roth und W. D. Whitney. Publié par R. Roth et W. D. Whitney. Partie 2e. Gr. in-8. Berlin, 6 fr. Les deux parties, 38 fr.

**Bernhardy** (G.). Grundriss der Rœmischen Litteratur. Fragments de littérature romaine. 3e édition. In-8. Brunswick. 16 fr.

**Fragmenta** comicorum græcorum, collegit et disposuit A. Meincke. Vol. 5 en deux parties. (Indices continens.) In-8. Berlin. 31 fr. Les 5 vol. 104 fr.

**Muller** (K.-O.). Geschichte der griechischen Literatur bis Alexander, herausgegeben von E. Muller. Histoire de la littérature grecque jusqu'au temps d'Alexandre, publiée par E. Muller. 2e édition, 2 vol. in-8. Breslau. 15 fr. 35 c.

**Rig Veda** oder die heiligen Lieder der Brahmanen, herausgegeben von M. Muller. Rig Veda ou les poèmes sacrés des Brahmes, publiés par M. Muller. Liv. 2 (il y en aura 3). In-4. Leipzig. 16 fr.

**Schœfer** (A.). Demosthenes und seine Zeit. Démosthènes et son temps. Vol. Ier. In-8. Leipzig. 10 fr. 75 c. Vol. I-II, 21 fr. 50 c.

**Von Baumbach.** Neue Briefe aus den Verein-Staaten. Nouvelles lettres des Etats-Unis. In-12. Cassel. 4 fr.

**Brandes**, Das ethnographische Verhæltniss der Kelten und Germanen nach den Ansichten der alten und den sprachlichen Ueberresten. Les rapports ethnographiques des Celtes et des Germains; d'après l'aspect des monuments et les restes de la langue. In-8. Leipzig. 8 fr.

**Bunsen.** Ægyptens Stelle in der Weltgeschichte. La place de l'Egypte dans l'histoire du monde. Vol. V, part. 4-5. In-8 avec illust. Gotha. 13 fr. 35 c. L'ouvrage complet, 5 vol., 80 fr.

**Cassel** Eddische studien. Etudes sur l'Edda. I. Fœlvinnomal. In-8. Weimar, 4 fr.

**Von Crusenstolpe.** Der Russische Hof von Peter bis auf Nicolaus. La cour de Russie, de Pierre à Nicolas. Vol. VI. In-12. Hambourg. 5 fr.

**Von Crusenstolpe.** Der Versailles Hof von 1700 bis 1850. La cour de Versailles de 1700 à 1850. Vol. V. In-12. Hambourg. 5 fr.

**Geschichte** der Neuenburger Royalisten-Aufstandes. Histoire de l'insurrection des royalistes neufchâtelois. In-12. Zurich. 1 fr.

**Edicta** regum Langobardorum quæ comes Baudi a Vesme in genuinam formam restituit, cum append. legum structoribus. In-8. Munich. 3 fr. 35 c.

**Acta** nova regiæ societatis scientiarum Upsaliensis. 3e série. Vol. II. fasc. 1. In-4. Upsale. 16 fr.

**Arbeiten** der geologischen Gesellschaft fur Ungarn, herausgegeben von J. von Kovats. Travaux de la Société géologique de Hongrie, publiés par J. de Kovats. Cah. I. Gr. in-8 avec carte et 8 pl. Pest. 6 fr. 75 c.

**Schwartz.** Die Chemie und Industrie unserer Zeit. La chimie et l'industrie de notre temps. 4e liv. Le verre. In-8. Breslau. 1 fr. 75 c. Les quatre parties, 8 fr. 45 c.

## PÉRIODIQUES FRANÇAIS.

*Annales de philosophie chrétienne* (Janvier).

Schœbel. Le Bouddha et le Bouddhisme. — De Bovis. De la société tahitienne a l'arrivée des Européens. — G. Pauthier. De la réalité et de l'authenticité de l'inscription nestorienne de Si-ngan-fou, relative à l'introduction de la religion chretienne en Chine, dès le VIIe siècle de notre ère (1er art.). — L'abbé Hebert-Duperron. Recherches sur les traditions primitives conservées chez les Etrusques (suite). — (Février). Schœbel. Le Bouddha et le Bouddhisme (suite). — Le P. Garrucci. Dissertation sur la découverte d'une croix portant un blasphème païen contre le Christ, represente avec une tête d'âne. — De Bovis. De la société tahitienne, etc. (suite).

*L'Artiste.*

3 mai. Th. Gautier. Exposition des œuvres de Paul Delaroche. — E. et J. de Goncourt. L'Italie la nuit. — Ch. Monselet. La meilleure des femmes (roman). — 10 mai. Th. Gautier. Galerie du XIXe siècle. III. Mme Emile de Girardin. — Daniel et Poirson. Peintures de Fremiet à Fontainebleau. — R. de Beauvoir. A. de Musset (Poésie). — E. et J. de Goncourt. L'Italie la nuit (fin). — 17 mai. Th. Gautier. Le bois de Boulogne. — F. de Mercey. La gravure en médailles en France, sous le règne de l'Empereur Napoléon III. — P. d'Ivoy. L'art industriel. L'art céramique. La porcelaine. — 24 mai. Ch. Blanc. L'Exposition de Manchester (1er art.). — Th. Gauthier. Le musée d'artillerie. — Ch. Monselet. La meilleure des femmes. — P. Mantz. Les expositions sous Louis XV.

Digitized by Google

*Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences.*

4 mai. Note de M. Loche sur les divers animaux recueillis par cet officier dans une exploration de l'intérieur de l'Algérie. — J. Lefort. Analyse de la truffe comestible. — L. Mandl. Recherches sur la structure et le développement des poumons. — Ch. Rouget. Recherches anatomiques et physiologiques sur les appareils érectiles. — Alquié. Sur une tumeur considérable composée de dix poches embryonnaires contenues dans les ovaires d'une femme adulte. — 11 mai. Mémoires présentés: P. Thénard. Note sur la matière riche du fumier de ferme. — Plarr. Note sur une propriété commune aux séries dont le terme général dépend des fonctions $X^n$ de Legendre, ou des cosinus et sinus des multiples de la variable. — Chauveau. De la moelle épinière considérée comme voie de transmission des impressions sensitives.—Mandl. Recherches sur la dégénérescence graisseuse. — 18 mai. Mémoires présentés: Mandl. Recherches sur la transformation des cartilages en os. Recherches histogénésiques sur les tumeurs malignes. — Ch. Tissier. Recherches sur l'action comparative de la chaux et du carbonate de chaux sur les dissolutions métalliques. — De la Follye. Mémoire sur un nouvel appareil électrique destiné à la télégraphie.

*Le Correspondant* (25 mai).

Le P. Lacordaire. Conférences de Toulouse. VI. — Raudot. De l'agriculture en France (1re partie). — Audley. Littérature allemande. Henri Heine. Dr Ozanam. L'anesthésie, histoire de la douleur. —Nourrisson. Histoire du Directoire, par M. de Barante. — L'abbé H. Perreyre. Des transactions en matière de foi. — Comte Jaubert. Travaux publics. Cours d'eau.—Ch. Lenormant. Exposition des œuvres de Paul Delaroche.

*L'Illustration.*

16 mai. Le général Todleben. — Ed. Texier. A. de Musset. — Horéau. Mélanges de philosophie juive, par S. Munk. — J. Laprade. Puech de la Roque et ses follets.—23 mai. J. Laprade. Puech de la Roque et ses follets (fin). — L. Hymans. La grotte de Han-sur-Lesse — Réception de l'ambassade française à Siam.—P. Blanchard. De Nijni-Novgorod à Tiflis, sur le Volga.

*Journal des économistes* (mai).

Michel Chevalier. Examen des principaux arguments des prohibitionnistes. — Gustave du Puynode. Du projet d'impôt sur les valeurs mobilières. — J. Passy. Sir Robert Peel, par M. Guizot. — Th. Cerfbeer. Histoire des classes rurales. — P. Torrigiani. Fin de l'union douanière entre l'Autriche et le duché de Parme. — Cl. Juglar. Des crises commerciales et monétaires de 1800 à 1857 (fin).

*Journal des Savants.*

*Février.* Villemain. Sancti patris nostri Gregorii, etc. — Mignet. Lettres de Jean Calvin, etc. (2e article). — Vitet. Mémoires pour servir à l'histoire de l'Académie royale de peinture et de sculpture, etc.; Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture, etc. (4e article). — Quatremère. Die Phœnizier, etc. — *Mars.* Quatremère. Die Ssabier und der Ssabismus, etc. (1er article). — Mignet. Lettres de Jean Calvin, etc. (3e article). — Barthélemy Saint-Hilaire. Histoire générale et système comparé des langues sémitiques, etc. (3e et dernier article). — Hase. Chants du peuple en Grèce, etc. (5e article).—*Avril.* Cousin. Clef inédite du grand Cyrus (1er article) — Biot. Nouvelles recherches sur la division de l'année des anciens Egyptiens. — Vitet. Mémoires pour servir à l'histoire de l'Académie royale de peinture et de sculpture, etc ; Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture (5e article). — Quatremère. Die Phœnizier, etc.

*Le Monde illustré.*

25 avril. Revoil. Curiosités naturelles de la Californie et de l'Orégon.—Delaage. D. Dunglas Home, évocateur et médium.—2 mai. Revoil. Bourse de Buenos-Ayres et Indiens des Pampas. — Delaunay. Le prochain salon. — 9 mai. Léon Gozlan. Histoire naturelle de la ménagerie parisienne, par un petit-fils du grand Buffon. — Méry. A. de Musset. — Vers inédits d'Alfred de Musset.

*La Picardie*

Février. De la Fons-Mélicocq. Dons et offrandes de Philippe le Bon. — A. Bourlon. Notice sur le village de Sarton. — Ph. de Chennevières. Note d'un compilateur sur les sculpteurs et sur les sculptures en ivoire. — E. Prarond. Le catalogue de dom Grenier. — Z. Rendu. Les anciennes constructions en bois de Compiègne. — Mars. Leroy-Morel. Dénombrement d'un seigneur de Nesle dans le XIIIe siècle.—A. Ternink. Quelques mots sur les gouffres, abîmes et fontaines de l'Artois. —E. Prarond. Les chasses de la Somme (suite). — Le catalogue de dom Grenier (suite). — Avril. De la Fons-Mélicocq. 1421. Siége de Saint-Riquier. Bataille de Mons-en-Vimeu. — Ph. de Chennevières. Sur les sculpteurs et les sculptures en ivoire (suite). — E. Prarond. Les chasses de la Somme (suite).

*Revue de l'art chrétien* (mai).

L'abbé J. Sagette. De la poésie liturgique du moyen âge. — Doublet de Boisthibault. Les clochers de la cathédrale de Chartres. — Léo Drouyn. Monographie de Saint-Martin de Sescas (fin).—L'abbé Corblet. Notice historique et liturgique sur les cloches (3e article).

*Revue Contemporaine et Athenæum français*
15 mai.

F. Du Cellier. — Les classes ouvrières en France depuis 1789 (3e partie). — F. de Mercey. L'Exposition universelle des Beaux-Arts en 1855. — Alphonse de Calonne. Paul Delaroche et son œuvre.

Digitized by Google

— Octave Sachot. Exploration des sources de la Rivière-Rouge de la Louisiane. — Alexandre Bonneau. Les chemins de fer de la Russie. — Louis Damey. Fables et contes.—*Revue critique*: Essai sur la Question de l'originalité de Gil Blas, de M. Ch.-Fréd. Franceson. — Etudes de philologie comparée sur l'argot et sur les idiomes analogues parlés en Europe et en Asie, de M. Francisque Michel. — Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité, de M. Jacques Denis.—Histoire de la Révolution française (1789-1799), de M. Th.-H. Barrau.—Des administrations départementales et collectives, de M. le baron de Girardot.—Schwedische, etc. Chants populaires suédois du temps passé, traduction de M. R. Warrens. — Un peu partout, de M. F. Mornand.— *Mélanges*: L. Amiel. La fête des fous et de l'âne (Carnaval au moyen âge). — A. de Calonne. *Chronique de la quinzaine*. — *Bulletin bibliographique*.

*Revue des Deux-Mondes* (15 mai).

Charles de Rémusat. Du traditionalisme. II. Le comte de Maistre. — C. Clarigny. La presse en Amérique depuis l'indépendance jusqu'à nos jours. — Gustave Planche. De la moralité de l'histoire et du règne de Henri IV. — Ch. de Mazade. George Sand, ses mémoires et son théâtre. — A. Lefèvre-Pontalis. Les élections de 1857 en Angleterre. — Henry Mürger. Les vacances de Camille. (3e partie). — Ed. Vanéechout. Les côtes de l'Amérique centrale et la société hispano-américaine.

*Revue française*.

10 mai. P. Mantz. L'œuvre de Paul Delaroche. — J.-P. Richter. Le diable se confessant à un ministre, conte.—Emile Colombey. Les historiettes de Tallemant des Réaux. — Leconte de Lisle. Poésies. — G. Desnoiresterres. Les originaux. IV. Grimod de La Reynière (2e partie). — H. Babou. Paris en province. I. — 20 mai. Victor Humbert. Métempsycose. Une aventure de grand chemin. — N. Martin. Adalbert de Chamisso et son poème Salaz y Gomez. — Edouard Fournier. Alexis Piron, d'après ses lettres. Documents inédits. — H. Cantel. Poésie.—G. Desnoiresterres. Les originaux. IV. Grimod de la Reynière (suite). — H. Babou. Paris en province (suite).

*Revue de Paris* (15 mai).

Taxile Delord. Martin Muller. — J. Sanrey. Economie rurale. — A. Morel. Ethnographie belge. — Eugène Pelletan. Le bon vieux temps: la royauté en déshabillé (suite).—A. Barbier. Le secret de bien des gens (poésie).—L. Laurent Pichat. Conférences de M. Barni.

PÉRIODIQUES BELGES.

*Collection de précis historiques*, par Ed. Terwecoren. (15 janvier au 15 mars).

Sainte Gudule, patronne de Bruxelles. — De Smet. Les Osages. — Liste des prêtres belges déportés à la Guyane et aux îles de Rhé et d'Oléron, pendant la révolution française. — Notre-Dame de Bonne-Espérance sur les terres du duc d'Aerschot. — Le comte Gérard Legrelle. Le doyen Werbrouck. — Cérémonies de la dégradation d'un prêtre. — A la fin d'une retraite. — De Smet. Kistalwa et Maria, parents de Watomika. — J.-C. J. Les sociétés secrètes et la Marianne. — Les Chinois et les Belges devant les jurys académiques et les bureaux de bienfaisance. — De Damas. De Sébastopol à Jérusalem et à Malte.—Hommage funèbre à M le comte Félix de Mérode.

*Journal de l'armée belge*.

Un dernier mot sur la défense de l'Escaut. — Sur la défense des grandes positions maritimes.—Brialmont. Histoire du duc de Wellington.

*Revue de l'instruction publique en Belgique*.

Février. V. Guibert. Hygiène des établissements d'instruction publique. — J.-N. Noel. Note sur la proportionnalité. — A.-B.-J. Marsigny. Etudes sur *Athalie*. — B. van Hollebeke. Etudes sur *Télémaque*.— Ad. Mathieu. Horace à Torquatus, traduction en vers. — Pensées et maximes. — Mars. L. Roersch. Etudes sur le chant séculaire d'Horace (fin). — Boscaven. Du rhythme dans la versification française. — A.-B.-J. Marsigny. Etudes sur *Athalie* (suite).— V. Guibert. Hygiène des établissements d'instruction publique. — V. Dumortier. La Résurrection de la fille de Jaïre.

*Revue trimestrielle*.

F. Delhasse. M. de Gerlache. — A.-L.-P. De Robaulx de Soumoy. Les tribunaux militaires en Belgique (suite et fin). — A. Baron. Voltaire. — P.-A. Huybrecht. La révolution belge de 1830. — Ad. Le Hardy de Beaulieu. Résultats des réformes apportées dans le système postal en Europe et en Amérique.—P.-A.-F. Gérard. Lettres sur l'histoire de Belgique. Epoque de transition. — Renaissance. Origine des communes. — Ch. Soudain de Niederwerth. Etudes de philosophie pratique et sociale.— J.-B. Langlois. Du roman et des romanciers flamands. — J. Buse. Charles-Quint et la Flandre. — E. Van Bemmel. Eleuthère De Potter. — Ed. Romberg. Du roman actuel en France.

*Revue universelle des arts*.

Janvier et février. F. Villot. John Constable. — A. de Montaiglon. Actes extraits du registre de la chapelle de France à Stockholm. — G. Duplessis. Académie de peinture et de sculpture. — Bachaumont. X. J.-B. de Champagne; éloge de Boyer d'Aiguilles. — Inventaire du trésor de l'abbaye de Saint-Denis en 1793. — A. Bonnardot. Iconographie du vieux Paris. — Les sculpteurs lillois. — Inventaire de la cathédrale de Bruges. — Correspondance. — H.-A. Klinkhamer. Estampes inédites du musée d'Amsterdam. — Mars. E. David. Origines des anciennes corporations des arts et des métiers. — A. Bonnardot. Iconographie du vieux Paris. — Feuillet de Conches. Sébastien Bourdon à la cour de Suède. — H.-A. Klinkhamer. Quelques adjonctions à l'œuvre gravé de Rem-

Digitized by Google

brandt. — Inventaire des joyaux de la couronne de France.

PÉRIODIQUES ANGLAIS.

*The Eclectic Review* (may).

Art. 1. Cornelius Agrippa.—2. Recent Assyrian Discoveries. — 3. Two Years Ago. — 4. Christianity and Hinduism. — 5. 'Old Humphrey.' — 6. Edinburgh Essays. — Quarterly Review of American Literature. — Brief Notices of Books.

*The Law Magazine and Law Review* (may).

1. The Juridical Society. — 2. Diocesan Institutions in France. — 3. Current Legal Literature. — 4. Legal Fiction. — 5. Distribution of Intestates' Estate. — 6. The Married-Woman Question. — 7. Daniell's Chancery Practice. — 8. Statute Law Commission. — 9. The New Parliament. — 10. The late Frauds. — 11. French Law on Titles of Honour. — 12. Right to the Sea Shore. — 13. Lord Brougham's Acts and Bills.—14. The Law Amendment Society's Papers. — 15. The Denison Case. — Selection of adjudged Points. — Short Notes of New Law Books. — Events of the Quarter. — List of New Publications, etc., etc.

*Colburn's New Monthly Magazine* (may).

Christianity in China. — Parkwater. By the Author of 'Ashley.' — Nicias. By sir Nathaniel. — Electoral Addresses and Ministerial Triumph. By Cyrus Redding. — A Swedish Voyage Round the World. Translated by Mrs. Bushby. — A Summer in Schleswig. — Joshua Tubbs. By E. P. Rowsell. — Eutrapelia. — The Baths of Lucca. By Florentia. — King Sword and King Pen.

*Bentley's Miscellany* (may).

The Royal Academy Exhibition. — The Millionaire of Mincing-Lane : A Tale of the Times. By Dudley Costello. Chaps XIII, XIV and XV. — The Wolf's Betrothed. — The Fatal Article. — A Fisherman's Second Letter to his Chum in India. — The Passing-Bell. — Michelet's History of the League. By Monkshood. — William Charles Macready. By T. P. Grinsted. — The Tragedy of King Richard the Second.

*The Dublin University Magazine* (may 1857).

The Castle of Dublin. Chapter II. — A Sketch of Two Homes. — The Organist. By Mortimer Collins. — Whewell's History of Moral Philosophy in England.—Progress. By Francis Davis.—Sir Charles James Napier.—John Twiller. Chaps XIX and XX. — The Stereoscope. — The Manchester Exhibition of Art-Treasures. — The Rides and Reveries of Mr. Æsop Smith. Continued. — A Fortuitous Concurrence of Atoms.

PÉRIODIQUES ITALIENS.

*Archivio storico italiano.*
(Tomo IV. — Dispensa seconda).

Cartelli di querela e di sfida tra Lodovico Martelli e Dante da Castiglione da una parte, Giovanni Bandini e Roberto Aldobrandi dall'altra, al tempo dell'assedio di Firenze, publicati per cura di C. Milanesi. — Canzone popolare istorica del sec. XV. — Otto lettere del Leibnizio al principe Ferdinando figlio di Cosimo III. — M. Giuseppe Canale. Degli Archivi di Venezia, di Vienna, di Firenze e di Genova. — F. Palermo. Pietro Colletta nomo di stato e scrittore Art. II ed ult. — Tabarrini, Degli studi storici in Italia e del perfetto loro indirizzo.

PÉRIODIQUES ALLEMANDS.

*Das Ausland* (nos 13-14).

Le docteur Kane (nécrologie). — Les chrétiens aux îles Moluques. — Le crétinisme endémique. — Miscellanées. — Expériences de Fizeau sur la rapidité de la lumière. — Voyages du général Ferrier dans l'Afghanistan, le Turkistan et le Belutchistan; Hérat et le Caucase indien. — La cour de Siam.

*Deutsches Kunstblatt* (nos 14-15).

L'école allemande de peinture à Rome au commencement de ce siècle, par A. Hagen. — Le diable et ses acolytes dans les beaux-arts. — La cathédrale d'Ulm. — Sociétés artistiques : Almanach des beaux-arts pour l'année 1857.

*Frankfurter Museum* (no 14).

Luise de Stolberg et Alfieri. — Amara George. Le combat avec le Manitou. Poésies. — M. Carrière. Le philosophisme de l'époque actuelle et Moïse de Mendelsohn. — Feuilleton.

*Europa* (nos 16-17).

La vie de campagne en Angleterre.—Combats au microscope.—Harald et la mort de Balder.—Napoléon comme mythe.—Théâtre et musique.—Epitaphe de Wallenstein. — Perse. — Poésie populaire. — De la guerre de l'indépendance.—La marine prussienne. — Monuments allemands. — Situation matérielle de la Hongrie.—Monténégro. Voyages d'exploration.

*Gazette d'Augsbourg* (no 87).

Correspondance de Frédéric Gentz et d'Adam.— Henri Muller (1800-1821). — Sur le théâtre de la guerre dans le Caucase. — Souvenirs de Grèce.— Sur l'ancienne littérature anglaise. — Poésies indiennes. — Le prince Eugène, vice-roi d'Italie en 1814. — Sicile. — Théâtre et littérature.—Jérusalem. — Le maréchal Marmont sur Louis XVIII. — Ulibischeff sur Beethoven. — Constantin Oikonomos.

*Die Grenzboten* (nos 15-16).

Autriche et Prusse. — Dernières années de la vie de Beethoven; lettres inédites.—Italie : Moines et mendiants. — Littérature : Romans. — Sophie et Delphine Gay. — Nouvelles et poésies.

*Minerva* (no 1).

La caricature politique il y a cent ans. 1753-1757.

Digitized by Google

— L'insurrection en Chine. — Le bombardement de Canton.

*Archives des sciences de Russie.* 1857. 16e vol. 1re livraison.

Recherches mathématiques sur l'extension du fluide électrique dans des corps donnés. — Sur les travaux des Sociétés géographiques de la Russie en 1855. — Leurs tentatives en 1856.—Les antiquités du Bosphore arménien.

JOURNAUX FRANÇAIS.

*L'Assemblée nationale.* 12 mai. P. Rollet. Augustin Thierry. — 20 mai. Lerminier. Histoire du règne de Henri IV, par M. A. Poirson.

*Le Constitutionnel.* 8 mai. Aylic Langlé. Les buveurs d'opium en Angleterre. — 9 mai. L. Enault. Paris dans sa splendeur. Le monde illustré. Pompeia, par M. E. Breton. Second voyage autour du monde, par madame I. Pfeiffer. — 10 mai. P. Limayrac. Des causes et des effets dans notre situation littéraire. — 15 mai. H. M. Martin. The Kingdom and People of Siam (le royaume de Siam et ses habitants par sir J. Bowring). — 17 et 24 mai. P. Limayrac. Histoire du gouvernement parlementaire en France (1814-1848), par M. Duvergier de Hauranne. — 19 mai. F. Riaux. Méthode à la portée des instituteurs primaires pour enseigner aux sourds-muets la langue française sans l'intermédiaire du langage des signes, par M. Valade-Gabel. — 20 mai. J.-J. Weiss. Mémoires du duc de Saint-Simon.

*Le Courrier de Paris.* 10 et 17 mai. A. du Chalard. Le monde merveilleux. III.— 11 mai. A. Assolant. Les Mormons. — 12 mai. G. Héquet. Journal de Barbier. — 16 mai. Louis Ulbach. Madame Bovary, par G. Flaubert. La Paienne, par L. Pichat. Les Aventures de mademoiselle Mariette, par Champfleury. Le Bouquet de cerises, par F. Wey, Le cadet de Colobrières, par madame Reybaud, etc. — 20 mai. C. Blanc Grande exposition des trésors de l'art à Manchester (1er art.).

*La Gazette de France.* 13 mai. Thénot. Le palais du Louvre. — 23 mai. A. de Selle. Rhétorique d'Aristote, traduction de M. N. Bonafous.

*Journal des Débats.* 9 mai. Ph. Chasles. Madame Fitz-Herbert et le prince de Galles (suite). — 10 mai. Cuvillier-Fleury. Histoire du Consulat et de l'Empire, par M. Thiers. Tome XV. — 12 mai. Ch. Daremberg Eléments de pathologie générale, par M. Chomel (3e et dernier article) — 13 mai. Chemin-Dupontès. Histoire du commerce de toutes les nations, par H. Schérer. — 14 mai. H. Baudrillart. De la réforme douanière en Belgique. — 15 mai. Fs. Barrière. Les environs de Paris, par A. Joanne (second article). — 16 mai. Saint-Ange. La Grande Kabylie (2e article). — 17 mai. Ph. Chasles. Remarques sur le patois, par M. E. A. Escallier. — 19 mai. Ernest Renan. Histoire des religions de la Grèce antique, par A. Maury. Tome Ier. — 20 mai. Barante. Le comte de Ficquelmont. — 21 mai. F. Camus. Des inondations souterraines à Paris. — 22 mai. H. Rigault. Le Purgatoire de Dante, traduit en vers par L. Ratisbonne. Le Paradis, traduction en prose de M. Mesnard. — 23 mai. L. Ratisbonne. Alfred de Musset. — 24 mai. Saint-Ange. Les expéditions de Kabylie depuis la prise d'Alger (1er article).

*Le Moniteur universel.* 11 mai. Sainte-Beuve. A. de Musset. — 16 mai. D. Nisard. Cours de littérature française à la Sorbonne : De l'éloquence diplomatique au XVIe siècle. — 18 mai. Rapetti. Code de la législation française de M. N. Bacqua de Labarthe. — 18 et 19 mai. Egypte. Mœurs des habitants du Caire. — 19 mai. Ed. Thierry. La Paix et la Trêve de Dieu, par M. E. Semichon. Histoire de France depuis l'année 420. — 24 mai. Ch. Friès. Exposition de la Société impériale et centrale d'horticulture.

*Le Pays.* 8 et 9 mai. Baron Sibuet. Baltique. Haparanda et Tornea. — 13 mai. J. Barbey d'Aurevilly. Choix d'études sur la littérature contemporaine, par M. Villemain. — 14 mai. H. Nicolle. Un été dans le Sahara. — 19 mai. J. Baraton. Réimpression de l'ancien *Moniteur*. — 21 mai. J. Barbey d'Aurevilly. Des derniers tableaux de Paul Delaroche et de la pensée dans les arts.

*La Patrie.* 13 mai. Ch. Schiller. M. Duvergier de Hauranne et le gouvernement parlementaire. — 15 mai. Artaud. Morale d'Aristote, traduite par Barthélemy Saint-Hilaire. Aristotelis opera omnia; græce et latine. — 16 mai. Smith. Siam et les Siamois.

*La Presse.* 11 mai. Isidore Cahen. Choix d'études sur la littérature contemporaine, par M. Villemain. — 13 mai. Louis Ulbach. Du suicide. — 14 mai. Alfred Darimon. Réponse aux libre-échangistes, par J. Brame. Grande extension du commerce extérieur de la France, par B. Jouyne. Etudes sur les principes et les conséquences de la liberté du commerce international, par E. de Lavelye. — 17 mai. A. Nefftzer. Mémoires du maréchal duc de Raguse. Le maréchal Marmont devant l'histoire. Réfutation des Mémoires du duc de Raguse. — 19 mai. Izalguier. L'immortalité de l'âme chez les juifs, par le Dr Brecher. Histoire et apologie de la doctrine chrétienne sur l'autre vie, par Th. Henri Martin. — 20 mai. J. F. Horn. A History of prices, etc. (Histoire de la variation des prix et de la circulation monétaire dans les années 1848 à 1856), par MM. Th. Tooke et W. Newmarch.

*Le Siècle.* 12 et 19 mai. Taxile Delord. Les Tragiques, par Théodore-Agrippa d'Aubigné. Nouvelle édition, revue et annotée par Ludovic Lalanne. — 13 mai. F. de Lasteyrie. Œuvres complètes de David (d'Angers), lithographiées par Eug. Marc, son élève. — 15 mai. A. Etex. Paul Delaroche. Exposition de ses œuvres (suite). — 16 mai. W. Burger. Exhibition des trésors d'art à Manchester. — 18 et 20 mai. A. Husson. Réorganisation du Soudan egyptien. — 22 mai. A. Peyrat. Mémoires du maréchal Marmont. — 23 mai. L. Jourdan. François Arago.

Digitized by Google

*L'Union.* 12 mai. H. de Riancey. Henri IV. Travaux récents sur son règne. — 13, 17 et 21 mai. Th. Anne. Mémoires du maréchal Marmont. Le maréchal Marmont devant l'histoire. — 15 mai. Lubis. Des encyclopédies au point de vue de l'instruction et de la moralisation. — 19 mai. A. Nettement. Sir Robert Peel, par M. Guizot. III.

---

## NOUVELLES DE LA LITTÉRATURE ET DES ARTS.

### VENTES DE TABLEAUX, DESSINS ET ESTAMPES.

Voici les prix qu'ont atteints les tableaux de M. Diaz, dont nous annoncions la vente dans le dernier numéro: *l'Oiseau de proie*, 2,650 fr.; *le Petit Pêcheur*, 2,850 fr.; *la Surprise*, 3,000 fr.; *l'Amour désarmé*, 4,700 fr.; *les Trois Sœurs*, 2,700 fr.; *l'Education de l'Amour*, 3,500 fr.; *la Fée aux bijoux*, 4,000 fr.; *les Apprêts de la toilette*, 2,055 fr.; *l'Amour et Psyché*, 2,800 fr.; *Persée et Andromède*, 2,500 fr.; *les Caresses de l'Amour*, 3,500 fr.; *le Bas-Bréau* 4,650 fr.

Les amateurs ont été occupés, pendant toute la quinzaine qui vient de s'écouler, de la vente des estampes et des livres d'art de M. le comte Adolphe Thibaudeau; chacun connaissait ces objets exposés aux enchères publiques, car M. Thibaudeau achetait seulement depuis quelques années des objets d'art, et tous les amateurs savaient la provenance des ouvrages qui leur étaient offerts. La collection d'estampes était nombreuse et choisie, elle contenait des œuvres considérables de Nanteuil, de Rembrandt, de Weirotter, d'Abraham Bosse et l'œuvre entier de Norblin; nous allons donner les prix de quelques-unes de ces estampes: *le Portrait de Michel Larcher*, par A. Bosse, 40 fr.; *le Jardin de la noblesse française*, par le même, 100 fr.; *Jean Loret*, par Nanteuil, 15 fr.; *Michel de Marolles*, par le même, 19 fr.; *Mazarin*, par le même, 18 fr.; *Nicolas Potier de Norion*, par le même, 21 fr.; *l'Œuvre de Norblin*, en quatre cent quatre-vingt-quatre morceaux, 500 fr.; l'œuvre de Weirotter, 61 fr.; et une collection de cartes de visites d'artistes et d'amateurs d'œuvres d'art au XVIIIe siècle, 39 fr.

La collection des livres d'art était surtout curieuse par une réunion très considérable de catalogues de ventes d'objets d'art des XVIIIe et XIXe siècles. Il y en avait plus de trois cents, et l'on sait combien ces sortes de livres sont aujourd'hui recherchés par les amateurs. Outre cela, quelques grands livres à figures et quelques ouvrages ornés de vignettes et de dessins originaux formaient la partie importante de la vente. Nous allons transcrire aussi la description d'un manuscrit intéressant dont il est bon de garder le souvenir; la voici d'après le catalogue:

« *Médailles sur quelques événements mémorables du règne de Louis XIV*. Petit in-fol. mar. bleu, fleurs de lis, tr. dor. (Trautz-Bauzonnet).

» Très beau manuscrit sur vélin. Il se compose de 16 feuillets, qui reproduisent autant de médailles en or frappées de 1660 à 1679. Chacune est accompagnée d'une minature qui a rapport à l'événement rappelé par la médaille, et qui représente un monument, une ville personnifiée, le dieu d'un fleuve, des personnages allégoriques ou des attributs divers. La première des seize porte le nom de F. Chéron. On doit à cet artiste plusieurs des médailles qui ont été frappées à cette époque. C'est le P. Menestrier qui nous l'apprend dans son *Histoire de Louis le Grand par les médailles*, ouvrage dans lequel on voit figurer les médailles qui font partie de ce recueil.

» Le graveur F. Chéron est-il aussi le peintre des miniatures? C'est ce que nous ne pourrions dire; son nom mis sur une des médailles ne prouve rien, car il se trouve également sur cette même médaille, que donne le P. Menestrier sans accompagnement d'aucun attribut. En tous cas, nous ne saurions voir dans ce nom celui d'Elisabeth-Sophie Chéron (madame Lehay), à qui ces peintures ont été attribuées dans le *Catalogue de la bibliothèque de M. le comte* *** (Lehon); Paris, 1854, page 43. Quel que soit, au reste, l'artiste à qui on les doive, il y a fait preuve d'un talent des plus remarquables, et l'on citerait difficilement des miniatures du même temps qui aient un mérite supérieur ou même égal, tant pour la composition que pour la délicatesse de l'exécution et l'éclat du coloris.

» Au bas de chaque miniature sont des vers de Ch. Perrault ou de Charpentier, d'une écriture qui annonce un des meilleurs calligraphes du temps. »

Encore un mot: la vente de Paul Delaroche doit avoir lieu les vendredi et samedi 12 et 13 juin. Le catalogue se compose uniquement d'œuvres de Delaroche; on voit seulement à la fin, quelques dessins et aquarelles de Charlet, Géricault, Granet, Marilhat et Ziem.

GEORGES DUPLESSIS.

---

Paris. Impr. Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

California Rev.
10/25/80

Digitized by Google

3 2044 092 976 406

Digitized by Google